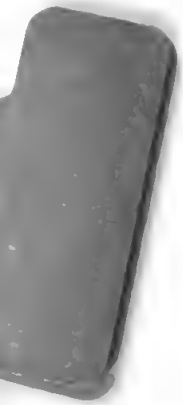


3. 1. 281

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.

TOME TREIZIÉME.

ORDINIS·BIBLIOTH·FRS·

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

1.° Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Pruſſe. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Uſages des anciens Peuples, pour ſervir à l'Éducation de la Jeuneſſe. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens, auſſi pour ſervir à l'Éducation de la Jeuneſſe. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

NOMS
DE MESSIEURS
LES
SOUSCRIPTEURS.

NOUS avons prié pluſieurs fois MM. les Souſcripteurs de cet Ouvrage, de nous envoyer leurs Noms ; mais, il n'y en a encore qu'un petit nombre qui l'aient fait. Nous mettrons cependant ici, comme nous l'avons promis, la liſte de ceux dont les Noms nous ſont parvenus. Nous placerons celle des autres à la tête de quelqu'un des volumes ſuivans, lorſqu'ils nous auront envoyé leurs Noms.

A.

L'Abbaye de Saint Airy de Verdun.

M. Albizzi, Chevalier de l'Ordre Militaire de St. Louis, Major de Cavalerie, à Arnay-le-Duc.

Trois Ambaſſadeurs à la Cour de Sardaigne, chacun un exemplaire.

M. L'Ange, fils, à Mortagne au Perche. Je lui dois des remercîmens publics pour quelques obſervations qu'il m'a envoyées ſur les volumes qui ont été publiés.

M. D'Angirard, Négociant à la Rochelle.

M. D'Anglade, Échevin à Condom.
S. A. S. M. Le Margrave d'Anſpach & de Barcuth.
M. Arcaire, Supérieur de l'Oratoire à la Rochelle,
M. Arivé, Prêtre, & Principal du College Royal de la Rochelle.
M. Arrault, à Orléans.
M. D'Artus, Major d'Infanterie, Ingenieur en chef, à Huningue.
M. D'Aſſigny, Ingenieur du Roi.

B.

M. François Babillon, Grammairien à Nancy.
M. Barbou, Imprimeur, Libraire, rue des Mathurins, à Paris.
Le College de Bar.
M. Bauchetet, Grammairien à Dijon.
M. Bauer & Compagnie, Libraires à Strasbourg.
M. Bergſtraeſſer, Recteur du College Luthérien à Hanaw ſur le Mein.
M. Berthelier, Seigneur de Pont-la-Ville, à Chaumont en Baſſigny.
M. Berthelot, Baron de Baye, Lieutenant Général des armées du Roi, Commandeur de l'Ordre de St. Louis, ancien Commandant des deux compagnies des Cadets Gentils-Hommes de feu Sa Majeſté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, & Grand Bailli d'Épée de la Ville & Bailliage de St. Diez en Lorraine.
M. Bertin, Miniſtre & Secrétaire d'État.
M. Jean-Charles Bohn, Libraire à Hambourg.
M. De Boiſſy, premier Secrétaire de M. d'Ormeſſon, rue St. Antoine à Paris.
M. Bontemps, Chevalier, Seigneur des Fiefs, Châteaux & Maiſon forte de Groſon, ainſi que du Fief de Bodin.
M. Bony, Directeur des Poſtes aux Lettres à Huningue.

M. Le Baron de Boos de Waldeck, grand Doyen de la Cathédrale de Liege.
M. Boyer, envoyé extraordinaire du Roi près de la République de Gênes.
M. Brek, Entrepreneur des Fortifications de Neuf-Briſack.
M. De Briandas, Chevalier d'honneur honoraire au Parlement, ancien Bailli d'Épée & Commandant de Dombes, à Trévoux.
M. Briquet, Libraire à Châlons-ſur-Marne, 25 Exemp.

C.

M. Carbon, Chanoine Régulier de St. Denys, à Reims.
M. Carré, Prévôt à Varennes en Lorraine.
M. Cazin, Libraire à Reims, 3 Exempl.
M. Chabouau-Grand-Maiſon, Libraire à la Rochelle.
S. É. M. Le Grand Chancelier du Roi de Sardaigne.
M. Chiquet, Profeſſeur au College de Dijon.
S. É. M. Le Baron de Choiſeul, Ambaſſadeur du Roi à la Cour de Sardaigne.
Le College de Compiegne.
M. Cl. Courtépée, Prêtre, Bachelier, Préfet du College de Dijon.
M.me La Baronne de Cremont.

D.

M. Dallais, Prêtre & Principal du College de Thouars.
Le Roi de Danemarck, 8 Exempl.
M. Derbigny, maître de Penſion à Laon.
M.me S. M. Comteſſe de Dernath, Chanoineſſe du très-Noble Couvent d'Uterſen en Holſtein.
M. L'Abbé Dinouart, Chanoine de St. Benoît, rue St. Jacques à Paris, Auteur du Journal Eccléſiaſtique, & de pluſieurs autres Ouvrages.
M. Dommartin, à l'Iſle Ste. Lucie, en Amérique.
M. Claude Dordelu, Avocat à la Cour Souveraine, & de

la Chambre Royale des Conſultations, à Nancy.
M. Le Baron de Dungern, Grand-Maître de la Maiſon de S. A. S. Madame la Ducheſſe des Deux-Ponts, à Bergzabern.
S. E. M. Le Marquis Marcellin Durazzo, ancien Doge de la Séréniſſime République de Gênes.
M. Le Marquis Jerôme Durazzo, Noble Génois.
M. Le Marquis Jacques Durazzo, Noble Génois.

E.

M. Eſlinger, Libraire à Francfort, ſur le Meyn, 10 Exemp.
S. M. Le Roi d'Eſpagne, 50 Exempl.
MM. Jean Étienne, Libraires à Hambourg.

F.

M. Faventine de Bellegarde, chez M. Faventine, Fermier Général, rue des filles St. Thomas, à Paris.
M. Felice, Profeſſeur à Yverdun, & Auteur de pluſieurs Ouvrages.
M. Le Profeſſeur Formey, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, Conſeiller privé de S. M. le Roi de Pruſſe, & Membre du Grand Conſeil François à Berlin, 6 Exempl.
D. Fournier, Bibliothécaire de l'Abbaye St. Nicaiſe à Reims.

G.

M. Gérard, Réſident pour le Roi à Dantzick.
M. Gérard, Préteur Royal de Scheleſtat, premier Commis des affaires étrangères, en Cour.
M. Gervault, Profeſſeur de Rhétorique du College Royal, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle.
M. Ghulemeier, Envoyé extraordinaire de S. M. le Roi de Pruſſe, en Hollande.

M. Godefroy, Contrôleur de la Marine, rue de Condé, Fauxbourg St. Germain, à Paris.
M. Goujon, Chevalier, Seigneur de Thuiſy, Conſeiller au Parlement de Paris, rue Dauphine.
M. Gruſon, Négociant à Lille, en Flandre.

H.

M. Hanſen, Relieur à Schleſurg, dans le Duché de Holſtein.
M. Hardy.
M. Harrevelt, Libraire à Amſterdam, 12 Exempl.
M. Hennemberg, au Bureau des affaires étrangères, à Verſailles.

J.

L'Abbaye de St. Jean, ordre de St. Bénoît, à Laon.
S. M. l'Impératrice Reine de Hongrie & de Boheme, pour pluſieurs Exemplaires.

L.

D. Lade, Religieux Bénédictin de la Congrégation de St. Maur, & Profeſſeur à l'Abbaye Royale de St. Germain-des-Près, à Paris.
M. Lagarde, Libraire à Dijon.
M. François Leclair, ancien Maître Boulanger de Nantes, & préſentement Marchand Boulanger à Paimbœuf.
M. Lepan, Principal du College de Lille.
M. Levaſſeur, Commis du Secrétaire d'État de la Guerre, au Bureau de M. de Fumeron, en Cour.
M. Levavaſſeur, Receveur des Finances à Dole en Franche-Comté.
M. De Lomenie de Brienne, Archevêque de Toulouſe.
M. Le Baron de Lyneker, Conſeiller privé de S. A. S. M. le Margrave de Brandebourg-Bareithy, à Bareith.

M.

M. Maigney, Ingénieur ordinaire du Roi à Neuf-Briſack.
M. Maloet, rue St. Pierre, près la rue Notre-Dame des Victoires, à Paris.
M. Melleville, Libraire à Laon.
M. Monet, Docteur en Médecine à Chef boutonne, en Poitou.
M. Monnet.
M. Monnier, Négociant à la Rochelle.
M. De Monchy, Chanoine Régulier de St. Jean, & Prieur de Montmirel.

N.

S. M. Le Roi de Naples, 2 Exempl.
M. Champion de Nauſontil, Conſeiller au Parlement de Bourgogne, à Dijon.

O.

M. Le Marquis d'Oſſun, Chevalier des Ordres du Roi, Ambaſſadeur extraordinaire & plénipotentiaire près de Sa Majeſté Catholique.

P.

La Bibliotheque Électorale Palatine.
S. A. R. l'Infant Duc de Parme, 6 Exempl.
M. Philippe, Libraire à Copenhague, 3 Exempl.
M. Patiſſier, Écuyer, ancien Conſeiller au Bailliage & Siège Préſidial de Mâcon, à Mâcon.
M. Pattée, Secrétaire de M. Ferrand, Inſpecteur des Maréchauſſées, à Metz.
S. A. R. M. le Prince de Piémont.
M. De la Ponce, Secrétaire des commandemens de M. le Duc de Choiſeul.
M. Antoine Pons & Mora, Prêtre, Docteur en Théologie Titulaire en la Paroiſſe de Mahon de l'Iſle Minorque.

Q.

M. Queudame, à Verſailles.

R.

M. Rauſſin, Docteur en Médecine, à Reims.
M. Rey, Libraire à Amſterdam, 3 Exempl.
M. Rigal, Profeſſeur de Rhétorique à Cahors.
M. Le Marquis Rinuccini, à Florence.
M. Robitally, Médecin de l'Hôpital Militaire à Huningue.
M. Le Comte de la Rochefoucault.
M. Le Préſident de Ronay.
M. Antoine Ferdinand Roſe, Libraire à Greifswald, en Poméranie.
M. L'Abbé Rufal, Chanoine, Syndic du Diocèſe de Laon.

S.

S. M. le Roi de Sardaigne.
Les Archives du Roi de Sardaigne.
S. A. R. M. le Duc de Savoye.
M. De Sauzin, Conſeiller au Parlement de Dauphiné, à Grenoble.
M. Sommer, Adminiſtrateur des Poſtes Impériales, à Liege.
M. Storti, Libraire à Veniſe, 6 Exempl.
La Bibliotheque de Supergue.

T.

M. François Taboureau de Reaux, Prêtre & Religieux de l'étroite obſervance de l'Ordre de Cluny, à Saint Nicolas d'Acg près Senlis.
M. Le Comte de Thurn & Valleſſaſſime, Lieutenant Général des armées de S. M. l'Impératrice Reine, & Capitaine de la garde noble de LL. AA. RR.
M. De Torneſy.
S. A. R. le Grand Duc de Toſcane.
S. A. R. la Ducheſſe de Toſcane.

M. Tournant, Chanoine à Laon.
L'Univerſité de Turin.

V.

M. De la Valette, Avocat.
D. Vaudrey, ancien Prieur de Bere, près de Dijon.
M. De Vauſin, Conſeiller au Parlement de Dauphiné, à Grenoble.
M. De Vieuxdampierre, Préſident au Bailliage & Siège Préſidial de Châlons-ſur-Marne.
M. Vincent, Curé de Quincey, près Nogent-ſur-Seine.
M. Vorſt, Notaire Impérial, à Hambourg.
M. Le Comte de Waller.
M. De Wolfer, premier Médecin de S. A. Électorale le Duc de Bavière.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

D, quatrième lettre de notre alphabet. C'eſt auſſi la quatrième de l'alphabet des Grecs & de celui des Latins. Dans les trois langues, le D eſt la troiſième lettre des conſonnes.

I. M. l'abbé de Dangeau appelle cette lettre palatale. Les autres la regardent communément comme une lettre de la langue, c'eſt-à-dire, dont la langue eſt le principal organe, ou à la prononciation de laquelle la langue concourt plus que les autres parties de la bouche; car, pour prononcer cette lettre, il faut que le bout de la langue frappe contre le palais, vers l'endroit où les dents d'enhaut ſortent de la gencive.

La manière dont les maîtres habiles prononcent aujourd'hui le D, ſelon la remarque de la grammaire de Port-Royal eſt *de*, plutôt que *dé*, & cette prononciation donne beaucoup plus de facilité aux enfans.

II. La forme de notre D eſt celle du D des Latins, comme il paroît par toutes les médailles & les inſcriptions anciennes. Le D des Latins n'eſt autre choſe que le Δ des Grecs arrondi, en le faiſant plus vîte & en deux traits

ſeulement. Le Δ des Grecs eſt pris du Daleth de l'ancien caractère Hébreu, tel qu'il ſe conſerve encore ſur les médailles hébraïques, appellées communément médailles Samaritaines. Seulement les Grecs en ont retranché une petite ligne, & l'ont penché. Quelques-uns néanmoins prétendent que le Δ des Grecs leur eſt venu des Égyptiens, qui marquoient cette lettre par trois étoiles miſes en triangle; Hiéroglyphe qui, chez eux, déſignoit Dieu, l'Être ſouverain, comme s'ils avoient connu la Trinité des perſonnes en Dieu, & qu'ils l'euſſent ainſi exprimée. Tout cela eſt ſans apparence; mais c'eſt le réfuter mal, que de dire que l'ancien Δ des Grecs, étoit rond, & non pas en triangle; car comme on l'a dit ci-deſſus, c'eſt le triangle du Daleth de l'ancien caractère Hébreu. Les médailles, tous les plus anciens monumens, & en particulier les inſcriptions tirées d'Athènes par les ſoins du marquis de Nointel, ambaſſadeur à la Porte, ont le Δ en triangle.

III. Le *d* eſt ſouvent une lettre euphonique; par exemple, on dit *proſum*, *profui*, &c. ſans interpoſer aucune lettre entre *pro* & *ſum*; mais quand ce verbe commence par une voyelle, on ajoûte le *d* après *pro*. Ainſi on dit, *pro-d-es*, *pro-d-ero*, *pro-d-eſſe*; c'eſt le méchaniſme des organes de la parole qui fait ajoûter ces lettres euphoniques, ſans quoi il y auroit un bâillement ou *hiatus*, à cauſe de la rencontre de la voyelle qui finit le mot avec celle qui commence le mot ſuivant. De-là vient que l'on trouve dans les Auteurs *medcrga*, qu'on devroit écrire *me-d-erga*, c'eſt-à-dire, *erga me*. C'eſt ce qui fait croire à Muret que dans ce vers d'Horace:

Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum. (*a*)

Horace avoit écrit, *tibid iluxiſſe*, d'où on a fait dans la ſuite *diluxiſſe*.

Le *d* conſerve ſa prononciation dans la plûpart des mots, lors même qu'il eſt avant une conſonne ou un *j* & un *v* conſonne, comme dans *adjectif*, *admettre*, *adverbe*, &c. Il faut pourtant excepter quelques mots de cette règle générale, comme *advis*, *advocat*, &c. Mais auſſi l'uſage aujourd'hui retranche preſque toujours dans l'orthographe le *d*, lorſqu'il eſt retranché dans la prononciation, & l'on écrit comme on prononce, *avis*, *avocat*, &c.

Le *d*, à la fin des mots, ne ſe prononce pas, quand il n'y a point d'autre mot qui ſuive, comme *grand*, *ſecond*, *fécond*, *fond*, &c. excepté dans les mots des langues étrangères que la langue Françoiſe a adoptés ſans y rien changer, comme, *Iod*, *Lamed*, *Galaad*, *Aod*, *David*, &c. Le *d* final dans les mots François ne ſe fait point ſentir, ſi le mot ſuivant commence par une conſonne, comme *grand bonheur*, *ſecond chef*, &c. Mais quand le mot qui ſuit le *d*

(*a*) Horat. L. I. Epiſt. 4. v. 13.

final commence par une voyelle, le *d* ſe prononce comme un *t*; exemple, *grand eſprit*, prononcez *grant eſprit*. Il en eſt de même du *d* final avant un mot qui commence par une *h* qui n'eſt point aſpirée, comme *grand homme*, on prononce *grant homme*; quand l'*h* eſt aſpirée le *d* ſe perd dans la prononciation, comme *grand héros*, prononcez *gran héros*. Le *d* final ſe perd auſſi dans quelques monoſyllabes avant un mot qui commence par une voyelle, comme dans les exemples ſuivans, *ſourd animal*, *fond inépuiſable*, on prononce *ſour* & *fon*; mais dans cette phraſe, *de fond en comble*, l'uſage change le *d* en *t*, & on prononce *de ſont en comble*; on prononce auſſi *froid*, avec un *t*, *froit épouvantable*. Il faut encore remarquer que dans quelques mots, comme *grand* & *fond*, lorſqu'on retranche le *d* dans la prononciation, on allonge la ſyllabe, ce qui ne ſe fait pas dans les autres mots, comme *fécond*, *ſecond*, *ſourd*.

Dans les noms féminins l'*e* final, ſe retranche dans la prononciation avant une voyelle, mais le *d* qui précede cet *e*, conſerve ſa prononciation, & ne ſe change point en *t*; par exemple, *grande ame*, *ſeconde obſervation*, ſe prononcent comme *grand'ame*, *ſecond'obſervation*.

La raiſon qui fait qu'on change en certaines occaſions dans la prononciation le *d* en *t*, eſt qu'en François il faut ſoutenir beaucoup plus les conſonnes finales avant les voyelles qu'ailleurs. Le *d* eſt la foible du *t*; & le *t* la forte du *d*.

IV. Le D en chiffre Romain ſignifie cinq cens. Pour entendre cette deſtination du D, il faut obſerver que le M étant la première lettre du mot mille, les Romains ont pris d'abord cette lettre pour ſignifier, par abréviation, le nombre de mille. Or ils avoient une eſpèce de M qu'ils faiſoient ainſi CIↃ, en joignant la pointe inférieure de chaque C à la pointe de l'I. En Hollande, les Imprimeurs communément marquent mille ainſi CIↃ, & cinq cens par IↃ, qui eſt la moitié de CIↃ. Nos Imprimeurs ont trouvé plus commode de prendre tout d'un coup un D qui eſt le C rapproché de l'I.

Chez les Grecs, le *δ* ſignifie 4; & avec une barre deſſous, quatre mille; comme chez les Latins, D avec une barre deſſus, cinq mille.

V. Le D, dans les inſcriptions, les médailles & les Auteurs anciens, a différentes ſignifications.

D ſeul eſt pour *Decius*, *Decimus*, noms propres; *decuria*, décurie; *decurio*, décurion; *dedicavit*, il a dédié; *dedit*, il a donné; *devotus*, dévoué; *dies*, jour; *Deus*, Dieu; *divus*, divin; *dii*, les dieux; *dominus*, ſeigneur ou maître; *domus*, maiſon; *donum* ou *datum*, préſent; *decretum*, décret; *de*, de, touchant, ſur.

D. A. *divus Auguſtus*, le divin Auguſte; D. B. I. *diis benè juvantibus*, avec le ſecours des dieux; D. B. S. *de bonis ſuis*, de ſes biens; D C T. *detractum*, ôté; DDVIT, *dedicavit*, il a dédié; DDPP. *depoſiti*, inhumés; D. D.

donum dedit, il a donné; ou *dotiſdatio*, payement de la dot; ou *Deus dedit*, Dieu l'a donné. D. DD. *dono dederunt*, ils ont fait préſent, ou *datum decreto decurionum*, donné par un décret des décurions; D. D. D. D. *dignum Deo donum dedicavit*, il a conſacré un don digne du Dieu. D. D. Q. O. H. L. S. E. V. *diis deabuſque omnibus hunc locum ſacrum eſſe voluerunt*; ils ont voulu que ce lieu fût conſacré à tous les dieux & à toutes les déeſſes; D. D. N. N. *domini noſtri*, nos ſeigneurs; D. M. S. *diis manibus ſacrum*, conſacré aux dieux manes. DIG. M. *dignus memoriâ*, digne de mémoire.

D. O. M. *Deo optimo maximo*, à Dieu très-bon & très-grand; D. O. Æ. *Deo optimo æterno*, à Dieu très-bon & éternel; DN. *Dominus*, le Seigneur; D. N. *Dominus Noſter*, Notre Seigneur; D. PP. *Deo perpetuo*, au Dieu éternel; D. S. P. F. C. *de ſua pecunia faciundum curavit*, il l'a fait faire à ſes dépens; DR. *Druſus*; DR. P. *Dare promittit*, il promet de donner; D. RM. *de Romanis*, des Romains; D. RP. *de Republica*, touchant la république; DT. *dumtaxat*, ſeulement. DVL. ou DL. *dulciſſimus*, très-cher.

Δ. (*a*) Il y en a qui prétendent que cette lettre & le Z ont la même ſignification chez les Grecs modernes, & qu'il en étoit de même du tems des Romains. C'eſt pour cela que M. Maffei a remarqué dans la préface de l'édition de Saint Hilaire, que l'on trouve *Zabulo* pour *Diabolo* dans les manuſcrits, & que Philoſtorgius écrivoit Ναδιανδόν au lieu de Ναζιανζόν, ce que Photius a obſervé.

D A

DABAR, *Dabar*, (*b*) fils de Maſſugrada de la famille de Maſiniſſa, mais beaucoup moins illuſtre du côté paternel; car ſon pere étoit fils d'une concubine. Malgré cela, Dabar ſçut gagner, par ſon eſprit, toute la confiance de Bocchus, roi de la Numidie ſupérieure. C'étoit d'ailleurs un homme d'une grande probité. Il avoit montré en pluſieurs occaſions ſon attachement pour les Romains. C'eſt pourquoi, Bocchus ayant réſolu, ou feignant d'avoir réſolu de s'accommoder avec ce peuple, chargea Dabar d'aller dire à Sylla, qu'il ne cherchoit qu'à terminer ſes différends avec la République, & qu'il lui marquât le lieu, le jour & l'heure d'une conférence. Dabar s'y trouva en qualité de médiateur, après avoir juré à l'un & l'autre de garder le ſecret.

DABARITTA, *Dabaritta*, Δαβάριττα, ville, la même que Dabéreth. *Voyez* Dabéreth.

DABERETH, *Daberth*, (*c*) Δαβιρώθ, ville de Judée. Elle étoit ſur les confins de la tribu de Zabulon; mais, elle appartenoit à celle d'Iſſachar. Les enfans de cette

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 238.

(*b*) Salluſt. in Jugurth. c. 70, 71, 72

(*c*) Joſu. c. 19. v. 12. c. 21. v. 28. Parai. L. I. c. 6. v. 72. Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 824. de vita ſua. p. 1023.

dernière tribu céderent cette ville aux Lévites.

Il en eſt parlé dans Joſephe en plus d'un endroit ſous le nom de Dabaritta, ou Darabitta, ſituée dans le grand champ, à l'extrêmité de la Galilée & de la Samarie. C'eſt peut-être la même que Dahira, que ſaint Jérôme met vers le mont Thabor, dans le canton de Diocéſarée. Maundrel parle de Débora au pied du mont Thabor.

DABIR, *Dabir*, Δαβὶρ, (*a*) ville de Paleſtine dans la tribu de Juda. Joſué, étant venu à Dabir, aſſiégea cette ville, la prit, la ravagea, & en fit paſſer le Roi au fil de l'épée, avec tout ce qui ſe trouva dans la ville & dans les villes d'alentour, ſans y rien laiſſer de reſte; il traita Dabir & le Roi de cette ville comme il avoit traité Hébron & Lebna, & les Rois de ces deux villes.

On dit que les premiers habitans de Dabir étoient des géans de la race d'Énac. Cette ville fut une de celles qu'on céda aux enfans d'Aaron. On l'appella d'abord Cariathſepher, c'eſt-à-dire, la ville des lettres. *Voyez* Cariathſepher.

DABIR, *Dabir*, Δαιβὼν, (*b*) autre ville de Paleſtine. Celle-ci étoit ſituée au-delà du Jourdain, dans la tribu de Gad.

DABIR, *Dabir*, Δαβὶρ, (*c*) roi d'Églon. C'eſt un des Princes auxquels Adoniſédec, roi de Jéruſalem, envoya demander du ſecours, lorſqu'il voulut faire le ſiège de Gabaon, parce que cette ville avoit paſſé du côté de Joſué. *Voyez* Adoniſédec.

DABRI, *Dabri*, Δαβρὶ, (*d*) de la tribu de Dan, donna la naiſſance à Salumith, qui fut mere de cet Iſraëlite qu'on lapida dans le déſert, parce qu'il avoit blaſphêmé le nom du Seigneur.

DACE, *Dacia*, Δακία, (*e*) contrée d'Europe, à laquelle Ptolémée donne pour bornes au Septentrion une partie de la Sarmatie Européenne & le mont Carpath, à l'Occident les Jazyges Métanaſtes, au Midi & à l'Orient le fleuve du Danube. Nous donnerons une deſcription topographique du païs, après en avoir fait connoître les habitans.

I.

Origine des Daces.

Le nom de Daces n'a pas été connu de nos plus anciens Auteurs, quoiqu'ils parlent des Myſiens, qui n'étoient ſéparés des Daces que par le Danube. Homè-

(*a*) Joſu. c. 10. v. 38, 39. c. 12. v. 13. c. 15. v. 15. *& ſeq.* c. 21. v. 15. Paral. L. I. c. 6. v. 58.
(*b*) Joſu. c. 13. v. 26.
(*c*) Joſu. c. 10. v. 3.
(*d*) Levit. c. 24. v. 11. *& ſeq.*
(*e*) Ptolem. L. III. c. 8. Strab. pag. 213, 304, 305, 313. Plin. Tom. I. p. 216, 351, 378. Juſt. L. XXXII. c. 3. Dio. Caſſ. pag. 460, 546, 761. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom I. pag. 122. Tom. III. pag. 249, 250. T. IV. p. 29. *& ſuiv.* Tom. V. p. 167, 195. T. VI. p. 60, 256. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 81. T. IV. p. 85. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 282. T. III. p. 358. T. XIX. p. 584, 585. T. XXVIII pag. 444. *& ſuiv.* T. XXX. p. 237. *& ſuiv.*

re, par exemple, fait mention des Myſiens qu'il joint aux Thraces; mais, il ne dit rien des Daces ni des Getes. Hérodote nomme ces derniers, & ne fait aucune mention des Daces.

Du tems de Strabon & de Pline, le nom des Myſiens étoit devenu celui d'un peuple peu conſidérable de la nation des Getes; mais, dans la ſuite, on le donna à tous ceux de cette nation qui étoient établis au Midi du Danube, de même qu'on donna celui de Daces ou Dakes à ceux qui étoient au Nord du fleuve. C'eſt pourquoi, Juſtin dit que les Daces étoient du ſang des Getes; & Pline aſſure que les Romains appelloient Daces les peuples nommés Getes. Dion Caſſius, dans l'abrégé de Xiphilin, dit: » Je » n'ignore pas que quelques-uns » d'entre les Grecs donnent le » nom de Getes à ceux que les » Romains nomment Daces, & » qui ſe nomment ainſi eux-mê- » mes. « Dans un autre endroit, le même Auteur aſſure que les Daces ſont Getes ou Thraces d'origine, y ayant eu une nation de Daces aux environs du mont Rhodope. De toutes ces variétés, on pourroit peut-être conclure que les noms des Daces & des Getes n'étoient ceux d'aucune nation particulière, mais une dénomination vague, à laquelle on donnoit plus ou moins d'étendue, ſuivant l'état politique où ces peuples ſe trouvoient au tems de l'Écrivain, ou ſuivant le plus ou le moins d'exactitude avec laquelle il s'exprimoit.

Strabon met une diſtinction formelle entre ce que les Daces occupoient de païs, & ce qu'il attribue aux Getes en particulier, rangeant les premiers dans la partie ſupérieure du païs, eu égard au cours du Danube, & les autres dans la partie inférieure. En ſuppoſant que les Daces & les Getes ne fiſſent pas un même corps de nation, quoique la même langue leur fût commune, ſelon le témoignage du même Strabon, on peut au moins les regarder comme confédérés. Il paroît certain que l'aſſujetiſſement des Daces fit de l'une & l'autre contrée, ainſi diſtinguée par Strabon, une même portion de l'empire Romain.

Ce Géographe croit que les Daces s'appelloient anciennement Daves, parce qu'il eſt ordinaire de voir les eſclaves des Grecs ainſi nommés dans leurs comédies; & ſuivant la remarque de Saumaiſe, cela n'a point eu lieu avant les poëtes de la nouvelle comédie. Strabon ajoûte que cette opinion eſt beaucoup plus vraiſemblable que celle de ceux qui veulent que les Daces aient pris leur nom des Daes, peuple Scythe, dont la demeure étoit placée vers l'Hyrcanie.

Le nom des Daces a prévalu ſur celui des Getes, duquel il n'eſt plus queſtion autrement que pour avoir été confondu mal-à-propos par les Hiſtoriens avec celui des Goths, qui étoient venus prendre poſſeſſion du même païs.

II.

Mœurs des Daces.

Pour ce qui eſt des mœurs des Daces, il ne ſeroit pas juſte de s'en rapporter à Ovide qui fut en exil à Tomes. Il peint les Daces d'une manière outrée ; il leur donne un air rébarbatif, une voix féroce, la chevelure & la barbe hériſſées, toujours l'épée au côté, toujours avec un arc & des fleches empoiſonnées. Ils ne ſe laiſſoient contraindre par aucunes loix, mais ils ſe faiſoient juſtice eux-mêmes. Ils marchoient habillés de peaux. Dans toute la peinture qu'il fait de ce peuple, on voit un Poëte qui charge les couleurs, pour exciter la compaſſion. Selon lui, le païs n'avoit que des campagnes ſans arbres, & ne produiſoit que de l'abſynthe pour toutes herbes ; un froid perpétuel y règnoit ſans qu'on y eût aucun printems. La religion des Daces conſiſtoit en quelques inſtructions que leur avoit données Zamolxis. Cet homme avoit ſervi Pythagore, & étant retourné en ſa patrie, il avoit prédit quelques phénomènes céleſtes, avec tant de ſuccès, qu'il s'attira l'admiration & l'eſtime des principaux de ſa nation. Il perſuada au Roi de le choiſir pour ſon collegue, avec promeſſe qu'il l'avertiroit de la volonté des dieux. Il fut le premier prêtre du dieu que la nation adoroit, & après lui les prêtres furent les conſeillers des Rois.

Les Daces ſont vantés dans l'antiquité comme un peuple très-belliqueux ; & deux ſecours contribuoient à entretenir & à nourrir leur valeur ; l'un, leur genre de vie dur, pauvre, laborieux, éloigné de toutes les délices, dont ils n'avoient pas même l'idée ; l'autre, l'opinion qui règnoit parmi eux, que la mort n'étoit qu'un paſſage, & qu'en ſortant de cette vie, ils alloient rejoindre Zamolxis. Cette perſuaſion agiſſoit ſi puiſſamment ſur eux, qu'ils alloient à la mort plus gaiement que d'autres n'entreprennent un voyage.

On raconte que ſous Orole, leur roi, en punition d'avoir lâchement combattu contre les Baſtarnes, ils furent condamnés à mettre leur tête où l'on met ordinairement les pieds, quand on ſe couche, & à ſervir leurs femmes qui les ſervoient auparavant. Cette coûtume dura juſqu'à ce qu'ils euſſent effacé, par des actions glorieuſes, la honte de la premiè-re guerre.

III.

Guerres des Daces.

Alexandre, dit-on, fit la guerre aux Daces, & leur ville fut brûlée. Les ſucceſſeurs de ce Prince voulurent les ſubjuguer ; mais Dromichares, ou Dromichete, l'un de leurs chefs, ayant fait Lyſimachus priſonnier, lui montra la pauvreté de la nation, le régala, & l'avertit de ne point ſonger à attaquer un tel peuple, & de tâcher plutôt à en gagner l'amitié. Peu avant que les Romains envahiſſent leur païs, ils avoient pour roi Bérebiſte, qui étoit formidable à ſes voiſins, & aux Romains mêmes. Son autorité étoit

ſi grande, que lorſqu'il leur commanda d'arracher les vignes, & de s'abſtenir de vin, ils lui obéirent. Il ſe ſervoit d'un certain Cénéus, charlatan Égyptien, qui paſſa preſque pour un dieu. Mais ce Roi ayant été aſſaſſiné, la diſcorde ſe mit parmi les Daces.

Ils ſont comptés au nombre des peuples vaincus par M. Craſſus, l'an de Rome 723. Tibere remporta enſuite ſur eux de grands avantages pendant que ſon frere Druſus combattoit contre les Germains. Enfin, dans la grande guerre par laquelle le même Tibere ſubjugua la Pannonie, les Daces ſouffrirent des pertes conſidérables, dont ils demeurerent tellement affoiblis, que cette nation autrefois puiſſante, & capable de mettre ſur pied une armée de deux cens mille combattans, fut réduite à quarante mille hommes portant armes. Peu s'en falloit, au tems où Strabon écrivoit, qu'elle ne fût entièrement ſoumiſe aux Romains; & ce n'étoit qu'à la faveur de la diverſion cauſée par les peuples de la Germanie, qu'elle conſervoit un reſte de liberté. Il n'eſt plus parlé des Daces juſqu'aux commencemens de la guerre entre Veſpaſien & Vitellius. La Mœſie ſe trouvant alors dégarnie des légions qui lui ſervoient de défenſe, ils y paſſerent à main armée, & leur invaſion pouvoit avoir de grandes ſuites, ſi la querelle pour l'Empire n'eût été promptement décidée par la bataille de Crémone. Réprimés par Mucien, ils rentrerent dans un calme forcé, & ſe tinrent tranquilles pendant le règne de Veſpaſien & celui de Tite. Sous Domitien ils reprirent les armes, ſoit irrités par ſes injuſtices, ſoit invités par le mépris qu'ils faiſoient de ſa lâcheté.

Ils avoient alors pour roi Décébale, prince d'un mérite éminent, également propre pour le conſeil & pour l'action; ſçachant ſaiſir le moment d'attaquer & celui de faire retraite; habile à dreſſer une embuſcade, & à ordonner une bataille; capable de profiter de la victoire, & de ſe ménager des reſſources après une défaite. Il étoit redevable du rang ſuprême à l'éclat de ſes talens. Duras, à qui le commandement appartenoit, le lui avoit cédé, par un exemple de modération bien rare, comme à celui qui pouvoit en uſer le mieux pour l'avantage & pour la gloire de la nation. Décébale, avide de juſtifier la haute idée que l'on avoit de lui, profita de l'occaſion des troubles ſurvenus entre quelques peuples voiſins du Danube. Les plus foibles ayant imploré & obtenu la protection de l'empereur Romain, le roi des Daces épouſa la querelle du parti contraire. Il paſſa le Danube, entra dans la Mœſie, & Oppius Sabinus, qui commandoit les légions de cette province, étant venu à ſa rencontre, il lui livra bataille, le vainquit, le tua, courut enſuite tout le païs; & ſe rendit maître de pluſieurs forts & châteaux occupés par les Romains.

Cette diſgrace détermina Domitien à marcher lui-même con-

tre les Daces, ou plutôt à ſe tranſporter dans leur voiſinage. Car il s'arrêta dans une ville de Mœſie, ne prenant part aux opérations de la guerre que par ſes lieutenans. C'eſt tout ce que nous ſçavons de ce voyage de Domitien ; & en général l'hiſtoire de la guerre des Daces eſt pour nous remplie d'obſcurités & d'incertitude. Nous ne connoiſſons avec préciſion ni la date de ſon commencement, ni celle de ſa fin, ni ſa durée. Sur le détail des évènemens nous n'avons que quelques fragmens de Dion Caſſius, quelques abréviateurs ſans goût & ſans génie, quelques mots épars çà & là dans les Poëtes du tems. M. de Tillemont en a compoſé un tiſſu le moins mal lié qu'il étoit poſſible. Nous prenons pour guide cet illuſtre Sçavant.

Outre la première défaite dont nous avons parlé, les Romains en ſouffrirent encore une ſanglante dans cette guerre. Pendant que Domitien, de retour à Rome, ſe vengeoit ſur le Sénat de ſes mauvais ſuccès contre les ennemis de l'Empire, Cornélius Fuſcus, préfet du prétoire, commandoit les légions oppoſées aux Daces. Ce Général voyant ſous ſes ordres une armée floriſſante, ſe livra à ſon ardeur, paſſa le Danube, & engagea une bataille, dans laquelle il périt avec la plus grande partie de ſes troupes. Le déſaſtre fut complet ; les Romains y perdirent armes & bagages, & laiſſerent entre les mains des Barbares une de leurs aigles, & beaucoup de priſonniers.

A cette nouvelle, Domitien prit le parti de retourner ſur les lieux, & il ne dut pas ſe repentir de ſon voyage. Julien à qui il avoit donné le commandement de l'armée, remporta une victoire ſur Décébale. Dion Caſſius obſerve que ce Général, pour mettre en évidence & la bravoure des ſoldats qui ſe ſignaleroient par quelque belle action, & la lâcheté de ceux qui feroient mal leur devoir, leur ordonna à tous d'inſcrire ſur leur bouclier leur nom & celui de leur capitaine. Les Daces furent entièrement défaits, & Vézinas, qui tenoit le ſecond rang dans la nation, ne put éviter de périr, qu'en ſe confondant parmi les tas de corps morts.

Décébale craignit les ſuites de cette victoire des ennemis, qui leur ouvrit ſon païs, & mettoit en danger ſa capitale. Il les en éloigna néanmoins par un ſtratagême, auquel il eſt aſſez ſurprenant que les Romains ſe ſoient laiſſés ſurprendre. Un bois couvroit la capitale des Daces. Décébale en fit étêter les arbres, & il ordonna que l'on y ſuſpendît différentes pièces d'armures, qui, vues de loin, firent croire aux Romains qu'une armée défendoit les approches de la ville, & ils ſe retirerent.

Le péril n'étoit que différé ; & Décébale non moins prudent & ſage dans l'adverſité, que hardi dans la bonne fortune, ſentit qu'il avoit beſoin de la paix. Il fit donc des démarches pour l'obtenir ; & au lieu que lorſqu'il l'avoit propoſée précédemment, il prétendoit

en régler les articles avec hauteur, oſant exiger que tous les Romains lui payaſſent un tribut par tête, il ſe réduiſit aux prieres, & demanda des conditions équitables. Domitien avoit une belle occaſion de finir glorieuſement la guerre; il la manqua par opiniâtreté & par orgueil. Il refuſa les offres de Décébale; & en même tems au lieu de le preſſer, il tourna l'effort de ſes armes contre deux nations Germaniques, les Quades & les Marcomans, à qui il chercha querelle ſur ce qu'ils ne lui avoient point envoyé du ſecours contre les Daces. Mais, vaincu par les Germains, il ſe vit contraint, non plus de donner la paix à Décébale, mais de l'acheter de lui, en lui faiſant remettre de grandes ſommes comptant, en s'obligeant à lui payer chaque année un vrai tribut, quoique l'on s'abſtint du terme, & en lui fourniſſant, contre les intérêts de l'Empire, un nombre d'ouvriers pour tous les arts de la guerre & de la paix.

Il paroît que Domitien étoit à Rome dans le tems que cette paix ſe négocioit. Couvert d'une honte réelle, il s'étudia à ſauver les apparences. Dans cette vue, il vouloit que Décébale vînt lui faire hommage dans la capitale de l'Empire. Mais le fier Dace rejetta la propoſition, & conſentit ſeulement à envoyer Degys ſon frere, qui rendit à Domitien quelques armes, quelques priſonniers, & qui reçut de lui le diadême au nom du roi des Daces. On lut auſſi dans le Sénat une lettre de Décébale fort ſoumiſe; mais on ſoupçonna avec beaucoup de fondement qu'elle étoit ſuppoſée, & que Domitien, qui ne cherchoit qu'à faire illuſion, l'avoit dreſſée telle qu'il lui avoit plu.

Cependant, les Daces, fiers de leur avantage, augmentoient leurs troupes & inſultoient les Romains. Cela donna lieu à une nouvelle rupture, qui éclata ſous Trajan. Ce Prince ne pouvoit ſupporter une humiliation qui déshonoroit la majeſté de l'Empire, & Décébale la faiſoit trop ſentir. Trajan ouvrit la campagne par une victoire ſignalée, dans laquelle il détruiſit l'armée ennemie. Ayant enſuite partagé la ſienne en trois corps, il pouſſa Décébale de retraite en retraite, força pluſieurs châteaux ſitués ſur de hautes montagnes, & enfin pénétra juſqu'à la capitale des Daces.

Décébale avoit été effrayé dès les premiers mouvemens qu'il avoit vu faire à Trajan. Comme il étoit Prince habile & entendu dans la guerre, il comprit tout d'un coup que ce n'étoit plus à Domitien qu'il avoit affaire, & que les Romains, ſous Trajan, reprenoient toute leur ſupériorité, & redevenoient cette fiere nation à qui rien ne pouvoit réſiſter dans l'univers. La bataille qu'il perdit n'ayant que trop bien vérifié ſes craintes, il fit des démarches pour obtenir la paix. Il demanda une entrevue, qui lui fut refuſée; & Trajan envoya en ſa place Licinius Sura & Claudius Livianus préfet du Prétoire. Décébale ayant dédaigné d'entrer en conférence

avec de ſimples officiers de l'Empereur, ou n'oſant ſe fier à eux, ſe contenta d'envoyer de même quelques perſonnes de ſa cour. Rien ne fut conclu. Mais, lorſqu'il ſe vit preſſé vivement, dépouillé de ſes fortereſſes, preſqu'aſſiégé dans ſa capitale, ayant appris d'ailleurs que ſa ſœur avoit été faite priſonnière par Maximus, il ſe réſolut à tout, & prit le parti d'une ſoumiſſion pleine & abſolue.

Il accepta donc les conditions les plus dures. Il convint de livrer ſes armes, ſes machines de guerre, ſes ingénieurs, de rendre les transfuges, & de n'en plus recevoir; de détruire ſes fortereſſes; d'abandonner les conquêtes qu'il avoit faites; enfin d'avoir les mêmes amis & les mêmes ennemis que les Romains. Après ces articles réglés, il eut la permiſſion de ſe préſenter devant Trajan, & en l'abordant, il ſe proſterna par terre, il jetta ſes armes bas, pour marquer qu'il s'avouoit vaincu; il promit d'exécuter avec fidélité ſes engagemens, &, ce qui paroît bien remarquable, d'envoyer des ambaſſeurs au Sénat, afin que le conſentement de cette compagnie mît le dernier ſceau à la paix. Au reſte, il paroît que ces ambaſſadeurs ne vinrent à Rome qu'avec Trajan, qui, laiſſant garniſon dans Zarmigéthuſa & dans les autres poſtes importans de la Dace, repaſſa en Italie.

Lorſqu'ils furent introduits dans le Sénat, ils renouvellerent tout l'humiliant cérémonial que leur Roi avoit ſubi lui-même devant Trajan; ils jetterent bas leurs armes, ils croiſerent les mains, comme des ſupplians qui attendoient de leurs vainqueurs la déciſion de leur ſort, & ils obtinrent ainſi leur pardon, & la ratification du traité.

Mais, comme Décébale ne s'étoit ſoumis que malgré lui, il ne tarda pas à violer ouvertement toutes les conditions de ce traité. Il recevoit des déſerteurs Romains, il fabriquoit des armes, il rétabliſſoit ſes fortereſſes, il invitoit les nations voiſines à former une ligue avec lui. On peut même inférer de quelques lettres de Pline à Trajan, que Décébale entretenoit des intelligences avec les Parthes. Il attaquoit & harceloit les peuples qui dans la guerre précédente avoient pris parti contre lui, & il s'empara à main armée d'un canton qui appartenoit aux Jazyges. Trajan, d'ailleurs avide de conquêtes, ſaiſit avec joie l'occaſion de faire déclarer Décébale par le Sénat ennemi du peuple Romain.

Ce décret, & les préparatifs que fit Trajan en conſéquence pour aller conduire cette guerre en perſonne, comme il avoit fait la première, produiſirent un grand effet. Les Daces furent effrayés, & abandonnerent en foule leur Roi, pour paſſer dans le parti des Romains. Décébale, alarmé d'une telle déſertion, demanda la paix. Mais on ne lui offrit d'autres conditions que de livrer ſes armes, & de ſe remettre lui-même à la diſcrétion de l'Empereur. Il avoit l'ame trop haute pour ſe ſoumettre à une humiliation ſi dure, &

il préféra la guerre. Il aſſembla des troupes, il ſe fortifia par des alliances, & il ſe diſpoſa à bien recevoir Trajan.

S'il s'en fût tenu là, on ne pourroir que louer ſon courage. Mais il employa des voies pleines de lâcheté, pour ſe défaire d'un ennemi qu'il déſeſpéroit de pouvoir vaincre. Il apoſta des aſſaſſins pour tuer Trajan, qui, toujours d'un abord facile, ſe rendoit ſur tout acceſſible en tems de guerre. Un de ces miſérables fut ſoupçonné & arrêré, & ayant été mis à la queſtion, il déclara ſes complices. Ainſi le noir projet de Décébale avorta.

Après avoir manqué ſon coup ſur Trajan, il eſſaya de ſe rendre maître de la perſonne de quelqu'un qui lui fût cher, & il réuſſit à l'égard de Longinus, brave officier & commandant d'une légion. Ayant demandé & obtenu une entrevue avec lui, comme s'il eût été enfin réſolu de ſe ſoumettre, au lieu de ſe livrer entre ſes mains, il le ſurprit par perfidie, le fit ſaiſir, & charger de chaînes, & amener dans ſon camp. Là il commença par l'interroger ſur les projets de Trajan. Mais, il ne tira rien du priſonnier, qui n'eut garde de révéler le ſecret de ſon maître. Décébale le traita néanmoins humainement, & ſe contenta de le faire garder à vue, parce qu'il eſpéroit profiter du déſir qu'avoit Trajan de recouvrer un excellent officier, pour obtenir des conditions favorables.

Il envoya donc à l'Empereur un miniſtre, qui avoit ordre de lui porter la parole pour la liberté de Longinus, ſuppoſé que l'on voulût reſtituer au roi des Daces tout le païs juſqu'au Danube, & les frais de la guerre. Quoique Trajan eût bien ſouhaité ne pas perdre Longinus, il n'étoit pas diſpoſé à l'acheter un ſi haut prix. Il donna donc une réponſe générale, qui, laiſſanr Décébale incertain, l'empêcha de ſe porter à aucune extrêmité. Mais Longinus prit ſon parti. Ayant trouvé moyen d'avoir du poiſon par le miniſtère d'un affranchi qu'il avoit auprès de lui, il écrivit à Trajan une lettre pleine de prieres & de ſupplications pour tromper Décébale; il chargea ſon affranchi de cette lettre, & lorſqu'il l'eut mis ainſi en ſûreté, il s'empoiſonna pendant la nuit. Le roi des Daces fut très-irrité de ce que ſa proie lui avoit échappé, & il déſira de s'en venger ſur l'affranchi. Il dépêcha à Trajan un centurion pris avec Longinus, pour demander qu'on lui renvoyât cet affranchi, promettant en échange le corps de Longinus & dix autres priſonniers. Trajan préféra avec raiſon la conſervation d'un homme vivant à la ſépulture d'un mort; & il garda dans ſon camp non ſeulement l'affranchi, mais le centurion, qu'il craignoit d'expoſer à la cruauté de Décébale.

Le plan de Trajan étoit de conquérir la Dace, & d'en faire une province Romaine. Pour cela il réſolut de conſtruire un pont qui lui aſſurât à demeure un paſſage ſur le Danube. Rien n'eſt plus fameux dans l'Hiſtoire que ce pont,

Étant donc entré ſur les terres de l'ennemi, il conduiſit les opérations de la guerre avec non moins de circonſpection que d'activité. Il ne précipita rien, il ne hazarda rien témérairement ; il ſe donna le tems de profiter de tous ſes avantages ; & allant toujours en avant, mais avec ſûreté, il força la ville royale de Décébale, il ſoumit tout le païs; en ſorte que le roi des Daces n'ayant plus d'aſyle, & ſe voyant en danger d'être pris vivant, ſe tua lui-même de rage & de déſeſpoir. Sa tête fut envoyée à Rome.

Décébale avoit imaginé un moyen ſingulier de mettre en ſûreté ſes tréſors. Ayant détourné le fleuve Sargétia, qui arroſoit ſa capitale, il avoit creuſé le milieu du lit de ce fleuve, & y avoit bâti une loge de pierres de taille, dans laquelle il fit porter ſon or, ſon argent, ſes pierreries, & tout ce qui ne craignoit point l'humidité. Après quoi fermant avec de la pierre l'ouverture de la loge, il avoit recouvert le tout de terre, & laiſſé reprendre au fleuve ſon cours accoûtumé. Pour ce qui eſt des meubles précieux, riches étoffes, & autres choſes pareilles, il avoit retiré tout ce qu'il poſſédoit en ce genre dans des cavernes ſolitaires & éloignées. Enfin, par une précaution barbare, pour aſſurer ſon ſecret, il avoit fait tuer tous ceux qui lui avoient rendu ſervice dans ces différentes opérations. Après ſa mort, un ſeigneur Dace nommé Bicilis, qu'il avoit mis dans ſa confidence, ayant été fait priſonnnier par les Romains, les inſtruiſit de tout ce que nous venons de raconter. Trajan profita de l'avis, & ſe dédommagea des dépenſes de la guerre par les tréſors de Décébale.

C'eſt ainſi que la Dace, ſuivant le vœu qu'il avoit tant de fois exprimé, fut réduite en province Romaine. Il eut ſoin d'embellir & de fortifier ſa conquête, qui étoit conſidérable par ſon étendue; mais, ce grand païs avoit été dévaſté par les guerres ; & Trajan, pour le repeupler, y amena des habitans de toutes les parties du monde Romain. Parmi les colonies qu'il y établit, la principale eſt Zarmigéthuſa, ancienne capitale du royaume de Décébale, à laquelle Trajan fit porter ſon nom, & qu'il appella Ulpia Trajana.

La Dace fut vivement attaquée par les Goths, du tems de l'empereur Philippe qui eut de la peine à ſoutenir leurs efforts, & qui pour retenir les habitans dans le devoir, leur accorda l'exemption des tributs dont jouiſſoient les habitans de l'Italie; ce qu'on apprend des médailles de ce Prince, où la Dace commence à être appellée heureuſe, *felix*. Ce fut auſſi pour la même raiſon, qu'on y diſtribua des terres aux vétérans des légions, cinquième de Macédoine, & treizième jumelle, qu'on établit à Viminace. Trajan Dece qui commandoit alors dans la province, ainſi qu'on l'apprend de Jornandès, tout obſcur qu'il eſt, fut peu après Empereur, & n'eut pas de peine à conſerver la Dace, qui étoit la première ex-

poſée aux incurſions des barbares. Les guerres civiles qui agiterent enſuite l'Empire, rendirent la conſervation de cette province plus difficile ; & enfin Aurélien l'abandonna, mais d'une manière extraordinaire ; car il fit paſſer le Danube aux habitans, & il les établit dans une partie de la Mœſie, à laquelle il donna le nom de Dace.

IV.

Habits de Daces.

La colomne de Trajan nous fournit les habits des Daces, contre leſquels nous venons de voir que ce Prince eut une guerre longue & difficile, qui fut ſuivie du triomphe. Les Daces y paroiſſent en cent endroits vêtus preſqu'entièrement comme les Parthes. Ils ont des tuniques qui leur deſcendent juſqu'au genou, de longues braies qui leur ſervent en même tems de haut & de bas de chauſſes, & qui ſont liées quelquefois un peu au-deſſus de la cheville ; des ſouliers à peu près comme les nôtres, une Chlamyde ou un manteau aſſez court. Leurs bonnets recourbés comme le bonnet Phrygien, ſont tous ſemblables à ceux des Parthes. Il y en a ſouvent qui vont la tête nue. Dom Bernard de Montfaucon, dans ſon antiquité, en donne pluſieurs images de différente attitude, pour faire mieux diſtinguer toutes les parties de l'habit. On y voit la figure d'un roi Dace captif, indubitablement antique, dont le manteau eſt orné tout autour d'une longue frange. Spon en a donné trois à peu près de même ; & il faut remarquer que quoique ce ſoit certainement l'habit des Daces, pluſieurs nations Germaniques & d'autres Barbares s'habilloient de même. Ainſi ces Rois captifs, vêtus à la manière des Daces, pourroient être d'autres nations.

La Dace eſt ſouvent ſur les médailles ; dans celles de l'empereur Dece, c'eſt une femme qui tient un bâton au bout duquel eſt la tête d'un animal, qui n'eſt pas aiſé à reconnoître. Dans une autre, la femme aſſiſe porte un bonnet Phrygien, tient d'une main un ſceptre, & de l'autre un rameau, & a deux petits enfans avec elle. Dans une autre c'eſt un homme aſſis ſur un trophée.

V.

Deſcription topographique de la Dace.

I. Nous avons déjà marqué les limites de ce païs. Les divers peuples, qui l'habitoient, étoient, ſelon Ptolémée, les Teuriſques & les Ciſtoboces, au-deſſous deſquels on trouvoit les Prendavéſiens, les Rhatacenſiens & les Caucœnſiens. Au-deſſous de ceux-ci il y avoit de même les Biephes, les Buridenſiens & les Cotenſiens ; & encore au-deſſous de ces derniers, les Albocenſiens, les Potulatenſiens & les Sinſiens. Venoient enſuite dans la partie la plus méridionale les Saldenſiens, les Ciagiſes & les Piéphiges.

Les villes les plus remarquables que l'on rencontroit dans la Dace, ſelon le même Ptolémée, étoient Rhucconium, Docirava, Paroliſſum, Arcobadara, Triphulum,

Patridava, Carſidava, Petrodava, Ulpianum, Napuca, Patruiſſa, Salines, Prætoria Auguſta, Sandava, Auguſtia, Utidava, Marcodava, Ziridava, Singidava, Apulum, Zermizirga, Comidava, Rhamidava, Pirum, Zuſidava, Paloda, Zurobara, Liziſis, Argidava, Tiriſcum appellée enſuite Taros, Zarmigéthuſa capitale des Daces, Hydata, Nentidava, Tiaſum, Zeugma, Tibiſcum, Dierna, Acmonia, Druphegis, Phrateri, Arcina ou Arcinna, Pinum, Amutrium, Sornum.

II. Les Anciens ont diviſé la Dace en trois parties, la Dace Ripenſe, la Dace Méditerranée, & la Dace Alpeſtre.

La Dace Ripenſe étoit ainſi nommée du mot *ripa*, qui ſignifie bord & rivage. Ses villes étoient: Druphegis, aujourd'hui Cheio, ſelon Niger; Liziſis, ville détruite, dont le lieu s'appelle Laorzalos, ſelon Lazius; Tibiſcum, aujourd'hui Titul, ſelon le même; Zeugma, aujourd'hui Clauſembourg, ſelon Rhitaïmer & Altamer. Lazius croit que c'eſt Zazeſbes en Hongrois, & Mulenbach en Allemand. Zurobara ou Zarobara, aujourd'hui Temeſwar.

Cette partie étoit arroſée par les fleuves Tibiſcus, aujourd'hui la Teiſſe, & Mariſus, le Maros. Elle répond à une petite partie de la haute Hongrie, de la Tranſilvanie & de la Raſcie.

La Dace Méditerranée tiroit ſon nom de ce qu'elle étoit plus au milieu des terres, c'eſt-à-dire, plus éloignée du Danube. Ses villes étoient: Acmonia, aujourd'hui Severino, ſelon Niger; Alba Julia, aujourd'hui Weiſſembourg; Auguſtia, aujourd'hui Cuſti ſelon Lazius; Marcodava, aujourd'hui Meczies, ſelon quelques-uns. Lazius qui dans un endroit croit que c'eſt Marcoſzeck, doute ailleurs ſi ce ne ſeroit point Filleck. Napuca, qui eſt Buza ou Buzaten, ſelon Lazius, ou Coloſwar, ſelon d'autres; Nantidava, que les Allemands nomment Noſſenſtad, & les Hongrois Biſtricia, ſelon Lazius; Patruiſſa ou Patroviſſa; Lazius croit que les Hongrois la nomment Braſſowa, & les habitans Cronſtad. Singidava, dont on ignore la poſition; Succi, aujourd'hui le fort de Turchzueſt, ſelon Lazius; Tapæ, dont parle Xiphilin; Tiriſcum ou Taros, aujourd'hui, Taro; Ulpianum ou Ulpiana, aujourd'hui Czanadre, ſelon Lazius; Zarmiſogéthuſa ou Zarmigéthuſa, ville ruinée.

Cette Dace comprenoit la plus grande partie de la Tranſilvanie, & quelque peu de la haute Hongrie.

La Dace Alpeſtre tiroit ſon nom d'une continuation du mont Hémus, qui va ſe joindre au mont Carpath, & les Anciens nommoient Alpes cette continuation. Ses villes étoient: Carſidava, aujourd'hui Kuryma, ſelon Lazius; Paloda, ville ruinée, dont la place eſt la campagne nommée Blechisfeld; Petrodavo, ou Petridava, aujourd'hui Petterſdorff; Phrateria, ou Frateria, aujourd'hui Jurgano, ſelon Niger; mais, ſelon Lazius les Hongrois la nomment Zazuara & les habitans Broſſa. Ad Pi-

num, aujonrd'hui Winez, ſelon Lazius, ou Phiſtona, ſelon Niger; ad Pirum, nommée Birthalmen en Allemand, Berthalom en Hongrois; Rhamidava, qui eſt ſelon Lazius Repicza; Sandava, aujourdhui Schesburg; Sornum, qui eſt Seruni, proche du pont de Trajan; Tiaſum, qui eſt Diod, ſelon Lazius; Triphulum, aujourd'hui Phileſia; Utidava, dont les habitans nomment la place Utuarhel, c'eſt-à-dire, ruine d'Utidava; Zuſtdava, que Lazius croit être Gabulacium, en Servie ou en Raſcie.

Cette partie répond à la Valachie & à la Moldavie.

III. Nous avons vu que Dioclétien, ayant fait paſſer le Danube aux Daces, les établit dans un canton de la Mœſte, auquel il donna le nom de Dace. Ce Prince partagea cette nouvelle Dace en Dace Ripenſe & Dace Méditerranée; ce qui forma depuis deux provinces du grand gouvernement de l'Illyrie.

On donna encore le nom de Dace à un des diocèſes de ce grand gouvernement; & ce diocèſe comprenoit 1.º la première Mœſie, c'eſt-à-dire, la partie de la Raſcie, qui eſt en-deçà du Danube, 2.º la Dace Ripenſe, ou partie occidentale de la Bulgarie, le long du Danube; ces deux parties avoient chacune un préſident, 3.º la Dace Méditerranée, ou partie méridionale de la Servie; elle étoit conſulaire, 4.º la Dardanie, partie la plus méridionale de la Bulgarie, 5.º la Prévalitane, à laquelle on joignoit une partie de la Macédoine ſalutaire; c'eſt une partie de la Dalmatie & de l'Albanie. La Dardanie & la Prevalitane étoient gouvernées chacune par un préſident.

Le diocèſe de la Dace eſt auſſi appellé la Dace Conſtantinienne.

IV. Terminons cet article, en donnant une juſte idée de l'étendue des païs, qui réunis ſous le nom de Dace, ont fait une province de l'empire Romain, ſous le règne de Trajan. Ce qui nous y engage, c'eſt ce que dit Eutrope, que le circuit de cette province eſt de mille milles; *Decies centena millia in circuitu;* ce qui eſt répété dans l'abrégé des provinces Romaines de Sextus Ruſus On juge d'abord, que cette expreſſion doit être vague, & ſans grande préciſion; mais, loin de renfermer de l'exagération, elle eſt au-deſſous de la réalité. Nous trouvons cinq cens milles de longueur en droite ligne, depuis les retranchemens Romains qui couvroient la Dace, juſqu'au Tyras, où aboutiſſoit la voie Trajane; & environ quatre cens milles depuis le Danube vers l'embouchure de l'Aluta, juſqu'à la partie ſupérieure du Prut. Enfin, la circonférence des diverſes contrées renfermées dans ces eſpaces, étant priſe en gros, paſſe treize cens milles. Si cette ſupputation renchérit ſur l'eſtime faite par Eutrope, ce n'eſt pas pour avoir agrandi la Dace de quelque portion de païs qui ne fût pas de ſa dépendance. Le détail des lieux, & leur correſpondance avec ce qui les repréſente actuellement

lement, nous ſervent de garantie.

DACES, *Daci*, Δάκοι, peuples qui habitoient le païs connu ſous le nom de Dace. *Voyez* Dace.

DACES, *Daci*, Δάκαι, (*a*) peuples qui avoient leurs demeures au mont Rhodope, ſelon Dion Caſſius. Il en a été parlé ſous l'article de Dace. *Voyez* Dace.

DACES, *Daci*. (*b*) Les Daces, ſelon la traduction latine de Diodore de Sicile, ſont mis au nombre des peuples qui furent ſoumis par Ninus. M. l'abbé Sevin leur ſubſtitue les Daes; & il ajoûte cette réflexion: » Dans le texte » grec de Diodore, on lit aujourd'hui Δραγγαι, terme que » je croirois en cet endroit convenir infiniment moins que celui de Δάαι. Les Dranges » étoient fort éloignés des Hyrcaniens, & dès-lors comment » croire que Diodore ait joint » des païs ſéparés par tant de » provinces? Il n'en eſt pas de » même des Daes, que cet Hiſtorien a eu raiſon de mettre à » la ſuite des Tapyres & des » Hyrcaniens, par rapport au » voiſinage de ces nations. Cela » eſt ſi vrai, que Strabon a placé » les Daes proche de la mer Caſpienne. Voici les paroles de ce » Géographe: *On donne le nom* » *de Daes à la plûpart des Scy-* » *thes dont le païs commence à la* » *mer Caſpienne. A l'égard de* » *ceux qui ſont à l'orient, ils ſont* » *appellés Saques & Maſſagetes.* » Pomponius Méla ne nous eſt » guere moins favorable, lorſ- » qu'il écrit que le fleuve Oxus, » devenu plus conſidérable par » la jonction de pluſieurs autres » rivières, commence proche les » Daes à couler du côté du ſeptentrion. Je dirai la même choſe de Pline, de Ptolémée & de » Quinte-Curſe; mais les paſſages que je viens de rapporter, » ſont plus que ſuffiſans pour faire » ſentir le peu de ſolidité de la » correction de Rhodomannus, » qui, à la place des Dranges, a » ſubſtitué les Daces, nation qui » n'a jamais été connue dans » l'Aſie. «

DACIE. *Voyez* Dace.

DACIQUE, *Dacicus*. (*c*) Le petit nombre de médailles du quatrième conſulat de Trajan où il eſt appellé Dacicus, nous apprend que ce ſurnom lui fut donné ſur la fin de la cent deuxième année de J. C., après ſa première victoire ſur les Daces. Quand Dion Caſſius ſemble dire qu'il ne lui fut donné qu'à ſon retour à Rome, c'eſt que le titre de Dacicus qui lui avoit déjà été déféré par l'armée victorieuſe, & dont il s'étoit probablement déjà glorifié ſur les monnoies d'or & d'argent qui ſe frappoient dans ſon camp, même par ſes monétaires particuliers, lui fut ſolemnellement confirmé à Rome dans la cérémonie de ſon premier triomphe, par un décret exprès du

(*a*) Dio. Caſſ. p. 460.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 64. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 357, 358.

(*c*) Juven. Satyr. 6. v. 203, 204. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 123. *& ſuiv.*

Sénat, ſur les monnoies de bronze, S. C.

On conſerve dans le tréſor de Médicis une médaille d'argent qui a pour légende du côté de la tête de Trajan, *IMP. CÆS. NERVA. TRAJAN. AVG. GERM.* & dont le revers repréſente un Hercule de bout, tenant de la main droite ſa maſſue, & de la gauche une dépouille de lion, avec ces mots, *DACIUS COS. IIII.* qui ſont la continuation de la légende qui eſt autour de la tête. Sur toutes les médailles datées du cinquième & du ſixième conſulat du même Prince, on lit le titre de *Dacicus*, qui y eſt ordinairement joint à celui de *Germanicus*.

Juvénal parle de ces deux titres :

Cum lance beata
Dacicus & ſcripto radiat Germanicus auro.

Un Auteur prétend que cela marque une monnoie de Domitien, ſur laquelle il avoit les titres de Dacicus & de Germanicus ; c'eſt une erreur. Domitien a le titre de Germanicus, mais jamais celui de Dacicus. Trajan eſt le premier qui l'ait porté ; & ceci eſt une preuve que Juvénal non ſeulement a vécu ſous Trajan, mais que ſa IV.e & ſa VI.e ſatyre n'ont été faites qu'après l'année VII.e de la puiſſance tribunitienne de ce Prince.

DACRITUS, *Dacritus*, (*a*) Δάκριτος, rhéteur célebre, qui eut pluſieurs diſciples, au rapport de Plutarque. Il y a des éditions qui portent Lacritus ; & c'eſt celle qu'a ſuivie M. Dacier dans ſa traduction des vies des Hommes illuſtres de Plutarque.

DACTYLE, *Dactylus*, (*b*) Δάκτυλος, certain homme, auquel on rendit à Athènes de très-grands honneurs, ſelon Suidas.

DACTYLE, *Dactylus*, ſorte de pied dans la Poëſie grecque & latine, compoſé d'une ſyllabe longue, ſuivie de deux breves, comme dans ce mot cārmĭnĕ, &c. Ce mot vient, dit-on, de δάκτυλος, *digitus* ; parce que les doigts ſont diviſés en trois jointures ou phalanges, dont la première eſt plus longue que les deux autres.

On ajoûte que ce pied eſt une invention de Bacchus, qui avant Apollon rendoit des oracles à Delphes en vers de cette meſure. Les Grecs l'appellent ποδιτικός.

Le Dactyle & le ſpondée ſont les deux principaux pieds de la Poëſie ancienne, comme étant la meſure du vers héroïque, dont ſe ſont ſervis Homère, Virgile, &c. Ces deux pieds ont des tems égaux, mais ils ne marchent pas avec la même vîteſſe. Le pas du ſpondée eſt égal, ferme & ſoutenu ; on peut le comparer au trot du cheval ; mais le Dactyle imite davantage le mouvement rapide du galop.

Les vers François les plus nombreux ſont ceux où le rithme du Dactyle eſt le plus fréquemment employé. Les Poëtes, qui

(*a*) Plut. T. I. p. 859.

(*b*) Suid. T. I. p. 638.

compoſent dans le genre épique, où il importe ſur tout de donner aux vers la cadence la plus rapide, doivent avoir l'attention d'y faire entrer le Dactyle le plus ſouvent qu'il eſt poſſible. Les Anciens nous en ont donné l'exemple, puiſque dans le vers aſclépiade qui répond à notre vers de douze ſyllabes, ils ſe ſont fait une règle invariable d'employer trois fois le Dactyle; ſçavoir, dans le ſecond pied, avant l'hémiſtiche, & dans les deux pieds qui terminent le vers.

DACTYLE, étoit encore chez les Grecs une ſorte de danſe que danſoient ſur-tout les athletes, comme l'obſerve Héſychius.

DACTYLES, *Dactyli*, (*a*) Δάκτυλοι. Il n'eſt parlé des Dactylés, du moins ſous ce nom, ni dans Homère, ni dans Héſiode. Cependant ils figurent avec diſtinction dans la Mythologie; & ſouvent pris pour les Corybantes, pour les Curetes, & même pour les Cabires, ils fourniſſent beaucoup de variétés. Auſſi doit-on les conſidérer ſous différens points de vue. 1.° Comme les inventeurs de l'art de forger le fer & de travailler les métaux, par rapport à la Grece; car cet art étoit beaucoup plus ancien dans l'Orient. 2.° Comme des eſpèces de médecins & d'enchanteurs, qui joignoient à l'application des remedes naturels, certaines formules magiques auxquelles on attribuoit la vertu de charmer les douleurs, & même de les diſſiper. 3.° Comme ceux qui établirent dans la Grece le nouveau culte de Jupiter. 4.° Enfin comme les nourriciers & les gardiens de ce dieu, & les génies attachés au ſervice de Rhéa; qualités qu'on leur donne, les confondant avec les Curetes & les Corybantes.

Le tems de ces Dactyles, conſidérés comme les inventeurs de l'art de forger le fer, remonte très-haut dans l'hiſtoire Grecque. L'époque de cette découverte eſt du troiſième ſiècle avant la priſe de Troie, mais poſtérieure à l'expédition de Séſoſtris dans l'Aſie mineure & dans la Thrace. Cet évènement, l'un des plus conſidérables de l'ancienne hiſtoire, influa beaucoup ſur la deſtinée des nations orientales. Il en réſulta des révolutions & des mouvemens qui mêlerent les peuples entr'eux, & contribuerent, par ce mêlange, à policer des païs juſqu'alors habités par des Sauvages. C'eſt par une ſuite de cette propagation de connoiſſances & de lumières, que l'art de travailler les métaux paſſa dans la Phrygie, & de la Phrygie dans la Grece. Car les Dactyles qui s'y porterent, étoient Phrygiens, ſuivant l'opinion la plus commune & la plus ancienne. Il eſt vrai que quelques Auteurs les faiſoient venir de Crete; mais c'eſt la plûpart en ſuppoſant qu'ils avoient paſſé de la Phrygie dans cette iſle; & la mépriſe de ceux qui s'éloignent en ce point du ſentiment

(*a*) Strab. pag. 573. Diod. Sicul. pag. 230. Pauſ. p. 299. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 126, 133, 134, 349. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 311. Tom. X. p. 256, 257. T. XXIII. p. 30. *& ſuiv.*

ordinaire, venoit d'une équivoque cauſée par le ſurnom donné communément aux Dactyles. On les appelloit Idéens ; or, le nom d'Ida étoit commun à deux montagnes ſituées l'une en Crete, l'autre en Phrygie.

Le fragment de la Phoronide nomme trois Dactyles, Kelmis, Damnaménéus & Acmon. Miniſtres d'Adraſtie ou de Cybele, ils découvrirent le fer dans les vallées du mont Ida, & formés par Vulcain, ils inſtruiſirent les hommes à travailler ce métal par le ſecours du feu. Les noms que leur donne l'auteur de la Phoronide, ne ſont que des épitheres, relatives aux différentes pratiques de leur art ; c'eſt, ſuivant la traduction littérale, le fondeur, le forgeur & le coupeur.

A ces trois Dactyles Strabon en joint un quatrième qu'il nomme Hercule. Il ajoûte que Sophocle en comptoit cinq, & leur attribuoit pluſieurs découvertes utiles. C'eſt ce nombre de cinq qui, ſelon le même Poëte, leur fit donner le nom de Dactyles ou de doigts. Cicéron en parlant d'eux, les nomme ſimplement *digiti*. Le Scholiaſte d'Apollonius nous apprend que d'autres en comptoient onze ; ſix mâles & cinq femelles, diſtingués par les noms de la droite & de la gauche. Il les nomme enchanteurs, médecins & ouvriers en fer ; mais il paroît que cet Auteur les diſtinguoit en deux claſſes. Le titre de ſorcier ou de goëtes, ne convenoit proprement qu'à ceux de la gauche, eſpèce malfaiſante, ennemie des hommes. Ceux de la droite, qu'Helanicus nomme Ἀναλκίωνες, n'employoient leurs connoiſſances & leur pouvoir qu'à rompre les enchantemens, & qu'à détruire l'effet des maléfices. Comme les erreurs roulent de ſiècle en ſiècle, & ne ſont étrangers dans aucun païs, on ne doit pas être ſurpris de trouver la même diſtinction établie entre les fées & les génies des Romans de preſque tous les peuples, ſans que cette conformité des fictions modernes avec celles des Grecs ſuppoſe néceſſairement que les unes ſoient dérivées des autres. Il en eſt de ces idées bizarres comme des uſages ſinguliers, qu'on rencontre préciſément les mêmes chez des peuples qui n'ont entr'eux aucun rapport. S'ils paroiſſent ſe copier, c'eſt preſque toujours ſans le ſçavoir, & ſans qu'on doive en inférer une origine commune.

Pauſanias, qui compte cinq Dactyles ainſi que Strabon, les appelle Hercule, Épimedès, Idas ou Acéſidas, Pæonius & Jaſius. Ces noms ne ſont point relatifs aux arts métalliques, mais à la médecine.

Hercule Dactyle, ſurnommé l'Idéen, n'eſt pas le fils d'Alcmene, ou celui qui naquit à Thebes ; mais un ancien héros honoré à Olympie ſous le nom de Paraſtatès, ou d'aſſiſtant, avec les Dactyles ſes freres, & dont le culte fut établi par Clyménus, un de ſes deſcendans. Cet Hercule Idéen eſt ſans doute celui dont parle Cicéron, dans le troiſième livre de la nature des dieux. Le fils d'Alc-

mene ne vint au monde que plus d'un ſiècle après Clyménus.

Éphorus, qui faiſoit paſſer les Dactyles de la Phrygie dans l'iſle de Crete, & de-là dans la Grece, les donnoit pour inſtituteurs des premiers myſtères religieux dans ce païs, & pour auteurs de ces enchantemens ou remedes magiques, dont la vertu conſiſtoit dans la prononciation de certaines paroles; eſpèce de médecine pour laquelle le peuple eut toujours & par-tout une confiance qui n'eſt pas encore détruite.

Le même Auteur diſoit que l'Hercule dont le nom entroit dans la plûpart des formules magiques, n'étoit pas le fils d'Alcmène, qui n'avoit jamais ſçu que ſe battre, mais l'Hercule Idéen; & qu'Orphée avoit été profondément initié dans la magie des Dactyles. Cette opinion ſur Orphée étoit, ſans doute, une prétention de cette branche de Pythagoriciens qui, ſous le nom d'Orphiques, avoient mêlé l'Égyptianiſme aux dogmes de Pythagore.

Les Dactyles Idéens apporterent dans la Grece le culte de Jupiter nommé Zéus ou Dios, & l'établirent à Olympie, ſelon Pauſanias. Nous n'examinerons pas ici ſi ce culte étoit plus ancien dans Athènes, & ſi Cécrops l'y porta cent ans avant la découverte du fer par les Dactyles. Ils trouverent le culte de la Terre & celui de Saturne à Olympie, & les y laiſſerent ſubſiſter. Mais, ils conſtruiſirent en l'honneur de Jupiter un autel, également ſingulier par la forme & par la matière. Cet autel avoit vingt-deux pieds d'élévation ſur trente-deux pieds de tour. Il étoit enfermé par une baluſtrade de cent vingt pieds de circuit, qui bornoit le terrein ſacré; terrein placé ſur une eſpèce de butte où l'on arrivoit par un eſcalier de pierre. Mais, & l'autel & les deux rampes qui ſervoient à y monter, n'étoient compoſés que des cendres du foyer ſur lequel on entretenoit, dans le Prytanée d'Olympie, un feu perpétuel. On n'y brûloit que du peuplier blanc; les cendres ſe délayoient avec de l'eau du fleuve Alphée, dont la vertu particulière donnoit de la conſiſtance à cette eſpèce de mortier; du moins le croyoit-on encore du tems de Plutarque, où cette pratique ſuperſtitieuſe continuoit d'être en vogue. Mais, comme l'ardeur du ſoleil & le feu des ſacrifices devoient deſſécher cet autel & le réduire inſenſiblement en pouſſière, on le réparoit tous les ans, le 19 du mois Élaphius, dans lequel tomboit toujours l'équinoxe du printems, & qui étoit le dernier mois de l'année Olympique. C'étoit au dehors de la baluſtrade qu'on égorgeoit les victimes; & les deux rampes ſervoient à porter ſur l'autel la portion qui en revenoit aux dieux. Ces rampes devoient être fort roides, n'ayant guere que douze pieds de pente ſur vingt-deux d'élévation. On voyoit encore à Olympie d'autres autels ſemblables à celui que nous venons de décrire. La Terre avoit le plus ancien de tous; c'étoit, ſelon

toute apparence, l'ouvrage des premiers habitans de ce païs; & ce fut ſans doute pour ſe conformer au rit Pélaſgique, que les Dactyles conſtruiſirent auſſi leur autel avec un ſimple mortier de cendres. C'eſt à eux que devoit ſon origine l'oracle de Jupiter établi à Olympie, & dont l'intendance fut confiée aux deſcendans d'Iamus.

Il n'eſt plus parlé des Dactyles depuis la conquête de l'Élide par Endymion. Ce Prince, deſcendant de Deucalion, amena des Hellenes à Olympie; & par-tout où les Hellenes s'établiſſoient, le nom des anciens habitans diſparoiſſoit bientôt.

Celui qu'ont porté les Dactyles ne peut pas leur avoir été donné dans le ſens du mot δάκτυλος, doigt, & nous devons en chercher une autre étymologie. Peut-être venoit-il du verbe δείκω ou δεικνύω, montrer, indiquer, faire connoître, d'où s'étoit formé entr'autres dérivés d'εἰκελον, image, repréſentation. En ce cas le nom des Dactyles auroit rapport aux différens arts dans leſquels ils initierent les Pélaſges. Stéſimbrote de Thaſos, auteur preſque contemporain de Cimon & de Périclès, donnoit une autre origine à ce nom. Il le tiroit de la prépoſition δια, ſuivie de l'article τὸ, & ῥυῆναι infinitif du verbe ῥύομαι ou ῥύω, je garde, je défends. Ce ſeroit alors une alluſion à la qualité de gardien de Jupiter & de Rhéa, que leur attribuoit la fable. Le nom de Dactyle, pris dans ce ſens, aura dès-lors été celui que portoient en Phrygie les miniſtres de ces deux divinités; & par une ſeconde conſéquence, il en faudra chercher l'origine dans la langue des Phrygiens. Elle ne ſubſiſte plus; mais l'Arménie en eſt un dialecte, & comme cette dernière langue eſt fixée depuis le commencement du cinquième ſiècle de l'Ére Chretienne, par la traduction de la Bible & par d'autres ouvrages, M. Fréret penche à croire qu'il eſt permis d'y chercher les racines des mots originairement Phrygiens. Or, la grammaire de Schrœder & le dictionnaire de Rivola nous apprennent que dans l'Arménien ancien ou littéral, *daiac*, ſignifie tuteur, curateur, nourrice, & que du mot *di*, nourriture, ſe forme le verbe *dil*, nourrir. De ces deux mots réunis on fera *daïactil*, celui qui nourrit, qui élève un enfant; mot ſi reſſemblant au mot Dactyle, qu'il eſt probable que Stéſimbrote l'avoit en vue dans l'étymologie que nous avons rapportée d'après lui.

DACTYLIOMANTIE, (*a*) *Dactyliomantia*, eſpèce de divination, qui ſe fait par le moyen d'un anneau. Ce mot eſt compoſé du Grec, & vient de δάκτυλος, *digitus*, doigt, & de μαντεία, *divinatio*, divination.

La Dactyliomantie conſiſtoit eſſentiellement à tenir un anneau ſuſpendu par un fil délié au-deſſus d'une table ronde, ſur le bord de

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II, p. 122.

laquelle on poſoit différentes marques où étoient figurées les vingt-quatre lettres de l'alphabet. On faiſoit ſauter l'anneau qui venoit enfin s'arrêter ſur quelqu'une des lettres ; & ces lettres aſſemblées formoient la réponſe qu'on demandoit.

Cette opération étoit précédée & accompagnée de pluſieurs cérémonies ſuperſtitieuſes. L'anneau étoit conſacré auparavant avec bien des myſtères ; celui qui le tenoit n'étoit vêtu que de toile depuis la tête juſqu'aux pieds ; il avoit la tête raſée tout autour, & tenoit en main de la verveine. Avant que de procéder à rien, on commençoit par appaiſer les dieux, en récitant des formules de prieres faites exprès. Ammien Marcellin nous a laiſſé un ample détail de ces ſuperſtitions.

On rapporte à la Dactyliomantie tout ce que les Anciens diſent du fameux anneau de Gygès qui le rendoit inviſible, & de ceux dont parle Clément d'Alexandrie dans ſes Stromates, par le moyen deſquels un tyran des Phocéens étoit averti des conjonctures favorables à ſes deſſeins, mais qui ne lui découvrirent cependant pas une conſpiration de ſes ſujets qui l'aſſaſſinerent.

DACTYLIQUE, (*a*) terme qui ſe dit de ce qui a rapport aux Dactyles.

Le rhythme Dactylique, dans l'ancienne muſique, comprenoit non ſeulement le dactyle, mais encore l'anapeſte, le pyrrhique, le procéleuſmatique, le ſimple & le double ſpondée ; parce que la meſure de tous ces pieds peut ſe battre à deux tems égaux, comme celle du dactyle. Il y avoit des flûtes Dactyliques, auſſi-bien que des flûtes ſpondaïques. Les flûtes Dactyliques avoient des intervalles inégaux, comme le pied appellé dactyle avoit des parties inégales.

Les vers Dactyliques ſont entre les vers hexametres, ceux qui finiſſent par un dactyle au lieu d'un ſpondée, comme les vers ſpondaïques ſont ceux qui ont au cinquième pied un ſpondée au lieu d'un dactyle. Ainſi on peut compter au nombre des vers Dactyliques, ce vers de Virgile :

Bis patriæ cecidere manus, quin protinus omnia,
Perlegerent oculis.

Il eſt a remarquer que le nombre Dactylique & le nombre ſpondaïque ſont ceux qui donnent le plus de nobleſſe & de dignité au ſtyle.

DADAN, *Dadan*, Δαδὰν, (*b*) ſecond fils de Regma, étoit un des deſcendans de Cham. Joſephe, au lieu de Dadan, lit Judas, & il dit que ce Judas fut pere de certains Juifs occidentaux. Mais la vraie leçon eſt Dadan. Arius Montanus met les deſcendans de Dadan dans l'Arabie heureuſe, à l'occident de Regma. Ce païs eſt nommé encore aujour-

(*a*) Virg. Æneid. L. VI. v. 33, 34. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 126, 127, 130. T. XVII. p. 110.

(*b*) Geneſ. c. 10. v. 7. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 14.

d'hui Dadena, ayant pour capitale la ville de Daden.

DADAN, *Dadan*, Δεδάν, (*a*) fils de Jecſan, & petit-fils d'Abraham & de Céthura. Il fut pere d'Aſſurim, de Latuſim & de Loomim. Il demeura dans l'Idumée, où Jérémie place la ville de Dedan. Ézéchiel parle de Dedan, qui venoit trafiquer à Tyr avec ceux de Chobar, d'Éden, d'Aſſur, & de Chelmad & autres.

Cela fait juger que l'un de ces deux Dadan, dont on vient de parler, demeuroit dans la Méſopotamie, & auprès des peuples d'Éden & d'Aſſur.

DADES, *Dades*, Δάδες, fêtes. *Voyez* Dadis.

DADIQUES, *Dadicæ*, (*b*) Δαδίκαι, l'un des quatre peuples qui formoient la ſeptième Satrapie chez les Perſes. Cette Satrapie payoit un tribut de cent ſoixante-dix talens. Les Dadiques, dans l'armée de Xerxès, portoient des armes pareilles à celles des Bactriens.

DADIS, *Dadis*, Δαδὶς, (*c*) nom que Lucien donne à une eſpèce de ſociété ou de confrérie, établie par Alexandre l'impoſteur, & où l'on portoit des torches, avec diverſes cérémonies qui duroient l'eſpace de trois jours. Le premier, on proclamoit comme on faiſoit à Athènes : *S'il y a ici quelque Epicurien, quelque Chrétien ou Impie, qui ſoit venu pour ſe moquer des myſtères, qu'il ſe retire; mais que les vrais fideles ſoient initiés, à la bonne heure.* Alors Alexandre marchoit le premier, en criant : *Hors d'ici, Chrétiens*, & toute la troupe répondoit : *Hors d'ici, Épicuriens*; puis on célébroit les couches de Latone, avec la naiſſance d'Apollon, & le mariage de Coronis, ſuivi de la venue d'Eſculape. Le ſecond jour, on ſolemniſoit la nativité de Glycon; & le troiſième, le mariage de Podalire, & de la mere de notre prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la cérémonie empruntoit le nom. On y repréſentoit auſſi les amours du Prophete & de la Lune, d'où naiſſoit la femme de Rutillianus; & il s'endormoit au milieu de la cérémonie comme un autre Endymion. Alors deſcendoit du plancher une belle dame, qui repréſentoit la Lune. C'étoit la femme d'un des maîtres d'hôtel du Prince, qui avoit l'inſolence, en la préſence de ſon mari, de venir embraſſer & baiſer notre impoſteur; & peut-être qu'ils euſſent paſſé outre, s'il n'y avoit point eu tant de lumières, car ils ne ſe haïſſoient pas l'un l'autre. Il rentroit une autre fois avec ſes habits pontificaux, dans un grand ſilence; puis crioit tout à coup, *Io Glycon;* à quoi répondoit un excellent chœur de muſiciens, *Io Alexandre*, ſuivis de hérauts Paphlagoniens, qui étoient de gros coquins

(*a*) Geneſ. c. 25. v. 3. Jerem. c. 25. v. 23. Ezech. c. 27. v. 20. *& ſeq.*
(*b*) Herod. L. III. c. 91. L. VII. c. 66.
(*c*) Lucian. Tom. I. pag. 888, 889. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 524. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 214.

qui ſentoient l'ail, & qui portoient des chauſſures de peaux. Cependant, comme la proceſſion paſſoit avec des torches & des gambades myſtérieuſes, il découvroit de tems en tems une cuiſſe d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme croit Lucien, d'un calleçon doré, qui reluiſoit à la clarté des flambeaux.

A proprement parler, Lucien ne donne le nom de Dadis, qu'à la cérémonie du troiſième jour, c'eſt-à-dre, au mariage de Podalire & de la mere d'Alexandre; mais, d'autres donnent ce nom aux cérémonies des trois jours qu'ils appellent les Dades.

DADOUQUE, *Daduchus*, Δαδοῦχος, (*a*) l'un des quatre principaux miniſtres des myſtères d'Éleuſis. Ce mot veut dire lampadophore, ou porte-flambeau. Le Dadouque portoit en effet le flambeau ſacré, & il étoit le chef des lampadophores.

C'eſt à lui qu'appartenoit le ſoin de purifier les Adeptes avant l'initiation; cérémonie dont un des préliminaires étoit de couvrir le ſol du temple avec la peau des victimes immolées à Jupiter. On craignoit que ſans cette précaution le temple ne fût profané par les pas de quelque aſſiſtant ſouillé de crimes, s'il s'en trouvoit quelqu'un dans le nombre. Le Dadouque marchoit à la tête de tous les lampadophores, la cinquième nuit de la fête ſolemnelle; cette nuit étoit conſacrée à la repréſentation des courſes de Cérès errante par toute la terre avec un flambeau allumé dans les feux de l'Etna. Le lendemain les fonctions de ce miniſtre étoient les mêmes dans le tranſport pompeux d'Iacchus à Éleuſis. On en voit un exemple dans les bas-reliefs de la baſe, ſur laquelle étoit autrefois la ſtatue de Cérès découverte dans les ruines du temple d'Éleuſis, & décrite par Spon & Wheler. Autour de cette baſe étoit repréſentée une troupe de prêtres marchant en ordre deux à deux & portant des torches extrêmement hautes. L'inſcription porte que Numilius Nigrinus, miniſtre de Cérès, avoit fait ériger cette ſtatue.

Les ornemens portés par le Dadouque étoient magnifiques. Image vivante du Soleil, on le décoroit de tous les attributs ſous leſquels cet aſtre eſt repréſenté. Il avoit auſſi le droit de ceindre le diadême, non ſeulement lorſqu'il étoit en fonction, mais dans des circonſtances qui n'avoient nul rapport à ſon miniſtère. Un ſoldat Perſe fuyant avec les autres dans les plaines de Marathon, rencontra Callias, Dadouque de ce tems-là; & le prenant pour un Roi, dit Plutarque, à cauſe de ſon diadême, embraſſa ſes genoux & lui découvrit un tréſor caché dans un puits voiſin. Il eſpéroit que cette découverte lui ſauveroit la vie. Callias le tua pour en profiter ſeul;

(*a*) Lucian. T. I. p. 962. Plut. Tom. I. pag. 221. Pauſ. p. 68. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 490. T. V. p. 112. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XXI. p. 94. *& ſuiv.*

& ce crime l'enrichit avec toute ſa poſtérité.

La dignité de Dadouque étoit perpétuelle comme celle d'Hiérophante, mais n'exigeoit pas comme elle le célibat. Un paſſage de Pauſanias en fournit la preuve. » C'eſt dans le bourg de Sciros, » dit cet Auteur, qu'eſt le tombeau de Thémiſtocle, petit-fils » du vainqueur de Xerxès. Entre » ſes deſcendans, je ne parletai » que d'Aceſtia, fille de Xénoclès, petite-fille de Sophocle, arrière petite-fille de Léon: » elle les a tous vus chefs des lampadophores d'Éleuſis. Après » leur mort, ce ſacerdoce a paſſé » de ſon vivant entre les mains » de Sophocle ſon frere, de celui-ci à Thémiſtocle ſon mari, » après lequel ſon fils Théophraſte en a été revêtu. « Nous pouvons pouſſer ſa généalogie plus loin, en conſultant la vie de Lycurgue l'orateur par Plutarque. Nous y verrons que Thémiſtocle poſſéda cette dignité après lui; & qu'ayant épouſé Nicoſtrate, deſcendante de Lycurgue, il y joignit la ſouveraine ſacrificature de Neptune Érechthée; ce qui montre, en paſſant, que la place de Dadouque n'étoit pas incompatible avec d'autres.

DADOUQUE, *Daduchus*, Δαδοῦχος (*a*) étoit auſſi un des miniſtres des myſtères de Bacchus. On donnoit le même nom à Athènes au grand-prêtre d'Hercule. Comme il n'y avoit point ſans doute de fête, où l'on ne portât plus ou moins de torches, les Dadouques devoient être en grand nombre, & ſe trouver à preſque toutes les cérémonies.

DÆDALEON INSULÆ, (*b*) c'eſt-à-dire, les iſles des Dédaléens. Pline fait mention de ces iſles. Il y en avoit deux. Elles étoient apparemment nommées ainſi, à cauſe de la ville de Dédala, d'où elles n'étoient pas fort éloignées.

DÆDALUS, *Dædalus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voy.* chevaux du Cirque.

DAGON, *Dagon*, Δαγὼν, (*c*) nom d'une fortereſſe, ſituée au-deſſus de Jéricho. Elle eſt nommée Doch au premier livre des Maccabées. Ce fut Ptolémée, fils d'Abobus, qui la fit bâtir, ayant été établi gouverneur de la plaine de Jéricho.

Il y tua en trahiſon Simon Maccabée ſon beau-pere, avec Mathathias & Judas ſes deux fils. Jean Hyrcan, fils de Simon, qui étoit alors à Gazara, vint aſſiéger Ptolémée ſon beau-frere dans le château de Dagon. Joſephe raconte que lorſqu'Hyrcan s'approchoit pour donner l'aſſaut à la fortereſſe, Ptolémée faiſoit cruellement battre de verges ſur les murailles, à ſa vue, ſa mere, & ſes deux freres, les menaçant de les faire mourir, s'il continuoit à le preſſer. La compaſſion qu'eut Hyrcan des tourmens de ſa mere, fut cauſe que le ſiège tira en lon-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 270.

(*b*) Plin. T. I. p. 285.

(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 448. Maccab. L. I. c. 16. v. 15. & ſeq.

gueur, & que l'année Sabbatique étant ſurvenue, il fut obligé de lever le ſiège. Alors Ptolémée ſe ſauva chez Zénon, ſurnommé Cotyla, tyran de Philadelphie, après avoir fait mourir la mere & les deux freres d'Hyrcan; ce qui paroît contraire au premier livre des Maccabées, qui porte que Ptolémée fit mourir Mathathias & Judas, avec Simon leur pere, dans la ſalle du feſtin où ils avoient ſoupé.

DAGON, *Dagon*, Δάγων, (*a*) l'un des fils d'Uranus & de Gé, épouſa une concubine que ſon pere aimoit tendrement. Comme elle étoit déjà groſſe, elle accoucha peu après ſon mariage, d'un enfant mâle, qui fut nommé Demaroon. Dagon, appellé auſſi Siton, fut ſurnommé Zeus Arotrius, ou Jupiter le laboureur, lorſqu'il eut inventé l'art de ſemer le bled. *Voyez* l'article ſuivant.

DAGON, *Dagon*, Δαγὼν, (*b*) étoit une des plus célebres divinités des Philiſtins, & une de celles dont l'Écriture Sainte parle le plus ſouvent. Si nous nous en rapportons à Sanchoniathon, l'origine de ce dieu eſt fort ancienne. Le ciel, dit cet Auteur, eut pluſieurs enfans, & entr'autres Dagon, ainſi nommé du mot Dagan, qui en Phénicien veut dire du froment. Comme il fut l'inventeur de la charrue, & qu'il apprit aux hommes à ſe ſervir de bled pour faire du pain, il fut après ſa mort ſurnommé Jupiter Agrotès, ou le laboureur. Saturne, continue cet Auteur, dans le tems qu'il faiſoit la guerre à Cœlus, ou Uranos, ayant fait priſonnière une de ſes femmes, la fit épouſer à Dagon. Suivant cette opinion, Dagon n'eſt plus un dieu moitié homme, moitié poiſſon, comme l'ont imaginé les Rabbins; ce n'eſt plus Atergatis ou Derceto; c'eſt le dieu du bled, l'inventeur du labourage, qui mérita après ſa mort les honneurs divins. Son nom ne vient point du mot Hébreu *dag*, un poiſſon, mais c'eſt un nom Phénicien, *Dagan*, qui dans cette langue veut dire du froment.

Bochart perſuadé que c'eſt à l'auteur phénicien qu'il faut s'en rapporter pour l'origine des dieux de ſon païs, a donc raiſon de ne regarder que comme des fables Rabbiniques, tout ce qui a été débité ſur la figure de Dagon. En effet, quelques-uns de ces docteurs de la loi, confondant ce dieu avec Atergatis ou Derceto, diſent qu'on le repréſentoit comme un homme, dans la partie ſupérieure de ſon corps, & comme un poiſſon de la ceinture en bas; pendant que d'autres veulent au contraire qu'il ait eu la forme de poiſſon dans le haut du corps, & la figure humaine des cuiſſes en bas. Quelques-uns prétendent qu'il étoit tout poiſſon; quelques autres, que ſa figure étoit celle

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 159, 163, 164.

(*b*) Judic. c. 16. v. 23. *& ſeq.* Reg. L. I. c. 5. v. 2. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 169. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 58. *& ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 45, 383, 384. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 27.

d'un homme, depuis la tête juſqu'aux pieds ; & ceux-là ont ſans doute plus de raiſon. C'eſt l'idée qu'en donne l'Écriture Sainte, lorſqu'elle raconte qu'à la préſence de l'Arche du Seigneur, que les Philiſtins avoient miſe dans le temple de ce dieu, après la défaite des Iſraëlites, ſon idole fut renverſée, & qu'on trouva ſa tête & ſes mains ſur le ſeuil de la porte du temple, pendant que le reſte du corps étoit demeuré ſur le pied-eſtal. *Caput autem Dagon, & duæ palmæ manuum ejus abſciſſæ erant ſuper limen ; porrò Dagon ſolus truncus remanſerat in loco ſuo.*

Voilà donc une tête, des mains, & un tronc ; ſi on ajoûte des pieds, comme ont fait les Septante, en diſant que la tête, les mains & les pieds de l'idole s'étoient trouvés enſemble, ſéparés du tronc, ce ſera une figure humaine dans toutes ſes parties.

Quoi qu'il en ſoit, les Philiſtins avoient une grande vénération pour Dagon, & ſes temples étoient magnifiques. Il falloit que celui qu'il avoit à Gaza fût très-vaſte, puiſque Samſon qu'on y avoit conduit en le retirant de la priſon où il étoit, pour inſulter à ce redoutable ennemi, qu'ils croyoient avoir perdu toutes ſes forces, par la trahiſon de Dalila, ayant renverſé les colomnes qui le ſoûtenoient, il écraſa ſous ſes ruines plus de trois mille hommes. Le temple que ce dieu avoit à Azoth, n'étoit pas moins célebre, & ce fut dans celui-ci que fut miſe en dépôt l'Arche du Seigneur, où arriva le miracle que nous venons de rapporter. La tête de Saül fut auſſi dépoſée dans un des temples de ce même dieu, comme on le voit dans le livre des Juges, & ſes armes dans celui d'Aſtaroth ; nouvelle preuve, pour le dire en paſſant, que Dagon & Aſtaroth ou Aſtarté étoient deux divinités différentes.

Ce qu'on vient de lire n'eſt qu'un extrait de la mythologie expliquée par M. l'abbé Banier. D. Calmet, dans ſon dictionnaire de la Bible, adopte un autre ſentiment ; & comme cet Écrivain a recueilli les opinions de différens Auteurs, nous placerons ici ce qu'il rapporte, afin de mettre le Lecteur plus en état de prononcer par lui-même ſur l'article de Dagon.

» Philon de Biblos, dans ſa » traduction de Sanchoniathon, » dit que Dagon veut dire Siton, » ou le dieu du froment ; en effet » Dagon en Hébreu ſignifie du » froment ; mais, qui eſt-ce dieu » du froment ? C'eſt apparem- » ment Cérès, car les Hébreux » n'avoient point de nom féminin » pour ſignifier les déeſſes ; & » Elien nous apprend qu'entre les » noms qu'on donnoit à Cérès, » étoit celui de Sito, comme qui » diroit la déeſſe du froment, » parce qu'on la croyoit inven- » trice de l'agriculture & du fro- » ment ; on la dépeignoit avec la » charrue, des épis de froment, » des fruits & du pavot autour » de la tête ou dans les mains ; on » la joignoit avec Bacchus inven- » teur du vin. Ils alloient enſem-

» ble dans les myſtères ; on célé-
» broit conjointement leurs or-
» gies.

» Mais on la trouve auſſi dé-
» peinte avec des poiſſons, dans
» quelques médailles, ce qui re-
» vient au nom de Dagon dérivé
» de la racine *dag*, un poiſſon.
» Dans une de ces médailles,
» qui eſt de la ville de Syracuſe,
» les poiſſons, au nombre de qua-
» tre, ſont rangés ſur le champ de
» la médaille, autour de la tête
» de la déeſſe, qui eſt couronnée
» de fruits. Dans une autre, les
» poiſſons ſe voient autour d'un
» taureau qui eſt ſur le revers
» d'une médaille auſſi de Syracu-
» ſe, avec la tête de Cérès. Dans
» Philon de Biblos, Dagon eſt
» frere de Saturne, comme dans
» les Auteurs Grecs, Cérès eſt
» la ſœur du même Saturne. Cé-
» rès jouit des embraſſemens de
» ſon frere, ſelon les Grecs. Ater-
» gatis eſt ſœur du même Satur-
» ne, ſelon Philon de Biblos.

» Enfin, on décrit quelquefois
» Cérès avec les attributs de la
» déeſſe Iſis des Égyptiens, à qui
» l'on attribuoit de même l'inven-
» tion de l'agriculture, du fro-
» ment & des fruits, & que l'on
» honoroit comme la Lune.

» Béroſe, parlant d'Oannes,
» dit qu'il avoit le corps & là
» tête de poiſſon, qu'au-deſſus
» de cette tête il y en avoit une
» autre, & qu'au-deſſous de la
» queue du poiſſon, il paroiſſoit
» des pieds d'hommes. C'eſt-là,
» dit-on, la véritable figure de
» Dagon, qui avoit différens
» noms dans différens païs. On
» trouve une médaille Égyp-
» tienne, qui repréſente une fem-
» me à demi corps, avec des
» mains tenant la corne d'abon-
» dance, & avec une queue de
» poiſſon recourbée par derrière,
» ayant auſſi des pieds faits com-
» me ceux du crocodile, ou du
» veau-marin. Telle pouvoit être
» la figure de la déeſſe Dagon.
» Les Rabbins, varient ſur ſa fi-
» gure, parce qu'ils ne parlent
» qu'en devinant ; les uns lui don-
» nent le haut de l'homme, & le
» bas du poiſſon ; d'autres au con-
» traire, le haut du poiſſon & le
» bas de l'homme ; d'autres le
» font tout homme ou tout poiſ-
» ſon.

» Diodore de Sicile dit qu'à
» Aſcalon ville de la Paleſtine, on
» adoroit Derceto, ou Atergatis,
» ſous le viſage d'une femme,
» ayant tout le bas d'un poiſſon,
» à peu près comme on dépeint
» les Néréïdes. Près d'Aſcalon,
» il y avoit un étang fort pro-
» fond, rempli de poiſſons con-
» ſacrés à cette déeſſe, & dont
» les peuples de la ville s'abſtien-
» nent par ſuperſtition, croyant
» que Vénus s'étant autrefois
» jettée dans cet étang, y fut
» métamorphoſée en poiſſon.

» Hérodote raconte que les
» Scythes ayant fait irruption
» dans la Paleſtine, dans le deſſein
» de ſe jetter dans l'Égypte,
» Pſammétichus, roi d'Égypte, dé-
» tourna ce coup par de grandes
» ſommes d'argent qu'il leur ap-
» porta. Quelques Scythes s'é-
» tant jettés dans Aſcalon, y pil-
» lerent le temple de la déeſſe

» Vénus la céleſte, qui eſt un des » plus anciens temples du monde » que l'on connoiſſe. La déeſſe » irritée leur envoya une maladie » honteuſe & douloureuſe, les » hémorroïdes, qui paſſa à leur » poſtérité, en punition du ſacri- » lege qu'ils avoient commis con- » tre la déeſſe; on voit ici qu'Hé- » rodote appelle Vénus la céleſte, » la même déeſſe que les autres » nomment Atergatis ou Derce- » to, & que nous croyons être » Dagon.

» Saumaiſe croit que Dagon » eſt le même que Ceto, grand » poiſſon marin; que Ceto, ou le » monſtre d'airain auquel Andro- » mede fut expoſée à Joppé, & » la déeſſe Derceto des Aſcalo- » nites ne ſont qu'une même di- » vinité. Selden veut qu'Aterga- » tis ſoit la même que Dagon, » & que ſon nom d'Atergatis dé- » rive de l'Hébreu *Adir-Dagon*, » magnifique poiſſon. Le nom de » magnifique eſt ſouvent donné » au vrai dieu & aux fauſſes di- » vinités.

DAHES, *Dahæ* ou *Daæ*, (*a*) Δάαι, peuples d'Aſie. Strabon les range parmi les nations Scythes, & place leur demeure près de la mer Caſpienne dans l'Hyrcanie. Ce géographe les diviſe en trois branches; ſçavoir, les Aparnes, les Xanthiens, & les Piſſures. Les Dahes Aparnes étoient ceux qui habitoient près de l'Hyrcanie & de la mer Caſpienne. Les autres s'étendoient juſqu'à la province d'Arie.

Les Dahes ſont comptés au nombre des peuples qui furent ſubjugués par Ninus. Ils obéiſſoient aux Perſes du tems de Darius, & marcherent ſous les étendards de ce Prince contre les Macédoniens. Après la mort de Darius, ils embraſſerent le parti de Spitamene. Celui-ci, averti qu'on envoyoit contre lui Ménédeme, forma le deſſein de lui dreſſer une embuſcade ſur ſon paſſage. Il y avoit un païs couvert fort propre pour cela, où il fit cacher les Dahes qui montoient deux ſur un cheval tout armés, & dans la mêlée ſe jettoient à terre tour à tour avec une diſpoſition merveilleuſe, & rompoient les plus forts eſcadrons; car, la vîteſſe des hommes égaloit celle des chevaux. Spitamene, qui leur avoit commandé d'environner le bois, parut tout à coup aux ennemis, en tête, en queue, & en flanc. Ménédeme enveloppé de toutes parts, réſiſta long-tems; mais, il tomba enfin percé de coups.

Cependant, la nation des Dahes ne tarda pas à ſubir le même ſort que les peuples du voiſinage. Elle fut obligée de ſe rendre & de recevoir la loi des Macédoniens. Ce ne fut cependant qu'après la mort de leur chef, qui avoit été tué par ſa propre femme, que les Dahes ſe ſoumirent. On dit qu'ayant appris la mort de Spitamene, ils

(*a*) Strab. pag. 511. Plin. Tom. I. p. 315. Juſt. L. XII. c. 6. Pomp. Mel. p. 19. Tit. Liv. L. XXXV. c. 48. L. XXXVII. c. 38, 40. Q. Curt. L. IV. c. 12. L. VII. c. 7. L. VIII. c. 1, 3, 14. L. IX. c. 2. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. III. p. 357, 358.

prirent Datapherne, compagnon de sa révolte, & l'amenerent lié à Alexandre, à qui ils jurerent fidélité. Depuis ce tems-là, on les vit combattre vaillamment parmi les troupes de ce Prince.

DAHES, *Dahæ* ou *Daæ*, Δάαι. (*a*) Strabon nous apprend qu'Arsace I commanda d'abord à quelques Dahes surnommés Parnes ; & ce Géographe met ces Dahes Parnes vers le fleuve Ochus. *Voyez* l'article suivant.

DAHES, *Dahæ* ou *Daæ*, (*b*) Δάαι, peuples qui avoient leurs habitations au-dessus du Palus-Méotide. On les distinguoit en Dahes Xantiens & en Dahes Pariens. On dit que c'étoit de ces Dahes que venoient les Dahes Parnes dont il s'agit dans l'article précédent. Strabon, de qui nous apprenons les circonstances qu'on vient de lire, ajoûte que l'on ne convient pas entièrement qu'il y ait eu des Dahes Scythes au-dessus du Palus-Méotide.

DAHES, *Dahes* ou *Daæ*, (*c*) Δάαι, nation Persane, selon Hérodote. Cet Historien en fait un peuple de pasteurs. Il y a toute apparence que ces Dahes sont les mêmes que les Dahes qui habitoient dans le voisinage de la mer Caspienne.

DAILOQUE, *Dailochus*, (*d*) Δαίλοχος, fut aimé du roi Hiéron plus qu'il ne convenoit.

DAIMACHUS, *Daimachus*, Δαίμαχος, le même que Damachus. *Voyez* Damachus.

DAIMENE, *Daimenes*, (*e*) Δαίμένης, fils de Tysamene, étoit un des Achéens, lorsque ces peuples, après la transmigration des Ioniens, partagerent leur domaine entr'eux.

DAIPHANE, *Daïphanes*, (*f*) Δαΐφάνης, natif d'Hyampolis, l'un des généraux des Phocéens. *Voyez* Phocéens.

DAIPHARNÈS, *Daïpharnes*, Δαιφάρνης, (*g*) officier dont parle Xénophon. Il y a des Commentateurs qui lisent Datinès, au lieu de Daïpharnès.

DAIPPUS, *Daïppus*, Δάϊππος, (*h*) fameux statuaire. Pausanias parle de plusieurs ouvrages de la façon de ce statuaire.

DAIRE, *Daira*, Δαίρα, (*i*) fille de l'Océan, fut mariée à Mercure; & de ce mariage naquit le héros Éleusis, selon quelques-uns.

DAIS, (*k*) meuble précieux qui sert de garde & de titre d'honneur chez les Princes & les Ducs.

L'origine & le premier usage des Dais viennent de ce qu'on exposoit les corps des Princes, après leur mort, sur des lits ou des Dais magnifiques & de parade, comme on fait encore à présent. Ainsi, Constantin fut exposé durant plusieurs jours, & servi avec les mêmes cérémonies que s'il eût été

(*a*) Strab. p. 515.
(*b*) Strab. p. 515.
(*c*) Herod. L. I. c. 125.
(*d*) Xenoph. p. 905.
(*e*) Paus. p. 407.
(*f*) Paus. pag. 610.
(*g*) Xenoph. p. 216.
(*h*) Paus. p. 366, 374.
(*i*) Paus. p. 71.
(*k*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 670.

vivant. Les païens expoſoient auſſi ſur des lits ou des Dais les images de leurs dieux, où on leur faiſoit de magnifiques feſtins; & les prêtres qui les mangeoient étoient appellés Épulons.

DAITOR, *Daïtor*, Δάϊτωρ, (*a*) capitaine Troyen, périt ſous les coups de Teucer, fils de Télamon.

DALAIA, *Dalaia*, Δαλαΐα, (*b*) fils d'Éliœnaï, de la race de David, étoit le ſixième de ſept freres.

DALAIA, *Dalaia*, Δαλαΐα, (*c*) Juif dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

DALAIAS, *Dalaias*, (*d*) un des conſeillers du roi Joakim, s'oppoſa à ce Prince, lorſqu'il voulut brûler le livre du prophete Jérémie, que Baruch avoit écrit ſous la diction de ce prophete. L'oppoſition de Dalaias, d'Elnathan & de Gamarias n'empêcherent pas le roi Joakim de brûler les prophéties de Jérémie, parce qu'elles étoient contraires à ſon inclination.

DALAIAU, *Dalaiau*, (*e*) *A'ſamaï*, étoit de la race des prêtres. Il eut rang dans la vingt-troiſième des bandes, qui devoient ſervir dans le temple, du tems de David.

DALETH, *Daleth*, quatrième lettre de l'alphabet des Hébreux. On prétend que le Delta des Grecs en a été formé.

DALIA, *Dalia*, étoit un valet de Pénélope.

(*a*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 275.
(*b*) Paral. L. I. c. 3. v. 24.
(*c*) Eſdr. L. II. c. 7. v. 62.

DALILA, *Dalila*, Δαλιλά, (*f*) femme qui demeuroit dans la vallée de Sorec au païs des Philiſtins. Quelques-uns la font paſſer pour une des plus belles femmes qu'il y ait jamais eu parmi ceux de ſa nation. Quoi qu'il en ſoit, on ſçait que Samſon l'aima; & les princes des Philiſtins l'ayant ſçu, vinrent trouver cette femme, & lui promirent chacun onze cens pièces d'argent, ſi elle pouvoit découvrir d'où lui venoit cette force extraordinaire qu'il avoit, & le leur faire ſçavoir. Cette femme leur promit de s'employer pour cela; & elle demanda en effet à Samſon d'où lui venoit ſa grande force, & ce qu'il faudroit faire pour la lui ôter. Samſon lui dit: » Si on me lioit avec ſept cordes » faites de nerfs tout frais, je de» viendrois foible comme les au» tres hommes. « Les princes des Philiſtins apporterent donc ſept cordes. Elle en lia Samſon; & ayant caché dans ſa maiſon des hommes, qui attendoient l'évènement de cette épreuve, elle cria: *Samſon, les Philiſtins fondent ſur vous.* Auſſi-tôt Samſon rompit les cordes, comme il auroit rompu un filet. Ainſi on ne connut point d'où lui venoit ſa force.

Dalila lui ayant demandé encore avec plus d'inſtance, en quoi conſiſtoit ſa force, il répondit: » Si on me lioit avec des cordes » toutes neuves, je deviendrois » foible comme un autre hom» me. « Dalila l'en lia, & cria

(*d*) Jerem. c. 36. v. 25.
(*e*) Paral. L. I. c. 24. v. 18.
(*f*) Judic. c. 16, v. 4. *& ſeq.*

comme

comme la première fois : *Les Philiſtins viennent fondre ſur vous ;* & Samſon, ſans effort, rompt ces cordes comme un fil. Dalila lui ayant demandé une troiſième fois, avec plus d'importunité, en quoi conſiſtoit ſa force, Samſon lui dit : » Si vous faites un tiſſu de » ſept treſſes de mes cheveux, » avec le fil dont on fait la toile, » & que l'ayant attaché à un » grand clou, vous enfonciez ce » clou dans la terre, je ſerai foi- » ble. « Dalila le fit, & éveilla Samſon, comme les autres fois ; & Samſon arracha le clou & le fil avec ſes cheveux, ſans aucune peine.

Alors Dalila commença à faire des reproches à Samſon de ce qu'il ne l'aimoit pas, & de ce qu'il l'avoit trompée déjà trois fois. Elle l'importuna avec tant d'opiniâtreté, que comme elle ne lui laiſſoit aucun repos, enfin, le cœur de Samſon ſe rallentit, & il tomba dans un découragement mortel. Il lui dit donc : » Le ra- » ſoir n'a jamais paſſé ſur ma » tête, parce que je ſuis Naza- » réen, & conſacré à Dieu dès » le ventre de ma mere. Si l'on » me raſe la tête, toute ma force » m'abandonnera, & je devien- » drai foible comme les autres » hommes. « Alors Dalila fit avertir les princes des Philiſtins de venir encore une fois dans ſa maiſon, parce que pour le coup Samſon lui avoit découvert la vérité. Ils vinrent donc avec l'argent qu'ils lui avoient promis ; & Dalila lui ayant fait raſer la tête pendant qu'il dormoit dans ſon ſein, elle le repouſſa avec violence, & lui dit : *Voilà les Philiſtins qui viennent fondre ſur vous.* Samſon s'éveillant voulut ſe mettre en défenſe, croyant qu'il avoit toujours la même force qu'auparavant ; mais les Philiſtins l'envelopperent, le prirent, lui creverent les yeux, le chargerent de chaînes, & le menerent à Gaza, où il demeura en priſon juſqu'à ſa mort, comme nous le verrons ſous l'article de Samſon.

Saint Chryſoſtôme & pluſieurs autres croient que Samſon avoit réellement épouſé Dalila. D'autres ne ſçauroient embraſſer ce ſentiment, fondés ſur la réſolution que Samſon avoit priſe de ne jamais épouſer de Philiſtine, & de faire la guerre aux Philiſtins à feu & à ſang, ſans entendre ni à paix ni à treve, pour ſe venger de ce que ſa première femme, qui étoit de leur païs, s'étoit ſéparée de lui, & l'avoit abandonné.

L'application que font de cette hiſtoire pluſieurs interpretes, eſt tout-à-fait myſtérieuſe. Ils diſent que Samſon eſt la figure de l'ame d'un juſte, qui, ſans ſe précautionner contre les amorces du ſiècle, ſe laiſſe facilement aller aux flatteuſes tromperies qu'il lui préſente, leſquelles ont tant de pouvoir ſur ſon cœur, qu'elles le gagnent imperceptiblement, & s'en rendent les maîtreſſes ; qu'il ne peut rien leur refuſer, & leur découvre la force avec laquelle il peut réſiſter, marquée par celle des cheveux, afin, diſent-ils, que nous ſçachions que comme il n'eſt rien de ſi aiſé à rompre qu'un cheveu,

notre force n'eſt rien dans l'ordre de la Grace, lorſque nous la découvrons à Dalila, figure de l'impureté, qui eſt gagnée par les Philiſtins qui ſont les démons.

DALMANUTHA, *Dalmanutha*, Δαλμανουθά (*a*) nom d'un lieu ou d'un pais de Paleſtine. On lit dans ſaint Marc, que Jeſus Chriſt s'étant embarqué ſur la mer de Tibériade, avec ſes diſciples, vint à Dalmanutha. Saint Matthieu, rapportant le même évènement, dit que le Sauveur alla à Magedan; & pluſieurs manuſcrits de ſaint Marc liſent de même. Le grec de ſaint Matthieu porte Magdala. Le ſyriaque, l'arabe, & pluſieurs anciens exemplaires grecs portent Magdan. Il s'agit de ſçavoir où ſont ſitués Magedan & Dalmanutha. Quelques-uns croyent que Magedan, ou Medan, étoit la ſource du Jourdain, nommée Dan, au pied du mont Liban. Il eſt certain qu'aux environs du Lac Phiala, qui eſt la vraie ſource du Jourdain, il y a, pendant tout l'été, un grand nombre de Sarrazins, d'Arabes & de Parthes, qui y font une foire, & qui y demeurent à cauſe de la beauté du lieu, & de la commodité du commerce; ce qui lui fait donner le nom de Medan, c'eſt-à-dire, foire en Arabe. Hégéſippe donne à cet endroit le nom de *Melda*, ou *Meldan*, qu'il interprete foire ou marché. De *Meldan*, on peut faire *Delmana*, ou *Delmanata*; ou *Delmanutha*. Ainſi *Medan*, *Magedan*, *Delmana*, & *Delmanutha*, ne ſeront que la même choſe; & il faudra dire que Jeſus-Chriſt, ayant paſſé le lac de Tibériade, s'avança vers les ſources du Jourdain, & alla à Medan.

Euſebe & ſaint Jérôme placent Magedan aux environs de Géraſa, au-de-là du Jourdain. Ils diſent que de leur tems, ce canton s'appelloit encore Magedene. Or, Géraſa étoit au-delà, & à l'orient de la mer de Tibériade. Cellarius & Ligtfoot ſuivent la leçon qui porte Magdala, au lieu de Magedan. Ils placent Magdala au voiſinage de Gadara & de Tibériade, à l'orient du lac de Génézareth, & diſent que c'eſt aux environs de cette ville de Magdala qu'étoit celle de Dalmanutha.

Quelques-uns prétendent que ſaint Matthieu a voulu parler de la ville de Mageddo, fameuſe par la mort du roi Ochozias & du roi Joſias.

DALMATES, *Dalmatæ*, Δαλμάται, étoient les habitans de la Dalmatie. *Voyez* Dalmatie.

DALMATICUS [L.], (*b*) *L. Dalmaticus*, perſonnage conſulaire, & d'une grande autorité, au rapport de Cicéron dans ſon oraiſon *ad Quirites poſt reditum*.

DALMATIE, *Dalmatia*, Δαλματία. (*c*) province maritime d'Europe dans l'Illyrie. Elle

(*a*) Matth. c. 15. v. 39. Marc. c. 8. v. 10. Reg. L. IV. c. 9. v. 27. c. 23. v. 29. Zachar. c. 12. v. 11.

(*b*) Cicer. Orat. ad Quirit. poſt Redit. n. 4.

(*c*) Ptolem. L. II. c. 17. Plin. T. I. p. 95, 178. *& ſeq.* Strab. pag. 314, 315. Dio. Caſſ. pag. 414, 534, 545, 568. Cicer. ad Amic. L. V. Epiſt. 10. Tacit. Annal. L. II. c. 53. L. IV. c. 5. L. XII.

étoit séparée de la Liburnie par le fleuve du Titius qui l'arroſoit au couchant. Le fleuve du Liſſus la diſtinguoit de la Macédoine du côté de l'orient. Elle avoit au midi la mer Adriatique, & au nord une longue chaîne de montagnes, de laquelle partoient pluſieurs autres chaînes qui entrecoupoient tout le païs.

Ptolémée partage toute l'Illyrie en deux provinces, la Liburnie & la Dalmatie. Les villes, qu'il donne à la Dalmatie ſur le bord de la mer, ſont Sicum, Salones colonie, Épétium, Péguntium, Onée, Rhiſinum, Épidaure, Aſcruvium, Bulua & Uicinium. Il y avoit encore ſur cette côte, le golfe Rhizonicus, l'embouchure du Naron, celle du Drilon & celle du Liſſus. Les villes, ſituées plus avant dans le païs, étoient, ſelon le même Ptolémée, Andécrium, Aleta, Herona, Delminium, Æquum colonie, Saloniana, Narbona colonie, Enderum, Chinna, Docléa, Rizana, Schodra, Thermidava, Siparuntum, Épicaria, Eiminacium. On trouvoit ſur les côtes de la Dalmatie les iſles ſuivantes, Iſſa, Tragurium, Pharie, Corcyre la noire & Mélitine, dont les trois premières avoient chacune une ville.

Les Dalmates s'étant rendus incommodes à leurs voiſins, par leurs courſes, les Liſſiens, qui ſouffroient beaucoup de ces incurſions, & qui étoient alliés des Romains, en porterent leurs plaintes au Sénat. Auſſi-tôt on fit partir des ambaſſadeurs, qui furent mal reçus des Dalmates. La guerre ayant donc été déclarée, deux conſuls furent envoyés ſucceſſivement contre ces peuples. Le premier fut C. Marcius Figulus, alors conſul pour la ſeconde fois, qui avança tellement les choſes, que ſon ſucceſſeur Scipion Naſica, à qui l'on avoit auſſi donné un ſecond conſulat, n'eut, pour terminer la guerre, qu'à aſſiéger Delminium la capitale du païs. Il prit cette ville & la raſa.

Les Dalmates furent encore attaqués par L. Cæcilius Métellus, qui leur avoit fait déclarer la guerre, ſans aucune cauſe légitime. L'Epitome LXII de Tite-Live porte que ce Général les ſubjugua. Il triompha même des Dalmates, & en prit le ſurnom de Dalmaticus.

La Dalmatie, étant devenue une province pacifique, fut d'abord miſe pour cette raiſon dans le département du Sénat. Dans la ſuite, la levée des tributs & des impôts, que les Dalmates ſouffroient impatiemment, y ayant excité quelques troubles, Auguſte, l'an de Rome 741, prit cette province ſous ſon adminiſtration. Mais, comme les exactions duroient toujours, le mécontentement vivoit dans le cœur des Dalmates, & ils profiterent, pour le faire éclater, de la première occaſion qui ſe préſenta. Ce furent les préparatifs de la guerre contre

c. 52. Hiſt. L. II. c. 11, 86. L. III. c. 50. Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 48, 268 T. VIII. p. 422. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 14, 219. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 76.

Maroboduus. On fit chez eux des levées d'hommes, qui leur firent connoître leurs forces, en réuniſſant ſous leurs yeux une nombreuſe & floriſſante jeuneſſe. Dans ces circonſtances, animés par un chef nommé Baton, ils entreprirent de ſecouer le joug, & au lieu d'aller fortifier l'armée de Tibere, comme ils en avoient ordre, ils ſe jetterent ſur les Romains reſtés dans le païs, & en maſſacrerent un grand nombre. Ce fut-là le ſignal de la révolte, à laquelle s'aſſocierent auſſi-tôt les Pannoniens.

Jamais incendie ne fit des progrès ſi rapides & ſi violens. En très-peu de tems, les rebelles ſe trouverent en armes au nombre de deux cens mille hommes de pied, & huit mille chevaux. Diſtribuant leurs forces avec intelligence, une partie devoit tenter le paſſage en Italie, entre Nauporte & Trieſte, une autre ſe déborda dans la Macédoine, le troiſième corps demeura dans le païs, pour le défendre. Dans le premier mouvement d'une révolte ſi ſubite, tout ce qu'il y avoit de citoyens Romains & de négocians répandus dans la contrée, furent égorgés ou faits eſclaves, les garniſons taillées en pièces, & les poſtes qu'elles occupoient emportés. Les villes de Sirmich & de Salones, qui ſe trouverent en état de faire réſiſtance, furent aſſiégées, l'une par les Pannoniens, l'autre par les Dalmates.

L'alarme ſe porta juſqu'à Rome. La conſtance d'Auguſte fut ébranlée. On lui entendoit dire que ſi l'on n'y prenoit garde, on pourroit voir, dans l'eſpace de dix jours, l'ennemi au pied des murs de la capitale de l'Empire. On fit des levées en diligence; on rappella de toutes parts les vieux ſoldats au drapeau. Les citoyens riches & les dames mêmes eurent ordre de fournir, ſelon leurs facultés, les plus robuſtes de leurs eſclaves, pour être affranchis & enrôlés. Les Sénateurs & les Chevaliers Romains offrirent à l'envi leurs ſervices, & un grand nombre partirent pour aller payer de leurs perſonnes. Tibere prit la conduite générale de la guerre; & l'ayant gouvernée ſelon ſes maximes, c'eſt-à-dire, ayant donné plus à la prudence qu'à la force, il réduiſit d'abord les Pannoniens, & enſuite les Dalmates.

Cette guerre eſt qualifiée par Suétone, la plus importante & la plus terrible que les Romains aient eue à ſoutenir depuis les guerres Puniques. C'eſt beaucoup dire. Les Cimbres & les Teutons menacerent aſſurément Rome d'un plus grand danger. Mais, il eſt vrai que dans la guerre dont il s'agit, le nombre & la valeur des ennemis d'une part, & de l'autre leur proximité de l'Italie, pouvoient donner de vives inquiétudes aux Romains.

Quoi qu'il en ſoit, les Dalmates, ſoumis aux empereurs Romains, formerent une province dans laquelle les Liburnes étoient auſſi compris. Cette province fut partagée en trois diſtricts, dont chacun renfermoit pluſieurs peuples diviſés par décuries. Il y avoit

dans chaque diſtrict une ville principale, où s'aſſembloient ces peuples ainſi diviſés.

1.° Scardone, où ſe rendoient les Japodes & quatorze villes des Liburnes. Ces villes ne ſont point nommées.

2.° Salones, où s'aſſembloient les Dalmates partagés en vingt-deux décuries, les Décunes en deux cens trente-neuf, les Ditiones en ſoixante-neuf, les Mazéens en cinquante-deux, & les Sardiates. Il y venoit auſſi des iſles, les Iſſéens, les Colentins, les Sépares & les Épétines.

3.° Narone, où ſe réuniſſoient les Cérauniens diviſés en vingt-quatre décuries, les Daorizes en dix-ſept, les Déſitiates en cent trois, les Docléates en trente-trois, les Dérétins en quatorze, les Dérémiſtes en trente, les Dindariens en trente-trois, les Glinditiones en quarante-quatre, les Melcomans en vingt-quatre, les Narétiens en cent deux, les Scirtares en ſoixante-douze, les Siculotes en vingt-quatre, & les Vardéens en vingt.

Dioclétien ayant changé la forme du gouvernement, la Dalmatie devint une province du grand gouvernement d'Illyrie, qui juſque-là n'avoit été que la Dalmatie même; & elle fut gouvernée comme auparavant par un préſident, n'ayant point ſouffert d'autre changement que d'être appellée les Dalmaties, au lieu de la Dalmatie, & que l'on en prit la partie la plus méridionale arroſée par la Serne, pour en faire la province appellée Prévalitane.

L'empire Romain ayant été partagé entre Arcadius & Honorius, l'an de J. C. 395, la Dalmatie devint une des provinces de l'empire d'Occident; & quatre-vingts ans après, cet Empire ayant été détruit par Odoacre, les empereurs de Conſtantinople la reprirent, ou prétendirent la reprendre. Si l'on en croit le prêtre de Dioclée, cette province devint auſſitôt le théâtre d'une ſanglante guerre entre les Grecs & les Barbares; & la manière dont il en parle ne s'accorde guere avec ce qu'on apprend de Procope. Cet Hiſtorien inſinue que les Goths, devenus maîtres de l'Italie, crurent que la Dalmatie, comme membre de l'empire d'Occident, devoit leur appartenir. Marcellien, dit-il, ancien ami d'Aëtius, avoit fait ſoulever les peuples. Les Goths le défirent, prirent Salones & quelques autres places. Juſtinien leur ayant déclaré la guerre, en 535, chargea le général Monde de leur enlever la Dalmatie, & cette expédition où la fortune balança long-tems entre les deux partis, ſe termina enfin par la conquête de la province, que les Grecs réunirent à leur empire.

Ils ne la conſerverent pas longtems; les généraux à qui ils confierent le gouvernement, agiſſoient en ſouverains. On le dit en particulier d'Acume, Hun de nation, appellé maître de la milice par Théophane, & roi par Cédrene, qui fut tué vers l'an 539, en combattant une troupe de Bulgares, qui s'établit dans la Liburnie. On ne peut marquer en détail

tous les malheurs dont la Dalmatie fut accablée après la mort de Juſtinien. Les Avares ou Huns y commirent des déſordres horribles juſqu'au règne d'Héraclius, qui ne ſe délivra d'eux, qu'en abandonnant aux Croates & aux Serviens, les païs où ces barbares ſembloient vouloir s'établir, après les avoir dépeuplés preſqu'entièrement. Les Croates occuperent la Liburnie & & une partie de la Dalmatie. Les Serviens prirent poſſeſſion de l'autre partie. Les uns & les autres laiſſerent aux Empereurs quelques places, dont fut compoſé le Thême de Dalmatie.

Les Dalmates, au rapport de Strabon, avoient une coûtume qui leur étoit particulière. Ils partageoient leurs terres tous les huit ans. Ils avoient encore une autre coûtume, mais qui leur étoit commune avec pluſieurs autres barbares, c'eſt qu'ils ne ſe ſervoient point de monnoie.

Aujourd'hui la Dalmatie ſe diviſe en trois parties, qui prennent le nom de l'État auquel elles appartiennent; ſçavoir, la Dalmatie Vénitienne, la Dalmatie Raguſienne & la Dalmatie Turque.

DALMATIQUE, *Dalmatica*, ornement que portent les diacres & les ſoudiacres, quand ils aſſiſtent le prêtre à l'autel, en quelque proceſſion ou autre cérémonie. On peint Saint Étienne revêtu d'une Dalmatique. Du Cange dit que les Empereurs & les Rois, dans leurs ſacres & autres grandes cérémonies, étoient revêtus de Dalmatiques. Cet ornement étoit autrefois particulier aux diacres de l'Égliſe Romaine; les autres ne le pouvoient prendre que par indult & conceſſion du Pape, dans quelque grande ſolemnité; d'autres diſent que les ſoudiacres prenoient la tunique, les diacres la Dalmatique, & les prêtres la chaſuble. Le pape Zacharie avoit coûtume de la porter ſous ſa chaſuble, & les Évêques en portent encore. Cet ornement ſacerdotal a ſouvent été confondu avec la chaſuble qui étoit blanche mouchetée de pourpre.

DALMATIUS, *Dalmatius*, nom corrompu de celui de Delmatius; car, ce dernier eſt le ſeul que l'on trouve ſur les médailles.

DAMA, *Dama*, (*a*) nom célebre chez les anciens Poëtes Latins. M. l'abbé le Batteux dit que ce nom ſeul annonce un eſclave, & qu'un citoyen Romain n'auroit pu le porter. Cette opinion eſt puiſée dans l'idée qu'Horace nous donne de ceux auxquels il attribue le nom de Dama.

DAMA [MARCUS], *Marcus Dama*. (*b*) Perſe ne nous inſpire pas une idée plus avantageuſe de ce Marcus Dama. Au ſujet de la liberté que cet eſclave obtient des Romains; il s'exprime ainſi: » L'eſclave qu'ils affranchiſſent, » eſt un miſérable palefrenier, » qui ne vaut rien, un vilain chaſ» ſieux, qui friponne juſqu'aux

(*a*) Horat. L. I. Satyr. 6. v. 38. L. II. Satyr. 5. v. 18.

(*b*) Pers. Satyr. 5. v. 76. *& ſeq.*

» moindres bagatelles. Mais, dès » que ſon maître l'a fait pirouet- » ter, on l'appelle Marcus Dama. » Pourriez-vous, après cela, refu- » ſer de donner de l'argent ſous la » caution d'un tel homme? Crain- » driez-vous ſes jugemens? Marc » l'a dit, il l'en faut croire. Au » reſte, ce même Marc peut » teſter. «

DAMACHUS, *Damachus*, Δάμαχος, (*a*) naquit à Platées. Peu de tems après la mort d'Alexandre, & ſous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, il fut envoyé en ambaſſade par Séleucus Nicanor, vers Allitrochade, roi des Indes. Ce fut apparemment ce voyage qui lui donna lieu de compoſer ſon hiſtoire des Indes; mais, le peu de connoiſſances qu'il avoit des mathématiques, lui fit faire de grandes bévues, & il mêla auſſi tant de fables dans ſon ouvrage, qu'au jugement de Strabon, il eſt celui de tous ceux qui ont écrit de ce païs-là, qui mérite le moins de créance. Athénée & le Scholiaſte d'Apollonius le citent. Étienne de Byzance, ſur le mot *Lacédémone*, lui attribue des mémoires ſur l'art d'aſſiéger les places.

Plutarque cite un autre traité de Damachus ſur la religion, où il parloit d'une groſſe pierre que l'on croyoit être tombée un jour du ciel aux environs de l'Ægos Potamos. Damachus rapportoit qu'avant la chûte de cette pierre, on vit dans le ciel, pendant ſoixante-quinze jours, un grand globe de feu, comme un nuage enflammé, qui ne demeuroit pas dans la même ſituation, & étoit pouſſé çà & là par des mouvemens contraires & irréguliers, mais ſi rapides, que cette violence en détachoit des parties enflammées qui étoient portées çà & là, & qui étoient comme des éclairs, à peu près comme des étoiles qui tombent.

Après que ce globe fut enfin tombé ſur cette côte, & que les habitans, revenus de leur étonnement & de leur frayeur, s'en furent approchés, ils ne trouverent aucune matière enflammée, ni aucun veſtige de feu, mais une véritable pierre, qui, quoique fort grande, n'approchoit pourtant pas de ce globe de feu qui avoit paru d'abord, & n'en étoit, pour ainſi dire, qu'une des moindres parties. Or, que ce rapport de Damachus ait beſoin d'auditeurs & de lecteurs favorables & complaiſans, cela eſt viſible, dit avec raiſon Plutarque; mais, ſi ce rapport eſt véritable, ajoûte-t-il, il réfute formellement ceux qui diſent que cette pierre étoit un grand rocher détaché de la cime de quelque montagne ou de quelque promontoire, par la violence des vents & de la tempête; & qui, ayant été porté & ſoutenu long tems au milieu des airs, par la force de ces mêmes vents, fut enfin jetté au premier endroit où cette force vint à ſe rallentir, & ce mouvement de tourbillon à ceſſer. A moins qu'il ne faille plutôt penſer que ce corps de feu, qui parut

(*a*) Strab. p. 68. *& ſeq.* Plut. T. I, p. 111, 439, 440. Athen. p. 394.

pendant tant de jours, étoit véritablement du feu; & que ce feu, étant venu à s'éteindre & à se dissiper, avoit causé un grand changement dans l'air, & y avoit excité des vents si violens & des tourbillons si furieux, qu'ils détacherent cette pierre & la laisserent tomber en cet endroit. Tel est le raisonnement de Plutarque.

D'autres, au lieu de Damachus, lisent Daimachus; d'autres, Deimachus.

DAMAGETE, *Damagetus*, Δαμάγητος, (*a*) Rhodien, qui étoit roi d'Ialyse. Lorsqu'il pensa à se marier, il alla consulter l'oracle de Delphes, pour sçavoir quelle femme il prendroit. La Pythie lui conseilla de choisir une fille dont le pere fût le plus honnête homme & le plus distingué de tous les Grecs. Aristomene avoit encore une fille à marier; Damagete l'épousa, étant persuadé qu'il n'y avoit point alors d'homme dans toute la Grece, qui fût comparable à son beau-pere.

DAMAGETE, *Damagetus*, Δαμάγητος, (*b*) fils de Diagore I, fut proclamé vainqueur au combat du pancrace, dans les jeux Olympiques. Cette victoire lui mérita l'honneur d'une statue à Olympie. Il eut deux freres, athletes comme lui. C'étoient Acusilaüs & Doriée. *Voyez* Acusilaüs.

DAMAGETE, *Damagetus*, Δωμάγητος, (*c*) poëte Grec, qui a été inconnu à Vossius. Il en est parlé dans l'Anthologie manuscrite de la bibliotheque du Roi.

DAMALIS, *Damalis*, (*d*) femme, qui avoit coûtume de boire beaucoup de vin pur, s'il en faut croire Horace sur sa parole.

DAMARETE, *Damaretus*, Δαμάρετος, nom qui se lit aussi Démarate. *Voyez* Démarate.

DAMARETE, *Damaretus*, Δημάρετος, (*e*) Phigalien, fut pere de Narycidas, fameux Athlete.

DAMARETE, *Damaretus*, Δαμάρετος, (*f*) fils d'Étymon, fut pere d'Aristotime, qui, soûtenu d'Antigonus, fils de Démétrius, roi de Macédoine, se fit tyran d'Élide.

DAMARETE, *Damareta*, Δαμάρετα, (*g*) femme de Gélon, roi de Syracuse. Les Carthaginois, par un traité de paix fait avec ce Prince, promirent, entr'autres choses, de donner une couronne d'or pour la reine Damarete, parce qu'à la priere qu'ils lui en avoit fait faire, elle avoit beaucoup contribué à la paix. Dès qu'elle eut reçu d'eux ce présent, qui pesoit dix talens d'or, elle en fit frapper une médaille, qui fut appellée Damarétium de son nom, & que les Siciliens nommerent Pentecontalitron, parce qu'elle étoit de dix drachmes attiques d'or, qui alloient à cinquante livres de poids.

DAMARÉTIUM, *Damare-*

(*a*) Paus. p. 261.
(*b*) Paus. p. 356.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 265.
(*d*) Horat. L. I. Ode 30. v. 13, 14.
(*e*) Paus. p. 354.
(*f*) Paus. p. 294.
(*g*) Diod. Sicul. p. 256.

rium, Δαμαρέτιον, (*a*) nom d'une médaille, ainſi appellée de Damarete, femme de Gélon. *Voyez* Damarete.

DAMARIS, *Damaris*, (*b*) Δάμαρις, dame Athénienne, que quelques-uns font femme de Denys l'Aréopagite. Elle fut convertie par les prédications de Saint Paul à Athènes. On ne ſçait pas quelle fut la vie de Damaris. On dit qu'elle demeura à Athènes auprès de Saint Denys, qui en fut Évêque ; & le Ménologe des Grecs en fait mémoire le quatre d'Octobre.

DAMARMENE, *Damarmenus*, Δαμάρμενος, (*c*) pêcheur de la ville d'Érétrie, vivoit pluſieurs années après la priſe de Troye. Un jour, ayant jetté ſon filet dans la mer, à la hauteur de l'iſle d'Eubée, il en retira un os. Surpris de la groſſeur prodigieuſe dont il étoit, il le cacha ſous le ſable, & remarqua bien l'endroit. Enſuite, il alla à Delphes, pour ſçavoir de l'oracle ce que c'étoit que cet os, & quel uſage il en feroit. Par un coup de la providence, il ſe rencontra que des Éléens conſultoient en même tems l'oracle ſur les moyens de faire ceſſer la peſte qui déſoloit leur païs. La Pythie répondit à ceux-ci qu'ils tâchaſſent de recouvrer les os de Pélops ; & à Damarmene, qu'il reſtituât aux Éléens ce qu'il avoit trouvé & qui leur appartenoit. Le pêcheur rendit aux Éléens cet os, & en reçut la récompenſe. Il eut ſur-tout le privilege, pour lui & pour ſes deſcendans, de garder à l'avenir cette relique, qui pourtant ne ſubſiſtoit plus du tems de Pauſanias ; c'étoit l'omoplate de Pélops, qui étoit reſté dans la mer, depuis que Philoctete chargé de l'aller prendre à Piſe, pour le porter aux Grecs devant Troye, avoit fait naufrage préciſément à la hauteur de l'iſle d'Eubée.

DAMARQUE, *Damarchus*, Δάμαρχος, (*d*) fameux athlete de cette province d'Arcadie, que les Parrhaſiens occupoient. Il eſt connu non ſeulement par le prix du ceſte qu'il remporta, mais par une fable qui eut cours parmi le peuple ; car, on dit qu'à la fête de Jupiter Lycéus, & au milieu du ſacrifice, il ſe changeoit en loup, & que dix ans après, il reprenoit ſa première figure. Fable qui ne venoit aſſurément point des Arcadiens, On en peut juger par cette Inſcription qui eſt toute ſimple, *Damarque, fils de Dinyttas, Parrhaſien de naiſſance en Arcadie, a fait placer cette ſtatue qu'il avoit méritée.*

DAMAS, *Damaſcus*, (*e*) Δαμασκός, ville, la plus fameuſe de toutes celles de Syrie, au rapport de Juſtin. Cet Auteur veut qu'elle ait pris le nom du roi Da-

(*a*) Diod. Sicul. p. 256.
(*b*) Act. Apoſt. L. XVII. v. 34.
(*c*) Pauſ. p. 311.
(*d*) Pauſ. p. 358.
(*e*) Juſt. L. XXXVI. c. 2. Strab. pag. 755, 756. Plin. T. I. p. 262. Ptolem. L. V. c. 15. Geneſ. c. 14. v. 15. c. 15. v. 2. Reg. L. II. c. 8. v. 3. *& ſeq.* L. III. c. 11. v. 23. *& ſeq.* c. 15. v. 18. c. 20. v. 1. *& ſeq.* L. IV. c. 5. v. 1. *& ſeq.* c. 6. v. 13. *& ſeq.* c. 8. v. 7. *& ſeq.* c. 12. v. 17, 18. c. 13. v. 3. *& ſeq* c. 14. v. 25.

maſcus. Étienne de Byzance eſt du même ſentiment, & fait Damaſcus, fils de Mercure & d'Alcimede. Non content de lui attribuer l'honneur d'avoir donné ſon nom à la ville, il prétend encore qu'il en fut le fondateur. Les Arabes croient que cette ville fut ainſi nommée de Damaſcus, fils du ſerviteur ou intendant de la maiſon d'Abraham, & que ce Patriarche en jetta lui-même les fondemens. Il y a cependant des hiſtoriens Arabes qui font la ville de Damas encore plus ancienne que le ſiécle d'Abraham, & qui prétendent qu'elle a été fondée & nommée par Demſchak, fils de Chanaan, fils de Cham, & petit-fils de Noé.

On ignore au juſte qui fut le fondateur de Damas; mais, il eſt certain que cette ville ſubſiſtoit dès le tems d'Abraham.

I.

Abrégé Historique

Des principales révolutions arrivées au royaume de Damas.

Nous venons de dire que Damaſcus avoit règné dans cette ville. Ce Prince laiſſa la couronne à Azélus, qui eut pour ſucceſſeur Adores. Le ſceptre, s'il en faut croire Juſtin, paſſa enſuite à Abraham, qui le laiſſa à Iſrahel. Celui-ci, plus heureux & plus illuſtre que tous ſes ancêtres, par l'honneur qu'il eut d'être pere de dix Princes, diviſa ſes vaſtes États en autant de royaumes qu'il avoit de fils; & les ayant tous appellés Juifs du nom de Juda, l'un d'entr'eux, qui mourut après que les partages avoient été faits, il leur commanda d'honorer particulièrement la mémoire d'un frere dont ils partageoient la ſucceſſion. Nous laiſſerons-là les rêveries de Juſtin, qui fait de Damas le berceau de la nation Juive, pour paſſer à quelque choſe de certain, & fondé ſur l'Écriture Sainte.

Tout ce qu'elle nous dit d'Abraham au ſujet de Damas, c'eſt que ce Patriarche pourſuivit Codorlahomor & les cinq Rois ligués juſqu'à Hoba, qui étoit à la gauche ou au nord de Damas. Elle ne nous apprend plus rien de cette ville juſqu'au tems de David. Alors, Adad, roi de Damas, ayant voulu fournir du ſecours à Adarézer, roi de Soba, David les vainquit tous deux, & ſoumit leur païs. Il mit garniſon dans Damas, pour tenir la Syrie en reſpect, & ſe la rendre tributaire. Joſephe dit que le roi Adad étoit le premier qui eût pris le titre de Roi dans cette ville; & il le dit d'après Nicolas de Damas, Hiſtorien du païs, qui vivoit du tems d'Hérode le Grand.

Sur la fin du règne de Salomon,

& ſeq. c. 16. v. 5. *& ſeq.* Paral. L. I. c. 18. v. 4. *& ſeq.* Iſaï. c. 7. v. 1. *& ſeq.* c. 8. v. 4. c. 10. v. 9. c 17. v. 1, 3. Amos. c. 1. v. 3. *& ſeq.* Judith. c. 2. v. 17. Jerem. c. 49. v. 23. *& ſeq.* Ezech. c. 27. v. 18. Zachar. c. 9. v. 1. Maccab. L. I. c. 12. v. 32. Actu. Apoſt. c. 9. v. 2. *& ſeq.* ad Corinth. Epiſt. II. c. 11. v. 32. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 221, 222, 471. *& ſeq.* Q. Curt. L. III. c. 8, 12, 13. Plut. Tom. I. p. 678. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 55.

Dieu ſuſcita Razon, fils d'Éliada, qui rétablit le royaume de Damas, & qui ſecoua le joug des Rois de Juda. Aſſez long-tems après, Aſa, roi de Juda, implora le ſecours de Ben-Adad, fils de Tabremon, roi de Damas, contre Baſa, roi d'Iſraël, & l'engagea à faire irruption ſur les terres de ſon ennemi. Depuis ce tems-là, la plûpart des Rois de Damas ſont nommés Ben-Adad; par exemple, Ben-Adad, fils de celui dont on vient de parler, qui aſſiégea Samarie, accompagné de trente-deux Rois, ſous Achab, roi d'Iſraël. Ben-Adad fut obligé de lever le ſiège de Samarie; & l'année ſuivante, ayant remis une armée ſur pied, il fut vaincu par Achab, & il s'obligea de rendre au roi d'Iſraël les places que ſes peres avoient priſes ſur Iſraël. Ben-Adad n'ayant pas fidelement exécuté ſa promeſſe, & ayant refuſé de reſtituer Ramoth de Galaad, donna occaſion à diverſes guerres entre les rois d'Iſraël & ceux de Damas.

Ben-Adad fit la guerre à Joram, fils d'Achab, comme il l'avoit faite à ſon pere. Il aſſiégea Samarie, & fit diverſes entrepriſes contre Iſraël. Mais, le prophete Éliſée renverſoit tous ſes projets, en les découvrant au roi Joram; en ſorte que Ben-Adad envoya des troupes pour arrêter ce Prophete, & pour ſe le faire amener. Mais, Éliſée les frappa d'aveuglement, & les fit entrer dans Samarie, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Enfin, quelque tems après, Ben-Adad étant tombé malade à Damas, Éliſée y alla; & le Roi lui ayant envoyé de grands préſens par Hazaël, le Prophte prédit à Hazaël qu'il règneroit. Hazaël étant retourné vers Ben-Adad, l'étouffa dans ſon lit, & règna en ſa place.

Il hérita de la haine que ſes prédéceſſeurs avoient eue contre le royaume d'Iſraël. Il lui fit la guerre, & y commit mille ravages. Il attaqua même le royaume de Juda; & Joas, roi de Juda, fut obligé de racheter le pillage de ſon païs & de ſa capitale, par de grandes ſommes qu'il lui donna. Ben-Adad, fils d'Hazaël, marcha ſur les traces de ſon pere. Il fit la guerre avec ſuccès aux rois d'Iſraël & de Juda. Cependant, Joachas, roi d'Iſraël, le battit dans trois rencontres, & l'obligea de lui rendre les villes qu'Hazaël avoit priſes ſur ſon pere.

Jéroboam II, roi d'Iſraël, reprit le deſſus ſur les rois de Syrie. Il conquit Damas & Emath, les deux principales villes de Syrie. Mais, après la mort de Jéroboam II, les Syriens rétablirent leur monarchie. Raſin prit le titre de roi de Damas. Il ſe ligua avec Phacée, uſurpateur du royaume d'Iſraël, & commit avec lui une infinité de ravages ſur les terres de Joathan & d'Achaz, rois de Juda. Achaz, ne ſe ſentant pas aſſez fort pour leur réſiſter, envoya demander du ſecours à Theglathphalaſſar, roi d'Aſſyrie. Celui-ci, pour faire diverſion, entra dans les terres de Raſin, prit Damas, la ruina, fit mourir Raſin, & envoya les Syriens, ſes ſujets, en captivité, au-delà de l'Euphrate, ſuivant les

prophéties d'Iſaïe & d'Amos.

Damas ſe releva de toutes ces diſgraces. D. Calmet croit que Sennachérib la prit, en marchant contre Ezéchias, ainſi qu'Iſaïe le marque. Holofernes la prit auſſi du tems de Manaſſé, roi de Juda. Ce Général en eut bientôt fait un triſte déſert; rien n'y fut épargné; les bleds furent brûlés; les arbres coupés; les vignes arrachées; les troupeaux enlevés, toute la jeuneſſe paſſée au fil de l'épée.

Ézéchiel fait mention du vin excellent & des laines d'une couleur éclatante que l'on tiroit de Damas. Cette ville, au tems de ce Prophete faiſoit un commerce très-floriſſant.

Elle fut aſſujettie par Nabuchodonoſor, comme Jérémie l'en avoit menacée en ces termes: » Prophétie contre Damas. Hémath & Arphad ſont dans la » confuſion, parce qu'une nouvelle funeſte les a étonnés. » ceux de la côte de la mer ſont » ſaiſis de trouble, & dans l'inquiétude qui les agite, ils ne » peuvent trouver de repos. Damas a perdu courage; elle fuit » de toutes parts; elle eſt pénétrée de frayeur; elle eſt accablée de douleurs qui la preſſent, » & qui la déchirent comme une » femme qui eſt en travail. Comment n'a-t-on pas épargné cette » ville ſi renommée, cette ville » de délices? C'eſt pour cela » même que ſes jeunes gens tomberont morts dans ſes places, » & que tous ſes hommes de » guerre ſeront exterminés en ce » jour là, dit le Seigneur des armées. je mettrai le feu aux » murs de Damas, & il dévorera » les palais de Ben-Adad. «

Après le retour de la captivité, Zacharie lui prédit des malheurs, qui lui arriverent apparemment, lorſque les généraux d'Alexandre le Grand en firent la conquête. Il ſemble que Jonathas Maccabée, frere de Simon, ſe rendit maître de Damas, pendant les troubles de Syrie; mais, il ne paroît pas qu'il l'ait conſervée. Les Romains s'en emparerent vers l'an du monde 3939, lorſque Pompée faiſant la guerre à Tigrane, y envoya Métellus & Lélius, qui s'en ſaiſirent. Scaurus s'y rendit quelque tems après; & après lui, Pompée, qui y fit venir Hyrcan & Ariſtobule, qui ſe diſputoient la royauté.

Damas demeura ſous la domination des Romains, juſqu'à ce qu'elle tomba entre les mains des Arabes. Obodas, pere d'Aréras, roi d'Arabie, dont parle Saint Paul, étoit déjà maître de Damas ſous Auguſte; mais, il ne la poſſédoit pas dans une entière indépendance. Ce Roi, comme pluſieurs autres, étoit ſoumis aux Romains. Aréias qui avoit un gouverneur à Damas, lorſque Saint Paul y vint, ſe brouilla avec les Romains; & lorſque les Juifs de Damas voulurent arrêter cet Apôtre, Arétas étoit en guerre avec eux.

Damas fut long-tems ſous la domination des Empereurs, comme il paroît par leurs médailles, où le nom de cette ville eſt marqué avec la qualité de métropole. Les Antiquaires en fourniſſent un

grand nombre, entre leſquelles il y en a en l'honneur d'Adrien, d'Antonin Pie, de Commode, de Sévère, de Caracalla, de Macrin, d'Héliogabale, & de Gordien. La Notice des dignités de l'Empire, compte qu'il y avoit en Orient cinq arſenaux où l'on fabriquoit des armes, & Damas y tenoit le premier rang. Lorſque l'empire fut diviſé en deux, Damas fut ſoumis aux Empereurs d'Orient juſqu'à ce qu'Omar, calife & ſucceſſeur de Mahomet, ſoumit Damas & toute la Phénicie. Quelques Hiſtoriens prétendent qu'Ali y fit aſſaſſiner Oſman, autre calife. Il eſt du moins certain que vers le milieu du 7.e ſiècle, les Sarrazins en étoient maîtres du tems d'Héraclius. Ils en furent chaſſés par les Turcs à leur tour; & dans la chronique de Jéruſalem publiée par Reineccius, on compte entre les ennemis de Baudoin, Généadoil, Prince des Sarrazins ligué avec le roi de Damas. Ce dernier étoit Turc, & il paroît même par ſa réponſe à la propoſition que faiſoit Généadoil, d'attaquer les Chrétiens durant la nuit, que les Turcs n'étoient pas encore bien affermis, & qu'ils craignoient les Sarrazins, qui étoient encore en état de les opprimer, & de qui ils ſçavoient n'être pas aimés. Ce Roi de Damas eſt appellé par le même Auteur, duc de Damas; c'eſt ce que nous appellons le Soudan de Damas. Ce royaume fut enſuite conquis par les Ottomans, qu'il ne faut pas confondre avec les Turcs, dont ils ne faiſoient qu'une partie. Après la défaite de Bajazeth II, ce royaume de Damas avec toutes ſes dépendances reconnut Timur Lem, ou Timur Bec ſon vainqueur, qui fit paſſer les habitans de Damas au fil de l'épée, pour lui avoir fermé leurs portes & ſoutenu le ſiège. Les Mamelucs qui y avoient déjà formé quelque entrepriſe, revinrent d'Égypte & reprirent Damas qui demeura en leur pouvoir juſqu'à l'année 1516, que le Sultan Selim ſe rendit maître de cette ville & de la Syrie, dont l'empire Ottoman eſt demeuré en poſſeſſion depuis ce tems-là.

II.

Deſcription topographique de Damas.

Naaman, Général des troupes du roi de Syrie, étant venu trouver le prophete Éliſée, pour être guéri de ſa lepre, ce Prophete lui dit de s'aller baigner ſept fois dans le Jourdain. Mais, Naaman tout fâché, répondit: » N'avons nous » pas à Damas les fleuves d'A- » bana & de Pharphar, qui ſont » meilleurs que tous ceux d'Iſraël, » pour m'y aller laver, & pour » me guérir? « Il y a des Auteurs qui croient qu'Abana eſt l'Oronte, & Pharphar le Chryſorrhoas, fleuves célebres de Syrie. Benjamin de Tudele dit que le fleuve Abana, ou Amana, arroſe la ville de Damas, & Pharphar ſes campagnes. Les voyageurs nous apprennent que le fleuve qui paſſe dans Damas, s'appelle encore aujourd'hui Tarfar, Tarfaro, Farfaro, ou Fer, ou Pir. Étienne de Byzance don-

ne au fleuve de Damas le nom de Baradine ; & Maundrel assure que les Syriens le nomment Barrady. Ce fleuve a sa source dans l'Antiliban & va se perdre dans des marais, à quatre ou cinq lieues de Damas, vers le midi. Ce voyageur dit qu'il n'a pu trouver dans ce païs aucun vestige du nom d'Abana ni de Pharphar.

On montre à cinq cens pas de Damas, du côté du Midi, sur le grand chemin, le lieu où Saint Paul fut renversé par cette voie: *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* On y bâtit une église, qui est à présent entièrement ruinée. Dans la ville on voit la fontaine où cet Apôtre recouvra la vue & fut baptisé par Ananie. Elle est dans la rue droite appellée *Vicus rectus* dans les Actes des Apôtres, en un Bazar, sous une voûte près d'un gros pilier nommé la colomne Antique. Proche de là on monte à la maison de Jude, chez qui ce saint Apôtre se retira pour être instruit en la religion Chrétienne, avant qu'on le baptisât. Il y a une grande porte garnie de fer avec de grands cloux ; & au dedans est la chambre, où il demeura trois jours sans manger. Après cela on sort de la ville par une porte qu'on appelle Bac-cherki, c'est-à-dire, porte Orientale, près de laquelle il y avoit autrefois une grande église érigée à son honneur. Les Turcs en on fait un han. Le clocher y reste encore de fabrique fort ancienne. A cent cinquante pas de cette porte est une grande tour quarrée qui tient aux murailles, du milieu de laquelle sortent deux fleurs de lys ; taillées en relief, & à côté de chacune on voit un lion taillé de même. Un peu plus loin, on trouve une porte faite de pierres, sous laquelle est le lieu par où l'on fit sauver Saint Paul dans une corbeille, pour le mettre à couvert de la persécution des Juifs ; & à soixante pas de-là, vis-à-vis la porte, est la sépulture de George le portier, à qui l'on trancha la tête, sous prétexte qu'il étoit Chrétien, & qu'il avoit fait évader le Saint Apôtre. On voit aussi la maison d'Ananie qui est entre la porte d'Orient & celle de St. Thomas, & l'on descend dans la grotte par quatre degrés, au bas desquels il instruisoit Saint Paul, qu'il alloit trouver dans la maison de Jude par un trou sous terre, qui est aujourd'hui bouché. On dit que les Turcs ont tâché souvent de bâtir une mosquée sur cette grotte, & que tout ce qu'ils avoient bâti le jour étoit renversé le soir en un instant.

Ce que Damas a conservé de plus agréable, ce sont les fontaines qu'on trouve par tous les coins, & qui sont si abondantes, qu'elles fourniſſent de l'eau presque à toutes les maisons en particulier. La ville étoit autrefois entourée de trois murailles, dont deux ont été démolies, en sorte qu'il n'en reste plus que quelques vestiges. L'autre subsiste encore aujourd'hui. Damas est célebre par les étoffes de soie à ramage qu'on y a premièrement inventées, & par les sabres & les couteaux qui en viennent, & qui sont

ſi bien trempés, qu'ils coupent le fer ſans ſe rebrouſſer; mais, le plus grand avantage dont cette ville puiſſe ſe glorifier, c'eſt d'avoir donné la naiſſance à Saint Jean, ſurnommé Damaſcene. Il s'eſt acquis un grand nom dans l'Orient, par ſa ſainteté & par ſa doctrine. Il défendit la foi & la tradition de l'égliſe touchant les ſaintes images avec toute la vigueur poſſible contre l'empereur Léon, dit l'Iſaurien, ce qu'il fit encore contre Conſtantin Copronyme, vingt-ſept ans après, & toujours avec un zele extraordinaire. Il fut accuſé d'avoir fait donner avis à l'empereur Léon qu'il lui ſeroit facile de ſurprendre la ville de Damas, & le calife des Sarrazins, nommé Hiſiam, eut la cruauté de lui faire couper la main ſur cette accuſation. Comme elle étoit fauſſe, on dit que ſa main lui fut remiſe la nuit ſuivante, pendant qu'il dormoit, comme ſi elle ne lui eût point été coupée. Saint Jean Damaſcene, qui par ſa vive éloquence mérita le nom de Chryſorrhoas, que les Orthodoxes lui donnerent, mourut vers l'an 760.

Le territoire de Damas produit des raiſins qui ſont renommés par tout le monde, & qui n'ont point de ſemblable dans leur bonté, ni dans leur douceur. Les autres fruits y ſont monſtrueux, les bleds y abondent; & c'eſt la plus fertile contrée de la Syrie. Cette place eſt à cinquante milles de la mer, & elle en eſt ſéparée par une longue ſuite de montagnes. A deux milles de Damas eſt un petit hermitage où demeurent des Derviches. Il eſt ſur une petite colline, au-deſſus d'un grand village appellé Salluſia. On y voit la grotte où ſe cacherent *les ſept dormans* pour éviter la tyrannie de Décius, qui leur vouloit faire renier la foi; & où l'on tient qu'ils dormirent juſqu'au tems de Théodoſe le jeune. A trois lieues de-là eſt l'endroit où Caïn tua ſon frere Abel. Dans le village appellé Jobar, qui n'eſt habité que par les Juifs, à demi-lieue de la ville, il y a une ſynagogue, au bout de laquelle on trouve une grotte au côté droit, de quatre pas en quarré. On n'y entre que par un trou, en deſcendant ſept degrés taillés dans le roc. On prétend que c'eſt le lieu où ſe cacha le prophete Élie, fuyant la pourſuite de la reine Jéſabel. On y montre encore le trou par où les corbeaux lui porterent à manger pendant quarante jours.

Le Géographe Perſien dit que la campagne ou plaine de Damas, qui s'étend entre le Liban & L'anti-Liban, & que les Arabes appellent Ganthah, eſt un des quatre paradis de l'Orient. Les trois autres ſont Obolla dans la Chaldée, où il y a une riviere de même nom; Scheb Baoran en Perſe, & la Sogdiane, que les Orientaux appellent la vallée de Samarcand. Ils prétendent qu'Adam a été créé près de Damas, d'une terre rouge que l'on voit au même endroit, & qui leur a paru plus propre que d'autres à former de la chair vive. Pluſieurs placent au même endroit le Paradis terreſtre.

Quelques-uns dérivent le nom

de Damaſch, ou Damſak, de l'Hébreu *Dam*, Sang, & *Sak*, un juſte, comme pour marquer que cette ville a été ſouillée du ſang d'Abel. Damas a été ville épiſcopale métropolitaine ſous le patriarche d'Antioche ; mais, aujourd'hui le patriarche Grec d'Antioche y réſide. Le temple de Damas paſſe pour un des plus beaux qu'aient les Turcs. Ils diſent que ce temple fut d'abord bâti par les Sabiens, diſciples de Saint Jean Baptiſte, qui y conſervoient le chef de ce Saint Précurſeur ſuſpendu à la voûte. Enſuite, les Chrétiens s'en rendirent les maîtres, & en furent chaſſés par le Calife Valid, fils d'Abdal Mélech, qui dépenſa pendant pluſieurs années tout le revenu qu'il tiroit de la Syrie à l'embellir. Il y a un dôme magnifique qui porte le nom de dôme d'Aliat, il eſt accompagné de pluſieurs autres dômes de moindre grandeur, dont l'un s'appelle le dôme de la Montée, ou de l'Aſcenſion de Mahomet au ciel ; le troiſième, le dôme de la Réſurrection des morts ; & le quatrième, le dôme de la Balance, ou du Jugement dernier. Malgré toutes les révolutions qui ſont arrivées à Damas, cette ville paſſe encore aujourd'hui pour une des plus belles & des plus conſidérables de l'Orient.

DAMAS, *Damas*, Δάμας, (*a*) l'un des plus conſidérables citoyens de Syracuſe, devint amoureux d'Agathocle, & lui donna lieu par ſes préſens de faire un petit fonds. Damas, ayant été enſuite nommé chef de la milice d'Agrigente, le fit commandant d'une compagnie de mille hommes, vacante par la mort de ſon capitaine. Enfin, ce même Damas étant mort quelque tems après, & ayant laiſſé tout ſon bien à ſa femme ; Agathocle l'épouſa & devint par-là un des plus riches citoyens d'Agrigente.

DAMASCÈNE, *Damaſcene*, Δαμασκηνὴ, (*b*) contrée de Syrie. Pline & Pomponius-Méla en font mention. Strabon en parle auſſi, & aſſure que cette contrée étoit très-fameuſe. Elle prenoit ſon nom de la ville de Damas, qui y étoit ſituée.

DAMASCÉNUS, *Damaſcenus*, (*c*) l'un des ſurnoms qui furent donnés à Jupiter.

DAMASCON, *Damaſco*, (*d*) général des Syracuſains. Après ſa mort, on lui donna pour ſucceſſeur le célebre Agathocle, qui épouſa ſa veuve, avec laquelle il étoit en commerce de galanterie depuis long-tems. D'autres l'appellent Damas. *Voyez* Damas.

DAMASCUS, *Damaſcus*, (*e*) roi de Damas, ſelon Juſtin. Il donna ſon nom à cette ville, & il fut en grande eſtime parmi les Syriens. Sa femme ſe nommoit Arathis. Il l'aimoit paſſionnément. Après ſa mort, la couronne paſſa ſur la tête d'Azélus.

(*a*) Diod. Sicul. p. 671.
(*b*) Plin. Tom. I. 259. Pomp. Mel. p. 65. Strab. p. 756.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.
(*d*) Juſt. L. XXII. c. 1.
(*e*) Juſt. L. XXXVI. c. 2.

DAMASIAS,

DAMASIAS, *Damaſias*, (*a*) Δαμασίας, fils de Penthilus, & petit-fils d'Oreſte, étoit neveu de Tiſamene. Il partageoit avec ſes couſins germains l'autorité ſouveraine ſur les Achéens, lorſque certe nation s'empara du païs, que la tranſmigration des Ioniens avoit laiſſé vacant.

DAMASIAS, *Damaſias*, (*b*) Δαμασίας, fameux Athlete, dont parle Lucien dans ſes dialogues. Il remporta pluſieurs victoires, & il ne s'abſtint de combattre, que lorſque ſon âge ne lui permit plus de paroître dans la lice.

DAMASICHTHON, *Damaſichthon*, Δαμασίχθων, (*c*) fils de Codrus. Ce Prince, de chef d'une colonie des Ioniens, en devint Roi avec ſon frere Prométhus. Mais, bientôt la méſintelligence ſe mit entre ces deux freres; & Damaſichthon fut tué par Prométhus.

DAMASICHTHON, *Damaſichthon*, Δαμασίχθων, (*d*) fils d'Opheltès & petit-fils de Pénélée, ſuccéda à Autéſion au royaume de Thebes. Il fut pere d'un fils nommé Ptolémée, auquel il laiſſa la couronne.

DAMASICHTHON, *Damaſichthon*, Δαμασίχθων, (*e*) nom d'un des enfans de Niobé, au rapport de Tzetzès.

DAMASIMBROTE, *Damaſimbrotos*, Δαμασίμβροτος, (*f*) terme que M. Dacier traduit par *la dompteuſe d'hommes*. On dit que le poëte Simonide a appellé ainſi Sparte, comme celle de toutes les villes, qui par l'habitude rend les hommes plus ſouples & plus ſoumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dreſſe dès leurs plus jeunes années.

DAMASIPPE, *Damaſippus*, (*g*) étoit un homme qui, après avoir mangé tout ſon bien, ſe mit à faire le bateleur. C'eſt le reproche que lui fait Juvénal, ajoûtant qu'il avoit déjà repréſenté le perſonnage de Catulle.

DAMASIPPUS, *Damaſippus*, Général des armées de Philippe I, roi de Macédoine, fut honteuſement banni du royaume pour ſes débauches.

DAMASIPPUS [BRUTUS]; *Brutus Damaſippus*. *Voyez* Brutus.

DAMASIPPUS [LICINIUS], *Licinius Damaſippus*, (*h*) Sénateur Romain, qui accompagna le roi Juba, lorſqu'il entra victorieux dans Utique. Il ſe retira depuis ſur les galères de Scipion. Ils furent long-tems agités ſur mer, comme ils vouloient paſſer en Eſpagne; mais, à la fin, pouſſés par la tempête au port d'Hippone, ils furent inveſtis par la flotte de Sitius, qui y étoit à la rade, & leurs vaiſſeaux comme plus petits, coulés à fond, avec tous ceux qui y étoient, vers l'an 46 avant Jeſus-Chriſt.

(*a*) Pauſ. p. 407.
(*b*) Lucian. T. I. p. 238, 243, 963.
(*c*) Pauſ. p. 401.
(*d*) Pauſ. p. 552.
(*e*) Tzetz. Chili. 4. v. 421.
(*f*) Plut. T. I p. 596.
(*g*) Juven. Satyr. 8. v. 185.
(*h*) Cæſ. de Bell. Civil. L. II. p. 569, 570. Hirt. Panſ. de Bell. Afric. p. 820, 823.

Quoique Licinius Damaſippus eût ſuivi le parti oppoſé à celui de Céſar, ſes enfans ne laiſſerent pas de trouver grace auprès de ce dernier.

DAMASIPPUS, *Damaſippus*, (*a*) autre Sénateur Romain. C'étoit un curieux de l'eſpèce de ceux que nous appellons aujourd'hui Brocanteurs.

Horace l'introduit dans une de ſes ſatyres, où ils s'entretiennent enſemble. Ce Poëte lui fait dire dans un endroit : » Depuis que » ma fortune a échoué ſur la place » publique, & que je n'ai plus » d'affaires pour moi, je me mê- » le de celles des autres. Autre- » fois j'étois curieux d'antiques, » de quelque vaſe qui eût ſervi au » roi Siſyphe, je jugeois d'un » morceau de ſculpture, de fon- » te. Je ſçavois mettre à prix une » ſtatue, valût-elle dix mille écus. » J'entendois mieux qu'homme » du monde à faire de bonnes » emplettes, de grands jardins, » de grandes maiſons ; ſi bien que » ſur les places on m'appelloit le » bien aimé de Mercure. « Et dans un autre endroit : » Chacun » a ſa folie, du moins ſi ce que » Stertinius m'a dit, eſt vrai. Car » c'eſt de lui que je tiens cette » vérité, lorſqu'il m'empêcha de » faire une ſottiſe ſur le pont Fa- » bricius, & qu'il me remit la » tête, & me fit arborer la barbe » philoſophique. Voulant, après » ma diſgrace, me jetter, les » yeux fermés, dans la rivière, » il ſe trouva heureuſement à cô- » té de moi. Et que faites-vous, » me dit-il ? Quoi ! Vous êtes » honteux de votre aventure ? » Vous craignez de paſſer pour » inſenſé ? Vous avez tort ; tous » les hommes le ſont auſſi-bien » que vous. Et d'abord, qu'eſt-ce » qu'un inſenſé ? Si vous êtes le » ſeul à qui la définition convien- » ne, je ne vous dis plus rien ; » allez vous noyer comme un » brave. L'inſenſé eſt celui qui ſe » conduit par de faux préjugés, » ou qui ſe laiſſe emporter par un » mouvement aveugle ; ainſi le » décident Chryſippe & ſon éco- » le. Or, cette définition com- » prend les Peuples entiers & les » Rois. Je n'en excepte que le » Stoïcien parfait. Par conſé- » quent, ceux qui vous traitent » de fou, ſont fous auſſi-bien que » vous. «

On croit que ce Damaſippus pourroit bien être celui dont Cicéron ſe plaint d'avoir acheté certaines pièces curieuſes, dont il n'étoit pas content.

DAMASISTRATE, *Damaſiſtratus*, Δαμασίστρατος, (*b*) roi de Platée. Ce Prince, ayant trouvé par hazard le corps de Laius & celui de ſon domeſtique, les fit enterrer au milieu du chemin appellé *le chemin qui fourche*.

DAMASISTRATE, *Damaſiſtratus*, Δαμασίστρατος, (*c*) pere de l'hiſtorien Théopompe, au rapport de Pauſanias.

DAMASITHYMUS, *Dama-*

(*a*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 1. & *ſeq.* Cicer. L. VII. Epiſt. 23.

(*b*) Pauſ. p. 617.
(*c*) Pauſ. p. 177.

ſithymus, Δαμασίθυμος, (*a*) fils de Candaule, étoit roi de Calynde. Ce Prince commandoit un vaiſſeau des Perſes à la bataille de Salamine. La reine Artémiſe, qui ſe trouva auſſi à cette bataille, ſe voyant vivement pourſuivie par un vaiſſeau Athénien, s'aviſa d'arborer le pavillon Grec, & attaqua le vaiſſeau monté par Damaſithymus, avec qui elle avoit eu une querelle, & le coula à fond; ce qui fit croire à ceux qui la pourſuivoient, que ſon vaiſſeau étoit du parti des Grecs, & ils ne ſongerent plus à l'attaquer.

DAMASTE, *Damaſtes*, (*b*) Δαμάστης, fameux géant, qu'on appelloit Procruſte. Théſée le fit mourir, en l'obligeant de s'égaler à la meſure de ſes lits, comme il y obligeoit ſes hôtes. Ce géant avoit pluſieurs lits; & quand un hôte arrivoit chez lui, s'il étoit grand, il le faiſoit coucher dans un petit lit, & lui coupoit tout ce qui paſſoit la longueur du lit; & s'il étoit petit, il le mettoit dans un grand lit, & à force de machines, il lui étendoit les jambes juſqu'à la meſure du lit; c'eſt pourquoi il fut appellé Procruſte, c'eſt-à-dire, *qui étend par force & avec violence.*

Plutarque dit que Théſée tua Damaſte en arrivant à Hermione. Surquoi M. Dacier fait cette remarque: » Je ne connois point de » ville nommée Hermione, entre » Éleuſis & Athènes. Pauſanias, » dans ſes Attiques, nomme » Érione le lieu près duquel » Théſée tua ce géant. Cela » étant, il faut lire dans Plutar- » que Érione, au lieu d'Hermio- » ne. «

DAMASTE, *Damaſtes*, (*c*) Δαμάστης, hiſtorien Grec qui naquit à Sigée. Il étoit fils de Dioxippe, & diſciple d'Hellanicus, & floriſſoit ſous la 77.e Olympiade, vers l'an 432 avant Jeſus-Chriſt. Il compoſa divers traités de la Grece; une eſpèce de généalogie de ceux qui avoient été au ſiège de Troye; un catalogue des villes & des peuples, des Poëtes & des Sophiſtes. Il eſt cité par Plutarque, par Strabon, par Denys d'Halicarnaſſe, par Pline, par Suidas, par Valère Maxime. Strabon ne paroît pas en faire grand cas. Suidas le met au nombre des Hiſtoriens les plus anciens.

DAMASTOR, *Damaſtor*, Δαμάστωρ, (*d*) capitaine Troyen, qui fut tué par Patrocle.

DAMASTOR, *Damaſtor*, Δαμάστωρ, (*e*) fut pere d'Agélaüs. Homère en parle dans ſon Odyſſée.

DAMASUS, *Damaſus*, (*f*) Δάμασος, capitaine Troyen. Polypœtès lui porta un coup de lance, & donna dans la viſière de ſon

(*a*) Herod. L. VII. c. 98. L. VIII. c. 87. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 217.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 5. Pauſ. p. 71. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 103.

(*c*) Plut. T. I. p. 138. Strab. p. 47, 583, 684. Dionyſ. Halicarn. L. I. c. 16. Plin. Tom. I. p. 402, 418. Suid. Tom. I. p. 639.

(*d*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 416.

(*e*) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 212, 241.

(*f*) Homer. Iliad. L. XII. v. 183. *& ſeq.*

caſque, qui ne ſe trouva pas d'une trempe aſſez forte pour réſiſter au coup. Le fer aigu perce le caſque, traverſe la tête de part en part, & renverſe mort à terre ce terrible ennemi.

DAMASUS, *Damaſus*, (*a*) Δάμασος, fils de Codrus, conduiſit avec Naoclus ſon frere, une colonie des Athéniens à Téos, où ils furent bien reçus par Apœcus.

DAMATAS, *Damatas*, (*b*) Δαμάτας, officier qui commandoit les Caduſiens ſous l'empire de Cyrus. Il y en a qui, au lieu de Damatas, liſent Datamas.

DAMATER, *Damater*, ſurnom de Cérès. *Voyez* Damatrius.

DAMATRION, *Damatrion*, dame Lacédémonienne, qui tua ſon fils de ſa propre main, parce qu'il s'étoit comporté lâchement dans la guerre entre les Spartiates & les Meſſéniens. On mit ſur ſon tombeau une épitaphe Grecque, qu'on a ainſi traduite en vieux François.

Damatrion tua ce gendarme fuitif,
Combien qu'il fût ſorti de ſon ventre fidelle,
Et puis le vint jetter dans ce vallon chetif,
Comme du tout indigne & de ſa ville & d'elle.

Fulgoſe nous l'a donnée ainſi en Latin.

Hunc timidum mater Damatrion ipſa peremit.
Indignum matre hac atque Lacedemone.

DAMATRIUS, *Damatrius*. Les Grecs appelloient Damatrius le dixième de leurs mois, qui répondoit à peu près à notre mois de Juillet; c'étoit le tems de leurs moiſſons, ou de la récolte des dons dont ils rendoient graces à Cérès. Cette Déeſſe en étoit ſurnommée Damater.

DAMÉAS, *Dameas*, (*c*) Δαμέας, fameux ſculpteur de Crotone, mit en bronze l'athlete Milon ſon compatriote.

DAMÉON, *Dameon*, (*d*) Δαμέων, fils de Phlius. Quelques-uns diſent qu'ayant accompagné Hercule dans ſon expédition contre Augée, fut tué avec ſon cheval par Cléatus, fils d'Actor, & que les Éléens lui érigerent un Cénotaphe à lui & à ſon cheval.

DAMES. (*e*) Dans les tems anciens, les Dames, même les plus qualifiées, s'exerçoient à des travaux utiles, & quelquefois même pénibles. Perſonne n'ignore ce que nous dit ſur cela l'Écriture Sainte, au ſujet de Rébecca, de Rachel, & de pluſieurs autres. On voit, dans Homère, des princeſſes aller puiſer de l'eau aux fontaines, & laver elles-mêmes le linge de la maiſon. Les ſœurs d'Alexandre, c'eſt-à-dire, les filles d'un puiſſant Prince, paroiſſent occupées du ſoin de faire de

(*a*) Pauſ. pag. 401.
(*b*) Xenoph. p. 131.
(*c*) Pauſ. p. 369.
(*d*) Pauſ. p. 383.
(*e*) Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 675, 676.

leurs mains des habits à leur frere. La fameuſe Lucrece travailloit à filer de la laine au milieu de ſes femmes. Auguſte, le maître du monde, pendant un aſſez long-tems, ne porta point d'autres habits que ceux que ſa femme & ſa ſœur lui avoient faits de leurs propres mains. C'étoit une coûtume dans le Nord, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que dans chaque repas, il y eût toujours pluſieurs mets préparés par la Princeſſe règnante. En un mot, l'occupation, le travail, les ſoins domeſtiques, une vie ſérieuſe & retirée, c'eſt le partage des femmes; & c'eſt à quoi la providence les a deſtinées. La corruption du ſiècle a attaché à ces uſages, preſque auſſi anciens que le monde, une idée de baſſeſſe & de mépris. Mais, qu'a-t-elle ſubſtitué à ces durs & vigoureux exercices, dont une ſaine éducation rendoit le ſexe capable, à cette vie laborieuſe & utilement occupée dans l'intérieur de la maiſon? Une molle indolence, une ſtupide oiſiveté, de frivoles converſations, de vains amuſemens, une paſſion pour les ſpectacles, une fureur pour le jeu. Que l'on compare enſemble ces deux ſortes de caractères, & que l'on juge de quel côté ſe trouve le bon eſprit, le ſolide jugement, & le goût du vrai & du naturel. Il faut pourtant avouer, à l'honneur du ſexe & de la nation, qu'il y a parmi nous beaucoup de Dames, même de la plus haute condition, qui ſe font un devoir & un plaiſir de travailler de leurs mains à des ouvrages non frivoles, mais ſolides, & de ſe préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement. Nous pourrions ajoûter qu'il y en a auſſi un grand nombre attentives à cultiver leur eſprit par des lectures agréables, & en même tems ſérieuſes & utiles.

DAMÉTHUS, *Damæthus.* (*a*) Podalire, en revenant de la guerre de Troye, fut pouſſé par une tempête ſur les côtes de Carie, où il guérit une fille du roi Daméthus, en la ſaignant des deux bras. Pour récompenſe, le pere la lui donna en mariage. Entre autres enfans, il en eut Hippolochus, duquel Hippocrate ſe diſoit être deſcendu.

DAMIAS, *Damias*, Δαμίας, (*b*) célebre ſtatuaire. Il eſt fait mention dans Pauſanias, de quelques ouvrages de la façon de ce ſtatuaire.

DAMIE, *Damia*, Δαμία. *Voyez* Auxéſie.

DAMIE, *Damia*, Δαμία, (*c*) nom que l'on donnoit à la bonne Déeſſe, ainſi que nous l'apprenons de Feſtus. *Dea quoque iſta* δαμία, *appellabatur.* Les Critiques ſont embarraſſés de la ſignification de ce nom, & lui donnent pluſieurs étymologies; mais, Cicéron nous en apprend la véritable. Δάμιον eſt un mot du dialecte dorique, & eſt mis pour δήμιον, c'eſt-à-dire, δήμοσιον, *public.* Paulus, & ceux qui l'ont

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 578.
(*b*) Pauſ. p. 625.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 403, 404.

ſuivi, ont pris cette expreſſion pour une contre-vérité, comme ſi elle ſignifioit qu'il n'y avoit rien de moins public que la fête de Damie, qui étoit célébrée en particulier par les femmes; au lieu que ſa véritable ſignification vient de ce que c'étoit pour le peuple qu'on y offroit le ſacrifice à la bonne Déeſſe; c'eſt ainſi que Cicéron l'entend. *Sacrificium bonæ deæ per virgines veſtales pro populo, ſeu pro ſalute populi Romani fiebat, & in ea domo in qua erat imperium.* *Voyez* Damium.

DAMIE, *Damia*, Δαμία, nom que l'on donnoit à la Prêtreſſe de la Déeſſe Damie.

DAMIPPE, *Damippus*, (*a*) Δάμιππος, capitaine Spartiate, qui combattoit pour les Syracuſains contre les Romains, lorſque ceux-ci faiſoient le ſiège de Syracuſe, ſous la conduite de Marcellus. étant ſorti un jour de la ville par mer, avec ordre d'aller demander du ſecours au roi Philippe, il fut ſurpris & fait priſonnier par les ennemis. Les Syracuſains, qui ſouhaitoient fort de le racheter, firent propoſer à Marcellus de le mettre à rançon. Il y eut ſur cela pluſieurs rendez-vous, & pluſieurs conférences, dans l'une deſquelles Marcellus remarqua une tour qui étoit gardée fort négligemment, & où on pourroit cacher quelques hommes, la muraille voiſine n'étant pas difficile à eſcalader. Ce fut cette circonſtance qui cauſa la perte des Syracuſains.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*b*) l'un de ceux, qui, après la mort d'Euphaès, roi des Meſſéniens, diſputerent le royaume à Ariſtomène. Celui-ci réunit pourtant les ſuffrages du peuple; & quoique Damis fût entré en concurrence avec lui, il ne laiſſa pas de le conſidérer particulièrement. Le règne d'Ariſtomène ne fut pas de longue durée; & après ſa mort, les Meſſéniens, n'ayant pas jugé à propos de créer un nouveau Roi, élurent Damis leur Général, & lui donnerent une pleine autorité.

DAMIS, *Damis*, Δάμις. (*c*) Lieutenant de Caſſandre, fut établi par ce Général, Gouverneur de la principale ville d'Arcadie, l'an 315 avant Jeſus-Chriſt. Ce Damis me ſemble être le même qui ſuit.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*d*) capitaine Mégalopolitain, qui avoit ſervi ſous Alexandre, & qui par une longue habitude, s'entendoit merveilleuſement à ſe défendre contre les éléphans, & à rendre inutile par ſon adreſſe, tout le poids de leur maſſe & toute l'impétuoſité de leur abord. C'eſt pourquoi, lorſque Polyſperchon, faiſant le ſiège de Mégalopolis, vers l'an 318 ayant l'Ère Chrétienne, s'attendoit à venir à bout de ſon entrepriſe par le moyen de ces animaux, il arriva tout le contraire. En effet, Damis, apprenant que Polyſperchon ſe diſpoſoit à

(*a*) Plut. Tom. I. p. 308. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 314.

(*b*) Pauſ. pag. 235, 241. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 104, 105.

(*c*) Diod. Sicul. p. 705.

(*d*) Diod. Sicul. p. 665.

faire avancer ſes éléphans, fit préparer des planches de bois très-épaiſſes que l'on garnit de fortes pointes de clous. On enfonça ces planches un peu au-deſſous du niveau du terrein, vis-à-vis les portes de la ville, & les couvrant enſuite de quelques feuilles, il fit attendre les éléphans ſur ce paſſage, où il voulut même qu'on ne leur oppoſât perſonne. Mais, il avoit fait mettre ſur les deux côtés du chemin un très-grand nombre de gens de traits; de ſorte que Polyſperchon, qui avant qu'on eût dreſſé ce piege, avoit fait nettoyer tout le terrein du débris cauſé par les dernières attaques des murs, fut prodigieuſement étonné du déſordre qui ſe mettoit parmi ces animaux. Car, comme perſonne ne venoit directement contr'eux, leurs conducteurs Indiens voulurent leur faire enfoncer les portes de la ville par l'impétuoſité de leurs efforts; ce qui les fit tomber dans le piege qu'on leur avoit dreſſé. De ſorte que le poids même de leur corps ayant fait prodigieuſement enfoncer les pointes de fer dans les pieds, ils ne pouvoient d'abord ni avancer ni reculer. Mais enſuite, irrités par une grêle de traits que l'on faiſoit pleuvoir ſur eux par les deux côtés, & dont une partie bleſſoit leurs conducteurs mêmes, les éléphans ſe jettoient encore ſur eux, & en écraſerent un grand nombre. Celui qu'on regardoit comme le plus formidable d'entre ces animaux tomba mort, & un grand nombre d'autres fut mis hors de tout ſervice. Les Mégalopolitains ſe tinrent extrêmement glorieux du ſuccès de cette journée, & Polyſperchon ſe repentit de ſon entrepriſe.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*a*) demeuroit à Ninive, lorſqu'Apollonius de Tyane vint dans cette ville. Ce fameux impoſteur étonna tout d'un coup l'imagination timide de Damis, par ſes propos audacieux & bouffis d'arrogance. De ce moment Damis le regarda comme élevé au-deſſus de la condition humaine, & au moins comme un dieu du ſecond ordre. Il ne le quitta plus, & il le ſuivit dans toutes ſes courſes, moins comme diſciple, que comme adorateur.

Il y avoit plus de ſoixante ans que Damis étoit le fidele compagnon de toutes les démarches d'Apollonius, lorſque celui-ci réſolut de l'éloigner, comme un obſtacle au deſſein qu'il avoit de dérober la connoiſſance de ſa mort. Il ſaiſit l'occaſion d'une invitation que lui avoit faite l'empereur Nerva, & dreſſa une lettre pour ce Prince. Damis fut chargé de la lui porter, croyant, comme le lui avoit dit ſon maître, qu'elle contenoit des choſes qui ne pouvoient être expliquées que par celui qui l'avoit écrite, ou par le plus fidele & le mieux inſtruit de ſes diſciples. C'étoit un menſonge, & il en fut la dupe. Il ne ſe rap-

(*a*) Suid. Tom. I. p. 639, 640. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 105, 114. *& ſuiv.*

pella point ce qu'Apollonius avoit dit tant de fois du deſſein où il étoit de dérober la connoiſſance de ſa mort. Il avoit l'eſprit ſi peu ouvert, qu'il ne comprit pas même le ſens des paroles par leſquelles Apollonius lui dit adieu, & qui néanmoins n'étoient pas obſcures dans la bouche d'un homme centénaire : *Damis, en philoſophant ſeul, ayez moi toujours devant les yeux.* Il partit, & il ne revit plus Apollonius.

Damis avoit laiſſé des mémoires ſur la vie d'Apollonius, & communiqué à tous les perſonnages qu'il introduiſoit ſur la ſcene, la vénération ſtupide dont il étoit prévenu pour ſon maître. Dans ces mémoires, on trouvoit une deſcription des voyages d'Apollonius, avec le récit de ſes ſentences, de ſes diſcours & de tout ce qui avoit rapport à ſes prédictions. Damis, ſelon Suidas, étoit un homme ſçavant. Sa diction étoit ſupportable, quoiqu'elle ne fût pas élégante, parce qu'il avoit été élevé parmi les Barbares.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*a*) homme riche de Corinthe, fut empoiſonné par ſon fils. C'eſt un des perſonnages d'un dialogue des morts de Lucien. Comme cet homme ſe plaint de l'aventure qui lui eſt arrivée, Diogène lui repréſente qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, puiſqu'il ne donnoit rien à ſon fils à l'âge des plaiſirs, tandis que lui-même, tout vieux & caſſé qu'il étoit, il paſſoit le tems dans les délices.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*b*) Philoſophe Épicurien, qui, dans le dialogue de Lucien, intitulé *Jupiter le Tragique*, diſpute vivement de la providence contre Timoclès de la ſecte des Stoïciens. Celui-ci, après différentes preuves, compare l'univers à un grand vaiſſeau, qui ne ſçauroit être ſans conducteur. Damis, loin de ſe rendre, tire au contraire de cette comparaiſon ſon plus fort argument. » Je veux te convaincre » toi-même, dit-il, par ton exem- » ple. Dis-moi, protecteur des » dieux, as-tu vu un pilote, qui » ne donne ordre que ſon vaiſſeau » aille bien? Mais ton pilote de » l'univers laiſſe tout aller à l'a- » bandon. Il ſe ſert, pour la con- » duite de ſon navire, de gens » qui n'y entendent rien. Tel » commande, qui doit obéir; & » les plus ſots ſont ſouvent les » maîtres. Conſidère ces grands » Hommes, qui étoient capables, » s'il faut ainſi dire, de conduire » tout ſeuls la barque; & bien » loin d'y avoir quelque part, ils » n'avoient pas ſeulement place » au fond du navire, tandis que » des méchans ou des furieux » étoient au gouvernail. Il ne faut » donc pas s'étonner qu'un vaiſ- » ſeau ſi mal conduit, faſſe ſou- » vent des naufrages. S'il y avoit » un ſage pilote, il donneroit les » emplois toujours aux plus di- » gnes; il occuperoit chacun à ce » dont il eſt capable, châtieroit » les méchans, récompenſeroit » les bons, & rendroit l'univers

(*a*) Lucian. T. I. p. 298.

(*b*) Lucian. T. II. p. 201. *& ſeq.*

» floriſſant. Si tu m'en crois donc, » tu prendras une autre compa- » raiſon, car, celle-ci cloche. «

Cet argument, tiré, comme on voit, des déſordres qui arrivent dans le monde, a embarraſſé bien des gens, & même de très-ſaints perſonnages. Mais, ſans parler des peines & des récompenſes éternelles, on peut dire, que la ſageſſe de Dieu ſçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie ſervent aux uns d'épreuve ou d'inſtruction, & aux autres de châtiment; que l'adverſité contribue plus que la proſpérité à former l'homme ſpirituel, qui eſt le chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu; & que la félicité ne conſiſte pas dans les grandeurs & les richeſſes, comme s'imagine le peuple ignorant, mais dans la ſatisfaction de l'eſprit. Au reſte, on voit arriver des choſes ſi à propos dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la juſtification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne ſoit un effet de la providence, quoique ſes reſſorts nous ſoient ſouvent inconnus.

DAMISCUS, *Damiſcus*, (*a*) Δαμίσκος. athlete Meſſénien, n'avoit encore que douze ans, lorſqu'il mérita d'être couronné aux jeux Olympiques, ayant remporté le prix du ſtade ſur la jeuneſſe; cinq ans après, il eut la palme aux jeux Néméens, & aux jeux Iſthmiques. Pour ces victoires, les Meſſéniens lui firent élever une ſtatue à Olympie.

DAMITHALÈS, *Damithales*, Δαμιθάλης, (*b*) eut l'honneur de recevoir Cerès chez lui. *Voyez* Cérès Theſmie.

DAMIUM, *Damium*, (*c*) fête qui ſe célébroit en l'honneur de Damie, ou la bonne déeſſe. Lorſque le tems deſtiné à la célébration de cette fête étoit arrivé, les veſtales ſe tranſportoient dans la maiſon du ſouverain pontife, pour faire un ſacrifice à la bonne déeſſe, divinité myſtérieuſe dont les hommes ignoroient le nom, qui n'étoit connu que des femmes. Ce ſacrifice, inſtitué pour le ſalut & la proſpérité du peuple Romain, ſe faiſoit avec de grands préparatifs & une étonnante circonſpection. On ornoit à grands frais le logis où la fête ſe célébroit, & comme on choiſiſſoit la nuit pour cette cérémonie, une infinité de lumières en éclairoient les appartemens. Le principal ſoin étoit de n'admettre à cette fête que des femmes, d'en écarter les hommes, auſſi-bien que le maître même de la maiſon, ſes enfans & ſes eſclaves d'un autre ſexe que celui de la déeſſe qu'on honoroit. La ſuperſtition alloit juſqu'à condamner les fenêtres par où les paſſans auroient pu appercevoir des myſtères ſi ſecrets, & juſqu'à tirer des rideaux ſur les peintures qui repréſentoient des hommes, ou des animaux mâles.

DAMIUS, *Damius*, (*d*)

(*a*) Pauſ. p. 346, 347.
(*b*) Pauſ. p. 480.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag 403. *& ſuiv.*
(*d*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 28.

commandant d'une flotte pour Eumene, l'an 168 avant l'Ére Chrétienne. Comme il tenoit bloquées, dans le port de Ténédos, cinquante barques Macédoniennes, il fut obigé de ſe retirer aux approches des généraux de Perſée, qui venoient pour délivrer ces cinquante barques.

DAMMIM, *Dammim. Voyez* Dommim.

DAMNA, *Damna*, (*a*) ville de Paleſtine dans la tribu de Zabulon. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Mérari.

Euſebe & ſaint Jérôme liſent Damna avec la Vulgate, dans l'endroit de Joſué où il en eſt parlé. L'Hébreu & les verſions qui ſuivent ce texte, liſent Dimna. Sanſon la nomme Domna & Remmon-Amthar. C'eſt, dit-il, la même qui eſt nommée Remmono, dans le premier livre des Paralipomènes. *Voyez* Danna.

DAMNANÉUS, *Damnaneus*, (*b*) l'un des dactyles Idéens ſelon certains Auteurs.

DAMNATION, peine éternelle de l'enfer. Le dogme de la damnation ou des peines éternelles eſt clairement révélé dans l'Écriture.

DAMNIPPE, *Damnippus*, Δάμιππος, (*c*) interlocuteur d'un dialogue des morts de Lucien. Il s'entretient avec Cnémon.

DAMO, *Damo*, Δαμὼ, (*d*) fille du philoſophe Pythagore, vivoit ſous la 70e Olympiade, vers l'an 500 avant J. C. Elle avoit beaucoup d'eſprit, de prudence & de fidélité; & ce fut à elle que ſon pere confia tous les ſecrets de ſa philoſophie, & même ſes écrits en mourant, avec défenſe de jamais les publier. Elle obſerva ſi inviolablement ces ordres, que ſe trouvant dépourvue des biens de la fortune, & pouvant tirer une grande ſomme d'argent de ces livres, elle préféra ſon indigence & la dernière volonté de ſon pere à tous les biens du monde. Elle garda ſa virginité toute ſa vie, par ordre de Pythagore, & prit ſous ſa conduite nombre de filles, qui firent comme elle profeſſion du célibat.

Madame Dacier parle de Damo dans une remarque ſur le bouclier d'Achille, décrit par Homère. » Pluſieurs Critiques anciens, » dit-elle, plus ſenſés que Scaliger, avoient travaillé à faire » voir l'adreſſe & la ſageſſe d'Homère dans la fabrique de ce » bouclier; mais ſur-tout une » femme nommée Damo, fille » de Pythagore, encore plus recommandable par ſa grande ſageſſe que par ſon profond ſçavoir, y avoit fait un commentaire fort étendu & fort raiſonné. Je voudrois bien que le » tems eût épargné cet ouvrage; » il auroit pu me ſervir de modele pour les remarques que » j'ai entrepriſes ſur cet Auteur. «

DAMOCLÈS, *Damocles*, (*e*)

(*a*) Joſu. c. 21. v. 35.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 301.
(*c*) Lucian. T. I. p. 232, 233.
(*d*) Diogen. Laert. p. 594.
(*e*) Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. V. c. 61, 62. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 222, 223.

Δαμόκλης, l'un des courtiſans de Denys le tyran. Il vantoit tous les jours avec une eſpèce d'extaſe les richeſſes du tyran, ſa grandeur, le nombre de ſes troupes, l'étendue de ſa domination, la magnificence de ſes palais, & l'abondance univerſelle de toutes ſortes de biens & de plaiſirs où il vivoit, ne ceſſant de répéter que jamais perſonne n'avoit été plus heureux. *Puiſque vous penſez ainſi*, lui dit un jour le tyran, *voulez-vous goûter vous-même de mon bonheur & en faire l'épreuve ?* L'offre eſt acceptée avec joie. On place Damoclès ſur un lit d'or, couvert de tapis les plus richement brodés. Les buffets étoient remplis de vaſes d'or & d'argent. Des eſclaves d'une rare beauté, & vêtus magnifiquement l'environnoient, attentifs pour le ſervir au moindre ſignal qu'il donnoit. On n'avoit point épargné les eſſences les plus exquiſes, ni les parfums les plus délicats. La table étoit ſervie à proportion. Damoclès nageoit dans la joie, & ſe regardoit comme l'homme du monde le plus heureux. Il apperçoit malheureuſement, en levant les yeux, la pointe d'une épée ſuſpendue ſur ſa tête, & qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même une ſueur froide le ſaiſit ; tout diſparoît à ſes yeux ; il ne voit que l'épée, & ne ſent que ſon danger. Pénétré de frayeur, il demande qu'on le laiſſe aller, & déclare qu'il ne veut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un tyran !

DAMOCLÈS, *Damocles*, (*a*) Δαμόκλης : Argien, jeune homme plus courageux que prudent. L'an 195 avant J. C. ayant formé un parti contre Nabis, il fit faire ſerment à tous ſes complices qu'ils ſe joindroient à lui pour chaſſer la garniſon de ce tyran. Mais, à force de vouloir fortifier la conſpiration, il y admit des gens de la fidélité deſquels il ne s'étoit pas ſuffiſamment aſſuré, & qui découvrirent le complot. Tandis qu'il converſoit avec ceux de ſa faction, il vit arriver un Satellite qui lui ordonna de venir trouver le gouverneur. Il ne douta pas un moment qu'on ne l'eût trahi. Ayant donc exhorté ceux des ſiens qui étoient préſens, à prendre les armes avec lui, plutôt que de s'expoſer à mourir dans les tourmens, il marcha droit à la place publique aſſez mal accompagné, criant à ceux qui aimoient la République & leur liberté, de ſe joindre à lui & de le ſuivre. Mais, comme on ne voyoit rien autour de lui qui pût le mettre en état d'exécuter une ſi grande entrepriſe, il n'attira perſonne. Ainſi, pendant qu'il ſe donnoit des mouvemens inutiles ; les Lacédémoniens l'inveſtirent & le tuerent avec tous ſes compagnons. On arrêta enſuite pluſieurs des conjurés, dont la plûpart furent d'abord exécutés. On en mit un petit nombre en priſon ; & la nuit ſuivante, ceux qui étoient encore libres, étant deſcendus au bas des murs avec des cordes, ſe ré-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 25.

fugierent dans le camp des Romains.

DAMOCLIDE, (*a*) *Damoclidas*, Δαμοκλείδας, l'un des chefs des Béotiens, du tems d'Épaminondas. C'eſt apparemment le même qui ſuit.

DAMOCLIDE, *Damoclides*, Δαμοκλείδης, (*b*) étoit d'une des premières maiſons de Thebes. Il fut condamné au banniſſement, avec Pélopidas & pluſieurs autres. *Voyez* Pélopidas.

DAMOCRATE, *Damocrates*, Δαμοκράτης, (*c*) l'un des héros auxquels les Grecs ſacrifioient.

DAMOCRATE, *Damocrates*, Δαμοκράτης, le même que Démocrate. *Voyez* Démocrate [Servilius].

DAMOCRATIDAS, *Damocratidas*, Δαμοκρατίδας, (*d*) roi d'Argos, au rapport de Pauſanias.

DAMOCRITE, *Damocritus*, Δαμόκριτος, (*e*) préteur des Étoliens l'an 200 avant J. C. Cette année, les Étoliens tinrent l'aſſemblée qu'on appelloit Panétolie, & il y vint des ambaſſadeurs de différentes nations. Tous les eſprits penchoient à faire alliance avec les Romains contre les Macédoniens; mais Damocrite, qui, à ce qu'on dit, avoit été gagné par l'argent de Philippe, ſans ſe déclarer pour aucun parti, dit que rien n'étoit plus contraire aux grandes entrepriſes, que la précipitation & l'empreſſement; que les projets dans leſquels on s'engageoit ſans réflexion, étoient ordinairement ſuivis d'un repentir inutile, parce qu'il venoit trop tard, & lorſqu'on n'étoit plus maître de reculer; qu'à l'égard de la délibération préſente, dont il étoit d'avis qu'on attendît la maturité, on en pouvoit dès-lors fixer le tems; que comme leurs loix défendoient de traiter de la paix ou de la guerre, ailleurs que dans l'aſſemblée générale des Étoliens, dans la ville de Therme, ils n'avoient qu'à décerner dès-lors, que quand il s'agiroit de la paix ou de la guerre, le préteur pourroit ſans riſque convoquer l'aſſemblée; & que tout ce qui y auroit été propoſé & conclu, ſeroit tenu pour légitime, de la même façon que ſi l'affaire s'étoit traitée dans l'aſſemblée générale à Therme. Les ambaſſadeurs ayant été congédiés ſur ce pied-là, ſans qu'on eût rien décidé, Damocrite ſe vantoit d'avoir rendu un grand ſervice à ſa nation, qui, par le moyen de ce délai auroit la liberté dans la ſuite d'embraſſer le parti en faveur duquel la fortune ſe ſeroit déclarée.

Depuis, dans une autre aſſemblée des Étoliens, il fut fait en faveur d'Antiochus, un décret contraire aux intérêts des Romains, & auquel Damocrite ajoûta de ſon chef un trait des plus inſolens. Car, Quintius l'ayant ſommé de lui donner communication de ce décret, ſans aucun égard

(*a*) Pauſ. p. 561.
(*b*) Plut. T. I. p. 281.
(*c*) Plut. T. I. p. 325.
(*d*) Pauſ. p. 283.
(*e*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 32. L. XXXV. c. 12, 33. L. XXXVI. c. 24. L. XXXVII. c. 3, 46. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 526, 537, 553.

pour une perſonne ſi reſpectable: » Nous avons, lui dit-il, à pré» ſent des affaires plus preſſées. » Mais ayez patience, je vous » donnerai bientôt le décret & » ma réponſe en Italie, & ſur les » bords mêmes du Tibre.« Telle étoit la fureur qui poſſédoit alors toute la nation Étolienne & ſes magiſtrats. Mais, quelque tems après, comme Damocrite étoit à Héraclée, cette ville fut priſe par les Romains, & il tomba par ce moyen entre leurs mains. Les vainqueurs, qui ſe ſouvenoient de ſa réponſe inſolente, reſſentirent une plus grande joie de leur victoire. On l'envoya à Rome, avec ſon frere & quelques-uns des principaux d'entre les Étoliens; ils furent eſcortés par deux cohortes, & jettés auſſitôt après leur arrivée, dans ce qu'on appelloit les Lautumies.

L'année ſuivante, qui étoit la 190 avant J. C., Damocrite s'étant échappé de ſa priſon pendant la nuit, fut pourſuivi par ſes gardes, qui le joignirent ſur les bords du Tibre; mais, avant qu'ils euſſent mis la main ſur lui, il ſe perça de ſon épée.

DAMOCRITE, *Damocritus*, Δαμόκριτος, (*a*) premier magiſtrat des Achéens, vers l'an 147 avant J. C., ayant levé des troupes, ſe diſpoſa à marcher contre les Spartiates. Dans ce tems-là même le conſul Q. Cécilius Métellus marchoit en Macédoine avec une armée, pour réduire Andriſcus, fils de Perſée, qui s'étoit ſoulevé contre les Romains. Comme il étoit retenu par cette guerre qui pourtant devoit bientôt finir, il donna ordre à des officiers que l'on envoyoit en Aſie, d'interpoſer leur autorité auprès des Achéens, pour les obliger à mettre les armes bas, & à attendre les commiſſaires que le Sénat avoit nommés. Ces officiers exécuterent leurs ordres; mais voyant que Damocrite alloit ſe mettre en campagne, & qu'ils ne gagnoient rien ſur ſon eſprit, ils firent voile en Aſie. Les Lacédémoniens, de leur côté, comptant plus ſur leur courage que ſur leurs forces, prirent les armes, & marcherent au-devant de l'ennemi, pour défendre l'entrée de leur païs; mais, battus dans un combat, & ayant perdu plus de mille hommes de leurs meilleures troupes, ils ſe retirerent avec précipitation, au-dedans de leur ville. Il eſt certain que ſi les Achéens les euſſent pourſuivis, ils auroient pu entrer dans Sparte pêle-mêle avec les fuyards. Damocrite manqua l'occaſion; & au lieu d'aller enſuite aſſiéger Sparte, il aima mieux faire des courſes dans le païs, & en enlever du butin. La campagne finie, il fut accuſé de trahiſon, & condamné à cinquante talens d'ameude; comme il n'avoit pas le moyen de les payer, il s'enfuit ſecrétement, & quitta le Péloponnèſe.

DAMOCRITE, *Damocritus*, Δαμόκριτος, (*c*) Auteur Grec,

(*a*) Pauſ. p. 421. Roll. Hiſt. Tom. V. pag. 127.

(*b*) Suid. T. I. p. 640.

rendit ſon nom célebre par deux ouvrages ; le premier, de l'art de ranger une armée en bataille ; le ſecond, des Juifs, où il rapporte qu'ils adoroient la tête d'un âne, & qu'ils prenoient tous les ans un pélerin qu'ils ſacrifioient. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu.

DAMŒTE, *Damœtas*, (*a*) l'un des bergers que Virgile fait parler dans ſes Éclogues. Ce mot, ſelon les Interpretes, eſt mis pour Demœte, en grec Δημόιτης, qui eſt dérivé de δῆμος, *populus*, peuple. Ainſi, Damœte ſignifieroit populaire. Il y en a qui croient que Virgile, dans ſa troiſième Éclogue, a voulu ſe déſigner ſous le nom de Damœte.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*b*) Athénien, étoit fils de Deuctémon. Il avoit un frere nommé Philogene. Lorſque les Grecs ſe joignirent aux Ioniens, pour aller s'établir ſur les côtes de l'Aſie mineure, Damon & Philogène donnerent aux Phocéens des vaiſſeaux pour paſſer la mer, & en prirent eux-mêmes le commandement. Ils s'établirent, non par voie de conquête, mais du conſentement des Cuméens, dans le lieu où ils étoient encore du tems de Pauſanias. Les Ioniens ne voulurent ni faire alliance avec eux, ni les admettre dans l'aſſemblée des états, qu'à condition qu'ils obéiroient à des Rois du ſang de Codrus. C'eſt pourquoi, ils prirent chez les Érythréens & chez ceux de Téos, trois Princes de cette maiſon, ſçavoir Œtès, Périclus & Abartus.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*c*) célebre poëte muſicien, eſt vraiſemblablement celui dont parle Étienne de Byzance, qu'il fait fils de Damonide, & originaire d'Oa, bourg de l'Attique, de la tribu Pandionide. C'étoit un très-habile Sophiſte ; c'eſt-à-dire, qu'il joignoit l'étude de l'éloquence à celle de la philoſophie, ſur-tout de la politique ; & de plus, il étoit ſi grand muſicien, que dans cet art il devint chef d'une ſecte, à laquelle on donna ſon nom. Mais, rien en ce genre ne l'illuſtra plus, que les ſuffrages de deux grands hommes, tels que Périclès & Socrate, qui ſe firent ſes diſciples. Ce dernier l'appelle ſon ami, dans un dialogue de Platon, ou Nicias, l'un des interlocuteurs, apprend à la compagnie, que Socrate lui avoit donné pour maître de muſique de ſon fils, Damon éleve d'Agathocle, & qui excelloit non ſeulement dans cet art, mais qui poſſédoit outre cela toutes les qualités qu'on pouvoit ſouhaiter dans un homme auquel on confioit l'éducation des jeunes gens d'un rang diſtingué.

Damon avoit principalement cultivé cette partie de la muſique, où il eſt queſtion de l'uſage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence ; & c'eſt un détail ſur le-

(*a*) Virg. Eclog. 2, 3, 5.
(*b*) Paul. p. 398, 402.
(*c*) Cicer. de Orator. L. III. c. 72. Plut. T. I. p. 153, 154. Corn. Nep. in Epamin. c. 2. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. pag. 103, 104. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. p. 156. Tom. XIII. p. 148, 149, 244. & *ſuiv.* T. XV. p. 370.

quel Platon renvoie à ce muſicien, comme à un grand maître. Celui-ci fit voir, ſuivant le témoignage d'Ariſtide Quintilien, en cela d'accord avec Platon, que les ſons, en vertu d'un certain rapport, ou d'une certaine reſſemblance qu'ils acquéroient avec les qualités morales, par un chant ſuivi & continu, pouvoient former dans la jeuneſſe, & même dans des ſujets plus âgés, des mœurs qui n'y exiſtoient point auparavant, ou qui n'étoient point encore développées. En effet, dans les airs qui nous viennent de ce muſicien, continue Ariſtide, on trouve que ſa Mélopée emploie plus ou moins fréquemment les différens ſons, tant mâles qu'efféminés; & que quelquefois elle ne met en œuvre que les uns ou les autres. D'où il paroît que l'harmonie ou les chants peuvent s'accommoder aux divers caractères qu'on veut inſpirer aux auditeurs.

Cela ſe confirme par un paſſage de Galien, où il interroge les Stoïciens en ces termes: » Comment ſe pouvoit-il faire, dit-il, » que le muſicien Damon, voyant » de jeunes gens, que les vapeurs » du vin, & un air de flûte joué » ſur le ton Phrygien, avoient » rendus extravagans, les ramenât tout d'un coup à un état de » tranquillité, en faiſant jouer » une air ſur le ton Dorien? Cela n'arrivoit-il pas, répond le » médecin, parce que l'ame ſenſitive, qui eſt le ſiège des paſſions, & qui eſt privée de raiſon, peut être agitée ou calmée par des mouvemens qui » n'ont rien de raiſonnable, au » lieu que cette faculté de l'ame » qui raiſonne, ne change point » ſes opinions au gré d'un joueur » de flûte, qui exécute des airs » ſur différens modes? « Martien-Capelle raconte ce même fait, avec cette différence, que le calme rendu aux jeunes gens pris de vin, & produit, ſelon Galien, par l'harmonie Dorienne, Capelle le regarde comme l'effet de l'air, ou du cantique ſpondée, qui apparemment ſe jouoit ſur le ton Dorien, dont la gravité répondoit à la lenteur du rhythme ou de la meſure que ſuivoit le muſicien dans l'exécution. C'eſt ſans doute de ce Damon que Platon parle encore dans ſa république, & auquel il attribue ce ſentiment, que les innovations & les changemens dans la muſique s'étendoient juſqu'aux loix les plus importantes, & y donnoient de dangereuſes atteintes. Cela ne s'accorderoit guère avec l'invention ou l'introduction d'un mode auſſi efféminé que l'Hypolydien, que l'on met ici ſur ſon compte. Mais, il n'eſt pas rare de voir les hommes déroger, dans la pratique, à la ſageſſe de leurs maximes ſpéculatives.

Damon étoit très-intelligent, ſelon Plutarque, en matière de politique, & ſous le nom de muſicien, il prétendoit cacher à la multitude ſa profonde capacité. Il ſe lia intimement avec Périclès, pour le former au gouvernement, comme un maître d'eſcrime s'affectionne à un bon athlete, pour le dreſſer aux exercices de la gymnaſtique. Mais, il ne put tel-

lement ſe déguiſer, que l'on ne reconnût enfin que ſa lyre n'étoit qu'une couverture ; & on le bannit du ban de l'oſtraciſme, comme ſe mêlant de trop d'intrigues, & favoriſant la tyrannie. Par-là il ſe vit en butte aux brocards des Poëtes comiques ; & l'un d'eux, nommé Platon, dans une de ſes pièces, introduit quelqu'un ſur la ſcène, qui s'adreſſant à Damon, l'apoſtrope en ces termes : *Premièrement, dis-moi, je t'en conjure ; eſt-il vrai que tu as été, comme un autre Chiron, le nourricier de Périclès ?* Surquoi M. Dacier obſerve dans ſes notes, que le Poëte joue ici ſur le mot *Chiron*, qui en Grec eſt un nom propre, & un comparatif qui ſignifie plus méchant. D'ailleurs, continue M. Dacier, il veut faire entendre à Périclès, qu'il aura le ſort d'Actéon, nourriſſon de ce centaure, & qu'il ſera déchiré par ſon peuple, comme Actéon fut mis en pièces par ſes chiens. On peut conſulter, au ſujet de Damon, les notes de Méibom ſur Ariſtide Quintilien.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*a*) Philoſophe de la ſecte de Pytagore, floriſſoit vers l'an 400 avant Jeſus-Chriſt. Il s'étoit lié avec Pythias, élevé dans les principes de la même ſecte, par les nœuds ſacrés d'une étroite amitié. On prétend même qu'ils s'étoient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut miſe à une rude épreuve. L'un d'eux, condamné à mort par Denys le tyran, demanda par grace qu'il lui fût permis de faire un voyage dans ſa patrie, pour y régler ſes affaires, avec promeſſe de revenir dans un certain tems ; & l'autre s'offrit généreuſement pour caution. Les courtiſans, & Denys ſur-tout, attendoient avec impatience quelle ſeroit l'iſſue d'une aventure ſi extraordinaire & ſi délicate. Le jour marqué approchant, comme il ne revenoit point, chacun blâmoit le zèle imprudent & téméraire de celui qui l'avoit cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondit avec un viſage tranquille & d'un ton affirmatif, qu'il étoit ſûr que ſon ami reviendroit ; & en effet, il arriva au jour & à l'heure marquée. Le tyran, ravi en admiration d'une ſi rare fidélité, & attendri à la vue d'une ſi aimable union, lui accorda la vie, & leur demanda par grace d'être admis en tiers dans leur amitié.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*b*) hiſtorien Grec, natif de Cyrene. Plutarque le cite dans la vie de Théſée. Diogène Laërce dit qu'il avoit fait un traité des philoſophes. Athénée lui attribue un autre traité de Byzance. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*c*) fameux athlete de Corinthe, remporta le prix du ſtade, la première année de la quatorzième Olympiade.

DAMON, *Damon*, Δάμων,

(*a*) Cicer. de Offic. L. III. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 222.

(*b*) Plut. T. I. p. 8. Plin. T. I. p. 372.

(*c*) Pauſ. p. 241.

(*a*)

(*a*) autre fameux athlete de Thurium, fut proclamé vainqueur pour la première fois, la quatrième année de la cent unième Olympiade. Il le fut de nouveau, la seconde année de la cent deuxième Olympiade.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*b*) étoit de la ville de Chéronée, au rapport de Plutarque. Voici ce que cet Auteur nous en apprend dans la vie de Cimon.

Péripoltas le devin, celui qui mena de Theſſalie en Béotie le roi Opheltas, avec tous les peuples qui lui étoient ſoumis, laiſſa une poſtérité qui fut floriſſante pendant pluſieurs ſiècles. La plûpart de ſes deſcendans habiterent à Chéronée, qui fut la première ville où ils s'établirent, après en avoir chaſſé les Barbares. Mais, comme ils furent preſque tous hommes de courage & très-belliqueux, ils périrent dans les guerres des Medes, & dans les batailles qui furent données contre les Gaulois, où ils combattirent avec beaucoup de valeur, & ſans épargner leurs perſonnes. Il ne reſta de cette famille qu'un enfant orphelin, qui fut appellé Damon, & qui eut le ſurnom de Péripoltas. Cet enfant ſurpaſſoit tous les enfans de ſon âge en grandeur d'ame & en beauté de corps. Mais, d'ailleurs il étoit ſauvage, groſſier & auſtère dans ſes mœurs.

Quand il fut ſorti de l'enfance, il arriva qu'un Romain, capitaine d'une cohorte, qui hivernoit à Chéronée, en devint paſſionnément amoureux. Et comme il ne pouvoit le vaincre, ni par ſes ſollicitations ni par ſes préſens, il y avoit bien de l'apparence qu'il en viendroit enfin à la force ouverte, ſur-tout la ville de Chéronée ſe trouvant alors dans un grand abaiſſement, & étant fort mépriſée, à cauſe de ſa pauvreté & de ſa foibleſſe. Damon, craignant donc cette extrêmité, & plein de reſſentiment pour les tentatives que ce brutal avoit déjà faites, réſolut de s'en délivrer, en lui dreſſant des embûches, & ameuta contre lui quelques-uns de ſes camarades, non pas en trop grand nombre, afin de ſe mieux cacher; il n'y eut en tout que ſeize conjurés. Une nuit, après avoir bien bu, ils ſe barbouillent le viſage avec de la ſuie, & le matin ils vont ſe jetter ſur ce capitaine Romain qui faiſoit un ſacrifice au milieu de la place, le tuent avec quelques-uns de ceux qui étoient autour de lui, & ſortent de la ville.

Voilà d'abord une grande rumeur & un grand trouble. Le Sénat de Chéronée s'aſſemble & condamne à mort ces aſſaſſins, pour juſtifier la ville envers les Romains. Le ſoir, comme les Magiſtrats ſoupoient enſemble ſelon la coûtume, Damon & ſes complices entrent dans la ſalle du conſeil, les égorgent tous & ſe retirent encore.

Quelques jours après, il arrive que Lucius Lucullus paſſe à Chéronée avec des troupes pour quelque expédition. Informé de ce

(*a*) Pauſ. p. 352, 448, 499.

(*b*) Plut. T. I. p. 478, 479.

grand crime qui venoit d'être commis, il ſuſpend ſa marche, fait faire de grandes informations; & ayant trouvé que la ville n'étoit pas ſeulement innocente, mais qu'elle avoit été elle-même fort maltraitée, il retire la garniſon & l'emmene avec lui.

Les habitans de Chéronée envoient des députés à Damon, qui, par ſes courſes & par ſes ravages, déſoloit le païs & rodoit toujours autour de la ville, & donnent divers décrets très-favorables, par leſquels ils l'engagent enfin à revenir. Dès qu'il eſt revenu, ils l'éliſent Gymnaſiarque, c'eſt-à-dire, maître des exercices; & un jour qu'il ſe frottoit d'huile dans une étuve, ils le tuent en trahiſon. Mais, parce qu'il parut pendant long-tems dans ce même lieu des ſpectres horribles, & qu'on y entendoit, dit-on, des lamentations affreuſes, on condamna & on mura les portes de l'étuve. Du tems de Plutarque, les voiſins prétendoient qu'on y voyoit encore les mêmes ſpectres, & qu'on y entendoit les mêmes lamentations. Ceux qui reſtoient alors de cette famille, car il y en avoit encore ſelon Plutarque, ſur-tout en la ville de Styris dans la Phocide, & qui retenoient les mœurs & le langage des Étoliens, étoient appellés les Asbolomènes, c'eſt-à-dire, les barbouillés de ſuie, en mémoire de la ſuie dont Damon s'étoit noirci le viſage, quand il courut ſur le capitaine Romain.

Au reſte, cette opinion que, dans les lieux où il a été commis quelque meurtre, il y revient des eſprits & des ſpectres horribles, eſt fort ancienne. Les Grecs & les Romains en ont été également imbus. Il y en a un exemple bien ſingulier dans Pline. Cette erreur s'eſt conſervée juſqu'à notre tems.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*a*) l'un des bergers que Virgile introduit dans ſes éclogues. Ses Interpretes dérivent ce mot du Grec δαήμων, *peritus*, habile.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*b*) certain flatteur, dont parle Lucien dans un de ſes dialogues des morts.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*c*) jeune homme de Chalcis, étoit grand ami d'Euthydique, autre jeune homme du même lieu. Comme ils faiſoient voile d'Italie à Athènes, vers le coucher des Pléïades, la tempête les ſurprit au ſortir du détroit de Sicile, & les porta à la vue de l'iſle de Zacynthe, ſans qu'il fût poſſible de ſurmonter l'effort des vagues. Euthydique étoit robuſte & vigoureux; Damon, au contraire, étoit tout pâle & défait, parce qu'il ne faiſoit que de relever d'une grande maladie. Celui-ci ſe trouvant mal de l'agitation, s'approcha du bord du vaiſſeau, qui dans cet intervalle vint à pencher d'un coup de vent, & le renverſa dans la mer. En tombant, il crie à l'aide à ſon ami, qui ſe jette auſſi-tôt après ſans délibérer, quoique ce fût en plein

(*a*) Virg. Eclog. 3, 8.
(*b*) Lucian. T. I. p. 225.
(*c*) Lucian. T. II. p. 65, *& ſeq.*

minuit, & qu'il fût déjà couché, & commence à le ſoulever ſur les flots, où il ne ſe pouvoit plus ſoutenir, à cauſe de la peſanteur de ſes habits, & de la foibleſſe où il étoit. Ceux du navire émus de compaſſion, les voulurent aider; mais, ils furent emportés en un inſtant par la violence de la tempête, & tout ce qu'ils purent faire, ce fut de leur jetter quelques pièces de liege avec l'échelle du vaiſſeau.

Quelqu'un peut-il donner de plus fortes preuves de ſon amitié, que fit en cette occaſion Euthydique, en ſe jettant en plein minuit dans la mer pendant la tempête, & en s'expoſant à une mort toute certaine, pour ſauver ſon ami, ou périr avec lui? Qu'on ſe repréſente le bruit & la hauteur des vagues émues & blanchiſſantes, avec l'horreur des ténebres; l'un mourant, qui tend les bras à ſon ami, & qui implore ſon aſſiſtance; l'autre outré d'amour, qui ſe précipite après lui, de peur qu'il ne meure tout ſeul. A-t-on jamais vu de plus beaux exemples d'une véritable amitié?

DAMONIQUE, *Damonicus*, Δαμόνικος, (*a*) Éléen, pere de l'athlete Polyctor. *Voyez* Didas.

DAMOPHANTE, *Damophantus*, Δαμόφαντος, (*b*) Général de la cavalerie des Éléens. Dans un combat donné ſur les bords du Lariſſe, contre les Achéens, il s'avança hors des rangs, & courut impétueuſement contre Philopœmen. Celui-ci l'attendoit de pied ferme; & le prévenant, il le renverſa d'un coup de pique aux pieds de ſon cheval. Damophante tombé, tous les ennemis prirent la fuite.

DAMOPHILE, *Damophila*, femme ſçavante de Lesbos, écrivoit fort bien en vers. Elle vivoit en même tems que Sapho, c'eſt-à-dire, ſous la 43.e Olympiade, vers l'an 608 avant Jeſus-Chriſt. Pamphile étoit le nom de ſon mari. Philoſtrate en fait mention dans la vie d'Apollonius.

DAMOPHILE, *Damophilus*, Δαμόφιλος, (*c*) l'un des chefs des Béotiens du tems d'Épaminondas.

DAMOPHILE, *Damophilus*, (*d*) Δαμόφιλος, capitaine Rhodien, commandoit les galères, qu'on appelloit les gardiennes, pendant que Démétrius Poliorcete faiſoit le ſiège de Rhodes, vers l'an 304 ou 303 avant l'Ére Chrétienne. Un jour, Damophile étant ſorti du port, vint à Carpathus, où ſe ſaiſiſſant de pluſieurs vaiſſeaux de Déméirius, il en fit couler à fond quelques-uns, par la violence du choc, & mit le feu à quelques autres, après en avoir tiré les rameurs qui pouvoient ſervir, & il amena à Rhodes beaucoup de barques chargées de fruits deſtinés pour d'autres lieux.

DAMOPHILE, *Damophilus*, Δαμόφιλος, (*e*) citoyen d'Enna,

(*a*) Pauſ. p. 330.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 360. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 411.
(*c*) Pauſ. p. 561.
(*d*) Diod. Sicul. p. 781.
(*e*) Diod. Sicul. L. XXXIV. Fragm. Roll. Hiſt. Rom. T. V. p. 182, 183.

que ſes richeſſes avoient énorgueilli & rendu barbare, traitoit ſes eſclaves avec une ſévérité cruelle; & ſa femme, nommée Mégallis animoit encore ſon mari, & lui ſuggéroit tous les jours de nouvelles inhumanités. Les eſclaves, pouſſés à bout & déſeſpérés, en vinrent à conclure entr'eux de ſe défaire de leur maître & de leur maîtreſſe. Comme Damophile s'étoit retiré à la campagne avec toute ſa famille, on envoya là une eſcouade de gens, avec ordre d'amener le mari & la femme, les mains liées derrière le dos, & qu'on feroit marcher en les frappant comme des animaux, mais en ménageant avec beaucoup d'attention leur fille, qui avoit toujours plaint les eſclaves des mauvais traitemens qu'on leur faiſoit eſſuyer, & qui leur avoit procuré tous les ſoulagemens qui étoient en ſa diſpoſition.

Arrivés dans la ville, ils firent monter Damophile & ſa femme Mégallis ſur le théatre public, où tous les révoltés s'étoient donné rendez-vous. Là Damophile, qui avoit préparé ſa défenſe, commençoit à gagner une partie des aſſiſtans. Mais, Hermias & Zeuxis le traiterent d'extravagant, & ſans attendre que le public prononçât ſa ſentence, le premier lui enfonça ſon épée dans le corps, & le ſecond lui emporta la tête d'un coup de hâche, A l'égard de Mégallis, elle fut livrée à ſes eſclaves, filles, pour en prendre la vengeance qu'il leur plairoit. Après lui avoir fait ſouffrir pluſieurs ſortes de tourmens, elles la jetterent du haut en bas d'un précipice.

DAMOPHILE, *Damophilus*, Δαμόφιλος, (*a*) étoit à la fois peintre & ſculpteur. Cette aſſertion eſt prouvée par les ouvrages de peinture & de ſculpture dont il avoit orné un temple de Cérès, ſitué à Rome dans le grand cirque. Une Inſcription Grecque marquoit que les ouvrages de Damophile étoient placés à la droite du temple.

DAMOPHILE, *Damophilus*, Δαμόφιλος, (*b*) philoſophe & ſophiſte, élève de Julien, vivoit dans le IIe ſiècle, du tems d'Antonin le Philoſophe. Il compoſa un traité du choix des Livres, un de la vie des Anciens, & quelques autres.

DAMOPHON, *Damophon*, Δαμοφῶν, (*c*) fils de Pantaléon. En la 48.e Olympiade, il ſe rendit ſuſpect aux Éléens, parce qu'après avoir marché avec eux contre Piſe, à force de prieres & d'inſtances, il les obligea à revenir, ſans avoir rien exécuté de conſidérable.

DAMOPHON, *Damophon*, Δαμοφῶν, (*d*) fils de Thoas, fut pere de Propodas, dont naquirent Doridas & Hyanthidas. Tous ces Princes règnerent ſucceſſivement à Corinthe. Les deux derniers y règnerent à la fois.

DAMOPHON, *Damophon*,

(*a*) Plin. T. II. p. 710.
(*b*) Suid. T. I. p. 640.
(*c*) Pauſ. p. 387.
(*d*) Pauſ. p. 92.

Δαμοφῶν, (a) ſtatuaire Meſſénien. C'eſt le ſeul habile homme que la Meſſénie ait produit en ce genre. C'étoit ſur-tout à Olympie, que Damophon avoit laiſſé des marques de ſon habileté, en raccommodant parfaitement bien la ſtatue de Jupiter, qui étoit d'ivoire, & dont les parties ne joignoient plus; C'eſt pourquoi, les Éléens lui rendirent de grands honneurs avec juſtice. Les Meſſéniens avoient une Diane Laphria, qui étoit auſſi un ouvrage de Damophon. Pauſanias parle de pluſieurs autres ſtatues de la façon de ce ſtatuaire, & en particulier de deux qui ſe voyoient à Mégalopolis. C'étoient deux jeunes filles, vêtues de longues tuniques, qui portoient des corbeilles de fleurs ſur leurs têtes. Pluſieurs croyoient que Damon avoit voulu repréſenter ſes filles.

DAMOSIUS, *Damoſius*, (b) Δαμόσιος, étoit fils de Penthile & petit fils d'Oreſte. Il fut pere d'Agorius.

DAMOSTRATE, *Damoſtratus*, Δαμόστρατος, (c) ſénateur Romain, dont le ſiècle nous eſt inconnu, écrivit un livre de la pêche, un de l'hydromantie, ou l'art de deviner par l'eau, & quelques œuvres mêlées.

DAMOSTRATE, *Damoſtratus*, Δαμόστρατος, (d) poëte Grec dont on lit quelques pièces dans l'Anthologie manuſcrite qui eſt à la bibliotheque du Roi. Il n'en eſt point fait mention dans l'Anthologie imprimée.

DAMOSTRATE, *Damoſtratus*; Δαμόστρατος, (e) Athénien, natif du bourg de Mélite, dans la tribu Cécropide, fut pere de quatre fils, qu'il eut de deux femmes. La première lui donna une fille & un fils qui fut nommé Amythéon; la ſeconde appellée Chéreſtrate, lui donna auſſi une fille, & un fils qu'on nomma Timocrate.

DAMOSTRATE, *Damoſtratus*, Δαμόστρατος, (f) autre Athénien, fils d'Amythéon, & par conſéquent petit-fils du précédent.

DAMOSTRATIA, *Damoſtratia*, Δαμοστρατία, (g) l'une des concubines de l'empereur Commode, fut mariée par ce Prince à Cléandre, qui étoit ſon favori.

DAMOTELE, *Damoteles*, (h) Étolien, négocia avec Phénéas le traité de paix, que ceux de leur nation conclurent avec les Romains l'an 189 avant J. C. Comme on étoit hors d'état de réſiſter plus long-tems, Damotele & Phénéas eurent ordre d'aller trouver le conſul M. Fulvius, qui aſſiégeoit Ambracie, & de faire, ſuivant leurs lumières & leur zele, tout ce que, dans les conjonctures préſentes, ils jugeroient le plus convenable à la patrie, puiſque la

(a) Pauſ. pag. 275, 276, 443, 506, 507. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 183.
(b) Pauſ. p. 292.
(c) Suid. T. I. p. 640.
(d) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.
(e) Demoſth. Orat. in Eubulid. p. 889.
(f) Demoſt. Orat. in Eubul. p. 887.
(g) Dio. Caſſ. p. 822.
(h) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 8, 9.

fortune avoit réduit les Étoliens à la néceſſité de recevoir la loi. Les ambaſſadeurs étant arrivés avec ces pouvoirs, prierent le conſul d'épargner Ambracie, & d'avoir pitié d'une nation autrefois leur alliée, & qui depuis avoit été portée à de folles entrepriſes, ſi non par les injuſtices qu'on lui avoit faites, au moins par les calamités auxquelles on l'avoit réduite. Que les Romains n'avoient pas plus à ſe plaindre des injures qu'ils avoient reçues des Étoliens dans la guerre d'Antiochus, qu'à ſe louer des ſervices qu'ils leur avoient rendus dans celle de Philippe; & que, comme après la première, ils n'avoient pas été ſuffiſamment récompenſés de leur fidélité & de leur zele, ils ne devoient pas être punis avec la dernière ſévérité pour leur inconſtance après la ſeconde. Le conſul leur répliqua que les Étoliens avoient ſouvent recours aux traités, mais qu'ils ne les propoſoient jamais ſincèrement; qu'il ne les écouteroit point, qu'ils n'euſſent mis les armes bas; qu'avant que de parler de paix, ils devoient commencer par les livrer aux Romains avec tous leurs chevaux; que de plus, ils paieroient au peuple Romain mille talens, moitié comptant, & s'engageroient par le traité, à n'avoir point d'autres amis, ni d'autres ennemis que ceux que les Romains auroient reconnus pour tels.

Les ambaſſadeurs trouvant ces conditions dures, & ſe défiant du caractère inconſtant & indomptable de ceux qui les avoient envoyés, s'en retournerent ſans faire aucune réponſe au conſul, afin de conſulter tout de nouveau le préteur & les chefs de la nation, & ſçavoir d'eux, avant que de rien conclure, ce qu'ils déſiroient qu'ils fiſſent dans une affaire de cette importance. Ils furent fort mal reçus de l'aſſemblée; on leur reprocha qu'ayant eu ordre de rapporter la paix, à quelque condition que ce fût, ils expoſoient l'Étolie à un traitement plus dur, par leur lenteur & leur retardement. Ils ſe mirent donc en chemin pour retourner à Ambracie. Mais ils tomberent dans une ambuſcade que leur avoient dreſſée ſur la route les Acarnaniens, avec qui les Étoliens étoient en guerre, & furent conduits à Tyrrhée pour y être gardés. M. Fulvius ayant appris cela, ordonna qu'on les lui amenât de Tyrrhée; & quand ils furent arrivés, on recommença à parler de paix. Elle fut même conclue à des conditions plus douces que les Étoliens n'avoient lieu de s'attendre.

DAMOTELÈS, *Damoteles*, Δαμοτέλης, (*a*) capitaine Spartiate. Un jour, le roi Cléomene ſe doutant qu'Antigonus lui tendoit quelque piege pour le ſurprendre, fit appeller Damotelès qui commandoit un corps, pour veiller à la garde du camp; & afin d'empêcher les embûches & les ſurpriſes, il lui commanda de bien voir & de bien examiner en quel

(*a*) Plut. T. I. p. 818.

état étoient les derrières de l'armée, & de visiter le tour du camp. Damotelès, qui, à ce que l'on dit, avoit déjà été corrompu par argent, lui répondit qu'il n'avoit que faire de se mettre en peine de ses derrières, que tout y alloit bien, & qu'il pensât seulement à ceux qu'il avoit en tête pour les bien repousser. Ce discours rassura Cléomene, mais il causa en même tems la défaite de ses troupes.

DAMOTHŒDAS, *Damothœdas*, Δαμοθοίδας, (*a*) natif de Léprée, épousa l'aînée des filles d'Aristomene.

DAMOXENE, *Damoxenus*, Δαμόξενος, (*b*) celebre athlete de Syracuse, eut Creugas pour antagoniste aux jeux Néméens, & il ne le vainquit que par une lâche trahison, & en violant les loix dont ils étoient convenus l'un & l'autre. Ils devoient, sur le soir, combattre ensemble au pugilat, & ils étoient convenus en présence de témoins, qu'après que l'un auroit porté un coup à son adversaire, celui-ci auroit son tour & en porteroit un réciproquement à l'autre. Le ceste ne s'attachoit point alors avec des courroies autour du poignet; on s'enveloppoit seulement la main d'un cuir de bœuf, que l'on faisoit tenir avec des lanières, mais de sorte que les doigts demeuroient découverts. Creugas frappa le premier Damoxene, & lui déchargea un grand coup sur la tête; celui-ci dit à Creugas de tenir ses mains en repos, & d'attendre le coup à son tour; Creugas obéit; aussitôt Damoxene lui plongea les doigts dans le flanc, avec tant de violence, qu'il le perça, & à coups redoublés élargissant la plaie il lui arracha les boyaux. Creugas expira sur le champ; mais, parce que Damoxene avoit manqué de bonne foi, & qu'au lieu d'un seul coup il en avoit porté plusieurs de suite, les Argiens le chasserent honteusement de l'Arene, & adjugerent la victoire à Creugas, même après sa mort. Ils firent plus, ils lui érigerent une statue que l'on voyoit encore du tems de Pausanias, dans le temple d'Apollon Lycius à Argos.

DAMOXENE, *Damoxenus*, Δαμόξενος, (*c*) Poëte comique d'Athènes, vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, sous la 127e. Olympiade, vers l'an 272 avant J. C. Athénée nous a conservé, dans le III livre, environ soixante-dix de ses vers; c'est-là qu'il dit qu'un cuisinier apprit son art d'Épicure. Le même Athénée attribue à Damoxene deux pièces intitulées, l'une *les Syntrophes*, ou les élevés ensemble, & l'autre *le se pleurant soi même*. C'est de la première pièce que sont tirés les vers dont on vient de parler.

DAMOXENE, *Damoxenus*, Δαμόξενος, (*d*) Rhodien, étoit un

(*a*) Paus. p. 161.

(*b*) Paus. pag. 521. Lucian, Tom. I. p. 219. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 206.

(*c*) Athen. p. 101. & *seq.* 468, 469. Suid. T. I. 640.

(*d*) Athen. p. 403. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII, pag. 231, 232.

fameux cuiſinier, dont Anthippe, poëte comique, faiſoit mention dans ſa pièce intitulée *Encalyptomene*, ou le caché. Damoxene avoit été inſtruit par un Sicilien nommé Labdacus, & il ſe vantoit de ſçavoir tous les ſecrets de ſon art, de connoître quels ſont les mets convenables aux différens états & aux diverſes profeſſions, aux jeunes gens amoureux, aux vieillards, aux philoſophes & aux maltôtiers, de deviner à la phyſionomie des convives, quelle ſorte de viande doit être de leur goût.

DAMOXÉNIDAS, *Damoxenidas*, Δαμοξενίδας, (*a*) athlete de Ménale, fut vainqueur au pugilat aux jeux Olympiques, & il eut pour ſtatuaire le célebre Nicodamus ſon compatriote.

DAMYLLUS, *Damyllus*, (*b*) Δάμυλλος, fils d'un capitaine général, aimoit une courtiſanne nomée Philématium.

DAMYRIAS, *Damyrias*, (*c*) Δαμυρίας, fleuve de Sicile, dont Plutarque fait mention dans la vie de Timoléon. M. Dacier dit que c'eſt la même choſe que le Lamyrias.

DAN, *Dan*, Δάν, (*d*) ville de Judée, ſituée à l'extrêmité ſeptentrionale de ce païs, dans la tribu de Nephthali.

Pour marquer les deux extrêmités de la Terre promiſe, l'Écriture ſe ſert ſouvent de cette manière de parler : *Depuis Dan, juſqu'à Berſabée.* Dan étoit au nord, & Berſabée au midi. La ville de Dan étoit au pied du Liban, ſur le ruiſſeau de Dan, ou du Jourdain ; & pluſieurs Auteurs ont cru que le Jourdain, *Jordanes*, prenoit ſon nom de l'Hébreu *Jor*, un ruiſſeau, & Dan. Mais, ſelon Dom Calmet, cette prétention ſouffre d'aſſez grandes difficultés.

Quoi qu'il en ſoit, Dan étoit à quatre milles de Panéas, du côté de Tyr. Quelques Anciens, & même de ſçavans Modernes, l'ont confondue, entr'autres le P. Lami, dans ſon introduction à l'Écriture Sainte, avec Panéas ; mais, Euſebe & ſaint Jérôme les diſtinguent très-bien. Jéroboam, fils de Nabath, mit un de ſes veaux d'or dans la ville de Dan, & l'autre à Béthel. Ce n'eſt plus à préſent qu'un village.

DAN, *Dan*, Δάν, rivière de Paleſtine, qui a ſa ſource au pied du mont Liban, ſelon quelques Géographes.

DAN, *Dan*, Δάν, (*e*) cinquième fils de Jacob, & le premier qu'il eut de Bala, ſervante de Rachel.

L'Écriture nous apprend que Rachel, voyant que Dieu ne lui avoit point donné d'enfans, pria Jacob de prendre Bala ſa ſervante, afin qu'au moins, par ſon moyen, elle pût avoir des enfans. Jacob la prit, & Bala lui enfanta un fils. Alors Rachel dit : *Le Sei-*

(*a*) Pauſ. p. 354.
(*b*) Lucian. T. II. p. 737.
(*c*) Plut. T. I. p. 251.
(*d*) Reg. L. II. c. 3. v. 10. c. 17. v. 11. c. 24. v. 2. L. III. c. 12. v. 29.
(*e*) Geneſ. c. 30. v. 1. *& ſeq.* c. 46. v. 23. c. 49. v. 16, 17. Numer. c. 1. v. 38. Joſu. c. 19. v. 41. *& ſeq.* Judic. c. 18. v. 1. *& ſeq.*

gneur a jugé en ma faveur, & a exaucé ma voix, en me donnant un fils ; & elle l'appella Dan, qui ſignifie, *il a jugé.*

Dan n'eut qu'un fils, nommé Huſim ; ce qui n'empêcha pas qu'il n'eût une fort nombreuſe poſtérité, puiſqu'au ſortir de l'Égypte, cette tribu étoit compoſée de ſoixante-deux mille ſept cens hommes, capables de porter les armes, ſans compter les femmes & les enfans. Jacob, au lit de la mort, donna ſa bénédiction à Dan, en diſant : *Dan jugera ſon peuple, comme une autre tribu d'Iſraël. Que Dan ſoit comme un ſerpent dans le chemin, comme un céraſte dans le ſentier, qui mord l'ongle du cheval, & qui fait tomber le cavalier en arrière.* Jacob vouloit dire que quoique cette tribu ne fût pas des plus puiſſantes, ni des plus célebres d'Iſraël, elle ne laiſſeroit pas de produire un chef de ſon peuple ; ce qui fut exécuté dans la perſonne de Samſon, qui étoit ſorti de Dan.

Jacob ajoûte que Dan ſera comme un ſerpent caché dans le chemin, qui mord l'ongle du cheval, & renverſe le cavalier ; ce qui peut encore marquer ſa valeur, & ſon adreſſe à ſurprendre & à vaincre un ennemi plus fort que lui. D'autres ont cru que Jacob, par ces dernières paroles, vouloit dire que l'Anté-Chriſt ſortiroit de la tribu de Dan. Ce ſentiment eſt très-commun dans les Peres & dans les Auteurs eccléſiaſtiques. Ils ſe ſervent auſſi pour l'appuyer, de ce que dans l'Apocalypſe, ſaint Jean ne fait nulle mention de la tribu de Dan, parmi les autres tribus d'Iſraël. Mais, ces raiſons, quoiqu'appuyées par l'autorité de pluſieurs Anciens, ne ſont pas toutefois fort convaincantes ; & l'origine de l'Anté-Chriſt ſera toujours une queſtion fort incertaine juſqu'après l'évènement.

La tribu de Dan eut ſon partage dans un terrein fort gras & fort fertile, entre la tribu de Juda à l'orient, & le païs des Philiſtins à l'occident. Le païs de cette tribu contenoit Saraa, Eſthaol, Hirſemès, c'eſt-à-dire, ville du Soleil, Sélébin, Aialon, Jéthéla, Élon, Themna, Acron, Elthécé, Gebbéthon, Balaath, Jud, Bané, Barach, Géthremmon, Méjarcon, & Arécon avec ſes confins qui regardoient Joppé. C'eſt-là que ſe terminoit le partage de la tribu de Dan. Mais, ce partage étoit fort reſſerré, parce que ce n'étoit proprement qu'un démembrement qui avoit été fait des terres de Juda. C'eſt ce qui obligea ceux de cette tribu de chercher un païs plus étendu, pour y envoyer une colonie de pluſieurs de leurs familles, qui n'étoient pas aſſez au large dans leur propre terrein. Ils envoyerent donc cinq hommes choiſis des plus vaillans d'entr'eux, pour chercher une demeure qui leur convînt. Ils s'avancerent juſqu'à Laïs, près des ſources du Jourdain, qu'ils trouverent ſans défiance, & vivant dans une pleine ſécurité. Ils en vinrent donner avis à leurs compatriotes, qui envoyerent ſix cens hommes bien armés, avec leurs

familles, pour ſe rendre maîtres de Laïs. En paſſant par la montagne d'Éphraïm, ils prirent dans la maiſon de Michas, un jeune Lévite, qui y entretenoit un culte ſuperſtitieux, & l'emmenerent avec eux à Laïs. Ils ſe rendirent aiſément maîtres de cette ville, & y établirent le même mauvais culte qu'ils avoient trouvés chez Michas. Ce fut alors que la ville, qui s'appelloit auparavant Laïs, prit le nom de Dan, à cauſe de ceux de cette tribu qui s'en rendirent les maîtres.

Un hiſtorien Juif, nommé Eldad, que quelques-uns font vivre au neuvième ſiècle, vers l'an 880, & d'autres au treizième, en 1283, a écrit que les Juifs de la tribu de Dan ne voulant pas prendre les armes contre leurs freres, ſous le règne de Jéroboam, ſe retirerent en Éthiopie, où ils firent alliance avec les habitans du païs, & devinrent tributaires du roi d'Éthiopie. Ils remonterent le Phiſon, [il veut dire le Nil] & trouverent des peuples noirs comme des corbeaux, d'une ſtature de géant, & qui ſe nourriſſoient de chair humaine. Les tribus de Nephthali, de Gad & d'Aſer ſuivirent en ce païs-là celle de Dan, & ayant paſſé les fleuves d'Éthiopie, s'y habituerent, nourriſſant des troupeaux, & demeurant ſous des tentes. Ils avoient à leur tête un roi deſcendu d'Oliab, & gardoient les principales ordonnances de la Loi. Leur Prince pouvoit mettre cent vingt mille cavaliers & cent mille fantaſſins ſous les armes. Ces quatre tribus unies partagerent entr'elles les quatre ſaiſons de l'année; chacune faiſoit la guerre pendant trois mois, & rapportoit ſon butin au Roi, qui en faiſoit un partage égal aux autres tribus qui étoient demeurées à la garde du païs. Mais, cette tranſmigration eſt une pure fable, & qui n'a pas le moindre fondement dans l'Hiſtoire ſainte.

DAN, *Dan*, l'un des noms que les Grecs donnoient à Jupiter.

DAN, *Dan*, ou DEN, *Den*, dieu des Germains. Cluvier prétend que c'eſt le même que Theut, & Ζεὺς, par conſéquent; car, comme ſelon lui, de Theut s'eſt fait Ζεὺς, Jupiter, de même de Ζεὺς s'eſt fait Δὰν, *Dan*; en effet, on a dit Ζεὺς, Ζεύς, & en dorique Ζὰς. Des cas obliques Ζηνὸς, Ζηνὶ, &c. s'eſt formé le nominatif Ζὴν, & en dorique Ζάν, puis le Z ſe changeant, comme il arrive ſouvent, en Δ, Δάν, *Dan*, qui étoit le grand Theut, ou le grand Mercure. Encore aujourd'hui *Dan* & *Den*, en ſclavon, & ſelon une autre prononciation *Dzen* & *Dzin*, ſignifie jour, comme *dies*, qui vient auſſi de Διὸς, génitif de Ζεὺς.

DANA, *Dana*, Δάνα, (*a*) ville de l'Aſie mineure, ſituée dans la Cappadoce, au rapport de Xénophon. C'étoit une ville bien peuplée, grande & opulente. Cyrus, y étant venu, s'y arrêta trois jours.

DANA, *Dana*, Δάνα, (*b*) ou

(*a*) Xenoph. p. 248.

(*b*) Ptolem. L. VII, c. 4.

Dagana, ville maritime d'Aſie dans l'iſle Taprobane. Ptolémée dit qu'elle étoit conſacrée à la Lune. Si cette iſle eſt la même que celle de Ceylan, comme Bochard l'a démontré, Dana étoit au même lieu où nos cartes modernes, & ſur tout celle de M. de l'Iſle marquent le port de Billingam, au fond d'une anſe, ſur la côte méridionale de l'iſle.

DANAÉ, *Danae*, Δανάη, (*a*) fille d'Acriſe, roi d'Argos, & d'Eurydice, fille de Lacédémon, fondateur de Lacédémone. Acriſe, ayant appris de l'oracle que le fils qui naîtroit de ſa fille, le priveroit de la vie & de la couronne, la fit enfermer dans une tour d'airain, & ne voulut entendre à aucune propoſition de mariage pour elle. Cependant Prœtus, ſon frere, éperduement amoureux de ſa nièce, trouva le moyen, à force d'argent, de corrompre la fidélité de ceux qui étoient chargés de la garde de cette jeune Princeſſe; & étant entré par le toit dans le lieu où elle étoit enfermée, la rendit mere de Perſée. Fable qu'Ovide a renfermée dans ce ſeul vers:

Perſea quem pluvio Danaë concepérat auro.

& qu'Horace a détournée à un ſens moral, pour prouver le pouvoir de l'or ſur les hommes, parmi leſquels il ne trouve point d'obſtacle qu'il ne puiſſe ſurmonter:

Aurum per medios ire Satellites . . . . amat, &c.

Ceux qui écrivirent l'hiſtoire de cette aventure, pour couvrir l'infamie que ce commerce répandoit ſur la famille royale, publierent que Jupiter lui-même, amoureux de Danaé, s'étoit changé en pluie d'or, ce qui étoit d'autant plus vraiſemblable, que ſi on s'en rapporte à Voſſius, Prœtus ſe faiſoit ſurnommer Jupiter. Voilà tout le myſtère, car le fond de l'hiſtoire eſt véritable. Pauſanias parle de cette tour, ou plutôt de la chambre d'airain où Danaé étoit enfermée, & aſſure qu'elle ſubſiſta juſqu'au tems de Périlaüs, tyran d'Argos, qui la fit détruire; ajoûtant que de ſon tems même on voyoit encore quelques reſtes du palais ſouterrein dont cette chambre avoit fait partie.

Il n'y a rien au reſte de fort extraordinaire dans cette aventure. Il n'eſt point ſurprenant qu'un Prince, effrayé par un oracle [& on ſçait juſqu'à quel point on portoit la crédulité pour les oracles] ne voulant point marier ſa fille, puiſque l'enfant qui en naîtroit, devoit le détrôner & lui ôter la vie, l'ait tenue étroitement enfermée; ni qu'un homme auſſi puiſſant que Prœtus ſon frere, ait corrompu les gardes; & encore moins, qu'on ait mis, ſuivant l'uſage de ces tems-là, cette aventure ſur le compte de Jupiter.

(*a*) Suid. T. I. p. 640. Pauſ. p. 127, 128. Ovid. Metam. L. IV. c. 9. Horat. L. III. Ode 11. v. 9. Homer. Iliad. L. XIV. v. 319, 320. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 49, 167. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 65, 66.

Le commerce de ce Prince avec Danaé fut fort ſecret pendant un tems ; mais, enfin cette Princeſſe étant accouchée de Perſée, Acriſe la fit expoſer ſur la mer avec ſon fils, dans une méchante barque, qui, après avoir long-tems vogué au gré des vents, s'arrêta auprès de la petite iſle de Sériphe, l'une des Cyclades, dans la mer Égée. Polydecte qui en étoit roi, en ayant été averti, reçut favorablement la mere & l'enfant, & prit grand ſoin de l'éducation du jeune Prince. Mais, dans la ſuite, étant devenu amoureux de Danaé, & craignant Perſée déjà devenu grand, il chercha un prétexte pour l'éloigner. Le mariage, qu'il contracta par ce moyen, lui fut funeſte ; car, Perſée étant revenu dans la ſuite à Sériphe, tua Polydecte, & ramena Danaé ſa mere en Grece.

Héſychius prétend qu'Homère n'a point connu la fable de Danaé & de Perſée ; ce qui eſt aſſez ſurprenant ; mais il l'eſt encore plus qu'aucun Critique ne l'ait relevé ſur ce point. On ne ſçauroit douter qu'Homère n'ait ſçu, du moins en grande partie, ce que les traditions fabuleuſes avoient répandu dans le monde. Nous en avons une preuve convaincante au quatorzième livre de l'Iliade. C'eſt à l'endroit où Jupiter, aſſez indécemment, fait une longue liſte de ſes amours à Junon, pour lui perſuader que tout ce qu'il ſent actuellement pour elle, paſſe tout ce qu'il a jamais ſenti de plus vif pour ſes maîtreſſes. Vers le milieu de cette ſurprenante confidence, *non*, lui dit-il, *je n'aimai jamais avec tant d'ardeur la charmante Danaé, fille d'Acriſe & mere de Perſée le plus fameux de tous les héros.*

DANAÉ, *Danae*, Δανάη, (*a*) fille de Léontium, courtiſanne Athénienne, mena la vie de ſa mere. Elle devint concubine de Sophron, gouverneur d'Épheſe. Elle s'inſinua auſſi dans les bonnes graces de Laodice, juſqu'à être ſa conſeillere & la confidente de tous ſes ſecrets. Ayant ſçu que Laodice vouloit faire mourir Sophron, elle lui fit ſigne de ſe retirer. Il comprit le péril dont elle l'avertiſſoit, & il feignit d'avoir oublié quelque choſe, ſans quoi il ne pouvoit pas répondre ſur la matière qu'on donnoit à examiner. Il obtint du tems pour rappeller ſes idées, mais il ne comparut plus. Il ſe ſauva de nuit à Corinthe. Laodice n'eut pas plutôt découvert que Danaé avoit été cauſe de cette évaſion, qu'elle la condamna à être précipitée. Danaé ſçachant le péril qu'elle couroit, fut aſſez fière pour ne vouloir rien répondre aux queſtions de Laodice ; mais, elle ne fut pas muette en allant au ſupplice. Il lui échappa un murmure très-inſolent contre la divinité, parce qu'elle permettoit qu'elle fût punie, pour avoir ſauvé ſon mari de la mort ; pendant que Laodice, qui avoit fait mourir le ſien, jouiſſoit d'une grande dignité.

(*a*) Athen. pag. 593.

DANAÉ, *Danae*, Δανάη, (*a*) certaine femme, qui, ayant un procès, ſollicitoit ſes juges pour tâcher de les corrompre. Quelqu'un s'en étant apperçu, *accommode toi*, lui dit-il, *avec ta partie, car tu n'es point Danaé fille d'Acriſe.*

DANAI, (*b*) terme latin, dont les Poëtes ſe ſervent pour ſignifier les Grecs, afin de varier, & de ne pas toujours employer le même nom. C'eſt ſur-tout Virgile qui emploie fréquemment ce terme. Mais, à parler à la rigueur, le nom de *Danaï* étoit particulier aux habitans de l'Argolide ou païs d'Argos. Ils furent nommés *Danaï*, à cauſe de Danaus, qui, étant chaſſé d'Égypte par ſon frere, vint à Argos, s'en rendit maître, & fut le neuvième ſucceſſeur d'Inachus.

DANAIDES, *Danaïdes*, (*c*) Δαναΐδες. On appelloit ainſi cinquante ſœurs, filles de Danaus, roi d'Argos; par où l'on voit que ce nom leur venoit de celui de leur pere. Elles épouſerent cinquante freres, leurs couſins germains. Mais, ces cruelles femmes, par l'ordre de Danaus, qui craignoit, ſuivant la réponſe d'un oracle, d'être détrôné par un de ſes gendres, égorgerent leurs maris, dès la première nuit de leurs noces. Il n'y eut qu'Hypermneſtre qui ſauva le ſien, nommé Lyncée.

Danaus, ſelon Pauſanias, ne pouvant dans la ſuite remarier ſes filles, à cauſe de l'horrible crime qu'elles avoient commis, fit publier qu'il ne demandoit aucun préſent de noces, & qu'il permettoit à ſes filles d'épouſer les hommes qui leur agréeroient le plus. Malgré cela, il ſe trouva peu de prétendans, mais à ce peu il leur propoſa de diſputer la plus belle de ſes filles à la courſe; par ce moyen, il en remaria quelques-unes, & les autres attendirent qu'il ſe préſentât des amans qui vouluſſent d'elles aux mêmes conditions.

Les Mythologues ont feint que les Danaïdes, en punition du meurtre de leurs premiers maris, étoient condamnées dans les enfers à remplir éternellement un tonneau percé; ce qui, ſelon quelques-uns, peut ſignifier en général les déſirs, qui ſont toujours inſatiables, qui cherchent & qui demandent toujours, & qui ne paroiſſent pas même contens, quand on leur a accordé tout ce qu'ils ſouhaitent. Ce ſupplice des Danaïdes pourroit bien avoir été imaginé à l'occaſion de ce que pratiquoient les prêtres d'Acanthe, à qui il étoit ordonné de verſer tous les jours de l'eau du Nil dans un grand vaſe percé. Euſebe & quelques autres propoſent un autre ſentiment; ils croient que ce qui a donné lieu d'inventer le ſupplice des Danaïdes, c'eſt que ces Princeſſes firent creuſer des puits

(*a*) Lucian. T. I. p. 1012.
(*b*) Pauſ. p. 397.
(*c*) Strab. p. 371, 655. Diod. Sicul. pag. 61, 227. Pauſ. p. 112, 155, 181, 182. Herod. L. II. c. 171, 182. Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 38, 198. *& ſuiv.*

à Argos, d'où l'on tiroit de l'eau continuellement avec des pompes ; ce qui étant très-pénible, fit dire, par ceux qui étoient condamnés à y travailler, que les dieux, pour punir ces Princeſſes, les avoient condamnées à remplir dans l'enfer un vaiſſeau percé.

DANAIDES, *Danaïdes*, (*a*) Δαναΐδες, titre d'une tragédie, attribuée par Suidas & par Héſychius, au poëte Phrynique, fils de Polyphradmon.

DANAUS, *Danaus*, Δαναὸς, (*b*) Égyptien de nation, étoit fils de Bélus. Quelques-uns croient qu'il étoit nommé Armaïs dans ſon païs, & qu'il fut frere de Rameſſés, appellé par les Grecs Égyptus. Ils ajoûtent qu'il règna ſur l'Égypte conjointement avec ſon frere pendant neuf années, au bout deſquelles, pourſuivi par Rameſſés, il fut contraint de quitter ſa patrie. Pour cet effet, il fit équiper un vaiſſeau, ſur lequel il embarqua ſes cinquante filles qu'il avoit eues de pluſieurs femmes, avec tous ſes domeſtiques, & quelques Égyptiens qui voulurent bien le ſuivre. Il relâcha d'abord dans l'iſle de Rhodes, où après avoir conſacré une ſtatue à Minerve, une des grandes divinités d'Égypte, pour lui rendre graces de l'heureux ſuccès de ſa navigation, il ſe rembarqua, & arriva dans la Grece.

Gélanor qui venoit de monter ſur le trône d'Argos, reçut cet étranger avec une courtoiſie qui lui devint bientôt fatale. Le commencement du règne de Gélanor amena des troubles ; Danaus en profita, & s'étant fait un parti conſidérable, détrôna ſon bienfaiteur, mit fin au règne des Inachides, & devint le chef de ceux qui furent appellés Bélides.

Les fils de ſon frere, auſſi au nombre de cinquante, ayant appris des nouvelles de leur oncle, s'embarquerent pour le venir trouver, dans le deſſein d'épouſer leurs couſines, & ſe faire des établiſſemens dans cette partie de la Grece où règnoit Danaus ; mais, ce Prince à qui tout faiſoit ombrage, & qui craignoit de ſe voir dépouillé d'un bien qu'il venoit d'uſurper, après les avoir reçus avec toutes les apparences d'une véritable amitié, & leur avoir donné ſes filles en mariage, frappé de la réponſe d'un oracle qui lui avoit prédit qu'il ſeroit détrôné par un de ſes gendres, exigea d'elles qu'elles tueroient leurs maris la première nuit de leurs noces, & elles lui obéirent toutes, à l'exception d'Hypermneſtre, qui ſauva Lyncée ſon mari. Danaus qui le ſçut, punit la déſobéiſſance de ſa fille. Cependant, étant revenu enſuite à lui-même, il reconnut Lyncée pour ſon gendre & ſon

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 274.

(*b*) Pauſ. p. 112, 118. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 17, 227. Herod. L. II. c. 91, 98, 171. L. VII. c. 94. Strab. pag. 23, 221, 371, 378, 654. Plut. T. I, p. 404. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 47. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 311. T. XVI. p. 106. T. XIX. p. 3. T. XXI. p. 10, 11.

ſucceſſeur. Le règne de Danaus fut de cinquante ans.

L'hiſtoire Grecque fait paſſer ce Prince d'Égypte en Grece un peu plus de 300 ans avant la guerre de Troie. M. Fréret fixe cette époque à l'an 1586 avant l'Ére Chrétienne ; d'autres la reculent de quatre ans ſeulement. Mais, le P. Petau la recule bien davantage, puiſqu'il ne la met que trois ans après la mort de Joſué, 1475 ans avant J. C.

On avoit conſacré une ſtatue de Danaus dans le temple d'Apollon à Delphes. Pour ſon tombeau, on le voyoit à Argos, auprès du Cénotaphe de ces braves Argiens qui périrent devant Troie, ou en revenant.

DANCLE. (*a*) On trouve des médailles de la ville de Meſſine avec l'inſcription *Dancle*, par le changement dorique du Z en D. Zancle ou Zanclé fut le premier nom que porta cette ville.

DANDAMIS, *Dandamis*, Δάνδαμις, (*b*) Scythe, étoit grand ami d'Amizoque, ſon compatriote.

Il n'y avoit que quatre jours qu'ils s'étoient juré une amitié éternelle, & qu'ils avoient bu du ſang l'un de l'autre pour confirmation de leur alliance, lorſque les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pied, & dix mille chevaux. On s'étoit campé ſur l'une & l'autre rive du Tanaïs pour leur empêcher le paſſage ; mais, ils enleverent d'abord tout ce qui étoit au-delà, à la réſerve de ceux qui ſe ſauverent de bonne heure au-deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant ſon ami priſonnier, qui imploroit ſon aſſiſtance, paſſe l'eau à la nage pour l'aller ſecourir ; mais, il ne fut pas plutôt à l'autre bord, qu'il fut enveloppé par les ennemis ; & ſur le point de périr, il s'écria qu'il venoit pour racheter un priſonnier. A ces mots ils s'arrêterent tout court, & le menerent au Général, qui lui demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. *Moi-même*, dit-il, *puiſqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'eſt trop*, reprit le barbare, *nous nous contenterons d'une partie ;* & là-deſſus il lui fit arracher les yeux, & le renvoya avec ſon ami, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de ſa vue. Sa préſence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en conſervant un ſi grand tréſor. Cela étonna même les ennemis, lorſqu'ils vinrent à conſidérer à quelles gens ils avoient affaire ; de façon qu'ils ſe retirerent la nuit en tumulte, après avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laiſſé une partie du butin. Cependant, Amizoque ne voulut point conſerver la lumière que ſon ami avoit perdue pour l'amour de lui ; & l'on vit ces deux illuſtres aveugles nourris aux dépens du public, qui révéroit leur vertu.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 24.

(*b*) Lucian. T. II. p. 84. & *ſeq.*

DANDAMIS, *Dandamis*, Δάνδαμις, (*a*) philoſophe Indien, l'un de ceux à qui Alexandre alla rendre viſite pendant ſon voyage des Indes. On dit qu'il reçut ce Prince avec beaucoup d'humanité & de politeſſe, & qu'après l'avoir entendu parler de Pythagore, de Socrate & de Diogène, il lui dit, que ces hommes-là lui paroiſſoient avoir été des gens heureuſement nés pour la vertu & pour la ſageſſe, mais qu'ils avoient eu pendant leur vie un peu trop de reſpect pour les loix. Tel eſt le récit de Plutarque; & M. Dacier remarque que ce récit eſt trop vague. Dandamis, ajoûte-t-il, ne parle point ainſi en général. Il dit ſeulement que ces Philoſophes lui paroiſſoient des gens ſages; mais, qu'ils avoient tort en une choſe, c'étoit de préférer la loi ou la coûtume à la nature, autrement ils n'auroient pas honte d'aller nus comme nous en vivant de peu; ce qui eſt très-différent.

Quoi qu'il en ſoit, il y en a qui prétendent que Dandamis n'entra point en converſation avec Alexandre, mais qu'il lui dit ſeulement: *Quelle ſi grande raiſon a obligé Alexandre à faire un ſi long & ſi pénible voyage?* On aſſure cependant que ce Prince fit toujours grand cas de notre Philoſophe.

DANDARIDES, *Dandaridæ*. *Voyez* Dandariens.

DANDARIENS, *Dandari*, *Dandarii*, Δανδάριοι, (*b*) peuple Méotique, c'eſt-à-dire, de cette partie de l'Aſie qu'on appelle aujourd'hui la Comanie. Les Dandariens, au rapport d'Étienne de Byzance, habitoient dans le voiſinage du mont Caucaſe. Pline & Strabon font auſſi mention de ce peuple.

Tacite lit les Dandarides. Leur Roi, ſelon cet Hiſtorien, fut détrôné par Mithridate. Il y avoit dans le païs une ville appellée Soza, ſelon le même Hiſtorien. On trouve Dardariens dans Plutarque.

DANDÈS, *Dandes*, (*c*) Δάνδης, athlete d'Argos, gagna le prix de la courſe aux jeux d'Élide, dans la 77.e Olympiade.

DANIEL, *Daniel*, Δανιὴλ, (*d*) le dernier des grands Prophetes, de la tribu de Juda & de la race de David, naquit en Judée vers la vingt-cinquième année du règne de Joſias. Il étoit encore fort jeune lorſqu'il fut emmené captif à Babylone, la quatrième année du règne de Joakim, roi de Juda, l'an 606 avant l'Ére Chrétienne. Arrivé dans ce païs, il fut choiſi avec trois de ſes compagnons, Ananias, Miſaël & Azarias, pour demeurer dans la cour de Nabuchodonoſor, & ce Prince commanda qu'on les nourrît des mêmes viandes que l'on

(*a*) Plut. T. I. p. 668, 701.
(*b*) Plin. T. I. p. 306. Strab. p. 495. Tacit. Annal. L. XII. c. 15, 16. Plut. T. I. p. 501.
(*c*) Diod. Sicul. p. 269.
(*d*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 346, *& ſeq.* Dan. c. 1. *& ſeq.* Ezech. c. 14. v. 14, 20. c. 28. v. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 357. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 414. *& ſuiv.* T. VII. p. 458. *& ſuiv.*

ſervoit

ſervoit ſur ſa table, & ne leur fit pas ſeulemeut apprendre la langue des Chaldéens & des Babyloniens, mais auſſi toutes leurs ſciences, dans leſquelles ils ſe rendirent très-habiles. On leur changea en même tems leurs noms, donnant à Daniël celui de Balthaſar, à Ananias celui de Sidrach, à Miſaël celui de Miſach, & à Azarias celui d'Abdénago.

Leur excellent naturel, la beauté de leur eſprit, & leur extrême ſageſſe firent concevoir pour eux à ce Prince une grande affection. Ils étoient ſi ſobres, qu'ils aimoient beaucoup mieux ne manger que des choſes ſimples, & s'abſtenir même de celles qui ont eu vie, que d'être nourris des viandes délicates qu'on leur ſervoit de la table du Roi. Ainſi ils prierent l'eunuque ſous la charge de qui ils étoient, de prendre pour lui ce qui étoit deſtiné pour eux, & de leur donner ſeulement des légumes, des dattes, ou d'autres choſes ſemblables qui n'euſſent point eu de vie, parce que ces autres viandes les dégoûtoient. Il leur répondit qu'il ſeroit bien aiſe de faire ce qu'ils déſiroient, mais qu'il craignoit, s'il le leur accordoit, que le Roi ne s'en apperçût au changement de leur viſage, parce que la couleur & le teint ont toujours du rapport à la nourriture dont on uſe; que cela paroîtroit encore davantage par la différence qu'il y auroit entr'eux & les autres enfans qui ſeroient plus délicatement nourris; & qu'il n'étoit pas juſte que pour leur faire plaiſir, il ſe mit en danger de perdre la vie. Lorſqu'ils virent que cet eunuque étoit diſpoſé à les obliger, ils continuerent à le preſſer, & obtinrent de lui de leur permettre d'eſſayer au moins durant dix jours de cette manière de vivre, pour la continuer, ſi elle n'apportoit point d'altération à leur ſanté, ou reprendre celle dont ils uſoient, ſi l'on remarquoit quelque changement en leur viſage. Il le leur accorda; & après avoir vu que non ſeulement ils ne s'en trouvoient point mal, mais qu'ils étoient même plus forts & plus robuſtes que les autres enfans de leur âge, qui étoient nourris des viandes que l'on ſervoit ſur la table du Roi, il continua ſans crainte à prendre pour lui ce qui étoit ordonné pour eux, & à les nourrir en la manière qu'ils le déſiroient. Ainſi, leurs corps étant devenus plus propres pour le travail, & leurs eſprits plus capables de diſcipline, à cauſe qu'ils n'étoient point amollis par les délices qui rendent les hommes efféminés, ils firent un très-grand progrès dans les ſciences des Egyptiens & des Chaldéens; mais, particulièrement Daniël, qui s'appliqua auſſi à interpréter les ſonges; & Dieu le favoriſoit même par des révélations.

La première occaſion où Daniël fit éclater ſa ſageſſe, fut dans la délivrance de Suſanne, injuſtement accuſée, & condamnée à la mort. Il fit reconnoître ſon innocence, & découvrit la calomnie des vieillards qui l'avoient accuſée.

Deux ans après l'avantage remporté par Nabuchodonoſor ſur les Egyptiens, ce Prince eut un

ſonge merveilleux dont Dieu lui donna l'explication pendant qu'il dormoit ; mais auſſi-tôt qu'il fut éveillé, il oublia & le ſonge, & ce qu'il ſignifioit. Il envoya querir les plus ſçavans d'entre les Chaldéens qui faiſoient profeſſion de prédire les choſes à venir, & à qui on donnoit le nom de mages, à cauſe de leur ſageſſe. Il leur dit qu'il avoit fait un ſonge ; mais qu'il l'avoit oublié, & leur commanda de lui dire quel il avoit été, & ce qu'il ſignifioit. Ils lui répondirent que ce qu'il déſiroit d'eux étoit impoſſible aux hommes, & que tout ce qu'ils pouvoient faire étoit de lui donner l'explication de ſon ſonge après qu'il le leur auroit rapporté. Il les menaça de les faire mourir, s'ils ne lui obéiſſoient ; & ſur ce qu'ils continuerent à lui dire la même choſe, il commanda qu'on les fit mourir. Daniël ayant appris ce commandement, & voyant que ſes compagnons & lui couroient la même fortune, alla trouver Arioc, capitaine des gardes du corps du Roi, pour ſçavoir quelle en étoit la cauſe. Arioc la lui dit ; & alors il le pria de ſupplier le Roi d'en vouloir faire ſurſeoir l'exécution juſqu'au lendemain, parce qu'il eſpéroit que Dieu exauceroit la priere qu'il lui feroit de lui révéler quel étoit ce ſonge. Cet officier rapporta cela au Roi ; & ce Prince l'eut pour agréable.

Daniël & ſes compagnons paſſerent toute la nuit en prieres, pour obtenir de Dieu qu'il lui plût de délivrer ces mages & eux-mêmes du péril où la colère du Roi les mettoit, en lui faiſant connoître quel étoit le ſonge qu'il avoit eu, & qu'il avoit oublié. Dieu touché de compaſſion, révéla à Daniël quel avoit été ce ſonge & ce qu'il ſignifioit, afin de le faire ſçavoir au Roi. La joie qu'il en eut fut ſi grande, qu'il ſe leva à l'heure même, pour faire part à ſes compagnons de la faveur qu'il avoit reçue de Dieu ; & les ayant trouvés en état de ne plus penſer qu'à la mort, il leur dit de prendre courage, & de concevoir de meilleures eſpérances. Ils rendirent tous enſemble graces à Dieu d'avoir eu pitié de leur jeuneſſe ; & auſſi-tôt que le jour fut venu, Daniël alla prier Arioc de le mener au Roi, pour lui apprendre quel avoit été ſon ſonge. Lorſqu'il l'eut introduit auprès de ce Prince, il commença par lui dire que quoiqu'il lui déclarât quel avoit été ſon ſonge, il le ſupplioit de ne le pas croire plus habile que les Mages qui ne l'avoient pu faire, puiſqu'en effet il n'étoit pas plus ſçavant qu'eux ; mais que la connoiſſance qu'il en avoit eue, venoit de ce que Dieu ayant compaſſion du péril où lui & ſes compagnons ſe trouvoient, lui avoit révélé quel avoit été ſon ſonge, & ce qu'il ſignifioit. Il ajoûta : » Et je n'étois pas » ſi touché, Sire, de la fortune » que nous courions, mes com- » pagnons & moi, que du déplai- » ſir de voir le tort que votre Ma- » jeſté ſe faiſoit à elle-même, en » condamnant injuſtement à la » mort tant de gens de bien, pour » n'avoir pu faire une choſe en- » tièrement impoſſible aux hom-

» mes, quelque habiles qu'ils » ſoient, & que Dieu ſeul pou- » voit faire. La choſe, Sire, » s'eſt paſſée de cette ſorte. Lorſ- » que votre majeſté étoit en pei- » ne de ſçavoir qui ſeroit celui » qui domineroit après elle ſur- » tout le monde, Dieu, pour » vous faire connoître la ſuite de » ces Monarques, vous a fait voir » en ſonge une grande ſtatue, » dont la tête étoit d'or, les » épaules & les bras d'argent, le » ventre & les cuiſſes d'airain, & » les jambes & les pieds de fer. » Votre Majeſté a vu enſuite une » pierre tomber de la montagne » ſur cette ſtatue, qui l'a briſée en » pièces, & l'a réduite en une » pouſſière plus légère que la fa- » rine, que le vent a emportée, » ſans qu'il en ſoit reſté la moindre » marque. Enfin votre Majeſté a » vu cette pierre ſe groſſir de telle » ſorte qu'elle a accablé de ſon » poids toute la terre. Voilà, Si- » re, quel a été votre ſonge; & » en voici l'explication. Cette tê- » te d'or vous repréſente & les » Rois de Babylone vos prédé- » ceſſeurs. Ces épaules & ces » bras d'argent ſignifient que vo- » tre empire ſera détruit par deux » puiſſans Rois. Ces cuiſſes d'ai- » rain témoignent qu'un autre Roi » qui viendra du côté de l'occident, » ruinera ces deux Rois. Et ces » jambes & ces pieds de fer font » connoître, que comme le fer eſt » plus dur que l'or, que l'argent » & que le cuivre, il viendra » un autre conquérant qui domp- » tera celui-là. « Daniël expli- qua auſſi à Nabuchodonoſor ce que cette pierre ſignifioit.

Nabuchodonoſor, dans le tranſ- port de ſa joie & de ſon admira- tion pour Daniël, ſe proſterna de- vant lui pour l'adorer, commanda à tous ſes ſujets de lui offrir des ſacrifices comme à ſon Dieu, lui donna le nom de celui qu'il recon- noiſſoit auparavant pour Dieu, & l'honora lui & ſes compagnons des premières charges de ſon em- pire. Une ſi prompte & ſi prodi- gieuſe fortune excita une ſi grande jalouſie contre ces quatre per- ſonnes ſi favoriſées de Dieu; qu'il leur en penſa coûter la vie, par l'occaſion que nous allons dire.

Nabuchodonoſor fit faire une ſtatue d'or de ſoixante coudées de haut & de ſix coudées de large, que l'on poſa dans le grand champ de Babylone; & lorſqu'il voulut la faire conſacrer, il fit venir de tous les endroits de ſes États les perſonnes les plus conſidérables, & commanda qu'au premier ſon de trompette, on ſe proſternât en terre pour l'adorer, ſous peine, à ceux qui y manqueroient, d'être jettés dans une fournaiſe ardente. Tous obéirent à ce commande- ment, excepté les compagnons de Daniël, qui dirent qu'ils ne le pouvoient faire ſans violer la loi de leur païs. On les accuſa auſſi-tôt; & ils furent jettés dans la fournaiſe. Mais Dieu les en ſauva; car, par un effet de ſon infini pouvoir, le feu, comme s'il eût connu leur innocence, les reſpecta au lieu de les conſumer. Ils demeurerent victorieux de ces flammes; & un ſi grand miracle ajoûta encore beaucoup de reſpect

à l'eſtime que le Roi avoit déjà pour eux, parce qu'il les conſidéra comme des perſonnes d'une vertu toute extraordinaire & très-particulièrement aimées de Dieu.

Quelque tems après, ce Prince eut un autre ſonge, dans lequel il lui ſembla qu'étant privé de ſon royaume il avoit paſſé ſept ans dans le déſert avec les bêtes, & avoit enſuite été rétabli dans ſa première dignité. Il envoya querir les Mages, leur dit quel avoit été ſon ſonge, & leur en demanda l'interprétation. Mais, nul d'eux ne put la lui donner; & Daniël fut le ſeul qui l'expliqua ſi véritablement, qu'il ne dit rien que l'on n'ait vu arriver. Car, ce Prince remonta ſur le trône, après avoir paſſé ſept ans dans le déſert, & appaiſé la colère de Dieu par une ſi grande pénitence, ſans que perſonne durant tout ce tems oſât s'emparer de ſes états.

La première année du règne de Balthaſar, Daniël eut la viſion de quatre grandes bêtes, qui ſortoient de la mer. La première étoit comme une lionne, & elle avoit des aîles d'aigle. La ſeconde reſſembloit à un ours. La troiſième étoit comme un léopard, qui avoit quatre têtes. Enfin la dernière, plus forte encore & plus terrible que les autres, avoit de grandes dents de fer; elle dévoroit, elle mettoit en pièces, & fouloit aux pieds ce qui reſtoit. Du milieu des dix cornes qu'elle avoit, en ſortit une petite, qui avoit les yeux d'un homme, & une bouche qui diſoit de grandes choſes, & cette corne devint enſuite plus grande que les autres; elle faiſoit la guerre contre les Saints, & avoit l'avantage ſur eux, juſqu'à ce que l'ancien des jours, c'eſt-à-dire, l'Éternel, s'étant aſſis ſur ſon trône, environné de mille millions d'anges, prononça un jugement irrévocable ſur ces quatre bêtes, dont il avoit marqué la durée, & donna au fils de l'Homme puiſſance ſur tous les peuples & toutes les tribus, mais une puiſſance éternelle qui ne lui ſera point ôtée, & un royaume qui ne ſera jamais détruit.

On convient que les différens métaux dont la ſtatue étoit compoſée; & les quatre bêtes ſorties de la mer, ſignifioient autant de monarchies différentes qui ſe ſuccéderoient les unes aux autres, & dont les premières ſeroient détruites par les ſuivantes, & qui toutes feroient place à l'empire éternel de Jeſus-Chriſt, pour lequel ſeul elles avoient ſubſiſté. On convient auſſi que ces quatre monarchies ſont celles des Babyloniens, des Perſes & des Medes unis enſemble, des Macédoniens & des Romains. L'ordre ſeul de leur ſucceſſion en eſt une preuve bien certaine. Mais où Daniël voit-il cette ſucceſſion & cet ordre? Qui lui découvroit le changement des empires, ſi non celui qui eſt le maître des tems & des monarchies, qui a tout règlé par ſes décrets, & qui en donne la connoiſſance à qui il lui plaît par une lumière ſurnaturelle?

Balthaſar, étant aſſiégé dans Babylone, fit un feſtin aux grands

de ſa cour ; & échauffé par le vin, il oſa boire dans un des vaſes qui avoient été pris dans le temple de Jéruſalem. Une telle profanation ne demeura pas long-tems impunie. A l'inſtant même il vit une main ſortir de la muraille, & écrire deſſus quelques mots. Cette viſion l'effraya ; il fit venir les plus habiles des Chaldéens, & ceux des autres nations qui faiſoient profeſſion d'expliquer les viſions & les ſonges ; & leur commanda de lui dire ce que ſignifioient ces paroles. Ils lui répondirent qu'il leur étoit impoſſible de le faire ; & alors ſa peine s'augmenta de telle ſorte, qu'il fit publier dans tous ſes états, qu'il donneroit une chaîne d'or, une robe de pourpre telle que les rois de Chaldée les portoient, & la troiſième partie de ſon royaume à celui qui lui donneroit l'intelligence de ces paroles. La propoſition d'une ſi grande récompenſe fit venir de toutes parts ceux qui paſſoient pour les plus habiles ; & il n'y eut point d'efforts qu'ils ne fiſſent pour trouver cette explication. Mais, ils travaillerent inutilement. La Princeſſe ſon ayeule, le voyant dans une ſi grande inquiétude, lui dit qu'il ne devoit pas perdre l'eſpérance d'être éclairci de ce qu'il déſiroit, parce qu'il y avoit entre les captifs que Nabuchodonoſor avoit fait amener à Babylone, après la ruine de Jéruſalem, un certain Daniël, dont la ſcience étoit ſi extraordinaire, qu'il expliquoit les choſes qui n'étoient connues que de Dieu, & qui lui avoit alors interprété un ſonge, que nul autre n'avoit pu lui expliquer ; qu'il n'avoit qu'à l'envoyer querir, & lui témoigner ſon déſir d'apprendre de lui ce que ces mots ſignifioient, quand même ce ſeroit quelque choſe de fâcheux que Dieu voudroit par-là lui faire connoître.

Balthaſar ſur cet avis manda auſſi-tôt Daniël, lui témoigna combien il l'eſtimoit heureux d'avoir reçu de Dieu le don de pénétrer & de connoître ce que tous les autres ignoroient, le pria de lui dire ce que ſignifioient les mots écrits ſur cette muraille, & lui promit, s'il le pouvoit faire, de lui donner une robe de pourpre, une chaîne d'or, & la troiſième partie de ſon royaume, afin de faire voir à tout le monde, par ces marques d'honneur, quelle étoit ſon extrême ſageſſe, lorſqu'on s'informeroit de la cauſe qui les lui auroit fait mériter. Daniël qui ſçavoit que la ſageſſe qui vient de Dieu, doit toujours être diſpoſée à faire du bien, ſans en prétendre nulle récompenſe, ſupplia le Roi de le diſpenſer d'en recevoir, & lui dit enſuite que ces mots ſignifioient que la fin de ſa vie étoit proche, parce qu'il n'avoit pas fait ſon profit du châtiment dont Dieu avoit puni l'impiété de Nabuchodonoſor ſon ayeul, & appris par cet exemple à ne pas s'élever au-deſſus de la condition humaine, puiſqu'il ne pouvoit ignorer que ce Prince s'étoit trouvé réduit à vivre durant pluſieurs années comme les bêtes ; qu'après beaucoup de prieres, Dieu touché de compaſſion, l'avoit fait rentrer dans la compagnie des hommes & rétabli

dans ſon royaume ; & qu'il en avoit été ſi reconnoiſſant, qu'il n'avoit point ceſſé, durant tout le reſte de ſa vie, de lui en rendre de continuelles actions de graces, & d'admirer ſa toute puiſſance ; que lui, au contraire, au lieu d'être touché d'un ſi grand exemple, n'avoit point craint de blaſphêmer contre Dieu, & de boire avec ſes concubines dans des vaſes conſacrés à ſon honneur, ce dont il avoit été ſi irrité, qu'il avoit voulu lui faire connoître par ces caractères, quelle ſeroit la fin de ſa vie : » Car, ajoûta-t-il, voici l'explication de ces mots. *Mane*, c'eſt-à-dire, nombre, ſignifie que le nombre que Dieu a preſcrit aux années de votre règne, va être accompli, & qu'il ne vous reſte plus que fort peu de tems à vivre, *Thecel*, c'eſt-à-dire, poids, ſignifie que Dieu a peſé dans ſa juſte balance la durée de votre règne, & qu'elle tend à ſa fin. Et *Phares*, c'eſt-à-dire, fragment & diviſion, ſignifie que votre empire ſera diviſé, & ſéparé par les Medes & les Perſes. " Quelque grande que fût la douleur que reçut le roi Balthaſar d'apprendre par l'explication de ces mots myſtérieux, les malheurs qu'ils lui préſageoient, il jugea que Daniël ayant agi en homme de bien, & n'ayant fait que lui déclarer la vérité, il ſeroit injuſte de s'en prendre à lui ; & ainſi il ne laiſſa pas de lui donner ce qu'il lui avoit promis.

Dans la ſuite, Darius le Mede, pour faire connoître juſqu'à quel point il eſtimoit Daniël, l'établit l'un des trois ſuprêmes gouverneurs, dont le pouvoir s'étendoit ſur trois cens ſoixante autres ; car, il le conſidéroit comme un homme tout divin, & ne prenoit conſeil que de lui dans les affaires les plus importantes. Les autres miniſtres, ne pouvant ſouffrir de le voir ainſi préféré à eux, en conçurent une telle jalouſie, comme il arrive d'ordinaire dans les cours des Rois, qu'il n'y eut rien qu'ils ne fiſſent pour trouver quelque occaſion de le calomnier auprès de ce Prince ; mais, il leur fut impoſſible d'y réuſſir, parce que la vertu de Daniël étoit ſi grande & ſes mains ſi pures, qu'il auroit cru les ſouiller, s'il avoit reçu des préſens, & qu'il conſidéroit comme une choſe honteuſe, de vouloir tirer quelque récompenſe du bien que l'on fait. Ils ne ſe rebuterent pas néanmoins ; & tous les autres moyens leur manquant, ils en imaginerent un par lequel ils crurent qu'ils le pourroient perdre. Ayant remarqué qu'il faiſoit trois fois le jour des prieres à Dieu, ils allerent trouver le Roi & lui dirent que tous les grands & les gouverneurs de ſon empire avoient jugé à propos de faire un édit par lequel il ſeroit défendu généralement à tous ſes ſujets de faire durant trente jours aucune priere, ni à lui-même, ni aux Dieux ; & que ceux qui mépriſeroient ce commandement ſeroient jettés dans la foſſe aux lions. Darius, qui ne ſe doutoit point de leur malice, agréa leur propoſition, & fit publier cet édit dans tous ſes États. Tous l'obſerverent, excepté Da-

niël, qui continua, ſans s'en mettre en peine, à faire ſes prieres à Dieu, à la vue de tout le monde, ainſi qu'il avoit accoûtumé. Ses ennemis ne manquerent pas d'aller auſſi-tôt l'accuſer devant le Roi, d'avoir violé ſon commandement, & lui dirent qu'il étoit le ſeul qui l'eût oſé faire; & qu'il étoit d'autant plus coupable, que ce n'avoit pas eté par un ſentiment de piété; mais parce qu'il ſçavoit que ceux qui ne l'aimoient pas, obſervoient ſes actions. Et comme ces grands craignoient que l'extrême affection de Darius pour Daniël ne le portât à lui pardonner, ils le preſſerent avec tant d'inſtance de demeurer inflexible à faire exécuter ſon édit, & de commander qu'on jettât Daniël dans la foſſe aux lions, qu'il lui fut impoſſible de s'en défendre. Mais, il eſpéroit que Dieu le préſerveroit de la fureur de ces redoutables animaux, & l'exhorta de ſupporter généreuſement ſon malheur. Ainſi, on le jetta dans cette foſſe; & on en ferma l'entrée avec une groſſe pierre. Darius la fit ſceller de ſon cachet, & s'en retourna dans ſon palais, dans une ſi extrême peine & une telle inquiétude de ce qui arriveroit à Daniël, qu'il ne voulut point manger, & paſſa toute la nuit ſans dormir. Le lendemain, dès le point du jour, il s'en alla à la foſſe aux lions, & trouva que ſon cachet étoit tout entier. Il appella Daniël par une ouverture qu'il y avoit à l'entrée, & demanda, en criant de toute ſa force, s'il étoit encore en vie. Il lui répondit qu'il n'avoit eu aucun mal, & ce Prince, à l'inſtant même commanda qu'on le retirât. Les ennemis de Daniël, au lieu de demeurer d'accord que Dieu l'avoit ſauvé par un miracle, dirent hardiment au Roi qu'il ne l'avoit été, que parce qu'on avoit auparavant tant donné à manger aux lions, que n'ayant plus faim, ils ne l'avoient point touché. Le Roi fut ſi offenſé de leur malice, qu'il commanda que l'on jettât quantité de viandes à ces animaux; & qu'après qu'ils ſeroient raſſaſiés on jettât dans la foſſe ces accuſateurs de Daniël, pour voir ſi les lions les épargneroient, comme ils diſoient qu'ils avoient épargné Daniël. Cet ordre fut exécuté; & perſonne alors ne put douter que Dieu ſeul n'eût ſauvé Daniël; car, les lions dévorerent tous ces calomniateurs avec autant d'ardeur & d'avidité, que s'ils euſſent été les plus affamés du monde. Mais ce fut à mon avis, dit Joſephe, le crime de ces méchans, & non pas la faim qui irrita contre eux ces bêtes farouches, parce que Dieu voulut que même des animaux irraiſonnables fuſſent les miniſtres de ſa juſtice & de ſa vengeance.

Après que les ennemis de Daniël eurent été punis de la ſorte, Darius fit publier, dans tous ſes États, que le Dieu que Daniël adoroit, étoit le ſeul Dieu véritable & Tout-puiſſant, & éleva ce grand perſonnage à un tel comble d'honneur, que perſonne ne put douter que ce ne fût l'homme de tout ſon Empire qu'il aimoit le plus; & on le voyoit avec admiration dans une ſi grande gloire,

& ſi extraordinairement favoriſé de Dieu. Il fit bâtir dans Ecbatane, capitale de la Médie, un ſuperbe palais qui, pluſieurs ſiècles après, ſembloit ne venir que d'être achevé, tant il conſervoit ſon premier éclat, contre l'ordinaire des bâtimens dont le tems ternit la beauté, & qui vieilliſſent comme les hommes. C'eſt dans ce palais qu'étoit la ſépulture des rois des Medes, des Perſes, & des Parthes; & la garde en étoit encore du tems de Joſephe, commiſe à un prêtre de la nation des Juifs.

Après la mort de Darius le Mede, Cyrus monta ſur le trône des Perſes & des Medes. Daniël eut toujours beaucoup d'autorité dans ſes États. C'eſt au tems de ce Prince que nous rapportons l'hiſtoire de Bel, & celle du Dragon, qui étoient adorés par les Babyloniens. Bel étoit une idole de bronze, à laquelle on offroit tous les jours douze meſures de farine, quarante brebis, & ſix grands vaſes de vin. On croyoit que cette idole conſommoit tout cela, & qu'elle étoit animée. Daniël entreprit de déſabuſer le Roi. Il lui dit que Bel ne mangeoit point ce qu'on lui offroit, mais que d'autres le mangeoient pour lui. En effet, il y avoit ſoixante-dix prêtres de Bel, ſans compter leurs femmes & leurs enfans, qui s'en nourriſſoient, & qui entroient la nuit dans le temple par des conduits ſouterreins, ſans qu'on s'en apperçût. Daniël, étant donc venu au temple avec le Roi, ordonna qu'on mît ſur l'autel la quantité ordinaire de viande, de pain & de vin; & après que les Prêtres furent retirés, il répandit de la cendre ſur le pavé du temple. Après cela, étant ſorti, il fit mettre les ſceaux du Roi à la porte.

Pendant la nuit, les Prêtres ſe rendirent dans le temple avec leurs femmes & leurs enfans, & conſommerent tout ce qui étoit ſur l'autel. Le lendemain matin, le Roi vint avec Daniël, & ayant trouvé la porte bien fermée, & les ſceaux en leur entier, ils ouvrirent la porte, & le Roi ayant remarqué qu'il n'y avoit rien ſur l'autel de tout ce qui avoit été offert la veille, s'écria: *Vous êtes grand, ô Bel, & il n'y a point en vous de tromperie.* Daniël commença à rire; & retenant le Roi, afin qu'il n'avançât pas plus avant, il lui dit: *Voyez ce pavé; de qui ſont ces traces de pieds? Je vois*, dit le Roi, *des traces de pieds d'hommes, de femmes & de petits enfans;* & il entra dans une grande colère. Il fit arrêter les Prêtres, leurs femmes & leurs enfans, qui lui montrerent les petites portes ſecretes, par où ils entroient, & venoient manger tout ce qui étoit ſervi ſur la table. Le Roi les fit mourir, & il livra à Daniël l'idole de Bel, & ſon temple qui fut renverſé.

Il y avoit auſſi dans la ville un grand dragon, que les Babyloniens adoroient. Le Roi dit à Daniël: *Vous ne pouvez point dire préſentement que celui-ci ne ſoit pas un dieu. Adorez-le donc.* Daniël lui répondit: *J'adore le Seigneur mon Dieu; mais celui-ci*

n'eſt rien moins qu'un dieu. Que s'il vous plaît de me le permettre, je le tuerai, ſans me ſervir ni d'épée ni de bâton. Le Roi le lui ayant permis, Daniël prit de la poix, de la graiſſe & du poil; & ayant fait cuire tout cela enſemble, il en fit des maſſes, qu'il jetta dans la gueule du dragon; & le dragon creva. Les Babyloniens, étrangement irrités de cela, vinrent trouver le Roi, & lui dirent de leur abandonner Daniël, ſinon qu'ils le feroient mourir lui-même avec toute ſa maiſon. Le Roi fut donc contraint de leur abandonner Daniël; & ils le jetterent dans la foſſe aux lions, où il demeura ſix jours. Or, il y avoit dans la foſſe ſept lions, & on leur donnoit chaque jour deux corps d'hommes, avec deux brebis; mais, on ne leur en donna point alors, afin qu'ils dévoraſſent Daniël.

En ce tems-là, le prophete Habacuc, qui étoit en Judée, ayant préparé à manger pour ſes moiſſonneurs, l'ange du Seigneur lui dit de porter à Babylone le dîner qu'il avoit préparé, & de le donner à Daniël, qui étoit dans la foſſe aux lions. Habacuc répondit *qu'il n'avoit jamais été à Babylone, & qu'il ne ſçavoit où étoit cette foſſe.* Alors, l'ange du Seigneur le prit par le haut de la tête; & le tenant par les cheveux, il le porta à Babylone, au travers des airs, & le mit au-deſſus de la foſſe. Ce prophete donna à manger à Daniël; & l'ange du Seigneur le remit auſſitôt après dans le lieu où il l'avoit pris.

Le ſeptième jour, le Roi vint pour pleurer Daniël; & s'étant approché de la foſſe, il y vit Daniël, qui étoit aſſis au milieu des lions. Il jetta auſſitôt un grand cri, & dit: *Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel;* & l'ayant fait tirer de-là, il y fit jetter ceux qui avoient voulu perdre ce prophete, & les lions les dévorerent devant lui en un moment.

Voilà ce que l'Écriture nous apprend de Daniël; quelques Auteurs prétendent qu'il y a eu deux Daniëls, l'un de la famille de David, qui eſt le prophete dont nous parlons ici; & l'autre de la tribu de Lévi, & de la famille d'Ithamar, à qui l'on attribue l'hiſtoire de la délivrance de Suſanne, & celle de la mort du dragon & de la deſtruction du temple de Bel. Mais on n'a aucune preuve ſolide de cette diſtinction des deux Daniëls.

La réputation de Daniël étoit ſi grande, même pendant ſa vie, qu'elle étoit comme paſſée en proverbe. *Vous êtes plus ſage que Daniël*, diſoit avec ironie Ézéchiel au roi de Tyr; & dans un autre endroit, dans le même prophete, Dieu dit: *S'il ſe trouve au milieu d'une ville trois hommes du mérite de Noé, de Daniël & de Job, ils garantiront leurs ames du péril.*

Quelques Juifs ont voulu autrefois exclure Daniël du rang des prophetes. Mais, leur chagrin contre ce prophete ne vient que de ce qu'il eſt trop clair, & qu'il marque trop expreſſé-

ment le tems de la venue de Jeſus-Chriſt.

On croit que Daniel mourut dans la Chaldée, & qu'il ne profita pas de la permiſſion donnée par Cyrus à tous les Juifs, de s'en retourner dans leur païs. Les grands emplois qu'il poſſédoit dans l'empire des Perſes, le retinrent parmi eux. Saint Épiphane dit qu'il mourut à Babylone; & ce ſentiment eſt ſuivi par la plûpart des Hiſtoriens. D'autres croient qu'il mourut à Suſe, où il paſſa une bonne partie de ſa vie, & où il eut pluſieurs de ſes viſions. Benjamin de Tudele raconte qu'on lui montra ſon tombeau à Chuzeſtan, qui eſt l'ancienne Suſe.

Joſephe s'exprime d'une manière bien énergique ſur l'article de Daniël. » Je ne trouve, dit-il, » rien de plus admirable en ce » grand Prophete que ce bonheur » tout particulier & preſqu'incroyable qu'il a eu au-deſſus de » tous les autres, d'avoir, durant » toute ſa vie, été honoré des » rois & des peuples, & d'avoir » laiſſé après ſa mort une mémoire immortelle. Car, les livres » qu'il a écrits, & qu'on nous lit » encore maintenant, font connoître que Dieu même lui a » parlé, & qu'il n'a pas ſeulement prédit en général, comme » les autres prophetes, les choſes » qui doivent arriver; mais qu'il » a auſſi marqué les tems auxquels elles arriveroient; & qu'au » lieu qu'ils ne prédiſoient que » des malheurs qui les rendoient » odieux aux Princes & à leurs » ſujets, il leur a prédit des choſes avantageuſes & favorables » qui les ont portés à l'aimer, & » dont la vérité ayant depuis été » confirmée par des effets, a » obligé tout le monde, non ſeulement à ajoûter foi à ſes paroles & à l'eſtimer; mais à croire » qu'il y avoit en lui quelque » choſe de divin. Je rapporterai » une de ſes prophéties, pour faire voir combien elles étoient » certaines. Il dit qu'étant ſorti » avec ſes compagnons de la ville » de Suſe, qui eſt la capitale » du royaume de Perſe, pour » aller prendre l'air à la campagne, il arriva un tremblement » de terre, qui ſurprit & étonna » tellement ceux qui étoient avec » lui, qu'ils s'enfuirent & le laiſſerent ſeul; qu'il ſe jetta alors » le viſage contre terre, & qu'étant en cet état, il ſentit quelqu'un qui le toucha & lui commanda de ſe lever, pour voir » les choſes qui devoient arriver » long-tems après à ceux de ſa » nation; que lorſqu'il fut levé il » apperçut un bélier qui avoit » pluſieurs cornes, dont la dernière ſurpaſſoit en grandeur toutes les autres; qu'ayant tourné » ſes yeux du côté de l'occident, » il vit venir un bouc qui choqua » ce bélier, le porta par terre & » le foula à ſes pieds; qu'il vit » enſuite ſortir du front de ce » bouc une très-grande corne qui » fut briſée, & qu'il en ſortit » quatre autres tournées vers les » quatre vents; qu'entre ces quatre cornes il s'en étoit élevé une » plus petite; & que Dieu lui » avoit dit, que lorſqu'elle ſeroit

» crûe, elle feroit la guerre à ſa » nation, prendroit Jéruſalem de » force, aboliroit toutes les cé- » rémonies du temple, & défen- » droit durant douze cens quatre- » vingt-ſeize jours d'y offrir des » ſacrifices. Après que Dieu lui » eut fait voir cette viſion, il la » lui expliqua en cette manière : » que le bélier ſignifioit l'empire » des Medes & des Perſes, dont » les Rois étoient repréſentés par » ſes cornes, & que la plus gran- » de étoit le dernier d'entr'eux, » parce qu'il les ſurpaſſoit tous en » richeſſes & en puiſſance ; que » le bouc ſignifioit qu'il viendroit » de Grece un Roi qui vaincroit » les Perſes, & ſe rendroit maî- » tre de ce grand Empire ; que la » grande corne ſignifioit ce Roi ; » & que les quatre petites cor- » nes, nées de cette grande corne » & qui regardoient les quatre » parties du monde, repréſen- » toient ceux qui après la mort » de ce Prince partageroient en- » tr'eux ce grand Empire, quoi- » qu'ils ne fuſſent ni ſes enfans ni » deſcendus de ſa race ; qu'ils rè- » gneroient durant pluſieurs an- » nées ; que de leur poſtérité il » viendroit un Roi qui feroit la » guerre aux Juifs, aboliroit tou- » tes leurs loix & toute la forme » de leur République, pilleroit » le temple, & défendroit durant » trois ans d'y offrir des ſacrifi- » ces ; ce qui arriva ſous le » règne d'Antiochus Épiphane. » Ce grand prophete a auſſi eu » connoiſſance de l'empire de Ro- » me, & de l'extrême déſolation » où il réduiroit notre païs. Dieu » lui avoit rendu toutes ces choſes » préſentes ; & il les a laiſſées par » écrit, pour faire admirer à ceux » qui en verront les effets, les » faveurs qu'il a reçues de lui, » & pour confondre l'erreur des » Épicuriens, qui, au lieu d'ado- » rer ſa providence, croient qu'il » ne ſe mêle point des affaires » d'ici-bas, & que le monde n'eſt » ni conſervé ni gouverné par » cette ſuprême eſſence égale- » ment bienheureuſe, incorrup- » tible, & toute-puiſſante ; mais » qu'il ſubſiſte par lui-même ; » ſans conſidérer que ſi ce qu'ils » diſent étoit véritable, on le ver- » roit bientôt périr, comme un » vaiſſeau qui, n'ayant point de » pilote, eſt battu de la tempête, » ou comme un chariot ſans con- » ducteur, qui eſt entraîné par des » chevaux. Il ne faut point de » meilleure preuve que ces pro- » phéties de Daniël, pour faire ad- » mirer la folie de ces perſonnes » qui ne veulent pas que Dieu » prenne ſoin de ce qui ſe paſſe » ſur la terre. Car ſi tout ce qui » arrive dans le monde n'arrivoit » que par hazard, comment ſe » pourroit-il faire que nous viſ- » ſions toutes ces prophéties s'ac- » complir ? «

Entre les prophéties de Daniël, une des plus célebres eſt ſans contredit celle des 70 ſemaines, à la fin deſquelles le Meſſie devoit mourir. L'ange Gabriël les lui avoit révélées. C'eſt de la vingt-unième année du règne d'Artaxerxe, dit Longue-main, qui eſt la 452 avant J. C., que les plus doctes Chronologiſtes, après les

anciens Peres, comptent ces 70 ſemaines. Elles ſont quatre cens quatre-vingt-dix ans hébreux ou lunaires ; Jeſus-Chriſt ayant été baptiſé au commencement du ſoixante-dixième, fut crucifié la troiſième année ſuivante ; ce qui vérifie littéralement la prophétie, qui porte qu'au milieu de la dernière ſemaine, l'hoſtie & le ſacrifice devoient ceſſer, c'eſt-à-dire, par l'oblation de celui dont ils tenoient la figure. Pererius prouve ſolidement cette opinion, qui eſt la plus claire & la plus ſuivie. C'eſt dans ſes commentaires ſur Daniël, où il réfute les autres ſentimens. Théodoret dit que le même prophete, voyant que Cyrus avoit délivré les Juifs de la captivité, dans laquelle ils languiſſoient depuis 70 ans, lui montra dans Iſaïe ſon nom, & la prédiction de ce retour.

Parmi les écrits de Daniël, il y a des pièces qui ont paſſé conſtamment pour canoniques ; mais, il y en a d'autres qui ont été conteſtées fort long-tems. Tout ce qui eſt écrit en Hébreu, ou en Chaldéen [car il y a quelques pièces de Chaldéen mêlées avec l'Hébreu] tout cela eſt généralement reconnu pour canonique, tant chez les Juifs que chez les Chrétiens. Mais, ce qui ne ſe trouve qu'en Grec, a ſouffert de grandes contradictions, & n'a proprement été reçu pour canonique, que depuis la déciſion du Concile de Trente. Du tems de ſaint Jérôme, les Juifs étoient partagés là-deſſus, les uns admettoient toute l'hiſtoire de Suſanne ; d'autres la rejettoient toute entière ; les uns en recevoient une partie, & en rejettoient une autre. L'hiſtorien Joſephe n'a rien dit de l'hiſtoire de Suſanne, ni de celle de Bel & du Dragon. Mais, Joſeph Ben-Gorion, auteur Juif, qui a écrit en Hébreu, rapporte tout au long ce qui regarde Bel & le Dragon, & ne dit rien de l'hiſtoire de Suſanne. On peut voir tout ce qui regarde la canonicité de ces endroits, traités plus au long dans la préface de Dom Calmet ſur Daniël.

Les douze premiers chapitres de Daniël ſont partie en Hébreu, partie en Chaldéen. Les deux derniers ſont en Grec. Il parle Hébreu, lorſqu'il ne fait que raconter ; mais, il rapporte en Chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les Mages, & les rois Nabuchodonoſor, Balthaſar & Darius le Mede. Il rapporte auſſi dans la même langue, l'édit que Nabuchodonoſor donna après que Daniël eut expliqué le ſonge qu'il avoit eu d'une grande ſtatue d'or. Cela fait voir l'extrême exactitude de ce prophete, qui rapporte juſqu'aux propres paroles des perſonnages qu'il fait parler. Le ℣. 24 & ſuivans, du chapitre III, juſqu'au quatre-vingt-dixième, ſont en Grec, auſſi-bien que les deux derniers chapitres ; & c'eſt une grande queſtion parmi les Critiques, de ſçavoir s'ils ont jamais été écrits en Hébreu. La verſion Grecque que nous avons de tout Daniël, eſt de Théodotion ; celle des Septante eſt perdue il y a très-long-tems.

Porphyre prétendoit que les prophéties que nous avons sous le nom de Daniël, lui étoient faussement attribuées, que cet ouvrage étoit d'un imposteur, qui vivoit en Judée du tems d'Antiochus Épiphane, lequel, pour se concilier du crédit, avoit contrefait l'inspiré, & avoit fait en style prophétique le récit des choses qu'il voyoit de ses yeux, & qui se passoient de son tems; & que s'il a avancé quelque chose au-delà du tems d'Épiphane, il l'a fait au hazard & contre la vérité. Ce célebre ennemi de notre religion avoit remarqué tant de clarté dans les prophéties de Daniël, qu'il les prenoit pour des histoires. Que Daniël ait vécu à Babylone longtems avant Antiochus Épiphane, & qu'il y ait écrit les prophéties que nous avons sous son nom, c'est ce que l'on ne peut raisonnablement contester.

Voici comme D. Calmet arrange la chronologie de Daniël.

Il fut mené à Babylone, âgé peut-être de douze ans, l'an du monde . . . . . 3398.

L'histoire de Susanne peut être arrivée l'an du monde 3401.

Le songe de Nabuchodonosor, d'une grande statue d'or, l'an du monde . . . 3402.

Le songe qu'eut le même Prince, d'un grand arbre, qui fut coupé jusqu'à la racine, l'an du monde . . . 3434.

L'année suivante Nabuchodonosor tombe dans la manie, & croit être devenu bœuf. Il remonte sur le trône l'an du monde . . . . . 3443.

La même année peut être arrivée l'histoire de la statue d'or, érigée par ce Prince.

Daniël eut la vision des quatre bêtes au commencement du règne de Balthasar, l'an du monde . . . . . 3446.

Deux ans après, il eut celle du bélier & du bouc, qui frappent des cornes l'un contre l'autre, l'an du monde . . . . . 3448.

D. Calmet met les visions de Daniël rapportées aux chapitres 9, 10, 11, 12, au commencement du règne de Darius le Mede, vers l'an du monde . . . 3449.

Enfin l'histoire de Bel & du Dragon arriva sous le règne de Cyrus, & vers l'an du monde . . . . . 3468.

DANIEL, *Daniel*, Δανιὴλ, (*a*) fils de David & d'Abigaïl du Carmel, naquit à Hébron, pendant que son pere demeuroit en ce lieu.

DANIEL, *Daniel*, Δανιὴλ, (*b*) de la famille d'Ithamar, & l'un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone.

DANIEL, *Daniel*, Δανιὴλ, (*c*) l'un de ceux qui signerent l'alliance que l'on fit avec Dieu du tems d'Esdras, quand on fut revenu de Babylone à Jérusalem. Ce Daniel pourroit bien être le même que le précédent.

(*a*) Paral. L. I. c. 3. v. 1.
(*b*) Esdr. L. I, c. 8. v. 2.
(*c*) Esdr. L. II. c. 10. v. 6.

DANNA, *Danna*, ρίνα, (*a*) ville de Paleſtine dans la tribu de Juda. Elle étoit ſituée dans les montagnes de cette tribu.

D. Calmet parle de cette ville ſous le nom de Damna; & il multiplie les villes de ce nom juſqu'à en ſuppoſer quatre. Les livres Saints ne parlent cependant que d'une ville de Damna, qu'ils mettent dans la tribu de Zabulon, & d'une ville de Danna qu'ils donnent à la tribu de Juda.

DANSANTES [les iſles]. *Voyez* Calamines.

DANSE [La], *Saltatio*, (*b*) ὄρχησις, titre d'un dialogue de Lucien. L'auteur y fait l'apologie de la Danſe & particulièrement des ballets.

DANSEUR, DANSEUSE, *Saltator*, *Saltatrix*, (*c*) celui ou celle qui danſe. Les monumens nous préſentent des Danſeurs & des Danſeuſes. Les Anciens danſoient ſouvent au ſon des inſtrumens, de la flûte, de la lyre ou de la guittare; ils étoient en habit court; & quelquefois les cheveux friſés. Les Danſeurs friſés ſe trouvent dans Cicéron & dans les autres Auteurs. On voit dans les monumens, de jeunes garçons qui danſent avec certaines choſes aux mains qu'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer; d'autres qui tiennent des crotales à la manière des Bacchantes, & qui en jouent en danſant, comme on le voit dans les danſes des bacchanales.

Les marbres Romains nous montrent quelques danſes de filles ou de nymphes qui ſe tiennent tout de ſuite par la main. Un monument, donné par D. Bernard de Monfaucon, repréſente inconteſtablement une danſe de cette eſpèce. Les filles qui ſe tiennent par la main, ſont au nombre de cinq. Ce qui eſt à remarquer, c'eſt que la première & la dernière qui ont une main libre, tiennent, l'une une eſpèce de palet, l'autre un petit bâton.

DANSEUR DE CORDE, celui qui, avec un contre poids ou ſans contre-poids dans ſes mains, marche, danſe, voltige ſur une corde de différente groſſeur, qui quelquefois eſt attachée à deux poteaux oppoſés, d'autrefois eſt tendue en l'air, lâche ou bien bandée.

Les Littérateurs qui recherchent curieuſement l'origine des choſes, prétendent que l'art de danſer ſur la corde a été inventé peu de tems après les jeux corniques, où les Grecs danſoient ſur des outres de cuir, & qui furent inſtitués en l'honneur de Bacchus, vers l'an 1345 avant Jeſus-Chriſt. Quoi qu'il en ſoit de cette opinion, il eſt toujours vrai qu'on ne peut douter de l'antiquité de cet exercice de la danſe ſur la corde, dont les Grecs firent un art très-périlleux, & qu'ils porterent au plus haut point de variété & de rafinement. De-là les noms de Neurobates, Oribates, Schœnobates, Acrobates, qu'avoient chez eux

(*a*) Joſu. c. 15. v. 49.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 906. *& ſeq.*
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monſf. T. III. p. 314, 315.

les Danſeurs de corde, ſuivant la diverſe manière dont ils exécutoient leur art.

Mercurial nous a donné dans ſa gymnaſtique, cinq figures de Danſeurs de corde, gravées d'après des pierres antiques. Les Romains nommoient leurs Danſeurs de corde *Funambuli*, & Térence en fait mention dans le prologue de ſon Hécyre; mais, pour abréger, nous renvoyons ſur ce ſujet le lecteur à la diſſertation d'un ſçavant d'Allemagne, de M. Grodeck. Nous nous contenterons d'ajoûter que les Cyzicéniens firent frapper en l'honneur de l'empereur Caracalla, une médaille inſérée & expliquée par Spon dans ſes recherches d'antiquités; & cette ſeule médaille prouve aſſez que les Danſeurs de corde faiſoient dans ce tems-là un des principaux amuſemens des grands & du peuple.

Ces danſeurs de corde exerçoient leur art de quatre différentes manières. Les premiers voltigeoient au tour d'une corde, comme une roue autour de ſon eſſieu, & s'y ſuſpendoient par les pieds, ou par le cou; les ſeconds y voloient de haut en bas, appuyés ſur l'eſtomac, ayant les bras & les jambes étendus. Les troiſièmes couroient ſur la corde tendue en droite ligne ou du haut en bas. Les derniers enfin, non ſeulement marchoient ſur une corde, mais ils y faiſoient auſſi des ſauts périlleux, & pluſieurs tours.

DANTHÉLETES, *Dantheletæ*, ſelon Tite-Live. *Voyez* Danthélites.

DANTHÉLÉTICE, *Danthéletice*, Δανθηλητικὴ, nom que Ptolémée donne au païs occupé par les Danthélites.

DANTHÉLITES, *Danthelitæ*, Δανθήλιται, (*a*) peuple Thrace. Les Danthélites, ſelon Strabon, habitoient vers le mont Æmus, du côté du Pont-Euxin. Ptolémée les place aux environs de cette montagne, du côté du couchant. Strabon dit que les Danthélites étoient du nombre des nations adonnées au pillage.

Philippe, roi de Macédoine, fut obligé de paſſer au travers du païs des Danthélites, l'an 181 avant Jeſus-Chriſt. Ces peuples étoient alors ſes alliés. Mais, les Macédoniens, à cauſe de la faim qui les preſſoit, les pillerent comme ils auroient fait leurs ennemis. Ils enleverent d'abord tout ce qu'ils trouverent dens les maiſons de la campagne, puis enfin entrerent dans les bourgs qu'ils ravagerent impitoyablement, à la honte du roi Philippe. Car, il entendoit lui-même les cris des peuples qui imploroient en vain ſa juſtice & ſa bonne foi, & prenoient à témoins de ces hoſtilités, les Dieux qui l'avoient été du traité d'alliance qu'ils avoient fait avec lui.

Le nom des Danthélites eſt écrit Danthéletes & Danthélethes, dans Tite-Live; & leur païs eſt ap-

(*a*) Strab. pag. 318. Ptolem. L. III. c. 11. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 53. L. XL. c. 22.

pellé Danthélétice dans Ptolémée.

DANUBE, *Danubius*, (*a*) Δανούβιος, l'un des plus grands fleuves de l'Europe. Il prenoit ſa ſource dans la Germanie occidentale & au Nord-oueſt du Rhin, & couloit en général du couchant au levant, & arroſoit une très-grande étendue de païs, en ſuivant toujours cette même direction.

Étienne de Byzance donne au mot *Danube* une origine Germanique, & l'explique par *trompeur* & *mal-faiſant*. Le même Étienne de Byzance dit qu'on lui avoit donné, dans un ſens contraire, le nom de *Matoas*, qu'il rend en Grec par celui d'ἄκακος, ou de facile, *innoxius*. Ce nom ne devoit pas être d'un uſage commun; car, on n'en trouve guère d'exemples. Il paroît que les deux rives du Danube, depuis ſa ſource juſqu'à Taurunum & Singidunum, ont été d'aſſez bonne heure occupées par des nations Germaniques ou Celtiques; & les plus anciens Écrivains qui aient nommé ce fleuve, Pindare & Hérodote, placent ſa ſource dans le païs des Celtes, quoique ce qu'ils diſent de la ſituation de cette ſource, montre qu'ils n'avoient que des notions très-fauſſes de la géographie de cette partie de l'Europe. Timagete n'étoit pas mieux inſtruit, lui qui dans le livre qu'il avoit écrit ſur les ports & les havres de la mer, avançoit que le Danube prenant ſa ſource dans les montagnes celtiques, qu'il nomme Riphées & Hyperborées, ſe partageoit en deux branches, dont l'une ſe jettoit dans le Pont-Euxin, l'autre dans la mer des Celtes, ou la Méditerranée; & que les Argonautes ayant ſuivi cette partie du Danube, étoient arrivés par-là dans la mer de Toſcane.

Au-deſſous de Taurunum & du confluent de la Save avec le Danube, les deux rives du fleuve étoient habitées par des peuples d'une nation abſolument différente des Celtes, par des Myſiens, par des Daces & par des Getes, qui parloient la même langue que les Thraces.

Le Danube couloit, comme on vient de le dire, de l'Occident vers l'Orient, dans une large vallée fermée par deux grandes chaînes de montagnes ſituées l'une au Midi, l'autre au Nord du fleuve. La chaîne Méridionale eſt un bras détaché des Alpes, lequel, après s'être abaiſſé en deſcendant au Midi, & avoir formé les diverſes vallées de la Styrie & de la Carinthie, occupées autrefois par les Tauriſques, les Scordiſques, les Carnes & quelques autres nations Celtiques, ſe relève vers le nord ſous le nom d'Albius ou Alpius [Alpes], pour tourner vers le levant, & pour continuer ſous

(*a*) Diod. Sicul. pag. 211. Strab. pag. 304, 305. Juſt. L. XXXII. c. 3. Pomp. Mel. p. 97. Plin. Tom. I. p. 205, 215, 216. Herod. L. II. c. 33, 34. L. IV. c. 47. *& ſeq.* Ptolem. L. II. c. 11, 16. Flor. L. III. c. 4. L. IV. c. 12. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom XII. p. 33, 35, 132. Tom. XIX. p. 578. *& ſuiv.*

cette

cette même direction jusqu'au Pont-Euxin.

Au Nord de cette longue chaîne de montagnes, dans la partie qui s'étend jusqu'au Danube, on trouvoit la Pannonie ou Pœonie, l'Illyrie, & les deux Mœsies ou Mysies, païs arrosés par des rivières considérables qui vont se jetter dans le Danube, & qui étoient occupés par la nation Sarmatique ou Illyrienne des Getes ou Mysiens, de même origine que les Thraces, & divisée en plusieurs peuples qui parloient divers dialectes d'une langue générale, dont celle des Thraces, proprement dits, étoit aussi une branche. La partie occidentale de cette vallée du Danube avoit été presque toute envahie par des colonies Celtiques & Germaniques qui en avoient chassé les premiers habitans. Au Midi de la chaîne du mont Albius ou Scordus, étoient la Liburnie, la Dalmatie, l'Épire, la Macédoine & la Thrace, païs où nous ne voyons point que les nations Germaniques & Celtiques aient jamais pénétré, du moins pour y former des établissemens fixes.

Les montagnes qui sont au Nord du Danube, suivent une direction moins régulière que celles du Sud; cette chaîne fait plusieurs détours & jette divers bras, qui, entourant des païs étendus & fertiles, les séparent absolument les uns des autres.

Les anciens ont donné au Danube deux noms différens. Un de nos Géographes modernes croit que ce qu'on appelloit Danube, étoit la partie de ce fleuve depuis sa source jusqu'à son confluent avec la Save, & que le reste delà jusqu'à la mer noire, étoit nommé Ister. Mais, comme le remarque Cellarius, il n'y a rien de moins fixe que les bornes qui appartenoient au Danube ou à l'Ister. Les Anciens n'en conviennent point du tout. Pomponius-Méla dit que ce fleuve parcourt, sous le nom de Danube, des païs immenses, qu'ensuite changeant de nom, il devient Ister. Ptolémée fixe ce changement de nom près d'Axiopolis, ville de la basse Mœsie, proche le païs des Getes. Strabon nomme Danube la partie qui est depuis la source jusqu'aux Cataractes, & Ister tout ce qui est en bas vers les Getes jusqu'au Pont-Euxin. Pline met plus haut la séparation de ces noms. Le Danube, dit-il, coulant sous ce nom chez des nations innombrables, est appellé Ister sitôt qu'il arrose l'Illyrie. Ce passage n'est pas fort clair, car l'ancienne Illyrie n'alloit point jusqu'au Danube; & pour celle du moyen âge, Pline ne peut pas en avoir parlé. Agathemer racourcit bien davantage le Danube, car il dit: L'Ister qu'on appelle Danube jusqu'à Vienne; & Xiphilin le nomme Ister au Pont de Trajan, qui étoit dans la haute Mœsie. Dans une si grande contrariété de sentimens entre les Anciens, il y auroit de la bizarrerie à en vouloir préférer l'un à l'autre, d'autant plus qu'un même Auteur en change lui-même. Florus, parlant des Daces, dit que toutes les fois que le Danube étoit

glacé, ils faiſoient des courſes & ravageoient le païs voiſin. Le même Hiſtorien dit au même endroit, que les Pannoniens étoient défendus par deux bois & trois fleuves, ſçavoir, la Drave, la Save & l'Iſter. Les Pannoniens étoient néanmoins placés plus haut que les Daces.

Les Anciens donnoient ſept bouches au Danube. Ils en détachoient la plus méridionale entre Nuiodunum & Sitioteuta; & cette branche, après avoir formé une iſle nommée Peuce, ſe jettoit dans la mer, au-deſſus du promontoire nommé Pierum. On la nommoit Peuce ou *Sacrum Oſtium*; la ſeconde embouchure étoit *Inariacium Oſtium*; la troiſième, *Pulchrum Oſtium*, ou la belle embouchure; la quatrième, *Pſeudo-ſtomum*, ou la fauſſe bouche; la cinquième, *Boreum Oſtium*, ou la bouche ſeptentrionale; la ſixième, n'eſt point nommée dans les cartes de Ptolémée; la ſeptième, étoit nommée *Tiagola*, à cauſe d'un lac de ce nom qui y déchargeoit ſes eaux mêlées avec celles du Danube. A préſent toutes ces embouchures ſe réduiſent à deux, à la hauteur de 45 d.

Le Danube forme un lac nommé Caraſou, qui ſe vuide dans la mer par un canal nommé Carahirmon. Le reſte du fleuve va vers le Nord, comme pour recevoir la Moldawe & la Pruth, après quoi il étend ſes eaux & forme un lac nommé Kulugheri; & entrant dans la Beſſarabie, il ſe diviſe en ſept branches qui ſe réuniſſent enſuite auprès de Keli. Les eaux du Danube ſont bonnes à boire.

Il y a un certain endroit près de la mer Noire, où l'on pêche un petit poiſſon, qui eſt comme un thermometre vivant, qui annonce les divers changemens de tems bien plus ſûrement que les thermometres artificiels. Il a la peau diverſifiée de pluſieurs couleurs, & deux oreilles ſur la tête ſemblables aux oreilles des ſouris; ſa gueule eſt environnée de ſix allonges pointues qui font une étoile, & ſa queue eſt tachetée comme celle d'un paon. On met ce petit poiſſon dans une bouteille de verre pleine d'eau, avec un peu de ſable au fond. Tant que l'air doit conſerver ſa ſérénité, il demeure tranquille ſur ce ſable & dans cette bouteille; & quand les pluies, les vents, les grêles & les autres intempéries des ſaiſons doivent troubler cette conſtitution, on le voit dans une agitation continuelle, ſe portant tantôt vers l'embouchure de la bouteille, tantôt vers le fond, où il remue & creuſe ſon ſable. On aſſure que pourvu que l'eau ſoit renouvellée de mois en mois, ce poiſſon vit pluſieurs années, ſans autre nourriture que celle qu'il peut tirer de cette liqueur & de l'air.

L'étendue du Danube porta les Scythes à honorer ce fleuve au-deſſus de tous les autres fleuves. Les Romains ne s'en éloignerent pas non plus, & on le trouve repréſenté comme une divinité ſur les médailles de Trajan.

Nous avons obſervé que les notions Géographiques d'Hérodote, ſur-tout par rapport au Da-

nube, n'étoient rien moins qu'exactes. La deſcription qu'il fait de ce fleuve en ſera la preuve. Un lecteur curieux ne ſera pas d'ailleurs fâché de trouver ici cette deſcription.

» Le Danube, qui eſt le plus » grand de tous les fleuves que » nous connoiſſons, eſt toujours » ſemblable à ſoi, c'eſt-à-dire, » qu'il eſt égal en hiver & en été, » & il eſt le premier qui coule de » l'Occident dans la Scythie. Il » eſt le plus grand de tous, parce » que tous les autres s'y déchargent & le rendent grand comme il eſt. Il y a cinq fleuves qui » s'y vont rendre de la Scythie ; » le premier eſt appellé Porata » par les Scythes, & par les » Grecs Pyreton ; le ſecond, » Tiarante ; le troiſième, Arare ; » le quatrième, Naparis ; & le » cinquième Ordiſſe. Le premier » dont nous avons parlé eſt grand, » & en coulant vers l'Orient il » mêle ſes eaux avec celles du » Danube. Le Tiarante eſt plus » petit, & coule plus vers l'Occident. Les trois derniers, l'Arare, le Naparis & l'Ordiſſe, » ſe vont répandre par le milieu » des deux autres dans le Danube. » Tous ces fleuves naiſſent dans » la Scythie, & ſont cauſe que » le Danube eſt ſi grand. Il n'en » reçoit des Agathyrſes qu'un » ſeul, que l'on appelle Maris. » Mais, il ſort trois grand fleuves du mont Hémus, l'Atlas, » l'Auras, & le Tibéſis qui coulent vers le Septentrion, & ſe » vont perdre tout de même » dans le Danube. L'Athres, » le Noès & l'Atarnes, paſſant par » la Thrace & par les Crobyzes, » & le Cius, qui diviſe le mont » Hémus, en deſcendant de la » Pannonie & du mont Rhodope, » ſe vont auſſi jetter dans ce » fleuve. Le fleuve d'Angre qui » vient d'Illyrie & qui va vers le » Septentrion, entre, après avoir » traverſé la plaine Triballique, » dans un autre fleuve nommé » Bronge ; le Bronge deſcend » dans le Danube, & ainſi le » Danube reçoit tout enſemble » ces deux grands fleuves. Outre » cela deux autres fleuves, ſortant d'un païs qui eſt au-deſſus » de la Croatie, l'un appellé Carpis, & l'autre Alpis vers le » Septentrion, viennent perdre » leur nom dans le Danube. Au » reſte, ce fleuve traverſe toute » l'Europe, en commençant aux » Celtes qui ſont après les Cynetes les derniers peuples de l'Europe du côté du couchant ; & » après avoir traverſé toute l'Europe, il entre en biaizant dans » la Scythie. Enfin, le Danube » eſt le plus grand de tous les » fleuves, par les dépouilles pour » ainſi dire, de ceux dont je » viens de parler, & des autres » qui le vont enfler de leurs eaux, » Toutefois à les conſidérer tous » deux par leurs eaux, ſans doute » le Nil l'emportera, parce qu'il » n'y a ni fontaine ni fleuve qui » entre dedans, & qui contribue » à le groſſir. Il me ſemble donc » que le Danube eſt égal en hiver » & en été, ſi ce n'eſt qu'en hiver » il eſt un peu plus grand que » d'ordinaire, quoiqu'il pleuve

» fort peu en hiver dans le païs, » mais qu'il y neige de tous côtés. » Or, la neige qui eſt tombée en » hiver, ſe fond en été, & groſ- » ſit le Danube en s'y répandant » de toutes parts, & non ſeule- » ment la neige fondue le groſſit, » mais encore les pluies qui ſont » abondantes en été dans cette » contrée. Comme le Soleil atti- » re plus d'eau en été qu'en hiver, » il en tombe auſſi davantage en » été qu'en hiver dans le Danube; » & cela le rend auſſi grand dans » la chaleur qu'il avoit été durant » le froid. Ainſi, toutes choſes » conſidérées, on trouvera que » le Danube eſt toujours égal. Le » Danube eſt donc le premier des » fleuves de la Scythie. «

DANUBE, *Danubius*, (*a*) Δανούβιος. Ce fleuve a été révéré comme un Dieu par différens peuples, tels que les Scythes, les Getes, les Daces, les Thraces, &c.

Le Rhin, dit D. Bernard de Montfaucon, eſt ſignifié par un vieillard qui tient un rameau, & eſt appuyé ſur une urne à la manière des fleuves. Le Danube eſt à peu près de même dans les médailles de Trajan avec l'Inſcription *DANVVIVS*. On voit le même fleuve ſur la colomne Trajane, où il paroît dans les Ondes auprès d'un antre.

DANUS, *Danus*, (*b*) l'un de ceux qui oſerent attaquer Perſée à la cour de Céphée. Mais, Perſée le perça d'un coup de fleche, qui lui paſſa par la bouche.

Il y a des éditions d'Ovide qui portent Clanis, au lieu de Danus.

DAOCHUS, *Daochus*, (*c*) Δαόχος, lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre. Il avoit contribué à ſoumettre aux Macédoniens les habitans de la Theſſalie. Il fut choiſi pour être un des Ambaſſadeurs que Philippe envoya à Thebes, pour qu'ils s'y oppoſaſſent à tout ce que les députés des Athéniens y propoſeroient.

DAONUS, ou DAOS, (*d*) *Daonus*, *Daos*, l'un des Dieux des Chaldéens. Daonus, ſelon Africain, règna vingt-neuf ſares, & dix ſeulement ſuivant Apollodore. Abydene ne lui donne non plus que dix ſares de règne. C'eſt ce dernier Auteur qui le nomme Daos.

DAORISES *ou* DAORIZES, *Daoriſi*, *Daorizi*, Δαόριζοι, (*e*) peuple Dalmate. Les Daoriſes étoient diviſés en dix ſept décuries. Ils aſſiſtoient à l'aſſemblée générale qui ſe tenoit à Narone.

DAORSÉENS, *Daorſei*, (*f*) nation Illyrienne, qui fut ſoumiſe aux Romains l'an 167 avant l'Ére Chrétienne. Elle fut déclarée non ſeulement libre, mais encore exempte de tout tribut.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV, p. 282. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 188.
(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 5.
(*c*) Plut. T. I. p. 854. Freinsh. ſuppl. in Q. Curt. L. I. c. 5. Demoſth. Orat. de Coron. pag. 521.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.
(*e*) Ptolem. L. II. c. 17. Plin. T. I. p. 178. Vell. Paterc. L. II. c. 115.
(*f*) Tit. Liv. L. XLV. c. 26.

DAPALIS, *Dapalis*, ſurnom qui fut donné à Jupiter, à l'occaſion des grands feſtins qu'on faiſoit en ſon honneur.

DAPHCA, *Daphca*, Δαφκά, (*a*) l'un des campemens des enfans d'Iſraël dans le déſert. De Sin ils vinrent à Daphca, & de Daphca à Aluz.

DAPHIDE, *Daphidas*, (*b*) certain Sophiſte, qui conſulta l'oracle d'Apollon, pour faire de ſes réponſes un ſujet de railleries. N'ayant point de cheval, il lui demanda s'il en pouvoit trouver un? L'oracle lui dit que oui, & que ce cheval le feroit tomber. Il revint en ſe moquant de l'oracle, dont il croyoit avoir trompé la ſcience; mais, il tomba entre les mains d'Attale, roi d'Aſie, dont il avoit ſouvent médit, & qui le fit précipiter du haut d'un rocher qu'on appelloit cheval.

DAPHITE, *Daphitas*, le même que Daphide. *Voyez* Daphide.

DAPHITE, *Daphitas*, Poëte & Grammairien, qui fut crucifié ſur une montagne de Magnéſie nommée Thorax, parce qu'il avoit mal parlé de quelques Princes. Ce Daphite pourroit bien être le même que Daphide le Sophiſte.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, (*c*) qu'on appelle auſſi Néro, lieu agréable, ſitué près de la ville d'Antioche, capitale de la Syrie, ſur le bord de la rivière d'Orome. Ce lieu n'étoit pas adhérant à la ville; il en étoit éloigné d'environ quarante ſtades. Il étoit célebre par ſes belles eaux, par ſes bois & par ſon temple, qui étoit un aſyle ſacré pour tous ceux qui s'y retiroient. Le grand-prêtre Onias III, craignant les entrepriſes de l'uſurpateur Ménélaüs, s'étoit retiré par précaution dans l'aſyle de Daphné. Mais, Ménélaüs ayant gagné Andronique, qui commandoit à Antioche, en l'abſence du roi Épiphane, Onias fut tiré frauduleuſement de l'aſyle, & Maſſacré par l'ordre d'Andronique.

Ce temple, que l'on voyoit à Daphné, étoit conſacré à Apollon ſurnommé Daphnéen, dont la ſtatue égaloit en grandeur celle de Jupiter Olympien. Il y avoit un autre temple conſacré à Diane, ſœur d'Apollon, & une fontaine qu'on nommoit la fontaine de Daphné. Ce lieu délicieux dans lequel on n'entroit point ſans être accompagné de maîtreſſes, & qui ne ſembloit être deſtiné qu'aux plaiſirs, ne laiſſoit pas d'être fortifié. Il y avoit une légion Romaine pour le garder; mais, l'empereur Alexandre Sévère, s'étant apperçu que pluſieurs ſoldats en étoient devenus lâches & efféminés, fit mourir quelques-uns de leurs officiers, pour n'avoir pas empêché ce déſordre. Long-tems auparavant, Pompée le Grand, charmé de la beauté de ce lieu; avoit donné de nouvelles terres

(*a*) Numer. c. 33. v. 12, 13.
(*b*) Valer. Maxim. L. I. p. 59. Cicer. de Fato. c. 5.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 49. Maccab. L. II. c. 4. v. 33, 34. Strab. pag. 719, 750. Numer. c. 34. v. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 173. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 385, 424. T. VI. pag. 38.

aux habitans, afin de rendre ce village plus ſpacieux & plus agréable. Le nom de Néro lui fut auſſi donné à cauſe de l'abondance de ſes eaux ; car *Ner* en Syriac ſignifie fontaine ou fleuve, & *Nero*, dans la langue Grecque moderne veut dire eau. En un mot, ce que Bayes étoit à l'égard de l'Italie, & Canope à l'égard de la ville d'Alexandrie, Daphné, fauxbourg d'Antioche, l'étoit à l'égard de la Syrie, c'eſt-à dire, des lieux de plaiſirs & de délices ; ce qui a donné lieu au proverbe, *vivre à la Daphné*, *Daphnicis moribus vivere*. Capitolin, en parlant de Marc-Antonin, dit que cet empereur vivoit délicieuſement à Antioche & à Daphné. En effet, tout conſpiroit à en faire un lieu agréable ; l'air y étoit le meilleur du monde ; le terroir, admirable de ſa nature, le devenoit encore plus par l'art, & étoit propre à fournir toute ſorte de fruits, pour ſatisfaire le goût le plus délicat. Deux choſes ſur-tout rendoient ce lieu charmant ; les arbres de haute futaye, accompagnés de mille petits bocages, & une abondance ſurprenante des meilleures eaux de la terre. Tant de commodités, qui ſe trouvoient ramaſſées dans le ſeul fauxbourg de Daphné, y attiroient une infinité de ces ſortes de gens, qui ne ſoupirent qu'après une vie aiſée & tranquille ; en ſorte que ce lieu ſembloit être le ſein même de la nature, où l'on ſembloit renaître, dès qu'on en avoit goûté l'air. C'eſt à peu près la peinture qu'en fait Procope.

Soſomène en parle ainſi : » Daphné eſt un fauxbourg d'An- » tioche, planté de Cyprès, & » d'autres arbres ſous leſquels tou- » tes ſortes de fleurs croiſſent dans » la ſaiſon ; les branches des ar- » bres y ſont ſi épaiſſes, qu'elles » y forment, je ne dirai pas une » ombre, mais comme un lam- » bris qui n'eſt jamais percé par » les rayons du ſoleil. L'abondan- » ce & la clarté des eaux qui ar- » roſent la terre, jointe à la pu- » reté & à la température de l'air, » rendent ce lieu-là un des plus » agréables qu'il y ait au monde. » Les Grecs ont feint que ce fut- » là que Daphné, fille du fleuve » Ladon, fut changée en un ar- » bre de ſon nom, comme elle » s'enfuyoit d'Arcadie, pour évi- » ter les pourſuites d'Apollon, » de qui elle étoit aimée ; qu'A- » pollon n'ayant pu être délivré » de ſa paſſion par ce change- » ment, embraſſa l'arbre, & ſe » fit une couronne de ſes feuilles. » Il demeura depuis très-ſouvent » au même endroit, comme en » un lieu qu'il chériſſoit plus que » nul autre. « Soſomène ajoûte que ce lieu étoit conſacré aux plaiſirs, que chacun y vivoit dans la volupté, & que les perſonnes vertueuſes auroient eu honte d'y mettre le pied. Les Païens, pourſuit cet Hiſtorien, avoient une grande vénération pour la ſtatue d'Apollon, & pour le temple magnifique que l'on croyoit avoir été bâti par Séleucus, pere d'Antiochus, qui donna ſon nom à la ville d'Antioche. Ils croyoient qu'il ſortoit de l'eau de la fontaine de Caſtalie, qui donnoit la

connoiſſance de l'avenir, & qui produiſoit un effet ſemblable à celle de Delphes. On dit qu'Adrien n'étant que dans une fortune privée, y reçut la prédiction de ſa grandeur à venir, & qu'ayant trempé une feuille de laurier dans l'eau, il lut deſſus ce qui lui devoit arriver, & que quand il fut ſur le trône, il fit boucher la fontaine, afin que perſonne n'y pût plus puiſer la connoiſſance des choſes futures.

Ovide place la ſcene des amours d'Apollon & de Daphné dans la Theſſalie; mais, à cauſe de la reſſemblance des noms & de l'agréable ſituation, il eſt aſſez indifférent pour la vérité en quel endroit on ſuppoſe ce qui eſt également fabuleux, à quelque lieu qu'on en faſſe honneur.

On dit que ſous l'empire de Conſtance, Gallus créé Céſar l'an de J. C. 351, ayant réſolu de purger Daphné de la ſuperſtition qui y règnoit, y fit tranſporter d'Antioche le corps de ſaint Babylas, qui avoit été évêque de cette ville, & qui y avoit ſouffert le martyre cent ans auparavant, ſous l'empereur Décius; & que depuis la préſence de ce Saint, comme il s'y étoit bien attendu, le démon avoit entièrement ceſſé d'y rendre ſes oracles. Mais, Julien voulant faire la guerre aux Perſes, quelque tems après, vint à Daphné pour conſulter l'oracle ſur cette guerre. Après lui avoir ſacrifié un grand nombre de victimes, l'oracle ne répondit autre choſe, ſinon que la préſence de Babylas lui fermoit la bouche. L'Empereur fort en colère, ordonna aux Chrétiens de tranſporter dans un autre lieu le corps du ſaint Évêque; mais, la nuit ſuivante, la foudre tomba ſur le temple d'Apollon, réduiſit en cendres l'autel & la ſtatue du faux dieu, & ruina preſque tout l'édifice. L'empereur Zénon fit depuis bâtir à Daphné les égliſes de ſaint Michel & de ſaint Euphémie.

Le bois de Daphné eſt nommé *Daphnenſis Lucus* par Sex. Rufus, *ſacra tempe Daphnes* par Denys le Périégete.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη. (*a*) Joſephe parle d'une fontaine de Daphné, qui augmente les eaux du Jourdain. Saint Jérôme & le Chaldéen liſent auſſi la fontaine de Daphné, où l'Hébreu porte ſimplement la fontaine, de cette ſorte: *Depuis le village d'Hénan, juſqu'à Séphama. De Séphama, ils deſcendirent à Rebla, vis-à-vis la fontaine de Daphné*; l'Hébreu *vis-à-vis la fontaine.*

Il y a aſſez d'apparence que ſaint Jérôme & les interpretes Chaldéens avoient en vue la fontaine de Daphné, près d'Antioche. Mais, ils pouvoient auſſi avoir en vue la fontaine de Daphné, voiſine du lac Séméchon, de laquelle Joſephe fait mention. Il faut pourtant convenir que le texte de Joſephe renferme quelque difficulté. Il dit que le lac Séméchon a trente ſtades de large, & ſoixan-

(*a*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 863.

te de long ; & que ſes marais s'étendent juſqu'aux campagnes de Daphné, qui ſont ſi délicieuſes, ſur-tout par leurs belles eaux, qui groſſiſſent le petit Jourdain, & qui le conduiſent dans le grand Jourdain, au-deſſus du temple du veau d'or. On ſçait que le temple du veau d'or étoit à Dan. Ainſi, il y a aſſez d'apparence qu'au lieu *des campagnes de Daphné*, il faut lire, *les campagnes de Dan.*

Le P. Bonfrérius, dans ſa carte de la Terre Sainte, marque cette fontaine dans la tribu de Nephthali, & lui donne un cours à peu près parallele à celui du Jourdain ; il place Rebla entre deux, & fait entrer ce ruiſſeau dans le lac de Saméchon ou Séméchon, entre Rebla & Aſor. Sanſon en marque la ſource un peu différemment dans ſa carte de la Terre-Sainte ; mais l'un & l'autre reconnoît cette fontaine. M. Reland l'exclut de la ſienne.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, fortereſſe bâtie dans la Thrace, ſur les bords du Danube, du tems de Conſtantin qui lui donna ſon nom ; car, on la trouve nommée *Conſtantiniana Daphne* ſur les médailles de ce Prince. Il y avoit des troupes pour la garder, qu'on appelloit les Daphnenſes de Conſtantin, & les Daphnenſes Baliſtaires, ainſi qu'on l'apprend de la notice des dignités de l'Empire. Procope place cette fortereſſe au-delà du Danube ſur ſon bord ſeptentrional ; mais, Ammien Marcellin la place en-deçà du même fleuve. Ortélius qui ne connoiſſoit pas ce lieu, s'étoit imaginé que c'étoit du fauxbourg de Daphné qu'il étoit fait mention ſur les médailles, & beaucoup de gens l'avoient ſuivi.

Ce fort ayant été démoli par les Barbares, Juſtinien le fit réparer.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, (*a*) ville de la baſſe Égypte, ſur une branche du Nil, à ſeize milles de Péluſe, ſur la route de Memphis. Antonin la nomme Daphnus. Hérodote en parle, & l'appelle *Daphnæ Peluſiæ.*

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, (*b*) fort de l'Aſie mineure dans la Lycie. Berkelius remarque que ce pourroit bien être la Daphnus que Pline met au nombre des villes qui ne ſubſiſtoient déjà plus de ſon tems.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, bain de Sicile, aux environs de Syracuſe, ſelon Cédrene & l'hiſtoire mêlée, cités par Ortélius.

DAPHNÉ [le port de], *Daphnes portus.* C'étoit un port du canal de Conſtantinople, à quatre-vingts ſtades de cette ville, & à quarante du Pont-Euxin, ſelon Arrien, dans ſon périple du Pont-Euxin. Étienne de Byzance dit que ce port étoit à la droite de ceux qui entroient dans la mer noire. Le même ſemble le diſtinguer d'un fauxbourg auſſi nommé Daphné qu'on appelloit encore *Sergium.* M. Corneille dit que c'eſt l'ancien nom de Lamia, port du détroit de Conſtantinople.

(*a*) Herod. L. II. c. 30.

(*b*) Plin. T. I. p. 279.

DAPHNÉ, *Daphné*, Δάφνη, (*a*) nymphe, fille du fleuve Pénée, ou ſelon d'autres du fleuve de Ladon. Apollon eut beau lui étaler toutes ſes perfections, elle fut ſourde à ſa voix. En punition de ce refus, elle fut changée en laurier; & cela dans le moment qu'elle fuyoit les pourſuites de ſon amant.

Pour expliquer cette fable, on peut dire que quelque Prince du nombre de ceux à qui l'amour des Belles Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Pénée, roi de Theſſalie, & la pourſuivant un jour, cette jeune Princeſſe périt ſur le bord d'un fleuve, aux yeux de ſon amant. Quelques lauriers qui pouſſerent en cet endroit, donnerent lieu à la métamorphoſe; ou plutôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un laurier, fit publier cette fable. Si nous en croyons Lylio-Géraldi, Daphné a été ainſi nommée de Δαφνῶ, *voco*, parce que le laurier fait du bruit en brûlant, *crepitat*, & comme cet arbre étoit conſacré à Apollon, de-là eſt venue, ſelon cet Auteur, la fable des amours d'Apollon & de Daphné.

Cependant, Pauſanias explique autrement cette aventure; il dit que Leucippus, fils d'Œnomaüs, roi de Piſe, celui-là même qui donna ſa fille unique Hippodamie à Pélops, étant amoureux de Daphné, ſe déguiſa en fille pour l'accompagner à la chaſſe, qu'elle aimoit fort, & ſe conſacra à Diane; ſelon la coûtume de ce tems-là. Les ſoins & les aſſiduités qu'il eut pour ſa maîtreſſe, lui acquirent bientôt ſon amitié & ſa confiance; mais Apollon ſon rival, ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du ſoleil; Daphné & ſes compagnes ayant voulu ſe baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, & celui-ci s'en étant excuſé ſur divers prétextes, elles voulurent le déshabiller, & alors Leucippus ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuerent à coups de fleche. Pauſanias mêle, comme on voit, quelque choſe de fabuleux dans cet évènement; mais, comme il eſt ſûr d'ailleurs qu'Œnomaüs avoit un fils nommé Leucippus, qui périt dans ſa jeuneſſe, à peu près comme il le raconte; pour rectifier ſa narration, il ſuffit de dire qu'un jour qu'il faiſoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme à ſe baigner, elles découvrirent ſon déguiſement & le punirent de ſon inſolence.

Les habitans d'Antioche prétendoient que l'aventure de Daphné & d'Apollon étoit arrivée dans le fauxbourg de leur ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chriſoſtôme décrit, d'après Libanus, une belle ſtatue d'Apollon, qui étoit dans ce fauxbourg. Ce dieu tenoit ſa lyre d'une main, & de l'autre une patere, avec laquelle il paroiſſoit

(*a*) Pauſ. pag. 486. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 133. T. IV. p. 171. *& ſuiv.*

faire des libations à la terre qui avoit englouti ſa maitreſſe.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, (*a*) fille du devin Tirésias, fut la première prophéteſſe de Delphes. Pauſanias nous apprend qu'elle étoit une des nymphes du mont Parnaſſe, & que ce fut la Terre elle-même qui l'établit pour rendre ſes oracles ; c'eſt-à-dire, qu'on l'élut en conſéquence d'un ordre de la Terre, qu'on avoit ſans doute conſulté ſur un choix ſi important.

Selon Diodore de Sicile, Daphné fut conſacrée à Delphes par les Épigones, comme les prémices de leurs dépouilles. Elle n'étoit pas moins ſçavante que ſon pere dans l'art de la divination, & elle y fit de tres-grands progrès, après qu'elle eut été tranſportée à Delphes. Comme elle étoit douée d'un eſprit merveilleux, elle écrivit un grand nombre d'oracles de pluſieurs manières différentes les unes des autres. On dit qu'Homère s'eſt approprié pluſieurs vers de Daphné, & qu'il s'en eſt ſervi pour l'ornement de ſes poëmes. Comme cette fille étoit ſouvent épriſe d'une fureur divine en rendant ſes réponſes, on lui donna le nom de Sibylle, qui dans la langue du païs ſignifioit enthouſiaſte.

DAPHNÉEN, *Daphnæus*, (*b*) ſurnom d'Apollon. Ce dieu fut ainſi ſurnommé de Daphné, fauxbourg d'Antioche, où il étoit particulièrement honoré; ou bien de ſes amours avec Daphné.

DAPHNÉPHORIES, *Daphnephoria*, Δαφνηφόρια, autrement Daphnophories. *Voyez* Daphnophories.

DAPHNIS, *Daphnis*, Δάφνις, (*c*) berger célebre, fut ſans contredit le plus illuſtre & le plus renommé des anciens poëtes de la Sicile, où il prit naiſſance. On lui attribuoit l'invention de l'Idylle Paſtorale, & tous les poëtes Bucoliques l'honoroient comme leur chef & comme leur héros. Les aventures de ſa vie leur fourniſſoient une riche matière pour leurs chanſons ; & tous s'étoient fait un devoir indiſpenſable de célébrer ou ſa gloire ou ſes malheurs. C'étoit même un uſage ſi établi, que l'on déſignoit quelquefois les poëtes Bucoliques par le ſeul nom de faiſeurs de chanſons ſur Daphnis.

Selon Diodore de Sicile, Daphnis naquit dans un bocage conſacré aux muſes, & ſitué au milieu des monts Héréens, dans un vallon enchanté, tout planté d'arbres, & qui étoit le plus beau canton de toute la Sicile. S'il faut s'en rapporter à la plûpart des traditions, Daphnis paſſoit pour le fils de Mercure; ſuivant quelques autres, il n'étoit que ſon favori. Théocrite paroît avoir été de ce

(*a*) Pauſ. p. 617. Diod. Sicul. p. 187. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 174.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 207.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 196, 197. Ovid. Metam. L. IV. v. 275. *& ſeq.* Virg. Eclog. 8. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 21. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 91. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 459. *& ſuiv.*

dernier ſentiment ; car, lorſque Mercure, dans ſa première Idylle, vient auprès de Daphnis mourant, pour le conſoler, il ne lui dit rien qui faſſe juger qu'il fût ſon pere ; il ne lui parle au contraire que comme un dieu qui l'aimoit, & qui compatiſſoit au malheureux état où l'amour l'avoit réduit. La mere de Daphnis, ſuivant l'opinion la plus générale, étoit une nymphe ; & cette nymphe, ſuivant quelques Anciens, étoit une fille de Roi, qui eut le malheur d'être trop ſenſible au mérite d'un amant dont l'hiſtoire n'a pas conſervé le nom, & qui s'engagea avec lui dans un commerce de galanterie, dont les ſuites la jetterent dans un extrême embarras. Elle avoit tout à craindre de la colère de ſon pere, & n'imaginoit point d'excuſes qu'elle crût capables de l'appaiſer. Eût-elle mis ſa faute ſur le compte d'un dieu ? L'eût-elle attribuée au miracle d'une pluie d'or ? Ces menſonges étoient uſés, & ne perſuadoient plus perſonne. Le parti qui lui parut le plus ſûr, fut de cacher avec ſoin l'état où elle étoit, & de faire expoſer l'enfant qui naîtroit. Il fut porté dans un bocage planté de lauriers, où les nymphes prirent ſoin de l'élever. Ce fut apparemment dans ce bocage des monts Héréens dont nous avons parlé. Des paſteurs, en ſe promenant, rencontrerent l'enfant par hazard ; ils furent bien ſurpris lorſqu'en approchant du coffret où il étoit enfermé, ils le trouverent tout plein de rayons de miel, que des abeilles y avoient dépoſé, & dont elles avoient nourri le jeune Daphnis. Cette merveille, jointe au préſage des lauriers qui l'environnoient, ſembloit leur annoncer par avance les puiſſantes faveurs dont Apollon & les Muſes devoient toujours l'honorer. Ils lui donnerent le nom de Daphnis à cauſe des lauriers appellés, en Grec Δάφναι, au milieu deſquels il avoit été expoſé.

Daphnis n'eſt pas le ſeul poëte à qui les Anciens ont donné des abeilles pour nourrices ; mais, ils n'ont fait cet honneur qu'aux grands Poëtes, & par-là nous pouvons juger de l'eſtime qu'ils faiſoient du mérite de Daphnis. Les nymphes, comme nous l'avons dit, prirent ſoin de l'élever & de le nourrir dans ſes premières années ; c'eſt-à-dire, qu'il fut élevé & nourri avec une attention particulière ; & cette première éducation ſervit non ſeulement à lui former le corps, dont la beauté paſſoit tout ce qu'on peut s'imaginer, mais elle prépara ſon ame aux grandes inſtructions que Pan & les Muſes devoient lui donner dans la ſuite. A peine fut-il hors de l'enfance, que Pan ſe chargea de ſa conduite ; il lui apprit à chanter & à jouer de la flûte ; les Muſes acheverent de le former, & lui donnerent le goût du chant & de la poëſie. L'affection des Muſes pour Daphnis avoit donné lieu à un proverbe, dont les bergers faiſoient uſage, lorſqu'ils voulurent exagérer leur habileté à chanter. Les Muſes, dit un berger dans Théocrite, m'aiment plus qu'elles n'ont aimé Daphnis ; c'é-

toit pouſſer l'hyperbole au-delà de toutes ſes bornes.

L'invention du poëme paſtoral fut le fruit des inſtructions de Pan & des Muſes, ou, pour mieux dire, fut le fruit du génie que Daphnis avoit reçu en naiſſant, & de la bonne éducation qu'on lui avoit donnée. Daphnis, dit Diodore de Sicile, par l'effet d'un génie extraordinaire, inventa le poëme & le chant bucolique, dans la forme où il s'eſt maintenu conſtamment juſqu'à ce tems-ci dans la Sicile. Ce paſſage eſt conſidérable, en ce qu'il peut fixer nos idées ſur l'origine de l'Idylle, telle que nous la voyons dans Théocrite, & dans les Poëtes qui l'ont imité. On s'eſt donné bien de la peine pour trouver l'origine de la poëſie paſtorale en général; pluſieurs peuples ſe la diſputent entr'eux, & toutes les recherches qu'on peut faire ſur ce ſujet, n'aboutiſſent qu'à nous perſuader que de tout tems les bergers, pour occuper le loiſir dont ils jouiſſoient, ſe ſont amuſés à chanter, ſans qu'on puiſſe dire en quel tems préciſément, & en quel païs ils ont commencé.

Pour cultiver avec ſuccès la muſique & la poëſie, il faut être dans une ſituation qui laiſſe à l'eſprit toute ſa liberté. Daphnis, qui avoit été élevé à la campagne parmi les troupeaux, ſe porta ſans peine à embraſſer la profeſſion de berger, comme la plus tranquille, la plus débarraſſée de ſoins, & la plus convenable à ſon inclination. On diſtinguoit dans la Sicile trois eſpèces de bergers différens entre eux dans les mœurs, dans les ſentimens & dans les richeſſes. La première eſpèce & la plus honorable étoit celle des pâtres de bœufs; la ſeconde, celle des paſteurs de brebis; & enfin celle des chevriers. Daphnis étoit un berger de la première eſpèce; tous les Écrivains Grecs, ſans exception, lui donnent le nom de Βουκόλος par excellence. Il avoit un nombreux troupeau de bœufs & de géniſſes; il s'étoit appliqué de bonne heure à connoître tout ce qui concernoit le ſoin de cette ſorte de bétail, & la beauté de ſon troupeau a fait dire que ſes bœufs & ſes géniſſes étoient freres & ſœurs du ſoleil.

On s'imagine aſſez ſur quoi rouloient principalement les chanſons de Daphnis. Dans les prairies & dans les forêts où il paſſoit les journées entières au milieu de ſes troupeaux, tantôt ſeul, tantôt dans la ſociété des autres bergers, le chant des oiſeaux, les douces haleines des zéphyrs, le murmure des ruiſſeaux, les vallons, les bois, les montagnes, les divinités champêtres qu'il voyoit poëtiquement, enfin tout ce que la campagne préſente à la vue d'objets gracieux, lui rempliſſoit l'imagination des idées les plus douces & les plus riantes, & lui fourniſſoit ſans ceſſe d'agréables matières pour ſes poëſies. Cependant, il ne s'étoit pas abſolument borné au ſoin de ſon troupeau, ni aux paiſibles amuſemens de l'eſprit; il y joignoit ſouvent les exercices du corps, & entr'autres celui de la chaſſe, pour laquelle il avoit beaucoup de

paſſion. Il s'y étoit rendu très-habile ; & l'Hiſtoire fait mention de cinq chiens excellens qu'il avoit dreſſés lui-même, & qui lui furent ſi attachés, qu'ils ne purent lui ſurvivre. A peine eut-il les yeux fermés, qu'ils ceſſerent de prendre aucune ſorte de nourriture, & pouſſerent juſqu'à leur mort des cris & des heurlemens affreux. Un ſi bel exemple de fidélité méritoit que leurs noms fuſſent tranſmis à la poſtérité ; & nous avons l'obligation à Élien de nous les avoir conſervés. Il les appelle Sanus, Podargus, Lampas, Alcimus & Théon. Ces noms traduits en notre langue ſignifient le flatteur, le rapide, l'éclair, le robuſte & le coureur.

Ce talent de Daphnis pour la chaſſe lui avoit procuré une grande liaiſon avec Diane ; elle ne faiſoit preſque point de partie où elle ne l'appellât, & dans ſes heures de délaſſement, elle prenoit beaucoup de plaiſir à l'entendre chanter ou jouer de ſa muſette. Daphnis travailla de tout ſon pouvoir à ſe rendre digne des faveurs de cette Déeſſe, par ſon zèle, par ſon aſſiduité, & par le ſoin qu'il avoit de l'amuſer par des chanſons nouvelles, où ſans doute il n'épargnoit pas ſes louanges.

Toute cette fable, réduite à ſa juſte valeur, ſignifie ſeulement que Daphnis étoit grand chaſſeur, & en même tems grand Poëte. Diane étoit la Déeſſe tutélaire des chaſſeurs ; & Daphnis, pour ſe la rendre favorable, l'invoquoit ſouvent par des cantiques de louanges en ſon honneur. L'ambition d'imiter cette Déeſſe dans ſa conduite auſſi-bien que dans ſes exercices, lui avoit inſpiré l'amour de la ſolitude ; & ce goût de ſolitude avoit pu faire croire qu'il vivoit en effet dans la ſociété de Diane & de ſes nymphes. Une autre raiſon qui l'avoit porté à vivre dans la retraite, c'eſt que ſa jeuneſſe, ſon mérite & ſa beauté avoient fait de vives impreſſions ſur un grand nombre de femmes, & que Daphnis n'avoit encore rien ſenti pour elles. Afin de ſe délivrer de leurs importunités, il s'alla cacher dans les ſolitudes du mont Etna, ſur les bords de l'Acis, petite rivière qui ſe jette dans la mer de Sicile. Il paſſoit dans ſa retraite les années avec ſon troupeau, ſes chiens & ſa muſette ; & il y vivoit heureux, parce qu'il ne connoiſſoit point encore l'amour, qui depuis fut la cauſe de tous ſes malheurs, & même de ſa mort. On ne ſçait combien dura le premier ſéjour de Daphnis au mont Etna ; mais, il paroît qu'il s'y retira plus d'une fois, & que ce lieu qu'il avoit choiſi d'abord comme un aſyle où il pourroit vivre dans un plein repos, fut depuis le témoin de ſes peines & de ſes inquiétudes. Théocrite, dans ſa première idylle, demande aux nymphes pourquoi on ne les vit point dans le tems que Daphnis étoit en proie à ſa langueur. Vous ne parûtes, leur dit-il, ni ſur les bords de l'Anapus, ni ſur le mont Etna, ni ſur les rives de l'Acis. Ainſi, nous pouvons placer dans toute cette partie de la Sicile qui s'étend depuis le païs de Syracuſe juſqu'au mont Etna,

le véritable théatre des malheureuſes aventures de Daphnis.

On convient aſſez communément que Daphnis ſe maria fort jeune ; il épouſa une femme que Théocrite, par le privilege de la poëſie, a transformée en une nymphe Naïade. Le poëte Sotithée l'appelle Thalie ; Timée, dans ſon hiſtoire Sicilienne, lui donne le nom d'Echenaïs, & Servius celui de Nomie. Cette nymphe, touchée comme pluſieurs autres du mérite & de la beauté de Daphnis, étoit parvenue à le rendre ſenſible, & l'avoit fait conſentir à l'épouſer ; mais, la crainte qu'elle eut que ſes rivales ne lui enlevaſſent un jour ſon époux, lui fit prendre des précautions pour le lier de façon qu'il ne pût jamais ſe dégager. Elle exigea de lui les ſermens les plus inviolables, & lui fit entendre qu'il étoit condamné par le deſtin à perdre la vue s'il les violoit. Daphnis, qui aimoit pour la première fois, & qui ſe croyoit capable de la plus exacte fidélité, ſe ſoumit ſans balancer à cette punition ; il réſiſta en effet avec beaucoup de courage à toutes les épreuves où l'on mit ſa conſtance & ſa vertu, juſques-là qu'une Princeſſe, fille de Roi, qui le rencontra un jour qu'il avoit mené ſes troupeaux proche de ſon château, employa inutilement les prieres, les larmes, & tous les autres ſecrets dont les femmes ſe ſervent ſi habilement pour réuſſir dans leur deſſeins. Daphnis étoit inflexible, & ſes refus irritoient de plus en plus la paſſion de la Princeſſe, dont la dernière reſſource fut de l'enivrer, & de lui faire perdre avec l'uſage de la raiſon, le ſouvenir de ſes ſermens. Si nous en croyons la plûpart des Auteurs, cette infidélité, toute involontaire qu'elle étoit, fut ſuivie ſur le champ de la punition dont il avoit été menacé. Suivant quelques traditions, d'autres infidélités, qui furent volontaires, lui attirerent juſtement la peine à laquelle il s'étoit ſoumis. On fait mention entr'autres d'une nymphe appellée Chiméra, pour laquelle il avoit ſoupiré long-tems, & dont il avoit ſouffert beaucoup de rigueurs. Cette nymphe eſt probablement la même que celle à qui Théocrite dans ſa VII.e Idylle, donne le nom de Xénée ; & c'eſt peut-être à cette même nymphe qu'Ovide dit que Daphnis donna toutes les marques d'une véritable paſſion.

Cependant, la nymphe à qui Daphnis s'étoit engagé par tant de ſermens, n'étoit pas d'humeur à ſupporter tranquillement tous ces outrages. Elle cherche de tous côtés ſon époux, dans la réſolution de ſe venger de ſa perfidie ; elle le rencontre enfin, & dans le premier tranſport de ſa jalouſe fureur, elle ſe jette ſur lui & lui arrache les yeux. On ajoûte que Daphnis implora le ſecours de Mercure ſon pere, contre la cruauté de ſa femme ; que ce Dieu l'enleva dans le ciel, & fit ſortir du lieu d'où il l'avoit enlevé, une fontaine qui depuis porta le nom de Daphnis, & qui devint célebre par les ſacrifices que les peuples de la Sicile y faiſoient tous les ans. D'autres di-

ſent que la nymphe, après lui avoir arraché les yeux, le tranſforma en un rocher. Pour la preuve de ce fait, on montroit dans la Sicile, proche de la ville de Céphalédium, un rocher qui avoit la figure d'un homme. Cette métamorphoſe étoit ſi connue & ſi triviale, qu'Ovide ne daigne pas en donner le détail; & cette fable avoit été bâtie ſur une tradition hiſtorique, qui portoit que Daphnis déſeſpéré de la perte de ſa vue, après avoir erré quelque tems de contrée en contrée, s'étoit enfin précipité du haut d'un rocher, pour terminer tout d'un coup ſa miſere & ſes ennuis.

Il ne ſera pas inutile d'examiner ici, pour quoi Ovide a donné à Daphnis l'épithete d'*Idæi*. Daphnis étoit né dans la Sicile, où il n'y a point de mont Ida. Quelques Grammairiens prétendent qu'on donnoit le nom d'Ida à toutes les hautes montagnes. Auroit-on appellé Daphnis *Idæus*, parce qu'il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie ſur les montagnes? Ou bien, lui auroit-on donné ce ſurnom à cauſe du ſéjour qu'il avoit fait en Phrygie, où il avoit ſuivi une maîtreſſe qu'on lui avoit enlevée? Quoi qu'il en ſoit, nous ne ſçavons ſi Daphnis reſta dans la Phrygie, ou s'il revint mourir dans ſa patrie. Cependant, l'hiſtoire de ce voyage eſt ancienne. Il paroît qu'elle avoit été la matière d'une tragédie de l'ancien poëte Soſibius.

On apperçoit dans tout ce que l'on vient de dire, une grande diverſité de traditions ſur les amours de Daphnis. Il en reſte une dernière par laquelle nous finirons; & c'eſt celle que Théocrite à ſuivie.

Daphnis, ſelon ce Poëte, avoit été dans ſes premières années, un grand exemple de ſageſſe & de retenue. Les pâtres de bœufs, par leur caractère, étoient plus modérés dans leurs paſſions que les autres bergers; mais, Daphnis avoit porté ce caractère juſqu'à marquer en toute occaſion beaucoup de mépris & d'averſion pour l'amour, & même juſqu'à ſe vanter qu'il ſçauroit triompher de la puiſſance de Vénus. Sa témérité fut bientôt punie. Vénus le fit paſſer en un moment, de cette ſageſſe dont il tiroit trop de vanité, aux plus grands emportemens de l'amour. La beauté d'une nymphe Naïade, dont il étoit aimé, ne fut point capable de le retenir; c'eſt en vain qu'il tente tous les moyens poſſibles pour rappeller ſa raiſon égarée; il n'eſt plus le maître de réſiſter à une force ſupérieure qui le pouſſe & le précipite. Il ſe livre avec fureur à tous les objets qui ſe préſentent à ſes yeux, & ne peut ſe fixer à aucun. Cependant, le déſordre & l'agitation continuelle de ſon eſprit le conſumerent peu à peu, & le jetterent inſenſiblement dans une langueur dont aucun remede ne put le guérir, & qui cauſa enfin ſa mort à la fleur de ſon âge.

Cette dernière tradition ne parle point de l'aveuglement de Daphnis, ſi ce n'eſt d'un aveuglement métaphorique, qui eſt peut-être le ſeul que Daphnis ait ſouf-

fert. La fiction de Théocrite ſur les bravades que Daphnis fait à Vénus, & ſur la vengeance de cette Déeſſe, peut avoir été fondée ſur ce qu'en effet Daphnis, après avoir tenu dans ſa jeuneſſe une conduite ſage & réglée, ſe ſeroit abandonné dans la ſuite par la violence de ſon tempérament, à une débauche exceſſive.

DAPHNOMANTIE, *Daphnomantia*, ſorte de divination, qui ſe faiſoit par le moyen du laurier, & qu'on nommoit ainſi parce que les Poëtes feignoient que la nymphe Daphné, en ſe dérobant aux pourſuites d'Apollon, avoit été changée en laurier.

On pratiquoit la Daphnomantie de deux manières; 1.° En jettant dans le feu une branche de laurier; ſi en brûlant elle pétilloit & faiſoit un certain bruit, on en tiroit un heureux préſage. C'étoit au contraire un mauvais ſigne quand elle brûloit tout ſimplement & ſans produire aucun ſon, comme dit Properce:

Si tacet extincto laurus aduſta foco.

L'autre manière étoit de mâcher des feuilles de laurier, qui inſpiroit, diſoit-on, le don de prophétie; auſſi les Pythies, les Sibylles & les Prêtres d'Apollon, n'omettoient-ils jamais cette cérémonie; ce qui faiſoit regarder le laurier comme le ſymbole caractériſtique de la divination.

DAPHNOPHORE, *Daphnophorus*, Δαφνοφόρος, terme qui ſignifie proprement porte-laurier. On donnoit ce nom au jeune homme qui portoit le laurier à la fête des Daphnophories. *Voyez* Daphnophories.

DAPHNOPHORIES, (*a*) *Daphnophoria*, Δαφνοφόρια, fête des Grecs, célébrée tous les neuf ans en Béotie, à l'honneur d'Apollon Iſménien, & décrite fort exactement par Proclus, dans ſa Chreſtomathie. Voici quelle en fut l'occaſion. Les Eoliens qui habitoient Arne & les lieux circonvoiſins, en étant ſortis pour obéir à un oracle, vinrent ravager le territoire de Thebes, qu'aſſiégeoient alors les Pélaſges. Les deux armées ſe trouvant en même tems dans l'obligation de chomer une fête d'Apollon, il y eut ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle les uns couperent des lauriers ſur l'Hélicon, les autres ſur les bords du fleuve Mélas, & en firent au Dieu une offrande. D'un autre côté Polématas, chef des Béotiens, vit en ſonge un jeune garçon, qui lui faiſoit préſent d'une armure complette, avec ordre de conſacrer tous les neuf ans des lauriers au même Dieu; & trois jours après ce ſonge, ce Général défit les ennemis. Il eut ſoin de célébrer la fête ordonnée; & la coûtume s'en eſt depuis conſervée religieuſement. Voici, dit Proclus, en quoi cela conſiſte.

On prend le bois d'un olivier, on le couronne de lauriers & de

(*a*) Pauſ. pag. 557. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 528. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 214. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIII. p. 261, 262.

diverſes

diverſes fleurs, & on met par-deſſus une ſphere de cuivre, à laquelle on en ſuſpend d'autres plus petites. Le milieu de ce bois eſt environné de couronnes de pourpre, moindres que celles qui en ornent le ſommet; & le bas eſt enveloppé d'une étoffe à franges, de couleur de ſafran. La ſphere ſupérieure déſigne le Soleil, qui eſt Apollon; la ſeconde repréſente la Lune, & les plus petites figurent les autres planetes & les étoiles. Les couronnes, qui ſont au nombre de trois cens ſoixante-cinq, offrent une image de la révolution annuelle. Un jeune garçon, ayant pere & mere, mene la marche; & ſon plus proche parent porte devant lui l'olivier couronné, qu'on appelle *Kopo*, Κωπώ. Le jeune garçon le ſuit, le laurier à la main, les cheveux épars, la couronne d'or ſur la tête, vêtu d'une robe brillante, qui lui deſcend juſqu'aux pieds, & ayant pour chauſſure celle qui doit ſon nom à Iphicrate. Il eſt ſuivi d'un chœur de jeunes filles, portant des branches de laurier, chantant des hymnes en équipage de ſuppliantes; & la proceſſion ſe termine au temple d'Apollon Iſménien.

DAQS. *Voyez* Aqs [d'].

DARA, *Dara*, Δαρα, (*a*) ville qui fut bâtie par Arſace, ſur la montagne de Zapaorténon. Cette place étoit ſi heureuſement ſituée, que l'on ne pouvoit rien voir ni de mieux fortifié, ni de plus embelli par la nature. Car, des roches eſcarpées l'environnoient de telle ſorte, qu'elle ſe défendoit par ſa ſeule aſſiette, ſans avoir beſoin du ſecours des hommes; & les pleines qu'elle commandoit, étoient ſi fertiles, qu'elles lui fourniſſoient toutes les choſes néceſſaires à ſon entretien. Ajoûtez à tout cela l'agrément de pluſieurs fontaines, dont les eaux toujours coulantes, l'arroſoient inceſſamment, & le voiſinage des bois qui ſervoient & à l'ornement du lieu, & au plaiſir de la chaſſe.

DARA, *Dara*, Δάρα, (*b*) fleuve de la Carmanie, ſelon Ptolémée. Pline le nomme Datas. Il tombe dans le golfe Perſique, vers la partie occidentale de l'iſle de Queizomo.

DARA, *Dara*, Δαρὰ, (*c*) le dernier des fils de Zara, étoit de la tribu de Juda.

DARABITTA, *Darabitta*, Δαραβίττα, nom d'une ville, la même que Dabéreth. *Voyez* Dabéreth.

DARADAX, *Daradax*, (*d*) Δάραδαξ, fleuve de Syrie, ſelon Xénophon. Cet Auteur dit que la largeur du Daradax à ſa ſource, étoit d'un plethre, c'eſt-à-dire, d'environ cent pieds. C'eſt-là qu'étoit le palais de Béléſis, qui avoit commandé à toute la Sytie. On y voyoit auſſi un grand & beau jardin, où ſe trouvoit tout ce que l'on pouvoit ſouhaiter dans chaque ſaiſon de l'année. Cyrus détruiſit ce jardin & brûla le palais.

DARCNOMIM, *Darcnomim*,

(*a*) Juſt. L. XLI. c. 5.
(*b*) Ptolem. L. VI. c. 8. Plin. T. I. pag. 329.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 6.
(*d*) Xenoph. p. 254.

(*a*) terme qui se trouve dans l'Hébreu du premier & du second livre d'Esdras, & il y est ordinairement traduit par *dragmas*, des dragmes. Or la dragme est une monnoie des Grecs, qui selon D. Calmet, vaut huit sols & un denier. Saint Jérôme le rend par *solidos*, des sols d'or; & les Septante, au même endroit, par des mines d'or. Dans le second livre d'Esdras, Saint Jerôme le traduit toujours par dragmas; & les septante, au même endroit, par des pièces d'or. D. Calmet croit avec M. le Pelletier de Rouen, que les Darcnomim sont la même monnoie que les Adarcnomim, & que les uns & les autres signifient des Dariques.

DARCON, *Darcon*, Δαρκὼν, (*b*) Juif, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

DARD, *Jaculum*, épieu armé par un bout d'une pointe de fer, & propre à se lancer à la main.

Ce mot vient de *Dardus*, qui se trouve dans quelques Auteurs Latins. D'autres croient qu'il vient du mot *arc*, auquel on joint l'article *de* sans apostrophe. Borel le dérive du Grec ἀρδὸς. M. Huet remarque que le mot *Dard* se trouve dans la langue de Galles dans la même signification.

DARDANÉENS, *Dardanei*, Δαρδάνεις, (*c*) peuples d'Assyrie, qui habitoient aux environs du fleuve Cynde, selon Hérodote. Mais, les commentateurs de cet Historien lisent Darnéens, au lieu de Dardanéens.

DARDANIE, *Dardania*, (*d*) Δαρδανία, contrée de l'Asie mineure, où l'on voyoit la ville de Dardanie, ainsi nommée de Dardanus qui en fut le fondateur. Strabon remarque qu'Homère appelle les habitans de cette contrée, tantôt Dardaniens, *Dardanii*, tantôt Dardanes, *Dardani*. La Dardanie s'étendoit d'un côté le long de l'Hellespont, & de l'autre le long du mont Ida, vers les sources du Granique, à peu près depuis le territoire d'Ilium jusqu'à celui d'Abyde. Ce païs avoit obéi à Énée. Il étoit au Nord de la Troade, & fit depuis partie de la Mysie mineure.

DARDANIE, *Dardania*, (*e*) Δαρδανία contrée d'Europe, qui, selon les cartes de M. d'Anville, étoit bornée au Nord par la Mœsie, au Couchant par l'Illyrie, au Midi par la Péonie, & à l'Orient par le païs des Triballes.

Pline met le païs des Dardaniens dans la Mœsie; & Ptolémée le met dans la Mœsie supérieure. Ce dernier y place quatre villes,

(*a*) Paral. L. I. c. 29. v. 7. Esdr. L. I. c. 2. v. 69. c. 8. v. 27. L. II. c. 7. v. 70. *& seq.*

(*b*) Esdr. L. II. c. 7. v. 58.

(*c*) Herod. L. I. c. 189.

(*d*) Strab. pag. 592, 593, 596, 606. Homer. Iliad. L. II. v. 891. L. XV. v. 425. L. XX. v. 215, 216.

(*e*) Diod. Sicul. p. 223. Strab. pag. 313, 315, 316. Just. L. VIII. c. 6. L. XXIV. c. 4. L. XXVIII. c. 3. L. XXIX. c. 1, 4. Tit. Liv. L. XXVI. c. 25. L. XXVII. c. 32. L. XXVIII. c. 8. L. XL. c. 57. L. XLI. c. 19. Plin. T. I. p. 180, 188, 200. Ptolem. L. III. c. 9. Crév. Hist. Rom. Tom. IV. p. 513. *& suiv.* Hist. des Emp. Tom. VI. p. 4.

Néſus, Arrhibantium, Ulpianum & Scupi.

Ces Dardaniens, ſelon Diodore de Sicile, étoient une colonie de ceux de l'Aſie mineure. Ils ſont repréſentés dans quelques Auteurs, comme une nation prévenue d'une haine immortelle contre les Macédoniens. Ce portrait n'eſt point exagéré, s'il en faut juger par ce que l'Hiſtoire nous apprend d'ailleurs des Dardaniens.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, ayant marché contr'eux, employa la ruſe pour les vaincre; & ce moyen lui réuſſit. Ptolémée, l'un des ſucceſſeurs de ce Prince, s'aviſa de mépriſer les ambaſſadeurs des Dardaniens, qui lui offroient un renfort de vingt mille combattans, & ajoûta au mépris de leurs offres cette outrageuſe bravade, que ce ſeroit bientôt fait de l'empire des Macédoniens, ſi après avoir vaincu tout l'orient avec leurs ſeules forces, ils avoient maintenant beſoin de celles des Dardaniens, pour défendre leurs frontières; qu'il avoit pour ſoldats les enfans de ceux qui avoient triomphé de toute la terre, ſous les auſpices d'Alexandre. Le roi des Dardaniens informé de cette réponſe, ſçut bien dire que le fameux royaume de Macédoine périroit bientôt par l'audace inconſidérée de ce jeune étourdi.

Sous Philippe, fils de Démétrius, ils incommoderent fort les Macédoniens; ce qui fit prendre à ce Prince la réſolution d'exterminer entièrement cette nation, & d'établir en ſa place celle des Baſtarnes. Mais, ſes tentatives n'eurent pas le ſuccès qu'il en eſpéroit. Perſée, ſon fils, eut le même deſſein; mais, il ne fut pas plus heureux. On peut voir ſous l'article des Baſtarnes le récit des guerres que ce peuple eut avec les Dardaniens. Nous ajoûterons ici que ces derniers envoyerent des ambaſſadeurs à Rome, pour informer le Sénat, que leur province étoit inondée d'une multitude de Barbares d'une grandeur giganteſque, & d'une valeur extraordinaire, avec leſquels Perſée avoit fait un traité d'alliance; qu'on y craignoit encore plus ce Prince que les Baſtarnes; qu'ils venoient implorer le ſecours de la république contre tant d'ennemis. Le Sénat envoya ſur les lieux une députation dont A. Poſtumius étoit le chef, pour examiner ſi ces plaintes étoient fondées.

Ces députés, ayant trouvé que les choſes étoient telles que les Dardaniens les avoient expoſées, firent ſur ce pied leur rapport au Sénat. Perſée s'excuſa par ſes ambaſſadeurs, & fit entendre que ce n'étoit point lui qui avoit mandé ces Barbares, & qu'il n'avoit influé en rien dans leur entrepriſe. Le Sénat, ſans approfondir davantage la choſe, ſe contenta de le faire avertir qu'il eût ſoin d'obſerver inviolablement les conditions du traité fait avec les Romains.

On trouve dans Stobée un paſſage qui ne donne pas une grande idée de la propreté des Dardaniens; car, on y lit qu'ils n'étoient lavés que trois fois, au baptême, à leurs noces, & après leur mort.

Ces peuples ne furent ſoumis aux Romains que vers l'an de Rome 679, 75 avant Jeſus-Chriſt, par C. Scribonius Curio. On détacha une partie de cette province pour en faire la Dace, ſous le règne d'Aurélien; & lorſque l'empire fut partagé en Diocèſes, la Dardanie fut de celui de la Dace. C'eſt proprement la partie méridionale de la Servie d'aujourd'hui, où ſont Nizza & Uſchub.

DARDANIE, *Dardania*, Δαρδανία nom que porta d'abord l'iſle de Samothrace. *Voyez* Samothrace.

DARDANIE, *Dardania*, (*a*) Δαρδανία, ville capitale de la Dardanie de l'Aſie mineure. Elle dut ſon nom & ſa fondation à Dardanus. Étienne de Byzance prétend qu'elle fut auſſi nommée Teucris. Cette ville étoit ſituée à neuf milles d'Abyde, & à douze milles d'Ilium. Sa diſtance de Rhœtéum étoit la même que celle où elle étoit d'Abyde.

Strabon l'appelle une ville ancienne; & il ajoûte qu'elle étoit tombée dans un tel mépris, que les Rois en avoient tranſporté pluſieurs fois les habitans à Abyde, & les avoient de même fait retourner pluſieurs fois dans leur ancienne demeure. Ce fut-là que le général Romain, Corn. Sylla & Mithridate, ſurnommé Eupator, s'aboucherent, & convinrent des conditions d'un traité de paix.

Le nom de cette ville s'écrit diverſement dans les Auteurs. On trouve Dardanie dans Homère & dans Pomponius-Méla, Dardanus dans Strabon, Dardanium dans Pline, Dardanum dans Ptolémée & dans Hérodote. Ces divers noms ont donné lieu à quelques Géographes modernes de ſuppoſer mal-à-propos différentes villes.

La ville de Dardanie devoit être ſituée peu loin d'un monaſtère Turc de Derviches, que l'on voit en ces quartiers-là. Si cette ville ne ſubſiſte plus, ſon nom ſe conſerve dans celui des Dardanelles, qui s'eſt même communiqué à d'autres détroits de mer, défendus par des châteaux. On appelle Dardanelles de Lépante, ceux qui défendent l'endroit du golfe Corinthiaque, reſſerrés par deux promontoires oppoſés, Rhium & Anti-Rhium.

Il eſt fait mention, dans l'Antiquité, d'un promontoire que Strabon appelle Dardanium, & que l'on peut croire le même que cet Auteur indique pareillement près de Dardanie, mais portant le nom de Gygès, roi de Lydie, dont il dit que la domination s'étendoit ſur toute la Troade. Pline marque à dix milles de diſtance à l'égard d'Abyde, un promontoire qu'il nomme Trapéza, apparemment à cauſe de la figure qu'il repréſente. Or, ce promontoire ne ſçauroit être, vû la diſpoſition du local, que la grande ſaillie du ri-

(*a*) Strab. p. 587, 590, 595. Homer. Iliad. L. XX. v. 215, 216. Pomp. Mel. p. 83. Plin. T. I. p. 282. Ptolem. L. V. & 8. Herod. L. V. c. 117. L. VII. c. 43. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. pag. 322, 323, 329. *& ſuiv.*

vage qui reſſerre le détroit dans les environs de Dardanie ; & les dix milles de diſtance à partir d'Abyde, ſont bien comptés en circulant par terre autour d'une anſe profonde que forme la mer dans cet intervalle. Ainſi, Trapéza & Dardanium ſont le même promontoire, que les gens de mer appellent aujourd'hui la pointe des Barbiers. On voit, par la Carte, que cette pointe eſt la première de celles qui reſſerrent le détroit en différens endroits, & que c'eſt auſſi en deçà de cette pointe que le détroit a une plus grande largeur. Or, Pline nous le fait entendre, en diſant de Trapéza, *unde ſe primùm concitat Helleſpontus.* Il ſe préſente néanmoins une difficulté dans le texte de Pline, où on lit : *Inde*, en parlant de la ville de Dardanie, *XVIII M. promontorium Trapeza.* Mais, ce qu'il y a d'eſpace entre le point de Dardanie & le promontoire, qui eſt Trapéza, ne pouvant être que d'environ deux milles, & Pline, immédiatement avant cela, ſe ſervant des ſtades dans l'indication de la diſtance que l'on trouve convenable entre Rhœtéum & Dardanie, *à Rhœteo abeſt ſtadia LXX ;* il eſt évident que la diſtance qui ſuit, conſiſte également en ſtades, & que l'*M* eſt à ſupprimer dans le texte. Comment admettroit-on dix-huit milles entre Dardanie & Trapéza, puiſqu'en reculant juſqu'à Sigée, on n'en trouveroit pas l'équivalent ?

DARDANIE, *Dardania*, Δαρδανία, ville de l'Eſpagne Tarragonoiſe. On croit que c'eſt aujourd'hui Orduna, ville de Byſcaye, dans le territoire d'Ayala, auprès du mont Dardanius, qu'on appelle à préſent *La Penna de Ordunna.*

DARDANIENS, *Dardani*, *Dardanii*, Δαρδάνιοι, peuples ainſi nommés du païs qu'ils habitoient. *Voyez* Dardanie.

DARDANIS, *Dardanis*, (*a*) Δαρδανίς, ville de la Pentapole d'Afrique, ſur le promontoire de Zéphirium, ſelon Ptolémée. Elle étoit vers les frontières de la Marmarique.

DARDANIS, *Dardanis*, (*b*) Δαρδανίς, nom que Strabon donne au promontoire qu'il appelle ailleurs Dardanium. *Voyez* Dardanium,

DARDANIUM, *Dardanium*, Δαρδάνιον, promontoire de l'Aſie mineure, ſitué près de la ville de Dardanie. *Voyez* Dardanie.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, ville fondée par Dardanus, & appellée auſſi Dardanie. *Voyez* Dardanie.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, ville d'Italie, dans l'Apulie. Cette ville étoit entourée des eaux du marais de Salpé, ſelon Lycophron ; ſur quoi ſon commentateur remarque qu'il y avoit une autre ville auſſi nommée Dardanus, au deſſus de la Macédoine, apparemment dans la Dardanie Illyrique. Il y avoit encore une autre Dardanus dans la Toſcane, s'il n'y a point de faute

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 4. (*b*) Strab. p. 595.

dans un édit du roi Didier.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*a*) nom qui, ſelon Héſychius, devint propre dans les tems poſtérieurs, à une riviè e qui couloit entre la ville d'Abyde & celle de Dardanus. Cette riviè-re porte dans Homère le nom de Rhodius.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*b*) fils de Jupiter & d'Électre, fille d'Atlas, habitoit l'iſle de Samothrace. Jaſion, ſon frere, ayant voulu ſouiller le phantome de Cérès, fut tué d'un coup de foudre. Dardanus, épouvanté de ce qui venoit d'arriver à ſon frere, ſe mit ſur un radeau, car il n'y avoit point encore de vaiſſeaux, & paſſa dans le païs qui étoit à l'oppoſite de Samothrace, païs gras & fertile, connu par le mont Ida, qui en faiſoit partie. Là règnoit pour lors Teucer, fils du fleuve Scamandre & d une nymphe. Les habitans portoient le nom de Teucriens, & la région celui de Teucrie. Teucer, après quelques entretiens qu'il eut avec Dardanus, lui donna la moitié de ſon royaume. Le nouveau ſouverain bâtit une ville dans le lieu même où il avoit abordé ſur ſon radeau. Enſuite, Teucer étant mort, Dardanus réunit toute la contrée ſous ſa domination. On dit que ſon règne fut de ſoixante-deux ans. Il eut pour ſucceſſeur, Érichthonius ſon fils.

Selon Denys d'Halicarnaſſe, Dardanus étoit originaire d'Arcadie. Un déluge arrivé de ſon tems l'ayant obligé d'en ſortir, il ſe tranſplanta dans une iſle de Thrace, qui fut d'abord nommée Dardanie, & prit enſuite le nom de Samothrace, ainſi que le dit Pauſanias, d'où il ſortit encore pour aller en Phrygie. Il avoit amené avec lui Corybas ſon neveu, fils de ſon frere Jaſion, qui y inſtitua le culte de la Mere des dieux. Dardanus tranſporta auſſi dans le même païs les dieux des Samothraces, & deux ſtatues de Pallas, dont l'une fut ſi célebre dans la ſuite, ſous le nom de *Palladium*.

Ce Palladium, ſuivant une autre tradition, lui venoit de Chryſé, fille de Pallante, qu'il avoit auſſi épouſée, & qui le lui avoit apporté en dot.

DARDANUS, *Dardanus*, (*c*) Δάρδανος, fils de Bias & frere de Laogonus. Ces deux freres, capitaines Troyens, ſe fiant ſur leurs forces, allerent fierement attaquer Achille de deſſus leurs chars. Mais, celui-ci les renverſa tous deux par terre, l'un d'un coup d'épée, & l'autre d'un coup de pique.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*d*) jeune homme d'Abyde. On dit qu'Artémiſe I en

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 331, 332.

(*b*) Homer. Iliad. L. XX. v. 215, 216. Strab. pag. 592. Virg. Æneid. L. III. v. 167, 168, 503. L. IV. v. 365. Pauſ. p. 435. Diod. Sicul. pag. 191, 192, 223. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. p. 271. Tom. IV. p. 412, 422. Tom. V. pag. 121. Tom. VII. pag. 301. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. p. 175. T. XIV. p. 199, 200.

(*c*) Homer. Iliad. L. XX. v. 460. *& ſeq.*

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 142.

étoit devenue éperdument amoureuſe. *Voyez* Artémiſe I.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*a*) pere de Zacinthe, étoit de la ville de Pſophis.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*b*) écuyer de M. Brutus. Ce fut un de ceux qui recueillirent les dernières paroles de ce grand Homme ; car, Plutarque aſſure que M. Brutus lui dit quelque choſe en particulier, peu de tems avant ſa mort.

DARDARIENS, *Dardarii*, Δαρδάριοι, (*c*) les mêmes que les Dandariens. *Voyez* Dandariens.

DARÈS, *Dares*, Δάρης, (*d*) Troyen très-riche & d'une ſageſſe conſommée. Il étoit ſacrificateur de Vulcain, & avoit deux fils, Phégée & Idée, tous deux grands capitaines, & tous deux adroits à toutes ſortes de combats.

Darès écrivit l'hiſtoire de la guerre de Troie en Grec, qu'on voyoit encore du tems d'Élien, comme il l'aſſure lui-même. Photius en parle auſſi dans ſa bibliotheque. Cette hiſtoire eſt perdue ; car celle que nous avons, & que quelques-uns diſent être une traduction de Cornélius Népos, eſt un ouvrage ſuppoſé, contre lequel les Sçavans ſe ſont inſcrits en faux, & que Glandorpius a voulu néanmoins ſoutenir. Mathurin Héret & Jean de la Lande, traduiſirent dans le ſeizième ſiècle l'hiſtoire de Darès en François. La meilleure édition eſt celle qui a été corrigée à l'uſage de M. le Dauphin, par Mademoiſelle le Fevre. Outre Darès, pluſieurs Auteurs, comme Dictys de Crete, Corinnus & Siſiphe, à ce que l'on prétend, ont écrit avant Homère de la guerre de Troie.

Selon un des manuſcrits de la bibliotheque du Roi, l'hiſtorien Darès fut mis en vers François par Godefroy de Waterford, jacobin Hibernois, & par un nommé Servais Copale, à la fin du treiſième ſiècle. On croit avoir en vers François, du douzième, cette traduction de Darès à la bibliotheque de Milan. Voici un échantillon du langage que D. Bernard de Montfaucon en a tiré.

Salemons nous enſeigne & dit,
Et s'il li hon lit-on en ſon écrit,
Que nous ne deit ſon ſens celer,
Ains ſe deit hon ſi demonſtrer.

La même traduction eſt auſſi conſervée à Paris chez les Céleſtins.

Le volume de la bibliotheque du Roi, où ſe trouve la traduction de Darès en proſe, contient pareillement celle de l'hiſtoire d'Eutrope du même tems, & celle du livre d'Ariſtote adreſſé à Alexandre le Grand, intitulé *le Secret des Secrets.*

DARÈS, *Dares*, Δάρης, (*e*) Capitaine Troyen, & en même tems excellent athlete. Il fut le ſeul qui oſa combattre contre Pâ-

(*a*) Pauſ. p. 491.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 1008.
(*c*) Plut. T. I. p. 501.
(*d*) Homer. Iliad. L. V. v. 97. *& ſeq.* Ælian. pag. 171. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVII. p. 736.
(*e*) Virg. Æneid. L. V. v. 365. *& ſeq.* L. XII. v. 363.

ris ; & dans les jeux funebres, célébrés près du tombeau d'Hector, il vainquit & tua Butès qui étoit un autre athlete redoutable & d'une taille énorme.

Il ſuivit depuis Énée ; & celui-ci, pour honorer l'anniverſaire de la mort de ſon pere Anchiſe, ayant propoſé en Sicile des combats de différente eſpèce, Darès ſe préſenta pour celui du ceſte. Le vainqueur devoit avoir pour prix un jeune taureau ayant la tête parée de rubans & de lames d'or ; & le vaincu, pour ſe conſoler, une épée & un caſque. Darès paroît donc le premier, levant ſa tête altière ; il montre ſes larges épaules, & déploie tour à tour ſes bras nerveux, dont il frappe l'air. On lui cherche un rival ; mais dans une aſſemblée ſi nombreuſe, il n'eſt perſonne qui oſe ſe meſurer avec lui. Alors, Darès ſe croit vainqueur ; il s'avance vers Énée, & ſaiſiſſant le taureau par une corne : » Seigneur, dit-il, puiſque perſonne » n'oſe combattre contre moi, » pourquoi faut-il que j'attende ? » Juſqu'à quand demeurerai-je » ici ? Ordonnez que j'emmene » ce taureau, qui eſt le prix de » la victoire. « Tous les Troyens prenant ſon parti, murmuroient, & vouloient qu'on lui donnât le prix qui avoit été promis. Cependant, le roi Aceſte apperçoit près de lui Entelle tranquillement aſſis ſur le gazon. » Entelle, lui » dit-il, toi qui as autrefois acquis » tant de gloire dans cette ſorte » de combat, ſouffriras-tu qu'à » tes yeux on enlève un ſi glo- » rieux prix, ſans qu'il ſoit diſ- » puté ? « Ces paroles ranimerent le courage d'Entelle. Il jette ſur l'arene deux ceſtes d'un poids énorme, dont Éryx avoit coûtume d'armer ſes bras, pour ce genre de combat. La vue de ces deux effroyables ceſtes, formés de ſept cuirs, garnis de plomb & de fer, ſurprit tous les ſpectateurs. Darès en eſt plus étonné que les autres, & refuſe de s'expoſer au combat contre de telles armes. Énée ſe les fait apporter ; il les ſoulève & les conſidère de tous côtés. » Si Darès, dit En- » telle, recule à la vue de ces » deux ceſtes redoutables, & ſi » le roi Énée autoriſe ſon refus, » nous combattrons avec d'autres » armes. Darès, ceſſe de trem- » bler ; je te fais grace des ceſtes » d'Éryx ; mais quitte auſſi tes » gantelets Troyens, & combat- » tons à armes égales. «

Énée fait donc apporter des ceſtes égaux, & les met lui même aux bras des deux combattans. Auſſitôt l'un & l'autre s'apprêtent au combat. Ils ſe dreſſent ſur leurs pieds, & d'un air intrépide, ils commencent tous deux à lever le bras pour ſe frapper. Chacun tâche d'abord de garantir ſa tête du coup qui le menace. Bientôt ils s'approchent, & entrelacent leurs bras. L'un plus léger, plus agile, a l'avantage de la jeuneſſe ; l'autre eſt plus maſſif, plus robuſte ; mais, il a moins d'haleine, & ſes genoux chancelent. Après avoir long-tems paré les coups de part & d'autre, ils s'en portent enfin de terribles à la tête & à la poi-

trine. On voit leurs mains redoutables chercher les tempes & les oreilles. Les joues retentiſſent ſous la peſanteur de leurs bras. Entelle cependant ſe tient ferme ſur ſes pieds ; il ſuit de l'œil & de tout le corps les mouvemens de ſon ennemi, & tâche d'eſquiver ſes coups. Darès ſemble un guerrier qui aſſiège une ville fortifiée, ou un château ſitué ſur un roc ; il parcourt toute la place, & en cherche les endroits foibles ; mais, il ne livre que de vains aſſauts.

Entelle ſe dreſſe & leve un bras, qui eût étendu ſon adverſaire à ſes pieds, ſi celui-ci n'eût prévu l'attaque. Il fait un ſaut en arrière, & ſe dérobe au coup fatal. Le bras d'Entelle ayant porté à faux, il tombe lourdement, tel qu'un vieux pin déraciné dans les forêts d'Ida ou d'Érymanthe. La jeuneſſe Troyenne & Sicilienne prend part à cet accident, & il s'éleve des cris de toutes parts. Aceſte, touché du malheur du vieux athlete ſon ami, accourt le premier, & lui aide à ſe relever. Entelle, ſans être déconcerté ni affoibli par ſa chûte, retourne au combat avec plus d'ardeur. La colère, la honte, le courage dont il ſe ſent animé, redoublent ſes forces. Il ſe jette avec fureur ſur ſon rival étonné, il le pourſuit ſans relâche, il frappe ſans meſure, tantôt de ſa main droite, tantôt de ſa gauche ; ſes coups précipités tombent ſur lui, comme la grêle ſur un toit. Il le preſſe, il l'accable.

Énée, voyant la fureur d'Entelle, ne voulut pas qu'elle allât plus loin, ni que le vainqueur ſe livrât à une cruelle vengeance. Il fit ceſſer le combat, tira de ſes mains l'infortuné Darès, & pour le conſoler, lui parla ainſi : » Mal» heureux Darès, quel a été ton » aveuglement ! Ne vois-tu pas » qu'une force ſurnaturelle a com» battu contre toi ? Rends les ar» mes à un dieu vainqueur. « Il dit, & le combat finit. Les amis de Darès le retirerent de l'arene, ſe ſoutenant à peine, penchant ſa tête languiſſante ſur ſes épaules meurtries, & vomiſſant ſes dents briſées avec des flots de ſang épais. Ils le conduiſirent en cet état vers la flotte, ſe chargerent du caſque & de l'épée promis au vaincu, & laiſſerent au vainqueur la palme & le taureau.

Darès fut tué en Italie par le roi Turnus.

DARIQUE, *Daricus*, Δαρεικὸς, (*a*) monnoie d'or, frappée au nom de Darius le Mede, que l'Écriture appelle Cyaxare II, roi des Medes.

Ce fut vers l'an 538 avant J. C., que furent frappés les Dariques, qui, pour leur beauté & leur titre, ont été préférés pendant pluſieurs ſiecles à toutes les autres monnoies de l'Aſie. Lorſque Cyrus étoit occupé à ſon expédition de Syrie, d'Égypte, & des païs circonvoiſins, Darius le Mede fit

(*a*) Paral. L. I. c. 29. v. 7. Eſdr. L. I. c. 8. v. 27. Diod. Sicul. p. 368. Xénoph. p. 252. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 469, 528. Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 24.

battre ces fameuſes pièces d'or de l'immenſe quantité de ce métal accumulée dans ſon tréſor, du butin qu'il avoit fait avec Cyrus pendant le cours de la longue guerre où ils s'engagerent. On les frappa pour la première fois à Babylone, d'où elles ſe répandirent dans tout l'Orient & juſques dans la Grece.

Suivant le docteur Bernard, le Darique peſoit deux grains plus qu'une guinée; mais, comme il étoit de pur or, n'ayant point ou preſque point d'alliage, cette monnoie, ſelon la proportion qui ſe trouve aujourd'hui entre l'or & l'argent, pouvoit valoir environ 25 ſchelins d'Angleterre.

Il eſt fait mention des Dariques dans le premier livre des Paralipomenes, comme auſſi dans Eſdras, ſous le nom d'Adarcnomim, & dans le Talmud, ſous celui de Darkonoth. Ces deux mots paroiſſent venir l'un & l'autre du Grec δαρεικοὶ, Dariques.

Au reſte, toutes les pièces d'or du même poids, & à peu près du même titre, qui furent frappées ſous les ſucceſſeurs de Darius le Mede, tant Perſes que Macédoniens d'origine, porterent le nom de Dariques, & c'eſt pour cela que cette monnoie a eu ſi longtems cours dans le monde. Il y avoit des Dariques & des demi-Dariques, comme nous avons des louis & des demi-louis.

Ce détail eſt tiré de M. Prideaux, & on ne pouvoit mieux puiſer que dans un ouvrage ſi plein de vérité, d'exactitude & d'érudition. Preſque tous nos Écrivains n'ont fait que des erreurs dans leur manière d'évaluer le Darique. De-là vient que M. Rollin en fixe la valeur à une piſtole; M. le Pelletier de Rouen à 11 livres 11 ſols 9 deniers $\frac{1}{2}$; d'autres à 19 livres 3 ſols 1 denier $\frac{1}{2}$, chacun conformément à la méthode fautive qu'il a ſuivie pour règle.

Les Dariques étoient marqués d'un archer ou tireur d'arc; car Plutarque dans les apophthegmes ou bons mots d'Agéſilaüs, rapporte que ce Grec ſe plaignoit d'avoir été chaſſé d'Aſie par trente mille archers du roi de Perſe, entendant par-là des Dariques marqués d'un archer.

DARITES, *Daritæ*, Δαρεῖται, (*a*) l'un des quatre peuples qui compoſoient la onzième Satrapie du royaume des Perſes. Cette Satrapie étoit taxée à deux cens talens.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*b*) ſurnommé le Mede. Il eſt parlé de ce Prince dans le prophete Daniël, qui nous apprend qu'il ſuccéda à l'âge de ſoixante deux ans, à Balthazar roi des Chaldéens, ou des Babyloniens. Ce Prophete ne nous dit pas qu'il y ait eu guerre entre ces deux Princes; mais, Iſaïe & Jérémie en

(*a*) Herod. L. III. c. 92.

(*b*) Dan. c. 5. v. 30, 31. c. 6. v. 1. *& ſeq* c. 9. *& ſeq. Capit.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 352, 353. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 377. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VI. pag. 417. *& ſuiv.* T. VII. pag. 458. *& ſuiv.*

patlent aſſez clairement ; ſoit qu'ils entendent les guerres que Darius le Mede fit aux Babyloniens, ou celles que leur déclara Cyrus.

Darius, étant monté ſur le trône de Babylone, jugea à propos d'établir ſix vingts Satrapes ſur ſes États, afin qu'ils en gouvernaſſent les différentes provinces. Il mit au-deſſus d'eux trois Princes, dont Daniël étoit un, afin que les Satrapes leur rendiſſent compte. Comme Daniël les ſurpaſſoit tous en autorité, & que le Roi ſongeoit à l'établir ſurintendant de tout ſon royaume, les autres complotterent de le perdre. Pour cet effet, ils engagerent le Roi à faire un édit, qui défendoit à tout homme de faire aucune demande à quelque dieu, & à quelqu'homme que ce ſût, ſinon au Roi. L'édit fut publié ; & tout le peuple l'obſerva. Mais, Daniël ayant continué à faire ſes prieres trois fois chaque jour, ſes ennemis obligerent le Roi à le faire jetter dans la foſſe aux lions ; parce qu'un Roi n'étoit plus maître de changer ce qu'il avoit une fois ordonné avec le conſeil & le conſentement des Grands. Darius fut affligé de la condamnation de Daniël ; & le lendemain de grand matin, étant allé à la foſſe des lions, & l'ayant trouvé ſain & ſauf, il le fit tirer de cette foſſe, & y fit jetter ſes accuſateurs, avec leurs femmes & leurs enfans.

Ce fut ſous Darius le Mede que Daniël eut la fameuſe viſion des ſoixante-dix ſemaines, après leſquelles le Chriſt devoit être mis à mort ; & celle des perſécutions qu'Antiochus Épiphane devoit faire ſouffrir aux Juifs.

C'eſt une grande queſtion de ſçavoir quel eſt ce Darius le Mede. Les Interpretes ſont fort partagés là-deſſus. Pluſieurs le prennent pour Cyaxare II, fils d'Aſtyage & oncle maternel de Cyrus. M. Fréret eſt bien éloigné d'adopter ce ſentiment, comme on peut le voir ſur la fin de l'article de Cyaxare II. Il y en a qui diſent que Darius le Mede eſt le même que Nabonide ; opinion que M. l'abbé Banier réfute en ces termes.

» De dire avec quelques Chronologues, que Balthaſar ayant » été tué par une conſpiration de » ſes ſujets, ils donnerent la couronne à Nabonide, Mede de » nation, ſous lequel Cyrus prit » Babylone, c'eſt préférer le ſentiment de Mégaſthène à tout ce » qu'il y a de plus formel dans » l'Écriture Sainte, & confondre » Cyaxare avec le Nabonidochus » de cet Auteur. Le dernier roi » de Babylone étoit de la famille » royale ; & Daniël l'appelle » ſouvent le fils de Nabuchodonoſor. Or, ſelon Mégaſthène, » Nabuchodonoſor étoit étranger ; Nabonide, ou comme on » voudra le nommer, eſt donc » un phantôme, à qui on donne » la place de Darius le Mede, ou » Cyaxare II, que Daniël fait » ſuccéder à Balthaſar. Celui qui » ſuccéda à Balthaſar, gouverna » l'Empire ſelon les loix des Medes & des Perſes, ainſi que le » dit Daniël ; ce qui ne peut être

» arrivé, que lorſque les Medes » & les Perſes ſe furent rendus » maîtres de cette Monarchie. » Or, comme ce Prophete aſſure » que ce fut Darius le Mede qui » en uſa ainſi immédiatement » après la mort de Balthaſar, ce » fut donc à cette mort que com- » mença la domination des Me- » des ſur la Chaldée. Darius le » Mede eſt donc Cyaxare II; » oncle de Cyrus & roi des Me- » des, & non pas un particulier » Mede d'origine, & établi à » Babylone, que les Chronolo- » gues modernes n'ont fait pa- » roître ſur la ſcene, que pour » concilier en quelque ſorte Mé- » gaſthène & Hérodote avec le » prophete Daniël, & rejetter le » Cyaxare de Xénophon. Mais, » ce que je vais dire démontre la » fauſſeté de cette prétention. En » effet, ſi le Darius Mede du » Prophete eût été Nabonido- » chus, élu par la faction des » Chaldéens, il eût certainement » ſuivi leurs loix, & non pas » celles de leurs ennemis; cepen- » dant, le prophete Daniël dit » qu'il gouverna ſes nouveaux ſu- » jets ſelon les loix des Medes & » des Perſes. Pourroit-on conce- » voir qu'un particulier qui doit » ſon élévation à une faction, eût » aſſez de crédit & aſſez peu de » politique, pour commencer ſon » règne par le renverſement des » loix de ceux qui l'ont placé ſur » le trône? A cette raiſon, j'en » ajoûte une autre encore plus » concluante. Celui qui ſuccéda » à Balthaſar, diviſa l'Empire en » cent vingt provinces, comme » le dit le même Prophete; or, » cette diviſion ne ſçauroit regar- » der le ſeul royaume de Chal- » dée, qui n'a jamais eu aſſez » d'étendue pour cela, & ne fai- » ſoit pas la ſeptième partie de » l'empire des Médo-Perſes; » donc cette diviſion ne peut » avoir été faite que par le roi des » Medes. On ne ſçauroit au reſte » ſe retrancher à dire que ces » cent vingt provinces n'étoient » que de petits diſtricts, que la » ſeule chaldée pouvoit fournir, » puiſque lorſqu'Aſſuérus, quel » qu'il ſoit, poſſédoit ces vaſtes » provinces dont il eſt parlé dans » l'Écriture, & qu'il falloit tant » de tems pour parcourir, on » n'avoit ajoûté que ſept gouver- » nemens aux cent vingt de Da- » rius. Diroit-on que, pour con- » ſerver l'ancienne diviſion, la » Chaldée ſeule fourniſſoit cent » vingt gouvernemens, & que » l'empire des Medes, des Per- » ſes, & toutes les conquêres » de Cyrus, de Cambyſe & de » ſes ſucceſſeurs, furent renfer- » mées dans ſept provinces? Cer- » tainement, il n'y auroit jamais » eu de diviſion plus ſingulière. «

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) fils d'Aſſuérus, de la race des Mèdes. C'eſt ainſi que le prophete Daniël nomme ce Prince; & on croit que c'eſt le même que le précédent.

DARIUS I, *Darius*, Δαρεῖος, (*b*) fils d'Hyſtaſpe, naquit l'an

(*a*) Dan. c. 9. v. 1.

(*b*) Herod. L. I. c. 183, 210. L. II. c.

549 ou l'an 550 avant l'Ére Chrétienne. Il eſt compté pour le huitième deſcendant d'Achéménès.

Il fut un des ſix, ou, ſelon d'autres, un des ſept d'entre les grands ſeigneurs Perſans, qui formerent le deſſein de détruire la tyrannie des Mages, & de maſſacrer le faux Smerdis, qui avoit uſurpé la couronne de Perſe. Lorſque les conjurés entrerent dans le palais, le faux Smerdis & ſon frere prirent les armes pour ſe défendre; ils bleſſerent même quelques-uns des conjurés. Un des deux freres fut tué ſur le champ; l'autre s'étant ſauvé dans une chambre plus reculée y fut pourſuivi par Gobryas & Darius. Le premier, l'ayant ſaiſi par le corps, le tenoit ſerré fortement entre ſes bras. Comme ils étoient dans les ténebres, Darius n'oſoit lui porter de coup, de peur de tuer l'autre en même tems. Gobryas, ſçachant ſon embarras, l'obligea de paſſer ſon épée à travers le corps du Mage, dût-il les percer tous deux enſemble. Mais, il le fit avec tant d'adreſſe & de bonheur que le Mage ſeul fut tué.

Dans le moment même, les mains encore enſanglantées, ils ſortirent du palais, parurent en public, expoſerent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis, & celle de ſon frere Patizite, & découvrirent toute l'impoſture. Le peuple en fut ſi tranſporté de fureur, qu'il ſe jetta ſur tous ceux qui étoient de la ſecte de l'uſurpateur, & en maſſacra autant qu'il en put rencontrer. Pour cette raiſon, le jour où cette exécution fut faite, devint dans la ſuite une fête ſolemnelle chez les Perſes, qui la ſolemniſoient avec grande joie. Elle fut appellée le maſſacre des Mages. Aucun d'eux, ce jour-là, n'oſoit paroître en public.

Quand le tumulte & le trouble, inſéparables d'un tel évènement, furent appaiſés, les Seigneurs qui avoient fait périr l'uſurpateur, tinrent conſeil, & délibérerent enſemble ſur la forme du gouvernement qu'il étoit à propos d'établir. Otane parla le premier, ſe déclara contre la Monarchie, & conclut à remettre l'autorité entre les mains du peuple. Mégabyſe, qui opina le ſecond, adoptant tout ce que le premier avoit dit contre l'État monarchique, réfuta ce qui regardoit le gouvernement populaire, & ſe rabattit à l'ariſtocratie, où un petit nombre d'hommes ſages & expérimentés ont tout le pouvoir. Darius parla le troiſième, & montra les inconvéniens

Rio. L. III. c. 12, 70. *& ſeq.* L. IV. c. 1. *& ſeq.* L. V. c. 11. *& ſeq.* L. VI. c. 1. *& ſeq.* L. VII. c. 1. *& ſeq.* L. VIII. c. 89. L. IX. c. 106. Diod. Sicul. p. 37, 60, 66, 242. Corn. Nep. in Milt. c. 3. *& ſeq.* in Alcib. c. 5. de Regib. c. 1. Juſt. L. I. c. 9, 10. L. II. c. 3, 5. *& ſeq.* L. VII. c. 3. Strab. p. 98, 100, 301, 305, 591, 638, 736, 737. Eſdr. L. I. c. 6. v. 2. *& ſeq.* c. 6. v. 1. *& ſeq.* Iſai. c. 48. v. 20. Jerem. c. 50. v. 8. c. 51. v. 6, 9, 45. Zachar. c. 2. v. 6. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 360. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 499. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 112. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 131, 132. Tom. XIV. p. 257. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 135. T. XIX. p. 65, 67. Tom. XXIII. pag. 33. *& ſuiv.*

de l'ariſtocratie, appellée autrement l'oligarchie, où règnent l'envie, la défiance, la diſcorde, le déſir de l'emporter ſur les autres, ſources naturelles des factions, des ſéditions, des meurtres, auxquels pour l'ordinaire on ne trouve de remede qu'en ſe ſoumettant à l'autorité d'un ſeul, ce qu'on appelle Monarchie, qui de tous les gouvernemens eſt le plus ſûr, le plus avantageux, rien n'étant comparable au bien que peut faire dans un État un bon Prince, dont le pouvoir égale la bonne volonté. » Enfin, dit-il, pour terminer la » queſtion par un fait qui me pa- » roît déciſif & ſans réplique, à » quelle ſorte de gouvernement » l'empire de Perſes doit-il la » grandeur où nous le voyons ? » N'eſt-ce pas à celle que je pro- » poſe ? « Tous les autres Seigneurs ſe rangerent de l'avis de Darius ; & il fut arrêté que la Monarchie ſeroit continuée ſur le même pied que Cyrus l'avoit établie.

Il ne s'agit plus que de ſçavoir qui d'entr'eux ſeroit Roi, & de déterminer la manière dont on procéderoit à cette élection. Ils crurent devoir s'en rapporter au choix des dieux. Pour cela on convint que le lendemain ils ſe trouveroient à cheval au lever du ſoleil, dans un certain endroit du fauxbourg de la ville qui fut marqué, & que celui-là ſeroit Roi dont le cheval henniroit le premier ; car, le ſoleil étant la grande divinité des Perſes, ils penſerent que de prendre cette voie, ce ſeroit lui déférer l'honneur de l'élection. L'écuyer de Darius ayant appris ce dont ils étoient convenus, s'aviſa d'un artifice pour aſſurer la couronne à ſon maître. Il attacha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où ils devoient ſe rendre le lendemain matin, & il y amena le cheval de ſon maître. Les Seigneurs s'étant trouvés le lendemain au rendez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plutôt dans l'endroit où il avoit ſenti la cavale, qu'il hennit ; ſurquoi Darius fut ſalué Roi par les autres, & placé ſur le trône, vers l'an 522 avant J. C. Ce Prince voulut tranſmettre aux ſiècles futurs ſa reconnoiſſance pour cet inſigne bienfait, & ſe fit ériger une ſtatue équeſtre avec cette inſcription : *Darius, fils d'Hyſtaſpe, a acquis le royaume de Perſe par le moyen de ſon cheval*, [le nom en étoit marqué] *& d'Œbarès ſon écuyer.*

L'empire des Perſes étant ainſi rétabli & affermi par la ſageſſe & par la valeur de ces ſept Seigneurs, ils furent élevés ſous le nouveau Roi aux plus grandes dignités, & honorés des plus grands privilèges. Ils eurent le droit d'approcher de ſa perſonne toutes les fois qu'ils le voudroient, & d'opiner les premiers ſur toutes les affaires de l'Empire. Au lieu que tous les Perſes portoient la tiare ou le turban le bout renverſé en arrière, à la réſerve du Roi qui le portoit droit, ceux-ci eurent le privilège de le porter, le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorſqu'ils attaquerent les Mages, ils l'avoient tourné de cette maniète, afin de ſe mieux reconnoî-

tre dans la confusion. Depuis ce tems-là, les rois de Perse de cette race ont toujours eu sept conseillers ainsi privilégiés.

Darius s'appelloit auparavant Ochus. Il prit le nom de Darius, qui selon Hérodote, signifie en langue Persane un vengeur, un homme qui s'oppose aux entreprises de quelqu'un, peut-être parce qu'il avoit arrêté & puni l'insolence des Mages. Il règna trente-six ans.

Avant que Darius fût nommé roi, il avoit épousé une fille de Gobryas, dont le nom n'est point connu, & en avoit eu trois fils, dont l'aîné se nommoit Artabazane. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il épousa, pour s'y affermir davantage, deux filles de Cyrus, Atosse & Artystone. La première avoit été d'abord femme de Cambyse son propre frere, & ensuite du Mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Artystone étoit encore fille lorsqu'il l'épousa, & ce fut de toutes ses femmes celle qu'il aima le plus. Il épousa aussi Parmys, fille du véritable Smerdis, frere de Cambyse, & Phédyme, fille d'Otane, par l'adresse de laquelle l'imposture du Mage avoit été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre d'enfans de l'un & de l'autre sexe.

Un des premiers soins de Darius, ce fut de règler l'état des provinces, & de mettre de l'ordre dans ses finances. Avant lui, Cyrus & Cambyse se contentoient de recevoir des peuples conquis des dons gratuits qu'on sembloit offrir volontairement, & d'exiger d'eux un certain nombre de troupes dans le besoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix & dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises, sans avoir sur pied des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes sans les soudoyer, ni de payer exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples. Pour établir donc plus d'ordre dans l'administration de ses finances, il divisa tout l'empire en vingt départemens ou gouvernemens, dont chacun devoit payer tous les ans une certaine somme au Satrape commis pour cet effet. Les sujets naturels, c'est-à-dire, les Perses, étoient exempts de toute imposition.

L'Histoire observe que Darius, en imposant ces tributs, montra une grande sagesse & une grande modération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvoient le mieux connoître le fort & le foible, & qui avoient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposoit à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, & n'excédoit point leurs forces; son intention, leur disoit-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, & qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'État. Ils répondirent tous que cette somme leur paroissoit fort raisonnable, & qu'elle ne seroit point à charge aux peuples. Il en rabattit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en-de-

çà des juſtes bornes, que de s'expoſer peut-être à paſſer au de-là.

Malgré une ſi étonnante modération, comme les impôts ont toujours quelque choſe d'odieux, les Perſes, qui avoient donné à Cyrus le nom de Pere, à Cambyſe celui de maître, n'en trouverent point d'autre pour caractériſer Darius, que celui de marchand.

Les ſommes que ce Prince tiroit par l'impoſition des tributs, montoient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui ſouffre de grandes difficultés, à quarante quatre millions.

Peu de tems après ſon élection, Darius fit mourir Intapherne, l'un des Seigneurs Perſans qui avoient conſpiré contre le faux Smerdis, à cauſe d'une injure qu'il avoit reçue de ce Seigneur. Il fit encore mourir vers le même tems Oretes, l'un des gouverneurs de l'Aſie mineure, qui avoit fait attacher à une croix Polycrate, tyran de Samos.

Il arriva quelque tems après, que Darius étant tombé de ſon cheval à la chaſſe, ſe donna une violente entorſe au pied, & que ſon talon ſe déboita. Les Égyptiens paſſoient alors pour les plus habiles dans la médecine, & le Roi en avoit pluſieurs auprès de lui. Ils entreprirent de le traiter, & déployerent tout leur art dans une occaſion ſi importante; mais, ils s'y prirent ſi mal adroitement & ſi durement, en lui maniant le pied, qu'ils lui cauſerent des douleurs incroyables; & il fut ſept jours & ſept nuits ſans dormir. quelqu'un pour lors indiqua Démocede, dont il avoit entendu parler à Sardes comme d'un médecin très habile. Il étoit actuellement en priſon. On le fit venir ſur le champ dans l'état où on le trouva, c'eſt-à-dire, avec ſes chaînes, & avec un habit fort mal propre. Le Roi lui demanda s'il avoit quelque connoiſſance de la médecine. Il le nia d'abord, par la crainte qu'il avoit que, s'il faiſoit preuve de ſon art, on ne le retînt en Perſe, & qu'il ne fût privé pour toujours de la vue de ſa patrie, pour laquelle il avoit une extrême paſſion. Darius, mécontent de ſa réponſe, ordonna qu'on le mît à la queſtion. Il fallut avouer la vérité. Voilà donc Démocede reconnu pour médecin. Il commence par appliquer des fomentations douces ſur la partie malade. L'effet du remede fut prompt. Le ſommeil revint au Roi, & en peu de jours il fut parfaitement guéri, & le talon fut remis à ſa place. Darius lui fit préſent de deux paires de chaînes d'or. Démocede lui demanda s'il prétendoit le bien récompenſer de l'heureux ſuccès de ſa cure, en doublant ſon mal. Ce mot fit rire le Roi. Il le fit conduire par les Eunuques, chez ſes femmes, pour leur montrer celui à qui il étoit redevable de ſa ſanté. Elles le comblerent toutes de préſens magnifiques, & ce jour ſeul l'enrichit extrêmement.

Darius fit faire ſon propre tombeau ſur le ſommet d'un double mont fort haut & fort eſcarpé. Quand il fut fait, il voulut l'aller voir;

voir ; mais, les Chaldéens, & encore plus ſon pere & ſa mere, l'en empêcherent. Pour eux, ils voulurent contenter leur curioſité; mais elle leur coûta cher; car, pour arriver au haut de la montagne, il falloit ſe faire tirer à force de bras & avec des cordes. Or, les Prêtres qui étoient commis pour cela, ſaiſis tout-à-coup de trayeur, à la vue d'énormes ſerpens qui infeſtoient ce lieu, ayant lâché les cordes, le pere & la mere de Darius tomberent dans un précipice, & ſe tuerent. Le Roi en fut extrêmement touché, & fit couper la tête à quatre perſonnes par la faute de qui ce malheur étoit arrivé.

La troiſième année du règne de ce Prince, qui n'étoit que la ſeconde ſelon le calcul des Juifs, les Samaritains ſuſciterent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avoient obtenu contr'eux, ſous les règnes précédens, & leur avoient fait ſignifier une défenſe de paſſer outre à la reconſtruction du temple de Jéruſalem. Mais, ſur les vives exhortations des prophetes, & ſur l'ordre exprès de Dieu, les Iſraëlites avoient depuis peu recommencé l'ouvrage interrompu pendant pluſieurs années, & le pouſſoient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obſtacle. Ils s'adreſſerent à Thatanaï, à qui Darius avoit donné le gouvernement des provinces de Syrie & de Paleſtine. Ils ſe plaignirent à lui de l'audace des Juifs, qui, de leur propre autorité, & malgré les défenſes qui leur en avoient été faites, relevoient le temple, ce qui ne pouvoit qu'être préjudiciable aux intérêts du Roi. Sur leurs plaintes, ce Gouverneur ſe rendit à Jéruſalem. Comme il étoit modéré & équitable, après qu'il eut pris connoiſſance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arrêter bruſquement & avec violence; & il s'informa des anciens Juifs qui leur avoit permis de l'entreprendre. Les Juifs lui ayant produit l'édit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui même qui y fût contraire; mais, il en écrivit au Roi, pour ſçavoir quelle ſeroit ſa volonté ſur ce ſujet. Il lui expoſa le fait de bonne foi; il lui marqua que les Juifs alléguoient en leur faveur l'édit de Cyrus, & le pria d'ordonner qu'on conſultât les regiſtres, pour ſçavoir ſi en effet Cyrus avoit donné un tel édit, & qu'il lui plût lui preſcrire ce qu'il avoit à faire dans cette rencontre. Darius ayant fait faire cette recherche, l'édit fut trouvé à Ecbatane, dans la Médie, où Cyrus étoit lorſqu'il le donna. Comme il étoit plein de reſpect pour la mémoire de ce Prince, il le confirma, & en fit dreſſer un, où celui de Cyrus étoit rappellé. Ce motif, quand il auroit été ſeul, ſeroit fort louable; mais, l'Ecriture nous apprend que ce fut Dieu lui même qui agit ſur l'eſprit & le cœur du Roi, & qui le rendit favorable aux Juifs. La teneur même de l'édit le fait aſſez connoître. Premièrement, il ordonne qu'on fourniſſe abondamment toutes les victimes, les oblations & les au-

tres dépenſes du temple ſelon que les Prêtres le demanderont. En ſecond lieu, il exige que les Prêtres de Jéruſalem, en offrant des ſacrifices au Dieu du Ciel, prient pour la conſervation de la vie du Roi & des Princes ſes enfans. Enfin, il va juſqu'à faire des imprécations contre les Rois & les peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire; par où il reconnoît clairement que le Dieu d'Iſraël eſt le maître de renverſer les royaumes de la terre & de détrôner les plus grands Rois. En vertu de cette édit, non ſeulement le peuple Juif fut autoriſé à pourſuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province.

Darius, quelque tems après, donna une preuve bien plus éclatante de ſon amour pour la juſtice, & de l'horreur qu'il avoit des délateurs, ces hommes déteſtables, ennemis par érat de tout mérite & de toute vertu. On ſent bien que nous voulons parler du célebre édit qu'il publia contre Aman, en faveur des Juifs, à la ſollicitation d'Eſther, qui avoit été ſubſtituée à Vaſthi, épouſe du Roi. Selon Uſſérius, cette Vaſthi eſt la même que celle qui eſt appellée Atoſſe par les Hiſtoriens profanes, & l'Aſſuérus de l'Écriture Sainte, le même que Darius. D'autres croient que c'eſt Artaxerxe.

Quoi qu'il en ſoit, Darius fit paroître de la reconnoiſſance dans une occaſion qui lui fait auſſi beaucoup d'honneur. Syloſon, frere de Polycrate, tyran de Samos, avoit fait autrefois préſent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors ſimple particulier, officier dans les gardes de Cambyſe, qu'il avoit ſuivi à Memphis en Égypte. Quand il fut monté ſur le trône, Syloſon alla à Suſe, ſe préſenta à la porte du palais, & ſe fit annoncer comme un Grec à qui le Roi avoit obligation. Darius, ſurpris de cette annonce, & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'étoit ſon bienfaiteur, & loin de rougir d'une aventure qui paroiſſoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une généroſité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaiſir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloſon déſiroit; l'amour de la patrie étoit ſa paſſion. Il demanda au Roi de vouloir l'y rétablir, mais ſans répandre le ſang des citoyens, & en chaſſant ſeulement de Samos celui qui en avoit uſurpé la domination depuis la mort de ſon frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers Seigneurs de ſa cour, qui s'en acquitta avec joie & avec ſuccès.

Au commencement de la cinquième année du règne de Darius, arriva la révolte de Babylone, dont la réduction lui coûta vingt mois de ſiège. Cette ville, autrefois la

maîtreſſe de l'Orient, ne pouvoit ſupporter le joug des Perſes, ſurtout depuis que le ſiège de l'empire avoit été transféré à Suſe, ce qui lui avoit fait beaucoup perdre de ſa grandeur & de ſon opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perſe, premièrement à la mort de Cambyſe, & enſuite après le maſſacre des Mages, firent ſecrétement pendant quatre ans toute ſorte de préparatifs de guerre. Lorſqu'ils crurent leur ville ſuffiſamment pourvue de proviſions pour pluſieurs années, ils leverent l'étendard de la rébellion; ce qui obligea Darius à les aſſiéger avec toutes ſes forces. Dieu continuoit d'accomplir les terribles menaces qu'il avoit faites contre Babylone, qui conſiſtoient, non ſeulement à dégrader & à humilier cette ville ſuperbe & impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu & à ſang, à l'exterminer, à la réduire en une ſolitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens ſe révoltaſſent contre Darius, & attiraſſent contr'eux toutes les forces de l'Empire; & ils furent les premiers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mêmes une partie des habitans, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs qui étoient reſtés à Babylone en aſſez grand nombre, en ſortirent avant que le ſiège fût formé, comme Iſaïe & Jérémie, long-tems auparavant, & Zacharie tout récemment, les y avoient exhortés. Voici les paroles du dernier: *Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, ſauve-toi, & fuis du païs.*

Les Babyloniens, pour faire durer plus long-tems les proviſions, & ſoûtenir plus vigoureuſement le ſiège, prirent la réſolution la plus déſeſpérée & la plus barbare dont on eût jamais oui parler; ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils raſſemblerent donc toutes les femmes & tous les enfans, & les étranglerent. Tout ce qui ne pouvoit ſervir à la guerre fut mis à mort. Il fut ſeulement permis à chaque homme de conſerver celle de ſes femmes qu'il aimoit le plus, & une ſervante pour faire l'ouvrage de la maiſon.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitans ſe croyant entièrement en ſûreté, & par leurs fortifications qui paroiſſoient imprenables, & par l'abondance des vivres qu'ils avoient amaſſés, inſultoient du haut des murs aux aſſiégeans, & les accabloient d'injures. Les Perſes, pendant dix-huit mois, mirent en uſage tout ce que la ruſe & la force peuvent dans les ſièges, & n'oublierent pas le moyen qui avoit ſi heureuſement réuſſi à Cyrus, quelques années auparavant, c'étoit de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, & Darius commençoit preſque à déſeſpérer de pouvoir ſe rendre maître de la place, lorſqu'un ſtratagême, inoui juſques là, lui en ouvrit les portes. Zopyre, l'un de ſes Généraux, s'étant fait couper le nez & les oreilles, & déchirer tout le corps de plaies, ſe

jetta en cet état dans la ville, ſe plaignant amerement de la cruauté de Darius, qu'il accuſoit de l'avoir injuſtement mis en cet état. Il ſçut ſi bien gagner la confiance des Babyloniens, qu'ils lui confierent le gouvernement de leur ville & le commandement de leurs troupes. Il s'en ſervit pour livrer la ville au Roi, qui le combla de biens & d'honneurs pour tout le reſte de ſa vie.

Dès que Darius ſe vit en poſſeſſion de Babylone, il fit enlever les cent portes, & abattre les murailles de cette ſuperbe ville, pour la mettre hors d'état de pouvoir encore ſe révolter dans la ſuite. Il pouvoit, en uſant des droits de vainqueur, exterminer tous les citoyens. Il ſe contenta d'en faire pendre trois mille de ceux qui avoient eu le plus de part à la révolte, & pardonna à tout le reſte. Et pour empêcher que la ville ne fût bientôt ſans habitans, il y envoya de toutes les provinces de l'Empire, cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étoient ſi cruellement défaits au commencement du ſiège. Voilà quel fut le ſort de Babylone, & la manière dont Dieu vengea ſur cette ville impie le cruel traitement qu'elle avoit fait aux Juifs, en attaquant ſans raiſon un peuple libre, en détruiſant ſon gouvernement, ſes loix, ſon culte; en l'arrachant à ſa patrie pour le tranſporter dans un païs étranger; en le chargeant des travaux les plus humilians de la ſervitude, & employant tout ſon pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, & qui avoit l'honneur d'en porter le nom.

Après la réduction de Babylone, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitoient cette étendue de païs qui eſt entre le Danube & le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre étoit de punir ces peuples de l'invaſion que leurs ancêtres avoient faite autrefois dans l'Aſie. Mais, dans le fond, Darius n'avoit d'autre but que de ſatisfaire ſon ambition, & d'étendre ſes conquêtes. Son frere Artabane, pour qui il avoit un grand reſpect, & qui de ſon côté n'avoit pas moins de zèle pour les véritables intérêts du Roi, ſe crut obligé dans cette occaſion de lui découvrir ſes ſentimens avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. » Grand » Prince, lui dit-il, ceux qui » forment quelque grande entre- » priſe, doivent conſidérer avec » ſoin ſi elle ſera utile ou préju- » diciable à l'État, ſi l'exécution » en ſera aiſée ou difficile, ſi elle » pourra contribuer ou nuire à » leur gloire; enfin ſi elle eſt con- » forme ou contraire aux règles » de la juſtice. Je ne vois point, » Seigneur, quand même vous » ſeriez aſſuré du ſuccès, quel » avantage vous pouvez attendre » de la guerre que vous entre- » prenez contre les Scythes. Ce » ſont des peuples ſéparés de » votre empire par de longs eſ- » paces de terre & de mer, qui » habitent de vaſtes déſerts, qui » ſont ſans villes, ſans établiſſe- » mens, ſans richeſſes. Qu'y a-t-il

» à gagner pour vos troupes dans
» une telle expédition, ou plutôt
» que n'y a-t-il point à perdre?
» Accoûtumés comme ils ſont à
» paſſer d'une contrée dans une
» autre, s'ils s'aviſent de prendre
» la fuite devant vous, non par
» crainte ou par lâcheté, car ils
» ſont très-courageux & très-
» aguerris, mais dans le deſſein
» de haraſſer & de ruiner votre
» armée, par de continuelles & de
» pénibles courſes, que devien-
» drons-nous dans un païs incul-
» te, ſtérile, & dénué de tout,
» où nous ne trouverons ni four-
» rage pour nos chevaux, ni
» nourriture pour nos ſoldats? Je
» crains, Seigneur, qu'une fauſſe
» idée de gloire, & des conſeils
» flatteurs, ne vous précipitent
» dans une guerre qui pourra
» tourner à la honte de la nation.
» Vous jouiſſez d'une paix tran-
» quille au milieu de vos peuples,
» dont vous faites l'admiration &
» le bonheur. Vous ſçavez que
» les Dieux ne vous ont placé
» ſur ce trône, que pour être le
» coadjuteur, ou plutôt le miniſ-
» tre de leur bonté encore plus
» que de leur puiſſance. Vous
» vous piquez d'être le protec-
» teur, le tuteur, le pere de vos
» ſujets; & vous nous répétez ſou-
» vent, parce que vous le penſez
» ainſi, que vous ne vous croyez
» Roi, que pour les rendre heu-
» reux. Quelle joie pour vous,
» grand Prince, d'être la ſource
» de tant de biens, & de faire
» vivre à l'ombre de votre nom,
» tant de peuples dans un ſi ai-
» mable repos! La gloire d'un
» Roi qui aime ſon peuple, &
» qui, loin de faire la guerre aux
» nations voiſines ou éloignées,
» les empêche de l'avoir entr'el-
» les, n'eſt-elle pas infiniment
» plus touchante que celle de
» ravager la terre, en répandant
» par-tout le carnage, le trouble,
» l'horreur, la conſternation, le
» déſeſpoir? Mais un dernier mo-
» tif doit encore faire plus d'im-
» preſſion ſur votre eſprit que
» tous les autres, c'eſt celui de la
» juſtice. Vous n'êtes point,
» graces aux Dieux, de ces Prin-
» ces qui ne reconnoiſſent d'au-
» tre loi que celle du plus fort,
» & qui regardent comme un
» privilege attaché à la royauté,
» à l'excluſion des ſimples parti-
» culiers, d'envahir le bien d'au-
» trui. Vous ne faites point con-
» ſiſter votre grandeur à pouvoir
» tout ce que vous voulez, mais
» à ne vouloir que ce que vous
» pouvez ſelon les loix, & ce que
» vous devez. En effet, ſera-t-on
» injuſte & raviſſeur, quand on
» ne prend que quelques arpens
» de terre à ſon voiſin? Et ſera-t-
» on juſte, ſera-t-on héros,
» quand on uſurpe & quand on
» envahit des provinces entières?
» Or, j'oſe vous demander, Sei-
» gneur, quel titre avez vous
» ſur la Scythie? Quel tort vous
» ont fait les Scythes? Quelle
» raiſon pouvez-vous alléguer
» pour leur déclarer la guerre?
» Celle que vous avez portée
» contre les Babyloniens, étoit
» en même tems & néceſſaire &
» juſte; auſſi les Dieux l'ont-ils
» favoriſée d'un heureux ſuccès.

» C'eſt à vous, Seigneur, de ju-
» ger ſi celle que vous entrepre-
» nez maintenant, a les mêmes
» caractères. «

Il n'y avoit que le zèle généreux d'un frere uniquement occupé de la gloire de ſon Prince & du bien public, qui pût inſpirer une telle liberté; mais auſſi il n'y avoit du côté du Prince, qu'une parfaite modération capable de la ſouffrir. Darius, comme Tacite le remarque d'un grand Empereur, avoit ſçu joindre deux choſes, qui pour l'ordinaire ſont inalliables, la ſouveraineté & la liberté. Loin de ſe choquer de celle que ſon frere avoit priſe, il le remercia de ſon conſeil, mais il n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit de Suſe à la tête d'une armée de ſept cens mille hommes; ſa flotte étoit de ſix cens vaiſſeaux; compoſée principalement d'Ioniens, & d'autres nations Grecques, qui habitoient les côtes de l'Aſie mineure & de l'Helleſpont. Il marcha vers le Boſphore de Thrace, qu'il paſſa ſur un pont de bateaux; après quoi, s'étant rendu maître de toute la Thrace, il arriva ſur les bords du Danube, appellé autrement Iſter, où il avoit ordonné à ſa flotte de le venir joindre. Il érigea en pluſieurs endroits de ſon paſſage, des colomnes avec des Inſcriptions magnifiques, dans l'une deſquelles il s'appelloit *LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES.*

Après avoir paſſé le Danube ſur un pont de bateaux, il avoit deſſein de le rompre, afin de ne point affoiblir ſon armée par le gros détachement des troupes qu'il ſeroit obligé de laiſſer à ſa garde. Un de ſes officiers lui repréſenta qu'il étoit bon de ſe réſerver cette reſſource en cas de quelque accident fâcheux dans la guerre qu'il entreprenoit. Il le crut, & confia la garde du pont aux Ioniens qui l'avoient conſtruit, avec permiſſion de s'en retourner chez eux s'il ne revenoit pas dans l'eſpace de deux mois; puis il s'avança dans la Scythie.

Dès que les Scythes eurent appris que Darius marchoit contre eux, ils délibérerent enſemble ſur les meſures qu'ils devoient prendre. Ils ſentirent bien qu'ils n'étoient pas en état de réſiſter ſeuls à un ennemi ſi formidable. Ils députerent vers tous les peuples voiſins, pour leur demander du ſecours, en leur remontrant que le danger étoit commun, & qu'ils avoient tous un égal intérêt à repouſſer un ennemi qui en vouloit à tous. Quelques-uns répondirent favorablement à leurs demandes; d'autres refuſerent abſolument d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point, & ils eurent bientôt lieu de s'en repentir.

Les Scythes avoient pris la ſage précaution de mettre en ſûreté leurs femmes & leurs enfans, en les faiſant paſſer ſur des chariots vers les parties les plus Septentrionales, avec tous leurs troupeaux, ne ſe réſervant que ce qui étoit néceſſaire à l'armée pour les vivres. Ils avoient eu ſoin auſſi de boucher tous les puits & toutes les fontaines, & de conſumer

tous les fourrages dans les lieux où les Perſes devoient paſſer. Ils allerent donc à leur rencontre avec leurs alliés, non pour leur livrer combat, ils avoient bien réſolu de l'éviter, mais pour les attirer dans les lieux où ils avoient intérêt qu'ils vinſſent. En effet, dès que les Perſes paroiſſoient vouloir les attaquer, ils ſe retiroient toujours devant eux, en avançant dans le païs; & ils les conduiſirent ainſi de contrée en contrée, chez tous les peuples qui avoient refuſé d'entrer dans leur alliance, dont les terres furent entièrement ravagées.

Mais, plus Darius s'avançoit dans le païs, plus ſon armée avoit à ſouffrir. Elle étoit réduite à une fort grande extrêmité, lorſqu'il arriva de la part des Scythes un héraut, chargé d'offrir pour préſens à Darius, un oiſeau, une ſouris, une grenouille, & cinq flêches. Il demanda ce que ſignifioient ces préſens. L'officier répondit qu'il avoit ordre ſimplement de les lui offrir, & rien de plus; que c'étoit à lui d'en pénétrer la ſignification. Ce Prince conclut d'abord que les Scythes lui livroient la terre & l'eau, marquées par la ſouris & la grenouille; leur cavalerie, qui avoit la légèreté des oiſeaux; leurs propres perſonnes & leurs armes, déſignées par les flêches. Gobryas, l'un des ſept qui avoient conjuré contre le Mage, donna un autre ſens à l'énigme. » Sçachez, dit-il » aux Perſes, que ſi vous ne vous » envolez dans l'air comme les » oiſeaux, ou ſi vous ne vous » cachez dans la terre comme les » ſouris, ou ſi vous ne vous en- » foncez dans l'eau comme les » grenouilles, vous ne pouvez » échapper aux flêches des Scy- » thes. «

En effet, l'armée entière conduite dans une région vaſte, inculte, déſerte, & abſolument deſtituée d'eau, ſe trouva expoſée à un danger preſque inévitable de périr; & Darius lui-même ne fut pas exempt de ce péril. Il dut ſon ſalut à un chameau, qui, chargé d'eau, le ſuivit avec beaucoup de peine dans cet affreux déſert. Le Prince n'oublia pas ſon bienfaiteur. Pour le récompenſer du ſervice qu'il lui avoit rendu, & des fatigues qu'il avoit eſſayées, à ſon retour en Aſie, il lui aſſigna pour ſa nourriture, un certain endroit qu'il poſſédoit en propre, & qu'on nomma pour cette raiſon Gaugamele, c'eſt-à dire, en langue Perſanne, maiſon du chameau.

Darius ne délibéra pas davantage, & il ſe vit forcé malgré lui de renoncer à ſa folle entrepriſe. On ſongea donc ſérieuſement au retour, & l'on jugea bien qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perſes allumerent beaucoup de feu à l'ordinaire, & ayant laiſſé dans le camp les vieillards & les malades, avec tous les ânes qui faiſoient beaucoup de bruit, ils ſe mirent en marche pour regagner le Danube. Ils y arriverent de nuit; & Darius, trouvant le pont rompu, ne douta point que les Ioniens ne ſe fuſſent retirés, & pour lors il ſe

crut perdu. On appella à haute voix Hyſtiée le Miléſien, qui répondit enfin, & tira le Roi d'inquiétude. Le pont fut entièrement rétabli. Darius repaſſa le Danube, & vint dans la Thrace. Il y laiſſa Mégabyſe, un de ſes premiers généraux, avec une partie de ſon armée, pour achever la conquête de ce païs-là, & le ſoumettre entièrement à ſon obéiſſance; après quoi, il repaſſa le Boſphore avec le reſte de ſes troupes, & ſe retira à Sardes, où il paſſa tout l'hiver, & la plus grande partie de l'année ſuivante, pour rafraîchir ſes troupes qui avoient extrêmement ſouffert dans cette expédition, auſſi malheureuſe que mal concertée.

Durant ſon ſéjour à Sardes, Darius ayant été pleinement informé qu'il devoit ſon ſalut & celui de toute ſon armée à Hyſtiée, qui avoit perſuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont ſur le Danube, le fit venir à ſa cour, & lui dit de demander hardiment la récompenſe qu'il ſouhaitoit. Hyſtiée lui demanda Mircine d'Édonis, territoire ſur le fleuve du Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir ſa demande. Mais, Mégabyſe s'apperçut bientôt du préjudice que cela pourroit apporter aux affaires du Roi dans ces quartiers-là. A ſon retour à Sardes, il en parla à Darius, qui goûta fort toutes ſes raiſons, & manda à Hyſtiée de le venir trouver à Sardes, ſous prétexte qu'ayant de grands deſſeins en vue, il avoit beſoin de ſes conſeils. L'ayant ainſi attiré à ſa cour, il l'emmena avec lui à Suſe, lui faiſant entendre qu'il ſçavoit faire tout le cas qu'il devoit d'un ami auſſi fidele & auſſi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendoient bien précieux, & dont il lui avoit donné d'éclatantes preuves dans ſon voyage en Scythie; qu'au reſte, il trouveroit en Perſe de quoi ſe dédommager avantageuſement de tout ce qu'il pourroit quitter. Hyſtiée, flatté agréablement d'une diſtinction ſi honorable, & d'ailleurs ſe voyant dans la néceſſité d'obéir, accompagna Darius à Suſe, & établit Ariſtagore pour gouverner à Milet en ſa place.

La treizième année de ſon règne, Darius voulant étendre ſa domination du côté de l'Orient, pour ſe faciliter la conquête de ces païs-là, forma le deſſein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet, il fit conſtruire & équiper une flotte à Caſpatyre, ville ſituée ſur l'Inde, & en pluſieurs autres endroits, ſur le même fleuve, juſqu'aux frontières de Scythie. Il en donna le commandement à Scylax, Grec de Caryandie, ville de Carie, qui entendoit parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de deſcendre ce fleuve, & de découvrir, autant qu'il lui ſeroit poſſible, tous les païs qui étoient le long de ſes bords d'un & d'autre côté juſqu'à ſon embouchure, de paſſer de-là dans l'Océan méridional, & de prendre enſuite ſa route vers l'Occident, pour retourner par-là dans ſon païs. Scylax ayant exac-

tement exécuté ſes ordres, revint à Suſe, où il rendit compte au Roi de ſes découvertes. Après cela, Darius entra dans les Indes avec une armée, & réduiſit tout ce grand païs ſous ſa domination. On s'attendroit naturellement à connoître les circonſtances d'une guerre ſi importante. Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend ſeulement que le païs des Indes faiſoit le vingtième des gouvernemens de l'empire de ce Prince, & qu'il lui rapportoit tous les ans trois cens talens d'or, ce qui monte à près d'onze millions.

La guerre entre les Perſes & les Grecs éclata à l'occaſion d'Ariſtagore, qui commandoit dans Milet pour Hyſtiée ſon beau-pere. Aprés avoir donné retraite à quelques bannis de l'iſle de Naxos, il entreprit une guerre, dans laquelle il engagea Darius, la première année de la 69.e Olympiade, 504 ans avant Jeſus-Chriſt. Artapherne, frere de ce Prince, & Satrape d'Ionie, arma deux cens vaiſſeaux, & attaqua vainement l'iſle de Naxos, conjointement avec Ariſtagore, qui changea peu après de parti. Ce perfide fit ſoulever l'Ionie, ſe mit à la tête des Grecs, & ſecouru par les Athéniens qui armerent contre les Perſes par terre & par mer, il alla brûler la ville de Sardes, qui fut entièrement conſumée, hors la citadelle où réſidoit Artapherne.

Darius fut outré d'un tel affront, & inſtruit de la part que les Athéniens y avoient eue, il réſolut dès ce tems-là de faire la guerre à la Grece. & afin qu'il ne vint jamais à l'oublier, il ordonna à un de ſes officiers de lui dire à haute voix, chaque jour lorſqu'il prendroit ſon repas: *Seigneur, ſouvenez-vous des Athéniens.* Il commença à exécuter ſon deſſein la vingt-huitième année de ſon règne. Ayant appellé tous ſes autres Généraux, il envoya Mardonius, fils de Gobryas, jeune Seigneur qui venoit d'épouſer une de ſes filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Aſie, avec ordre de faire une invaſion dans la Grece, & de le venger des Athéniens & des Érétriens pour l'incendie de Sardes. Le Prince montroit peu de ſageſſe dans ce choix, où il préféroit un jeune homme de faveur à ſes plus vieux & plus expérimentés généraux, ſur-tout dans une guerre très-difficile, dont le ſuccès lui tenoit fort à cœur, & qui intéreſſoit infiniment la gloire de ſon règne. La qualité de gendre du Roi pouvoit augmenter ſon crédit, mais n'ajoûtoit rien à ſon mérite, & ne le rendoit pas excellent Général.

A ſon arrivée dans la Macédoine, où il étoit paſſé avec l'armée de terre, après avoir traverſé la Thrace, tout le païs, effrayé de ſa puiſſance, ſe ſoumit. Mais, ſa flotte, ayant voulu doubler le mont Athos pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une ſi violente tempête, que plus de trois cens vaiſſeaux, avec plus de vingt mille hommes, y périrent. Dans le même tems, l'armée de terre reçut un échec

non moins considérable ; car, comme elle campoit dans un lieu peu sûr, les Thraces tomberent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, & blesserent Mardonius lui même. Tous ces mauvais succès l'obligerent bientôt après de retourner en Asie avec la honte & la douleur d'avoir mal réussi dans cette expédition, tant par terre que par mer.

Darius, s'appercevant trop tard que la jeunesse & le peu d'expérience de Mardonius étoient la cause de l'échec qu'avoient reçu ses troupes, le rappella, & mit dans la suite à sa place deux autres Généraux, Datis, Mede de nation, & Artapherne, fils d'Artapherne son frere, qui avoit été gouverneur de Sardes. Ce Prince songeoit sérieusement à mettre en exécution le grand dessein qu'il rouloit depuis long-tems dans son esprit; c'étoit d'attaquer la Grece avec toutes ses forces, & sur-tout de tirer une illustre vengeance des Athéniens, & de ceux d'Érétrie, dont l'entreprise contre Sardes lui étoit toujours présente.

Darius, avant que de s'engager entièrement dans cette entreprise, jugea à propos de sonder les Grecs, & de sçavoir quelle étoit la disposition de ces différens peuples à son égard. Dans cette vue, il envoya des hérauts par toute la Grece, pour demander en son nom la terre & l'eau ; c'étoit la manière dont les Perses avoient coûtume d'exiger la soumission de ceux qu'ils vouloient assujettir. A l'arrivée de ces hérauts, plusieurs villes de la Grece, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur étoit commandé. De ce nombre furent les habitans d'Égine. Sparte & Athènes ne traiterent pas favorablement les hérauts qu'on leur avoit envoyés. On dit que l'un fut jetté dans un puits, & l'autre dans une fosse profonde, avec ordre de prendre de-là de l'eau & de la terre.

Un tel traitement ne dut pas peu contribuer à indisposer encore davantage Darius. Ce Prince fit partir avec empressement Datis & Artapherne. Leurs ordres portoient de mettre au pillage Érétrie & Athènes, d'en brûler toutes les maisons & tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitans, & de les lui envoyer; & pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flotte de cinq ou six cens vaisseaux, & une armée de cinq cens mille hommes. Après s'être rendus maîtres sans peine des isles de la mer Égée, ils firent route vers Érétrie, ville de l'Eubée, qu'ils emporterent, après un siège de sept jours, par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouverent, & les envoyerent en Perse. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du païs de Cissie, qui n'étoit qu'à une journée de Suse, où Apollonius de Tyane trouva encore de leurs descendans six cens ans après.

Après l'expédition d'Érétrie,

les Perſes s'avancerent vers l'Attique. Hippias les conduiſit à Marathon, petite ville ſituée ſur le bord de la mer. Ils firent ſçavoir à Athènes le ſort d'Érétrie, & comment aucun de ſes citoyens ne leur avoit échappé, eſpérant que cette nouvelle obligeroit la ville de ſe rendre ſur le champ. Mais les Athéniens, bien éloignés de vouloir ainſi ſubir le joug, marcherent contre l'ennemi, aidés ſeulement de mille Platéens; car, aucun des autres alliés ne ſe mit en état de les ſecourir, tant l'armée formidable des Perſes avoit répandu par tout la terreur. Cette armée, commandée par Datis, étoit de cinq cens mille hommes ſelon les uns, & de trois cens mille ſelon les autres. Celle des Athéniens, non compris les mille ſoldats Platéens, ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix chefs, dont Miltiade étoit le premier, & réunit en lui toute l'autorité.

En habile capitaine, il ſongea à regagner, par l'avantage du poſte, ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea ſon armée au pied d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'envelopper & la prendre par les derrières. Il fit jetter ſur les deux côtés de grands arbres qu'il avoit fait couper exprès, afin de couvrir les flancs, & de rendre inutile la cavalerie des Perſes. Datis, leur chef, ſentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable; mais comptant ſur le nombre de ſes troupes, infiniment ſupérieur à celui des ennemis, & d'ailleurs ne voulant pas attendre qu'un renfort, que les Lacédémoniens devoient envoyer, fût arrivé, il accepta le combat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès qu'on eût donné le ſignal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perſes regardoient cette première démarche comme une folie pour des gens qui étoient en ſi petit nombre, & abſolument deſtitués de cavalerie & d'archers; mais, ils furent bientôt détrompés.

Le combat fut rude & opiniâtre. Miltiade avoit extrêmement fortifié ſes deux ailes, mais il avoit laiſſé le corps de bataille plus foible & plus dégarni; & la raiſon en paroît aſſez claire. N'ayant que dix mille hommes à oppoſer à une ſi grande multitude d'ennemis, il ne pouvoit ni faire un grand front, ni donner à ſes troupes une égale profondeur. Il falloit donc opter; & il crut que la victoire ne pouvoit venir que des efforts qu'il feroit aux deux ailes pour enfoncer & diſſiper les deux ailes des Perſes; bien perſuadé que quand les deux ailes ſeroient victorieuſes, elles prendroient en flanc le corps de bataille des ennemis, & acheveroient la victoire ſans grand obſtacle. C'eſt le même plan qu'Annibal ſe propoſa à la bataille de Cannes, qui lui réuſſit ſi parfaitement, & qui ne peut guère manquer de réuſſir. Les Barbares attaquerent donc le corps de bataille des Grecs, & donnerent ſur-tout de ce côté-là. Ils avoient en tête Ariſtide & Thémiſtocle, qui les ſoutinrent long-tems avec un courage intrépide, mais qui furent

enfin obligés de plier. Dans ce moment ſurvinrent les deux aîles victorieuſes, qui avoient défait & mis en fuite celles des Perſes. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille qui commençoit à ſe rompre, & étoit accablé par le nombre des combattans. Alors la déroute des Perſes fut entière. Ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaiſſeaux, pour s'y ſauver. Les Athéniens les y pourſuivirent, & mirent le feu à pluſieurs de leurs vaiſſeaux.

Quand Darius apprit la défaite de ſon armée à Marathon, il entra dans une grande colère; & ce mauvais ſuccès, loin de le décourager, & de le détourner de la guerre contre la Grece, ne fit que l'animer à la pourſuivre & à la pouſſer avec plus de vigueur, pour ſe venger en même tems, & de l'incendie de Sardes, & de la honte reçue à Marathon. Ainſi, réſolu de marcher en perſonne avec toutes ſes forces, il envoya ordre à tous ſes ſujets, dans toutes les provinces de ſon empire, de s'armer pour cette expédition.

Après avoir employé trois ans à ces préparatifs, il eut à ſoutenir une nouvelle guerre, par la révolte de l'Égypte. Il paroîtroit, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, que Darius y alla lui même pour l'appaiſer, & en vint à bout. Cet Hiſtorien raconte que ce Prince voulant y faire mettre ſa ſtatue avant celle de Séſoſtris, le grand prêtre des Égyptiens, lui repréſenta qu'il n'avoit pas encore égalé la gloire de ce conquérant, & que le Roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Égyptien, répondit qu'il travailleroit à la ſurpaſſer. Diodore de Sicile ajoûte que Darius, déteſtant la cruauté impie dont Cambyſe ſon prédéceſſeur avoit uſé en Égypte, témoigna beaucoup de reſpect pour les Dieux & pour leurs temples, qu'il eut pluſieurs entretiens avec les Prêtres Égyptiens, ſur ce qui regardoit la religion & le gouvernement, & qu'ayant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens Rois traitoient leurs ſujets, il s'étoit appliqué après ſon retour en Perſe, à ſe former ſur leur modele. Mais, Hérodote, plus digne de foi en cela que Diodore de Sicile, marque ſeulement que ce Prince, réſolu de punir tout à la fois ſes ſujets révoltés, & de ſe venger de ſes anciens ennemis, ſe détermina à leur faire la guerre en même tems, & à tomber lui-même en perſonne, ſur la Grece, avec le gros de ſes troupes, pendant qu'il en emploieroit une autre partie à réduire l'Égypte.

Selon un ancien uſage des Perſes, il n'étoit point permis à leur Roi d'aller à la guerre, ſans avoir nommé celui qui devoit monter ſur le trône après lui; coûtume ſagement établie pour ne point expoſer l'État aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du ſucceſſeur, & pour prévenir les inconvéniens de l'Anarchie, & les cabales des divers prétendans. Darius, avant que de s'engager dans l'expédition contre la Grece, ſe crut obligé de ſatisfaire à cette loi, d'autant plus qu'il étoit avancé en âge, & qu'il

y avoit une dispute entre deux de ses enfans au sujet de la succession à l'Empire, qui pourroit exciter une guerre civile aprés sa mort, s'il laissoit ce différend indécis. Darius déclara son fils Xerxès son successeur, parce qu'il l'avoit eu depuis son élection à la royauté, à l'exclusion d'Artabane son aîné, qui étoit venu au monde lorsqu'il n'étoit encore que simple particulier. Au reste, Justin & Plutarque placent cette dispute après la mort de Darius. Mais, en quelque tems qu'elle doive être placée, il est constant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditoit, l'une contre l'Égypte, & l'autre contre la Grece, & qu'il fut prévenu par la mort; ce qui arriva l'an 485 avant Jesus-Christ. Son règne avoit duré trente-six ans, selon l'opinion commune. M. Gibert le fait moins long de quelques années. Il ne lui donne que trente-un ans de durée, & le fait finir à l'an 488 avant Jesus-Christ.

DIGRESSION

Sur le portrait de Darius.

Ce Prince avoit d'excellentes qualités, mais qui étoient mêlées de plusieurs défauts, & l'Empire se sentit des unes & des autres. On voyoit en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence, de bonté pour les peuples; il aimoit la justice & respectoit les loix; il estimoit le mérite, & le récompensoit; il n'étoit point jaloux de son rang ni de son autorité, jusqu'à exiger des respects forcés, & à se rendre presque inaccessible. Quelque habile qu'il fût par lui-même, il écoutoit les avis & sçavoit en profiter; c'est de lui que l'Écriture Sainte dit qu'il ne faisoit rien, sans consulter les sages de sa cour; *Interrogavit sapientes, ... & illorum faciebat cuncta consilio.* Il payoit de sa personne dans les combats, où il gardoit toujours son sang froid, & il disoit de lui-même que le danger le plus pressant ne servoit qu'à augmenter son courage & sa prudence. Enfin, il y a eu peu de Princes plus habiles que lui dans l'art de règner, & plus expérimentés dans la guerre. La gloire de conquérant, si c'en est une véritable, ne lui manque pas. Car, non seulement il rétablit & affermit entièrement l'empire de Cyrus, qui avoit été fort ébranlé par Cambyse & par le Mage; il y ajoûta encore plusieurs grandes & riches provinces, & en particulier les Indes, la Thrace, la Macédoine, & les isles qui baignent les côtes de l'Ionie.

Mais, quelquefois ces bonnes qualités faisoient place à des défauts tout opposés. Reconnoît-on la bonté & la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à Œbazus, vieillard respectable par sa qualité & par son mérité? Il avoit trois enfans qui se préparoient à suivre le Prince dans son expédition contre les Scythes. A son départ de Suse, ce pere lui demanda, par grace, de vouloir bien lui laisser un de ses enfans, pour être la consolation de sa vieillesse. Un seul ne suffit pas, répliqua Darius; je veux vous les laisser tous trois;

& ſur le champ il les fit mourir.

Y eut-il jamais occaſion où le conſeil fût plus néceſſaire que dans le deſſein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes ? Et pouvoit-on lui en ſuggérer un plus ſage que celui que lui donna ſon frere ? Il ne l'écouta pas. Paroît-il dans toute cette expédition aucune marque de ſageſſe ou de prudence ? Et n'y voit-on pas par-tout un Prince enivré de ſa grandeur, qui croit que rien ne lui peut réſiſter, & en qui la folle ambition de ſe ſignaler par une conquête extraordinaire, étouffe tout ce qu'il avoit montré juſques-là de bon ſens, de jugement, d'habileté même dans la guerre ?

Ce qui fait la ſolide gloire de Darius, c'eſt d'avoir été choiſi de Dieu même, auſſi-bien que Cyrus, pour être l'inſtrument de ſes miſéricordes ſur ſon peuple, le protecteur déclaré des Iſraëlites, & le reſtaurateur du temple de Jéruſalem.

Darius, fils d'Hyſtaſpe, eſt-il le même qu'Aſſuérus dont parle l'Ecriture ?

Tous les Critiques n'en conviennent pas. Comme la choſe n'eſt pas ſans difficulté, nous allons propoſer ce que M. Prideau a écrit contre cette opinion, pour établir la ſienne, qui eſt qu'Artaxerxe Longue-main étoit celui que l'Écriture appelle Aſſuérus, époux d'Eſther. Il s'éloigne en cela, comme il le reconnoît lui-même, de deux grands Hommes, Uſſérius & Joſeph Scaliger. Uſſérius croit qu'Aſſuérus étoit Darius, fils d'Hyſtaſpe ; & Scaliger, que c'étoit Xerxès. Voici ce qu'il dit contre le ſentiment du premier.

Uſſérius penſe que Darius, fils d'Hyſtaſpe, épouſa Atoſſe, qui eſt la même que Vaſthi, qu'il répudia dans la ſuite, & qu'il prit auſſi pour femme Artyſtone, fille de Cyrus, & veuve de Cambyſe, qui eſt la même qu'Eſther. Mais, ce ſentiment eſt contredit par Hérodote, qui nous apprend qu'Artyſtone étoit fille de Cyrus, & par conſéquent elle ne pouvoit être Eſther, qui étoit jeune. Il dit encore qu'Atoſſe eut quatre fils de Darius, ſans compter les filles, & qu'elle eut toujours un ſi grand aſcendant ſur l'eſprit de Darius, qu'elle le détermina à déclarer Xerxès ſon fils ſucceſſeur à la couronne, à l'excluſion de ſes fils.

Dom Calmet a prévu cette objection dans ſon commentaire ſur Eſther, & ſans oſer dire qui étoit Vaſthi qui fut répudiée par Aſſuérus, il a fait voir qu'il n'avoit répudié ni Atoſſe, que ce Pere croit avoir été la fille de Cyrus, ni Artyſtone qu'il avoit épouſée vierge, & qui pourroit bien être Eſther. Hérodote dit expreſſément au troiſième livre, que la fille de Cyrus, épouſe de Darius, étoit Atoſſe.

M. Prideau ajoûte que la principale raiſon qui a engagé Uſſérius dans le ſentiment qu'il a ſoutenu, c'eſt que le livre d'Eſther dit que Darius, fils d'Hyſtaſpe, impoſa un tribut ſur la terre ferme & ſur les iſles ; ce qui ſe lit auſſi dans Hérodote ; mais, Strabon attribue cela à Darius Longue-

main, ce que notre Auteur veut qu'on explique d'Artaxerxe Longue main.

Quant à Scaliger, il croit que Xerxès eſt l'Aſſuérus de l'Écriture, & Amiſtris, ſon épouſe, la reine Eſther. Il ſe fonde uniquement ſur la reſſemblance des noms. Mais, les caractères que l'Hiſtoire donne à Amiſtris, prouvent invinciblement qu'elle n'eſt point du tout l'Eſther de l'Écriture. Amiſtris, épouſe de Xerxès, avoit un fils de ce Prince, qui étoit en âge d'être marié la ſeptième année du règne de ſon pere; ce ne peut donc être Eſther, qui ne fut mariée à Aſſuérus que la ſeptième année de ſon règne. Il n'en faut pas davantage pour détruire le ſentiment de Scaliger.

Venons à préſent aux raiſons que M. Prideau apporte pour Artaxerxe Longue-main. Il montre premièrement que Joſephe dit en termes exprès, que l'époux d'Eſther étoit Artaxerxe Longuemain. La verſion des Septante & les additions Grecques au livre d'Eſther, nomment Aſſuérus, Artaxerxe. Il y a diverſes circonſtances dans ces additions qui ne peuvent être appliquées à Artaxerxe Mnémon; la faveur extraordinaire dont Artaxerxe Longuemain honora les Juifs, prouve encore qu'apparemment il avoit épouſé une Juive. Ce ſentiment eſt ſoutenu par Sulpice Sévère, & par quantité d'Anciens & de Modernes. C'eſt ce qu'on dit en faveur de ce ſentiment. On peut voir auſſi la préface de D. Calmet ſur Eſther.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) fils aîné de Xerxès I, & d'Amiſtris, fille d'Onophas, épouſa Artaynte ſa couſine germaine. Ce fut Xerxès lui-même qui fit ce mariage, dans le deſſein de gagner le cœur de la mere de cette jeune Princeſſe. Mais, cette vertueuſe dame ſe montra conſtamment inacceſſible à ſes attaques; ce qui fit que Xerxès changea d'objet & devint paſſionné pour Artaynte.

Ce Prince ordonna un jour à Artabane, un de ſes premiers favoris, de faire mourir Darius. L'hiſtoire ne nous apprend point pour quelle raiſon. Comme cet ordre avoit été donné au milieu d'un repas, & dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, & il ne ſe hâta pas de l'exécuter; mais il ſe trompa. Le Roi ſe plaignit de n'avoir point été obéi. Artabane craignit donc ſon reſſentiment, & crut devoir le prévenir. Il engagea dans ſon complot Mithridate, l'un des eunuques du palais, & grand Chambellan du Roi; & par ſon moyen, il entra dans la chambre où couchoit le Prince, & le tua pendant qu'il dormoit. De-là il alla trouver Artaxerxe, troiſième fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de ſon pere, & en chargea Darius ſon frere aîné, comme ſi l'impatience de règner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoûtoit que

(*a*) Herod. L. IX. c. 107. Juſt. L. III. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 238, 260, 261. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 259, 263, 164.

pour ſe mettre pleinement en ſûreté, ſon deſſein étoit de ſe défaire encore de lui, qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il ſe tînt ſur ſes gardes. Ces diſcours ayant fait ſur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impreſſion que ſouhaitoit Artabane, il alla ſur le champ dans l'appartement de ſon frere, & ſoutenu par Artabane & par ſes gardes, il l'égorgea, vers l'an 473 avant J. C.

DARIUS II, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) ſurnommé Nothus, ou le bâtard, fils d'Artaxerxe Longue-main & d'une des concubines de ce Prince. Xerxès II, le ſeul fils qu'eût eu Artaxerxe Longue-main de la Reine ſa femme, lui ſuccéda au royaume de Perſe. Mais, au bout d'un règne de quarante-cinq jours, il fut tué par Sogdien ou Secondien, autre fils bâtard d'Artaxerxe Longue-main, lequel s'empara du trône. Mais, il ne s'y crut pas beaucoup en ſûreté, & il ſoupçonna ſur-tout Darius d'un deſſein pareil au ſien. Ce jeune Prince étoit actuellement en Hyrcanie, dont ſon pere lui avoit laiſſé le gouvernement. Sogdien le manda, pour ſe défaire de lui, quand il ſeroit arrivé. Mais, Darius, qui pénétra ſon deſſein, trouva divers prétextes pour ſe diſpenſer de ce voyage, & différa tant, qu'enfin, lorſqu'il vint, ce fut à la tête d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il ſe ſerviroit pour venger la mort de ſon frere Xerxès. Cette déclaration lui attira quantité de gens de qualité, & pluſieurs gouverneurs de provinces, que la cruauté & la mauvaiſe conduite de Sogdien firent paſſer dans le parti de Darius. On lui mit ſur la tête la tiare, marque de la royauté, & on le proclama Roi, l'an 423 avant J. C. S'étant enſuite rendu maître de la perſonne de Sogdien, il le fit jetter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle.

Darius avoit porté juſque-là le noms d'Ochus. Il le quitta à ſon couronnement pour prendre celui de Darius. Les Hiſtoriens, pour le diſtinguer, y ajoûtent le ſurnom ou l'épithete de Nothus, qui ſignifie bâtard.

Arſite, voyant comment Sogdien avoit ſupplanté Xerxès, & avoit été détrôné lui-même par Darius, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fût ſon frere de mere auſſi-bien que de pere, il ſe révolta ouvertement contre lui, & fut ſoutenu dans ſa révolte par Artyphius, fils de Mégabyſe. Darius envoya Artaſyras, un de ſes généraux, contre Artyphius, & marcha en perſonne, à la tête d'une autre armée, contre Arſite. Artyphius, avec des troupes Grecques qu'il avoit à ſa ſolde, battit deux fois le Général qu'on lui avoit oppoſé. Mais, dans une troiſième bataille, on les lui débaucha, & il fut battu lui-même, & ſe vit réduit à la néceſſité de ſe rendre ſur quelques eſpérances de pardon qu'on lui donna.

(*a*) Xenoph. p. 243. 454. Pauſ. pag. 353. Diod. Sicul. p. 319, 389. Juſt. L. V. c. 1, 8, 11. L. XIX. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 400. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 60. *& ſuiv.*

Le

Le Roi vouloit le faire mourir; mais, la reine Paryſatis, ſœur & femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mere que Darius. C'étoit une femme habile, intrigante & ruſée, dont le Roi ſon mari ſuivoit preſque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occaſion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conſeilla d'uſer de clémence envers Artyphius, & de le bien traiter, afin de faire eſpérer à ſon frere, lorſqu'il verroit ſa généroſité pour un ſerviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins auſſi favorable, & l'engager par-là à ſe ſoumettre. Elle ajoûta que quand il ſeroit une fois maître de la perſonne de ce Prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius ſuivit ſon conſeil, & il lui réuſſit. Arſite, informé de la douceur dont on uſoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du Roi, ſeroit traité encore plus favorablement; & ſur cette eſpérance, il traita avec ſon frere, & ſe rendit. Darius penchoit beaucoup à lui ſauver la vie; mais Paryſatis, à force de lui repréſenter que la punition de ce rebelle étoit néceſſaire pour ſa ſûreté, le détermina à s'en défaire, en le faiſant périr miſérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas ſans ſe faire une grande violence qu'il conſentit à ce ſacrifice; car il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurerent pas la tranquillité qu'il en attendoit; car ſon règne, dans la ſuite, fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laiſſerent pas beaucoup de repos.

Une des plus dangereuſes, fut celle que lui ſuſcita la rebellion de Piſuthne, qui, étant gouverneur de Lydie, voulut ſecouer le joug de l'empire des Perſes, & ſe rendre ſouverain dans ſa province. Il fut pris & amené devant le Roi, qui le condamna à être étouffé dans la cendre comme les autres rebelles qui l'avoient précédé.

Un autre grand embarras, où ſe trouva Darius, fut celui où le jetta l'un de ſes eunuques. Cet eunuque ſe nommoit Artoxare. Il ſe mit en tête de ſe rendre ſouverain, au lieu de premier miniſtre qu'il étoit, & forma le deſſein de ſe défaire de Darius, & de monter ſur ſon trône. Mais, ſa trame ayant été découverte, il fut arrêté, & mis entre les mains de Paryſatis, qui lui fit ſouffrir les plus cruels & les plus honteux ſupplices.

Le plus grand des malheurs qui arriverent à Darius pendant tout le cours de ſon règne, fut la révolte de l'Égypte. Ce coup terrible éclata dans la même année que la révolte de Piſuthne. Darius ne put réduire l'Égypte, comme il réduiſit ce rebelle. Les Égyptiens, las de la domination des Perſes, accoururent de toutes parts auprès d'Amyrtée Saïte, qui étoit enfin ſorti des marais où il s'étoit toujours maintenu, depuis que la révolte d'Inarus avoit été étouffée. Les Perſes furent chaſſés, &

Amyrtée déclaré roi d'Égypte, & il y règna ſix ans.

Après s'être bien affermi ſur le trône, & avoir entièrement chaſſé d'Égypte les Perſes, il ſe préparoit à les pourſuivre juſques dans la Phénicie, & avoit déjà pris des meſures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le roi de Perſe, lui fit rappeller la flotte qu'il avoit promiſe aux Lacédémoniens, pour l'employer à garder ſes propres États.

Pendant que Darius faiſoit la guerre en Égypte & en Arabie, les Medes ſe ſouleverent; mais, ils furent battus, & ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rebellion, on appeſantit leur joug, qui avoit été aſſez doux juſques-là. C'eſt ce qui ne manque jamais d'arriver à des ſujets rebelles, quand la puiſſance à laquelle ils avoient voulu ſe ſouſtraire, prend le deſſus.

Les armes de Darius ſemblent avoir eu le même ſuccès contre les Égyptiens. Amyrtée étant mort après avoir règné ſix ans, [peut-être même fut-il tué dans quelqu'action] Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perſes que ſon fils Pauſiris lui ſuccéda. Il falloit donc pour cela qu'ils fuſſent maîtres de l'Égypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort.

Après être venu à bout des rebelles en Médie, & avoir rétabli les affaires d'Égypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ſes fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Aſie mineure; commiſſion importante, qui ſoumettoit à ſes ordres tous les gouverneurs particuliers de cette partie de l'Empire. Ce jeune Prince, ébloui de l'éclat du commandement, auquel il étoit peu accoûtumé, & jaloux des moindres marques d'honneur qui pouvoient relever ſon rang & ſon autorité, découvrit par une action éclatante le ſecret de ſon cœur. Deux Perſes de la famille royale, ſes couſins germains, & dont la mere étoit ſœur de Darius ſon pere, avoient manqué de ſe couvrir les mains de leurs manches en ſa préſence, ſelon le cérémonial qui ne s'obſervoit qu'à l'égard des rois de Perſe. Cyrus, choqué de cette omiſſion comme d'un crime capital, les condamna à mort, & les fit impitoyablement exécuter à Sardes. Darius, aux pieds de qui les parens vinrent ſe jetter pour lui demander juſtice, fut fort touché de la mort tragique de ſes deux neveux, & regarda cette action de ſon fils comme un attentat contre lui-même, à qui ſeul cet honneur étoit dû. Il prit la réſolution de lui ôter ſon gouvernement, & il le manda à la cour, ſous prétexte qu'étant malade, il avoit envie de le voir.

Cyrus arriva peu de tems avant la mort de Darius; & Paryſatis ſa mere, dont il étoit l'idole, non contente d'avoir fait ſa paix, malgré toutes les fautes qu'il avoit commiſes dans ſon gouvernement, preſſoit encore le vieux Roi de le déclarer ſon ſucceſſeur, à l'exemple de Darius premier de ce nom, qui avoit donné la préférence à Xerxès ſur tous ſes freres, parce

qu'il étoit né, comme celui-ci, depuis l'avènement de ſon pere à la couronne. Mais, Darius ne pouſſa pas juſques-là ſa complaiſance pour elle. Il donna la couronne à Arſace ſon aîné, & fils auſſi de Paryſatis; il eſt appellé Arſicas dans Plutarque; & il ne laiſſa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avoit déjà.

Darius mourut l'an 404 avant J. C., après un règne de dix neuf ans. On dit qu'Arſace étant auprès de ſon lit, lui demanda, un moment avant qu'il expirât, quelle avoit été la règle de ſa conduite pendant un règne auſſi long & auſſi heureux que le ſien, afin de pouvoir l'imiter. *Ç'a été*, lui répondit-il, *de faire toujours ce que la juſtice & la religion demandoient de moi.* Paroles mémorables, & qui méritent d'être gravées en lettres d'or dans le palais des Rois, pour les faire ſouvenir continuellement de ce qui doit régler toutes leurs actions. Il eſt aſſez ordinaire aux Princes de donner en mourant d'excellentes inſtructions à leurs enfans. Elles ſeroient plus efficaces, ſi l'exemple & la pratique les avoient précédées; ſans cela elles ſont auſſi foibles que le malade qui les donne, & ne lui ſurvivent de guère.

C'eſt à Darius II qu'on attribue ce décret, par lequel ce Prince défendoit aux Carthaginois de faire ſervir le ſang des hommes à leurs ſacrifices, & la chair des chiens à leurs repas, & leur ordonnoit de changer leur coûtume de brûler leurs morts en celle de les enterrer.

Sulpice Sévère, Scaliger & quelques autres Auteurs modernes ont cru que Darius Ochus, eſt le Darius ſous lequel Zorobabel fit achever le temple. Mais, cette opinion n'eſt pas ſuivie, parce que, ſi ce qu'on ſuppoſe étoit véritable, il faudroit que Zorobabel eût été âgé de plus de cent ans, lorſqu'on fit la dédicace du temple. Cependant, nous apprenons dans le troiſième livre d'Eſdras, aux chapitres 3 & 4, qu'il étoit encore jeune, lors même qu'il eut fait achever ce merveilleux ouvrage. C'eſt à la ſixième année du règne de Darius, fils d'Hyſtaſpe que cet évènement doit ſe rapporter.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) fils d'Artaxerxe Mnémon. Ce Prince, pouſſé par une tendreſſe toute particulière pour Darius, le fit couronner dès ſon vivant, contre la coûtume des Perſes, qui ne changeoient de Roi que par la mort de celui qui l'étoit auparavant. Il crut qu'il ne diminueroit rien de ſon autorité en la partageant avec ſon fils, & que ſa joie en ſeroit plus grande, s'il voyoit, avant que de mourir, ce Prince revêtu des marques de la ſouveraine puiſſance. Mais Darius, payant d'une affreuſe ingratitude les nouveaux bienfaits d'un ſi bon pere, en oſa conſpirer la perte. Il auroit été abominable, quand même

(*a*) Juſt. L. X. c. 1, 2. Plut. T. I. p. 1024. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 409, 410. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 45, 46.

il auroit lui ſeul formé le deſſein de ce parricide ; mais, combien le fût-il encore plus d'y avoir aſſocié cinquante de ſes freres qu'il rendit auſſi déteſtables que lui. C'eſt une eſpèce de prodige que la parfaite intelligence de tant de complices, non ſeulement à tramer, mais à taire une pareille conſpiration, & que parmi un ſi grand nombre d'enfans, il ne s'en trouvât pas un ſeul qui pût être détourné d'une action ſi barbare, ou par la majeſté d'un Roi, ou par l'âge vénérable d'un vieillard, ou par les bontés d'un pere. Ils foulerent ſous leurs pieds des noms ſi ſacrés. Ce pere malheureux ſe vit expoſé aux embûches de ceux-là mêmes qui devoient expoſer leur vie pour la défenſe de la ſienne, & il courut plus de péril au milieu de ſes propres enfans, que s'il eût été parmi ſes ennemis.

La cauſe de ce parricide étoit plus exécrable que le parricide même. Artaxerxe, vainqueur de Cyrus, qui avoit été tué dans la bataille que ſe livrerent ces deux freres, avoit épouſé Aſpaſie, autrefois maîtreſſe de Cyrus. Darius demanda à ſon pere de la lui céder, ainſi qu'il lui avoit déjà cédé l'Empire. Ce bon Roi, toujours facile & complaiſant pour ſes enfans, lui accorda d'abord ſa demande. Mais ſaiſi d'un prompt, quoique tardif repentir, il s'aviſa, pour retracter honnêtement une promeſſe trop légèrement faite, de donner à Aſpaſie la prêtriſe du temple du Soleil, pour lui impoſer une éternelle chaſteté attachée à ce miniſtère. Ce jeune Prince, bûlant de colère & d'amour, prit lieu de-là de s'emporter d'abord en injures contre ſon pere, & paſſa enſuite au deſſein d'une conjuration où il fit entrer ſes freres. Mais, tandis qu'il s'apprête à l'exécuter, il eſt ſurpris avec ſes complices, & paie avec eux aux dieux vengeurs de la puiſſance paternelle, la peine due au ſeul projet d'un parricide. On punit auſſi de mort toutes leurs femmes, & tous leurs enfans, afin qu'il ne reſtât pas la moindre trace d'un ſi grand crime.

Si l'on eſt curieux d'un plus grand détail touchant la conjuration & la mort de Darius, on peut voir la fin de l'article d'Artaxerxe Mnémon. On peut encore voir l'article d'Aſpaſie.

DARIUS III, *Darius*, (*a*) Δαρεῖος, étoit, ſelon Diodore de Sicile, fils d'Arſane fils d'Oſtane, frere du roi Artaxerxe Ochus. Il fut redevable de la couronne de Perſe à l'Eunuque Bagoas, qui avoit fait périr Arsès & tous ſes enfans, la troiſième année de ſon règne. Suivant la malheureuſe habitude que Bagoas s'étoit faite d'empoiſonner ſes maîtres, quand

(*a*) Diod. Sicul. pag. 564, 565. & *ſeq.* Juſt. L. X. c. 3. L. XI. c. 2. & *ſeq.* L. XII. c. 5. Q. Curt. L. III. c. 1. & *ſeq.* L. IV. c. 1, 5. & *ſeq.* L. V. c. 1. & *ſeq.* L. VII. c. 5. Strab. pag. 544. Plut. T. I. p. 672. & *ſeq.* Dani. c. 2. v. 31. & *ſeq.* c. 7. v. 5, 6. c. 8. v. 3. & *ſeq.* c. 11. v. 2. Maccab. L. I. c. 1. v. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 443, 570. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 426. & *ſuiv.* T. XIX. p. 65. T. XXI. p. 51.

il étoit dégoûté d'eux, il tenta la même entrepriſe à l'égard de Darius; mais le Roi, averti de ſon deſſein, lui préſenta lui-même, ſous des ſignes d'amitié, dans un repas où il l'invita, la coupe deſtinée pour ſa perſonne, & le força de l'avaler toute entière. Du reſte, ce Roi étoit jugé digne du trône, en ce qu'il paſſoit pour être le plus brave de tous les Perſes. Dans le tems qu'Artaxerxe Ochus étoit en guerre contre les caduſiens, un de ces derniers, célebre parmi eux pour ſa bravoure, s'aviſa d'appeller en duel celui des Perſes qui voudroit lui tenir tête. Perſonne n'oſa accepter le défi; Darius ſeul ſe préſenta courageuſement, & tua lui-même ſon aggreſſeur. Artaxerxe Ochus le combla de préſens, & il s'acquit lui-même le titre du plus brave homme de la Perſe. Jugé digne de la couronne par cet endroit, il monta ſur le premier trône de l'Aſie, dans le même tems qu'Alexandre ſuccéda à celui de ſon pere dans la Macédoine, l'an 336 avant l'Ére Chrétienne.

Darius, avant que de parvenir au trône, portoit le nom de Codoman. Il changea alors ce nom en celui de Darius, & pour le diſtinguer des autres Princes qu'on appelle auſſi Darius, on le nomme Darius Codoman. Lorſqu'il fit cet exploit mémorable, dont on vient de parler, il n'étoit que ſimple aſtande ou courrier du Roi; ſoit que les violences de ce Prince contre ſa famille l'obligeaſſent à s'envelopper dans un état obſcur, ſoit que l'office d'aſtande fût un grade par lequel il fallût paſſer pour parvenir aux dignités de l'Empire.

Darius avoit ſongé à porter la guerre dans la Macédoine dès le vivant même de Philippe; & l'extrême jeuneſſe d'Alexandre l'avoit plutôt rallenti que confirmé dans ſon deſſein. Mais, dès qu'il fut inſtruit des premières démarches de ce jeune Prince, du zele avec lequel il s'étoit fait confirmer dans le commandement général de la Grece, & des meſures qu'il prenoit pour ſoutenir dignement un ſi grand titre, Darius, réformant ſes idées, ſongea à raſſembler ſes propres forces. Il fit équiper un très-grand nombre de vaiſſeaux, & mit ſur pied une puiſſante armée de terre, qu'il ne confia qu'à des chefs expérimentés, dont le principal étoit Memnon de Rhodes, ſupérieur à tous les autres par ſon intelligence & par ſon courage.

Ces chefs négligerent cependant de s'oppoſer à la deſcente d'Alexandre en Aſie; & comme ſes progrès étoient rapides, ils délibérerent entr'eux ſur la manière de les arrêter, & de réſiſter à cet ennemi. Memnon de Rhodes conſeilloit de ne pas s'oppoſer en face à ſon premier abord; mais, il vouloit qu'on ravageât toute l'étendue de païs qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage, & qu'on arrêtât les Macédoniens par la diſette des vivres. De plus, ſon avis étoit qu'on fît paſſer du côté de la Macédoine toutes les forces de terre & de mer qu'on pouvoit avoir, & que l'on tranſportât ainſi la

guerre d'Asie en Europe. Cet avis qui étoit le plus sage, comme il le paroîtra par la suite des évènemens, ne fut pas goûté des autres Généraux, qui le regardèrent comme indigne de la fierté des Perses. Ainsi, l'opinion contraire ayant prévalu, on assembla des troupes de toutes parts; & l'armée Asiatique devenue plus forte en nombre que celle des Macédoniens, s'avança au travers de la Phrygie vers l'Hellespont, & alla camper au-delà du fleuve Granique dont elle se fit un retranchement.

Alexandre, apprenant l'état & la position de l'armée des Perses, prit le plus court chemin pour se poster vis-à-vis d'elle, de sorte qu'il n'en fut séparé que par le fleuve. Les Perses, appuyés d'une montagne qui étoit de leur côté, se tenoient en repos, dans l'espérance de tomber sur les ennemis, s'ils entreprenoient de traverser le fleuve, & comptant bien de l'emporter par leur arrangement sur des hommes qui ne pouvoient aborder que les uns après les autres. Mais Alexandre, supérieur à toutes les difficultés, se trouva passé au point du jour, & ses troupes parurent arrangées pour le combat avant celles des ennemis mêmes. Les Perses opposerent leur nombreuse cavalerie au front de l'armée Macédonienne, qu'ils comptoient de renverser par ce premier choc. Memnon de Rhodes & le Satrape Arsamenès commandoient la gauche, quoiqu'ayant chacun son escadron à part. Arsite les suivoit à la tête des cavaliers de Paphlagonie; & le Satrape d'Ionie Spithobrate fermoit les rangs avec sa cavalerie Hyrcanienne. Le front de l'aile droite étoit composé de mille cavaliers Medes, de deux mille autres commandés par Arréomithrès, & d'autant de Bactriens. Le milieu étoit occupé par des cavaliers de toutes nations, & tous d'une valeur distinguée, quoiqu'ils fussent en très-grand nombre. Enfin, la cavalerie entière faisoit plus de dix mille hommes. L'infanterie montoit à plus de cent mille; mais, elle n'agissoit point, parce que l'on supposoit que la cavalerie suffisoit seule pour détruire les Macédoniens.

Cependant, comme les cavaliers des deux partis s'intéressoient également à la gloire de leur nation, les Thessaliens que Parménion commandoit, soutinrent avec un grand courage le choc de l'armée ennemie. Alexandre, qui conduisoit l'élite de ses cavaliers sur la droite, s'avança le premier; & se jettant au milieu des ennemis, il en fit un grand carnage. Comme les Perses combattoient vaillamment, & qu'ils ne vouloient céder en aucune sorte aux Macédoniens la gloire du courage, une émulation réciproque fit trouver dans le même lieu les plus braves des deux partis, pour y disputer la victoire. Alexandre lui-même, bien loin d'être effrayé de la multitude de ses adversaires, ayant deux blessures sur le corps, une autre à la tête, & trois félures sur le bouclier qu'il avoit pris dans le temple de

Minerve, non ſeulement n'étoit pas rendu, mais tiroit de la grandeur même du péril, un renouvellement de courage. Les plus illuſtres capitaines des Perſes tomberent autour de lui; Artyxiès, par exemple, Pharnace, frere de la femme de Darius, & Mithrobazane, chef des Cappadociens. Enfin, pluſieurs des Capitaines généraux ayant été tués, les troupes des Perſes qui environnoient Alexandre, battues par celles de la Macédoine, prenant enfin le parti de la fuite, entraînerent toutes les autres; & le Roi emportant d'un commun aveu le prix de la valeur, paſſa pour être le premier auteur de la victoire. Après lui, les cavaliers Theſſaliens, qui avoient bien gardé leurs rangs dans toutes leurs évolutions, & qui avoient donné un grand branle à la victoire, eurent le ſecond prix de louanges. Mais l'infanterie, qui agit à la fin, ne ſe battit que peu de tems. Car, les Perſes effrayés de la défaite de leur cavalerie, ſe découragerent bientôt & ſe mirent en fuite. La perte de l'armée des Perſes monta à plus de dix mille hommes d'infanterie, & au moins à dix mille cavaliers; mais, ils laiſſerent juſqu'à vingt mille priſonniers de guerre.

Memnon de Rhodes, après un tel malheur, n'abandonna pas les intérêts de ſon maître. Il raſſembla les débris de l'armée, & ſe retira premièrement à Milet, delà à Halicarnaſſe, & enfin dans l'iſle de Cos. Darius lui envoya en ce lieu de grandes ſommes d'argent, & le déclara Généraliſſime de ſes armées. Memnon ne ſongea plus alors qu'à porter la guerre en Macédoine même. Il avoit déjà exécuté heureuſement une partie de ſon plan, lorſqu'il tomba dans une défaillance totale qui ſe changea en de violentes douleurs qui l'emporterent bientôt; & ſa mort fut auſſi le terme de la fortune de Darius, qui vit dès-lors s'évanouir ſans retour le projet qu'il avoit formé de tranſporter la guerre d'Aſie en Europe.

Dès qu'il eut reçu la nouvelle de cette mort, il fit aſſembler ſes amis, & tint conſeil avec eux, pour examiner s'il ſuffiroit d'envoyer des Généraux à la tête de ſes armées, pour les oppoſer à l'ennemi, ou s'il convenoit qu'il conduiſît lui-même toutes les forces de la Perſe contre les Macédoniens. Quelques-uns opinerent que le Roi devoit commander lui-même ſes troupes, d'autant que ſa préſence leur inſpireroit un plus grand courage. L'Athénien Charideme, homme ſupérieur par la valeur & par la ſcience de la guerre, comme ayant combattu long-tems avec le roi Philippe dont il étoit le conſeil & le ſoutien dans les expéditions militaires, conſeilla pourtant au roi de Perſe de ne pas expoſer du premier coup ſa perſonne & ſa couronne; ajoûtant qu'il devoit ſe tenir encore dans le centre de ſon Empire, & ſe contenter de mettre à la tête de ſes troupes un Général qui eût donné des preuves ſuffiſantes de ſon courage & de ſa capacité; qu'il croyoit au reſte qu'il ſuffiroit d'avoir une armée de cent mille

hommes, dont un tiers ſeroit compoſé de Grecs ſoudoyés ; & il eut enfin la hardieſſe de s'offrir lui-même pour la conduire, & même de promettre un ſuccès heureux de la confiance qu'on auroit en lui. Le Roi ſe prêtoit à cette propoſition ; mais, comme ſes conſeillers s'oppoſoient à ce choix, & faiſoient même entendre aſſez clairement que Charideme ne demandoit la fonction de Général que pour livrer l'armée Perſane aux Macédoniens ; Charideme ſe mettant dans une grande colère, & reprochant aux Perſes leur lâcheté naturelle, parvint à irriter le Roi lui-même ; de ſorte que ce Prince cédant plutôt à ſa paſſion qu'à ſon intérêt, prit Charideme par la ceinture, ſelon la coûtume des rois de Perſe, & le livra à ſes officiers pour le faire mourir. Charideme, conduit au ſupplice, prédit hautement que le Roi paieroit bientôt ſon injuſtice de la perte même de ſon Empire. C'eſt ainſi que Charideme, au milieu des plus hautes eſpérances, perdit la vie par l'imprudence de ſes diſcours. Le Roi rentré bientôt en lui-même, conçut la grandeur de la faute qu'il venoit de faire ; mais, comme la puiſſance des Rois mêmes ne s'étend pas ſur le paſſé, il ſe contenta de chercher dans ſon eſprit quel ſucceſſeur il donneroit à Memnon de Rhodes, pour l'oppoſer à des ennemis auſſi braves que les Macédoniens, & ſur-tout à un général & à un roi auſſi courageux qu'Alexandre. Enfin, comme il ne ſe préſentoit à ſon idée aucun homme qu'il jugeât digne de ſa confiance, il ſe crut obligé de prendre lui-même la défenſe de ſa couronne. Darius dépêcha donc auſſitôt des ordres par leſquels il étoit enjoint à tous les corps militaires de ſe rendre inceſſamment à Babylone. Il choiſit d'abord les plus intelligens & les plus ſages d'entre ſes parens & ſes amis, pour leur confier les différentes fonctions du gouvernement, & il prit avec lui les plus braves, pour les mener contre l'ennemi. Il ſe rendit avec eux à Babylone dans le tems qu'il avoit déſigné lui-même aux troupes des provinces. Son infanterie montoit à quatre cens mille hommes, & ſa cavalerie à cent mille. Il conduiſit une armée ſi extraordinaire par le nombre de Babylone en Cilicie, ayant avec lui ſa femme & ſes enfans, ſon fils, deux filles, & ſa mere même.

Voici quel étoit l'ordre de la marche de cette armée. On portoit d'abord des autels d'argent, ſur leſquels il y avoit du feu, qu'on appelloit éternel & ſacré ; & les Mages ſuivoient, chantant des hymnes à la façon du païs. Ils étoient accompagnés de trois cens ſoixante-cinq jeunes garçons, ſelon le nombre des jours de l'année, vêtus de robes de pourpre. Après venoit un char conſacré à Jupiter, trainé par des chevaux blancs, & ſuivi d'un courſier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils appelloient le cheval du Soleil ; & les écuyers étoient habillés de blanc, avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots, ornés de gravures d'or & d'argent, ſuivoient ; puis marchoit un corps de cavalerie, tiré de douze nations, différentes d'armes & de mœurs. Enſuite, ceux que les Perſes appelloient immortels au nombre de dix mille, paſſant en ſomptuoſité tout le reſte des Barbares. Ils avoient des colliers d'or, des robes de drap d'or friſé, avec des caſaques à manches ornées de pierreries.

A trente pas de-là, ſuivoient ceux qu'ils appelloient les couſins ou parens du Roi, juſqu'au nombre de quinze mille, parés à peu près comme des femmes, & plus remarquables par le luxe des habits, que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelloient Doryphores, venoient après; ils portoient le manteau du Roi, & marchoient devant ſon char, dans lequel il paroiſſoit aſſis comme ſur un trône élevé. Ce char étoit enrichi des deux côtés d'images de dieux d'or & d'argent ; & du milieu du joug, qui étoit tout ſemé de pierreries, s'élevoit deux ſtatues de la hauteur d'une coudée, dont l'une repréſentoit la guerre & l'autre la paix ; avec un aigle d'or entre deux, qui déployoit les ailes comme pour prendre ſon vol.

Mais, rien n'égaloit la magnificence du Roi. Il étoit vêtu d'une caſaque de pourpre rayée d'argent ; & par-deſſus il avoit une longue robe, toute brillante d'or & de pierreries, où deux éperviers ſembloient fondre des nues, & s'entre-becqueter. Il portoit une ceinture d'or à la façon des femmes, d'où pendoit ſon cimeterre, qui avoit un fourreau tout couvert de pierres précieuſes. Il avoit ſur la tête une tiare, ceinte d'un bandeau de couleur bleue, mêlée de blanc.

A ſes côtés marchoient deux cens de ſes plus proches parens, & dix mille piquiers le ſuivoient, ayant leurs piques enrichies d'argent ; avec la pointe garnie d'or ; & enfin trente mille hommes de pied qui faiſoient l'arrière-garde. Ils étoient ſuivis des chevaux du Roi, au nombre de quatre cens, qu'on menoit à la main.

A cent ou ſix vingts pas de-là, venoit Syſigambis, mere de Darius, ſur un char, & ſa femme ſur un autre, & toutes les femmes des deux Reines ſuivoient à cheval. Il y avoit enſuite quinze grands chariots où étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient ſoin de leur éducation, avec une troupe d'eunuques, qui n'étoient pas en petite conſidération parmi ces peuples. Puis marchoient les concubines juſqu'au nombre de trois cens ſoixante, en équipage de Reines, ſuivies de ſix cens mulets, & de trois cens chameaux, qui portoient l'argent du Roi, & qui étoient eſcortés d'une nombreuſe garde d'archers.

Après, venoient les femmes des officiers de la couronne, & des plus grands Seigneurs de la cour ; puis les vivandiers & les valets d'armée, montés auſſi ſur des chariots.

A la queue étoient quelques compagnies armées à la légère,

avec leurs chefs, qui fermoient toute la marche.

Alexandre, apprenant que Darius n'étoit plus qu'à quelques journées de diſtance, envoya Parménion à la tête d'un corps de troupes, pour ſe ſaiſir des paſſages, & principalement de celui qu'on appelloit les portes; & lui-même ſe tranſportant ſur les lieux, il chaſſa des Perſes, déjà poſtés pour défendre cette gorge dont il s'empara. Darius, voulant faciliter ſa marche, avoit envoyé à Damas de Syrie les chevaux de charge, & ce qu'il jugeoit de ſurnuméraire dans ſes troupes. Ayant appris qu'Alexandre s'étoit ſaiſi du paſſage, il crut que ſon ennemi évitoit de le rencontrer en pleine campagne; ainſi, il ſe rendit par le plus court chemin au paſſage même. Les habitans des environs qui avoient déjà conçu du mépris pour les Macédoniens à cauſe de leur petit nombre, commençoient à ſe ſéparer d'Alexandre, pour ſe joindre au parti de Darius. Ils portoient avec beaucoup de zele des vivres & d'autres ſecours aux Perſes, & leur annonçoient en quelque ſorte la victoire par cette préférence.

Alexandre prit alors Iſſus, ville aſſez conſidérable, dès la premiere alarme qu'il lui donna; & ſes coureurs lui ayant appris que Darius n'étoit plus qu'à la diſtance de trente ſtades, & qu'il s'avançoit à la tête d'une armée dont le ſeul aſpect étoit formidable; Alexandre, bien loin de s'en alarmer, ſe flattoit que les dieux lui préſentoient l'occaſion de détruire, dans un premier & unique combat, l'empire des Perſes. Dans ce même eſprit, il fit à ſes ſoldats un diſcours par lequel il les diſpoſa à regarder cette rencontre comme la déciſion finale de la fortune de l'une ou de l'autre nation. Là-deſſus, arrangeant ſon infanterie & ſa cavalerie ſelon la diſpoſition du terrein où il ſe trouvoit, ſa cavalerie occupa les premiers rangs, & fit le front de bataille; & l'infanterie ſe trouva derrière elle, diſpoſée à la fortune dans le beſoin. Il ſe plaça lui-même à l'aile droite, accompagné des plus braves de ſes cavaliers, avec leſquels il vouloit s'avancer le premier contre l'ennemi. La gauche étoit occupée par la cavalerie Theſſalienne, ſupérieure à toutes les autres par la valeur & par l'expérience. Les deux armées étant arrivées à la portée des traits, les Barbares en lancerent d'abord une quantité ſi prodigieuſe, que ces traits ſe rencontrant en l'air, & heurtant les uns contre les autres, perdoient toute leur force.

Mais, au premier coup de trompette, qui ſonna la charge ou le combat corps à corps, les Macédoniens pouſſerent les premiers des cris terribles; & les Barbares leur répondant auſſitôt, toutes les montagnes voiſines retentirent d'un bruit beaucoup plus grand que le premier, comme étant pouſſé en un ſeul inſtant par cinq cens mille hommes. Alors, Alexandre promenant ſes regards de tous côtés, pour découvrir où étoit Darius, dès qu'il l'eut apperçu, il ſe porta directement contre

lui à la tête de ſes cavaliers, moins jaloux en quelque ſorte de la victoire en elle-même, que d'en être le premier mobile. En même tems, les deux cavaleries oppoſées ſe jettent l'une ſur l'autre, & faiſant réciproquement un grand carnage, la valeur des deux partis ſuſpendit long-tems la déciſion du combat, & la balance penchoit alternativement des deux côtés. Aucun trait ne partoit en vain, aucun coup d'épée ne portoit à faux; & les combatans s'étoient ſi ſerrés & ſi mêlés, qu'on ne pouvoit ni choiſir, ni manquer un but. Les uns tomboient de leurs bleſſures, & les autres, animés par les leurs, ceſſoient plutôt en quelque ſorte de vivre que de combattre. Les chefs particuliers, toujours à la tête de leurs corps, faiſoient trouver de la valeur à ceux qui en avoient le moins, & les divers mouvemens qu'on ſe donnoit pour ſurmonter ſon adverſaire, attiroient des plaies ſingulières & inuſitées. Le Perſe Oxathres, frere de Darius, & vaillant homme, prenant garde qu'Alexandre s'attachoit particulièrement à Darius, réſolut abſolument de ſuivre la fortune de ſon frere. Ainſi, prenant avec lui les plus braves des cavaliers qui l'environnoient, il ſe jetta avec eux ſur ceux qui entouroient Alexandre, & jugeant que la défenſe de ſon frere lui acquerroit un grand nom parmi les Perſes, il ſe plaça devant le char de Darius, & mit par terre un grand nombre de ceux qui en vouloient à la perſonne du Roi. Mais, l'eſcorte d'Alexandre n'étant pas moins aguerrie que la ſienne, il y eut bientôt un monceau de morts autour du char de Darius. Ceux qui vouloient porter la main ſur lui, & ceux qui ſongeoient à le défendre, ſacrifioient également leur vie. Les plus illuſtres capitaines des Perſes périrent à cette occaſion, tels par exemple qu'Artixyès, Rhéomithrès, & le Satrape de l'Égypte Taſiares. Pluſieurs auſſi tomberent par terre du côté des Macédoniens, & Alexandre lui-même fut bleſſé à la cuiſſe dans ce tumulte, plutôt par la foule que par un coup porté exprès.

Les chevaux du char de Darius couverts de bleſſures, & effarouchés du nombre de corps qui tomboient autour d'eux, n'obéiſſoient plus au frein, & étoient ſur le point de porter le Roi au milieu de ſes ennemis. Darius, ſe voyant arrivé au dernier péril, prit lui-même les rênes de ſes chevaux contre la coûtume & la dignité des rois de Perſe. Les officiers lui préſenterent pourtant-là un autre char. Pendant qu'il paſſoit de l'un à l'autre, le déſordre augmenta parmi ſes troupes, & le Roi voyant les ennemis ſi près de lui, parut effrayé lui-même. Dès que l'on s'en apperçut dans ſon armée, ſes troupes ſe débanderent & ſe mirent en fuite; & ſa cavalerie prenant le même parti, la déroute fut univerſelle. Mais, comme on ſe ſauvoit à travers des lieux étroits & pleins de pierres, les hommes & les chevaux tomboient les uns ſur les autres, & pluſieurs

périrent-là comme dans une bataille ; les uns avoient encore leurs armes, & les autres ne les avoient plus ; quelques-uns qui tenoient encore l'épée à la main, tuoient par mégarde ceux qui venoient s'y enfermer. Pluſieurs, gagnant la plaine, ſe réfugierent à toute bride dans les villes où ils avoient des habitudes. Cependant, la phalange Macédonienne, & l'infanterie des Perſes étoient encore aux mains ; & ce ne fut que la fuite complette des cavaliers qui détermina la victoire des Macédoniens. Car, alors toute l'armée des Barbares ſe débanda, & fut étouffée preſque toute entière dans les routes étroites & ſcabreuſes de ſa fuite. Ce qui reſta des vaincus ſe diſperſa en divers endroits. Mais, les ſoldats vainqueurs ſuſpendant enfin leur pourſuite revinrent pour le pillage du camp ennemi, & ſur-tout de la tente du Roi qu'ils ſçavoient être pleine de richeſſes.

En effet, on y avoit apporté un argent immenſe, une grande quantité d'or, & une proviſion extraordinaire d'habits précieux. On ne négligea pas non plus les tentes des parens & des amis du Roi, non plus que celles des principaux chefs. Car, la coûtume des Perſes étoit que non ſeulement toutes les femmes du Roi, mais toutes celles de la cour, le ſuiviſſent à la guerre ſur des chariots dorés. Aucune d'elles n'oublioit d'apporter rien de ce qui pouvoit ſervir à la parure, au luxe & à toutes les délices de la vie ; de ſorte que l'état de captives faiſoit pour elles un changement déplorable. Ces femmes, qui auparavant conduites ſur des chars pompeux, où elles ſe trouvoient à peine aſſez à leur aiſe, & couvertes d'habits ſuperbes qui ne laiſſoient jamais voir la moindre partie de leurs corps, réduites maintenant à une robe ſimple qu'elles déchiroient encore dans leur déſolation, étoient miſes hors de leurs tentes, implorant les Dieux, & ſe jettant aux genoux du ſoldat victorieux. Quelques-unes s'arrachant elles mêmes les ornemens qui pouvoient les embarraſſer, & cherchant à ſe ſauver par des routes impratiquables, s'appelloient confuſément & inutilement au ſecours les unes des autres. On vit des ſoldats mettre la main ſur elles pour leur arracher leurs ornemens ; d'autres les entraînoient par les cheveux pour les dépouiller, & d'autres déchirant les robes dont elles étoient à peine couvertes, les frappoient encore avec le bout de leurs hallebardes, dans les endroits mêmes qu'ils avoient mis à nu. En un mot, on vit là tout ce que l'inſolence qui ſe trouve ſupérieure d'une part, & tout ce que l'infortune portée de l'autre à ſon comble, peut faire voir d'inhumanité & de déſolation. Cependant enfin, les plus raiſonnables d'entre les Macédoniens entrerent en compaſſion de l'état déplorable de ces femmes, qui, ſéparées de ce qu'elles avoient de plus cher, & privées de ce qui leur étoit le plus néceſſaire, ne rencontroient que des étrangers, des ennemis, & tout ce qui leur

annonçoit une captivité honteuſe & cruelle. On fut particulièrement attendri en voyant la mere de Darius, ſa femme, deux filles en âge d'être mariées, & ſon fils encore enfant. Ce fut particulièrement à leur égard que l'on conçut ce que c'étoit que le changement de fortune, & l'attente des maux à venir; & les vainqueurs mêmes ſe ſentirent compatiſſans. A l'égard de Darius, on ne ſçavoit encore non ſeulement où il étoit, mais s'il vivoit, ou s'il étoit demeuré confondu dans la foule des morts. On voyoit ſeulement des hommes armés qui mettoient aux fers pluſieurs femmes ſans les connoître, & qui ſe diſpenſoient par-là des égards qu'ils auroient peut-être eus pour elles; en un mot, toute l'Aſie ſembloit être tombée avec elles en captivité.

Cependant, les officiers d'Alexandre étant venus à la tente de Darius, commençoient à y préparer les cuves du bain, tous les vaſes qui devoient ſervir à un grand repas, auſſi-bien que toutes les lampes qui devoient l'éclairer, afin que le Roi revenu de la pourſuite de l'ennemi, trouvant la tente de Darius préparée pour le recevoir, y vînt prendre poſſeſſion en quelque ſorte de ſon nouvel empire. Il étoit mort dans le combat, plus de ſix vingt mille fantaſſins, & au moins dix mille cavaliers Perſes; & du côté des Macédoniens ſeulement, trois cens hommes de pied, & pas plus de cent cinquante cavaliers. Voilà quel fut l'évènement de la bataille d'Iſſus.

A l'égard des deux Rois, Darius entièrement défait, précipitoit ſa fuite, & changeant d'autant de chevaux qu'on lui en pouvoit fournir, il n'avoit alors d'autre vue que d'échapper aux mains d'Alexandre, & de gagner pour ſa ſûreté ſes provinces les plus éloignées. Alexandre auſſi, accompagné de l'élite de ſes cavaliers, le pourſuivoit à toute bride dans l'eſpérance de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Mais, après avoir fait deux cens ſtades ſans pouvoir l'atteindre, il revint à ſon camp vers le milieu de la nuit, & s'étant rafraîchi par le vin, il ne ſongeoit plus qu'aux douceurs du repos & aux plaiſirs de la table. Quelqu'un annonça alors à la femme & à la mere de Darius, qu'Alexandre victorieux, étoit revenu de ſa pourſuite. La déſolation & les larmes ſe renouvellerent parmi ces femmes, & les captifs dont elles étoient environnées, les accompagnoient de leurs gémiſſemens & de leurs cris lamentables. Alexandre, qui apprit alors le deſtin de ces femmes, leur envoya ſur le champ Léonatus, un de ſes favoris, pour les calmer, & pour apprendre particulièrement à Siſygambis, mere de Darius, que ſon fils vivoit; que pour lui, il prendroit d'elle & de toutes les Princeſſes, le ſoin qui convenoit à leur ſexe & à leur rang, & que dès le lendemain il les iroit voir lui-même, & les aſſureroit de ſa propre bouche, & par toute ſa conduite, des égards qu'il vouloit avoir pour elles. A cette annonce ineſpérée, elles regarderent tou-

tes Alexandre comme un Dieu, elles eſſuyerent leurs larmes, & ceſſerent de ſe plaindre de leur ſort. Le lendemain, le Roi prenant avec lui Héphestion, qui tenoit le premier rang entre ſes amis, alla ſuivant ſa promeſſe à la tente des Princeſſes captives. Ils étoient tous deux habillés de même; mais, Héphestion avoit meilleure mine, & étoit plus beau de viſage que le Roi; de ſorte que la Reine le prenant pour lui, ſe jetta d'abord à ſes genoux. Les aſſiſtans l'avertirent auſſi-tôt de ſon erreur, & lui montrerent Alexandre. Siſygambis, honteuſe de ſa mépriſe, ſe tourna auſſi-tôt vers le Roi, & ſe proſterna devant lui. Le Roi la relevant, lui dit: *Ma mere, vous ne vous êtes point trompée; celui-ci eſt auſſi Alexandre.* Par ce titre de mere, le Roi lui annonça auſſi-bien qu'aux autres Princeſſes, l'humanité & la politeſſe dont il avoit deſſein d'uſer avec elles; & il remplit en effet toute l'eſpétance qu'il en avoit fait naître.

Il fit rendre à la Reine tous les ornemens royaux, & rétablit autour d'elle une maiſon auſſi nombreuſe que celle que Darius lui avoit donnée. Il en ajoûta même de ſa part une ſeconde auſſi complete que la première; il promit aux Princeſſes filles, de pourvoir à leur établiſſement d'une manière encore plus avantageuſe que n'auroit fait Darius lui-même; & il ſe chargea de faire donner à ſon fils une éducation digne d'un Roi. Ayant fait venir devant lui le jeune Prince, il l'embraſſa, & remarquant que cet enfant le regardoit d'un œil ferme & aſſuré, il ſe tourna vers Héphestion, & lui dit: Voilà un Prince de ſix ans qui eſt déjà plus brave que ſon pere. Il aſſura la Reine, femme de Darius, qu'elle ne verroit rien autour d'elle qui fût indigne de la majeſté de ſon ancien rang. Ces promeſſes & beaucoup d'autres diſcours, pleins non ſeulement d'humanité, mais de politeſſe, firent fondre en larmes ces illuſtres captives. Il leur preſenta ſa main comme pour gage de ſa parole; & par toutes ces marques d'humanité & de généroſité, non ſeulement il gagna le cœur des perſonnes auxquelles il faiſoit tant de bien, mais encore il ſe fit dans toute ſon armée la réputation du plus généreux de tous les vainqueurs.

Cependant, Darius s'occupoit à recueillir tout ce qui étoit échappé de la bataille d'Iſſus. Il ne ſe laiſſa point abattre par ſon infortune, quelque grande qu'elle fût. En effet, il écrivit même à Alexandre, & il l'invitoit à ne pas ſe prévaloir, & à vouloir bien lui rendre ſes priſonniers pour la ſomme qu'il preſcriroit lui-même. Il lui offroit toutes les villes & toutes les provinces de l'Aſie, juſqu'au fleuve Halys, pour obtenir ſon amitié. Sur ces offres, Alexandre fit aſſembler ſes confidens; & leur cachant, la lettre même qu'il avoit reçue, il en ſuppoſa une autre pour autoriſer ce qu'il avoit envie de faire; de ſorte qu'il renvoya les ambaſſadeurs, ſans rien conclure avec eux. Darius, voyant bien que ſes offres

n'étoient pas acceptées, ſe diſpoſa à la guerre tout de nouveau; il ramaſſa des armes de tous côtés, pour remplacer celles qu'on avoit perdues dans la bataille précédente, & il fit lever avec choix des ſoldats plus capables de ſe défendre que les premiers. Il appella ſurtout les levées déjà faites dans les Satrapies les plus éloignées, & qui n'avoient pas eu le tems d'arriver au jour & au lieu de la première bataille. Il fit faire des épées & d'autres armes offenſives, plus longues & plus fortes que celles dont on ſe ſervoit auparavant, croyant que c'étoit à un avantage de cette eſpèce, qu'Alexandre étoit redevable de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Perſes dans la Cilicie. Mais, de plus il fit conſtruire deux cens chariots armés de faulx tranchantes, très-capables de porter, par leur ſeul aſpect, la terreur dans une armée ennemie. A côté de chacun des deux chevaux qui tiroient le char, chacun des deux timons portoit une lame de la longueur de trois palmes, dont la pointe ſe préſentoit au viſage des ennemis. A l'eſſieu des roues, il y en avoit deux autres auſſi tranchantes que les premières, & à leurs extrêmités étoient encore attachées des faulx. Ainſi, comptant ſur la ſingularité de ces apprêts, & ſur la valeur de ſes officiers de guerre, Darius partit de Suſe à la tête de huit cens mille hommes de pied & de deux cens mille cavaliers, & arriva le quatrième jour au Paſytigre, à travers un païs abondant, & très-propre à fournir des vivres aux hommes, & de la pâture aux animaux. Il ſouhaitoit extrêmement que la bataille ſe donnât devant les murs de Ninive, parce qu'il y avoit une plaine très-favorable au grand nombre des ſoldats & au jeu de ſes chariots. S'étant campé auprès d'un village nommé Arbele, il y faiſoit faire tous les jours l'exercice à ſes troupes; & il les accoûtumoit à obéir aux moindres ſignaux, car il étoit à craindre que pluſieurs nations raſſemblées, & différentes même de langage, ne jettaſſent parmi elles quelque dérangement dans une bataille.

Cependant, avant que d'en venir aux mains, il avoit envoyé, comme nous l'avons dit, des ambaſſadeurs à Alexandre, par leſquels il lui avoit fait offrir toutes les provinces d'en de-çà du fleuve Halys, outre cela deux mille talens d'or. Alexandre ayant refuſé ces offres, Darius lui envoya une ſeconde ambaſſade, par laquelle il le faiſoit remercier avant toutes choſes de la manière honnête & généreuſe dont il avoit traité ſa mere & toutes ſes autres captives; après quoi, il le prioit d'accepter pour gage de ſon amitié, tout le païs qui s'étendoit juſqu'à l'Euphrate, trois mille talens d'or, & la ſeconde de ſes filles qu'il lui offroit en mariage; ajoûtant même que devenant ainſi ſon gendre, & lui tenant lieu de fils, il entreroit en partage de l'empire même de Perſe.

Sur ces propoſitions, Alexandre fit aſſembler tous ſes amis, & leur expoſant fidèlement les offres qui lui étoient faites, il les exhor-

ta à lui déclarer librement leur penſée ſur ce ſujet. Comme perſonne n'oſoit prononcer ſur une queſtion de cette importance, Parménion prit enfin la parole & dit : *Pour moi, ſi j'étois Alexandre, j'accepterois les conditions propoſées, & je ſignerois la paix ; & moi auſſi*, répondit bruſquement Alexandre, *ſi j'étois Parménion.* Il tint enſuite d'autres propos qui marquoient ſon grand courage. Enfin, rejettant toutes les propoſitions du roi de Perſe, & préferant la gloire d'une grande renommée à toutes les richeſſes du monde, il répondit aux ambaſſadeurs, que comme la conſtitution de l'univers ſeroit dérangée par la préſence de deux ſoleils ; de même l'empire de la terre tomberoit dans la confuſion & dans le déſordre par la puiſſance égale de deux Rois. Il chargea donc les ambaſſadeurs de Darius de dire à leur maître, que s'il prétendoit être le premier Prince du monde, il avoit à combatre contre lui pour ſoutenir un ſi beau titre, auquel lui-même Alexandre s'oppoſoit. Mais que ſi ſe ſouciant peu de ce qui concerne la gloire, il n'aſpiroit qu'au repos & aux douceurs d'une vie tranquille & agréable, il falloit qu'il ſe déclarât dépendant d'Alexandre, & que commandant aux autres Princes, il le reconnût lui-même pour le ſien. Là-deſſus il renvoya les ambaſſadeurs, & ſe mit auſſi-tôt en marche à la tête de ſon armée.

La femme de Darius étoit morte dans ces entrefaites, & Alexandre lui avoit fait faire des funérailles convenables. Un des Eunuques qui gardoient la chambre, & qui avoit été pris avec les Princeſſes, s'enfuit du camp, & courut apprendre à Darius la mort de ſa femme. Il fut affligé au dernier point de cette triſte nouvelle, ſurtout par ce qu'il la croyoit privée des obſeques dues à ſon rang. L'eunuque le détrompa, en lui rapportant les honneurs qu'Alexandre avoit fait rendre à la Reine après ſa mort, & les bontés qu'il avoit toujours eues pour elle pendant ſa vie. A ce mot, de cruels ſoupçons lui vinrent dans l'eſprit, & ne lui laiſſerent point de repos.

Ayant tiré l'eunuque à part, il lui tint ce diſcours ; » Si tu reconnois encore Darius pour ton » maître & ton Roi, dis-moi par » le reſpect que tu dois à cette » grande lumière de Mithrès qui » nous éclaire, & à cette main » que le Roi te tend, dis moi ſi » en pleurant la mort de ma femme, je ne pleure pas le moindre » de ſes maux ; & ſi, étant tombée » entre les mains d'un jeune vainqueur, la perte de ſon honneur » n'a pas précédé celle de ſa » vie. « Alors l'eunuque ſe jettant à ſes pieds, le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas déshonorer ainſi ſa femme & ſa ſœur après ſa mort, & de ne pas ſe priver lui-même de la plus grande des conſolations qu'il pouvoit avoir dans ſes malheurs, qui étoit de croire qu'il avoit été vaincu par un Prince fort au-deſſus des foibleſſes des autres hommes ; qu'il devoit

plutôt

plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perſes, de plus grandes preuves de ſa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perſes mêmes de ſa valeur. Et avec des ſermens & des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de dépoſer, & lui fait le détail de tout ce qu'on avoit connu de la ſageſſe, de la tempérance & de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius, rentrant dans la ſalle où étoient ſes courtiſans, & levant les mains au ciel, fit aux Dieux cette priere. » Dieux, qui » préſidez à la naiſſance des hom- » mes, & qui diſpoſez des Rois » & des empires, faites-moi la » grace qu'après avoir rétabli la » fortune des Perſes, je la tranſ- » mette à mes deſcendans dans » le même éclat que je l'ai reçue, » afin que, vainqueur de mes » ennemis, je puiſſe reconnoître » les graces dont Alexandre m'a » prévenu dans mon malheur en- » vers les perſonnes du monde » qui me ſont les plus cheres; ou » ſi le tems ordonné par les deſ- » tinées eſt enfin venu, où il faut » néceſſairement que par la colè- » re des Dieux, ou par la viciſſi- » tude ordinaire des choſes hu- » maines, cet empire des Perſes » finiſſe; faites, grands Dieux, » qu'il n'y ait que le ſeul Ale- » xandre aſſis ſur le trône de Cy- » rus. «

Cependant, Darius ayant reçu la réponſe d'Alexandre, conçut qu'il n'y avoit point d'accommodement à eſpérer pour lui; & ſe diſpoſant à la guerre, il tenoit ſes troupes dans des exercices continuels, & les préparoit d'avance à toutes les évolutions ordinaires dans une bataille. Il envoya en même tems un de ſes amis particuliers nommé Mazée, à la tête d'une troupe d'élite, pour ſe camper au bord du fleuve, & pour interdire le paſſage à l'ennemi. Il dépêcha d'autres détachemens au de-là du fleuve même, pour ravager les campagnes par où l'ennemi devoit paſſer. Mais au fond, il regardoit le Tigre comme une barrière très-ſuffiſante pour arrêter les Macédoniens. Cependant, Alexandre étant arrivé à ce fleuve, & s'étant fait indiquer un gué par quelques habitans du païs, traverſa hardiment le fleuve, mais avec beaucoup de peine & de danger; car, l'eau montoit par ſa hauteur juſqu'aux épaules des ſoldats; & de plus ſa rapidité les empêchant de poſer le pied ferme ſur le fond, en faiſoit tomber un grand nombre, en emportoit pluſieurs, & les expoſoit tous au dernier péril. Alexandre leur ordonna de s'attacher les uns aux autres par la main ou pour le bras, pour oppoſer à l'eau une plus grande réſiſtance, & pour faire comme une digue d'un bataillon ainſi lié. Il laiſſa un jour entier à ſes ſoldats pour ſe repoſer de cette périlleuſe fatigue.

Dès le lendemain, ayant mis ſes troupes en file, il les mena vers l'ennemi; & ſe trouvant aſſez proche de l'armée des Perſes, il dreſſa ſon camp. Là il paſſa la nuit ſuivante à comparer dans ſon eſprit, la multitude effroyable

des Perſes, avec le petit nombre de ſes ſoldats; & penſant qu'il avoit encore entre les mains la déciſion de ſa fortune, l'incertitude d'un avenir prêt à ſe déclarer, le tint éveillé toute la nuit. Le lendemain, faiſant à tous les chefs des diſcours convenables à chacun d'eux, & leur inſpirant un courage proportionné à la nature du péril, qui ne conſiſtoit ici que dans le nombre de leurs ennemis, il conduiſit contre les Perſes ſon armée arrangée de manière que ſa cavalerie couvroit l'infanterie. Il mit ſur l'aîle droite l'eſcadron commandé par Clitus, ſurnommé le Noir; derrière elle étoit l'eſcadron qu'il appelloit *des amis*, ſous le commandement de Philotas, fils de Parménion, & tout de ſuite ſept autres lignes ſous le même commandant. Derrière ceux-ci, étoit placé le bataillon des Argyraſpides, diſtingué par l'éclat des boucliers d'argent qui leur avoient fait donner ce nom, & encore plus par la valeur de ce corps commandé par Nicanor, autre fils de Parménion. A côté d'eux étoient placés les Élymiotides, conduits par Cœnus. Enſuite, venoient les Oreſtes & les Lynceſtes ſous les ordres de Perdiccas; la compagnie de Méléagre ſuivoit celle-ci, ſuivie elle-même de celle de Polyſperchon, commandant des Stymphéens. Philippe, fils de Balacer, venoit après ceux-ci, & Cratérus, à la tête des ſiens, fermoit l'infanterie. Les cavaliers dont nous avons parlé d'abord, étoient ſoutenus par tous ceux qu'on avoit tirés du Péloponnèſe & de l'Achaïe, de la Phthiotide & des environs du golphe Maliaque, auſſi-bien que de la Locride & de la Phocide; ils avoient tous pour commandant Erigye de Mitylène. Derrière eux étoient les Theſſaliens, commandés par un autre Philippe. Ceux-ci ſurpaſſoient tous les autres en bravoure, & par l'agilité de leurs evolutions. Ce fut derrière eux qu'Alexandre plaça les gens de traits & les ſoudoyés de l'Achaïe.

Mais de plus, pour éviter que les Perſes, par leur grand nombre, n'enveloppaſſent trop aiſément ſon corps de bataille, il lui avoit fait prendre des deux côtés une forme de croiſſant avec des pointes fort avancées. Pour parer auſſi l'attaque des chariots armés de faulx, il avoit ordonné à toute ſon infanterie, qu'à leur approche, ils frappaſſent tous avec leurs épées, & de toutes leurs forces, les boucliers les uns des autres, afin que les chevaux effarouchés, ſe tournaſſent pour s'enfuir du côté de l'armée d'où ils venoient; mais que s'ils s'obſtinoient à avancer, alors ils ouvriſſent leurs rangs pour leur donner paſſage, ce qui les mettoit eux-mêmes hors de tout péril. Cependant, Alexandre, ſe plaçant lui-même à ſon aîle droite, par cette forme de pointe & de demi-cercle qu'il avoit fait prendre à ſon armée, s'étoit procuré l'avantage de la découvrir, d'un ſeul point de vue, preſque entière; de ſorte que par-là il étoit en état de pourvoir à tout.

Darius, qui avoit arrangé la ſienne ſelon les différentes nations

dont elle étoit compoſée, choiſit ſa place vis-à-vis d'Alexandre, & ſe diſpoſoit à marcher directement à lui. Dès que les deux armées furent proches l'une de l'autre, les trompettes ſonnerent avec un grand éclat des deux côtés; & les hommes leur répondoient avec des cris qui ne ſe faiſoient pas moins entendre. Auſſitôt les chars armés de faulx partirent tirés à toute bride, & imprimerent aux Macédoniens une véritable terreur; & Mazée, commandant de la cavalerie Perſane, qui les ſuivoit de près, rendoit cette attaque encore plus formidable. Cependant, tous les ſoldats de la phalange Macédonienne s'étant mis à frapper avec leurs armes les boucliers les uns des autres, ſuivant l'ordre du Roi, formerent un bruit épouvantable, & tel que la plûpart des chevaux effarouchés, tournant en arrière, portoient à bride abattue leurs chariots ſur les Perſes mêmes; au lieu qu'à l'égard de ceux qui ſuivoient le droit chemin, les Macédoniens avertis & précautionnés, s'ouvrant à propos, non ſeulement en évitoient l'atteinte, mais perçoient même les chevaux à coups de traits. Il faut pourtant avouer que quelques chariots échappés à cette défenſe, firent de terribles dégâts dans les endroits où ils tomberent. Les tranchans des faulx & des autres ferremens attachés aux roues, étoient affilés au point, que pouſſés de la force dont ils l'étoient, ils portoient une mort certaine ſous des formes très-différentes. Ils enlevoient aux uns le bras accompagné du bouclier qu'ils portoient; ils coupoient à d'autres la tête ſi ſubitement, que poſée à terre elle ouvroit encore les yeux, & laiſſoit connoître encore à qui elle appartenoit. D'autres étoient tranchés par le milieu du corps, & étoient morts avant que d'avoir ſenti le coup.

Cependant, après une ſi terrible eſcarmouche, les deux armées s'approcherent l'une de l'autre; & quand on eut épuiſé tous les traits à lancer de loin, & enſuite les armes de longueur, comme les piques & les lances, on en vint au combat à l'épée, & corps à corps. La cavalerie ouvrit la bataille, les Macédoniens à la droite de leur armée, & Darius à la gauche de la ſienne. Il avoit autour de ſa perſonne tous les cavaliers qui tenoient à lui par quelque degré de parenté, tous gens diſtingués par l'intelligence & par le courage, & qui montoient au nombre de mille. Animés par la préſence du Roi, ils avoient ſoutenu courageuſement cette première décharge de traits, pour le couvrir lui-même. Auprès d'eux étoient les Mélophores, garde nombreuſe & vaillante. Derrière ceux-ci étoient les Mardes & les Ciſſéens, peuples diſtingués par la hauteur de leur taille & par leur valeur. Le Roi avoit encore autour de lui tout le militaire de ſa maiſon, & une compagnie d'Indiens très-courageuſe. Tous ces corps fondant avec de grands cris ſur les Grecs, les attaquoient avec beaucoup de valeur, & ſembloient

d'ailleurs les accabler par leur nombre.

Mazée, qui commandoit l'aîle droite, ſe jettant de ſon côté avec l'élite de ſa cavalerie ſur celle des ennemis, en mit par terre à ſon premier abord un aſſez grand nombre. Et auſſi-tôt il envoya deux mille Caduſiens, accompagnés de mille Scythes, cavaliers choiſis, avec ordre de paſſer à côté & enſuite au de-là des rangs des ennemis, pour arriver par derrière eux juſqu'à leur camp, qu'ils devoient piller. Ces troupes accepterent volontiers une pareille commiſſion, & ſe jettant tout d'un coup dans le camp des Macédoniens, ils y trouverent encore le ſecours de quelques priſonniers Scythes qui leur aiderent à ſe ſaiſir des armes étrangères que l'on avoit miſes là en dépôt, & à emporter d'autres dépouilles, ou des proviſions de guerre. Le bruit d'une pareille ſurpriſe excita du tumulte par ſa ſingularité, de ſorte que quelques-unes mêmes des captives d'Alexandre ſe diſpoſoient déjà à retourner dans le camp des Perſes.

Mais, Siſygambis, mere de Darius, ne ſe prêta point à l'invitation que lui faiſoient les compagnes de ſa captivité, de profiter de cette occaſion, ſoit qu'elle ſe défiât de la ſûreté d'une pareille conjoncture, ou qu'elle voulût marquer à Alexandre la reconnoiſſance qu'elle conſervoit du traitement généreux qu'elle avoit reçu de ſa part. D'un autre côté, les Scythes, chargés d'un butin conſidérable, revinrent à Mazée pour lui rendre compte de leur ſuccès; dans le tems même que l'eſcadron Perſe, poſé auprès de la perſonne de Darius, revenoit à ſon poſte, après avoir enfoncé un eſcadron Macédonien. Alexandre, à ce ſecond avantage des ennemis, ſe crut chargé de rétablir, par lui-même la fortune des ſiens. Ainſi, prenant avec lui l'eſcadron qui portoit le nom du Roi, fortifié même de ce qu'il y avoit de meilleur dans le reſte de ſa cavalerie, il le conduiſit directement à la perſonne de Darius. Le roi de Perſe ſoutint courageuſement cette attaque; & combattant de deſſus ſon char, il lançoit des dards contre tous ceux qui s'avançoient juſqu'à lui. Cependant, comme les deux Rois s'approchoient de plus en plus; Alexandre ſe jugeant à portée de Darius, lui lança un trait qui le manqua néanmoins, & qui frappa à ſa place le conducteur de ſon char. Tous ceux qui environnoient le roi de Perſe, ayant auſſi-tôt jetté un grand cri, firent croire à ceux qui étoient plus loin, que le Roi venoit d'être tué; & ceux-ci commençant la fuite, tous les rangs ſe défilerent les uns après les autres, de ſorte que le corps même qui gardoit le Roi, fut bientôt ſéparé. L'autre aîle de l'armée ne ſe voyant plus ſoutenue, ſe rompit bientôt elle-même, & ſe mit totalement en fuite. La pouſſière qui s'élevoit des pieds des hommes & des chevaux, & celle même qu'excitoit la pourſuite du vainqueur & de toutes les troupes d'Alexandre, fut cauſe que perſonne ne pouvoit découvrir de

quel côté Darius cherchoit ſa retraite. On n'entendoit qu'un bruit confus de cris d'hommes, de pieds de chevaux, & de coups de fouet.

Mazée, qui, comme on l'a déjà dit, commandoit l'aile droite, accompagné pourtant encore d'un corps conſidérable de cavaliers choiſis, pouſſoit vivement les ennemis qu'il avoit en face. Mais Parménion, à la tête de la cavalerie Theſſalienne, & d'autres braves qui s'étoient joints à lui, ſoutenoient courageuſement leur effort; & les Theſſaliens étoient même ſur le point de l'emporter par le courage. Cependant, le nombre très-ſupérieur du côté de Mazée, commençoit à accabler par ſon poids la cavalerie Grecque, de ſorte qu'après un long carnage dont la ſimple inégalité laiſſoit Parménion dans un péril toujours plus grand, il envoya enfin demander par quelques cavaliers un prompt ſecours à Alexandre. Mais il ſe trouva qu'Alexandre avoit entraîné après lui une grande partie de ſes troupes à la pourſuite des fuyards; & les envoyés de Parménion s'en revinrent ſeuls. Cependant, ce capitaine ſe ſervit avec tant de bonheur de la ſoupleſſe de la cavalerie Theſſalienne, qu'il parvint enfin à mettre en fuite les Perſes, ſur-tout lorſqu'ils eurent appris la fuite de Darius même.

Ce Prince qui ſçavoit bien les ruſes de guerre, profita de la pouſſière énorme qui s'étoit élevée pendant le combat, pour faire une retraite toute oppoſée à la route qu'avoient priſe les Barbares de ſon armée. Car, au lieu de tourner en arrière, il ſe glissa ſans être vu par les côtés de l'armée ennemie, & s'alla mettre en ſûreté lui & les ſiens, dans les villages qui étoient derrière les Macedoniens. Cependant, toutes les troupes Aſiatiques ayant été miſes en déroute, & les Macédoniens tuant toujours les derniers, le champ de bataille & tous les environs furent bientôt couverts de corps morts; & il ſe trouva près de quatre-vingt dix mille hommes, cavalerie ou infanterie, ſur la place. On ne compta que cinq cens Macédoniens de tués; mais, le nombre des bleſſés monta beaucoup plus haut. Telle fut l'iſſue de la bataille d'Arbeles.

Darius, après ſa défaite, accompagné de peu de gens, avoit pris le chemin du fleuve Lycus. L'ayant paſſé, pluſieurs lui conſeilloient de rompre le pont, parce que l'ennemi le pourſuivoit. Mais il répondit généreuſement, qu'il n'eſtimoit point aſſez ſa vie pour la vouloir conſerver au prix de celle de tant de milliers de ſujets & d'alliés fideles, qui demeureroient à la merci des ennemis; qu'ils avoient le même droit que leur Prince à ce paſſage, qui devoit leur être ouvert comme à lui. Après avoir traverſé aſſez de païs, toujours en fuyant, il arriva ſur le minuit à Arbeles. De-là il prit ſa route vers la Médie, à travers les montagnes d'Arménie, ſuivi de ſa nobleſſe, & d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent auſſi bien-tôt

dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendroit celle de Babylone & de Suſe, pour y jouir du fruit de ſa victoire. D'ailleurs, c'étoit un chemin où l'on ne pouvoit le ſuivre avec une grande armée, au lieu que l'autre étoit aiſé pour les chevaux & les chariots, & dans un païs fertile.

Il reſtoit encore à Darius fugitif, trente mille hommes de pied, entre leſquels il y avoit quatre mille Grecs, qui lui furent fideles juſqu'à la fin. Il avoit outre cela quatre mille frondeurs ou gens de trait, & plus de trois mille chevaux preſque tous Bactriens, que commandoit Beſſus, Satrape de la Bactriane. Darius, ayes ſes troupes, s'écarta un peu du chemin, faiſant paſſer devant le bagage, & ayant aſſemblé ſes principaux officiers, il leur parla en ces termes : » Chers compagnons, » de tant de milliers d'hommes » qui compoſoient mon armée, » vous êtes les ſeuls qui ne m'a- » vez point abandonné dans tout » le cours de ma mauvaiſe fortu- » ne; & il n'y a bientôt plus que » votre fidélité & votre conſtance » qui me faſſent croire que je ſuis » Roi. Les transfuges & les trai- » tres règnent dans mes villes, » non qu'on les juge dignes de » l'honneur qu'on leur fait, mais » afin que leur récompenſe vous » tente, & ébranle vos courages. » Vous avez pourtant mieux aimé » ſuivre ma fortune que celle du » vainqueur; en quoi vous avez » mérité que les Dieux vous en » récompenſaſſent; & ne doutez » point qu'ils ne le faſſent, ſi je » ne puis moi-même le faire. » Avec de telles troupes & de » tels officiers, j'affronterai ſans » crainte l'ennemi, quelque re- » doutable qu'il paroiſſe. Quoi! » voudroit-on que je m'aban- » donnaſſe à la diſcrétion du » vainqueur, & que j'attendiſſe » de lui, pour prix de ma lâcheté » & de ma baſſeſſe, le gouver- » nement de quelque province » qu'il voudroit bien me laiſſer? » Non, non, il ne ſera jamais au » pouvoir de perſonne, ni de » m'ôter ni de me donner le dia- » dême que je porte. Une même » heure verra la fin de mon règne » & de ma vie. Si vous avez tous » ce même courage & cette mê- » me réſolution, comme je n'en » puis douter, je vous réponds de » votre liberté, & que vous n'au- » rez point à ſouffrir le faſte & » les inſultes des Macédoniens. » Vous avez dans vos mains de » quoi venger ou terminer vos » maux. « Tous répondirent avec de grands cris, qu'ils étoient prêts à le ſuivre par-tout, & à répandre leur ſang pour ſa défenſe.

C'étoit le ſentiment des troupes. Mais, Nabarzane, l'un des plus grands Seigneurs de Perſe, & Général de la cavalerie, avoit tramé avec Beſſus, Général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes, ayant réſolu d'arrêter le Roi & de l'enchaîner; ce qu'ils pouvoient exécuter facilement par le moyen des troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre. Leur deſſein étoit, s'ils ſe voyoient pourſuivis par Alexande, de ſe

racheter en lui livrant Darius en vie ; & s'ils échappoient à ſa pourſuite, de s'emparer du royaume, après avoir tué Darius, & de recommencer la guerre. Les traîtres n'eurent pas de peine à gagner les troupes, en leur repréſentant qu'on les traînoit au précipice ; qu'ils ſe verroient bientôt accablés ſous les ruines d'un empire tout près de tomber, pendant que la Bactriane leur étoit ouverte, & leur tendoit les mains, en leur offrant des richeſſes immenſes. Quelque ſourdes que fuſſent ces menées, Darius en fut averti, mais il ne put les croire. Patron qui commandoit les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dreſſer ſa tente dans leur quartier, & à confier la garde de ſa perſonne à des troupes de la fidélité deſquelles il étoit ſûr. Il ne put ſe réſoudre à faire cet affront aux Perſes, & répondit qu'il auroit moins de peine à en être trompé, qu'à les condamner ; qu'il aimoit mieux ſouffrir parmi les ſiens tout ce que la fortune lui préparoit, que de chercher ſa ſûreté parmi des étrangers, quelque fideles & bien affectionnés qu'il les crût ; que d'ailleurs, il ne pouvoit plus mourir que trop tard, ſi les ſoldats qui étoient de ſa nation le jugeoient indigne de vivre. Il ne fut pas long-tems ſans éprouver combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit donnés. Les traîtres le ſaiſirent, le lierent avec des chaînes d'or, comme pour faire honneur à ſa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane, le conduiſant dans un chariot couvert.

Cependant, Alexandre ſe mit à la pourſuite de Darius ; il apprit bientôt que ce Prince avoit été arrêté. Ce fut pour lui une nouvelle raiſon de hâter ſa marche. Les rebelles, à ſon arrivée, prirent l'épouvante, quoique la partie n'eût pas été égale, ſi Beſſus eût eu autant de réſolution pour le combat que pour le parricide. Car, ils ſurpaſſoient les ennemis en nombre & en force, & étoient tous frais contre des gens fatigués d'une longue marche. Mais, le nom & la réputation d'Alexandre, motif tout puiſſant à la guerre, les étonnerent tellement, qu'ils prirent la fuite. Beſſus & ſes complices ayant atteint Darius, l'exhorterent de monter à cheval, & de ſe ſauver des mains de ſon ennemi. Il leur répondit que les Dieux étoient près de le venger, & implorant la juſtice d'Alexandre, il refuſa de ſuivre des parricides. Ils entrerent alors dans une telle fureur, que lançant leurs dards contre lui ; ils le laiſſerent tout couvert de bleſſures. Après un parricide ſi déteſtable, ils ſe ſéparerent, pour laiſſer en divers lieux des veſtiges de leur fuite, & tromper par ce moyen l'ennemi, s'il vouloit les ſuivre, ou l'obliger du moins à diviſer ſes forces.

Après pluſieurs recherches, on trouva Darius par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché ſur ſon char, & touchant à ſa fin. Cependant, avant que d'expirer, il eut encore la force de demander à boire. Un Macédonien, nommé Polyſtrate, lui en apporta. Il avoit avec lui

un prisonnier Persan, qui lui servit de truchement. Darius, après avoir bu, dit en se tournant vers le Macédonien: » Que dans l'état déplorable de sa fortune, il » avoit au moins cette consolation de parler à une personne » qui l'entendroit, & que ses dernières paroles ne seroient point » perdues; qu'il le chargeoit de » dire à Alexandre, que, sans » l'avoir jamais obligé, il mouroit » son redevable; qu'il lui rendoit » mille graces de tant de bontés » qu'il avoit eues pour sa mere, » pour sa femme & pour ses enfans, ne s'étant pas contenté de » leur sauver la vie, mais leur » ayant laissé tout l'éclat de leur » première grandeur; qu'il prioit » les Dieux de rendre ses armes » victorieuses, & de le faire monarque de l'univers; qu'il ne » croyoit pas avoir besoin de lui » demander qu'il vengeât l'exécrable parricide commis sur sa » personne, parce que c'étoit la » cause commune des Rois. «

Puis, prenant la main de Polystrate: *Touche lui pour moi dans la main*, lui dit-il, *comme je touche dans la tienne; & porte lui de ma part ce seul gage que je puis lui donner de mon affection & de ma reconnoissance.* En finissant ces mots, il expira. Alexandre arrive auprès de lui en ce moment, & voyant le corps de Darius, il pleure amerement; & par les marques de la douleur la plus sensible, il fait voir combien il étoit touché de l'infortune de ce Prince, qui méritoit un meilleur sort. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, la jetta sur le corps de Darius, & l'ayant fait embaumer, & orné son cercueil avec une magnificence royale, il l'envoya à Sisygambis, pour le faire ensevelir à la facon des rois de Perse, & le mettre au tombeau de ses ancêtres.

Ainsi mourut Darius, la troisième année de l'Olympiade 112, l'an 330 avant Jesus-Christ, après avoir vécu près de cinquante ans, & en avoir règné six; Prince d'un caractère doux & pacifique, dont le règne, si on en excepte la mort de Charidème, avoit été sans violence & sans cruauté, ou par inclination naturelle, ou parce que la guerre continuelle qu'il eut à essuyer contre Alexandre, depuis son avènement à la couronne, ne lui permit pas d'en user autrement. Avec lui finit l'empire des Perses, qui avoit duré deux cens six ans depuis le commencement du règne du grand Cyrus son fondateur, sous treize Rois; sçavoir, Cyrus, Cambyse, Smerdis le mage, Darius, fils d'Hystaspe, Xerxès I, Artaxerxe Longue-main, Xerxès II, Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arsès, & Darius Codoman.

A la mort de Darius fut vérifiée la prophétie de Daniël, qui avoit prédit la ruine de la Monarchie des Perses. Il avoit représenté cette Monarchie sous l'idée d'un ours, qui avoit trois rangs de dents dans la gueule, & à qui il fut dit: *Levez-vous, & rassasiez-vous de carnage.* Mais, cette bête

fut miſe à mort par une autre bête qui étoit ſemblable à un léopard, & qui avoit quatre ailes & quatre têtes. Le même empire des Perſes étoit repréſenté dans la ſtatue qui parut en ſonge à Nabuchodonoſor, par la poitrine & les bras qui étoient d'argent; & celui d'Alexandre y étoit déſigné par le ventre & les cuiſſes d'airain.

Dans un autre endroit, l'empire des Perſes nous eſt encore figuré ſous l'idée d'un bélier, qui donne des coups de cornes contre l'occident, contre le ſeptentrion, & contre le midi; rien ne pouvoit lui réſiſter; il fit tout ce qu'il voulut, & il devint fort puiſſant. Mais, en même tems, un bouc [c'eſt Alexandre le Grand] vint du côté de l'occident, & parcourut tout le monde ſans toucher la terre; il avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il s'avança contre le bélier qui avoit des cornes, & s'élançant avec impétuoſité, il courut contre lui de toute ſa force, l'attaqua avec furie, le frappa, lui tompit les deux cornes, & l'ayant renverſé, il le foula aux pieds, ſans que perſonne pût délivrer le bélier de ſa puiſſance. On ne peut rien ajoûter à la clarté de ces prophéties.

Les Auteurs Grecs conviennent que le motif de la guerre des Grecs contre les Perſes, étoit l'entrepriſe que Xerxès avoit faite contre la Grece, dans laquelle, ſelon l'expreſſion de Daniël, ce Prince avoit animé tous les peuples contre la Grece. Mais, les Auteurs Orientaux racontent la choſe autrement. Ils diſent que Darab II, roi de Perſe, fils de Bahaman, ayant fait la guerre à Philippe, roi de Macédoine, obligea ce Prince à lui demander la paix. Il ne l'obtint que ſous ces conditions; premièrement de payer au Roi vainqueur mille beizaths, ou mille œufs d'or de tribut annuel, ces beizaths valoient chacun quarante dragmes d'argent; & en ſecond lieu de lui donner ſa fille en mariage. Darab ayant reçu la fille du roi Philippe pour femme, & s'étant apperçu, dès la première nuit de ſes noces qu'elle avoit l'haleine mauvaiſe, réſolut de la renvoyer à ſon pere, quoiqu'elle fût déjà enceinte.

Philippe la fit ſoigneuſement garder juſqu'au tems de ſes couches; elle enfanta Alexandre, que Philippe déclara lui appartenir, & à qui il laiſſa le royaume après lui. Darab, roi de Perſe, mourut auſſi vers le même tems, & eut pour ſucceſſeur Dara ſon fils, [c'eſt Darius Codoman] qui fut un Prince violent & cruel, qui aliéna tellement les eſprits des peuples, & même des Grands de ſa cour, qu'ils députerent à Alexandre le Grand, pour l'exhorter à faire la conquête de la Perſe. Alexandre ayant donc refuſé de payer le tribut ordinaire, & ayant répondu à ceux qui le vinrent demander, que la poule qui pondoit les beizaths, ou les œufs d'or, s'étoit envolée à l'autre monde; Dara aſſembla une grande armée pour lui faire la guerre.

Alexandre ſe prépara à le bien recevoir, & alla même au-de-

vant de lui jusqu'en Perse ; il lui livra bataille, & le vainquit. Dara s'étant retiré dans sa tente, deux de ses officiers natifs de Hamadan, lui passerent son épée au travers du corps, & s'enfuirent vers le camp du vainqueur. Alexandre, informé de ce qui s'étoit passé, accourut à la tente de Dara, qui respiroit encore ; lui prit la tête, la mit sur ses genoux, pleura son triste sort, lui protesta qu'il n'avoit aucune part à sa mort. Dara, ouvrant les yeux, le pria de le venger de la perfidie de ses serviteurs, lui donna sa fille Roxane en mariage, & lui recommanda de ne point mettre le gouvernement de la Perse entre les mains des Grecs. Ainsi, il mourut entre les bras d'Alexandre, qui étoit son frere, selon les Historiens, étant né de la fille de Philippe, épouse de Darab, comme Dara étoit né d'une autre femme du même Darab.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) l'un des descendans d'Atropate qui règna dans un canton de la Médie, auquel il donna son nom. Darius lui succéda après quatre autres, dont les noms & les règnes ne sont point marqués dans l'Histoire. Il règna dans la Médie, au tems que Pompée faisoit la guerre à Mithridate Eupator, roi de Pont, & fut vaincu par cet illustre Général, qui lui accorda la paix l'an de Rome 689, & le 65 avant Jesus-Christ. Son fils Artuasdes lui succéda.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*b*) fils d'Artabane, roi des Parthes, fut donné en ôtage aux Romains, l'an de J. C. 37. Ce jeune Prince servit d'ornement à une espèce de triomphe, que voulut se procurer l'empereur Caligula.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*c*) officier du roi Agrippa, arrière-petit-fils d'Hérode le Grand. Une partie des Juifs ayant envoyé demander du secours à ce Prince, à l'occasion d'une sédition qui venoit d'arriver à Jérusalem, il leur envoya trois mille hommes, dont il donna le commandement à Darius. Les Grands, les sacrificateurs & ceux du peuple qui ne demandoient que la paix, les reçurent & les logerent dans la ville haute.

DAROMA, *Daroma*, terme qui est le même que Darom ; & celui-ci en Hébreu signifie le midi. Eusebe & saint Jérôme se servent souvent du terme de Daroma, pour désigner la partie méridionale de Juda. Ce canton de Daroma s'étend du nord au midi, depuis la ville d'Éleuthéropolis, en avançant vers l'Arabie Pétrée, à la longueur de près de vingt milles ; & du levant au couchant, depuis la mer morte jusqu'à Gérare & Bersabée.

DARSA, *Darsa*, (*d*) ville de l'Asie mineure, située à quelques journées de la Pamphylie, selon

(*a*) Appian. p. 244. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 398.
(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 625. Dio. Cass. p. 653. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 15, 46.
(*c*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 810, 811.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.

Tite-Live. Les habitans de cette ville l'abandonnerent de frayeur, aux approches des Romains, l'an 189 avant Jeſus-Chriſt, & la laiſſerent remplie de toutes ſortes de biens.

DASARON, *Daſaron*, (*a*) Δάσαρων, fleuve des Indes, au rapport de Ptolémée.

DASCON, *Daſcon*, Δάσκων, (*b*) nom d'un golfe de Sicile. Il en eſt fait mention dans Diodore de Sicile; & ce que cet Auteur dit de ce golfe, montre qu'il étoit ſitué dans le voiſinage de Syracuſe. L'on trouve dans la carte de l'ancienne Sicile de M. de l'Iſle, non ſeulement un golfe du nom de Daſcon, mais un lieu qu'il appelle *Vicus*. Le Daſcon ou le golfe de ce nom étoit une eſpèce de baſſin ou de port.

DASCYLÉE, *Daſcyleium*, Δασκύλειον, (*c*) ville de l'Aſie mineure, ſituée ſur la Propontide en Bithynie. Pline & Pomponius Méla l'appellent Daſcylos; Étienne de Byzance & Xénophon, Daſcylium. Pomponius Méla la met au-delà du Rhyndacus; & Strabon proche le lac Daſcylitide. Elle a été épiſcopale ſous l'archevêque d'Apamée.

Alexandre, au commencement de ſon expédition en Aſie, ayant appris que les Perſes avoient une garniſon dans Daſcylée, y envoya Parménion, qui y fut reçu par les habitans, après que les Perſes s'en furent retirés, ſur la nouvelle qu'ils eurent de l'arrivée des Macédoniens. Xénophon dit que l'on voyoit à Daſcylée le palais de Pharnabaze, & aux environs pluſieurs villages, grands & fournis de toutes ſortes de vivres; qu'il y avoit des lieux très-propres pour la chaſſe, ſoit dans des parcs fermés de toutes parts, ſoit en pleine campagne; qu'il y couloit une rivière remplie de poiſſons de toute eſpèce.

Son nom moderne eſt Diaſchilo, ſelon Niger, ou plutôt Diaſcoli, comme écrivent les relations. Elle eſt aſſez bien entretenue par les Turcs, & ſituée ſur un cap de même nom, entre Pruſe à l'orient, & Cyzique à l'occident.

DASCYLITIDE, *Daſcylitis*, Δασκυλῖτις, (*d*) lac de l'Aſie mineure dans la Bithynie. Strabon dit que ceux de Byzance en avoient une partie, & ceux de Cyzique l'autre. La ville de Daſcylée étoit ſituée ſur ce lac, au-deſſus duquel il y en avoit deux autres, le lac Apolloniatide & le lac Miletopolitide. La rivière de Rymus ſortoit du lac Daſcylitide, & alloit ſe rendre dans le Rhyndacus. Ce lac s'appella auſſi Aphnitis, comme l'aſſurent Strabon & Étienne de Byzance.

Plutarque, dans la vie de Lucullus, place le lac Daſcylitide près de Cyzique; & il ajoûte que ce lac porte d'aſſez gros bateaux. L'obſervation de Plutarque n'eſt pas tout-à-fait exacte, car, ce

(*a*) Ptolem. L. VII. c. 1.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 337. Thucyd. p. 457.
(*c*) Plin. T. I. p. 289. Strab. p. 575. Pomp. Mel. p. 84. Freinſ Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Xenoph. p. 509.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 497. Strab. p. 550, 575, 576, 587.

lac eſt à une diſtance conſidérable de Cyzique.

DASCYLITIDE, *Daſcylitis*, Δασκυλῖτις, (*a*) nom que Thucydide donne à une Satrapie des Perſes. Cette Satrapie ne peut être autre que le païs qui avoit Daſcylée pour chef-lieu. Artabaze, fils de Pharnacus, en étoit gouverneur du tems de Xerxès; il avoit ſuccédé à Mégabate.

DASCYLUS, *Daſcylus*, (*b*) Δάσκυλος, lieu de l'Aſie mineure dans la Carie, ſelon Pauſanias. Il eſt vrai que le texte de cet Auteur porte Cardie, & qu'Amaſée l'a ſuivi; mais, on croit que c'eſt une faute de copiſte, & qu'il faut lire Carie, & non pas Cardie; quoi qu'il en ſoit, Pauſanias rapporte qu'il y avoit près de Daſcylus une plaine nommée la plaine Blanche, où l'on trouvoit une fontaine, dont l'eau étoit chaude & plus douce que du lait.

DASÉE, *Daſea*, Δασέα, (*c*) ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Il n'en reſtoit plus que les ruines du tems de Pauſanias; & on les voyoit à ſept ſtades de celles de Macarée, & à pareille diſtance du mont Acacéſius.

DASIUS, *Daſius*, (*d*) Brunduſien, commandoit pour les Romains la garniſon de Claſtidium, l'an 218 avant l'Ére Chrétienne. Comme on y avoit fait un grand amas de bled, Annibal tenta d'abord de s'en rendre maître par la force. Mais, Daſius ayant offert de lui livrer la place pour de l'argent, il accepta la propoſition de ce traître; & il n'en coûta à Annibal que quatre cens pièces d'or, pour acheter de quoi nourrir ſes troupes, pendant tout le tems qu'il demeura aux environs de Trebie.

DASIUS ALTINIUS, *Daſius Altinius*, (*e*) de la ville d'Arpine. L'an 213 avant J. C., il vint une nuit trouver le conſul Romain Q. Fabius, accompagné ſeulement de trois eſclaves, & lui promit de lui livrer Arpine, moyennant une récompenſe proportionnée à un tel ſervice. Q. Fabius ayant mis l'affaire en délibération dans le conſeil de guerre, quelques-uns étoient d'avis, qu'après l'avoir fait battre de verges, on lui fît trancher la tête, comme à un déſerteur & à un traître, qui, n'ayant d'autre règle que ſon intérêt, étoit alternativement l'ennemi des deux nations; qu'après la bataille de Cannes, perſuadé qu'il falloit toujours paſſer du côté où étoit la fortune, il s'étoit déclaré pour Annibal, & avoit entraîné ſes concitoyens dans ſa révolte; qu'à préſent, voyant contre ſon eſpérance & contre ſes vœux, que les affaires des Romains prenoient un meilleur train, & que la République paroiſſoit ſe relever de ſes pertes, il venoit offrir à ceux qu'il avoit trahis d'abord une nouvelle trahiſon; que ſon cœur étoit toujours dans un parti, tandis que ſon corps étoit dans l'autre; ennemi auſſi mépriſable, qu'infidele allié;

(*a*) Thucyd. p. 84.
(*b*) Pauſ. p. 285.
(*c*) Pauſ. p. 498, 514.
(*d*) Tit. Liv. L. XXI. c. 48.
(*e*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 45. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 400. *& ſuiv.*

qu'il falloit en faire une punition exemplaire, & l'ajoûter à celles du maître de Faleries & du médecin de Pyrrhus, comme une troiſième leçon pour les traîtres & les perfides qui voudroient l'imiter.

Le pere du conſul ne fut pas de ce ſentiment. Il diſoit que dans un tems où la guerre étoit allumée de tous côtés, on parloit comme ſi l'on eût été en pleine paix; que bien loin d'inviter les peuples d'Italie à reſter dans le parti des Carthaginois, par une ſévérité mal placée, il falloit bien plutôt chercher à les ramener à l'alliance des Romains; que ce ſeroit une imprudence de traiter à la rigueur ceux qui vouloient rentrer dans leur devoir; que s'il étoit permis d'abandonner les Romains, & qu'on n'eût pas la liberté de revenir à eux, il n'étoit pas douteux que Rome ſeroit bientôt ſans alliés, & que toute l'Italie s'attacheroit à Annibal; qu'après tout, il n'étoit pas d'avis qu'on ſe fiât abſolument à Daſius Altinius, qu'il y avoit un milieu à prendre dans cette affaire; que ſans le regarder pour le préſent, ni comme ennemi ni comme allié, il falloit l'enfermer près du camp dans quelque ville ſûre & fidele, où on lui laiſſeroit la liberté d'aller & de venir; que lorſque la guerre ſeroit finie, on jugeroit lequel étoit le plus à propos, ou de le punir pour ſa révolte paſſée, ou de lui pardonner en faveur de ſon retour actuel. Tout le monde fut de l'avis de Q. Fabius. On lui mit les chaînes à lui & à ceux qui l'accompagnoient, & on l'envoya à Cales, avec une groſſe ſomme d'or qu'il avoit apportée avec lui, & qui lui fut gardée bien religieuſement. Pendant le jour, il marchoit par la ville avec des gardes, qui le renfermoient ſoigneuſement pendant la nuit.

Dès que ceux d'Arpine ſe furent apperçus de ſon abſence, ils le chercherent avec ſoin, mais inutilement. Comme il étoit le premier citoyen de la ville, le bruit de ſon évaſion s'étant bientôt répandu par-tout, y excita beaucoup de troubles & d'alarmes; & la crainte de quelque révolution les engagea à donner avis à Annibal de tout ce qui s'étoit paſſé. Cette nouvelle ne lui fit point de peine. Car, outre que depuis long-tems il regardoit Daſius Altinius comme un homme à qui l'on ne pouvoit pas ſe fier ſûrement, il trouvoit dans ſa fuite un prétexte de s'emparer de ſes biens, qui étoient très-conſidérables. Mais, pour faire croire que la colère avoit plus de part à ſa vengeance que l'avarice, il uſa envers ſa famille, non ſeulement de ſévérité, mais encore de cruauté & de barbarie. Il fit venir ſa femme & ſes enfans dans ſon camp, & les ayant fait mettre à la queſtion pour découvrir premièrement ce qu'étoit devenu Daſius Altinius, & enſuite ce qu'il avoit laiſſé d'or & d'argent dans ſa maiſon, quand il eut été informé de tout, il ordonna qu'on les brûlât vifs; ce qui fut exécuté ſur le champ.

DASIUS, *Daſius*, l'un des

principaux citoyens de Salapie. *Voyez* Blaſius.

DASSARENSES, *Daſſarenſes*, (*a*) nation Illyrienne. Tite-Live paroît être le ſeul des Anciens, qui ait connu cette nation. Elle fut ſoumiſe aux Romains l'an de Rome 585, & taxée à la moitié des impôts qu'elle avoit payés juſqu'alors à ſes Rois.

DASSARÉTIENS, *Daſſaretii*, Δασσαρήτιοι, (*b*) peuples, qui, ſelon Strabon, habitoient entre les Autariates, les Dardaniens & les Ardiéens. Pline les met à côté des Parthenes; & Plutarque, dans la vie de T. Q. Flaminius, ſur les bords d'un fleuve nommé Lycus. Les Géographes modernes diſent que les Daſſarétiens avoient les Éordiens à l'occident, les Eſtréens au nord, l'Émathie à l'orient, & les Parthiœens au midi. Ptolémée donne deux villes aux Daſſarétiens, Évia & Lychnidus. Cette nation, dans Pline, eſt qualifiée nation libre.

Le conſul P. Sulpicius Galba, l'an de Rome 552, traverſoit avec ſon armée le païs des Daſſarétiens, faiſant porter avec lui tout le bled qu'il avoit tiré de ſes quartiers d'hiver ſans y toucher, le pillage des terres ennemies fourniſſant à ſes ſoldats tout ce qui leur étoit néceſſaire. L'inclination ou la crainte lui ſoumettoient les villes & les bourgs qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Il prenoit quelques places d'aſſaut; il en trouvoit d'autres abandonnées par la retraite des habitans ſur les montagnes voiſines. Il s'arrêta auprès de Lycus ſur les bords du fleuve Bevus, & de-là envoyoit ſes troupes pour enlever les bleds que les Daſſarétiens avoient ſerrés dans leurs greniers. Dans le même tems, Philippe, roi de Macédoine, parcouroit auſſi la Daſſarytide; mais, ne ſçachant de quel côté étoit allé le conſul, il envoya un eſcadron à la découverte pour apprendre les mouvemens de l'armée ennemie. Le conſul étoit dans la même incertitude. Il ſçavoit que le Roi étoit ſorti de ſes quartiers d'hiver, mais il ignoroit de quel côté il avoit pris ſa marche. Pour s'en éclaircir, il avoit auſſi détaché une troupe de cavaliers. Ces deux partis, après avoir erré quelque tems au hazard dans la Daſſarytide, ſe rencontrerent enfin dans le même canton. Les uns & les autres jugerent auſſitôt par les cris des hommes & le henniſſement des chevaux, qu'ils n'étoient pas loin des ennemis. C'eſt pourquoi, ſans attendre qu'ils fuſſent en préſence, ayant préparé leurs chevaux & leurs armes, ils en vinrent aux mains dès qu'ils furent à portée de ſe battre. Ils étoient à peu près en même nombre; & comme c'étoient tous ſoldats choiſis, combattant avec une valeur égale, ils diſputerent la victoire pendant pluſieurs heures; & après s'être extrêmement fatigués eux & leurs chevaux, ils ſe

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 26.

(*b*) Strab. p. 316, 318. Plin. T. I. p. 179, 188. Ptolem. L. III. c. 13. Plut. T. I. p. 370. Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXXI. c. 33. L. XLV. c. 26.

ſéparerent ſans qu'elle ſe fût déclarée. Il périt quarante cavaliers du côté des Macédoniens, & trente-cinq du côté des Romains. Ils s'en retournerent auſſi ignorans qu'ils étoient venus, les uns vers le Roi, les autres vers le conſul, ſans pouvoir leur apprendre où étoit l'armée ennemie. Ils le découvrirent par le raport des déſerteurs, eſpèce inconſtante & infidele, par qui on ſçait dans toutes les guerres ce qui ſe paſſe dans le parti contraire.

Le païs des Daſſarétiens eſt à préſent compris dans l'Albanie. M. de l'Iſle, qui écrit le nom de ces peuples *Diſſareti*, les place au nord & à l'orient du lac de l'Ochriade, d'où ſort le Drin noir. Ainſi, ſelon lui, leur païs eſt aujourd'hui partie dans l'Albanie, partie dans la Macédoine.

Il convient de remarquer que les Auteurs varient dans la maniè-re d'écrire le nom des Daſſarétiens. Pline lit *Daſſaretæ*; Ptolémée, *Daſſaretii*; Strabon, *Daſaretii*.

DASSARITIDE *ou* DASSARYTIDE, *Daſſaritis*, *Daſſarytis*, Δασσαρῖτις, Δασσαρύτις, païs ainſi nommmé des peuples Daſſarétiens, qui l'occupoient. *Voyez* Daſſarétiens.

DATAMAS, *Datamas*, (*a*) Δατάμας, officier, qui commandoit dix mille hommes ſous le règne de Cyrus.

DATAMÈS, *Datames*, (*b*) Δατάμης, fils d'Anaphas II, roi ou dynaſte héréditaire de Cappadoce, ſuccéda à ſon pere. Ce fut un Prince guerrier, célebre par pluſieurs exploits, à ce que Diodore de Sicile nous apprend; il fut tué dans une guerre civile qui troubloit la Perſe. L'abrégé de Ctéſias par Photius, fait mention de différentes révoltes ou guerres civiles, après la mort d'Artexerxe I, entre ſes fils Xerxès, Sogdien & Darius II; ce fut probablement dans cette guerre que périt Datamès.

Au reſte, il faut ſe garder de confondre ce Datamès avec celui dont il eſt parlé dans l'article ſuivant; car, ſuivant la règle des générations, il y eut un eſpace de 143 ans entre la naiſſance de l'un & la mort de l'autre.

DATAMÈS, *Datames*, (*c*) Δατάμης, célebre capitaine, eut pour pere Camiſſare qui étoit né en Carie, & pour mere une femme Scythe de nation. On dit que Camiſſare étoit un ſoldat de fortune, qui, de ſimple cavalier, s'éleva par ſa valeur à des emplois conſidérables. Parvenu au commandement d'une partie de la garde du roi Artaxerxe Ochus, il obtint encore le gouvernement d'un canton de la Cilicie. Pour Datamès, Cornélius Népos, qui nous a donné ſa vie, ne met au-deſſus de lui, parmi les barbares, qu'Amilcar & Annibal. Il paroît par cette vie, que perſonne ne l'a jamais ſurpaſſé en hardieſſe, en

(*a*) Xenoph. p. 215.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 61, 62.

(*c*) Corn. Nep. in Datam. c. 1. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 505. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 654. *& ſuiv.* Mém. de l'Ac. d. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 61, 62.

valeur, en habileté à inventer des ruſes & des ſtratagêmes, en activité pour pouſſer vivement ſes deſſeins, en préſence d'eſprit pour prendre ſon parti ſur le champ, & pour trouver des reſſources dans les occaſions les plus déſeſpérées, en un mot, dans tout ce qui regarde la ſcience de la guerre. Il ſemble que pour avoir un nom plus illuſtre, il ne lui a manqué qu'un plus grand théâtre, & peut-être un Hiſtorien qui nous eût marqué ſes actions dans un plus grand détail; car Cornélius Népos, ſelon ſon plan général, n'a pu les rapporter que d'une manière fort ſuccincte.

Les premières armes de Datamès furent employées dans la guerre qu'Artaxerxe Ochus eut contre les Caduſiens, & il commença dès-lors à faire connoître ce qu'on pouvoit ſe promettre de lui dans la ſuite. En effet, il contribua extrêmement par ſa valeur au gain de la bataille, qui coûta beaucoup de ſang aux ennemis. Camiſſare étant reſté ſur le champ de bataille, le Roi, en conſidération des ſervices du fils, le gratifia du gouvernement qu'avoit ſon pere, l'an 385 avant J. C.

Il ne ſe démentit point de cette première valeur dans la guerre qu'Autophradate fit par les ordres du Roi contre les Perſes & les Satrapes qui s'étoient révoltés. Les rebelles avoient déjà pénétré juſque dans les retranchemens du camp du Roi, lorſque Datamès marchant à eux, les charge, les taille en pièces, & par cette action de vigueur, ſauva le reſte de l'armée royale. Un ſi grand avantage fit connoître ce qu'il valoit, & le fit monter à de plus grands emplois.

Thyus, homme d'une ancienne naiſſance, & qui rapportoit ſon origine à ce fameux Pylemene, qui fut tué, ſelon ce qu'en dit Homère, de la main de Patrocle, durant la guerre de Troye, étoit alors dynaſte, ou roi de la Paphlagonie. Ce Prince ne voulant pas reconnoître les ordres qui lui venoient de la cour de Perſe, le Roi réſolut de le punir de ſa déſobéiſſance; & Datamès, tout proche parent qu'il étoit de Thyus, fut chargé du commandement de l'armée qui fut envoyée contre ce rebelle. Comme ils ſe trouvoient parens au degré de couſins germains, Datamès tenta d'abord toutes ſortes de voies pour ramener à l'obéiſſance un Prince qui le touchoit de ſi près, avant que d'employer contre lui la force des armes. Dans ce deſſein, il ſe rendit auprès de lui, ſans prendre aucune eſcorte & aucune ſûreté pour ſa perſonne, ne croyant pas devoir ſe défier d'un homme avec qui il avoit de ſi étroites liaiſons; mais cette confiance penſa lui coûter la vie, & Thyus avoit formé le deſſein de le faire périr ſecrétement. La mere de Datamès, tante du Prince Paphlagonien, avoit accompagné ſon fils dans ce voyage. Cette Dame ayant découvert ce qui ſe tramoit contre la perſonne de ſon fils, lui en donna auſſitôt avis. Datamès ſe dérobe au péril par une prompte retraite, & déclare la guerre au Paphlagonien.

nien. Quoiqu'il ſe vit lâchement abandonné dans la pourſuite de ce rebelle par Ariobarzane, Satrape de la Lydie, de l'Ionie & de toute la Phrygie, il n'en continua pas la guerre avec moins de vigueur, & il fit enfin Thius priſonnier avec ſa femme & ſes enfans.

Datamès prit toutes les meſures poſſibles pour empêcher que cette nouvelle ne vînt au Roi par d'autres que par lui. Pour cet effet, il ſe rendit au lieu où étoit le Roi, ſans faire part de ſon deſſein à perſonne; & le lendemain ayant amené Thyus, qui étoit d'une taille extraordinairement grande, d'un regard terrible & farouche, d'un teint bazané, avec de longs cheveux & une grande barbe; il le revêtit d'une robe magnifique, telle que la portoient les grands ſeigneurs Perſans, & il lui donna pour parure un collier, des bracelets d'or, & tout l'attirail de la dignité royale. Pour lui, ayant mis une groſſe caſaque de païſan ſur ſes épaules, & par-deſſous une camiſole de peau qui avoit le poil en dehors, avec un caſque ou bonnet de chaſſeur ſur la tête, une maſſue en la main droite, & en l'autre une leſſe, avec laquelle il menoit devant lui Thyus comme une bête féroce; il vint ſe préſenter à la cour dans cet équipage. La nouveauté de cet habillement & ce ſpectacle extraordinaire attirerent les regards de tout le monde, & une grande foule s'y étant attroupée, il ſe trouva quelques gens qui reconnurent le priſonnier, & qui coururent auſſitôt en porter la nouvelle au Roi, qui eut d'abord quelque peine à y ajoûter foi. Ce Prince dépêcha dans le moment Pharnabaze, pour reconnoître la vérité du fait. Cet Officier lui étant venu faire ſon rapport, le Roi commanda qu'on fît entrer Datamès avec ſon priſonnier, & ne put contenir les mouvemens de ſa joie à la vue d'un appareil ſi extraordinaire & d'un évènement ſi peu attendu, qui livroit entre ſes mains un Roi très-puiſſant & d'une race ſi ancienne. Artaxerxe Ochus, ayant magnifiquement récompenſé Datamès, lui ordonne de ſe rendre à l'armée qui s'aſſembloit par les ſoins de Pharnabaze & de Tithrauſtès, pour aller porter la guerre en Égypte, & il l'aſſocie à ces deux généraux, en lui donnant une autorité égale à la leur. Quelque tems après, le Roi rappella Pharnabaze, & confia le commandement général de ſes troupes à Datamès.

Comme il étoit près de partir pour cette expédition, Artaxerxe Ochus lui ordonna de marcher promptement contre Aſpis, qui avoit fait révolter le païs où il commandoit dans le voiſinage de la Cappadoce. La commiſſion étoit peu importante pour un officier qu'on venoit de nommer Général, & d'ailleurs fort périlleuſe, parce qu'il falloit aller chercher l'ennemi dans un païs fort éloigné. Le Roi s'apperçut bientôt qu'il avoit fait une faute, & le contremanda. Mais, Datamès étoit parti ſur le champ avec une poignée de gens, & il avoit marché jour & nuit, comptant que pour

ſurprendre & vaincre l'ennemi, il n'avoit beſoin que de diligence, & non d'un grand nombre de troupes. Il le ſurprit en effet, & les courriers que le Roi lui avoit dépêchés, rencontrerent en chemin Aſpis, qu'on menoit à Suſe pieds & mains liés.

Une exécution ſi prompte mit Datamès dans la plus grande faveur du Roi; mais, elle lui attira en même tems l'envie des courtiſans, qui ne purent voir ſans jalouſie la préférence que le Roi lui donnoit ſur tous les autres ſeigneurs de ſa cour. Il n'en fallut pas davantage pour les unir tous enſemble contre Datamès, dont ils jurerent la perte.

Pandatès, garde du tréſor royal, & ami de Datamès, l'inſtruit de ce complot, & l'avertit du danger extrême auquel il ſeroit expoſé, s'il lui arrivoit quelque échec dans la guerre qu'il alloit faire en Égypte. Il lui repréſente que les Rois avoient coûtume d'attribuer à leur bonne fortune les évènemens heureux, & d'imputer les mauvais ſuccès aux perſonnes dont ils ſe ſervoient; qu'ainſi ils étoient facilement diſpoſés à la ruine de ceux dont les armes avoient eu quelque fâcheux revers; qu'il avoit d'autant plus à craindre pour ſa perſonne, qu'il étoit en butte à ceux qui étoient le plus avant dans la confidence du Prince, & qui le gouvernoient à leur fantaiſie. Datamès reçut la lettre de ſon ami dans le tems qu'il venoit de ſe rendre au camp d'Acé où l'armée étoit aſſemblée; & ne pouvant douter que l'avis ne fût très-véritable, il forma le deſſein d'abandonner le ſervice du Roi, ſans rien faire néanmoins qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devoit. Ainſi, après avoir laiſſé le commandement des troupes à Mandroclès, qui étoit de la ville de Magnéſie, il ſe retire en Cappadoce avec les gens qui lui étoient le plus affidés, ſe rend maître de la Paphlagonie, qui confinoit cette province, ſans déclarer les diſpoſitions où il étoit à l'égard du Roi; il fait une ligue ſecrete avec Ariobarzane, leve des troupes, & commet des perſonnes ſûres à la garde des places fortes.

La ſaiſon de l'hiver fut un grand obſtacle à la réuſſite de ſes deſſeins. Sur la nouvelle que les Piſidiens faiſoient des préparatifs de guerre contre lui, il y envoya une armée ſous le commandement de ſon fils Arſidée. Ce jeune capitaine ayant été tué dans le combat qui s'y donna, il ſe met lui-même en marche avec peu de troupes, ſans découvrir à perſonne la perte qu'il venoit de faire, voulant joindre l'ennemi avant que ſes gens euſſent le vent du mauvais ſuccès de ſes armes, & ne pas laiſſer rallentir l'ardeur de ſes ſoldats, par la triſte nouvelle de la mort de ſon fils. Il arrive enfin ſur les terres de l'ennemi, & occupe un poſte avantageux où il ne pouvoit être environné par le grand nombre, & où rien ne l'empêchoit d'aller chercher l'ennemi avec un camp volant. Mithrobarzane ſon beau-pere, qu'il avoit mis à la tête de ſa cavalerie, croyant ſon gendre perdu ſans

reſſource, paſſa de nuit dans le camp des ennemis, avec le corps de troupes qu'il commandoit.

Datamès, informé de cette déſertion, prévit bien qu'une ſi fâcheuſe nouvelle venant à ſe répandre parmi ſes troupes, pourroit bien les engager à ſuivre un ſi mauvais exemple, ſur-tout lorſqu'elles viendroient à faire réflexion ſur le parti que venoit de prendre un homme qui lui étoit ſi proche. Il eut donc recours à ce ſtratagême; il fit courir le bruit dans l'armée, que c'étoit d'intelligence avec lui, & par ſes ordres, que Mithrobarzane s'étoit jetté parmi les ennemis, afin qu'étant mieux reçu ſous ce faux nom de transfuge, il pût les tailler plus aiſément en pièces; qu'un ſi grand ſervice méritoit bien qu'on ne le laiſſât point dans le péril, & qu'on marchât au plus vîte pour lui prêter la main; que tout dépendoit de la valeur & de la diligence, & que de cette manière les ennemis ſeroient hors d'état de tenir contre eux, étant attaqués vigoureuſement & dans leurs retranchemens & par le dehors.

Après avoir perſuadé ce qu'il vouloit à ſes gens, il les fait ſortir de leurs lignes, ſe met à la pourſuite de Mithrobarzane, & comme ce traître étoit à peine arrivé dans le camp des ennemis, il fait charger bruſquement leurs troupes. Une aventure ſi imprévue répand l'alarme parmi les Piſidiens, & leur fait croire que ces transfuges n'étoient venus que d'intelligence avec l'ennemi, & que tout ceci n'étoit qu'un perfide complot, pour les mieux ſurprendre & les faire périr ſous cette apparence de déſertion. Prévenus de ce ſoupçon, ils ſe mettent auſſitôt à faire main-baſſe ſur eux. Ceux-ci, bien étonnés d'une attaque ſi bruſque, & qui n'en pouvoient pénétrer le motif, furent contraints de tourner leurs armes contre ceux dans le parti deſquels ils vouloient ſe jetter, & de combattre en faveur de ceux mêmes qu'ils venoient d'abandonner.

Ainſi, ces transfuges chargés en tête & en queue, furent bien vîte taillés en pièces. Datamès fond en même tems ſur le reſte des Piſidiens qui faiſoient encore quelque réſiſtance, les enfonce du premier choc, pourſuit vivement les fuyards, en paſſe un grand nombre au fil de l'épée, demeure maître de leur camp, & par le même artifice, il vint à bout de détruire ces traîtres, & d'exterminer ſes ennemis. Ainſi, ſon habileté fit tourner à ſon avantage & à ſon ſalut, ce qui devoit naturellement l'entraîner à ſa perte. Voilà le ſtratagême le plus adroit & le mieux conçu, & en même tems l'exécution la plus prompte dont ont ait jamais entendu parler d'aucun Général.

La perfidie de Schiſmas, ou Syſinas, l'aîné de ſes fils, le jetta dans un nouvel embarras. Ce jeune homme paſſa à la cour du roi de Perſe, & devenu délateur contre ſon propre pere, il inſtruiſit ce Prince de tout le ſecret de la révolte.

Artaxerxe Ochus, alarmé de

cette nouvelle, envoya promptement Autophradate en Cappadoce. Il sentoit bien qu'il alloit avoir sur les bras un ennemi également brave & actif, qui sçavoit former des projets, & avoit toute la résolution nécessaire pour les exécuter, & qui n'entreprenoit jamais rien sans avoir pris toutes les mesures nécessaires pour agir. Datamès vouloit prévenir l'ennemi, & lui fermer pour cela l'entrée des défilés qu'on appelloit le pas de Cilicie; mais, comme il n'eut pas assez de tems pour assembler son armée, se voyant déchu de son dessein, il ramasse en diligence le peu de troupes qu'il put trouver, & alla s'emparer d'un poste situé de telle manière, qu'il n'y pouvoit être enveloppé par le grand nombre des ennemis; & que ceux-ci ne pouvoient s'y engager sans être pris & harcelés de tous côtés. D'ailleurs, en cas d'attaque, il ôtoit par ce moyen aux Perses l'avantage de la grande supériorité, que la multitude de leurs troupes leur donnoit contre le petit nombre des siennes.

Autophradate voyoit bien toutes ces difficultés; mais, comme il s'étoit avancé à la tête d'une armée prodigieuse, pour le nombre, il crut qu'il étoit plus avantageux d'attaquer l'ennemi dans son poste, que de reculer honteusement, ou de se tenir plus long-tems sans action ainsi enfermé.

Quoique Datamès n'eût à opposer aux forces effroyables d'Autophradate, que sa propre valeur & l'avantage des lieux qu'il occupoit, puisqu'il n'avoit tout au plus qu'un homme contre vingt; il se sentit néanmoins assez de cœur & de confiance pour en venir aux mains avec l'ennemi, dont il tailla en pièces un nombre prodigieux, sans qu'il lui en coûtât plus de mille des siens.

Pour laisser un monument de sa victoire, il fit élever le lendemain un trophée dans l'endroit même où la bataille s'étoit donnée le jour précédent. Après avoir décampé de ce lieu, il sçut se maintenir dans la supériorité qu'il avoit eue contre les Perses, dans toutes les rencontres qui se présentèrent, malgré l'inégalité étonnante de ses forces, parce qu'il ne s'engageoit jamais à une action avec eux, qu'il ne les vît enfermés dans des défilés, où il ne manquoit pas de les attirer, par la grande connoissance qu'il avoit du païs, & par l'adresse merveilleuse avec laquelle il conduisoit tous ses projets.

Autophradate ayant reconnu que la durée de cette guerre pouvoit avoir des suites plus funestes pour son maître que pour l'ennemi, écrit à Datamès, & le sollicite à faire son accommodement avec ce Prince, & à rechercher ses bonnes graces & son amitié. Quelque peu de sûreté que Datamès trouvât à se réconcilier avec ce Prince, il voulut bien entendre aux conditions qu'on lui proposoit, & fit réponse qu'il enverroit ses députés à la cour de Perse. Autophradate, après avoir terminé par cette paix, la guerre dont le Roi lui avoit donné le commandement contre Datamès, se

retira dans ſon gouvernement de Phrygie.

Le Roi, qui conſervoit toujours dans le cœur une haine irréconciliable contre Datamès, réſolut de faire périr par la ruſe celui dont il n'avoit pu ſe défaire par la force ouverte. Il lui dreſſa pour cette effet pluſieurs embûches ; mais, Datamès ſe démêla heureuſement de la plûpart par ſa prudence. En voici un exemple entre pluſieurs autres. On vint un jour l'avertir que quelques perſonnes qu'il regardoit comme ſes amis, avoient tramé un complot pour le perdre. Comme cet avis lui venoit de la part des ennemis de ces perſonnes-là, il crut qu'il ne devoit, ni le croire abſolument, ni le négliger, mais qu'il falloit examiner par lui-même la vérité ou la fauſſeté de ce rapport.

Pour mieux s'en éclaircir, il ſe rendit à l'endroit où on lui avoit marqué que l'embuſcade étoit dreſſée ; mais, il prit la précaution de choiſir un homme en qui il trouva une plus parfaite reſſemblance d'air & de taille, lui donna les habits qu'il avoit accoûtumé de porter, & lui fit prendre la même route qu'il prenoit ordinairement. Pour lui, après s'être revêtu de ſes habillemens de guerre, il ſe mêla dans la compagnie de ſes gardes, & marcha avec eux. Cette troupe ne fut pas plutôt arrivée à l'endroit marqué, que ceux qui étoient en embuſcade, trompés par le rang que tenoit le faux Datamès, & par les habits qu'il portoit, fondent en même tems ſur lui.

Datamès avoit donné ordre auparavant à ceux de ſa ſuite, de ſe tenir prêts à faire en ce moment la même choſe qu'ils lui verroient faire à lui-même. Dès que Datamès vit ſes ennemis ſortir de l'embuſcade pour attaquer cet homme qu'il avoit mis en ſa place, il lança ſur eux les traits qu'il tenoit en ſa main, & toute ſa troupe en ayant fait autant, ils furent percès, & demeurerent ſur la place, ſans pouvoir joindre celui qu'ils vouloient immoler à leur trahiſon.

Mais, à la fin, ce grand capitaine, ſi adroit & ſi ruſé, fut ſurpris par les artifices de Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui s'étoit engagé au Roi de le défaire de Datamès, pourvu que ce Prince lui permît de tenter impunément toutes les voies qu'il jugeroit propres à l'exécution de ſon deſſein, & qu'il lui tendit la main droite, ſelon la coûtume des Perſes, pour gage de ſa parole royale. Après s'être aſſuré du côté du Roi, il feint un mécontentement perſonnel contre ce Prince ; il lève pour cet effet des troupes, députe vers Datamès des gens, pour faire en ſon nom un traité ſecret avec lui, fait le dégât ſur les terres du Roi, ſe ſaiſit de quelques châteaux, & enlève un butin conſidérable, dont il diſtribue une partie à ſes troupes, & partage le reſte avec Datamès ; il le met outre cela en poſſeſſion de pluſieurs places fortes.

A force de pratiquer la même conduite, il vint à bout de perſuader à celui qu'il vouloit attirer, qu'il avoit réſolu de faire la guerre au Roi à feu & à ſang ; & pour

ne donner aucun ſujet de défiance à Datamès, il affecte de ne lui propoſer aucune conférence, ni aucune entrevue particulière. Éloigné de lui, il ménageoit de telle manière l'accord & l'amitié qu'ils venoient de contracter, que la haine commune dont ils étoient animés contre la perſonne du Roi, ſembloit plus forte pour ſerrer les nœuds de cette alliance, que les ſervices réciproques qu'ils pouvoient ſe rendre l'un à l'autre.

Lorſqu'il crut être aſſez avancé dans la confiance de ſon ennemi, il lui fait entendre qu'il eſt tems enfin d'aſſembler des forces plus conſidérables, & de faire éclater hautement leurs deſſeins contre le Roi; que ſi Datamès le juge à propos, il ſe rendra au lieu d'entrevue qu'il voudra bien lui marquer, pour concerter enſemble ſur tous les moyens qu'ils avoient à prendre. Datamès agrée la propoſition; on règle le tems & le lieu où ils devoient s'aboucher tous deux. Mithridate s'y rend quelques jours auparavant, avec un homme en qui il avoit une entière confiance, cache en terre des épées en pluſieurs endroits ſéparés, & remarque exactement les lieux. Le jour de la conférence arrivé, ils envoient tous les deux de part & d'autre des gens pour reconnoître l'endroit où ils devoient ſe trouver enſemble, & pour examiner en même tems s'il y avoit toute ſûreté pour leurs perſonnes; les voilà enfin au rendez-vous dont ils étoient convenus.

Après un entretien aſſez long, ils ſe retirent chacun de ſon côté; Datamès étoit même aſſez éloigné, lorſque Mithridate, avant que de rejoindre ſes gens, pour ne donner aucun ombrage à ſon ennemi, retourne au même endroit, s'aſſied dans une place où il avoit enterré un poignard, comme pour ſe remettre de la laſſitude qu'il feignoit, & fait rappeller Datamès, ſous prétexte qu'il lui étoit échappé dans leur entrevue quelque choſe qu'il avoit à lui communiquer.

Dans le tems que Datamès revient ſur ſes pas, il tire le poignard qu'il avoit caché, & l'ayant ôté du fourreau, il le met ſous ſa robe, & comme ſon ennemi s'approchoit, il lui dit qu'en ſe ſéparant de lui, il avoit remarqué un certain lieu qui étoit devant leurs yeux, qui lui paroiſſoit fort avantageux pour aſſeoir un camp. Pendant qu'il le lui montroit du doigt, que Datamès étoit occupé à le conſidérer, il le perça par derrière, & le renverſa mort par terre, avant que perſonne pût venir à ſon ſecours. Ainſi, ce grand homme qui avoit triomphé d'un grand nombre d'ennemis par ſon habileté & par ſa prudence, & qui n'avoit jamais eu recours à la perfidie pour en ſurprendre aucun, fut enveloppé dans les pieges que lui tendit un traître ſous le faux nom d'ami. Sa mort arriva vers l'an 361 avant J. C.

Il eſt étonnant, que comparable par ſes rares vertus militaires, aux plus grands hommes de l'Antiquité, ſon mérite ſoit demeuré comme enſeveli dans le ſilence & l'ou-

bli ; ſes actions & ſes exploits méritent bien pourtant d'être relevés ; car, c'eſt dans ces petits corps de troupes, tels que ceux de Datamès, où tout eſt nerf, où tout eſt conduit par la prudence, & où le hazard n'a point de lieu, que paroît dans tout ſon jour l'habileté d'un commandant.

DATAPHERNE, *Datapher-nes*, (*a*) ſe joignit à Spitamene, lorſqu'il forma le deſſein de ſe ſaiſir de Beſſus, pour le livrer vif à Alexandre. Ce fut même lui qui, avec Catene, ſurprit Beſſus & le chargea de chaînes. Datapherne ſe joignit encore à Spitamene, pour porter à la révolte les habitans de la Bactriane. Mais, après la mort de Spitamene, qui fut tué par ſa propre femme, il fut arrêté par les Dahes, qui l'amenerent lié à Alexandre.

DATE, terme de chronologie, eſt une indication du tems précis dans lequel un évènement s'eſt paſſé, à l'aide de laquelle on peut lui aſſigner dans la narration hiſtorique & ſucceſſive, & dans l'ordre chronologique des choſes, la place qui lui convient.

On trouve à la tête de l'Ouvrage qui a pour titre, *l'art de vérifier les Dates*, une très-bonne diſſertation ſur les Dates des anciennes chartes & chroniques, & ſur les difficultés auxquelles ces Dates peuvent donner occaſion. Une des ſources de ces difficultés, vient des divers tems auxquels on a commencé l'année, & du peu d'uniformité des anciens Auteurs là-deſſus. Les uns la commençoient avec le mois de Mars, les autres avec le mois de Janvier ; quelques-uns ſept jours pluiôt, le 25 Décembre ; d'autres le 25 Mars, d'autres le jour de Pâques. *Voyez* ſur ce ſujet un détail très-curieux & très-inſtructif dans l'ouvrage cité.

Le mot *Date* vient de ce qu'au bas d'une lettre, ou d'un acte Latin, on mettoit *Datum*, ou *Data tali loco*, *tali die*, &c. ; c'eſt-à-dire, *donné en tel lieu*, *tel jour* ; comme on le met encore dans les déclarations, les ordonnances, les édits, &c.

DATHAN, *Dathan*, Δαθὰν, (*b*) fils d'Éliab, fut un de ceux qui conſpirerent avec Coré, Abiron & On, pour dépouiller Moïſe & Aaron de l'autorité que Dieu leur avoit donnée ſur ſon peuple. Dathan & ſes complices furent engloutis dans la terre, & deſcendirent au tombeau tout vivans. *Voyez* Coré.

DATHÉMA, *Dathema*, (*c*) Δαθεμὰ, fortereſſe ſituée dans le païs de Galaad, où les Juifs de delà le Jourdain ſe retirerent, & où ils ſoutinrent l'effort de Timothée, en attendant que Judas Macabée les vînt délivrer.

D. Calmet s'étend beaucoup au ſujet de la fortereſſe de Dathéma. Voici ſes réflexions. » On ignore, » dit-il, la vraie ſituation de cette » fortereſſe, mais cela ne fait » rien quant à l'hiſtoire de ce qui

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 5. L. VIII. c. 3.

(*b*) Numer. c. 16. v. 1. *& ſeq.*

(*c*) Maccab. L. I. c. 5. v. 9. Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 416.

» s'y paſſa. Avant la captivité de » Babylone, & ſur le déclin de la » monarchie des royaumes de » Juda & d'Iſraël, les nations qui » étoient dans le païs de Galaad, » c'eſt-à dire, les Arabes, les » Ammonites & les Moabites, » s'aſſemblerent pour exterminer » les Juifs de leur païs; car, de- » puis l'édit d'Antiochus, qui les » obligeoit à quitter leur religion, » tous les peuples leurs voiſins & » leurs ennemis, ſe crurent tout » permis à leur égard; ils ſe joi- » gnirent même aux troupes » d'Antiochus pour leur faire la » guerre; mais, les Juifs infor- » més de leur deſſein, ſe retire- » rent dans la fortereſſe de Da- » théma. Auſſi-tôt ils envoyerent » des lettres à Maccabée & à ſes » freres, pour leur faire ſçavoir » l'état où ils ſe trouvoient ré- » duits & leur demander un » prompt ſecours. Dans le tems » qu'ils liſoient ces lettres, il leur » vint de pareilles nouvelles de la » part des Juifs de Galilée. Alors » Judas fit aſſembler tout le peu- » ple, pour délibérer ſur ce qu'il » y avoit à faire dans ces con- » jonctures. Il fut réſolu que Ju- » das & Jonathas ſon frere paſſe- » roient le Jourdain, pour aller » ſecourir ceux qui étoient dans » le païs de Galaad, & que Si- » mon leur autre frere iroit en » Galilée, pour délivrer leurs » freres, qui étoient menacés d'u- » ne perte entière. Ils laiſſerent » dans la Judée, pour la garde du » païs, Joſeph & Azarias, avec » défenſe de combattre juſqu'à » leur retour.

» Simon étant donc allé dans » la Galilée, livra pluſieurs com- » bats aux nations ennemies, qui » furent défaites & s'enfuirent » devant lui; & il les pourſuivit » juſqu'à la porte de Ptolémaïde, » leur tua environ trois mille » hommes, & remporta de riches » dépouilles.

» Judas Maccabée, de ſon cô- » té, & Jonathas ſon frere, ayant » paſſé le Jourdain, apparemment » à Bethſan, marcherent trois » jours dans les déſerts; & les » Nabathéens, peuples Arabes, » qui n'étoient point entrés dans » le complot de ceux qui vou- » loient faire main-baſſe ſur les » Juifs, vinrent au-devant d'eux » avec amitié, & en ayant été » reçus dans un eſprit de paix, ils » leur raconterent tout ce qui ſe » paſſoit au ſujet de leurs freres » de Galaad, qui s'étoient ren- » fermés dans les villes les plus » fortes; que les ennemis les te- » noient encore aſſiégés, & » avoient réſolu de faire marcher » le lendemain leur armée, pour » les prendre tous en un même » jour.

» Judas ayant reçu cet avis, » partit auſſi-tôt avec ſon armée » contre Boſor, ſurprit la ville, » la brûla, fit paſſer au fil de l'é- » pée tous les mâles qu'il y trou- » va, & enleva tout le butin. » De-là il marcha toute la nuit » pour ſe rendre à la fortereſſe de » Dathéma, & il arriva au point » du jour, dans le moment que » l'attaque commençoit avec de » grands cris de part & d'autre, » & que les ennemis montoient à

» l'aſſaut avec un grand nombre
» d'échelles & de machines.
» Alors, Judas partagea ſon ar-
» mée en trois corps, s'avança
» contre les ennemis en ordre de
» bataille, & lorſqu'il fut à portée,
» ſes troupes firent retentir leurs
» trompettes, & pouſſerent des
» cris vers le ciel, en invoquant le
» ſecours de Dieu. Les ſoldats de
» Timothée reconnurent auſſi tôt
» que c'étoit Judas Maccabée; ils
» quitterent l'attaque de Daihé-
» ma & prirent la fuite. Judas les
» pourſuivit, en fit un fort grand
» carnage, & il en demeura ce
» jour-là plus de huit mille ſur la
» place.

» L'inſulte des villes par eſ-
» calade eſt, je crois, auſſi an-
» cienne que leurs fortifications,
» & toutes les machines que l'in-
» duſtrie a pu inventer pour s'en
» rendre maître, ſont venus long-
» tems après. Il eſt vrai qu'on les
» a d'abord bloquées avant que
» l'on penſât à les eſcalader, &
» ſouvent l'on s'en tenoit au blo-
» cus, lorſque les murs de la ville
» ſe trouvoient à l'abri de ces for-
» tes d'entrepriſes par leur hau-
» teur extraordinaire. Les atta-
» ques d'emblée & par eſcalade
» chez les Hébreux, étoient ordi-
» nairement environnantes; ils y
» joignoient quelquefois la ſappe
» & l'enfoncement des portes,
» pour faire diverſion des forces
» de l'ennemi. Les Grecs & les
» Romains obſervoient auſſi cette
» méthode; toute l'armée don-
» noit en même tems, & la ca-
» valerie même y avoit part.
» Dès que l'armée étoit arrivée
» devant une place, l'infanterie
» l'environnoit de toutes parts;
» les frondeurs & les archers for-
» moient une ſeconde ligne der-
» rière les ſoldats peſamment ar-
» més, qui étoient commandés
» pour l'eſcalade, & la cavalerie
» formoit une troiſième ligne qui
» environnoit les deux autres.

» Ces trois lignes ainſi diſpo-
» ſées à une certaine diſtance,
» formoient chacune un cercle au-
» tour de la ville, & à meſure
» qu'elles en approchoient, le
» cercle devenoit toujours plus
» petit, de ſorte qu'il ne reſtoit
» aucun intervalle dès qu'on étoit
» arrivé ſur le bord du foſſé, qui
» devoit être à ſec pour ces ſor-
» tes d'entrepriſes; les archers &
» les frondeurs faiſoient pleuvoir
» une grêle de fleches & de pier-
» res ſur ceux qui paroiſſoient aux
» défenſes des murailles, pen-
» dant qu'on diſtribuoit les échel-
» les aux ſoldats peſamment armés,
» qui deſcendoient en hâte dans
» le foſſé, s'avançoient au pied
» des murs, y appliquoient les
» échelles, & tâchoient de gagner
» le haut. Les Romains appel-
» loient cette façon d'attaquer,
» *coronâ capere;* mais ſûrement
» ils ne ſont pas les premiers qui
» aient attaqué de la ſorte, non
» plus que les Grecs; les peuples
» de l'Aſie obſervoient cette mé-
» thode avant qu'ils fuſſent connus
» dans le monde. Ce qu'ils appel-
» loient *tortue d'hommes*, étoit
» connu & pratiqué des Hébreux
» dans les attaques bruſques &
» d'emblée; c'eſt-à-dire, que les
» ſoldats ſe couvrant de leurs

» boucliers qu'ils élevoient ſur » leur tête, & ſerrant leurs rangs » & leurs files, s'avançoient au » pied des murailles, ſans crainte » des pierres & des feux qu'on » jettoit d'en haut, & qui cou- » loient par-deſſus eux. M. de » Brebœuf l'a fort bien expliqué » dans la Pharſale.

Et joignant de concert leurs écus en tortue,
Les Romains vont couverts juſqu'au pied des remparts,
Et laiſſent derrière eux les cailloux & les dards.

» Cette tortue n'eſt pas ſi claire- » ment expliquée dans les livres » ſacrés; mais, on s'apperçoit » aſſez que les Hébreux ne l'igno- » roient pas. Ceci me paroît ſuf- » fiſant pour mettre le lecteur au » fait de ces ſortes d'attaques; » venons préſentement à l'action » de Judas Maccabée.

» Cette entrepriſe de Judas » contre Timothée, eſt digne » d'un auſſi grand capitaine qu'il » étoit; il ne va pas chercher un » ennemi dégagé de tout embar- » ras, & ſeulement campé devant » la place; il prend mieux ſon » tems; il attend que Timothée » ait attaché l'eſcalade aux murs » de la ville avec toutes ſes for- » ces, & qu'il n'ait rien à lui oppo- » ſer, afin de pouvoir le ſurpren- » dre & l'attaquer au moment » que ſon armée ſe trouvant divi- » ſée, elle ne puiſſe avoir le tems » de ſe réunir, & de ſe mettre en » bataille pour lui réſiſter. Judas » ſentoit ſon armée trop foible » pour en venir à une action gé- » nérale & à découvert; ſon in- » duſtrie lui fait naître un expé- » dient qui l'aſſure du ſuccès de » ſon entrepriſe. Pour mieux » tromper ſon ennemi, *il fait* » *marcher ſon armée vers le déſert* » *de Boſor, & ſurprit la ville tout* » *d'un coup.* Timothée, informé » que Judas tiroit de ce côté-là, » crut ſans doute qu'il avoit du » tems de reſte pour prendre Da- » théma par eſcalade, & enſuite » aller ſecourir Boſor; mais il ſe » trompa, cette ville fut priſe ſur » le champ. Après cette expédi- » tion, Judas fit marcher ſon ar- » mée pendant toute la nuit au ſe- » cours de Dathéma, avec tant » de ſecret & de diligence, qu'il » y arrive; & *au point du jour,* » *levant les yeux, dit l'Écriture,* » *ils apperçurent une troupe in-* » *nombrable de gens qui portoient* » *des échelles & des machines,* » *pour ſe ſaiſir de cette forteresſe,* » *& prendre ceux de dedans.* Il » arriva juſtement au moment » favorable qu'il ſouhaitoit, c'eſt- » à dire, lorſque l'attaque étoit » déjà commencée; dans une » telle ſurpriſe on ne ſçait com- » ment s'y prendre, il faut don- » ner ſes ordres, abandonner une » attaque, raſſembler ſes troupes » qui environnent une ville, les » mettre en bataille; tout cela ne » ſe fait pas en un inſtant. Timo- » thée ſe trouva dans cet embar- » ras, ayant l'ennemi ſur les bras, » & dans ſon camp même.

» L'Auteur ſacré nous donne » l'ordre ſur lequel Judas com- » battit: *Il marcha en trois corps*

» *derrière les ennemis. Ils firent* » *en même tems retentir les trom-* » *pettes, & pouſſerent des cris vers* » *Dieu dans leur priere.* Ils joi- » gnirent à la ſurpriſe de leurs » ennemis, la valeur, la bonne » conduite, & le recours à celui » qui eſt le Dieu des armées, » & il les exauça; au lieu que » Joſeph & Azarias, que l'on » avoit laiſſés pour garder le païs, » par envie des heureux ſuccès de » leurs freres, ayant contre les » ordres fait marcher leurs trou- » pes vers Jamnia, furent battus » par Gorgias, qui ſortit de la » ville au-devant d'eux, & les » mit en fuite; ainſi leur déſo- » béiſſance & leur témérité fu- » rent juſtement punies, & firent » voir que le ſuccès des guerres » ſaintes ne dépend, ni du coura- » ge, ni du grand nombre; Dieu » ſeul en eſt l'auteur, & il n'ap- » prouve point les diſpoſitions » criminelles de ceux qui ſe por- » tent même aux choſes de reli- » gion, par des motifs de gloire » & de vanité. «

DATHOUSA, *Dathouſa*, (*a*) nom d'un des mois de l'année Cappadocienne. Ce nom eſt le même que celui de Dathou dans l'Hémérologe de Florence, & que celui de Téthouſia dans les autres Hémérologes. Saint Grégoire de Nazianze date un évènement du 22 de Dathouſa.

DATIANUS, *Datianus*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

DATIF, *Dativus*, terme de grammaire. C'eſt le troiſième cas des noms dans les langues qui ont des déclinaiſons, & par conſéquent des cas; telles ſont la langue Grecque & la langue Latine. Dans ces langues les différentes ſortes de vues de l'eſprit ſous leſquelles un nom eſt conſidéré dans chaque propoſition, ſont marquées par des terminaiſons ou définances particulières. Or celle de ces terminaiſons qui fait connoître la perſonne à qui, ou la choſe à quoi l'on donne, l'on attribue ou l'on deſtine quelque choſe, eſt appellée Datif. Le Datif eſt donc communément le cas de l'attribution ou de la deſtination. Les dénominations ſe tirent de l'uſage le plus fréquent; ce qui n'exclut pas les autres uſages.

En effet, le Datif marque également le rapport d'ôter, de ravir: *Eripere agnum lupo*; Plaut. Enlever l'agneau au loup, lui faire quitter priſe. *Annos eripuére mihi Muſæ*, dit Claudien, les Muſes m'ont ravi des années, l'étude a abrégé mes jours. Le Datif marque non ſeulement l'utilité, mais encore le dommage, ou ſimplement par rapport à, ou à l'égard de. Si l'on dit *utilis reipublicæ*, on dit auſſi *pernicioſus eccleſiæ; viſum eſt mihi*, cela a paru à moi, à mon égard, par rapport à moi; *ejus vitæ timeo*, Ter. je crains pour ſa vie; *tibi ſoli peccavi*, j'ai péché à votre égard, par rapport à vous. Le Datif ſert auſſi à marquer la deſtination, le rapport de fin, le pourquoi, *finis cui. Do tibi pecu-*

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 39.

niam fenori, à uſure, à intérêt, pour en titer du profit; *tibi ſoli amas*, vous n'aimez que pour vous.

Obſervez qu'en ce dernier exemple, le verbe *amo* eſt conſtruit avec le Datif, ce qui fait voir le peu d'exactitude de la règle commune, qui dit que ce verbe gouverne l'accuſatif. Les verbes ne gouvernent rien; il n'y a que la vue de l'eſprit qui ſoit la cauſe des différentes inflexions que l'on donne aux noms qui ont rapport aux verbes.

Les Latins ſe ſont ſouvent ſervis du Datif au lieu de l'ablatif, avec la prépoſition *à*; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les meilleurs Auteurs.

Pœnè mihi puero cognite pœnè puer;

Perque tot annorum ſeriem, quot habemus uterque?

Non mihi quàm fratri frater amate minùs. Ovid.

O vous que depuis mon enfance j'ai aimé comme mon propre frere.

Il eſt évident que *cognite* eſt au vocatif, & que *mihi puero* eſt pour *à me puero*. Dans l'autre vers, *fratri* eſt auſſi au Datif, pour *à fratre*. *O Tuticane amate mihi*, id eſt, *à me non minùs quàm frater amatur fratri*, id eſt, *à fratre*.

Dolabella qui étoit fort attaché au parti de Céſar, conſeille à Cicéron, dont il avoit épouſé la fille, d'abandonner le parti de Pompée, de prendre les intérêts de Céſar, ou de demeurer neutre. » Soit que » vous approuviez ou que vous re» jettiez l'avis que je vous donne, » ajoûte-t-il, du moins ſoyez » bien perſuadé que ce n'eſt que » l'amitié & le zele que j'ai pour » vous qui m'en ont inſpiré la » penſée, & qui me portent à l'é» crire. « *Tu autem, mi Cicero, ſi hæc accipies, ut ſive probabuntur tibi, ſive non probabuntur, ab optimo certè animo ac deditiſſimo tibi, & cogitata & ſcripta eſſe judices.* Où l'on voit que dans *probabuntur tibi*, ce *tibi* n'en eſt pas moins un véritable Datif, quoiqu'il ſoit pour *à te*.

Comme dans la langue Françoiſe, dans l'Italienne, &c. La terminaiſon des noms ne varie point, ces langues n'ont ni cas, ni déclinaiſons, ni par conſéquent de Datif; mais, ce que les Grecs & les Latins font connoître par une terminaiſon particulière du nom, nous le marquons avec le ſecours d'une prépoſition, *à*, *pour*, *par*, *par rapport à*, *à l'égard de*; ainſi nous diſons: *rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu.*

Voici encore quelques exemples pour le Latin; *itineri paratus & prælio*, prêt à la marche & au combat, prêt à marcher & à combattre.

Cauſa fuit pater his, Horat. Nous diſons *cauſe de*; mon pere en a été la cauſe; j'en ai l'obligation à mon pere. *Inſtare operi; rixari non convenit convivio; mihi moleſtus; paululum ſupplicii ſatis eſt patri; nulli impar; ſuppar Abrahamo*, contemporain à Abraham; *gravis ſenectus ſibi-met*,

la vieilleſſe eſt à charge à elle-même.

On doit encore un coup bien obſerver que le régime des mots ſe tire du tour d'imagination ſous lequel le mot eſt conſidéré ; enſuite, l'uſage & l'analogie de chaque langue deſtinent des ſignes particuliers pour chacun de ces tours.

Les Latins diſent *amare Deum ;* nous diſons *aimer Dieu, craindre les hommes.* Les Eſpagnols ont un autre tour ; ils diſent *amar à Dios, temer à los hombres*, enſorte que ces verbes marquent alors une ſorte de diſpoſition intérieure, ou un ſentiment par rapport à Dieu ou par rapport aux hommes.

Ces différens tours d'imagination ne ſe conſervent pas toujours les mêmes de génération en génération, & de ſiècle en ſiècle ; le tems y apporte des changemens, auſſi-bien qu'aux mots & aux phraſes. Les enfans s'écarrent inſenſiblement du tour d'imagination & de la manière de penſer de leurs peres, ſur-tout dans les mots qui reviennent ſouvent dans le diſcours. Il n'y a pas cent ans que tous nos Auteurs diſoient *ſervir au public, ſervir à ſes amis ;* nous diſons aujourd'hui *ſervir* l'état, *ſervir ſes amis.*

C'eſt par ce principe qu'on explique le Datif de *ſuccurrere alicui*, ſecourir quelqu'un ; *favere alicui*, favoriſer quelqu'un ; *ſtudere optimis diſciplinis*, s'appliquer aux beaux arts.

Il eſt évident que *ſuccurrere* vient de *currere*, & de *ſub ;* ainſi ſelon le tour d'eſprit des Latins, *ſuccurrere alicui*, c'étoit courir vers quelqu'un pour lui donner du ſecours. *Quidquid ſuccurrit ad te ſcribo*, dit Cicéron à Atticus, je vous écris ce qui me vient dans l'eſprit. Ainſi *alicui* eſt là au datif par le rapport de fin ; le pourquoi, c'eſt accourir pour aider.

Favere alicui, c'eſt être favorable à quelqu'un, c'eſt être diſpoſé favorablement pour lui, c'eſt lui vouloir du bien. *Favere*, dit Feſtus, *eſt bona fari ;* ainſi *favent benevoli qui bona fantur ac precantur*, dit Voſſius. C'eſt dans ce ſens qu'Ovide a dit :

Proſpera lux oritur, linguis animiſque favete ;
Nunc dicenda bono ſunt bona verba die.

Martinius fait venir *faveo* de φάω, *luceo* & *dico*, parce que, dit-il, *favere eſt quaſi lucidum vultum, benè affecti animi indicem oſtendere.* Dans les ſacrifices on diſoit au peuple, *favete linguis ; linguis* eſt là à l'ablatif, *favete à linguis ;* ſoyez-nous favorables de la langue, ſoit en gardant le ſilence, ſoit en ne diſant que des paroles qui puiſſent nous attirer la bienveillance des Dieux.

Studere, c'eſt s'attacher, s'appliquer conſtamment à quelque choſe ; *Studium*, dit Martinius, *eſt ardens & ſtabilis volitio in re aliquâ tractandâ.* Il ajoûte que ce mot vient peut-être du Grec σπουδὴ, *ſtudium, feſtinatio, diligentia ;* mais qu'il aime mieux le tirer de στάσις, *ſtabilis*, parce qu'en effet l'étude demande de la perſévérance.

Dans cette phraſe Françoiſe, *épouſer quelqu'un*, on diroit ſelon le langage des Grammairiens, que *quelqu'un* eſt à l'accuſatif; mais, lorſqu'en parlant d'une fille on dit *nubere alicui*, ce dernier mot eſt au Datif, parce que dans le ſens propre, *nubere*, qui vient de *nubes*, ſignifie *voiler*, *couvrir*, & l'on ſous-entend *vultum* ou *ſe*; *nubere vultum alicui*. Le mari alloit prendre la fille dans la maiſon du pere, & la conduiſoit dans la ſienne; de-là *ducere uxorem domum*; & la fille ſe voiloit le viſage pour aller dans la maiſon de ſon mari; *nubebat ſe marito*, elle ſe voiloit, *pour*, *à cauſe de*; c'eſt le rapport de fin. Cet uſage ſe conſerve encore aujourd'hui dans le païs des Baſques en France, aux pieds des monts Pyrénées.

En un mot, *cultiver les Lettres* ou *s'appliquer aux Lettres*, *mener une fille dans ſa maiſon, pour en faire ſa femme*, ou *ſe voiler pour aller dans une maiſon où l'on doit être l'épouſe légitime*, ce ſont là autant de tours différens d'imagination, ce ſont autant de manières différentes d'analyſer le même fonds de penſée; & l'on doit ſe conformer en chaque langue à ce que l'analogie demande à l'égard de chaque manière particulière d'énoncer ſa penſée.

On demande s'il y a des occaſions où le Datif Grec doive être appellé ablatif, comme le prétend la méthode Grecque de Port-Royal. En Grec, le Datif, auſſi-bien que le génitif, ſe met après certaines prépoſitions, & ſouvent ces prépoſitions répondent à celles des Latins, qui ne ſe conſtruiſent qu'avec l'ablatif. Or, comme lorſque le génitif détermine une de ces prépoſitions Grecques, on ne dit pas pour cela qu'alors le génitif devienne un ablatif, il ne faut pas dire non plus qu'en ces occaſions le Datif Grec devient un ablatif; les Grecs n'ont point d'ablatif, ce mot n'eſt pas même connu dans leur langue. Cependant, quelques perſonnes oppoſent le deuxième chapitre du livre VIII de la méthode Grecque de P. R., dans lequel on prétend que les Grecs ont un véritable ablatif. Ceux qui ſeront curieux d'avoir des éclairciſſemens ſur cette queſtion, peuvent conſulter le Dictionnaire raiſonné des Sciences & des Arts, où elle eſt traitée dans le plus grand détail.

DATINÈS, *Datines*, Δατίνης. *Voyez* Daïpharnès.

DATIS, *Datis*, Δᾶτις, (*a*) Mede de nation, fut un des principaux lieutenans de Darius I. Lorſque ce Prince voulut porter la guerre en Grece, dans le deſſein ſur-tout de ſe venger de ceux d'Athènes & d'Érétrie, il donna à Datis le commandement des troupes qu'il deſtinoit contre ces deux peuples, avec ordre de les lui amener enchaînés, s'il vouloit ſauver ſa tête. Datis, étant paſſé

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 321. Herod. L. VI. c. 94. *& ſeq.* L. VII. c. 88. Diod. Sicul. pag. 242. Corn. Nep. in Milti. c. 4, 5. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 162. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 135. *& ſuiv.*

dans l'iſle d'Eubée, la conquit en trois jours; & pour ne laiſſer échapper aucun Érétrien, il employa ce moyen. Ayant mené ſes ſoldats ſur les frontières de l'Érétrie, il les étendit d'une mer à l'autre, l'eſpace de ſoixante mille pas, en les faiſant tenir par la main. Il avoit aſſez de ſoldats pour cela. Ces ſoldats étant ainſi atrangés, il leur ordonna de s'avancer dans le païs, & de prendre tous les habitans comme dans un filet, afin qu'on pût dire au Roi qu'aucun d'eux ne s'étoit échappé.

Datis, avant cette expédition, & pour parler plus juſte, dans le tems qu'il faiſoit voile pour l'Eubée, étant abordé dans l'iſle de Naxe, en brûla tous les temples, & la ville même, dont les habitans s'étoient retirés dans les montagnes. Ceux de Délos ayant appris cette nouvelle, s'enfuirent à Tene; & comme l'armée des Perſes vouloit aller à Délos, Datis dont le vaiſſeau marchoit à la tête des autres, ne le voulut pas permettre, & leur fit tenir la route de Rhénée. Auſſi-tôt qu'il eut appris où étoient les Déliens, il leur envoya un héraut, avec ordre de leur dire ces paroles: » Hommes ſacrés, pourquoi » fuyez-vous? Vous avez de moi » une opinion que vous ne devez » pas avoir. Je n'ai point d'averſion contre vous, & d'ailleurs » j'ai ordre du Roi de ne point » maltraiter les lieux & les peuples » chez qui deux Dieux ont pris » naiſſance. Retournez donc dans » vos maiſons, & venez habiter » votre iſle. « Il fit parler de la ſorte aux Déliens par un héraut, & offrit en même tems un ſacrifice, où il fit brûler la valeur de trois cens talens d'encens. Après cela il fit voile en Érétrie, & mena avec lui toute ſon armée navale, les Ioniens & les Éoliens. Il ne fut pas plutôt parti, s'il en faut croire les Déliens, que l'iſle de Délos trembla, n'ayant jamais tremblé ni auparavant ni depuis ce tems-là, juſqu'au ſiècle d'Hérodote, qui rapporte ce qu'on vient de lire.

Lorſque Datis fut repaſſé en Aſie avec ſon armée navale, & qu'il fut arrivé à Mycon, il eut un ſonge que l'on ne dit point, & qu'on n'a jamais pu ſçavoir. Quoi qu'il en ſoit, auſſi-tôt que le jour fut venu, il fit une revue dans tous ſes vaiſſeaux, & ayant trouvé dans un vaiſſeau Phénicien un ſimulacre doré, qui repréſentoit Apollon, il demanda en quel temple on l'avoit pris, & auſſi-tôt qu'il le ſçut, il alla lui même ſur un vaiſſeau dans l'iſle de Délos, où les Déliens étoient déjà revenus, y mit ce ſimulacre dans un temple, & enjoignit aux Déliens de le rapporter à Délium, ville des Thébains, ſituée ſur la mer, vis-à-vis de Chalcis. Après que Datis eut fait ce commandement, il revint trouver ſes gens. Cependant, les Déliens ne renvoyerent pas cette ſtatue; mais, vingt ans après, les Thébains, ſelon l'avertiſſement d'un oracle, la vinrent querir eux-mêmes, & la tranſporterent à Délium.

Datis fut pere d'Harmamithrès & de Tithée, qui, comme leur

pere, parvinrent auſſi aux premiers emplois militaires.

DATISME, *Datiſmus*, manière de parler ennuyeuſe, dans laquelle on entaſſe pluſieurs ſynonymes pour exprimer une même choſe. On prétend que c'étoit chez les Grecs un proverbe auquel avoit donné lieu Datis, Satrape de Darius, fils d'Hyſtaſpe & gouverneur d'Ionie, qui affectant de parler Grec, rempliſſoit ſon diſcours de ſynonymes, pour le rendre, ſelon lui, plus énergique. Ainſi il diſoit, ἥδομαι, καὶ τέρπομαι, καὶ χαίρομαι, *delector, gaudeo, lætor;* je ſuis bien aiſe, je me réjouis, je ſuis ravi. Encore joignoit-il à la répétition ennuyeuſe le barbariſme χαίρομαι au lieu de χαίρω; ce qui fit que les Grecs appellerent Datiſme la ſotte imitation du langage de Datis. Ariſtophane en fait mention dans ſa comédie de la paix, & appelle ce jargon la muſique de Datis, Δατιδοσμέλος.

DAVARA, *Davara*, (*a*) nom d'une colline, dont il eſt fait mention dans Tacite. Cette colline faiſoit partie du mont Taurus, dans l'Aſie mineure.

DAUCHUS, *Dauchus*, (*b*) Δαῦχος, officier, à qui l'on avoit confié la garde des chariots, qui portoient les bagages de l'armée de Cyrus.

DAUCUS, *Daucus*, (*c*) fut pere de Laride & de Tymber, deux capitaines Latins qui périrent de la main de Pallas.

DAVID, *David*, Δαυὶδ, (*d*) le dernier des fils d'Iſaï ou de Jeſſé, de la tribu de Juda, naquit à Bethléem, l'an du monde 2919 au rapport de D. Calmet. Après la réprobation de Saül, le Seigneur envoya Samuël à Bethléem, pour qu'il y ſacrât Roi celui des fils d'Iſaï qu'il lui déſigneroit. Samuel étant arrivé dans cette ville, commença par offrir un ſacrifice; & enſuite il pria Iſaï de venir au feſtin avec ſes fils. Iſaï s'y rendit avec l'aîné qui étoit fort grand & de fort bonne mine; mais, ce n'étoit pourtant pas celui que Dieu avoit choiſi. Samuël, inſtruit de l'intention du Seigneur, dit à Iſaï de faire venir ſes autres fils. Il en vint cinq autres tous auſſi bien faits que leur aîné. Mais, aucun d'eux n'étoit celui que Dieu avoit en vue. Samuël demanda donc à Iſaï, s'il ne lui reſtoit point d'autre fils. J'en ai encore un, répondit Iſaï; on le nomme David, & il garde mes troupeaux. Samuël lui dit de l'envoyer chercher, parce qu'il étoit juſte qu'il eût part auſſi-bien que ſes freres à ce feſtin. Il vint; il étoit blond, fort beau, fort bien fait, & avoit quelque choſe de martial dans le viſage. Le Prophete dit tout bas à ſon pere: *Voici celui que Dieu a choiſi pour être Roi.* Il le fit aſſeoir auprès de lui,

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 41.
(*b*) Xenoph. p. 168.
(*c*) Virg. Æneid. L. X. v. 391.
(*d*) Reg. L. I. c. 16. *& ſeq.* L. II. c. 1. *& ſeq.* L. III. c. 1. *& ſeq.* Paral. L. I. c. 11. *& ſeq.* Pſalm. 85. v. 17. Eccleſ. c. 2. v. 12. Amos. c. 6. v. 5. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 186. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. pag. 95. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 15. *& ſuiv.*

&

& plus bas ſon pere & ſes freres, répandit de l'huile ſur ſa tête, & lui dit à l'oreille, que Dieu l'avoit choiſi pour être Roi; qu'il falloit qu'il aimât la juſtice, & qu'il obſervât très-religieuſement ſes commandemens; que par ce moyen ſon règne ſeroit de longue durée & ſa poſtérité très-illuſtre; qu'il vaincroit non ſeulement les Philiſtins, mais toutes les autres nations à qui il ſeroit la guerre, & que ſa mémoire ſeroit immortelle. L'époque de l'onction de David eſt placée par D. Calmet à l'an du monde 2934, & avant Jeſus-Chriſt 1066.

Samuël s'en étant retourné après cette cérémonie, l'eſprit de Dieu paſſa de Saül en David, qui commença à prophétiſer. Saül au contraire fut poſſédé d'un malin eſprit qui ſembloit à toute heure être près de l'étouffer. Les médecins ne trouverent point d'autre remede à ce mal, que de faire chanter auprès de lui, au ſon de la harpe, des hymnes ſacrés par quelque excellent muſicien, lorſque le démon l'agitoit. Il commanda d'en chercher par-tout. Et ſur ce qu'on lui dit qu'il n'y en avoit point qui lui fût plus propte qu'un fils d'Iſaï nommé David, qui non ſeulement étoit fort ſçavant dans la muſique, mais très-bien fait, & capable de le ſervir dans la guerre, il manda à ſon pere de le décharger du tout de ſes troupeaux & de le lui envoyer, parce qu'on lui avoit dit tant de bien de lui, qu'il le vouloit voir. Iſaï le lui envoya auſſitôt avec des préſens, & Saül le reçut très-bien, lui donna une place de gendarme, & le traita favorablement en toutes choſes. Car, outre qu'il lui étoit très-agréable, lui ſeul pouvoit le ſoulager & le ramener en ſon bon ſens, par les cantiques qu'il chantoit & par le ſon de ſa harpe. Ainſi il manda à ſon pere de le lui laiſſer, parce qu'il étoit fort content de lui.

Quelque tems après, les Philiſtins vinrent avec une grande armée attaquer les Iſraëlites, & ſe camperent entre les villes de Soco & d'Aſéca. Saül marcha auſſitôt contr'eux; & s'étant ſaiſi d'une hauteur, il les obligea de ſe retirer pour ſe camper ſur une autre qui lui étoit oppoſée. Il y avoit dans leur armée un géant nommé Goliath, qui avoit quatre coudées & une palme de haut. Sa force répondoit à ſa taille. Ce terrible géant ſe préſenta dans le vallon qui ſéparoit les deux armées, & cria à haute voix, pour ſe faire entendre à Saül & à tous les ſiens: » Qu'eſt-il beſoin d'en venir à » une bataille? Choiſiſſez l'un » d'entre vous avec qui je puiſſe » terminer ce différend; & que » le parti qui ſera vaincu ſoit obli- » gé de recevoir la loi du parti » victorieux. Car ne vaut-il pas » mieux expoſer ſeulement un » homme, que d'y expoſer toute » une armée. « Il revint le lendemain au même lieu dire encore la même choſe, & continua durant quarante jours de faire un ſemblable défi. Saül & les ſiens ne ſçachant que répondre, ſe contentoient de ſe préſenter en bataille, & on n'en venoit point aux mains.

David n'étoit pas alors dans le camp, parce que Saül l'avoit renvoyé à ſon pere, pour reprendre le ſoin de ſes troupeaux, & il avoit ſeulement avec lui trois de ſes freres. Mais, Iſaï voyant que cette guerre tiroit en longueur, renvoya David trouver ſes freres, pour leur porter diverſes choſes, & lui rapporter de leurs nouvelles.

Goliath revint à ſon ordinaire, mais plus inſolent que jamais, & faiſoit mille reproches aux Iſraëlites de ce que nul d'eux n'avoit le courage de combattre contre lui. David qui entretenoit alors ſes freres de ce que ſon pere l'avoit chargé de leur dire, fut ſi ému de l'entendre parler de la ſorte, qu'il leur dit qu'il étoit prêt à le combattre. Eliab, qui étoit l'aîné, ſe mit en colère contre lui, le reprit avec aigreur de ce que ſon peu d'expérience le rendoit ſi téméraire, & lui commanda de s'en retourner conduire les troupeaux de ſon pere. David ne répondit rien à ſon frere, à cauſe du reſpect qu'il avoit pour lui; mais il dit à quelques ſoldats, qu'il ne craindroit point d'accepter le défi de ce géant. On le rapporta à Saül; il l'envoya querir, & lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût parlé de la ſorte. » Oui, Sire, lui répondit-» il, car je n'appréhende point » ce Philiſtin qui paroît ſi redou-» table; & ſi votre majeſté me le » permet, non ſeulement je ré-» primerai ſon audace, mais je » le rendrai auſſi méptiſable qu'il » paroît maintenant terrible; & » la gloire que votre majeſté & » votre armée en remporteront, » ſera d'autant plus grande, qu'il » n'aura pas été terraſſé par un » homme fort expérimenté dans » la guerre, mais par un jeune » ſoldat. « Saül admira ſa hardieſſe; mais il n'oſoit confier une action ſi importante à une perſonne de cet âge, principalement ayant à combatre un homme d'une force ſi prodigieuſe & d'une valeur ſi éprouvée.

David remarqua ce ſentiment ſur ſon viſage & lui dit: » J'oſe » ſans crainte vous promettre, » Sire, que je ſerai victorieux » avec l'aſſiſtance de Dieu que » j'ai éprouvée en d'autres occa-» ſions. Car lorſque je condui-» ſois les troupeaux de mon » pere, un lion ayant emporté un » de mes agneaux, je courus » après lui, & je le lui arrachai » d'entre les dents; ce qui le mit en » telle fureur, qu'il ſe lança contre » moi. Je le pris par la queue, le » portai par terre, & le tuai. Je » traitai de même un ours qui » attaquoit mes troupeaux; & je » ne crois pas que ce Philiſtin ſoit » plus redoutable que les lions & » que les ours. Mais, ce qui me » raſſure encore davantage, c'eſt » que je ne ſçaurois me perſua-» der que Dieu ſouffre plus long-» tems les blaſphêmes qu'il vomit » contre lui, & les outrages qu'il » fait à votre majeſté & à toute » votre armée; ainſi j'oſe m'aſſu-» rer qu'il me fera la grace de » dompter ſon orgueil & de le » vaincre. « Une hardieſſe ſi extraordinaire fit eſpérer à Saül que le ſuccès y répondroit. Il en pria

Dieu, permit le combat à David, lui donna ſes propres armes, & voulut lui mettre lui-même de ſa main ſon caſque, ſa cuiraſſe & ſon épée. Mais, comme David n'étoit pas accoûtumé à porter des armes, il s'en trouva embarraſſé, & dit au Roi: » Ces armes, Sire, » ſont propres pour votre ma- » jeſté qui ſçait ſi bien s'en ſervir, » & non pas pour moi; ce qui » m'oblige à vous ſupplier très- » humblement de me laiſſer dans » la liberté de combattre comme » je voudrai. « Saül le lui accorda; & il quitta ces armes, prit ſeulement un bâton, ſa fronde, & cinq pierres qu'il ramaſſa dans le torrent, & qu'il mit dans ſa pannetière.

Il marcha en cet état contre Goliath, qui conçut un tel mépris pour lui, qu'il lui demanda par moquerie, s'il le prenoit pour un chien de ne venir armé que de pierres. » Je vous prends, lui ré- » pondit David, pour être en- » core moins qu'un chien. « Ces paroles mirent le Géant en telle colère qu'il jura par les dieux qu'il déchireroit ſon corps en mille piè- ces, & les donneroit à manger aux bêtes & aux oiſeaux. A quoi David répondit: » Vous mettez » votre confiance en votre jave- » lot, en votre cuiraſſe, & en » votre épée; & moi je mets ma » confiance en la force du Dieu » Tout-puiſſant qui veut ſe ſervir » de mon bras pour vous terraſ- » ſer, & pour diſſiper toute vo- » tre armée. Je vous coupetai » aujourd'hui la tête, & je don- » nerai le reſte de votre corps à » manger aux chiens, à qui votre » rage vous rend ſi ſemblable. » Alors, tout le monde connoî- » tra que le Dieu des Iſraëlites » les protege; que ſa providence » les conduit; que ſon ſecours les » rend invincibles; & que nulles » forces & nulles armes ne ſçau- » roient empêcher de périr ceux » qu'il abandonne. « Ce fier Géant, le voyant ſi jeune & ſans armes, écouta ces paroles avec un nouveau mépris, & marcha contre lui au pas, parce que la peſanteur de ſes armes ne lui pouvoit permettre d'aller plus vîte.

David, pour qui Dieu combattoit d'une manière inviſible, s'avança hardiment vers Goliath, tira de ſa pannetière une pierre, la mit dans ſa fronde, & la lança avec une telle roideur, qu'ayant frappé le Géant au milieu du front, elle s'enfonça dans ſa tête, & le fit tomber mort le viſage contre terre. Ce glorieux vainqueur courut auſſitôt à lui; & comme il n'avoit point d'épée, il ſe ſervit de la ſienne propre pour lui couper la tête. Le même coup qui fit perdre la vie à cet orgueilleux Philiſtin, imprima un tel effroi dans le cœur de tous les autres, que n'oſant tenter le hazard d'une bataille, après avoir vu tomber devant leurs yeux celui en qui ils mettoient toute leur confiance, ils prirent la fuite. Les Iſraëlites les pourſuivirent avec de grands cris de joie juſques aux frontières de Geth, & juſques aux portes d'Aſcalon, en tuerent trente mille, en bleſſerent plus de deux fois autant, & revinrent pour piller

leur camp, où ils mirent le feu après l'avoir entièrement saccagé. David emporta la tête de Goliath, & consacra à Dieu son épée.

Pendant qu'il marchoit à l'ennemi, Saül s'informa d'Abner qui étoit ce jeune homme? Abner lui répondit qu'il ne le connoissoit pas; ce qui est assez étrange, puisque ce Prince l'avoit vu souvent dans sa maison, lorsqu'il jouoit des instrumens en sa présence, & qu'il l'avoit fait son écuyer. Il falloit que depuis qu'il n'avoit pas paru devant lui, son visage, sa voix, son air se fussent bien changés, ou que Saül eût été bien distrait dans cette occasion. Quoi qu'il en soit, après la victoire, Abner présenta David au Roi, ayant en main la tête & l'épée de Goliath. Dès ce moment, Jonathas commença à aimer David, & il l'aima toujours depuis comme lui-même. Or, il arriva que Saül & David revenant de cette expédition, les femmes d'Israël sortirent au-devant d'eux, chantant & dansant, & elles disoient *Saül en a tué mille, & David en a tué dix mille.* Cela irrita tellement Saül contre David, que depuis ce jour, il ne le regarda plus d'un bon œil. Cependant, il le retint auprès de sa personne, & ne lui permit plus de s'en retourner dans la maison de son pere. Il lui donna même le commandement de quelques troupes. Mais, il ne lui accorda pas sa fille en mariage, quoiqu'il l'eût promise à celui qui tueroit Goliath.

Le lendemain Saül étant de retour en sa maison, le malin esprit le saisit; & David jouoit de la harpe devant lui. Saül avoit une lance à la main, dont il essaya par deux fois de percer David; mais, David évita le coup. Dès-lors Saül commença d'appréhender David, & de s'en donner de garde. Il l'éloigna de sa personne, & lui donna le commandement d'un corps de mille hommes. Il lui promit en même tems Mérob sa fille ainée, espérant toujours qu'il tomberoit entre les mains des Philistins, & qu'ils le feroient mourir. Mais, David se conduisit avec tant de prudence & de sagesse, qu'il se tira de tous les dangers. Toutefois, Saül au lieu d'accorder sa fille Mérob à David, la donna en mariage à Hadriel Molathite.

Michol, seconde fille de Saül, ayant conçu de l'amitié pour David, Saül en fut bien aise; & il lui fit dire que pour mériter l'honneur de devenir gendre du Roi, il ne lui demandoit autre chose, que cent prépuces de Philistins, dans le dessein de le faire tomber entre leurs mains. Quelques jours après, David étant allé avec ses gens attaquer les Philistins, en tua deux cens, & en apporta les prépuces au Roi. Selon Josephe, la condition pour obtenir Michol en mariage, étoit d'apporter à Saül les têtes de six cens Philistins; ce qui fut exécuté.

Le Roi, ne pouvant refuser sa fille à David, parce qu'il lui auroit été honteux de lui manquer de parole, & de faire connoître à tout le monde qu'il n'auroit eu dessein que de le tromper & de le

perdre en l'engageant dans une entrepriſe ſi hazardeuſe, fut contraint de faire ce mariage. Il ne changea pas néanmoins de ſentiment ; car, voyant que David étoit aimé de Dieu & des hommes, il lui devint ſi redoutable, qu'il crut ne pouvoir que par ſa mort aſſurer ſa vie & ſa couronne. Ainſi, pour conſerver l'une & l'autre, il réſolut de le faire mourir, & choiſit Jonathas ſon fils & quelques-uns de ſes ſerviteurs les plus affidés pour exécuter ce deſſein. Jonathas, qui aimoit extrêmement David à cauſe de ſa vertu, fut fort ſurpris de voir ſon pere paſſer tout d'un coup par un ſi étrange changement de l'affection ſi grande qu'il témoignoit à David, à la réſolution de le faire tuer. Bien loin de vouloir être l'exécuteur d'une action ſi injuſte & ſi cruelle, il lui en donna avis, lui conſeilla de ſe retirer promptement, lui promit de prendre l'occaſion de parler au Roi pour tâcher de découvrir le ſujet de ſa haine, & de lui repréſenter pour l'adoucir qu'il ne voyoit nulle raiſon de faire mourir un homme qui avoit tant mérité de lui & de ſon royaume ; & que quand même il auroit commis quelque faute, la grandeur de ſes ſervices le devroit porter à lui pardonner. Il ajoûta qu'après cet entretien il lui feroit ſçavoir dans quelle diſpoſition il auroit laiſſé ſon eſprit. David ſuivit ſon conſeil & ſe retira. Dès le lendemain, Jonathas, ayant trouvé Saül en bonne humeur, lui parla fortement en faveur de ſon ami ; les raiſons qu'il employa eurent tant de force, qu'elles demeurerent victorieuſes de la colère & de la crainte de Saül. Il lui promit avec ſerment de ne point faire de mal à David. Ce généreux Prince alla auſſitôt l'en avertir, & le ramena auprès du Roi, à qui il continua de rendre ſes devoirs comme auparavant.

En ce même tems, les Philiſtins recommencerent la guerre, & David fut envoyé contr'eux avec l'armée. Il les combattit, en tua un grand nombre, & revint victorieux trouver Saül. Mais, il ne fut pas reçu de lui comme il l'eſpéroit & comme le méritoit un ſi grand ſervice ; parce que ſa réputation lui étant ſuſpecte, au lieu de ſe réjouir de ſes heureux ſuccès, il y trouvoit du péril pour lui, & les ſouffroit avec peine. Un jour que ces accès dont le démon l'agitoit, l'avoient repris, il commanda à David de chanter des cantiques & de jouer de la harpe. Il lui obéit ; & alors Saül qui tenoit un javelot en ſa main, le lui lança de toute ſa force, & l'auroit tué s'il n'eût évité le coup. Il s'enfuit chez lui & n'en ſortit point durant tout le reſte du jour. Lorſque la nuit fut venue, Saül envoya des gardes environner ſa maiſon, afin qu'il ne pût s'échaper, parce qu'il vouloit le faire juger & condamner à la mort. Michol, femme de David, en eut avis, & comme ſon amour pour un mari d'un mérite ſi extraordinaire lui auroit fait préférer la mort à la douleur de le perdre, elle courut auſſitôt le trouver & lui dit : » Si le ſoleil à ſon lever

» vous trouve encore ici, je ne » vous reverrai jamais plus en » vie. Fuyez pendant que la nuit » vous le permet ; & je prie » Dieu de tout mon cœur de » rendre celle-ci plus longue qu'à » l'ordinaire, afin de vous être plus » favorable ; car le Roi a réſolu » de vous faire mourir, & de ne » point différer à exécuter ce » cruel deſſein. « Après lui avoir ainſi parlé elle attacha une corde à la fenêtre, & le deſcendit en bas. Elle accommoda enſuite ſon lit comme pour un malade, & mit ſous la couverture le foie d'une chevre fraîchement tuée. Saül ne manqua pas d'envoyer des gens dès le point du jour pour prendre David. Michol leur dit qu'il avoit été malade durant toute la nuit, ouvrit les rideaux du lit ; & ce foie qui étoit encore tout chaud & qui remuoit, faiſoit mouvoir la couverture. Ainſi, ils ne douterent point que David ne fût dans ce lit, & ne fût malade. Ils le rapporterent au Roi, & il leur dit qu'en quelque état qu'il pût être, ils le lui amenaſſent pour le faire mourir. Ils retournerent auſſitôt, leverent les couvertures, & reconnurent que la Princeſſe les avoit trompés. Saül fit de grands reproches à ſa fille d'avoir ainſi ſauvé ſon ennemi. Elle s'excuſa, en diſant qu'il l'avoit menacée de la tuer, ſi elle manquoit de l'aſſiſter dans un tel beſoin ; qu'ainſi elle y avoit été contrainte, & qu'elle ne doutoit point qu'ayant l'honneur d'être ſa fille, ſon amour pour elle ne fût plus fort que ſa haine pour David. Saül, touché de ces raiſons, lui pardonna.

David s'étant ainſi ſauvé, alla trouver le prophete Samuël à Ramath, lui dit le deſſein qu'avoit Saül de le faire mourir ; qu'il ne s'en étoit preſque rien fallu qu'il ne l'eût tué avec un javelot qu'il lui avoit lancé ; & que quoique non ſeulement il n'eût jamais rien fait qui dût lui déplaire, mais que par l'aſſiſtance de Dieu il l'eût ſervi très-utilement dans toutes ſes guerres, ce qui devoit lui acquérir ſon affection, n'avoit fait que lui attirer ſa haine. Samuël touché de l'injuſtice de Saül, ſortit de Ramath, & mena David à Gabaad, où il demeura quelque tems avec lui. Sitôt que Saül en eut avis, il envoya des gens de guerre pour le prendre & le lui amener. Ils trouverent Samuël au milieu d'une troupe de Prophetes, & ſur le champ étant remplis du même eſprit, ils commencerent à prophétiſer avec eux. Saül en envoya d'autres avec un pareil ordre de prendre David ; & la même choſe leur arriva. Il en envoya encore d'autres ; & ils prophétiſerent auſſi. Cela fit qu'il entra dans une telle colère, qu'il s'y en alla lui-même ; & lorſqu'il n'étoit pas encore aſſez proche de Samuël pour en être apperçu, le Prophete fit que lui-même prophétiſa. Mais, quand il fut auprès de lui, il perdit entièrement le ſens, ſe dépouilla en ſa préſence & en la préſence de David, & paſſa ainſi tout le reſte du jour & toute la nuit.

David alla enſuite trouver Jonathas, pour lui faire ſes plaintes

de ce que n'ayant jamais donné aucun ſujet au Roi d'être mécontent de lui, il continuoit à tenter toutes ſortes de moyens pour le faire mourir. Jonathas le pria de ne ſe point mettre cela dans l'eſprit, & de ne point ajoûter foi à ceux qui lui faiſoient de tels rapports; mais de s'aſſurer ſur ſa parole que le Roi ſon pere n'avoit point ce deſſein, puiſque s'il l'avoit, il le lui auroit communiqué, ne faiſant rien ſans lui en parler; & qu'il n'auroit pas manqué de lui en donner avis. David l'aſſura au contraire avec ſerment que ce qu'il lui diſoit étoit véritable, le conjura de n'en point douter, & de penſer plutôt à lui ſauver la vie, en croyant ce qu'il lui diſoit, que d'attendre que ſa mort lui fît connoître avec regret qu'il avoit eu tort de ne le pas croire. Il ajoûta qu'il ne devoit pas s'étonner que le Roi ſon pere, qui ſçavoit l'étroite amitié qui étoit entr'eux, ne lui eût rien dit de ſon deſſein. Ces raiſons perſuaderent Jonathas. Et dans la douleur qu'il en reſſentit, il dit à David de regarder en quoi il le pourroit aſſiſter. » Dans » l'aſſurance que j'ai, lui répon- » dit David, qu'il n'y a rien que » je ne doive attendre de votre » amitié, voici ce qui me vient » en l'eſprit. Comme c'eſt de- » main la première lune, & que » le Roi fait en ce jour un grand » feſtin où j'ai accoûtumé de me » trouver, je vous attendrai hors » de la ville, ſi vous l'avez pour » agréable, ſans que perſonne » que vous le ſçache; & lorſque » le Roi demandera où je ſuis, » vous lui répondrez, s'il vous » plaît, que je ſuis allé à Beth- » léem, pour aſſiſter à la fête de » ma tribu, après vous en avoir » demandé la permiſſion. Que » ſi le Roi répond, ainſi que l'on » fait quand on aime les per- » ſonnes: je lui ſouhaite un bon » voyage, ce ſera une marque » qu'il n'aura point de mauvaiſe » volonté contre moi. Mais s'il » répond d'une autre ſorte, ce » ſera un témoignage du contrai- » re; & vous me ferez la grace » de m'en avertir. Cette action, » dans le malheur où je ſuis, » ſera digne de votre généroſité, » & de l'amitié que vous m'avez » ſi ſolemnellement promiſe. Que » ſi vous trouvez que je ne le » mérite pas, & que vous croyiez » que j'aie offenſé le Roi; n'at- » tendez pas qu'il me faſſe mou- » rir, mais prévenez-le en m'ô- » tant la vie. « Ces dernières paroles percerent le cœur de Jonathas. Il promit à David de faire tout ce qu'il pourroit pour pénétrer les ſentimens du Roi ſon pere, & de lui rapporter fidelement ce qu'il en découvriroit. Il fit encore davantage; car, pour lui en donner une plus grande aſſurance, il le mena dehors, leva les yeux vers le ciel, & confirma ſa promeſſe par un ſerment. Après ce ſerment, Jonathas dit à David, de l'attendre dans le champ deſtiné aux exercices, & qu'il ne manqueroit pas de s'y rendre accompagné ſeulement d'un page auſſitôt qu'il auroit découvert les ſentimens du Roi ſon pere; qu'après y être arrivé, il tireroit trois flêches

contre un blanc ; que ſi les ſentimens du Roi lui étoient favorables, il diroit à ſon page d'aller ramaſſer ces flêches ; & que s'ils lui étoient contraires, il ne le lui diroit point. Mais qu'en quelque état que fuſſent les choſes, il travailleroit de tout ſon pouvoir à empêcher qu'il ne lui arrivât du mal ; qu'il le prioit ſeulement de ſe ſouvenir dans ſa bonne fortune de l'amitié qu'il lui témoignoit, & d'avoir de l'affection pour ſes enfans.

Comme David ne pouvoit douter de la vérité des promeſſes de Jonathas, il ne manqua pas de ſe rendre au lieu qu'il lui avoit dit. Le lendemain, qui étoit le jour de la nouvelle lune, le Roi, après s'être purifié ſelon la coûtume, ſe mit à table pour ſouper. Jonathas s'aſſit à ſa main droite, & Abner, général de ſon armée, à ſa main gauche. Saül voyant que la place de David demeuroit vuide, crut qu'il n'étoit pas purifié, & n'en dit rien ; mais le lendemain ne le voyant point encore, il demanda à Jonathas pourquoi il ne s'étoit pas trouvé ces deux jours à un feſtin ſi ſolemnel. Il lui répondit qu'il étoit allé à Bethléem pour aſſiſter à la fête de ſa tribu, après lui en avoir demandé la permiſſion ; & il m'a prié même, ajoûta-t-il, d'y vouloir auſſi aller. Ainſi ſi vous l'avez agréable, je m'y en irai auſſi, puiſque vous ſçavez combien je l'aime. Jonathas connut alors juſques à quel point alloit la haine de ſon pere contre David. Car Saül ne pouvant plus la diſſimuler, s'emporta de colère contre lui, lui reprocha qu'il étoit devenu ſon ennemi pour ſe rendre ami de David, & lui demanda s'il n'avoit point de honte d'abandonner ainſi ſon propre pere pour conſpirer avec l'homme du monde qui lui devoit être le plus odieux, ſans vouloir comprendre que tandis qu'il ſeroit en vie, ils ne pourroient jamais ni l'un ni l'autre règner ſûrement. Après avoir parlé de la ſorte, il commanda à Jonathas de le faire venir, pour lui faire ſouffrir la peine qu'il méritoit. Sur quoi ce généreux Prince lui ayant demandé quel ſi grand crime avoit donc commis David qui lui fît mériter la mort ; la fureur de Saül ne demeura plus dans les bornes des ſimples reproches ; elle paſſa juſqu'aux injures, & des injures aux actions. Il prit un javelot pour tuer ſon fils, & eut commis cet horrible meurtre, s'il n'en eût été empêché par ceux qui ſe trouverent préſens. Ainſi, Jonathas ne put plus douter de ce que David lui avoit dit de la haine mortelle de Saül, après avoir vu que ſon amitié pour lui lui avoit penſé coûter la vie à lui-même. Il ſortit du feſtin ſans manger, & paſſa toute la nuit dans la douleur d'avoir connu, par la fortune qu'il avoit courue, dans quel extrême péril étoit ſon ami. Dès le point du jour il alla, ſous prétexte de ſe vouloir exercer, au lieu où David l'attendoit, tira trois flêches, & renvoya ſon page ſans lui commander de les ramaſſer, afin de pouvoir entretenir David ſeul à ſeul. David ſe jetta à ſes pieds, & lui dit qu'il lui étoit re-

devable de la vie. Jonathas le releva & le baisa. Ils demeurerent ensuite long-tems embrassés en déplorant leur malheur dans cette séparation qui leur seroit plus insupportable que la morr, & ne pouvoient se quitter. Mais enfin il le fallut, quoiqu'avec une étrange peine ; & ce ne fut pas sans renouveller encore avec serment les protestations de leur inviolable amitié.

David, pour éviter la persécution de Saül, s'en alla trouver à Nobé le grand sacrificateur Achimélech, qui, s'étonnant de le voir seul, lui en demanda la cause. Il lui répondit qu'il alloit exécuter un ordre du Roi, pour lequel il n'avoit besoin de personne ; qu'il avoit commandé à ses gens de le venir trouver au lieu qu'il leur avoit dit, & qu'il le prioit de lui donner ce dont il avoit besoin pour ce petit voyage, & quelques armes. Achimélech satisfit au reste ; & quant aux armes, il lui dit qu'il n'en avoit point d'autre que l'épée de Goliath que lui-même avoit consacrée à Dieu. Il la lui offrit ; David la reçut, & un certain Doëg, qui avoit soin des mules de Saül, se trouva présent par hazard. David alla de-là à Geth, qui étoit une ville des Philistins, où le roi Achis tenoit sa cour. Il y fut reconnu, & on dit aussitôt à ce Prince, que cet Hébreu nommé David, qui avoit tué tant de Philistins, étoit dans la ville. David en eut avis, & se voyant dans un aussi grand péril que celui qu'il vouloit éviter, s'avisa de feindre d'être insensé, & y réussit si bien qu'Achis se mit en colère contre ses gens de lui avoir amené un fou, & leur commanda de le chasser.

David, après s'être échappé de la sorte, s'en alla dans la tribu de Juda, où il se cacha dans une caverne proche de la ville d'Odollam, & en donna avis à ses freres. Ils vinrent le trouver avec tous leurs proches, & plusieurs autres se joignirent aussi à lui, soit à cause du mauvais état de leurs affaires, ou par la crainte qu'ils avoient de Saül. Leur nombre s'étant accru jusques à quatre cens, David alors ne craignit plus rien. Il alla trouver le roi des Moabites, & le pria d'agréer que lui & ceux qui l'accompagnoient, demeurassent dans son païs jusqu'à ce que sa mauvaise fortune fût passée. Ce Prince le lui accorda, & le traita fort bien avec toute sa troupe durant tout le tems qu'il séjourna dans son État. Il n'en sortit que par l'ordre du prophete Gad, qui lui manda de quitter le désert pour retourner dans sa tribu, & alors il s'arrêta dans la forêt de Haret.

Cependant, Saül, informé par Doëg des bons offices qu'Achimélech avoit rendus à David, manda aussitôt ce souverain Sacrificateur avec tous ses parens. Après leur avoir fait les plus vifs reproches, il commanda à ses gardes de les tuer ; & sur ce qu'ils s'excuserent de commettre ce sacrilège, parce que la loi de Dieu ne leur permettoit pas de lui rendre une telle obéissance, il en donna la charge à ce misérable Doëg, qui, avec des scélérats

ſemblables à lui, maſſacra Achimélech & tous ceux de ſa parenté, dont le nombre ſe trouva de trois cens quatre-vingt-cinq. L'horrible fureur de Saül ne fut pas encore ſatisfaite; il envoya ces impies à Nobé, qui étoit le ſéjour des grands Sacrificateurs & des autres miniſtres de la loi de Dieu. Ils y tuerent tout ce qu'ils trouverent, ſans épargner même les femmes & les enfans, & mirent le feu à la ville; & Abiathar, un des fils d'Achimélech fut le ſeul qui échappa de cette cruelle & terrible boucherie, qui accomplit ce que Dieu avoit prédit au grand ſacrificateur Éli, que ſa poſtérité ſeroit détruite à cauſe de ſes deux fils. Abiathar alla auſſitôt trouver David, & lui rapporta de quelle ſorte la choſe s'étoit paſſée. Il n'en fut point ſurpris, parce que Doëg s'étant trouvé préſent lorſqu'il avoit parlé à Achimélech, il avoit bien jugé qu'il ne perdroit pas cette occaſion de calomnier ce ſouverain Sacrificateur; mais, il fut très-ſenſiblement touché d'y avoir donné ſujet, & pria Abiathar de demeurer auprès de lui, puiſqu'il ne pouvoit être ailleurs en plus grande ſûreté.

Il apprit en même tems que les Philiſtins étoient entrés dans le territoire de Ceïla, & y faiſoient un grand dégât. Il réſolut de les attaquer; mais il conſulta auparavant Samuël, pour ſçavoir ſi Dieu l'auroit agréable; & le Prophete l'aſſura que Dieu lui donneroit la victoire. Il les chargea auſſitôt, en tua pluſieurs, fit un riche butin, & entra dans Ceïla pour donner eſcorte aux habitans, juſqu'à ce qu'ils euſſent amené tous leurs grains dans leur ville. Comme une grande action ne ſçauroit être cachée, le bruit de celle-ci ſe répandit incontinent de tous côtés, & alla juſqu'au roi Saül. Il eut une grande joie d'apprendre que David s'étoit enfermé dans une place, s'imaginant que c'étoit une marque que Dieu le vouloit livrer entre ſes mains. Il commanda des gens de guerre pour l'aller aſſiéger, avec ordre de ne point lever le ſiège que l'on n'eût emporté la ville, & pris & tué David. Mais, Dieu révéla à David qu'il étoit perdu, s'il ne ſe retiroit promptement, parce que les habitans de Ceïla le remettroient entre les mains du Roi pour faire leur paix. Ainſi, il s'en alla avec ſes quatre cens hommes dans le déſert, ſur une colline nommée Hachila, & Saül manqua ſon entrepriſe. David paſſa de ce déſert dans le territoire de Ziph, en un lieu nommé Cen. Jonathas l'y alla trouver pour l'embraſſer & l'entretenir. Il l'exhorta de bien eſpérer pour l'avenir, malgré ſes malheurs préſens, l'aſſura qu'il règneroit ſur tout le peuple, & lui dit qu'il ne devoit pas s'étonner que pour parvenir à ce comble d'honneur, il lui fallût ſouffrir de grands travaux. Ils renouvellerent enſuite avec ſerment les proteſtations de leur amitié, en prirent Dieu à témoin, firent des imprécations contre celui qui y manqueroit, & Jonathas s'en retourna, après avoir donné à David cette conſolation dans ſes malheurs.

Les habitans de Ziph, pour s'acquérir du mérite auprès de Saül, ne manquerent pas de lui donner avis que David étoit proche de leur ville, & l'assurerent qu'ils feroient tout ce qu'ils pourroient pour le mettre entre ses mains. Mais, Dieu ne permit pas que le succès répondît à leur mauvaise volonté. Car David en ayant été averti, & que le Roi s'approchoit, abandonna les défilés où il s'étoit retiré, & s'en alla à la grande roche qui étoit dans le désert de Simon. Saül le poursuivit, arriva à l'autre côté de la roche, le fit environner de toutes parts, & l'auroit pris, sans l'avis qu'il reçut que les Philistins étoient entrés dans son païs. Mais, il jugea plus à propos de repousser ces ennemis publics & si redoutables, que de leur laisser son royaume en proie, en s'opiniâtrant à poursuivre un ennemi particulier & qu'il n'avoit pas tant de sujet de craindre. David sortit par ce moyen d'un péril qui paroissoit inévitable, & se retira à Engaddi.

Saül en eut avis, & n'eut pas plutôt repoussé les Philistins, qu'il prit trois mille hommes choisis entre toutes ses troupes & marcha vers ce lieu-là. Comme il arrivoit, quelque nécessité dont il se trouva pressé, le fit entrer seul dans une caverne très-spatieuse & très-profonde, où David s'étoit caché avec tous ses gens. L'un d'entr'eux reconnut le Roi, & alla promptement dire à David, que Dieu lui offroit l'occasion du monde la plus favorable pour se venger de son ennemi, & se garantir pour jamais de son injuste persécution, en lui faisant perdre la vie. David, au lieu de suivre ce conseil, crut, par un sentiment plein de piété, qu'il ne pouvoit sans offenser Dieu, donner la mort à celui qu'il avoit établi Roi, & qui en cette qualité étoit son Seigneur & son maître, puisque quelque méchans que soient nos ennemis, & quelque chose qu'ils fassent pour nous perdre, on ne doit jamais rendre le mal pour le mal. Ainsi, il se contenta de couper un morceau du manteau de Saül; & lorsqu'il sortit de la caverne il le suivit, & éleva sa voix. Saül le reconnut & se tourna. Alors David se prosterna devant lui selon la coûtume, & lui: » Est-il juste, Sire, que vous » ajoutiez foi à des calomniateurs » qui vous trompent, & que vous » entriez en défiance contre ceux » qui vous sont les plus affection- » nés & les plus fideles, & ne de- » viez-vous pas plutôt juger des » uns & des autres par leurs ac- » tions? Les paroles peuvent » tromper; mais, les actions font » voir ce que l'on a dans le fond » de l'ame. Il m'eût été aussi faci- » de vous tuer, que de couper ce » morceau de votre manteau que » vous voyez entre mes mains. » mais quelque juste que soit mon » ressentiment, je l'ai retenu; au » lieu que vous vous laissez em- » porter à votre haine, quelqu'in- » juste qu'elle soit. Dieu nous » jugera, Sire, l'un & l'autre, » & condamnera celui de nous » deux qui se trouvera coupa- » ble. «

Saül, étonné du péril qu'il avoit

couru, & ne pouvant assez admirer la vertu & la générosité de David, jetta un profond soupir; & ce soupir tira des larmes des yeux de David. Saül touché d'une si extrême bonté: » C'est à moi à » pleurer & non pas à vous, lui » dit-il, puisqu'après avoir reçu » de vous tant de services, je » vous ai si cruellement persécuté. » Vous avez fait voir aujourd'hui que vous êtes un digne » successeur des plus vertueux de » nos ancêtres, qui au lieu d'ôter » la vie à leurs ennemis, lorsqu'ils » les trouvoient à leur bienséance, » faisoient gloire de leur pardonner. Ainsi, je ne doute plus que » Dieu ne veuille vous mettre la » couronne sur la tête pour vous » faire règner sur-tout son peuple; & je vous demande de me » promettre avec serment, qu'au » lieu de détruire alors ma famille, » vous prendrez soin de la conserver, sans vous souvenir des maux » que je vous ai faits. « David le lui promit, & le lui jura; & après cela ils se séparerent. Saül s'en retourna en son royaume, & David s'en alla au détroit des Masticiens.

Un homme nommé Nabal demeuroit en ce même tems dans la ville de Maon, & étoit si riche, & particulièrement en troupeaux, qu'il avoit trois mille moutons, & mille chevres. David défendit absolument à ses gens de toucher à rien de ce qui lui appartenoit, quelque besoin qu'ils en eussent, ou sous quelque prétexte que ce fût, parce qu'il sçavoit que l'on ne peut prendre le bien d'autrui, sans contrevenir aux commandemens de Dieu; & qu'il croyoit qu'en usant de la sorte il faisoit plaisir à un homme de bien qui méritoit qu'on l'obligeât. Mais, Nabal étoit un brutal, de mauvais naturel, & fort mal faisant. Sa femme, au contraire, nommée Abigaïl, étoit fort civile, fort habile, fort vertueuse, & de plus extrêmement belle. Lorsque Nabal faisoit tondre ses moutons, David envoya dix des siens le saluer de sa part, lui souhaiter toute sorte de prospérité durant plusieurs années, & le prier de vouloir l'assister de quelque chose pour la subsistance de sa troupe, puisqu'il pouvoit apprendre des conducteurs de ses troupeaux, que depuis si long-tems qu'il étoit dans ce désert, non seulement ni lui ni les siens n'y avoient pas fait le moindre tort; mais qu'ils pouvoient dire au contraire les avoir conservés, & qu'en l'obligeant, il obligeroit un homme fort reconnoissant. Cet extravagant, au lieu de leur répondre, leur demanda qui étoit David. Ils lui dirent que c'étoit l'un des fils d'Isaï. » Quoi, » s'écria-t-il, un fugitif qui se » cache de peur de tomber entre » les mains de son maître, fait » l'audacieux & le brave. « Ces paroles si offensantes ayant été rapportées à David, le mirent dans une telle colère, qu'il jura qu'avant que la nuit fût passée, il extermineroit Nabal avec toute sa famille, ruineroit sa maison & dissiperoit tout son bien, puisque ne s'étant pas contenté de témoigner tant d'ingratitude de l'obliga-

tion qu'il lui avoit, il avoit eu l'insolence de l'outrager de la sorte. Il laissa pour la garde de son bagage deux cens hommes des six cens qu'il avoit alors, & partit avec le reste pour exécuter sa résolution.

Cependant, un des bergers de Nabal, qui s'étoit trouvé présent au discours que son maître avoit tenu, en avertit sa maîtresse, lui en représenta la conséquence, & lui témoigna que David ni les siens n'avoient jamais fait le moindre tort à ses troupeaux. Aussitôt Abigaïl fit charger quantité de provisions sur des ânes ; & sans en rien dire à son mari, qui faisoit grande chere avec des personnes de son humeur, elle alla au-devant de David. Elle le rencontra dans une vallée, mit pied à terre aussitôt qu'elle l'apperçut, se prosterna devant lui, lui fit des présens, & le supplia de ne point prendre garde à ce que son mari avoit dit, puisque le nom de Nabal, qui signifie en Hébreu un insensé, ne lui convenoit que trop. David reçut ses présens, & lui répondit : » C'est Dieu qui vous » a amené ici, & vous n'auriez » pas autrement vu la journée de » demain ; car j'avois juré d'ex» terminer cette nuit Nabal & » toute sa famille, pour le punir » de son ingratitude & de l'outra» ge qu'il m'a fait. Il faut néan» moins que je lui pardonne en » votre considération, puisque » Dieu vous a inspiré de vous » opposer à ma colère par vos » prieres ; mais il n'évitera pas le » châtiment qu'il a mérité & pé» rira par quelque autre voie. « Abigaïl s'en retourna très consolée d'une réponse si favorable, & trouva son mari si ivre, qu'elle ne put alors lui rien dire. Mais le lendemain elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé. La grandeur du péril qu'il avoit couru l'effraya & le troubla de telle sorte, qu'il devint perclus de tout son corps, & mourut dix jours après. David dit, quand il le sçut, qu'il avoit reçu la récompense qu'il méritoit, loua Dieu de n'avoir pas permis qu'il eût souillé ses mains de son sang, & apprit par cet exemple, qu'ayant les yeux ouverts sur toutes les actions des hommes, il châtie les méchans, & récompense les gens de bien. La vertu & la sagesse d'Abigaïl, jointes à sa grande beauté, avoient donné à David tant d'estime & d'inclination pour elle, que la voyant veuve, il lui manda qu'il la vouloit épouser. Elle lui répondit qu'elle n'étoit pas digne de baiser ses pieds, vint le trouver en bon équipage, & il l'épousa. Il avoit déjà une autre femme, nommée Achinoam. Et quant à Michol, Saül l'avoit donnée en mariage à un autre.

Peu de tems après, quelques habitans de Ziph donnerent avis à Saül que David étoit revenu en leur païs, & que s'il vouloit les assister ils le pourroient prendre. Il se mit aussitôt en campagne avec trois mille hommes de guerre, & campa ce même jour à Sicelle. David averti de sa marche, envoya des espions pour le reconnoître ; & ils lui firent leur rapport. Il partit la nuit accompagné

ſeulement d'Abiſaï & d'Achimélech Chéléen, & entra dans le camp de Saül; il y trouva tous les ſoldats endormis, & Abner même leur général. Il paſſa juſques dans la tente du Roi qui dormoit auſſi, & prit au chevet de ſon lit ſon javelot. Abiſaï vouloit le tuer, mais il lui retint le bras & l'en empêcha, diſant que quelque méchant que fût Saül, on ne pouvoit ſans crime entreprendre ſur la vie d'un Roi établi de Dieu, & que c'étoit à Dieu même à le punir, lorſqu'il connoîtroit qu'il en ſeroit tems. Ainſi, il ſe contenta d'emporter ſon javelot & un vaſe qui étoit auprès de lui, afin qu'il ne pût douter qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'il ne l'eût tué; & ſe fiant en l'obſcurité de la nuit & en ſon courage, il ſortit du camp comme il y étoit entré, ſans que perſonne s'en apperçût. Après avoir repaſſé le torrent, il monta ſur la montagne d'où tout le camp de Saül le pouvoit entendre, & cria ſi haut en appellant Abner, que ce bruit l'éveilla & tous ſes ſoldats. Abner demanda qui étoit celui qui l'appelloit. » C'eſt, répondit David, le fils d'Iſaï que » vous avez chaſſé. Mais, quoi » vous qui êtes ſi brave & en » plus grand honneur que nul autre auprès du Roi, vous avez ſi » peu de ſoin de le garder, que » vous dormez au lieu de veiller à » la conſervation de ſa perſonne? » Et pouvez-vous déſavouer d'être coupable d'un crime capital, » pour avoir été ſi négligent que » de ne vous être point apperçu » que quelques-uns des miens » ſont entrés dans votre camp, » & juſque dans la propre tente » du Roi? Voyez ce que ſon » javelot & ſon vaſe ſont devenus, & jugez par-là ſi vous » avez fait bonne garde. « Saül reconnut la voix de David, & voyant que par la négligence des ſiens, il lui auroit été facile de le tuer, ſans que l'on eût pu le trouver étrange, après le ſujet qu'il lui en avoit donné, il confeſſa lui être redevable de la vie, & lui dit qu'il lui permettoit de retourner chez lui en toute aſſurance, puiſqu'il ne pouvoit plus douter de ſon affection & de ſa fidélité, après lui avoir ſauvé la vie, lorſqu'il auroit pu la lui faire perdre, pour ſe venger de ce qu'au lieu de reconnoître tant de ſervices qu'il lui avoit rendus, il l'avoit exilé, privé de la conſolation d'être avec ſes proches, & perſécuté juſques à le réduire aux dernières extrêmités. David manda enſuite qu'on vînt reprendre le javelot & le vaſe du Roi, & proteſta que Dieu, qui ſçavoit qu'il auroit pu le tuer, s'il l'avoit voulu, ſeroit le juge de leurs actions.

Voilà de quelle ſorte David ſauva une ſeconde fois la vie à Saül; & ne voulant pas demeurer davantage dans ce païs, de crainte de tomber entre ſes mains, il réſolut, du conſentement de tous ceux qui étoient avec lui, de paſſer dans les terres des Philiſtins. Achis, roi de Geth qui étoit l'une des cinq villes de cette nation, le reçut favorablement, & Saül ne penſa plus à rien entreprendre contre lui; mais, David

ne voulut point s'enfermer dans une ville, de peur d'être à charge aux habitans, & pria le roi Achis de lui donner quelque lieu à la campagne. Il lui donna une bourgade, nommée Siceleg, qu'il prit en telle affection, que depuis, étant parvenu à la couronne, il l'acheta pour l'avoir en propre. Il y demeura alors pendant quatre mois vingt jours, & pendant ce tems il faiſoit ſecrétement de continuelles courſes ſur les terres de quelques peuples voiſins des Philiſtins, & amenoit quantité de chevaux, de chameaux & de bétail; mais il ne prenoit point de priſonniers, de peur que le Roi ne découvrît ſur qui il faiſoit ces priſes dont il lui envoyoit une partie. Et lorſqu'il demandoit d'où elles venoient, il répondoit que c'étoit des plaines de la Judée du côté du midi; ce que ce Prince croyoit d'autant plus facilement, qu'il déſiroit qu'il fût véritable, parce que David en traitant comme ennemis ceux de ſon propre païs, ſe mettoit hors d'état d'oſer jamais y retourner; & qu'ainſi il eſpéroit pouvoir toujours le retenir auprès de lui & s'en ſervir utilement.

En ce même tems, les Philiſtins réſolurent de faire la guerre aux Iſraëlites; & le Roi Achis donna rendez-vous à toutes ſes troupes dans la ville de Rengam, où il manda à David de ſe trouver avec les ſix cens hommes qu'il avoit. Il répondit qu'il lui obéiroit avec joie, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance des obligations dont il lui étoit redevable, & le Roi lui promit que s'il demeuroit victorieux, il récompenſeroit ſes ſervices par de grands honneurs, & le feroit capitaine de ſes gardes. Mais, lorſqu'on fut arrivé au lieu du rendez-vous, les autres rois des Philiſtins ne voulurent point mettre leur confiance en un homme, dont la fidélité leur devoit être ſuſpecte, & qui, pour ſe réconcilier avec Saül, pourroit dans cette occaſion tourner ſes armes contr'eux, & leur faire beaucoup de mal, comme il leur en avoit déjà fait, puiſque c'étoit ce même David que les filles des Hébreux publioient dans leurs chanſons avoir tué un ſi grand nombre de Philiſtins. Ainſi, ils furent d'avis qu'on le renvoyât; & Achis ſe rendit à leur ſentiment.

David trouva, à ſon retour, que les Amalécites, pour profiter de l'occaſion de l'éloignement du roi Achis avec toutes ſes forces, avoient pris Siceleg, l'avoient brûlé, & emmené toutes les femmes & les enfans avec tout le butin qu'ils y avoient fait & dans le païs d'alentour. Une ſi grande affliction & ſi ſurprenante toucha ſi vivement David, qu'il déchira ſes habits, & s'abandonna à la douleur. Ses ſoldats, de leur côté, furent dans un tel déſeſpoir d'avoir perdu toutes choſes avec leurs femmes & leurs enfans, que rejettant ſur lui la cauſe de leur malheur, ils furent près de le lapider. Mais, lorſqu'il fut revenu à lui, il éleva ſon eſprit à Dieu, & pria Abiathar le grand ſacrificateur de ſe revêtir de l'éphod, pour demander à Dieu, ſi en cas qu'il

pourſuivît les Amalécites il les pourroit joindre, & s'il l'aſſiſteroit pour ſe venger d'eux & recouvrer leurs femmes & leurs enfans qu'ils emmenoient. Abiathar, ayant fait ce qu'il déſiroit, lui commanda de la part de Dieu de les pourſuivre. Il ne perdit point de tems; & quand il fut arrivé au torrent de Béſor, il trouva un Égyptien qui étoit ſi foible, qu'il n'en pouvoit plus, parce qu'il y avoit trois jours qu'il n'avoit pas mangé. Il lui en fit donner; & lorſqu'il eut repris des forces, il lui demanda d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit Égyptien, & que ſon maître l'avoit laiſſé, parce qu'étant malade, il ne pouvoit le ſuivre dans la retraite que faiſoient les Amalécites, après avoir brûlé & ſaccagé Siceleg. David prit cet homme pour le guider, & joignit par ce moyen les ennemis. Comme ils ne ſe défioient de rien, & qu'ils étoient dans la joie d'un ſi grand butin, il les trouva au milieu du vin & de la bonne chere. Les uns étoient ivres & couchés endormis par terre; les autres avoient déjà tant bu qu'ils étoient près de faire la même choſe; & les autres avoient encore le verre à la main. Ainſi, comme ils n'étoient pas en état de ſe défendre, & que ceux qui purent prendre les armes ſe trouverent auſſitôt accablés par les Iſraëlites, il en fut tué un ſi grand nombre, qu'à peine ſe ſauva-t-il quatre cens hommes; car le carnage dura depuis le dîner juſques au ſoir.

Lorſqu'après un ſi heureux ſuccès qui fit recouvrer à David & aux ſiens non ſeulement leurs femmes & leurs enfans, mais tout le butin que les Amalécites emmenoient, ils furent retournés au lieu où ils avoient laiſſé deux cens des leurs pour garder le bagage, les quatre cens qui avoient accompagné David juſqu'à la fin de cette expédition, refuſerent de leur faire part du butin, & vouloient qu'ils ſe contentaſſent de recouvrer leurs femmes & leurs enfans, diſant que c'étoit parce qu'ils n'avoient point de cœur, qu'ils étoient demeurés derrière. David condamna leur injuſtice, & déclara que Dieu leur ayant fait obtenir cet avantage, ceux qui n'avoient pu ſe trouver au combat, parce qu'ils avoient eu ordre de demeurer pour la garde du bagage, devoient partager également avec eux; & ce jugement ſi équitable paſſa depuis parmi les Iſraëlites pour une loi qui fut toujours obſervée. David, après ſon retour à Siceleg, envoya à ſes proches & à ſes amis dans la tribu de Juda, une partie des dépouilles des Amalécites.

Cependant, le combat entre les Iſraëlites & les Philiſtins s'étant donné ſur la montagne de Gelboé, Saül fut vaincu & tué dans l'action, avec Jonathas ſon fils, & un grand nombre de ſes troupes. Il y avoit à peine trois jours que David étoit de retour à Siceleg, lorſqu'un homme qui étoit échappé du combat vint ſe jetter à ſes pieds avec ſes habits déchirés & la tête couverte de cendres. Il lui demanda d'où il venoit;

& il lui répondit qu'il venoit du camp ; que la bataille s'étoit donnée ; que les Iſraëlites l'avoient perdue ; qu'il en avoit été tué un très-grand nombre, & que le roi Saül & ſes fils étoient demeurés entre les morts. Qu'il avoit non ſeulement vu de ſes propres yeux ce qu'il lui rapportoit ; mais qu'ayant rencontré le Roi ſi affoibli par la quantité de ſes bleſſures qu'il n'avoit pu ſe tuer, quoiqu'il s'y fût efforcé, pour ne pas tomber vivant en la puiſſance de ſes ennemis ; il avoit eu ordre de ce Prince de l'achever, & lui avoit obéi ; & que pour preuve de ce qu'il diſoit, il lui apportoit ſes braſſelets d'or & ſon diadême qu'il lui avoit ôtés après ſa mort. David ne pouvant, après de telles marques, douter d'une ſi funeſte nouvelle, déchira ſes habits, fondit en pleurs, & paſſa tout le reſte du jour avec ſes plus familiers amis en plaintes & en regrets. Mais, entre tant de ſujets d'affliction, ſa plus ſenſible douleur étoit de ſe voir privé, par la mort de Jonathas, du plus cher ami qu'il eût au monde, & à l'affection & à la généroſité duquel il avoit été plus d'une fois redevable de la vie. Sur quoi il faut avouer qu'on ne ſçauroit trop louer ſa vertu à l'égard de Saül, puiſqu'encore qu'il n'y eût rien que ce Prince n'eût tenté pour le faire mourir, non ſeulement il fut très-vivement touché de ſa mort, mais il envoya au ſupplice ce malheureux qui avouoit qu'il la lui avoit donnée, & qui avoit bien fait connoître par ce patricide d'un Roi, qu'il étoit un véritable Amalécite. David compoſa enſuite à la louange de Saül & de Jonathas des épitaphes & des vers qui ſe voyoient encore du tems de Joſephe, & qui étoient tout pleins de ſentimens d'une très-vive douleur.

Après s'être acquitté de tous les honneurs qu'il put rendre à la mémoire de ces Princes, & que le tems du deuil fut paſſé, il fit conſulter Dieu par le prophete, pour ſçavoir en quelle ville de la tribu de Juda il auroit agréable qu'il habitât. Dieu répondit que c'étoit en Hébron ; & il s'y en alla à l'heure même, avec ſes deux femmes & ce qu'il avoit de gens de guerre. Dès que le bruit de ſon arrivée ſe fut répandu, toute la tribu de Juda s'y rendit, & le déclara Roi d'un commun conſentement.

Après la mort de Saül, Abner, qui commandoit ſon armée, ſauva Isboſeth, qui reſtoit ſeul des enfans mâles de ce Prince, lui fit paſſer le Jourdain, le fit reconnoître Roi par toutes les autres tribus, & lui fit choiſir ſon ſéjour à Mahanaïm, qui ſignifie en Hébreu les deux camps. Ce fut-là l'origine d'une guerre civile entre les Iſraëlites ; & elle dura aſſez long-tems. Mais, le parti de David ſe fortifioit toujours, & celui d'Isboſeth s'affoibliſſoit.

David eut ſix fils de ſix femmes ; ſçavoir, d'Achinoam, Amnon qui étoit l'aîné ; d'Abigaïl, Daniël qui étoit le ſecond ; de Maacha, fille de Tolmar, roi de Geſſur, Abſalom qui étoit le troiſième ; d'Agith, Adonias qui étoit

le quatrième ; d'Abithal, Sphacia qui étoit le cinquième ; & d'Égla, Jethraam qui étoit le ſixième.

Durant cette guerre civile entre les deux Rois & dans les divers combats qui ſe donnerent, la principale force d'Isboſeth conſiſtoit en la valeur & en la prudence d'Abner, général de ſon armée, qui par ſa ſage conduite maintint long-tems les peuples dans ſon parti. Mais, ce Prince s'étant mis en grande colère contre lui ſur ce qu'on lui avoit rapporté qu'il entretenoit Raſpha, fille de Sibath, qui avoit été aimée par le roi Saül ſon pere, Abner en fut ſi ſenſiblement piqué, diſant que c'étoit mal récompenſer ſes ſervices, qu'il menaça de paſſer du côté de David, & de faire connoître à tout le monde qu'Isboſeth devoit ſa couronne à ſon affection, à ſon expérience dans la guerre & à ſa fidélité. Ces menaces furent ſuivies des effets. Il envoya propoſer à David qu'il perſuaderoit à tout le peuple d'abandonner Isboſeth, & de le choiſir pour Roi, pourvu qu'il lui promît avec ſerment de le recevoir au nombre de ſes plus particuliers amis, & de l'honorer de ſa principale confiance. David accepta ſes offres avec joie ; & pour affermir encore davantage ce traité, il lui témoigna déſirer qu'il lui renvoyât Michol ſa femme, qu'il avoit acquiſe au péril de ſa vie, & en donnant à Saül pour la mériter, les têtes de ſix cens Philiſtins. Abner, pour ſatisfaire à ſon déſir, ôta cette Princeſſe à Phaltiel à qui Saül l'avoit donnée en mariage, & la lui renvoya du conſentement d'Isboſeth à qui David avoit auſſi écrit.

Cependant, le mérite d'Abner inſpira de la jalouſie à Joab. Il craignit qu'Abner ne tînt le premier rang auprès de David, & n'obtînt même à ſon préjudice le commandement de ſon armée. Ainſi, pour en détourner l'effet, il tâcha de perſuader à David de ne point ajoûter foi aux promeſſes d'Abner, parce qu'il ſçavoit très-aſſurément qu'il feroit tous ſes efforts pour affermir la couronne ſur la tête d'Isboſeth ; que tout ce qu'il avoit traité avec lui n'étoit qu'un artifice pour le tromper, & qu'il s'en étoit retourné avec grande joie d'avoir réuſſi dans ſon deſſein. Mais, lorſqu'il vit que ce diſcours ne touchoit point l'eſprit de ce ſage Prince, il prit une réſolution déteſtable ; ce fut de ſe défaire d'Abner, & il le tua en effet en trahiſon auprès de la porte d'Hébron. Il ne ſe peut rien ajoûter à la douleur que David reſſentit d'un ſi infâme aſſaſſinat ; il proteſta hautement devant Dieu, & en levant les mains vers le ciel, qu'il ne l'avoit ni ſçu ni commandé, & fit d'étranges imprécations contre celui qui l'avoit commis, contre ſes complices & contre toute ſa maiſon, parce qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on le ſoupçonnât d'un crime auſſi honteux que celui de manquer de foi & de violer ſon ſerment. Il ordonna un deuil public pour Abner, & lui fit faire des obſéques ſi ſolemnels, que les perſonnes de la plus grande condition accompagnerent

le corps, ayant la tête couvette d'un ſac & leurs habits déchirés ; & lui-même voulut aſſiſter à cette triſte cérémonie. Mais, ſes larmes & ſes ſoupirs firent encore mieux connoître quel étoit ſon regret de cette mort, & combien il étoit éloigné d'avoir pu conſentir à une ſi noire & ſi méchante action. Il lui fit élever dans Hébron un magnifique tombeau, & graver deſſus une épitathe qu'il compoſa à ſa louange ; il alla pleurer ſur ſon tombeau ; & chacun fit la même choſe à ſon exemple, ſans qu'il fût poſſible, durant tout ce jour, quelque priere qu'on lui en fît, de le porter à vouloir manger avant le coucher du ſoleil. Tant de témoignages de la juſtice & de la piété de David lui gagnerent l'affection de tout le peuple, principalement de ceux qui en avoient le plus pour Abner.

Peu de tems après, Iſboſeth fut aſſaſſiné dans ſon lit par deux des principaux de la tribu de Benjamin, qui crurent qu'ils obligeroient fort David, & s'éleveroient par ce moyen à une grande fortune. Ils prirent le tems qu'il dormoit ſur le midi, à cauſe de la chaleur, & que ſes gardes étoient auſſi endormis. Ils lui couperent la tête, & marcherent avec autant de hâte que ſi on les eût pourſuivis, pour la porter à David. Ils lui raconterent ce qu'ils avoient fait, & lui repréſenterent l'importance du ſervice qu'ils lui avoient rendu en ôtant du monde celui qui lui diſputoit le royaume. Mais, au lieu des récompenſes qu'ils attendoient, ils reçurent l'arrêt de leur mort, & David fit enſuite faire des funérailles magnifiques à Iſboſeth, & mettre ſa tête dans le ſépulcre d'Abner.

Auſſi-tôt après, tous les chefs des Iſraëlites & les officiers de l'armée vinrent trouver ce généreux Prince à Hébron, pour lui promettre fidélité comme à leur Roi. Ils lui repréſenterent les ſervices qu'ils lui avoient rendus du vivant même de Saül, le reſpect avec lequel ils lui avoient obéi lorſqu'il commandoit une partie des troupes de ce Prince ; ils ajoûterent qu'ils ſçavoient qu'il y avoit long-tems que Dieu lui avoit déclaré par le prophete Samuël, que lui & ſes enfans après lui règneroient ſur eux, & qu'il dompteroit les Philiſtins. David leur témoigna beaucoup de ſatisfaction de leur bonne volonté, les exhorta de continuer, & les aſſura qu'il ne leur donneroit jamais ſujet de s'en repentir. Il leur fit enſuite un grand feſtin ; & après leur avoir donné toutes les marques d'affection qu'ils pouvoient déſirer, il les renvoya avec ordre de lui amener à Hébron ceux de chaque tribu qui ſe trouveroient armés & en état de ſervir.

Ils y vinrent, apportant avec eux quantité de munitions de guerre & de bouche. Tous enſemble, d'un commun conſentement, déclarerent David Roi ; & après avoir paſſé trois jours en fêtes & en feſtins publics, il marcha avec toutes ſes forces vers Jéruſalem. Les Jébuſéens qui l'habitoient, & qui étoient deſcendus de la race des Chananéens, le

voyant venir à eux, fermerent les portes ; & pour témoigner le mépris qu'ils faiſoient de lui, ils firent paroître ſeulement ſur leurs murailles des aveugles, des boiteux, & d'autres perſonnes eſtropiées, diſant qu'ils ſuffiſoient pour les défendre, tant ils ſe fioient en la force de leur ville. David, irrité de cette inſolence, réſolut de les attaquer avec une extrême vigueur, afin d'imprimer par la priſe de cette place, la terreur dans toutes les autres qui voudroient faire réſiſtance. Il ſe rendit maître de la ville baſſe ; mais, la grande difficulté étoit de prendre la forteresſe. Pour animer les ſiens à faire des efforts extraordinaires, il promit des récompenſes & des honneurs aux ſoldats qui ſe ſignaleroient par leur courage, & la charge de Général de ſon armée à celui des chefs qui monteroit le premier ſur la breche. Le déſir d'acquérir un ſi grand honneur fit qu'il n'y eût rien que chacun ne fît à l'envi pour le mériter. Mais Joab les prévint tous, & demanda alors à haute voix que le Roi s'acquittât de ſa promeſſe.

Après que David eut ainſi pris de force Jéruſalem, il en chaſſa tous les Jébuſéens, fit réparer les breches, donna ſon nom à cette ville, & y établit ſon ſéjour durant tout le reſte de ſon règne. Ainſi, il quitta Hébron, où il avoit paſſé ſept ans & demi, durant leſquels il ne règnoit encore que ſur la tribu de Juda. Depuis ce tems, ſes affaires proſpéroient toujours de plus en plus par l'aſſiſtance qu'il recevoit de Dieu, & il embellit de telle ſorte Jéruſalem, qu'il rendit cette ville très-célebre.

David épouſa encore d'autres femmes dont il eut neuf fils ; ſçavoir, Amna, El, Seba, Nathan, Salomon, Jebar, Éliel, Phalna, Ennaphen, & une fille nommée Thamar, qui étoit ſœur d'Abſalom ; & il eut outre cela deux fils nommés Jonas & Éliphas qui n'étoient pas légitimes. Ces fils de David ſont nommés autrement au ſecond livre des Rois.

Quand les Philiſtins eurent appris que David avoit été établi roi de tout Iſraël, ils aſſemblerent une grande armée, & vinrent ſe camper proche de Jéruſalem, dans une vallée nommée la vallée des géans. David, qui n'entreprenoit jamais rien ſans conſulter Dieu, pria le grand ſacrificateur de ſe revêtir de l'éphod, pour ſçavoir quel ſeroit l'évènement de cette guerre ; & Dieu répondit que ſon peuple ſeroit victorieux. David marcha auſſi-tôt contre les ennemis, les ſurprit, en tua un grand nombre, & mit tout le reſte en fuite. Ils ne laiſſerent pas de revenir bientôt après attaquer les Iſraëlites avec trois puiſſantes armées, & ſe camperent au même lieu où ils avoient été défaits. David pria le grand ſacrificateur de conſulter encore Dieu ; il le fit, & lui ordonna enſuite de ſa part de ſe tenir avec ſon armée dans la forêt nommée les pleurs, & de n'en ſortir pour donner la bataille, que lorſqu'il verroit les branches des arbres ſe mouvoir & s'agiter d'elles-mêmes, quoique le tems

fût ſi calme qu'il n'y eût pas dans l'air le moindre vent qui pût cauſer cet effet. David obéit ponctuellement ; & quand Dieu fit connoître par ce miracle qu'il le favoriſoit par ſa préſence, il marcha avec une entière certitude de remporter la victoire. Les ennemis ne ſoutinrent pas ſeulement le premier choc ; ils tournerent auſſitôt le dos, & les Iſraëlites les tuerent ainſi ſans peine. Ils les pourſuivirent juſqu'à Géſer, qui étoit ſur la frontière des deux royaumes, & retournerent après cela piller leur camp, où ils trouverent de grandes richeſſes, & les idoles de leurs Dieux qu'ils mirent en pièces.

Après ces deux combats ſi favorables, David, avec l'avis des anciens, des grands, & des chefs de ſon armée, manda toutes les principales forces de la tribu de Juda, pour accompagner les ſacrificateurs & les Lévites qui devoient aller chercher à Cariathiarim l'arche du Seigneur, & la porter à Jéruſalem. Quand tout fut prêt, David voulut aſſiſter en perſonne à cette grande cérémonie. Les ſacrificateurs prirent l'arche dans la maiſon d'Abinadab, & la mirent ſur un chariot neuf tiré par des bœufs, dont on donna la conduite à ſes freres & à ſes fils. Ce Saint Roi marchoit devant, & tout le peuple ſuivoit en chantant des pſeaumes, des hymnes, des cantiques, au ſon des trompettes, des tymbales, & de pluſieurs inſtrumens. Cependant, la mort d'Oza, qui fut frappé pour avoir oſé porter la main à l'arche, épouvanta David. Il craignit que la même choſe ne lui arrivât, s'il menoit l'arche dans la ville. Il la fit donc mettre dans la maiſon d'Obededom, aſſez près de la ville. Elle y demeura trois mois ; & le bonheur qu'elle lui porta, le combla & ſa famille de toutes ſortes de biens. David voyant que cet homme de pauvre qu'il étoit auparavant, étoit devenu ſi riche, que pluſieurs lui portoient envie, n'appréhenda plus qu'il lui arrivât aucun mal de faire conduire l'arche à Jéruſalem ; & il l'exécuta en cette manière. Les ſacrificateurs, accompagnés de ſept chœurs de muſique, la portoient ſur leurs épaules ; & lui-même marchant devant elle, danſoit & jouoit de la harpe. Cette action parut à Michol ſa femme, tellement au-deſſous de ſa qualité, qu'elle s'en mocqua ; & lorſque l'arche fut arrivée dans la ville, elle fut miſe dans un tabernacle que David avoit fait conſtruire pour la recevoir. On fit tant de ſacrifices dans cette cérémonie, qu'une partie des bêtes immolées ſuffit pour traiter tout le peuple. Quand ils furent tous retournés en leurs maiſons, & David dans ſon palais, Michol vint au-devant de lui ; & après lui avoir ſouhaité toute ſorte de bonheur, elle lui témoigna qu'elle trouvoit étrange qu'un auſſi grand Prince que lui eût fait une choſe auſſi indécente que de danſer devant tout le monde, ſans qu'il parût dans ſes habits aucune marque de la majeſté royale. Il lui répondit qu'il ne s'en répentoit point, par ce qu'il ſçavoit que

cette action étoit agréable à Dieu, qui l'avoit préféré au Roi ſon pere & à tous les autres de ſa nation ; & que rien ne l'empêcheroit d'en uſer toujours de la même ſorte. Cette Princeſſe n'eut point d'enfans de lui.

David voyant que toutes choſes lui réuſſiſſoient à ſouhait, par l'aſſiſtance qu'il recevoit de Dieu, crut ne pouvoir ſans l'offenſer, habiter un magnifique palais, tout conſtruit de bois de cedre, & enrichi de toutes ſortes d'ornemens, & ſouffrir en même tems que l'arche de ſon alliance fût ſeulement dans un tabernacle. Ainſi, il réſolut de bâtir à l'honneur de Dieu un temple ſuperbe, ſuivant ce que Moïſe avoit prédit, que cet ouvrage ſe feroit un jour. Il en parla au prophete Nathan, qui lui dit qu'il croyoit que Dieu l'auroit agréable, & qu'il l'aſſiſteroit dans cette entrepriſe ; ce qui l'y affermit encore davantage. Mais, la nuit ſuivante, Dieu apparut en ſonge à Nathan, & lui commanda de dire à David, que quoiqu'il louât ſon deſſein, il ne vouloit pas qu'il l'exécutât, parce que ſes mains avoient ſi ſouvent été teintes du ſang de ſes ennemis ; mais que lorſqu'il auroit fini ſa vie dans une heureuſe vieilleſſe, Salomon ſon fils & ſon ſucceſſeur entreprendroit & acheveroit ce ſaint ouvrage.

Quelque tems après, ce Prince qui ne vouloit pas paſſer ſa vie dans l'oiſiveté, mais aggrandir ſon royaume par des guerres juſtes & ſaintes, réſolut d'attaquer les Philiſtins. Pour exécuter ce deſſein, il donna rendez-vous à toutes ſes troupes auprès de Jéruſalem, marcha contr'eux, les vainquit dans une grande bataille, & gagna une partie de leur païs qu'il réunit à ſon royaume. Il fit auſſi la guerre aux Moabites, dont il tua un très-grand nombre. Le reſte ſe rendit à lui, & il leur impoſa un tribut. Il attaqua enſuite les Sophoniens, défit dans une bataille auprès de de l'Euphrate, Adrazar, fils d'Arach leur Roi, lui tua deux mille hommes de pied, cinq mille de cheval, & prit mille chariots, dont il n'en garda que cent & brûla le reſte.

Adad, roi de Damas & de Syrie, qui étoit fort ami d'Adrazar, ayant appris que David lui faiſoit la guerre, marcha à ſon ſecours avec une grande armée. La bataille ſe donna proche de l'Euphrate. Adad fut vaincu, perdit vingt mille hommes, & le reſte prit la fuite. David, après avoir par ſes armes victorieuſes ſoumis à ſon obéiſſance le royaume de Damas & tout le reſte de la Syrie, mis de fortes garniſons aux lieux néceſſaires, & rendu tout ces peuples ſes tributaires, s'en retourna triomphant à Jéruſalem. Il y conſacra à Dieu les carquois d'or & les autres armes des gardes du roi Adad. Ce fut en ce tems-là que le roi des Amathéniens envoya ſon fils vers David, pour ſe réjouir avec lui de la victoire qu'il avoit remportée ſur leur commun ennemi, rechercher ſon alliance, & lui offrir de ſa part de riches vaſes d'or, d'argent & de cuivre d'un ouvrage fort antique. David rendit à ce Prince tous les hon-

neurs qui étoient dûs à la qualité de ſon pere & à la ſienne, entra dans l'alliance qu'il déſiroit, reçut ſes préſens, & les conſacra à Dieu avec le reſte de l'or trouvé dans les villes qu'il avoit conquiſes. Car ſa piété lui faiſoit connoître qu'il ne pouvoit trop remercier ſa divine majeſté de ce qu'elle le rendoit victorieux, non ſeulement quand il marchoit en perſonne à la tête de ſes armées, mais lorſqu'il faiſoit la guerre par ſes Lieutenans; comme il avoit paru dans celle qu'il avoit entrepriſe contre les Iduméens, ſous la conduite d'Abiſaï, frere de Joab, qui ne les avoit pas ſeulement aſſujettis & rendus tributaires, après leur avoir tué dix-huit mille hommes dans une bataille, mais avoit mis ſur eux une impoſition par tête.

L'amour que cet admirable Roi avoit naturellement pour la juſtice étoit ſi grand, qu'il ne prononçoit point de jugemens qui ne fuſſent très-équitables. Il avoit pour Général de ſon armée Joab, pour garde des regiſtres publics Joſaphat, fils d'Achil; pour ſecrétaire de ſes commandemens, Siſan; pour capitaine de ſes gardes, entre leſquels étoient les plus âgés de ſes propres fils, Banaïa, fils de Joïada; & il joignit à Abiathar, dans la grande ſacrificature, Sadoc pour qui il avoit une affection particulière, & qui étoit de la famille de Phinées.

Après qu'il eut ainſi ordonné de toutes choſes, il ſe ſouvint de l'alliance qu'il avoit contractée avec Jonathas, & de tant de preuves qu'il avoit reçues de ſon amitié; car, entre ſes autres excellentes qualités, il avoit une extrême gratitude. Il s'informa s'il ne reſtoit point quelqu'un de ſes fils envers qui il pût reconnoître les obligations dont il lui étoit redevable. Ayant appris qu'il en reſtoit un, nommé Miphiboſeth, il le fit venir, & en eut un ſoin particulier, ainſi que de tous les autres parens de Jonathas & de Saül.

Naas, roi des Ammonites, ami & allié de David, mourut en ce même tems, & Hannon ſon fils lui ſuccéda. David lui envoya des Ambaſſadeurs, pour lui témoigner la part qu'il prenoit à ſon affliction, & l'aſſurer de la continuation de l'amitié qu'il avoit eue avec le Roi ſon pere. Mais, les principaux de la cour d'Hannon, par une défiance très-injurieuſe à David, s'imaginerent que cette ambaſſade n'étoit qu'un prétexte pour reconnoître l'état de leurs forces, & dirent à leur nouveau Roi, qu'il ne pouvoit ſans ſe mettre en grand péril, ajoûter foi aux paroles du roi des Iſraëlites. Ce Prince, ſe laiſſant aller à un ſi mauvais conſeil, fit raſer la moitié de la barbe à ces ambaſſadeurs, & couper la moitié de leurs habits; & une action ſi outrageuſe fut la ſeule réponſe qu'il rendit. David, outré d'une telle injure qui violoit même le droit des gens, déclara hautement qu'il s'en vengeroit par les armes; & l'appréhenſion que les Ammonites en eurent, fit qu'ils ſe préparerent à la guerre. David envoya contre eux ſes meilleures troupes ſous la conduite de Joab, qui, ſans perdre de

tems, alla aſſiéger la capitale de leur païs nommée Rabbath. Les ennemis ſortirent de la ville pour le combattre ; mais, il les mit bientôt en fuite, & s'en retourna victorieux trouver le Roi à Jéruſalem.

Quoique cette perte eût fait connoître aux Ammonites leur foibleſſe, ils n'en devinrent pas plus ſages, & ne purent ſe réſoudre à demeurer en repos. Ils envoyerent vers Calama, roi des Syriens qui demeuroient au delà de l'Euphrate, pour prendre de ſes troupes à leur ſolde ; & il leur envoya quatre vingt mille hommes de pied, & dix mille chevaux commandés par Sobac ſon lieutenant général. David voyant que ſes ennemis étoient ſi forts, ne voulut plus faire la guerre par ſes lieutenans ; mais il réſolut d'y aller en perſonne. Ainſi il paſſa le Jourdain, marcha contr'eux, leur donna bataille, les vainquit, tua ſur la place quarante mille hommes de pied & ſept mille hommes de cheval ; & Sobac leur Général y reçut une bleſſure dont il mourut. Une ſi glorieuſe victoire abattit l'orgueil des Méſopotamiens ; & ils envoyerent des ambaſſadeurs à David avec des préſens, pour lui demander la paix. Ainſi, comme l'hiver s'approchoit, il s'en retourna à Jéruſalem ; & auſſi-tôt que le printems fut venu, il envoya Joab continuer la guerre contre les Ammonites. Il ravagea tout leur païs, & aſſiégea une ſeconde fois Rabbath leur capitale.

Pendant ce tems-là, David tomba dans un grand péché. Car, comme il ſe promenoit le ſoir ſelon ſa coûtume, dans une galerie haute de ſon palais, il vit dans une maiſon voiſine une femme nommée Bethſabée, qui ſe baignoit, & qui étoit ſi belle, qu'il ne put réſiſter à la paſſion qu'il conçut pour elle. Il l'envoya querir, & la retint ; & comme elle devint groſſe, elle le pria de penſer au moyen de l'exempter de la mort ordonnée par la loi de Dieu contre les femmes adulteres. David, dans ce deſſein, manda à Joab de lui envoyer Urie, ſon écuyer, qui étoit le mari de Bethſabée ; & lorſqu'il fut arrivé, il s'informa particulièrement de lui de l'état du ſiège. Il lui répondit qu'il alloit très-bien ; & David lui envoya pour ſon ſouper, quelques-uns des plats de ſa table, & lui fit dire de s'en aller coucher chez lui. Mais Urie, au lieu de lui obéir, paſſa la nuit avec ſes gardes. David le ſçut, & lui demanda pourquoi, après une ſi longue abſence, il n'étoit pas allé voir ſa femme & paſſer ce tems avec elle, puiſqu'il n'y a perſonne qui n'en uſe de la ſorte au retour de quelque voyage. Il lui répondit que ſon général & ſes compagnons couchant dans le camp ſur la terre, il n'avoit pas cru devoir chercher ſon repos & ſe divertir avec ſa femme. Sur quoi David lui commanda de demeurer encore ce jour-là, parce qu'il ne pouvoit le renvoyer que le lendemain ; & le ſoir il le fit venir ſouper, & l'invita fort à boire, afin qu'étant plus gai qu'à l'ordinaire, il lui prît envie de s'en aller coucher chez lui. Mais, il paſſa encore toute cette

nuit à la porte de la chambre du Roi avec ſes gardes. David en colère de n'avoir rien pu gagner ſur lui, écrivit à Joab, que pour le punir d'une offenſe qu'il avoit commiſe, il l'expoſât où ſe trouveroit le plus grand péril, & donnât ordre que chacun l'abandonnât, afin que demeurant ſeul, il ne pût en échapper. Il mit cette lettre fermée & cachetée de ſon cachet entre les mains d'Urie, & Joab ne l'eut pas plutôt reçue, que pour obéir au Roi, il commanda Urie avec un nombre des plus braves de toutes ſes troupes, pour faire un effort à l'endroit qu'il ſçavoit être le plus périlleux. Urie accepta avec joie cette commiſſion ſi hazardeuſe; & Joab commanda en ſecret à ceux qui l'accompagnoient de l'abandonner, & de ſe retirer auſſi-tôt qu'ils verroient les ennemis tomber ſur leurs bras. La choſe fut exécutée à la lettre; ce qui fut cauſe qu'Urie reſta ſur la place avec un petit nombre de braves hommes qui n'étoient pas du ſécret. Bethſabée, ayant appris la mort de ſon mari, le pleura durant quelques jours; & lorſque le tems du deuil fut paſſé, David l'épouſa, & elle accoucha auſſi-tôt aprés d'un fils.

Dieu regarda d'un œil de colère cette action de David, & commanda à Nathan dans un ſonge de l'en reprendre très-ſévèrement de ſa part. Comme ce prophete étoit extrêmement ſage, & qu'il ſçavoit que les Rois, dans la violence de leurs paſſions, conſiderent peu la juſtice, il crut que pour mieux connoître en quelle diſpoſition étoit ce Prince, il devoit commencer par lui parler doucement, avant que d'en venir aux menaces que Dieu lui avoit commandé de lui faire. Ainſi, il lui parla en cette ſorte: » Il y avoit » dans une ville deux habitans, » dont l'un étoit extrêmement ri» che, & avoit une très-grande » quantité de bétail. L'autre au » contraire étoit ſi pauvre, que » tout ſon bien conſiſtoit en une » ſeule brebis, qu'il aimoit ſi ten» drement, qu'il la nourriſſoit » avec autant de ſoin qu'un de ſes » enfans, de ce peu de pain qu'il » avoit. Un ami de cet homme ſi » riche l'étant venu voir, il ne » voulut point toucher à ſon bé» tail pour lui donner à manger; » mais il envoya prendre de force » la brebis de cet homme ſi pau» vre, la fit tuer, & le traita ainſi » à ſes dépens. » David touché d'une ſi grande injuſtice, dit que cet homme étoit un méchant; qu'il le falloit condamner au quadruple envers le pauvre, & puis le faire mourir. Le prophete lui répondit: » Vous vous êtes con» damné vous même, & vous » avez prononcé l'arrêt du châti» ment que mérite un auſſi grand » crime que celui que vous avez » oſé commettre. « Il ajoûta entr'autres choſes, qu'il auroit le déplaiſir de voir mourir l'enfant qui avoit été le fruit malheureux de ſon adultere. David épouvanté de ces menaces, fondit en pleurs; & le cœur percé de douleur, il reconnut & confeſſa la grandeur de ſon péché. Dieu touché de ſon extrême repentir, lui promit de

lui conſerver la vie, & d'oublier ſon péché, après qu'il en auroit fait pénitence. Mais, ſelon ce que le prophete lui avoit dit, il envoya une grande maladie à l'enfant qu'il avoit eu de Bethſabée. L'extrême amour que David avoit pour la mere, lui fit ſentir ſi vivement cette affliction, qu'il paſſa ſept jours entiers ſans manger, prit le deuil, ſe revêtit d'un ſac, demeura couché contre terre, & demanda inſtamment à Dieu de vouloir lui conſerver cet enfant. Mais, il rejetta ſa priere, & l'enfant mourut le ſeptième jour. Bethſabée accoucha depuis d'un ſecond fils, que l'on nomma Salomon.

Cependant, Joab preſſoit le ſiège de Rabbath; il rompit les aquéducs qui conduiſoient de l'eau dans la ville, & empêcha d'y apporter des vivres. Ainſi, les habitans ſe trouverent preſſés en même tems de la faim & de la ſoif, parce qu'il ne leur reſtoit qu'un puits qui ne pouvoit pas à beaucoup près leur ſuffire. Alors, il écrivit au Roi pour le prier de venir dans ſon armée, afin d'avoir lui-même l'honneur de prendre & d'exterminer cette ville. David loua ſon affection & ſa fidélité, alla au ſiège, mena encore d'autres troupes, emporta la place de force, & en donna le pillage à ſes ſoldats. Le butin fut très-grand, & il ſe contenta de prendre pour lui la couronne d'or du Roi des Ammonites qui peſoit un talent, & étoit enrichie de quantité de pierres précieuſes, au milieu deſquelles éclatoit une Sardoine de très-grand prix; & il porta ſouvent depuis cette couronne. Il fit mourir tous les habitans par divers tourmens, ſans en épargner un ſeul, & ne traita pas plus doucement les autres villes du même païs qu'il prit encore de force.

Après cela, Amnon, fils de David, ayant conçu une paſſion violente pour Thamar ſa ſœur, & l'ayant violée de la manière que nous avons dit ſous l'article d'Amnon, Abſalom, frere de Thamar, réſolut de s'en venger, & s'en vengea en effet deux ans après, en faiſant tuer Amnon dans un feſtin où il l'avoit invité. Après quoi il ſe retira chez ſon beau-pere le roi de Geſſur, où il demeura trois ans.

Lorſque Joab vit que durant ce tems la colère du Roi s'étoit rallentie, & qu'il ſe porteroit aiſément à faire revenir Abſalom, il ſe ſervit de cet artifice pour le preſſer de s'y réſoudre. Une vieille femme alla par ſon ordre le trouver dans un état qui la faiſoit paroître extrêmement affligée. Elle lui dit que deux fils qu'elle avoit étoient entrés en diſpute à la campagne, & que cette diſpute s'étoit ſi fort échauffée, que n'y ayant perſonne pour les ſéparer, ils en étoient venus aux mains; que l'un d'eux avoit tué l'autre, & qu'on le pourſuivoit en juſtice pour le faire mourir; qu'ainſi elle ſe voyoit près d'être privée du ſeul appui qui lui reſtoit dans ſa vieilleſſe; & que ne pouvant dans une telle extrêmité, avoir recours qu'à la clémence de ſa majeſté, elle le ſupplioit de lui accorder la grace de ſon fils. Da-

vid la lui promit; & alors elle continua de lui parler en cette ſorte : » Je ſuis trop obligée, Sire, à » votre Majeſté, d'avoir tant de » compaſſion de ma vieilleſſe, & » de l'état où je me trouverois » réduite ſi je perdois le ſeul en- » fant qui me reſte. Mais, ſi vous » voulez que je ne puiſſe douter de » l'effet de votre bonté, il faut, » s'il vous plait, que vous com- » menciez par appaiſer votre co- » lere contre le Prince votre fils, » & que vous le receviez en vos » bonnes graces. Car, comment » pourrois-je m'aſſurer que vous » pardonnez à mon fils, ſi vous » ne pardonnez pas même au vô- » tre une faute toute ſemblable ? » Et ſeroit-ce une choſe digne de » votre prudence d'ajoûter volon- » tairement la perte d'un de vos » enfans à la perte ſi douloureuſe, » mais irréparable, que vous avez » faite d'un autre ? « Ce diſcours fit juger au Roi que c'etoit Joab qui avoit envoyé cette femme. Il lui demanda ſi cela n'étoit pas vrai; elle le lui avoua. Et à l'heure même il fit venir Joab, & lui dit qu'il avoit obtenu ce qu'il déſiroit; qu'il pardonnoit à Abſalom, & qu'il pouvoit lui mander de revenir.

Ce jeune Prince, ayant fait ſa paix avec le Roi ſon pere, ſe mit bientôt en grand équipage; & outre la quantité qu'il avoit de chevaux & de chariots, il étoit ſuivi de cinquante gardes. Comme ſon ambition n'avoit point de bornes, il forma le deſſein de dépoſſéder le Roi ſon pere, pour ſe mettre la couronne ſur la tête; & afin d'y parvenir, il ne manquoit point tous les matins de ſe rendre au palais, où il conſoloit ceux qui avoient perdu leur cauſe, & leur diſoit qu'ils s'en devoient prendre aux mauvais conſeillers du Roi, & à ce qu'il ſe trompoit lui-même dans ſes jugemens. Il continua durant quatre ans à en uſer de la ſorte. Et lorſqu'il ſe vit aſſuré de l'affection de tout le peuple, il pria le Roi de lui permettre d'aller à Hébron, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait durant ſon exil. Lorſqu'il y fut arrivé, il le fit ſçavoir par-tout le païs; & on vint de toutes parts le trouver. Achitophel, qui étoit un des conſeillers de David, s'y rendit; & deux cens habitans de Jéruſalem y vinrent auſſi, mais ſeulement dans la penſée de ſe trouver à cette fête. Ainſi, le deſſein d'Abſalom lui réuſſit comme il le pouvoit ſouhaiter; car tous le choiſirent pour Roi.

David, touché au point que l'on peut ſe l'imaginer de l'audace & de l'impiété de ſon fils, qui après le pardon qu'il lui avoit accordé d'un ſi grand crime, vouloit lui ôter avec la vie le royaume que Dieu lui-même lui avoit donné, réſolut de ſe retirer dans les places fortes de de-là le Jourdain, & de remettre entre les mains de Dieu le jugement de ſa cauſe. Ainſi, il laiſſa la garde de ſon palais à dix de ſes concubines, & ſortit de Jéruſalem ſuivi d'une grande multitude de peuple qui ne put ſe réſoudre de l'abandonner, & de ſix cens hommes qui tandis même que Saül le perſécutoit, ne l'a-

voient jamais quitté. Sadoc & Abiathar, grands ſacrificateurs, & tous les Lévites, vouloient auſſi aller avec lui & emporter l'arche; mais il les obligea de demeurer, dans l'eſpérance que Dieu ne laiſſeroit pas ſans ce ſecours de prendre ſoin de lui; & il les pria ſeulement de lui donner, par des perſonnes aſſurées, des avis ſecrets de tout ce qui ſe paſſeroit. Jonathas, fils d'Abiathar, & Achimas fils de Sadoc, ſignalerent auſſi leur fidélité en cette rencontre.

Comme ce grand Prince montoit les pieds nus la montagne des Oliviers, & que chacun fondoit en pleurs à l'entour de lui, on lui rapporta qu'Achitophel étoit paſſé par une horrible infidélité dans le parti d'Abſalom. La douleur qu'il en eut lui fut plus ſenſible que nulle autre, parce qu'il connoiſſoit l'extrême capacité d'Achitophel, & il pria Dieu d'empêcher Abſalom d'avoir confiance en lui, & de ſuivre ſes conſeils. Lorſqu'il fut arrivé ſur le haut de la montagne, il regarda Jéruſalem & répandit quantité de larmes, parce qu'il ne mettoit point de différence entre la perte de ſon royaume & ſa ſortie de cette grande ville qui en étoit la capitale. Chuſaï, l'un de ſes plus fideles ſerviteurs, le vint trouver avec ſes habits déchirés & la tête couverte de cendre. David s'efforça de le conſoler, & lui dit que le plus grand ſervice qu'il lui pouvoit rendre, étoit d'aller trouver Abſalom, ſous prétexte de vouloir paſſer dans ſon parti, afin de pénétrer ſes deſſeins, & de s'oppoſer aux conſeils d'Achitophel. Ainſi, Chuſaï, pour lui obéir, s'en alla à Jéruſalem où Abſalom ſe rendit bientôt après.

David ayant marché un peu plus avant, Siba, qu'il avoit donné à Miphiboſeth pour prendre ſoin de ſon bien, vint le trouver avec deux ânes chargés de vivres qu'il lui offrit. Il lui demanda où étoit ſon maître, & il répondit qu'il étoit demeuré à Jéruſalem, dans l'eſpérance que dans un ſi grand changement, la mémoire du Roi ſon ayeul pourroit le faire choiſir pour Roi. Ce faux avis irrita ſi fort David, qu'il donna à ce méchant homme tout le bien de Miphiboſeth, diſant qu'il méritoit mieux que lui de le poſſéder.

Lorſqu'il fut proche du lieu nommé Bachor, Séméï, fils de Géra, parent de Saül, ne ſe contenta pas de lui dire des injures, il lui jetta même des pierres. Mais David continua de marcher ſans s'arrêter aux injures de Séméï; & ce malheureux courut de l'autre côté de la montagne pour continuer à lui en dire. Enfin, David arriva au bord du Jourdain, & y fit rafraîchir ſes gens fatigués d'un ſi long chemin.

Cependant, Abſalom accompagné d'Achitophel en qui il mettoit toute ſa confiance, ſe rendit à Jéruſalem, & Chuſaï, ce fidele ami de David, alla comme les autres ſe proſterner devant lui, & lui ſouhaiter un long & heureux règne. Abſalom ne ſe défia point de lui & ajoûta foi à ce qu'il lui dit ſur ſon prétendu changement de parti. Ce nouveau Roi délibé-

rant enſuite avec Achitophel ſur la conduite qu'il devoit tenir pour affermir ſa domination, ce méchant homme lui conſeilla d'abuſer des concubines de ſon pere en préſence de tout le monde, afin que chacun voyant par-là qu'il ne pouvoit plus jamais y avoir de réconciliation entr'eux, mais qu'ils en viendroient néceſſairement à à une guerre très-ſanglante, ceux qui s'étoient engagés dans ſon parti y demeuraſſent inſéparablement attachés. Ce jeune Prince ſuivit ce malheureux & honteux conſeil, & l'exécuta à la vue de tout le peuple, ſous une tente qu'il fit dreſſer dans le palais. Ainſi, l'on vit accomplir ce que le prophete Nathan avoit prédit à David.

Abſalom ayant enſuite demandé à Achitophel de quelle ſorte il devoit agir dans cette guerre : » La mort du Roi votre pere, » lui répondit-il, eſt le ſeul » moyen de vous aſſurer la couronne, & de ſauver ceux à qui » vous en êtes redevable. Que ſi » vous voulez me donner dix » mille hommes choiſis ſur toutes vos troupes, je vous rendrai ce ſervice. « Ce conſeil plut à Abſalom ; mais, il déſira de ſçavoir le ſentiment de Chuſaï qu'il nommoit toujours le meilleur ami de ſon pere. Il lui dit quel étoit l'avis d'Achitophel, & lui demanda le ſien. Chuſaï, jugeant que David étoit perdu ſi on ſuivoit le conſeil d'Achitophel, lui en donna un tout contraire ; & Abſalom le ſuivit, Dieu le permettant ainſi. Chuſaï ne manqua pas de le faire ſçavoir auſſitôt à David, afin qu'il paſſât promptement le Jourdain. Ce Prince ſe hâta de profiter d'un avis ſi important ; car, quoique la nuit fût déjà venue, il paſſa le fleuve à l'heure même, avec tout ce qu'il avoit de gens avec lui, & s'en alla à Mahanaïm. Abſalom l'y ſuivit dès le lendémain, & la bataille ne tarda pas à ſe donner. Mais, l'armée d'Abſalom fut défaite, & miſe en fuite ; & lui-même étant demeuré attaché à un arbre par les cheveux, fut percé & mis à mort par Joab.

Cette nouvelle, ayant été portée à David, l'accabla d'une extrême douleur. Il s'en alla au lieu de la ville le plus élevé ; & là il pleuroit ſon fils, ſe frappoit l'eſtomac, s'arrachoit les cheveux, & ne mettant point de bornes à ſa douleur, il crioit à haute voix : *Abſalom mon fils, mon fils Abſalom, plût à Dieu que je fuſſe mort avec vous !* Car, outre qu'il étoit d'un naturel extrêmement tendre, c'étoit celui de tous les enfans qui lui reſtoient, qu'il aimoit le plus. Les gens de guerre, ayant ſçu l'extrême affliction du Roi, crurent qu'ils auroient mauvaiſe grace de paroître devant lui dans un état de victorieux & de triomphans. Ainſi, ils entrerent en pleurs dans la ville les yeux baiſſés contre terre comme s'ils euſſent été vaincus. Mais, Joab voyant que le Roi avoit la tête couverte & continuoit de pleurer très-amerement ſon fils, lui parla en des termes, qui calmerent ſon eſprit, & le rappellerent aux ſoins que

ſa qualité de Roi l'obligeoit à prendre de ſon État. Il changea d'habit pour réjouir ſes ſoldats, ſortit de ſon logis, ſe montra à eux, & chacun lui vint rendre ſes devoirs.

Ceux de l'armée d'Abſalom qui s'étoient ſauvés, envoyerent dans toutes les villes leur repréſenter les obligations qu'ils avoient à David; que les victoires qu'il avoit remportées en tant de guerres leur avoient fait recouvrer leur liberté; qu'ils devoient reconnoître qu'ils avoient eu tort de s'être révoltés contre lui; & que maintenant qu'Abſalom étoit mort, ils devoient prier David de leur pardonner, & le ſupplier de reprendre la conduite du royaume. David en étant averti, écrivit aux grands ſacrificateurs Sadoc & Abiathar de repréſenter auſſi aux chefs de la tribu de Juda, que le Roi étant de la même tribu qu'eux, il leur ſeroit honteux d'être les derniers à lui témoigner leur affection & à le rétablir dans ſon État; de dire la même choſe à Amaza, & d'y ajoûter, qu'ayant l'avantage d'être neveu du Roi, il devoit eſpérer de ſa bonté non ſeulement le pardon d'avoir pris les armes contre lui, mais auſſi d'être confirmé en la charge de Général de l'armée qu'Abſalom lui avoit donnée. Sadoc & Abiathar s'acquitterent ſi adroitement de cette commiſſion, que la choſe réuſſit comme David le ſouhaitoit. Ainſi, toutes les tribus généralement députerent vers lui, à la perſuaſion d'Amaza, pour le prier de revenir à Jéruſalem. Mais, celle de Juda ſe ſignala en cette occaſion; car elle alla au-devant de lui juſqu'au fleuve du Jourdain.

Séméï y alla auſſi avec mille hommes de ſa tribu, & Siba s'y trouva avec ſes quinze fils, & vingt ſerviteurs. Quand ils furent arrivés ſur le bord du fleuve, ils firent un pont de batteaux pour faciliter le paſſage du Roi & des ſiens; & lorſqu'il approcha du rivage, toute la tribu de Juda le ſalua. Séméï ſe jetta à ſes pieds ſur le pont, lui demanda pardon, le ſupplia de conſidérer qu'il étoit le premier qui lui témoignoit ſon repentir, & le conjura de ne pas commencer par lui à uſer du pouvoir qu'il avoit de punir ceux qui l'avoient offenſé. David lui promit qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal. Il promit auſſi la même choſe aux autres qui vinrent auſſi implorer ſa clémence.

Lorſque David arriva à Galgala, la tribu de Juda toute entière, & preſque la moitié de toutes les autres ſe rendirent auprès de lui. Les principaux de la Judée, accompagnés d'une grande multitude de ſes habitans, ſe plaignirent que ceux de Juda avoient été au-devant du Roi ſans les en avoir avertis, parce que s'ils l'avoient ſçu, ils n'auroient pas manqué d'y aller auſſi. Les Princes de la tribu de Juda répondirent qu'ils n'avoient pas ſujet de s'en offenſer, puiſqu'étant de la même tribu que le Roi, ils étoient plus obligés que les autres à lui rendre des reſpects particuliers, & qu'ils n'avoient prétendu en tirer aucun avantage que celui de s'acquitter de leur de-

voir. Cette excuſe n'ayant pas ſatisfait les Princes des autres tribus : » Nous ne ſçaurions trop » nous étonner, dirent-ils, que » vous vous perſuadiez que le » Roi vous ſoit plus proche qu'à » nous, puiſque Dieu nous l'ayant » donné à tous également, votre » tribu ne peut avoir en cela au- » cun avantage ſur les autres » dont elle ne fait qu'une douziè- » me partie ; & ainſi vous avez » eu tort d'aller trouver le Roi » ſans nous en donner avis. « Comme cette conteſtation s'échauffoit, Séba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, qui étoit un ſéditieux & un très-méchant eſprit, cria de toute ſa force : » Nous n'avons point de part » avec David, & ne connoiſſons » point le fils d'Iſaï. « Il fit enſuite ſonner la trompette, pour témoigner par ce ſignal qu'il lui déclaroit la guerre. Auſſitôt toutes les tribus abandonnerent David, excepté celle de Juda qui le conduiſit à Jéruſalem.

Lorſqu'il y fut arrivé, il fit ſortir de ſon palais ſes concubines, dont Abſalon avoit abuſé, & les fit mettre dans une maiſon où l'on pourvut à leur entretien, ſans que jamais depuis il les ait vues.

Il donna à Amaza, comme il le lui avoit promis, la charge de général de ſon armée, que Joab exerçoit auparavant, & lui dit d'aller raſſembler le plus de forces qu'il pourroit de la tribu de Juda, & de les lui amener dans trois jours, pour marcher promptement contre Séba. Le troiſième jour étant paſſé, & Amaza ne revenant point, David, dans l'appréhenſion qu'il avoit que le parti de Séba ne ſe fortifiât & ne lui fît courir un plus grand danger que n'avoit fait celui d'Abſalom, ne voulut pas attendre davantage. Il commanda à Joab de prendre toutes les forces qui étoient auprès de lui, & ſa compagnie de ſix cens hommes, & de marcher en diligence contre Séba, pour combattre en quelque lieu & en quelque état qu'il ſe rencontrât. Joab apprit que Séba s'étoit enfermé dans Abelmacha. Il alla pour l'y prendre ; mais, les habitans lui en refuſerent l'entrée ; ce qui le mit dans une telle colère qu'il les aſſiégea, dans la réſolution de ne pas pardonner à un ſeul & de ruiner entièrement cette ville. Une femme de grand eſprit, voyant l'extrême péril où ſes concitoyens s'étoient engagés par leur imprudence, & pouſſée par l'amour de ſa patrie, leur perſuada de couper la tête à Séba, & de la jetter dans le camp des ennemis. Joab ſatisfait, leva le ſiège à l'heure même, & s'en retourna à Jéruſalem. Un ſi grand ſervice obligea David de le confirmer dans la charge de Général de ſon armée. Il fit enſuite Banaïa capitaine de ſes gardes & de ſa compagnie de ſix cens hommes, commit Adoram pour recevoir les tributs, donna la charge des regiſtres à Sabatès & à Aquilée, & maintint Sadoc & Abiathar dans la grande ſacrificature.

Quelque tems après, tout le royaume ſe trouva affligé d'une

fort grande famine. David eut recours à Dieu, & le pria d'avoir compaſſion de ſon peuple, & de vouloir faire connoître non ſeulement la cauſe de ce mal, mais quel en pouvoit être le remede. Les prophetes lui répondirent de ſa part, que cette famine continueroit toujours juſques à ce que les Gabaonites fuſſent vengés de l'injuſtice de Saül, qui en avoit fait mourir pluſieurs, au préjudice de l'alliance que Joſué avoit contractée avec eux, & que lui & le Sénat avoient ſolemnellement jurée; qu'ainſi le ſeul moyen d'appaiſer la colère de Dieu & de faire ceſſer la famine, étoit de donner à ce peuple telle ſatisfaction qu'il déſireroit. David, en conſéquence de cette réponſe, envoya auſſitôt chercher des principaux des Gabaonites, & leur demanda ce qu'il pouvoit faire pour les contenter. Ils lui répondirent qu'ils demandoient ſept perſonnes de la race de Saül, pour les faire pendre. On les leur mit entre les mains, mais ſans toucher à Miphiboſeth que David prit ſoin de conſerver, parce qu'il étoit fils de Jonathas. Ainſi les Gabaonites étant pleinement ſatisfaits, Dieu fit tomber ſur la terre des pluies douces & favorables, qui lui rendirent ſa première beauté. Elle recommença d'être féconde, & les Iſraëlites ſe trouverent de même qu'auparavant dans une heureuſe abondance.

Comme David préféroit l'intérêt de ſon État à ſon repos, il attaqua les Philiſtins & les vainquit dans un grand combat, mais, il ne courut jamais plus de danger; car la chaleur avec laquelle il les pourſuivit l'ayant engagé ſi avant qu'il ſe trouva ſeul & accablé de l'aſſitude, au point que les forces lui manquoient, un Philiſtin de la race des géans, nommé Achmon, fils d'Arapha, qui étoit armé d'une jaque de maille, & avoit outre ſon épée un javelot qui peſoit trois cens ſicles, le voyant en cet état, vint à lui, le jetta par terre, & l'alloit tuer ſans Abiſaï qui vint à ſon ſecours, & tua ce redoutable géant. Toute l'armée fut ſi touchée du péril que le Roi avoit couru, que ne pouvant ſouffrir que l'excès de ſon courage les mît encore au hazard de perdre le meilleur Prince du monde, & dont la ſage conduite faiſoit toute leur félicité, tous les chefs l'obligerent de promettre avec ſerment qu'il ne ſe trouveroit plus en perſonne dans les batailles. Après ce combat, les Philiſtins s'aſſemblerent dans la ville de Gaza; & ſitôt que David en fut averti, il envoya contr'eux une forte armée, qui détruiſit celle des ennemis. Une ſi grande perte n'abattit point le cœur des Philiſtins; ils recommencerent la guerre; mais, il en coûta encore la vie à un grand nombre d'entre eux. Quelque tems après, ils ſe mirent de nouveau en campagne. Mais, la mort d'un ſeul d'entre ces puiſſans ennemis, lequel étoit fort redoutable, inſpira aux autres une telle crainte, qu'ils n'oſerent plus depuis attaquer les Iſraëlites.

Lorſque David, après avoir couru tant de périls & gagné tant de

de batailles, ſe vit dans une profonde paix, il compoſa à la louange de Dieu pluſieurs cantiques, pluſieurs hymnes, & pluſieurs pſeaumes en vers de diverſes meſures; car, les uns étoient trimetres, & les autres pentametres. Il commanda aux Lévites de les chanter, tant aux jours de Sabbath que des autres fêtes, ſur divers inſtrumens de muſique qu'il fit faire pour ce ſujet, entre leſquels étoient des violons à dix cordes que l'on touchoit avec un archet, des pſaltérions à douze tons que l'on touchoit avec les doigts, & de fort grandes timbales d'airain. Ce Prince tenoit toujours auprès de lui des hommes d'une valeur extraordinaire, dont trente-huit étoient diſtingués entre les autres.

David, voulant ſçavoir le nombre des hommes de ſon royaume qui étoient capables de porter les armes, & ne ſe ſouvenant pas que Moïſe avoit ordonné que toutes les fois que l'on feroit cette revue on devoit payer à Dieu un demi-ſicle par tête, dit à Joab d'y travailler. Il s'en excuſa ſur ce qu'il ne le croyoit pas néceſſaire. Mais, David le lui commanda abſolument. Ainſi, il partit, & après s'y être employé durant neuf mois & vingt jours, avec les Princes des tribus & les Scribes, il revint le trouver à Jéruſalem; & on vit par les rôles qu'il lui préſenta, que le nombre de ceux qui étoient en âge de porter les armes, montoit à neuf cens milles hommes, ſans y comprendre la tribu de Juda qui en pouvoit fournir ſeule quarante mille, ni les tribus de Benjamin & de Lévi, parcequ'avant qu'il en eût fait la revue, le Roi lui avoit mandé de revenir, à cauſe que les Prophetes lui avoient fait connoître ſon péché. Ce religieux Prince en demanda pardon à Dieu, qui lui ordonna par Gad ſon prophete, de choiſir lequel de ces trois châtimens il aimoit le mieux, ou une famine générale de ſept ans, ou une guerre de trois mois dans laquelle il ſeroit toujours vaincu, ou une peſte qui continueroit durant trois jours. David fut ſi troublé de cette propoſition, qu'il demeura tout interdit, & ne ſçavoit lequel choiſir de tant de maux. Mais, le Prophete le preſſant de ſe réſoudre, afin de porter ſa réponſe à Dieu, il conſidéra en lui-même que s'il choiſiſſoit la famine, il paroîtroit qu'il auroit préféré ſa conſervation à celle de ſes ſujets, puiſqu'il ne manqueroit pas de pain, quoiqu'ils en manquaſſent; que s'il choiſiſſoit la guerre il ne courroit pas non plus grand riſque, ayant des places très-fortes, & grand nombre de troupes qui veilleroient à ſa ſûreté; mais que s'il choiſiſſoit la peſte, il témoigneroit qu'il n'auroit pas conſidéré ſon intérêt particulier, parce que cette maladie eſt également redoutable aux Rois & aux moindres d'entre le peuple. Ainſi, il réſolut de la demander, dans la penſée qu'il lui étoit plus avantageux de tomber entre les mains de Dieu qu'entre celles des hommes. Le Prophete n'eut pas plutôt fait ſon rapport à Dieu, qu'on vit ce terrible fléau ravager tout le

royaume, ſans que l'on pût rien connoître aux divers accidens de cette cruelle maladie. Il paroiſſoit bien en général que c'étoit une peſte très-violente ; mais elle emportoit les hommes en des manières différentes. Le mal des uns ne paroiſſoit point, & ne laiſſoit pas de les tuer promptement ; les autres rendoient l'eſprit au milieu des douleurs les plus violentes ; les autres ne pouvant ſupporter les temedes, expiroient entre les mains des médecins ; les autres perdoient la vue dans un moment, & auſſitôt après étoient ſuffoqués ; & les autres, lorſqu'ils enterroient les morts, ſe trouvoient avoir eux-mêmes beſoin d'être enterrés. Cette épouvantable contagion avoit déjà tué, dans une matinée, ſoixante-dix mille hommes ; & l'ange exterminateur envoyé de Dieu avoit le bras levé pour faire ſentir à Jéruſalem les mêmes effets de ſa colère. David, revêtu d'un ſac & la tête couverte de cendre, étant proſterné en terre, pour demander à Dieu qu'il voulût ſe contenter de ce grand nombre de morts, & appaiſer ſa colère, apperçut venir dans l'air cet ange avec l'épée nue à la main ; & alors il cria à Dieu de toute ſa force, que lui ſeul méritoit d'être châtié, & que ſon peuple étoit innocent ; & qu'ainſi il le conjuroit de leur pardonner, & de ſe contenter de le faire périr avec toute ſa famille. Dieu touché de ſa priere, fit ceſſer cette terrible maladie, & lui ordonna par le même Prophete de bâtir un autel dans l'Aire d'Ornan, & de lui offrir un ſacrifice. David ſe rendit auſſitôt en ce lieu pour y exécuter ce qui lui étoit commandé ; & ce Prince voyant que Dieu avoit témoigné agréer ſon ſacrifice, donna à cet autel le nom d'autel de tout le peuple, & choiſit ce lieu pour bâtir le temple. Dieu l'eut ſi agréable, qu'il lui manda à l'heure même, par le Prophete, que ſon fils & ſon ſucceſſeur exécuteroit ſon deſſein.

En conſéquence de cet oracle, il fit faire le dénombrement des étrangers qui étoient venus s'établir dans ſon royaume ; & il s'en trouva cent quatre-vingt mille. Il en employa quatre-vingt mille à tailler des pierres, & le reſte à les porter avec les autres matériaux néceſſaires, à la réſerve de trois mille cinq cens, qui devoient préſider aux travaux & veiller ſur les ouvriers. Il aſſembla beaucoup de fer, beaucoup de cuivre, & une incroyable quantité de bois de cedre que les Tyriens & les Sydoniens lui fournirent ; & il diſoit à ſes amis, qu'il faiſoit tous ces préparatifs pour épargner cette peine à ſon fils qui étoit encore ſi jeune, & lui donner moyen de bâtir plus facilement le temple.

David n'avoit alors que ſoixante-dix ans ; mais les grands travaux qu'il avoit ſoufferts durant tout le cours de ſa vie, l'avoient affoibli de telle ſorte, qu'il ne lui reſtoit plus aucune chaleur naturelle ; & tout ce que l'on employoit pour le couvrir, ne lui en pouvoit donner. Les médecins jugerent que le ſeul remede étoit de faire coucher auprès de lui une jeune fille, pour l'échauffer comme

on échaufferoit un enfant ; & l'on choisir la plus belle de tout le païs, nommée Abisag.

Cependant, Adonias, l'un des fils de David, résolut de se faire Roi, & communiqua son dessein à tous ses amis. Il fit ensuite provision de chevaux & de chariots, & prit cinquante hommes pour sa garde. Comme cela se passoit à la vue de tout le monde, il ne put être caché au Roi son pere ; & cependant il ne lui en parla point. Joab général de l'armée, & Abiathar grand sacrificateur, s'engagerent à servir Adonias. Mais, Sadoc aussi grand sacrificateur, le prophete Nathan, Banaïa capitaine des gardes que David aimoit beaucoup, & cette troupe de braves dont nous avons ci-devant parlé, demeurerent attachés aux intérêts de Salomon. Adonias prépara un superbe festin dans un fauxbourg de Jérusalem auprès de la fontaine du jardin du Roi, & y invita tous ses freres, excepté Salomon. Il y invita aussi Joab, Abiathar & les chefs de la tribu de Juda ; mais il n'y invita point Sadoc, Nathan, & Banaïa. Nathan donna avis à Bethsabée mere de Salomon de ce qui se passoit, & lui dit que le seul moyen de pourvoir à sa sûreté & à celle de son fils, étoit d'aller dire au Roi en particulier, que quoiqu'il lui eût promis avec serment que Salomon lui succéderoit, néanmoins Adonias se mettoit déjà en possession du royaume ; & il l'assura qu'il surviendroit pendant leur entretien, afin de confirmer ce qu'elle lui auroit fait entendre. Bethsabée suivit son conseil. Elle alla donc trouver le Roi ; & lorsqu'elle parloit encore, Nathan se présenta. Ce Prophete demanda à David si son dessein étoit qu'Adonias règnât après lui, & s'il l'avoit déclaré, parce qu'il faisoit un grand festin auquel, excepté Salomon, il avoit invité tous ses freres, Joab, & plusieurs autres ; & qu'au milieu de la bonne chere & de leur réjouissance, tous ces conviés lui avoient souhaité un long & heureux règne. Il ajoûta qu'Adonias ne l'avoit point invité, ni Sadoc, ni Banaïa ; qu'ainsi, comme il étoit nécessaire que chacun sçût quelle étoit sur cela sa volonté, il venoit le supplier de la lui dire. Là-dessus David envoya chercher Sadoc & Banaïa, & leur dit que pour faire connoître à tout le peuple qu'il choisissoit Salomon pour son successeur, il vouloit qu'eux & le Prophete, accompagnés de tous ses gardes, le fissent monter sur la mule que nul autre que le Roi ne montoit jamais ; qu'ils le menassent à la fontaine de Gion ; que Sadoc & Nathan le consacrassent en ce lieu roi d'Israël, en répandant sur sa tête de l'huile Sainte ; & qu'après cela ils lui fissent encore traverser toute la ville, un héraut criant devant lui : *Vive le roi Salomon, & qu'il soit assis durant toute sa vie sur le trône royal de Juda.* Cela fut exécuté sur le champ.

David, pour assurer encore davantage la couronne à Salomon, voulut le faire reconnoître Roi par tout le peuple. Il fit venir pour ce sujet à Jérusalem les principaux

des tribus, & des ſacrificateurs & des lévites, dont le nombre de ceux qui avoient trente ans paſſés, ſe trouva être de trente mille. Il en choiſit ſix mille pour juger le peuple & pour ſervir de greffiers, vingt-trois mille pour prendre ſoin de la conſtruction du temple, quatre mille pour en être les portiers, & le reſte pour chanter des hymnes & des cantiques à la louange de Dieu, avec les divers inſtrumens de muſique qu'il avoit fait faire & dont nous avons ci-devant parlé. Il les employa à ces divers offices ſelon leurs races ; & après avoir ſéparé celles des Sacrificateurs d'avec les autres, il s'en trouva vingt-quatre ; ſçavoir, ſeize deſcendues d'Éléazar, & huit deſcendues d'Ithamar. Il ordonna que ces familles ſerviroient ſucceſſivement chacune huit jours depuis un ſabbath juſqu'à l'autre ſabbath ; & le ſort ayant été jetté en ſa préſence, & en la préſence des grands ſacrificateurs Sadoc & Abiathar, & de tous les chefs des tribus, on les enrôla toutes l'une après l'autre, ſelon que le ſort tomba ſur elles ; & cet ordre duroit encore du tems de Joſephe. Après que ce ſage Prince eut ainſi diviſé les races des Sacrificateurs, il diviſa de la même manière celles des Lévites, pour ſervir de huit jours en huit jours comme les autres, & rendit un honneur particulier aux deſcendans de Moïſe, en leur confiant la garde du tréſor de Dieu, & des préſens que les Rois lui offroient ; & il ordonna que toute la tribu de Lévi, tant Sacrificateurs qu'autres, ſeroit employée jour & nuit au ſervice de Dieu, ainſi que Moïſe l'avoit commandé.

Il diviſa enſuite tous ſes gens de guerre en douze corps de vingt-quatre mille hommes chacun, commandés par un chef qui avoit ſous lui des meſtres de camp & des capitaines, ordonna que chacun de ces corps feroit la garde tour à tour durant un mois devant le palais de Salomon, & ne diſtribua aucune des charges qu'à des perſonnes de mérite & de probité. Il en commit auſſi pour avoir ſoin de ſes tréſors & de tout ce qui dépendoit de ſon domaine, dont il ſeroit inutile de parler plus particulièrement.

Lorſque David eut ainſi réglé toutes choſes avec tant de prudence & de ſageſſe, il fit aſſembler tous les Princes des tribus & tous ſes principaux officiers, & leur fit un diſcours, après lequel il mit entre les mains de Salomon le plan & la deſcription de la manière dont il falloit bâtir le temple, où tout étoit marqué en particulier ; comme auſſi un état de tous les vaſes d'or & d'argent néceſſaires pour le ſervice Divin, avec le poids dont ils devoient être. On fit le lendemain de grands ſacrifices dans leſquels on offrit à Dieu en holocauſte mille moutons, mille agneaux, mille veaux, & un très-grand nombre de victimes pour des oblations pacifiques. David paſſa tout le reſte du jour avec le peuple en fête & en réjouiſſance, & Salomon fut une ſeconde fois ſacré Roi par Sadoc, grand ſacrificateur, & mené dans le palais,

où on le mit ſur le trône du Roi ſon pere, ſans que perſonne ait manqué depuis ce jour de lui obéir.

Peu de tems après, David ſe ſentant entièrement défaillir, jugea que ſa dernière heure étoit proche. Il fit venir Salomon, & lui dit: » Mon fils, me voilà près de » m'acquitter du tribut que nous » devons à la nature, & d'aller » avec mes peres. C'eſt un che- » min que chacun doit faire, & » d'où on ne revient jamais; c'eſt » pourquoi j'emploie ce peu de » vie qui me reſte à vous recom- » mander encore d'être juſte en- » vers vos ſujets, religieux en- » vers Dieu qui vous a élevé ſur » le trône, & d'obſerver les com- » mandemens qu'il nous a donnés » par Moïſe, ſans que ni la fa- » veur, ni la flatterie, ni la paſ- » ſion, ni aucune autre conſidé- » ration vous en faſſent jamais » départir. Que ſi vous vous ac- » quittez auſſi fidelement de ce » devoir que vous y êtes obligé » & que je vous y exhorte, il » affermira le ſceptre dans notre » famille, & jamais nulle autre » ne dominera ſur les Hébreux. » Souvenez-vous des crimes com- » mis par Joab, lorſque ſa jalouſie » le porta à tuer en trahiſon deux » Généraux d'armée, auſſi gens » de bien & d'un auſſi grand » mérite qu'étoient Abner & » Amaza; vengez leur mort en » la manière que vous jugerez le » plus à propos; je n'ai pu le fai- » re, parce qu'il étoit plus puiſſant » que moi. Je vous recommande » les enfans de Berſellaï Galatide. » Témoignez leur, en ma conſi- » dération, une affection particu- » lière; tenez-les auprès de vous » en grand honneur; & ne con- » ſidérez pas comme un bienfait » ce bon traitement que vous leur » ferez, mais comme une recon- » noiſſance de l'obligation que j'ai » à leur pere, qui, lorſque j'étois » exilé, m'a aſſiſté avec une gé- » néroſité peu commune. A l'é- » gard de Séméï, qui oſa m'ou- » trager par mille injures, lorſque » je fus contraint de ſortir de Jé- » ruſalem pour chercher ma ſû- » reté au-delà du Jourdain, & à » qui je promis néanmoins de ſau- » ver la vie, quand il vint au-de- » vant de moi à mon retour; je » vous laiſſe le ſoin de le punir » ſelon l'occaſion qu'il pourra » vous en donner. «

David, après avoir parlé de la ſorte à Salomon, rendit l'eſprit, étant âgé de ſoixante-dix ans, dont il avoit règné ſept & demi à Hébron, ſur la tribu de Juda, & trente-trois à Jéruſalem, ſur toute la nation des Hébreux. Sa mort arriva vers l'an 1011 ou 1010 avant J. C.

Joſephe nous trace le portrait de David en ces termes: » C'étoit, » dit-il, un Prince de grande » piété, & qui avoit toutes les » qualités néceſſaires à un Roi » pour procurer le repos & la » félicité de tout un grand peuple. » Nul autre ne fut plus vaillant » que lui; il étoit toujours le pre- » mier à s'expoſer au péril pour » le bien de ſes ſujets & la gloire » de ſon État; & il engageoit les » ſiens plutôt par ſon exemple

» que par ſon autorité à faire des » actions de valeur ſi extraordinaires, que quelque véritables » qu'elles fuſſent, elles paroiſſoient » incroyables. Il étoit très-ſage » dans les conſeils, très-agiſſant » dans les occaſions préſentes, » très-prévoyant dans ce qui regardoit l'avenir, ſobre, doux, » compatiſſant aux maux d'autrui, & très-juſte; ce ſont toutes vertus dignes des grands » Princes. Il n'a jamais abuſé de » cette ſouveraine puiſſance où » il s'eſt vu élevé, ſinon lorſqu'il » ſe laiſſa emporter à ſa paſſion » pour Bethſabée; & jamais nul » autre Roi ni des Hébreux, ni » d'aucune autre nation, n'a laiſſé » de ſi gands tréſors. «

Le roi Salomon ſon fils le fit enterrer à Jéruſalem, avec une telle magnificence, qu'outre les autres cérémonies pratiquées aux funérailles des Rois, il fit mettre dans ſon ſépulcre des richeſſes incroyables. Car, pluſieurs ſiècles après, Antiochus ſurnommé le Religieux, & fils de Démétrius, ayant aſſiégé Jéruſalem; & Hyrcan, grand ſacrificateur, voulant l'obliger pour de l'argent à lever le ſiège, fit ouvrir ce ſépulcre, & en tira trois mille talens, dont il donna une partie à ce Prince. Long-tems après, le roi Hérode tira une fort grande ſomme d'un autre endroit de ce ſépulcre, où ces tréſors étoient cachés, ſans que néanmoins on eût encore, du tems de Joſephe, touché aux cercueils dans leſquels les cendres des Rois étoient enfermées, parce qu'ils avoient été cachés ſous terre avec tant d'art, qu'on ne les pouvoit trouver.

Benjamin de Tudele, qui écrivoit vers l'an 1173, raconte qu'environ quinze ans auparavant, un mur du mont de Sion étant tombé, les prêtres y firent travailler une vingtaine d'ouvriers. Un jour deux de ces ouvriers étant demeurés ſeuls, leverent une pierre, qui leur donna entrée dans un lieu ſouterrein, où ils entrerent. Ils y trouverent un palais ſoutenu de colomnes de marbre, & incruſté d'or & d'argent. A l'entrée, il y avoit une table, une couronne & un ſceptre d'or. C'étoit, dit ce Juif, le tombeau de David; & vis-à-vis étoit celui de Salomon orné de même. Ils y virent auſſi des urnes; mais ils ne purent voir ce qu'elles contenoient. Ayant voulu pénétrer plus avant, ils furent renverſés par un tourbillon, & demeurerent là ſans ſentiment juſqu'au ſoir. Alors ils ouirent une voix, qui leur dit de ſe lever & de s'en aller. Benjamin aſſure qu'il a appris cette hiſtoire de la bouche d'un Phariſien nommé Abraham, qui avoit, diſoit-il, été conſulté ſur cet évènement par le patriarche de Jéruſalem, & qui avoit déclaré que c'étoit le tombeau de David. Tout cela ſent ſi fort la fable, qu'il eſt inutile de le réfuter.

Les Sçavans diſputent entr'eux ſi David eſt l'auteur de tous les cent cinquante Pſeaumes, que l'Égliſe reçoit parmi les livres canoniques, ou ſi quelques-uns ont été compoſés par quelqu'autre que lui. Saint Ambroiſe, ſaint Hilaire, ſaint Jérôme, ſaint Iſidore, de

Lira, &c. croient que, puiſque le Pſeautier, par ſon titre, n'eſt point attribué à David, il faut conclure que chaque Pſeaume en particulier a été compoſé par celui, dont ſon titre porte le nom; par exemple, le quarante-unième, le quarante-troiſième, &c. où on lit à la fin : *Aux fils de Coré, cantique d'inſtruction ;* & les autres qui ont le nom d'Aſaph, de Heman, &c. Ces Auteurs ne donnent à David qu'environ ſoixante-dix Pſeaumes, & prétendent que les autres ſont de Moïſe, de Samuël, de Salomon, des enfans de Coré, d'Éthan, d'Idithun, &c. Au contraire, ſaint Auguſtin, ſaint Ambroiſe, ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Nazianze, ſaint Épiphane, ſaint Jean Chryſoſtôme, Théodoret, Bede, Euthimius, Paul de Burgos, Cajetan, Bellarmin, Torniel, Salian & pluſieurs autres, ſoutiennent que David a compoſé tous les Pſeaumes, & que ceux dont le nom eſt dans le titre, ſont les chantres, à qui le Roi prophete avoit donné ordre de mettre les mêmes Pſeaumes en muſique. En effet, nous voyons dans le premier livre des Paralipomènes, que les mêmes qui ſont nommés dans ces titres, étoient les maîtres du chant. Outre cela, le vénérable Bede ajoûte dans ſa préface ſur les Pſeaumes, qu'Eſdras, qui a écrit ſelon quelques Sçavans, les titres des Pſeaumes, y a mis de lui-même le nom des chantres.

Quant à ce que l'on objecte que le Pſeautier ne porte point le nom de David dans ſon titre, c'eſt peu de choſe. Car on peut conſidérer les titres des livres canoniques en cinq façons, ou par les premiers mots qui les compoſent, comme les cinq livres de Moïſe, qui, pour n'être pas diſtingués par ſon nom, ne laiſſent pas d'être de lui, & qui ont les premiers mots pour titre. En effet, les Hébreux nomment la Geneſe Bereſith, c'eſt-à-dire, *in principio*, au commencement. L'inſcription du livre de l'Exode eſt *veelle ſemoth*, c'eſt-à-dire, *& hæc nomina*, & ces noms. On doit dire la même choſe du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome, qui ont pour titre parmi les Hébreux, les premiers mots de ces Livres. On intitule auſſi les Livres canoniques, de ce qui eſt leur ſujet principal, comme ceux des Juges, de Ruth, des Rois, de Job, de Judith, d'Eſther, &c. Souvent ils ont pour titre le nom de l'Auteur, comme les prophéties, ou bien la doctrine qu'ils enſeignent, comme l'Eccléſiaſte, les Proverbes, &c. Enfin, leur inſcription témoigne pourquoi ils ont été compoſés, ce qui ſe voit aux livres des Cantiques, & aux Pſeaumes qui ſont des ouvrages en vers. Le Pſeaume que quelques Auteurs mettent outre les cent cinquante, doit paſſer pour apocryphe, puiſqu'il n'eſt point nommé dans le dénombrement qui en a été fait dans le concile de Laodicée, chapitre dernier, & dans celui de Trente, IV ſeſſion. On ne peut donc conteſter raiſonnablement, que l'opinion qui attribue tous les Pſeaumes à David, n'ait été la plus ſuivie, ſoit parmi les Juifs, ſoit parmi les

Chrétiens. Il y a apparence, que le recueil en a été fait par Eſdras. C'eſt, ſelon ſaint Jérôme & les Anciens, un ouvrage poëtique, & l'on y reconnoît le génie de la poëſie.

Le prophete Amos reproche aux voluptueux d'Iſraël de dormir dans des lits d'ivoire, de ſe divertir à chanter au ſon des inſtrumens, & de ſe flatter d'avoir comme David le don de compoſer des cantiques. *Sicut David putaverunt ſe habere vaſa cantici.*

Les docteurs Juifs ont ajoûté pluſieurs particularités à l'Hiſtoire de David. Ils diſent qu'Iſaï, pere de David, ayant ſollicité ſa ſervante, cette ſervante en avertit ſa maîtreſſe, qui prit la place de la ſervante, & conçut David. Iſaï le croyant né d'une eſclave, l'envoya garder ſes troupeaux, & ne le crut pas digne de paroître devant Samuël. Mais, Samuël déclara à Iſaï que cette pierre rebutée par l'architecte, alloit devenir la pierre de l'angle. On ajoûte que David vint au monde circoncis. Ce ſentiment eſt fondé ſur le titre de quelques Pſeaumes qui portent *michtam*, c'eſt-à-dire, frappé parfaitement, comme ayant été circoncis de la main de Dieu. D'autres diſent qu'il ne fut circoncis qu'à quatorze ans, & que ce ne fut qu'à ce moment que Dieu lui dit: *Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* Il ſeroit même mort dès le moment de ſa naiſſance, ſi Adam, à qui Dieu l'avoit prédit, ne lui avoit prêté ſoixante-dix ans de ſa vie.

Ils diſent que David étoit roux comme Éſaü, & d'une phyſionomie peu avantageuſe; Samuël l'ayant remarqué, & voulant le rejetter à cauſe de ſon air farouche, Dieu lui dit qu'Éſaü tuoit les hommes ſans forme de juſtice, & de ſon autorité; mais que David ne feroit mourir perſonne ſans conſulter le Sanhedrin. Quand David regardoit quelqu'un de travers, il le rendoit lépreux. C'eſt ainſi que Goliath fut auſſitôt couvert de lepre. Joab eſſuya le même ſort, & quelque choſe de pis. David lui-même devint lépreux, Dieu ſe retira de lui, & tout le Sanhedrin l'abandonna, pendant ſix mois que dura ſa maladie.

Lorſqu'il parut devant Saül pour aller combattre Goliath, Saül fut étonné de voir que ſon armure lui devenoit propre, quoiqu'ils fuſſent d'une taille très-différente. Il conclut de-là que David ſeroit Roi; mais David pénétrant la penſée de Saül, s'excuſa de prendre ſes armes.

Abſalom ſon fils étoit damné. De ſept portes qu'il y a pour entrer en enfer, il en avoit déjà paſſé cinq; mais David ayant crié cinq fois: *Abſalom mon fils*, à chaque fois il repaſſoit une porte, & alors David entonna ce verſet du Pſeaume: *Seigneur, donnez-moi quelques marques de votre faveur, afin que ceux qui me haïſſent la voient, & ſoient confondus.*

Ils diſent que David avoit une harpe qui jouoit toute ſeule pendant la nuit, lorſqu'un certain vent ſouffloit; ce ſon éveilloit quelquefois David, & il s'en glo-

rifioit, diſant qu'il éveilloit l'aurore, au lieu que l'aurore éveille les autres Rois. On dit de plus qu'il épouſa les deux ſœurs vivantes, filles de Saül, ſçavoir, Mérob & Michol; mais on ſçait qu'il n'épouſa jamais Mérob, quoiqu'elle lui eût été promiſe en mariage. Ils accuſent ce Prince d'avoir donné dans les folies de l'aſtrologie & dans la magie, & même dans l'idolâtrie, & d'avoir déſeſpéré de ſon propre ſalut.

Mais, ce qui met le comble à leur extravagance, c'eſt ce qu'ils racontent de la mort de ce Prophete. Il avoit connu par révélation qu'il mourroit un jour de ſabbath. Ce jour n'étoit pas de ſon goût, parce qu'on ne pouvoit ni pleurer, ni pourvoir à ſes funérailles. Il demanda un délai juſqu'au lendemain; mais il ne put l'obtenir; Dieu lui accorda ſeulement de ne mourir que le ſamedi au ſoir. Le Diable attendoit le moment qu'il ceſſât de lire la Loi, pour le frapper de mort; mais, comme il n'en diſcontinuoit pas la lecture, le Diable s'aviſa pour le diſtraire d'aller abattre des pommes dans le jardin du roi. David accourut au bruit; & comme il deſcendoit précipitamment par une échelle de bois, pour découvrir le voleur, le Diable tira l'échelle, le Roi tomba & ſe tua.

Son cadavre demeura expoſé aux chiens, parce qu'on n'oſoit le remuer le jour du ſabbath. On conſulta l'Académie pour ſçavoir ce qu'il y avoit à faire dans une ſi triſte conjoncture. Les docteurs ordonnerent qu'on jettât des morceaux de pain autour du cadavre pour les chiens, juſqu'à ce que le ſabbath fût paſſé. Les chiens préférerent le pain au corps du Roi, & David fut enterré.

C'eſt ainſi que les docteurs Hébreux défigurent les hiſtoires les plus ſérieuſes par leurs badineries; on ne s'amuſeroit pas à les rapporter, ſi on ne conſultoit que le mépris qu'on en fait; mais c'eſt une partie de la ſageſſe de connoître les erreurs & les folies des hommes. *Tranſivi ad contemplandam ſapientiam, erroreſque & ſtultitiam*, dit Salomon.

Les Muſulmans ne ſont pas moins fabuleux que les Juifs, quand ils parlent de David. Mahomet dit que ce Prince tua Goliath, que Dieu lui donna le royaume & la ſageſſe, & lui enſeigna tout ce qu'il voulut ſçavoir. Sur quoi un commentateur de l'Alcoran dit que l'armée de Saül n'étoit que de trois cens treize hommes que Dieu avoit choiſis, parce qu'ils n'avoient bu dans le ruiſſeau qu'avec la main. Il confond l'hiſtoire de Gédéon avec celle de Saül. Après que David eut tué Goliath, Dieu lui donna le royaume, parce que Saül avoit promis ſa fille en mariage & la moitié de ſon royaume à celui qui tueroit le Géant, & Saül étant mort peu de tems après, David entra en poſſeſſion de ſes États. Dieu lui donna auſſi la ſageſſe, c'eſt-à-dire, le don de prophétie, & ſon eſprit pour compoſer le livre des Pſeaumes. Enfin, Dieu lui enſeigna tout ce qu'il voulut ſçavoir, c'eſt-à-dire, le don de

faire des cottes de maille, ou des haires & des cilices, qui étoit le métier ordinaire des Prophetes, ou même le don d'entendre le langage des oiſeaux. Quelques-uns ajoûtent que les oiſeaux & les pierres lui obéiſſoient, que le fer s'amolliſſoit entre ſes mains, & que pendant les quarante jours qu'il pleura ſon péché, ſes larmes étoient ſi abondantes & ſi fécondes, qu'elles faiſoient croître les plantes.

DAULIAS, *Daulias*, Δαυλιὰς, ſurnom de Philomele, parce que ſelon la fable elle fut changée en oiſeau à Daulis, ville de la Phocide.

DAULIE, *Daulia*, Δαυλία, (*a*) ville de Grece dans la Phocide, ſelon Thucydide. C'eſt la même qu'Homère & d'autres après lui ont nommée Daulis. Il y en a qui prérendent qne le nom de Daulie dans Thucydide, n'eſt point celui d'une ville, mais d'un canton de la Phocide. Le texte de notre hiſtorien Grec peut être entendu dans l'un & l'autre ſens; & peut être qu'examiné de bien près, ne marquera-t-il qu'une ville.

DAULIE, *Daulia*, Δαυλία, (*b*) ville de Macédoine, ſituée dans le païs des Éordetes, au rapport de Ptolémée.

DAULIENS, *Daulii*, (*c*) Δαυλιοι. les habitans de Daulis. *Voyez* Daulis.

DAULIS, *Daulis*, Δαυλὶς, (*d*) ville de Grece dans la Phocide. Strabon la met au milieu des terres à l'orient de Delphes. Selon Pauſanias, elle étoit à ſept ſtades de Panopée.

Cette ville, du tems de ce dernier, n'étoit pas fort peuplée; mais, les habitans étoient encore alors les hommes les plus grands & les plus robuſtes qu'il y eût dans toute la Phocide. On dit que la ville avoit pris ſon nom de la nymphe Daulis, fille du Céphiſſe. D'autres diſent que ce lieu étoit autrefois tout couvert d'arbres, & que *Daulos* eſt un ancien mot qui ſignifie tout ce qui eſt inculte & négligé; c'eſt pourquoi, Eſchyle s'en ſert dans la deſcription qu'il fait de la barbe de Glaucus d'Anthédon. Ce fut à Daulis, dit-on, que les femmes du païs donnerent à Térée un repas, où ils lui ſervirent les membres de ſon fils; ce qui fut le commencement de ces repas pleins d'horreur & de barbarie, dont on a vu depuis quelques exemples. La fable dit que Térée fut changé en huppe; c'eſt un oiſeau un peu plus gros qu'une caille, & dont les plumes s'élevent ſur ſa tête en façon d'aigrette. Progné, femme de Térée, fut changée en hirondelle, & ce qui eſt étonnant, dit Pauſanias, c'eſt qu'en effet les hirondelles, dans tout ce canton, ne pondent, ni ne couvent, ni ne font leurs nids, ſoit au haut des toits, ſoit dans les

(*a*) Thucyd. p. 118.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 13.
(*c*) Herod. L. VIII. c. 35.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 15. Strab. pag. 423, 424. Pauſ. pag. 77, 615, 616. Thucyd. p. 118. Homer. Iliad. L. II. v. 27. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 9. *& ſuiv.*

cheminées, comme elles font partout ailleurs. Les Phocéens disoient que Philomele, sœur de Progné, fut aussi métamorphosée en oiseau, & que craignant encore Térée, pour le fuir, elle changea de païs.

Les Dauliens avoient un temple de Minerve, où il y avoit une fort ancienne statue de la Déesse; mais, celle qui étoit de bois paroissoit encore plus ancienne, & l'on dit que Progné l'apporta d'Athènes. Tronis étoit un petit canton qui faisoit partie du territoire des Dauliens; on y voyoit le tombeau d'un héros que ces peuples regardoient comme leur fondateur. Les uns disoient que c'étoit Xantippe, homme de réputation à la guerre, & les autres que c'étoit Phocus, fils d'Ornytion, & petit-fils de Sisyphe. Ce héros, quel qu'il soit, étoit honoré tous les jours par des sacrifices; on faisoit couler le sang des victimes dans son tombeau, par une ouverrure destinée à cet usage, & les chairs de ces victimes étoient consumées par le feu. On pouvoit aller de Daulis jusqu'au haut du mont Parnasse, par un chemin plus long à la vérité, mais moins difficile que celui qui menoit de Delphes à cette montagne.

La ville de Daulis a eu autrefois un évêché suffragant d'Athènes, & elle étoit le cinquième siège épiscopal de la Grece. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village de quarante ou cinquante maisons, & l'on y voit les ruines d'une petite forteresse qui étoit sur une éminence. Il y a trois ou quatre églises de Grecs, & une mosquée. Dans le village même, sort d'entre les rochers du Parnasse, une rivière, que ceux du païs appellent *Mauroneri*, c'est-à-dire, eau noire. On croit que c'est celle que les Anciens nommoient Mélas, mot Grec qui veut dire noir. C'est ce qu'en dit Spon, dans son voyage de Grece; mais, il est à croire que M. de l'Isle qui avoit lu cet Auteur, ne s'est pas écarté de cette position, sans des raisons très-fortes. Delphes, dans sa carte de l'ancienne Grece, n'est pas au midi de Daulis, mais à l'occident de cette ville.

Thucydide parle de la Daulie, comme d'une contrée de la Phocide, dans le tems que cette province étoit encore possédée par les Thraces, & avant qu'elle s'appellât la Phocide. C'est à l'occasion de Térès, le premier monarque considérable des Odrysiens. Ce Térès, dit l'historien Grec, n'a rien de commun avec Térée, qui épousa Progné, fille de Pandion, & qui demeuroit dans le païs qu'on nomme présentement la Phocide, habitée alors par les Thraces. *Voyez* Daulie.

DAULIS, *Daulis*, Δαυλὶς, (*a*) nymphe, fille du Céphisse. On dit qu'elle donna son nom à la ville de Daulis.

DAULIS, *Daulis*, (*b*) fête que les Argiens célébroient en

(*a*) Paus. p. 615.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 505.

mémoire du combat de Prœtus contre Acrisius.

DAULOS, *Daulos*, (*a*) Δαυλοὶ, Δαυλία, terme qui signifioit un lieu inculte, couvert de broussailles. C'est le sens que lui donnent Strabon & Pausanias.

DAUNIE, *Daunia*, Δαυνία, (*b*) contrée maritime d'Italie, qui faisoit partie de l'Apulie. On disoit l'Apulie Daunienne, *Apulia Daunia*; ou les Apuliens Dauniens, *Apuli Daunii*.

Cette contrée fut ainsi nommée de Daunus, qui, selon Festus, étoit un personnage illustre de la nation Illyrienne. Obligé de quitter sa patrie, pour quelque sédition domestique, il vint s'emparer du païs auquel il donna son nom. Tzetzès dit que Daunus règnoit sur les Dauniens, lorsque Diomede aborda en Italie. Il lui fit épouser sa fille, & étant assiégé par ses ennemis, il promit à son gendre de lui donner une partie de ses terres, s'il lui amenoit du secours. Il l'obtint, & tint parole. De-là vient qu'une partie de la Daunie étoit nommée les champs de Diomede, à l'orient méridional de cette province.

La Daunie étoit au nord-oueſt de la Peucétie. Elle étoit bornée au nord & à l'orient par la mer Adriatique; par le Biferno, les Samnites & les Hirpins au couchant; & enfin au midi par le Cervaro, qui la séparoit en partie des Peucétiens. Pline, qui fournit ces limites, dit néanmoins peu après qu'elle commençoit au fleuve Aufide, & renfermoit la Salapie dans la Daunie. M. de l'Isle l'étend encore davantage au midi & au sud-est, & y renferme encore une partie de la Basilicate & de la terre de Bari. A la resserrer dans les premières bornes de Pline, elle répondoit à ce qu'on appelloit autrefois Puglia Piana; & ce seroit cette partie de la Capitanate qui est vers le mont Gargan, entre les rivières Tiferno & Cervaro.

Il y avoit dans la Daunie, au rapport de Strabon, une colline nommée Drium, où l'on voyoit deux temples. L'un de Calchas étoit au haut de la colline. Ceux qui venoient consulter l'oracle, immoloient un bélier noir, & s'endormoient sur sa peau. L'autre de Podalirius étoit au pied de la colline, à environ cent stades de la mer. Il en sortoit un ruisseau, qui avoit la vertu de guérir les troupeaux, de quelque maladie qu'ils fussent attaqués.

Toute la Daunie en général, selon le même Strabon, étoit un païs extrêmement fertile en toutes choses. On y nourrissoit des chevaux, & des brebis dont la laine l'emportoit pour la douceur sur celle de Tarente, quoiqu'elle lui fût inférieure pour l'éclat. Pline met dans la Daunie les villes de Salapie, de Siponte, d'Urie, le fleuve Cerbale, le port Agasus, le promontoire du mont Gargan, le port Garnes, le lac Pantane,

(*a*) Strab. p. 423. Paus. p. 615.
(*b*) Plin. T. I. p. 167. Strab. p. 215, 242, 281. *& seq.* Pomp. Mel. p. 125. Ptolem. L. III. c. 1. Diod. Sicul. p. 675.

le fleuve Frento, la ville appellée Téanum Apulorum, une autre nommée Larinatum Cliternia, le fleuve Tiferne, les deux colonies, Lucérie & Vénuſie, & les villes de Canuſium & d'Arpi.

DAUNIENS, *Daunii*, Δαύνιοι, peuples d'Italie, qui habitoient la Daunie. *Voyez* Daunie.

DAUNUS, *Daunus*, Δαυνὸς, prince Illyrien, fondateur de la nation Daunienne. *Voyez* Daunie.

DAUNUS, *Daunus*, (*a*) Δαυνὸς, fils de Pilumnus & de Danaë, épouſa Vénilie, de laquelle il eut Turnus. Il eſt ſouvent fait mention de ce Daunus dans Virgile.

DAUPHIN, *Delphin*, (*b*) ou *Delphinus*, Δέλφιν, *ou* Δελφὶς, ſurnom d'Apollon. Ce Dieu fut ainſi ſurnommé, parce qu'un jour, ſous la figure de ce poiſſon, il fondit avec impétuoſité ſur un vaiſſeau fort léger.

DAVUS, *Davus*, (*c*) eſclave, dont parle Horace dans une ſatyre du premier livre. Ce Poëte, dans une autre ſatyre du ſecond livre, s'entretient avec un de ſes eſclaves, qu'il nomme auſſi Davus. Cet eſclave, profitant de la liberté des Saturnales, fait la leçon à ſon maître. » Vous vantez, lui » dit-il, la ſimplicité & les mœurs » du vieux tems, & ſi un Dieu » vouloit vous y remettre, vous » n'y conſentiriez jamais. C'eſt » apparemment que vous ne ſentez pas aſſez le mieux que » vous prêchez, que vous n'êtes » pas ferme dans vos principes, » ou que le courage vous manque, » & que vous êtes trop enfoncé » dans le bourbier. Quand vous » êtes à Rome, vous voudriez » être à la campagne. Êtes vous » à la campagne? Ah! rien n'eſt » tel que d'être à Rome! Que » par hazard vous ne ſoyez point » invité à ſouper: quel plaiſir, » dites-vous, de manger ainſi » chez ſoi tranquillement un plat » de légumes? Vous vous félicitez, comme ſi on vous garrottoit » pour vous emmener. Et que » Mécene vous envoie dire le » ſoir, venez: Hola! Quelqu'un! » Des eſſences! Vîte! Quoi perſonne! Vous criez, vous tempêtez; & vous voilà parti. Milvius & les beaux eſprits qui » comptoient ſouper avec vous, » ſont obligés de prendre leur » parti, en vous donnant des bénédictions qu'on ſe garde bien » de vous redire. Qu'on me diſe » à moi, Davus, tu es un gourmand, la fumée d'un bon plat » te fait hauſſer le nez; tu es, » outre cela, un pareſſeux, un » fainéant, un ivrogne; je n'en » diſconviens pas. Mais, vous, » Monſieur, ſi vous êtes tout » cela, & peut-être pis encore, » pourquoi me grondez-vous d'un » ton à faire croire que vous valez beaucoup mieux que moi? » Croyez-vous que tous vos propos de vertu ſervent d'envelop-

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 616, 688. L. XII. v. 22, 90, 934.
(*b*) Homer. Hymn. in Apollin.
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 40. L. II. Satyr. 7.

» pe à vos vices ? Si je prouvois » que vous valez moins que moi, » qui ne vous ai coûté que vingt-» cinq piſtoles ? . . . . . Point » d'air menaçant. . . . . Point » de colère, je vous prie, & » ſur-tout point de mains, &c. «

DAVUS, *Davus*, (*a*) l'un des perſonnages de quelques comédies de Térence. C'eſt par-tout un valet eſclave.

Quelque eſclave ſans doute aura porté ce nom ; & il n'en aura pas fallu davantage aux poëtes pour l'attribuer aux perſonnages de leurs pièces.

DAVUS, *Davus*, (*b*) autre eſclave, dont Perſe fait mention. Il le ſuppoſe eſclave de Chéreſtrate, qui eſt repréſenté comme un jeune débauché. Cet homme paroiſſant avoir quelqu'envie de renoncer à ſes amours, Davus tâche de l'encourager ; mais, il s'apperçoit bien-tôt que ſon maître n'agit pas de bonne foi.

D E

DE, terme de grammaire. *Voyez* Article.

DÉBALAIM, *Debalaïm*, (*c*) Δεβναΐμ, pere de Gomer, qui fut mariée au prophete Oſée.

DEBBASETH, *Debbaſeth*, (*d*) Βαθθάρα, ville de Judée dans la tribu de Zabulon. Elle étoit ſur les confins de cette tribu.

DÉBÉRA, *Debera*, (*e*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Juda. On la voyoit ſur les confins de cette tribu. D. Calmet dit que cette ville fut cédée dans la ſuite à la tribu de Benjamin.

DÈBES, *Debæ*, Δῖβαι, (*f*) nation Arabe, que Diodore de Sicile met ſur le golfe Arabique. Les Dèbes élevoient des chameaux, qui leur tenoient lieu de tout ; car non ſeulement ils s'en ſervoient pour le tranſport de leurs marchandiſes, & pour les monter eux-mêmes, ſoit à la guerre, ſoit dans leurs voyages ; mais encore ils ſe nourriſſoient de leur lait. Cette contrée étoit traverſée dans ſon milieu par un fleuve qui rouloit du ſable d'or en ſi grande abondance, qu'il brilloit même dans le limon qui demeuroit ſur le rivage. Les habitans ne ſçavoient pourtant pas mettre ce métal en œuvre. Ils refuſoient l'hoſpitalité à tous les étrangers, excepté aux Grecs de la Béotie & du Péloponnèſe, qu'ils recevoient agréablement, à cauſe de quelque affinité qu'ils prétendoient que leurs ancêtres avoient eue avec Hercule.

DÉBLATHA, DÉBLATHAIM, *Deblatha*, *Deblathaim*, (*g*) ville de Paleſtine, ſituée au-delà du Jourdain, au pied du mont Nébo ou Phaſga. Elle étoit dans le déſert de même nom, qui appartenoit à la tribu de Ruben. Jérémie dit que le jugement de Dieu eſt tombé ſur la maiſon de Déblathaïm.

DÉBORA, *Debora*, village

(*a*) Terent. T. I. p. 10. T. III. p. 6.
(*b*) Perſi. Satyr. 5. v. 161. *& ſeq.*
(*c*) Oſe. c. 1. v. 3.
(*d*) Joſu. c. 19. v. 11.
(*e*) Joſu. c. 15. v. 7.
(*f*) Diod. Sicul. p. 125.
(*g*) Jerem. c. 48. v. 22. Ezech. c. 6. v. 14.

ſitué au pied du mont Thabor. On dit que la prophéteſſe Débora & Barac s'y camperent, quand ils défirent Siſara & Jabin.

DÉBORA, *Debora*, Δεβόρα, (*a*) nourrice de Rebecca. Cette femme, ayant accompagné Jacob à ſon retour de la Méſopotamie, dans la terre promiſe, y mourut, & fut enterrée au pied du mont Béthel, ſous un chêne, qui, pour cette raiſon fut appellé le chêne du dueil, l'an 1734 avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Le nom de Débora ſignifie une abeille.

DÉBORA, *Debora*, Δεββῶρα, (*b*) femme de Lapidoth, étoit une prophéteſſe qui jugeoit le peuple d'Iſraël. Pour cet effet, elle s'aſſeyoit ſous un palmier qui fut appellé de ſon nom, & qui étoit ſitué entre Rama & Béthel. Les Iſraëlites venoient la trouver en ce lieu, pour lui faire juger tous leurs différends.

Vers ce même tems, ils furent aſſervis par Jabin, roi des Chananéens, & ils s'adreſſerent à Débora, qu'ils prierent de demander à Dieu d'avoir compaſſion de leurs ſouffrances. Elle pria en leur faveur, & il fut touché de ſa priere. Il lui promit de les délivrer par la conduite de Barac, c'eſt-à-dire, l'éclair en Hébreu, qui étoit de la tribu de Nephthali. Débora, en conſéquence de cet ordre, commanda à Barac d'aſſembler dix mille hommes, & d'attaquer les ennemis, ce petit nombre étant ſuffiſant, puiſque Dieu lui promettoit la victoire. Barac lui ayant répondu qu'il ne pouvoit accepter cette charge, ſi elle ne prenoit avec lui la conduite de cette armée, elle lui repartit avec colère : » N'avez vous point de » honte de céder à une femme » l'honneur que Dieu daigne vous » faire ? Mais, je ne refuſe point » de le recevoir. « Ainſi, ils aſſemblerent dix mille hommes, & s'en allerent camper ſur la montagne de Thabor. Siſara, par le commandement du Roi ſon maître, marcha pour les combattre, & ſe campa proche d'eux. Barac & les autres Iſraëlites, épouvantés de la multitude de leurs ennemis, vouloient ſe retirer & s'éloigner autant qu'ils pourroient. Mais, Débora les arrêta, & leur commanda de combattre ce jour-là même, ſans appréhender cette grande armée, puiſque la victoire dépendoit de Dieu, & qu'ils devoient s'aſſurer de ſon ſecours. La bataille ſe donna, & dans ce moment on vit tomber une groſſe pluie mêlée de grêle, que le vent pouſſoit avec tant de violence contre les Chananéens, que leurs archers & leurs frondeurs ne purent ſe ſervir de leurs arcs & de leurs frondes, ni ceux qui étoient armés plus peſamment, ſe ſervir de leurs épées, tant ils avoient les mains tranſies de froid. Les Iſraëlites, au contraire, n'ayant cette tempête qu'au dos, non ſeulement elle ne les incommodoit

(*a*) Geneſ. c. 35. v. 8.

(*b*) Judic. c. 4. v. 4. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 152, 153.

guère, mais elle redoubloit leur courage par cette marque si visible de l'assistance de Dieu. Ainsi, ils enfoncerent les ennemis & en tuerent un grand nombre; & de ce qui resta, une partie périt sous les pieds des chevaux & sous les roues des chariots de leur propre armée qui s'enfuyoit en désordre. Sisara, voyant tout désespéré, descendit de son char, & se retira chez une femme nommée Jahel, qui le tua, en lui enfonçant un grand clou dans la tempe; & les gens de Barac étant survenus, elle leur montra son corps mort. Ainsi, suivant la prédiction de Débora, l'honneur de cette grande victoire fut dû à une femme; ce qui arriva l'an 1281 avant Jesus-Christ. *Voyez* Barac.

DÉBORE, *Deborus*, Δήβορος. *Voyez* Dobere.

DÉCABŒON, *Decabœon*, Δεκάβοιον. (*a*) Plutarque, parlant de Thésée, dit qu'il fit frapper une monnoie avec la marque d'un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon, ou en mémoire du général Taurus, qu'il avoit défait, soit enfin pour exhorter ses citoyens au labourage; & l'on dit que c'est de cette monnoie qu'ont été tirées ces expressions, *Hecatombœon* & *Decabœon*, que M. Dacier traduit ainsi, *cela vaut cent bœufs, cela vaut dix bœufs.*

DÉCACHORDE, *Decachordum*, Δεκάχορδον, instrument de musique, qui avoit dix cordes. C'étoit pour cela qu'on le nommoit Décachorde, du Grec δέκα, dix, & χορδὴ, *chorda*, une corde pour quelque instrument de musique. Le Décachorde, nommé en Hébreu *Hasur*, étoit à peu près le même que notre harpe, de figure triangulaire, ayant un ventre creux, & resonnant par le bas.

DÉCAPOLE, *Decapolis*, (*b*) Δεκαπόλις contrée de la Palestine, ainsi nommée, parce qu'elle comprenoit dix villes principales, situées les unes en deçà, & les autres au-delà du Jourdain. La première & la principale des villes de la Décapole, étoit Scythopolis. Les autres étoient, selon Pline, Philadelphie, Raphana, Gadara, Hippon, Dion, Pella, Galasa, Canatha, & Damas. D'autres les prennent autrement; sçavoir, Scythopolis, Tarichée, Tibériade, Jotapat, Bethsaïde, Capharnaüm, Corozaïm, Gamala, Gérasa, ou Gaddor, Lippon. Baudrand leur donne d'autres noms, du moins à la plûpart. Les voici: Césarée de Philippe, Asor, Cédès de Nephthali, Sépher, Corasim, Capharnaüm, Bethsaïde, Jotapat, Tibériade, Bethsan, qui est Scythopolis. Toutes ces villes étoient grandes & fortes, situées aux environs de la mer de Galilée.

L'Évangile rapporte que Jesus-Christ ayant passé la mer, & étant venu dans le païs des Géraséniens, délivra deux possédés, qui étoient si furieux que personne n'osoit approcher du chemin où

(*a*) Plut. T. I. p. 11.
(*b*) Plin. Tom. I. p. 262, 264, 734. Matth. c. 4. v. 25. c. 8. v. 28. Marc. c. 5. v. 1. *& seq.* c. 7. v. 31. *& seq.*

ils

ils se tenoient, & que tous les lieux d'alentour en étoient dans l'épouvante. Ces esprits, troublés & tourmentés par la présence du Sauveur, sortirent de certains tombeaux où ils faisoient leur demeure, & le prierent que puisqu'ils étoient obligés de quitter les corps de ces deux hommes, il leur permit du moins d'entrer dans les pourceaux qui paissoient près delà. Le Seigneur le leur permit, & les pourceaux se précipiterent du haut des rochers dans la mer. Il en est aussi parlé dans saint Marc, avec cette différence, qu'il n'est fait mention que d'un possédé, peut-être qu'il étoit plus furieux & plus à craindre que l'autre, ou qu'il se distingua de son compagnon, en ce qu'après sa guérison, il voulut suivre J. C. ce que le Seigneur ne lui permit point, lui ordonnant de s'en aller dans sa maison retrouver ses parens, & leur témoigner les grandes graces qu'il avoit reçues. Il le fit, & commença à publier dans la décapole les merveilles que Jesus avoit opérées en sa personne, & tout le monde en étant ravi en admiration, se mit à bénir Dieu. Le Seigneur fit encore un autre miracle dans ce même païs. On lui présenta un homme sourd & muet, qu'il guérit, en lui mettant les doigts dans les oreilles, & de la salive sur la langue.

DÉCAPOLE, *Decapolis*, Δεκαπόλις, contrée de l'Asie mineure, faisant partie de la Cilicie & de l'Isaurie, ainsi appellée de dix principales villes, qui y étoient; sçavoir, Germanicopolis, Titiopolis, Domitiopolis, Zénopolis, Néapolis, Claudiopolis, Irénopolis, Diocésarée, Lausade, Dalisande. Il ne paroît pas nécessaire d'avertir que ces mots, *Germanicopolis*, *Titiopolis*, &c. signifient ville de Germanicus, ville de Titus. On pourtoit leur donner une terminaison Françoise, Germanicople, Titiople, comme on dit, Constantinople, Andrinople.

Il y avoit une province d'Italie, qu'on nommoit ainsi, vers lan 700 de J. C. La capitale étoit Ravenne, comme il paroît par les lettres du pape Grégoire II. On la nommoit auparavant Pentapole.

DECE [CN. MESSIUS QUINTUS TRAJANUS DECIUS], (a) *Cn. Messius Quintus Trajanus Decius*, naquit à Budalie, bourgade de la Pannonie, située près de Sirmium. Il paroît par ses médailles que son nom de famille étoit Messius; car, ce nom se trouve pareillement sur les médailles de ses fils. Cependant, l'usage a prévalu de le désigner par le nom de Dece, que l'on fait quelquefois précéder de celui de Trajan. Il est le premier de tant de Princes que l'Illyrie a donnés à l'empire Romain. Voici de quelle manière il y parvint.

Dece, qui, d'une obscure origine, à ce qu'il paroît, s'étoit élevé par son mérite & par ses talens au consulat, & au rang de

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 396. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 422. & *suiv.* T. XIX. p. 447.

l'une des premières têtes du Sénat, fut envoyé par l'empereur Philippe dans la Mœsie, pour châtier ceux qui avoient favorisé l'entreprise de P. Carvilius Marinus. Les soldats, qui se sentoient coupables, pensèrent que le meilleur moyen pour éviter la peine de leur rébellion, c'étoit d'en hazarder une nouvelle; & Dece, homme de mérite, qui passoit pour sçavoir la guerre, leur parut un chef capable de leur assurer l'impunité. L'ambition de Dece fomenta cette disposition des esprits. Ainsi, il renouvella avec eux un attentat dont il devoit être le vengeur; & proclamé Auguste par les armées de Mœsie & de Pannonie, il se mit promptement en marche pour venir attaquer l'empereur Philippe en Italie. L'Empereur alla au-devant de lui avec des troupes plus nombreuses; mais il étoit, dit-on, moins habile dans le métier de la guerre. La capacité triompha du nombre; & les deux armées s'étant heurtées près de Vérone, l'empereur Philippe fut vaincu & tué, soit sur le champ de bataille même, soit dans la ville de Vérone, l'an de J. C. 249. Son fils fut mis à mort à Rome, dès qu'on y eut appris celle du pere; ce qui acheva d'assurer l'empire à Dece.

Cet Empereur est très-célebre dans l'histoire Ecclésiastique, comme un violent persécuteur du Christianisme. Par cette raison, les Auteurs Chrétiens ne lui sont pas favorables. Les Payens, au contraire le comblent d'éloges, mais qu'ils prouvent peu par les faits. Son règne fut très-coutt, & il faut convenir que l'Histoire ne nous en a conservé rien de plus mémorable, que la persécution qu'il exerça contre la religion Chrétienne.

C'en est aussi le premier évènement. Dece haïssoit les Chrétiens, parce que l'empereur Philippe les avoit protégés; & il se hâta de satisfaire sa haine contre eux. Il ne fut paisible possesseur de l'Empire qu'après le milieu de l'an de J. C. 249, & le vingt Janvier 250, Saint Fabien pape souffrit le martyre. La persécution fut ordonnée par un édit de l'Empereur; & comme toutes les provinces étoient remplies de Chrétiens, qui s'étoient prodigieusement accrus depuis le règne d'Alexandre Sévère, elle répandit une consternation universelle.

Le caractère propre de cette persécution, que l'on compte pour la septième, fut de tendre à forcer les Chrétiens, par la longueur des tourmens, à abjurer la religion. On se donnoit bien de garde de les envoyer tout d'un coup à la mort. On les tenoit long-tems enfermés dans les prisons, où ils étoient rudement traités; & on les appliquoit à la question à diverses reprises, pour lasser leur patience, & pour triompher, par des épreuves cruelles & réitérées, de la constance de ceux que l'on croyoit déterminés à accepter la mort avec joie. C'est ainsi que l'on en usa à l'égard d'Origène en particulier, que la célébrité & son grand nom exposoient singulièrement à la haine des Payens.

Dece employa encore contre les Chrétiens une autre ruſe cruelle, mais dont il trouvoit l'exemple dans la conduite de ſes prédéceſſeurs. Il attaqua ſur-tout les Évêques & les Prêtres, perſuadé que les peuples deſtitués de l'appui de leurs paſteurs, ſeroient plus aiſés à vaincre. Il comprit ſi bien l'importance de cette politique pour réuſſir dans ſes vues, qu'après la mort de ſaint Fabien, il empêcha, pendant plus d'un an, qu'on ne lui donnât un ſucceſſeur; & ce ne fut qu'à la faveur des révoltes & des guerres, qui attirerent néceſſairement toute ſon attention, que le clergé & le peuple de Rome eurent la liberté de s'aſſembler pour élire ſaint Corneille.

On ſent aſſez que ces meſures étoient bien priſes par rapport à la fin que Dece ſe propoſoit; & réellement un grand nombre de Chrétiens, amollis par une paix de trente-huit ans, qui n'avoit été troublée que par la perſécution paſſagere de Maximin, ſuccomberent à celle dont nous parlons. Pluſieurs ſacrifierent aux idoles; d'autres, pour concilier, à ce qu'ils s'imaginoient, leur conſcience avec leur ſûreté, ſans avoir commis le crime, tirerent, moyennant une ſomme d'argent, un certificat des Magiſtrats, qui atteſtoit leur ſoumiſſion à l'édit de l'Empereur. Les plus ſages des ſimples fideles, que leur état n'obligeoit point, à demeurer ſur le champ de bataille & à faire tête à l'ennemi, craignant leur foibleſſe, uſerent de la permiſſion que Jeſus-Chriſt accorde dans l'Évangile. Ils s'enfuirent, & ſe diſperſerent dans des lieux écartés. Parmi ces illuſtres fugitifs, le plus célebre eſt ſaint Paul hermite, qui ſe confina dans les déſerts de la Thébaïde, & qui y reſta caché, juſqu'à ce que quatre-vingt dix ans après, Dieu le fit connoître par une révélation expreſſe à ſaint Antoine.

La miſéricorde divine modéra, par rapport à la durée, un mal ſi violent & ſi funeſte. La perſécution n'agit avec toute ſa force que pendant un an; & avant la fin de l'an de J. C. 250, les confeſſeurs qui rempliſſoient les priſons de Rome furent élargis.

Ce ne fut point douceur ni clémence de la part de Dece, qui amortit le feu de la perſécution, mais le beſoin des affaires, & les dangers dont menaçoit l'État une invaſion des Barbares. Les Goths paſſerent le Danube & ſe répandirent dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Macédoine. L. Priſcus, qui commandoit dans ces quartiers, & qu'on croit être le frere de l'empereur Philippe, ſe joignit aux ennemis de l'Empire, & prit même la pourpre; mais, il ne jouit pas long tems d'un titre qu'il avoit uſurpé. Il fut déclaré ennemi public & tué bientôt après.

Dece, peut-être occupé à appaiſer un mouvement de guerre civile qui s'étoit excité dans les Gaules, envoya en Illyrie, pour s'oppoſer aux courſes des Barbares, ſon fils aîné, qu'il avoit fait Céſar. Ce jeune Prince, après une alternative de bons & de mauvais ſuccès, eut enfin le deſſous,

& il ne put empêcher que les Goths ne priſſent la ville de Philippopolis en Thrace, dans laquelle il y eut, dit-on, cent mille hommes tués, & d'où les vainqueurs emmenerent beaucoup de priſonniers d'un rang illuſtre.

La guerre devenant ainſi de plus en plus importante, Dece, ou libre des autres ſoins, ou jugeant que celui-ci étoit le plus preſſé, ſe tranſporta lui-même en Illyrie; &, ſi nous en croyons Zoſime ſon panégyriſte, il vainquit les Goths dans tous les combats qu'il leur livra.

Pendant qu'il faiſoit la guerre avec ſuccès contre les Barbares, il s'éleva contre lui un nouveau concurrent au trône, ſoit dans Rome, ſoit en Illyrie; car, les témoignages des Auteurs varient ſur ce point. Valens ſe fit proclamer empereur, & périt au bout de peu de jours.

Gallus, non moins ambitieux, mais plus adroit que L. Priſcus & que Valens, réuſſit mieux dans une pareille entrepriſe contre Dece. Il étoit un des principaux officiers de l'Armée Romaine; & Dece, après pluſieurs victoires remportées ſur les Goths, ſe propoſant de leur couper leur retour dans leur païs, & de les exterminer entièrement, afin de faire perdre pour toujours à cette nation la penſée de rentrer ſur les terres Romaines, le chargea de garder avec un bon corps de troupes la rive du Danube, pendant que lui-même, avec le gros de l'armée, il les pourſuivroit en queue. Les Goths ne pouvoient échapper, ſi la trahiſon de Gallus ne fût venue à leur ſecours. Ce perfide, ſaiſi de la paſſion de règner, leur fit des propoſitions contre ſon maître, qui furent reçues avidement; & le projet d'une embuſcade fut arrangé entr'eux. Les Goths ſe poſterent près d'un grand marais, dans lequel Dece, emporté par ſon ardeur à pourſuivre des vaincus, & trompé par un faux avis de Gallus, s'engagea ſans le ſonder. Le marais étoit profond & fangeux; & l'Empereur s'y étant embourbé avec toute ſon armée, ſe vit dans le moment attaqué par une nuée d'ennemis. On rapporte de lui en cette occaſion, un trait de fermeté & de grandeur d'ame tout ſemblable à celui que l'Hiſtoire loue dans Craſſus au milieu de ſes infortunes vis-à-vis des Parthes. On dit que le fils aîné de Dece, qu'il venoit d'élever au rang d'Auguſte, ayant été tué dans le combat, ce pere généreux, loin de ſuccomber à la douleur, entreprit de conſoler ſes troupes, & de les animer à bien faire, en leur diſant que la perte d'un ſoldat n'étoit pas la ruine d'une armée. Son courage lui fut inutile dans l'affreuſe poſition où il ſe trouvoit. Enfoncés dans la fange, percés de traits par un ennemi qui tiroit de loin ſans ſe commettre, Dece, ſon fils, & toute l'armée Romaine, ſoldats & officiers périrent, ſans qu'il en échappât un ſeul. C'eſt ainſi que la Juſtice divine vengea le ſang de ſes Saints cruellement répandu par ce violent perſécuteur. Le règne de Dece n'a duré qu'un peu

plus de deux ans. Sa mort tombe ſous la fin de Novembre, ou le commencement de Décembre de l'an de J. C. 251. Il laiſſa un fils, Hoſtilien, qui fut le jouet de la perfidie de Gallus.

Il eſt dit de Dece qu'il bâtit & dédia les murs de Rome ; ce qui ſignifie apparemment qu'il en reconſtruiſit une partie, qui eut par conſéquent beſoin d'une nouvelle dédicace. Car, les murs des villes étoient une choſe ſacrée, ſelon les idées ſuperſtitieuſes des Romains. Dece bâtit auſſi des bains ou thermes, ſoit pour ſon uſage particulier, ſoit pour la commodité publique.

Il paroît que ce Prince eſtimoit la décence dans la conduite, & ſouhaitoit la réforme des mœurs, ſi nous devons recevoir pour vrai le récit que nous trouvons dans la vie de Valérien par Trébellius Pollion. Il y eſt rapporté que Dece étant en Illyrie, écrivit au Sénat, pour ordonner l'élection d'un cenſeur, & que le choix de la compagnie tomba ſur Valérien, qui fut depuis Empereur. Une pareille attention fait honneur au gouvernement de Dece.

Les Auteurs les plus éclairés dans la ſcience métallique, n'admettent que deux fils de Dece, l'un nommé Q. Hérennius Étruſcus Meſſius Décius, & l'autre C. Valens Hoſtilianus Meſſius Quintus ; & pour ce qui regarde la femme de Dece, elle ſe nommoit conſtamment Hérennia Étruſcilla.

Nous remarquerons que ce fut ſous l'empire de Dece que l'on commença de n'avoir plus la même attention que l'on avoit auparavant, à marquer ſur les médailles toute la ſuite des titres impériaux. M. le Baron de la Baſtie aſſure qu'il n'a trouvé qu'une ſeule médaille d'argent de cet Empereur, qui lui donne le titre de ſouverain Pontife. On lit ſur cette médaille, autour de la tête de Dece, *IMP. C. M. Q. TRAIANVS. DECIVS. AVG.* Au revers eſt une femme de bout, qui s'appuie de la main droite ſur une haſte qui reſſemble à un caducée ; elle tient de la main gauche une corne d'abondance ; pour légende, il y a *P. M. TR. P. III. COS. PP.* Encore paroît-il aſſez probable, par la fabrique de la médaille, que c'eſt un revers de l'empereur Philippe joint à la tête de Dece. Il n'eſt cependant pas douteux que Dece n'ait été ſouverain Pontife ; on le lit ſur deux inſcriptions, l'une trouvée à Feltri & rapportée par Gruter, l'autre déterrée à Vence & publiée par le P. Pagi. La même omiſſion peut ſe remarquer ſur les médailles de Dece le fils.

DECE [Q. HERENNIUS ÉTRUSCUS MESSIUS DECIUS], *Q. Herennius Etruſcus Meſſius Decius*, (*a*) fils du précédent, fut fait Céſar vers la fin de l'année 249, & l'an 251 ſon pere l'aſſocia à l'empire. Il prit alors le commandement de l'armée contre les Goths, & les pouſſa aſſez vivement ; mais, il fut tué dans

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 401, *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 424.

une rencontre, comme on peut le voir dans l'article précédent.

DÉCÉARTE, *Deceartus*, (*a*) étoit un des fils de Lycaon, roi d'Arcadie

DÉCÉBALE, *Decebalus*, Δεκέβαλος roi des Daces. Son hiſtoire ſe trouve ſous l'article de Dace, à l'occaſion des guerres de la nation. *Voyez* Dace.

DÉCÉLIE, *Decelia*, Δεκέλεια (*b*) bourgade de Grece dans l'Attique. Elle étoit ſituée ſur le mont Hymette, dans la tribu Hippotontide.

Strabon compte Décélie au nombre des douze villes qui furent fondées par Cécrops, & qui enſuite compoſerent la ville d'Athènes. Mais, elle paſſa depuis au pouvoir des Lacédémoniens, qui du tems & de l'avis d'Alcibiade, y conſtruiſirent un fort; & rien ne contribua davantage à perdre & à ruiner la ville d'Athènes, qui eut bien de la peine à s'en relever. En effet, ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne; de ſorte que les Athéniens ne pouvoient jouir, ni de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres; que les amendes mêmes n'étoient plus payées; qu'ils ne pouvoient être ſecourus par leurs voiſins, & que Décélie étoit l'aſyle de tous les mécontens & des partiſans de Sparte. Décélie fut fortifiée la dernière année de la 91e Olympiade.

Elle le fut de nouveau du tems d'Agis; car, Pauſanias aſſure que ce Prince bâtit un fort à Décélie, pour tenir en bride les Athéniens.

Vélius met ce lieu à l'orient d'Été de la ville d'Athènes, près de la ſource du fleuve Iliſſus.

DÉCEMVIRAT, *Decemviratus*, ſorte de magiſtrature à Rome. *Voyez* Décemvirs.

DÉCEMVIRS, *Decemviri*, (*c*) Magiſtrats Romains, qui furent créés avec un autorité ſouveraine, pour faire des loix dans l'État. On les nomma Décemvirs, parce qu'ils n'étoient en tout que dix. Ce nom vient de *decem*, dix, & *viri*, hommes, dix hommes, dix perſonnes.

Les Romains n'eurent d'abord preſque point de loix fixes & certaines, en ſorte que les Conſuls & les Sénateurs qu'ils commettoient pour juger en leur place ou avec eux, étoient les arbitres abſolus du ſort des citoyens. Un tribun du peuple, nommé Térentillus, propoſa un jour une loi, par laquelle il étoit ordonné que pour remédier à l'abus de ces jugemens arbitraires que rendoient les Magiſtrats, on établiroit des loix qui ſerviroient de règles dans la République, tant à l'égard du gouvernement & des affaires publiques, que par rapport aux différends entre les particuliers.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 33.

(*b*) Strab. p. 396, 397. Plut. T. I. p. 203, 437. Corn. Nep. in Alcib. c. 4. Pauſ. p. 173. Herod. L. IX. c. 15, 72.

(*c*) Tit. Liv. L. III. c. 31. *& ſeq.* Dionyſ. Halic. L. X. c. 9, 11. *& ſeq.* L. XI. c. 1. *& ſeq.* Flor. L. I. c. 24. Diod. Sicul. pag. 300, 301. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 394. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 37. *& ſuiv.*

Dans la ſuite [c'étoit l'an de Rome 300, & avant Jeſus-Chriſt 452] les tribuns du peuple actuellement en place, ſolliciterent vivement l'exécution de la loi Térentilla, & trouverent alors les eſprits aſſez diſpoſés. Le Sénat, las enfin de conteſter, après une longue & mûre délibération, ordonna qu'on enverroit des ambaſſadeurs chez les originaires de Grece, qui étoient établis en Italie, & qu'on en feroit auſſi partir pour Athènes; qu'après avoir étudié les loix de chaque païs, ils en rapporteroient celles qu'ils croiroient les plus convenables à la conſtitution préſente de la République Romaine; qu'à leur retour, les Conſuls délibéreroient avec le Sénat du choix des Légiſlateurs, du pouvoir qu'on leur confieroit, & du tems qu'ils reſteroient en charge. La choſe fut miſe en exécution ſans délai. On nomma pour députés Sp. Poſtumius, Servius Sulpicius, & A. Manlius, tous trois hommes conſulaires. On leur équipa trois galères, dont la magnificence pût faire honneur au peuple Romain.

Dès que ces députés furent de retour à Rome, les Tribuns du peuple preſſerent avec inſtance le Sénat de mettre la grande affaire des Loix en mouvement. Il fut réſolu que l'on choiſiroit pour cet effet des Décemvirs parmi les plus conſidérables Sénateurs, dont l'autorité dureroit une année, à commencer du jour qu'ils ſeroient élus; qu'ils gouverneroient la République avec le même pouvoir qu'avoient alors les Conſuls, & dont les Rois étoient autrefois revêtus, ſans qu'on pût appeller de leurs jugemens, ce qui leur donnoit un pouvoir exorbitant; qu'ils connoîtroient de toutes les affaires, tant publiques que particulières; que toutes les autres magiſtratures, même la puiſſance tribunitienne, dont le peuple étoit ſi jaloux, & qui faiſoit toute ſa force, ſeroient abrogées; & que tous ceux qui étoient en place abdiqueroient leur charge. Ce décret fut reçu du peuple avec de grands applaudiſſemens. Les deux Conſuls déſignés pour l'année ſuivante, qui étoit la 303e depuis la fondation de Rome, furent les premiers qui donnerent l'exemple de l'abdication. L'on tint inceſſamment une aſſemblée par centuries, dans laquelle furent nommés ces nouveaux Magiſtrats.

» Il eſt difficile de comprendre, » dit M. Rollin, comment le Sé» nat & le peuple ſe réunirent » enſemble pour créer dix Ma» giſtrats avec une autorité ſou» veraine, en aboliſſant toutes les » autres magiſtratures, ſans qu'il » y ait eu aucune difficulté, ni » aucune oppoſition. J'en ſuis » moins étonné de la part du peu» ple. Je ſçais qu'il demandoit » depuis long-tems un corps de » Loix; qu'il déteſtoit le nom & » la puiſſance des Conſuls; & » que, par cette raiſon, il conſen» toit avec joie à l'érection d'une » nouvelle magiſtrature. Je ſçais » auſſi que le Sénat, de ſon côté, » ne pouvoit ſouffrir les Tribuns, » & qu'il ſe flattoit d'en abolir la » puiſſance, en établiſſant les Dé-

» cemvirs, qui tous étoient tirés » de ſon corps. Mais, outre que » cette eſpérance étoit ſans aucun » fondement ſolide & ſans appa- » rence, le Sénat ne voyoit-il » aucun inconvénient, aucun » danger dans ce nouvel établiſ- » ſement ? Qu'on nomme dans » cette auguſte compagnie dix » commiſſaires pour travailler » enſemble à ce recueil de Loix, » rien n'eſt plus ſage. Pourquoi » abolir cependant tous les autres » magiſtrats ? Pourquoi donner » à ceux-ci un pouvoir ſouverain? » A quoi peut-il leur ſervir pour » dreſſer un nouveau code de » Loix, qui ne devoient point » être impoſées au peuple par » voie de force & d'autorité, » mais qui ſeront ſoumiſes à ſon » jugement, & qu'il n'acceptera » qu'après un long & ſérieux exa- » men? Un pouvoir annuel, ſans » bornes & ſans limites, eſt une » grande tentation; & le Sénat » plein de ſageſſe & de prévoyan- » ce, comme il étoit, auroit dû » en craindre les ſuites. «

Les Décemvirs, que le peuple nomma pour la première fois, furent Appius Claudius & T. Génutius, qui avoient été déſignés Conſuls pour l'année ſuivante; P. Seſtius, qui, cette année, exerçoit le conſulat; Sp. Poſtumius, Ser. Sulpicius, A. Manlius, qu'on avoit envoyés en Grece, & qui en avoient rapporté les Loix; T. Romilius, à qui L. Siccius avoit fait le procès, & qui avoit regagné les bonnes graces du peuple, en changeant de ſentimens; les trois autres furent C. Julius, L. Véturius, & P. Horatius. Tous les Décemvirs étoient Sénateurs & Conſulaires. Les Tribuns, les Édiles, les Queſteurs, & le autres Magiſtrats d'ancienne inſtitution furent abolis.

Les Décemvirs, ayant pris poſſeſſion du gouvenement, commencerent bientôt à donner une nouvelle forme à la République. Un ſeul d'entr'eux avoit les douze faiſceaux, & les autres marques de l'autorité Conſulaire. Il avoit ſoin d'aſſembler le Sénat, de faire exécuter les réſolutions qu'on y avoit priſes, & de remplir les autres fonctions qui naturellement appartenoient au Chef. Les autres Décemvirs, pour ne point donner au peuple de jalouſie de leur pouvoir, n'avoient rien qui les diſtinguât du reſte des citoyens, ſinon un ſimple officier, *accenſus*, qui marchoit devant chacun d'eux. L'autorité de celui qui préſidoit, ne duroit qu'un jour ſelon Tite-Live, après quoi un autre prenoit ſa place; & juſques au bout de l'année ils ſe ſuccédoient chacun à leur tour dans la préſidence.

Ils ſe trouvoient tous dès le matin à leur tribunal, où ils connoiſſoient des contrats paſſés avec la République & entre les particuliers. Ils décidoient les conteſtations, tant du dedans que du dehors, tant des peuples ſoumis à l'obéiſſance de l'Empire, que des alliés & des nations dont on avoit ſujet de ſe défier. La juſtice ſe rendoit avec toute l'exactitude & l'équité poſſibles, & chacun ſortoit de ce tribunal avec une égale ſatisfaction.

Rien ne fut plus agréable que les égards qu'on eut pour le peuple, & la protection que les plus petits trouverent contre l'oppreſſion des Grands ; de ſorte qu'on diſoit hautement dans Rome, qu'on n'avoit plus beſoin des Tribuns ni des autres Magiſtrats, tant la modération & la ſageſſe de ce nouveau gouvernement cauſoit d'admiration. Appius Claudius, entre tous les autres, emporta toute la gloire du Décemvirat au jugement du peuple, & l'on peut dire, en un certain ſens, que toute l'autorité de cette magiſtrature réſidoit en lui, par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur l'eſprit de ſes collegues, & du peuple en même tems.

Une conduite ſi raiſonnable fit goûter, pendant la première année, le gouvernement des Décemvirs. L'union parfaite qui règnoit entr'eux, loin d'être préjudiciable aux particuliers, comme il n'arrive que trop ſouvent, étoit accompagnée d'une parfaite équité à l'égard de tous les citoyens. Cette joie fut courte, & coûta cher, comme on le verra bientôt.

Les Décemvirs travaillerent avec beaucoup d'application pendant toute l'année à dreſſer leur code des Loix, qu'ils tirerent partie des anciennes ordonnances des Rois de Rome, & partie de ce qu'ils emprunterent des Loix de Grece, que leur interpréta un certain Hermodore, fort homme de bien, l'un des principaux d'Épheſe, lequel, exilé de ſa patrie, ſe trouva alors par hazard à Rome. Pline nous apprend qu'on lui érigea une ſtatue dans la grande place de la ville. Quand leur ouvrage fut achevé, ils firent graver les loix projettées ſur dix tables, qu'ils ſoumirent à la critique de tous les citoyens. Les ayant préſentées dans l'aſſemblée au peuple, qui les attendoit avec impatience, ils dirent qu'ils avoient travaillé, autant qu'ils en étoient capables, à faire des Loix égales pour les grands & pour les petits ; mais que les réflexions & les remarques d'un plus grand nombre de perſonnes pouvoient beaucoup les perfectionner. Ils exhorterent donc les citoyens à examiner mûrement chaque article en leur particulier, puis à en conférer enſemble, & à leur faire part de ce qu'ils croiroient qu'il faudroit ajoûter ou retrancher ; que de cette ſorte, le peuple Romain auroit des Loix, qu'il auroit, non pas tant acceptées d'un conſentement univerſel, que dictées & compoſées lui-même.

Elles furent, en effet, longtems expoſées aux yeux du public. On eut tout le loiſir de les examiner, & d'entendre les réflexions des perſonnes les plus ſages ; moyen ſûr & unique de donner à des Loix une autorité ſtable & perpétuelle. Lorſqu'on n'y trouva plus rien à redire, & que tout le monde en parut content, le Sénat aſſemblé les approuva d'abord par un décret. Enſuite, elles furent portées dans le lieu des comices, où le peuple, diſtribué par centuries, en préſence des Pontifes, des Augures & des autres miniſtres du culte divin, qui s'étoient

acquittés des cérémonies ordinaires, eut la liberté de porter ſon ſuffrage. Ces Loix, ratifiées par le conſentement unanime de tout le peuple Romain, furent gravées ſur des colomnes d'airain, & poſées dans l'endroit le plus apparent de la place publique; &, dans ce nombre immenſe de Loix accumulées les unes ſur les autres, dit Tite-Live, elles ſont encore aujourd'hui la ſource de tout le droit public & particulier.

Comme le gouvernement des Décemvirs étoit ſur le point d'expirer, ils propoſerent au Sénat de délibérer à quelle ſorte de magiſtrature il falloit déſormais s'en tenir. Après beaucoup de raiſons apportées de part & d'autre, on ſe réunit enfin à l'avis de ceux qui vouloient que l'on créât de nouveaux Décemvirs, & qu'on leur continuât l'adminiſtration de la République. On crut qu'il manquoit encore quelques Loix à celles qu'on venoit de faire; qu'une année avoit été un tems trop court, pour donner à un ſi grand ouvrage toute ſa perfection; que pour mettre en mouvement l'exécution de ces Loix, & les faire obſerver inviolablement de tout le monde, on avoit beſoin de l'autorité libre & ſouveraine de la même magiſtrature qui les avoit dreſſées. Tel fut le réſultat de pluſieurs délibérations, qui fut d'autant plus généralement approuvé, que le Sénat ſe voyoit par-là délivré encore de la puiſſance des Tribuns qui lui étoit fort à charge, & le peuple délivré des Conſuls, dont l'autorité lui étoit devenue preſque auſſi odieuſe que celle des Rois.

Quand le jour des comices pour l'élection des nouveaux Décemvirs fut indiqué, ce fut, dans toute la ville, un mouvement plus vif & plus animé que l'on en eût jamais vu en pareille occaſion. Les Sénateurs les plus diſtingués par leur âge & par leur mérite demanderent cette charge, dans la crainte ſans doute que s'ils ne ſe préſentoient point, des gens factieux & turbulens, n'en fuſſent revêtus, & ne cauſaſſent un dommage conſidérable à la république. Appius Claudius, qui avoit un ſecret deſſein de ſe faire continuer, voyant ces grands hommes, qui avoient paſſé par toutes les charges, ſe commettre en quelque ſorte pour celle-ci, en fut véritablement alarmé. Le peuple, charmé de la manière dont il s'étoit conduit dans le Décemvirat, témoignoit ouvertement vouloir l'y continuer préférablement à tout autre. Il fit ſemblant d'abord d'avoir de la répugnance à ſe charger une ſeconde fois d'un emploi laborieux, & capable de lui attirer de la jalouſie; & pour inſpirer à ſes Collegues le deſſein d'y renoncer, il déclaroit publiquement qu'ayant rempli tous les devoirs de bons citoyens par le travail aſſidu d'une année entière, il étoit juſte de leur accorder du repos & des ſucceſſeurs. Plus il ſe montroit difficile, plus on le preſſoit de ſe rendre aux déſirs & aux vœux de tous les citoyens. Il feignit enfin de céder avec peine & malgré lui aux inſtances de la

multitude. Après cela, il travailla à faire tomber ſur ſes amis, le choix du peuple pour les neuf autres places, & à donner l'excluſion à tous ſes Collegues du premier Décemvirat; & il en vint à bout.

Les nouveaux Décemvirs prirent poſſeſſion de leur charge le jour des ides de Mai, ſelon l'uſage alors pratiqué. Là finit la comédie qu'avoit jouée Appius Claudius, l'année précédente. Il leva le maſque, & ſe montra tel qu'il étoit. Les vertus ſinceres & ſolides ne font que croître & ſe fortifier avec les années; mais, on ne ſoutient pas long-tems un perſonnage feint & ſimulé, & l'on revient bientôt à ſon naturel.

D'abord, par un traité ſecret, accompagné des ſermens les plus terribles, les Décemvirs convinrent enſemble de ſe ſoutenir tous mutuellement, & d'appuier de l'autorité de tout le college Décemviral, toutes les entrepriſes & toutes les volontés de chacun des Décemvirs; de ne point ſe démettre de la charge qu'ils avoient reçue; de n'admettre perſonne qu'eux au gouvernement; de jouir tous des mêmes honneurs & d'un pouvoir égal; de n'avoir recours que très-rarement & dans la dernière néceſſité aux arrêts du Sénat & aux ordonnances du peuple, & de décider de toutes choſes autant qu'il ſe pourroit faire, par eux-mêmes.

Le premier jour où ils ſe montrerent en cérémonie, jetta la terreur & la conſternation dans tous les eſprits. Ils parurent dans la place publique chacun avec douze licteurs; au lieu que juſques-là il n'y avoit eu qu'un des Décemvirs, & avant eux un des Conſuls, qui ſe fit accompagner de douze licteurs; encore ne faiſoient-ils point paroître dans la ville les haches, qui étoient la marque du droit de vie & de mort. Maintenant l'on voyoit marcher devant eux en une longue file ces officiers au nombre de ſix vingts, avec leurs faiſceaux armés de haches, qui annonçoient par avance les violences & les cruelles exécutions auxquelles devoit s'attendre quiconque oſeroit, ou dans le Sénat, ou devant le peuple, prononcer un mot qui rappellât le ſouvenir de la liberté; c'eſt-à-dire, qu'on s'étoit donné dix Rois, ou plutôt dix tyrans.

Ils en ſoutinrent merveilleuſement le caractère dans toute leur conduite. Ils étoient d'un abord preſque inacceſſible; à peine daignoient-ils prêter l'oreille aux plaintes qu'on leur portoit; ils répondoient avec une dureté & une hauteur qui déconcertoient ceux qui avoient affaire à eux. On n'en pouvoit tirer aucune juſtice. Ils concertoient enſemble, en particulier, les jugemens qu'ils rendoient en public. Si quelqu'un, ſe croyant léſé par un des Décemvirs, recouroit à un autre, il étoit traité de manière à regretter de ne s'en être pas tenu à ſon premier jugement. Après avoir laiſſé pendant quelque tems la terreur comme également ſuſpendue entre tous les citoyens, ils firent enfin tomber l'orage ſur le peuple;

& il eſt incroyable à quel excès les vexations furent portées. Le bruit commença même à ſe répandre, qu'ils avoient prêté ſerment entr'eux de ſe perpétuer dans leurs charges, & de ne s'en jamais démettre; ce qui mettoit le peuple au déſeſpoir.

Alors, il tourna les yeux vers le Sénat, ne voyant d'eſpérance de liberté que de la part de ceux par qui il craignoit auparavant d'être réduit en ſervitude; crainte frivole, qui avoit précipité la république dans le malheureux état où elle ſe trouvoit. Les principaux des Sénateurs haïſſoient & déteſtoient les Décemvirs, mais ils n'aimoient pas les Plébéïens. Ils étoient bien éloignés d'approuver ce qui ſe faiſoit, mais ils ne pouvoient s'empêcher de penſer & de dire que le peuple ne ſouffroit que ce qu'il avoit mérité. Ainſi, ils ne ſe hâtoient pas d'aller au ſecours de gens qui, par un amour aveugle de la liberté, s'étoient eux-mêmes jettés dans l'eſclavage; & ils n'étoient pas fâchés de voir leurs chaînes s'appeſantir de jour en jour; afin que le vif ſentiment de leurs maux leur fît déſirer le rétabliſſement des Conſuls, & l'ancienne forme du gouvernement.

Cependant, les Décemvirs portoient l'inſolence aux derniers excès. Ce n'étoit plus par les Plébéïens qu'ils ſe faiſoient accompagner, comme ils l'avoient fait d'abord pour gagner le peuple; c'étoit la jeune nobleſſe qui s'attachoit à eux, & qui tenoit à honneur de leur faire eſcorte. Il n'eſt pas étonnant que parmi une vile populace ils trouvaſſent des créatures diſpoſées à flatter la tyrannie, & prêtes à ſacrifier le bien public à leurs intérêts particuliers; mais que dans l'ordre des Patriciens, ſi fiers de leur nobleſſe & de leurs richeſſes, pluſieurs ſe livraſſent aux Décemvirs, pour opprimer avec eux la liberté, c'eſt ce qui ſurprend & ce qui révolte. Ils n'eurent point de honte de devenir les miniſtres de ces tyrans, qui, la tête levée, dominoient avec une fierté inſupportable dans la république; qui ne tenoient aucun compte, ni du Sénat, ni du peuple, qui dépouilloient les citoyens de leurs biens, & diſpoſoient impunément de leur vie. Car la licence alloit juſques-là. Les uns étoient frappés de verges comme des eſclaves, les autres périſſoient ſous la hache comme des ſcélérats; & afin que la cruauté ne fût point gratuite, ils ajoûtoient la confiſcation des biens au ſupplice de celui qui les poſſédoit. Le libertinage, & le déſir de s'enrichir, étoient le double appas qui avoit corrompu une partie de la jeune nobleſſe, & qui la tenoit attachée aux tyrans.

Les ides de Mai approchoient, où devoit finir la magiſtrature des Décemvirs. Ils avoient dreſſé deux tables de nouvelles loix; entre leſquelles il y en avoit une qui défendoit aux Patriciens de s'allier, par les mariages, avec les familles Plébéïennes, à deſſein, ſans doute, d'empêcher que les droits du ſang & de l'affinité ne rétabliſſent la paix & l'union entre les deux ordres. Il ne leur reſtoit plus aucun

prétexte de ſe continuer dans le Décemvirat. Le jour des ides étoit donc attendu avec une inquiétude & une impatience incroyables.

Il arriva enfin ce jour. Appius Claudius & ſes Collegues, au mépris de toutes les règles & de toutes les coûtumes de la patrie, & au préjudice des loix mêmes qu'ils venoient de porter, ſe continuerent dans la magiſtrature, de leur propre autorité, ſans convoquer l'aſſemblée, & ſans conſulter, ni le peuple, ni le Sénat.

Tout ſembla alors perdu & déſeſpéré. Nul défenſeur de la liberté ne paroiſſoit. On ne voyoit aucune reſſource à tant de maux, ni pour le tems préſent, ni dans l'avenir. Rome n'étoit point reconnoiſſable, & n'étoit plus Rome. Elle étoit devenue le ſiège de la tyrannie, & le théâtre des plus horribles violences. Il n'y avoit point de mauvais traitemens que les Décemvirs n'exerçaſſent ſur quiconque oſoit déſapprouver leur conduite, banniſſant les uns ſous de vains prétextes, faiſant mourir les autres ſur de fauſſes accuſations qu'ils leur ſuſcitoient par des gens à leurs gages, & dont ils s'établiſſoient les juges ſouverains; confiſquant les biens des condamnés à leur profit, & à celui des jeunes nobles qui leur ſervoient de ſatellites; dépouillant ainſi les plus riches & les meilleures familles; outrageant les femmes & les filles qu'ils trouvoient à leur gré, & n'épargnant non plus que des eſclaves, ceux qui s'oppoſoient à leur brutalité. Ils pouſſerent ſi loin leur fureur, qu'ils contraignirent une grande partie de la nobleſſe d'abandonner Rome, & de s'aller réfugier dans les villes voiſines des alliés, de ſorte qu'il ne reſta plus guère dans la ville que ceux qui étoient d'intelligence avec les tyrans, ou qui ne prenoient aucun intérêt au bien de la république.

Cet état déplorable, où ſe trouvoit Rome, inſpira pour elle un mépris général à tous les peuples voiſins, indignés & honteux de voir l'empire dans une ville où il n'y avoit plus de liberté. Ils crurent que c'étoit une occaſion favorable de venger leurs défaites paſſées, & de réparer les dommages qu'ils avoient ſoufferts. Animés de ces eſpérances, ils levent de groſſes armées, & ſe préparent à tomber ſur Rome. Les Sabins, d'un côté, ſe répandent ſur les confins de l'État, & après, avoir fait un grand butin & verſé beaucoup de ſang dans la campagne, ils viennent camper devant Erétum, petite ville ſituée ſur le Tibre, à ſix ou ſept lieues de Rome. Les Eques, d'une autre part, ſe jettent dans le païs de Tuſculum, en déſolent une grande partie, & ſe poſtent près d'Algidum.

Ces nouvelles cauſerent un grand effroi parmi les Décemvirs, qui, dans la crainte d'une double guerre, ſe voyoient obligés d'aſſembler le Sénat. Ils n'ignoroient pas quel orage ils auroient à eſſuyer, quels reproches on leur feroit d'être l'unique cauſe du ravage des terres, & de tous les

malheurs dont la république étoit menacée. Ils prévoyoient qu'on profiteroit de l'occaſion pour tenter de leur ôter leur pouvoir, s'ils ne ſe roidiſſoient contre de ſemblables attaques, & ne faiſoient un exemple de quiconque oſeroit ſe meſurer avec eux. Il fallut pourtant ſe réſoudre à convoquer le Sénat. La proclamation qu'en fit le héraut dans la place publique, étonna tout-à-fait la multitude, parce que cette coûtume avoit été interrompue depuis la ſeconde année du Décemvirat. On diſoit que l'on avoit obligation aux ennemis, de ce qu'on voyoit encore dans la ville quelque trace des anciens uſages, & quelque reſte de liberté. Comme nul Sénateur ne comparoiſſoit à l'appel du héraut, le peuple crut d'abord que c'étoit une marque qu'on ne reconnoiſſoit plus d'autorité dans les Décemvirs, & il réſolut d'en faire autant de ſon côté, en ne répondant point à l'appel, quand ils voudroient faire des levées. Les Décemvirs envoyerent leurs officiers chez les Sénateurs, pour les ſommer de ſe rendre à l'aſſemblée; mais ayant appris qu'ils étoient preſque tous à la campagne, ils remirent l'aſſemblée au lendemain.

Elle fut plus nombreuſe qu'on ne s'y étoit attendu; ce qui affligea extrêmement le peuple, qui regarda cette démarche comme un abandon de la liberté, & comme une trahiſon de la cauſe publique. Mais, ſi les Sénateurs vinrent au Sénat avec trop de ſoumiſſion, ils y parlerent avec beaucoup de fermeté. Il fut cependant réſolu que parce que les ennemis étoient preſque aux portes de Rome, il falloit préalablement à tout lever des troupes, & charger les Décemvirs de marcher ſans délai contr'eux. Armés de cet arrêt, ils font des levées ſans oppoſition, & partent ſur le champ, les uns contre les Sabins, les autres contre les Eques. Appius Claudius fut laiſſé à Rome avec Sp. Oppius; c'étoit là où ſe devoient donner les plus rudes attaques, & il étoit bien propre à les ſoutenir.

Les armées Romaines furent battues des deux côtés, par la faute des ſoldats, qui aimerent mieux eſſuyer la honte d'être vaincus, que de procurer l'honneur de la victoire à des chefs qu'ils avoient en haine & en déteſtation. Ce furent moins des batailles, que des fuites concertées. Contre les Eques, ſur-tout, la perte fut grande. Les ennemis ſe rendirent maîtres du camp; & les Romains, dépouillés de tout, trouverent heureuſement à Tuſculum un aſyle ouvert, & un prompt ſecours chez des alliés fideles & généreux.

Ces nouvelles portées à Rome, y répandirent une grande alarme, & donnerent quelque trève aux diviſions domeſtiques. Appius Claudius & ſon collegue prirent toutes les précautions néceſſaires pour mettre la ville en ſûreté, & envoyerent de nouvelles troupes aux deux armées, avec ordre de porter la guerre dans le pays des ennemis, pour leur ôter la penſée de venir attaquer Rome.

Deux actions criantes, d'un genre bien différent, mais également criminelles, donnerent lieu à de grands évènemens, & hâterent la perte des Décemvirs. La première fut la mort de L. Siccius, ce fameux Plébéïen, qui s'étoit ſi fort diſtingué par ſon courage, & qui s'étoit trouvé à ſix vingts combats; il fut tué à l'armée par l'ordre des décemvirs. La ſeconde, ce fut l'entrepriſe que fit dans Rome Appius Claudius, d'enlever Virginie. On ſçait que ſon pere fut obligé de la tuer de ſa propre main, pour la dérober à l'infamie. Rien n'augmenta davantage la haine contre les Décemvirs, que le pompeux appareil dont les parens de Virginie accompagnerent ſes funérailles. Son corps élevé dans la place ſur un lit magnifique, en ſorte que tout le monde le pouvoit voir, fut porté comme en triomphe par toute la ville. Les filles & les dames Romaines ſortirent de chez elles à ſa rencontre. Les unes parſemoient le lit de fleurs & de couronnes; les autres y jettoient leurs ceintures & leurs bracelets, & d'autres les ornemens de leurs têtes. On n'oublia rien pour décorer ſes obſeques.

Cependant, les armées s'étant révoltées, ſe retirerent ſur le mont Aventin, & de-là ſur le mont Sacré. Le peuple de la ville ſe joignit aux troupes, ſans qu'aucun de ceux à qui leur âge le permettoit, s'en diſpenſât. Leurs femmes & leurs enfans les accompagnerent dans une partie de leur marche, en leur demandant triſtement à qui donc ils les laiſſoient dans une ville où ni l'honneur des femmes, ni la liberté commune, n'étoient point en ſûreté.

Rome étant ainſi changée tout à coup en une affreuſe ſolitude, & perſonne ne paroiſſant dans la place publique à l'exception de quelques vieillards, le Sénat entra dans une véritable inquiétude. » Qu'attendez-vous, peres conſ-
» cripts, leur diſoit-on? Si les
» Décemvirs perſiſtent dans leur
» opiniâtreté, laiſſerez-vous tout
» périr? Et vous, Décemvirs,
» quelle eſt donc cette autorité,
» à laquelle vous tenez ſi fort?
» Quoi! Prétendez-vous com-
» mander aux toits & aux mu-
» railles? N'avez-vous point de
» honte de voir que le nombre de
» vos licteurs ſurpaſſe preſque
» celui des citoyens qui ſont reſtés
» dans la ville? Que ferez-vous,
» ſi les ennemis viennent l'atta-
» quer? Mais ſi le peuple, voyant
» que ſa retraite nous touche peu,
» deſcend ici les armes à la main,
» que deviendrez-vous? Votre
» deſſein eſt-il de ne mettre fin
» à votre autorité que par la ruine
» entière de la ville? Ne compre-
» nez-vous pas qu'il faut néceſ-
» ſairement, ou renoncer à avoir
» un peuple, ou lui accorder à
» avoir des Tribuns? Nous nous
» paſſerons plutôt de Magiſtrats
» patriciens, que le peuple de
» Magiſtrats plébéïens. Ils ont ar-
» raché à nos peres cette charge,
» nouvelle alors pour eux, &
» qu'ils ne connoiſſoient point en-
» core. Croit-on, qu'après en
» avoir goûté la douceur pendant

» tant d'années, ils conſentiront à » en être privés pour toujours ? » Sur-tout après que, de notre » part, nous n'avons pas ſçu uſer » tellement de l'autorité, qu'ils » n'euſſent pas beſoin de ſecours » & de protection. «

Comme les Décemvirs entendoient de pareils diſcours de tous côtés, vaincus par un conſentement unanime, ils déclarent enfin, que puiſqu'on le juge néceſſaire, ils s'en rapportent abſolument à ce que le Sénat ordonnera. Ils le prient ſeulement de les mettre en ſûreté contre l'envie & la haine publique, en leur repréſentant qu'il eſt de leur intérêt de ne pas accoûtumer le peuple par le ſupplice des Décemvirs à répandre le ſang des Sénateurs.

Quand cela fut ainſi arrêté, on députa Valère & Horace, avec plein pouvoir de conclure avec le peuple un traité de pacification. On leur recommanda auſſi de prendre de juſtes précautions pour mettre les Décemvirs à l'abri de la colère & de la violence du peuple. Ils furent reçus dans le camp avec une joie univerſelle, comme les libérateurs du peuple, & on leur rendit de publiques actions de graces pour tous les ſervices qu'ils lui avoient rendus dans cette affaire, & lorſqu'elle commença à éclater, & maintenant qu'elle alloit être terminée. Icilius portoit la parole pour la multitude. Quand on vint à traiter de l'accommodement, & que les députés du Sénat le prierent d'expoſer les demandes qu'il avoit à faire, la réponſe qu'il rendit, & qui avoit été concertée avant qu'ils arrivaſſent, fit voir que le peuple ne fondoit ſes prétentions que ſur l'équité, & non ſur les armes qu'il avoit en main. On demandoit le rétabliſſement de la puiſſance tribunitienne & de l'appel, qui avoient été les deux remparts de la liberté du peuple avant la création des Décemvirs ; & qu'on ne fît point un crime à qui que ce fût d'avoir porté les ſoldats ou le peuple à ſe retirer ſur le mont Aventin, pour ſe remettre en poſſeſſion de la liberté. Il n'y eut que l'article des Décemvirs qui fût violent. Le peuple demandoit qu'ils lui fuſſent livrés, & menaçoit de les faire brûler tout vifs. Cependant, toute l'aſſemblée ayant remis entièrement ſes prétentions & ſes intérêts entre les mains des députés, ils promirent de revenir bientôt & de leur porter la ratification de leurs demandes.

Quand ils furent retournés au Sénat, & qu'ils eurent rendu compte de l'heureux ſuccès de leur négociation, les autres Décemvirs, voyant, que, contre leur eſpérance, on ne parloit point de leur ſupplice, donnerent les mains à tout. Appius Claudius ſeul, le plus féroce & le plus odieux de tous, jugeant de la haine que le peuple lui portoit, par celle qu'il avoit lui-même contre le peuple : » Je n'ignore pas, dit-» il, ce qui m'eſt préparé. Je vois » bien qu'on differe à nous attaquer, juſqu'à ce qu'on ait armé nos adverſaires. La haine » de mes ennemis ne peut s'éteindre que dans mon ſang. Je

» conſens auſſi à me démettre du » Décemvirat. « On fit auſſitôt un décret qui portoit que les Décemvirs abdiqueroient au premier jour leur magiſtrature ; que le grand pontife Q. Furius créeroit des Tribuns du peuple ; & que perſonne ne pourroit être recherché pour cauſe de la retraite des ſoldats & du peuple ſur le mont Aventin. Le Sénat s'étant ſéparé, les Décemvirs ſe preſentent à l'aſſemblée du peuple, & abdiquent leur magiſtrature ; ce qui cauſa une joie univerſelle, l'an de Rome 305, & avant J. C. 447.

Appius Claudius, pour éviter l'infamie d'un ſupplice public, ſe donna la mort en priſon. Sp. Oppius ſon collegue eut le même ſort ; les huit autres Décemvirs chercherent leur ſalut dans la fuite, ou ſe bannirent eux-mêmes. Leurs biens furent confiſqués ; on les vendit publiquement, & le prix en fut porté dans le tréſor public. Marcus Claudius, l'inſtrument dont Appius Claudius s'étoit ſervi pour ſe rendre maître de la perſonne de Virginie, fut condamné à mort, & auroit été exécuté ſans ſes amis, qui obtinrent de Virginius qu'il ſe contentât de ſon exil. C'eſt ainſi que fut vengé le ſang innocent de l'infortunée Virginie, dont la mort, comme celle de Lucrece, tira pour la ſeconde fois les Romains de l'eſclavage. Alors, chacun ſe trouva libre, parce que chacun ſe trouvoit offenſé ; tout le monde devint citoyen, parce que tout le monde ſe trouva pere ; le Sénat & le peuple rentrerent dans tous leurs droits.

Le ſeul avantage qui revint à la République de l'adminiſtration des Décemvirs, fut le corps de Droit Romain, connu ſous le nom de *Loix Décemvirales*, & plus encore ſous celui de *Loix des douze Tables*. Les Décemvirs travaillerent avec beaucoup de zele pendant la première année de leur magiſtrature, à cette compilation de Loix, qu'ils tirerent en partie de celles de Grece, en partie des anciennes ordonnances des rois de Rome.

Nous ne doutons point du mérite de pluſieurs de ces Loix, dont il ne nous reſte cependant que des fragmens ; mais malgré les éloges qu'on en fait, il ſemble que la vue de quelques-unes ſuffit pour dévoiler le but principal qui anima les Décemvirs lors de leur rédaction ; & cette remarque n'a pas échappé à l'auteur de l'eſprit des Loix.

Le génie de la République, dit-il, ne demandoit pas que les Décemvirs miſſent dans leurs douze Tables les Loix royales, ſi ſéveres, & faites pour un peuple compoſé de fugitifs, d'eſclaves & de brigands ; mais des gens qui aſpiroient à la tyrannie, n'avoient garde de ſuivre l'eſprit de la République. La peine capitale qu'ils prononcerent contre les Auteurs des libelles & contre les Poëtes, n'étoit certainement pas de l'eſprit d'une République, où le peuple aime à voir les Grands humiliés ; mais des gens qui vouloient renverſer la liberté, craignoient des écrits qui pouvoient rappeller la liberté ; & Cicéron, qui ne dé-

ſapprouve pas cette Loi, en a bien peu prévu les dangereuſes conſéquences. Enfin, la Loi qui découvre le mieux le projet qu'avoient les Décemvirs de mettre la diviſion entre les nobles & le peuple, & de rendre par cet artifice leur magiſtrature perpétuelle, eſt celle qui défendoit les mariages entre les nobles & le peuple. Heureuſement après l'expulſion des Décemvirs cette dernière Loi fut caſſée, l'an 308 de Rome, & preſque toutes celles qui avoient fixé les peines s'évanouirent. A la vérité on ne les abrogea pas expreſſément; mais, la Loi Porcia ayant défendu de mettre à mort un citoyen Romain, elles n'eurent plus d'application.

DÉCEMVIRS, *Decemviri*, (*a*) dix Magiſtrats ſubalternes, qui étoient du conſeil du Préteur, & qui avoient une ſorte de prééminence ſur les centumvirs. Il y en avoit cinq qui étoient Sénateurs, & cinq Chevaliers. C'étoient les Décemvirs qui, par l'ordre du Préteur, aſſembloient les centumvirs. C'étoient auſſi les Décemvirs qui recueilloient les voix; & cet acte de juriſdiction s'exprimoit par ces mots *haſtam cogere*.

DÉCÉTIE, *Decetia*, (*b*) ville des Gaules. Céſar en fait mention, pour y avoir fait aſſembler le Sénat des Éduens, dans les limites deſquels cette ville étoit compriſe, quoiqu'elle ne ſoit point du diocèſe d'Autun, mais de celui de Nevers, qui eſt un démembrement de l'ancien territoire des Éduens. On ſçait que c'eſt Déciſe, renfermée dans une iſle de la Loire. Quoique ſon nom ſoit *Decetia* dans un endroit de l'Itinéraire d'Antonin, il ſe lit *Deccidæ* dans un autre, *Degena* dans la Table Théodoſienne.

L'Auteur des diſſertations hiſtoriques ſur divers ſujets d'Antiquités, imprimées en 1706, ſe donne la gloire d'avoir fait la découverte de cette ville de Décétie, & d'avoir rendu au paſſage de Céſar, où on liſoit dans les éditions précédentes, *ad ſe etiam evocavit*, un ſens naturel, en y mettant *ad ſe Decetiam vocavit*. Voici ſes termes: *La plûpart des Critiques arrachent aux villes les marques de leur antiquité. Je veux découvrir dans ce paſſage une ville qui a été inconnue juſqu'à cette heure*, &c. mais, il eſt étonnant qu'il ait voulu ſe faire honneur de cette correction. Elle eſt due à Fulvius Urſinus, qui, comme l'on ſçait, vivoit près de 150 ans avant lui, & qui ayant trouvé dans un ancien manuſcrit, *Decetiam vocavit*, a rétabli ainſi ce paſſage de Céſar. Preſque toutes les éditions qui en ont été faites depuis Fulvius Urſinus, ont adopté ſa correction; c'eſt ce que l'on peut voir dans celle des Elzevirs en 1635, celle des *Variorum*, de Davies, &c. On trouve même dans la plûpart des nomenclatu-

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 125, 126.

(*b*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VII. p. 303. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VI. p. 644.

res qui ſont à la fin de ces éditions, *Decetia urbs ad Ligerim, quæ Ponte continetur, etiam hodie & nomen retinet*, Déciſe ſur Loire. Il eſt facile de faire des découvertes ſemblables à celle de l'Auteur des diſſertations citées.

DÉCHAUSSÉE, (*a*) nom que l'on donnoit à Rome à une ſorte de comédie, parce que les acteurs la jouoient ſans chauſſure.

DÉCIANUS (C.), *C. Decianus*, (*b*) certain perſonnage, dont parle Cicéron dans ſon oraiſon pour C. Rabirius. C'eſt apparemment le même Décianus dont il fait mention dans une autre oraiſon qui eſt l'oraiſon pour L. Flaccus.

DÉCIATES, *Deciates*, (*c*) peuple Gaulois. Polybe joint les Déciates aux Oxybiens. Strabon, qui les y joint auſſi, les nomme Décéates, & les compte au nombre des nations Liguriennes. On lit dans Pline à la ſuite d'Antipolis: *Regio Deciatium, Amnis Varus*; & dans un autre endroit, *Deciates, Oxybii*. Ptolémée place Antipolis chez les *Deciatii*. On ne ſçauroit donc douter de leur poſition en-deçà du Var, aux environs d'Antibe. Pomponius Méla ſemble citer *Deciatum*, comme une ville, en diſant: *Nicæa tangit Alpes, tangit Oppidum Deciatum, tangit Antipolis*. Dans Étienne de Byzance, on trouve pareillement *Decietum* en qualité de ville, quoiqu'il ne paroiſſe pas convenable d'adjuger cette ville, comme il fait, à l'Italie. Au reſte, le lieu qu'elle peut avoir occupé préciſément entre Nice & Antibe, ſelon l'ordre que ſuit Pomponius Méla en la citant, nous eſt inconnu. On peut dire que ces nations, ou plutôt ces communautés particulières, ſe preſſent les unes les autres dans un canton de païs peu étendu. Les Déciates ont les *Neruſi* autour de Vence ſur leurs épaules, ſi l'on peut s'exprimer ainſi; les Oxybiens & les Védiantiens les reſſerrent ſur les flancs.

DÉCIDIUS [L.] SAXA, *L. Decidius Saxa*, (*d*) officier de Céſar. Il fut envoyé un jour pour reconnoître les lieux par où l'armée devoit marcher à l'ennemi; & il rapporta qu'après cinq quarts de lieues de plaine, on rencontroit des lieux âpres & montueux, & que celui qui les occuperoit le premier, empêcheroit les autres de paſſer.

DÉCIDIUS SAXA, *Decidius Saxa*, Δεκίδιος Σάξας. (*e*) l'un des lieutenans des Triumvirs dans la guerre contre Brutus & Caſſius. L'an 42 avant J. C., Décidius Saxa & Norbanus s'avancerent avec leurs troupes juſqu'au-delà de Philippes, & vinrent ſe camper à l'entrée d'une

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVII. p. 211.

(*b*) Cicer. Orat. pro C. Rabir. c. 18. pro L. Flacc. c. 54. *& ſeq.*

(*c*) Strab. p. 202. Plin. T. I. p. 147, 149. Ptolem. L. II. c. 10. Pomp. Mel. p. 134, 135. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*d*) Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 501.

(*e*) Dio. Caſſ. p. 347. Cicer. Philipp. 113. c. 27. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. p. 240, 339.

gorge formée par deux montagnes, qui ne laiſſoient entr'elles qu'un eſpace aſſez étroit, ſeul paſſage commode pour venir de la Cherſonnèſe de Thrace en Macédoine. Ils avoient donc derrière eux Philippes, & à leur droite, du côté de la mer, Néapolis, ville maritime ſituée vis-à-vis de l'iſle de Thaſos. Ce fut-là qu'ils attendirent leurs généraux.

Décidius Saxa étoit fort attaché à M. Antoine, qui l'en récompenſa, en lui donnant le gouvernement de la Syrie. Mais, comme les troupes qu'il lui laiſſa, avoient ſervi autrefois ſous Caſſius, elles l'abandonnerent, attirées par ceux qui ſe diſoient encore les défenſeurs de la liberté Romaine. Décidius Saxa, dans ces circonſtances, n'eut d'autre reſſource que la mort. Il ſe tua de ſa propre main, pour ne pas tomber au pouvoir des ennemis.

Cicéron dit que Décidius Saxa étoit un homme que M. Antoine avoit fait venir des extrêmités du monde, pour en faire un Tribun du peuple, quoiqu'il n'eût jamais été citoyen Romain.

DÉCIMIUS [C.] FLAVUS, *C. Decimius Flavus*, (*a*) tribun militaire, l'an de Rome 543, & 209 ans avant J. C. Un jour, Annibal en étant aux mains avec les Romains, & voyant que le combat demeuroit trop long-tems douteux, fit conduire les éléphans vers le front de la bataille, eſpérant qu'ils pourroient cauſer quelque déſordre parmi les ennemis. En effet, ils mirent de la confuſion parmi les enſeignes des premiers rangs; & ayant écraſé ou diſperſé tous ceux qui s'y rencontrerent, ils avoient ouvert de ce côté le corps de bataille des Romains. La fuite auroit été plus générale, ſi C. Décimius Flavus, ayant ſaiſi l'étendard de la première compagnie des piquiers, n'eût ordonné aux ſoldats de cette compagnie de le ſuivre; il les mena dans l'endroit où ces bêtes ſerrées cauſoient le plus de ravage, & leur commanda de lancer contr'elles leurs javelots. Il n'y en eut pas un qui ne portât, étant jettés de ſi près contre des animaux d'une grandeur énorme, & preſſés les uns contre les autres. Ils ne furent cependant pas tous bleſſés; mais, ceux qui ſentirent la pointe de ces traits enfoncés dans leurs corps, prenant la fuite, & dans cet état n'étant pas moins redoutables aux leurs qu'aux ennemis, entraînerent auſſi ceux qui étoient ſans bleſſures. Alors, tous les ſoldats des autres compagnies, à l'exemple des premiers, coururent après cette troupe fugitive, & accablerent de traits tous les éléphans qu'ils purent joindre. Ces animaux ſe jetterent donc ſur les Carthaginois avec beaucoup de furie, & firent parmi eux plus de carnage qu'ils n'avoient fait parmi les Romains, d'autant qu'ils ſont emportés par la crainte avec plus de violence, qu'ils ne ſont conduits par la voix ou la main de ceux qui les gouvernent.

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 14.

DÉCIMIUS [C.] FLAVUS, *C. Decimius Flavus*, (*a*) fut nommé Préteur l'an de Rome 568, & avant J. C. 184. En cette qualité, il devoit rendre la juſtice aux citoyens ; mais, il mourut peu de tems après ſa nomination.

DÉCIMIUS [M.], *M. Decimius*. (*b*) L'an 172 avant J. C., les Romains étant fort occupés à la guerre qu'ils alloient avoir avec Perſée, & croyant qu'il leur importoit beaucoup de ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans l'Aſie & dans les iſles Adjacentes, envoyerent de ce côté-là Tit. Claudius Néron, & M. Décimius, avec ordre de paſſer dans la Crete & à Rhodes, pour renouveller l'alliance que la République avoit faite avec les habitans de ces deux iſles, & en même tems pour tâcher de découvrir ſi Perſée n'avoit point ſollicité les alliés du peuple Romain.

DÉCIMIUS [C.], *C. Decimius*, (*c*) l'un des trois députés que l'on envoya de Rome en Crete l'an 171 avant l'Ére Chrétienne, pour demander aux Magiſtrats de cette iſle, des archers dont on avoit beſoin pour la guerre de Macédoine. Il fut nommé Préteur deux ans après, avec la charge de rendre la juſtice aux étrangers. L'année ſuivante, on le députa avec C. Popillius Lénas & C. Hoſtilius, vers Ptolémée roi d'Égypte, & Antiochus roi de Syrie, pour terminer les conteſtations qui étoient entre ces deux Princes.

Chemin faiſant, ils ſe détournerent pour aller à Rhodes, à la priere des principaux de cette iſle. C. Popillius Lénas en traita les habitans avec beaucoup de rigueur ; mais, C. Décimius leur parla avec une grande modération. Reprenant le diſcours de ſon collegue, il dit que la plûpart des hoſtilités qu'il leur avoit reprochées, devoient être attribuées, non au peuple de Rhodes en général, mais à quelques brouillons qui l'avoient animé contre les Romains ; que ces vils adulateurs, achetés & corrompus par l'argent de Perſée, avoient fait des décrets remplis des éloges outrés de ce Prince, & décerné des ambaſſades qui cauſeroient toujours aux Rhodiens autant de repentir que de confuſion, mais que la peine retomberoit ſur les coupables, ſi le peuple étoit toujours dans les mêmes ſentimens. Il fut écouté avec beaucoup d'applaudiſſement, non ſeulement parce qu'il excuſoit la multitude, mais encore parce qu'il ſe contentoit du ſupplice de ceux qu'il traitoit de perturbateurs. C'eſt pourquoi, dans la réponſe que les principaux firent aux Romains, on goûta beaucoup moins les raiſons de ceux qui tâcherent de juſtifier les griefs dont s'étoit plaint C. Popillius, que la bonne foi de ceux qui conſentirent à la punition des coupables, ſuivant le ſentiment de C. Décimius. Ainſi, on fit ſur le champ un décret qui condamnoit à la mort ceux qui ſe-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 32, 38, 39.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 19.
(*c*) Tit. Liv. L. XLII. c. 35. L. XLIII. c. 11, 15. L. XLIV. c. 19. L. XLV. c. 10. Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 3, 4.

roient convaincus d'avoir dit ou fait quelque choſe en faveur de Perſée. Mais, la plûpart d'entre eux, ou étoient ſortis de la ville, dans le tems que les Romains y entroient, ou s'étoient donné volontairement la mort. Les ambaſſadeurs ne reſterent à Rhodes que cinq jours, & en ſortirent auſſitôt pour ſe rendre à Alexandrie. Après leur départ, on continua à exercer contre le reſte des coupables, le décret qui avoit été fait en leur préſence; & ce furent ſur-tout la douceur & l'indolence de C. Décimius, qui les engagerent à cette perſévérance.

C. Décimius ne paroît pas avoir joué un rôle conſidérable à Alexandrie. Ce fut C. Popillius Lénas qui s'y diſtingua d'une façon particulière, comme on peut le voir à ſon article, en cherchant Popillius.

DÉCIMIUS [L.], *L. Decimius*, (*a*) fut envoyé en ambaſſade dans la Grece l'an 171 avant J. C., avec Q. Marcius, A. Atilius & quelques autres. Quand ils furent arrivés à Corcyre, ils partagerent entr'eux les contrées qu'ils devoient viſiter. C. Décimius ſe chargea d'aller trouver Gentius, roi des Illyriens, & ſuppoſé qu'il le pût ramener dans l'amitié des Romains, de l'engager même à prendre les armes en leur faveur. Mais, il ne réuſſit point; & il fut le ſeul qui revint à Rome ſans avoir rendu aucun ſervice à ſa patrie, ce qui fit qu'on le ſoupçonna même de s'être laiſſé corrompre par l'argent qu'il avoit reçu des rois d'Illyrie.

DÉCIMUS, DÉCIUS, (*b*) *Decimus*, *Decius*, noms confondus ſouvent dans les prénoms des familles Romaines, lorſqu'ils ſont abrégés. La faute la plus ordinaire eſt de lire Décius pour Décimus, & de donner un nom de famille pour prénom à toute la branche de Junius Brutus Scæva.

DÉCIUS, *Decius*, Δέκιος, (*c*) célebre famille Romaine. Cette famille a eu pluſieurs Conſuls, & quelques autres grands Hommes, qui ſe ſont particulièrement diſtingués en ſe dévouant à perdre la vie pour l'avantage de leur patrie. Cette famille étoit Plébéïenne; & Juvénal en parle ainſi:

Plebeiæ Deciorum animæ, Plebeia fuerunt
Nomina; pro totis legionibus hi tamen, & pro
Omnibus auxiliis, atque omni plebe Latina,
Sufficiunt diis infernis, Terræque parenti.

Le nom de Décius ſe trouve auſſi dans quelques autres inſcriptions.

DÉCIUS [P.] MUS, (*d*)

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 37, 45.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 155.
(*c*) Juven. Satyr. 8. v. 254. *& ſeq.*
(*d*) Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 89. L. II. c. 59. Natur. Deor. L. III. c. 15. offic. L. III. c. 16. de Senect. c. 75. Tit. Liv. L. VII. c. 21, 34. *& ſeq.* L. VIII. c. 36. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. pag. 185. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 267, 268. T. VII. p. 31.

P. Decius Mus, fut créé Quinquevir l'an de Rome 403, & 349 avant J. C., & Tribun militaire neuf ans après. Ce fut cette année qu'il tira d'un extrême danger le conſul A. Cornélius Coſſus.

Ce Général, étant parti de Saticule, engagea ſes troupes dans un défilé qui le conduiſit en un vallon profond, entouré de collines dont les Samnites s'étoient emparés ; & il n'apperçut les ennemis au-deſſus de ſa tête, que quand il ne lui fut plus poſſible de reculer. Pendant que les Samnites attendoient pour fondre ſur les Romains, que toute leur armée fût deſcendue dans la vallée, P. Décius Mus remarqua au-deſſus des Samnites une éminence inacceſſible à une armée chargée de bagages, mais où des ſoldats légèrement armés pouvoient aiſément parvenir. Ainſi, s'adreſſant au Conſul interdit & effrayé : » Voyez-vous, lui dit-il, Cor- » nélius, cette butte au-deſſous » de laquelle les ennemis ſont » campés ? Voilà la forteresſe » qui nous ſauvera. Mais, puiſ- » que les ennemis ont été aſſez » aveugles pour négliger ce poſ- » te, ſaiſiſſons-le promptement ; » il n'y a point de tems à perdre. » Je ne vous demande, pour exé- » cuter ce deſſein, que les Prin- » ces & les Piquiers d'une légion. » Dès qu'avec eux j'aurai gagné » cette hauteur, ſortez hardiment » de ce mauvais pas, & ſauvez- » vous, vous & votre armée. Je » vous aſſure que les ennemis » expoſés à nos coups n'oſeront » faire aucun mouvement, à » moins qu'ils ne vouluſſent ſe » perdre. Pour nous, ce ſera » notre courage, ou le bonheur » du peuple Romain, qui nous » tirera d'affaire. «

Après avoir reçu les complimens & les éloges du Conſul, il commença à marcher avec les troupes qu'il avoit demandées, à couvert des broſſailles ; & il ne fut apperçu des ennemis, que quand il fut arrivé au haut de la colline. Tandis que les Samnites étonnés tournent les yeux d'un côté & d'un autre, & font beaucoup de mouvement ſans nul effet, le Conſul eut le tems de gagner un poſte moins dangereux. Car pendant qu'ils balancent s'ils iroient attaquer P. Décius Mus déjà campé au-deſſus de leurs têtes, ou s'ils pourſuivront le Conſul, en traverſant le même vallon où ils l'avoient tenu enfermé quelques heures auparavant, ils perdirent l'occaſion d'exécuter ou l'un ou l'autre de ces projets. Mais, outre qu'ils étoient plus irrités contre P. Décius Mus & ſa troupe, qui leur avoient arraché des mains une victoire aſſurée, leur petit nombre & la proximité du lieu les déterminerent à les attaquer plutôt que le Conſul & ſon armée. Ainſi, tantôt ils veulent entourer la colline de gens armés, pour ôter à P. Décius Mus la liberté d'aller rejoindre le Conſul, tantôt lui ouvrir un paſſage, pour l'opprimer quand il ſeroit deſcendu dans la plaine. La nuit les ſurprit dans cette incertitude. P. Décius Mus avoit d'abord eſpéré qu'il les combattroit à ſon avantage,

lorſqu'ils viendroient pour le chaſſer de deſſus cette hauteur ; mais, enſuite il fut fort ſurpris, quand il vit qu'ils ne prenoient ni ce parti, ni au moins celui de l'entourer d'un foſſé & d'une paliſſade, ſi la difficulté du lieu les empêchoit de tenter le combat. Alors ayant appellé les centurions : » Voyez, » leur dit-il, l'ignorance & la lâ- » cheté de nos ennemis. Com- » ment ont-ils pu vaincre les Si- » diciniens & les Campaniens ? » Leurs étendards flottent çà & » là, & tantôt ils s'étendent, » tantôt ils ſe reſſerrent, & ce- » pendant perſonne ne met la » main à l'œuvre pour tirer les » lignes dont ils devroient déjà » nous avoir enfermés. Ce ſeroit » bien imiter leur indolence que » de reſter ici plus long-tems, » pendant qu'il nous eſt permis » d'en ſortir. Venez donc avec » moi ; & pendant que le jour » nous éclaire encore, allons dé- » couvrir les chemins qui ſont » gardés, & les iſſues par où » nous pourrons nous échapper. « Il examina le tout, vêtu de l'habit d'un ſimple ſoldat, auſſi bien que les capitaines qui l'accompagnoient, afin que les Samnites ne s'apperçuſſent pas que c'étoit le commandant des Romains qui venoit les reconnoître.

Enſuite, après avoir poſé les ſentinelles, il fit ordonner à tous les autres de le venir trouver tout armés, ſans faire aucun bruit, au commencement de la ſeconde veille de la nuit. Dès qu'ils ſe furent aſſemblés ſuivant ſes ordres : » Soldats, leur dit-il, gardez tou- » jours ce même ſilence en m'é- » coutant ; & quand je vous aurai » fait connoître ma penſée, que » ceux qui l'approuveront, ſans » témoigner leur conſentement » par aucun cri, ſe contentent de » paſſer à ma droite ; les autres » reſteront à leur place ; & je me » conformerai à l'intention du plus » grand nombre. Apprenez main- » tenant ce qui m'eſt venu dans » l'eſprit. Ce n'eſt ni la fuite qui » nous a conduits ici, ni le défaut » de courage qui nous a laiſſés » dans ce poſte où l'ennemi nous » tient environnés. C'eſt par vo- » tre valeur que vous vous en » êtes emparés, c'eſt par votre » valeur que vous devez vous en » tirer. En le gagnant vous avez » conſervé l'armée du peuple Ro- » main ; en l'abandonnant, vous » vous conſerverez vous-mêmes. » Un ſi petit nombre de braves, » après avoir ſauvé tant de lé- » gions par leur intrépidité, n'ont » pas beſoin du ſecours d'autrui » pour ſe ſauver eux-mêmes. » Nous avons à faire à des enne- » mis qui, par leur négligence, » perdirent hier l'occaſion qu'ils » avoient de détruire toute notre » armée, qui ont été aſſez aveu- » gles pour ne voir cette hau- » teur qui les commandoit, que » quand nous en avons été les » maîtres ; enfin, qui, étant en » ſi grand nombre, n'ont ſongé » ni à empêcher une poignée de » gens d'y monter, ni à nous y » aſſiéger, en nous enfermant » par de bons retranchemens, » comme ils en ont eu le tems. » Après les avoir ainſi trompés

» en plein jour, & dans le tems
» qu'ils étoient bien éveillés, vous
» pouvez les tromper encore plus
» aiſément de nuit & pendant leur
» ſommeil. Que dis-je, vous le
» pouvez? Vous ne ſçauriez vous
» en diſpenſer. C'eſt moins un
» conſeil que je vous donne,
» qu'une néceſſité que je vous dé-
» clare dans la ſituation où nous
» ſommes; la queſtion n'eſt pas
» de ſçavoir ſi nous reſterons ici,
» ou ſi nous en ſortirons. La for-
» tune n'a laiſſé en notre pouvoir
» que notre courage & nos armes;
» & il nous faut ici mourir de
» faim & de ſoif, ſi nous crai-
» gnons celles des Samnites, plus
» qu'il ne convient à des gens de
» cœur & à des Romains. Nous
» ne pouvons donc nous ſauver
» qu'en nous ouvrant un paſſage
» au milieu des ennemis; & c'eſt
» ce qu'il faut exécuter ou de jour
» ou de nuit. Quel tems choiſi-
» rons-nous? C'eſt encore ſur
» quoi il y a moins à délibérer;
» car, ſi nous attendons le jour,
» qui nous aſſurera que les Sam-
» nites ne nous enfermeront pas
» de lignes & de foſſés? Au lieu
» qu'à préſent ils ne nous envi-
» ronnent que de leurs corps
» épars de tous côtés. Si c'eſt la
» nuit que nous devons nous
» échapper, comme on n'en peut
» douter, l'heure où je vous par-
» le eſt celle qui nous convient le
» mieux. Vous vous êtes aſſem-
» blés au ſignal de la ſeconde veil-
» le; c'eſt le tems où tous les mor-
» tels ſont enſevelis dans le plus
» profond ſommeil. Pendant qu'ils
» dorment, ou vous paſſerez en
» ſilence, ſans qu'ils vous apper-
» çoivent, ou par les cris que
» vous jetterez, vous répandrez
» la terreur parmi eux. Je vous
» ſervirai de chef & de guide,
» comme j'ai déjà fait, en ſuivant
» la même fortune qui nous a
» conduit ici. Paſſez à ma droite,
» tous tant que vous êtes qui
» trouvez ce conſeil ſalutaire. «

Tous ſe rangerent de ce côté-là, & ſuivirent P. Décius Mus par les intervalles que les Samnites avoient laiſſés entre les corps-de-garde. Ils avoient déjà traverſé la moitié du camp, lorſqu'un ſoldat, en ſautant par-deſſus les corps des ſentinelles, qui eux-mêmes étoient endormis, heurta contre le bouclier d'un d'entr'eux, & fit un grand bruit qui le réveilla. Celui-ci pouſſa ſon voiſin, & tous deux appellerent tous les autres, ne ſçachant ſi c'étoient leurs camarades ou les ennemis qui avoient cauſé cette alarme; ſi c'étoit P. Décius Mus qui ſe ſauvoit avec les ſiens, où le Conſul qui ſe fût rendu maître de leur camp. Mais, P. Décius Mus ordonna aux ſiens, voyant qu'ils étoient découverts, de pouſſer de grands cris; & par-là il effraya tellement les Samnites, à peine réveillés, qu'ils n'oſerent ni prendre leur armes aſſez promptement, ni s'oppoſer au paſſage des Romains, ni au moins les pourſuivre dans leur retraite. Tandis qu'ils s'agitent & ſe tremouſſent en vain, P. Décius Mus & ſes ſoldats ayant égorgé les ſentinelles qui ſe trouverent ſur leur route, arriverent ſains & ſaufs à quelque diſtance du camp

du Conſul, long-tems avant qu'il fût jour. Comme ils n'avoient plus rien à craindre de la part des Samnites: » Soldats, dit alors » P. Décius Mus, vous avez fait » une action qui rendra votre » nom immortel. Mais, un retour » ſi glorieux ne doit pas être caché » dans les ténebres de la nuit; » vous méritez bien que le ſoleil » vous éclaire quand vous ren- » trerez dans le camp. Ainſi, at- » tendons ici le jour en repos. « Ils approuverent tous ſon conſeil; & dès que l'aurore parut, P. Décius Mus fit avertir le Conſul de ſon arrivée. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute l'armée, & ſur le champ les ſoldats courent avec autant de joie que d'empreſſement, au-devant de leurs camarades, qui s'étoient expoſés pour les ſauver à un danger qui paroiſſoit inévitable. Ils les félicitent de leur heureux retour, les comblent de louanges les appellant leurs libérateurs; ſur-tout ils élèvent P. Décius Mus juſqu'au ciel, & rendent mille actions de graces aux Dieux qui ont favoriſé un deſſein ſi généreux. Tant d'honneurs tinrent lieu à P. Décius Mus d'un véritable triomphe. Il traverſa tout le camp entouré des ſoldats qui l'avoient accompagné, attirant ſur lui les regards de toute l'armée, qui ne lui témoignoit pas moins d'eſtime & de reſpect qu'au Conſul même.

Lorſqu'il fut arrivé à la tente d'A. Cornélius Coſſus, ce Général fit aſſembler les troupes par le ſon de la trompette, & il commençoit à donner à P. Décius Mus les louanges qu'il avoit méritées, lorſque ce Tribun l'interrompit, & le priant de différer l'aſſemblée à un autre tems, lui fit entendre qu'il falloit ſurſeoir à toute autre affaire, & profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit d'attaquer les ennemis avec avantage, pendant qu'ils n'étoient pas encore bien remis de la terreur de la nuit précédente, & qu'ils étoient diſperſés par pelotons autour de la colline; qu'il croyoit même que quelques-uns envoyés pour le pourſuivre, erroient dans le défilé. Suivant cet avis, le Conſul fit prendre les armes aux légions, les fit ſortir du camp; & connoiſſant alors le défilé mieux qu'auparavant, au moyen de l'examen qu'il en avoit fait faire par ſes eſpions, il les conduiſit aux ennemis par la route la plus large. Les Samnites, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à ſe voir attaquer ſi bruſquement par les Romains, étoient épars de différens côtés, la plûpart ſans armes. Ainſi, n'ayant eu le tems, ni de ſe raſſembler, ni de ſe mettre en défenſe, ni de rentrer en bon ordre dans leurs retranchemens, ils s'y jetterent avec beaucoup de déſordre & de confuſion. Les Romains les y ſuivirent, & le trouvant ſans défenſe, n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres. Ceux qui avoient été poſtés autour de la colline, s'enfuirent aux premiers cris qu'ils entendirent, ſans avoir ſeulement vu l'ennemi. Ceux que la crainte avoit obligés de ſe précipiter dans le camp au nombre de trente mille, furent tués depuis le pre-

mier jusqu'au dernier. Leur camp fut pillé par les vainqueurs.

Après une expédition si glorieuse, le Consul rassembla l'armée, recommença l'éloge de P. Décius Mus, que cet officier avoit interrompu lui-même, avoua qu'on ne pouvoit assez récompenser le service qu'il avoit rendu à la république, & auquel il venoit de mettre le comble dans la dernière action; & entr'autres dons militaires, il lui fit présent d'une couronne d'or & de cent bœufs, sans en compter un d'une beauté singulière, & qui se faisoit remarquer par son embonpoint & par l'éclat de sa blancheur, & de ses cornes dorées. Il accorda aux soldats qui avoient suivi P. Décius Mus sur la colline, une double portion de pain pour toujours, & pour le présent un bœuf & deux habits à chacun d'eux. Les légions, après avoir applaudi à cette libéralité du Consul, y ajoûterent une couronne obsidionale de gazon, qu'elles mirent sur la tête de P. Décius Mus; & ceux qu'il avoit menés à cette expédition, lui en donnerent une autre de même espèce & de même distinction. P. Décius Mus ne se réserva que l'honneur de ces récompenses, immola au dieu Mars le bœuf aux cornes dorées, & abandonna les cent autres à ses soldats, à qui les légions donnerent aussi par reconnoissance une partie de la farine & du vin qu'on leur distribuoit pour leur subsistance. Le tout fut exécuté avec la satisfaction & les applaudissemens de tous les soldats.

P. Décius Mus fut nommé consul avec T. Manlius Torquatus, l'an 337 avant J. C. La guerre ayant été déclarée aux Latins, nos deux Consuls se mirent en marche à la tête de leurs armées, & vinrent camper auprès de Capoue, où les troupes des ennemis s'étoient déjà assemblées. Là, dit-on, ils eurent l'un & l'autre la même vision pendant la nuit. Il leur sembla voir la figure & entendre la voix d'un homme, dont la taille étoit au-dessus de l'humaine, & qui les assuroit que des deux partis, l'un perdroit son chef, & l'autre ses légions; que c'étoient-là les victimes que les dieux Manes & la Terre se destinoient; que la victoire se déclareroit en faveur de l'armée dont le Général leur auroit dévoué les légions ennemies & sa personne. Les Consuls, après s'être communiqué ces apparitions nocturnes, crurent que pour détourner la colère du ciel, il étoit à propos qu'on immolât des victimes; & que si leurs entrailles leur faisoient voir les mêmes objets qu'ils avoient vus en songe, l'un des deux se sacrifiât pour sa patrie. Les réponses des Haruspices s'étant trouvées conformes aux sentimens de religion qui étoient déjà fortement gravés dans leurs ames, ils assemblerent les lieutenans & les tribuns; & leur ayant exposé la volonté des dieux, ils convinrent que pour empêcher la consternation que pourroit causer dans l'armée la mort volontaire de l'un des Généraux, celui dont les troupes commenceroient à plier ou à lâcher pied, prendroit, sans balancer, le parti de se dévouer

pour le ſalut du peuple Romain.

Avant que de ranger leurs troupes en bataille, les deux Conſuls offrirent un ſacrifice. L'Haruſpice fit remarquer à P. Décius Mus que la tête du foie manquoit dans la partie qui le regardoit; il ajoûta qu'à ce défaut près, la victime étoit agréable aux dieux; mais que les entrailles de celle qu'avoit immolée Tit. Manlius Torquatus n'avoient rien que de favorable. *Je ſuis content*, répondit P. Décius Mus, *puiſque les dieux ſont propices à mon collegue*. Et auſſitôt ayant rangé leurs troupes en bataille, ils marcherent contre les ennemis. T. Manlius Torquatus commandoit la droite, & P. Décius Mus la gauche. D'abord on combattit de part & d'autre avec une ardeur & des forces égales. Mais enſuite les haſtats Romains ne pouvant réſiſter à ceux des Latins qui les preſſoient vivement, ſe retirerent par les intervalles qu'avoient laiſſés entr'eux les manipules des Princes. Comme ce mouvement cauſoit quelque déſordre dans la bataille des Romains, P. Décius Mus appellant à haute voix Valérius : *Nous avons beſoin*, lui dit-il, *du ſecours du ciel. Çà donc, Pontife du peuple Romain, enſeignez-moi de quelle formule je dois me ſervir en me dévouant pour les légions.* Alors, le Pontife lui ordonna de prendre la robe prétexte, de ſe couvrir la tête, de lever ſa main par-deſſus cette robe juſqu'à ſon menton, & de prononcer ces mots : *Janus, Jupiter, Mars, Quirinus, Bellone, Lares, dieux des anciens Sabins, dieux de la Patrie, dieux qui diſpoſez de notre ſort & de celui des ennemis, dieux des Enfers, je vous prie & vous conjure d'accorder, comme je me promets que vous le faites, au peuple Romain la victoire, & de détourner contre ſes ennemis la crainte, la terreur & la mort, en vertu des paroles que je vais prononcer : Je dévoue aux dieux Manes & à la Terre, ma perſonne, avec les légions & les troupes auxiliaires des ennemis, pour le ſalut de la République des Romains, de leurs armées, de leurs légions, & de tous ceux qui leur donnent du ſecours.* Après cette priere, il ordonna à ſes licteurs d'aller promptement trouver T. Manlius Torquatus, & de lui dire que ſon collegue venoit de ſe dévouer pour le ſalut de l'armée. Pour lui, revêtu, comme il étoit, des ornemens qui convenoient à une ſi triſte cérémonie, il ſaute tout armé ſur ſon cheval, & le pouſſe au milieu des ennemis. Il parut aux deux armées d'une figure & d'une majeſté qui ne tenoient rien de l'homme; & comme s'il fût deſcendu du ciel pour faire paſſer la terreur & la conſternation de l'armée Romaine dans celle des Latins, il jetta d'abord dans leurs premiers rangs un déſordre qui ſe communiqua en un moment à tout le reſte de leur bataille. Ce qui prouva évidemment ſa miſſion, dit Tite-Live, c'eſt que par-tout où il paſſa à cheval, les bataillons des Latins ſe renverſoient les uns ſur les autres, comme s'ils euſſent été frappés de la foudre; & dès

qu'il fut lui-même tombé, percé de coups, leurs cohortes s'abandonnant à la frayeur qui les emportoit, prirent ouvertement la fuite.

La nuit qui survint, empêcha qu'on ne trouvât ce jour-là le corps de P. Décius Mus. Le lendemain, il fut rencontré percé de traits parmi un grand monceau de cadavres ennemis. Son collegue lui fit rendre les derniers honneurs, avec toute la pompe que méritoit une mort si mémorable & si glorieuse.

Le courage de se dévouer à la mort pour le salut de la Patrie, devint, ce semble, une vertu domestique & héréditaire à la famille des Décius. Le pere en donne ici l'exemple, dans la guerre contre les Latins. Son fils, dans celle contre les Étrusques, se piqua de marcher sur ses traces, & se dévoua comme lui. Son petit-fils, au tapport de Cicéron, dans un combat contre Pyrrhus, renouvella en sa personne cette gloire attachée à sa famille. Il est vrai que ce troisième dévouement est une chose incertaine, comme nous l'observerons ci-après.

Les Romains superstitieux à l'excès, attribuoient l'heureux succès dont ces dévouemens étoient toujours suivis, à une protection des dieux visiblement miraculeuse. Cotta, dans Cicéron, moins crédule, n'y trouvoit rien que de naturel. C'étoit, dit-il, un stratagême de la part de ces grands Hommes, qui aimoient assez leur Patrie pour lui faire le sacrifice de leur vie. Ils étoient persuadés que des soldats, voyant leur Général se jetter tête baissée au milieu des ennemis, & dans le plus fort de la mêlée, ne manqueroient pas de l'y suivre, & que bravant à son exemple la mort, ils porteroient par-tout la terreur & l'épouvante. Voilà tout le miracle.

DÉCIUS [P.] MUS, *P. Decius Mus*, (*a*) fils du précédent, fut créé Consul pour la première fois avec M. Valérius l'an de Rome 442, & 310 avant J. C. Une maladie dangereuse l'empêcha de sortir de la ville; mais, par le conseil du Sénat, il nomma un dictateur qui fut C. Junius Bubulcus, que l'on envoya contre les Étrusques. Deux ans après, il servit contre les Samnites en qualité d'officier subalterne; mais, il n'en montra pas moins de courage, & contribua beaucoup à la défaite des ennemis.

L'année suivante, il fut de nouveau créé Consul, & eut pour collegue Q. Fabius Maximus. Le sort lui donna l'Étrurie pour département. Il força les Tarquiniens de fournir des vivres à son armée, & de lui demander une treve de quarante ans. Il prit de force quelques forts sur les Volsiniens, en rasa quelques autres, de peur qu'ils ne servissent de retraite aux ennemis; & en faisant éprouver par-tout à la ronde, la

(*a*) Tit. Liv. L. IX. c. 28, 29, 40 *& seq.* L. X. c. 7. *& seq.* Cicer. Tuscul Quæst. L. I. c. 89. L. II. c. 59. Natur. Deor. L. III. c. 15. Offic. L. III. c. 16. de Senect. c. 75. Roll. Hist. Rom. T. I. pag. 283, 299. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 267, 268, 272, 273.

force de ſes armes, il jetta tant de terreur dans les eſprits, que tous les peuples de l'Étrurie prirent le parti de demander au Conſul l'alliance & l'amitié des Romains. Il ne voulut point faire avec eux le traité qu'ils déſiroient ; mais, il leur accorda une treve d'un an, à condition qu'ils paieroient à ſes troupes la ſolde de cette année, & fourniroient deux tuniques à chacun de ſes ſoldats. Il commençoit à compter ſur la tranquillité de l'Étrurie, lorſque les Ombres, qui n'avoient ſouffert des malheurs de la guerre que ce que leur en avoit fait ſentir le paſſage de l'armée Romaine, ſe ſoulevèrent lorſqu'il s'y attendoit le moins. Ils mirent ſur pied toute leur jeuneſſe, & ayant engagé la plus grande partie des Étruſques dans leur révolte, ils compoſerent du tout une ſi grande armée, que laiſſant P. Décius Mus derrière eux dans l'Étrurie, vantant leurs forces, & mépriſant celles des Romains, ils déclarerent hautement qu'ils alloient attaquer les murailles de Rome même. P. Décius Mus informé de leur intention, ſortit de l'Étrurie, & marcha vers Rome à grandes journées. Il n'eut pourtant pas la gloire de repouſſer l'ennemi. Elle étoit réſervée à ſon collegue Q. Fabius Maximus; il étoit actuellement dans le Samnium ; & en étant revenu en toute diligence, il ſurprend les Ombres, & les défait entièrement.

L'an 304 avant J. C., P. Décius Mus fut nommé maître de la cavalerie ſous le dictateur P. Cornélius, & l'année ſuivante, cenſeur avec Q. Fabius Maximus. Trois ans après, on propoſa une loi qui communiquoit le ſacerdoce au peuple. P. Décius Mus appuya cette loi, en faveur de laquelle il parla avec chaleur. Repréſentant l'image & l'attitude de ſon pere, lorſque revêtu de l'habillement le plus Auguſte, ayant les pieds ſur un javelot, il ſe dévouoit pour le peuple & pour les légions, il demandoit : » Si l'on croyoit que » ſon pere eût paru pour lors aux » dieux immortels moins pur & » moins agréable à leurs yeux, » que ne l'auroit été T. Manlius » Torquatus ſon collegue ? Et ſi » l'on n'auroit pas pu choiſir pour » prêtre celui qui venoit de s'offrir » lui-même en ſacrifice aux dieux, » au nom & pour le ſalut de la » République ? Avoit-on lieu de » ſe repentir des vœux que tant » de conſuls, tant de dictateurs » Plébéïens, en partant pour l'armée, ou dans le combat même, avoient fait pour la République, & que les dieux » avoient exaucés ? Depuis qu'on » avoit confié les armes Romaines aux Plébéïens, & qu'elles » avoient combattu ſous leurs » auſpices, comptoit-on moins » de triomphes parmi eux que » parmi la nobleſſe ? Pourquoi » donc, partageant avec les Patriciens la préture, le conſulat, » la dictature, la cenſure, les » triomphes, ne partageroient-ils » pas avec eux les dignités d'augure & de pontife ? Qu'où le » mérite étoit égal, les honneurs » devoient l'être auſſi. En un mot, » ajoûta-t-il, il me ſemble [je

» prie les dieux de prendre en » bonne part ce que je vais dire] » qu'après toutes les marques de » distinction dont nous a décorés » le peuple Romain, nous som- » mes en état de ne pas moins » honorer le sacerdoce, que nous- » mêmes en serons honorés ; & si » nous le désirons avec tant d'ar- » deur, c'est moins par ambition » & en vue de nous relever, que » par un motif de religion & pour » l'honneur des dieux mêmes. « Il n'est pas étonnant d'entendre parler ainsi ce Romain. Tout ce que les Payens entendoient dire de leurs dieux, ne devoit pas leur inspirer un grand respect pour de telles divinités.

Le peuple demandoit qu'on appellât les tribus aux suffrages, & la décision n'en étoit pas douteuse. Cependant, elle fut différée par l'opposition de quelques tribuns. Le lendemain, les opposans se réunirent à leurs collegues, & la loi fut acceptée d'un commun consentement. On créa quatre Pontifes, à la tête desquels étoit P. Décius Mus, qui avoit si bien plaidé pour la loi.

Trois ans après, il fut créé Consul pour la troisième fois, & on lui donna pour collegue Q. Fabius Maximus. Ils marcherent l'un & l'autre contre les Samnites. Pendant que Q. Fabius Maximus leur faisoit la guerre avec avantage, P. Décius Mus combattoit contre les Apuliens leurs alliés. Après leur avoir tué deux mille hommes, méprisant ceux qui lui étoient échappés, il conduisit les légions dans le Samnium, où les deux armées consulaires, prenant leur route chacune de leur côté, désolerent, pendant cinq mois entiers, tout le païs, & n'en firent qu'une vaste solitude. On compta dans le Samnium jusqu'à quarante-cinq campemens du consul P. Décius Mus, & quatre-vingt-six de son collegue. On n'en jugeoit pas seulement par les lignes qu'ils avoient tirées, ou les fossés qu'ils avoient creusés, dont on trouvoit encore les vestiges, mais par le ravage des terres & l'incendie des maisons d'alentour, monumens plus remarquables, comme plus dignes de compassion. Cependant, Q. Fabius Maximus fut rappellé à Rome pour tenir les assemblées où l'on devoit nommer de nouveaux magistrats ; & P. Décius Mus resta dans le Samnium, qu'il ne cessa point de ravager l'année suivante en qualité de Proconsul, jusqu'à ce qu'enfin il obligea l'armée des Samnites, qu'il n'avoit jamais pu attirer au combat, d'abandonner son propre païs. Alors ayant assemblé ses légions : » Pour- » quoi perdons-nous ainsi le tems, » leur dit-il, à courir d'un village » à l'autre, au lieu d'attaquer les » villes des ennemis, restées sans » défense pat la désertion de leurs » troupes, qui se sont elles-mê- » mes exilées de leur patrie ? « Tout le monde étant de son avis, il attaqua successivement trois villes importantes, qu'il prit & livra au pillage.

L'an 295 avant J. C., P. Décius Mus, parvint au consulat pour la quatrième fois, & eut encore pour collegue Q. Fabius

Maximus. C'étoient, dit Tite-Live, deux perſonnages célebres, autant par l'union qu'ils avoient toujours conſervée entr'eux, que par leurs exploits guerriers, qui étoient en grand nombre & des plus glorieux. Et ſi leur concorde ſouffrit quelque altération au commencement de cette année, ce fut par une diſpute des deux ordres, plutôt que des deux Conſuls. Les Patriciens vouloient qu'on chargeât Q. Fabius Maximus de la guerre d'Étrurie, par préférence à P. Décius Mus; les Plébéïens conſeilloient au dernier de la tirer au ſort avec ſon collegue. L'affaire fut d'abord agitée dans le Sénat; mais, comme Q. Fabius Maximus y avoit plus de crédit que ſon adverſaire, elle fut portée de-là devant le peuple. Les deux Conſuls, plus exercés à bien faire qu'à bien dire, y plaiderent leur cauſe en guerriers, c'eſt-à-dire, en peu de mots. L'arrêt du peuple fut conforme à celui du Sénat. Q. Fabius Maximus partit donc pour l'Étrurie; mais, il en revint bientôt après pour conſulter le Sénat. Il lui demanda en même tems qu'il lui donnât un compagnon; & il témoigna qu'il déſiroit que ce fût ſon collegue même. P. Décius Mus ne s'y étant point refuſé, ils partirent enſemble pour aller chercher l'ennemi.

Les deux armées ſe trouverent bientôt en préſence, & on en vint aux mains. P. Décius Mus commandoit l'aîle gauche de l'armée Romaine; & comme ſon caractère auſſi-bien que ſon âge, le rendoit fier & impatient, il déploya dès le premier aſſaut tout le courage & toute la vigueur de ſes légions; & voyant qu'à ſon gré l'infanterie ne combattoit point avec aſſez d'ardeur, il fit avancer ſa cavalerie; & ſe mettant lui-même à la tête de cette brave jeuneſſe, il conjure les plus diſtingués de fondre avec lui ſur les ennemis, leur repréſentant qu'ils pouvoient procurer à l'aîle gauche la gloire d'avoir vaincu avant l'aîle droite, & à eux-mêmes celle d'avoir donné l'exemple aux légions. Deux fois ils firent plier la cavalerie des Gaulois. A la ſeconde charge, l'ayant pouſſée plus loin qu'à la première, ils combattoient déjà au-milieu de ſes eſcadrons, lorſqu'un nouveau genre de combat ralentit leur ardeur. Ces barbares parurent tout d'un coup ſur des chariots où ils étoient tous armés; & pouſſant leurs chevaux & leurs roues avec une rapidité extraordinaire, ils effrayerent les chevaux des Romains, qui n'étoient point accoûtumés à ce fracas. Ainſi, ces cavaliers, déjà victorieux, furent emportés par une terreur panique; & leur fuite précipitée, en renverſant hommes & chevaux, jetta auſſi le déſordre parmi les légions. Pluſieurs même de ceux qui étoient aux premiers rangs, furent écraſés par la courſe impétueuſe des chevaux & des chars; & la cavalerie Gauloiſe s'étant avancée, dès qu'elle vit les Romains en déſordre, ne leur donnoit pas le tems de ſe reconnoître ni de reſpirer. P. Dé-Mus avoit beau crier aux ſoldats: *Où courez-vous? Eſpérez-vous*

vous ſauver par la fuite ? Il fit des efforts inutiles pour arrêter les fuyards, & raſſembler ceux qui s'écartoient. Il ne fut pas poſſible, ni de retenir les uns, ni de faire revenir les autres. Alors invoquant ſon pere à haute voix : *Qui peut m'arrêter*, dit-il, *il eſt tems que je rempliſſe la deſtinée de ma famille ; c'eſt à nous qu'il appartient de ſauver la République aux dépens de nos vies. Je m'en vais de ce pas m'immoler à la Terre & aux dieux des enfers, & les légions des ennemis avec moi.* Après avoir ainſi parlé, il commanda au pontife M. Livius, à qui il avoit défendu, en allant au combat, de s'éloigner de ſa perſonne, de lui dire les paroles qu'il devoit prononcer en ſe dévouant, lui & les légions des ennemis, pour le ſalut du peuple Romain. Alors, en ſuivant les leçons de ce Pontife, il ſe dévoua dans les mêmes termes, & avec les mêmes habillemens dont ſon pere avoit uſé dans la guerre des Latins. Après avoir prononcé la priere ſolemnelle, il ajoûta qu'il faiſoit marcher devant lui la fuite & la terreur, le meurtre & le carnage, & toute la colère des dieux du Ciel & des Enfers ; qu'il alloit livrer aux furies infernales, les enſeignes & les armes des ennemis ; & en périſſant le premier, marquer la place où périroient après lui les Gaulois & les Samnites. Ayant prononcé ces exécrations contre ſa vie & celle des ennemis, il pouſſa ſon cheval au milieu des bataillons les plus ſerrés des Gaulois ; & ſe préſentant lui-même à la pointe de leurs dards, il trouva la mort qu'il y venoit chercher.

Dès ce moment, on eût dit que les dieux avoient pris ſur eux l'évènement de cette journée. Les Romains, au lieu d'être découragés, comme il arrive, par la mort de leur Général, ceſſerent en ce moment même de fuir, & recommencerent à combattre avec plus de valeur que jamais. Les ennemis, au contraire, ne tarderent pas à plier, & céderent enfin la victoire aux Romains.

Il ne paroîtra point étonnant à quiconque réfléchit tant ſoit peu, que l'imagination échauffée par le ſpectacle d'un Conſul qui ſe dévoue lui-même à la mort, par la vue des cérémonies lugubres & affreuſes employées dans le dévouement, par les terribles exécrations qu'un Prêtre revêtu des habits pontificaux prononce à haute voix contre les ennemis, en préſence de l'armée, enfin par le reſpect naturel à tous les hommes pour la religion & la divinité, faſſe une impreſſion extraordinaire ſur l'eſprit des ſoldats, & les change tout d'un coup en d'autres hommes.

Après le combat, Q. Fabius Maximus fit chercher le corps de ſon collegue, qui ne fut trouvé que le lendemain, ſous un tas de Gaulois qui avoient été tués autour de lui. Il fut rapporté dans le camp, où il fut honoré par les regrets & les larmes de tous les ſoldats. Enſuite, Q. Fabius Maximus remettant à un autre tems les affaires les plus preſſantes, célébra ſes funérailles avec toute la

magnificence poſſible, & lui donna lui-même tous les éloges qui étoient dûs à ſon courage & à ſon zele.

DÉCIUS [P.] MUS, *P. Decius Mus*, (*a*) fils du précédent, parvint au conſulat l'an de Rome 473, & avant J. C. 279, & eut pour collegue P. Sulpicius Saverrio.

Pyrrhus, roi d'Épire, dès le commencement du printems de cette année, s'étoit mis en campagne, & étoit venu en Apulie, où il avoit déjà pris quelques villes. Les nouveaux Conſuls y arriverent bientôt après avec deux armées conſulaires, & s'arrêterent à Aſculum près de l'ennemi. Tout annonçoit une prochaine bataille, & l'on s'y préparoit de part & d'autre. Les armées n'étoient ſéparées que par une rivière. Le bruit s'étoit répandu que le conſul P. Décius Mus devoit, à l'exemple de ſon pere & de ſon grand-pere, ſe dévouer pour ſa patrie; ce qui avoit effrayé l'armée de Pyrrhus. Il raſſura ſes ſoldats, & leur dit que ce n'étoit point en ſe dévouant, mais en combattant courageuſement, qu'on remportoit la victoire. Et pour leur ôter tout ſujet de crainte, après les avoir inſtruits de la manière dont le Conſul ſeroit revêtu, ſuppoſé qu'il ſe dévouât, il les avertit de ne point lancer contre lui de traits, mais de le prendre vivant. Zonaras ajoûte que Pyrrhus fit dire à P. Décius Mus, qu'il ne s'aviſât pas de ſe dévouer; qu'il pourroit s'en trouver mal.

Les Conſuls, pour être en état de donner la bataille, firent demander à Pyrrhus s'il vouloit paſſer la rivière, ou les attendre de ſon côté. Il choiſit le dernier parti. Les deux armées étoient égales & pour le nombre & pour le courage; elles étoient compoſées chacune de quarante mille hommes. Le combat ſe donna, & fut très-opiniâtre. Les Romains ſoutinrent avec beaucoup de courage la phalange de Pyrrhus, qui étoit la partie de ſon armée la plus terrible. Les éléphans, qui n'étoient plus nouveaux pour eux, les incommoderent moins. De part & d'autre, l'ardeur & la fermeté furent grandes. Les deux armées combattirent long-tems ſans avantage décidé, & elles ne ſe ſéparerent qu'après que la nuit fut venue, que Pyrrhus eut été bleſſé au bras d'une javeline, & que ſon bagage eut été pillé par les Apuliens. On ne peut rien dire de certain ſur le ſuccès, tant les Auteurs varient ſur ce ſujet. Le ſentiment le plus vraiſemblable eſt que la perte fut grande de part & d'autre, & à peu près égale. On ne ſçait point ſi P. Décius Mus ſe dévoua, ou non. Cicéron, en plus d'un endroit, affirme le fait. La perte des livres de Tite-Live, où les matières dont nous parlons, étoient traitées au long, cauſe ici une grande obſcurité.

DÉCIUS [M.], *M. Decius*, (*b*)

(*a*) Cicer. Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 89. Roll. Hiſt. Rom. T. II. p. 418, 419.

(*b*) Tit. Liv. L. IX. c. 30.

Tribun du peuple l'an de Rome 443, & avant J. C. 309. Il fit recevoir une loi qui donnoit au peuple le choix des Duumvirs qui ſeroient chargés de l'équipage de la flotte & du radoubement des vaiſſeaux.

DÉCIUS JUBELLIUS, *Decius Jubellius*, (*a*) Tribun légionnaire. L'an 281 avant J. C. il eut ordre de conduire à Rhege quatre mille hommes, tirés des colonies que les Romains avoient envoyées dans la Campanie. Cette garniſon prit bientôt les mœurs des habitans, qui étoient plongés dans les plaiſirs & les délices, comme toutes les autres villes de cette contrée. Elle ſongea auſſi à prendre leur place, & à s'emparer de leur ville & de tous leurs biens; deſſein cruel, que ces perfides exécuterent d'une manière encore plus barbare, en égorgeant tous les citoyens, dont ils avoient invité les principaux à des feſtins, & obligeant enſuite les femmes & les filles d'épouſer les meurtriers de leurs maris ou de leurs peres. Un attentat ſi criant ne demeura pas impuni. Les Romains en tirerent une ſévère vengeance, dès qu'ils furent déchargés du ſoin des guerres importantes qu'ils avoient alors ſur les bras.

Pour Décius Jubellius, il fut puni d'une façon particulière. Chaſſé de Rhege par ceux-mêmes qui avoient été ſes complices, il ſe réfugia à Meſſine, où il ne jouit pas long-tems en paix du bon accueil qu'on lui fit. Il fut affligé d'un mal d'yeux aſſez douloureux. Il y avoit dans la ville un célebre médecin, qui s'y étoit établi depuis un grand nombre d'années. On avoit ignoré, ou plutôt oublié, qu'il étoit de Rhege; car certainement ſi Décius Jubellius en eût eu le plus léger ſoupçon, il ne ſe ſeroit pas mis entre ſes mains. Il le fit donc venir. Le médecin, ravi de trouver une ſi belle occaſion de venger ſa patrie, lui dit qu'il avoit un remede, dont le ſuccès étoit prompt & infaillible, mais qui étoit fort violent, & qui demandoit de la patience. L'eſpérance de guérir fit que le malade conſentit à tout. Le médecin applique donc ſur ſes yeux ſon médicament, où il avoit fait entrer du ſuc de Cantharides, qui eſt extrêmement acre & corroſif, & lui recommande ſur-tout de ne point lever cet appareil qu'il ne ſoit revenu; & il ſe retire auſſitôt de Meſſine. Le malade ſentit bientôt de vives & cruelles douleurs, comme s'il eût eu dans les yeux des charbons ardens, qui le brûloient, le déchiroient, & lui faiſoient ſouffrir des tourmens indicibles. Après avoir long-tems attendu le retour du médecin, il arracha lui-même le funeſte appareil, dont l'effet fut de lui faire perdre entièrement la vue, & de lui laiſſer, pour le reſte de ſa vie, d'inſupportables douleurs.

DÉCIUS MAGIUS, *Decius Magius*, (*b*) l'un des plus conſi-

(*a*) Tit. Liv. L. XII. Epitom. Diod. Sicul. L. XXII. Excerpt. Roll. Hiſt. Rom. T. II. p. 396, 440. *& ſuiv.*

(*b*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 7. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. III. p. 265. *& ſuiv.*

dérables habitans de Capoue, vivoit pendant la ſeconde guerre Punique. Il s'oppoſa de toutes ſes forces à l'ambaſſade que ſes concitoyens envoyerent à Annibal l'an 216 avant J. C., pour faire alliance avec lui, auſſi-bien qu'à l'acte d'inhumanité qu'ils commirent dans le même tems à l'égard de la République Romaine, en faiſant mourir tous les Romains qui ſe trouverent chez eux. Tite-Live dit de Décius Magius, que c'étoit un homme à qui il ne manquoit, pour avoir la ſouveraine autorité dans ſa patrie, que d'avoir affaire à des citoyens ſenſés.

Lorſqu'il vit qu'Annibal envoyoit une garniſon dans Capoue, il leur repréſenta, avec toute l'éloquence poſſible, la domination orgueilleuſe de Pyrrhus, & la ſervitude indigne des Tarentins, pour les détourner d'un deſſein ſi pernicieux; & quand, malgré ſes remontrances, la garniſon Carthaginoiſe eut été reçue, il ne ſe rebuta point encore. Il les exhorta fortement, ou à la chaſſer de leur ville, ou, s'ils vouloient, par une action glorieuſe & mémorable, expier le crime qu'ils avoient commis, en trahiſſant ſi indignement les plus anciens de leurs alliés, avec qui ils étoient unis par tant de mariages contractés entre les deux nations; à égorger les ſoldats d'Annibal, & à rentrer dans l'amitié des Romains. Comme Décius Magius ne s'étoit point caché en parlant ainſi, Annibal en fut bientôt informé. Il lui envoya ſur le champ ordonner de le venir trouver hors de la ville. Décius Magius répondit fièrement, qu'il n'iroit pas, & qu'Annibal n'avoit aucun droit ſur les habitans de Capoue. Alors, ce Général, tranſporté de colère, ordonna qu'on le chargeât de chaînes, & qu'on le traînât de force juſque dans ſon camp. Mais, après quelques momens de réflexion, craignant qu'un traitement ſi violent n'aigrît les eſprits des citoyens, & n'excitât quelque tumulte dans Capoue, il envoya un courrier au préteur des Campaniens, pour l'avertir que le lendemain il ſe rendroit lui-même à Capoue; & il s'y rendit en effet.

Après avoir fait des promeſſes magnifiques aux Campaniens, il leur dit qu'il y avoit parmi eux un homme [c'étoit Décius Magius] qui ne devoit avoir aucune part à l'amitié des Carthaginois, ni être compris dans le traité qu'on venoit de faire avec eux; qu'il ne méritoit pas même le nom de Campanien, puiſqu'il étoit ſeul oppoſé au ſentiment de ſes compatriotes; qu'il demandoit qu'on le lui livrât, & qu'en ſa préſence, le Sénat, après avoir pris connoiſſance de ſon crime, donnât un arrêt de condamnation contre lui. Il ne s'en trouva pas un ſeul qui oſât répliquer, quoique la plûpart ſentiſſent bien que Décius Magius ne méritoit pas un traitement ſi indigne, & qu'Annibal, dès le commencement, donnoit une furieuſe atteinte à leur liberté. Le premier Magiſtrat ſortit auſſitôt de la ſalle; & s'étant placé ſur ſon tribunal, il fit amener Décius Magius devant lui, & lui ordonna

de ſe défendre. Mais, ce citoyen, ſans rien rabattre de ſa fierté, ſoutint hardiment que le traité qu'on avoit fait, ne donnoit aucun droit ſur lui à Annibal. Là-deſſus, il fut chargé de chaînes, & conduit par un licteur dans le camp des Carthaginois, hors de la ville. Tant qu'il marcha la tête découverte, il ne ceſſa de haranguer le peuple, qui le ſuivoit en foule. » Voilà, diſoit-il, Campaniens, » la liberté dont on vous a flattés, » & ſur laquelle vous avez compté. En plein jour, au milieu de » la place publique, & ſous les » yeux de tous tant que vous » êtes, on charge de chaînes & » on mene à la mort un de vos » plus conſidérables citoyens. En » uſeroit-on autrement ſi Capoue » avoit été priſe d'aſſaut ? Allez » au-devant d'Annibal, ornez » vos mains & votre ville pour » le mieux recevoir. Célébrez, » comme une fête ſolemnelle, le » jour de ſon entrée, & du triomphe qu'il remporte ſur votre » compatriote. « Comme on vit que le peuple commençoit à s'émouvoir, on lui couvrit la tête, & on l'entraîna, au plus vîte, hors des portes de la ville, & juſque dans le camp des Carthaginois. On le mit auſſitôt ſur un vaiſſeau, qui avoit ordre de le mener à Carthage.

Mais, ce vaiſſeau fut pouſſé par la tempête juſqu'à Cyrene, qui étoit alors ſous la domination des rois d'Égypte. Décius Magius ne fut pas plutôt entré dans cette ville, qu'il alla embraſſer la ſtatue de Ptolémée. Ceux qui étoient chargés de lui, l'ayant conduit de-là à Alexandrie, & préſenté à Ptolémée lui même ; ce Prince n'eut pas plutôt appris qu'Annibal, contre la foi du traité, l'avoit fait charger de chaînes, qu'il le fit mettre en liberté, avec permiſſion de retourner à Rome ou à Capoue, s'il l'aimoit mieux. Décius Magius lui répondit qu'il ne ſeroit pas en ſûreté à Capoue ; qu'il ſe retireroit volontiers à Rome, ſi ce n'étoit que les Romains étant actuellement en guerre avec les Campaniens, il y ſeroit regardé comme un déſerteur, plutôt que comme un hôte ; qu'il n'y avoit point de païs dans l'univers, où il aimât mieux paſſer le reſte de ſes jours, que dans les États d'un Prince à qui il étoit redevable de la vie & de la liberté.

DÉCIUS [P.], *P. Decius*, (*a*) fut envoyé d'Illyrie avec C. Licinius Nerva, l'an 168 avant J. C., pour annoncer au Sénat la défaite des Illyriens, la priſe de Gentius, & la réduction de tout ſon royaume ſous la puiſſance du peuple Romain.

DÉCIUS [CN.], *Cn. Decius*, (*b*) Samnite, dont parle Cicéron, dans ſon oraiſon pour A. Cluentius.

DÉCIUS [P.], *P. Decius*, (*c*) de l'illuſtre famille des Décius. Cicéron, qui fait mention de ce P. Décius dans ſa onzième Philip-

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 3.
(*b*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 129, 130.
(*c*) Cicer. Philipp. 11. c. 299.

pique, dit qu'à l'exemple de ſes ancêtres, il ſe dévoua à un acheteur pour une dette. *Pro alieno ſe ære devovit emptori.* C'eſt une plaiſanterie de la part de Cicéron, qui veut par là tourner cet homme en ridicule. C'étoit, au reſte, un des compagnons de M. Antoine.

DÉCIUS CALPURNIUS, *Decius Calpurnius*, (*a*) chef d'une compagnie des Gardes ſous l'empire de Claude. Il fut mis à mort par l'ordre de ce Prince, pour avoir eu un commerce de galanterie avec Meſſaline.

DÉCIUS TRICCIANUS, *Decius Tricciaus*, (*b*) l'un des favoris de Macrin, obtint de ce Prince le gouvernement de la Pannonie. Il ne manquoit pas à la vérité de mérite; mais, ſon origine tout à fait ignoble déparoit une première place. Il commanda depuis les Prétoriens du camp d'Albe. Héliogabale, ſucceſſeur de Macrin, le fit mourir, vers l'an de J. C. 218.

DÉCIUS MODIUS SUCCESSUS, *Decius Modius Succeſſus.* (*c*) Nous avons une urne de ce Décius Modius Succeſſus, qui eſt remarquable par le deuil qui y eſt repréſenté. Une fille étendue à terre ſemble s'arracher les cheveux; des trois autres figures qui ſont autour de l'urne, l'une eſt un Satyre qui tient un bâton recourbé par le haut. Ces figures bacchiques ſe voient ſouvent dans les tombeaux.

DÉCIUS MAGNUS AUSONE, *Decius Magnus Auſonius*, (*d*) fils de Jule Auſone, naquit à Bourdeaux. Sa mere ſe nommoit Æmilia Æonia. Il épouſa une dame nommée Aiuſia Lucana Sabina, qui mourut à l'âge de 28 ou 30 ans. Auſone ne ſe remaria point, & éleva trois ou quatre enfans, qu'il avoit eus d'elle, entr'autres, un de ſon nom, dont il déplore la mort dans les vers qu'il a compoſés en l'honneur de ſes parens morts. Après avoir appris les lettres Grecques & Latines, ſous Æmilius Magnus Arborius, qui étoit ſon oncle, & ſous Tibérius Minervius, il fut choiſi à l'âge de trente ans, pour enſeigner la Grammaire à Bourdeaux, & puis la Rhétorique.

Il s'acquit une ſi grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la cour Impériale, pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'empereur Valentinien I. Il accompagna ſon élève dans le voyage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec ſon pere. Cet emploi lui acquit les premières dignités de l'Empire. Il fut fait Queſteur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire; & il eut deux fois cette charge, premièrement pour l'Italie & l'Afrique, & en-

(*a*) Tacit. Annal. L. XI. c. 35.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 191, 212.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 88.
(*d*) Roll. Hiſt. Anc. T. VI. pag. 213. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 619, 620. Tom. V. pag. 54. Tom. XII. pag. 240. Tom. XV. p. 125. *& ſuiv.* Tom. XVII. pag. 26. *& ſuiv.*

ſuite pour les Gaules. Enfin, il fut déclaré Conſul. On vit pour lors vérifiée, mais non pas pour la première fois, la maxime de Juvénal, *Que quand il plaît à la fortune, on paſſe de la fonction de Rhéteur à la charge de Conſul.*

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la ſcience des Princes, de ſçavoir aſſaiſonner leurs préſens & leurs bienfaits. Il dépêcha promptement un courrier à Auſone, pour lui donner avis de ſa nomination au conſulat, & lui écrivit en ces termes: » Comme » je ſongeois, il y a quelque tems, » à créer des Conſuls pour cette » année, j'invoquai l'aſſiſtance de » Dieu, comme vous ſçavez que » j'ai accoûtumé de faire en tout » ce que j'entreprends, & com- » me je ſçais que vous déſirez que » je faſſe. J'ai cru que je devois » vous nommer premier Conſul, » & que Dieu demandoit de moi » cette reconnoiſſance pour les » bonnes inſtructions que j'ai » reçues de vous. Je vous rends » donc ce que je vous dois; & » ſçachant qu'on ne peut jamais » s'acquitter ni envers ſes peres, » ni envers ſes maîtres, je con- » feſſe que je vous dois encore » ce que j'ai tâché de vous ren- » dre. «

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avoit faite, il accompagna cette lettre d'un préſent, & lui envoya une robe fort riche, où étoit, en broderie d'or, la figure de l'empereur Conſtantius ſon beau-pere. Auſone, de ſon côté, employa toute ſa force & toute la délicateſſe de ſon eſprit, pour faire en vers & en proſe l'éloge de ſon auguſte bienfaiteur. Nous avons encore le remercîment qu'il fit à l'Empereur. C'eſt une pièce qui a été fort eſtimée. On y trouve beaucoup d'eſprit, & peut-être trop; des penſées belles & ſolides; des tours vifs, mais ſouvent trop recherchés. Sa latinité en eſt dure, & ſe reſſent du ſiècle où a vécu l'Auteur.

Il y a une extrême inégalité entre les ouvrages d'Auſone. Son ſtyle eſt dur, comme on vient de le remarquer. Mais, la dureté eſt le moindre vice de ſes Poëſies. Les obſcénités dont il les a remplies, en interdiſent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

On ne ſçait pas en quel tems il mourut; mais, il eſt certain qu'il vivoit encore l'an de J. C. 390 & 392, puiſque c'eſt vers ce tems-là qu'il écrivit ſon Épître en vers à ſaint Paulin.

Les ſentimens ſont partagés ſur la religion d'Auſone. Les uns le croient Payen, les autres, Chrétien. Il y en a même qui ſont allés juſqu'à le faire évêque de Bourdeaux. Les deux premières opinions citent également en leur faveur, des Sçavans du premier ordre. Cette conſidération a engagé M. le Baron de la Baſtie à rechercher avec ſoin dans les ouvrages de notre Poëte, tout ce qui peut ſervir à démêler de quelle religion il étoit. Cet examen lui a fait connoître que parmi les ou-

vrages qui portent le nom d'Ausone, il y en avoit quelques-uns, en petit nombre, qui ne pouvoient être sortis que de la plume d'un Chrétien ; mais tous les autres portoient des marques de paganisme ; & comme des croyances si opposées ne pouvoient pas se réunir dans un même homme, M. le Baron de la Bastie s'est cru en droit d'en conclure que nécessairement les uns ou les autres lui étoient faussement attribués.

Que le plus grand nombre des ouvrages qui portent le nom d'Ausone, paroissent visiblement composés par un Payen, c'est ce qu'on n'aura pas beaucoup de peine à prouver. En effet, quelles sont les divinités qu'il invoque dans la plûpart de ses poësies ? Celles que les idolâtres honoroient d'un culte religieux. Leur nom se trouve presqu'à toutes les pages. Dès la première Épigramme, Ausone s'adresse à Apollon, à Minerve, à la déesse de la Victoire, & les invite à présenter des guirlandes de fleurs à Gratien, pour prix de la victoire, qu'il avoit remportée sur les Huns & sur les Sarmates. Il y parle ensuite de Mars & des Muses, & ne dit pas un mot du Dieu des Chrétiens, quoiqu'il sçût bien que c'étoit le seul à qui Gratien attribuoit ses succès.

Dans ce même livre d'Épigrammes, on en trouve une pour la déesse Némésis, une grecque pour Bacchus, & une troisième, qui devoit être gravée sur la base de la statue de Vénus. Le *Myobarbum Liberi Patris* nous apprend qu'Ausone avoit à sa maison de campagne une figure Panthée du dieu du vin. Tout cela auroit été bien peu édifiant pour un Chrétien, que sa place devoit engager à donner bon exemple. Il loue Attius Patéra & Phœbicius de ce qu'ils étoient issus du sang des Druides, & le dernier, parce qu'il avoit été sacristain d'Apollon Bélénus. Il célebre aussi Atticus Tiro Delphidius, qui avoit mérité d'être couronné dans les jeux Capitolins, pour un poëme composé en l'honneur de Jupiter ; & à tous ces différens éloges, Ausone ne joint aucun correctif, qui puisse donner la moindre idée de son Christianisme prétendu.

Dans le poëme qu'il fit sur les ides de Septembre, jour de la naissance de son petit-fils, il tira un bon augure pour cet enfant, de ce que les ides se trouvoient consactées par la naissance de plusieurs divinités ; celles d'Août par la naissance de Diane, & celles de Mai par la naissance de Mercure.

La priere, que fait Ausone pour le premier jour de l'an, où il devoit prendre possession du consulat, porte un caractère de Paganisme qu'on ne sçauroit méconnoître. Un Chrétien auroit loué Dieu & l'auroit remercié de ses faveurs. Ausone, au contraire, s'adresse d'abord à Janus, & ne fait ensuite mention que des fausses divinités. On y trouve même cette formule, usitée parmi les Payens :

Mitibus audi

Auribus hæc Nemesis.

dont il avoit employé l'équivalent en quelques autres endroits de ſes poëſies.

S'il fait l'énumération des fêtes Romaines, il ne parle que de celles qu'on célébroit en l'honneur des dieux du Paganiſme. S'il donne des avis à ſon petit-fils ſur les livres dont la lecture doit être la plus utile à ſon éducation, Homère, Virgile, Ménandre, Térence & Horace ſont ceux dans leſquels il lui conſeille de s'inſtruire. Un Chrétien, en pareil cas, n'auroit pas oublié d'exhorter ſon petit-fils à prendre ſur-tout quelque teinture des ſaintes Lettres. Du moins, après lui avoir enſeigné l'utilité, qu'il pouvoit retirer de la lecture des Poëtes profanes, il n'eût pas manqué de le précautionner contre les dangers de cette lecture pour un Chrétien. Enfin, il lui auroit parlé à peu près comme ſaint Baſile dans ſon excellent diſcours ſur l'uſage que les Chrétiens doivent faire des écrits des Payens; mais on ne trouve rien de ſemblable dans Auſone.

Lorſqu'il fait le panégyrique de quelque ville, il a coûtume de vanter ſa ſituation, ſa grandeur, ſon commerce, ſes places, ſes temples, ſes portiques, les ſtatues & les tableaux qu'on y admire. Jamais, il ne parle des Égliſes conſacrées à J. C., quoiqu'il y en eût déjà de célebres dans toutes les villes dont il fait l'éloge.

Ses vers à l'occaſion de ſes parens que la mort avoit enlevés, ne ſont remplis que d'idées tirées de la Théologie payenne. Dans la préface en proſe, il déclare qu'il va s'acquitter d'un devoir de religion, & qu'il a intitulé ce livre *Parentalia*, du nom qu'on avoit donné depuis Numa, aux derniers devoirs qu'on rendoit à ſes parens défunts. Il répete à peu près la même choſe dans la préface en vers; & il ajoûte qu'appeller à haute voix les ames des morts, c'eſt en quelque façon ſuppléer aux devoirs funebres. Ce point de la Théologie payenne pouvoit-il être adopté par un Chrétien?

Si l'on fait attention à la philoſophie d'Auſone, on trouvera qu'elle étoit encore moins chrétienne que ſa poëſie. Il avertit lui-même dans une de ſes Épigrammes, qu'il parlera tantôt en Stoïcien, & tantôt en Épicurien. Il ſemble cependant, en plus d'un endroit pencher vers l'Épicuriſme; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'un Chrétien eût voulu faire l'Épigramme intitulée *Epicuri Opinio*:

Quod eſt beatum, morte & æternùm carens,
Nec ſibi faceſſit negotium, nec alteri.

Quelle apparence qu'un diſciple de Jeſus-Chriſt eût voulu renfermer dans un dyſtique aiſé à retenir, le dogme qui nie la Providence? Les expreſſions d'Auſone ſur l'état des ames après la mort, ne ſont pas moins oppoſées à la doctrine de l'Évangile. Il ne parle jamais qu'en doutant, de l'immortalité de l'ame & de la vie à venir; car, il dit quelque part: *Divina habitat ſi portio manes;* & dans un autre endroit: *Senſus ſi*

manibus ullus. Son doute eſt encore mieux marqué dans ces quatre vers :

Et nunc ſive aliquid poſt fata extrema ſuperſit,
Vivis adhuc ævi quod periit meminens.
Sive nihil ſupereſt, nec habent longa otia ſenſus,
Tu tibi vixiſti, nos tua fama juvat.

Un homme, qui auroit fait profeſſion du Chriſtianiſme, ſe fût-il exprimé de la ſorte ſur un des points capitaux de notre religion ? Auſone étoit un homme en place. Il avoit à ſe ménager auprès des Empereurs, qui étoient très-zélés pour le Chriſtianiſme. Auroit-il voulu leur déplaire & ſe déshonorer publiquement, en gliſſant dans ſes ouvrages, des doutes ſur les articles fondamentaux de ſa religion ? Auroit-il été aſſez imprudent pour ſcandaliſer l'Égliſe entière, dans un tems où les Chrétiens avoient une attention extrême à montrer une foi vive & une morale pure ? A tous ces traits, on ne peut reconnoître qu'un Payen, à qui ſa religion laiſſoit la liberté d'employer toutes les chimères de la Théologie poëtique, & parmi les ſyſtêmes philoſophiques, celui dont ſa raiſon ou ſon inclination s'accommodoit le mieux.

Voyons à préſent ſur quoi ſe fondent ceux qui font Auſone Chrétien. Ils citent ces deux vers d'une des réponſes que ſaint Paulin fit aux lettres qu'Auſone lui avoit écrites :

Inque tuo tantus nobis conſenſus amore eſt,
Quantus & in Chriſto connexa mente colendo.

Mais, ſi l'on veut bien examiner toute cette Épître, on découvrira facilement qu'il ne s'agit pas en cet endroit du chriſtianiſme d'Auſone. Paulin avoit quitté l'Aquitaine, & s'étoit retiré en Eſpagne avec ſa famille. Il y vivoit dans la retraite, uniquement occupé à méditer les vérités ſaintes que la religion nous enſeigne. Auſone, dont il avoit été diſciple, l'aimoit comme ſon fils ; & Paulin aimoit & reſpectoit Auſone comme ſon pere. Pendant la retraite de Paulin, Auſone, qui n'avoit pas reçu de ſes nouvelles, depuis quelques années, prit le parti de lui faire des reproches ſur ſon ſilence. Après lui avoir marqué combien il y étoit ſenſible, il lui témoignoit la crainte où il étoit qu'il ne ſe fût réfroidi à ſon égard, & que ce réfroidiſſement ne lui fût inſpiré par ſa femme & par les perſonnes qui l'environnoient. Paulin répondit à ces reproches par deux lettres, que nous avons encore. Il commence par ſe diſculper du manque d'amitié dont Auſone ſe plaignoit. Il juſtifie enſuite ſa femme ; & il ajoûte qu'il a toujours eu pour lui l'attachement & le reſpect les plus ſinceres. Puis il dit :

Hoc mea te domus exemplo coluitque, colitque ;
Inque tuo tantus nobis conſenſus amore eſt,

Quantus & in Chriſto connexa mente colendo.

Ce qui ſignifie à la lettre : » Toute » ma maiſon vous a toujours ho- » noré & vous honore à mon » exemple ; & nous ſommes auſſi » unis dans les ſentimens d'atta- » chement que nous avons pour » vous, que nous le ſommes dans » le culte que nous rendons à » Jeſus-Chriſt. « Ces vers regardent donc uniquement l'accord parfait qui règnoit dans la maiſon de Paulin, pour chérir & reſpecter Auſone, comme pour rendre à Jeſus-Chriſt le culte que lui rendoient les Chrétiens. Mais ils ne diſent point qu'Auſone & Paulin fuſſent unis dans la profeſſion du Chriſtianiſme, ainſi que pluſieurs Sçavans paroiſſent l'avoir penſé.

On cite encore pour le chriſtianiſme d'Auſone, le paſſage d'une de ſes lettres à ſaint Paulin, où il ſemble mettre le voiſinage d'une Égliſe, au nombre des commodités dont il jouiſſoit à ſa maiſon de campagne ; *Celebrique frequens eccleſia vico.* Mais, le mot *eccleſia* ne veut pas dire ici ce que nous entendons communément par une Égliſe ; c'eſt-à-dire, un lieu où les fideles s'aſſemblent pour faire leurs prieres en commun. Auſone prétend dire ſeulement que ſa maiſon de campagne eſt voiſine d'un bourg très-fréquenté, & où l'on s'aſſemble ſouvent. Ce paſſage n'a pas été entendu autrement par Élie Vinet & par l'interprete Dauphin, qui l'a paraphraſé ainſi : *Et cœtus numeroſus in pago frequenti incolis.*

On pourroit auſſi objecter qu'Auſone, invitant un de ſes amis, nommé Paul, à venir le voir dans une maiſon de campagne auprès de Saintes, où il s'étoit rendu de Bourdeaux, l'exhorta de hâter ſon voyage, parce que, dit-il, la ſolemnité de Pâques, qui approche, me rapellera bientôt à la ville. Cette objection n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi forte qu'on pourroit le croire ; car, ſoit qu'Auſone profeſſât le Chriſtianiſme ou le Paganiſme, il ſuffiſoit qu'il fût dans les charges publiques, pour être également obligé de ſolemniſer les grandes fêtes de l'Égliſe, depuis que Conſtantin avoit adreſſé un édit à tous les gouverneurs de province, ſans diſtinction de Chrétiens ni de Payens, pour leur enjoindre de célébrer, avec toute la ſolemnité convenable, les Dimanches, les fêtes des Martyrs, & principalement les grandes fêtes mobiles.

Mais, dira-t-on, Gratien n'adoroit que le vrai Dieu ; & Auſone, ſon précepteur, paroît clairement avoir profeſſé le même culte que ſon diſciple, par la lettre que ce Prince lui adreſſa en lui apprenant qu'il l'avoit fait Conſul. Cette lettre, à la vérité, nous apprend qu'Auſone avoit conſeillé à Gratien de conſulter Dieu dans toutes ſes affaires, avant que de ſe déterminer. Mais, de ce conſeil & de ce qu'Auſone n'ignoroit point que c'étoit le Dieu des Chrétiens que Gratien conſulteroit, en doit-on néceſſairement conclu-

re qu'Auſone étoit Chrétien lui-même ? C'eſt ce que nous ne croyons pas. Le commun des Payens ajoûtoit foi groſſièrement au Polythéiſme. Le culte populaire l'autoriſoit ; & les Philoſophes mêmes s'y prêtoient extérieurement, ſauf à l'expliquer à leur façon. Mais, ces Philoſophes & les gens de lettres pour la plûpart ramenoient tout à l'unité ; & ils ſe ſervoient preſque auſſi ſouvent du nom de *Deus* au ſingulier, que de celui de *Dii* au pluriel. Auſone a donc pu, ſans être Chrétien, exhorter Gratien à s'adreſſer à Dieu pour lui demander des lumières, lorſqu'il ſe trouvoit embarraſſé. D'ailleurs, les Payens ne prétendoient pas exclure le Dieu des Chrétiens du nombre des dieux. Il s'en eſt même très-peu fallu qu'ils n'aient fait l'apothéoſe de Jeſus-Chriſt à leur manière.

Au reſte, quand nous avons dit qu'Auſone étoit Payen, nous n'avons pas prétendu pour cela qu'il fût un de ces dévots du Paganiſme, qui croient toutes les fables groſſières de cette religion. Nous avons voulu dire ſeulement qu'il n'avoit pas été baptiſé, & qu'il faiſoit au-dehors profeſſion de ſuivre l'ancien culte Romain, puiſqu'il parle dans tous ſes ouvrages conformément aux idées puiſées dans la Théologie Payenne. Mais, pour être mieux au fait de ce qu'il entendoit, en ſouhaitant que Gratien conſultât Dieu ſur le choix, qu'il avoit à faire, écoutons la paraphraſe ou le commentaire, dont il accompagne la lettre de ce Prince : *Conſilium meum ad Deum retuli, non ut, credo, novum ſumeres, ſed ut ſanctiùs fieret quod volebas ; ejus auctoritati obſecutus ſcilicet, ut in conſecrando patre, in ulciſcendo patruo, in cooptando fratre feciſti.* Il eſt bien clair, par ce paſſage, qu'Auſone ſe ſervoit du mot *Deus*, pour marquer la divinité en général ; ce que les Philoſophes Grecs exprimoient par τὸ θεῖον. Car ce n'étoit aſſurément pas le Dieu des Chrétiens en particulier, qui avoit inſpiré à Gratien de permettre que les Payens fiſſent encore l'apothéoſe de ſon pere. Convenons donc que la lettre de cet Empereur ne prouve rien pour le Chriſtianiſme de ce Poëte.

Quant à ce vers du Gryphe ſur le nombre de trois :

Tres numerus ſuper omnia, ter Deus unus.

Outre qu'il ne ſeroit pas impoſſible de l'expliquer par la doctrine de Platon, il fait voir ſeulement qu'Auſone a cherché indifféremment dans toutes les religions, ce qui avoit quelque rapport au nombre ternaire : s'il avoit voulu faire ſa profeſſion de foi, en finiſſant ce petit ouvrage, il ne l'auroit pas adreſſé à Symmaque.

Tout ce qu'on allégue de plus fort pour perſuader qu'Auſone étoit Chrétien, c'eſt qu'on trouve parmi ſes œuvres des pièces entières, qui ne ſçauroient être que d'un homme qui faiſoit hautement profeſſion de ſuivre la lumière de l'Évangile. Telles ſont la priere du matin, qui fait partie

de l'Éphéméride dans toutes les éditions, qui ont ſuivi celle qui fut faite à Lyon en 1558, & ſa pièce en vers ſur le jour de Pâques. Car, il ſeroit inutile de parler ici des vers intitulés : *Oratio conſulis Auſonii verſibus Rhopalicis*, puiſque tout le monde aujourd'hui convient qu'ils ne ſont pas d'Auſone ; & que c'eſt apparemment cette raiſon, qui les a fait retrancher de la dernière édition des œuvres de ce Poëte.

Cet argument, nous l'avouons, ſeroit ſans réplique, s'il étoit bien certain que les deux poëmes qu'on cite, fuſſent véritablement ſortis de la plume d'Auſone. Mais, les les raiſons dont on appuie ce fait, ne nous paroiſſent pas devoir l'emporter ſur celles qu'on vient d'expoſer pour prouver le Paganiſme d'Auſone. S'il y avoit quelque manuſcrit connu, qui conſînt un corps complet des œuvres d'Auſone, ſans aucun mêlange de pièces compoſées par d'autres Auteurs, nous convenons que, ſuivant les règles ordinaires de la critique, on ne pourroit pas ſe diſpenſer de reconnoître que tout ce qui ſeroit dans ce manuſcrit, doit lui être également attribué. Mais, il s'en faut bien qu'on ait jamais vu de manuſcrit ſemblable. Les ouvrages d'Auſone ont été trouvés diſperſés dans différens manuſcrits ; & les éditions ont groſſi, à meſure qu'on retrouvoit des pièces, qui portoient ſon nom, ou qui étoient jointes à celles qui le portoient.

Convenons donc que les argumens qu'on a coûtume de faire valoir pour mettre Auſone au nombre des Chrétiens, ne ſçauroient balancer les preuves ſans nombre qu'il nous fournit lui-même de ſon Paganiſme. Nous en avons paſſé quelques-unes ſous ſilence pour ne pas trop allonger cette digreſſion, & par la même raiſon, nous nous diſpenſerons de répondre à quelques légères objections de M. Bayle. Si Auſone avoit été un Poëte plus chaſte, ce Critique auroit eu moins d'empreſſement d'en faire un Chrétien.

DÉCLA, *Decla*, Δεκλὰ, (*a*) étoit le ſeptième fils de Jectan. On place les deſcendans de Décla ou dans l'Arabie heureuſe, féconde en palmiers, nommés Dicla en Chaldéen & en Syriaque ; ou dans l'Aſſyrie, où ſe trouve la ville de Dégla.

DÉCLAMATION, *Declamatio*, (*b*) diſcours ou harangue ſur un ſujet de pure invention, que les anciens Rhéteurs faiſoient prononcer en public à leurs écoliers afin de les exercer.

Chez les Grecs la Déclamation priſe en ce ſens étoit l'art de parler indifféremment ſur toutes ſortes de ſujets, & de ſoutenir également le pour & le contre, de faire paroître juſte ce qui étoit injuſte, & de détruire, au moins de combattre les plus ſolides raiſons. C'étoit l'art des Sophiſtes que Socrate avoit décrédité, mais que Démétrius de Phalere remit depuis en vogue. Ces ſortes d'exer-

(*a*) Geneſ. c. 10. v. 27.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 69. *& ſuiv.*

cices, comme le remarque M. de S. Évremont, n'étoient propres qu'à mettre de la fauſſeté dans l'eſprit & à gâter le goût, en accoûtumant les jeunes gens à cultiver leur imagination plutôt qu'à former leur jugemennt, & à chercher des vraiſemblances pour en impoſer aux auditeurs, plutôt que de bonnes raiſons pour les convaincre.

Déclamation eſt un mot connu dans Horace, & plus encore dans Juvénal; mais, il ne le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus. Ce fut par ces ſortes de compoſitions, que dans ſa jeuneſſe, ce grand orateur ſe forma à l'éloquence. Comme elles étoient une image de ce qui ſe paſſoit dans les conſeils & au barreau, tous ceux qui aſpiroient à l'éloquence, ou qui vouloient s'y perfectionner, c'eſt-à-dire, les premières perſonnes de l'État, s'appliquoient à ces exercices, qui étoient tantôt dans le genre délibératif, & tantôt dans le judiciaire, rarement dans le démonſtratif. On croit qu'un rhéteur nommé Plotius Gallus en introduiſit le premier l'uſage à Rome.

Tant que ces Déclamations ſe tinrent dans de juſtes bornes, & qu'elles imiterent parfaitement la forme & le ſtyle des véritables plaidoyers, elles furent d'une grande utilité; car, les premiers rhéteurs Latins les avoient conçues d'une toute autre manière que n'avoient fait les Sophiſtes Grecs; mais, elles dégénérerent bientôt par l'ignorance & le mauvais goût des maîtres. On choiſiſſoit des ſujets fabuleux tout extraordinaires, & qui n'avoient aucun rapport aux matières du barreau. Le ſtyle répondoit au choix des ſujets; ce n'étoient qu'expreſſions recherchées, penſées brillantes, pointes, antithèſes, jeux de mots, figures outrées, vaine enflure, en un mot, ornemens puériles entaſſés ſans jugement, comme on peut s'en convaincre par la lecture d'une ou de deux de ces pièces recueillies par Sénèque; ce qui faiſoit dire à Pétrone que les jeunes gens ſortoient des écoles publiques avec un goût gâté, n'y ayant rien vu ni entendu de ce qui eſt d'uſage, mais des imaginations bizarres & des diſcours ridicules. Auſſi convient-on généralement que ces Déclamations furent une des principales cauſes de la corruption de l'éloquence parmi les Romains.

Aujourd'hui la Déclamation eſt bornée à certains exercices qu'on fait faire aux étudians pour les accoûtumer à parler en public. C'eſt en ce ſens qu'on dit une Déclamation contre Annibal, contre Pyrrhus, les Déclamations de Quintilien.

Dans certains colleges, on appelle Déclamations, de petites pièces de théâtre qu'on fait Déclamer aux écoliers pour les exercer, ou même une tragédie qu'ils repréſentent à la fin de chaque année. On en a reconnu l'abus dans pluſieurs colleges, où on leur a ſubſtitué des exercices ſur les Auteurs Claſſiques, beaucoup plus propres à former le goût, & qui accoûtument également les jeunes

gens à cette confiance modeſte, néceſſaire à tous ceux qui ſont obligés de parler en public. C'eſt ce que l'on pratique en particulier dans notre college avec ſuccès.

Déclamation ſe prend auſſi pour l'art de prononcer un diſcours, avec les tons & les geſtes convenables.

DÉCLINAISON, *Declinatio*, terme de Grammaire. On ſçait qu'en Latin les noms & les verbes changent de terminaiſon, & que chaque terminaiſon a ſon uſage propre, & indique le correlatif du mot. Il en eſt de même en Grec & en quelques autres langues. Or, la liſte ou ſuite de ces diverſes terminaiſons rangées ſelon un certain ordre, tant celles des noms que celles des verbes; cette liſte, dis-je, ou ſuite, a été appellée Déclinaiſon par les anciens Grammairiens. *Legi*, dit Varron, *Declinatum eſt à lego.* Mais, dans la ſuite, on a reſtreint le nom de conjugaiſon à la liſte ou arrangement des terminaiſons des verbes, & on a gardé le nom de Déclinaiſon pour les ſeuls noms.

Ce mot vient de ce que tout nom a d'abord ſa première terminaiſon, qui eſt la terminaiſon abſolue; *muſa*, *dominus*, &c. c'eſt ce que les Grammairiens appellent le cas direct, *in recto.* Les autres terminaiſons s'écartent, déclinent, tombent de cette première, & c'eſt de-là que vient le mot de Déclinaiſon, & celui de cas; *Declinare*, ſe détourner, s'écarter, s'éloigner. *Nomina, recto caſu accepto, in reliquos obliquos Declinant.* Varr. Ainſi, la Déclinaiſon eſt la liſte des différentes inflexions ou définences des noms, ſelon les divers ordres établis dans une langue.

On compte en Latin cinq différens ordres de terminaiſons, ce qui fait les cinq Déclinaiſons Latines; elles different d'abord l'une de l'autre par la terminaiſon du génitif.

On apprend le détail de ce qui regarde les Déclinaiſons, dans les Grammaires particulières des langues qui ont des cas, c'eſt-à-dire, dont les noms changent de terminaiſon ou définence.

La Grammaire générale de Port-Royal dit qu'on ne doit point admettre le mode optatif en Latin ni en François, parce que en ces langues l'optatif n'a point de terminaiſon particulière qui les diſtingue des autres modes. Ce n'eſt pas de la différence de ſervice que l'on doit tirer la différence des modes dans les verbes, ni celle des Déclinaiſons ou des cas dans les noms; ce ſont uniquement les différentes inflexions ou définences qui doivent faire les divers modes des verbes, & les différentes Déclinaiſons des noms. En effet, la même inflexion peut avoir pluſieurs uſages, & même des uſages tout contraires, ſans que ces divers ſervices apportent de changement au nom que l'on donne à cette inflexion. *Muſam* n'eſt pas moins à l'accuſatif, pour être conſtruit avec une prépoſition ou bien avec un infinitif, ou enfin avec un verbe à quelque mode fini. On dit en Latin *dare alicui* & *eripere alicui*; ce qui

n'empêche pas que *alicui* ne ſoit également au datif, ſoit qu'il ſe trouve conſtruit avec *dare* ou avec *eripere*.

On peut conclure de ces réflexions, qu'à parler exactement, il n'y a ni cas ni Déclinaiſons dans les langues, où les noms gardent toujours la même terminaiſon, & ne different tout au plus que du ſingulier au pluriel. Mais, il doit y avoir des ſignes de la relation des mots, ſans quoi il ne réſulteroit aucun ſens de leur aſſemblage. Par exemple, ſi l'on dit en François, *Céſar vainquit Pompée*; *Céſar* étant nommé le premier, cette place ou poſition fait connoître que *Céſar* eſt le ſujet de la propoſition; c'eſt-à-dire, que c'eſt de *Céſar* que l'on juge, que c'eſt à *Céſar* que l'on va attribuer ce que le verbe ſignifie, action, paſſion, ſituation ou état. Mais, on ne dira pas pour cela que *Céſar* ſoit au nominatif; il eſt autant au nominatif que *Pompée*.

Vainquit eſt un verbe; or, en François, la terminaiſon du verbe en indique le rapport. On connoît donc pas la terminaiſon de *vainquit*, que ce mot eſt dit de *Céſar*.

Pompée étant après le verbe, l'on juge que c'eſt le nom de celui qui a été vaincu; c'eſt le terme de l'action de *vainquit*. Mais, on ne dit pas pour cela que *Pompée* ſoit à l'accuſatif. Les noms François gardent toujours la même terminaiſon dans le même nombre, ils ne ſont ni à l'accuſatif ni au génitif; en un mot, ils n'ont ni cas ni Déclinaiſon.

S'il arrive qu'un nom François ſoit précédé de la prépoſition *de*, ou de la prépoſition *à*, il n'en eſt pas plus au génitif ou au datif, que quand il eſt précédé de *par* ou de *pour*, de *ſur* ou de *dans*, &c.

Ainſi, en François & dans les autres langues dont les noms ne ſe Déclinent point, la ſuite des rapports des mots commence par le ſujet de la propoſition; après quoi viennent les mots qui ſe rapportent à ce ſujet, ou par le rapport d'identité, ou par le rapport de détermination; c'eſt-à-dire, que le correlatif eſt énoncé ſucceſſivement après le mot auquel il ſe rapporte, comme en cet exemple, *Céſar vainquit Pompée*.

Le mot qui précede excite la curioſité, le mot qui ſuit la ſatisfait. *Céſar*, que fit-il? *Il vainquit*, & qui? *Pompée*.

Les mots ſont auſſi mis en rapport par le moyen des prépoſitions. *Un temple de marbre*, *l'âge de fer*. En ces exemples, & en un très-grand nombre d'exemples ſemblables, on ne doit pas dire que le nom qui ſuit la prépoſition ſoit au génitif ou à l'ablatif, parce que le nom François ne change point ſa terminaiſon, après quelque prépoſition que ce ſoit; ainſi, il n'a ni génitif ni ablatif. En Latin *marmoris* & *ferri* ſeroient au génitif; & *marmore* & *ferro* à l'ablatif. La terminaiſon eſt différente; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que notre équivalent au génitif des Latins, étant un nom avec la prépoſition *de*, nos Grammairiens ont dit qu'alors le nom

étoit au génitif, ne prenant pas garde que cette façon de parler nous vient de la prépoſition Latine *de*, qui ſe conſtruit toujours avec le nom à l'ablatif :

Et viridi in campo templum de marmore ponam.

Et Ovide parlant de l'âge de fer, qui fut le dernier, dit :

De duro eſt ultima ferro.

Il y a un très-grand nombre d'exemples pareils dans les meilleurs Auteurs, & encore plus dans ceux de la baſſe latinité.

Comme nos Grammairiens ont commencé d'apprendre la Grammaire relativement à la langue Latine, il n'eſt pas étonnant que par un effet du préjugé de l'enfance, ils aient voulu adapter à leur propre langue, les notions qu'ils avoient priſes de cette Grammaire, ſans conſidérer que hors certains principes communs à toutes les langues, chacune a d'ailleurs ſes idiotiſmes & ſa Grammaire ; & que nos noms conſervant toujours en chaque nombre la même terminaiſon, il ne doit y avoir dans notre langue ni Cas ni Déclinaiſons. La connoiſſance du rapport des mots nous vient ou des terminaiſons des verbes, ou de la place des mots, ou des prépoſitions *par*, *pour*, *en*, *à*, *de*, &c. qui mettent les mots en rapports, ou enfin de l'enſemble des mots de la phraſe.

S'il arrive que dans la conſtruction élégante, l'ordre ſucceſſif dont nous avons parlé, ſoit interrompu par des tranſpoſitions ou par d'autres figures, ces pratiques ne ſont autoriſées dans notre langue, que lorſque l'eſprit, après avoir entendu toute la phraſe, peut aiſément rétablir les mots dans l'ordre ſucceſſif, qui ſeul donne l'intelligence. Par exemple dans cette phraſe de Télémaque, *là coulent mille divers ruiſſeaux*, on entend auſſi aiſément le ſens, que ſi l'on avoit lu d'abord, *mille divers ruiſſeaux coulent là*. La tranſpoſition qui tient d'abord l'eſprit en ſuſpens, rend la phraſe plus vive & plus élégante.

DÉCORATUS, *Decoratus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

DÉCRIANUS, *Decrianus*, (*a*) Δεκριανὸς, Philoſophe natif de Patare, étoit grand ami d'Hipparque, citoyen d'Hypate. Lucien, ayant deſſein d'aller dans cette dernière ville, obtint de Décrianus une lettre de recommandation pour ſon ami, qui lui fit en conſéquence beaucoup d'accueil.

DÉCRIUS, *Decrius*, (*b*) officier brave & fort expérimenté dans le métier de la guerre. Comme il commandoit une cohorte Romaine dans un fort, près du fleuve Pagis en Afrique, l'an de J. C. 20, ce fort fut inveſti tout à coup par les Numides. Décrius, regardant cette entrepriſe des Barbares comme un outrage, exhorta ſes ſoldats, à deſcendre dans la plaine, où il les rangea en bataille. Mais, la cohorte ayant été re-

(*a*) Lucian. T. II. p. 112.

(*b*) Tacit. Annal. L. III. c. 30.

pouſſée du premier choc, il ſe jette au milieu des traits, arrête les fuyards, & reproche aux enſeignes, qu'étant Romains, ils fuient devant des déſerteurs & des bandits qui n'obſervent aucune diſcipline. Alors, quoiqu'on lançât de tous côtés des traits ſur lui, & qu'il eût même perdu un œil, il fondit ſur les ennemis, & continua toujours de combattre juſqu'à ce qu'ayant été abandonné des ſiens, il tomba tout percé de coups.

DÉCUMAINS, *Decumani*, (*a*) fermiers des décimes, ou de la dixième partie de la récolte des fruits de la terre. Ces traitans étoient durs; & ſi les Magiſtrats ſupérieurs n'euſſent éclairé de près leur conduite, l'hiſtoire qui nous a tranſmis leurs noms, nous auroit auſſi tranſmis leurs vexations; car, ils étoient très-diſpoſés à vexer.

Les Décumains, ſelon Cicéron, étoient les chefs & comme les Sénateurs des Publicains.

DÉCUMANE, *Decumana*, (*b*) nom que les Romains donnoient à l'une des portes d'un camp. C'étoit la porte de derrière qu'ils appelloient ainſi. Céſar fait mention de la porte Décumane ſur la fin du troiſième livre de ſes commentaires ſur la guerre des Gaules.

DÉCUNES, *Decuni*, (*c*) peuple Dalmate. Les Décunes étoient diviſés en deux cens trente-neuf décuries. On peut juger par là combien ce peuple devoit être nombreux.

DÉCURIE, *Decuria*, (*d*) compagnie ou ſociété de dix perſonnes, rangées ſous un chef appellé Décurion.

I. Romulus diviſa le peuple Romain en trois tribus, à chacune deſquelles commandoit un tribun, & chaque tribu en dix centuries, à la tête deſquelles étoient les centurions; & chaque centurie en dix Décuries, à laquelle commandoit le Décurion.

Le corps de cavalerie, qui accompagnoit chaque légion Romaine, ſe diviſoit en compagnies de trente hommes, qui étoient appellées *Turmæ*; & chaque compagnie en trois Décuries. Celui qui commandoit une Décurie, s'appelloit Décurion.

II. Il y avoit à Athènes, des Décuries qui règnoient ſucceſſivement par ſemaine. Leur chef étoit tiré au ſort, & ne pouvoit pas être appellé deux fois à la même dignité.

DÉCURION, *Decurio*, étoit le chef ou commandant d'une Décurie, ſoit dans les armées Romaines, ſoit dans le college, ſoit dans l'aſſemblée du peuple.

DÉCURION MUNICIPAL, *Decurio Municipalis*, (*e*) Magiſtrat des villes Municipales de l'empire Romain.

(*a*) Cicer. in Verr. L. II. c. 175.
(*b*) Cæſ. de Bell. Gall. L. III. p. 115.
(*c*) Plin. T. I. p. 178.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 12. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XI. p. 244, 245.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. II. pag. 468, 469. Tom. XVII. p. 20. T. XXI. p. 503.

Les Décurions Municipaux étoient une cour de Juges ou de Conſeillers qui repréſentoient le Sénat Romain dans les villes Municipales. Ils furent appellés Décurions, parce que dans le tems qu'on envoyoit des colonies Romaines dans les villes conquiſes, on choiſiſſoit dix hommes pour compoſer un Sénat, & une cour de Conſeillers, à peu près comme les Bailliages & les Préſidiaux de France; & ils s'appelloient *Civitatum Patres Curiales; honorati Municipiorum Senatores;* & leur cour ſe nommoit *Curia Decurionum*, & *minor Senatus*. On les éliſoit à peu près avec les mêmes cérémonies que les Sénateurs Romains. Il falloit avoir vingt-cinq ans & mille écus de rente. L'élection s'en faiſoit le premier de Mars. Le Duumvir aſſembloit pour cela la cour des Décurions avec l'intendant de Juſtice de la province, & ils étoient élus à la pluralité des ſuffrages. Le Décurion élu payoit ſa bien-venue à tout le corps, en argent ou en un préſent, qui étoit plus ou moins conſidérable ſelon la coûtume des lieux, comme nous l'apprenons d'une lettre de l'empereur Trajan à Pline le jeune, qui l'avoit conſulté ſur ce droit d'entrée. L'Empereur lui répond qu'on ne pouvoit établir ſur cela de règlement général, & qu'il falloit ſuivre en cela la coûtume des lieux. Ces deniers ſe diſtribuoient également à chaque Décurion, ſelon Ulpien. Leur charge étoit d'avoir ſoin de tout ce qui regardoit le bien de la ville, & des revenus de la République, dont une partie étoit employée à rebâtir les murailles & les autres édifices publics, & l'autre à l'entretien des gens de lettres. Ils rendoient des ſentences, qui s'appelloient *decreta Decurionum*, mettant à la tête deux DD.

DÉCURION, *Decurio*, étoit auſſi un nom qu'on donnoit à certains prêtres deſtinés à quelques ſacrifices particuliers ou autres cérémonies religieuſes, même aux ſacrifices de quelques familles ou maiſons particulières, ſelon la conjecture du commentateur Servius, qui croit que c'eſt de-là que venoit leur nom.

Quelle que ſoit l'origine de ce nom, nous voyons dans Gruter une inſcription qui confirme ce que nous avons dit de leur fonction: *ANCIALUS CUB. AED. Q. TER. IN. AEDE. DECURIO ADLECTUS. EX CONSENSU DECURIONUM. FAMILIÆ VOLUNTATE.* Cette inſcription prouve que Q. Térentius étoit Décurion dans la maiſon d'un particulier.

DÉCURION BIDENTALIS, *Decurio Bidentalis*, (*a*) c'eſt-à-dire, le Décurion des Prêtres, qui purifioient par le ſacrifice d'une brebis de deux ans, les lieux frappés de la foudre.

DÉCURION, *Decurio*. (*b*) Il y avoit des Décurions parmi les Hébreux, comme on le voit par

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 249.

(*b*) Exod. c. 18. v. 21, 25. Deuter. c. 1. v. 15. Maccab. L. I. c. 3. v. 55. Marc. c. 15. v. 43. Luc. c. 23. v. 50.

Moïse, qui, par le conseil de Jéthro son beau-pere, établit des chefs de mille hommes, des chefs de cent, de cinquante, & de dix hommes, pour gouverner le peuple, pour le juger, & pour le conduire en paix & en guerre. Judas Maccabée, en suivant cette disposition de Moïse, établit dans son armée toutes ces sortes d'officiers. Joseph d'Arimathie est nommé dans l'Évangile, noble Décurion; mais, le texte Grec porte riche Conseiller, ou riche Sénateur. S. Luc dit simplement Conseiller. Nous avons vu ci-dessus qu'on appelloit Décurions, les Sénateurs des villes municipales & des colonies; c'est apparemment ce qui a obligé l'Auteur de la Vulgate à traduire le Grec *Bouleutes*, par *Decurio*.

DÉCUSSIS, *Decussis*, (*a*) sorte de monnoie Romaine évaluée, qui a eu différentes valeurs. Elle fut d'abord de 10 as, sous Fabius de 16, sous Auguste de 12, & dans un autre tems égale au denier.

DÉDALA, *Dædala*, Δαίδαλα, ville de Crete, selon Étienne de Byzance. Cette ville est peu connue.

DÉDALA, *Dædala*, Δαίδαλα, (*b*) forteresse de Lycie vers le bord de la mer. Tite-Live fait mention de cette forteresse sous l'an 190 avant J. C.; & ce qu'il en dit donne lieu de croire qu'elle appartenoit alors aux Rhodiens. Comme elle étoit sur le point d'être emportée par les Syriens, elle fut délivrée par une flotte des Rhodiens, commandée par Pamphilidas. Strabon parle sans énigme, & assure que Dédala étoit de la dépendance des Rhodiens.

Pline met Dédala au rang des villes qu'il donne à la Carie. La raison en est facile à deviner. Dédala étoit sur les frontières de la Lycie, du côté de la Carie. Elle aura pu en conséquence être attribuée, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces deux provinces. On lit Daddala dans Ptolémée.

DÉDALA, *Dædala*, Δαίδαλα, (*c*) montagne de Lycie. Cette montagne étoit située près de la ville de Dédala, & en avoit sans doute pris le nom, ou elle l'avoit donné à la ville. On trouvoit aussi près du mont Dédala, la ville de Telmissus, aussi-bien que le promontoire de même nom, où il y avoit un port.

DÉDALA, *Dædala*, Δαίδαλα, (*d*) ville de l'Inde, placée par Ptolémée au païs des Caspiréens. Il y a apparence que cette ville étoit située vers les monts Dédales, dont elle avoit pris le nom, ou à qui elle l'avoit donné. *Voyez* Dédales.

DÉDALE, *Dædalus*, Δαίδαλος, (*e*) Athénien, étoit, selon

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 135. Suppl. à l'Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 95.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 22. Strab. p. 651, 664, 665. Plin. T. I. pag. 274. Ptolem. L. V. c. 3.

(*c*) Strab. p. 664, 665.

(*d*) Ptolem. L. VII. c. 1.

(*e*) Herod. L. VII. c. 170. Ovid. Metam. L. VIII. c. 3. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 39, 61, 192. *& seq.* Suid. T. I. p. 647. Strab. pag. 279, 477, 639.

Diodore de Sicile, fils d'Hyméthion ou Métion, petit-fils d'Eupalamus, & arrière-petit-fils d'Érechthée ; mais, ſelon Platon, il eut Métion pour pere, & Pauſanias dit Palamaon. Comme il eſt le ſeul qui le nomme ainſi, c'eſt ſans doute Eupalamus qu'il faut lire dans le texte. Entre Palamaon & Eupalamus il y a aſſez d'affinité pour faire ſoupçonner une mépriſe de copiſte. L'origine de Dedale étant prouvée par le témoignage unanime de tous les anciens Écrivains qui en ont parlé, on ne voit pas ſur quel fondement Socrate a pu dire que ce célebre artiſan deſcendoit de Vulcain, & que lui Socrate deſcendoit de Dedale. M. l'abbé Gédoyn penſe que cela eſt dit dans Platon non hiſtoriquement, mais dans un ſens allégorique, & avec cette ironie qui étoit ſi familière à Socrate. Quoi qu'il en ſoit, Dedale étoit certainement petit-fils ou arrière-petit-fils d'Érechthée ſixième roi d'Athènes. Voilà, comme l'on voit, un artiſan de bonne maiſon ; il ne faut pas s'en étonner ; Dedale vivoit dans ces tems héroïques où les grands Hommes n'avoient d'autre ambition que de ſe rendre utiles à leurs compatriotes. Purger la Grece des monſtres qui l'infeſtoient, exterminer les bandits & les ſcélérats, procurer le repos & la ſûreté publique, ce fut la gloire d'Hercule & de Théſée ; inventer les arts, les perfectionner & les cultiver, ce fut celle de Dedale.

Depuis le Déluge de Deucalion juſqu'à Dedale, on ne compte guère que cent cinquante ou ſoixante ans. Les arts enſevelis avec les hommes dans cette calamité, n'avoient pas encore eu le tems de renaître en Grece ; il falloit de nouveaux inventeurs. La nature qui n'eſt jamais avare, fourniſſoit des matériaux abondamment ; mais, on ne les pouvoit mettre en œuvre faute d'outils & d'inſtrumens néceſſaires. Dedale inventa la hache, le vilebrequin, ce que les Latins ont appellé *perpendiculum*, & que nous appellons le niveau, la colle-forte, l'uſage de la colle de poiſſon, &c. Avec ces ſecours, doué d'un heureux génie & d'une adreſſe merveilleuſe, il fit des ouvrages de ſculpture & de ferrurerie qui parurent des prodiges aux Grecs de ce tems-là, c'eſt-à-dire, aux Grecs encore ignorans & groſſiers.

Avant lui, les ſtatues Grecques avoient les yeux fermés, les bras pendans & comme collés le long du corps, les pieds joints, rien d'animé, nulle attitude, nul geſte ; c'étoient pour la plûpart des figures quarrées & informes qui ſe terminoient en gaîne. Dedale donna aux ſiennes des yeux, des pieds & des mains ; il y mit en quelque façon de l'ame & de la vie ; les unes ſembloient marcher, les autres s'élancer, les autres

Pauſ. pag. 37, 48, 92. *& alibi paſſim.* Plin. T. I. p. 167, 414, 417, 418. Virg. Æneid. L. VI. v. 14. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 44, 45. Tom. VI. pag. 287. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 177. *& ſuiv.* T. XII. p. 12. T. XIV. p. 203. T. XIX. p. 3.

courir. Auſſitôt la renommée publia que Dedale faiſoit des ſtatues étonnantes qui étoient animées, qui marchoient ; & dix ſiècles après lui, on parloit encore de ſes ouvrages comme d'effets les plus ſurprenans de l'induſtrie humaine. C'eſt auſſi l'idée que nous en donnent Platon & Ariſtote; au rapport de l'un, dans ſes Politiques, livre premier, les ſtatues de Dedale alloient & venoient ; & au rapport de l'autre, dans ſon Memnon, il y en avoit de deux ſortes, les unes qui s'enfuyoient, ſi elles n'étoient attachées, les autres qui demeuroient en place. Les fuyardes, ajoûte-t-il, ſemblables à de mauvais eſclaves, coûtoient moins, les autres étoient & plus eſtimées & plus cheres. Tout cela veut dire au moins, que ſoit par des reſſorts cachés, ſoit par le moyen d'un peu de vif argent coulé dans la tête & dans les pieds de ſes ſtatues, Dedale les rendoit ſuſceptibles de quelque mouvement ; mais, après tout, c'étoient-là des jeux d'enfans, que les ſtatuaires qui vinrent enſuite mépriſerent avec raiſon. Nous ne voyons point que ni Phidias, ni Praxitele, ni Lyſippe, pour faire admirer leurs ouvrages, aient eu recours à ce badinage, qui peut en impoſer aux ſimples, mais qui eſt incompatible avec le beau & le noble, auquel tout grand artiſan doit aſpirer. Il eſt donc très-vraiſemblable que Dedale dut une bonne partie de ſa réputation à la groſſièreté de ſon ſiècle, & que ſes ſtatues, dont les Grecs ſe montrerent ſi jaloux dans la ſuite, étoient moins recommandables par leur beauté que par leur antiquité ; car, ſur bien des choſes, l'antiquité nous fait illuſion. D'ailleurs, ces premiers monumens d'un art ſi admirable étoient en effet très-curieux, & il y avoit du plaiſir à voir par quels degrés la ſculpture avoit paſſé de ſi foibles commencemens à une ſi haute perfection. Au reſte, Platon lui-même a porté le même jugement de Dedale: nos ſtatuaires, diſoit-il, ſe rendroient ridicules, s'ils faiſoient aujourd'hui des ſtatues comme celles de Dedale ; & Pauſanias, qui en avoit vu pluſieurs dans ſes voyages, avoue qu'elles étoient choquantes, quoiqu'elles euſſent quelque choſe qui frappoit, & qui ſentoit l'homme inſpiré.

Cependant, on ne peut diſconvenir que Dedale n'ait été l'auteur & le fondateur de l'école d'Athènes, école qui dans la ſuite devint ſi ſçavante, ſi célebre, & qui fut pour la Grece comme une pépinière d'excellens ouvriers ; car, Dipœne & Scyllis les premiers diſciples de Dedale, & peut-être ſes fils, eurent des élèves qui ſurpaſſerent de beaucoup leurs maîtres, & qui furent ſurpaſſés à leur tour par leurs propres diſciples. Ainſi, les Phidias, les Alcamènes, les Scopas, les Praxireles, les Lyſippes, & tant d'autres grands ſtatuaires qui remplirent la Grece de ſtatues admirables, deſcendoient, pour ainſi dire, de Dedale, par une eſpèce de filiation; c'eſt-à-dire, que de maître en maître ils faiſoient remonter leur art juſqu'à lui. Dipœne & Scyllis

laiſſerent après eux un grand nombre d'ouvrages, dont il faut porter à peu près le même jugement que de ceux de Dedale. Pour lui, il ne put pas enrichir ſa patrie de beaucoup de monumens, parce qu'ayant commis un crime capital, il fut obligé de ſe ſauver, & d'aller chercher ſa ſûreté dans une terre étrangère ; voici quel fut ſon crime.

Il avoit parmi ſes élèves ſon propre neveu, fils de Perdix ſa ſœur ; on le nommoit Calus, ou Talus, ou Arralus, ou même Perdix comme ſa mere, car les Auteurs varient ſur ſon nom. Ce jeune homme marquoit encore plus d'eſprit & d'induſtrie que ſon maître. Il n'avoit encore que douze ans lorſqu'il inventa la ſcie. On lui attribue encore l'invention du compas, du tour, & de la roue du potier. Dedale en conçut de la jalouſie. Il craignit que le diſciple n'effaçât le maître, & pour ſe défaire d'un rival qui obſcurciſſoit déjà ſa gloire, il le précipita du haut de la citadelle d'Athènes en bas, & voulut faire accroire qu'il étoit tombé ; mais perſonne n'y fut trompé.

Une action ſi noire, un meurtre de cette eſpèce ne pouvoit pas demeurer impuni dans un État, où, pour donner plus d'horreur de l'homicide, on faiſoit le procès aux choſes même inanimées, quand elles avoient occaſionné la mort d'un homme. Dedale, atteint & convaincu d'un crime ſi énorme, fut condamné par arrêt de l'Aréopage, à perdre la vie. Il ſe déroba à la juſtice, en ſe tenant caché dans une bourgade de l'Attique de la tribu de Cécrops, qui, du nom de cet illuſtre fugitif, fut appellée Dédalide ; mais, ne s'y croyant pas en ſûreté, il paſſa en Crete. La renommée avoit préparé les eſprits en ſa faveur ; on fut charmé de voir un homme d'un ſi rare mérite, & Minos qui règnoit dans cette iſle, compta bien de mettre à profit les talens de cet habile ouvrier, qui de ſon côté répondit à l'attente qu'on avoit conçue de lui. Minos avoit deux filles, Phedre & Ariadne ; Dedale fit leurs ſtatues en bois ; il fit auſſi celle d'une divinité qui étoit chere aux Crétois ; on la nommoit dans la langue du païs Britomartis, comme qui diroit *la douce Vierge*. Ce fut encore en ce tems-là qu'il fit pour Ariadne ce bas-relief de marbre blanc, qui repréſentoit ces danſes légeres & cette eſpèce de branle dont parle Homère dans le dix-huitième livre de l'Iliade. Juſques-là il n'avoit guère été que ſtatuaire ; dans la ſuite il ſe montra grand architecte. Ce ne fut pourtant, ſelon toute apparence, & au jugement de Pline, qu'après avoir voyagé en Égypte, où il conſidéra ces énormes pyramides qui bravent encore aujourd'hui l'injure des tems, & ſur-tout la ſépulture ou le labyrinthe du roi Mandès, ouvrage immenſe que Pline appelle *Portentiſſimum humani ingenii opus*, l'ouvrage le plus étonnant qu'ait jamais produit l'eſprit humain. De retour en Crete, il y fit un labyrinthe ſemblable, mais en petit ; car, le labyrinthe de

Crete n'étoit que la centième partie de celui d'Égypte.

Cependant, Paſiphaé, femme de Minos, conçut un amour inſenſé pour un taureau d'une beauté extraordinaire. Dedale, confident de la Reine, voulut ſervir ſa paſſion ; il imagina de faire une vache d'airain, & la fit ſi reſſemblante à une véritable, que Paſiphaé ſçut en profiter ; de-là naquit ce monſtre ſi connu ſous le le nom de Minautore, moitié taureau & moitié homme, qui eut le labyrinthe pour repaire, & qui dévoroit tous les ans ces malheureuſes victimes que les Athéniens envoyoient à Minos, en ſatisfaction de la mort de ſon fils Androgée, qu'il leur imputoit peut-être injuſtement. Minos ſentit un opprobre qui rejailliſſoit ſur lui ; & réſolu d'en punir l'auteur, il renferma Dedale dans une étroite priſon, où il ne lui laiſſa d'autre eſpérance que celle de finir bientôt ſa vie par le dernier ſupplice. Icare ſon fils, compagnon de ſon infortune, l'augmentoit encore ; ce fut alors, dit-on, que l'ingénieux Dedale mettant en uſage toute ſon induſtrie, trouva le moyen de ſe faire des ailes, de ſe les attacher avec de la cire, & d'en attacher de ſemblables à ſon fils, après quoi la terre & la mer étant fermées pour eux, en dépit de la nature, ils tentèrent de ſe faire un chemin dans les airs.

Icare prit l'eſſor en jeune homme ; il vola trop haut ; ſes ailes ſe fondirent à la chaleur du ſoleil ; & n'étant plus ſoutenu, il tomba dans la mer. Pour Dedale, plus prudent, il ſçut tenir un juſte milieu, & gagna heureuſement la Sicile, où, après s'être repoſé quelque tems, il alla offrir ſes ſervices à Cocalus qui règnoit à Inyque. Ariſtote, dans ſon livre des récits merveilleux, ſi néanmoins cet ouvrage eſt de lui, a ſuivi une tradition particulière ; car, il dit que Dedale, avant que d'aller en Sicile, deſcendit aux iſles Électrides, ſituées dans le golfe Adriatique, & que là, voulant laiſſer un monument de ſa fuite & de ſes malheurs, il fit deux ſtatues, l'une d'étain, l'autre de bronze, l'une qui repréſentoit Icare, l'autre qui le repréſentoit lui-même. Étienne de Byzance, au mot *Electride*, rapporte la même choſe, apparemment d'après Ariſtote ; mais, il faut mettre ce fait au nombre des fables, dont on a rempli l'hiſtoire de Dedale, fables après tout ſi groſſières, qu'elles ne peuvent tromper que ceux qui veulent bien être trompés.

En effet, cette vache d'airain faite par Dedale, eſt un conte qui porte avec lui le caractère de fauſſeté. Les Grecs n'ont connu l'airain ni l'art de fondre le métal & de le jetter en moule, que pluſieurs ſiècles après la priſe de Troye ; les premiers fondeurs qu'ils aient eus, ont été Rhœcus & Théodore, qui vivoient du tems de Polycrate, tyran de Samos ; ainſi, la fable de Paſiphaé n'a pu avoir cours en Grece que plus de cinq cens ans après Dedale. Cette Reine avoit pris de l'inclination pour Taurus, que

quelques-uns ſont l'un des ſecrétaires de Minos, & d'autres l'un de ſes lieutenans généraux. Dedale favoriſa leurs amours, il leur procura la liberté de ſe voir, il leur prêta même ſa maiſon. Paſiphaé étant accouchée d'un fils que quelques Auteurs nomment Aſtérius ou Aſtérion, comme le pere en étoit incertain, & qu'on pouvoit le croire de Taurus auſſi-bien que de Minos, on l'appella Minotaure. Dedale, complice des amours de la Reine, encourut l'indignation de Minos, qui le fit mettre en priſon. Paſiphaé l'en tira, en lui donnant un vaiſſeau, où Dédale s'étant embarqué pour échapper à la colère du Roi & à la flotte qui le pourſuivoit, s'aviſa de mettre une voile & des vergues ou antennes au bout d'un mât. Icare, ſur un autre bâtiment, ne ſçut pas le gouverner; il fit naufrage, & fit ſi bien naufrage, que le flot ayant porté ſon corps dans une iſle proche de Samos, Hercule qui s'y trouva par hazard, lui donna la ſépulture. Voilà tout le fondement de cette fable.

Comme les Romains ont cru ſe faire une origine plus ancienne & plus illuſtre en ſe faiſant deſcendre des Troyens, auſſi leurs Poëtes, pour rendre quelques monumens de l'Italie plus recommandables, ont ſuppoſé, non ſans quelqu'apparence de vérité, que Dedale en étoit l'auteur; de-là ces vers de Virgile:

Dædalus, ut fama eſt, fugiens Minoia regna,
Præpetibus pennis auſus ſe credere cælo,
Inſuetum per iter gelidas enavit ad arctos,
Chalcidicaque levis tandem ſuper-aſtitit arce.
Redditus his primùm terris, tibi, Phœbe, ſacravit
Remigium alarum, poſuitque immania templa.

C'eſt le temple d'Apollon à Cumes, qui eſt déſigné en cet endroit; mais, l'autorité des hiſtoriens Grecs eſt préférable à celle des poëtes Latins, particulièrement ſur ce point. Diodore de Sicile & Pauſanias nous apprennent tous deux que Dedale aborda en Sicile, & qu'il ſe réfugia auprès de Cocalus, roi de Camique ou d'Inyque, qui, ſelon quelques Géographes, eſt aujourd'hui Siliano. Ce Prince le reçut avec humanité; bientôt après, d'autant plus diſpoſé à l'admirer qu'il règnoit ſur des Barbares, il le prit en amitié, & lui fit toutes ſortes de bons traitemens. Cependant, Minos outré de l'évaſion de ſon priſonnier, fit équiper une flotte pour le pourſuivre juſques dans ſon aſyle. Maitre de la mer & de la terre, & d'une nombreuſe armée navale, il vint le redemander à Cocalus, qui, nullement en état de réſiſter à un ſi puiſſant ennemi, prit le parti de l'attirer dans ſon palais, pour tâcher de l'adoucir par l'hoſpitalité la plus officieuſe; mais, les filles de Cocalus, encore plus touchées du mérite de Dedale, concerterent

de lui ſauver la vie aux dépens de celle de Minos. Un jour que ce Prince étoit dans le bain, elles lui firent donner l'eau ſi chaude qu'il y fut ſuffoqué. Sa mort paſſa pour naturelle; Cocalus rendit ſon corps aux Crétois, qui s'en retournerent dans leur iſle; & il n'en fut pas autre choſe.

Dédale, délivré de cette perſécution, ne ſongea plus qu'à marquer ſa reconnoiſſance à ſon libérateur; il bâtit une fortereſſe ſur la cime d'un rocher, dont l'accès étoit ſi difficile, qu'une poignée de gens pouvoit le défendre contre une armée. Cocalus y fit bâtir un palais, & s'y retira avec toutes ſes richeſſes. Diodore de Sicile parle de pluſieurs autres ouvrages faits par Dedale dans ce petit canton de la Sicile, & dont quelques-uns ſubſiſtoient encore de ſon tems, entr'autres d'une eſpèce de réſervoir ou baſſin, d'où ſortoit un grand fleuve qui alloit ſe rendre à la mer. Le mont Éryx, célebre par un temple de Vénus Érycine, étoit extrêmement eſcarpé & bordé de précipices; l'incommodité du lieu réfroidiſſoit fort la dévotion des peuples. Dedale entoura ce mont d'une muraille, puis il en élargit le terre-plain, & par ce moyen, le temple de la déeſſe devint très-fréquenté.

Il y a apparence que pluſieurs autres princes d'Italie ſe ſervirent de Dedale pour divers travaux. Environ ce tems-là, Iolas, neveu d'Hercule, chef d'une colonie Grecque, la conduiſit en Sardaigne; il n'y fut pas long-tems ſans apprendre que Dedale étoit dans ſon voiſinage; auſſitôt il l'envoya prier de le venir voir; & l'on peut juger de quel ſecours lui fut, pour ſon nouvel établiſſement, un homme qui étoit tout à la fois ingénieur, architecte & ſtatuaire. Quelques Auteurs ont prétendu qu'Ariſtée, autre chef d'une autre colonie Grecque plus ancienne, avoit eu le même avantage, mais ils ſe ſont trompés. Pauſanias a fort bien remarqué que les tems ne conviennent point. On ne me perſuadera pas, dit-il, qu'Ariſtée, qui avoit épouſé Autonoé, fille de Cadmus, ait pu être aidé dans aucune entrepriſe par Dedale, qui vivoit dans le tems qu'Œdipe règnoit à Thèbes.

Dedale laiſſa un fils, que l'on appelloit Iapyx, & qui donna ſon nom à une contrée d'Italie. Aucun Écrivain ne nous a appris en quel tems mourut Dedale, & le ſilence des hiſtoriens Grecs ſur ce point, eſt une marque qu'ils n'en étoient pas eux-mêmes inſtruits, ce qui porte à croire qu'il paſſa encore une fois en Égypte, & qu'il y finit ſes jours. C'eſt un ſentiment qui ne paroîtra pas douteux, ſi l'on conſidère ce que rapporte Diodore de Sicile, que Dedale, en qualité d'architecte, bâtit le veſtibule de ce magnifique temple que Vulcain avoit à Memphis, que l'on y plaça ſa propre ſtatue faite de ſa main, & que dans une iſle proche de cette grande ville, les Égyptiens lui conſacrerent à lui-même un temple, où l'on lui rendoit les honneurs divins. A l'égard des Grecs, leur vénération

pour Dedale n'alla jamais ſi loin, & Junius ſe trompe groſſièrement, quand il parle des grands & des petits Dedales, comme d'une fête inſtituée à l'honneur de ce célebre ſtatuaire. C'étoit Junon qui en avoit tout l'honneur, & cette fête étoit appellée les Dedales, non à cauſe du ſtatuaire, mais parce qu'anciennement, & avant lui, tout morceau de bois poli & artiſtement travaillé, s'appelloit δαίδαλον, & lui-même avoit pris delà ſon nom.

DEDALE, *Dædalus*, Δαίδαλος. (*a*) Il eſt néceſſaire d'obſerver qu'il y a eu trois Dedales, tous trois ſtatuaires; le premier Athénien, dont l'hiſtoire eſt décrite dans l'article précédent; le ſecond Sicyonien, dont il eſt parlé ci-après; & le troiſième de Bithynie, dont parle Arrien, & qui étoit connu par une ſtatue de Jupiter Stratius, ou dieu des armées. Les Grecs ont ſouvent confondu l'un avec l'autre, ou par ignorance, ou plutôt par l'envie de donner plus de prix à leurs monumens, en les faiſant plus anciens qu'ils n'étoient; & Pauſanias lui même eſt quelquefois tombé dans cette mépriſe. Pour n'y être pas trompé, il faut ſe ſouvenir que l'ancien Dedale vivoit du tems d'Hercule, de Théſée & d'Œdipe, quelque trente ou quarante ans avant la guerre de Troye.

DEDALE, *Dædalus*, Δαίδαλος, (*b*) ſtatuaire Sicyonien, fils & diſciple de Patrocle, avoit enrichi la Grece d'un nombre de ſtatues. C'étoit lui auſſi qui avoit fait le trophée que les Éléens érigerent dans l'Altis à Olympie, après avoir vaincu les Lacédémoniens.

Amaſée ſe trompe, comme Kuhnius l'a remarqué. Il fait Patrocle fils & élève de Dedale le Sicyonien. C'eſt tout le contraire. Le texte Grec a cauſé la méprise d'Amaſée; mais, il devoit ſentir qu'il en faut retrancher la conjonction καὶ, &c.

DÉDALÉENS, *Dædalea*, Δαιδάλεια (*c*) nom que Diodore de Sicile donne à quelques grands ouvrages, fait par Dedale dans l'iſle de Sardaigne. Ces ouvrages ſubſiſtoient encore du tems de cet Auteur.

DEDALES, *Dædali*, (*d*) nom que Juſtin donne à des montagnes ſituées dans l'Inde. Les monts Dedales n'étoient pas éloignés de la ville de Nyſa; car, Juſtin aſſure qu'Alexandre, au ſortir de cette ville, traverſa ces montagnes, pour entrer dans les États de la reine Cléofis.

Quinte-Curſe parle d'une contrée qu'il nomme Dedala. Alexandre, dit-il, la trouva déſerte à ſon arrivée; les habitans l'ayant abandonnée pour s'enfuir dans des montagnes inacceſſibles.

DEDALES, *Dædala*, (*e*)

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 188.
(*b*) Paul. p. 346, 347, 625.
(*c*) Diod. Sicul p. 164.
(*d*) Juſt. L. XII. c. 7. Q. Curt. L. VIII. c. 10.
(*e*) Pauſ. p. 546, 547, 578. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 524, 525. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 187.

Δαιδαλα, fête des Platéens. Voici quelle fut l'origine de cette fête.

Junon ſe fâcha un jour contre Jupiter, on ne ſçait pas pourquoi; mais, on aſſure que de dépit elle ſe retira en Eubée. Jupiter n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Cithéron qui règnoit alors à Platée. Cithéron étoit l'homme le plus ſage de ſon tems. Il conſeilla à Jupiter de faire faire une ſtatue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre ſur un chariot attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la ville, & de répandre dans le public que c'étoit Platéa la fille d'Aſopus qu'il alloit épouſer. Son conſeil fut ſuivi. Auſſitôt la nouvelle en vint à Junon, qui part dans le moment, ſe rend à Platée, s'approche du chariot, & dans ſa colère voulant déchirer les habits de la matiée, trouve que c'eſt une ſtatue. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter ſa tromperie, & ſe réconcilia de bonne foi avec lui. En mémoire de cet évènement, les Platéens célébrerent une fête, qu'ils appellerent les Dedales, parce qu'anciennement toutes les ſtatues de bois étoient ainſi nommées.

Lorſque le tems de la fête étoit arrivé, ces peuples s'aſſembloient dans un bois près de la ville d'Alalcomène, qui étoit le plus grand qu'il y eût alors dans toute la Béotie, & où l'on voyoit, dit-on, de vieux chênes auſſi anciens que le tems. Ils apportoient avec eux des morceaux de viande cuite, les jettoient dans ce bois, & les defendoient autant qu'ils pouvoient contre les corbeaux qui y étoient en grand nombre; ils s'embarraſſoient peu des autres oiſeaux, parce qu'ils ne ſont pas voraces. Mais, ſi malgré leur vigilance, quelque corbeau venoit à emporter un morceau de viande, pour lors ils obſervoient ſoigneuſement ſur quel arbre il alloit ſe percher, & c'étoit du bois de cet arbre qu'ils faiſoient un Dedale ou pour parler plus clairement une ſtatue. Les Platéens célébroient cette fête en leur particulier, & alors c'étoient les petits Dedales. Les grands étoient accompagnés de plus de ſolemnité; tous les Béotiens y aſſiſtoient en corps; mais, la fête ne ſe faiſoit que tous les ſoixante ans, parce qu'elle fut diſcontinuée pendant tout ce tems, à cauſe de l'exil des Platéens. Aux petits Dedales on portoit en proceſſion quarante ſtatues; car, toutes celles que l'on faiſoit chaque année, étoient réſervées pour le jour de la fête; & il y avoit huit villes qui tiroient au ſort à qui auroit l'honneur de porter ces ſtatues, Platée, Coronée, Theſpie, Tanagre, Chéronée, Orchomène, Lebadée & Thebes. En effet, après que Thebes eut été rétablie par Caſſandre fils d'Antipater, toutes ces villes, s'étant réconciliées avec les Platéens, voulurent être aſſociées à la cérémonie des Dedales, & faire chacune à ſon tour les frais du ſacrifice. Les villes de moindre conſidération s'uniſſoient enſemble & contribuoient à la dépenſe ſelon leurs forces.

Voici de quelle manière la fête

ſe paſſoit. Ces peuples, ainſi aſſemblés, portoient une ſtatue de femme ſur les rives de l'Aſope; ils la mettoient ſur un chariot, & une jeune mariée ſe plaçoit à côté d'elle, puis ils tiroient au ſort entr'eux pour voir qui auroit le pas & règleroit la marche. Après ces préliminaires, ils conduiſoient le chariot depuis l'Aſope juſqu'au haut du mont Cithéron, du côté de Thebes. Là ils trouvoient un autel tout préparé, fait de pièces de bois coupées en quarré & emboitées les unes dans les autres comme pour un ouvrage de maçonnerie. Cet autel étoit couvert d'un monceau de ſarment, en ſorte qu'il n'y avoit plus qu'à y mettre le feu. Les villes conſidérables ſacrifioient une vache à Junon, & un taureau à Jupiter, après avoir verſé du vin & brûlé des parfums ſur ces victimes; on rangeoit en même tems tous les Dedales ſur l'autel. Les particuliers qui étoient riches, ſe piquoient de faire comme les villes; les autres immoloient des victimes de moindre prix. Tout ce que l'on offroit en ſacrifice, étoit conſumé par le feu avec l'autel, & la flamme étoit ſi grande, qu'on la voyoit de fort loin.

Euſebe, au troiſième livre de ſa préparation évangélique, cite un traité de Plutarque ſur les Dedales des Platéens.

DÉDALION, *Dædalion*, (a) Δαίδαλιων, frere de Ceyx, roi de Thrachine, étoit fils de Lucifer. Il ne ſe plaiſoit qu'à la guerre, & faiſoit ſes divertiſſemens des combats & des batailles. Son courage ſubjugua de grands Rois & de grands Peuples.

Ce Prince avoit une fille nommée Chione, à qui Diane perça la langue d'un coup de flêche. Chione en ayant perdu la vie avec ſon ſang, Dédalion fut fort affligé de ſa mort. Ne voulant recevoir aucune conſolation, il pleura la perte de ſa fille, il accuſa d'inhumanité la déeſſe qui s'en étoit vengée; & l'affliction le porta juſqu'à l'impiété & à la fureur. Mais, quand il vit brûler ſon corps, ce fut-là que la raiſon acheva de l'abandonner; il fit quatre fois des efforts pour ſe jetter dans le feu, & quatre fois on l'en empêcha. Enfin, ſa furie fut plus forte que tous les obſtacles qu'on lui oppoſa; il s'échappa, & prit auſſitôt la fuite; & comme un taureau que des frêlons piquent, on le vit courir par des lieux où il n'y avoit point de chemins. Il ſembla, dès ce moment, qu'il couroit plus vîte qu'un homme, & on eût cru que ſes pieds avoient des aîles. Ainſi, il ſe dégagea de tous ceux qui le retenoient, & devenu prompt & léger par le déſir de la mort, il monta auſſi facilement ſur les plus hauts ſommets du Parnaſſe, qu'il auroit marché dans une plaine, & ſe précipita de cette montagne. Mais, Apollon qui en eut pitié, le convertit en oiſeau, & le ſoutint en tombant ſur les aîles qu'il lui don-

(a) Ovid. Metam. L. XI. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 44. & ſuiv.

na. Il lui fit naître un bec crochu, en la place de ſa bouche, lui donna des ongles qui ſont ſemblables à des hameçons, & lui laiſſa ſon premier courage, & plus de force de corps. Enfin, il devint un épervier, qui n'épargne pas un oiſeau, qui leur fait à tous la guerre.

La métamorphoſe de Dédalion en épervier, eſt une fiction qui, ſelon M. l'abbé Banier, peut-être tirée de ce qu'apparemment Dédalion abandonna ſon païs pour aller s'établir dans un lieu éloigné. Mais, quelques-uns diſent que ce Prince fut un fameux tyran, ennemi de la paix & du repos, & qu'on a feint qu'il fut changé en épervier, parce que comme les tyrans, ces ſortes d'oiſeaux ſe plaiſent dans le ſang & dans le carnage. L'on ajoûte à cela que par le déſeſpoir que montra Dédalion après la perte de ſa fille, la fable nous apprend que les droits de la nature ſont ſi forts, que les tyrans mêmes ne ſçauroient s'en affranchir, quoiqu'ils puſſent s'aſſujettir tout le monde; que la nature eſt plus forte que toutes choſes; qu'elle conſerve ſes droits au milieu de la tyrannie, & juſques dans le cœur des tyrans; que ceux qui ſont violens en une choſe, le ſont ordinairement en toutes, & même dans celles qui leur ſont préjudiciables; & que pour la punition des Grands qui ne craignent pas les loix, leurs paſſions exercent ſur eux les mêmes violences qu'ils exercent ſur les autres hommes.

DÉDALION, *Dædalion*, (*a*) Δαιδαλίων, pere d'Autolycus. Pauſanias fait mention de ce Dédalion.

DÉDAN, *Dedan*, Δαιδάν, (*b*) ville de l'Idumée, fameuſe par ſon commerce. Il eſt ſouvent fait mention de cette ville dans les prophetes.

Jérémie, dans une prophétie contre l'Idumée, adreſſe en particulier la parole à ceux de Dédan. » Fuyez, dit-il, ſauvez-vous de » vos ennemis; deſcendez dans » les creux de la terre les plus » profonds, habitans de Dédan, » parce que j'ai fait venir ſur » Éſaü le jour de ſa deſtruction, » le tems où je le dois viſiter dans » ma colère. «

Ézéchiel, parlant au nom du Seigneur, s'exprime ainſi: » J'é» tendrai ma main ſur l'Idumée; » j'en exterminerai les hommes » & le bêtes; je la réduirai en un » déſert du côté du midi, & ceux » qui ſont à Dédan tomberont » par l'épée. « Le même Prophete, dans un autre endroit, adreſſant la parole à Tyr, lui dit que les enfans de Dédan ont trafiqué avec elle pour les houſſes magnifiques des chevaux.

Cette ville étoit près de Phana à environ quatre milles vers le nord.

DÉDAN, *Dedan*, ou DADAN, *Dadan*, (*c*) ville de l'Arabie heureuſe, ſelon Sanſon.

(*a*) Pauſ. p. 460.
(*b*) Jerem. c. 25. v. 23. c. 49. v. 8. Ezech. c. 25. v. 13. c. 27. v. 15, 20. c. 38. v. 13.
(*c*) Paral. L. I. c. 1. v. 9.

Dans les Paralipomènes, il eſt parlé de Saba & de Dadan, fils de Regma. Parmi les enfans de Chus, Regma eut ſon partage à l'extrêmité de l'Arabie heureuſe, où Ptolémée place une ville nommée Regma. Saba eut le ſien dans le païs qui s'étend depuis le détroit du golfe Perſique juſqu'à l'Océan Indien, & où Ptolémée place les Aſabi entre Regma & & Saba ; c'eſt-à-dire, entre les deux partages qu'on vient de déſigner ; on trouve encore aujourd'hui Dédan, à l'embouchure du golfe Perſique. Cette convenance de nom & de lieu paroît déciſive à Sanſon. Dom Calmet n'admet qu'une ville du nom de Dédan, & il ſemble douter s'il la doit mettre dans l'Idumée, ou dans l'Arabie. Il met le peuple de Dédan entre la mer Morte & la ville de Pétra, capitale de l'Arabie Pétrée. Il ajoûte qu'Iſaïe appelle ces peuples Dédanim, au pluriel.

D. Calmet fait de Dédan un nom de peuple d'Idumée ou d'Arabie, & met ce peuple entre la mer Morte & la ville de Pétra. Il penſe que Dédan n'eſt pas différent de Dadan. » Il eſt très-croyable, dit-il, que ces deux noms » ne ſignifioient que la même » choſe, & que les peuples nommés Dédan, ou Dédanim dans » Iſaïe, Jérémie & Ézéchiel, » ſont les deſcendans de Dadan » fils de Regma, petit-fils de » Chanaan, Geneſ. X. 7. ; ou de » Dédan fils de Jecſan, petit-fils » d'Abraham par Céthura, Geneſ. XXV. 3. Mais, il eſt malaiſé de diſcerner les uns des » autres, parce que les caractères » que l'Écriture nous donne de » ces deux Dadan ou Dédan, ne » ſont pas aſſez diſtincts. Les prophetes Iſaïe, Jérémie, & Ézéchiel mettent viſiblement les » Dédanim avec les Arabes & les » Iduméens, dans les prophéties » fâcheuſes qu'ils prononcent contr'eux. Nous croyons que ces » prédictions furent accomplies » au tems de Nabuchodonoſor, » qui aſſujettit tous ces peuples » cinq ans après la priſe de Jéruſalem. Ézéchiel met Dédan » parmi les marchands qui venoient trafiquer à Tyr. Il les » met avec Gog & Magog qui » viennent pour déſoler & ravager la terre d'Iſraël. Comme » ces peuples demeuroient apparemment dans l'Arabie déſerte, » il eſt impoſſible de marquer au » juſte le lieu de leur demeure. » Jérémie les met avec les Arabes qui coupent leurs cheveux » en rond. *Et Dedan, & Thema,* » *& Buz, & univerſis qui attonſi* » *ſunt in comam.*

» Bochart, dit M. de la Martinière, eſt celui qui débrouille » le mieux ce que c'étoit que Dédan & Dédanim. Près Regma, » à l'orient, & ſur le même rivage, étoit la ville nommée Dédan, aujourd'hui Daden. Ortélius, & les autres Géographes » modernes, la placent à diſtance preſqu'égale du détroit de » Baſſora, ou bouche du golfe » Perſique, & du fleuve Om, » qui eſt le Lar de Ptolémée, & » le Phalg du Géographe de Nubie. Le canton d'alentour étoit

» auſſi appellé Daden, du nom » de cette ville. Odoard Barboſa » parle d'un païs nommé Dadéna » ſur cette côte. Il ſemble que » c'eſt la ville de Dédan, qui fut » fondée par Dédan, fils de Reg- » ma. Bochart n'eſt point du ſen- » timent de ceux qui confondent » cette ville avec Dédan, ville » méditerranée, dans l'Idumée, » & dont le fondateur étoit un » autre Dédan, l'un des deſcen- » dans d'Abraham. La Dédan » dont parle Ézéchiel, doit avoir » été maritime, ayant dans ſon » voiſinage pluſieurs iſles d'où il » étoit facile de naviguer dans les » Indes; car l'ivoire & l'ébene, » dont ſes habitans & les inſulai- » res, leurs voiſins, trafiquoient » avec les Tyriens, étoient des » marchandiſes des Indes. Cela » convient à Daden, car elle eſt » voiſine de pluſieurs iſles, & eſt » proche du détroit du golfe Per- » ſique, d'où les Indes ne ſont » pas éloignées. Le voiſinage de » Regma eſt encore une preuve » de ce ſentiment. Il ne faut donc » pas confondre la Dédan Ara- » bique avec celle d'Idumée. Ézé- » chiel parle de toutes les deux » dans le c. 27. v. 15. & v. 20., » de l'une, dont les marchandi- » ſes étoient l'ivoire & l'ébene; » l'autre n'envoyoit à Tyr que » des ſerpillières, ou des tapis, » ſelon quelques autres. Au lieu » des Dédanim, les Septante » diſent les fils des Rhodiens. Ce- » la vient de la reſſemblance de » deux lettres Hébraïques, qui » eſt telle, qu'ils ont pu facile- » ment lire Rhédan ou Rhodon » pour Dédan. Vilalpandus tâche » en vain de les juſtifier, en diſant » que Rhode étoit anciennement » nommée Dédan, & que ce nom » a été changé avec le tems; » mais, outre qu'il n'en donne » point de preuves, perſonne ne » s'imaginera que les Tyriens » aient été ſe pourvoir d'ébene » & d'ivoire dans l'iſle de Rho- » de, eux qui avoient des ports » ſur la mer Rouge, d'où ils » pouvoient trafiquer aux extrê- » mités de l'Afrique, & dans les » Indes. Il leur étoit infiniment » plus aiſé qu'aux Rhodiens d'a- » voir ces marchandiſes de la pre- » mière main. «

DÉDANIM, *Dedanim*, (*a*) nom d'une ville dont parle Iſaïe. Les Septante liſent Daidan; & on croit que c'eſt la même choſe que Dédan. *Voyez* Dédan.

DÉDITAMENE, *Deditamenes*, (*b*) lieutenant d'Alexandre. Il obtint de ce Prince le gouvernement de Babylone, vacant par la mort de Mazée.

DEDITICII, (*c*) terme employé par Céſar, au premier livre de ſes Commentaires ſur la guerre des Gaules. On appelloit ainſi les peuples qu'on avoit forcés de ſe rendre. Il y avoit deux ſortes de *Dediticii*, ceux qui s'étoient rendus à certaines conditions, & ceux qui n'en avoient obtenu aucune.

(*a*) Iſaï. c. 21. v. 13.
(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 3.
(*c*) Cæſ. de Bell. Gall. L. I. p. 27.

DEDITII LIBERTINI. *Voyez* Affranchiſſement.

DÉDYMNÉE, *Dedymnæus*, nom du premier mois de l'année, chez les Achéens. Ce mois répondoit à notre mois de Janvier.

DÉESSE DE SYRIE [La], *Dea Syria*, Θεὸς Συρίη, (*a*) titre d'un dialogue de Lucien. C'eſt la deſcription d'un temple, où il eſt parlé de ſon origine & de ſes cérémonies. Du reſte, on doute que cette pièce ſoit de Lucien; car, il y a quelque choſe qui ſent la ſuperſtition, outre qu'elle eſt en langue Ionique.

DÉESSES [Les grandes], *Deæ Magnæ*, Θεαὶ μεγάλαι. (*b*) C'eſt ainſi qu'on appelloit Cérès & Proſerpine. Meſsène avoit inſtitué des fêtes en l'honneur des grandes Déeſſes, ſuivant le rit & les cérémonies qu'elle tenoit de Caucon, petit-fils de Phlius. Il eſt parlé de ces Déeſſes en pluſieurs endroits de Pauſanias. *Voyez* Carnaſius.

DÉFINITION, *Definitio*, terme de Rhétorique. C'eſt un lieu commun; & par Définition, les Rhéteurs entendent une explication courte & claire de quelque choſe.

Les Définitions de l'Orateur different beaucoup dans la méthode de celles du Dialecticien & du Philoſophe. Ces derniers expliquent ſtrictement & ſéchement chaque choſe par ſon genre & ſa difference; ainſi, ils Définiſſent l'homme *un animal raiſonnable*. L'Orateur ſe donne plus de liberté, & Définit d'une manière plus étendue & plus ornée. Il dira, par exemple: *L'homme eſt un des plus beaux ouvrages du Créateur, qui l'a formé à ſon image, lui a donné la raiſon, & l'a deſtiné à l'immortalité*; mais, cette Définition, à parler exactement, tient plutôt de la nature d'une deſcription que d'une Définition proprement dite.

Il y a différentes ſortes de Définitions oratoires. La première ſe fait par l'énumération des parties d'une choſe; comme lorſqu'on dit, *que l'Éloquence eſt un art qui conſiſte dans l'invention, la diſpoſition, l'élocution, & la prononciation.* La ſeconde Définit une choſe par ſes effets; ainſi l'on peut dire, *que la guerre eſt un monſtre cruel, qui traine ſur ſes pas l'injuſtice, la violence, & la fureur, qui ſe repaît du ſang des malheureux, ſe plaît dans les larmes & dans le carnage; & qui compte parmi ſes plaiſirs, la déſolation des campagnes, l'incendie des villes, le ravage des provinces*, &c. La troiſième eſpèce eſt comme un amas de diverſes notions, pour en donnner une plus magnifique de la choſe dont on parle; & c'eſt ce que les Rhéteurs nomment *Definitiones conglobatæ*; ainſi, Cicéron Définit le Sénat Romain, *templum ſanctitatis, caput urbis, ara ſociorum, portus omnium gentium.* La quatrième conſiſte dans la négation & l'affirmation, c'eſt-à-dire, à déſigner d'abord ce qu'une choſe n'eſt pas,

(*a*) Lucian. T. II. p. 875. *& ſeq.* (*b*) Pauſ. p. 217, 279, 506.

pour faire enſuite mieux concevoir ce qu'elle eſt. Cicéron, par exemple, voulant Définir le Conſulat, dit que cette dignité n'eſt point caractériſée par les hâches, les faiſceaux, les licteurs, la robe prétexte, ni tout l'appareil extérieur qui l'accompagne, mais par l'activité, la ſageſſe, la vigilance, l'amour de la patrie; & il en conclut que Piſon, qui n'a aucune de ces qualités, n'eſt point véritablement Conſul, quoiqu'il en porte le nom & qu'il en occupe la place. La cinquième Définit une choſe par ce qui l'accompagne; ainſi, l'on a dit de l'Alchimie, *que c'eſt un art inſenſé, dont la fourberie eſt le commencement, qui a pour milieu le travail, & pour fin l'indigence.* Enfin, la ſixième Définit par des ſimilitudes & des métaphores. On dit, par exemple, *que la mort eſt une chûte dans les ténébres, & qu'elle n'eſt pour certaines gens qu'un ſommeil paiſible.*

On peut rapporter à cette dernière claſſe des Définitions métaphoriques, quelques Définitions de l'homme aſſez ſingulières pour trouver place ici. Les Poëtes faignent que les ſciences s'aſſemblerent un jour, par l'ordre de Minerve, pour Définir l'homme. La Logique le Définit *un court enthymeme, dont la naiſſance eſt l'antécédent, & la mort le conſéquent;* l'Aſtronomie, *une lune changeante, qui ne reſte jamais dans le même état;* la Géométrie, *une figure ſphérique, qui commence au même point où elle finit;* enfin la Rhétorique le Définit *un diſcours dont l'exorde eſt la naiſſance, dont la narration eſt le trouble, dont la péroraiſon eſt la mort, & dont les figures ſont la triſteſſe, les larmes, ou une joie pire que la triſteſſe.* Peut-être par cette fiction ont-ils voulu nous donner à entendre que chaque art, chaque ſcience, a ſes termes propres & conſacrés par l'uſage.

DEGMÉNUS, *Degmenus*, Δέγμενος, (*a*) archer Éléen, fut choiſi par ceux de ſa nation, pour combattre contre Pyrechmès qui étoit un frondeur Étolien; la victoire ſe déclara en faveur du dernier.

DEGRUMARE VIAS, (*b*) ſignifioit chez les Latins, tirer les rues au cordeau.

DÉGYS, *Degys*, (*c*) frere de Décébale. Ce dernier, qui étoit Roi des Daces, ayant rejetté la propoſition que lui faiſoit l'empereur Domitien, de lui venir faire hommage dans la capitale de l'Empire, conſentit ſeulement à envoyer ſon frere Dégys. Il rendit à Domitien quelques armes & quelques priſonniers, & reçut enſuite de ce Prince le diadême au nom de Décébale.

Il eſt fait mention de Dégys dans une épigramme de Martial à Domitien.

DÉJANIRE, *Dejanira*, (*d*) Δηϊάνειρα, fille d'Œnée, roi de Calydon, étoit la plus belle Prin-

(*a*) Pauſ. p. 292.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 62.
(*c*) Mart. L. V. Epigr. 3. Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 32.
(*d*) Ovid. Metam. L. IX. c. 1. *& ſeq.*

ceſſe de ſon tems. Auſſi fut-elle recherchée en mariage par un grand nombre de héros ; mais, ſon pere ne la voulut donner qu'à celui qui ſurmonteroit les autres. Hercule & Achéloüs étoient du nombre des prétendans, & combattirent l'un contre l'autre, à qui demeureroit un ſi beau prix. Achéloüs ſe ſervit en cette occaſion de toutes ſes forces & de toutes ſes ruſes ; & enfin s'étant converti en taureau, Hercule ne laiſſa pas de le vaincre, & lui arracha une de ſes cornes.

Comme Hercule s'en retournoit victorieux avec Déjanire, il la mit ſur le dos du centaure Neſſus pour lui faire paſſer le fleuve Évene. Mais ce centaure, qui en devint amoureux, la voulut enlever, quand il fut de l'autre côté du fleuve ; de ſorte qu'Hercule s'étant apperçu de ſon deſſein, lui tira une flêche qui le perça de part en part. Ce malheureux centaure, ſe voyant proche de la mort, donna à Déjanire ſa chemiſe teinte de ſon ſang, & lui dit que cette chemiſe avoit la vertu d'empêcher que ſon mari n'aimât jamais d'autre femme qu'elle ; mais, c'étoit un poiſon qu'il lui donnoit, pour venger ſa mort ſur Hercule.

En effet, comme la renommée, qui ſe plaît toujours à mêler le menſonge avec la vérité, & qui prenant naiſſance d'un petit bruit, s'augmente enſuite & ſe fortifie par les fauſſetés qu'elle invente, vint apprendre à Déjanire, que ſon mari étoit devenu amoureux d'Iole, & que toute ſa vertu n'avoit pu empêcher l'amour de le rendre eſclave de ſon eſclave ; cette femme qui aimoit, crut aiſément ce rapport ; & le premier remede qu'elle employa contre ſa douleur, ce furent des ſoupirs & des larmes. Mais bientôt après : » Pourquoi, dit-elle en elle-mê-
» me, nous amuſons-nous à pleu-
» rer, puiſque ma rivale ſe doit
» moquer de mes larmes, &
» augmenter par ſes riſées mes
» reſſentimens & mes douleurs ?
» Peut-être qu'elle ſera bientôt
» ici, il faut ſe hâter de chercher
» de l'aide, & de tenter quelque
» choſe, tandis que nous le pou-
» vons, & qu'une autre n'a pas
» encore uſurpé ma place. Ferai-
» je des plaintes, ou demeurerai-
» je dans le ſilence ? Attendrai-je
» ici ma rivale, ou retournerai-je
» à Calydon ? Sortirai-je de ce
» palais pour favoriſer les amours
» d'Hercule, & ne m'oppoſerai-
» je point à ſa perfidie ? Si je me
» remets en mémoire que je ſuis
» ſœur de Méléagre, n'entre-
» prendrai-je pas quelque action
» ſignalée ? Et ne témoignerai-je
» pas, en coupant la gorge à l'in-
» fame qui m'ôte Hercule, ce que
» peut la douleur d'une femme
» que l'on outrage. « Mille penſées différentes lui paſſerent dans l'eſprit ; mais enfin elle réſolut, pour rallumer l'amour de ſon mari, de lui envoyer la chemiſe du

Pauſ. p. 127. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 40, 56. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. pag. 303. *& ſuiv.*

centaure, & la donna à Lychas, ſans ſçavoir ce qu'elle donnoit, ni qu'elle envoyoit la mort à Hercule, & qu'elle ſe préparoit de nouveaux maux. Ainſi, la malheureuſe Déjanire recommanda à ce fidele ſerviteur, de porter ce préſent à ſon maître. Il le porta, Hercule le reçut, ſe revêtit de cette chemiſe empoiſonnée, avant que d'aller au ſacrifice. Mais, à peine eut-il jetté l'encens dans le feu, à peine eut-il commencé ſes prieres, & verſé du vin ſur l'autel, que le poiſon qu'il venoit de prendre, commença à s'échauffer, & ſe répandit par tout ſon corps. Devenu furieux, il ſe précipita au milieu des flammes. Déjanire, ayant appris ſa mort, ſe tua autant de regret que de déſeſpoir, comme pour ſe punir elle-même de la faute qu'elle avoit faite.

Cette fable nous apprend qu'il faut craindre les préſens & les conſeils qui viennent de nos ennemis. En effet, Déjanire perd Hercule, & ſe perd avec lui, pour avoir cru trop facilement la feinte amitié de ce centaure. Mais auſſi veut-on nous montrer par-là qu'il n'y a rien de plus crédule que la jalouſie, qu'elle ſe porte aiſément à tout ce qui peut la ſatisfaire, & qu'elle ne regarde pas qui eſt celui qui lui promet du ſoulagement, pourvu qu'on lui en faſſe eſpérer. Il eſt vrai que la jalouſie de Déjanire étoit juſte & ſon intention innocente; & l'on diroit que la fable devoit donner une bonne fin à une entrepriſe ſi raiſonnable. Mais, le deſſein de la fable, qui tend toujours à l'inſtruction, & qui veut que nous profitions auſſi-bien des fautes que de la vertu de ceux dont elle fait voir les aventures, eſt de nous apprendre, par le malheur de Déjanire, combien l'imprudence eſt dangereuſe, & que quand on n'y prend pas garde, on ſe perd ſouvent par les mêmes moyens qu'on employoit à ſe conſerver.

Il convient d'ajoûter, ici que Sophocle ne dit pas que Neſſus donna à Déjanire ſa tunique enſanglantée, comme le dit Ovide; mais qu'il lui donna de ſon ſang empoiſonné par les flêches d'Hercule, en lui enjoignant de le tenir dans un lieu bien fermé; & que ce ne fut que lorſque Déjanire apprit l'infidélité de ſon mari, qu'elle en enſanglanta une tunique pour la lui envoyer. Une jalouſe précipitation l'empêcha de faire toute l'attention qu'elle devoit aux précautions du centaure; & comme elle ſe reſſouvint, après le départ de Lychas, que le flocon de laine, dont elle s'étoit ſervie, pour enſanglanter la tunique, porté au grand jour s'étoit enflammé, elle ſoupçonna que ce ſang étoit plutôt un poiſon, qu'un philtre pour ramener le cœur de ſon époux, dont elle apprit en même tems les cruelles douleurs, & elle ſe perça le ſein ſur ſa couche nuptiale.

Cette Princeſſe mourut à Trachine, & fut enterrée au bas du mont Œta, près de la ville qui dans la ſuite fut nommée Herculée ou Héraclée, où, ſelon Pauſanias, étoit ſon tombeau. Elle avoit eu d'Hercule pluſieurs en-

fans, dont un entr'autres ſe nommoit Hyllus.

DÉICOON, *Deicoon*, (*a*) Δηϊκόων, fils de Pergaſus, étoit le plus cher compagnon du grand Énée; auſſi étoit-il honoré comme un des enfans de Priam; car, il étoit d'une valeur à toute épreuve, & toujours prompt à ſe jetter au milieu des ennemis. Un jour qu'il combattoit aux premiers rangs, Agamemnon lui lança un trait avec une vigueur incroyable. Ce trait va donner dans ſon bouclier qui ne réſiſte pas; le fer le pénetre, perce le baudrier, & entre dans le bas-ventre. Déicoon tombe mort ſur le champ, & la terre retentit horriblement du bruit de ſes armes.

DÉIDAMIE, *Deidamia*, Δηϊδάμεια, fille de Lycomede, roi de l'iſle de Sciros. Ce fut à la cour de ce Prince que Thétis fit élever ſon fils Achille, déguiſé en fille, pour le garantir de la mort, dont les deſtins le menaçoient à la guerre de Troye. Achille eut des habitudes particulières avec Déidamie, & il en eut un fils qui fut ſurnommé Pyrrhus, de ſon pere qui étoit nommé Pyrrha, pendant ſon déguiſement.

DÉIDAMIE, *Deidamia*, Δηϊδάμεια, la même qu'Hippodamie. *Voyez* Hippodamie.

DÉIDAMIE, *Deidamia*, (*b*) Δηϊδάμεια, fille d'Éacide, roi des Moloſſes, & ſœur de Pyrrhus. Elle fut mariée à Démétrius Poliorcete. Les noces ſe firent à Argos, le jour de la grande fête de Junon. Cette Princeſſe mourut de maladie en Cilicie, où elle étoit allée trouver le Roi ſon mari.

Juſtin fait mention de Déidamie, & dit qu'elle accompagna Olympias dans ſa retraite à Pydne. C'eſt une circonſtance qui dut être antérieure à ſon mariage avec Démétrius.

DÉIDAMIE, *Deidamia*, (*c*) Δηϊδάμεια, fille de Pyrrhus, l'un des deſcendans du Pyrrhus dont il eſt parlé dans l'article précédent. Elle mourut ſans enfans, au rapport de Pauſanias, & laiſſa en mourant le gouvernement de l'Épire entre les mains du peuple.

C'eſt la même que Juſtin appelle Laudamie. On croit que ce pourroit être une faute, puiſque Déidamie eſt un nom connu dans la famille des Éacides. Quoi qu'il en ſoit, *Voyez* Laudamie.

DÉJEUNER, *Jentaculum*, (*d*) petit repas, que prennent le matin certaines perſonnes, & ſurtout les enfans; c'eſt l'ἀκρατισμὸς des Grecs, qui mangeoient à ces heures-là un morceau de pain trempé dans du vin pur.

On lit au commencent du ſeizième livre de l'Odyſſée, qu'à la pointe du jour, Ulyſſe & Eumée ayant allumé du feu, préparerent le Déjeûner. Sur quoi Madame Dacier fait cette remarque: » Dans » Homère il n'eſt fait mention » que deux fois de ce repas, du » Déjeûner, ſous le nom de » ἄριστον. La première, c'eſt dans

(*a*) Homer. Iliad. L. V. v. 534. *& ſeq.*
(*b*) Plut. Tom. I. p. 900, 903, 904. Juſt. L. XIV. c. 6. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 144, 156.
(*c*) Pauſ. p. 283. Juſt. L. XXVIII. c. 3.
(*d*) Homer. Odyſſ. L. XVI. v. 1, 2.

» le dernier livre de l'Iliade, vers » 124, où il eſt dit que les com- » pagnons d'Achille lui prépa- » roient à Déjeûner. Mais, com- » me Caſaubon l'a remarqué, on » n'eſt pas bien ſûr qu'Homère » veuille parler là du Déjeûner. » Et la ſeconde fois, c'eſt dans » cet endroit où ce mot eſt abſo- » lument déterminé au Déjeûner » parce qu'il ajoûte, ἀὺ πῖ, *à* » *la pointe du jour* On veut » prouver par Homère même, » que les anciens Grecs avoient » trois ſortes de repas; ἄριστον, » le Déjeûner, qu'ils appellerent » enſuite ἀκρατισμὸν, parce qu'on » ne faiſoit que tremper du pain » dans du vin pur; δεῖπνον, le » diner, ainſi appellé, parce qu'a- » près ce repas on retourne au » travail, δεῖ ποιεῖν; & δόρπον, » le ſouper parce qu'après ce re- » pas il n'y a plus de travail, » δόρυ παύεται Mais, ces mots » ont été ſouvent mis l'un pour » l'autre; de ſorte que pour les » bien expliquer, il faut avoir » égard au tems dont il eſt parlé » dans les endroits en queſtion; » car, on voir ſouvent que ces » trois repas n'en font que deux, » leur Déjeûner, ἄριστον, étant le » même que le diner, δεῖπνον, » mais pris de meilleure heure. On » ne s'eſt pas contenté de ces » trois repas; on en ajoûte un qua- » trième appellé δεῖλινον. Les uns » veulent que ce ſoit ce que nous » appellons le goûter, entre le » diner & le ſouper; & les au- » tres, que ce ſoit ce repas que » l'on faiſoit après le ſouper, & » que les Romains appelloient » *comeſſationem.* Mais, je crois » que ce repas étoit inconnu du » tems d'Homère, & que le vers » de ce Poëte ſur lequel on ſe » fonde, doit être expliqué d'une » autre manière. «

DEIGMA, *Deigma*, Δεῖγμα, (*a*) nom d'un lieu de la ville de Rhodes, ſelon Diodore de Sicile. M. l'abbé Terraſſon, dans ſa traduction Françoiſe de cet Auteur, donne ce nom à la place d'entrée.

DEILÉON, *Deileon*, (*b*) compagnon d'Hercule dans ſon expédition contre les Amazones, joignir les Argonautes près de Sinope.

DEILOCHUS, *Deilochus*, étoit fils d'Hercule & de Mégare.

DEIMACHUS, *Deimachus*, Δειμάχος, (*c*) pere d'Autolycus, l'un des héros qui partirent de Theſſalie avec Hercule, & l'accompagnerent à ſon expédition contre les Amazones.

DEIMACHUS, *Deimachus*, Δείμαχος, le même que Damachus. *Voyez* Damachus.

DEINOME, *Deinome*, (*d*) Δεινομὴ, captive Troyenne, qu'on voyoit peinte dans le temple de Delphes. Pauſanias dit qu'il eſt parlé de Deinome dans ce qu'on appelle la petite Iliade.

DEJOCE, *Dejoces*, Δηϊόκης, (*e*) fils de Phraotte, Mede de nation, paſſe pour le premier fondateur de la Monarchie des Me-

(*a*) Diod. Sicul. p. 695.
(*b*) Valer. Flacc. Argon. L. V. v. 114.
(*c*) Plut. T. I. p. 506.
(*d*) Pauſ. pag. 659.
(*e*) Excerpt. Diod. Sicul. Herod. L. I. c. 16, 96. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc.

des. Cet homme voyant les grands déſordres qui ſe commettoient dans toute la Médie, réſolut de profiter de ces troubles, & commença d'aſpirer à la royauté. Il avoit grande réputation dans ſon païs, & il paſſoit pour un homme, qui non ſeulement étoit fort réglé en ſes mœurs, mais qui avoit auſſi toute la prudence & toute l'équité néceſſaires pour gouverner.

Dès que Déjoce eut formé le deſſein de monter ſur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualités qu'on avoit déjà remarquées en lui; ce qui lui réuſſit ſi heureuſement, que les habitans du village où il demeuroit l'établirent leur juge. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de ſageſſe, & ſes ſoins eurent tout le ſuccès qu'on avoit eſpéré; car, il réduiſit les habitans de ce village à vivre avec plus de retenue qu'à l'ordinaire. Ceux des autres villages, que les déſordres continuels empêchoient de vivre en repos, voyant le bon ordre que Déjoce avoit mis dans celui dont il avoit été établi juge, commencerent à s'adreſſer à lui pour le faire arbitre de leurs différends. La réputation de ſon équité augmentant tous les jours, tous ceux qui avoient quelqu'affaire de conſéquence, venoient à Déjoce, pour trouver en lui un juge équitable qu'ils auroient cherché inutilement ailleurs.

Lorſqu'il ſe vit ſi avancé dans ſes deſſeins, il jugea qu'il étoit tems de faire jouer les derniers reſſorts pour arriver à ſon but. Il ſe retira donc, feignant d'être accablé de la foule de ceux qui venoient à lui de toutes parts, & il ne voulut point exercer l'office de Juge, quelque inſtance que fiſſent ceux qui aimoient le bien & le repos public. Il diſoit à ceux qui s'adreſſoient à lui, que ſes affaires domeſtiques ne lui permettoient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence, qui avoit été quelque peu de tems réprimée par les ſoins de Déjoce, commença à règner plus qu'auparavant, dès qu'il ne voulut plus ſe mêler d'affaires; & le mal augmenta ſi fort, que les Medes furent obligés de s'aſſembler pour délibérer ſur les moyens de remédier au déſordre.

Il eſt des ambitions de plus d'une ſorte. Quelques-unes, violentes & impétueuſes, emportent comme d'emblée leurs prétentions, n'épargnant pour cela ni crimes ni meurtres. D'autres plus douces, comme celle-ci, couvertes d'une apparence de modération & de juſtice, cheminent pour ainſi dire ſous terre, mais n'arrivent pas moins ſûrement à leur but.

Déjoce, qui vit bien que les choſes ſe diſpoſoient ſelon ſes déſirs, envoya ſes émiſſaires à l'aſſemblée, après les avoir inſtruits de ce qu'ils avoient à faire. Quand on vint à propoſer des expédiens pour arrêter le cours de tant de

T. I. p. 366. & ſuiv. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag 359. T. XIX. p. 46, 68. T. XXI. p. 61. & ſuiv.

maux, les émiſſaires de Déjoce, parlant à leur tour, repréſenterent que ſi l'on ne changeoit entièrement la face de la République, le païs deviendroit inhabitable; que le ſeul moyen de remédier au déſordre étoit d'élire un Roi, qui eût l'autorité de réprimer la violence, & de faire des loix pour le gouvernement; & qu'ainſi chacun pourroit s'appliquer en paix à ſes affaires, au lieu que l'injuſtice qui règnoit par-tout, les obligeroit bientôt de quitter le païs. Cet avis fut univerſellement approuvé, & tous jugerent qu'il n'y avoit point de remede plus efficace au mal préſent, que d'ériger l'État en Monarchie. Il ne fut donc plus queſtion que d'élire un Roi, & la délibération ne fut pas longue. Tous demeurerent d'accord qu'il n'y avoit point dans la Médie un homme auſſi capable de règner que Déjoce; de ſorte qu'il fut élu Roi d'un commun conſentement.

Lorſque Déjoce fut monté ſur le trône, l'an 710 avant l'Ére Chrétienne, il travailla à prouver qu'on ne s'étoit point trompé dans le choix qu'on avoit fait de lui pour rétablir l'ordre. Il voulut d'abord joindre à la qualité de Roi toutes les marques qui ont accoûtumé d'en relever l'éclat, & qui pouvoient inſpirer pour ſa perſonne de la crainte & du reſpect, & choiſit entre les Medes, pour être ſes gardes, ceux qui lui paroiſſoient les plus attachés à ſes intérêts, & ſur la fidélité deſquels il pouvoit le plus compter.

Après qu'il eut ainſi pourvu à ſa ſûreté, il s'appliqua à polir & à civiliſer les Medes, qui, ayant accoûtumé de vivre à la campagne & dans des villages, preſque ſans loix & ſans police, avoient contracté une humeur tout-à-fait ſauvage. Il leur commanda de bâtir une ville, déſignant lui-même le lieu & le plan des murailles. Il fit faire ſept enceintes de murs, diſpoſées en telle ſorte, que la premiere en-dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet de la ſeconde, & la ſeconde n'ôtoit pas la vue de celui de la troiſième, & ainſi des autres. La ſituation du lieu étoit fort favorable pour un tel deſſein; car, c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la dernière & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ſes tréſors; dans la ſixième, qui joignoit celle-là, il y avoit pluſieurs appartemens pour loger les officiers de ſa maiſon; & les entre-deux des cinq autres enceintes étoient deſtinés à loger le peuple. La première & la plus grande enceinte étoit à peu près de la grandeur d'Athènes. Le nom de cette ville eſt Ecbatane. L'aſpect en étoit magnifique & brillant; car, outre que la diſpoſition de ſes murs faiſoit une eſpèce d'amphithéâtre, les différentes couleurs dont on avoit peint les parapets, formoient une très-agréable diverſité.

Après que la ville eut été bâtie, & que Déjoce eut obligé une partie des Medes à s'y établir, il s'appliqua tout entier à dreſſer des loix pour le bien de l'État. Perſuadé que la majeſté des Rois ſe

fait plus reſpecter de loin, il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple & lui, ſe rendit preſque inacceſſible & comme inviſible à ſes ſujets, & ne leur permit de lui parler & de lui communiquer leurs affaires, que par des placets & des perſonnes interpoſées. Ceux-mêmes qui avoient le privilège de l'approcher, ne pouvoient ni rire ni cracher en ſa préſence.

Cet habile politique fit ces réglemens pour s'aſſurer la couronne. Car, ayant affaire à des hommes encore féroces, & qui ne ſe connoiſſoient pas bien en vrai mérite, il craignit qu'une trop grande familiarité ne lui attirât le mépris, & ne donnât lieu à des complots & à des conſpirations contre une autorité naiſſante, qui ne manque jamais de faire des jaloux & des mécontens. Mais, demeurant ainſi caché aux yeux du peuple, & ne ſe faiſant connoître que par les ſages loix qu'il établiſſoit, & par l'exacte juſtice qu'il ſe piquoit de rendre à chacun, il s'attiroit le reſpect & l'eſtime de ſes ſujets.

On dit que du fond de ſon palais il voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans ſes États, par le moyen de ſes émiſſaires, qui lui rendoient compte & l'informoient de tout. Ainſi nul crime n'échappoit ni à la connoiſſance du Prince, ni à la rigueur des loix; & la peine ſuivant de près la faute, contenoit les méchans, & arrêtoit les violens. Cela pouvoit être ainſi juſqu'à un certain point; mais, il n'y a perſonne qui ne ſente les grands inconvéniens de la coûtume que Déjoce introduiſit pour lui-même, & que d'autres rois d'Orient imiterent, de ſe tenir caché dans ſon palais; de gouverner par des officiers répandus par tout ſon royaume; de s'en rapporter uniquement à leur bonne foi de l'information des faits; & de ne laiſſer approcher la vérité, les plaintes des opprimés, les juſtes raiſons des innocens, que par des canaux étrangers, c'eſt-à-dire, par des hommes ſujets à être prévenus ou corrompus, qui ne laiſſoient plus lieu aux remontrances ni à la réparation des injuſtices, & qui pouvoient les commettre d'autant plus facilement & plus hardiment, que leur prévarication demeuroit ſecrete, & par conſéquent impunie. Outre que dans cette affectation des Princes à ſe rendre inviſibles, il y a, ce ſemble, un aveu de leur peu de mérite, qui ne peut ſoutenir le grand jour.

Déjoce fut ſi occupé à adoucir, à humaniſer les mœurs de la nation, & à faire des loix pour le gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ſes voiſins, quoique ſon règne ait été fort long; car, il mourut après avoir règné cinquante-trois ans, l'an 657 avant J. C., & eut pour ſucceſſeur ſon fils Phraorte.

On croit communément que l'empire de Déjoce fut borné aux ſeuls Medes qui l'avoient choiſi pour leur Roi; mais, M. Frérec croit que la Cappadoce, l'Arménie & la Médie, ne formoient dès-lors qu'un ſeul & même État, ſoumis à Déjoce.

DEIOCHUS, *Deiochus*,

Δηΐοχος. (*a*) capitaine Grec, périt par le fer de Pâris, qui l'atteignit au bas de l'épaule, comme il s'enfuyoit.

DEION, *Deion*, Δηΐων; le même que Dédalion. *Voyez* Dédalion.

DEION, *Deion*, Δηΐων, (*b*) l'un des fils d'Éole, règna dans la Phocide. Ayant épouſé Dioméda, fille de ſon oncle Xuthus, il en eut pluſieurs enfans, dont le plus connu eſt Céphale. *Voyez* Dioméda.

DEIONE, *Deione*, nous eſt donnée pour une des femmes d'Apollon, dont elle eut Miletus.

DEIONÉE, *Deioneus*, (*c*) Δηϊονεὺς fils d'Eurytus, roi d'Œcalie, épouſa Périgune, qui étoit fille d'un certain géant nommé Sinnis.

DEIONÉE, *Deioneus*, (*d*) Δηϊονεὺς, pere de la Princeſſe Dia. Ixion la lui demanda en mariage, & lui promit de grands préſens, s'il vouloit la lui donner. Deionée ayant accepté la propoſition, Ixion épouſa Dia, de laquelle il eut Pirithoüs. Enſuite, différant de jour en jour de livrer à Deionée les préſens dont ils étoient convenus, celui-ci enleva ſes chevaux. Ixion, pour s'en venger, pria ſon beau-pere de venir chez lui, en lui faiſant eſpérer un bon accueil; mais, ſitôt qu'il fut arrivé, il le fit jetter dans une foſſe de charbons ardens. Chacun ayant en horreur l'énormité de ce crime, perſonne ne vouloit l'expier; Jupiter ſeul accorda cette grace à Ixion.

Deionée eſt appellé Héſionée par Diodore de Sicile. Il y en a d'autres qui liſent Étionée.

DEIOPÉ, *Deiope*, Δηϊόπη. (*e*) Pauſanias dit qu'il va raconter tout ce que l'on rapporte de Triptolème, ſans s'arrêter aux fables que l'on débite ſur Deiopé. Surquoi M. l'abbé Gédoyn fait la remarque ſuivante. » Le Scholiaſte » de Sophocle, dans l'Œdipe Co» lone, fait cette Deiopé fille de » Triptolème & mere d'Eumolpe » l'inſtituteur des myſtères de » Cérès à Éleuſis; à l'égard de la » fable que Pauſanias ne daigne » pas rapporter, je ne connois » aucun mythologue qui en ait » fait mention. «

DEIOPÉE, *Deiopeia*, (*f*) la plus belle des nymphes que Junon avoit à ſa ſuite. Cette déeſſe la promit en mariage à Éole, roi des vents, à condition qu'il feroit périr la flotte d'Énée; & les enfans ſortis de cette heureuſe union devoient être auſſi beaux que leur mere.

DEIOPEIE, *Deiopeia*, (*g*) autre nymphe, qui étoit à la ſuite de Cyrene, mere d'Ariſtée. Virgile donne à cette nymphe l'épithete d'*Aſia*, que M. l'abbé Desfontaines traduit par fille d'Aſius. D'autres penſent & peut-être avec raiſon, que Deiopeie eſt appellée

(*a*) Homer. Iliad. L. XV. v. 341, 342.
(*b*) Apollod. p. 261. Pauſ. p 665.
(*c*) Plut. T. I. p. 4.
(*d*) Diod. Sicul. p. 289. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 317, 318.
(*e*) Pauſ. p. 25.
(*f*) Virg. Æneid. L. I. v. 76. *& ſeq.*
(*g*) Virg. Georg. L. IV. v. 343.

Asia, d'un lac de ce nom qui étoit dans l'Asie mineure.

On dérive le mot *Deiopeie* de δάος, *ardens*, ardent & ὄψις, *vox*, voix.

DEIOPITE, *Deiopites*, (*a*) Δηϊοπίτης, capitaine Troyen, fut tué par Ulysse.

DÉJOTARE, *Dejotarus*, (*b*) Δηϊότορος, l'un des Tétrarques de de la Galarie. Mithridate, roi de Pont, soupçonnant ces Tétrarques de ne pas lui être trop favorables, les amena ou les engagea à se rendre auprès de lui, avec tous leurs enfans & leurs proches, au nombre de soixante. Ces Princes se voyant éloignés de leur païs, gardés étroitement, & traités avec beaucoup de rigueur, conspirerent contre lui. Leur complot fut découvert, & ils furent tous massacrés, à l'exception de trois qui se sauverent avec beaucoup de peine. Déjotare eut le bonheur d'être de ce petit nombre. Quoique Mithridate se fût emparé de toutes ses richesses, comme il avoit fait aussi de celles des autres Tétrarques, qu'il eût mis garnison dans toutes les villes, & qu'il eût envoyé un de ses officiers pour gouverner en son nom la Galatie, Déjotare eut bientôt rassemblé sous ses drapeaux ses anciens sujets, & se remit en possession de tout le païs qui lui avoit appartenu. Il réunit même dans la suite sous sa domination toutes les autres parties de la Galatie, auxquelles il joignit la petite Arménie, & obtint enfin du Sénat de Rome le titre de Roi de ces provinces.

Ce Prince joua un beau rôle dans ce qui regarde la conduite politique, & dans les procédés qu'il tint à l'égard des Romains ses protecteurs ou ses maîtres. Toujours ami des plus gens de bien, il s'attacha d'abord à Caton d'Utique. Celui-ci étant allé en Asie, pendant qu'il n'étoit encore que simple tribun des soldats en Macédoine, Déjotare l'envoya prier de le venir voir. Son dessein étoit de lui recommander & de mettre sous sa protection ses enfans & toute sa maison. Dès qu'il fut arrivé à la cour, le Roi lui envoya toutes sortes de magnifiques présens, pour gagner sa faveur, & employa tous les moyens imaginables & les prieres les plus pressantes pour le porter à les recevoir. Caton fut si irrité de ces démarches, qu'étant arrivé le soir, il ne fit que coucher dans son palais, & partit le lendemain vers la troisième heure du jour. Mais, le soir, en arrivant à la première couchée, qui étoit à Pessinunte, il y trouva une plus grande quantité de présens encore plus riches qui l'y attendoient, avec des lettres de Déjotare qui le conjuroit de les agréer; ou, s'il ne vouloit pas

(*a*) Homer. Iliad. L. XI. v. 420.

(*b*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 579. Hirt. Pans. de Bell. Alex. p. 714. *& seq.* Plut. T. I. p. 765, 766, 945. Strab. p. 547, 567, 568. Dio. Cass. p. 183, 341. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 275, 402. Hist. Rom. T. V. p. 634 Tom. VII. p. 190, 449, 450, 539. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 325, 326. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 158, 159.

lui faire cet honneur, de permettre au moins à ſes amis de les prendre. *Car*, diſoit-il, *ils ſont bien dignes de recevoir du bien de vous, mais vous n'en avez pas aſſez pour les enrichir comme ils le méritent.* Caton ne le voulut jamais ſouffrir, quoiqu'il en vît pluſieurs qui étoient tentés, & qui murmuroient tout bas de ne pas profiter de cette occaſion. Mais, il leur dit que, s'ils prenoient ces préſens, cela fourniroit des prétextes à toutes les exactions & à toutes les concuſſions, & que ſes amis partageroient toujours avec lui tout le bien qu'il auroit acquis par des voies juſtes & honnêtes. Ainſi, il renvoya à Déjotare ſes riches préſens.

Ce Prince ſuivit depuis le parti de Pompée contre Céſar. Son zele & ſon affection pour Pompée l'engagerent à venir le joindre avec ſix cens chevaux. Cette conduite de Déjotare irrita extrêmement Céſar contre lui. Il ne l'ignoroit pas, auſſi fit-il ce qu'il put pour l'appaiſer. Lorſque Céſar, après la défaite de Pompée, approchoit des frontières de la Galatie, Déjotare vint ſe préſenter à lui, non ſeulement ſans les marques de la dignité royale, mais en équipage de ſuppliant & d'accuſé. Il avoit pris cet extérieur humilié, parce qu'il ſçavoit, comme nous venons de le dire, que Céſar étoit tout-à-fait irrité contre lui; & par la même raiſon, il s'étoit muni, autant qu'il lui avoit été poſſible, de puiſſans interceſſeurs. Il n'allégua que de fort mauvaiſes excuſes pour ſe juſtifier d'avoir embraſſé le parti de Pompée. Il dit qu'étant dans un païs où l'autorité de Pompée ſeul étoit reconnue, & où Céſar n'avoit alors ni troupes ni lieutenans, il avoit été obligé d'obéir à celui ſous la main duquel il ſe trouvoit. La vérité eſt qu'il s'étoit attaché à Pompée par affection, & par perſuaſion de la juſtice de ſa cauſe.

Céſar le réfuta par d'auſſi mauvaiſes raiſons que celles que le prince Galate avoit apportées pour ſa défenſe. Il prétendit que Déjotare étoit en faute à ſon égard, parce qu'il n'avoit pu ignorer qu'il étoit celui dont Rome & l'Italie reconnoiſſoient le pouvoir, & qui étoit revêtu du conſulat au tems de la bataille de Pharſale. Comme ſi la violence avec laquelle il s'étoit emparé du ſiège de l'empire, & avoit enſuite envahi le conſulat, eût été un titre d'autorité légitime, qui dût être reſpecté de tous les alliés du nom Romain. Mais, toutes raiſons ſont bonnes & valables dans la bouche du plus fort. Céſar ne s'écarta pas néanmoins de ſa modération accoûtumée. Il déclara à Déjotare qu'il lui pardonnoit, c'eſt-à-dire, qu'il ne lui feroit ſouffrir aucun mauvais traitement en ſa perſonne; il lui fit reprendre les ornemens royaux, & il lui demanda, pour la guerre contre Pharnace, une légion formée par lui à l'imitation & ſelon l'ordre de la milice Romaine. Mais, il ſe réſerva de juger après la guerre les conteſtations entre lui & les autres Tétrarques. C'étoit une

préparation à le dépouiller de la plus grande partie de ſes États.

En effet, auſſitôt après la victoire remportée ſur Pharnace, Céſar ſe mit en chemin pour retourner à Rome. En traverſant la Galatie & la Bithynie, il régla les affaires des Princes & des peuples de ces contrées ; & c'eſt alors qu'il maltraita beaucoup Déjotare, contre lequel il avoit, au rapport de Cicéron, une haine perſonnelle. Il exigea de lui de groſſes ſommes d'argent ; il lui ôta la petite Arménie que le Sénat lui avoit donnée, & il en gratifia Ariobarzane ; il le priva encore d'une partie de la Galatie, dont il fit don à Mithridate de Pergame.

Depuis, la paix dont jouiſſoit Déjotare, fut troublée par Caſtor ſon petit-fils. Ce perfide accuſa ſon ayeul d'avoir voulu aſſaſſiner Céſar, lorſqu'il logea dans ſon palais. Pour mieux faire recevoir la calomnie, il gagna, à force d'argent, Philippe, médecin & eſclave de Déjotare, & l'engagea à appuyer ce qu'il avoit déjà déféré à Céſar même.

Cicéron prit la défenſe de Déjotare. La cauſe fut plaidée dans l'hôtel de Céſar, qui étoit lui-même juge & partie, les ambaſſadeurs de Déjotare étant préſens. La harangue eſt dans le genre judiciaire. Il s'agit de ſçavoir ſi Déjotare a voulu ôter la vie à Céſar. Cicéron paroit dans l'Épitre 12 du livre 9. *ad familiares*, faire fort peu de cas de cette harangue ; peut-être n'eſt-ce que parce qu'elle n'eut pas le ſuccès qu'eurent preſque toutes ſes harangues.

Cette cauſe fut plaidée l'an de Rome 708, ſous le quatrième conſulat de Céſar, Cicéron étant âgé de 62 ans.

Quelque tems après, Céſar fut aſſaſſiné ; & comme Déjotare n'avoit plié ſous lui que de néceſſité, il fit bientôt voir que ni les diſgraces, ni même les glaces de l'âge n'avoient point amorti ſon courage & ſon audace ; & il ſe remit de haute-lutte en poſſeſſion de tout ce que le reſſentiment du dictateur lui avoit enlevé. Il donna encore des ſecours à Brutus, dernier vengeur de la liberté Romaine. Il s'attacha enſuite à M. Antoine, qu'il abandonna au moment qu'on alloit livrer la bataille d'Actium, pour ſe jetter dans le parti d'Octavien.

Strabon, & ſur-tout Plutarque, l'accuſent d'avoir été le bourreau de toute ſa famille. Il la traita comme un vigneron traite un ſep de vigne, dont il coupe toutes les branches pour en faire proſpérer une ſeule. Ainſi, Déjotare fit mourir tous ſes enfans, pour établir & élever la fortune de celui dont il prétendoit faire ſon héritier. Les Auteurs ne nous apprennent point ſi ce projet, pouſſé par des voies ſi barbares, lui réuſſit. Son ſucceſſeur dans la Tétrarchie des Galates eſt nommé Caſtor par Dion Caſſius.

On ne ſçait pas poſitivement en quelle année mourut Déjotare ; mais, il étoit extrêmement vieux, dès l'année 702 de Rome, & 52 avant J. C. Au reſte, il étoit fort attaché aux augures & fort ſuperſtitieux. Son zele lui fit

prendre les armes contre Brogitarus l'un de ſes gendres, qui avoit été inſtallé par le tribun P. Clodius dans le temple de Cybele, à Peſſinunte, ville de Phrygie, & qui en avoit chaſſé les prêtres.

Craſſus, étant arrivé en Galatie, trouva Déjotare qui, malgré ſon grand âge, ne laiſſoit pas de bâtir une nouvelle ville. Sur quoi Craſſus raillant, lui dit : *Roi des Galates, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douzième heure du jour. Et vous même Seigneur*, lui répondit Déjotare, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes.* Car, alors Craſſus avoit ſoixante ans paſſés, & ſon viſage le faiſoit paroître encore plus vieux qu'il n'étoit.

DÉJOTARE, *Dejotarus*, (*a*) Δηϊόταρος, fils de Caitor, & ſurnommé Philadelphe. Il fut le dernier roi de Paphlagonie ſelon Strabon. Ce Prince faiſoit ſa réſidence à Morzéos, ou à Gangra petite ville, mais fortifiée.

DÉIPHOBE, *Deiphobus*, (*b*) Δηΐφοβος, Prince iſſu du ſang de Teucer, étoit fils de Priam, roi de Troye. Il épouſa Hélène après la mort de Pâris, ce qui cauſa ſa perte, comme on le verra ci-après.

Déiphobe étoit un brave guerrier. Il fit des prodiges de valeur durant le ſiège de Troye. Un jour, brûlant d'envie de ſe ſignaler, il s'avance tout couvert de ſon bouclier. Mérion, qui l'apperçoit, lui porte un coup de pique avec tant de roideur, que le bouclier auroit été percé, ſi la pique n'eût volé en éclats. Peu de tems après, affligé de la mort d'Aſius, Déiphobe s'approche d'Idoménée qui venoit de le tuer, & lui lance ſon javelot. Idoménée qui l'avoit apperçu, évite le trait en ſe couvrant de ſon bouclier fait de pluſieurs peaux de bœufs couvertes d'un airain étincelant; le trait paſſe par-deſſus, & en paſſant il effleure le bord de l'immenſe bouclier qui rendit un ſon éclatant; il ne fut pourtant pas lancé en vain, car il alla frapper le roi Hypſénor, fils d'Hippaſus, au milieu de l'eſtomac, & le tua. Déiphobe, fier de cette victoire, s'écria de toute ſa force : » Au moins Aſius ne » meurt pas ſans être vengé; & » je penſe qu'en deſcendant dans » la ſombre demeure de l'inexo- » rable Pluton, il ſent quelque » ſorte de joie du compagnon de » voyage que je lui ai donné. «

Cependant, Idoménée fait tomber ſous ſes coups Alcathoüs beau-frere d'Énée, & défie enſuite Déiphobe à un combat ſingulier. Déiphobe délibéra en lui-même s'il iroit appeller à ſon ſecours quelque brave Troyen, ou s'il combattroit ſeul contre Idoménée. Enfin, le premier parti l'emporta comme le plus ſûr. Il alla donc chercher Énée, qu'il trouva à la queue des bataillons; car, ce Prince conſervoit toujours un reſſentiment contre Priam, de ce

(*a*) Strab. p. 562.

(*b*) Virg. Æneid. L. II. v. 310. L. VI. v. 494. *& ſeq.* Pauſ. pag. 331. Ovid. Metam. L. XII. c. 13. Homer. Iliad. L. XIII. v. 156. *& ſeq.*

qu'il ne payoit ſes ſervices d'aucune marque de confiance & de diſtinction. Déiphobe l'ayant joint, lui parle en ces termes: » Énée, » ſi l'alliance a ſur vous quelque » pouvoir, il eſt tems que vous » veniez tirer des mains des » Grecs le corps de votre beau- » frere Alcathoüs, qui vous a » élevé dans ſon palais dès votre » plus tendre jeuneſſe, & dont le » fer du vaillant Idoménée vient » de trancher les jours. «

Énée, excité par ces paroles, va contre Idoménée avec beaucoup d'audace & de fierté. Bientôt le combat s'anime. Les Grecs & les Troyens s'aſſemblent en grand nombre autour du corps d'Alcathoüs; & ſe portant d'horribles coups ils font retentir l'air du bruit de leurs javelots & de leurs piques, qui donnent contre les boucliers. Idoménée accablé de traits faiſoit lentement ſa retraite. Déiphobe qui s'en apperçut, & qui depuis long-tems étoit animé contre lui d'une haine perſonnelle, lui lança ſon dard; mais, il le manqua, & le dard alla percer l'épaule d'Aſcalaphus, fils de Mars, & le tua. Déiphobe ſe ſaiſit d'abord de ſon caſque, & le portoit en triomphe, lorſque Mérion, pareil au dieu Mars, le bleſſa au bras avec ſon javelot qu'il lui lança, & l'obligea de lâcher priſe. Le caſque ombragé de ſon pennache tomba à terre, & Mérion s'élançant ſur lui comme un vautour, lui arrache du bras ſon javelot, & ſe retire au milieu de ſes compagnons. Heureuſement pour Déiphobe, ſon frere Polyïès arrive près de lui, & le prenant entre ſes bras, le tira de la mêlée, & le mena à la queue de l'armée, où ſon char & ſes chevaux l'attendoient avec ſon fidele écuyer, qui le ramena à Troye tout couvert de ſang, & ſouffrant des douleurs très-vives.

Dans cette fatale nuit, qui fut la dernière de Troye, lorſque le funeſte cheval fut introduit dans cette ville, avec les ſoldats qu'il portoit dans ſes flancs, Déiphobe accablé de laſſitude & de ſommeil, s'étoit mis au lit, & dormoit profondément. Pendant ce tems-là, Hélène fait enlever toutes les armes de ſa maiſon, & même l'épée qui étoit ſous ſon chevet. Elle ouvre enſuite les portes à Ménélaüs, & le conduit dans ſon appartement. Elle croit que cette inſigne perfidie ſera d'un grand prix aux yeux de ſon premier époux, & lui ſera oublier tous ſes crimes. On ſe jette avec fureur ſur ſon lit, & on l'y égorge.

Après ſa mort, Énée lui fit élever un tombeau, ou cénotaphe ſur le rivage de Rhœtée; & après avoir appellé trois fois ſes manes à haute voix, il fit graver ſon nom & ſes armes ſur ce monument.

DÉIPHOBE, *Deiphobe*, (*a*) fille de Glaucus, étoit prêtreſſe d'Apollon & de Diane. Tel eſt le nom, & telles ſont les qualités que Virgile attribue à la Sibylle de Cumes. Ce Poëte fait de cette

(*a*) Virg. Æneid. L. VI. v. 36. *& ſeq.*

Sibylle le portrait ſuivant. Les Troyens étant arrivés à l'entrée de la grotte : » Il eſt tems de m'in» terroger, s'écrie-t-elle, je ſens » le Dieu qui me ſaiſit ; je le » ſens. « A l'inſtant ſon viſage change ; ſes cheveux ſe hériſſent ; ſa poitrine s'enfle ; elle reſpire à peine ; la fureur la tranſporte ; ſa voix n'eſt plus une voix humaine ; ſa taille ſemble s'être accrue ; le Dieu s'étoit emparé de tous ſes ſens.

DÉIPHON, *Deiphon*, fils de Triptolème, ou, ſelon d'autres, d'Hippothoon, roi d'Éleuſis dans l'Attique, fut tellement aimé de Cérès, que cette déeſſe voulut l'immortaliſer. La fable dit qu'elle le mit dans les flammes, pour le purifier, & pour lui ôter tout ce qu'il avoit de mortel ; mais, Méganire, mere de ce jeune Prince, alarmée d'un ſi étrange ſpectacle, voulut le retirer, & troubla par ſes cris, les myſtères de cette déeſſe, qui monta auſſitôt ſur ſon char tiré par des dragons, & laiſſa Déiphon au milieu des flammes, qui le conſumerent en un inſtant.

DÉIPHONTE, *Deiphontes*, Δηϊφόντης, général des Doriens, ayant abordé proche d'une colline, où il ne pouvoit être découvert, envoya un eſpion donner un faux avis aux Argiens, leur aſſurant que les Doriens étoient ſortis de leurs vaiſſeaux pour piller & ravager le païs. Alors, les Argiens ſortirent de leur camp, pour aller combattre les Doriens qu'ils croyoient diſperſés dans la campagne. Mais, Déiphonte ſortant de ſes vaiſſeaux avec ſes troupes, s'empara du camp des ennemis, qui étoit ſans défenſe. Les Argiens qui virent leurs femmes, leurs enfans & leurs peres faits priſonniers, furent contraints pour les conſerver avec leur païs, de céder leurs villes aux Doriens.

Ce trait d'hiſtoire, qui eſt rapportée par Polyen, ne peut être placé qu'au tems où les deſcendans d'Hercule entrerent dans le Péloponnèſe, c'eſt-à-dire, à la cinquante-cinquième année après la priſe de Troye. Ce Déiphonte ne ſeroit-il pas le même qui ſuit ?

DÉIPHONTE, *Deiphontes*, Δηϊφόντης. (*a*) fils d'Antimaque, un des deſcendans d'Hercule, eut toute la confiance de Téménus roi d'Argos. Il devint ſon général d'armée, ſon conſeil, ſon miniſtre, au préjudice de ſes propres fils ; & comme Téménus lui avoit déjà fait épouſer ſa fille Hyrnétho, & qu'il paroiſſoit aimer plus cette fille que tous ſes autres enfans, ceux-ci appréhenderent qu'il ne leur ôtât la couronne pour la faire tomber à ſon gendre, ce qui les porta à attenter à la vie de leur pere & à le faire mourir. Déiphonte ne ſe croyant plus en ſûreté à Argos après la mort de ſon beau-pere, prit le parti d'aller établir ſon domicile ailleurs. Il ſe retira à Épidaure, où règnoit alors Pityréus, petit-fils de Jupiter. Ce Prince, ſans en venir aux mains, abandonna tous ſes États à Déiphonte & aux Argiens qui

(*a*) Panſ. p. 117, 118, 132.

l'avoient

l'avoient ſuivi. *Voyez* Hyrnétho.

DÉIPNOPHORES, *Deipnophori*, Δειπνοφόροι, (*a*) nom que l'on donnoit à Athènes à certaines femmes, parce qu'à la fête des rameaux elles portoient à dîner dans des corbeilles. On choiſiſſoit pour cet emploi les plus riches de la ville. Ces femmes repréſentoient les meres des jeunes enfans que le ſort avoit deſtinés à être dévorés par le minotaure, parce que ces meres avoient porté à leurs enfans, avant leur départ, toutes ſortes de proviſions de bouche. Ces mêmes femmes contoient auſſi des fables en mémoire de ce que ces meres firent à leurs enfans pluſieurs contes pour les conſoler & pour leur donner courage.

DÉIPYLE, *Deipylus*, (*b*) Δηΐπυλος, l'un des compagnons de Sthénélus, en étoit aimé avec plus de tendreſſe que tous les autres, parce qu'il avoit la même humeur que lui, les mêmes inclinations & la même ſageſſe. Sthénélus, s'étant ſaiſi un jour des chevaux d'Énée, les donna à Déipyle, pour les conduire au camp des Grecs.

DÉIPYLE, *Deipyle*, Δηΐπυλη, (*c*) fille d'Adraſte, roi d'Argos, fut mariée à Tydée, duquel elle eut Diomede, ſi célebre dans la guerre de Troye.

DÉIPYRE, *Deipyrus*, Δηΐπυρος, (*d*) l'un des compagnons d'Idoménée, étoit un capitaine auſſi vaillant qu'expérimenté. Il eut cependant le malheur de périr par le fer d'Hélénus. Ce Prince Troyen déchargea un grand coup de ſon large cimeterre de Thrace ſur l'armet de Déipyre, en abattit la moitié, & lui fendit la tête; cette moitié de caſque roulant aux pieds des combatans, fut ramaſſée par quelque Grec, & la mort ferma les paupières à Déipyre.

DELDON, *Deldon*, Δέλδων, (*e*) roi des Baſtarnes. M. Craſſus, lieutenant d'Octavien, tua ce Prince de ſes propres mains.

DÉLÉAN, *Delean*, Δελεὰν, (*f*) ville de Paleſtine dans la tribu de Juda.

DÉLIADE, *Delias*, Δήλιας, nom d'un vaiſſeau. *Voyez* Délies.

DÉLIADES, *Deliades*, (*g*) Δηλιάδες. C'eſt ainſi qu'Homère, dans ſon hymne en l'honneur d'Apollon, nomme les filles qui ſont au ſervice du Dieu.

DÉLIASTES, *Deliaſtæ*, Δηλιάσται, ceux qui montoient le vaiſſeau appellé Déliade. *Voyez* Délies.

DÉLIBÉRATIF, *Deliberativus*, nom qu'on donne à un des trois genres de la Rhétorique.

Le genre Délibératif eſt celui où on ſe propoſe de prouver à une aſſemblée, l'importance ou la néceſſité d'une choſe qu'on veut lui perſuader de mettre à exécu-

(*a*) Plut. T. I. p. 10.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 325. *& ſeq.*
(*c*) Diod. Sicul. p. 186.
(*d*) Homer. Iliad. L. IX. v. 83. L. XIII. v. 478, 576. *& ſeq.*
(*e*) Dio. Caſſ. p. 461.
(*f*) Joſu. c. 15. v. 38.
(*g*) Homer. Hymn. in. Apollin.

tion, ou le danger & l'inutilité d'une entrepriſe qu'on tâche de lui diſſuader.

Le genre Délibératif étoit fort en uſage parmi les Grecs & les Romains, où les orateurs haranguoient ſouvent le peuple ſur les matières politiques. Il a encore lieu dans les conſeils des Princes & dans le parlement d'Angleterre, où les bills & propoſitions relatives au gouvernement, paſſent ou ſont rejettés à la pluralité des voix. Il en eſt de même dans toutes les Républiques & dans les gouvernemens mixtes.

Si l'on veut porter les hommes à une entrepriſe, on doit prouver que la choſe ſur laquelle on délibere, eſt ou honnête ou utile, ou néceſſaire, ou juſte, ou poſſible, ou même qu'elle renferme toutes ces qualités. Pour y réuſſir, il faut examiner quelle fin on ſe propoſe, & voir par quel moyen on peut y arriver; car, on peut ſe méprendre, & dans la fin & dans les moyens.

On doit conſidérer ſi la choſe dont il s'agit eſt utile par rapport au tems, au lieu, aux perſonnes. En effet, une choſe peut convenir dans un certain tems, mais non pas au tems préſent, peut réuſſir par un tel moyen, & manquer par tout autre, peut être avantageuſe dans une province, & dangereuſe dans une autre. A l'égard des perſonnes, l'orateur doit varier ſes motifs ſelon l'âge, le ſexe, la dignité, les mœurs & le caractère de ſes auditeurs.

Si jamais la citation des exemples eſt néceſſaire, c'eſt particulièrement dans le genre Délibératif. Rien ne détermine plus les hommes à faire une choſe, que de leur montrer que d'autres l'ont exécutée avant eux, & avec ſuccès.

A l'égard du ſtyle, Cicéron, dans ſes partitions oratoires, en trace le caractère en deux mots: *Tota autem oratio*, dit-il, *ſimplex & gravis, & ſententiis debet eſſe ornatior quàm verbis*; c'eſt-à-dire, qu'il faut que dans le genre Délibératif l'orateur parle d'une manière ſimple, mais pourtant avec dignité, & qu'il emploie plutôt des penſées ſolides que des expreſſions fleuries. Mais, en général, on peut dire que l'importance ou la médiocrité de la matière doivent régler l'élocution.

L'uſage des paſſions entre auſſi dans ce genre, tantôt pour les exciter, & tantôt pour les réprimer dans l'ame de ceux qu'on veut porter à une réſolution, ou qu'on ſe propoſe d'en détourner.

Il eſt aiſé de comprendre, que pour diſſuader ou détourner quelqu'un d'une entrepriſe, on doit ſe ſervir de raiſons contraires à celles que l'on emploie pour perſuader; c'eſt-à-dire, qu'alors nous devons prouver que la choſe pour laquelle on délibere, eſt contre l'honneur ou l'utilité, peu néceſſaire, ou injuſte, ou impoſſible, ou du moins environnée de tant de difficultés, que rien n'eſt moins aſſuré que le ſuccès qu'on s'en promet.

DÉLICATUS, *Delicatus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

DÉLIE, *Delia*, ſurnom de

Diane, pris de l'iſle de Délos.

DÉLIENS, *Delii*, Δήλιοι, les habitans de l'iſle de Délos. *Voyez* Délos.

DÉLIES, *Delia*, Δήλια, (*a*) fête qui ſe célébroit à Athènes, en l'honneur d'Apollon, ſurnommé Délius.

La principale cérémonie de cette fête étoit une ambaſſade des Athéniens à l'Apollon de Délos, ou bien un pélerinage qu'ils y faiſoient faire tous les cinq ans; ils choiſiſſoient pour cela un certain nombre de citoyens, qu'on chargeoit de cette commiſſion, & qu'on appelloit pour cela Déliaſtes ou Théores, c'eſt-à-dire, *les voyans, ceux qui vont voir.* Le chef de l'ambaſſade ou de la députation, s'appelloit Architéore. On y joignoit quatre perſonnes de la famille des Cérices, prêtres deſcendans de Mercure, qui demeuroient à Délos toute l'année, pour y ſervir dans le temple. Toute cette députation partoit ſur cinq vaiſſeaux, ſur leſquels on portoit tout ce qui étoit néceſſaire pour la fête & les ſacrifices. Celui qui portoit les Déliaſtes, ou Théores, étoit appellé Déliade, ou Théoride; les quatre autres vaiſſeaux ſacrés qui l'accompagnoient, ſe nommoient le Parale, l'Antigonide, la Ptolémaïde, & l'Ammonide. Quelques-uns diſent que le Parale & la Déliade ſont le même vaiſſeau; d'autres les diſtinguent. Il en eſt auſſi qui diſent que la Déliade étoit le vaiſſeau même ſur lequel Théſée, vainqueur du Minotaure, avoit ramené les jeunes Athéniens qui devoient être ſacrifiés à ce monſtre.

Les Déliaſtes qui montoient ce vaiſſeau, étoient couronnés de laurier. Quand ils étoient arrivés, ils offroient d'abord un ſacrifice à Apollon. Après le ſacrifice, de jeunes filles danſoient autour de l'autel une danſe nommée en Grec Γέρανος, & dans laquelle par leurs mouvemens embarraſſés, & la manière dont elles figuroient enſemble, elles repréſentoient les tours & les détours du labyrinthe. Quand les Déliaſtes revenoient à Athènes, le peuple alloit au-devant d'eux, & les recevoit avec de grandes acclamations & de grands cris de joie. Ils ne quittoient point leur couronne que toute leur commiſſion ne fût finie; & alors ils alloient la conſacrer à quelque dieu dans ſon temple. La Déliade qui les portoit, étoit auſſi couronnée, & c'étoit par-là que toute la fête commençoit; le prêtre d'Apollon couronnoit la poupe de ce navire.

Tout le tems que duroit l'allée & le retour & toute la cérémonie, s'appelloit les Délies; & pendant tous ces jours-là les loix défendoient d'exécuter aucun criminel; privilège ſingulier de cette fête d'Apollon, & que n'avoient pas même celles de Jupiter; car, Plutarque remarque que ce fut un jour conſacré à Jupiter qu'on fit prendre à Phocion le poiſon auquel il avoit été condamné; &

(*a*) Thucyd. p. 242. Plut. T. I. p. 758. Xenoph. p. 816.

on attendit, au contraire, trente jours pour le donner à Socrate, parce que c'étoient les Délies.

Thucydide dit que ce fut pendant l'hiver de la ſixième année de la guerre du Péloponnèſe que les Athéniens firent les Délies, après avoir expié l'iſle de Délos, & en avoir ôté tous les tombeaux, & ordonné que perſonne n'y naîtroit & n'y mourroit dans la ſuite, mais que l'on tranſporteroit tous les moribons dans une petite iſle appellée Rhénée, qui touchoit preſque à Délos.

Long-tems avant ce tems-là, les Ioniens & les inſulaires, voiſins de l'Ionie, faiſoient des eſpèces de Délies, c'eſt-à-dire, des fêtes & des jeux ſemblables aux Éphéſies, qu'ils célébrerent dans la ſuite. Il y avoit des combats gymnaſtiques & de poëſie, ou de muſique. Thucydide en parle d'après Homère.

DÉLIUM, *Delium*, Δήλιον, (*a*) ville de Grece, ſituée ſur les confins des Tanagréens du côté de la mer. Tite-Live la met à cinq milles de Tanagre; Strabon, à trente ſtades du port d'Aulide. Cette ville a été renommée par la généreuſe action du philoſophe Socrate, qui, ayant perdu ſon cheval au combat qui fut donné près de-là, & voyant Xénophon, ſon diſciple, fils de Gryllus, tombé du ſien, l'emporta, pendant quelques ſtades, ſur ſes épaules, juſqu'à ce que les Athéniens, ſes compagnons, qui avoient pris la fuite, fuſſent arrêtés. Ce combat eſt apparemment le même dont parlent Plutarque & Pauſanias, & dans lequel les Athéniens perdirent mille de leurs meilleurs ſoldats. Hippocrate leur commandant fut du nombre des morts. Ce fut auprès de cette ville que Sylla, & Archélaüs général de Mithridate, s'aboucherent & conclurent un traité de paix fort déſavantageux pour le roi de Pont.

Du tems de Pauſanias, on ne voyoit à Délium, pour toute curioſité, qu'une ſtatue de Diane & une de Latone. Il y avoit eu anciennement dans cette ville un temple fameux dédié à Apollon. Ce n'étoit d'abord qu'un temple, bâti ſur le modele de celui de Delphes, autour duquel il ſe forma une bourgade, que Ptolémée compte entre les lieux éloignés de la mer, quoiqu'elle en fût proche, comme il paroît par un paſſage de Tite-Live.

DÉLIUS, *Delius*, ſurnom d'Apollon, qui lui fut donné à cauſe de l'iſle de Délos.

DÉLIUS, *Delius*, (*b*) Éphéſien. Alexandre le Grand, dans un diſcours adreſſé à ſon conſeil, parle de ce Délius, comme d'un homme qui avoit plaidé tout récemment la cauſe des nations grecques répandues dans l'Aſie, & qui y languiſſoient dans une ſervitude inſupportable.

DELLIUS [Q.], Q. *Dellius*,

(*a*) Strab. p 368, 403. Pauſ. p. 552, 571. Plut. Tom. I. pag. 466, 526. Tit. Liv. L. XXXI. c. 45. L. XXXV. c. 51. Herod. L. VI. c. 118. Diod. Sicul. pag. 221, 222.

(*b*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 2.

R. Δέλλιος, (*a*) officier Romain. M. Antoine le choiſit pour l'envoyer vers Cléopâtre, lorſqu'il voulut faire venir cette Priceſſe auprès de lui, afin qu'elle répondit aux griefs qu'on lui imputoit. Q. Dellius n'eut pas plutôt vu la grande beauté de la reine d'Égypte, & reconnu la force, la grace, & l'adreſſe de ſes diſcours, qu'il ſentit bien que jamais M. Antoine ne ſe réſoudroit à faire le moindre mal à une perſonne ſi charmante, & qu'au contraire, elle auroit bientôt auprès de lui le premier degré d'autorité & de crédit. Il ſe mit donc à faire la cour à cette Égyptienne & à l'exhorter d'aller en Cilicie, comme dit Homère, après s'être parée de tous les ornemens les plus capables de relever ſa beauté, & de ne pas craindre M. Antoine le plus doux & le plus humain de tous les généraux.

Nous remarquerons, en paſſant, que ce qu'on vient de lire eſt une parodie du vers 162e du quatorzième livre de l'Iliade, lorſque Junon délibere de tromper Jupiter en le portant à l'amour. Elle prend le parti d'aller ſur le mont Ida après s'être parée.

Ἐλθεῖν εἰς Ἴδην ἐυ ἐντύναασα ἑαυτὴν,
Εἴ πως ἱμείραιτο παραὶ ῥαθέειν φιλότητι.

Q. Dellius dit ſeulement, λθεῖν εἰς Κιλικίαν εὖ ἐντύναασα, ce n'eſt qu'un ſeul mot; ce qui fait voir l'uſage qne les Anciens faiſoient d'Homère, & combien ce Poëte étoit connu, puiſqu'un ſeul mot de ſes poëmes réveilloit leurs idées, & tenoit lieu d'un long détail. Ici ce ſeul mot, εὖ ἐντύναασα, dit tout ce que Junon a penſé, & ce que Q. Dellius veut que Cléopâtre penſe.

Cette Reine, ajoûtant foi à ce que lui diſoit Q. Dellius, & ſûre d'aillleurs de ſes charmes, par toutes les épreuves qu'elle en avoit déjà faites auprès de Jules Céſar, & du fils du grand Pompée, eſpéra qu'elle pourroit auſſi captiver M. Antoine très-facilement; & elle ne ſe trompas pas, comme tout le monde le ſçait.

On nous a conſervé une plaiſanterie de Q. Dellius. Les Athéniens s'étant aviſés, après avoir ſalué M. Antoine comme Bacchus, de lui offrir en mariage la déeſſe Minerve leur protectrice, il accepta la propoſition, & les taxa à mille talens de dot. Un plaiſant de la troupe lui repréſenta à ce ſujet que Sémélé ſa mere n'avoit point apporté de dot à Jupiter. Mais, M. Antoine n'en perſiſta pas moins à exiger mille talens, & ſans délai, quoique Q. Dellius, pouſſant toujours la même plaiſanterie, lui fit obſerver que, ſelon la pratique uſitée à Rome l'on avoit d'ordinaire trois ans pour payer la dot, en trois paiemens.

Plutarque qualifie Q. Dellius hiſtorien; mais, il eſt plus connu par le titre que lui donne Meſſala, de voltigeur des guerres ci-

(*a*) Plut. T. I. p. 926, 943. Horat. L. II. Ode 3. Juven. L. I. Satyr. 6. v. 52. Homer. Iliad. L. XIV. v. 162, 163. Crév. Hiſt. Rom. T. VIII. p. 303, 336, 337, 456.

viles, parce qu'il avoit quitté Dolabella pour Caſſius, Caſſius pour M. Antoine, & enfin M. Antoine pour Octavien. Sénèque le pere cite des lettres galantes de Q. Dellius à Cléopâtre. Dans les derniers tems il offenſa cette Princeſſe par un mot qui lui échappa dans un repas. Il dit qu'on leur faiſoit boire de la piquette, pendant que Sarmentus [c'étoit le nom d'un bouffon qui divertiſſoit Octavien, & qu'Horace a rendu célebre] buvoit à Rome le meilleur vin de Falerne. Ce reproche bleſſa vivement Cléopâtre, & Q. Dellius prétendoit avoir été averti par un médecin nommé Glaucus, que ſa vie n'étoit pas en ſûreté. Peut-être diſoit-il vrai, peut-être auſſi ne cherchoit-il qu'à couvrir la honte de ſa perfidie. Cléopâtre étoit aſſez méchante pour vouloir le faire périr. Mais, Q. Dellius ne ſemble guère digne d'être cru ſur ſa parole.

Nous avons une belle ode d'Horace, adreſſée à Q. Dellius. La morale en eſt admirable; témoin entr'autres ces deux ſtrophes:

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non ſecus ac bonis
Ab inſolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli.....

Diveſne priſco natus ab Inacho
Nil intereſt, an pauper, & infima
De gente ſub dio, moreris,
Victima nil miſerantis orci.

» Conſervez votre ame toujours égale dans les diſgraces; » & de même dans les ſuccès, » ne vous livrez pas aux tranſ- » ports d'une joie exceſſive, Del- » lius; vous devez mourir..... » riche, pauvre, ſoyez du ſang » d'Inachus, ou ſorti d'un vil » mortel, qui n'a pas de toit pour » ſe retirer, il n'importe, vous » ſerez la victime du Dieu ſans » pitié. «

DELMATIUS [Fl. Cl.], *Fl. Cl. Delmatius*, (*a*) le ſecond des fils de Fl. Conſtance Clore & de Maximiana Théodora, eſt appellé Hannibalien dans un paſſage de Zonare. Il fut revêtu par le grand Conſtantin ſon frere, de la dignité de Cenſeur, comme nous l'apprennent l'auteur de la chronique Alexandrine, & Saint Athanaſe, dans ſon apologie adreſſée à l'empereur Conſtance. Il eut deux fils, Delmatius & Hannibalien, que l'empereur Conſtantin le Grand fit dans la ſuite, l'un Céſar, & l'autre roi de Pont, de Cappadoce & de la petite Arménie.

On entrevoit au travers des ténebres de l'hiſtoire, que Fl Cl. Delmatius étoit mort avant le grand Conſtantin. Il n'en faut point d'autre preuve que le partage que cet Empereur fit de l'empire Romain entre ſes trois fils; partage dans lequel il voulut que ſon neveu Delmatius Céſar entrât pour une portion, qui fut la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe; ce

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 218, 341, 342. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 548. *& ſuiv.*

que conſtamment il n'auroit pas fait au préjudice de ce Delmatius le cenſeur, pere de ce Céſar, s'il avoit été encore vivant. Cette conjecture, toute conjecture qu'elle eſt, ſemble d'autant mieux fondée, qu'on n'ignore pas que le grand Conſtantin aimoit & conſidéroit fort Fl. Cl. Delmatius ſon frere; d'où ſe tire naturellement cette induction, que cet Empereur ne combla d'honneurs Delmatius Céſar, en l'égalant à ſes propres enfans, que pour honorer la mémoire d'un frere qui lui avoit été ſi cher pendant ſa vie, & dont il ne pouvoit plus récompenſer le mérite qu'en la perſonne de ſes deux fils, Delmatius & Hannibalien; car, ce dernier eut auſſi ſa portion dans le partage de l'Empire dont nous venons de parler.

DELMATIUS [FL. JUL.], *Fl. Jul. Delmatius*, (*a*) fils de Fl. Cl. Delmatius, fut, comme on l'a vu dans l'article précédent, comblé d'honneurs par ſon oncle Conſtantin le Grand, puiſqu'il en obtint la dignité de Céſar, & qu'ayant été égalé à ſes couſins, il partagea avec eux l'empire de leur pere. La Thrace, la Macédoine & l'Achaïe furent ſon partage. Mais, il ne jouit pas longtems de cet avantage; car, Conſtance, auſſi-tôt après la mort de ſon pere, ſe défit de ſes deux oncles, à cauſe d'un complot qu'ils avoient formé, & enveloppa dans le même ſort Fl. Jul. Delmatius, & Fl. Cl. Hannibalien ſon frere, qui n'avoient eu aucune part au complot, & dont tout le crime n'étoit que d'avoir de trop grandes qualités, & d'être les plus prochains héritiers de l'Empire.

On remarque que Fl. Cl. Hannibalien eſt toujours repréſenté la tête nue ſur les médailles, & qu'il n'en eſt pas de même de Fl. Jul. Delmatius. Comme l'empereur Conſtantin le Grand l'aimoit beaucoup, il paroît qu'en le créant Céſar, il lui conféra une plus grande étendue de pouvoir qu'aux autres de la même branche que lui, c'eſt-à dire, un pouvoir pareil à celui des Princes ſes enfans, en un mot le droit de ſuccéder à l'Empire. C'eſt au moins l'induction que l'on peut tirer de la légende de ſes médailles conçue en ces termes, *FL. JVL. DELMATIVS NOB. C.* par où il eſt clair que ce jeune Prince, par une adoption tacite ou réelle, avoit paſſé de la branche Claudia dans la branche Julia, qui etoit la branche regnante. Auſſi à la différence de ſon frere Hannibalien, roi de Cappadoce & de Pont, il eſt toujours repréſenté couronné de laurier, ou en diadême, comme les fils de l'empereur Conſtantin.

DÉLOS, *Delos*, Δῆλος, (*b*)

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 342. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 550. *& ſuiv.*

(*b*) Plut. Tom. I. p. 524, 525. Strab. pag. 373, 374, 403, 485, 486, 668. Herod. L. IV. c. 33. *& ſeq.* L. VI. c. 96, 97. Pauſ. pag. 81, 207, 221, 268, 509. Ptolem. L. III. c. 15. Pomp. Mel. pag. 148. Plin. T. I. p. 114, 120, 121, 212, 679. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30. L.

iſle de la mer Égée, l'une des Cyclades, ſituée entre les iſles de Rhénée & de Mycone. On y voyoit une ville ſituée dans une plaine, & au-deſſus de la ville, le mont Cynthus. Elle étoit arroſée par un petit fleuve nommé Inopus. Pline n'en fait qu'une fontaine à laquelle il attribue les mêmes propriétés qu'au Nil; c'eſt-à-dire, qu'elle augmentoit & diminuoit de la même manière, & en même tems que ce fleuve.

I. Cette iſle eſt célebre par les merveilles qu'on en a publiées, par la naiſſance d'Apollon & de Diane, par la ſolemnité des fêtes qui s'y célébroient, & par la variété des ſpectacles qu'on y repréſentoit. Auſſi a-t-elle eu ſes Poëtes & ſes Hiſtoriens dans l'Antiquité la plus reculée. C'étoit même à cette iſle, ſelon Callimaque, que les Poëtes devoient le premier tribut de leur génie; la faveur d'Apollon étoit un prix qu'on ne pouvoit autrement obtenir.

Le premier que nous connoiſſions avoir chanté les louanges de l'iſle de Délos, eſt Olen de Lycie. Ce Poëte, qui venoit des bords du Xanthe, eſt d'une ancienneté inconteſtable, & connu auſſi-tôt que le culte d'Apollon.

C'eſt en ſuivant l'opinion commune, ſoit erreur, ſoit vérité, que nous plaçons Homère le ſecond entre ceux dont la poëſie a chanté Délos & Apollon. Une ſi longue ſuite de ſiècles écoulés, n'a pu nous enlever le monument que la reconnoiſſance du Prince des Poëtes conſacroit au Dieu des vers. L'hymne eſt venu juſqu'à nous; & quand il ſeroit vrai que cette pièce ne ſeroit pas de lui, nous pourrions toujours la donner pour une très-heureuſe & fort ancienne imitation de la poëſie d'Homère. Thucydide, dans le ſecond livre, en fait honneur à Homère; mais, l'ancien commentateur de Pindare l'attribue à Cynéthus, qui, ſuivant le rapport d'Hypoſtrate, vivoit en la 69.e Olympiade, cinq cens & quelques années avant J. C.

L'iſle de Délos a ſouvent animé le noble feu qui tranſportoit Pindare. Dans quelques-uns de ſes ouvrages, il demande grace ſur ce qu'il en differe l'éloge, ſur lequel d'ailleurs il aimoit à s'étendre. Dans d'autres, il la nomme avec honneur; & donnant enfin une ode à la priere des inſulaires de Délos, il ſatisfit à l'engagement commun à tous les Poëtes. De cette ode il ne nous eſt reſté que quelques mots conſervés par Philon. Ce n'étoit pas la ſeule dans laquelle Pindare eût eſſayé ſur Délos ſes heureuſes hardieſſes. Callimaque l'inſinue; mais, ſon commentateur le dit nettement. A Pindare il joint même Bacchylide, qui avoit compoſé des Péans,

XXXVI. c. 42. L. XLI. c. 20. L. XLIV. c. 29. Juſt. L. III. c. 6. Athen. pag. 173. Corn. Nep. in Ariſt. c. 3. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 376. *& ſuiv.* T. V. pag. 409. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 121. *& ſuiv.* Tom. X. pag. 224. Tom. XIII. p. 214, 215, Tom. XVIII. pag. 199. Tom. XXI. pag. 147, 148.

c'eſt-à-dire, des hymnes où Apollon & Délos étoient célébrés. Ces hymnes de Bacchylide, au rapport de Ménandre le Rhéteur, étoient encore nommés ὕμνοι ἀποπεμπτικοὶ, parce qu'ils ſe chantoient lorſqu'on faiſoit partir la députation que les différentes villes des lieux circonvoiſins envoyoient à Délos.

Simonide, ſelon le même Ménandre, ne s'étoit pas diſpenſé de la loi commune à tous les Poëtes. Un Nicocharis, dont parle Ariſtote, avoit fait un poëme, qui étoit un récit hiſtorique des merveilles de l'iſle de Délos. Un Pronomus de Thèbes avoit auſſi fait entrer dans ſes hymnes les louanges de cette iſle. Le dernier Poëte enfin, dont nous ſçachions que les vers aient eu Délos pour objet, eſt Callimaque.

C'eſt aux recherches d'Athénée & de Suidas, que nous devons la connoiſſance des hiſtoriens Grecs & Latins qui nous ont laiſſé quelque choſe ſur l'iſle de Délos. Le premier que l'on trouve dans Athénée, eſt Sémus. Il étoit de Délos même, & avoit amaſſé dans un ouvrage de huit livres, ce qui pouvoit donner une connoiſſance pleine & exacte de l'iſle, de ſes habitans, de leurs coûtumes, de leur religion & de leurs cérémonies. Suidas dit qu'un certain Démadès d'Athènes avoit fait une hiſtoire de Délos, & un traité de la naiſſance des enfans de Latone. Paléphate d'Abydos, un Phanodicus, Ariſtote, & pluſieurs autres qu'il ſeroit trop long de nommer ici, ſont comptés au nombre des Hiſtoriens de cette iſle.

II. Elle a porté pluſieurs noms. Elle a été appellée Ortygie, Aſtérie, Cynthie, Délos, Lagie, Chlamydie, Cynéthus, Pyrpole. Pline & Étienne de Byzance le rapportent ainſi. Héſychius l'appelle encore ἀγαθοῦσα & σκυθιάς, Agathuſe & Scythias.

Les ſentimens ſur la raiſon du nom de Délos ſont très-partagés. Servius, dans ſes commentaires ſur Virgile, prétend que ce nom vient de ce qu'Apollon rendoit-là des oracles d'un ſens plus clair & plus net; au lieu que dans les autres temples, l'ambiguité & le myſtère dont ils étoient couverts, les rendoient preſqu'inintelligibles. Iſidore le rapporte à ce qu'après le déluge qui arriva du tems d'Ogygès, Délos fut de toute la terre le premier endroit qu'éclaira le ſoleil, après que les eaux ſe furent retirées; d'autres, à ce que c'eſt dans cette iſle que le Dieu Apollon s'eſt manifeſté. Le dernier ſentiment enfin, qui réunit le grand nombre, établit que l'iſle a été long-tems flottante au milieu de la mer, & errante au gré des vents; tantôt même cachée & enſevelie ſous les eaux, tantôt par une révolution contraire, ſe reproduiſant & s'élevant au-deſſus de ces mêmes eaux, qui bientôt après la faiſoient diſparoître; qu'enfin Jupiter la fixa, la rendit immobile & habitable en faveur de Latone, & la mit conſtamment en vue, ſans la laiſſer davantage ſoumiſe à ſes anciens changemens.

Immotamque coli dedit & contemnere ventos.

dit Virgile, qui de ſon côté attribue cette immobilité à la puiſſance d'Apollon. C'eſt ainſi qu'ont parlé du nom de l'iſle de Délos, Callimaque, Pline & pluſieurs autres Auteurs. Callimaque, la comparant à une fleur, dit qu'elle vole ſur les eaux de la mer, portée de côté & d'autre par la force des différens vents.

Bochart, ſi fécond en étymologies, n'a pas manqué de chercher celle du nom de Délos. Il traite de fabuleuſes toutes celles que nous venons de produire; & trouvant les Phéniciens dans toutes les iſles de la mer Égée, il veut que ce ſoit dans la langue de ces peuples qu'on puiſſe trouver la vraie raiſon du mot Δῆλος. Il vient, dit-il, du Chaldéen *Déal*, dont la ſignification primitive eſt craindre, & la dérivée eſt Dieu, parce que c'eſt la crainte qui a fait les Dieux. Il ajoûte que dans les paraphraſes, on nomme Déelan, les Dieux des nations. L'iſle de Délos ne ſeroit donc autre choſe que l'iſle des Dieux, Apollon & Diane; tel eſt le ſentiment de cet Auteur.

Les rapports ſpécieux qu'on y apperçoit, paroiſſent devoir le faire recevoir. M. l'abbé Sallier dit qu'il y ſouſcriroit volontiers, s'il n'avoit quelques difficultés qui l'arrêtent. D'abord, le plus ancien nom de l'iſle n'eſt pas celui de Délos. Celui-ci même eſt d'un uſage nouveau par rapport aux autres. Callimaque dit préciſément qu'elle ſe nommoit autrefois Aſtérie. Strabon reconnoît l'ancienneté de ce nom & de quelques autres, avec la nouveauté de celui de Délos, Apollodore avant Strabon, avance la même choſe; ce n'eſt donc pas aux Phéniciens que l'iſle doit les premiers noms qu'elle a portés. Or, ceux-ci étant très-convenables pour exprimer l'idée d'une iſle flottante, n'ayant même été employés que dans cette vue, on ne peut pas dire que celui de Délos ne lui a été donné que pour exprimer l'état contraire qu'elle avoit pris depuis. Le rapport du mot *Delos* au Chaldéen *Deelan*, eſt-il un fondement raiſonnable pour faire connoître que l'un a été pris de l'autre? Ces rapports qui en impoſent d'abord, ſéduiſent toujours, parce qu'ils flattent l'imagination. De plus, il faudroit établir par une autorité de quelque poids, que du mot *Deal*, qui ſignifie craindre, on ait effectivement tiré celui de *Deelan*, pour ſignifier Dieu; car, on doit compter pour rien l'application peu concluante que fait Bochart de ce vers ſi connu:

Primus in orbe deos fecit timor.

Enfin, Philon dit qu'elle a été appellée Ἀνάφη & Δῆλος; qu'on la connoiſſoit également ſous l'un & l'autre nom. Or, Bochart ne pouvant faire venir la ſignification d'Ἀνάφη d'un mot Chaldéen, & cette ſignification étant ſynonyme avec celle qu'on donne communément à Délos, qu'eſt-il beſoin de recourir à une autre raiſon qu'à

celle d'Ἀνάφη, pour expliquer la ſignification du mot *Delos?*

Nous avons dit que les plus anciens noms de l'iſle étoient Aſtérie & Ortygie. C'étoit Aſtérie, parce qu'elle diſparoiſſoit ſouvent avec la même rapidité que ces feux qu'on voit paſſer dans l'air, & qui ſont appellés ἀστέρες par les Philoſophes. C'étoit Ortygie, parce que, comme Solin & après lui Iſidore le rapportent, *in ea inſula viſæ primùm coturnices aves, quas Ὄρτυγας Greci vocant.* C'eſt-à-dire, que les cailles étant du nombre des oiſeaux de paſſage, que Pline appelle *commeantes*, lorſqu'elles quittoient les païs froids, pour aller dans les païs chauds, elles ſe repoſoient en grand nombre dans l'iſle de Délos; car, dit Pline, *iter eſt his per hoſpitia certa, & cùm maria tranant, differunt impetus*, ajoûte Solin; ce que le hazard ayant fait remarquer, cette iſle prit le nom d'Ortygie. C'eſt ainſi que la multitude de lievres qu'on y trouvoit, l'avoit fait nommer Lagie.

Elle étoit nommée Pyrpole, parce que dans cette iſle on avoit trouvé, dit Pline, l'uſage du feu. La vérité de ce fait pourroit être conteſtée, ſi nous n'avions l'autorité de Solin, qui donne le vrai ſens dans lequel Pline doit être entendu; *quoniam & ignitabula ibi & ignis inventa ſunt.* Dans l'iſle de Délos on étoit fort dans l'habitude de faire du feu d'une manière particulière. C'étoit à la néceſſité, mere des arts & des nouvelles inventions, qu'ils en devoient l'idée; *quoniam ad excudendum ignem non ſemper lapidis occaſio eſt*, dit Pline. Au défaut d'un caillou, on prenoit deux morceaux de bois, dont l'un étoit plus ſec, & plus ſuſceptible du mouvement qui fait la chaleur & le feu. L'autre étoit plus dur, & avoit les parties plus liées & plus ſerrées. Le premier étoit comme le foyer, où le feu s'allumoit, & ſe nommoit θορευς; ou bien on mettoit ſous ces morceaux de bois une matière qui prit aiſément feu. L'autre morceau de bois, qui étoit παραπλήσιον τρυπάνῳ, s'appelloit τρύπανον. Enſuite, on les frottoit avec violence l'un contre l'autre, juſqu'à ce que le frottement eût tiré du feu de ces corps. C'eſt ainſi que nous trouvons décrit ce que les Anciens appelloient πυρεῖα, *igniaria*, fuſil. Or, le lierre & le laurier ſont de la nature du bois, qui eſt le plus propre à cet uſage. Rien même n'eſt plus commode que cette matière. L'iſle donc ſe trouvant très-fertile en lierre & en laurier, il eſt très-croyable qu'on les faiſoit ſouvent ſervir à rendre au beſoin une choſe d'un uſage ſi néceſſaire; & il eſt très-vraiſemblable que par-là l'iſle a été nommée Pyrpole. Πυρπολεῖν ne ſignifie qu'allumer du feu.

Le dernier nom enfin que Délos ait porté, eſt celui de Chlamydie. On ne trouve dans aucun Auteur, ſur quel fondement on pouvoit l'avoir ainſi nommée. Peut-être étoit-ce parce qu'elle reſſembloit à une Chlamyde, eſpèce de vêtement militaire.

III. La ſituation de cette iſle a

fait dire qu'elle étoit au centre des Cyclades ; ce qui doit être entendu avec quelque modification. Ce cercle eſt tout au moins très-imparfait. La plûpart de ces iſles ſont au midi de Délos ; & des douze compriſes ſous le nom de Cyclades, deux ſeules, Ténos, & Andros, ſont au ſeptentrion. Strabon la donne pour une iſle d'une très-petite étendue ; & ſuivant Pline, elle n'a pas plus de cinq mille pas de tour ; c'eſt-à-dire, que l'iſle, en toute ſa circonférence, n'a pas même deux lieues de France. Suivant la relation de M. Tournefort, elle auroit davantage ; car, il lui donne ſept ou huit milles ; & en cela il donne une nouvelle force aux relations précédentes de M. Spon & M. Wehler, qui en reconnoiſſent autant.

De ce que dans les mémoires des Voyageurs modernes, on ne parle jamais de Délos, qu'en la joignant à une autre iſle qui en eſt très-proche, il eſt arrivé qu'on les a compriſes ſous un nom commun. On les appelle en Grec moderne, *Dili*, & par abus *les Idilles*. C'eſt la grande & la petite Délos. L'ancienne Délos eſt la petite d'aujourd'hui ; & la grande eſt l'iſle autrefois appellée Rhénée. Sur le rapport de nos Voyageurs, & ſur les plans qu'ils en ont levés, celle-ci a beaucoup plus d'étendue que la petite Délos. Ce point aſſuré ſert à faire connoître la fauſſeté de ce qu'en ont dit Strabon & Étienne de Byzance Suivant ce dernier Auteur, Rhénée étoit une très-petite iſle ; & Strabon, qui remarque qu'elle étoit comme placée pour la commodité de Délos, ajoûte toujours que celle-là étoit une petite iſle. Ces termes appliqués à Rhénée, par comparaiſon avec Délos, vont à faire penſer que celle-ci avoit plus d'étendue que celle-là ; on ne peut prendre une autre idée. Il y a donc erreur dans les mémoires des anciens Géographes. Ce qui décide contr'eux, ce ſont les reſtes d'antiquités, & pluſieurs débris de la première magnificence de l'iſle.

IV. Le premier que nous connoiſſions avoir poſſédé l'iſle de Délos, eſt Eryſichthon, fils de Cécrops, premier roi d'Athènes, qui vivoit dans le huitième ſiècle après le Déluge, 1558 ans avant Jeſus-Chriſt. Athénée aſſure poſitivement que ce Prince, étant allé dans la mer Égée, s'empara de Délos. Euſebe & Saint Jérôme ont ajoûté qu'il y bâtit un temple à Apollon. Pour dernière circonſtance enfin de ſon voyage, il eſt dit qu'il emporta de l'iſle la ſtatue de Diane, qui étoit la plus ancienne qui ſe vît dans le temple de cette Déeſſe à Athènes, ainſi que nous l'apprend Pauſanias. Cet Eryſichthon ne règna point à Athènes lui-même. Il mourut en retournant de ſon expédition, & laiſſa ſon pere règnant. Si l'on vouloit s'abandonner aux conjectures, n'en eſt-il pas-là dit aſſez, pour ſoûtenir que dès-lors apparemment les Athéniens poſſédoient l'empire de la mer ? Mais, s'ils ont alors eu la gloire de l'obtenir, ils n'ont pas eu cel-

le de l'avoir conſervé.

Quelque tems après, Joſué ayant fait la conquête de la terre de Chanaan, les Phéniciens ſe retirerent de-là vers la mer, où Sidon étoit déjà bâtie. On ſçait que ces peuples trop reſſerrés dans leur païs, l'abandonnerent, & en allerent chercher un autre, où ils puſſent s'étendre davantage. Ils paſſerent dans les iſles de la mer Égée, & en dépoſſéderent ceux qu'ils y trouverent établis. C'eſt-là une époque fameuſe dans l'hiſtoire des colonies & des migrations, & c'eſt auſſi celle de la domination de ces peuples & des Cariens dans la mer Égée, & dans l'iſle de Délos par conſequent; d'autant plus que l'avantage de ſa ſituation & la commodité de ſon mouillage, ne permettent pas de croire que ce poſte ait été abandonné.

Les Phéniciens avoient donc dépoſſédé les Athéniens de l'iſle de Délos. Ils furent eux-mêmes, quelque tems après, chaſſés par un parti plus puiſſant & plus fort. Le brigandage qu'ils exerçoient, les rendoient des voiſins fort incommodes, & les iſles qu'ils occupoient étoient d'un revenu tel, qu'il pouvoit exciter l'ambition ou l'avidité des autres inſulaires. Minos, le ſecond du nom, roi de Crete, réſolut donc, & de chaſſer les Phéniciens, & de s'établir dans les Cyclades. Ce Roi règnoit en Crete, lorſqu'Égée, le pere de Théſée, règnoit à Athènes. C'eſt la 288.e année de l'Ére Attique, ſuivant les marbres d'Arondel, 1229 ans, ou à peu près, avant Jeſus-Chriſt. C'eſt le plus ancien, au rapport de Thucydide, que nous connoiſſions avoir eu une flotte, & obtenu l'empire de la mer. Il ſoumit donc les Cyclades, & y fit paſſer quelques-uns de ſes ſujets de Crete.

Mais, les Athéniens rentrerent depuis en poſſeſſion de Délos; & quand bien même ce fait ne ſeroit pas d'ailleurs auſſi conſtant qu'il l'eſt, une ſeule choſe ſuffiroit pour le prouver. C'eſt ce que Thucydide rapporte dans ſon troiſième livre, que ce furent les Athéniens, qui, à deux différentes fois exhumerent les corps de ceux qui, avoient été enterrés dans cette iſle fameuſe, qui les firent tranſporter ailleurs, & qui toutes ces deux fois purifierent l'iſle par des luſtrations, & avec toutes les cérémonies accoûtumées en ces ſortes d'occaſions; la première fois, ſous le règne du tyran Piſiſtrate, & la ſeconde dans le tems des guerres du Péloponnèſe, comme Hérodote & Thucydide en font foi. Mais, au lieu que la première fois Piſiſtrate n'avoit purifié qu'une petite partie de l'iſle, c'eſt-à-dire, le ſeul eſpace de terre que contenoit le circuit du temple, tant que la vue pouvoit s'étendre en tout ſens; cette ſeconde fois les Athéniens purifierent l'iſle toute entière, d'un bout à l'autre, après avoir fait exhumer & tranſporter ailleurs généralement tous les corps morts qui ſe trouverent enterrés dans cette iſle. Ils firent encore plus, ils publierent une loi, par laquelle il étoit fait expreſſe défenſe à tous les habitans

de Délos de mourir dans l'iſle à l'avenir, auſſi-bien qu'à toutes les femmes d'y accoucher ; la même loi enjoignoit donc que dès qu'un malade ſeroit à l'extrêmité, ſes parens ou ſes amis euſſent ſoin de le faire au plus vîte tranſporter dans l'iſle de Rhénée. Le pareil cérémonial s'obſervoit à l'égard des femmes près d'accoucher ; on les ambarquoit promptement pour les conduire auſſi à Rhénée, de peur que la naiſſance bruſque de quelque indiſcret enfant ne vînt malheureuſement ſouiller la ſainteté de Délos. Ce fut au reſte en ce même tems que les Athéniens inſtituerent & célébrerent pour la première fois ces jeux appellés Δηλια, en l'honneur d'Apollon ; jeux qui par la ſuite ſe célébrerent régulièrement à Délos, de cinq ans en cinq ans. Or l'inſtitution de ces jeux, ces ordonnances, en un mot, tous ces actes de maîtriſe marquent aſſez que les Athéniens étoient ſeigneurs de l'iſle de Délos. Nous croyons cependant que l'on peut avancer que cette iſle étoit bien diſtinguée du reſte des ſujets de cette république, qu'elle avoit de grandes exemptions & de grands privileges ; puiſqu'en qualité d'iſle ſacrée, elle étoit en un ſens regardée comme indépendante, & ne relevant que de la majeſté du Dieu qui y avoit pris naiſſance, & qui y étoit honoré d'un culte particulier.

La ruine de Corinthe par les Romains contribua beaucoup à augmenter la puiſſance de l'iſle de Délos, parce que cette iſle ſervit de retraite aux marchands Corinthiens, attirés autant par les immunités dont jouiſſoit le temple d'Apollon, que par la ſituation avantageuſe du port. La célébrité du commerce qui s'y faiſoit, y amenoit un nombre de négocians de différens endroits ; & les Romains en particulier s'y rendoient fréquemment. Corinthe ayant été enſuite rétablie, les Athéniens, maîtres de l'iſle, eurent ſoin d'y entretenir avec le commerce, la célébrité du culte d'Apollon. Mais, les Généraux de Mithridate étant ſurvenus, & ayant porté cette iſle à la révolte, la ravagerent entièrement. Ils en furent chaſſés par les Romains, qui, à leur arrivée, la trouverent déſerte. Elle ne s'eſt jamais rétablie depuis. On lit dans Pauſanias, que cette iſle auroit été entièrement abandonnée de ſon tems, ſans la garniſon que les Athéniens y entretenoient pour la garde du temple d'Apollon.

V. Les iſles d'alentour étoient dans l'uſage d'envoyer à Délos, des hommes pour aſſiſter aux ſolemnités & aux ſacrifices qui s'y faiſoient, & des filles pour y danſer & pour y chanter ; car, ces ſacrifices étoient toujours accompagnés de danſes, de muſique & d'inſtrumens. Les Athéniens dédierent cette iſle à Apollon, & ordonnerent en ſon honneur une fête ſolemnelle de cinq en cinq ans. Avant cette dédicace on avoit accoûtumé d'y faire de grandes fêtes, auxquelles ſe trouvoient les Ioniens, & pluſieurs autres peuples, avec leurs femmes & leurs

enfans. Ils y faiſoient des combats, des luttes, & divers autres exercices avec toutes ſortes de jeux d'inſtrumens; mais, ces exercices ceſſerent depuis. Ainſi, l'on n'y vit plus que des joueurs d'inſtrumens, que les Athéniens & les habitans des autres iſles voiſines y menoient aux grandes ſolemnités. Enſuite, les Athéniens y rétablirent les anciens exercices, auxquels ils ajoûterent la courſe des chevaux, qui n'y avoit jamais été pratiquée.

M. Spon, qui voulut voir par lui-même les antiquités de Délos, rapporte qu'il n'eut pas plutôt fait cinquante pas du petit port, où l'avoit porté la felouque dans laquelle il s'étoit embarqué avec M. Wehler, qu'ils trouverent onze colomnes debout, ſans chapiteaux, & quelques autres renverſées par terre. Les habitans des iſles voiſines tiennent par tradition que c'étoit le gymnaſe ou les écoles; & en effet, aſſez près de-là ils découvrirent une inſcription qui faiſoit mention d'un gymnaſiarque, ce qui ſerviroit à confirmer cette opinion, ſi étant allés dans un lieu plus écarté, ils n'en avoient découvert une autre où il étoit auſſi parlé d'un gymnaſiarque. Tout ce qu'on peut inférer de-là, c'eſt qu'il y avoit un lieu d'exercice dans cette iſle. On dit que la plûpart des Corſaires Chrétiens l'appellent encore *les écoles*. Les deux gymnaſiarques, qui ſont nommés dans ces inſcriptions, étoient Athéniens, parce qu'Athènes a été long-tems en poſſeſſion de Délos. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'elles ſont dédiées, l'une à Mithridate Evergete, & l'autre à Mithridate Eupator, rois de Pont, dont le dernier fut vaincu par Pompée, quoiqu'on liſe dans Strabon, que les Généraux d'un de ces Rois ſaccagerent Délos, & la mirent au pillage.

A cinquante pas de-là on remarque un lieu qui ſervoit aux Naumachies ou combats de mer qui ſe faiſoient pour le divertiſſement du peuple. C'eſt un ovale de trois cens pieds de long & de deux cens de large, revêtu d'une muraille de quatre ou cinq pieds de haut, autour de laquelle paroiſſent encore trois ou quatre colomnes ſur pied, ce qui donne lieu de croire qu'il y en avoit une rangée qui l'environnoit, ſoit qu'elles ſerviſſent d'un ſimple ornement, ſoit qu'elles y euſſent été placées pour attacher les petits bateaux que l'on y faiſoit combattre, le lieu n'étant pas capable d'en porter de grands. Après qu'on a paſſé un peu plus avant ſur ces débris, on ſe trouve ſur le plan du temple qui avoit été bâti pour Apollon. On le reconnoit, parce qu'on y voit ſa ſtatue couchée par terre, & preſque réduite à un tronc ſans forme. C'étoit un vrai coloſſe, plus haut quatre ou cinq fois qu'un homme ordinaire. Selon les meſures que des voyageurs curieux en ont priſes, la largeur de ſes deux épaules enſemble eſt de ſix pieds, & le tour de la cuiſſe vers le milieu, environ de neuf; les deux jambes & une partie des cuiſſes manquent à cette ſtatue, ce qui empêche qu'on

n'en puiſſe ſçavoir la hauteur au juſte, outre qu'un provéditeur de Thiné lui fit ſcier le viſage, il n'y a pas fort long-tems, voyant que la tête étoit une maſſe trop peſante, pour la faire emporter dans ſon vaiſſeau. Quoiqu'on ſçache par les écrits de divers Auteurs, que la ſtatue de Diane a été auſſi à Délos, on l'y cherche aujourd'hui inutilement.

M. Spon dit qu'il trouva ſeulement proche de-là une pièce de Statue, qu'il crut être d'un centaure; la ſculpture lui en parut merveilleuſe. A quelques pas delà il vit un demi corps de femme, dont la draperie étoit l'ouvrage d'une main auſſi délicate que celle qui avoit fait le centaure, & cela lui fit penſer que ces deux pièces n'en avoient autrefois fait qu'une, & qu'elle repréſentoit Neſſus qui enlevoit Déjanire, ce qui ne convenoit pas mal à l'ornement de ce temple, puiſque les centaures étoient conſacrés à Apollon, comme on l'apprend par les types de différentes médailles, & particulièrement de Gallien. D'un autre côté du temple, on voit encore quatre troncs de marbre, qu'on auroit de la peine à prendre pour des lions, ſi les voiſins de cette iſle ne ſe ſouvenoient de les avoir vus ſur pied & plus entiers qu'ils ne ſont. Le lion étoit auſſi dédié à Apollon, & quand les Perſes vouloient repréſenter le ſoleil, ils le dépeignoient avec un viſage de lion, parce que lorſqu'il eſt entré dans ce ſigne, il a plus de force qu'il n'en a dans tous les autres. Entre la mer & le temple règnoit un beau portique de marbre, du côté qui regarde l'iſle de Rhenia. C'eſt là principalement qu'il reſte une quantité prodigieuſe de grands quartiers de marbre, de pièces de colomnes, & de friſes entaſſées les unes ſur les autres. Les colomnes qu'on y voit ſont la plûpart canelées par le haut, & taillées à facettes par le bas. On ne remarque plus dans cette confuſion que deux ou trois chapiteaux d'ordre Corinthien; le reſte qui devoit accompagner les colomnes ayant été enlevé par les vaiſſeaux Turcs ou Chrétiens qui ſont venus aborder à l'iſle, depuis qu'elle a été abandonnée. Les rois de Grece avoient contribué aux frais d'un ſi magnifique ouvrage; & il n'en faut point d'autre preuve que le nom de Philippe de Macédoine, & celui d'un autre Roi, appellé Dionyſius Eutychès, qu'on lit, le premier ſur une grande friſe, & l'autre ſur un marbre ſemblable.

Joignant le temple, ou peut-être dans ſon enceinte, on voit une grande pierre à demi enterrée, ſur laquelle on lit quelques mots, qui apprennent que les habitans de l'iſle de Naxos avoient dédié à Apollon quelque ſtatue ou quelque autre monument à Délos, dont ce marbre étoit la baſe. Au pied du mont appellé Cynthus, qui eſt au milieu de l'iſle, on voit de même un très-grand nombre de marbres & de pierres, qu'on peut juger être des débris de la ville. C'étoit là qu'elle étoit placée, ſelon la deſcription que

nous

nous en font les Auteurs, & particulièrement Strabon, qui donne une fort grande hauteur à cette montagne. Cependant, ceux qui ont été ſur les lieux, aſſurent qu'elle n'a que vingt ou trente toiſes de hauteur. Ce petit mont Cynthus, qui a donné le ſurnom de Cynthien à Apollon, eſt tout de marbre granite, aſſez approchant de celui d'Égypte, ſans qu'il paroiſſe qu'on en ait jamais tiré. On voit des maſures ſur le haut, comme s'il y avoit eu quelque temple.

Entre cette colline & la mer, du côté qui regarde l'iſle de Rhenia, étoit un théatre de marbre, des degrés duquel il reſte encore une partie. Il y a un peu plus que le demi-cercle avec les angles extérieurs qui rentrent en-dedans. Son diametre, en y comprenant l'épaiſſeur des degrés, eſt de deux cens pieds. Sur le derrière ſont placées, aux côtés, deux eſpèces de tours maſſives, qui ont trente pieds de long & dix-huit de large, & ſur l'endroit de la ſcene ſe découvrent en terre-neuf voûtes ſéparées chacune par une muraille. On croit que ce ſont des citernes, parce qu'on remarque en quelques-unes un conduit qui y portoit l'eau de pluie. L'iſle de Délos appartient aujourd'hui aux Turcs.

DÉLOS, *Delos*, Δῆλος, (*a*) nom d'une montagne de Grece, dont parle Plutarque dans la vie de Pélopidas. Cet Auteur met dans le voiſinage de cette montagne, les marais formés par les inondations du fleuve Mélas, & le temple d'Apollon Tégyréen.

DELPHES, *Delphi*, Δελφοὶ, (*b*) ville de Grece dans la Phocide, que le temple & l'oracle d'Apollon ont rendu ſi célebre. Cet oracle a toujours paſſé pour le plus fameux & le plus véridique de tous ceux qui s'établirent dans les différentes contrées du monde. Les autres oracles étoient preſque tous particuliers à une ville, à un peuple, à une nation; celui de Delphes étoit devenu l'oracle de toute la terre. Les autres oracles ne ſatisfaiſoient pas toujours ceux qui les interrogeoient; les prédictions de celui de Delphes, dans l'opinion des peuples, ne manquoient jamais d'être vérifiées par l'évènement. Il étoit, au rapport d'un Poëte, le plus fidele interprete du Deſtin; ou plutôt ſes ré-

(*a*) Plut. p. 286.

(*b*) Strab. pag. 187, 188, 220, 275, 328, 416. *& ſeq.* Pauſ. p. 617, 618. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 116, 173, 391, 393, 419, 754. Tom. II. p. 168, 641. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 14, 46. *& ſeq.* L. II. c. 180. L. VII. c. 178. L. VIII. c. 37, 38. Pomp. Mel. pag. 110. Ptolem. L. III. c. 15. Athen. p. 173. Suid. T. I. p. 656, 657. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 48. L. XLI. c. 23. Diod. Sicul pag. 214, 249. *& ſeq.* Corn. Nep. in Miltiad. c. 1. in Themiſt. c. 2. Plut. T. I. pag. 83, 133. Juſt. L. II. c. 11, 12. L. VIII. c. 1. L. XVI. c. 3. L. XXIV. c. 6. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 19. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 73. *& ſuiv.* p. 137, 138. *& ſuiv* Tom. V. pag. 262. T. VII. p. 101. *& ſuiv.* T. IX. p. 97. *& ſuiv.* T. XII. p. 192, 193. T. XIII. p. 220. *& ſuiv.* Tom. XIV. pag. 198. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 90. T. XIX. p. 45.

ponſes devenoient elles-mêmes un deſtin irrévocable.

I.

Origine & antiquité de l'oracle de Delphes.

Pluſieurs Hiſtoriens nous ont parlé de l'origine de l'oracle de Delphes ; mais, aucun d'eux ne nous en a marqué d'époque certaine. C'eſt déjà une preuve bien forte de ſon ancienneté, & c'en eſt preſque aſſez pour croire qu'il a précédé ceux dont l'époque peut ſe découvrir dans les monumens qui nous reſtent de l'antiquité. Cependant, Hérodote écrit dans ſon ſecond livre, que l'oracle de Dodone eſt le plus ancien de tous ceux de la Grece. Mais, on démontre contre cet Hiſtorien, que l'oracle de Delphes eſt antérieur à celui de Dodone. Ce dernier fut fondé par les Pélaſges, & les Pélaſges ne ſe jetterent dans l'Épire, que peu avant le règne de Cadmus. Or, l'oracle de Delphes étoit célebre dès ce tems-là, puiſque Cadmus alla conſulter cet oracle ſur le ſuccès de ſes deſſeins.

Il eſt encore inconteſtable qu'il étoit établi même avant le déluge de Deucalion, qui arriva ſous le règne de Cécrops. On ſçait qu'après que les eaux de ce déluge ſe furent retirées, Deucalion & Pyrrha vinrent conſulter Thémis, qui prophétiſoit pour lors à Delphes, ſur les moyens de repeupler la terre. A cette tradition, qui pourroit être ſuſpecte, nous joindrons le témoignage de Pauſanias, qui écrit dans ſon neuvième livre, que le temple & la ville de Delphes furent ſubmergés par les eaux de ce déluge. Ce n'eſt pas encore aſſez. Le même Pauſanias nous apprend qu'avant Thémis, l'oracle appartenoit à la terre & à Neptune. Nous voilà déjà bien au de-là du déluge de Deucalion. Cependant, ſi nous en croyons le Scholiaſte de Lycophron, la terre n'eſt pas la première divinité qui ait rendu des oracles à Delphes. Saturne y en avoit rendu longtems auparavant.

Quant à la manière dont ſe fit la découverte de cet oracle, voici ce qu'on en raconte. Des chevres, qui paiſſoient dans les vallées du mont Parnaſſe, donnerent occaſion à cette découverte. Il y avoit dans le lieu qu'on a appellé depuis le ſanctuaire, une eſpèce de crevaſſe, dont l'ouverture étoit fort étroite. Ces chevres, en rodant pour chercher de la pâture, s'en approcherent par hazard, & avancerent la tête, pour regarder dedans. Auſſi-tôt, comme ſi elles euſſent été tranſportées de cette fureur qu'on appelle enthouſiaſme, elles firent des ſauts & des bonds merveilleux, & pouſſerent des cris extraordinaires. Le pâtre qui les gardoit, frappé de ce prodige, s'approche lui-même, & baiſſe la tête à l'entrée du trou, pour en voir le fond. Il eſt ſaiſi ſur le champ des mêmes mouvemens que les chevres, & de plus, il prophétiſe l'avenir. Le bruit de cette merveille ſe fut bientôt répandu par-tout le voiſinage. Les habitans du lieu accoururent pour en être les témoins, & voulurent

éprouver en eux-mêmes cet enthouſiaſme, dont les effets étoient ſi ſurprenans. Ils s'approcherent tous de la crevaſſe, & furent tous enthouſiaſmés. Surpris, comme on le peut croire, d'un prodige ſi étrange, ils y reconnoiſſent quelque choſe de divin. Quel Dieu, ſe diſent-ils, eſt venu ſe cacher dans le fond de cet abîme ? Quelle divinité deſcendue du ciel daigne habiter ces ſombres demeures ? Après bien des réflexions, ils concluent que c'eſt la Terre qui envoie ces vapeurs prophétiques, & qui rend là ſes oracles.

C'eſt ainſi que Diodore de Sicile raconte cette hiſtoire. Strabon, Pauſanias & Plutarque ſont d'accord avec lui, & aucun des Anciens ne les a contredits. Il n'y a parmi les Écrivains modernes, que le ſeul M. Vandale qui rejette cette tradition, mais ſans dire pour quoi. Il la traite de fable, ſans prouver que c'eſt une fable. Il l'a crue fort contraire au ſyſtême qu'il s'eſt fait ſur les oracles du paganiſme. Cependant, dit M. Hardion, s'il eût voulu ne rien voir de miraculeux dans l'enthouſiaſme des chevres, s'il eût voulu le regarder comme l'effet phyſique d'une cauſe phyſique, il n'en auroit pas eu plus de peine à prouver que les démons n'opéroient rien dans les oracles. La fureur prophétique de la Pythie, dont les Anciens nous ont débité tant de merveilles, n'eût été qu'un tranſport de phrénéſie, cauſé par une vapeur maligne, qui ſortoit de l'antre de Delphes, & qui attaquoit le cerveau d'une femme, dont les fibres ſouples & délicats ſont aiſés à émouvoir. Si l'imagination de cette femme eſt prévenue d'idées de divination, tous les diſcours qu'elle tiendra dans ſon délire, ſeront des prédictions.

En raiſonnant ainſi, nous ne ſerons point dans la néceſſité de donner un démenti à un Hiſtorien auſſi profond & auſſi exact que Diodore de Sicile, qui nous apprend lui-même qu'il avoit puiſé cette tradition dans des monumens de la plus grande antiquité, & qui la confirme par la coûtume qui duroit encore de ſon tems, d'immoler des chevres dans les ſacrifices qui ſe faiſoient dans le temple d'Apollon, préférablement à d'autres victimes.

II.

Situation de l'oracle de Delphes.

Nous liſons dans Strabon, que le mont Parnaſſe étoit ſitué entre la Phocide & la Locride, & ſervoit de limite à ces deux provinces. Il appartenoit à la Phocide, ſuivant la plus commune opinion. En deſcendant de cette montagne, du côté qui regarde le midi, on trouvoit à mi-côté, l'antre d'où ſortoient les exhalaiſons prophétiques. Autour de cet antre ſe forma inſenſiblement la ville de Delphes.

Les Anciens croyoient que le mont Parnaſſe étoit ſitué au milieu de la terre, ou du moins au milieu de toute la Grece. Ils racontoient à ce ſujet une vieille fable, que Jupiter ayant voulu ſçavoir quel étoit préciſément le milieu de la terre, fit partir deux aigles,

l'un du levant & l'autre du couchant, qui ſe rencontrerent au mont Parnaſſe, au-deſſus du ſanctuaire de l'oracle. Les habitans de Delphes, en mémoire de cette aventure, conſacrerent dans le temple d'Apollon, deux aigles d'or. Pindare en fait mention dans ſa quatrième pythionique. Le lieu où ſe rencontrerent les deux aigles fut appellé, ὀμφαλὸς τῆς γῆς, c'eſt-à-dire, le nombril de la terre, parce que ce lieu étoit au milieu de la terre, comme le nombril eſt au milieu du corps. En effet, il y avoit dans le même temple de Delphes, une figure de nombril entortillé d'une bandelette, ſur lequel étoient poſées les deux aigles. Le nom d'ὀμφαλὸς n'a pas ſeulement été donné au temple de l'oracle. On le trouve ſouvent ſeul pour ſignifier la ville de Delphes, comme on peut le voir dans Eſchyle, Sophocle, Euripide, Pindare & autres.

Plutarque, dans ſon Traité du ſilence des oracles, s'eſt ſouvenu du conte des deux aigles, & ſe mocque d'un Philoſophe nommé Épiménides, qui voulut ſçavoir d'Apollon lui-même, ſi ce conte étoit véritable. Apollon le punit de ſa curioſité, par une réponſe obſcure & ambigue, où il ne put rien comprendre. Apollon fit bien, continue Plutarque, de mortifier ainſi ce curieux qui vouloit éprouver une vieille fable, comme on éprouve une peinture, en la touchant du doigt; mais, à la place du conte, il ſubſtitue un fait véritable arrivé de ſon tems. Deux graves perſonnages, qui venoient des deux extrêmités oppoſées de la terre, ſe rencontrerent dans la ville de Delphes. L'un étoit Démétrius le Grammairien, qui venoit d'Angleterre, pour s'en retourner à Tarſe dans la Cilicie. L'autre étoit Cléombrote de Lacédémone, qui venoit du païs des Troglodytes, au bout de l'Égypte.

Plutarque raconte ce fait ſi ſérieuſement, qu'il ſemble avoir été perſuadé que Delphes étoit véritablement ſituée au milieu de la terre. Varron étoit bien éloigné de le croire. Il nie également, & que Delphes ſoit au milieu de la terre, & que le nombril ſoit au milieu du corps. Phurnutus qui s'eſt attaché au ſentiment de Varron, explique le mot d'ὀμφαλὸς, & le fait venir d'ὀμφὴ qui ſignifie oracle, voix divine; en ſorte que Delphes n'auroit été appellée ὀμφαλὸς, qu'à cauſe des oracles qui s'y rendoient.

III.

Divinités qui ont préſidé ſucceſſivement à l'oracle de Delphes.

Ces oracles n'ont pas toujours été rendus par les mêmes divinités, comme nous l'avons déjà remarqué. Sans parler de Saturne, ſur lequel nous ne croyons pas qu'on doive beaucoup inſiſter, nous avons vu qu'on attribua d'abord l'oracle à la Terre. L'Auteur des vers Eumolpiens aſſocie Neptune à la Terre. Ces deux divinités le poſſédoient en commun, & y rendoient leurs réponſes tour-à-tour, à une différence près, qui eſt que la Terre les rendoit elle-

même, & Neptune, par le miniſtère d'un Prêtre nommé Pyrcon. De la Terre l'oracle paſſa à Thémis ſa fille, qui le poſſéda aſſez long-tems, & s'en démit en faveur d'Apollon, qu'elle chériſſoit particulièrement. L'amitié qu'elle lui portoit avoit commencé dès que ce Dieu parut au monde. Elle l'enleva des bras de Latone ſa mere, & prit ſoin de le nourrir elle-même de nectar & d'ambroſie, nourriture céleſte qui conſuma ce qu'il avoit de mortel, & le fit paſſer bientôt de l'état de l'enfance, à celui d'un âge mûr & raiſonnable.

Il s'appliqua tout jeune à la ſcience de deviner. Pan, fils de Jupiter & de la nymphe Thymbris, lui en donna les premières leçons. Lorſqu'il s'y fut rendu habile, il s'achemina au mont Parnaſſe, dans le deſſein d'y établir un oracle. Il y vint, dit Homère, dans un équipage magnifique, revêtu de ſes habits immortels, parfumé d'eſſences, tenant en main un luth d'or, dont il tiroit des ſons charmans. Thémis, qui ſçavoit ſon deſſein, crut, dit-on, l'obliger, en lui cédant ſon oracle, qui avoit déjà beaucoup de réputation. Il y a une autre tradition, ſuivant laquelle cette prétendue ceſſion de Thémis en faveur d'Apollon, n'avoit été rien moins que volontaire. Apollon s'étoit emparé par force du ſanctuaire de l'oracle, après avoir mis à mort un dragon énorme, que la Terre avoit commis pour être le gardien de l'antre prophétique. La Terre, pour ſe venger d'Apollon, entreprit de faire tomber ſon crédit, & de mettre les hommes en état de ſe paſſer de ſes oracles, en leur envoyant pendant leur ſommeil des ſonges & des phantômes qui leur fiſſent voir clairement le préſent, le paſſé & l'avenir. Apollon, outré de cet affront, alla ſur le champ s'en plaindre à Jupiter, qui fut touché des larmes de ce jeune Dieu, & qui, pour l'appaiſer, diſſipa dans un inſtant, & d'un ſeul mouvement de tête, tous ces phantômes nocturnes, & rétablit l'oracle dans ſon crédit & dans ſes honneurs.

Au reſte, en diſant que l'oracle étoit paſſé de la Terre à Thémis ſa fille, nous aurions dû ajoûter que la Terre n'avoit pu diſpoſer de la portion de l'oracle qui lui appartenoit, & que Neptune s'étoit réſervé la ſienne, qu'il échangea enfin contre Apollon, pour l'iſle de Calaurie, vis-à-vis de Trœzène.

Tout ce qu'on peut imaginer de plus vraiſemblable ſur ces changemens, c'eſt de les attribuer à l'adreſſe des Prêtres, qui, s'appercevant que la foi des peuples pour leurs Dieux ſe réfroidiſſoit, & qu'on ſe laſſoit de leur faire des offrandes, par le peu d'avantage qu'on en recevoit, tâcherent de réveiller leur piété, en leur préſentant de nouveaux objets de leur culte.

Apollon fut le dernier prophete de Delphes. Il s'y maintint juſqu'à la ceſſation de l'oracle, & s'en trouva bien. Ses temples regorgeoient de préſens qu'on y envoyoit de toutes les parties de la

terre. Les Rois, les Princes, les républiques, les particuliers n'entreprenoient rien, qu'ils ne l'euſſent conſulté ; & on ne le conſultoit, pour ainſi dire, que l'argent à la main.

IV.

Des temples bâtis aux Divinités qui ont rendu des oracles à Delphes.

Les Auteurs ne foutniſſent rien touchant les temples qu'on avoit bâtis à la Terre & à Neptune. Thémis en avoit un du tems de Deucalion, qui fut ſubmergé. Il étoit de pierre. S'il ſoutint l'effort des eaux ſans être renverſé, il faut croire que ſes fondemens furent bien ébranlés, & qu'il fallut en rebâtir un autre à Apollon, lorſqu'il entra en poſſeſſion de l'oracle de Thémis.

Le premier temple d'Apollon fut conſtruit de branches de laurier, qui furent apportées de la vallée de Tempé. Le laurier étoit particulièrement conſacré à Apollon. Ce Dieu ſe l'appropria, lorſque Daphné, ſes premieres amours, fut métamorphoſée en cet arbre. Ce temple ayant été détruit, des abeilles en édifierent un autre avec leur cire & des plumes d'oiſeaux, qu'Apollon envoya chez les Hyperboréens. Ce temple devoit leur être fort commode, parce qu'il étoit portatif. Ces peuples, qui erroient dans les bois, & qui n'avoient point de demeure certaine, tranſportoient par tout avec eux le temple d'Apollon, qu'ils plaçoient au milieu de leurs habitations. Ils révéroient particulièrement ce Dieu, & lui envoyoient tous les ans à Délos les prémices de leur récolte.

Ceux qui n'ont pu s'accommoder de ce temple conſtruit par des abeilles, ont eu recours aux conjectures, & ont dit qu'il avoit été bâti par un habitant de Delphes, nommé Ptéras ; qu'il avoit porté le nom de ſon fondateur, & que ſur l'équivoque du mot *Ptera*, qui ſignifie des ailes, on avoit feint que des abeilles l'avoient bâti avec des ailes d'oiſeaux. D'autres ont dit qu'il avoit été conſtruit d'une plante qui croît ſur les montagnes, qu'on appelloit πτέρις. C'eſt une eſpèce de fougere.

Le troiſième temple de Delphes fut d'airain. Ce n'eſt pas grande merveille, dit Pauſanias, qu'Apollon ait eu un temple d'airain, puiſqu'Acriſius, roi d'Argos, fit faire une tour de ce méral, pour enfermer ſa fille ; qu'à Lacédémone Minerve ou Junon avoient un temple d'airain qu'on appelloit χαλκίοικος ; & qu'enfin, il y avoit à Rome un édifice d'une grandeur & d'une ſtructure ſurprenante, dont la couverture étoit d'airain. Mais, on a dit que ce temple étoit l'ouvrage du Dieu Vulcain. Ici Pauſanias ſe déclare abſolument contre la tradition ; il ne peut croire non plus ce qu'a dit Pindare, qu'au dôme de ce temple, il y avoit un grouppe de figures d'or, qui charmoient les oreilles par de magnifiques concerts qu'elles faiſoient entr'elles.

On ne ſçait pas trop de qu'elle manière ce temple d'airain fut détruit. Les uns diſent qu'il fut

abîmé dans un tremblement de terre ; d'autres, qu'il fut consumé par le feu. Disons plutôt qu'il disparut à peu près comme les palais enchantés de nos Nécromanciens.

En la place des ces temples de cire & d'airain, nous pourrions mettre celui qui fut bâti par Icadius, fils d'Apollon & de la nymphe Lycie, qui s'étant embarqué pour passer de la Lycie dans l'Italie, fit naufrage sur la route, & fut accueilli par un dauphin, qui le porta sur les côtes de la Phocide vers le mont Parnasse. Il y bâtit un temple en l'honneur de son pere, & y dédia un autel avec l'inscription Πατρίου Ἀπόλλωνος.

Le quatrième temple, que Strabon met le second, exista réellement, & fut bâti de pierre par Trophonius & Agamédès excellens architectes, tous deux fils d'Ergine, roi d'Orchomène. Apollon, au rapport d'Homère, en jetta lui-même les fondemens. Trophonius & son frere, Princes chéris des dieux immortels, y ménagerent un caveau sous le pavé du temple, où l'on avoit enfoui tous ces trésors, dont il est parlé au 9e livre de l'Iliade. Lorsque Trophonius & Agamédès eurent achevé le temple de Delphes, ils demanderent à Apollon la récompense de leur travail. Le Dieu les remit à huit jours, & leur ordonna de faire bonne chere en attendant. Au bout du terme on les trouva morts en leur lit. Ils meurent dans Pausanias d'une manière bien opposée ; mais, cela n'est point ici de notre sujet.

Le temple qu'ils bâtirent s'embrasa la première année de la 58e. Olympiade, sous l'archontat d'Erxiclide, 548 ans avant J. C.

Les Amphictyons, ces Juges célebres de la Grece, qui s'étoient rendus les protecteurs de l'oracle de Delphes, se chargerent du soin d'en rebâtir un autre. Ils firent marché avec l'architecte, à 300 talens. Les villes de la Grece devoient fournir cette somme ; les habitans de Delphes furent taxés à en donner la quatrième partie, & firent pour cela une quête de tous côtés jusque dans les païs étrangers. Amasis, pour lors roi d'Égypte, donna pour sa part 1000 talens d'alun, & les Grecs établis en Égypte en donnerent 20 mines. Les Alcméonides, famille puissante d'Athènes, vinrent à Delphes en ce tems-là, & s'offrirent de conduire l'édifice. Ils le firent plus magnifique qu'on ne se l'étoit proposé dans le modele. Entre les autres embellissemens qu'ils y ajoûterent, ils firent faire un frontispice de marbre de Paros. Le reste du temple étoit bâti d'une pierre qu'Hérodote appelle Πάρειος λίθος, qui est peut-être la même que le porus de Pline ; c'est une pierre blanche & dure comme le marbre de Paros, mais elle n'est pas si pesante.

V.

Différens pillages qui ont été faits du temple de Delphes.

Le premier qui porta ses mains sacrilèges sur les trésors du temple de Delphes, fut un fils de Crius, roi des Eubéens. Les Au-

teurs ne nous inſtruiſent point du nom de ce Prince ſacrilège ; mais, comme Héſiode & Apollodore remarquent que Crius eut d'Eurybée fille de Pontus, trois fils ; ſçavoir, Aſtréus, Pallas & Perſés, il faut néceſſairement que cela tombe ſur l'un des trois Titanides. Cet évènement eſt ſi ancien, qu'il n'eſt pas poſſible d'en fixer l'époque.

Saint Auguſtin rapporte, dans le 18e livre de la cité de Dieu, que Danaüs, roi d'Argos, étant entré à main armée dans la Grece, pilla & brûla le temple de Delphes. Ce ſecond pillage par Danaüs eſt de l'an 1509 ou 1508 avant J. C.

Après Danaüs, les Dryopes s'emparerent auſſi des richeſſes du temple de Delphes ; & non contens d'avoir commis ce ſacrilège, ils s'érigerent encore en voleurs de grands chemins, tenant la campagne, dépouillant les voyageurs, & tous ceux qui alloient conſulter l'oracle.

Phlégyas, frere d'Ixion, & roi des Phlégyens, fut le quatrième qui pilla le temple de Delphes, environ 1285 ans avant J. C.

Pyrrhus, fils d'Achille, entreprit auſſi de dépouiller le même temple, environ 1207 ans avant J. C. Ce fut apparemment pour réparation de ce crime, que Pyrrhus ſe crut obligé de quitter les champs Élyſées, pour aller au ſecours des Delphiens, lorſque Brennus vint à Delphes pour piller le temple. En effet, Pauſanias raconte que l'ombre de ce Prince parut dans la mêlée avec trois ombres de héros, & qu'elles firent enſemble de beaux faits d'armes contre les Gaulois, qui, quoique fort braves, n'avoient pas cependant une valeur à l'épreuve de celle de pareils combatrans.

Les Criſſéens, voiſins de Delphes, ayant, contre la défenſe expreſſe des Amphictyons, pris goût à exiger des droits exceſſifs de tous ceux qui alloient à Delphes, pouſſerent même l'avarice & la mauvaiſe foi juſqu'à exercer des brigandages contre leurs voiſins ; & comme un crime en attire preſque toujours un autre, ils ne ſe firent pas le moindre ſcrupule de porter leurs mains ſacrilèges ſur les richeſſes du temple de Delphes, & quelquefois même de tuer ceux qui vaquoient aux exercices de leur religion dans les bois ſacrés d'Apollon. Ce fut la quatrième année de la 44e Olympiade, c'eſt-à-dire, 605 ans avant J. C.

La première année de la 75e. Olympiade, 480 ans avant J. C. le fameux Xerxès, roi de Perſe, étant entré dans la Grece à la tête de plus d'un million d'hommes, & n'ayant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres dieux, dont il avoit ſaccagé les temples, fit un détachement de cette formidable armée, qu'il envoya à Delphes, avec ordre d'y piller le temple d'Apollon, & de le brûler enſuite. Mais, ſi l'on doit ajoûter foi à Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'étoit-il avancé juſqu'au temple de Minerve, ſurnommée la prévoyante, que l'air s'obſcurcit tout

à coup, & qu'il s'éleva une furieuſe tempête accompagnée de vents impétueux, de tonnerres, d'éclairs, de foudres, & d'une pluie terrible de grandes & de groſſes pierres, dont la plûpart de ces Perſes furent écraſés.

Les Phocéens, proches voiſins de Delphes, pillerent auſſi le temple d'Apollon, & à trois différentes repriſes. Leur premier pillage arriva ſous Philomèle leur chef, 355 ans avant J. C. la quatrième année de la 105e Olympiade. Les deux derniers ſe firent immédiatement après ſous Onomarchus & ſous Phayllus, qui avoient ſuccédé à Philomèle dans le commandement des troupes.

Les Gaulois, qui n'avoient pas moins d'avidité que les Phocéens, ne voulurent pas être des derniers à profiter des dépouilles du temple de Delphes. Ce fut l'unique ſujet de la troiſième irruption qu'ils firent en Grece, au nombre de cent cinquante mille hommes de pied, & de plus de vingt mille chevaux, commandés par Brennus & par Acichorius. Le premier, avec ſoixante cinq mille hommes d'élite, prit le chemin de Delphes; & pour exciter davantage ſes gens à faire leur devoir, il leur montra de loin le grand butin dont ils alloient être les maîtres, en les aſſurant que ce nombre prodigieux de ſtatues & de quadriges d'or qui ornoient la grande place & les avenues du temple, étoient d'un poids beaucoup plus conſidérable encore qu'ils ne le paroiſſoient. Les Gaulois, animés par le diſcours de Brennus, courent tête baiſſée contre les Delphiens. Ceux-ci, quoiqu'en petit nombre, leur réſiſtent courageuſement, & du Parnaſſe où ils étoient, ils accablent d'une grêle de traits & de pierres, les Gaulois qui s'efforçoient d'y monter. Il eſt vrai que la ſupercherie des prêtres Delphiens ne ſervit pas peu à ranimer le courage des combattans; ces prêtres accoururent vers les Delphiens & leurs alliés, en les aſſurant qu'ils venoient d'appercevoir Apollon & Minerve armés de toutes pièces, & ſortant de leurs temples; puis ils les conjurerent de marcher promptement ſur les pas des dieux qui voloient à leur ſecours. Les Grecs encouragés fondirent bruſquement ſur l'ennemi, & ils crurent bientôt s'appercevoir eux-mêmes qu'Apollon & Minerve étoient préſens. Tout l'eſpace de terre que couvroit l'armée Gauloiſe, fut, dit-on, pluſieurs heures de ſuite agité de violentes ſecouſſes. Ce tremblement fut accompagné d'éclairs & de tonnerres épouvantables, & les foudres qui voloient de toutes parts ſur les Gaulois, tuoient non ſeulement ceux ſur leſquels ils tomboient, mais brûloient encore tout ce qui ſe trouvoit aux environs, hommes & armes. Une portion du mont Parnaſſe s'étant auſſi détachée d'elle-même, fondit par quartiers ſur les Gaulois; & ces quartiers étoient ſi grands, qu'ils écraſoient juſqu'à trente & quarante ſoldats à la fois. Pour ſurcroit de maux, ils eurent encore à eſſuyer des pluies continuelles, ſuivies d'un froid exceſſif,

qui couvrit toute la campagne de glace & de monceaux de neiges. Enfin, Brennus lui-même y mourut de ſes bleſſures, déſeſpéré d'avoir entrepris une expédition dont les ſuites avoient été ſi funeſtes. Pauſanias fixe l'époque de cette grande défaite des Gaulois à Delphes, à la ſeconde année de la 125e. Olympiade, qui eſt la 273e avant J. C.

Les Gaulois, réſolus de ſe venger, à quelque prix que ce fût, du mauvais tour qu'Apollon leur avoit joué, attendirent inutilement une occaſion plus favorable; mais, les Gaulois Scordiſques, les Médiens & les Dardaniens leurs deſcendans, qui avoient hérité de la haine de leurs peres contre Apollon, ſe liguerent enſemble, 164 ans après la défaite de Brennus, & 114 avant J. C., & entrerent encore à main armée dans la Macédoine & dans la Grece, où ayant, chemin faiſant, pillé pluſieurs temples, ils vinrent à celui de Delphes, qu'ils ne traiterent pas mieux; mais, ils y perdirent auſſi beaucoup de monde.

Trente ans après le pillage des Gaulois Scordiſques, les Thraces à leur tour pillerent le temple de Delphes, & le brûlerent, la premiere année de la 171e Olympiade, la 670e de la fondation de Rome, 84 ans avant J. C.

Dans le voyage que Néron fit en Grece, la treizième année de ſon règne, l'an de Rome 819, & la 66e de J. C. il alla viſiter le fameux temple d'Apollon à Delphes; & y ayant trouvé à ſon gré cinq cens belles ſtatues de bronze; tant d'hommes illuſtres que de dieux, qui avoient été conſacrées à Apollon, il les enleva; & les ayant fait charger ſur ſes vaiſſeaux, il les emporta avec lui à Rome.

Ce ſont-là les principaux pillages qu'eſſuya le temple de Delphes en différentes occaſions, & dont M. de Valois avoit fait une hiſtoire ſuivie.

VI.

Origine & ſituation de la ville de Delphes.

La ville de Delphes devoit ſa naiſſance & ſon agrandiſſement à l'oracle; elle lui devoit ſa réputation & le grand éclat qui l'a ſi fort diſtinguée de toutes les autres villes du monde payen, qui l'a fait regarder comme le centre de la religion, comme le ſéjour favori des dieux, & ſur-tout d'Apollon à qui elle étoit particulièrement conſacrée; enfin comme l'école de la ſageſſe, où l'on pouvoit compter autant de prophetes & de Philoſophes qu'il y avoit d'habitans, & où le peuple, tout dévoué au culte des dieux, ne s'occupoit que de fêtes, de ſacrifices & d'autres pratiques de religion. Enfermé entre mille roches eſcarpées, ce peuple jouiſſoit dans un plein repos de la préſence & des faveurs des dieux, qui ſe manifeſtoient ſans ceſſe à ſes yeux, qui l'admettoient dans leurs conſeils éternels, & qui, par la ſcience de l'avenir qu'ils lui communiquoient, l'avoient rendu l'arbitre du ſort des Rois & des nations de la terre.

Telles ont été les illuſtres prérogatives que l'erreur payenne avoit attribuées à ce peuple heureux ; prérogatives qui attirerent au mont Parnaſſe cette foule inconcevable d'étrangers qui vinrent, ou s'y établir, ou s'y inſtruire du ſecret de leur deſtinée.

L'antre d'où ſortoient les oracles d'Apollon, étoit ſitué, comme nous l'avons déjà dit, vers le milieu du mont Parnaſſe du côté qui regarde le midi au-deſſus de cet antre. Il y avoit à quelque diſtance, une ville ou un bourg qu'on appelloit Lycorie. Strabon nous apprend que la ville de Delphes avoit été bâtie en premier lieu dans l'endroit même où étoit placé ce bourg de Lycorie. Ce que nous liſons dans Pauſanias, d'une ancienne ville de Delphes qui fut ſubmergée par les eaux du tems de Deucalion, nous portera ſans peine à expliquer ces paroles de Strabon, de cette première ville de Delphes qui ſubſiſtoit avant le Déluge, & qui fut rebâtie plus près du ſanctuaire de l'oracle, pour la commodité de ceux qui venoient y conſulter les dieux ſur l'avenir.

Quoi qu'il en ſoit de cette première ville de Delphes, qui ne fournit rien de mémorable, paſſons à la ſeconde. Celle-ci comprenoit ſeize ſtades dans ſon circuit. C'eſt Strabon qui nous l'apprend dans le neuvième livre. On n'eût pu lui donner plus d'étendue, à cauſe des rochers & des précipices qui l'environnoient. Quelques maiſons qu'on bâtit d'abord autour du temple d'Apollon, donnerent la naiſſance à la ville de Delphes. Ces maiſons ſe multiplierent à proportion que l'oracle s'accrédita, & remplirent peu à peu les 16 ſtades qu'elle comprenoit dans ſon circuit.

Jamais ſituation ne fut plus heureuſe que celle de Delphes. Cette ville devoit toutes ſes fortifications à la nature, & rien au travail des hommes ; & ſes fortifications, comme le remarque Juſtin, pouvoient cauſer autant d'admiration que la majeſté même du dieu de l'oracle. Un des ſommets du mont Parnaſſe, dont la pointe ſuſpendue avoit la forme d'un dais, la couvroit du côté du nord. Deux vaſtes rochers l'embraſſoient par les côtés, & la rendoient inacceſſible ; & une autre roche eſcarpée, que l'on appelloit Cirphis, en défendoit l'abord du côté du midi ; de ſorte qu'on n'y pouvoit arriver que par des ſentiers étroits qu'on avoit pratiqués de deux côtés de la ville. Entre la baſſe ville & la roche que nous venons de nommer Cirphis, couloit le fleuve Pliſtus. Ce fleuve avoit ſa ſource dans le mont Parnaſſe, & ſe jettoit dans la mer à Cirrha, petite ville du domaine de Delphes, & qui lui ſervoit de Havre.

Les rochers qui environnoient la ville de Delphes, s'abaiſſoient doucement, & comme par degrés. C'eſt ce qui a fait dire à Strabon qu'elle avoit la figure d'un théâtre. Le Scholiaſte de Pindare explique Strabon, en diſtinguant trois parties dans la ville de Delphes, dont la première s'appelloit ὑπατη, c'eſt-à-dire, la

ville haute ; la ſeconde, μέσα, c'eſt-à-dire, le milieu de la ville, & c'étoit-là qu'étoit l'antre prophétique & le temple d'Apollon ; la troiſième s'appelloit κάτω ; nous pourrions la nommer la ville baſſe ; nous examinerons dans un moment ce que c'étoit que κατω.

La ville de Delphes, ſituée comme nous venons de le dire, ſe découvroit dans toutes ſes parties d'auſſi loin qu'on voyoit le mont Parnaſſe, & offroit une belle perſpective aux yeux des étrangers qui y abordoient, à ne regarder ſeulement que la beauté & l'arrangement des édifices ; mais, lorſqu'ils conſidéroient cet amas prodigieux de ſtatues d'or & d'argent, dont le nombre ſurpaſſoit de beaucoup celui des habitans, s'imaginoient-ils voir une ville, plutôt qu'une aſſemblée de dieux ? Rappellons-nous pour un moment les plus pompeuſes deſcriptions que les Poëtes nous aient faites du mont Olympe, où les dieux rangés autour du trône de Jupiter, jouiſſoient de tout ce que la ſouveraine félicité peut procurer de plaiſir & de délices ; tout ce que notre imagination nous fournira d'idées brillantes, ne repréſentera qu'imparfaitement le beau ſpectacle qu'offroient aux yeux les magnificences de Delphes. Ce fut la vue de ces magnificences, qui ſeule put déterminer l'armée Gauloiſe à grimper ſur les rochers qui défendoient l'abord de cette ville.

Il ne faut pas oublier une réflexion que fait Juſtin après Trogue Pompée, qu'entre les rochers qui environnoient la ville de Delphes, les cris des hommes & le bruit des trompettes ſe multiplioient, de manière que ces échos augmentoient dans l'eſprit de ceux qui en ignoroient les cauſes, l'admiration où l'on étoit pour cette ville chérie des dieux, & redoubloient la ſainte horreur qu'on avoit conçue pour le dieu de l'oracle.

VII.

Différens noms de la ville de Delphes.

Les Scholiaſtes d'Homère & de Pindare donnent à cette ville quatre ou cinq noms, qu'elle a eus, diſent-ils, ſucceſſivement. Euſtathe, ſur le ſecond livre de l'Iliade, nous apprend qu'elle fut d'abord appellée Napé Parnaſſia. Nous ne ſçaurions nous perſuader que Napé ait été le nom de la ville de Delphes. Nous croirions plus volontiers que Napé n'a été que le nom du lieu où la ville de Delphes a été bâtie. Napé ne ſignifie autre choſe qu'un bocage, qu'un bois taillis planté dans un vallon ſur la pente d'une montagne. C'étoit peut-être ce bois de lauriers qui étoit aſſez près de l'oracle, & que Pline ſemble avoir déſigné par ces paroles : *Laurus ſpectatiſſima fuit in Parnaſſo.* Il eſt vrai que le nom de Napé eſt demeuré à un des quartiers de Delphes. C'eſt ce qui prouve encore plus que ce n'a point été le nom de la ville entière. Pauſanias, dans ſes Phociques, s'eſt ſouvenu de ce bocage du Parnaſſe, qu'il appelle auſſi *Napen Panaſſian* ; mais, il

ne dit point que ç'ait été le nom de la ville de Delphes.

Le Scholiaſte de Pindare donne en ſecond lieu le nom de Pétréeſſa à la ville de Delphes. Il eſt aiſé de démontrer que ce nom n'a jamais été qu'une épithete de cette ville, épithete qui lui a été donnée, parce qu'elle étoit bâtie entre des rochers. La preuve qu'on en a, c'eſt qu'on ne trouve dans aucun Auteur le nom de Pétréeſſa ſeul, pour ſignifier la ville de Delphes; & qu'au contraire Homère & d'autres Écrivains joignent toujours ce nom avec celui de Pytho, comme ſon épithete.

Le même Scholiaſte lui donne en troiſième lieu le nom de Criſſa. C'eſt une troiſième bévue plus groſſière encore que les deux autres. Tout ce qu'il y a de Géographes & d'Hiſtoriens ont toujours diſtingué la ville de Criſſa de celle de Delphes. Pauſanias nous apprend que Criſſa étoit bâtie ſur un chemin étroit qui menoit à Delphes, & que les habitans de cette ville s'étant aviſés de dépouiller les étrangers qui venoient à l'oracle, furent punis ſévèrement par les Amphictyons, qui leur déclarerent la guerre, prirent leur ville, & la confiſquerent avec ſon territoire au profit d'Apollon. Il faut convenir qu'Homère, dans un endroit de ſon hymne ſur Apollon, ſemble confondre les deux villes. Cependant, ſi on y fait bien attention, on ſera bientôt détrompé; car, on trouvera la ſituation de Delphes & celle de Criſſa formellement diſtinguées.

Les derniers & les véritables noms de la ville de Delphes, ſont ceux de Pytho & de Delphes. On diſoit Pytho, Python & Pythia. Il ſeroit aſſez difficile de décider lequel eſt le plus ancien des deux noms de Delphes ou de Pytho. Si nous en croyons Pauſanias, la ville a été appellée Delphes avant que d'être appellée Pytho. Nous voyons le contraire dans Homère. On ne ſeroit peut-être pas mal fondé à les ſoutenir auſſi anciens l'un que l'autre, en diſant que Delphes étoit le nom de la ville, & Pytho le nom du temple d'Apollon. M. Hardion penche fort à croire le nom de Delphes plus ancien que celui de Pytho. Nous en dirons la raiſon dans un moment.

L'on remarque que les Grecs ne ſe ſervoient pas indifféremment des mots *Delphi* & *Pytho*. Les Poëtes n'employoient que le mot *Pytho*, & jamais celui de *Delphi*. On trouve à la vérité dans Callimaque, *Delphos laos*, *Delphides acrai*; & dans Pindare *Meliſſa Delphis*; mais, on ne trouve dans aucun Poëte le ſubſtantif *Delphi*. Au contraire, les Hiſtoriens & les autres Écrivains en proſe ſe ſervent toujours du mot *Delphi*, & preſque jamais de celui de *Pytho*; de ſorte qu'on peut croire que le mot *Delphi* étoit affecté à la proſe, & que celui de *Pytho* l'étoit à la poëſie. Les Poëtes Latins ont employé indifféremment l'un & l'autre, & même plus ſouvent le mot *Delphi*.

On fait venir le mot πυθὼ de l'Aoriſte πυθέσθαι, qui ſignifie ap-

prendre, interroger, parce qu'on interrogeoit l'oracle, & qu'on y apprenoit ce qu'on vouloit ſçavoir. Mais, la premiére ſyllabe de πυθέσθαι, lorſqu'il eſt formé de πυνθάνεσθαι, eſt breve, & la premiére ſyllabe de πυθὼ eſt longue. C'eſt ce qui nous fait préférer l'autre origine qu'Homére nous en donne, & après lui tous les Scholiaſtes. Il fait venir le mot πυθὼ de l'ancien verbe πύθεσθαι, dont la premiére ſyllabe eſt longue, & qui ſignifioit anciennement dans la langue Grecque, la même choſe que σήπεσθαι; c'eſt de ce verbe qu'on a formé le nom Latin *putere*, auſſi-bien que le mot François qui lui répond. Cette étymologie eſt fondée ſur ce que le monſtre qu'on a appellé Lython, avoit été tué proche de Delphes, & abandonné à la pourriture dans l'endroit où il avoit été tué.

Pour le nom de Delphes, on le peut faire venir premiérement de Δελφὸς, ancien mot Grec qui ſignifioit ſeul, ſolitaire; d'où vient qu'avec l'α privatif, ἀδελφὸς a ſignifié un frere, c'eſt-à-dire, qui n'eſt pas le ſeul fruit d'un mariage; & ce nom auroit été donné à la ville de Delphes, parce qu'elle étoit bâtie au milieu des rochers ſolitaires du Parnaſſe. Si l'on admettoit cette origine, on pourroit croire que le nom de Delphes eſt le plus ancien que la ville ait porté; & même que ç'a été le nom de la premiére ville de Delphes, qui ſubſiſtoit avant le Déluge de Deucalion,

En ſuppoſant que le nom de Delphes n'eſt pas plus ancien que celui de Pytho, nous n'aurions qu'à le faire venir de Δελφίνη qui eſt un des noms qu'a portés le ſerpent Python.

Pauſanias fait venir le nom de Delphes, de Delphus, fils d'Apollon & de Céléno, ſelon les uns; ſelon d'autres, fils d'Apollon & de Thya.

Voilà trois étymologies différentes du nom de Delphes. Homére en donne une quatriéme; & toute fabuleuſe qu'elle eſt, elle a été adoptée par Étienne de Byzance. La ville de Delphes, dit cet Auteur au mot Δελφοὶ, a eu ſon nom de ce qu'Apollon y accompagna un vaiſſeau ſous la figure d'un dauphin.

Au reſte, s'il falloit choiſir entre ces quatre étymologies, nous donnerions avec M. Hardion la préférence à la premiére, qu'on tire de l'ancien mot Δελφὸς, parce qu'elle eſt la plus ſimple & la plus naturelle, & parce que ſans elle nous n'aurions point de nom à donner à l'ancienne ville de Delphes, qui ſubſiſtoit avant le Déluge de Deucalion.

VIII.

Des Miniſtres de l'Oracle de Delphes.

Le peuple de Delphes ne découvroit autour du mont Parnaſſe, que des précipes & des rochers, qui ne lui produiſoient rien pour les beſoins ni pour les commodités de la vie; mais, il avoit dans l'oracle d'Apollon, des reſſources toujours prêtes. Cet oracle lui tenoit lieu des plus riches côteaux, & des plaines les plus

fertiles. Il pouvoit ſe vanter de jouir dans ſon déſert, de cette abondance miraculeuſe qui faiſoit regretter le ſiècle de Saturne, & dont les hommes n'avoient conſervé que le ſouvenir. Graces aux ſoins d'Apollon, ſes greniers ſe rempliſſoient, ſans qu'il prît la peine de labourer la terre, ni de l'enſemencer.

Ne nous imaginons pas cependant que ce peuple languît dans une molle oiſiveté. Tout ce qu'il y avoit d'habitans à Delphes, hommes & femmes, jeunes & vieux, tous, ſans exception, travailloient à mériter les faveurs de leur dieu, par le ſoin qu'ils prenoient d'attirer les étrangers à ſon temple, & de leur vendre ſes oracles au prix des plus ſomptueux ſacrifices & des plus magnifiques offrandes. Tous étoient occupés, ou de ce qui regardoit ces ſacrifices, ou de l'entretien du dedans & du dehors du temple, ou des cérémonies qui précédoient & qui ſuivoient l'inſtallation de la Pythie ſur le trépied prophétique. Tous enfin briguoient avec empreſſement l'honneur d'être les miniſtres d'un Dieu ſi reconnoiſſant, qui les combloit tous les jours de nouveaux bienfaits.

Dans les premiers tems de la découverte de l'oracle, devint prophete qui voulut. Les habitans du Parnaſſe n'avoient beſoin, pour acquérir le don de prophétie, que de reſpirer la vapeur qui ſortoit de l'antre de Delphes. Le dieu de l'oracle, pour ſe mettre en crédit, inſpiroit alors toutes ſortes de perſonnes indifféremment. Mais enfin pluſieurs de ces phrénétiques, dans l'accès de leur fureur, s'étant précipités dans l'abîme, & s'y étant perdus, on chercha les moyens de remédier à un accident qui revenoit trop fréquemment. On dreſſa ſur le trou une machine qui fut appellée trépied, parce qu'elle avoit trois barres; & l'on commit une femme pour monter ſur ce trépied, d'où elle pouvoit ſans aucun riſque, recevoir l'exhalaiſon prophétique. Cette femme eſt connue ſous le nom de Pythie. Elle tenoit ſans contredit le premier rang, parmi tous les miniſtres du Dieu. *Voyez* Pythie.

Les plus conſidérables d'entre les autres miniſtres étoient ceux qu'on appelloit Prophetes. Suivant une tradition fort ancienne que Pauſanias nous a conſervée, les premiers prophetes de Delphes furent des Hyperboréens, qui avoient paſſé la mer pour venir s'établir au mont Parnaſſe. Mais, Pauſanias paroît douter de la vérité de cette tradition, ſur ce que toute l'antiquité n'attribue qu'aux femmes le privilège de recevoir l'entouſiaſme prophétique ſur le trépied de Delphes. Il n'a pas fait attention que l'établiſſement de ces prophetes n'étoit point incompatible avec celui des prophéteſſes, puiſqu'ils n'étoient point inſtitués pour monter ſur le trépied, mais ſeulement pour y accompagner la Pythie.

La dignité de Prophete étoit, ſelon Euripide, affectée aux principaux habitans de Delphes. Ce Poëte ajoûte qu'on les éliſoit au

ſort ; c'eſt-à-dire, qu'on remplaçoit, par la voix du ſort, ceux qui mouroient. Ils étoient aſſis autour du trépied ſacré pour recueillir les paroles de la Pythie, qui n'avoient ni liaiſon ni ſtructure, lorſqu'elle les proféroit, & qui ne ſortoient, pour ainſi dire, que par élans, du fond de ſon eſtomac. Leur principal ſoin étoit de leur donner un ſens qui quadrât avec la demande de celui pour qui la Pythie prononçoit l'oracle. Ils étoient les maîtres de la mener au ſanctuaire, ou de la tenir renfermée ; & ils ne l'inſtalloient ſur le trépied, que lorſqu'ils étoient contens des ſacrifices, & que les autres ſignes qui devoient précéder l'inſtallation, leur faiſoient juger que le Dieu ſeroit favorable. C'étoit à ces Prophetes que l'on adreſſoit ſes demandes, ſoit qu'on les fît de vive voix, ſoit qu'on les écrivît ſur des tablettes ; & c'étoit d'eux que l'on recevoit les réponſes. Par ce détail de leurs fonctions, on peut juger aiſément de leur autorité dans la ville de Delphes. Ils avoient un chef entr'eux ; on ne ſçait ſi le ſort donnoit cette dignité, ou ſi l'on y parvenoit par ancienneté.

Les Prophetes avoient ſous eux des Poëtes qui mettoient les oracles en vers. Strabon & Plutarque nous l'apprennent. Voici comme le dernier s'en explique : *Pluſieurs aſſurerent*, dit-il, *qu'il y avoit quelques Poëtes aſſis autour du ſanctuaire, qui recevoient les paroles de la Pythie, & qui les enfermoient ſur le champ dans un certain nombre de paroles meſurées, comme on enferme les liqueurs dans les vaſes.* On ne s'eſt pourtant pas toujours ſervi de ces Poëtes, ſur-tout dans les commencemens. Il y a même eu des tems où les oracles ne ſe rendoient qu'en proſe.

En ſortant du ſanctuaire, on trouvoit une troupe de femmes rangées en haie ſur le perron du temple, pour empêcher que les prophanes n'approchaſſent du trépied ſacré. Euripide les appelle προπόλους φοίβου, & marque leurs fonctions dans deux vers dont voici le ſens : *Femmes conſacrées au ſervice d'Apollon, qui gardez ſi attentivement le Dieu que vous ſervez, & qui êtes en ſentinelle ſur le perron de ſon temple*, &c.

Il faut obſerver que les femmes, de quelque condition qu'elles fuſſent, n'entroient jamais dans le ſanctuaire.

Dans le même lieu, c'eſt-à-dire, vers l'entrée du ſanctuaire, habitoit un miniſtre qu'Euripide appelle Χρυσοφύλακα τοῦ θεοῦ, ταμίαν τε πάντων πιστὸν. Χρυσοφύλαξ τοῦ θεοῦ, ſignifie à la lettre, *gardien de l'or d'Apollon* ; & ταμίας πάντων πιστὸς, *fidele économe, fidele adminiſtrateur de tout ce qui regarde le temple.* Ces noms ne nous donnent point une idée diſtincte des fonctions de ce miniſtre qui étoit le même que ceux que les Grecs appelloient νεωκόρους, en prenant ce mot dans ſa ſignification primitive.

Il nous explique lui-même ſes fonctions dans Euripide, qui le fait parler ſous la perſonne d'Ion. Il falloit qu'il ſe levât tous les jours

jours avec le Soleil, & qu'il balayât le temple d'Apollon avec des rameaux de laurier cueillis autour de la fontaine de Caſtalie; qu'il attachât des couronnes du même laurier ſur les portes, ſur les murailles du temple, ſur les autels, autour du trépied ſacré; qu'il en diſtribuât aux Prophetes, aux Phébades, aux Poëtes, aux Sacrificateurs, & aux autres miniſtres. C'eſt principalement à cauſe de cette diſtribution qu'il faiſoit, qu'Euripide l'appelle ταμίαν πάντων πισὸν. Il alloit enſuite puiſer de l'eau de la fontaine de Caſtalie, dans des vaſes d'or; il en rempliſſoit les vaſes ſacrés appellés ἀπορῤῥαντήρια, ou περιῤῥαντήρια, qui étoient placés à l'entrée du temple, & où l'on étoit obligé de purifier ſes mains en entrant. Il faiſoit après cela une aſperſion de cette même eau ſur le pavé du temple, ſur les portes, ſur les murs, avec un goupillon de laurier. Quand tout cela étoit fait, il prenoit un arc & un carquois, & alloit donner la chaſſe aux oiſeaux qui venoient ſe poſer ſur les ſtatues dont le temple étoit environné. Nous entendons ici pourquoi Euripide l'appelle, χρυσοφύλακα τοῦ θεοῦ, gardien de l'or d'Apollon.

Il gardoit pourtant quelques meſures avec ces oiſeaux, & ne les tuoit que lorſqu'ils s'obſtinoient à s'arrêter ſur le temple, ou ſur les ſtatues. Il les avertiſſoit d'abord avec douceur de s'éloigner du temple. Il leur témoignoit qu'il auroit du regret d'avoir donné la mort à des oiſeaux dont le chant annonçoit aux hommes les ordres & la volonté des dieux. Enfin, il ne les tuoit qu'à l'extrêmité, & lorſqu'il avoit employé ſans effet les prieres & les menaces.

Nous remarquerons que la colombe étoit privilégiée ſur tous les autres oiſeaux, & qu'elle pouvoit habiter en ſûreté dans le temple d'Apollon.

Nous remarquerons auſſi que le miniſtre dont nous parlons, étoit obligé de vivre dans une exacte continence, du moins pendant le tems qu'il faiſoit les fonctions de ſon miniſtère. Il en eût violé la ſainteté, s'il n'eût pas eu l'attention la plus ſcrupuleuſe à ſe préſerver de tout ce qui peut donner atteinte à la pureté. Comme il avoit beaucoup d'occupation, il faut croire qu'il y avoit pluſieurs miniſtres comme lui, qui ſervoient tour à tour, & qui ſe relevoient les uns les autres.

L'uſage des bains étoit néceſſaire au temple de Delphes. Il y avoit des hommes & des femmes prépoſés pour les préparer, & pour avoir ſoin que tout s'y paſſât dans l'ordre.

Voilà une grande partie des habitans de Delphes occupée autour du temple d'Apollon. Combien ne falloit-il point d'autres miniſtres pour les ſacrifices?

Il y avoit un college de devins, dont les uns prédiſoient l'avenir par le chant ou par le vol des oiſeaux; d'autres, par l'inſpection des entrailles des victimes.

Il y avoit cinq ſacrificateurs en chef. Ils étoient appellés ὅσιοι,

c'eſt-à-dire, Saints; & la victime qu'on immoloit à leur réception, s'appelloit ὁσιωτής. Ces miniſtres étoient perpétuels, & la ſacrificature paſſoit à leurs enfans. On les croyoit deſcendus de Deucalion. On comptoit un grand nombre d'autres ſacrificateurs ſubalternes. Il y avoit des joueurs d'inſtrumens, & des héraults qui annonçoient les feſtins publics, où l'on invitoit ſouvent tout le peuple de Delphes. Joignons à tout cela des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles, pour chanter & pour danſer dans les fêtes d'Apollon.

Plutarque, dans ſon traité de la muſique, remarque qu'un certain Philammon avoit célébré en vers Lyriques, la naiſſance d'Apollon & de Diane, & que le même avoit inventé les danſes qui étoient en uſage dans le temple d'Apollon.

Il ne faut pas oublier de parler des Prêtreſſes, dont la fonction étoit de garder & d'entretenir le feu ſacré qui brûloit jour & nuit dans le temple d'Apollon. On choiſiſſoit pour ce miniſtère, non des vierges, comme à Rome dans le temple de Veſta, mais des femmes veuves comme à Athènes. Au lieu que dans cette dernière ville, tous leurs ſoins ſe bornoient à renouveller de tems en tems l'huile d'une lampe, pour l'empêcher de s'éteindre; on entretenoit le feu ſacré de Delphes, avec du bois, & il falloit avoir une attention preſque continuelle, pour que le braſier fût toujours fort ardent.

Nous finiſſons par un dernier genre de miniſtres qui s'appelloient περιηγήται. Le nom d'interpretes n'exprime pas entièrement le mot Grec; le nom de guides ne l'exprime pas non plus; ils étoient guides & interpretes tout enſemble. Ces miniſtres étoient occupés à promener les étrangers par toute la ville de Delphes, pour les déſennuyer du long ſéjour qu'ils étoient obligés d'y faire. Ils leur faiſoient voir les offrandes que la piété des peuples y avoit conſacrées. Ils leur apprenoient par qui telle ſtatue, tel tableau avoit été envoyé, quel en étoit l'ouvrier, dans quel tems, & à quelle occaſion on l'avoit envoyé. Ils étoient pleinement inſtruits de toutes les antiquités de la ville & du temple. C'eſt par un précis de ce dernier objet, que nous allons terminer cet article. Nous ne ferons que tranſcrire le récit de Pauſanias. Cet Auteur raconte les choſes telles qu'elles étoient de ſon tems.

I X.

Les principales curioſités de la ville de Delphes.

En entrant dans la ville, on trouvoit quatre temples de ſuite. Le premier étoit en ruines. Le ſecond n'avoit plus aucune ſtatue. Dans le troiſième, il y avoit encore quelques ſtatues d'empereurs Romains; le quatrième étoit dédié à Minerve Pronœa. La ſtatue de Minerve, que l'on voyoit à l'entrée de celui-ci, étoit plus grande que celle qui étoit dans l'intérieur du temple, c'étoit un

préſent des Maſſiliens. On dit que Crœſus, roi de Lydie, avoit auſſi fait préſent à la Déeſſe d'un bouclier d'or, qui fut enlevé par Philomélus. Au temple de Minerve Pronœa tenoit une chapelle & toute une enceinte conſacrée au héros Phylacus, qui vint, dit-on, ſauver Delphes de l'irruption des Perſes. C'étoit une ancienne tradition, que dans l'endroit du lieu d'exercice qui étoit découvert, il y avoit autrefois une laye, qui, pourſuivie par les fils d'Autolycus & par Ulyſſe, fit à celui ci une bleſſure au-deſſus du genou; c'étoit dans le tems qu'Ulyſſe étoit chez Autolycus. Si au ſortir du lieu d'exercice on prenoit à gauche, & que l'on deſcendît environ trois ſtades, on trouvoit le fleuve Pliſtus; mais, ſi au lieu de deſcendre on remontoit vers le temple de Minerve, on voyoit ſur la droite la fontaine de Caſtalie, dont l'eau étoit excellente.

Le temple d'Apollon contenoit un fort grand eſpace tout au haut de la ville, & pluſieurs rues y venoient aboutir. Quand on étoit dans l'enceinte du temple, on voyoit d'abord un taureau d'airain; c'étoit une offrande des Corcyréens. On voyoit enſuite le préſent des Tégéates, fait en mémoire des dépouilles qu'ils remporterent ſur les Lacédémoniens. C'étoient un Apollon & une Victoire avec les ſtatues des héros originaires de Tégée. Vis-à-vis de ces ſtatues étoient celles que les Lacédémoniens offrirent en action de graces de la victoire qu'ils avoient remportée ſur les Athéniens. Elles étoient au nombre de neuf, Caſtor & Pollux, Jupiter, Apollon, Diane, Neptune & Lyſandre, fils d'Ariſtocrite, qui recevoit une couronne de la main de ce dieu; enſuite Abas, qui ſervoit de devin dans l'armée de Lyſandre, & Hermon, pilote du vaiſſeau que montoit ce Général.

Derrière toutes ces ſtatues, & au ſecond rang, on voyoit ces braves officiers qui ſeconderent ſi bien Lyſandre à Ægoſpotamos, ſoit Spartiates, ſoit alliés de Sparte, comme Aracus & Erianthès, le premier de Lacédémone, le ſecond Béotien; Aſtycrate de la même ville, Céphiſocle, Hermophante, & Hicéſius, tous trois de Chio; Timarque & Diagoras Rhodiens; Théodame de Cnide, Cimmérius d'Épheſe, Eanthidas de Milet, tous faits par le ſtatuaire Tiſandre. Ceux qui ſuivoient étoient de la main d'Alype Sicyonien; ſçavoir, Théopompe de Midée, Cléomede de Samos, Ariſtocle de Caryſtium en Eubée, Antonomus d'Érétrie, Ariſtophante de Corinte, Apollodore de Trœzene, & Dion d'Épidaure ſur les confins des Argiens. A leur ſuite on voyoit Axionique de Pellene en Achaïe, Théarès d'Hermioné, Pyrias Phocéen; Conon de Mégare, Agimene de Sicyone, Pythodote de Corinthe, Télécrate de Lincade, Énantidas d'Ambracie, enfin Epicyridas & Étéonique de Lacédémone.

Sur le piédeſtal d'un cheval de bronze, offert par les Argiens, & fait à l'imitation du cheval de

Troye, il y avoit une inſcription, qui portoit que les ſtatues dont il étoit environné, provenoient de la dixme du butin que les Athéniens firent ſur les Perſes au combat de Marathon. Ces ſtatues étoient premièrement une Minerve & un Apollon; en ſecond lieu, Miltiade comme Général de l'armée Athénienne; troiſièmement, parmi les héros d'Athènes, Erechthée, Cécrops, Pandion, Léos & Antiochus qu'Hercule eut de Midée, fille de Phylas, enſuite Égée, & Acamas, l'un des fils de Théſée. Car, tous ces héros autoriſés par l'oracle de Delphes, donnerent leurs noms aux tribus des Athéniens. Mais, on y voyoit auſſi Codrus, fils de Mélanthus, Théſée & Phyllus, quoiqu'aucune tribu ne portât leur nom. Toutes ces ſtatues étoient de Phidias, & avoient été faites en effet de la dixième partie des dépouilles remportées ſur les Perſes. Dans la ſuite, les Athéniens envoyerent encore à Delphes la ſtatue d'Antigonus, celle de ſon fils Démétrius, & celle de Ptolémée, roi d'Égypte; les deux premières, pour faire leur cour à ces rois de Macédoine, qu'ils redoutoient, & la dernière, par pur amour pour Ptolémée.

Près du même cheval, on voyoit d'autres offrandes faites par les Argiens. C'étoient les ſtatues des principaux chefs qui prirent le parti de Polynice, & qui marcherent avec lui contre Thèbes, Adraſte, fils de Talaüs, Tydée, fils d'Œnéüs, les deſcendans de Prœtus, comme Capanée, fils d'Hipponoüs & Étéoclus, fils d'Iphis, enfin Polynice lui-même, & Hippomédon, né d'une ſœur d'Adraſte. Là ſe voyoit auſſi le char d'Amphiaraüs, avec Baton ſon parent & ſon écuyer, qui tenoit les rênes des chevaux. La dernière de ces ſtatues étoit celle d'Alitheiſe. C'étoient autant d'ouvrages d'Hypatodore & d'Ariſtogiton. Les Argiens firent ce préſent à Apollon après la victoire qu'ils remporterent conjointement avec les Athéniens ſur les Lacédémoniens, auprès d'Œnoé, ville de l'État d'Argos. Pauſanias croit que ce fut à la même occaſion qu'ils donnerent auſſi les ſtatues des Épigones. Car, on voyoit, dit-il, au même rang Sthénélus, & Alcméon; celui-ci avoit la place d'honneur comme plus ancien; enſuite Promachus, Therſandre, Égialée & Diomede. Euryalus étoit entre Égialée & Diomede. Vis-à-vis c'étoient d'autres ſtatues que les Argiens offrirent encore, après avoir rétabli les Meſſéniens, de concert avec les Thébains, ſous la conduite d'Épaminondas. On voyoit-là Danaüs le plus puiſſant des rois d'Argos, Hypermneſtre, l'une de ſes filles, & la ſeule qui conſerva ſes mains pures; auprès d'elle Lyncée, puis tous ces héros qui deſcendoient d'Hercule & même de Perſée, encore plus ancien qu'Hercule.

Suivoit le préſent des Tarentins, qui conſiſtoit en des chevaux de bronze & en des ſtatues de captives qu'ils conſacrerent à Apollon, en action de graces de la victoire

qu'ilsavoient remportée ſur les Meſſapiens. Venoient enſuite le tréſor des Sicyoniens. C'etoit le lieu où l'on gardoit les deniers conſacrés au Dieu. Mais, du tems de Pauſanias, il n'y avoit d'argent ni dans ce lieu, ni dans aucun autre endroit du temple de Delphes. Près de ce tréſor on voyoit l'offrande des Cnidiens; c'étoit une ſtatue équeſtre de Triopas, leur fondateur, une Latone, un Apollon, & une Diane; ces deux divinités décochoient leurs flêches ſur Tityus, qui paroiſſoit en avoir déjà le corps tout criblé. Les Siphniens avoient auſſi là leur tréſor, où ils avoient dépoſé la dixme du produit de leurs mines d'or. Les Liparéens, ayant vaincu les Tyrrhéniens dans un combat naval, voulurent auſſi décorer de ſtatues le temple de Delphes.

Les Athéniens avoient bâti dans le temple de Delphes, une eſpèce de chapelle particulière, ſous le nom de tréſor, & les Thébains de même; les uns & les autres, en action de graces de divers avantages remportés à la guerre. A l'égard des Cnidiens, je ne ſçais, dit Pauſanias, ſi c'eſt pour accomplir un vœu, ou ſeulement pour faire montre de leurs richeſſes, qu'ils ont voulu avoir un tréſor dans le temple. Mais, pour les Thébains & les Athéniens, continue-t-il, on ſçait qu'ils ont voulu par-là laiſſer un monument, les uns de leur combat de Leuctres, & les autres de leur combat de Marathon. Les Cléonéens ayant été affligés de la peſte, auſſi-bien que les Athéniens, avertis par l'oracle de Delphes, ſacrifierent un bouc au ſoleil levant; ils furent délivrés du mal contagieux; & pour marquer leur reconnoiſſance, ils conſacrerent à Apollon un bouc de métal. Les Potidéens, peuples de Thrace, & les Syracuſains avoient auſſi honoré le Dieu par un tréſor qui leur étoit affecté, les premiers par pure dévotion envers le Dieu, les ſeconds pour avoir défait les Athéniens qui avoient porté la guerre dans leur iſle. Mais, les Athéniens eux-mêmes bâtirent encore un portique, des richeſſes gagnées ſur les peuples du Péloponnèſe & leurs alliés. On y voyoit des éperons de navires & des boucliers d'airain ſuſpendus à la voûte. Une Inſcription nommoit toutes les villes ſur leſquelles les Athéniens remporterent des dépouilles, dont ils envoyerent les prémices à Delphes.

Au-deſſus de ce portique, il y avoit une groſſe roche, où l'on dit qu'Hérophile avoit accoûtumé de s'aſſeoir pour rendre ſes oracles. On voyoit encore dans le temple de Delphes, une tête en bronze, c'étoit la tête d'un buffle, ou d'un taureau de Péonie, qui avoit été donnée par Dropion de Léon, roi des Péoniens. Vis-à-vis de cette tête de bronze, étoit la ſtatue d'un homme en cuiraſſe, avec une cotte d'armes par-deſſus. Cette ſtatue étoit un préſent des habitans d'Andros, & l'on dit qu'elle repréſentoit Andréus leur fondateur. L'Apollon, la Minerve, & la Diane qui ſuivoient, étoient une offrande faite par les

Phocéens, après une victoire remportée sur les Thessaliens leurs ennemis irréconciliables, & leurs voisins, si ce n'est du côté que la Phocide confinoit avec les Locriens Hypocnémidiens. On voyoit au même rang Jupiter Ammon sur un char; c'étoit un don des Cyrénéens, peuple de Libye, mais Grec d'origine; une statue équestre d'Achille, présent fait par ces Thessaliens, qui habitoient aux environs de Pharsale, enfin un Apollon qui tenoit une biche; ce monument venoit de ces Macédoniens qui habitoient la ville de Dium, sous le mont Piérie. Les Corinthiens, du moins ceux qui étoient Doriens d'extraction, avoient aussi bâti là un trésor, & ils y avoient mis une grande quantité d'or, qu'ils avoient reçu des Lydiens. La statue d'Hercule que l'on voyoit ensuite, avoit été donnée par les Thébains pour quelques avantages remportés sur les Phocéens durant la guerre sacrée. Les Phocéens, de leur côté, ayant battu pour la seconde fois la cavalerie Thessalienne, consacrerent à Apollon plusieurs statues de bronze, qui se voyoient encore à Delphes du tems de Pausanias. Les Phliasiens avoient donné le Jupiter de bronze qui étoit auprès, & avec le Jupiter une statue qui représentoit l'isle d'Égine. Près du trésor des Corinthiens, on voyoit un Apollon en bronze, qui avoit été envoyé par les Arcadiens de Mantinée. Un peu plus loin, c'étoit un Apollon & un Hercule qui se disputoient un trépied; chacun vouloit l'avoir; ils étoient prêts à se battre, mais Latone & Diane retenoient Apollon, & Minerve appaisoit Hercule. Les Phocéens firent ce présent dans le tems qu'ils marchoient contre les Thessaliens sous la conduite de Tellias d'Élis.

Après la fameuse victoire que les Grecs remporterent à Platée, toute la nation crut devoir faire un présent à Apollon, & ce présent fut un trépied d'or, soutenu par un dragon de bronze. Le Dragon étoit encore dans son entier du tems de Pausanias; mais, pour le trépied qui étoit d'or, il avoit été enlevé par les Généraux de l'armée des Phocéens. Les Tarentins, victorieux des Peucétiens, autres peuples barbares de leur voisinage, consacrerent à Apollon la dixme des déponilles remportées sur l'ennemi. Ils firent faire par Onatas d'Égine & par Calynthus, plusieurs statues, tant équestres qu'en pied, & les envoyerent à Delphes. On voyoit donc Opis, roi des Iapiges, qui étoit venu au secours des Peucétiens; il paroissoit blessé & mourant. Autour de lui étoient le héros Taras, Phalante de Lacédémone, & un peu plus loin un dauphin, pour marquer l'aventure arrivée à Phalante. Car, on dit, qu'avant que d'aborder en Italie, il fit naufrage dans la mer Crissée, & qu'un dauphin le porta jusqu'au rivage. La hache que l'on voyoit ensuite, étoit un présent de Périclyte, fils d'Euthymaque, de la ville de Ténédos.

Près du grand autel, on voyoit un loup de bronze. C'étoit une

offrande faite par les habitans de Delphes eux-mêmes. On dit qu'un ſcélérat, après avoir dérobé l'argent du temple, alla ſe cacher dans l'endroit le plus fourré du mont Parnaſſe. Là s'étant endormi, un loup ſe jetta ſur lui & le mit en pièces. Ce même loup entroit toutes les nuits dans la ville, & la rempliſſoit de hurlemens. On crut qu'il y avoit à cela quelque choſe de ſurnaturel, on ſuivit le loup, & l'on retrouva l'argent ſacré que l'on reporta dans le temple. En mémoire de cet évènement, on fit faire un loup de bronze, & on le conſacra au Dieu. Ce monument étoit ſuivi de la ſtatue dorée de Phryné, faite de la main de Praxitele, qui étoit amoureux de cette courtiſanne. Ce fut Phryné elle-même qui en fit préſent à Apollon.

On voyoit tout de ſuite & au même rang deux Apollons, donnés l'un par les Épidauriens, après une victoire remportée ſur les Perſes dans le païs d'Argos, l'autre par les Mégaréens, pour avoir défait les Athéniens auprès de Niſſée. Suivoit une géniſſe en bronze, dédiée par les Platéens, lorſque dans leur propre païs, avec le ſecours des autres Grecs, ils taillerent en pièces l'armée de Mardonius, fils de Gobryas. Des deux Apollons que l'on voyoit auprès, l'un étoit un préſent des Héracléotes qui habitoient aux environs du Pont-Euxin; l'autre venoit d'une amende à laquelle les Phocéens furent condamnés par les Amphictyons, pour avoir labouré un champ conſacré au Dieu. Cette dernière ſtatue étoit haute de trente-cinq coudées; on la nommoit à Delphes l'Apollon Sitalcas. Là même on voyoit pluſieurs Généraux d'armée, en bronze; une Diane, une Minerve, & deux Apollons encore, toutes ſtatues données par les Étoliens, en reconnoiſſance de la victoire qu'ils remporterent ſur les Gaulois.

L'on voyoit enſuite les ſtatues équeſtres des chefs ſous la conduite de qui les Phéréens mirent en fuite la cavalerie Athénienne. Du même côté étoit un palmier de bronze avec une Minerve dorée, monument de deux combats dont les Athéniens ſortirent victorieux en un même jour, l'un ſur terre près du fleuve Eurymédon, l'autre ſur le fleuve même. Cette Minerve étoit dorée du tems de Pauſanias, & gâtée en pluſieurs endroits. Au même lieu, on voyoit Battus ſur un char. C'étoit un don des Cyrénéens, qui, ſous les Auſpices de Battus, quitterent l'iſle de Théra, pour aller s'établir en Afrique. Cyrene conduiſoit le char elle-même; & la nymphe Libye couronnoit Battus. Près de ſa ſtatue il y avoit un Apollon, qui avoit été fait par ordre des Amphictyons, & de l'amende impoſée aux Phocéens pour l'attentat qu'ils avoient commis contre le Dieu.

De tous les préſens faits par les rois de Lydie, il ne reſtoit plus du tems de Pauſanias, que la ſoucoupe d'un gobelet donné par Alyatte; cette ſoucoupe étoit de fer. Les différentes pièces qui la com-

poſoient n'étoient jointes enſemble, ni par des cloux, ni même par des pointes, mais uniquement par de la ſoudure. Sa figure étoit celle d'une tour; large par en bas, elle s'étréciſſoit par en haut. Chaque côté n'étoit pas d'une ſeule pièce. C'étoient pluſieurs bandes de fer miſes les unes ſur les autres en manière d'échelons; & les dernières, c'eſt-à-dire, celles d'enhaut, étoient un peu renverſées en-dehors. Voilà comment cette ſoucoupe étoit faite. Dans le temple il y avoit un endroit pavé de marbre blanc, & que l'on nommoit à Delphes le centre, parce qu'il y étoit regardé comme le centre de la terre. Là on voyoit quelques offrandes faites au Dieu par les Lacédémoniens, entr'autres une ſtatue d'Hermione, fille de Ménélaus. Auprès c'étoit Eurydame, qui commandoit les Étoliens, lorſqu'ils remporterent la victoire ſur les Gaulois.

Élyre, ville de Crete, envoya à Apollon une chevre de bronze, que l'on mit auſſi en ce lieu. La chevre ſembloit donner à tetter à deux enfans qui étoient Phylacis & Phylandre. On voyoit enſuite un bœuf de bronze, donné par les Caryſtiens de l'iſle d'Eubée, lorſqu'ils furent vainqueurs des Perſes. En mémoire d'une victoire navale, remportée ſur les Tyrrhéniens, les Liparéens envoyerent à Delphes autant de ſtatues d'Apollon qu'ils avoient pris de bâtimens ſur leurs ennemis. A la ſuite de ces ſtatues on voyoit un petit Apollon qui avoit été conſacré par Echécratidès de Lariſſe. On croyoit même que c'étoit la plus ancienne offrande qui ait été faite au Dieu. Les peuples qui habitoient la Sardaigne, avoient auſſi voulu honorer le Dieu par un hommage public, en lui conſacrant une ſtatue de bronze, qui repréſentoit leur fondateur nommé Sardus.

Près de cette dernière ſtatue, on voyoit un cheval de bronze, avec une inſcription qui portoit que c'étoit Callias Athénien, fils de Lyſimachidès, qui avoit fait cette offrande aux dépens des Perſes, ſur qui il avoit remporté des dépouilles conſidérables. La Minerve qui ſuivoit, fut donnée par les Achéens, lorſqu'ils prirent Phana, ville d'Étolie. Cette Minerve étoit ſuivie d'un Apollon, donné par ces Rhodiens qui habitoient la ville de Linde. Un peu plus loin on voyoit un âne de bronze, conſacré par les Ambraciotes, au ſujet d'une victoire qu'ils remporterent ſur les Moloſſes durant la nuit.

Les habitans d'Ornée, dans l'État d'Argos, ſe voyant extrêmement preſſés par les Sicyoniens, firent vœu à Apollon, que s'ils pouvoient les chaſſer de leur païs, ils lui enverroient tous les jours à Delphes un certain nombre de victimes en grande pompe & ſolemnité. Enſuite pleins de confiance, ils combattent les Sicyoniens & les défont. Mais, l'embarras fut d'accomplir leur vœu; car, outre la dépenſe, cette pompe à laquelle ils s'étoient obligés, cauſoit chaque jour beaucoup de peine & de fatigue. Ils imaginerent donc

de s'acquitter une fois pour toutes, & ce fût en envoyant à Delphes un tableau qui repréſentoit le pompeux ſacrifice qu'ils avoient voué à Apollon ; c'eſt ce que l'on voyoit encore du tems de Pauſanias, gravé ſur le bronze. Près de ce tableau on voyoit un des travaux d'Hercule, c'étoit ſon combat contre L'hydre. Ce monument étoit de fer.

Élatée, ville de la Phocide, étant aſſiégée par Caſſandre, Olympiodote, envoyé à ſon ſecours par les Athéniens, fit lever le ſiège à ce Prince. La ville, en action de graces, donna un lion de bronze à Apollon de Delphes. Ce lion étoit placé dans le même rang que les ſtatues dont nous venons de parler. Auprès c'étoit un Apollon donné par les Maſſiliens, comme la dixième partie des dépouilles remportées ſur les Carthaginois qu'ils avoient vaincus dans un combat naval. Là ſe voyoit auſſi un trophée érigé par les Étoliens, avec une ſtatue de femme armée, qui repréſentoit l'Étolie. Ce monument avoit éte conſacré aux dépens des Gaulois, que les Étoliens obligerent de payer une groſſe contribution, à cauſe des cruautés qu'ils avoient exercées contre la ville de Callium. On voyoit enſuite une ſtatue d'or donnée par Gorgias de Léontium, & c'eſt Gorgias lui-même qu'elle repréſentoit. Immédiatement après cette belle ſtatue, on voyoit celle de Scyllis de Scios, le plus habile plongeur qui fut jamais, & celle de Cyana ſa fille.

Sur le fronton du temple, on voyoit Latone, Diane, Apollon, les Muſes, le Soleil qui ſe couchoit, Bacchus & des Thyïades. On avoit ſuſpendu aux chapiteaux des colomnes, diverſes dépouilles des ennemis, entr'autres des boucliers d'or, monumens glorieux de la victoire que les Athéniens remporterent à Marathon ſur les Perſes. Derrière & ſur la gauche on voyoit des boucliers des Gaulois ; ils étoient, quant à la forme, preſque ſemblables à ceux des Perſes, & c'étoient les Étoliens qui les avoient conſacrés en ce lieu.

Dans le parvis du temple de Delphes, on voyoit de belles ſentences, que l'on diſoit y avoir été écrites de la main de ce que l'on appelloit communément les ſept Sages de la Grece. Il y avoit dans le même lieu une ſtatue d'Homère en bronze, élevée ſur une colomne.

Dans le temple même il y avoit un autel dédié à Neptune, parce qu'anciennement tout ce lieu lui appartenoit. On y voyoit les ſtatues de deux parques. Jupiter Mœragete & Apollon Mœragete étoient à la place de la troiſième. Là ſe voyoit auſſi le ſacré foyer, où le prêtre d'Apollon tua Néoptoleme, fils d'Achille. Un peu plus loin on vous montroit la chaiſe de Pindare ; elle étoit de fer. Toutes les fois que Pindare venoit à Delphes, on dit qu'il s'aſſeyoit-là pour chanter des hymnes qu'il avoit faits en l'honneur du Dieu. Dans le ſanctuaire du temple, où peu de gens avoient la liberté d'entrer, on voyoit une au-

tre ſtatue d'Apollon, qui étoit d'or. Au ſortir du temple, ſi l'on prenoit à gauche, on trouvoit une enceinte fermée par une baluſtrade, où étoit le tombeau de Néoptoleme, fils d'Achille. Les habitans de Delphes lui rendoient tous les ans des honneurs funebres, comme à un héros. Rentré dans le chemin, ſi l'on continuoit à monter, on remarquoit une pierre de moyenne groſſeur, que l'on frottoit d'huile tous les jours, & que l'on enveloppoit même de laine crue aux jours de fête. C'étoit, dit-on, la pierre que Rhéa ſuppoſa à Saturne; il la dévora, & la revomit enſuite. En revenant au temple, on voyoit la fontaine de Caſſotis; il y avoit au-devant un petit mur par-deſſus lequel il falloit paſſer pour la voir. On dit que l'eau de cette fontaine alloit par-deſſous terre, dans le lieu le plus ſecret du temple, & que ſa vertu prophétique inſpiroit là des femmes qui rendoient des oracles. On croyoit que c'étoit une des nymphes du Parnaſſe qui lui avoit donné ſon nom.

Au-deſſus de cette fontaine on voyoit un édifice, où il y avoit des peintures de Polygnote, dédiées à Apollon par les Gnidiens. Quand on étoit entré dans ce lieu, on voyoit ſur le mur à main droite, un grand tableau, qui repréſentoit d'un côté la priſe de Troye, de l'autre les Grecs qui s'embarquoient pour leur retour. On préparoit le vaiſſeau que devoit monter Ménélaüs. On voyoit ce vaiſſeau avec l'équipage, compoſé de ſoldats, de matelots & de jeunes enfans. Phrontis, le maître pilote, étoit au milieu, une rame à la main. Au-deſſous de lui on voyoit un certain Ithéménés, qui apportoit des habits, & Echœax qui deſcendoit d'un pont avec une urne de bronze. Polités, Strophius & Alphius, deſcendoient le pavillon de Ménélaüs, qui étoit un peu éloigné du vaiſſeau, & Amphialus en tendoit un autre plus près. Sous les pieds d'Amphialus, il y avoit un enfant dont le nom eſt ignoré. Phrontis étoit le ſeul qui eût de la barbe. Briſéis étoit debout, Diomede au-deſſus d'elle, & Iphis auprès; ils paroiſſoient admirer la beauté d'Hélene. Cette belle perſonne étoit aſſiſe; près d'elle étoit, au ſentiment de Pauſanias, Eurybate le héraut d'Ulyſſe, quoiqu'il n'eût pas encore de barbe. Hélene avoit deux de ſes femmes avec elle, Panthalis & Electre. La première étoit auprès de ſa maîtreſſe, la ſeconde lui attachoit ſa chauſſure.

Au-deſſus d'Hélene il y avoit un homme aſſis; il étoit vêtu de pourpre, & il paroiſſoit extrêmement triſte. On n'avoit pas beſoin de l'inſcription pour connoître que c'étoit Hélénus, fils de Priam. A côté de lui c'étoit Mégès avec ſon bras en écharpe. Auprès de Mégès c'étoit Lycomede, fils de Créon, bleſſé au poignet, à la tête & au talon. Euryale, fils de Méciſtée, avoit auſſi deux bleſſures, l'une à la tête, & l'autre au poignet. Toutes ces figures étoient placées au-deſſus d'Hélene.

A côté d'elle on voyoit Éthra,

mere de Théſée, qui avoit la tête raſe, Démophon fils de Théſée, qui, autant que l'on en pouvoit juger par ſon attitude, méditoit comment il pourroit mettre Éthra en liberté. Sur la même ligne on voyoit des femmes Troyennes, qui étoient captives & gémiſſantes. On diſtinguoit ſur-tout Andromaque, & ſon fils qu'on lui arrachoit d'entre les bras. On remarquoit auſſi Médéficaſte, une des filles naturelles de Priam. Ces deux Princeſſes avoient un voile ſur le viſage. Polyxène, qui venoit enſuite, avoit ſes cheveux noués par-dertière, à la manière des jeunes perſonnes. Le peintre n'avoit pas oublié Neſtor. Il avoit une eſpèce de chapeau ſur la tête, & une pique à la main. Son cheval étoit auprès de lui, qui ſembloit vouloir ſe roulér ſur le rivage. Car, cette partie du tableau repréſentoit le rivage de la mer; on n'en pouvoit douter à la quantité de petits cailloux & de coquillages que l'on y voyoit. L'autre partie n'avoit rien qui tînt du voiſinage de la mer.

Au-deſſus de ces femmes qui étoient entre Neſtor & Éthra, il y avoit quatre autres captives, Clymene, Créuſe, Ariſtomaque & Xénodice. Au-deſſus de celles-ci on voyoit encore quatre autres captives ſur un lit. Elles étoient nommées Deïnome, Métioque, Piſis & Cléodice. Épéus étoit repréſenté nu, & il renverſoit les murs de Troye. On voyoit le fameux cheval de bois; mais, il n'y avoit que ſa tête qui paſſât les autres figutes. Polypœtès, fils de Pirithoüs, avoit la tête ceinte d'une eſpèce de bandelette. Acamas, fils de Théſée, étoit auprès, la tête dans un caſque, avec une aigrette deſſus. Ulyſſe étoit armé de ſa cuiraſſe. Ajax, fils d'Oilée, tenoit ſon bouclier & approchoit de l'autel, comme pour ſe juſtifier par ſon ſerment de l'attentat qu'il alloit commettre contre Caſſandre. Cette malheureuſe Princeſſe étoit couchée par terre devant la ſtatue de Pallas; elle l'embraſſoit; elle vouloit l'emporter; elle l'avoit déjà ôtée de deſſus ſon piédeſtal; mais, Ajax l'arrachoit impitoyablement de l'autel. Les deux fils d'Atrée avoient auſſi leurs caſques. Ménélaüs avoit de plus ſon bouclier, ſur lequel on voyoit ce Dragon qui parut durant le ſacrifice en Aulide, & qui fut pris pour un prodige. Les Atrides vouloient délier Ajax de ſon ſerment.

Vis-à-vis du cheval auptès de Neſtor, Élaſſus ſembloit expirer ſous les coups de Néoptolème. Aſtynoüs étoit tombé ſur ſes genoux, & Néoptolème lui paſſoit ſon épée au travers du corps. Néoptolème étoit le ſeul Grec qui pourſuivît encore les Troyens; le peintre l'avoit dépeint de la ſorte, parce qu'apparemment ce tableau devoit ſervir d'ornement à ſa ſépulture. Il y avoit un autel du même côté; un enfant ſaiſi de frayeur s'attachoit à cet autel, ſur lequel on voyoit une cuiraſſe d'airain. Laodice étoit repréſentée éloignée de l'autel, comme n'étant pas du nombre des captives. Après elle on voyoit une cuvette de cui-

vre ſur un piédeſtal de marbre. Méduſe étoit plus bas, qui tenoit des deux mains le pied de la cuvette. Cette Méduſe étoit une des filles de Priam. Près d'elle on voyoit une vieille femme, ou peut-être un eunuque, qui avoit la tête raſée, & qui tenoit ſur ſes genoux un enfant tout nu. Cet enfant, par un mouvement naturel que lui inſpiroit la frayeur, mettoit ſa main devant ſes yeux.

Le peintre avoit repréſenté enſuite des corps morts. Le premier qui s'offroit à la vue, étoit celui d'un certain Pélis ; il étoit dépouillé & couché ſur le dos. Au-deſſous de lui étoient étendus Éionée & Admete, qui avoient encore leurs cuiraſſes. Leſchée dit qu'Éionée fut tué par Néoptolème, & Admete par Philoctete; plus haut on en voyoit d'autres. Léocrite, fils de Polydamas, qui périt de la main d'Ulyſſe, étoit ſous la cuvette. Au-deſſus d'Éionée & d'Admete, c'étoit le corps de Corœbus, fils de Mygdon. Au-deſſus de Corœbus on remarquoit les corps de Priam, d'Axion & d'Agénor. Enſuite, on appercevoit Sinon le compagnon d'Ulyſſe, & Anchialus, qui emportoient le corps de Laomédon. Un certain Éréſus étoit auſſi parmi les morts. Devant le logis d'Anténor, il y avoit une peau de léopard, comme pour lui ſervir de ſauve-garde, & pour avertir les Grecs de reſpecter cette maiſon. Théano étoit auſſi repréſentée avec ſes deux fils, Glaucus & Eurymaque. Le premier étoit aſſis ſur une cuiraſſe faite à l'antique; le ſecond ſur une pierre. A côté de celui-ci on voyoit Anténor avec Crino ſa fille, qui tenoit un enfant entre ſes bras. Le peintre avoit donné à toutes ces figures l'air & l'attitude qui conviennent à des perſonnes accablées de triſteſſe. D'un autre côté c'étoient des domeſtiques qui chargeoient des paniers ſur un âne, & les rempliſſoient de proviſions ; un enfant paroiſſoit aſſis deſſus. En cet endroit il y avoit deux vers de Simonide, dont voici le ſens : *Polygnote de Thaſe, fils d'Aglaophon, a fait ce tableau, qui repréſente la priſe de Troye.*

A main gauche on voyoit un autre tableau du même peintre, dont le ſujet étoit Ulyſſe qui deſcendoit aux enfers, pour conſulter l'ame de Tirésias ſur les moyens de retourner heureuſement dans ſes États. Voici quelle étoit la diſpoſition du tableau. On voyoit d'abord un fleuve, on juge aiſément que c'étoit l'Achéron ; ſes rives étoient pleines de joncs, & l'on appercevoit dans ſes eaux des figures de poiſſons, mais des figures ſi minces & ſi légeres, qu'on les auroit priſes plutôt pour des ombres de poiſſons, que pour des poiſſons mêmes. Sur le fleuve on voyoit une barque, & dans cette barque un nautonnier qui ramoit. C'étoit Charon peint dans un âge avancé. On ne diſtinguoit pas bien qui étoient ceux qu'il paſſoit. Le peintre avoit ſeulement marqué les noms de deux entr'autres. L'un étoit Tellis, emporté dans ſa première jeuneſſe, & l'autre Cléobœe encore vierge. Elle avoit

ſur ſes genoux une corbeille toute ſemblable à celle que l'on avoit coûtume de porter aux fêtes de Cérès.

Sur le bord du fleuve, tout près de la barque de Charon, on voyoit un ſpectacle bien remarquable. Le peintre avoit repréſenté le ſupplice d'un fils dénaturé qui avoit maltraité ſon pere. Sa peine en l'autre monde étoit d'avoir pour bourreau ſon propre pere qui l'étrangloit. Auprès de ce fils dénaturé étoit un impie qui avoit pillé les temples des dieux. Il avoit à côté de lui une femme qui ſembloit préparer toute ſorte de poiſons pour ſon ſupplice. Au-deſſus de ces deux figures on voyoit Eurynome, que les interpretes des myſtères à Delphes mettoient au nombre des dieux infernaux. Immédiatement après Eurynome venoient deux Arcadiennes, Augé & Iphimédée.

Plus haut c'étoient les compagnons d'Ulyſſe, Périmede & Euryloque, qui apportoient des victimes pour le ſacrifice. Ces victimes étoient des béliers noirs. On voyoit enſuite un homme aſſis; l'inſcription le nommoit Ocnus; il faiſoit une corde avec du jonc, & une âneſſe qui étoit auprès, mangeoit cette corde à meſure. Tityus que l'on voyoit après, à force de ſouffrances, ſembloit ne plus ſouffrir; ſon corps étoit tout deſſéché, & n'étoit plus qu'un fantôme. Pour aller de ſuite, après Ocnus, la première figure qui ſe préſentoit, étoit Ariadne. Elle jettoit les yeux ſur Phedre ſa ſœur, qui, élevée de terre & ſuſpendue à une corde qu'elle tenoit des deux mains, ſembloit ſe balancer dans les airs; c'eſt ainſi que le peintre avoit voulu couvrir le genre de mort dont on dit que la malheureuſe Phedre finit ſes jours.

Au-deſſous de Phedre, on voyoit Chloris, qui étoit couchée ſur les genoux de Thyia. A côté de Thyia, c'étoit Procrys, fille d'Érechthée, & après cette Clymène qui ſembloit lui tourner le dos. A la droite de Clymène, on voyoit Mégara, femme d'Hercule. Une des principales figures, c'étoit la fille de Salmonée qui paroiſſoit au-deſſus de toutes ces femmes, aſſiſe ſur un rocher. Ériphyle, qui étoit de bout à côté d'elle, paſſoit ſes doigts par-deſſous ſa tunique, & les portoit à ſon col, comme pour cacher ce collier dont il eſt tant parlé dans les Poëtes. Au-deſſus le peintre avoit repréſenté Elpénor, & enſuite Ulyſſe qui plioit les genoux ſur le bord d'une foſſe, tenant ſon épée à la main. Le devin Tirésias arrivoit par cette foſſe; il étoit ſuivi d'Anticlée la mere d'Ulyſſe, qui s'aſſeyoit ſur une pierre. Elpénor, à la manière des matelots, paroiſſoit vêtu d'une eſpèce de chemiſette tiſſue de poils de bouc. Plus bas au-deſſous d'Ulyſſe, Théſée & Pirithoüs étoient aſſis ſur des ſièges. Théſée tenoit de ſes deux mains l'épée de Pirithoüs & la ſienne. Pirithoüs avoit les yeux ſur ces deux épées; il ſembloit être au déſeſpoir de les voir inutiles pour l'entrepriſe qu'ils avoient projettée.

On voyoit enſuite les filles de

Pandare. Elles étoient couronnées de fleurs & jouoient aux dez. Après elles, on voyoit Antiloque. Il avoit ſes pieds ſur une pierre, & il appuyoit ſa tête & ſon viſage contre ſes deux mains. Agamemnon étoit auprès de lui, appuyé ſur ſon ſcepire; il tenoit un bâton de commandement à la main. Protéſilas aſſis regardoit Achille, & Patrocle étoit de bout au-deſſus d'Achille; ils étoient tous ſans barbe excepté Agamemnon. Plus haut c'étoit le jeune Phocus; il avoit une bague à un des doigts de la main gauche. Iaſéus, qui étoit auprès & qui à ſa barbe paroiſſoit plus âgé, lui tiroit cette bague du doigt. Au-deſſus de ces deux figures étoit Méra, aſſiſe ſur une pierre.

La figure la plus proche étoit Actéon, fils d'Ariſtée; ſa mere étoit auprès. Ils tenoient un faon de biche, & étoient aſſis ſur une peau de cerf, un chien de chaſſe étoit couché à leurs pieds; c'étoient autant de ſymboles qui avoient du rapport à la vie d'Actéon & à la manière dont il mourut. Au bas du tableau, derrière Patrocle, on voyoit Orphée; il paroiſſoit aſſis ſur une éminence; il étoit appuyé contre un arbre, tenant ſa lyre de la main gauche, & des branches de ſaule de la main droite. Il ſembloit que le peintre eût voulu repréſenter ce bois ſacré de Proſerpine, dont parle Homère, & qui étoit rempli de ſaules & de peupliers. Orphée étoit habillé à la Grecque; il n'y avoit rien ni dans ſes vêtemens, ni ſur ſa tête, qui ſentît le Thrace. Promédon étoit appuyé de l'autre côté de l'arbre. Quelques-uns croient que ce Promédon étoit un perſonnage purement imaginé par le peintre. D'autres diſent que c'étoit un Grec paſſionné pour la muſique en général, & particulièrement pour les airs d'Orphée. Du même côté, on voyoit Schédius, qui commandoit les Phocéens au ſiège de Troye. Après lui c'étoit Pélias aſſis ſur un ſiège; il avoit la barbe & les cheveux tout blancs, & il arrêtoit ſes yeux ſur Orphée. Schédius tenoit un poignard, & il avoit une couronne d'herbes champêtres ſur la tête. Thamyris étoit aſſis auprès de Pélias. On voyoit qu'il avoit eu le malheur de perdre la vue; ſon air triſte & abattu, ſa barbe & ſes cheveux négligés, tout annonçoit ſon affliction. Il avoit jetté ſa lyre à ſes pieds; elle étoit toute fracaſſée, & les cordes en étoient rompues. Au-deſſus de lui Marſyas étoit aſſis ſur une pierre. Un jeune enfant étoit auprès, qui apprenoit à jouer de la flûte; c'étoit Olympus.

En jettant les yeux au haut du tableau, on voyoit Ajax de Salamine près d'Actéon, enſuite Palamede & Therſite, qui jouoient enſemble aux dez, jeu que l'on croit avoir été inventé par Palamede même. Ajax, fils d'Oïlée, les regardoit; celui-ci avoit la pâleur d'un homme qui a fait naufrage, & il étoit encore tout couvert d'écume, comme s'il fût ſorti des flots. Un peu au-deſſus d'Ajax, on voyoit Méléagre fils d'Œnéus.

Il paroiſſoit avoir les yeux ſur Ajax.

Au bas du tableau, près du Thrace Thamyris, on voyoit Hector aſſis. Il tenoit ſon genou gauche avec ſes deux mains, & il paroiſſoit accablé de triſteſſe. Après lui c'étoit Memnon aſſis ſur une pierre; il étoit ſuivi de Sarpédon qui appuyoit ſa tête contre ſes mains; Memnon avoit une des ſiennes ſur l'épaule de Sarpédon; ils avoient tous une grande barbe. Le peintre avoit repréſenté ſur le manteau de Memnon, des oiſeaux qui n'étoient point appellés autrement que les oiſeaux de Memnon. Auprès de Memnon il y avoit un eſclave Éthiopien, pour marquer que Memnon étoit roi d'Éthiopie. Au-deſſus de Sarpédon & de Memnon, le peintre avoit repréſenté Pâris jeune encore & ſans barbe; il battoit des mains d'une manière aſſez ruſtique, & par ce bruit il ſembloit inviter Penthéſilée à approcher. Penthéſilée le regardoit; mais on jugeoit à ſon air qu'elle n'avoit que du mépris pour lui. Sa figure étoit d'une jeune vierge; elle tenoit un arc tout ſemblable à ceux des Scythes, & une peau de léopard lui couvroit les épaules.

Plus haut c'étoient deux femmes qui portoient de l'eau dans des cruches caſſées, en ſorte que l'eau ſe perdoit. L'une de ces femmes paroiſſoit encore jeune, l'autre étoit d'un âge plus avancé. Une inſcription commune à l'une & à l'autre témoignoit qu'elles avoient négligé de ſe faire initier aux myſtères de Cérès. Plus haut encore on voyoit Calliſto, fille de Lycaon, la nymphe Nomia, & Péro, fille de Néléus, lequel, en la mariant, demanda les bœufs d'Iphiclus pour le préſent des épouſailles. Une peau d'ours ſervoit de tapis à Calliſto qui avoit ſes pieds ſur les genoux de Nomia.

Après Calliſto & les femmes qui étoient avec elle, on voyoit un rocher fort eſcarpé. Siſyphe, fils d'Éole, s'efforçoit de monter juſqu'au haut, en roulant devant lui une groſſe pierre qui retomboit ſans ceſſe. On voyoit auſſi là un tonneau & un grouppe de figures, compoſé d'un vieillard, d'un enfant, & de pluſieurs femmes qui étoient ſur une roche. Une de ces femmes étoit auprès du vieillard, & paroiſſoit auſſi fort âgée. Pluſieurs portoient de l'eau, la vieille verſoit dans le tonneau le peu d'eau que ſa cruche, qui étoit caſſée, pouvoit contenir. Pauſanias croit que le peintre avoit voulu exprimer le ſupplice de ceux qui mépriſoient les myſtères de Cérès d'Éleuſis. Car, de tous les myſtères c'étoient ceux que les anciens Grecs reſpectoient davantage. Un peu plus bas, on voyoit Tantale au milieu des tourmens décris par Homère. Il y avoit de plus une roche qui paroiſſoit tout près de tomber ſur lui, & qui le tenoit dans un effroi continuel; c'eſt une idée que le peintre avoit empruntée des poëſies d'Archiloque. Voilà ce que contenoit ces deux beaux tableaux, qui étoient de la façon de Polygnote peintre de Thaſe.

Un théâtre magnifique étoit contigu à l'enceinte du temple. En deſcendant du ſacré parvis, on trouvoit ſur ſon chemin une ſtatue de Bacchus, qui étoit un préſent des Gnidiens. Le ſtade étoit dans l'endroit de la ville le plus élevé; il étoit bâti de ces pierres que fourniſſoit le mont parnaſſe; mais, Hérode l'Athénien l'avoit fait revêtir de ce beau marbre du mont Pentélique.

Delphes n'eſt plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, ſur leſquelles on a bâti un petit village, appellé Caſtri, au pied du mont Parnaſſe, entre Salone & Livadia, à quatre ou cinq lieues de ces deux places.

DELPHICUS, *Delphicus*, (*a*) l'un des ſurnoms qui furent donnés à Apollon.

DELPHIDIUS, *Delphidius*, (*b*) nom que prenoient certains prêtres d'entre les Druides. Ce nom leur venoit de celui de Delphes.

DELPHINIES, *Delphinia*, (*c*) fêtes que les habitans d'Égine célébroient en l'honneur d'Apollon Delphinius. Ce dieu avoit été ainſi appellé, ſur ce qu'on prétendoit qu'il avoit pris la forme d'un dauphin, pour conduire Caſtalius & ſa colonie, depuis l'iſle de Crete juſqu'au *Sinus Criſſæus*, aux environs duquel on bâtit dans la ſuite la ville de Delphes, ſi fameuſe par l'oracle d'Apollon.

DELPHION, *Delphion*, (*d*) Δελφίων, Phliaſien, étoit d'une illuſtre naiſſance. Il ſe diſtingua beaucoup pendant le ſiège de ſa patrie, entrepris par Agéſilaüs.

DELPHUS, *Delphus*, (*e*) Δελφὸς, fils d'Apollon & de Céléno. Selon d'autres, ſa mere ſe nommoit Thyias. D'autres encore lui donnent pour mere Mélœné, fille du Céphiſſe. Quoi qu'il en ſoit, on dit que Delphus donna ſon nom à la ville de Delphes. Ce Prince laiſſa un fils nommé Pythis, qui règna après lui, & qui donna auſſi ſon nom à la ville.

DELPHUSE, *Delphuſa*, (*f*) Δελφοῦσα, nom d'une fontaine de Delphes, au rapport d'Étienne de Byzance. Il en eſt auſſi parlé dans l'hymne d'Homère en l'honneur d'Apollon.

DELPHUSIE, *Delphuſia*, nom d'une ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie, ſelon Étienne de Byzance.

DELPHUSIUS, *Delphuſius*, Δελφούσιος. (*g*) ſurnom d'Apollon, pris de la fontaine Delphuſe.

DELTA, *Delta*, Δέλτα. (*h*) C'eſt le nom de la quatrième lettre de l'alphabet Grec. Cette lettre s'écrit ainſi Δ. Les Anciens

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 107.

(*b*) Supp. à l'Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 214. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 525.

(*d*) Xenoph. p. 564, 565.

(*e*) Paſ. pag. 619. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 167.

(*f*) Homer. Hymn. in Apollin.

(*g*) Homer. Hymn. in Apollin.

(*h*) Strab. p. 701, 768, 801. *& ſeq.* Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 174, 253, 254, 257. Pomp. Mel. p. 51. Herod. L. II. c. 13. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 20, 21.

ont

ont donné ce nom à des cantons ou même à des villes de figure triangulaire.

Le nom de Delta ſe donne principalement, ſelon Strabon, à la baſſe Égypte enfermée entre la mer Méditerranée, qui fait un des côtés du triangle, & les deux bras extérieurs du Nil, qui ſont les deux autres, & dont l'angle méridional eſt au Caire. Le côté maritime eſt une ligne plus courbe encore que les deux autres; & le Delta n'eſt pas à préſent fort régulier; mais, outre que la mer y peut avoir fait de grands changemens en tant de ſiècles, une légère reſſemblance a dû ſuffire; & ces irrégularités ſont bien diminuées dans un grand eſpace. Voici les villes du Delta, ſelon Antonin, Péluſio, Héraclépolim, Tanin, Thmuin, Cyno, Tavam, Andron, Nithine, Hermupolim, Cercu, Alexandriam.

Ces villes, qui étoient des nomes ou juriſdictions, ſe trouvent dans le grand Delta. Nous l'appellons ainſi, à cauſe de la diſtinction que fait Ptolémée du Delta, dont la pointe ſupérieure eſt proche Memphis, & la baſe, depuis Canope juſqu'à Peluſe, ce qu'il appelle le grand Delta. Il appelle petit Delta l'eſpace compris entre le bras du Nil, qui couloit à Bubaſte, & que les Anciens nommoient *Bubaſticus Fluvius*, & celui qui couloit à Buſiris, que les mêmes Anciens appelloient *Buſiriticus Fluvius*. Il ajoûte encore un troiſième Delta, formé par le fleuve Bubaſtique d'un côté, & par l'Athribitique. Mais, le ſecond & le troiſième Delta ne ſont preſque point d'uſage. Comme ce grand eſpace eſt tout entrecoupé de canaux larges & profonds, il eſt aiſé d'imaginer autant de triangles que l'on voudra, dans un grand que l'on partage à volonté. Étienne de Byzance dit que les Égyptiens nommoient ce païs Ptimyris, & Guillaume de Tyr dit que les Égyptiens de ſon tems le nommoient Mahelech.

On trouve dans Diodore de Sicile une deſcription curieuſe du Delta. Ses deux côtés, ſelon cet Auteur, qui reſſembloient fort à la Sicile, avoient chacun ſept cens cinquante ſtades de longueur; mais ſa baſe qui bordoit la mer, en avoit treize cens. Son continent où ſon terrein étoit partagé par une infinité de petits canaux creuſés de main d'homme, qui en faiſoient le plus délicieux endroit de l'Égypte. Car, étant arroſé du Nil, qui, dans ſes débordemens annuels, charrie par-tout un limon fécond par lui-même, & cet arroſement étant encore étendu & multiplié par la machine appellée Cochléa, inventée par le fameux Archimède; il n'eſt pas ſurprenant que le Delta produiſît toutes ſortes de grains & de fruits. Les mêmes eaux, coulant encore plus doucement, & ſéjournant encore plus long-tems dans les lieux bas, y formoient des étangs, dont le fond étoit rempli de toutes ſortes de ſemences. En effet, on y trouvoit des eſpèces très-particulières de racines, de plantes, & d'herbages. Les indigens & tous ceux qui ne pouvoient gagner leur vie, y

avoient recours, & elles fourniſſoient de plus des repas variés & même délicieux. On faiſoit, du lotos qui y croiſſoit en abondance, une ſorte de pain qui ſuffiroit ſeul pour la nourriture de l'homme; & le ciborion produiſoit la feve d'Égypte qui étoit un manger d'un goût exquis. On voyoit auſſi dans le Delta des arbres ſans nombre; les uns s'appelloient Perſiques, dont le fruit étoit excellent, & qui avoient été apportés de l'Éthiopie dans l'Égypte, au tems de l'expédition de Cambyſe; les autres ſe nommoient Sicaniens, & portoient des mûres ou des figues preſque toute l'année; les pauvres y trouvoient une reſſource perpétuelle. Il y avoit une autre eſpèce de fruit appellé Baté, que le fleuve laiſſoit dans la campagne, en ſe retirant, & qu'on mangeoit à la fin des repas, à cauſe de ſon extrême douceur.

DELTA, *Delta*, Δέλτα, (*a*) lieu ſitué à une journée de chemin de Byzance. Xénophon le nomme Delta; d'autres diſent Delcon. Pierre Gilles, dans ſa deſcription du Boſphore, dit qu'on l'appelle aujourd'hui Dercon.

Athénée parle d'une rivière nommée Delcon, dans laquelle on pêchoit une ſorte de poiſſon, nommé Delconus, du nom de la rivière, & qui, étant mis en ſaline, étoit un manger fort ſtomachal. Ortélius croit que cette rivière pourroit bien avoir coulé près du bourg Delcon, ou Delta.

DELTOTON, *Deltoton*, (*b*) nom que les Grecs donnoient ordinairement à la conſtellation d'Andromede. C'eſt Cicéron lui-même qui l'atteſte.

DÉLUGE, *Diluvium*, (*c*) Κατάκλυσις, Κατακλυσμὸς. C'eſt en général un débordement ou une inondation très-conſidérable, qui couvre la terre en tout ou en partie.

L'Hiſtoire Sacrée & l'Hiſtoire Profane parlent de pluſieurs Déluges. Mais le plus mémorable de tous, celui dont le ſouvenir ſubſiſtera autant que le monde, eſt ce Déluge qu'on nomme par excellence le Déluge, ou le Déluge Univerſel, ou le Déluge de Noé. Cet évènement célebre dans l'Hiſtoire du monde, eſt une des plus grandes époques de la Chronologie. Les meilleurs Chronologiſtes le fixent à l'an de la Création 1656, 2293 ans avant Jeſus-Chriſt. Depuis cette époque, on diſtingue le tems d'avant & d'après le Déluge.

Moïſe nous donne dans la Genèſe l'hiſtoire du Déluge, & nous en marque en même tems la cauſe. Dieu, dit-il, conſidéra la terre, & il vit qu'elle étoit plongée dans

(*a*) Xenoph. p. 397.

(*b*) Cicer. de Arat. Phænom. v. 17.

(*c*) Geneſ. c. 6. v. 5. *& ſeq.* c. 7. v. 1. *& ſeq.* c. 8. v. 1. *& ſeq.* Exod. c. 14. v. 22. Joſu. c. 3. v. 16. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 8. *& ſeq.* Petr. Epiſt. II. c. 3. v. 6, 7. M. Pluch. ſpect. de la Natur. T. II. p. 514. *& ſuiv.* T. VIII. pag. 93. Hiſt. du Ciel. Tom. I. pag. 10. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 21, 93. Tom. VI. p. 85. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 3. Tom. VI. p. 179. Tom. XIV. pag. 348. Tom. XVIII. pag. 266, 292.

la corruption; car toute chair avoit dépravé ſa voie ſur la terre. Dieu dit donc à Noé: » J'ai réſolu de » faire périr toute chair; car, les » hommes ont rempli toute la » terre d'iniquité, & je les per- » drai avec la terre même. Faites- » vous une arche de pièces de » bois de Gophet; vous y ferez » des loges, & vous l'enduirez » dedans & dehors d'un enduit » convenable. . . . . Je vais » répandre ſur la terre un Déluge » d'eaux, pour faire mourir toute » chair qui reſpire & qui eſt vi- » vante ſous le ciel. Tout ce qui » eſt ſur la terre expirera. J'éta- » blirai mon alliance avec vous; » & vous entrerez dans l'arche, » vous & vos fils, votre femme, » & les femmes de vos fils avec » vous. Vous ferez entrer auſſi » dans l'arche des animaux de » toute eſpèce, deux de chacune, » un mâle & une femelle, afin » qu'ils vivent avec vous. De » chaque eſpèce d'oiſeaux, de » chaque eſpèce des animaux » terreſtres, de chaque eſpèce de » ce qui rampe ſur la terre, de » toute eſpèce il en entrera deux » avec vous dans l'arche, afin » qu'ils puiſſent vivre. Prenez » auſſi avec vous de tout ce qui » ſe peut manger, & portez-en » dans l'arche pour votre nour- » riture, & pour celle des ani- » maux. . . . . Car je n'at- » tendrai plus que ſept jours, » & après cela, je ferai pleuvoir » ſur la terre quarante jours & » quarante nuits; & j'exterми- » nerai de deſſus la terre toutes » les créatures que j'ai faites. « Noé fit donc tout ce que le Seigneur lui avoit commandé. . . . L'année ſix cens de la vie de Noé, le dix-ſeptième jour du ſecond mois, toutes les ſources du grand abime des eaux furent rompues, & les cataractes du ciel furent ouvertes; & la pluie tomba ſur la terre pendant quarante jours & quarante nuits. . . . Le Déluge ſe répandit ſur la terre pendant quarante jours, & les eaux s'étant accrues, l'arche qu'elles ſoutenoient, fut élevée au-deſſus de la terre. Les eaux s'accrurent encore, elles groſſirent de plus en plus ſur la terre, & l'arche flottoit ſur la ſurface des eaux. Elles groſſirent prodigieuſement au-deſſus de la terre, & toutes les plus hautes montagnes qui ſont ſous toute l'étendue du ciel, en furent couvertes. L'eau ayant gagné le ſommet de ces montagnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut. Toute chair qui ſe mouvoit ſur la terre expira, tous les oiſeaux, tous les animaux domeſtiques, toutes les bêtes ſauvages, tout ce qui rampe ſur la terre, & tous les hommes, enfin généralement tout ce qui avoit vie & qui reſpiroit ſur la terre mourut. Tout ce qui ſubſiſtoit ſur la terre fut exterminé, depuis l'homme juſqu'aux bêtes qui ſont à ſon uſage, juſqu'aux reptiles & aux oiſeaux du ciel; tout périt de deſſus la terre; il ne demeura que Noé ſeul & ce qui étoit avec lui dans l'arche. Or les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours.

Tel eſt le récit de Moïſe touchant le Déluge; & ce Déluge

qu'on auroit dû ſe contenter de croire, a fait & fait encore le ſujet des recherches & des réflexions des Naturaliſtes, des Critiques, &c.

1.° On s'accorde fort bien ſur l'année du Déluge, qui, comme nous l'avons déjà dit, arriva l'an du monde 1656; mais, il y a plus de difficulté ſur le mois auquel commença le Déluge. Pluſieurs Peres ont cru qu'il avoit commencé & fini au printems; ils ont pris le ſecond mois dont parle Moïſe, pour le ſecond de l'Année Sainte, laquelle commençoit au mois de Niſan, qui répond à Mars, vers l'équinoxe du printems; entr'autres preuves ils en tirent une de ce que la colombe rapporta à Noé une branche d'olivier, qui étoit, dit-on, un tendre rejetton de l'année. Nous croyons cependant avec les plus habiles Chronologiſtes, que l'Auteur ſacré a parlé en cet endroit du ſecond mois de l'année Civile, qui commençoit en automne, vers notre mois d'Octobre, & que ce ſecond mois répondoit, partie à Octobre, & partie à Novembre; en ſorte que le Déluge commença en automne, & au commencement de l'hiver.

2.° L'immenſe quantité d'eau qu'il a fallu pour former un Déluge univerſel, a fait ſoupçonner à pluſieurs Auteurs, qu'il n'étoit que partiel. Selon eux, un Déluge univerſel étoit inutile, eu égard à ſa fin, qui étoit d'extirper la race des méchans; le monde alors étoit nouveau, & les hommes en très-petit nombre. L'Écriture Sainte ne comptant que huit générations depuis Adam, il n'y avoit qu'une partie de la terre habitée; le païs qu'arroſe l'Euphrate, & qu'on ſuppoſe avoir été l'habitation des hommes avant le Déluge, étoit ſuffiſant pour les contenir. Or, diſent-ils, la providence, qui agit toujours avec ſageſſe, & de la manière la plus ſimple, n'a jamais diſproportionné les moyens à la fin, au point que, pour ſubmerger une petite partie de la terre, elle l'ait inondée toute entière. Ils ajoûtent que dans le langage de l'Écriture, la terre entière ne ſignifie autre choſe que tous ſes habitans; & ſur ces principes, ils avancent que le débordement du Tigre & de l'Euphrate, avec une pluie conſidérable, peut avoir donné lieu à tous les phénomènes & les détails de l'hiſtoire du Déluge.

Mais, le Déluge a été univerſel. Dieu déclara à Noé, qu'il avoit réſolu de détruire par un Déluge d'eau tout ce qui reſpiroit ſous le ciel, & avoit vie ſur la terre. Telle fut ſa menace. Voyons ſon exécution. Les eaux, ainſi que l'atteſte Moïſe, couvrirent toute la terre, enſevelirent les montagnes, & ſurpaſſerent les plus hautes d'entr'elles de quinze coudées; tout périt, oiſeaux, animaux, hommes, & généralement tout ce qui avoit vie, excepté Noé, les poiſſons, & les perſonnes qui étoient avec lui dans l'arche. Un Déluge univerſel peut-il être plus clairement exprimé? Si le Déluge n'eût été que partiel, il eût été inutile de mettre 100 ans

à bâtir l'arche, & d'y enfermer des animaux de toute eſpèce pour en repeupler la terre ; il leur eût été facile de ſe ſauver des endroits de la terre qui étoient inondés, dans ceux qui ne l'étoient point ; tous les oiſeaux au moins n'auroient pu être détruits, comme Moïſe dit qu'ils le furent, tant qu'ils auroient eu des aîles pour gagner les lieux où le Déluge ne ſeroit point parvenu. Si les eaux n'euſſent innondé que les païs arroſés par le Tigre & par l'Euphrate, jamais elles n'auroient pu ſurpaſſer de quinze coudées les plus hautes montagnes ; elles ne ſe ſeroient point élevées à cette hauteur ; mais, ſuivant les loix de la peſanteur, elles auroient été obligées de ſe répandre ſur toutes les autres parties de la terre, à moins que par un miracle elles n'euſſent été arrêtées ; & dans ce cas, Moïſe n'auroit pas manqué de rapporter ce miracle, comme il a rapporté celui des eaux de la mer Rouge & du Jourdain, qui furent ſuſpendues comme une muraille, pour laiſſer paſſer les Iſraëlites.

A ces autorités, tirées des expreſſions poſitives de la Génèſe, toutes extrêmement dignes de notre foi, nous en ajoûterons encore quelques unes, quoique nous penſions bien qu'elles ne ſont pas néceſſaires au véritable fidele ; mais, tout le monde n'a pas le bonheur de l'être. Nous tirerons ces autorités de nos connoiſſances hiſtoriques & phyſiques ; & ſi elles ne convainquent pas avec la même évidence que celles puiſées dans l'Écriture Sainte, on doit être aſſez éclairé pour ſentir l'extrême ſupériorité de celle-ci, ſur tout ce que notre propre fonds peut nous fournir.

On peut alléguer en faveur de l'univerſalité du Déluge Moſaïque, les traditions preſque univerſelles qui en ont été conſervées chez tous les peuples des quatre parties du monde, quoique les nations aient donné à leurs Déluges des dates & des époques auſſi différentes entr'elles, qu'elles le ſont toutes avec la date du Déluge de Noé. Ces différences n'ont point empêché un grand nombre d'Hiſtoriens Chrétiens, de faire peu de cas de la Chronologie des tems fabuleux & héroiques de la Grece & de l'Égypte, & de ramener tous ces faits particuliers à l'époque & à l'évènement unique que nous a tranſmis l'hiſtorien des Hébreux.

L'hiſtoire de Moïſe, dit M. Pluche, nous repréſente d'abord la terre cachée ſous l'abîme des eaux qui la couvroient toute entière. Elle nous la montre enſuite découverte par la retraite des eaux inférieures qui s'arrêterent dans les cavités qui leur étoient préparées, & par l'élévation de l'autre partie des eaux qui s'évaporerent de deſſus la terre, & ſe diſperſerent fort haut auſſitôt après la création de la lumière & du feu qui occupe le voiſinage de la terre. Dieu ſeul connoît la quantité & la hauteur de ces eaux raréfiées ; mais, l'exiſtence en eſt atteſtée par des preuves indubitables. Nous trouvons donc également dans la nature & dans le récit de l'hiſto-

rien ſacré, un ſecond Océan ſuſpendu ſur nos têtes, & roulant dans la vaſte étendue du ciel, pour y être dans la main de Dieu, un inſtrument de fécondité ou de déſolation, de libéralité ou de vengeance.

Les eaux ſupérieures, de raréfiées qu'elles étoient, ont pu être épaiſſies, abaiſſées, & réunies de nouveau aux inférieures. Elles ont ſuffi pour inonder la terre une ſeconde fois; & cette inondation a pu ſe faire ſans créer de nouvelles eaux. Nous appercevons dans l'abondance, comme dans l'exiſtence très-certaine des eaux ſupérieures & inférieures, la poſſibilité naturelle d'un Déluge univerſel.

Quelques Sçavans ont entrepris de meſurer la profondeur du baſſin de la mer, pour s'aſſurer s'il y avoit dans la nature aſſez d'eau pour couvrir les montagnes; & prenant leur phyſique pour la règle de leur foi, ils décident que Dieu n'a point fait une choſe, parce qu'ils ne conçoivent pas comment il l'a faite. Mais l'homme, qui ſçait arpenter ſes terres, & meſurer un tonneau d'huile ou de vin, n'a point reçu de jauge pour meſurer la capacité de l'atmoſphere, ni de ſonde pour ſentir la profondeur de l'abîme. A quoi bon calculer les eaux de la mer dont on ne connoît pas l'étendue? Que peut-on conclure contre l'hiſtoire du Déluge, de l'inſuffiſance des eaux de la mer, s'il y en a une maſſe peut-être plus abondante diſperſée dans le ciel? Et à quoi ſert-il enfin d'attaquer la poſſibilité du Déluge par des raiſonnemens, tandis que le fait eſt démontré par une foule de monumens?

D'un bout de la terre à l'autre, dans les grands continens & dans les petites iſles, ſur la côte des montagnes, & bien avant ſous terre, on trouve d'une manière uniforme des lits entiers de coquillages, quelquefois tout différens, ſouvent d'une même eſpèce, des dents de poiſſons de mer, des poiſſons pétrifiés, des œufs de poiſſons, des plantes marines ou pétrifiées, ou empreintes ſur des pierres, en un mot, toutes les dépouilles de la mer. Qui peut les avoir diſperſées dans tout le globe, ſinon un évènement univerſel?

Quelques Sçavans ont eu recours à des alluſions, à des volcans, à des accidens dont l'hiſtoire ne nous dit pas le mot. Mais, des Phyſiciens plus croyables, je veux dire, les maçons, les ouvriers qui travaillent aux mines, & les voyageurs ſenſés, n'ont point d'autres dénouemens, à la vue de ces corps marins répandus & enterrés par-tout, que le bouleverſement arrivé au Déluge univerſel. Et tandis que les Sçavans, plutôt que de penſer comme les autres, imaginent des accidens locaux qui ne ſatisfont point, le peuple ſent tout ſimplement & unanimement le rapport de cette diſperſion des dépouilles de l'Océan avec l'hiſtoire du Déluge que Moïſe nous a conſervée. Ces pétrifications, en apparence inutiles, parlent à tous les yeux. Le langa-

ge en eſt entendu du peuple le plus groſſier. Ce ſont autant de monumens que la providence nous a laiſſés du plus mémorable de tous les évènemens, & qui ſont à côté de l'hiſtoire de Moïſe, ce que ſont les médailles à côté de l'hiſtoire Romaine.

Mais, dira-t-on, comment concevoir que l'eau de la mer ait pu porter ſur la pente des montagnes, des coquillages qui ne nagent point, & comment les corps qui vivoient dans la mer, ſe trouvent-ils aujourd'hui engagés ſous pluſieurs couches de terre, à une aſſez grande profondeur. Pourvu qu'on demeure fortement attaché à l'hiſtoire du Déluge, comme à un évènement dont l'univerſalité eſt atteſtée par l'Écriture, par le ſouvenir de toutes les nations, & par l'inſpection de la nature entière, il eſt permis de riſquer une conjecture ſur la manière dont la choſe a pu arriver. Une conjecture n'eſt pas à l'épreuve des objections, elle peut ſe trouver fauſſe; mais, la ruine d'une conjecture ſur un évènement, ne détruit pas la vérité de l'évènement même, parce que Dieu peut exécuter une choſe par plus de moyens que nous n'en pouvons concevoir. On ne doit donc prendre ce que nous allons dire à ce ſujet, d'après M. Pluche, que pour des ſoupçons ſans conſéquence, comme il le dit lui-même.

Conjecture ſur le changement cauſé à la terre par le Déluge.

Ce que l'Écriture nous apprend du Déluge, ſe réduit à ceci, que les cataractes ou les réſervoirs du ciel furent ouverts, & que les ſources du grand abime furent rompues; que l'eau s'accrut de quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes; qu'après le Déluge l'arc-en-ciel devint le ſigne qui raſſura les hommes contre la crainte d'une nouvelle inondation, & que la vie des hommes fut beaucoup plus courte qu'avant le Déluge.

La tradition générale des nations nous a conſervé le ſouvenir du Déluge, & d'un petit nombre de perſonnes ſauvées de l'inondation, dans une barque, pour réparer le genre humain. La même tradition, immortaliſée par les écrits des anciens Poëtes, nous apprend qu'il règnoit autrefois ſur la terre un printems perpétuel; que les hommes, abuſant de leur bonheur, furent enſevelis dans un Déluge univerſel; que la terre fut peuplée en dernier lieu par une race d'hommes, dont la vie fut plus courte & aſſujettie à l'alternative perpétuelle des ſaiſons. La perſuaſion d'un affoibliſſement progreſſif, dans la taille & dans le tempérament des hommes, a été commune à toutes les nations, Cette perſuaſion étoit anciennement fondée ſur l'évènement. Elle s'eſt perpétuée juſqu'à notre âge, quoique la vie des hommes ait pris depuis long-tems une conſiſtance à peu près uniforme.

La nature, de concert avec l'Écriture & avec la tradition univerſelle, nous montre partout les veſtiges du paſſage des eaux dans tous les lieux que nous

habitons. Elle y joint les marques ſenſibles d'un éboulement des terres renverſées les unes ſur les autres, & qui a confondu pêle-mêle en pluſieurs endroits, les plantes de la terre, les os des animaux; des maſſes de métaux briſés, & peut-être même des ouvrages de la main des hommes, avec des coquilles, des dents de poiſſons, & d'autres productions de la mer.

Eſſayons de réunir toutes ces circonſtances dans une conjecture qui les concilie toutes. Quoique la terre fût avant le Déluge, comme elle eſt encore, compoſée de couches de différentes terres appliquées les unes ſur les autres, de montagnes, de vallées, de plaines, de grands amas d'eau ou de mers, toutes parties eſſentielles à la demeure des hommes, ſa forme différoit cependant en quelque choſe de celle d'à-préſent. Son atmoſphere ou ſon ciel, n'étoit pas non plus tout à fait de même qu'aujourd'hui. Dieu, qui a changé la durée de la vie de l'homme, a pu apporter quelque changement à ſon habitation; & Saint Pierre nous autoriſe à le penſer, en diſant que l'ancien monde a péri par les eaux, & que les cieux & la terre d'à-préſent ſont réſervés au feu du dernier jour.

Suppoſons que la première terre décrivoit autour du ſoleil ſon cercle annuel ou ſon orbite ovale, ſans pencher ſon axe d'un côté plus que d'un autre ſur le plan de cette orbite. Suppoſons encore que cette terre étant deſtinée à loger des habitans d'une vie fort longue, & qui ſe devoient multiplier extrêmement, la ſurface en étoit plus grande que celle de la mer, & que pour donner aux hommes plus d'eſpace, la mer étoit en partie à découvert, en partie cachée & enfoncée ſous terre, en ſorte qu'il y eût de côté & d'autre de grands amas d'eau, ou différentes mers qui s'entrecommuniquoient ſous terre, par un profond abîme qui les uniſſoit toutes. L'Écriture ſemble inſinuer cet arrangement, en donnant à la maſſe des eaux le nom de profond abîme, & aux différens amas d'eaux, le nom de mers, comme y en ayant pluſieurs. De ces deux ſuppoſitions, qui ne bleſſent ni l'hiſtoire ni la phyſique, découlent aſſez naturellement toutes les circonſtances que nous trouvons réunies dans l'Écriture, dans la tradition des Anciens, & dans l'état préſent du monde.

La terre n'inclinant point ſon axe ſur le plan de ſa route annuelle, préſentoit toujours ſon équateur au ſoleil. A l'exception du milieu de la Zone Torride, où la chaleur étoit exceſſive, à moins qu'elle n'y fût comme aujourd'hui corrigée par un amas de vapeurs, tous les autres climats jouiſſoient d'une douce température. Le jour & la nuit étoit partout de douze heures, l'air toujours pur, le printems perpétuel, ſans aucune diverſité de ſaiſons; le Soleil & la Lune ne laiſſoient pas de règler le cours de l'année par des changemens ſenſibles. La terre, en parcourant ſon cercle annuel autour du Soleil, ſe trouvoit ſucceſſivement placée ſous les

douze conſtellations du Zodiaque. Quand elle étoit ſous la Balance, elle voyoit le Soleil ſous le Bélier. Quand elle paſſoit ſous le Scorpion, elle voyoit le Soleil dans le Taureau. La révolution que le Soleil paroiſſoit faire en un an, la Lune l'achevoit réellement de mois en mois. Elle renouvelloit ſes phaſes comme aujourd'hui. Ainſi, les deux flambeaux qui préſidoient, l'un au jour, l'autre à la nuit, ſervoient auſſi de règle à la ſociété, pour fixer la durée de l'année & de ſes parties.

L'homme, perſévérant dans l'innocence, auroit porté de proche en proche, les plantes admirables dont Dieu l'avoit enrichi dans ſon premier ſéjour. La terre entière auroit été pour lui un jardin de délices; au lieu que devenu pécheur & exilé, il éprouve dès-lors la malédiction lancée contre elle à cauſe de lui. Il fut contraint de la cultiver avec peine, & ſon travail étoit dès-lors contredit par l'abondance des épines & des ronces dont elle ſe couvroit. Mais, comme la menace de mort faite à Adam, ne s'effectua que long tems après, la malédiction dont Dieu avoit frappé la terre, s'accomplit tout autrement après le Déluge.

Juſques-là la terre conſerva la vigueur & les graces de la jeuneſſe. N'étant point caverneuſe & crevaſſée, comme elle l'eſt depuis le Déluge, il ne s'y inſinuoit point de maſſes d'air capables de s'y raréfier, & de s'en échapper avec fracas. L'atmoſphère étoit toujours paiſible. Un doux zéphir, cauſé par-tout aux approches ſucceſſives du Soleil, chaſſoit les vapeurs qui s'élevoient de la mer, & les réſolvoit en des roſées, dont les retours étoient invariables. Ces vapeurs montoient par-tout durant le jour; par-tout elles s'épaiſſiſſoient, & retomboient dans la longue durée de la nuit, pour entretenir les plantes par une fraîcheur égale, & les réſervoirs des fontaines & des fleuves par des eaux toujours nouvelles. L'air, n'étant point troublé par l'impulſion des grands vents, étoit ſans pluie, ſans orages, ſans grêle, & ſans tonnerre; & quoique tous ces météores aient des utilités relatives à l'ordre préſent de la nature, le premier monde n'en éprouvoit, ni les ſecouſſes funeſtes, ni les apparences effrayantes.

Par une ſuite naturelle de cette température uniforme, les arbres conſervoient toujours leur verdure. Ils étoient à la fois couverts de fruits, de fleurs, & de boutons. En réjouiſſant l'homme par des récoltes actuelles, ils lui montroient par avance les préparatifs de celles qui devoient ſuivre; & l'abondance étoit extrême, parce qu'elle n'étoit pas interrompue.

L'égalité de l'air ne pouvoit manquer d'influer ſur la vie de l'homme, qu'elle rendoit plus longue. Une ſeule choſe défiguroit la terre; c'étoit la méchanceté de ſes habitans. Ils ne s'occupoient, dans une abondance ſi grande, que de plaiſirs & de vengeance. Toute la nature, en les comblant de biens, leur donnoit mille motifs de reconnoiſſance & de piété;

mais, elle leur donnoit auſſi l'occaſion & les moyens d'être voluptueux & ſcélérats. La vue d'une mort qui ne devoit venir que pluſieurs ſiècles après, ne troubloit point leurs projets. Ils n'étoient avertis ni par la voix du tonnerre, ni par le déſordre des ſaiſons, ni par d'autres afflictions ſalutaires. Ils ſe livroient au crime ſans remords & ſans meſure. Il ne falloit pas moins qu'un changement univerſel dans la nature, pour arrêter le mal. Dieu ne ſe contenta pas de frapper ces habitans du premier monde; il frappa la terre même, & changea la diſpoſition de l'air & l'ordre des ſaiſons. Par ce moyen, il rendit la vie d'une nouvelle race d'hommes plus courte, plus pénible, & plus occupée. Il ne mit pas encore en œuvre le remede néceſſaire pour réformer le fonds du cœur de l'homme; mais, il mit efficacement les habitans de la ſeconde terre hors d'état de porter auſſi loin les effet de la méchanceté que ceux de la première.

Par quel moyen ce changement terrible a-t-il pu s'opérer? Une ligne déplacée dans la nature, ſuffit à Dieu pour en changer la face. Il prit l'axe de la terre, & l'inclina quelque peu vers les étoiles du Nord. Cette interruption de l'ordre ancien, parut introduire de nouveaux lieux & une nouvelle terre. Par cet abaiſſement de l'axe, l'équateur ſe trouva néceſſairement un peu plus bas que le Soleil, d'un côté, & un peu plus haut de l'autre. Tous les feux du Soleil ſe firent ſentir en ce moment dans un hémiſphère, & le froid le plus aigu dans un autre. De-là les reſſerremens, les débandemens & tous les chocs de l'air; de-là les vens violens. L'atmoſphère en fut troublée. Ils ſe gliſſerent entre les eaux de l'abîme, & la voûte qui les couvroient. Les eaux ſupérieures, épaiſſies par le choc de ces vents, ſe précipiterent comme une mer. Les cataractes du ciel furent ouvertes. La terre ébranlée par une ſecouſſe univerſelle, ſe briſa ſous les pieds de ſes infâmes habitans, & s'éboula dans les eaux ſouterreines. Les réſervoirs du grand abîme furent rompus, & les eaux s'en élancerent par des maſſes proportionnées au volume des terres qui les chaſſoient, en s'y abaiſſant. Du concours des eaux ſupérieures, & des eaux inférieures, il ſe forma un Déluge univerſel, & le globe fut noyé.

Le ſoleil & les vents, que Dieu avoit employés pour enſevelir la terre, lui prêterent enſuite leur miniſtère pour la découvrir. Elle reparut par la fuite des eaux. Les unes s'arrêterent dans les lieux les plus enfoncés, & où les jambes des grandes pièces de terre s'étoient appuyées l'une contre l'autre. Le reſte des eaux remonta dans l'atmoſphère. Depuis ce tems-là, la terre inclinant toujours ſon axe de vingt-trois degrés vers le nord, & préſentant aux rayons directs du Soleil, des points différemment diſtans de ſon équateur, éprouva des aſpects qui varient tous les jours durant ſix mois, & qui ſe renouvellent lorſqu'elle par-

court l'autre moitié de ſa route annuelle. La diverſité des ſaiſons, & les viciſſitudes de l'air, cauſerent une altération néceſſaire dans le tempérament de l'homme, & reſſerrerent la durée de ſa vie. Les deſcendans de Noé ſe ſentirent encore durant quelques générations, de la vigueur de leurs peres, juſqu'à ce que le corps humain, par des affoibliſſemens ſucceſſifs, prît enfin une forme de tempérament & de durée, qui ſe trouvât en proportion avec les impreſſions de l'air; comme les deſcendans d'un énorme Pruſſien, tranſporté en Laponie, ne manqueront pas, après quelques générations, de ſe ſentir peu à peu de l'impreſſion dominante, de prendre la conſiſtance uniforme du climat, ſans changer davantage, & deviendront des Lapons. Paſſons aux autres ſuites du Déluge, en ſuivant toujours pour guides, l'hiſtoire de Moïſe, & les veſtiges qui en demeurent dans la nature.

Si Dieu, par le déplacement de l'axe, ébranla l'air, & enfonça les dehors de la terre, quel dut être l'étonnement des enfans de Noé, à la vue du changement arrivé à leur ſéjour! Au lieu des vallées délicieuſes, & des collines toujours tapiſſées de verdure, qui ornoient la première terre, ils ne rencontroient dans la Gordienne, où l'arche s'étoit arrêtée, que des terreins crevaſſés, & que des rochers tumultueuſement diſperſés, ſelon que la ſecouſſe univerſelle les avoit rompus & mis à l'air. La plûpart des montagnes étoient hériſſées de pointes couvertes de neiges, ou cachoient leurs cimes dans des brouillards épais. L'aſpect du ciel ne dut pas leur paroître moins nouveau. Le retour des nuages, qui avoient été les premiers avant-coureurs du Déluge, devoit ſur-tout renouveller leurs alarmes, & les glacer d'effroi. Mais, quelle agréable ſurpriſe, lorſque ſur la fin du jour, le Soleil venoit à percer les voiles dont l'air avoit été obſcurci, & peignoit ſur les dernières gouttes de la nuée fugitive, un arc plein de majeſté, & compoſé des plus vives couleurs! Cet objet auſſi nouveau que magnifique, ne ſe montrant qu'à la fin des pluies ou des orages, devint le ſigne naturel qui leur en annonçoit la ceſſation. Il fut pour les hommes un gage de paix. Les Interpretes de l'Écriture, dans la perſuaſion commune, que l'arc-en-ciel eſt auſſi ancien que la terre, cherchent des raiſons pour juſtifier l'uſage que Moïſe fait de ce phénomène. Mais, ici, il n'a plus beſoin d'apologie. Moïſe paroît préſenter l'arc-en-ciel comme un objet nouveau. Si l'arc-en-ciel étoit inconnu auparavant, la pluie l'étoit donc auſſi; & s'il n'y avoit ni pluie ni orages dans le premier monde, notre conjecture approche donc beaucoup de la vérité.

Si elle eſt en effet bien fondée, & que la ſurface de l'ancienne terre ait été irrégulièrement enfoncée par un tremblement univerſel, on doit dans toute la nature, trouver des marques d'un

ouvrage fait en deux fois ; ou plutôt y appercevoir encore la ſtructure de la première création, c'eſt-à-dire, des différentes couches de limon, d'arènes, d'argile, & d'autres matières étendues les unes ſur les autres, avec tant d'intelligence & d'artifice ; mais ; le tout, altéré, plié, crevaſſé en bien des endroits, & conſervant encore dans ce déſordre, les veſtiges du changement que la juſtice divine y a introduit.

1.° La ſurface du globe étant compoſée de terres friables, & de longues couches de pierres, les terres dans la tourmente univerſelle, ont dû rouler quelque peu, & s'ébouler en pluſieurs endroits, par manière de pyramides, comme il arrive à toutes les terres qu'on jette. Au contraire, les maſſes de pierres ſe pliant avec peine, ont dû ſe rompre, & être en pluſieurs lieux diſloquées par morceaux, en d'autres inclinées à l'horizon, ailleurs poſées dans une ſituation parallele, ſelon la nature & la diſpoſition des terres qui leur ſervoient d'appui. Cet évènement ſe trouve exactement juſtifié. Par-tout on rencontre de longues chaînes de montagnes dont les plus hautes ne ſont que des maſſes de roches rompues & dégarnies de terre vers les côtés. Par-tout on trouve ſur la pente des montagnes, de longues couches de pierres qui en ſuivent la pente, & qui imitent ſenſiblement la chûte. Ces pierres ont été formées dès avant le Déluge, par des courans d'eau & des ſables poſés parallelement & de niveau. Pourquoi les voyons-nous aujourd'hui inclinées, ſinon parce que le terrein qui les appuie, s'eſt incliné en s'éboulant ? Par-tout ſous les plaines, les lits de pierres ſont moins penchés, ſoit parce qu'il y en a beaucoup que le cours des eaux a formés depuis le Déluge, ſoit parce que les lits ſe ſont trouvés, lors du Déluge, étendus dans un terrein horizontal. Mais communément, le terrein des plaines même va toujours en s'abaiſſant peu-à-peu juſqu'au fond de la mer, comme on le prouve par la ſonde. Toutes les iſles ont vers le cœur, ou à peu près, un terrein plus élevé, depuis lequel on deſcend toujours juſqu'à la mer, dans laquelle cette pente continue, ce qui eſt le vrai caractère d'un éboulement. L'Italie entière eſt traverſée de cette ſorte par l'Apennin, depuis le pied duquel le terrein s'abaiſſe de plus en plus juſqu'aux deux mers voiſines. Les Cordilieres font le même effet le long du Pérou, les Apaches au nouveau Mexique, une autre chaîne le long des côtes du Breſil, & pluſieurs autres ſemblables tout le long de l'Afrique & de l'Aſie.

2.° Par une ſuite néceſſaire du même évènement, les terres allant toujours en pente juſqu'au point où les pieds de deux grandes maſſes ſe ſont affermis l'un contre l'autre, les eaux demeurées ſur le globe ont dû ſe rendre dans les lieux les plus enfoncés. En ce cas, auprès des grands terreins découverts, que nous nommons Continens, on doit trouver des iſles plus grandes & plus fréquentes

que vers le milieu des mers où eſt le grand enfoncement. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de vérifier par la ſeule inſpection du globe terreſtre. Ainſi les iſles de l'Archipel ſont viſiblement les reſtes du terrein qui uniſſoit anciennement la Grece avec la Turquie Aſiatique. Les iſles de la Méditerranée ſont les reſtes ſenſibles des terres qui ſe ſont enfoncées entre l'Europe & la Barbarie. Les Antilles & les Caribes ſont les reſtes des terres qui uniſſoient autrefois les deux Amériques.

3.° Par une ſuite également néceſſaire de l'affaiſſement de la ſurface, les lits des anciennes carrières, & les couches des métaux ont dû être rompus en pluſieurs endroits, & quelquefois traverſés d'outre en outre par des chûtes de matières différentes ; ce qui ſe trouve conforme au récit de tous ceux qui ont viſité les carrières & les mines.

4.° Les eaux de la mer, en gagnant le pied des terreins les plus inclinés, ont changé de place, & ont laiſſé dans leur ancien ſéjour, que nous habitons aujourd'hui, les plantes marines, les poiſſons, & les coquillages que nous y trouvons avec tant de ſurpriſe.

5.° Les terres que les premiers hommes habitoient, & ſur-tout les montagnes, ont dû rouler en bien des endroits, pêle-mêle, avec les productions marines qu'elles rencontroient dans leur chûte. De-là ce mélange étonnant qu'on trouve quelquefois à ſoixante & quatre-vingts pieds de profondeur, d'une couche de joncs ou d'herbes de prairies confondue avec une couche de bois pétrifié, quelquefois avec du charbon de terre, ou des métaux; après quoi l'on trouvera une couche immenſe de coquillages de toute eſpèce, quelquefois d'une ſeule. Aſſez ſouvent ces grandes couches de coquillages qui ont roulé l'une ſur l'autre à diverſes repriſes, ſelon les ſecouſſes qui les ont ébranlées au Déluge, ſe ſont depuis pétrifiées par les inſinuations des eaux, du limon, & des ſables. On voit la preuve de ce que nous diſons dans pluſieurs lits des carrières voiſines de Paris.

6.° On a trouvé ſur une des pointes des Alpes, les plus haures & les plus ſtériles, un très-gros arbre renverſé & parfaitement conſervé. On a trouvé ſous terre dans les iſles voiſines du nord, où il ne croît qu'un peu de mouſſe, des arbres très-gros, & de différente eſpèce. Ces deux ſingularités ſi ſurprenantes, deviennent ici des choſes fort naturelles. Ces lieux ſi ſtériles aujourd'hui, ne l'étoient point avant le Déluge, parce que le printems & la fécondité étoient univerſels. Si donc le Soleil échauffoit autrefois le voiſinage même du nord, il faut néceſſairement que l'axe, en ſe déplaçant, y ait produit un nouvel aſpect moins propre à le fertiliſer. Si le ſommet des Alpes nourriſſoit autrefois de grands arbres, la ſtérilité de ces rochers eſt donc l'effet d'un éboulement qui les a dégarnis de leur terre, à moins qu'on ne diſe que ces arbres flot-

toient dans les eaux du Déluge, & ont été dépoſés où ils ſont par la retraite des eaux.

7.° Nous finirons les preuves qui concourent à rendre cette conjecture ſupportable, par une remarque ſur la choſe du monde la plus commune & la plus expoſée à tous les yeux. On trouve ſouvent des vallons enfoncés entre deux collines plus ou moins eſcarpées. On obſerve dans les deux côtés de pluſieurs de ces vallons le même nombre de lits, les mêmes matières, la même épaiſſeur, & généralement la même diſpoſition de part & d'autre. Le même ordre des couches ſe retrouve encore en terre ſous le vallon. Par où il eſt preſque évident que le vallon enfoncé eſt une fracture & une interruption de ces lits qui formoient autrefois un tout ſuivi.

Au reſte, M. Pluche & tous ceux qui ſuivent ſon ſyſtême, ſont forcés de convenir que les régions du Tigre & de l'Euphrate n'ont point été compriſes dans cette terrible ſubmerſion, & qu'elles ſeules en ont été exceptées parmi toutes celles de l'ancien monde. Le nom de ces fleuves & des contrées circonvoiſines, leur fertilité incroyable, la ſérénité du ciel, la tradition de tous les peuples, & en particulier de l'Hiſtoire ſainte, tout les a mis dans la néceſſité de ſouſcrire à cette vérité, & de dire, *voici encore le berceau du genre humain.* Si on examine à préſent comment cette exception a pu ſe faire, & ce qui a dû s'en ſuivre, on ne trouvera rien que de très-contraire à l'époque où le nouveau ſyſtême fixe la ſortie de nos continens hors des mers. Si les païs qu'arroſent le Tigre & l'Euphrate n'ont point été effacés de deſſus la terre, & n'ont point changé, comme on eſt obligé d'en convenir, c'eſt ſans doute parce qu'il n'y eut point d'affaiſſement dans les ſommets d'où ces fleuves deſcendent, dans ceux qui les dirigent à l'orient & à l'occident, en y conduiſant les ruiſſeaux & les grandes rivières qui les forment, ni aucune élévation au lit de cette partie de nos mers où ils ſe déchargent; d'où il doit s'en ſuivre que toute cette étendue de terre, bornée par la mer Caſpienne, la mer Noire, la mer Méditerranée, & le golfe Perſique, n'a dû recevoir auſſi aucune altération dans ſon ancien niveau & dans ſes pentes, & dans la nature de ſes terreins; puiſque les revers de tous les ſommets qui regardent les grandes vallés du Tigre & de l'Euphrate, n'ayant point baiſſé ni changé, il eſt conſtant que le revers de ces mêmes ſommets qui regardent l'Arménie, la Perſe, l'Aſie mineure, la Syrie, l'Arabie, &c. n'ont point dû baiſſer non plus, & qu'ainſi toutes ces vaſtes contrées ſituées à l'entour & au-dehors du baſſin de l'Euphrate & des rivières qui le forment, n'ont ſouffert aucun affaiſſement, & ont été néceſſairement exceptées de la loi générale en faveur de leur proximité du berceau du genre humain. Elles ſont donc partie de cet illuſtre échantillon qui nous reſte de l'ancien monde, & c'eſt donc-là qu'on pourroit aller pour

juger de la différence qui doit ſe trouver entr'eux, & voir enfin ſi elles ne contiennent point de foſſiles marins, comme tout le reſte de la nouvelle terre que nous habitons. Mais, nous ſçavons que toutes ces contrées ſont remplies comme les nôtres de productions marines qui ſont étrangères à leur état préſent. Pline même connoiſſoit les boucardes foſſiles qu'on trouvoit dans la Babylonie. Que devient donc le ſyſtême ſur l'époque de la ſortie des continens hors des mers? N'eſt-il point viſible que ces obſervations le détruiſent, ou du moins lui ſont bien contraires? Tel eſt le ſort des ſyſtêmes d'être ſujets à des obſervations très-fortes, pour ne pas dire à des objections auxquelles on ne ſçauroit rien répliquer de raiſonnable.

On fait une grande difficulté ſur l'univerſalité du Déluge, ſur ce qu'on a peine à comprendre comment après cet évènement, de telle façon qu'il ſoit arrivé, les animaux paſſerent dans les diverſes parties du monde, mais ſur-tout en Amérique; car, pour les trois autres, comme elles ne forment qu'un même continent, les animaux domeſtiques, ont pu y paſſer facilement en ſuivant ceux qui les ont peuplées, & les animaux ſauvages, en y pénétrant eux-mêmes par ſucceſſion des tems. La difficulté eſt plus grande par rapport à l'Amérique pour cette dernière eſpèce d'animaux, à moins qu'on ne la ſuppoſe jointe à notre continent par quelque iſthme encore inconnu aux hommes, les animaux de la première eſpèce y ayant pu être tranſportés dans des vaiſſeaux. Mais quelle apparence qu'on allât ſe charger de propos délibéré de peupler un païs d'animaux féroces, tels que le lion, le loup, le tigre, &c. à moins encore qu'on ne ſuppoſe une nouvelle création d'animaux dans ces contrées? Mais, ſur quoi ſeroit-elle fondée? Il vaut donc mieux ſuppoſer, ou que l'Amérique eſt jointe à notre continent, ce qui eſt très-vraiſemblable, ou qu'elle n'en eſt ſéparée en quelques endroits que par des bras aſſez étroits, pour que les animaux, qu'on y trouve, y aient pu paſſer. Ces deux ſuppoſitions n'ont rien que de très-vraiſemblable. Il eſt parlé de la ſeconde dans un endroit de l'article des Chinois, ſur la fin du chiffre VII de cet article. *Voyez* cet endroit.

DÉLUGE DE DEUCALION. *Voyez* Deucalion.

DÉLUGE D'OGYGÈS. *Voy.* Ogygès.

DÉLUGE, *Diluvium*, (*a*) Κατά λυσις, Κατακλυσμὸς. Xénophon compte cinq Déluges; le premier arriva ſous un ancien Ogygès, & dura trois mois; le ſecond du tems d'Hercule & de Prométhée, & ne dura qu'un mois; le troiſième ſous un autre Ogygès, & celui-ci ravagea l'Attique; le quatrième ſous Deucalion, qui inonda la Theſſalie pen-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 88, 89.

dans l'eſpace de trois mois ; le cinquième, enfin, arriva au tems de Protée, & pendant la guerre de Troye ; c'eſt celui qu'on appelle Pharonien, & qui inonda une partie de l'Égypte. Diodore de Sicile parle auſſi d'un ſixième Déluge arrivé dans la Samothrace.

DÉLUGE, *Diluvium*, (*a*) Κατάκλυσις, Κατακλυσμὸς. On appelle Déluge dans l'Écriture, non ſeulement cette terrible inondation par laquelle Dieu fit périr tous les hommes & tous les animaux terreſtres & aëriens, qui ne ſe trouverent pas dans l'Arche ; mais auſſi toutes ſortes d'inondations ou d'amas d'eaux extraordinaires. Ainſi, le Pſalmiſte, parlant des eaux de la mer ou d'une violente tempête, exprime cela ſous le nom d'un Déluge ; *Dominus Diluvium inhabitare facit.* & ailleurs : *Un Déluge d'eau n'approchera point du Juſte. In Diluvio aquarum multarum ad eum non appropinquabunt.* Dans le ſens ſpirituel & allégorique, on dit un Déluge de maux, d'afflictions. Dans le ſtyle de l'Écriture, les grandes eaux marquent de grandes calamités.

DÉLUS, *Delus*, ſurnom d'Apollon. C'eſt le même que celui de Délius. *Voyez* Délius.

DÉMADÈS, *Demades*, (*b*) Δημάδης, fameux orateur d'Athènes. C'étoit un homme ſans naiſſance & ſans éducation, qui d'abord n'eut d'autre reſſource pour vivre, que le métier de matelot ; mais une naiſſance ſi obſcure, & un genre de vie ſi peu élevé, n'éteignirent point en lui l'amour des grandes choſes. Il tourna ſes vues du côté de l'adminiſtration de la République. D'heureuſes diſpoſitions qu'il ſçut développer, un travail aſſidu, une éloquence vive & forte, lui ouvrirent le chemin aux premières charges. Il eut donc une très-grande part au gouvernement des affaires de ce tems orageux. On remarque qu'il porta dans le barreau les bons mots de la marine.

Il eſt compté au nombre des priſonniers que les Macédoniens firent ſur les Athéniens & les Béotiens, l'an 338 avant l'Ére Chrétienne. Un jour, Philippe jouant avec ſes amis une farce indécente, paſſa au milieu de ces priſonniers, en inſultant à leur infortune. Démadès ne peut retenir ſon indignation, & eut aſſez de courage pour lui reprocher ſon indécence, & lui donner un avis bien propre à le faire rentrer en lui-même : *O vous qui êtes Roi, comment eſt-ce que les dieux vous ayant revêtu de la dignité d'Agamemnon, vous n'avez pas honte de jouer le perſonnage de Therſite ?* On ajoûte que Philippe, frappé d'une ſi juſte remontrance, la prit tellement en bonne part, qu'il jetta

(*a*) Pſalm. 17. v. 17. Pſalm. 28. v. 10. Pſalm. 31. v. 6.

(*b*) Suid. T. I. p. 675. Diod. Sicul. pag. 555, 556, 570, 637, 653. Plut. Tom. I. p. 741. *& ſeq.* p. 850. *& ſeq.* Corn. Nep. in Phoc. c. 2. Roll. Hiſt. Anc. T. III. pag. 484, 522, 523, 562. T. IV. p. 34, 55, 56. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 380, 381.

par

par terre ſa couronne de fleurs & tous les autres accompagnemens de ſa joie & de ſa débauche, qu'il admira la ſageſſe courageuſe de l'homme qui lui avoit parlé, & que lui rendant dès ce moment même ſa liberté, il l'admit au nombre de ceux qu'il honoroit de ſon amitié & de ſa confiance. Bien plus initié, pour ainſi dire, dans la ſuite par Démadès aux graces Attiques, il rendit ſans rançon tous les priſonniers Athéniens; & dépoſant tout l'orgueil de la victoire, il envoya des ambaſſadeurs au peuple d'Athènes, & fit avec lui un traité d'amitié & d'alliance.

Le premier, qui annonça dans Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre, ce fut un certain Aſclépiade, fils d'Hipparque; mais, l'orateur Démadès exhortoit les Athéniens à ne pas lui ajoûter foi: *car*, diſoit-il, *ſi cela étoit, toute la terre auroit déjà ſenti l'odeur de ce mort.* Voilà, pour le dire en paſſant, le plus grand éloge que l'on puiſſe faire d'Alexandre. Car, ce mot figuré marque la grandeur de l'empire d'Alexandre, comme ſi la terre entière lui étoit ſoumiſe, & en même tems il étonne l'imagination, par la grandeur de l'hyperbole. Démétrius de Phalere en a bien ſenti la beauté; car, il la met dans tout ſon jour par ſa belle remarque, où il fait voir que ce qui rend ce mot ſi grave & ſi terrible, c'eſt que dans ce peu de paroles ſe trouve l'emphaſe, l'allégorie & l'hyperbole.

L'an 335 avant l'Ére Chrétienne, Alexandre avoit envoyé à Athènes des députés, pour demander à la République dix de ſes orateurs. Démadès, gagné, dit-on, par un préſent ſecret de cinq talens d'argent de la part de Démoſthène, ouvrit l'avis de protéger les orateurs que le Roi vouloit avoir en ſa puiſſance. Il préſenta un modele de décret fait avec beaucoup d'art, par lequel le peuple d'Athènes demandoit au Roi les dix accuſés, en promettant de les punir, s'ils ſe trouvoient coupables de quelque faute. Le peuple adopta l'idée de Démadès, en fit un décret en forme, & de plus, nomma Démadès lui-même ſon ambaſſadeur à la tête de quelques autres auprès du Roi. On les chargea même de faire trouver bon à Alexandre que la République ne refusât pas l'hoſpitalité aux fugitifs de Thebes. Démadès s'acquitta parfaitement bien de la commiſſion. La ſageſſe de ſes diſcours & la prudence de ſa conduite, lui firent obtenir de la part du Roi, l'abſolution des accuſés, & la permiſſion que demandoit la ville d'Athènes.

Démadès ne ſe conduiſit pas toujours dans ſa patrie avec autant de circonſpection. On aſſure qu'il fut condamné juſqu'à ſept fois, pour avoir propoſé des choſes contre les loix & contre l'utilité publique. Cela l'avoit rendu infâme, & il n'avoit plus le droit de parler, & de rien propoſer au peuple, n'étant pas d'ailleurs en état de payer la moindre partie des amendes auxquelles il avoit été condamné. Dans ces circonſtances, Antipater marcha vers

Athènes avec ſon armée. A ſon approche, Démoſthène & Hypéride abandonnerent la ville; & Démadès, ſe trouvant alors en pleine liberté, fit un décret qui portoit qu'on enverroit à Antipater des ambaſſadeurs, avec de pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix. Ce décret fut approuvé & confirmé, & on fit partir en conſéquence Phocion, comme le ſeul à qui l'on pût confier une commiſſion ſi importante.

En général, Démadès ne faiſoit que ce qui pouvoit plaire aux Macédoniens & à Antipater, & par cette raiſon, il étoit ſouvent forcé de conſeiller & d'ordonner des choſes qui bleſſoient & la dignité & les mœurs de ſa ville; & il ſe croyoit, diſoit-il, digne d'excuſe, parce qu'il ne gouvernoit plus que les débris du naufrage de ſon païs. Ceux qui ont un bon vaiſſeau encore entier, peuvent tenir contre les tempêtes; mais, après le naufrage, celui qui n'eſt porté que ſur une planche du débris, eſt néceſſairement forcé d'obéir aux vents & d'en être le jouet. Démadès ne pouvoit mieux excuſer ſa foibleſſe & ſa complaiſance pour les Macédoniens, que par cette comparaiſon. Cependant, elle n'eſt pas entièrement juſte, & Socrate ne l'auroit pas reçue. Quelque preſſée que ſoit une ville, celui qui la gouverne ne doit pas céder en tout, & doit réſiſter à ce qui va abſolument à détruire les mœurs & à ravaler la dignité de ſon païs. L'Hiſtoire fournit pluſieurs exemples de gouverneurs d'États qui l'ont fait.

Plutarque trouve le mot de Démadès trop dur & trop inſolent; & il ajoûte que c'étoit lui-même qui cauſoit le naufrage de ſa ville, en vivant & gouvernant avec tant de diſſolution, qu'Antipater même diſoit de lui après qu'il fut devenu vieux, *qu'il n'en reſtoit que la langue & le ventre, non plus que des victimes immolées.*

Le même Antipater répétoit ſouvent que de deux amis qu'il avoit à Athènes, Phocion & Démadès, il n'avoit jamais pu, ni obliger l'un à bien recevoir, ni aſſouvir l'avidité de l'autre. Auſſi Phocion montroit-il, comme une grande preuve de ſa vertu, la grande pauvreté où il avoit vieilli, après avoir été tant de fois & pendant tant d'années capitaine général des Athéniens, & avoir eu les plus grands Rois pour amis; au lieu que Démadès faiſoit parade de ſes richeſſes dans les choſes même qui étoient défendues par les loix. Car, il y avoit alors à Athènes une loi qui portoit qu'aucun étranger ne ſeroit reçu dans les chœurs de danſe & de muſique que l'on donneroit au peuple, ou que celui qui faiſoit la dépenſe des chœurs, paieroit une amende de mille drachmes. Malgré cette loi, Démadès, donnant un jour des jeux à ſes dépens, introduiſit tout d'un coup des chœurs compoſés de cent baladins étrangers, & en même tems, il apporta au théâtre l'argent pour payer toutes ces amendes à mille drachmes par tête. Une autre fois, en mariant ſon fils Déméa, il lui dit: *Mon fils, quand j'épouſai ta*

mere, cela ſe fit à ſi petit bruit, que notre plus proche voiſin n'en entendit rien, au lieu qu'aujourd'hui les Princes & les Rois contribuent aux frais de tes noces.

Socrate ſe ſert d'un trait tout ſemblable, pour rabattre la folle vanité d'Alcibiade; car, en l'oppoſant au fils du grand Roi auquel il vouloit s'égaler, il dit: *Quand la Reine eſt accouchée de ſon premier fils, qui doit ſuccéder à la couronne, tous les peuples qui ſont répandus dans ce vaſte Empire, célebrent ſa naiſſance, & dans la ſuite, tous les ans, ce jour-là eſt une de leurs plus grandes fêtes; dans toutes les provinces de l'Aſie, ce ne ſont que ſacrifices & que feſtins; au lieu que quand nous naiſſons, mon cher Alcibiade, on peut nous appliquer ce mot du Poëte comique, à peine nos voiſins s'en apperçoivent-ils.*

Il y avoit à Athènes une garniſon, que l'on ſouhaitoit beaucoup qu'Antipater en fît ſortir. Sur le refus que fit Phocion d'aller ſolliciter cette grace, on s'adreſſa à Démadès qui s'en chargea très-volontiers, & qui partit auſſitôt avec ſon fils pour la Macédoine. Il ne pouvoit pas y atriver dans une conjoncture plus triſte pour lui. Antipater étoit attaqué d'une maladie dont il mourut; & ſon fils Caſſandre, maître abſolu de toutes les affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Démadès écrivoit à Antigonus en Aſie, pour le preſſer de venir promptement ſe rendre maître de la Grece & de la Macédoine, qui ne tenoient plus, diſoit-il, qu'à un filet, & encore à un filet vieux & pourri, en ſe moquant ainſi d'Antipater.

Dès que Caſſandre les vit arriver à ſa cour, il les fit arrêter l'un & l'autre; & prenant d'abord le fils, il l'égorgea ſous les yeux de ſon pere, & ſi près de lui, que le ſang jaillit par tout ſes habits, & qu'il en fut tout enſanglanté. Enſuite, après lui avoir reproché ſon ingratitude & ſa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua auſſi lui-même ſur le corps de ſon fils. Quelques-uns diſent que ce fut Antipater même qui le condamna à la mort, après avoir intercepté des lettres qu'il écrivoit à ſes ennemis, vers la troiſième année de la 114e Olympiade, 322 ans avant J. C.

DÉMADÈS, *Demades*, (a) Δημάδης. Suidas dit qu'un certain Demadès d'Athènes avoit fait une hiſtoire de Délos, & un traité de la naiſſance des enfans de Latone. Ce Compilateur ſemble confondre ce Démadès avec l'orateur, qui, ſous les rois de Macédoine, Philippe & Alexandre, parut avec tant d'éclat dans la république d'Athènes. Il attribue à ce premier ce qui ne convient qu'au ſecond. Cicéron & Quintilien ont fait mention de celui-ci, & nous ont dit qu'il n'avoit rien laiſſé de ſes ouvrages à la poſtérité. Avec cette double aſſurance, on ne

(a) Cicer. Brut. p. 210. Suid. T. I. p. 675. Quintil. L. XII. c. 10. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 380, 381.

peut, ce me ſemble, croire ce Démadès auteur de l'hiſtoire de Délos. Il faut donc en reconnoître un autre du même nom.

DÉMAGORAS, *Demagoras*, Δημαγόρας, (*a*) capitaine Rhodien, très-affectionné aux Romains, & fort expérimenté dans les combats de mer. Un jour, Lucullus ayant appris que Néoptolème, lieutenant du roi Mithridate, l'attendoit auprès de Ténédos avec une flotte nombreuſe, s'avança contre lui monté ſur une galère de Rhodes, qui étoit commandée par Démagoras. Néoptolème le voyant venir, vola au-devant à force de rames, & ordonna à ſon pilote de le choquer de roideur de la pointe de ſa galère. Démagoras, craignant le choc de cette galère, qui étoit fort peſante & armée de bons éperons d'airain, n'oſa l'attendre de front; mais, il ordonna promptement à ſon pilote, de revirer, & de préſenter la pouppe. Par ce moyen ſa galère étant heurtée en cet endroit, reçut un coup qui ne fut pas dangereux, parce qu'il ne donna que dans les parties baſſes qui ſont toujours dans l'eau. Dans ce moment les autres galères arrivent, & alors Lucullus ordonna à ſon pilote de remettre ſa galère la proue en avant; & après avoir fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, il mit les ennemis en fuite, & pourſuivit long-tems Néoptolème, qui eut beaucoup de peine à ſe ſauver.

DÉMAGORAS, *Demagoras*, Δημαγόρας, (*b*) Auteur, qui avoit écrit en Grec de la fondation de Rome. Il eſt cité par Denys d'Halicarnaſſe; mais, on ne ſçait pas en quel tems il a vécu, ni s'il étoit Poëte ou Hiſtorien. Il eſt cité auſſi par le Scholiaſte d'Euripide.

DÉMAGORAS, *Demagoras*, Δημαγόρας, grand flatteur, que les Athéniens condamnerent à dix talens d'amende, pour avoir appellé Alexandre un dieu.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (*c*) Corinthien de la famille des Bacchiades, vivoit vers l'an 660 avant l'Ére Chrétienne. Il s'adonna entièrement au commerce. Il paſſa en Italie ſur un vaiſſeau qui lui appartenoit; & dans les villes des Tyrrhéniens qui étoient alors les plus floriſſantes de tout le païs, il vendit les marchandiſes dont il étoit chargé. Il y gagna ſi conſidérablement, que, ſans ſe ſoucier d'aller en d'autres ports, il pratiqua toujours la même mer, apportant des marchandiſes de Grece en Tyrrhénie, & en remportant de Tyrrhénie en Grece. Après avoir continué ce commerce pendant quelque tems, il devint très-riche. Mais, dans la ſuite, il s'éleva une ſédition à Corinthe; & les Bacchiades étant opprimés par la tyrannie de Cypſele, Démarate, qui poſſédoit de grandes richeſſes, & qui étoit d'ailleurs d'une des premières familles, & même de la faction des grands de l'État, crut qu'il n'étoit

(*a*) Plut. T. I. p. 493, 494.
(*b*) Dionyſ. Halicarn. L. I. c. 16.
(*c*) Dionyſ. Halic. L. III. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. c. 34. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 111.

pas sûr pour lui de vivre sous un gouvernement tyrannique. Il prit donc le parti d'embarquer tout ce qu'il avoit, pour se retirer de Corinthe dans le païs des Tyrrhéniens. Son commerce continuel lui ayant procuré plusieurs bons amis, sur-tout à Tarquinie, ville alors très-célebre & très-florissante, il y bâtit une maison & épousa une femme de qualité dont il eut deux enfans auxquels il donna des noms Tyrrhéniens, à l'un celui d'Aruns, & à l'autre celui de Lucumon. Il les fit instruire tous deux dans les sciences des Grecs & des Tyrrhéniens, & lorsqu'ils eurent atteint l'âge viril, il les maria à des filles de la première distinction. Peu de tems après, l'aîné de ses fils mourut sans laisser d'enfans, au moins qui parussent. Démarate en eut tant de chagrin, qu'il ne lui survécut que peu de jours, laissant tout son bien à Lucumon son cadet, qui fut depuis roi de Rome sous le nom de Tarquin.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (*a*) riche marchand de Samos, ville située auprès des Locriens, fut pere du philosophe Pythagore selon Justin. Mais, on remarque que le pere de ce Philosophe ne s'appelloit pas Démarate, mais Mnésarque. Vossius croit que le texte est corrompu, & qu'au lieu de *Demarato*, il faut lire *Marmaco*, parce que, selon Diogène Laërce, quelques Auteurs ont appellé Marmacus le pere de ce Philosophe. M. le Févre ajoûte qu'il approuve d'autant plus volontiers la conjecture de Vossius, qu'il avoit lu lui-même quelque part que le fils de Pythagore avoit été appellé Marmacus, selon la coûtume des Grecs qui appelloient souvent les petit-fils du nom de leurs ayeux. On prétend que le pere de ce Philosophe ne fut pas négociant, mais lapidaire.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (*b*) fils d'Ariston, roi de Sparte. Ariston étoit avec les Éphores, lorsqu'il reçut la nouvelle de la naissance de Démarate. Il compta par ses doigts le nombre des mois qui s'étoient écoulés depuis son mariage, & ne trouvant pas que ce nombre répondit à celui de dix accomplis, qu'il s'imaginoit devoir s'écouler entre la conception & la naissance, il témoigna hautement qu'il ne croyoit pas que cet enfant fût de lui. Il changea pourtant de sentiment dans la suite. Mais, Démarate étant devenu roi de Lacédémone après la mort d'Ariston, Cléomène & ses autres ennemis ne laisserent pas de faire valoir ces soupçons, pour le perdre. On jugea qu'ils étoient bien fondés; & Démarate ayant été détrôné, ses ennemis eurent la lâcheté d'insulter à son malheur, en faisant courir le bruit qu'il étoit fils d'un

(*a*) Just. L. XX. c. 4.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 245. Plut. T. I. p. 52, 126. Herod. L. V. c. 75. L. VI. c. 63. *& seq.* L. VII. c. 101. *& seq.* Just. L. II. c. 10. Paus. pag. 164, 165, 171. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 161, 195. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 76, 77. T. XXI. pag. 417.

muletier, auquel ſa mere s'étoit abandonnée. Démarate déſeſpéré des marques de mépris que lui donnoient en toute occaſion Cléomène, & Leutychide qui avoit été élu Roi en ſa place, pria ſa mere de lui avouer ce qu'il devoit penſer de celui à qui il devoit le jour, & lui parla en homme qui ne déſire que de ſçavoir la vérité, quand même elle devroit l'humilier; car, diſoit-il à ſa mere, ſi vous avez fait la choſe dont on vous accuſe, vous n'êtes pas ſeule, & vous n'aurez fait que ce que ſont bien d'autres femmes. Ce ne fut qu'avec indignation que ſa mere répondit à l'accuſation de s'être abandonnée à un muletier; mais, pour le diſcours qu'avoit tenu Ariſton en préſence des Éphores, elle lui dit que ſon pere avoit parlé en cette occaſion comme un homme qui n'étoit pas inſtruit de ces choſes, puiſque les femmes accouchoient le neuvième, & même le ſeptième mois de leur groſſeſſe, & que toutes n'alloient pas juſqu'à dix mois accomplis.

Mais, tout cela ne ſervit de rien à Démarate. Il n'en demeura pas moins détrôné, & n'aſſiſta plus que comme Magiſtrat aux jeux gymniques des enfans de Sparte, lui qui auparavant y aſſiſtoit comme Roi. Comme il étoit un jour à ce ſpectacle, Leutychide lui envoya demander par un valet, à deſſein de ſe moquer de lui, s'il y avoit grand plaiſir d'être Magiſtrat & officier de ville après avoir été Roi. Démarate, qui ne put ſouffrir cette demande injurieuſe, répondit qu'il avoit éprouvé l'un & l'autre, mais non pas Leutychide; que du reſte, cette demande cauſeroit bientôt aux Spartiates, ou de grands maux, ou de grands biens. Il fit enſuite proviſion de tout ce qui étoit néceſſaire pour un voyage, ſous prétexte de vouloir aller à Delphes, afin de conſulter l'oracle, & s'en alla en Élide. Les Lacédémoniens qui eurent ſoupçon qu'il vouloit prendre la fuite, coururent après lui; mais, il étoit déjà paſſé d'Élide en Zacynthe, où les Lacédémoniens le ſuivirent & le prirent avec ceux de ſa ſuite. Toutefois ils ne l'emmenerent pas, parce que les Zacynthiens ne le voulurent pas permettre; de ſorte qu'il paſſa de-là en Aſie, où il fut magnifiquement reçu par Darius, qui lui donna des terres & des villes. C'eſt ainſi que Démarate ſe retira en Aſie, & eut cette mauvaiſe fortune, lui qui étoit ſi illuſtre parmi les Lacédémoniens par ſes conſeils, par ſes actions, & par le prix qu'il avoit remporté aux jeux Olympiques, dans la courſe des chars à quatre chevaux, ce qui n'étoit jamais arrivé à pas un des rois de Sparte. Démarate fut fort conſidéré en Perſe. Comme on s'étonnoit un jour qu'un Roi ſe fût laiſſé exiler, & qu'on lui en demandoit la cauſe: *C'eſt*, dit-il, *qu'à Sparte la loi eſt plus forte que les Rois.*

Ni l'injuſtice de ſes citoyens, ni les bons traitemens du Roi, ne purent lui faire oublier ſa patrie. Dès qu'il ſçut que Xerxès travailloit aux préparatifs d'une

expédition contre la Grece, il en avertit ſes concitoyens, afin qu'ils ne fuſſent pas accablés par une guerre imprévue. Il écrivit l'avis qu'il leur donnoit ſur des tablettes de bois; & de peur que ſi elles étoient interceptées, les caractères tout nus ne révélaſſent ſon ſecret, il les couvrit de cire qu'il y étendit ſimplement deſſus, ſans la faire fondre, car l'odeur de la cire récemment fondue auroit pu donner quelque ſoupçon de la tromperie. Après toutes ces précautions, il mit les tablettes entre les mains d'un eſclave de la fidélité duquel il étoit ſûr, pour les remettre en celles des magiſtrats de Lacédémone. Ils furent étrangement embarraſſés après les avoir reçues. Quoiqu'ils n'y viſſent rien d'écrit, ils ſe doutoient bien qu'on ne les leur avoit pas en vain envoyées. Ils croyoient même que le ſecret en devoit être d'autant plus important, qu'il étoit ſoigneuſement caché. Pendant que les hommes ſe perdoient dans leurs conjectures, la ſœur du roi Léonidas devina ce que c'étoit. On ôta la cire, & on s'inſtruiſit des deſſeins de Xerxès.

Cependant, ce Prince voulut ſçavoir ce que Démarate penſoit de ſon projet; & il le lui dit avec une nobleſſe & une liberté dignes d'un Spartiate & d'un roi de Sparte. Démarate, avant que de répondre à la queſtion du Roi, lui avoit demandé ſi ſon intention étoit qu'il lui parlât ſelon la vérité, ou avec flatterie; & Xerxès ayant exigé de lui une grande ſincérité: » Puiſque vous me l'or-
» donnez, grand Prince, reprit
» Démarate, la vérité va vous
» parler par ma bouche. Il eſt
» vrai que de tout tems la Grece
» a été nourrie dans la pauvreté;
» mais, on a introduit chez elle
» la vertu, que la ſageſſe cultive,
» & que la vigueur des loix main-
» tient. C'eſt par l'uſage que la
» Grece ſçait faire de cette vertu,
» qu'elle ſe défend également des
» incommodités de la pauvreté,
» & du joug de la domination.
» Mais, pour ne vous parler que
» de mes Lacédémoniens, ſoyez
» ſûr que nés & nourris dans la
» liberté, ils ne prêteront jamais
» l'oreille à aucune propoſition
» qui tende à la ſervitude. Fuſ-
» ſent-ils abandonnés par tous les
» autres Grecs, & réduits à une
» troupe de mille ſoldats, ou à
» un nombre encore moindre, ils
» viendront au-devant de vous,
» & ne refuſeront point le com-
» bat. « Le Roi, entendant un tel diſcours, ſe mit à rire; & comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fuſſent capables de s'expoſer ainſi aux dangers & à la mort: » Ils ſont libres & indé-
» pendans de tout homme, répli-
» qua Démarate; mais, ils ont
» au-deſſus d'eux la loi qui les
» domine, & ils la craignent plus
» que vous-même n'êtes craint
» de vos ſujets. Or, cette loi
» leur défend de fuir jamais dans
» le combat, quelque grand que
» ſoit le nombre des ennemis; &

» elle leur commande, en de-
» meurant fermes dans leur poſ-
» te, ou de vaincre, ou de mou-
» rir. «

Xerxès ne fut point choqué de la liberté avec laquelle Démarate lui avoit parlé, & il continua ſa marche. Il éprouva bientôt aux Thermopyles que Démarate n'avoit point exagéré les choſes.

Démarate dans la ſuite eut ordre du Roi de lui demander un préſent; & il le ſupplia de lui permettre de ſe promener à cheval dans la ville de Sardes, avec la thiare royale ſur la tête. Mithropauſtes, couſin germain du Roi, prenant Démarate par la main, lui dit: *Mon ami, cette thiare royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puiſſe couvrir, tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne ſerois pourtant pas Jupiter.* Le Roi fut ſi irrité de cette demande inſolente, qu'il rebuta Démarate, & parut ne vouloir jamais lui pardonner; mais, Thémiſtocle intercéda pour lui, & le remit dans ſes bonnes graces.

Un fâcheux rompoit un jour la tête à Démarate de mille queſtions impertinantes, & ne ceſſoit de lui demander qui étoit le plus honnête homme de Lacédémone? Il lui répondit, *celui qui te reſſemble le moins.*

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (*a*) Corinthien, qui étoit lié avec Philippe, par les nœuds de l'hoſpitalité, & qui étoit très-familier & très-libre avec lui. Il vint à la cour de ce Prince, dans le tems qu'Alexandre ſon fils avoit été obligé de s'enfuir. Après les premières civilités & les premières careſſes, Philippe lui demanda, ſi les Grecs étoient en bonne intelligence entr'eux. *Vraiment, Seigneur*, lui répondit Démarate, *il vous ſied bien de vous mettre tant en peine de la Grece, à vous qui avez rempli votre propre maiſon de tant de querelles & de diſſenſions.* Philippe, ſentant juſqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut ſa faute, & rappella Alexandre, en lui envoyant ce même Démarate pour lui perſuader de revenir.

Démarate fut toujours depuis plein de zele & d'affection pour Alexandre. Il étoit déjà vieux, lorſqu'il apprit qu'il s'étoit aſſis ſur le trône des rois de Perſe, ſous un dais d'or. Cependant, ſe faiſant un honneur d'aller voir Alexandre, parvenu à une ſi haute puiſſance, il entreprit le voyage; & quand il fut arrivé, il ſe mit à pleurer comme un bon vieillard, & dit avec de grands ſoupirs, *que les Grecs qui avoient été tués, étoient privés d'un grand plaiſir & d'une grande joie, d'être morts avant que d'avoir vu Alexandre aſſis ſur le trône de Xerxès.* Mais, il n'eut pas le tems de jouir de la bienveillance, & des faveurs de ce Prince; car, il mourut bientôt après de maladie. Alexandre lui fit des obſeques magnifiques, & toute l'armée lui éleva un ſuperbe tombeau, dont l'enceinte étoit d'une grande étendue, & la hau-

(*a*) Plut. T. I. p. 669, 687, 696. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5, 9.

teur de quatre-vingts coudées. Ses cendres furent enſuite portées juſqu'à la mer ſur un chariot à quatre chevaux, magnifiquement orné.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος (*a*) Corinthien, que Démoſthène met au nombre de ceux qui ont trahi la Grece, parce qu'il avoit contribué à aſſervir ſes compatriotes aux Macédoniens. Ce Démarate doit être le même que le précédent.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (*b*) Rhodien, qui vécut du tems d'Alexandre le Grand. Comme il étoit retenu priſonnier à Sardes, pour quelques crimes dont on l'accuſoit, Phocion demanda à Alexandre qu'il le fît mettre en liberté, & la choſe fut exécutée ſur l'heure.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (*c*) auteur de Corinthe, compoſa divers Traités cités par les Anciens. Plutarque, dans ſon Traité des rivières, parle d'un Traité de Démarate, ſur le même ſujet, dont il cite le troiſième livre; & au même endroit il ſe ſert du quatrième livre de l'hiſtoire de la Phrygie. Un autre traité hiſtorique de l'Arcadie eſt cité par le même Auteur, & par Stobée, qui a pris encore une petite hiſtoire du troiſième livre des ſujets de tragédie. Ce dernier ouvrage étoit connu de Saint Clément d'Alexandrie, qui en fait mention. Enfin, on trouve trois petits vers d'un Démarate, au premier livre de l'Anthologie.

Démarate, dans ſon traité hiſtorique de l'Arcadie, rapporte un fait que quelques-uns croient avoir ſervi de modele à celui des Horaces & des Curiaſſes. C'eſt le fait des Tégéates & des Phénéens, qui, armés les uns contre les autres, commirent leur ſort à la valeur de ſix perſonnes, trois Phénéens & trois Tégéates. Mais, comment eſt-il arrivé, dit M. l'abbé Sallier, que de tant d'auteurs Grecs, dont les écrits ſont venus à nous, pas un ſeul, excepté Démarate, très-inconnu d'ailleurs, ne nous ait tranſmis ce fait illuſtre des Tégéates & des Phénéens? Qu'eſt-ce qui prouve l'ancienneté de Démarate, ajoûte le même? C'eſt, dit-on, qu'il eſt nommé par Apollodore, comme un ancien Hiſtorien. La citation eſt fauſſe; Apollodore parle, à la vérité, de Démarete, mais il ne fait aucune mention de Démarate. Le texte des éditions de Commelin, de Taneguy le Fevre, & de celle de Gale, porte conſtamment Démarete. Les manuſcrits ne préſentent aucune variante par rapport au nom de cet Auteur, & parmi les diverſes leçons que M. l'abbé Sévin a recueillies, ſur la bibliothéque d'Apollodore, nulle n'autoriſe ce changement, qu'on veut faire du nom de Démarete en celui de Démarate. Au reſte, c'eſt à ceux qui le changent, à voir ſi, ſur le ſuffrage d'un ſi obſcur Écrivain, & ſur une auſſi frivole conjecture,

(*a*) Demoſth. Orat. de Coron. p. 521.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 750.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 27, 69, 70.

ils veulent nous faire révoquer en doute le témoignage des plus grands hommes de l'Antiquité.

DÉMARATE, *Demarata*, (*a*) fille de Hiéron, tyran de Syracuſe, fut mariée à Andranodore, qui, après la mort d'Hiéronyme, s'empara de la partie de la ville, nommée l'Iſle. On lui envoya des députés pour le ſommer de ſe ſoumettre au Sénat & au peuple. Andranodore étoit aſſez diſpoſé à obéir; mais, Démarate, Princeſſe dont l'ambition étoit extrême, & qui ne pouvoit rien rabattre de la fierté que ſa naiſſance lui inſpiroit, le tira d'avec les députés; & ſe voyant ſeule avec lui, elle le fit ſouvenir de cette maxime, que Denys le tyran avoit ſi ſouvent à la bouche, lorſqu'il diſoit que tant qu'on étoit à cheval, on devoit conſerver la royauté, & attendre pour quitter le trône, qu'on en fût arraché par les pieds; qu'il étoit aiſé, dès qu'on le vouloit, de renoncer à la ſouveraine puiſſance; mais que de tous les biens, c'étoit le plus difficile à acquérir; qu'il demandât un tems aux députés des Sénateurs, pour délibérer ſur leurs propoſitions; qu'il l'employât à faire venir du païs des Léontins, les troupes d'Hiéronyme; qu'il n'avoit qu'à leur promettre de leur partager l'argent du tréſor royal, & que par leur moyen, il deviendroit maître du gouvernement. Andranodore ne rejetta pas abſolument ces conſeils que lui donnoit ſa femme; mais, il ne les ſuivit pas non plus à la lettre, perſuadé que le moyen le plus ſûr pour s'aſſurer de l'autorité, c'étoit de s'accommoder au tems. Mais, dans la ſuite, fatigué par ſes remontrances continuelles, il eſſaya de mettre la main à l'œuvre. Son entrepriſe ne réuſſit point. Il fut tué, & ſa femme le fut auſſi peu de tems après, l'an 214 avant Jeſus-Chriſt.

DÉMARCHIE, *Demarchia*, Δημαρχία, nom d'un diſtrict de l'Attique. Le chef de ce diſtrict en prenoit le nom de Démarque. *Voyez* Démarque.

DÉMARETE, *Demaretus*, Δημάρετος, (*b*) Lieutenant de Timoléon en Sicile. Celui-ci, voulant un jour faire gagner quelque choſe aux troupes qu'il avoit à ſa ſolde, & les tenir auſſi en haleine par ce moyen, les envoya ſous la conduite de Dinarque & de Démarete, dans tous les lieux qui obéiſſoient aux Carthaginois. Ces troupes débaucherent pluſieurs villes à ces Barbares, vécurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin & rapporterent même beaucoup d'argent monnoyé, qui fut d'un très-grand ſecours pour ſoutenir la guerre.

DÉMARETE, *Demaretus*, Δημάρετος, auteur de Corinthe. *Voyez* Démarate.

DÉMARISTE, *Demariſte*, Δημαρίστη, (*c*) fut mariée à Timodeme, & devint mere du célebre Timoléon. Elle eut encore

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 21, 25. Rollin. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 300. *& ſuiv.*

(*b*) Plut. T. I. p. 248, 249.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 237.

un autre fils nommé Timophane. Celui-ci étoit l'aîné.

DÉMARQUE, *Demarchus*, Δήμαρχος, (*a*) fils de Pidocus. C'étoit un capitaine, dont Xénophon fait mention.

DÉMARQUE, *Demarchus*, Δήμαρχος, étoit le nom du chef d'une région, ou d'un diſtrict de la province d'Attique. Les Athéniens diviſoient leur païs en un certain nombre de régions, de quartiers, ou de diſtricts; & ils mettoient des magiſtrats à la tête de chacun de ces diſtricts, ſous le titre de δήμαρχος *demarchus*. Ce mot eſt formé de δῆμος, peuple, & d'ἀρχή, principe.

DEMARUS, *Demarus*, (*b*) ſurnom de Jupiter, fils naturel d'Uranos. Jupiter Démarus étoit honoré en Phénicie.

DÉMAS, *Demas*, Δημᾶς, (*c*) natif de la ville de Theſſalonique, en Macédoine, embraſſa l'Évangile, & fit paroître d'abord beaucoup de dévotion & de zele pour la publication de cette doctrine. Il s'attacha à l'Apôtre Saint Paul, qui l'avoit inſtruit dans les vérités de la religion; il fut même mis en priſon, & ſouffrit beaucoup de maux avec l'Apôtre. Mais enfin, la vanité & le ſiècle préſent l'emporterent ſur la piété. Il abandonna lâchement l'Apôtre Saint Paul, & s'en retourna en ſon païs.

Saint Épiphane prétend que Démas renonça à la foi, & qu'il s'engagea dans l'héréſie de Cérinthe, d'Ebion, & des autres, qui ne tenoient Jeſus-Chriſt que comme un ſimple homme. Dorothée, dans ſa Synopſe, dit qu'étant venu à Theſſalonique, il devint prêtre des Idoles. D'autres veulent qu'il ſe ſoit relevé de ſa chûte, & Eſtius conjecture même que Saint Ignace, dans ſon épître aux Magnéſiens, appelle leur évêque digne de Dieu. Mais tout cela n'eſt fondé que ſur la fauſſe ſuppoſition, que la ſeconde lettre de Saint Paul à Timothée a été écrite pendant la première priſon de Saint Paul à Rome, & avant les épîtres aux Coloſſiens & à Philémon.

Quelques-uns donnent le nom de Démas à l'un des voleurs qui fut crucifié avec Jeſus-Chriſt. D'autres l'appellent Dumachus.

DÉMÉA, *Demeas*, Δημέας, (*d*) étoit un homme qui gagnoit ſa vie à faire des Chlamydes. Xénophon lui donne le ſurnom de Collytéen; c'eſt qu'il étoit apparemment du quartier d'Athènes appellé Collytus.

DÉMÉA, *Demeas*, Δημέας, (*e*) fils de l'orateur Démadès. Quand il ſe maria, Démadès lui dit: *Mon fils, lorſque j'épouſai ta mere, cela ſe fit à ſi petit bruit, que notre plus proche voiſin n'en entendit rien; au lieu qu'aujourd'hui les Princes & les Rois contribuent aux frais de tes noces.*

Nous remarquerons que Socrate ſe ſert d'un trait ſemblable,

(*a*) Xenoph. p. 431.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 50.
(*c*) Ad Coloſſ. Epiſt. c. 4. v. 14. ad Timoth. Epiſt. II. c. 4. v. 9.
(*d*) Xenoph. p. 756.
(*e*) Plut. T. I. p. 755.

pour rabattre la folle vanité d'Alcibiade ; car, en l'oppoſant au fils du roi de Perſe, auquel il vouloit s'égaler, il dit : » Quand la Reine » eſt accouchée de ſon premier » fils, qui doit ſuccéder à la cou- » ronne, tous les peuples qui ſont » répandus dans ce vaſte empire, » célebrent ſa naiſſance ; & dans » la ſuite, tous les ans, ce jour-là » eſt une de leurs plus grandes » fêtes ; dans toutes les provinces » de l'Aſie, ce ne ſont que ſacri- » fices & feſtins ; au lieu que » quand nous naiſſons, mon cher » Alcibiade, on peut nous appli- » quer ce mot, *à peine nos voi- » ſins s'en appercoivent-ils.*

DÉMÉA, *Demea*, (*a*) l'un des principaux perſonnages que Térence introduit dans la comédie des Adelphes. Ce nom paroit tiré du Grec Δῆμος, *plebs*, populace, comme qui diroit un homme groſſier, & telle eſt en effet l'idée que nous donne Térence de ce perſonnage, qu'il ſuppoſe vivre à la campagne, où il mene une vie fort dure.

DÉMÉE, *Demeas*, Δημέας, (*b*) étoit de Sunium dans l'Attique. Démoſthène en parle dans une de ſes harangues.

DÉMÉNETE, *Demænetus*, Δημαίνετος, (*c*) capitaine Athénien. Xénophon en parle au cinquième livre de l'hiſtoire Grecque.

DÉMÉNETE, *Demænetus*, Δημαίνετος (*d*) orateur de Syracuſe, accuſa Timoléon en pleine aſſemblée, de pluſieurs malverſations pendant ſon généralat. Timoléon ne s'amuſa pas à réfuter ces calomnies ; mais, il s'écria qu'il rendoit graces aux Dieux de ce qu'ils avoient exaucé ſes prieres, & qu'enfin il voyoit les Syracuſains jouir de la pleine liberté de tout dire, comme il l'avoit demandé. Car cette liberté étoit inconnue ſous les tyrans, & elle étoit le fruit des exploits de Timoléon. Quelle grandeur & quelle nobleſſe dans ce tour !

DÉMÉNETE, *Demænetus*, Δημαινετος, (*e*) pere d'une courtiſanne nommée Chryſis.

DÉMÉTRIADE, *Demetrias*, Δημητριας, (*f*) ville maritime de Grece, dans la Phthiotide, qui étoit un canton de la Theſſalie. Strabon nous apprend que cette ville dut ſon nom & ſa fondation à Démétrius Poliorcete, qui la fit bâtir ſur le bord de la mer, entre Nélia & Pégaſes, & qui y fit venir les habitans des petites villes voiſines, de Nélia, de Pégaſes, d'Orménium, de Rhiſunte, de Sépiade, d'Olizon, de Bœben, & d'Iolcos, qui ne furent plus enſuite que des villages. Cette ville

(*a*) Terent. T. II. p. 246.
(*b*) Demoſth. Orat. in Mid. p. 622.
(*c*) Xenoph. p. 546.
(*d*) Plut. T. I. p. 253. Corn. Nep. in Timol. c. 4.
(*e*) Lucian. T. II. p. 475.
(*f*) Strab. pag. 428, 436, 443. Plin. Tom. I. p. 199. Pomp. Mel. pag. 112. Ptolem. L. III. c. 13. Plut. T. I. p. 915. Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXVIII. c. 5, 8. L. XXXI. c. 24. L. XXXII. c. 37. L. XXXV. c. 34. L. XXXVI. c. 33. L. XL. c. 24. L. XLII. c. 67. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 277.

a été pendant plusieurs années le havre des rois de Macédoine ; & elle a eu, sous sa juriſdiction, Tempé, & les monts Pélion & Oſſa. Le même Strabon dit que les villes de Démétriade, de Corinthe, & de Chalcis, étoient les fers dont les rois de Macédoine ſe ſervoient pour tenir la Grece en eſclavage.

Démétriade eſt fort connue dans l'hiſtoire des guerres que les Romains eurent avec les Macédoniens. Un jour, les Étoliens conçurent le deſſein de s'emparer à la fois de quelques principales villes de Grece, & firent partir pour cet effet pluſieurs de leurs généraux. Dioclès, l'un d'entr'eux, eut ordre de marcher contre Démétriade ; & il fut ſecondé dans ſa commiſſion par Euryloque, citoyen de cette ville, mais qui en avoit été banni, & qui ne voyoit point d'autre moyen de rentrer dans ſa patrie. Euryloque écrivit donc aux parens & aux amis qu'il avoit à Démétriade, & à ceux des citoyens qui étoient de ſa faction, de préſenter ſa femme & ſes enfans, en habits & dans la poſture de ſupplians, à la première aſſemblée qui ſe tiendroit dans la ville, afin qu'ils conjuraſſent chaque habitant en particulier, & tout le peuple en général, de ne pas laiſſer périr en exil un citoyen innocent, contre qui on n'avoit prononcé aucune condamnation. Les gens ſimples & ſans artifice, par compaſſion, les méchans & les ſéditieux, par l'eſpérance d'exciter dans la ville les troubles qui règnoient déjà dans l'Étolie, s'écrierent à l'envi les uns des autres, qu'il falloit rappeller Euryloque. Après ces préparatifs, Dioclès partit avec toute la cavalerie des Étoliens, qu'il commandoit alors, ſous prétexte de remener dans ſa patrie cet exilé, à qui ils avoient donné l'hoſpitalité ; & ayant marché jour & nuit ſans relâche, & fait une grande partie du chemin, quand il fut à ſix milles de la ville, il prit les devans avec trois eſcadrons ſeulement, ordonnant au reſte de ſa troupe de le ſuivre au petit pas. Quand il fut près de la porte, il fit mettre pied à terre à ſes gens, leur recommandant de mener leurs chevaux par la bride, comme de ſimples voyageurs, ſans garder aucun rang, afin de faire juger qu'ils n'étoient venus que pour eſcorter leur commandant, ſans avoir aucun deſſein ſur la ville. Il laiſſa un de ſes eſcadrons hors de la porte, pour empêcher qu'on ne la fermât aux cavaliers qui devoient arriver les derniers ; & avec les deux autres il paſſa par le milieu de la ville & de la place publique, & reconduiſit chez lui Euryloque, qu'il tenoit par la main, & que tout le monde félicitoit à l'envi de ſon heureux retour. Un moment après la ville ſe trouva remplie de cavaliers, qui s'étant emparés de toutes les places commodes, ſe répandirent enſuite dans les maiſons pour égorger les principaux de la faction oppoſée. C'eſt ainſi que Démétriade tomba ſous la puiſſance des Étoliens. Mais elle n'y reſta pas long-tems.

En effet, dès l'année ſuivante, qui étoit la 191.e avant Jeſus-Chriſt, Philippe, roi de Macédoine, marcha contre cette ville avec le conſentement des Romais. Les habitans, ſe voyant ſans aucune eſpérance d'être ſecourus par les Étoliens, répondirent à ceux que Philippe avoit envoyés devant lui pour les ſonder, qu'il trouveroit les portes de la ville ouvertes. A l'approche de ce Prince, quelques-uns des principaux en ſortirent, & Euryloque ſe donna volontairement la mort.

Plutarque, dans la vie de Démétrius Poliorcete, rapporte que les cendres de ce Prince furent tranſportées à Démétriade. Étienne de Byzance met cette ville ſur le golfe Pégaſétique; c'eſt ainſi qu'il nomme le golfe Pélaſgique, aujourd'hui golfe de Volo. Ainſi, il ne s'écarte point des Géographes, qui la mettent dans la province de Janna, ſur la côte du golfe de Volo, près de la forteresſe de ce nom. Démétriade a été le ſiège d'un évêque, & le P. Charles de Saint Paul obſerve que Conſtantin, Évêque de ce lieu, ſouſcrivit au concile de Chalcédoine. Holſténius ajoûte qu'André, évêque de Démétriade, eſt nommé dans le Synode du Pape Boniface II; & comme il en tint trois, il y a apparence que ce fut au troiſième, tenu l'an 531, au ſujet d'Étienne, évêque de Lariſſe, métropolitain de Theſſalie, dépoſé injuſtement, & qui en avoit appellé au Pape. Les Grecs modernes diſent Dimitriada.

DÉMÉTRIADE, *Demetrias*, Δημητριάς, tribu de l'Attique. *Voyez* Antigonide.

DÉMÉTRIADE, *Demetrias*, Δημητριάς. (*a*) Plutarque dit que Démétrius Poliorcete perſuada aux Sicyoniens de quitter leur ville & d'en bâtir une autre tout auprès, dans le lieu où ils habitoient de ſon tems; & non ſeulement il changea la ſituation de la ville, mais encore ſon nom; car, au lieu de Sicyone, il l'appella Démétriade.

DÉMÉTRIADE [le golfe de], *Demetriacus Sinus*. (*b*) C'eſt ainſi que Tite Live appelle le golfe ſur lequel étoit ſituée la ville de Démétriade de Phthiotide. Il y en a qui diſent que c'eſt aujourd'hui le petit golfe de l'Armire, qu'on voit au fond d'un autre plus grand, nommé le golfe de Volo, ſur les côtes de Macédoine. Il étoit anciennement dans la Theſſalie.

DÉMÉTRIES, *Demetria*, (*c*) fête de Cérès, nommée en Grec Δήμητρια, ſelon le témoignage d'Héſychius & de Pollux. Ceux qui les célébroient, ſe frappoient avec des fouets compoſés d'écorce d'arbres, & qu'on appelloit μάστιγες. Faſoldus, citant le 20e. livre de Diodore de Sicile, dit que les Démétries ſe célébroient le 30 du mois Munychion.

Il y avoit à Athènes des fêtes du même nom en l'honneur de Démétrius Poliorcete, que l'on

(*a*) Plut. T. I. p. 900.
(*b*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 5.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 214.

repréſentoit ſur le globe terreſtre. C'étoient les mêmes que celles qu'on nommoit auparavant Dionyſiennes, à qui elles avoient ſuccédé. Cette ſolemnité arrivoit le treizième jour du mois Munychion, qui fut dans la ſuite appellé Démétrion.

DÉMÉTRION, *Demetrion*, Δημήτριων, (*a*) nom que les Athéniens donnerent à leur mois de Munychion, pour faire honneur à Démétrius Poliorcete.

DÉMÉTRIUM, *Demetrium*, (*b*) port de l'iſle de Samothrace. Tite-Live, qui fait mention de ce port, dit qu'il y avoit là un promontoire. Plutarque, dans la vie de Paul-Émile, ne nomme point ce port Démétrium, mais ſimplement un port près du promontoire appellé Démétrium.

DÉMÉTRIUM, *Demetrium*, (*c*) ville de Grece, que Tite-Live place dans la Phthiotide. Cette ville ne ſçauroit être différente de Démétriade.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, nom qui a été commun à pluſieurs Rois, Princes & grands Hommes. Nous allons les faire connoître les uns après les autres, en commençant par les Rois qui ont porté ce nom.

I.

Un ſeul Roi de la Bactriane, du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*d*) roi de la Bactriane. Il étoit fils d'Euthydeme, qui le laiſſa encore enfant; ce qui fut cauſe que Ménandre ſon oncle, gouverna le royaume ſous ſon nom. Après la mort de celui-ci, il prit le gouvernement. Il égala Ménandre en ſageſſe & en valeur; car, il ſe maintint non ſeulement en poſſeſſion des provinces que ſon oncle avoit conquiſes; mais, il fit même de nouvelles conquêtes, & laiſſa à ſa mort le royaume de Bactriane dans un état très-floriſſant. Son ſucceſſeur fut Eucratide.

(*a*) Plut. T. I. p. 894.
(*b*) Tit. Liv. L. XLV. c. 6.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 6.
(*d*) Strab. p. 516.

II.

Un ſeul Roi des Indes du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*e*) roi des Indes. Ce Prince, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, vint aſſiéger Eucratide, roi des Bactriains. Ce dernier, quoiqu'il n'eût que trois cens hommes à ſes ordres, ſoutint le ſiège pendant cinq mois, & par des ſorties continuelles, il fatigua tellement Démétrius, qu'il fut forcé de ſe retirer.

III.

Rois de Macédoine du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS I, *Demetrius*, Δημήτριος, (*f*) ſurnommé Poliorcete, ou le preneur de villes, étoit fils d'Antigonus & de Stratonice. Il y en a qui prétendent

(*e*) Juſt. L. XLI. c. 6.
(*f*) Suid. Tom. I. pag. 677 Appian. pag. 122. Pauſ. p. 11, 17. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 888, 889. *& ſeq.* Diod. Sicul.

que Démétrius n'étoit pas fils d'Antigonus, mais ſon neveu, & que ſon pere étant mort pendant qu'il étoit encore petit enfant, & ſa mere s'étant remariée incontinent après avec Antigonus, il paſſa pour fils de ce dernier.

Quoi qu'il en ſoit, Antigonus ayant appris que Ptolémée ravageoit la Syrie, & en réduiſoit les villes ſous ſon obéiſſance, de gré ou de force, y envoya ſon fils Démétrius, qui n'avoit que vingt-deux ans, & qui commençoit alors pour la première fois, & par les plus grandes affaires, à ſe mettre à la tête des armées & à les commander. Comme il étoit jeune & ſans expérience, & qu'il eut en tête un athlete redoutable, ſorti de la ſalle d'Alexandre, il reçut un échec près de la ville de Gaza, où il fut battu, & où il perdit cinq mille hommes tués ſur la place, & huit mille faits priſonniers; il perdit encore ſes tentes, ſon argent, & tous ſes équipages; mais, Ptolémée les lui renvoya avec tous ſes amis qui avoient été pris à la bataille, & lui fit dire de ſa part ce mot plein de bonté & d'humanité, qu'ils ne devoient pas faire la guerre entre eux pour avoir tout leur bien, mais ſeulement pour la gloire & pour l'empire.

Démétrius, recevant cette faveur, pria ſur l'heure les dieux de n'être pas long-tems redevable d'une ſi grande grace à Ptolémée, mais de lui rendre la pareille très-promptement. Il ne ſe laiſſa point abattre par cet accident, comme un jeune homme, qui, au commencement de ſi grandes affaires, avoit reçu un ſi grand échec; mais, en général conſommé & accoûtumé aux inconſtances & aux viciſſitudes de la fortune, il ſe mit à lever de nouvelles troupes & à faire de nouveaux préparatifs; il s'aſſura des villes & exerça continuellement ſes ſoldats. Antigonus, ne voulant ni rabattre ni retenir le courage & l'audace de ſon fils, ne s'oppoſa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ſes forces contre Ptolémée, & lui en donna la permiſſion.

Peu de tems après, Cillès, lieutenant de Ptolémée, arrive avec une armée très-leſte & très-nombreuſe, comme aſſuré de chaſſer de la Syrie Démétrius, qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis ſa défaite. Mais, Démétrius tomba ſur lui comme il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de ſon camp, lui prit ſept mille hommes en vie & tous ſes bagages, & fit un très-riche butin. La joie qu'il eut de cet heureux ſuccès, ne vint pas de ce qu'il avoit de quoi s'enrichir, mais de ce qu'il avoit de quoi rendre; & il n'aima pas tant dans ſa victoire la richeſſe & la gloire, que le plaiſir de payer un bienfait, & de rendre une grace. Cependant, il ne voulut pas le faire de ſon

p. 709, 715. *& ſeq.* Juſt. L. XV. c. 1. *& ſeq.* L. XVI. c. 1, 2. Corn. Nep. de Regib. c. 3. Appian. pag. 11. *& ſeq.* Strab. p. 436. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. pag. 94. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 26. *& ſuiv.* T. XVI. p. 138. T. XXI. p. 92, 180, 181.

autorité,

autorité, il en écrivit à ſon pere qui lui donna toutes les permiſſions néceſſaires d'en uſer comme il le jugeroit à propos. En même tems, il renvoya à Ptolémée, Cillès & tous ſes amis comblés de magnifiques préſens. Cette défaite chaſſa Ptolémée de la Syrie, & fit ſortir de la ville de Célenes Antigonus, par la grande joie qu'il eut de cette victoire, & par le déſir ardent de voir & d'embraſſer ſon fils.

Peu de tems après, Démétrius fut envoyé pour ſubjuguer les peuples de l'Arabie qu'on appelloit Nabatéens; & dans cette expédition, il ſe trouva en danger de périr avec toute ſon armée, s'étant engagé dans des lieux déſerts & ſans eau. La fermeté qu'il témoigna en cette rencontre, n'étant ni troublé ni ému, étonna les Barbares; ils lui demanderent quartier, & ayant reçu d'eux un gros butin & ſept cens chameaux, il ſe retira.

Vers ce tems-là, Séleucus s'éloigna de ſes États, pour aller faire de nouvelles conquêtes. Démétrius, profitant de cette occaſion, ſe hâta de paſſer l'Euphrate, avant que l'ennemi fût informé de ſon arrivée, & tomba tout à-coup ſur Babylone, chaſſa la garniſon de Séleucus de l'un des deux châteaux, après l'avoir forcée, & y laiſſa ſept mille hommes de ſes troupes pour la garder. Après cela, il ordonna au reſte de ſes ſoldats d'emporter & d'emmener du païs le plus de butin qu'ils pourroient, & s'en retourna vers la mer. Par cette retraite précipitée, il laiſſa à Séleucus ſa domination plus affermie que jamais; car il parut que, puiſqu'il avoit ainſi ravagé ſes États, il les abandonnoit comme ne lui appartenant plus. A ſon retour en Syrie, il eut nouvelles que Ptolémée aſſiégeoit Halicarnaſſe. D'abord, il marcha au ſecours de la place, & fit lever le ſiège à ce Prince. Paſſant enſuite dans la Cilicie, il y défit les troupes ennemies & ſoumit cette province à ſes armes.

Vers l'an 305 avant J. C., Démétrius & Antigonus formerent le deſſein d'affranchir la Grece entière, que Caſſandre & Ptolémée tenoient dans une dure ſervitude. Démétrius partit pour Athènes avec cinq mille talens & une flotte de deux cens cinquante voiles. Démétrius de Phalere gardoit la ville pour Caſſandre, & il y avoit une bonne garniſon dans le fort de Munychium. La fortune répondit à la ſage prévoyance de Démétrius, car il parut devant la porte du Pirée le vingt du mois de Juin, ſans que perſonne ſe fût apperçu de ſon arrivée. Comme la flotte approchoit, tout le monde ſe préparoit à le reçevoir, penſant que ce fuſſent les vaiſſeaux de Ptolémée; mais enfin les capitaines & les principaux officiers étant détrompés, coururent aux armes pour ſe défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confuſion, comme cela eſt vraiſemblable, les Athéniens ſe trouvant tout-à-coup réduits à repouſſer un ennemi qui abordoit ſans avoir été découvert, & qui faiſoit déjà ſa deſcente. Car

Démétrius, ayant trouvé l'entrée du port toute ouverte, y étoit entré ſans peine, & on le diſtinguoit déjà ſur le tillac de ſa galère, d'où il faiſoit ſigne de la main qu'on ſe tînt en repos, & qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un héraut qu'il mit à ſes côtés, que ſon pere Antigonus l'avoit envoyé pour mettre les Athéniens en liberté, pour chaſſer la garniſon de leur citadelle, & pour leur rendre leurs loix & leur ancien gouvernement.

A cette proclamation, les Athéniens, jettant leurs boucliers à leurs pieds, & battant des mains avec de grandes acclamations, preſſoient Démétrius de deſcendre, & l'appelloient leur ſauveur & leur bienfaiteur. Ceux qui étoient avec Démétrius de Phalere, furent tous d'avis que, puiſqu'il étoit déjà le maître, il falloit le recevoir, quand même on ſeroit aſſuré qu'il ne feroit rien de tout ce qu'il promettoit; & ſans attendre davantage, ils lui envoyerent des ambaſſadeurs pour faire leurs ſoumiſſions.

Démétrius les reçut gracieuſement, leur donna une audience très-favorable; & pour les aſſurer de ſa bonté, en les renvoyant, il leur donna, comme en ôtage, Ariſtodème de Milet, un des plus intimes amis de ſon pere. En même tems, il ne négligea pas le ſalut & la ſûreté de Démétrius de Phalere, qui, à cauſe de ce changement arrivé à la République, craignoit plus ſes citoyens que les ennemis. Mais, reſpectant la réputation & la vertu de ce perſonnage, il le renvoya avec une bonne & ſûre eſcorte à Thebes, comme il l'avoit demandé; & pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verroit pas leur ville, & qu'il n'y mettroit pas le pied, quelqu'impatience qui l'en preſſât, qu'il ne l'eût entièrement affranchie, en chaſſant la garniſon qui la maîtriſoit. Et ſur l'heure même, il ouvre un grand foſſé & éleve de bons retranchemens devant la forteresſe de Munychium, pour rompre ſa communication avec la ville, & s'embarque auſſitôt pour Mégare où Caſſandre avoit mis une forte garniſon.

A ſon arrivée, il apprit que la femme d'Alexandre, fils de Polyſperchon, nommée Cratéſipolis & très-célebre par ſa beauté, étoit à Patres, & qu'elle déſiroit paſſionnément de le voir & d'être à lui. Il laiſſa donc ſon armée dans les terres de Mégare; & ayant choiſi un petit nombre de gens les plus diſpos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut aſſez près, il ſe déroba de ſes gens, & fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratéſipolis ne fût point apperçue quand elle viendroit le voir. Quelques-uns de ſes ennemis, avertis de cette imprudence, coururent ſur lui lorſqu'il s'y attendoit le moins. Démétrius effrayé n'eut le tems que de prendre un méchant manteau & de ſe ſauver par la fuite; peu s'en fallut qu'il ne fût pris de la manière du monde la plus honteuſe à cauſe de ſon incontinence. Ses ennemis emporterent ſa tente &

toutes les richeſſes qui y étoient.

La ville de Mégare étant priſe, ſes ſoldats en demandoient le pillage ; mais, les Athéniens intercéderent avec de fortes inſtances pour les Mégaréens, & les ſauverent. Démétrius chaſſa la garniſon de Caſſandre & remit la ville en liberté. Au milieu de toutes ces grandes affaires, il ſe reſſouvint de Stilpon le philoſophe, perſonnage d'une grande réputation, & qui avoit pris le parti de paſſer ſes jours en repos dans la méditation & l'étude. Il l'envoya chercher, & lui demanda, ſi dans ce déſordre on ne lui avoit rien pris qui fût à lui. *Rien au monde*, lui répondit Stilpon, *car je n'ai vu perſonne qui m'enlevât ma ſcience.* Mais, tous les eſclaves généralement avoient été pris ; le jour donc que Démétrius devoit partir, ce Prince s'entretenoit encore avec lui, & lui faiſoit beaucoup de careſſes ; enfin en le quittant, il lui dit : *Stilpon, je vous laiſſe votre ville entièrement libre. Vous dites vrai, Seigneur*, lui repartit Stilpon, *car vous ne nous avez pas laiſſé un ſeul eſclave.*

Démétrius, étant retourné à Athènes, prit ſes poſtes devant le fort de Munychium, preſſa le ſiège, chaſſa la garniſon, & raſa le fort. Après quoi, les Athéniens le preſſant très-inſtamment de venir ſe rafraîchir dans la ville, il y entra, aſſembla le peuple, leur rendit leur ancien gouvernement, leur promit de plus que ſon pere Antigonus leur enverroit cent cinquante mille meſures de bled, & tout le bois néceſſaire pour la conſtruction de cent galères à trois rangs de rames.

Les Athéniens, en recouvrant leur liberté, ſe couvrirent d'un opprobre éternel, par les honneurs exceſſifs qu'ils décernerent à Démétrius & à Antigonus. Ils leur donnerent le nom de Rois, que les ſeuls deſcendans de Philippe & d'Alexandre avoient porté juſqu'alors. Ils les honorerent du titre de dieux ſauveurs ; & au lieu de l'Archonte qu'ils avoient coûtume d'établir toutes les années, ils créerent tous les ans un prêtre des dieux ſauveurs, ſous le nom duquel ſe faiſoient tous les décrets & tous les actes publics. Ils ordonnerent de plus que leur portrait ſeroit tracé, avec celui des autres dieux, ſur le voile que l'on portoit en proceſſion aux grandes fêtes de Minerve ; & outrant la flatterie, ils conſacrerent l'endroit où Démétrius étoit deſcendu de ſon char, & y éleverent un autel qu'ils appellerent *l'autel de Démétrius deſcendant du char.* De plus, à leurs anciennes tribus ils en ajoûterent deux nouvelles ſous les noms de tribu Démétriade & de tribu Antigonide. Enfin, on changea le nom du mois de Mai, appellé Munychion ; on l'appella Démétrion. Le dernier jour du même mois, qu'on appelloit la vieille & la nouvelle lune, on l'appella Démétriade ; & changeant de même le nom des Dionyſiaques, ils les nommerent Démétriades.

Démétrius, pendant ſon ſéjour à Athènes, épouſa Eurydice, qui deſcendoit de Miltiade, & qui,

après la mort de ſon premier mari roi de Mycènes, étoit revenue à Athènes. Les Athéniens regarderent ce mariage comme une grace ſpéciale & comme un très-grand honneur qu'il faiſoit à leur ville. Quoique Démétrius fût naturellement porté à faire des noces, & qu'il eût déjà pluſieurs femmes, dont la plus conſidérable, celle qu'il honoroit le plus & qui avoit auprès de lui le plus d'autorité & de crédit étoit Philla, tant à cauſe de ſon pere Antipater, que parce qu'elle avoit été mariée à Craterus, celui qui de tous les ſucceſſeurs d'Alexandre avoit été le plus aimé des Macédoniens, & qui en étoit le plus regretté. Démétrius étoit fort jeune quand ſon pere le força de l'épouſer, quoique ſon âge fût peu convenable au ſien, & qu'elle fût déjà vieille. Comme il témoignoit beaucoup de répugnance pour ce mariage, ſon pere lui dit à l'oreille ce vers : *Là où eſt la fortune, là il convient bon gré malgré de ſe marier*, en parodiant ſur le champ, par le changement d'un ſeul mot, ce vers d'Euripide, qui dit : *Là où eſt la fortune, là il convient bon gré malgré de ſervir.* Mais, l'honneur & le reſpect que Démétrius portoit à Philla & à ſes autres femmes, étoient de telle nature, qu'il ne laiſſoit pas d'avoir en même tems pluſieurs courtiſannes, & d'être toujours en commerce avec beaucoup de femmes libres; de ſorte que c'étoit le plus décrié de tous les Rois pour ſes débauches.

Pendant qu'il s'abandonnoit à ces infâmes voluptés, ſon pere le rappella, pour l'envoyer contre Ptolémée à la conquête de l'iſle de Cypre, & il falloit obéir. Très-fâché d'abandonner la guerre qu'il faiſoit pour la Grece, & qui lui paroiſſoit plus honorable & plus brillante, il envoya à Cléonidas, lieutenant de Ptolémée, & qui gardoit avec de bonnes troupes Sicyone & Corinthe, lui offrir de groſſes ſommes, s'il vouloit rendre la liberté à ces villes & en retirer ſes garniſons. Cléonidas n'ayant pas voulu y entendre, Démétrius s'embarqua avec ſon armée & fit voile vers Cypre. En arrivant, il battit Ménélaüs, frere de Ptolémée. Peu de tems après parut Ptolémée lui-même, avec une groſſe armée de terre & une armée de mer. Ce ne furent d'abord que des pourparlers qui finirent par des menaces réciproques & par des paroles de fierté. Ptolémée vouloit que Démétrius ſe retirât avant que toutes ſes forces aſſemblées vinſſent lui paſſer ſur le ventre & l'écraſer; & Démétrius offroit à Ptolémée de le laiſſer retirer, s'il promettoit de délivrer Sicyone & Corinthe des garniſons qu'il y avoit miſes.

La bataille à laquelle on ſe préparoit de part & d'autre, tenoit non ſeulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & officiers dans une grande attente de l'évènement qui paroiſſoit très-incertain, & qui alloit rendre le vainqueur non ſeulement maître de Cypre & de la Syrie, mais le plus grand & le plus puiſſant de tous les autres Princes & Rois.

Ptolémée vint à pleines voiles, avec une flotte de cent cinquante vaiſſeaux ; & il avoit donné ordre à Ménélaüs qui étoit à Salamine, qu'après que le combat ſeroit engagé, & la mêlée la plus furieuſe, il vînt avec les ſoixante vaiſſeaux qu'il avoit, charger l'arrière garde de Démétrius, & la mettre en déſordre. Mais, Démétrius avoit eu la précaution de laiſſer dix de ſes vaiſſeaux pour s'oppoſer à ces ſoixante de Ménélaüs ; car ce petit nombre étoit ſuffiſant pour garder l'entrée du port qui étoit fort étroite, & pour empêcher Ménélaüs d'en ſortir. Lui cependant, après avoir étendu ſon armée de terre, & l'avoir répandue ſur les pointes qui avançoient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingt galères, & alla charger avec tant d'impétuoſité & un ſi grand effort la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit; & que Ptolémée lui-même ſe voyant défait, prit très-promptement la fuite avec huit galères, les ſeules qui ſe ſauverent ; car, de toutes celles qui reſterent, les unes furent briſées ou coulées à fond dans le combat, & les autres, au nombre de ſoixante-dix, furent priſes avec tous les équipages. De tout le reſte de ſon train & de ſon bagage, comme de ſes valets, de ſes amis, de ſes femmes, de ſes proviſions d'armes, d'argent & de machines de guerre, qui étoient à l'ancre ſur des vaiſſeaux de charge, rien abſolument n'échappa à Démétrius ; il ſe rendit maître de tout & le mena dans ſon camp. Parmi ces femmes captives ſe trouva la célebre Lamia. Quoique ſa beauté commençât alors à ſe paſſer, & que Démétrius fût beaucoup plus jeune, elle le prit pourtant ſi bien, & le captiva tellement par ſes graces & par ſes attraits, qu'il n'aima qu'elle & ne fut qu'aimé des autres.

Après cette bataille navale, Ménélaüs ne réſiſta plus, & rendit Salamine à Démétrius, avec tous les vaiſſeaux & toute ſon armée de terre, qui conſiſtoit en douze cens chevaux & en douze mille hommes de pied.

Cette victoire ſi belle, ſi éclatante & ſi glorieuſe, fut embellie encore par la bonté, par l'humanité & par la généroſité dont Démétrius uſa en cette occaſion ; car, il fit enterrer magnifiquement les morts, renvoya les priſonniers, & choiſit parmi les dépouilles douze cens armures complettes, qu'il donna aux Athéniens.

Dès que la nouvelle du gain de la bataille fut portée à la cour, tout le peuple ſe mit à proclamer Antigonus & Démétrius Rois. Sur le champ, les amis d'Antigonus lui ceignirent le diadême, & Antigonus l'envoya en diligence à ſon fils, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Cette nouvelle portée en Égypte, les Égyptiens, de leur côté, proclamerent auſſi Ptolémée roi, pour ne pas paroître avoir le courage rabaiſſé par leur défaite.

Cette ambition, comme un feu d'émulation & de jalouſie, gagna tous les autres ſucceſſeurs d'Alexandre. Ce nouveau titre ne fut pas une ſimple addition à leur

nom, & n'aboutit pas ſeulement à leur faire augmenter leur parure, leur train & tout leur équipage; mais, il ranima leur fierté, leur éleva le courage, leur inſpira de plus grandes vues & de plus grands deſſeins, & ajoûta dans toute leur manière de vivre & dans leur commerce, un faſte & une gravité affectée qu'ils ne connoiſſoient point auparavant, comme il arrive, dit Plutarque, aux joueurs de tragédies, qui, en quittant leurs habits pour prendre les habits des Rois qu'ils repréſentent, changent tout auſſitôt leur démarche, leur voix & leurs façons de faire, leur manière même de s'aſſeoir & de recevoir les gens qui les abordent. Cela même les rendit encore plus ſévères & plus cruels dans les châtimens & dans les punitions de leurs ſujets, la licence ayant chaſſé & entièrement aboli cette eſpèce de familiarité qui les rendoit auparavant plus doux & plus faciles; tant eut de pouvoir & de force une ſeule parole d'un malheureux flatteur, & ſi grand fut le changement qu'elle opéra dans toute la terre.

Antigonus, enflé par les grandes choſes que Démétrius venoit d'exécurer à Cypre, marcha d'abord contre Ptolémée, en ſe mettant lui-même à la tête de ſes troupes de terre, pendant que ſon fils Démétrius, conduiſant ſa flotte qui étoit formidable, accompagnoit ſa marche, & navigeoit à ſes côtés. Mais, Antigonus trouva des obſtacles infinis par terre, & Démétrius fut aſſailli d'une ſi furieuſe tempête, qu'il ſe vit en danger d'être jetté à travers la côte dans des lieux difficiles & ſans abri. Enfin, après avoir perdu beaucoup de ſes navires, il s'en retourna ſans avoir rien fait.

Démétrius fit enſuite la guerre aux Rhodiens, parce qu'ils étoient alliés du roi Ptolémée. Il approcha de leurs murailles la plus grande de ſes machines dont la baſe étoit quarrée; chacun de ſes côtés avoit quarante-huit coudées de largeur, & ſoixante-ſix de hauteur, & ſes côtés alloient toujours en diminuant par le haut, de ſorte que le ſommet étoit beaucoup plus étroit que la baſe. En-dedans elle étoit partagée en pluſieurs étages ou chambres, les unes ſur les autres; le devant qui étoit tourné vers l'ennemi, étoit tout ouvert, & chaque chambre avoit ſon ouverture comme une grande fenêtre. De toutes ces ouvertures il ſortoit tout-à-coup diverſes ſortes de traits, car elle étoit pleine d'hommes vaillans, & qui ſçavoient ſe ſervir de toutes ſortes d'armes. Elle étoit ſoutenue endeſſous par quatre fortes roues de huit coudées; & comme elle étoit ſi ſolidement bâtie, qu'en marchant elle ne ſe démanchoit en aucune manière, ni ne penchoit d'aucun côté, mais que ferme & droite ſur ſa baſe, & toujours dans l'équilibre, elle s'avançoit avec grand effort & avec un mugiſſement horrible; elle inſpiroit en même tems de la frayeur aux ames les plus aſſurées, & donnoit à la vue des ſpectateurs un ſpectacle très-agréable qui les raviſſoit.

Cependant, les Rhodiens ſe défendoient avec tant de courage, que Démétrius ne faiſoit aucun progrès & n'avançoit point ſon ſiège. Il s'opiniâtroit pourtant à le continuer, extrêmement piqué contre eux de ce que Philla ſa femme lui ayant envoyé des tapiſſeries & des habits avec des lettres qu'elle lui écrivoit, ils avoient pris le vaiſſeau qui les portoit, & l'avoient envoyé à Ptolémée avec toute ſa charge. En quoi ils n'imiterent pas l'humanité & la politeſſe des Athéniens, qui, ayant pris un jour les courriers de Philippe qui leur faiſoit la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne toucherent point à ceux d'Olympias, & les envoyerent à Philippe tout cachetés comme ils étoient.

Cependant, Démétrius, avec tout ſon reſſentiment, n'eut pas la force de ſe venger des Rhodiens, & de leur rendre la pareille dans une occaſion qu'ils lui en donnerent bientôt. Il ſe trouvoit dans ce tems-là que le célebre peintre Protogène, de la ville de Caunus, peignoit l'hiſtoire du héros Ialyſus; & ce tableau étoit ſur le point d'être achevé, lorſque Démétrius ſe rendit maître du fauxbourg où Protogène travailloit, & prit ce tableau. Les Rhodiens lui envoyerent en même tems un héraut, pour le prier d'épargner un ſi bel ouvrage, & de ne pas ſouffrir qu'il fût gâté. Démétrius répondit qu'il brûleroit plutôt tous les portraits & toutes les ſtatues de ſon pere, que de gâter & de détruire un ſi grand chef-d'œuvre de l'art.

Comme les Rhodiens étoient fort las de cette guerre, & que Démétrius, de ſon côté, ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour s'accommoder avec eux, les Athéniens arriverent & ſe rendirent médiateurs du traité qui fut conclu à ces conditions : » Que les » Rhodiens ſeroient libres; qu'ils » n'auroient point de garniſon, & » qu'ils feroient une ligue offenſi» ve & défenſive avec Antigonus » & Démétrius, qu'ils aſſiſte» roient envers tous & contre » tous, excepté contre Ptolé» mée. «

Dans le même tems, les Athéniens appellerent à leur ſecours Démétrius contre Caſſandre qui aſſiégeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cens trente galères, & une groſſe infanterie, & ne chaſſa pas ſeulement Caſſandre de l'Attique, mais il le pourſuivit juſqu'aux Thermopyles, où l'ayant défait, il s'empara d'Héraclée qui ſe rendit volontairement, & il reçut ſix mille Macédoniens qui paſſerent de ſon côté. S'en retournant, il remit en liberté tous les Grecs qui étoient en-deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Béotiens, & prit la ville de Cenchrées. Après s'être ſaiſi des châteaux de Phylle & de Panacte, qui étoient les boulevards de l'Attique, & en avoir chaſſé les garniſons de Caſſandre, il les rendit aux Athéniens; & les Athéniens, quoiqu'ils lui euſſent déjà prodigué tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviſer, trouverent pourtant encore de nouvelles ref-

ſources pour inventer de nouvelles flatteries, & pour enchérir ſur les premières. Car, ils lui aſſignerent pour ſon logement, le derrière du temple de Minerve, appellé Parthénon. Il y logea; & tout le monde diſoit que Minerve elle-même le recevoit & le logeoit dans ſon temple, quoiqu'à parler véritablement, ce fût un hôte fort indigne, & qui menoit une vie peu convenable à un ſi ſaint lieu & à la maiſon d'une vierge.

Démétrius entra enſuite dans le Péloponnèſe, aucun de ſes ennemis ne ſe préſentant pour s'oppoſer à lui, mais tous prenant la fuite & livrant leurs villes. Il attira dans ſon parti toute la contrée appellée Actê, & toute l'Arcadie, à l'exception des villes de Mantinée & d'Argos. Il délivra Sicyone & Corinthe de leurs garniſons, en donnant cent talens aux officiers qui les commandoient. Comme il ſe trouva à Argos dans le tems de la grande fête de Junon, il voulut la ſolemniſer, en y propoſant des prix, & en y préſidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épouſa ce jour-là même Deidamie, fille d'Æacide, roi des Moloſſes, & ſœur de Pyrrhus. Il perſuada aux Sicyoniens de quitter leur ville & d'en bâtir une autre tout auprès, dans le lieu où ils habitoient encore du tems de Plutarque; & non ſeulement il changea la ſituation de la ville, mais encore ſon nom; car, au lieu de Sicyone, il l'appella Démétriade.

Les États de la Grece s'étant aſſemblés dans l'iſthme, & la curioſité y ayant attiré de toutes parts une quantité extraordinaire de monde, il fut proclamé chef de tous les Grecs, comme l'avoient été avant lui Philippe & Alexandre, auxquels il ſe croyoit fort ſupérieur, & par la fortune qui le combloit de ſes faveurs, & par l'état préſent de ſes affaires, qui l'élevoient au comble de la puiſſance. Jamais Alexandre n'avoit ôté à aucun des Rois le titre de Roi; & jamais il ne prit pour lui celui de Roi des Rois, quoiqu'il y en eût pluſieurs à qui il avoit donné & le nom & l'état de Rois. Mais, Démétrius ſe moquoit & rioit ouvertement de ceux qui appelloient quelqu'un Roi, hors ſon pere Antigonus & lui; & il entendoit avec plaiſir ſes flatteurs à table faire les libations au roi Démétrius; à Séleucus, capitaine des éléphans; à Ptolémée, amiral; à Lyſimachus, garde du tréſor; à Agathocle le Sicilien, gouverneur des iſles.

Ces plaiſanteries rapportées aux autres Rois, ils n'en firent tous que rire; Lyſimachus ſeul en étoit vivement piqué, ne pouvant ſouffrir que Démétrius le traitât d'eunuque; car ces Princes n'avoient que des eunuques pour gardes de leur tréſor. Lyſimachus étoit donc le plus grand ennemi de Démétrius; & le brocardant ſur la paſſion qu'il avoit pour Lamia, il dit publiquement, *qu'il n'avoit jamais vu qu'alors une garce jouer la tragédie.* Démétrius répondit: *que la garce de Démétrius étoit plus ſage que la Pénélope de Lyſimachus.*

Il partit du Péloponnèſe pour retourner à Athènes ; & en partant il écrivit aux Athéniens, qu'à ſon arrivée il vouloit être initié en même tems aux petits & aux grands myſtères, & paſſer tout d'un coup de la première initiation à l'inſpection intime ; ce qui n'étoit pas permis & ne s'étoit jamais fait ; car, on célébroit les petits myſtères dans le mois de Mars, & les grands dans le mois d'Octobre. Et il falloit tout au moins l'eſpace d'un an entre l'initiation aux petits myſtères & l'initiation aux grands.

Les lettres de Démétrius ayant été lues dans l'aſſemblée publique, Pythodore, le porte-torche, eut ſeul le courage de s'y oppoſer ; mais, il n'avança rien, car Stratoclès ouvrit un avis qui fut ſuivi. On ordonna que les mois de Mai où l'on étoit ſeroit nommé & réputé le mois de Mars ; & en conſéquence, ils procéderent à la première initiation de Démétrius, dont la cérémonie ſe faiſoit au bourg appellé Agra. Après quoi ce même mois devint mois d'Octobre ; & alors, comme ſi toutes les règles avoient été duement obſervées, on fit toutes les autres cérémonies, & Démétrius fut admis à l'inſpection.

Les révolutions de la fortune & les actions de Démétrius vont préſentement changer la ſcene & la rendre tragique, de comique qu'elle a été ; car, tous les autres Rois s'étant ligués contre Antigonus, & ayant uni toutes leurs forces, Démétrius, ſur cette nouvelle, partit promptement de Grece, & alla joindre ſon pere. Il le trouva plus plein d'ardeur pour cette guerre, que ſon âge ne le permettoit ; & cette ardeur l'encouragea & le fortifia encore davantage lui-même. Mais, lorſque les deux armées furent en préſence, il arriva pluſieurs ſignes funeſtes qui les troublerent & les remplirent d'effroi. Démétrius eut un ſonge où il lui ſembla qu'Alexandre, couvert d'armes éclatantes, ſe préſenta à lui, & lui demanda, *quel mot ils donneroient pour la bataille ;* qu'il répondit, *Jupiter & la victoire ;* & qu'Alexandre répondit, *je paſſe donc aux ennemis, car ce ſont eux qui me recevront.* Antigonus, après que ſon armée fut rangée en bataille, ſortant de ſa tente, fit un faux pas, tomba ſur le viſage & ſe bleſſa conſidérablement ; & s'étant relevé, il leva les mains au ciel & demanda aux dieux ou la victoire, ou une prompte mort avant ſa défaite.

Quand les deux armées furent aux mains, Démétrius, à la tête de ſa meilleure cavalerie, fondit ſur Antiochus, fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis & les mit en fuite ; mais, par une vaine ambition, s'étant mis à les pourſuivre trop chaudement & mal-à-propos, il ſe laiſſa ravir la victoire qu'il tenoit déjà dans ſes mains, s'il avoit ſçu profiter de ſon avantage ; car, lorſqu'il revint de cette pourſuite, il ne trouva plus de paſſage pour rejoindre ſon infanterie, les éléphans des ennemis ayant rempli tout l'eſpace qui étoit

entre deux. Alors Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigonus dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point ; mais faiſant toujours mine de les charger, il les tournoit, pour les effrayer & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigonus & ſe jetter dans le ſien, ce qui arriva comme il l'avoit prévu. La plus grande partie de cette infanterie s'étant détachée, ſe vint rendre volontairement à lui, & le reſte fut mis en fuite. Dans ce moment, une groſſe troupe de gens de Séleucus marcha de furie contre Antigonus. Quelqu'un de ceux qui étoient auprès de ce Prince, les voyant venir, lui dit : *Prenez garde, Seigneur, voilà des gens qui viennent à vous. Je vois bien qu'ils n'en veulent qu'à moi*, répondit Antigonus, *mais mon fils va venir à mon ſecours.* Conſervant toujours cette eſpérance, & regardant de tous côtés, pour voir s'il ne découvriroit point ſon fils, il fut enfin accablé ſous une grêle de traits, & renverſé par terre.

Après cette bataille qui s'étoit donnée près d'Ipſus, l'an 299 avant J. C., les Rois vainqueurs, comme s'ils avoient mis en pièces un vaſte corps, dépecerent tout l'empire d'Antigonus & de Démétrius, & en prirent chacun leur part ; ils partagerent encore entre eux les provinces qu'ils avoient auparavant.

Cependant, Démétrius fuyant avec quinze mille hommes de pied & quatre mille chevaux, pouſſa tout d'une traite juſqu'à Epheſe où tout le monde s'attendoit bien que, manquant d'argent, il n'épargneroit pas le tréſor du temple ; mais, au contraire, craignant lui-même que ſes ſoldats malgré lui ne ſe portaſſent à cette extrémité, s'il entroit dans la ville, il décampa très-promptement, & s'embarqua pour la Grece. La plus grande des eſpérances qui lui reſtoit, étoit dans les Athéniens ; car, outre qu'il avoit laiſſé chez eux ſes vaiſſeaux, ſon argent & ſa femme Deidamie, il étoit perſuadé que, dans le déplorable état de ſes affaires, il n'avoit de retraite ſûre qu'Athènes, ni de reſſource plus immanquable que l'affection des Athéniens. Mais, il arriva tout le contraire ; car, comme il avançoit en toute diligence vers les hauteurs des iſles Cyclades, il rencontra les ambaſſadeurs des Athéniens qui venoient au-devant de lui, pour lui annoncer qu'il n'avoit qu'à s'éloigner de leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un décret, qu'on n'y recevroit aucun des Rois, & pour lui apprendre qu'on avoit renvoyé à Mégare ſa femme Deidamie, avec tous les honneurs & le cortège dûs à ſa dignité. Il fut ſi tranſporté de courroux qu'il n'étoit pas maître de lui-même, quoiqu'il eût ſupporté avec beaucoup de conſtance ſes autres malheurs, & que, dans un revers ſi grand & ſi ſoudain, il n'eût paru en lui aucun découragement ni la moindre baſſeſſe.

Comme il ne ſe trouvoit point actuellement en état de ſe venger de la perfidie des Athéniens, il ſe contenta de leur envoyer faire

ſes plaintes avec modération, & redemander ſes galères parmi leſquelles étoit cette galère prodigieuſe à ſeize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers l'iſthme. Là il trouva toutes ſes affaires en très-mauvais état; car, toutes ſes garniſons avoient abandonné leurs villes, ou les tenoient pour ſes ennemis. Laiſſant donc Pyrrhus en Grece, il cingla vers la Cherſonnèſe; & faiſant le dégât ſur les terres de Lyſimachus, il enrichit ſes troupes du butin qu'il fit, & retint par ce moyen auprès de lui ſon armée, qui commençoit à reprendre des forces & à ſe rendre plus redoutable.

Peu de tems après, Séleucus envoya une ambaſſade à Démétrius, pour lui demander en mariage ſa fille Stratonice, qu'il avoit eue de Philla. C'étoit pour Démétrius une fortune qu'il n'auroit oſé eſpérer, d'avoir pour gendre un prince comme Séleucus. Il prend donc ſa fille, & fait voile vers la Syrie avec toute ſa flotte. Dans ſa route il fut ſouvent forcé de relâcher & de prendre terre; il relâcha ſur-tout en Cilicie où règnoit alors Pliſtarchus, à qui les autres Rois l'avoient donnée pour ſa part, après la défaite d'Antigonus. Ce Pliſtarchus étoit frere de Caſſandre. Croyant donc que ſon païs avoit été fort maltraité par cette deſcente de Démétrius, & voulant ſe plaindre de Séleucus, de ce qu'il ſe raccommodoit avec l'ennemi commun, ſans la participation des autres Rois, il ſe mit en chemin pour l'aller trouver. Démétrius, informé de ſon départ, s'éloigna de la mer, & fit une courſe juſqu'à la ville de Quinda, où ayant trouvé douze cens talens qui étoient le tréſor que ſon pere Antigonus y avoit laiſſé, il les enleva, & s'en étant retourné en toute diligence, il ſe rembarqua très-promptement & fit voile vers la Syrie. Sa femme Philla le joignit en chemin, & Séleucus alla au-devant d'eux juſqu'à Oroſſus, où ſe fit leur première entrevue, qui ſe paſſa ſans aucune fraude ni ſoupçon des deux côtés, & d'une manière véritablement royale. Séleucus, le premier, traita magnifiquement Démétrius dans ſa tente au milieu de ſon camp; & enſuite Démétrius traita Séleucus avec la même magnificence dans ſa galère à ſeize rangs de rames. Ils paſſerent enſemble les journées entières à ſe divertir & à converſer ſans armes & ſans gardes, juſqu'à ce que, la noce faite, Séleucus prit Stratonice, & s'en retourna à Antioche avec l'appareil le plus pompeux & la ſuite la plus ſuperbe.

Démétrius, ſans perdre un moment, s'empara de la Cilicie, & envoya ſa femme Philla à Caſſandre, pour détruire les accuſations de ſon frere Pliſtarchus. Sur ces entrefaites, Deidamie, qui l'étoit venu trouver de Grece, & qui avoit été quelque tems avec lui, mourut de maladie; & Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée, par le moyen de Séleucus, il fut convenu qu'il épouſeroit Ptolémaïde, fille de Ptolémée.

Juſques-là le procédé de Séleucus fut louable & honnête ; mais, peu de tems après, il demanda à Démétrius qu'il lui rendît la Cilicie, pour quelque ſomme d'argent qu'il lui offroit, & comme il ne put l'obliger à le faire, il lui demanda en colère Tyr & Sidon. Démétrius ne s'effraya pas cependant des menaces de ſon gendre ; au contraire, il dit que quand même il perdroit pluſieurs autres batailles auſſi grandes que celle d'Ipſus, jamais il ne ſe réſoudroit à acheter l'amitié de Séleucus. Il s'appliqua à pourvoir les villes de bonnes garniſons ; & ayant appris que Lacharès, profitant d'une ſédition qui diviſoit les Athéniens, s'étoit ſaiſi de leur ville, & s'en étoit rendu le tyran, il eſpéra que s'il y paroiſſoit à l'improviſte, il pourroit la reprendre facilement. Il repaſſa donc la mer avec toute ſa flotte & ſans aucun danger ; mais, en rangeant les côtes de l'Attique, il fut battu d'une furieuſe tempête où il perdit la plûpart de ſes vaiſſeaux & un bon nombre de ſes troupes. S'étant ſauvé heureuſement, il commença à faire foiblement la guerre aux Athéniens ; & comme il ne faiſoit pas de grands progrès, il envoya un de ſes lieutenans aſſembler une nouvelle flotte. Cependant, il entra dans le Péloponnèſe, & mit le ſiège devant la ville de Meſſène, où il courut un très-grand danger ; car, en faiſant donner un aſſaut à la place, il fut bleſſé au viſage d'un trait d'une batterie qui lui perça la joue & ſortit par la bouche.

Quand il fut guéri de ſa bleſſure, & qu'il eut repris quelques villes qui avoient quitté ſon parti, il ſe rejetta dans l'Attique, & s'étant rendu maître des villes d'Éleuſis & de Rhamnus, il fit le dégât dans tout le païs. En même tems, il prit un vaiſſeau qui portoit du bled à Athènes, & d'abord il fit pendre le marchand & le pilote, de ſorte que tous les autres marchands & pilotes épouvantés, ne ſe hazardoient plus à y en porter, ce qui cauſa une grande famine dans la ville ; & avec la famine, il y avoit encore une grande diſette de toutes choſes. Le minot de ſel s'y vendoit quarante drachmes, & le boiſſeau de bled trois cens. Une flotte de cent cinquante vaiſſeaux, que le roi Ptolémée envoyoit au ſecours des Athéniens, & qui parut près d'Égine, ne leur donna qu'une joie bien courte ; car, ces vaiſſeaux de Ptolémée, voyant qu'il en arrivoit à Démétrius un grand nombre du Péloponnèſe, & pluſieurs autres de Cypre, & que tous enſemble ils étoient au nombre de trois cens, leverent les ancres & s'enfuirent. Le tyran Lacharès ſe déroba en même tems & abandonna la ville.

Quoique les Athéniens, par un décret, euſſent ordonné la peine de mort contre quiconque oſeroit parler de paix & d'accomodement avec Démétrius, ils ouvrirent pourtant d'abord les portes de la ville les plus voiſines du camp de ce Prince, & lui envoyerent des ambaſſadeurs, non qu'ils attendiſſent aucune grace de ſa part, mais

parce qu'ils y étoient forcés par la dernière diſette. Démétrius, étant entré dans la ville, ordonna d'abord que tous les habitans s'aſſemblaſſent dans le théatre, environna la ſcène de gens armés, plaça ſes gardes aux deux côtés de l'échaffaud où ſe jouoient les pièces; & deſcendant par l'eſcalier d'enhaut, comme les acteurs, il tint les Athéniens dans une frayeur encore plus grande. Mais, dès le commencement de ſon diſcours, il diſſipa toutes leurs craintes; car il n'éleva point ſa voix comme un homme en colère, & n'uſa point de termes aigres & piquans; mais, adouciſſant ſon ton, & leur faiſant ſeulement des plaintes avec douceur & amitié, il leur pardonna & leur rendit ſes bonnes graces, leur donna cent mille meſures de bled, & rétablit les Magiſtrats qui leur étoient les plus agréables. On propoſa alors de livrer entre les mains de ce Prince le port du Pirée, & le fort de Munychium. Cet avis ayant paſſé, & le décret en étant fait, Démétrius, de ſa propre autorité, jetta une bonne garniſon dans le Muſée, pour tenir en bride le peuple, & pour empêcher que, ſécouant le joug, il ne lui cauſât des embarras, & ne traverſât ſes autres entrepriſes.

Les Athéniens ainſi réduits, il marcha contre Lacédémone. Le roi Archidamus vint à ſa rencontre, & s'avança juſqu'à Mantinée. Démétrius le défit dans un grand combat, & l'ayant mis en fuite, il ſe jetta dans la Laconie, donna un ſecond combat ſous les murailles mêmes de Sparte, où il fit cinq cens priſonniers, & tua deux cens hommes ſur la place; de ſorte qu'on le regardoit déjà comme maître de la ville, qui n'avoit jamais été priſe. Mais, la fortune n'a jamais fait éprouver à aucun Roi des changemens ſi grands & ſi ſubits; & il n'y a jamais eu ni occaſions ni conjonctures où elle ait paru tant de fois ſi inconſtante, tantôt petite, tantôt grande, aujourd'hui obſcure & baſſe de haute & d'éclatante qu'elle étoit, & demain riante encore & favorable. Sur quoi on dit que lui-même, dans le tems de ſes terribles revers, s'adreſſant à la fortune, lui dit ce vers d'Eſchyle: *Tu m'as donné la vie, & tu veux aujourd'hui me l'ôter.* Car, dans ce tems-là même où tout rioit, & où ſes affaires paroiſſoient le mieux diſpoſées pour lui faire recouvrer l'Empire & toute la puiſſance qu'il avoit auparavant, il apprit que Lyſimachus, tout le premier, lui avoit enlevé ſes villes d'Aſie, & que Ptolémée s'étoit rendu maître de Cypre, excepté de la ſeule ville de Salamine, qui tenoit encore, & dans laquelle ſes enfans & ſa mere étoient actuellement aſſiégés. Cependant, cette même fortune, comme la femme dont parle Archiloque, qui, pleine de penſées trompeuſes, portoit d'une main de l'eau, & de l'autre du feu, après l'avoir retiré de Lacédémone, par des nouvelles ſi triſtes & ſi fâcheuſes, lui préſenta encore de nouveaux évènemens auſſi grands qu'ineſpérés; & en voici le ſujet.

Caſſandre étant mort, l'aîné

de ſes enfans, nommé Philippe, lui ſuccéda; mais, il ne règna pas long-tems, car il mourut peu de tems après ſon pere. Ses deux freres qui reſtoient, entrerent en différend. L'un deux, nommé Antipater, ayant tué ſa mere Theſſalonique, l'autre, nommé Alexandre, appella Pyrrhus de l'Épire, & Démétrius du Péloponnèſe, & les preſſa de venir le ſecourir. Pyrrhus arriva le premier, & commença d'abord par s'emparer d'une partie de la Macédoine, qu'il retint pour le prix du ſecours qu'il lui donnoit, & par-là il ſe rendit très-redoutable à Alexandre, qui l'avoit appellé, & qui le trouvoit déjà trop voiſin. Démétrius, de ſon côté, ſe mit auſſi en marche, dès qu'il eut reçu ſes lettres.

A cette nouvelle, le jeune Prince fut beaucoup plus alarmé, car il craignoit encore davantage Déméirius, à cauſe de ſa dignité & de ſa grande réputation. Il alla donc au-devant de lui; & l'ayant rencontré près de la ville de Dium, il le ſalua très-affectueuſement, & lui fit tout l'accueil poſſible; mais, il lui dit que ſes affaires étoient en état, qu'elles n'avoient plus beſoin de ſa préſence. De-là naquirent entr'eux de violens ſoupçons; & un ſoir que Démétrius alloit ſouper chez Alexandre qui l'avoient prié, quelqu'un l'avertit qu'on lui dreſſoit des embûches, & qu'on avoit réſolu de l'aſſaſſiner au milieu du feſtin. Démétrius ne ſe troubla point à cette nouvelle; mais, s'arrêtant au milieu de ſa marche, il commanda à ſes capitaines de tenir ſon armée ſous les armes; & à ſes gardes & à tous les officiers de ſa maiſon qui le ſuivoient, & qui étoient en plus grand nombre que ceux d'Alexandre, d'entrer avec lui dans la ſalle du feſtin, & de ſe tenir-là juſqu'à-ce qu'il ſe levât de table. Alexandre & ſes gens, le voyant ſi bien accompagné, n'oſerent exécuter leur entrepriſe. Et Déméirius, prétextant que ce ſoir-là il n'étoit pas bien diſpoſé à faire la débauche, ſe retira très-promptement. Dès le lendemain, il ordonna qu'on préparât ſon équipage pour ſon départ, diſant qu'il lui étoit ſurvenu des affaires qui le preſſoient de partir; & demandant pardon à Alexandre, s'il le quittoit plutôt qu'il n'avoit eſpéré, il lui dit qu'une autrefois il ſeroit plus long tems avec lui quand il auroit plus le loiſir.

Alexandre fut ravi de voir qu'il quittoit ſes états, non par aucune rupture ni brouillerie qui fût ſurvenue entr'eux, mais de lui-même & de ſon propre mouvement, & l'accompagna juſqu'en Theſſalie. Quand ils furent arrivés à Lariſſe, ils commencerent à ſe régaler en ſe dreſſant réciproquement des embûches; & c'eſt ce qui fit tomber Alexandre dans les pieges de Déméirius. Car, négligeant de ſe tenir ſur ſes gardes, de peur d'apprendre à Démétrius à s'y tenir auſſi de ſon côté, il fut prévenu, & ſouffrit ce qu'il préparoit à ſon ennemi, & qu'il différoit pour mieux prendre ſes meſures, & pour empêcher qu'il ne pût éviter ce qu'il machi-

noit contre lui. Étant prié à ſouper par Démétrius, il y alla ſans montrer la moindre défiance. Démétrius, s'étant levé de table au milieu du feſtin, Alexandre effrayé, ſe leva auſſi & le ſuivit à la porte de la ſalle. Quand Démétrius fut à la porte au milieu de ſes gardes, il ne fit que prononcer ce mot, *tue qui me ſuit*, & paſſa en même tems, Alexandre fut tué ſur la place, & avec lui ceux de ſes amis qui voulurent le ſecourir; & l'un d'entr'eux, comme on l'égorgeoit, dit que Démétrius ne les avoit prévenus que d'un jour.

Ce meurtre lui fraya le chemin au trône de Macédoine; car, comme les Macédoniens haiſſoient Antipater, parce qu'il avoit tué ſa mere, & qu'il n'y avoit point d'autre Prince qui fût meilleur que lui, on proclama Démétrius roi de la nation Macédonienne. Au milieu de cette grande proſpérité, il reçut encore la nouvelle que Ptolémée avoit renvoyé ſa femme, & ſes enfans, après les avoir comblés d'honneurs, & leur avoir fait des préſens très-magnifiques. Il apprit auſſi en même tems que ſa fille Stratonice, qui étoit mariée à Séleucus, avoit épouſé le prince Antiochus, fils de ce même Séleucus, & qu'elle avoit été proclamée reine de toutes les nations barbares de la haute Aſie.

Démétrius, ſe voyant en poſſeſſion non ſeulement de la Macédoine, mais encore de la Theſſalie, de la plus grande partie du Péloponnèſe, des villes de Mégare & d'Athènes, marcha en armes contre les Béotiens. Ceux-ci lui firent d'abord des propoſitions de paix aſſez raiſonnables; mais, pendant ces pourparlers, Cléonyme le Spartiate s'étant jetté dans Thèbes avec ſon armée, les Béotiens relevés & encouragés par ce ſecours, & pouſſés d'ailleurs par les belles paroles d'un certain Piſis de Theſpies, qui étoit alors le premier en crédit & en autorité dans la ville, ils rompirent le traité. Démétrius mit donc le ſiège devant Thebes; il n'eut pas plutôt fait approcher ſes machines, & dreſſé ſes batteries, que Cléonyme effrayé, ſe déroba ſecrétement de la ville, & que les Béotiens étonnés ſe rendirent. Démétrius mit de bonnes garniſons dans les places, leva de groſſes ſommes ſur le païs, & leur laiſſa l'hiſtorien Hiéronymus pour gouverneur & ſouverain Magiſtrat; en quoi il parut avoir uſé avec beaucoup de douceur de ſa victoire; ſur-tout à l'égard de Piſis, car, l'ayant fait priſonnier, il ne lui fit aucun mal; mais, après lui avoir parlé avec beaucoup de douceur, & fait beaucoup de careſſes, il l'établit Polémarque à Theſpies.

Peu de tems après, Lyſimachus fut fait priſonnier par Dromichaitès. Sur cette nouvelle, Démétrius marcha promptement en Thrace, dans l'eſpérance qu'il la trouveroit dégarnie, & s'en rendroit maître. Mais, les Béotiens, profitant de ſon abſence, ſe révolterent, & il apprit en chemin que Lyſimachus avoit été relâché. Il s'en retourna donc

promptement ſur ſes pas, plein de colère; & à ſon arrivée, il trouva que les Béotiens avoient été déjà défaits en bataille par ſon fils Antigonus, & il mit pour une ſeconde fois le ſiège devant Thèbes. Mais, Pyrrhus ayant couru toute la Theſſalie, & s'étant avancé juſqu'aux Thermopyles, Démétrius laiſſa ſon fils Antigonus continuer le ſiège, & marcha contre Pyrrhus.

Au premier vent de ſon approche, Pyrrhus prit la fuite; & Démétrius, après avoir laiſſé en Theſſalie un corps de dix mille hommes de pied, & de mille chevaux, pour la garder, retourna au ſiège, & commença à faire avancer ſa machine, appellée Élépole, qui, à cauſe de ſa grandeur énorme, & de ſon grand poids, ſe remuoit avec tant de peine, & avançoit ſi lentement, qu'en deux mois elle faiſoit à peine deux ſtades. Les Béotiens ſe défendoient avec beaucoup de courage. Démétrius, piqué de leur réſiſtance, forçoit ſes ſoldats, plus par opiniâtreté, que pour aucun progrès qu'il fit à monter tous les jours à l'aſſaut, & à s'expoſer ſans aucun relâche. Le jeune Antigonus, voyant périr tant de braves gens, & plein de compaſſion pour ſes troupes, dit un jour à Démétrius: *Mon pere, pourquoi laiſſons nous périr ſans néceſſité tant de vaillans ſoldats?* Démétrius, irrité de cette audace, lui répondit: *Eh! de quoi te fâches-tu, dois-tu le pain de munition aux morts?* En même tems, pour faire voir qu'il n'expoſoit pas ſes compagnons ſeulement, mais qu'il partageoit avec eux les dangers, il ſe mit à leur tête & eut le cou percé d'un javelot. Il fut très-mal de cette bleſſure; mais, il n'abandonna pourtant pas le ſiège, & prit Thèbes pour la ſeconde fois. Il entra dans la ville avec un air ſi terrible, qu'il jetta la terreur dans l'ame de ſes habitans, qui ne douterent pas qu'ils n'allaſſent éprouver de ſa part les traitemens les plus ſévères. Mais, il ſe contenta d'en faire mourir treize des plus coupables, en bannit quelques autres, & pardonna à tout le teſte. Ainſi, Thèbes, qui ne venoit que d'être repeuplée depuis près de dix ans, fut priſe deux fois dans ce court eſpace.

Comme la fête des jeux Pythiques approchoit, Démétrius entreprit une choſe dont il n'y avoit point d'exemple. Les Étoliens, en armes, occupoient les détroits de Delphes; Démétrius tint l'aſſemblée, & célébra ces jeux à Athènes, comme le dieu de la fête, devant être principalement honoré dans la ville dont il étoit le premier patron, & dont les habitans ſe vantoient de tirer de lui leur origine.

Les jeux finis, il retourna en Macédoine; & comme il n'étoit pas de nature à ſe tenir en repos, & que d'ailleurs il voyoit que les Macédoniens étoient plus obéiſſans & plus ſoumis pendant la guerre, & que pendant la paix, ils étoient turbulens, ſéditieux, & qu'ils lui ſuſcitoient toujours de nouvelles affaires, il les mena contre les Béotiens. Après avoir

fait

fait le dégât dans leur païs, il y laiſſa Pantauchus ſon lieutenant, avec une bonne partie de ſon armée; & avec le reſte il marcha contre Pyrrhus; Pyrrhus, de ſon côté, ſe mit auſſi en marche pour aller à ſa rencontre. Mais, s'étant manqués en chemin, Démétrius ravagea l'Épire, & Pyrrhus tomba ſur Pantauchus, le força de combattre, s'attacha à lui à coups de main, le bleſſa, & en fut bleſſé; mais enfin, il le défit, le mit en fuite, lui tua beaucoup de monde, & fit cinq mille priſonniers.

Cet échec fut la principale cauſe de la ruine de Démétrius. Ce Prince paroiſſoit toujours comme un véritable roi de théatre; car, non ſeulement, il ceignoit ambitieuſement ſa tête d'un double diadême, & portoit des robes de pourpre, rehauſſées d'or, mais encore, il avoit une chauſſure qu'il avoit imaginée, qui étoit d'une étoffe d'or, & dont les ſemelles étoient de pourpre pure, miſe en pluſieurs doubles. Il faiſoit travailler depuis long-tems à un manteau très-ſuperbe, & qui marquoit bien ſon arrogance; car, on y avoit repréſenté en broderie d'or, le monde entier, & tous les aſtres qui paroiſſent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait, à cauſe du changement de ſa fortune; & il n'y eut point après lui de Roi qui oſât le porter, quoique dans la Macédoine il y ait eu pluſieurs Rois très-ſuperbes & très-faſtueux.

Mais, ce n'eſt pas ſeulement par cette magnificence qu'il bleſſoit les yeux de ſes ſujets qui n'y étoient pas accoûtumés, il leur paroiſſoit plus inſupportable par le luxe de ſa table & de toute ſa dépenſe; & ce qui le rendoit encore plus odieux, c'étoit la difficulté qu'il y avoit à l'approcher & à l'aborder. Car, ou il ne donnoit pas le tems de lui parler, ou, s'il le donnoit, il traitoit ſi rudement & ſi fièrement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoyoit tous mécontens. Il retint même deux ans entiers les ambaſſadeurs Athéniens, ſans leur donner audience, quoique de tous les Grecs, les Athéniens fuſſent ceux qu'il conſidérât le plus. Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un ſeul ambaſſadeur, il regarda cela comme un mépris qu'on faiſoit de ſa perſonne, & ſe mit dans une colère furieuſe. L'ambaſſadeur lui répondit fort plaiſamment & fort laconiquement; car, à ſon audience, Démétrius lui ayant demandé: *Que dis-tu donc? Quoi! les Lacédémoniens m'envoient un ambaſſadeur ſeul! Oui, Seigneur, un ſeul à un ſeul*, reparut vivement l'ambaſſadeur.

Un jour qu'il étoit ſorti de ſon palais, & qu'il marchoit dans les rues, plus familièrement & plus populairement que de coûtume, & qu'il paroiſſoit ſouffrir volontiers qu'on l'abordât, il y eut quelques gens qui lui préſenterent des placets & des requêtes. Il les reçut favorablement, & les mit dans un pan de ſon manteau. Ces hommes ravis le ſuivirent avec de grandes acclamations. Mais, quand il fut ſur le pont de l'Axius, il dé-

plia le pan de ſon manteau & jetta toutes ces tequêtes dans la rivière.

Démétrius étant tombé dangereuſement malade, dans la ville de Pella, fut ſur le point de perdre toute la Macédoine; car Pyrrhus accourut promptement, & s'avança juſqu'à Édeſſe. Mais, dès que Démétrius eut un peu recouvré ſes forces, il le chaſſa facilement. Il ne laiſſa pas de faire une eſpèce de traité avec lui, & de convenir de certains articles, ne voulant pas avoir affaire à un homme qui le harceleroit continuellement, ni ſe conſumer & perdre l'occaſion d'exécuter les grandes choſes qu'il avoit projettées; car il n'avoit pas formé un médiocre deſſein; il avoit réſolu de reconquérir tous les états qu'avoit eus ſon pere; & ce grand projet ne manquoit point des préparatifs néceſſaires pour en aſſurer le ſuccès; car, il avoit déjà aſſemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied, & de près de douze mille chevaux; & il faiſoit conſtruire une flotte de cinq cens galères au port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis & à Pella, allant dans tous ces endroits, montrant ce qu'il falloit faire, & mettant lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde étoit ſurpris & étonné, non ſeulement du nombre de ces galeres, mais de leur grandeur, car juſques-là jamais homme n'en avoit encore vu de ſeize ni de quinze rangs de rames.

Cependant, une armée ſi puiſſante étant levée contre l'Aſie, les trois princes Séleucus, Ptolémée & Lyſimachus, ſe liguerent contre Démétrius, & envoyerent en commun des ambaſſadeurs à Pyrrhus pour le preſſer d'attaquer la Macédoine, & pour lui repréſenter qu'il ne devoit pas prendre pour un traité, le traité que Démétrius avoit fait avec lui; parce qu'il ne l'avoit pas fait pour le mettre en ſûreté, mais uniquement pour s'y mettre lui-même, afin de pouvoir ſans inquiétude aller faire la guerre contre qui bon lui ſembleroit. Pyrrhus ayant reçu ces ambaſſadeurs, & goûté leurs raiſons, il s'allume tout d'un coup une grande guerre contre Démétrius, pendant qu'il fait encore ſes préparatifs. En effet, Ptolémée deſcend en Grece avec une groſſe flotte, & la fait révolter contre lui. Lyſimachus entre dans la Macédoine par la Thrace; Pyrrhus y entre auſſi de ſon côté par l'Épire, ils la fourragent, & en emmenent un grand butin.

Démétrius laiſſe ſon fils Antigonus en Grece, & volant au ſecours de la Macédoine, il marche d'abord contre Lyſimachus; mais dans ſa marche, ayant appris que Pyrrhus s'étoit emparé de la ville de Béroé, & le bruit s'en étant répandu parmi les Macédoniens, il n'y eut plus ni ordre ni diſcipline dans le camp; en un moment il fut tout rempli de lamentations, de gémiſſemens & de larmes. De tous côtés on faiſoit éclater la colère où l'on étoit contre Démétrius, & l'on s'emportoit juſqu'à lui dire des injures; perſonne ne vouloit plus demeurer; mais ils ſe diſpo-

ſoient tous à ſe retirer, chacun prétextant que les affaires de ſa maiſon le rappelloient, mais n'ayant dans la vérité d'autre vue que de ſe joindre à Lyſimachus.

Démétrius jugea donc à propos de s'éloigner de Lyſimachus, le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & de tourner ſes armes contre Pyrrhus; dans l'eſpérance que comme ce dernier étoit un étranger, les Macédoniens ne le lui préféreroient jamais. Mais il ſe trompa; car il n'eut pas plutôt aſſis ſon camp devant celui de Pyrrhus, que les Macédoniens commencerent d'abord à défiler ſecrétement peu à peu, & par pelottons, enſuite ouvertement par compagnies; enfin, ce fut un ſoulevement général dans tout le camp. Il y en eut même qui eurent l'audace de s'adreſſer à Démétrius lui-même, & de lui dire en face, qu'il n'avoit qu'à s'en aller, s'il vouloit ſe mettre en ſûreté, parce que les Macédoniens étoient las de faire la guerre pour ſon luxe & pour ſes délices. Ces diſcours paroiſſoient encore très-doux & très-modérés, en comparaiſon des paroles inſultantes & outrageuſes que lui diſoient les autres. Entrant donc dans ſa tente, non comme un véritable Roi, mais comme un Roi de théatre, qui va dépouiller ſes habits pour prendre ceux de quelque eſclave, il quitte ſon habit royal, ſe couvre d'un manteau noir, & ſe dérobe ſans être apperçu. Son règne en Macédoine avoit duré ſept ans.

Ce Prince, déchu d'un ſi haut degré de fortune, ſe retira à Caſſandrie, où étoit ſa femme Phila, qui ne put ſurvivre à un tel revers, & ſe donna la mort. Cependant, Démétrius penſant encore à ramaſſer les débris de ſon naufrage, s'en retourna en Grece, où quelques gens de guerre ſe raſſemblant autour de lui, rallumerent peu à peu ſes eſpérances. Ce fut alors qu'il parut pour la premiere fois dans les villes comme ſimple particulier, & ſans aucun des ornemens qui diſtinguent les Rois. Quelqu'un l'ayant vu en cet état dans la ville de Thèbes, lui appliqua fort agréablement ce vers d'Euripide: *Ayant changé la figure divine en une figure mortelle, tu es venu ſur les bords de la fontaine de Dircé, & ſur les rives de l'Iſmene.* Mais, dès qu'il vit autour de lui un corps ſuffiſant de troupes, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement & tous leurs privileges.

En même tems, les Athéniens abandonnerent encore ſon parti, rayerent du regiſtre des Archontes, qui donnoient leur nom à l'année, Diphilus qui étoit alors déſigné prêtre des Dieux ſauveurs, ordonnerent que l'élection des Archontes ſe feroit ſelon l'ancien uſage, & appellerent Pyrrhus de la Macédoine, voyant que Démétrius étoit redevenu plus puiſſant & plus redoutable qu'ils ne s'y étoient attendus.

Cependant, Démétrius, plein de reſſentiment & de colère, alla les attaquer, mit le ſiège devant leur ville, & la preſſoit très-vivement. Les Athéniens envoyerent vers lui le philoſophe Cratès,

homme de beaucoup de réputation & de grande autorité. Démétrius, touché des prieres qu'il lui fit en faveur des Athéniens, & plus touché encore de tout ce qu'il lui repréſenta pour ſon avantage & pour ſes propres intérêts, leva le ſiège ; & raſſemblant tous les vaiſſeaux qui lui reſtoient, & toutes ſes troupes, qui conſiſtoient en douze mille hommes de pied & quelque cavalerie, il les embarqua & fit voile vers l'Aſie, pour débaucher la Carie & la Lydie à Lyſimachus. Eurydice, ſœur de ſa femme Philla, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la Princeſſe Ptolémaïde ſa fille, qu'elle avoit eue de Ptolémée, & qui lui avoit déjà été accordée par l'entremiſe de Séleucus. Eurydice la lui donna ; & d'abord après la célébration des noces, il alla ſe préſenter devant les villes pour les gagner. La plûpart lui ouvrirent volontairement leurs portes ; il prit les autres de vive force, & ſe rendit maître de Sardis. Pluſieurs officiers même de Lyſimachus allerent ſe rendre à lui, avec leurs compagnies & beaucoup d'argent; mais, Agathoclès, fils de Lyſimachus, s'étant mis à ſes trouſſes avec une puiſſante armée, il paſſa en Phrygie, dans l'eſpérance que s'il pouvoit occuper l'Arménie, il lui ſeroit facile de faire révolter la Médie, & de ſe rendre maître des hautes provinces, où il auroit beaucoup de retraites & des poſtes ſûrs, en cas qu'il fût preſſé & pouſſé. Agathoclès le ſuivoit de près & le harcelloit continuellement ; & comme, dans toutes les eſcarmouches & dans tous les partis ; Démétrius avoit toujours l'avantage, Agathoclès s'attacha principalement à lui couper les vivres, ce qui cauſa une grande diſette dans ſon camp, & le jetta dans un grand embarras ; d'un autre côté, ſes ſoldats étoient déjà entrés dans de fort grands ſoupçons contre lui, & l'accuſoient de vouloir aller les tranſporter en Arménie & en Médie.

Cependant, la famine augmentoit de jour en jour. Il arriva encore un autre accident très-fâcheux, c'eſt qu'en paſſant le fleuve de Lycus, ſes guides manquerent le gué, & il perdit dans ce paſſage un grand nombre de ſes gens, qui furent emportés par l'impétuoſité de l'eau. Son armée ne laiſſoit pourtant pas de plaiſanter & de brocarder. Il y eut un de ſes ſoldats qui mit à ſon pavillon un écriteau, où étoient les deux premiers vers de l'Œdipe Colone de Sophocle, parodiés par le changement d'une ſeule ſyllabe, *fils du vieil Antigonus, qui eſt privé de la lumière du jour, dans quels lieux ſommes-nous donc venus ?*

Enfin, la maladie s'étant jointe à la famine, comme cela arrive ordinairement quand les hommes ſont réduits par la néceſſité à manger tout ce qu'il y a de plus mauvais & de plus étrange, & ayant perdu au moins huit mille hommes, il leva ſon camp, & avec le reſte il retourna ſur ſes pas. Deſcendu à Tarſe, il ordonna qu'on épargnât cette province, parce qu'elle faiſoit partie des

états de Séleucus, & qu'il ne vouloit pas lui donner le moindre prétexte de changer & de ſe déclarer contre lui. Mais, comme il étoit impoſſible que ſes ordres fuſſent exécutés, ſes ſoldats mourant de faim, & que d'ailleurs Agathoclès avoit forcé tous les détroits & les paſſages du mont Taurus, il prit le parti d'écrire une grande lettre à Séleucus, dans laquelle il faiſoit d'abord de grandes lamentations ſur ſon infortune, & finiſſoit par des ſupplications & par des prieres fort preſſantes, d'avoir compaſſion de ſon allié, à qui il étoit arrivé des malheurs capables d'attendrir ſes plus grands ennemis mêmes.

Séleucus, touché de compaſſion par cette lettre, écrivit à ſes Lieutenans qu'ils euſſent à fournir à Démétrius, tout ce qui étoit néceſſaire pour l'entretien de la maiſon d'un Roi, & à ſes troupes, tous les vivres en abondance. Mais, ayant bientôt changé d'avis ſur les repréſentations d'un certain perſonnage nommé Patroclès, il marcha vers la Cilicie avec une groſſe armée. Démétrius, étonné d'un changement ſi ſoudain, & plein de crainte & de défiance, ſe retira aux endroits les plus forts du mont Taurus, & lui envoya de-là des ambaſſadeurs, pour le conjurer de permettre qu'il fît la conquête de quelques contrées des Barbares des environs qui étoient indépendans, & qui n'avoient point de Roi, afin qu'il y pût paſſer le reſte de ſes jours, délivré de ſes courſes ſans fin, & de ſes fuites continuelles; ou s'il ne vouloit pas lui accorder cette grace, qu'il eût au moins la bonté de nourrir-là ſon armée pendant l'hiver, & de ne pas le chaſſer nu & manquant de toutes choſes, pour l'expoſer en cet état à la merci de ſes ennemis.

Mais, Séleucus, à qui toutes ces prieres étoient ſuſpectes, lui permit de demeurer encore deux mois, s'il vouloit, dans la Cataonie, pour y hiverner, à condition qu'il lui donneroit pour ôtages, les principaux de ſes amis, & en même tems il fit boucher les cols & les gorges qui menoient dans la Syrie. Démétrius, enveloppé de toutes parts, & enfermé comme une bête dans une enceinte, fut réduit par la néceſſité à recourir à la force, courut & pilla toutes les terres des environs, & dans toutes les rencontres où il fut attaqué par Séleucus, il eut toujours l'avantage. Un jour même que Séleucus avoit lâché ſur lui ſes chars armés de faulx, il prit le deſſus, les mit en fuite; & ayant chaſſé ceux qui fortifioient les hauteurs qui menoient dans la Syrie, il demeura maître de ces paſſages. Ranimé par ce ſuccès, & voyant que ſes troupes avoient repris courage, il ſe préparoit à riſquer toute ſa fortune, & à préſenter la bataille à Séleucus, qui de ſon côté ſe trouvoit dans un très-grand embarras; car, il avoit renvoyé le ſecours de Lyſimachus, parce qu'il ſe défioit de ce Prince, & qu'il le craignoit; & avec ſes ſeules forces, il balançoit à hazarder le combat contre Démétrius, redoutant ſa témérité dé-

ſeſpérée, & les changemens continuels de ſa fortune, qui très-ſouvent de la dernière miſère l'avoit tout-à-coup élevé au comble de la proſpérité.

Mais, ſur ces entrefaites, Démétrius fut ſurpris d'une grande maladie, qui abattit toute la force & toute la vigueur de ſon corps, & ruina entièrement toutes ſes affaires; car, la plûpart de ſes troupes paſſerent aux ennemis, & les autres ſe débanderent & ſe retirerent. Démétrius, après s'être un peu rétabli dans l'eſpace de quarante jours, ramaſſa ce qui lui reſtoit de ſoldats, ſe mit en marche, & donna lieu à ſes ennemis de croire qu'il alloit ſe jetter ſur la Cilicie; mais, la nuit il décampa, ſans faire ſonner les trompettes, & ſe jettant d'un autre côté, il paſſa le mont Amanus, & ravagea toute la plaine qui étoit au pied, juſqu'à la contrée Cyreſtique. Séleucus le ſuivit, & campa fort près de lui. Démétrius, levant ſon camp pendant une nuit fort noire, marcha pour aller le ſurprendre, & l'enlever pendant qu'il dormoit, & qu'il ne ſe doutoit de rien; mais, quelques tranſfuges étant allés l'avertir du danger où il étoit, il fut très étonné. Il ſe leva à la hâte, commanda qu'on ſonnât l'alarme; & en s'habillant & ſe chauſſant, il diſoit à haute voix à ſes amis, *nous avons-là affaire à une dangereuſe bête.* Démétrius, jugeant bien par le tumulte qu'il entendoit dans le camp des ennemis, que ſon entrepriſe étoit découverte, ſe retira très-promptement.

Le lendemain matin, Séleucus s'étant préſenté devant lui en bataille, Démétrius envoya promptement un officier, qui étoit auprès de lui, commander une de ſes aîles, & ſe mettant à la tête de l'autre, il enfonça de ſon côté les ennemis, & les mit en fuite. Séleucus voyant cela, quitte ſon cheval & ſon caſque, & avec ſon ſeul bouclier il ſe préſente ainſi la tête nue devant les ſoldats mercénaires de Démétrius, ſe montrant à eux comme ami, & les exhortant à paſſer de ſon côté, convaincus enfin que ce n'étoit que pour les épargner, & non pour épargner Démétrius, qu'il avoit différé ſi long-tems à leur donner bataille; dans le moment, toutes les troupes le ſaluent, le proclament Roi, & ſe rangent ſous ſes enſeignes.

Démétrius, qui avoit eſſuyé tant de revers, & qui s'en étoit toujours tiré, voulant ſe dérober encore à ce dernier qui lui paroiſſoit le plus terrible, s'enfuit au-travers des portes Amanides, ſuivi de quelques-uns de ſes amis & de quelques officiers de ſa maiſon en très-petit nombre; & ayant trouvé un bois fort épais, il y paſſa la nuit, à deſſein de prendre le lendemain, s'il lui étoit poſſible, le chemin de la ville de Caunus, pour gagner la mer en cet endroit, où il eſpéroit trouver ſa flotte. Mais, ayant appris qu'il n'avoit pas des vivres pour ce jour-là même, il entra dans d'autres villes, & chercha d'autres expédiens.

Dans ce moment, arrive au-

près de lui un de ſes amis nommé Soſigène, qui avoit dans ſa ceinture quatre cens pièces d'or. Avec ce petit ſecours, ils eſpererent pouvoir ſe conduire juſqu'à la mer. La nuit venue, il ſe mettent en marche pour paſſer le ſommet de la montagne; mais, les ennemis avoient allumé des feux ſur tous ces paſſages. Ils déſeſpérerent donc de pouvoir tenir ce chemin, & retournerent dans le même endroit d'où ils étoient partis, non pas tous, car pluſieurs avoient pris la fuite, & ceux qui étoient reſtés, n'avoient plus la même ardeur ni le même courage. Là quelqu'un ayant eu l'audace de dire qu'il n'y avoit d'autre moyen de ſe ſauver, que de ſe rendre à Séleucus, Démétrius tira ſon épée, & alloit ſe la paſſer au-travers du corps; mais ſes amis l'environnant, l'en empêcherent, & l'adouciſſant & le conſolant, ils lui perſuaderent de prendre ce parti. Il envoie donc ſur l'heure à Séleucus, lui dire qu'il ſe remettoit à ſa diſcrétion.

A cette nouvelle, Séleucus dit à ceux qui étoient auprès de lui, *ce n'eſt pas la bonne fortune de Démétrius qui le ſauve, c'eſt la mienne qui, après tous les grands biens qu'elle m'a faits, me donne encore une occaſion très-honorable de montrer mon humanité & ma clémence.* Appellant donc les officiers de ſa maiſon, il leur ordonna de dreſſer une tente royale, & de préparer toutes les choſes néceſſaires pour le recevoir & pour le traiter magnifiquement. Séleucus avoit alors auprès de lui un officier nommé Apollonidès, qui avoit été autrefois grand ami de Démétrius; il le lui envoya ſur l'heure, afin qu'il eſpérât mieux de l'avenir, & qu'il vînt vers lui avec plus de confiance, comme vers un parent & un gendre qui lui rendroit toutes ſortes de devoirs.

Cette favorable diſpoſition de Séleucus pour Démétrius, étant connue de tous les courtiſans, il y en eut d'abord quelques-uns en petit nombre qui allerent au-devant de lui; enſuite la plûpart de ceux qui étoient le mieux auprès du Roi, le quitterent, s'empreſſant tous à l'envi, & tâchant de ſe dévancer les uns les autres, pour être les premiers à rendre leurs reſpects à Démétrius; car ils ne doutoient point qu'il ne fût d'abord tout puiſſant auprès de Séleucus.

Tous ces empreſſemens convertirent bientôt en haine & en jalouſie la compaſſion que l'on avoit d'abord de ſon état, & donnerent lieu aux envieux & aux mal-intentionnés, d'altérer & de détourner cette bonne volonté du Roi; car, ils l'intimiderent, en lui rempliſſant l'eſprit de mille ſoupçons, & en lui faiſant entendre que Démétrius ne ſeroit pas plutôt arrivé dans ſon camp, qu'on y verroit de grandes nouveautés & des mouvemens conſidérables.

Déjà Apollonidès étoit arrivé plein de joie auprès de Démétrius; & ceux qui étoient partis après lui, arrivoient à la file, portant tous à ce malheureux

Prince des paroles merveilleuſes de la part de Séleucus. Et déjà Démétrius, après un malheur, ou plutôt après un échec ſi effroyable, quoique d'abord il eût cru qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de ſe livrer ainſi lui-même, commençoit à ſe repentir de la répugnance qu'il y avoit eue, tant il avoit de foi & de confiance aux eſpérances qu'on lui donnoit, lorſqu'on voit arriver Pauſanias, à la tête d'environ mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie. D'abord, il enveloppa Démétrius; & écartant tous ceux qui étoient autour de lui, il ſe ſaiſit de ſa perſonne; & au lieu de le mener à Séleucus, il le mena dans la Cherſonnèſe de Sytie, où il fut confiné ſous une bonne & ſûre garde. Séleucus lui donna des officiers pour le ſervir, & tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon entretien; il avoit des vivres & de l'argent en abondance, & ſa table étoit ſervie comme le devoit être la table d'un Roi. On lui avoit même aſſigné des lieux de plaiſance où il y avoit de belles lices, des promenades royales, & des parvis remplis de bêtes, & il étoit permis à ceux de ſes amis qui l'avoient accompagné dans ſa fuite, de reſter avec lui. Tous les jours même il lui arrivoit des gens de la part de Séleucus, qui lui apportoient de bonnes nouvelles, & qui l'exhortoient à avoir bon courage, lui faiſant eſpérer qu'auſſi-tôt qu'Antiochus & Stratonice ſeroient arrivés, on conviendroit de quelque accommodement, & qu'il ſeroit mis en liberté.

Démétrius, dans un ſi déplorable état, écrivit d'abord à ſon fils, & manda à ſes Lieutenans & à ſes amis qu'il avoit à Athènes & à Corinthe, qu'ils n'ajoûtaſſent nullement foi à ſes lettres, ni à ſon cachet; mais que le regardant comme mort, ils conſervaſſent à ſon fils ſes villes, tous ſes biens, & toute ſa puiſſance qu'ils avoient entre leurs mains. Ce Prince, qui dès le commencement, avoit ſupporté ſon malheur avec patience & avec courage, s'y accoûtuma tellement dans la ſuite, qu'il n'en paroiſſoit plus affligé. Il s'exerçoit à la courſe, à la promenade & à la chaſſe, autant que cela lui étoit permis. Mais enfin, peu à peu il devint peſant, nonchalant, & pareſſeux, & s'abandonna abſolument à l'ivrognerie & au jeu de dez, à quoi il paſſoit les journées entières, ſoit qu'il cherchât à éviter par-là les penſées triſtes que la ſobriété lui ſuggétoit, ou à couvrir & cacher ſes projets ſous ſes débauches; ſoit qu'il eût enfin reconnu que c'étoit là véritablement la vie qu'il avoit toujours déſirée & cherchée, mais dont ſa folie & le déſir de la vaine gloire l'avoient éloigné. Car, pendant qu'il avoit cherché le bonheur dans les flottes, dans les camps, il l'avoit toujours manqué, & s'étoit fait à lui-même des affaires & des peines infinies, & en avoit fait aux autres; au lieu qu'il le trouvoit dans le repos, dans l'oiſiveté & dans la pareſſe, lorſqu'il s'y attendoit le moins. Car, dit Plutarque, quel autre fruit ces mal-

heureux Rois & Princes, qui ſont dans une ſi pernicieuſe diſpoſition d'eſprit, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auxquels ils s'expoſent, ſinon de quitter l'honnêteté & la vertu, & de courir toujours après le luxe & la volupté, & de ne ſçavoir en jouir véritablement & téellement?

Démétrius, après avoit été détenu priſonnier pendant trois ans dans la Cherſonnèſe, tomba dans une grande maladie cauſée par la pareſſe, la bonne chère, & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, l'an 286 avant l'Ére Chrétienne.

Ses funétailles furent faites avec une pompe qui tenoit quelque choſe d'un appareil de théatre; car, dès que ſon fils Antigonus eut été averti que l'on rapportoit ſes cendres, il alla au-devant avec tous ſes vaiſſeaux; & les ayant rencontrées près des Iſles, il reçut l'urne où elles repoſoient, qui étoit toute d'or, & la plaçà dans ſa galère. Toutes les villes où ils abordoient, envoyoient des couronnes que l'on mettoit ſur cette urne, & députoient des hommes en longs habits de deuil, pour l'accompagner & pour aſſiſter à ce convoi funebre.

Quand cette flotte approcha de Corinthe, on apperçut de loin ſur la proue, cette urne ornée de la pourpre royale & du diadême, & environnée de jeunes Seigneurs armés qui lui ſervoient de gardes. Xénophante, le plus célebre joueur de flûte de ce tems-là, aſſis tout auprès, jouoit un air très-ſaint, & le mouvement des rames s'accordant avec ces ſons, la flotte avançoit avec un bruit mélodieux, de manière qu'il repréſentoit parfaitement ce bruit qu'on entendoit dans les obſeques, lorſque les cadences finales des joueurs de flûte étoient accompagnées de gémiſſemens & de battement de poitrine. Mais, ce qui augmentoit le plus la compaſſion & les regrets douloureux de tout ce peuple de Corinthe répandu ſur le rivage, c'étoit de voir Antigonus dans le pitoyable état où il étoit, & fondant en larmes.

Quand Corinthe eut achevé de rendre à l'urne tous les honneurs dont elle put s'aviſer, & qu'elle eut épuiſé ſur elle toutes ſes couronnes, on la fit porter dans la ville appellée Démétriade du nom du défunt, qui étoit une nouvelle ville bâtie & compoſée de pluſieurs petites villes qui étoient autour d'Iolcos.

Démétrius laiſſa de ſa femme Philla deux enfans, Antigonus & Stratonice. Il eut encore deux fils, nommés Démétrius, dont l'un fut ſurnommé le Grêle, qu'il eut d'une femme d'Illyrie, & l'autre qui règna à Cyrene, & qu'il eut de Ptolémaïde qu'il avoit auſſi épouſée. De ſa quatrième femme Deidamie, il eut un fils nommé Alexandre, qui paſſa ſa vie en Égypte; & enfin on dit que de la dernière nommée Eurydice, il eut auſſi un fils nommé Corrhabus. Sa race toujours règnante alla de pere en fils, par pluſieurs ſucceſſions en ligne directe, juſqu'à Perſée en qui elle finit, & ſur le-

quel les Romains conquirent la Macédoine.

DIGRESSION

Sur le portrait de Démétrius.

Démétrius, quoique d'une taille aſſez avantageuſe, étoit pourtant plus petit que ſon pere Antigonus, mais d'une beauté ſi excellente & d'une mine ſi relevée, qu'aucun des peintres & des ſculpteurs qui en ont fait des portraits & des ſtatues, n'ont pu attraper ſon air ni ſa reſſemblance; car, on voyoit ſur ſon viſage la douceur & la gravité, le terrible & l'agréable; & parmi cet air de jeuneſſe, de vivacité & de férocité, on voyoit éclater un air héroïque, très-difficile à imiter, & une majeſté véritablement royale. On trouvoit le même mêlange dans ſes mœurs qui étoient également propres à étonner & à charmer. Car, pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux; rien n'égaloit la ſomptuoſité de ſes feſtins, de ſon luxe & de toute ſa manière de vivre; c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux & le plus délicat de tous les Rois. Mais, d'un autre côté, malgré ces voluptés & ces délices, quand il étoit queſtion de quelque entrepriſe, c'étoit le plus actif, le plus terrible & le plus diligent des hommes. Rien n'égaloit ſa vivacité & ſon courage, ni ſa patience & ſon aſſiduité au travail. Auſſi s'efforçoit-il d'imiter ſur tous les autres dieux, le dieu Bacchus, comme celui qui avoit été le plus terrible à la guerre, & qui avoit ſçu auſſi le mieux changer la guerre en paix, & jouir des jeux, des plaiſirs & de toute la joie qui l'accompagnent. Il aimoit ſon pere d'un amour rare & ſingulier; & dans les reſpects qu'il rendoit à ſa mere, on voyoit éclater ce grand amour qu'il portoit à ſon pere, & qui n'étoit point en lui un ſentiment ſimulé pour lui faire ſa cour à cauſe de ſa puiſſance, & dans l'eſpérance de ſa ſucceſſion, mais une amitié ſincere & filiale.

Il eſt certain que Démétrius, au commencement, étoit plein d'humanité & fort attaché à ſes amis, & en voici une preuve bien évidente. Mithridate, fils d'Ariobarzane, étoit ſon ami particulier & ſon camarade, ſe trouvant de même âge. Il faiſoit aſſidument ſa cour à Antigonus, & il ne paſſoit pas pour un méchant homme, comme il ne l'étoit point en effet. Mais, Antigonus fit un ſonge qui lui donna du ſoupçon contre lui. Il lui ſembla la nuit, en dormant, qu'il étoit entré dans un beau & vaſte champ où il ſemoit de la limaille d'or; que de cette limaille il s'éleva une moiſſon d'or; que quelque tems après, étant revenu dans ce champ, il n'y trouva plus que le chaume de ce bled d'or qu'on avoit coupé, & que, comme il en étoit fort triſte & fort affligé, il entendit des gens qui diſoient que Mithridate avoit coupé cette riche moiſſon, & s'étoit retiré vers le Pont-Euxin. Troublé de ce ſonge, il appella ſon fils; & après l'avoir engagé par ſerment à lui garder le ſecret, il lui raconta ſon ſonge, & lui dit qu'il avoit réſolu de ſe défaire de

ce jeune Prince, & de le faire périr.

Démétrius, ayant entendu cette terrible réſolution, en fut très-affligé ; & le jour même Mithridate l'étant allé voir à ſon ordinaire pour ſe divertir avec lui, Démétrius n'oſa pas, à cauſe de ſon ſerment, lui déclarer de bouche, ni lui dire un ſeul mot de ce qu'il avoit entendu, mais il le mena à la promenade, & l'éloigna de tous ſes autres amis. Quand ils furent ſeuls ſans témoins, avec le bout de ſa pique, il écrivit ſur le ſable, pendant que Mithridate avoit les yeux attachés à terre, *fuis*, *Mithridate*, *fuis*. Mithridate, comprenant le danger où il étoit, s'enfuit la nuit ſuivante en Cappadoce ; & bientôt après les deſtinées accomplirent le ſonge qu'Antigonus avoit eu, & qui avoit rendu ce jeune Prince ſi ſuſpect ; car, il s'empara d'une vaſte & riche contrée, & il fonda cette maiſon des rois de Pont qui règnerent ſi longtems avec tant de gloire, & qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitième génération.

Voilà une grande marque du bon naturel de Démétrius, de ſa douceur & de ſa juſtice. Quoiqu'il s'abandonnât tantôt à la volupté, tantôt au travail, il ne mêloit & ne confondoit jamais ces deux états, & ſe livroit tout entier à l'un ou à l'autre. Il vouloit toujours avoir tout dans la dernière abondance pour les beſoins qui pouvoient ſurvenir. Jamais on ne pouvoit contenter ſa magnificence dans tout ce qui regardoit la conſtruction des vaiſſeaux & les machines de guerre ; & un plaiſir dont il étoit inſatiable, c'étoit d'en inventer toujours de nouvelles, & de les bien examiner & critiquer quand elles étoient exécutées. Car, la nature lui avoit donné un eſprit curieux & inventif ; mais, il n'employoit pas cet eſprit & cet amour qu'il avoit pour les arts en jeux & en plaiſirs inutiles, comme les autres Rois, dont les uns prenoient plaiſir à jouer de la flûte, les autres à peindre, & les autres à tourner. Æropus, roi de Macédoine, paſſoit tout ſon loiſir à faire de petites tables & de petites lampes. Attale, ſurnommé Philométor, mettoit ſon plaiſir à cultiver les herbes & les plantes médicinales, non ſeulement la juſquiame & l'ellébore, mais auſſi la cigue, l'aconit & le dorycnion, les plantant & les ſemant lui-même dans ſes jardins, & ſe faiſant une affaire ſérieuſe de connoître les vertus & les qualités de leurs ſucs & de leurs fruits, & de les cueillir lui-même dans leur ſaiſon. Les rois de Sparte faiſoient gloire de forger & d'aiguiſer eux-mêmes les pointes de leurs flèches. Mais, pour Démétrius, ſon application aux arts méchaniques avoit toujours quelque choſe de ſuperbe & ſentoit ſon Roi ; & dans ſon travail on voyoit toujours éclater la grandeur & la magnificence, tous ſes ouvrages marquant non ſeulement ſon amour pour les arts, ſon application & ſon habileté, mais encore l'élévation de ſon eſprit & la grandeur de ſon courage, de ſorte qu'en paroiſſant les dignes fruits de l'o-

pulence & de la magnanimité véritablement royales, ils faiſoient ſentir encore qu'ils ſortoient de la main d'un Roi. Car, par leur grandeur, il étonnoit même ſes amis, & par leur beauté il charmoit ſes ennemis mêmes.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) fils d'Antigonus Gonatas, ſuccéda à ſon pere au royaume de Macédoine, l'an 242 avant l'Ére Chrétienne. Il ſe rendit maître de la Cyrénaïque & de toute la Libye. Démétrius avoit épouſé d'abord la ſœur d'Antiochus Hiérax. Olympias, fille de Pyrrhus roi d'Épire, après la mort d'Alexandre ſon mari, qui étoit auſſi ſon frere, engagea Démétrius à épouſer ſa fille Phtia. Sa première femme ne pouvant ſouffrir cette injure, ſe retira chez ſon frere Antiochus, & le ſollicita vivement à porter la guerre contre ſon infidele mari. Mais, il avoit pour lors d'autres occupations & d'autres vues.

Démétrius étant encore enfant, comme dit Juſtin, mit une armée ſur pied, & chaſſa Alexandre, qui s'étoit emparé de la Macédoine, en l'abſence d'Antigonus. Ainſi, il ne recouvra pas ſeulement cet État, mais il dépouilla auſſi Alexandre de l'Épire. Démétrius règna dix ans, & mourut l'an de Rome 522, avant Jeſus-Chriſt 232, laiſſant Philippe ſon fils en fort bas âge.

IV.

Rois de Syrie de nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος. (*b*) ſurnommé Soter, ou le Sauveur, fils de Séleucus Philopator, ne ſuccéda point immédiatement à ſon pere au royaume de Syrie. Il fut envoyé fort jeune en ôtage à Rome, & il y étoit encore, lorſque Séleucus Philopator mourut, l'an 176 avant J. C. Antiochus Épiphane, étant arrivé en Syrie dans ces circonſtances, en fut proclamé Roi, & y règna pendant douze ans. Cependant, Démétrius continuoit toujours de demeurer en ôtage à Rome; il étoit dans ſa vingt-troiſième année, quand il apprit la mort d'Antiochus Épiphane, & l'avènement d'Antiochus Eupator ſon fils à la couronne, qu'il prétendoit lui appartenir de droit, comme fils du frere aîné d'Antiochus Épiphane. Il propoſa au Sénat de le rétablir ſur le trône de ſon pere; & pour l'y engager, il lui repréſenta qu'ayant été élevé à Rome dès ſon bas âge, il la regarderoit toujours comme ſa patrie, les Sénateurs comme ſes peres, & leurs fils comme ſes freres. Le Sénat eut plus d'égard aux in-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 28. Juſt. L. XXVI. c. 2. L. XXVIII. c. 1, 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 9, 269, 274, 289.

(*b*) Appian. p. 116. *& ſeq.* Juſt. L. XXXIV. c. 3. L. XXXV. c. 1, 2. Tit. Liv. L. XLI. Suppl. 3. c. 2. Maccab. L. I. c. 7. v. 1. *& ſeq.* c. 9. v. 1. *& ſeq.* c. 10. v. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 421. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. V. pag. 111, 112, 160, 169. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 33. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 289, 298, 299. Tom. XXIX. pag. 218.

térêts de la République qu'au droit de Démétrius, & jugea qu'il seroit plus avantageux aux Romains qu'il y eût un Roi mineur sur le trône de Syrie, qu'un prince comme Démétrius, qui pourroit dans la suite leur devenir formidable. Ainsi ils firent un décret pour confirmer Antiochus Eupator.

Mais, ce jeune Prince ne tarda pas à donner des sujets de mécontentement aux Romains; & Démétrius crut que c'étoit pour lui une conjoncture favorable, dont il falloit profiter, & il s'adressa une seconde fois au Sénat pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plûpart de ses amis, qui lui conseilloient de se sauver sans rien dire. L'évènement lui fit bientôt connoître qu'ils avoient raison. Comme les mêmes raisons d'intérêt qu'avoit eues d'abord le Sénat de le retenir à Rome, subsistoient toujours, il en reçut la même réponse, & eut la douleur d'essuyer un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis, & Polybe l'historien, qui étoit alors à Rome, fut un de ceux qui le pressèrent le plus vivement de l'exécuter secrétement, mais promptement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, & s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau Carthaginois, qui alloit à Tyr, & qui l'attendoit. Il se passa trois jours avant qu'on sçût à Rome qu'il s'étoit dérobé par la fuite. Tout ce que put faire le Sénat fut de députer, quelques jours après, Tib. Gracchus, L. Lentulus, & Servilius Glaucia en Syrie, pour observer quel effet y produiroit le retour de Démétrius.

Démétrius ayant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit se répandit que c'étoit le Sénat qui l'avoit envoyé prendre possession de ses États, & qu'il étoit bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Antiochus Eupator comme un homme perdu, & tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator & Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau venu, qui les fit mourir. Ainsi, Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition, & avec une rapidité prodigieuse.

Une des premières actions de son règne, fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque & d'Héraclide, qui avoient été les deux grands favoris d'Antiochus Épiphane. Il avoit fait le premier gouverneur, & le second trésorier de cette province. Timarque avoit ajoûté la rebellion à ses autres crimes; Démétrius le fit mourir. Il se contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joie de se voir délivrés de l'oppression de ses deux freres, qu'à cette occasion ils donnerent à leur libérateur le titre de Soter, ou Sauveur, qu'il porta toujours depuis.

Alcime, qu'Antiochus Eupator avoit fait souverain sacrificateur des Juifs, après la mort de Ménélas, n'ayant pu être reçu parmi eux en cette qualité, parce qu'il

avoit souillé la sainteté du sacerdoce, en suivant les usages profanes des Grecs sous Antiochus Épiphane, ramassa tous les Juifs apostats, qui s'étoient réfugiés à Antioche, après avoir été chassés de la Judée ; & se mettant à leur tête, il vint supplier le nouveau Roi de les défendre contre la violence de Judas & de ses freres, avançant mille calomnies contre eux. Il les accusoit d'avoir tué tous ceux du parti de Démétrius qui étoient tombés entre leurs mains, & de l'avoir contraint, avec tous ceux qui l'accompagnoient, d'abandonner leur païs, pour chercher ailleurs leur sûreté. Démétrius ordonna sur le champ à Bacchide, gouverneur de la Mésopotamie, de marcher à la tête d'une armée dans la Judée ; & confirmant Alcime dans sa charge, il le joignit à Bacchide dans sa commission, par laquelle il les chargeoit tous deux du soin de cette guerre. Judas dissipa tous les efforts de cette premiere armée, & d'une seconde commandée par Nicanor, qui perdit lui-même la vie dans une sanglante bataille.

Dès que Démétrius sçut la défaite & la mort de Nicanor, il donna à Bacchide & à Alcime, pour la seconde fois, le commandement d'une puissante armée, qui étoit l'élite de toutes ses troupes, & les envoya en Judée. Judas n'avoit que trois mille hommes avec lui quand elle y arriva. La terreur se mit si fort parmi eux, que tous l'abandonnerent, à la réserve de huit cens hommes. Judas, avec ce petit nombre, par un excès de valeur & de confiance, eut la hardiesse de hazarder le combat contre cette nombreuse armée. Il y périt, accablé par le nombre. Sa perte fut pleurée dans tout Juda & à Jérusalem, avec toutes les marques de la plus vive douleur. Le gouvernement fut remis entre les mains de Jonathas, frere de Judas.

Cependant, Démétrius ménageoit extrêmement les Romains dans ce tems-là, & se donnoit de grands mouvemens pour les engager à le reconnoître pour Roi, & à renouveller le traité fait avec les Rois ses prédécesseurs. Ayant appris que les Romains avoient trois Ambassadeurs à la cour d'Ariarathe, roi de Cappadoce, il y envoya Ménochare, un des principaux ministres, pour entamer cette négociation. Trouvant à son retour, par le rapport qu'il lui fit de ce qui s'étoit passé, que les bons offices de ces ambassadeurs lui étoient absolument nécessaires pour y réussir, il renvoya encore en Pamphylie, & ensuite à Rhodes, les assurer qu'il se conformeroit en tout à leur volonté ; & à force de sollicitations pressantes, enfin par leur moyen il obtint ce qu'il vouloit. Les Romains le reconnurent pour roi de Syrie, & renouvellerent les traités faits avec cette couronne Afin de cultiver leur amitié, il envoya l'année suivante le même Ménochare en ambassade à Rome, conjointement avec quelques autres. Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille pièces d'or, dont il faisoit présent au Sénat, pour lui

témoigner ſa reconnoiſſance des bons traitemens qu'il en avoit reçus pendant qu'il étoit en ôtage à Rome.

Ce fut à peu près vers ce tems-ci, que Démétrius établit Holopherne ſur le trône de Cappadoce. Mais, il en fut chaſſé bientôt après, & ſe réfugia à Antioche. Cependant, Démétrius qui ſe trouvoit ſans guerre & ſans occupation, commençoit à donner dans les plaiſirs, & menoit une vie oiſive, & d'une bizarrerie aſſez ſingulière. Il fit bâtir un château près d'Antioche, flanqué de quatre bonnes tours. Il s'y renferma, pour s'abandonner tout entier, d'un côté à l'indolence, ne voulant plus entendre parler d'affaires, & de l'autre au plaiſir de la bonne chere & aux excès du vin. Il étoit ivre plus de la moitié du jour. Les requêtes qu'on lui vouloit préſenter, n'étoient point reçues, la juſtice n'étoit point adminiſtrée, les affaires d'État languiſſoient; en un mot, c'étoit une ſuſpenſion générale du gouvernement, qui ſouleva bientôt tous les eſprits contre lui. Il ſe forma une conſpiration pour le dépoſer. Holopherne entra dans cette conjuration contre ſon bienfaiteur, ſe flattant de parvenir à la couronne, ſi l'entrepriſe réuſſiſſoit. Elle fut découverte, & Holopherne mis en priſon. Démétrius ne voulut pas lui ôter la vie; il aima mieux le garder, pour s'en ſervir dans l'occaſion contre Ariarathe, roi de Cappadoce, ſur la couronne de qui il avoit des prétentions.

Malgré la découverte, la conjuration ne fut pas éteinte. Les mécontens étoient ſoutenus ſous main par Ptolémée Philométor, qui avoit ſur le cœur les mouvemens que s'étoit donné Séleucus pour lui ôter l'iſle de Cypre, & par Attale & Ariarathe, qui cherchoient à ſe venger de la guerre que Démétrius avoit entrepriſe contre eux en faveur d'Holopherne. Ces trois Princes, de concert, employerent Héraclide pour dreſſer quelqu'un à jouer le perſonnage de fils d'Antiochus Épiphane, & pour le charger des prétentions héréditaires à la couronne de Syrie. Héraclide, qui, comme on l'a déja dit, avoit été banni par Démétrius, s'acquitta parfaitement bien de la commiſſion. Comme il demeuroit à Rhodes, ce fut là qu'il travailla à former l'homme qu'on ſouhaitoit. Cet homme ſe nommoit Bala. Quand il eut été bien dreſſé, il ſe préſenta ſous le nom d'Alexandre Bala; & ſe diſant fils d'Antiochus Épiphane, il n'eut pas de peine à trouver des troupes. Appuyé d'un décret du Sénat de Rome, il prit le titre de roi de Syrie, & pluſieurs des mécontens vinrent l'y trouver, & ſe ranger autour de lui.

Cette nouvelle fit ſortir Démétrius de ſon château & de ſon indolence, pour ſonger à ſe défendre. Il aſſembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre Bala, de ſon côté, armoit auſſi. L'aſſiſtance de Jonathas étant de grande conſéquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faiſoient la cour. Démétrius lui écrivit le pre-

mier, & lui envoya la commiſſion de Général des troupes du Roi en Judée, ce qui le rendit pour lors très-ſupérieur à tous ſes ennemis.

Les deux Rois s'étant mis en campagne, Démétrius, qui ne manquoit ni de cœur ni de bon ſens, quand le vin ne lui troubloit pas la raiſon, remporta la victoire dans la première bataille ; mais, il n'en tira aucun avantage. Alexandre Bala eut bientôt de nouvelles troupes, que lui fournirent les trois Rois qui l'avoient produit, & qui continuoient à le ſoutenir vigoureuſement. Ayant avec cela les Romains & Jonathas pour lui, il ſe releva & ſe maintint. Les Syriens continuoient auſſi à déſerter, parce qu'ils ne pouvoient ſupporter Démétrius. Ce Prince, commençant à craindre l'iſſue de cette guerre, envoya à Cnide, ville de la Carie, ſes deux fils Démétrius & Antiochus, pour les mettre à couvert en cas de malheur. Il les confia, avec une ſomme d'argent conſidérable, aux ſoins d'un ami qu'il avoit dans cette ville, afin que, s'il lui arrivoit quelque accident, ils puſſent y demeurer en ſûreté, & y attendre quelque conjoncture favorable.

Les deux concurrens pour la couronne de Syrie ayant aſſemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille déciſive. D'abord l'aîle gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi qui lui étoit oppoſée, & la mit en fuite. Mais, s'étant trop échauffée à la pourſuite, faute ordinaire dans les batailles, & qui en cauſe preſque toujours la perte; quand elle revint, elle trouva la droite, où Démétrius combattoit en perſonne, battue, & le Roi tué dans la déroute. Tant qu'il avoit été en état de ſoutenir l'ennemi, il n'avoit rien omis de ce que peuvent la bravoure & la conduite pour procurer un ſuccès plus favorable. Enfin on plia, & dans la retraite ſon cheval le plongea dans une fondrière, où ceux qui le pourſuivoient le tuerent à coups de flèches, l'an 150 avant l'Ére Chrétienne. Il avoit règné douze ans. Alexandre Bala, par la mort de Démétrius, demeura maître de l'empire de Syrie.

DÉMÉTRIUS II, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) ſurnommé Nicanor ou Nicator, c'eſt-à-dire, le vainqueur, étoit l'aîné des fils de Démétrius Soter. On a vu dans l'article précédent, qu'il avoit été envoyé par ſon pere à Cnide en Carie; il y demeura juſqu'à ce qu'il commença à entrer dans un âge capable d'entreprendre & d'agir. Ce fut alors qu'il apprit qu'Alexandre Bala, par ſa mauvaiſe conduite, s'étoit attiré la haine des peuples. Il crut l'occaſion favorable pour rentrer dans

(*a*) Juſt. L. XXXV. c. 2. L. XXXVI. c. 1. L. XXXVIII. c. 9, 10. L. XXXIX. c. 1. Appian. p. 132. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 435. *& ſeq.* Maccab. L. I. c. 10. v. 67. *& ſeq.* c. 11. v. 19. *& ſeq.* c. 13. v. 34. *& ſeq.* c. 14. v. 1. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. V. pag. 175, 176, 178. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXIX. p. 218. *& ſuiv.*

ſes

ſes droits. Laſthène, l'ami chez qui il demeuroit, lui fit avoir quelques compagnies de Crétois, avec leſquels il alla débarquer en Cilicie. Il y vint bientôt aſſez de mécontens pour en faire une armée, avec laquelle il ſe rendit maître de tout ce païs-là.

Alexandre Bala ſe réveilla, & quitta ſon ſerrail, pour ſonger à ſes affaires. Il laiſſa le gouvernement d'Antioche à Hiérax & à Diodote, qui eſt auſſi appellé Tryphon, & ſe mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put aſſembler; & ſur l'avis qu'il eut qu'Apollonius, gouverneur de Célé-Syrie & de Phénicie, s'étoit déclaré pour Démétrius, il envoya demander du ſecours à Ptolemée ſon beau-pere, qui d'abord le lui accorda. Mais, ſur le refus que fit Alexandre Bala de lui livrer un traître qui avoit attenté à ſa vie, il conclut qu'il étoit entré lui-même dans ce complot; & en conſéquence, il lui ôta ſa fille, la donna à Démétrius, & fit un traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter ſur le trône de ſon pere. La choſe fut bientôt exécutée heureuſement. Les habitans d'Antioche furent les premiers à reconnoître Démétrius. A cette nouvelle, Alexandre Bala marcha en diligence avec ſes troupes. Les deux armées ſe battirent, Alexandre Bala perdit la bataille, & mourut peu de jours après, d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans le combat. Démétrius, parvenu à la couronne par cette victoire, en prit le ſurnom de Nicanor, ou Nicator, l'an 145 avant J. C.

Démétrius étoit un jeune homme ſans expérience. Il laiſſoit tout faire à Laſthène, qui lui avoit procuré les Crétois, par le ſecours deſquels il étoit monté ſur le trône. C'étoit un homme corrompu & téméraire, qui ſe conduiſit ſi mal, qu'il fit bientôt perdre à ſon maître le cœur de ceux qui lui étoient les plus néceſſaires pour le ſoutenir. La première fauſſe démarche que fit Démétrius, ce fut à l'égard des ſoldats que Ptolémée avoit mis dans les villes maritimes de Phénicie & de Syrie, pour renforcer ſes garniſons. S'il y eût laiſſé ces garniſons, elles lui euſſent beaucoup ſervi à augmenter ſes forces. Au lieu de les gagner, ou du moins de les bien traiter, ſur quelqu'ombrage qu'il en conçut, il envoya des ordres aux troupes de Syrie, qui étoient dans les mêmes garniſons, d'égorger tous les ſoldats Égyptiens, & ce maſſacre s'exécuta. L'armée d'Égypte, qui étoit encore en Syrie, & qui l'avoit mis ſur le trône, pleine d'une juſte horreur pour une ſi barbare cruauté, l'abandonna ſur le champ, & retourna en Égypte. Après cela, il fit rechercher avec la dernière ſévérité, ceux qui avoient été contre lui ou contre ſon pere dans les dernières guerres, & punit de mort tous ceux qu'on put ſaiſir. Quand il crut, après toutes ces exécutions, n'avoir plus d'ennemis à craindre, il caſſa la plus grande partie des troupes, & ne garda que les Crétois, & quelques autres corps

étrangers. Par-là, non seulement il se défit des vieilles troupes qui avoient servi sous son pere, & qui s'affectionnant à lui, l'auroient maintenu sur le trône; mais il les rendit ses plus grands ennemis, en leur ôtant le seul moyen qu'elles avoient de subsister. Il le sentit bien dans les soulèvemens & les révolutions qui arriverent dans la suite.

Cependant, Jonathas, voyant que tout étoit tranquille en Judée, forma le dessein de délivrer enfin la nation des maux qu'elle souffroit de la citadelle que les Grecs, Idolâtres, avoient encore à Jérusalem. Il l'investit, & fit venir des machines de guerre pour l'attaquer dans les formes. Démétrius, sur les plaintes qu'on lui en porta, se rendit à Ptolémaïde, & commanda à Jonathas de l'y venir trouver, pour lui rendre compte de cette affaire. Jonathas donna ordre de pousser vivement le siège pendant son absence, & partit pour se rendre auprès de lui, avec quelques-uns des Prêtres & des principaux de la nation. Il porta quantité de présens magnifiques, & il adoucit si bien l'esprit du Roi & celui de ses ministres, que non seulement il fit rejetter les accusations qu'on avoit formées contre lui, mais il obtint même de grands honneurs & de nouvelles graces. On déchargea tout le païs de son gouvernement de tous impôts, péages & tributs, pour la somme de trois cens talens, qu'il convint de payer au Roi en forme d'équivalent.

Le Roi étant retourné à Antioche, & continuant de s'abandonner sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences & de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouverent disposés à une révolte générale. Tryphon voyant ces dispositions des peuples, crut trouver l'occasion très-favorable pour entreprendre un coup hardi; c'étoit de se mettre la couronne sur la tête, à la faveur de ces désordres. Son plan étoit de se servir des prétentions d'Antiochus Théos, fils d'Alexandre Bala, jusqu'à ce qu'il eût détrôné Démétrius, & ensuite de se défaire de ce jeune Prince.

Jonathas, pendant ce tems-là, pressoit vivement la citadelle de Jérusalem; mais, comme il n'avançoit point, il députa vers Démétrius, pour le prier de retirer la garnison, qu'il ne pouvoit chasser par la force. Démétrius, qui se trouvoit alors dans un grand embarras, causé par les tumultes fréquens qui arrivoient à Antioche, où l'on avoit une aversion insupportable pour lui & pour son gouvernement, accorda à Jonathas tout ce qu'il demandoit, à condition qu'il lui enverroit des troupes pour châtier les mutins. Jonathas lui envoya aussi-tôt trois mille hommes. Dès que le Roi les eut, se croyant assez fort pour tout entreprendre, il voulut désarmer les habitans d'Antioche, & ordonna pour cet effet, qu'ils eussent tous à apporter leurs armes. Ils se souleverent au nombre de six vingt mille hommes, & vinrent investir le palais, dans le

deſſein de tuer le Roi. Les Juifs accoururent auſſi-tôt pour le dégager, écarterent cette multitude par le fer & par le feu, brûlerent une grande partie de la ville, & tuerent où firent périr par le feu, près de cent mille habitans. Le reſte, intimidé par un ſi grand malheur, demanda la paix. Elle leur fut accordée, & le tumulte ceſſa.

Mais Démétrius, continuant toujours ſes cruautés, ſa tyrannie & ſes oppreſſions, fit encore mourir pluſieurs perſonnes pour la dernière ſédition, confiſqua les biens de pluſieurs, & en chaſſa un grand nombre d'autres. Tous ſes ſujets en conçurent tant de haine & d'animoſité contre lui, qu'il ne leur manquoit qu'une occaſion pour éclater, & luiſſaire ſentir les effets les plus terribles de leur vengeance.

Malgré les promeſſes qu'il avoit faites à Jonathas, & les grandes obligations qu'il lui avoit du ſecours qui l'avoit ſauvé, il n'en uſa pas mieux avec lui qu'avec les autres. Croyant déſormais pouvoir ſe paſſer de lui, il ne tint pas le traité dont il étoit convenu. Quoique la ſomme de trois cens talens lui eût été payée, il ne laiſſa pas de demander tous les impôts, les péages, & les tributs ordinaires avec la même rigueur qu'auparavant, & avec menaces à Jonathas de lui faire la guerre, s'il y manquoit.

Pendant que les choſes étoient dans cet état chancelant, Tryphon amena en Syrie Antiochus Théos, le fils d'Alexandre Bala, & fit déclarer par tout ſes prétentions à la couronne, par un manifeſte. Les ſoldats que Démétrius avoit caſſés, & un grand nombre d'autres mécontens, ſe rangerent en foule auprès du prétendant, & le proclamerent Roi. Ils marcherent ſous ſes étendards contre Démétrius, le battirent, & l'obligerent de ſe retirer à Séleucie. Mais, Antiochus Théos ne porta pas long-tems la nouvelle couronne; Tryphon, ſuivant ſon projet, le fit aſſaſſiner bientôt après.

Démétrius, cependant, s'amuſoit à ſe divertir à Laodicée, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, ſans devenir plus ſage par l'adverſité, & ſans qu'il parût même ſentir le moins du monde ſes malheurs. Comme Tryphon avoit donné aux Juifs un juſte ſujet de s'oppoſer à lui & à ſon parti, Simon envoya à Démétrius une couronne d'or, & des ambaſſadeurs pour traiter avec lui. Ils obtinrent de ce Prince la confirmation de la ſacrificature, & la principauté pour Simon, l'exemption de toutes ſortes de tributs & d'impôts, avec une amniſtie générale pour tous les actes d'hoſtilité paſſés, à condition que les Juifs ſe joindroient à lui contre Tryphon.

Démétrius enfin revint un peu de ſa léthargie, à l'occaſion des députés qui lui vinrent de l'orient, pour l'inviter à y paſſer. Les Parthes ayant inondé preſque tout l'orient, & ſubjugué tous les païs d'Aſie, qui ſont entre l'Inde & l'Euphrate; ceux des habitans de ces païs-là, qui étoient deſcendus

des Macédoniens, ne pouvant ſouffrir cette uſurpation, ni l'orgueil & l'inſolence de leurs nouveaux maîtres, preſſoient extrêmement Démétrius par des ambaſſades réitérées de venir ſe mettre à leur tête, l'aſſuroient d'un ſoulevement général contre les Parthes, & promettoient de lui fournir aſſez de troupes pour chaſſer ces uſurpateurs, & recouvrer toutes les provinces de l'Orient. Plein de ces eſpérances, il entreprit enfin cette expédition, & paſſa l'Euphrate, laiſſant Tryphon en poſſeſſion de la plus grande partie de la Syrie. Il comptoit qu'étant une fois maître de l'Orient, avec ce ſurcroît de puiſſance il ſeroit plus en état à ſon retour de réduire ce rebelle.

Dès qu'il parut en Orient, les Élyméens, les Perſes, & les Bactriens ſe déclarerent en ſa faveur; & avec les ſecours qu'il en tira, il défit pluſieurs fois les Parthes. Mais, à la fin, ſous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirerent dans une embuſcade, où il fut fait priſonnier, & toute ſon armée taillée en pièces. Le Roi qui règnoit alors ſur les Parthes, étoit Mithridate. Ce Prince mena Démétrius dans toutes les provinces qui tenoient encore pour le roi de Syrie, dans la vue de les obliger à ſe ſoumettre à lui, en leur montrant celui qu'ils avoient regardé comme leur libérateur, réduit à un état ſi bas & ſi honteux. Après cela, il le traita comme un Roi; il l'envoya en Hyrcanie, qui lui fut aſſignée pour ſa réſidence, & lui donna ſa fille Rhodogune en mariage. Cependant, il étoit toujours regardé comme priſonnier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Il fit quelques tentatives pour retourner dans ſon royaume. Elles furent inutiles. Il fut arrêté à deux différentes repriſes, dans le milieu de ſa fuite; & pour toute peine on l'avoit ramené dans le lieu de ſon exil, où il fut gardé avec plus de ſoin, mais traité toujours avec la même magnificence.

Il fut enfin relâché par Phraate, fils & ſucceſſeur de Mithridate. Comme il étoit en chemin pour s'en retourner, Phraate détacha un parti de cavalerie pour le ratraper. Démétrius qui avoit craint quelque contre-ordre de cette nature, avoit fait tant de diligence, qu'il avoit déjà paſſé l'Euphrate avant que ce parti fût ſur les frontières. Ainſi, il recouvra ſes États & en fit de grandes réjouiſſances.

Peu de tems après, Cléopâtre dont il avoit épouſé la fille ainée, qu'elle avoit eue de Ptolémée Philométor, lui envoya demander du ſecours contre Ptolémée Phyſcon, & lui promit la couronne d'Égypte pour ſa récompenſe. Démétrius accepta, ſans balancer, cette propoſition, vint avec toutes ſes troupes, & forma le ſiège de Péluſe. Ce Prince étoit fort haï des Syriens, pour ſa hauteur, ſa tyrannie & ſes débauches. Quand ils le virent éloigné, & occupé au ſiège de Péluſe, ils ſe ſouleverent. Ceux d'Antioche commencerent, enſuite ceux d'Apamée; & pluſieurs autres villes de Syrie ſuivirent leur exemple, & ſe joignirent

à eux. Démétrius fut obligé de laiſſer l'Égypte, pour réduire ſes propres ſujets.

Mais Ptolémée Phyſcon, pour ſe venger de l'invaſion de Démétrius, appuya contre lui un impoſteur, nommé Alexandre Zébina, qui ſe diſoit fils d'Alexandre Bala, & prétendoit, en cette qualité, que la couronne de Syrie lui appartenoit. Ptolémée Phyſcon lui prêta une armée pour s'en mettre en poſſeſſion. Il ne fut pas plutôt en Syrie, que, ſans examiner les droits du prétendant, on vint en foule prendre ſon parti, parce qu'on ne pouvoit ſouffrir Démétrius. Ils ne ſe mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvu qu'ils ſe défiſſent de lui.

A la fin, une bataille en décida. Elle ſe donna auprès de Damas en Célé-Syrie. Démétrius y fut entièrement défait, & s'enfuit à Ptolémaïde, où étoit Cléopâtre ſa femme. Cette Princeſſe, qui avoit toujours ſur le cœur ſon mariage avec Rhodogune, chez les Parthes, prit cette occaſion de s'en venger, & lui fit fermer les portes de la ville. Démétrius fut donc obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué, l'an 126 avant J. C., par l'ordre du gouverneur de la ville, comme il deſcendoit du vaiſſeau. Après ſa mort, Cléopâtre ſa femme conſerva une partie du royaume, & Alexandre Zébina eut tout le reſte.

DÉMÉTRIUS III, (*a*) *Demétrius*, Δημήτριος, ſurnommé Eucere ou l'Heureux, étoit le quatrième fils d'Antiochus Grypus, huitième de ce nom. Ptolémée Lathyre, qui règnoit dans l'iſle de Chypre, le fit venir de Cnide, ville de Carie, & l'établit Roi à Damas. Il avoit d'abord protégé Antiochus IX, & enſuite ſon fils Antiochus X; mais, celui-ci ayant épouſé la veuve d'Antiochus VIII, Sélène, qui étoit ſa ſœur, & avoit été l'épouſe de Ptolémée Lathyre, ce Prince en fut irrité, & ſuſcita un nouvel ennemi au roi Antiochus X, en élevant ſur le trône le quatrième fils d'Antiochus VIII, le Prince Démétrius.

Il eſt démontré, par une médaille du cabinet de M. Pellerin, que le roi Démétrius, III.e du nom, règnoit dans la Syrie l'an 218 de l'ére des Séleucides.

Antiochus X étoit un ennemi redoutable pour Démétrius III, auſſi-bien que pour Philippe ſon frere. Ces deux Princes unirent leurs forces pour lui réſiſter, & remporterent des avantages dont on ignore le tems & les circonſtances; on ſçait ſeulement qu'Antiochus ayant été défait dans le païs de Galaad, en Célé-Syrie, ſe réfugia chez les Parthes, d'où il retourna en Syrie quelques années après, & que pendant ſon abſence, le roi Philippe s'empara de ſes États. Cependant, Démétrius, qui règnoit dans la partie de la Syrie, voiſine de la Judée, marcha au ſecours des Juifs, qui, depuis pluſieurs années, s'étoient

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 460, 461. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V, p. 226, 227. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XXIX. p. 221. *& ſuiv.*

révoltés, & faiſoient la guerre à leur roi Alexandre Jannée ; Démétrius, fortifié des Juifs rebelles, parut à la tête d'une armée de trois mille chevaux & de quarante mille hommes de pied ; Alexandre marcha contre lui avec ſix mille ſoldats étrangers, & vingt mille Juifs qui lui étoient reſtés fideles. Ces deux Princes firent tous leurs efforts, Démétrius pour gagner ces étrangers, qui étoient Grecs, & Alexandre pour faire rentrer dans ſon parti les Juifs qui s'étoient rangés auprès de Démétrius ; mais, ni l'un ni l'autre ne réuſſit dans ſon deſſein ; il fallut en venir à une bataille. Démétrius fut victorieux ; & ces étrangers, qui étoient du côté d'Alexandre, ſignalerent leur courage & leur fidélité ; ils furent tous tués, ſans en excepter un ſeul. Démétrius, de ſon côté, y perdit beaucoup de ſoldats. Alexandre s'enfuit dans les montagnes; alors, par un changement ſubit, ſix mille Juifs, touchés de ſon état, allerent ſe ranger ſous ſes ordres, ce qui donna tant de crainte à Démétrius, qu'il ſe retira. Cette bataille entre ces deux Rois eſt, ſelon les Antiquaires, de l'an 224 des Séleucides, 89 avant J. C.

Pendant cette expédition, le roi Philippe avoit tenté de s'emparer du royaume de Damas. Démétrius ſortit promptement de la Judée, pour défendre ſes propres États, & ſe venger de la perfidie de ſon frere ; il alla, avec deux mille chevaux & dix mille hommes de pied, aſſiéger Philippe dans Bérée. Straton, qui en étoit le prince, allié de Philippe ; demanda du ſecours au roi des Parthes & à Sizus, chef des Arabes ; ils lui envoyerent de grandes forces, qui aſſiégerent Démétrius dans ſon camp, & forcerent ſes ſoldats, tant par de fréquentes attaques que par la diſette d'eau, de le livrer entre leurs mains ; ils l'envoyerent priſonnier à Mithridate, roi des Parthes. Démétrius fut traité avec grand honneur juſqu'à la fin de ſa vie, qui ne fut pas longue ; il tomba malade & mourut dans la captivité. Ce Prince règnoit encore l'an 224 des Séleucides, ſuivant la date gravée ſur une de ſes médailles. On croit qu'il fut fait priſonnier l'année ſuivante 225, & qu'il mourut l'an 226, 87 avant J. C. Il eſt prouvé, par les Médailles, que Démétrius III règna ſur une partie de la Syrie pendant ſix à ſept ans ; le P. Froëlich ne lui donne que quatre années de règne ; il faut voir les titres différens dont ce Prince fut décoré pendant ſa vie, d'après les obſervations de M. l'abbé Belley.

Les Syriens déféroient ſouvent à leurs Rois des titres honorables; quelquefois ils ne leur donnoient que des ſurnoms, qui marquoient le mécontentement ou le mépris. Démétrius III fut ſurnommé ΕΥΚΑΙΡΟΣ, apparemment par les ennemis du gouvernement d'Antiochus X, parce qu'ils regardoient l'avénement de Démétrius comme heureux, & favorable pour diminuer la puiſſance d'Antiochus. Les partiſans d'Antiochus donnerent à Démétrius, dans un ſens contrai-

re, le surnom d'ΑΚΑΙΡΟΣ, *intempestivus*, arrivé à contre-tems. Ces surnoms, quoiqu'ils aient été remarqués par les Historiens, n'étoient en usage que parmi le peuple.

Démétrius prenoit sur ses médailles des titres magnifiques & fastueux; on lit sur celles du cabinet de M. Pellerin, qui donnent les dates ΗΙΣ, 218, & ΔΚΣ, 224, cette inscription: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ; chacun de ces titres avoit été pris par différens rois de Syrie; Démétrius III est le premier qui les ait pris tous à la fois. Si M. Vaillant, le P. Froëlich & les autres Antiquaires ont attribué au roi Démétrius premier les médailles qui donnent ces trois titres, c'est une mépriſe très-excusable; ils ne connoissoient point les médailles qui joignent les trois titres avec les dates des années 218 & 224 de l'ére des Séleucides, & qui les déterminent par conséquent à la personne de Démétrius III. En comparant ces médailles avec celles qui ont été attribuées à Démétrius premier, on voit que les premières présentent la même tête, avec une barbe, & distinguée par les mêmes caractères; d'où l'on doit conclure que ces médailles ont été toutes frappées en l'honneur de Démétrius III; d'ailleurs, si l'on examine les médailles qui appartiennent indubitablement à Démétrius premier, c'est-à-dire, les médailles qui portent des dates correspondantes au tems où ce Prince a regné, on trouve qu'il ne prend que le titre de ΣΩΤΗΡΟΣ, & que la tête gravée sur ces médailles est différente de celle qui se voit sur les médailles qui joignent au nom de Démétrius les titres de ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ.

M. l'abbé Belley n'entreprend point d'expliquer ces différens titres. M. Vaillant, & sur-tout le baron de Spanheim, en ont donné une explication suffisante; il remarque seulement que Démétrius ayant été proclamé roi à Damas, prit, par une vanité criminelle, ou reçut de la basse flatterie de ses sujets, le titre de Dieu, ΘΕΟΥ, qui avoit été déféré à plusieurs de ses prédécesseurs. Pour marquer son respect pour la mémoire de son pere Antiochus VIII, qui avoit péri par la cruelle perfidie d'Héracléon de Bérée, il prit le titre de ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Enfin, Démétrius, ayant recouvré, sur Antiochus X, la ville de Damas, & une partie de la Syrie, fut décoré du titre de Sauveur, ΣΩΤΗΡΟΣ.

Ce Prince étoit jaloux de titres honorifiques. On lit sur ses médailles, qui ont été publiées par M. Vaillant & par le P. Froëlich, cette inscription: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΩΥ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. Il étoit fils d'Antiochus VIII & de la reine Cléopâtre Triphene, qui avoit été tuée par l'ordre d'Antiochus IX. Démétrius prit le surnom de ΦΙΛΟΜΗΤΩΡ, pour marquer son attachement à la mémoire de sa mere,

& le désir de venger sa mort sur Antiochus X, fils du meurtrier. Il voulut se concilier l'amour & l'attachement de ses sujets, par les bienfaits qu'il avoit accordés ou qu'il faisoit espérer; & c'est pour cela qu'il prit le titre de bienfaisant, ΕΥΕΡΓΕΤΗΣ; enfin, pour célébrer ses victoires, soit sur Antiochus X son ennemi capital, soit sur Alexandre, roi des Juifs, il fut surnommé le vainqueur illustre, ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΣ.

Au reste, ces médailles, qui présentent les unes l'inscription, *du roi Démétrius Dieu, Philopator, Sauveur;* les autres, l'inscription, *du roi Démétrius Philométor, Évergete, Callinique*, ont été frappées en l'honneur de Démétrius III, roi de Syrie. Ce fait est constaté, à l'égard des premières, par les dates 218 & 224, gravées au-dessous de l'inscription, qui concourent avec le tems du règne de ce Prince. Quant aux médailles qui donnent la seconde inscription, leur fabrique est du même tems & la même que celle du roi Antiochus XII, comme M. l'abbé Belley l'a vérifié, en comparant plusieurs médailles du cabinet de M. Pellerin. Enfin, la tête de Démétrius, qu'on voit toujours la même sur les médailles qui présentent l'une ou l'autre inscription, démontre que ces médailles ont été frappées toutes pour le même Prince, pour Démétrius III. M. l'abbé Barthélemy avoit observé qu'en comparant, au cabinet du Roi, les trois médailles attribuées par M. Vaillant au roi Démétrius Ier, avec celles de Démétrius III, on reconnoissoit, à la parfaite ressemblance des têtes, qu'elles ont toutes été frappées pour Démétrius III. M. Vaillant, en lisant sur les premières médailles le titre de Philopator, & sur une autre médaille celui de Philométor, a cru qu'elles étoient de Princes différens; mais, les deux médailles que M. l'abbé Belley a publiées, du cabinet de M. Pellerin, & qui présentent la même tête, le titre de Philopator, & des dates d'années qui ne peuvent convenir qu'au règne de Démétrius III, prouvent, avec la plus grande évidence qu'elles ont été toutes frappées en l'honneur de ce Prince.

V.

Princes du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) fils de Philippe, Macédonien, & de la race des Téménides. Il étoit frere d'Antigonus I, & par conséquent grand oncle des deux Princes suivans.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) fils de Démétrius Poliorcete & de Ptolémaïde. Arsinoé, après la mort de Magas son mari, roi de Cyrene, lui envoya offrir la foi de Bérénice sa fille avec le royaume de son pere. Démétrius y vola aussi vîte que le vent qu'avoit en poupe le vaisseau qui le portoit. Mais, trop

(*a*) Plut. T. I. p. 889.
(*b*) Just. L. XXVI. c. 3. Plut. T. I. p. 915. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 252.

plein de ſon mérite, & de ſa bonne mine par laquelle il n'avoit déjà que trop donné dans les yeux de ſa belle-mere, il déplut par l'orgueil de ſon nouveau règne à la famille royale, & aux troupes, & s'attacha à rendre à la mere des ſoins qui n'étoient dûs qu'à la fille. Cet attachement fut d'abord ſuſpect à la jeune Reine, & enſuite odieux au peuple & au ſoldat, qui tournant tous leurs yeux vers le fils de Ptolémée, à qui Bérénice avoit d'abord été mariée, conſpirerent la mort de Démétrius, & envoyerent des gens pour l'aſſaſſiner, tandis qu'il étoit couché avec ſa belle-mere. En vain Arſinoé enhardie par les paroles de ſa fille qui, de la porte de la chambre, ordonnoit aux aſſaſſins d'épargner ſa mere, ſe mit entr'eux & ſon amant pour empêcher qu'ils ne le tuaſſent; elle n'en put reculer la mort que de quelques momens; ce qui arriva l'an 257 avant l'Ére Chrétienne.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) autre fils de Démétrius Poliorcete. Il naquit d'une femme Illyrienne, & il fut ſurnommé le Grêle, au rapport de Plutarque.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) Prince Illyrien, connu ſous le nom de Démétrius de Pharos, iſle de la mer Adriatique. Il commanda d'abord la garniſon, que Teuta, Reine d'une partie de l'Illyrie, mit dans l'iſle de Corcyre l'an 229 avant J. C. Cette entrepriſe déplut aux Romains. Réſolus d'en tirer vengeance, ils envoyerent une flotte à Corcyre, & la choſe réuſſit d'autant plus heureuſement, que Démétrius étoit d'intelligence avec eux. Car, ayant été deſſervi auprès de Teuta, & craignant ſon reſſentiment, il avoit fait dire aux Romains qu'il leur livreroit Corcyre, & tout ce qui étoit en ſa diſpoſition. Les Romains débarquent donc dans l'iſle, & y ſont bien reçus. Démétrius & les Corcyréens leur livrent la garniſon Illyrienne, & toute l'iſle ſe ſoumet, dans la penſée que c'étoit l'unique moyen de ſe mettre à couvert pour toujours des inſultes des Illyriens. Les Romains donnerent pluſieurs places d'Illyrie à Démétrius, pour récompenſe des ſervices qu'il leur avoit rendus. On le chargea même quelque tems après de l'adminiſtration du royaume de Teuta, ſous le titre de tuteur du fils de cette Princeſſe, qui avoit été forcée de demander la paix au peuple Romain.

Mais, Démétrius, oubliant les bienfaits qu'il avoit reçus des Romains, & paſſant même juſqu'à les mépriſer, parce qu'il avoit vu la frayeur où les avoient jettés les Gaulois, & que d'ailleurs il prévoyoit qu'ils auroient bientôt ſur les bras les Carthaginois, crut pouvoir ravager impunément les villes de l'Illyrie qui appartenoient

(*a*) Plut. T. I. p. 915.

(*b*) Appiann. p. 760. Strab. p. 315. Tit. Liv. L. XXII. c. 33. Juſt. L. XXIX. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 1050. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 289, 401. Hiſt. Rom. Tom. III. pag. 20, 21, 51. *& ſuiv.*

aux Romains. Pour cet effet, il paſſa avec cinquante frégates au-delà de Liſſe, contre la foi des traités, par leſquels il lui étoit défendu de paſſer au-delà de cette ville avec plus de deux frégates; encore ne devoient-elles pas être armées en guerre; & il pilla, ou mit à contribution les iſles Cyclades. Il avoit engagé dans ſon parti les peuples d'Iſtrie nouvellement ſubjugués, & il ſe flattoit de recevoir un ſecours conſidérable du roi de Macédoine avec qui il étoit lié d'intérêts. La guerre lui fut déclarée, & ſans perdre de tems, l'on en fit les préparatifs.

Le ſoin de cette guerre fut confié aux conſuls M. Livius Salinator & L. Æmilius Paulus. Sur la nouvelle que les Romains ſe diſpoſoient à le venir attaquer, Démétrius s'étoit mis en état de les bien recevoir. Il jetta dans Dimallum une forte garniſon, & toutes les munitions néceſſaires. Il fit mourir dans les autres villes les principaux citoyens dont il ſe défioit; il donna l'autorité à ceux qu'il croyoit lui être attachés, & il choiſit dans tout le royaume dont il avoit l'adminiſtration, ſix mille des plus braves hommes pour garder Pharos.

Le conſul L. Æmilius Paulus arrive cependant en Illyrie; & parce que les ennemis comptoient beaucoup ſur la force de la ville de Dimallum qu'ils croyoient imprenable, & ſur les proviſions qu'ils avoient faites pour la défendre, il réſolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par ce ſiège. Au ſeptième jour la ville fut priſe d'aſſaut. C'en fut aſſez pour faire tomber les armes des mains aux ennemis. Ils vinrent auſſitôt de toutes les villes ſe rendre aux Romains, & ſe mettre ſous leur protection. Le conſul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, & auſſitôt mit à la voile pour attaquer Démétrius même.

Comme il apprit que la place étoit en état de faire une longue réſiſtance, pour éviter cet inconvénient, il eut recours à un ſtratagême. Il prit terre pendant la nuit dans l'iſle avec toute ſon armée. Il poſta la plus grande partie dans des bois & d'autres lieux couverts, & le jour venu, il ſe remit ſur mer, & entra tête levée dans le port le plus proche de la ville, avec vingt vaiſſeaux. Démétrius l'apperçut, & croyant ſe jouer d'une ſi petite armée, il marcha vers ce port, pour s'oppoſer à la deſcente des ennemis. A peine en fut-on venu aux mains, que le combat s'échauffant, il venoit perpétuellement de la ville des troupes fraîches au ſecours. Enfin, toutes ſe préſentèrent au combat. Ceux des Romains qui avoient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arriverent dans ce moment. Entre la ville & le port il y avoit une hauteur eſcarpée; ils s'en emparent, & coupent ainſi la communication avec la ville à ceux qui en étoient ſortis pour aller attaquer le Conſul. Alors, Démétrius ne ſongea plus à empêcher le débarquement. Il aſſembla ſes troupes, les exhorta à faire leur de-

voir, & les mena à la hauteur dans le deſſein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchoient avec impétuoſité & en ordre, vinrent ſur eux, & les chargerent avec une vigueur étonnante. Pendant ce tems-là, les Romains, qui venoient de débarquer, donnoient auſſi par les derrières. Les Illyriens, enveloppés de tous côtés, ſe virent dans un déſordre & une confuſion extrêmes. Enfin, preſſés de front & en queue, ils furent obligés de prendre la fuite. Quelques-uns ſe ſauverent dans la ville; la plûpart ſe répandirent dans l'iſle par des chemins écartés. Démétrius monta ſur des frégates qu'il avoit à l'ancre dans des endroits cachés; & faiſant voile pendant la nuit, il arriva heureuſement chez Philippe, roi de Macédoine, où il paſſa le reſte de ſes jours. Il contribua beaucoup, par ſes flatteries & par ſes pernicieux conſeils, à gâter & à corrompre le naturel de ce Prince, qui, dans les commencemens de ſon règne, s'étoit acquis une eſtime générale, & ce fut lui principalement, qui, pour ſe venger, le porta à ſe déclarer contre les Romains, & par-là lui attira une longue ſuite de malheurs.

Démétrius de Pharos eſt qualifié roi des Illyriens par Juſtin.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) fils de Philippe, & petit-fils de Déméirius II, fut donné en ôtage aux Romains l'an 196 avant J. C., & ſervit d'ornement au triomphe de T. Quintius. Il fut retenu aſſez long-tems à Rome, & renvoyé enſuite à ſon pere, après s'être concilié par ſon bon naturel l'affection des plus conſidérables de la république Romaine.

Il retourna à Rome quelques années après, par l'ordre de Philippe, pour y veiller à ſes intérêts. C'étoit à lui naturellement à répondre en détail aux divers chefs d'accuſation formés contre ſon pere. Le Sénat jugeant bien que ce ſeroit un grand embarras pour un jeune Prince qui n'étoit point accoûtumé à parler en public, pour lui épargner cette peine, lui fit demander ſi le Roi ſon pere ne lui avoit point donné quelques mémoires, & ſe contenta de lui en entendre faire la lecture. Philippe s'y juſtifioit le mieux qu'il lui étoit poſſible ſur la plûpart des faits qu'on lui objectoit; mais, il faiſoit ſentir ſur-tout combien il étoit mécontent des décrets portés à ſon ſujet par les commiſſaires que Rome avoit nommés, & de la manière dont il avoit été traité. Le Sénat comprit aiſément où tout cela tendoit; & comme le jeune Prince tâchoit d'excuſer certaines choſes, & pour d'autres aſſuroit que tout ſe feroit ſelon le bon plaiſir de Rome, on lui ré-

(*a*) Appian. pag. 98. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 13, 30. L. XXXIV. c. 52. L. XXXVI. c. 35. L. XXXIX. c. 34, 47, 53. L. XL. c. 5. *& ſeq.* Juſt. L. XXXII. c. 2, 3. Pauſ. pag. 270. Plut. Tom. I. pag. 374. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. pag. 524, 554, 616, 634. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. IV. pag. 185, 426, 437. *& ſuiv.*

pondit que Philippe ſon pere n'avoit pu rien faire de plus ſage, ni qui fût plus agréable au Sénat, que d'envoyer Démétrius ſon fils à Rome pour faire ſon apologie; que par rapport au paſſé, le Sénat pouvoit diſſimuler, oublier, & ſouffrir beaucoup de choſes; que pour l'avenir, il ſe fioit aux paroles que donnoit Démétrius; que quoiqu'il fût près de quitter Rome pour retourner en Macédoine, il y laiſſoit pour ôtage de ſes diſpoſitions ſon bon cœur, & ſon attachement pour Rome, qu'il ſçauroit conſerver inviolablement ſans donner jamais d'atteinte au reſpect qu'il devoit à ſon pere; que par conſidération pour lui, on enverroit des ambaſſadeurs en Macédoine, pour rectifier ſans bruit & ſans éclat ce qui juſques-là auroit pu être fait contre les règles; qu'au reſte, le Sénat étoit bien aiſe que Philippe ſentit qu'il étoit redevable à ſon fils Démétrius de la manière dont le peuple Romain agiſſoit à ſon égard. Ces marques de conſidération, que le Sénat lui donnoit pour relever ſon crédit auprès de ſon pere, ne ſervirent qu'à exciter contre lui l'envie, & cauſerent dans la ſuite ſa perte.

En effet, Perſée voyoit avec peine & une douleur infinies, que la conſidération de ſon frere Démétrius dans la Macédoine, & ſon crédit chez les Romains, augmentoient de jour en jour. N'ayant plus d'eſpérance de parvenir au trône que par le crime, il y mit toute ſa reſſource. Il commença par ſonder la diſpoſition de ceux qui étoient les plus puiſſans auprès du Roi, en leur tenant des diſcours encore obſcurs & ambigus. Quelques-uns d'abord parurent ne point entrer dans ſes vues, & rejetter ſes propoſitions, parce qu'ils croyoient avoir plus à eſpérer de la part de Démétrius. Enſuite, comme on voyoit croître ſenſiblement la haine de Philippe contre les Romains, que Perſée travailloit à allumer de jour en jour, & à laquelle au contraire Démétrius s'oppoſoit de toutes ſes forces, ils changerent de ſentimens. Jugeant bien que ce dernier, que ſa jeuneſſe & ſon peu d'expérience rendoient peu précautionné contre les artifices de ſon frere, y ſuccomberoit à la fin, ils crurent devoir ſe prêter à un évènement qui arriveroit toujours indépendamment d'eux, & embraſſer dès-lors le parti du plus fort. C'eſt ce qu'ils firent, & ils ſe livrerent totalement à Perſée.

Pour rendre Démétrius plus ſuſpect de jour en jour, ils affectoient de faire tomber ſouvent la converſation, en préſence du Roi, ſur les Romains, témoignant du mépris les uns pour leurs loix & leurs coûtumes, les autres pour leurs exploits, pluſieurs pour la ville de Rome, deſtituée d'ornemens & de bâtimens magnifiques, quelques-uns même pour ceux des Romains qui étoient les plus eſtimés, les paſſant tous en revue. Démétrius, qui ne preſſentoit pas où tendoient tous ces diſcours, ne manquoit pas de prendre feu par zele pour les Romains, & par

l'envie de contredire ſon frere. Par-là, ſans y faire réflexion, il ſe rendoit ſuſpect & odieux au Roi, & ouvroit la voie aux accuſations & aux calomnies qu'on préparoit contre lui. Auſſi ſon pere ne lui communiquoit rien des deſſeins qu'il rouloit jour & nuit dans ſa tête contre Rome, & ne s'en ouvroit qu'à Perſée.

Des ambaſſadeurs, qu'il avoit envoyés chez les Baſtarnes, pour leur demander du ſecours, revinrent dans le tems dont nous parlons. Ils avoient amené avec eux de jeunes gens de qualité, & quelques Princes même du ſang, dont l'un promettoit ſa ſœur en mariage pour un des fils de Philippe. Cette nouvelle alliance avec une nation puiſſante relevoit beaucoup le courage du Roi. Perſée, profitant de cette occaſion: » De quel » uſage, dit-il, tout cela nous » peut-il être ? Il n'y a pas tant » à eſpérer pour nous des ſecours » étrangers, qu'à craindre de la » part du dedans. Nous avons » dans notre ſein, je ne veux pas » dire un traître, mais au moins » un eſpion. Les Romains, de- » puis qu'il a été en ôtage chez » eux, nous ont rendu ſon corps, » mais il leur a laiſſé ſon cœur. » Preſque tous les Macédoniens » tournent déjà les yeux ſur lui, » & ne comptent point avoir » d'autre Roi que celui qu'il plaira » aux Romains de leur donner. « On aigriſſoit par ces diſcours l'eſprit de Philippe, qui étoit déjà par lui-même fort mal diſpoſé contre Démétrius.

Il ſe fit alors une revue de l'armée dans une fête qui ſe célébroit tous les ans avec une pompe religieuſe. C'étoit la coûtume, lorſqu'on avoit achevé les ſacrifices, de donner une eſpèce de tournoi, & de diviſer l'armée en deux corps, qui en venoient aux mains armés ſimplement de fleurets, & repréſentoient l'image d'un combat. Les deux jeunes Princes commandoient ces deux corps. Ce ne fut pas une ſimple repréſentation de combat. Avec leurs armes ſimulées, ils ſe battirent auſſi vivement que s'il s'étoit agi du trône. Il y eut pluſieurs bleſſures de part & d'autre, & pour en faire une juſte bataille, il n'y manqua que le fer. Le corps commandé par Démétrius fut beaucoup ſupérieur. Perſée ſouffrit cet avantage impatiemment. Ses amis, au contraire, s'en réjouirent, jugeant que ce ſeroit une occaſion favorable & toute naturelle d'intenter une accuſation contre ſon frère.

Les deux Princes donnerent ce jour-là chacun un grand repas à ceux qui avoient été de leur parti. Perſée, que ſon frere avoit invité à ſon feſtin, refuſa de s'y trouver. La joie fut grande des deux côtés, & l'on but à proportion. Pendant le repas, il fut beaucoup parlé du combat, & l'on mêla dans le diſcours beaucoup de plaiſanteries, quelquefois très-piquantes, contre ceux du parti contraire, ſans même épargner les chefs. Perſée avoit envoyé un eſpion pour obſerver ce qui ſe diroit au repas de ſon frere. Quatre jeunes gens qui étoient ſortis par hazard de la ſalle, l'ayant dé-

couvert, le maltraiterent fort. Démétrius, qui ne ſçavoit rien de ce qui venoit de ſe paſſer, dit à la compagnie : » Que n'allons-nous » achever notre fête chez mon » frere ; pour adoucir ſa peine, » s'il lui en reſte encore, par une » ſurpriſe agréable, qui lui mon- » trera que nous agiſſons ſimple- » ment, & que nous n'avons rien » ſur le cœur contre lui. « Tous crierent qu'il falloit y aller, excepté ceux qui craignoient qu'on ne ſe vengeât du mauvais traitement fait à l'eſpion. Mais, Démétrius les y entraînant auſſi, ils cacherent des épées ſous leurs habits, pour ſe défendre en cas de beſoin. Quand la diſcorde règne dans des familles, rien n'y peut demeurer ſecret. Un homme prenant les devants, alla trouver Perſée, & l'avertit que Démétrius amenoit avec ſa troupe quatre jeunes gens armés. Il pouvoit facilement en deviner la cauſe, car il ſçavoit que c'étoient eux qui avoient maltraité ſon eſpion. Mais, pour rendre la choſe plus criminelle, il fait fermer ſa porte ; & par une fenêtre de l'appartement ſupérieur qui donnoit ſur la rue, il fait défenſe d'ouvrir à ces gens qui venoient à main armée pour l'aſſaſſiner. Démétrius, qui étoit en pointe de vin, après s'être plaint d'un ton haut & fâché de ce qu'on lui refuſoit ainſi l'entrée, retourne chez lui, & ſe remet à table, n'ayant rien ſçu encore de ce qui touchoit l'eſpion de Perſée.

Le lendemain, dès que Perſée put approcher de ſon pere, il entra dans ſa chambre le viſage tout troublé, & demeura quelque tems en ſa préſence, mais un peu éloigné, ſans ouvrir la bouche. Philippe alarmé, lui demandant avec empreſſement quel étoit donc le ſujet du chagrin qu'il faiſoit paroître : » C'eſt le plus grand bon- » heur du monde, lui répondit- » il, de ce que vous me voyez » encore en vie. Ce n'eſt plus par » des embûches ſecretes que mon » frere m'attaque ; il eſt venu de » nuit avec des gens armés à ma » maiſon, pour m'aſſaſſiner. Je ne » me ſuis ſauvé de ſa fureur qu'en » faiſant fermer mes portes, & » en mettant un mur entre lui & » moi. « Philippe fut frappé d'étonnement & de frayeur, & fit appeller ſur le champ Démétrius. Ce jeune Prince, inſtruit de ce qui venoit de ſe paſſer, fut accablé d'une telle douleur, qu'il ſe trouva hors d'état de parler. Preſſé de ſe défendre, il s'exprima enfin de la ſorte :

» Perſée, en m'accuſant de- » vant vous, mon Pere, & en » répandant de fauſſes larmes, » pour exciter votre compaſſion, » vous a rendu ſuſpectes les mien- » nes qui ne ſont que trop vraies, » & m'a enlevé tous les avantages » qu'ont ordinairement tous les » accuſés. Au lieu que c'eſt lui, » qui, depuis que je ſuis revenu » de Rome, ne ceſſe jour & nuit, » dans les ſecrets entretiens qu'il » a avec ſes créatures, de me » tendre des embûches ; il me re- » préſente devant vous comme » non ſeulement lui tendant des » pièges cachés, pour le faire pé- » rir, mais l'attaquant à force » ouverte & à main armée. Il

» cherche à vous alarmer par » ſon péril, pour ſe hâter de per- » dre, par votre moyen, un » frere innocent. Il ſe dit ſans re- » fuge & ſans aſyle, pour m'em- » pêcher d'en trouver dans votre » bonté & dans votre juſtice. » Dans l'état de ſolitude & d'a- » bandon où je ſuis ici, ſans amis » & ſans protecteur, il veut me » rendre odieux par le reproche » d'un crédit étranger, qui me » nuit plutôt qu'il ne me ſert. «

Il en dit encore bien davantage; & pendant qu'il ſe défendoit ainſi, les ſoupirs & les ſanglots mêlés de pleurs, lui couperent la parole. Philippe, les ayant fait ſortir l'un & l'autre pour un moment, après, s'être entretenu avec ſes amis, les fit rentrer & leur dit qu'il ne décideroit point leur affaire ſur de ſimples paroles & ſur des diſcours d'une heure, mais ſur l'information qu'il feroit de leur conduite, & de la manière dont ils ſe comporteroient dans les petites comme dans les grandes choſes, dans leurs diſcours & dans leurs actions. Ce jugement fit aſſez connoître que ſi d'un côté Démétrius s'étoit lavé du crime d'avoir attenté à la vie de ſon frere, que de l'autre néanmoins ſes liaiſons avec les Romains le rendirent ſuſpect à Philippe.

Ce Prince, quelque tems après, envoya à Rome en qualité d'ambaſſadeur Philocle & Apelle, moins pour y traiter d'aucune affaire, que pour y ſonder la diſpoſition des eſprits à l'égard de Démétrius, & pour s'informer ſous main des diſcours qu'il y avoit tenus, principalement avec T. Quintius, ſur la ſucceſſion au trône. Philippe ne les croyoit point attachés à aucun parti; mais, ils l'étoient en effet à Perſée, & avoient part à ſon complot. Démétrius, qui ne ſçavoit rien de tout ce qui ſe paſſoit, excepté l'accuſation de ſon frere qui avoit éclaté, n'avoit aucune eſpérance de pouvoir appaiſer ſon pere à ſon égard, ſur-tout quand il le vit obſédé de telle ſorte par ſon frere, qu'il ne pouvoit plus en approcher. Il ſe réduiſit à s'obſerver ſcrupuleuſement, tant ſur ſes diſcours que ſur ſes actions, pour ne donner aucune priſe aux ſoupçons & à l'envie. Il évitoit de parler des Romains, & d'avoir aucun commerce avec eux, même par lettres, ſçachant que c'étoit ce qui aigriſſoit ſur-tout les eſprits contre lui. Il auroit dû prendre ces précautions plutôt. Mais, ce jeune Prince, qui étoit ſans expérience, qui avoit beaucoup de ſimplicité, & qui jugeoit des autres par lui-même, n'avoit pas cru qu'il y eût rien à craindre pour lui à la cour, dont il devoit mieux connoître les intrigues & les artifices.

Philippe, vers ce tems-là, fit un voyage avec Perſée, & laiſſa Démétrius en Macédoine. Didas, l'un des principaux officiers de la cour, reſta auprès du jeune Prince. C'étoit un Seigneur vendu à Perſée. Il fit ſemblant d'entrer dans les ſentimens de Démétrius, plaignit ſon ſort, parut déteſter l'injure & la mauvaiſe foi de ſes ennemis, qui le décrioient dans l'eſprit de ſon pere, & lui fit

offre de ſes ſervices dans tout ce qui dépendroit de ſon miniſtère. Démétrius ſongeoit à ſe retirer chez les Romains. Il crut que le ciel lui en fourniſſoit un moyen ſûr, car il falloit paſſer par la Péonie dont Didas étoit gouverneur, & il lui découvrit ſon deſſein. Didas, ſans perdre de tems, en donna avis à Perſée, & celui-ci au roi Philippe, qui étoit revenu de ſon voyage, après avoir eſſuyé des fatigues infinies.

Cette entrepriſe de Démétrius toucha vivement Philippe. Il crut pourtant devoir attendre le retour des ambaſſadeurs qu'il avoit envoyés à Rome. On leur avoit fait leur leçon avant qu'ils partiſſent de Macédoine. Ils rapporterent exactement tout ce qu'on leur avoit dicté, & préſenterent au Roi une fauſſe lettre ſcellée du ſceau contrefait de T. Quintius, par laquelle il le prioit de ne point ſçavoir mauvais gré à ſon fils Démétrius de quelques paroles imprudentes qui pouvoient lui être échappées à Rome dans des converſations au ſujet de la ſucceſſion au trône, l'aſſurant qu'il n'entreprendroit rien contre les droits du ſang & de la nature. Il ajoûtoit, en parlant de lui-même, qu'il étoit fort éloigné de lui donner jamais de pareils conſeils. Cette lettre confirma tout ce que Perſée avoit avancé contre ſon frere.

Il l'accuſa de nouveau devant le Roi. On lui faiſoit un crime d'avoir projetté le deſſein de s'enfuir à travers la Péonie, & d'avoir corrompu quelques particuliers pour l'accompagner dans ſa fuite. Mais, ce qui le chargeoit le plus, étoit la fauſſe lettre de T. Quintius. Son pere néanmoins ne prononça rien contre lui en public, ſe réſervant de s'en défaire en ſecret, non par égard pour ſon fils, mais de peur que l'éclat que feroit ſa punition, ne découvrît trop ſes deſſeins contre Rome. En partant de Theſſalonique pour Démétriade, il chargea Didas de l'en délivrer. Celui-ci ayant mené avec lui Démétrius dans la Péonie, lui donna du poiſon dans un repas qui ſuivit la cérémonie d'un ſacrifice. Il n'eut pas plutôt pris ce breuvage, qu'il ſe ſentit ſaiſi de douleurs violentes. Il ſe retira dans ſon appartement, ſe plaignant avec amertume de la cruauté de ſon pere, & accuſant hautement le parricide de ſon frere, & le crime de Didas. Ses douleurs augmentant, deux domeſtiques de Didas, qui étoient entrés dans ſa chambre, lui jetterent des couvertures ſur la tête, & l'étoufferent. Telle fut la fin de ce jeune Prince, qui méritoit un meilleur ſort. Sa mort arriva l'an 180 avant Jeſus-Chriſt.

Il ſe paſſa près de deux ans ſans qu'on découvrit rien du complot formé par Perſée contre ſon frere. Cependant, Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déploroit ſans ceſſe la mort de ſon fils, & ſe reprochoit à lui-même ſa cruauté. Enfin, ayant reconnu l'innocence de Démétrius, par la conduite de Perſée, il mourut de regret du parricide qu'il avoit commis, & déshérita en mourant le dernier

dernier qui l'avoit porté à le commettre, & qui néanmoins lui succéda.

V I.

Grands Hommes du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) célebre architecte, que Vitruve appelle cerf de Diane. Il eſt compté au nombre des architectes qui travaillerent au fameux temple d'Éphèſe. Il acheva de le conſtruire avec Péonius Éphéſien.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) célebre ſtatuaire. Quoique très-habile, on lui reprochoit, au rapport de Quintilien, de s'attacher trop ſcrupuleuſement à la vérité dans ſes ouvrages, & d'y rechercher plus la reſſemblance que la beauté. C'eſt ce que Lyſippe évitoit.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, Philoſophe péripatéticien, ſurnommé de Phalère, à cauſe de la ville de ce nom dans l'Attique, étoit fils de Phanoſtrate qui avoit été eſclave dans la maiſon de Conon & de Timothée. Il eſt renommé chez les Auteurs Juifs, Payens & Chrétiens, par ſon éloquence, par la ſageſſe de ſon gouvernement dans la république d'Athènes, par l'établiſſement de la bibliotheque d'Alexandrie, & par la traduction des Septante.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*c*) ſurnommé Phidon, inſigne flatteur à la ſuite d'Alexandre. Plutarque en fait mention dans la vie de ce Prince. Voici ce qu'il en dit:

» Charès de Mitylène écrit » qu'Alexandre, dans un feſtin, » après avoir bu dans une coupe, » la préſenta à un de ſes amis; que » celui-ci l'ayant priſe, ſe leva, » & ſe tournant vers le foyer où » étoient les Dieux domeſtiques, » il but, & après avoir bu, il » adora en s'inclinant profondément; qu'il alla enſuite donner » un baiſer à Alexandre, au milieu du feſtin, & ſe remit à » table avec lui. Tous les convives ayant fait la même cérémonie à la ronde, Calliſthène, » quand ſon tour fut venu, prit la » coupe pendant qu'Alexandre » n'y prenoit pas garde, & qu'il » parloit à Éphеſtion; & après » avoir bu, il ſe préſenta pour » baiſer le Roi comme les autres. » Mais, Démétrius, ſurnommé » Phidon, ayant crié au Prince: » *Seigneur, ne le baiſez pas, car* » *il eſt le ſeul de la table qui ne* » *vous ait pas adoré*, Alexandre » détourna la tête, & lui refuſa » le baiſer. Alors, Calliſthène dit » tout haut: *Voilà donc que je* » *m'en retourne avec un baiſer de* » *moins que tous les autres con-* » *vives.* «

Je ne ſçais ſi ce Démétrius ne ſeroit pas le même qui ſuit.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*d*) capitaine des gardes d'Alexandre, eut part à une conſpiration contre ce Prince. Quand il fut produit pour ſubir un

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 577.
(*b*) Quintil. L. XII. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 610.
(*c*) Plut. T. I. p. 696.
(*d*) Q. Curt. L. VI. c. 7, 11.

interrogatoire, il nia le fait fort & ferme; & avec un courage & une contenance assurées, il faisoit des sermens horribles, qu'une telle manie ne lui étoit jamais entrée dans l'ame; & même il insistoit que pour sa plus grande justification, il fût mis à la torture. Mais, on n'eut pas besoin de recourir à ce tourment, parce qu'un autre complice déclara que Démétrius étoit du nombre des conjurés, & il fut assommé avec les autres à coups de pierre.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) surnommé Calatien, avoit composé plusieurs traités de l'Asie & de l'Europe. Strabon dit que dans l'énumération qu'il faisoit des tremblemens de terre arrivés anciennement dans toute la Grece, il rapportoit que plusieurs parties des isles Lichades avoient été submergées, & que les thermes ou bains qui étoient à Ædepsis & aux Thermopyles, après avoir été arrêtés pendant trois jours, avoient coulé ensuite de rechef; mais de telle manière que ceux d'Ædepsis avoient pris d'autres routes. Ce Démétrius est sans doute le même que Lucien surnomme Calliſtien.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) surnommé Lacon. Il eut pour maitre Protarque, de la secte des Épicuréens.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*c*) Scepsien, noble, riche & amateur des sciences. Il étoit contemporain de Cratès & d'Aristarque. Strabon le cite fréquemment. Étant encore jeune, il alla à Ilium, & en trouva les maisons tellement négligées, que les toits n'étoient pas même couverts de tuiles. Quoiqu'il passe pour constant que Démétrius étoit natif de Scepsis, lui cependant, au rapport de Strabon, croyoit que sa patrie étoit le lieu ou Énée faisoit sa résidence.

Joignons ici une remarque de Madame Dacier sur Homère, où il est parlé de Démétrius le Scepsien. » Après qu'Homère a fait » le dénombrement des Grecs, » dit-elle, il va faire celui des » Troyens & de leurs troupes » auxiliaires; & ce dernier n'est » ni moins exact, ni moins rem- » pli de choses curieuses, que » celui des Grecs. Un certain » Démétrius de la ville de Scep- » sis dans la Mysie, y avoit fait » un commentaire très-étendu, » puisque les Anciens en citent » jusqu'au vingt-sixième livre.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*d*) esclave de C. Cassius. Après la mort de son maitre, s'étant saisi de sa robe & de son épée, il alla les porter dans la tente de M. Antoine.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*e*) Auteur contemporain de Cicéron, étoit né dans quelqu'une des villes appellées Magnésie. Cicéron le fait connoître dans la onzième lettre du hui-

(*a*) Strab. pag. 60. Lucian. Tom. II. p. 635.
(*b*) Strab. p. 658.
(*c*) Strab. p. 594, 607, 609.
(*d*) Plut. T. I. p. 1005.
(*e*) Cicer. ad Attic. L. IV. Epist. 11. L. VIII. Epist. 11. Plut. T. I. pag. 851, 853, 858. Athen. p. 611.

tième livre, où il prie Atticus de lui communiquer le livre que Démétrius lui avoit envoyé touchant la concorde. Plutarque, Athénée, Diogène Laërce font mention d'un autre ouvrage de Démétrius, touchant les Auteurs qui avoient porté le même nom. Il y donnoit une liſte & une idée de leurs ouvrages.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) ſurnommé Syrus, étoit un Rhéteur d'Athènes. Cicéron prit ſes leçons, comme il nous l'apprend lui-même dans ſon Brutus. Démétrius Syrus étoit alors un ancien maître d'éloquence qui s'étoit acquis de la réputation. *Vetus & non ignobilis dicendi magiſter.*

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) ſurnommé l'Étolien. Strabon dit que ce Démétrius ravagea le païs de Calydon, & que ce fut pour cela que les habitans de Pleuron abandonnerent leur ville, pour aller en bâtir une autre ailleurs.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*c*) Sicilien, & pour parler plus juſte, Tindaritain. Il étoit Gymnaſiarque. Cicéron le cite comme un témoin contre Verrès.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*d*) orfèvre d'Éphèſe, qui faiſoit de petits temples d'argent de Diane.

Cet homme, voyant les progrès que faiſoit l'Évangile par les prédications de Saint Paul, aſſembla tous ceux qui travailloient aux mêmes ouvrages que lui, & leur dit: » Mes amis, vous ſçavez » que c'eſt de ces ouvrages que » vient tout notre gain; & cepen- » dant vous voyez vous-mêmes » & vous entendez dire que non » ſeulement à Éphèſe, mais preſ- » que par toute l'Aſie, ce Paul a » perſuadé à un grand nombre de » perſonnes d'y renoncer, en di- » ſant que les ouvrages de la main » des hommes ne ſont point des » Dieux. Et il n'y a pas ſeulement » à craindre pour nous, que no- » tre profeſſion ne ſoit décriée, » mais que le temple de la gran- » de Diane ne tombe dans le » mépris, & que la majeſté de » celle que toute l'Aſie & même » tout l'Univers adorent, ne ſoit » oubliée. « Ayant entendu ce diſcours, ils furent tranſportés de colère, & ils s'écrierent: *Vive la grande Diane des Éphéſiens.* Toute la ville fut auſſitôt remplie de confuſion; & ces gens-là coururent en foule à la place publique, où étoit le théatre, entraînant Caïus & Ariſtarque, Macédoniens, qui avoient accompagné Paul; & comme Saint Paul lui-même vouloit aller ſe préſenter à ce peuple, les diſciples l'en empêcherent.

Cependant, les uns crioient d'une manière, & les autres d'une autre; car, ce n'étoit qu'un concours tumultueux, & la plûpart même ne ſçavoient pour quel ſujet ils étoient aſſemblés. Alors, Alexandre, aidé par les Juifs qui le

(*a*) Cicer. Brut. c. 174.
(*b*) Strab. pag. 451.
(*c*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 82.
(*d*) Actu Apoſt. c. 19. v. 24. *& ſeq.*

pouſſoient devant eux, ſe dégagea de la foule, & faiſant ſigne de la main, il demanda audience, pour ſe juſtifier devant le peuple. Mais, ayant reconnu qu'il étoit Juif, ils s'écrierent tous d'une ſeule voix, pendant environ deux heures : *Vive la grande Diane des Éphéſiens.* Cependant, le greffier de la ville, ayant calmé cette populace, leur dit: » Seigneurs Éphéſiens, y a-t-il quelqu'un qui ne » ſçache que la ville d'Éphèſe » rend un culte particulier à » Diane, cette grande Déeſſe, » fille de Jupiter, & à ſa ſtatue » deſcendue du ciel ? Puis donc » que cela ne peut être conteſté; » vous devez demeurer en repos, » & ne rien faire inconſidérément. Car, ceux que vous avez » amenés ici, ne ſont coupables » ni de ſacrilege ni de blaſphême » contre votre Déeſſe. Que ſi » Démétrius, & les ouvriers qui » ſont avec lui, ont quelque » plainte à faire contre quelqu'un, » on tient l'audience, & il y a des » Proconſuls ; qu'ils s'appellent » en juſtice les uns les autres. » Que ſi vous avez quelqu'autre » affaire à propoſer, elle ſe pourra terminer dans une aſſemblée » légitime. Car, nous ſommes en » danger d'être accuſés de ſédition, pour ce qui s'eſt paſſé » aujourd'hui, ne pouvant alléguer aucune raiſon pour juſtifier ce concours tumultueux. « Ayant ainſi parlé, il congédia l'aſſemblée, & le tumulte ceſſa.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) dont parle Saint Jean en ces termes: » Tout le » monde rend un témoignage » avantageux à Démétrius, & la » vérité même le lui rend. Nous » le lui rendons auſſi nous-mêmes, & vous ſçavez que notre » témoignage eſt véritable. «

Quelques-uns croient que c'eſt le même dont on vient de parler, lequel quitta le Paganiſme pour embraſſer la réligion de Jeſus-Chriſt. Mais, ce ſentiment manque de preuves, auſſi-bien que la conjecture de ceux qni font ce Démétrius Évêque. Nous ne parlons point de la chronologie du faux Lucius Dexter, qui porte que Démétrius étoit frere de Caïus, à qui Saint Jean adreſſe ſon épître.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) Philoſophe Cynique, vivoit vers le milieu du premier ſiècle de l'Ére Chrétienne. C'eſt de lui que Sénèque a dit ces paroles : *La nature l'avoit produit pour faire voir à ſon ſiècle, qu'un grand génie pouvoit ſe garder d'être perverti par la multitude.* Comme il avoit acquis une très-haute réputation dans la profeſſion qu'il faiſoit de la liberté Philoſophique, l'empereur Caligula voulut l'attacher à ſes intérêts, & s'imagina qu'il lui ſeroit aiſé de le gagner par un préſent. Démétrius ſe moqua de ce projet, & dit : *Que ſi l'Empereur avoit deſſein de le ten-*

(*a*) Joann. Epiſt. 3. v. 12.

(*b*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 34. Hiſt. L. IV. c. 40. Lucian. Tom. I. pag. 938. *& ſeq.* Tom. II. pag. 550, 551. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 330, 466. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 288, 354. T. IV. pag. 139.

ter, il lui falloit tout d'un coup envoyer ſon diadême.

Condamné au banniſſement par Veſpaſien, notre Cynique n'obéit point. Il affecta même de ſe montrer devant Veſpaſien, avec inſolence, ne ſe levant point pour le ſaluer, & ne lui rendant aucune marque de reſpect. Veſpaſien ſe contenta de lui faire dire: *Tu fais tout ce qui eſt en toi pour que je t'ôte la vie; mais, je ne tue point un chien qui aboie.*

Apollonius de Tyane, ne pouvant, ou ne voulant pas accompagner Tite à Rome, établit ſon ſubſtitut auprès de lui, Démétrius le Cynique, à qui il écrivit en ces termes: » Je vous donne à l'em» pereur Tite pour maître, par » rapport à la façon dont il doit » gouverner. «

Tacite parle de Démétrius le Cynique ſur la fin de ſes annales, & dit que Thraſéa, condamné à mort, s'entretint avec lui de la nature de l'ame. Dans le quatrième livre de ſon hiſtoire, il rapporte que Démétrius parla en faveur d'un faux Philoſophe, qui étoit accuſé, & qu'il fut fort blâmé par ſon zele déplacé pour la défenſe d'une ſi mauvaiſe cauſe. On jugea que la vanité, & l'intérêt mal-entendu de l'honneur de la Philoſophie, avoient bien plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que l'amour de la vérité & de la juſtice.

Il eſt fait mention dans Lucien, d'un Hiſtrion, qui ſeul repréſentoit par ſes geſtes une action à pluſieurs perſonnages, & d'une façon ſi expreſſive, que Démétrius le Cynique, qui mépriſoit ſon jeu, ſans jamais en avoir été témoin, s'étant enfin laiſſé perſuader de voir avant que de juger, en demeura ſurpris, enchanté, & s'écria: *Je ne te vois pas ſeulement, je t'entends; tu parles avec les mains.*

Lucien dit ailleurs que notre Philoſophe ayant trouvé un jour à Corinthe les Bacchantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les déchira; & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût déchiré par lui une fois, que de ſouffrir tous les jours mille affronts de la main d'un ſot.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος natif de Sunium, perſonnage imaginaire de Lucien. *Voyez* Antiphilus, fils de Dinomène.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος (*a*) autre perſonnage imaginaire de Lucien. Il en fait un ſtatuaire, ou, ſelon la force du texte, un faiſeur d'hommes.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος (*b*) autre perſonnage imaginaire de Lucien. Il ſuppoſe que c'eſt un Philoſophe Platonicien. On l'accuſa devant Ptolémée de ne s'être pas voulu déguiſer aux Bacchanales, & de n'y avoir bu que de l'eau, comme condamnant les plaiſirs & les inclinations du Prince; & ſi le lendemain il ne ſe fût traveſti, & n'eût bu du vin en la préſence du

(*a*) Lucian. T. II. p. 479.

(*b*) Lucian. T. II. p. 573, 574.

Roi, & danſé avec des cymbales, il étoit perdu.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) ſurnommé Méga. Pour faire connoître ce Démétrius Méga, il ſuffit de mettre ſous les yeux du Lecteur une lettre de recommandation, que Cicéron écrivit en ſa faveur à Acilius, Proconſul de Sicile : » J'ai, dit » Cicéron, une ancienne liaiſon » d'hoſpitalité avec Démétrius » Méga, & la plus grande ami- » tié que j'aie jamais eue pour au- » cun Sicilien. Dolabella lui a » obtenu de Céſar le droit de » citoyen Romain, à ma priere ; » & je m'en ſuis auſſi mêlé. C'eſt » pour cela qu'il s'appelle aujour- » d'hui Publ. Cornélius. Lorſque » Céſar, à cauſe de certaines gens » ſordides & intéreſſés, qui ven- » doient ſes faveurs, eut fait ôter » l'affiche où étoient gravés les » noms de ceux qui avoient été » gratifiés du droit de bourgeoiſie » de Rome, il dit en ma pré- » ſenſe à Dolabella, qu'il n'avoit » rien à craindre pour Démétrius » Méga, & qu'il étoit conſervé ; » ce que j'ai bien voulu vous » marquer ici, afin que vous le » conſidériez comme étant véri- » tablement du nombre des ci- » toyens Romains. Je vous le re- » commande auſſi dans les autres » choſes, le plus affectueuſement » que j'ai jamais recommandé » perſonne. Je vous aurai la der- » nière obligation, ſi vous avez » la bonté d'en uſer de telle ſorte » envers lui, qu'il reconnoiſſe que » ma recommandation lui aura » fait grand-honneur. «

DEMETRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) étoit, à ce qu'on croit, un affranchi, avec lequel Cicéron ne vouloit avoir aucune liaiſon ni familiarité. C'eſt ainſi qu'il s'en explique lui-même dans une de ſes lettres.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*c*) Poëte, dont Horace parle avec un ſouverain mépris. C'eſt peut-être un de ceux dont il eſt fait mention dans les articles précédens.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*d*) fameux ſtatuaire, dont Lucien fait mention dans un de ſes Dialogues.

DÉMIANUS [CLAUDIUS], *Claudius Demianus*, (*e*) fut arrêté & mis en priſon par l'ordre de L. Vétus, proconſul d'Aſie. Ce dernier ayant depuis encouru la diſgrace de Néron, Claudius Démianus ſe joignit à ceux qui l'accuſerent devant l'Empereur, & obtint la liberté, pour récompenſe du ſervice qu'il rendoit à ce Prince, en ſe déclarant contre un homme qui lui étoit odieux.

DEMIPHON, *Demipho*, (*f*) perſonnage de la comédie de Térence, intitulée *le Phormion*. Ce mot ſemble pris de τοῦ δήμου φῶς, *populi claritas*, *lumen*, la lumière du peuple.

DÉMIURGE, *Demiurgus*,

(*a*) Cicer ad Amic. L. XIII. Epiſt. 37.
(*b*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epiſt. 17.
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 79. & *ſeq.*
(*d*) Lucian. T. II. 479.
(*e*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 10.
(*f*) Terent. T. III. p. 6.

Δημιουργὸς, (*a*) nom que les Myſtiques Platoniciens donnoient au Créateur de l'Univers. Il en eſt parlé ſouvent & magnifiquement dans leurs Ouvrages.

DÉMO, *Demo*, Δημὼ, (*b*) l'une des courtiſannes de Démétrius Poliorcete, étoit ſurnommée Mania. Elle fit à ce Prince une réponſe fort naïve, un ſoir à ſon ſouper, où Lamia jouoit de la flûte. Quand elle eut fini, Démétrius demanda à Démo: *Eh bien, comment trouves-tu Lamia? Une vieille, Seigneur*, lui répondit Démo. A un autre ſouper, comme on ſervit un fort beau fruit, Démétrius dit à Démo: *Tu vois le beau fruit que Lamia m'envoie. Si vous vouliez coucher auſſi avec ma mere*, lui répondit Démo, *elle vous en enverroit un plus beau.*

DÉMO, *Demo*, Δημὼ, (*c*) nom qu'Hypérochus, cité par Pauſanias, donne à la Sibylle de Cumes. Pauſanias ajoûte qu'on ne ſçauroit avoir connoiſſance même à Cumes, d'aucun de ſes oracles, & qu'on montre ſeulement dans le temple d'Apollon, une petite urne de marbre, où l'on dit que les cendres de cette Sibylle ſont renfermées.

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης, (*d*) oncle de Démoſthène l'Orateur, parce qu'il avoit épouſé une ſœur de la mere de cet Orateur, autrement une fille de Gylon. C'eſt ce que nous apprend Démoſthène lui-même dans ſes harangues. Démocharès étoit du bourg de Leuconé dans la tribu Léontide.

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης, (*e*) neveu de Démoſthène l'orateur, c'eſt-à-dire, fils d'une ſœur de cet Orateur, & de Lachès, du bourg de Leuconé, dans la tribu Léontide. Diogène Laërce le dit auſſi fils de Lachès, dans la vie d'Arcéſilaüs, & dans celle de Zénon. Timée avoit fait de Démocharès une peinture très-déſavantageuſe; mais, Polybe fait ſon apologie au livre douzième, & nous apprend qu'il fut extrêmement conſidéré des Athéniens, qui lui décernerent de grands honneurs. Athénée fait mention d'une harangue de Démocharès contre Philon, ami d'Ariſtote. Élien le cite auſſi. Il dit que Démocharès ne s'embarraſſoit point des mauvais propos du vulgaire, & qu'ayant vu un jour dans une boutique de barbier, quelques perſonnes fort avides de malparler, il les appella Dyſménides, pour marquer à la fois par ce nom, & leur eſprit & leur caractère.

Cicéron parle du ſtyle de Démocharès, au ſujet d'un traité qu'il avoit compoſé ſur ce qui s'étoit paſſé de ſon tems à Athènes. Il avoit écrit cet ouvrage moins en Hiſtorien qu'en Orateur. *Voyez* l'article ſuivant.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 93.
(*b*) Plut. T. I. p. 899, 901.
(*c*) Pauſ. pag. 631.
(*d*) Demoſt. Orat. 1 & 2, in Aphob. p. 897, 905.
(*e*) Diog. Laërt. p. 281, 444. Ælian. p. 63, 138. Cicer. de Orat. L. II. c. 53. Brut c. 157. Plut. T. II. p. 847, 850. *& ſeq.*

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης. Lacédémonien. (*a*) Comme quelques-uns appelloient Stratoclès fou, d'avoir proposé un décret, par lequel le peuple d'Athènes statuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les Dieux, & juste envers les hommes; Démocharès répondit qu'il seroit bien plus fou, s'il n'étoit pas fou; car, Stratoclès tira de grands avantages de sa flatterie, & Démocharès, déféré pour son bon mot, fut banni.

Ce récit est tiré de Plutarque; sur quoi M. Dacier fait cette remarque: » C'est le même Démocharès dont il est parlé dans » les fragmens de Polybe, qui » reprend violemment Timée de » ce qu'il avoit vomi contre lui » des calomnies atroces. Mais, ce » Démocharès n'étoit pas de Lacédémone; il étoit Athénien, » & propre neveu de Démosthène. Il faut corriger le texte, & » au lieu de λαχωνεὺς, écrire » λευκονεὺς, ou λευκτεὺς, de » *Leuconia*, qui étoit de la tribu » Léontide. Plutarque lui-même » nous conduit à faire cette correction; car, dans la vie de » Démosthène, qui est dans ses » opuscules, il écrit que Démosthène eut une sœur qui fut mariée à Lachès le Leuconien, & » eut de lui Démocharès. Et il dit » que c'étoit un bon homme de » guerre, qui avoit bien servi, » qu'il ne cédoit à aucun autre » Orateur dans l'art de conduire » le peuple par des discours po- » litiques, & qu'on lui avoit éri- » gé une statue dans le Prytanée, » avec cette particularité bien » singulière, que cette statue étoit » ceinte d'une épée par-dessus sa » veste, parce qu'il avoit haran- » gué en cet état contre Antipa- » ter. «

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης. (*b*) poëte de Soles, appella très-plaisamment Démétrius Mythos, c'est-à-dire, fable, parce qu'il avoit toujours avec lui la courtisanne Lamia, comme les fables ont d'ordinaire une sorcière appellée Lamia pour faire peur aux enfans. C'est la réflexion de Plutarque. Sur quoi M. Dacier fait aussi une remarque: » Les anciennes Histoires, dit- » il, parlent d'une reine de » Libye, qui, furieuse de ce qu'elle » avoit perdu tous ses enfans, » faisoit prendre les enfans des » autres femmes, les faisoit tuer » devant elle & les dévoroit, & » de-là elle avoit été appellée » Lamia, c'est-à-dire, Dévoratrice, du Phénicien *Lahama*, » qui signifie dévorer. Et sur cela » Diodore écrit qu'on avoit fait » de cette Lamia un épouvantail » pour les enfans..... *C'est* » *pourquoi, jusqu'à notre tems* » *encore, la réputation de cette* » *femme se conserve parmi les en-* » *fans, & son nom seul leur fait* » *une peur effroyable.* Et il ne faut » pas douter que la fable n'en fît » usage pour les épouvanter. Ce

(*a*) Plut. Tom. I. p. 900.

(*b*) Plut. T. I. p. 901.

» passage de Diodore éclaircit » parfaitement le passage de Plu» tarque, & le mot de Démo» charès. «

DÉMOCHARÈS, *Democharès*, Δημοχάρης, (*a*) fils de Démostrate, étoit un jeune homme d'une excellente beauté, au rapport de Valère-Maxime.

DÉMOCHARÈS, *Democharès*, Δημοχάρης (*b*) l'un de ceux qui livrerent Agis, roi de Sparte, aux Éphores. Comme il étoit grand & fort, il jetta son manteau autour du cou de ce Prince, & se mit à le traîner de la sorte. Agis fut condamné à mort par les Éphores, & sur le champ ils ordonnerent aux officiers publics de le mener dans l'endroit de la prison où l'on étrangloit ceux qui étoient condamnés.

Démocharès, voyant que ces officiers n'osoient mettre la main sur Agis, & que les soldats étrangers se détournoient, & ne vouloient point prêter leur ministère à cette exécution, comme n'étant ni pieux ni juste de porter ses mains sur la personne du Roi, les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot.

DÉMOCLÈS, *Democles*, Δημοκλῆς. *Voyez* Damoclès.

DÉMOCLÈS, *Democles*, Δημοκλῆς, historien Grec, qui vivoit long-tems avant la guerre du Péloponnèse. Il étoit de Phigalie.

DÉMOCLÈS, *Democles*, (*c*) Δημοκλῆς, Athénien, étoit un jeune homme d'une grande beauté, en sorte qu'on l'appelloit Démoclès le Beau. Mais, il étoit en même tems d'une vertu & d'une sagesse admirables. Il n'étoit pas encore parvenu à l'âge de l'adolescence, lorsque Déméirius Poliorcete le fit solliciter par ses émissaires qui n'oublierent rien pour le gagner par les plus grandes offres, ou pour l'intimider par les plus affreuses menaces. Mais, il résista à tout, prit le parti d'abandonner le gymnase & tous les lieux d'exercice, & n'alla plus que dans une étuve particulière pour s'y baigner. Démétrius, l'ayant fait observer, prit si bien son tems, qu'il entra dans cette étuve, où il se trouva seul avec lui. Le jeune garçon se voyant sans aucun secours & hors d'état de résister à la violence de Démétrius, ôta le couvercle de la chaudière où l'on faisoit bouillir l'eau pour le bain, & se jetta dans l'eau bouillante où il fut étouffé, indigne certainement d'une si malheureuse catastrophe, mais ayant des sentimens & des pensées très dignes & de sa beauté & de son païs.

Ce jugement, qui est porté par Plutarque, fait honneur à la Grece, & suffit pour la laver des reproches infâmes qu'on lui fait. La sagesse & la pudeur sont dignes d'elle. Elles sont aussi dignes de la beauté, car la beauté ne doit pas se flétrir en se déshonorant par le vice.

(*a*) Valer. Maxim. p. 183.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 803, 804. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 307, 308.
(*c*) Plut. T. I. p. 899.

DÉMOCLUS, *Democlus*, citoyen de Delphes, eut un fils nommé Smicrus. *Voyez* Smicrus.

DÉMOCOON, *Democoon*, Δημοκόων. (*a*) fils naturel de Priam, fut envoyé dans le païs d'Abyde, où ſon pere lui avoit donné l'intendance de ſes haras. Lorſque ſa patrie fut aſſiégée par les Grecs, il quitta ſon emploi, pour voler à ſon ſecours. Ulyſſe, dans le deſſein de venger la mort de Leucus ſon ami, darde ſon javelot contre celui qui l'avoit tué. Ce javelot ne fut pas lancé en vain. Il bleſſe Démocoon; le fer du javelot lui perce les deux tempes, & couvre ſes yeux d'une éternelle nuit; il tombe, & la terre retentit du bruit de ſes armes.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, (*b*) officier auquel Xénophon donne le ſurnom de Téménite.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, (*c*) l'un des amans d'Alcibiade. Plutarque en fait mention dans la vie de ce fameux capitaine.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, (*d*) Athénien, qui s'étoit toujours oppoſé à la grandeur des Macédoniens. Ce fut pour cette raiſon qu'il aima mieux ſe paſſer l'épée à travers le corps, que de ſe rendre auprès d'Alexandre, de qui il n'attendoit aucun quartier.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης. (*e*) Lacédémonien, qui fut banni de ſa patrie. Un jour qu'il étoit auprès d'Aratus, celui-ci reçut une lettre de Cléomène, roi de Lacédémone, dont il ne fit que rire; & comme il demanda quel ſujet c'étoit que ce jeune homme, Démocrate lui répondit: *Si vous avez quelque choſe à entreprendre contre les Spartiates, il eſt tems de vous hâter, avant que les Ergots ſoient venus à ce poulet.*

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης (*f*) commandoit une flotte de Tarente, compoſée de vingt vaiſſeaux, l'an 210 avant Jeſus-Chriſt. Cette flotte fut rencontrée près du lieu appellé le Port Sacré, par une flotte Romaine, commandée par D. Quintius, & compoſée auſſi de vingt vaiſſeaux. Le combat ne tarda pas à s'engager. Jamais deux flottes, même puiſſantes & nombreuſes, ne ſe choquerent avec tant d'ardeur & de furie. On en vint tout d'un coup à l'abordage, & les ſoldats paſſant d'une galère dans l'autre, combattoient de front & de pied ferme, comme ils auroient pu faire ſur terre. Le ſuccès demeura long-tems douteux. Mais, D. Quintius, chef de l'eſcadre Romaine, ayant été tué, & ſa galère forcée par l'ennemi, tout le reſte

(*a*) Homer. Iliad. L. IV. v. 499. & ſeq.
(*b*) Xenoph. p. 328.
(*c*) Plut. T. I. p. 192.
(*d*) Q. Curt. L. VI. c. 5.
(*e*) Plut. T. I. p. 806.
(*f*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 39. L. XXXVII. c. 15, 16. Roll. Hiſt. Rom. T. III. p. 509.

ſe débanda ; chacun ne ſongea plus qu'à la fuite. Quelques-unes de ces galères furent coulées à fond, & les autres ayant gagné la terre, à force de rames, furent priſes par ceux de Thurium ou de Métaponte.

L'année ſuivante, Tarente étant aſſiégée par le conſul Q. Fabius, Démocrate fut chargé de garder le canton de la ville, vis-à-vis duquel le général Romain s'étoit mis en embuſcade. Un jour, voyant que tout étoit tranquille de ce côté-là, au lieu qu'il entendoit dans les autres parties un fracas, qui quelquefois reſſembloit aſſez aux cris & au tumulte d'une ville priſe d'aſſaut; il appréhenda que tandis qu'il demeureroit les bras croiſés dans ſon poſte, Q. Fabius ne donnât quelque aſſaut d'un autre côté. Ainſi, il marcha avec ce qu'il avoit de monde vers la citadelle, où il entendoit qu'il y avoit le plus de mouvement & de tumulte. Q. Fabius ayant jugé par l'eſpace du tems qui s'étoit paſſé ſans bruit, & par le ſilence même qui règnoit dans un lieu où il entendoit auparavant des gens qui, parlant aſſez haut, s'excitoient les uns les autres à prendre les armes, que les troupes en avoient été retirées, fit porter des échelles à la partie du mur où étoit poſtée une cohorte des Bruttiens. Comme cette cohorte étoit d'intelligence avec les Romains, ce fut par-là qu'on commença à gagner la muraille, & à paſſer enſuite dans la ville. Il ſe livra un combat à l'entrée de la place, avec aſſez de chaleur ; mais, il ne fut pas ſoutenu de même de la part des Tarentins, bien inférieurs aux Romains en courage, en armes, en expérience, & en force. Ainſi, s'étant contentés de lancer leurs javelots, preſqu'avant que d'en venir aux mains, ils tournerent le dos; & s'étant diſperſés par les détours de la ville qui leur étoient plus connus qu'aux Romains, ils ſe ſauverent dans leurs maiſons, ou dans celles de leurs amis. Démocrate fut tué ſur la place, en combattant avec beaucoup de valeur.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, fameux Athlete d'une force extraordinaire. Étant tourmenté de la goutte, il ne laiſſa pas de ſe trouver aux combats publics. Lorſqu'il fut ſur la place, il fit un cercle autour de lui, & défia ſes adverſaires de l'en faire ſortir. Tous ceux qui combattirent contre lui furent vaincus; & n'ayant pu être pouſſé hors de ſon poſte, il remporta la couronne des jeux.

DÉMOCRATE [SERVILIUS], *Servilius Democrates*, (*a*) médecin. On ignore en quel tems il a vécu; mais, on ſçait ſeulement qu'il écrivit un Traité de médecine en vers, comme Galien le dit aſſez ſouvent dans ſes Écrits.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης. *Voyez* Dinocrate, Athlete de Ténédos.

DÉMOCRITE, *Democritus*,

(*a*) Plin. T. I. p. 333, 373.

Δημόκριτος, (a) fils d'Hégéſiſtrate, ou, ſelon d'autres, d'Athénocrite ou de Damaſippus, naquit à Milet, au rapport de quelques-uns; mais, la plûpart le font natif d'Abdère, ville de Thrace, & c'eſt pour cela qu'il fut ſurnommé l'Abdérite. La naiſſance de Démocrite doit être placée vers la 68e. Olympiade, 508 ans avant Jeſus-Chriſt.

On dit que ſon pere eut l'honneur de loger chez lui Xerxès, à ſon paſſage dans la ville d'Abdere. Ce Prince lui fit préſent de quelques Mages, qui furent les premiers maîtres de Démocrite, & qui lui apprirent leur théologie & l'aſtrologie. Démocrite devoit avoir alors environ trente ans. Il prit depuis les leçons d'Anaxagore & de Leucippe; & dans le deſſein de ſe former l'eſprit à la philoſophie, & de le remplir de grandes connoiſſances, il voyagea en Égypte, en perſe & en Chaldée, pour y voir les Sçavans de ces païs & en conférer avec eux. On dit même qu'il paſſa juſques dans les Indes, pour s'y entretenir avec les Gymnoſophiſtes.

Lorſqu'il fut de retour de ſes voyages à Abdere, il ſe retira dans un jardin, où il faiſoit ſes expériences philoſophiques. Cependant, comme dans ſes voyages, il avoit conſumé ſon patrimoine, qui montoit à plus de cent talens de ſix cens écus chacun, auſſi-tôt qu'il eut montré ſon grand diacoſme, le plus excellent de tous ſes livres, il fut abſous de la rigueur de la loi, qui privoit de la ſépulture ceux qui faiſoient ces grandes dépenſes. Le public lui fit même préſent de cinq cens talens, & lui dreſſa des ſtatues d'airain. On dit que ſa modeſtie alla ſi loin, qu'en paſſant à Athènes, il ne voulut jamais s'y faire connoître. Mais, quelques Auteurs nient qu'il ait jamais été en cette ville.

Étant un jour à la cour du roi Darius, & voulant le conſoler de la mort de la plus chère de ſes femmes, il lui promit de la faire revivre, pourvu que le Prince employât ſon pouvoir à lui faire recouvrer les noms de trois perſonnes, qui n'euſſent jamais eſſuyé d'adverſité en ce monde, pour les graver ſur le tombeau de la reine. Comme la choſe étoit impoſſible, Démocrite prit alors ſujet de faire avouer à Darius, qu'il avoit tort de prendre ſi fort à cœur les afflictions, puiſque de tous les hommes qui étoient ſur la terre, il n'y en avoit pas un qui en fût exempt.

Au reſte, ce Philoſophe rioit toujours, & ce ris étoit fondé ſur une profonde méditation de notre

(a) Lucian. T. II. p. 495, 639, 640. Diog. Laërt. pag. 650. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 401. Suid. T. I. p. 680, 681. Strab. p. 1, 61, 65, 703. Athen. pag. 101, 168. Plin. T. I. p 72, 411. *& ſeq.* T. II. p. 50. *& ſeq.* Cicer. ad Amic. L. XV. Epiſt. 16. Acad. Quæſt. L. I c. 6. L. IV. c. 55, 56, 73, 118. de Finib. Bon. & Mal. L. I, c, 17. L. V. c. 87. Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 22. de Natur. Deor. L. I. c. 29. L. II. c. 76. de Divinat. L. I. c. 131. L. II. c. 137. de Fato. L. I. c. 23. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 546. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 224, 225. Tom. IX. p. 3, 10. *& ſuiv.* Tom. X. p. 238, 239. T. XV. p. 148, *& ſuiv.* T. XIX. p. 311, *& ſuiv.*

foibleſſe & de notre vanité tout enſemble, qui nous fait concevoir mille deſſeins ridicules dans un lieu où il croyoit que toutes choſes dépendoient du hazard & de la rencontre fortuite des atomes. Les Abdéritains le voyant ainſi rire continuellement, manderent Hippocrate, & le prierent de guérir ce Philoſophe, qu'ils croyoient inſenſé, d'autant qu'il parloit de l'enfer, des images qui ſont en l'air, d'une infinité de mondes, du langage des oiſeaux, & d'autres choſes ſemblables. Hippocrate, s'étant entretenu avec Démocrite, eut tant de vénération pour ſon eſprit & pour ſa ſcience, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdéritains, qu'à ſon avis ceux qui s'eſtimoient les plus ſains, étoient les plus malades. Diogène Laërce ajoûte que, lorſqu'Hippocrate rendit cette viſite à Démocrite, celui-ci connut que le lait qu'on lui avoit préſenté, étoit d'une chevre noire, qui étoit encore à ſa première portée. On dit même qu'il ſalua comme vierge une fille qui étoit avec ce célebre médecin, & que le jour d'après il la traita de femme, parce qu'on en avoit abuſé pendant la nuit. Quelques Auteurs ont écrit qu'il s'aveugla pour mieux philoſopher, ce qui a tout-à-fait l'air d'une fable. il mourut âgé de 109 ans, ſelon Diogène Laërce, de 104 ans, ou de 99 ſeulement, ſelon d'autres. Diodore de Sicile avance encore plus ſa mort, le faiſant mourir à l'âge de 90 ans.

Suidas donne deux freres à Démocrite; il nomme l'un Hérodote, & l'autre Damaſte, & aſſure que Démocrite vécut toujours avec eux dans la plus grande union. Ce Philoſophe eut un illuſtre diſciple, Méthrodore de Chio.

Diogene Laërce & Thraſyle, qui ont fait le dénombrement des ouvrages de Démocrite, les diviſent en divers ordres, en ceux de Morale, de Phyſique, d'Aſtrologie, de Mathématique, de Médecine, d'Agriculture, de Peinture, & de l'art Militaire.

Quoique tous les ouvrages de Démocrite ſoient maintenant perdus, cependant nous ſçavons avec aſſez de certitude quels ont été ſes ſentimens, ſoit par les extraits que l'on en a conſervés, ſoit par la liaiſon qui devoit être entre ſa doctrine & celle d'Épicure, qui paroît l'avoir ſuivi dans les points eſſentiels.

Entre autres choſes, Démocrite croit que les atomes & le vuide ſont le principe de toutes choſes; que rien ne ſe fait de rien, & que rien ne ſe réſout en rien; que les atomes ſont infinis, ſoit pour le nombre, ſoit pour la diverſité de leurs figures; qu'ils roulent & ſont portés dans l'univers, & que de leur rencontre ſe font le feu, l'eau, l'air & la terre, puiſqu'ils ſont compoſés de certains atomes; qu'ils ne ſont pas ſujets au changement, à cauſe de leur dureté & de leur ſolidité; que le ſoleil & la lune ſont auſſi formés par ces mouvemens, & l'ame même, qu'il dit être la même choſe que l'eſprit; que tout ſe fait par néceſſité, parce que ce mouvement tournoyant eſt cauſe de

la génération de toutes choſes.

Il croyoit encore qu'il y avoit une infinité de mondes, & que ces mondes étoient ſujets à la corruption & au changement, enſorte que la deſtruction d'un monde étoit ou l'origine ou l'accroiſſement d'un autre; il ajoûtoit que l'écoulement des corps étrangers dans les mondes, y cauſoient ſouvent la peſte & des maladies inconnues; au lieu que Xénophane ſoutenoit que les mondes ne ſouffroient point d'altération, & qu'ils perſévéroient conſtamment dans leur état primitif. Enfin, quelques-uns diſoient que ces mondes étoient diſſemblables, ſoit par rapport à l'arrangement des parties, ſoit par rapport à certaines choſes qui ſe trouvoient dans les uns, & n'étoient pas dans les autres. Démocrite, au contraire, croyoit leur reſſemblance ſi parfaite, qu'il vouloit qu'il y eût une infinité d'hommes qui ſe reſſemblaſſent, ou plutôt qui fuſſent les mêmes que ceux de notre terre; c'eſt au moins le ſentiment que Cicéron attribue à ce Philoſophe, & il apporte pour exemple Quintus Luctatius Catulus, qui étoit multiplié à l'infini dans l'infinité des mondes.

Démocrite donne la qualité de dieux, & aux images des objets qui nous frappent, & à la nature qui fournit ces images, & à notre connoiſſance, notre intelligence. Ce qu'il appelloit dieux, c'étoient les atomes. A proprement parler, il ne croyoit rien. *Je nie*, diſoit-il, *ſi nous ſçavons quelque choſe, ou ſi nous ne ſçavons rien. Je nie que nous ſçachions même ſi nous ne ſçavons pas cela. Je nie que nous ſçachions s'il exiſte quelque choſe, ou s'il n'exiſte rien.* Digne membre de la ſecte éléactique, dont le dogme favori étoit l'acatalepſie, ou l'incompréhenſibilité abſolue de toutes choſes.

Un paſſage de Pline ſemble attribuer à Démocrite la créance de la future réſurrection des hommes. Cet Auteur, après avoir parlé contre l'immortalité de l'ame d'une manière abſurde & impie, ajoûte tout de ſuite : *Similis & de aſſervandis corporibus hominum, ac reviviſcendi promiſſa à Democrito vanitas, qui non revixit ipſe.*

De quelque côté qu'on ſe tourne, on ne trouve nulle liaiſon entre la Philoſophie corpuſculaire, la doctrine des atomes d'une part, & la réſurrection des corps de l'autre. Mais, pour tâcher d'expliquer cette énigme, obſervons que la tournure du paſſage de Pline eſt ſingulière. Il commence par parler de la néceſſité prétendue de conſerver les corps morts en leur entier, pour les faire parvenir à cette réſurrection; car, c'eſt ce que veulent dire ſans doute ces termes par leſquels il commence ſa remarque, *de aſſervandis corporibus*, qui ſignifient à la lettre, *touchant les corps qu'il faut garder* ou *conſerver*. Ne ſeroit-il point arrivé que Pline, qui faiſoit quelquefois ſes extraits avec une grande précipitation, auroit mal compris l'intention de Démocrite, & qu'il auroit donné un ſens myſtérieux à quelque choſe de très-ſimple?

En effet, ſi Démocrite eût cru la réſurrection des hommes purement & ſimplement comme les Chrétiens la croient, il eût penſé que cela devoit arriver, quoique les parties des corps humains euſſent été ſéparées, diviſées & diſperſées par la corruption ou par d'autres cauſes; & s'il ne croyoit cette réſurrection que dans le cas d'une conſervation parfaite du corps mort dans ſon intégrité, il falloit alors qu'il attribuât cet effet, non pas à un agent ſurnaturel, qu'il ne paroît pas avoir reconnu, mais à une cauſe naturelle & ordinaire; ce qui eſt tout-à-fait inſenſé.

Il eſt vrai que le fameux Leibnitz a voulu conclure de l'exemple des mouches communes, que la chaleur fait revivre, dit-il, au ſortir de l'hiver, que ſi la médecine & la phyſique étoient pouſſées à un grand point de perfection, on pourroit faire revivre les corps dont les parties eſſentielles ſeroient encore entières; mais, perſonne n'a été la dupe de ce ſophiſme. Les mouches prétendues mortes ne le ſont point véritablement; elles ne ſont qu'endormies & engourdies par le froid; ce qui arrive à bien d'autres animaux. Si donc Démocrite avoit voulu dire la même choſe que Leibnitz, ce ſeroit une penſée toute-à-fait indigne de ſon grand génie & de ſa grande réputation.

Mais, on trouve dans Cornélius Celſus une aſſertion de Démocrite, qui ayant été mal entendue, paroît avoir donné lieu à tout ceci: *Quin etiam vir jure magni nominis Democritus, ne finitæ quidem vitæ ſatis certas notas eſſe, propoſuit, quibus medici credidiſſent; adeo illud non reliquit ut certa aliqua ſigna futuræ mortis eſſent.*

Nous avons vu de nos jours le célebre M. Winſlow ſoutenir une opinion entièrement ſemblable à celle-là. La concluſion qu'il en a tirée eſt bien ſimple & bien naturelle; c'eſt qu'il faut garder les corps humains, réputés morts, juſqu'à ce que l'on ſoit parfaitement certain, par une putréfaction commençante, de la mort réelle & véritable. Puiſque Démocrite a penſé, ſur l'incertitude des ſignes de la mort, de même que M. Winſlow, il en a tiré la même conſéquence que celui-ci; ſçavoir, qu'il falloit garder les corps pendant un certain tems; *de aſſervandis corporibus*, dit Pline. Démocrite, ſans doute, aura récité pluſieurs hiſtoires de gens qu'on avoit cru morts & qui avoient paru revivre. Pline faiſant extrait à la hâte de ce paſſage, & ne le prenant peut-être pas de la première main, mais le copiant de quelque ennemi, ou de quelque envieux de la réputation de Démocrite, car il a eu beaucoup des uns & des autres; Pline, dis-je, aura tourné cela comme ſi ce Philoſophe avoit promis une nouvelle vie aux corps humains qu'on auroit conſervés avec ſoin. Et peut-être que Pline aura été confirmé dans cette penſée, en liſant dans Varron que Démocrite avoit écrit que la meilleure manière d'embaumer les corps étoit

de les mettre dans le miel.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce passage de Varron a donné lieu à Bayle de faire une réflexion qui n'est pas capable de lui faire honneur ; car, après avoir dit, d'après Athénée, que Démocrite avoit toujours fort aimé le miel, il ajoûte : » Il semble même que » ce Philosophe ait promis la ré» surrection aux cadavres qu'on » auroit ensevelis dans le miel ; » car il y a beaucoup d'apparence » que les paroles de Pline ont du » rapport à celles de Varron. «

Pétrone, dans le dessein de rehausser le prix de tant de découvertes, dont le public étoit redevable aux soins de Démocrite, insinue que les travaux de ce fameux Philosophe, pouvoient entrer en parallele avec ceux qui avoient rendu le nom d'Hercule si célebre dans la Grece ; & il semble même que ces sortes de comparaisons étoient fort à la mode parmi les Anciens : témoin le proverbe, ἀπὸ τοῦτος Ηρακλῆς.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (*a*) Philosophe natif de Nicomédie. Athénée en fait mention ; mais, peut-être, veut-il marquer celui dont il est parlé dans l'article précédent, le disant mal-à-propos natif de Nicomédie.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (*b*) statuaire de Sicyone, qui, de maître en maître, tenoit son art de Critias d'Athènes ; car, Ptolycus de Corcyre fut l'élève de Critias & le maître d'Amphion, qui eut pour élève Pison de Calaurée, sous lequel Pison Démocrite fit son apprentissage.

Pline nomme Démocrite parmi les statuaires qui excelloient à représenter des Philosophes.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (*c*) fameux musicien de Chio. Il étoit contemporain de Démocrite l'Abdérite.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (*d*) Auteur, qui avoit fait une description du temple de Diane d'Éphèse, & de la ville de Samothrace.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (*e*) fameux sculpteur, dont Antigonus avoit fait mention.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (*f*) composa de fort belles Épigrammes.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (*g*) célebre Orateur, qui étoit natif de Pergame.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, natif de Milet, Cosmographe, qui vivoit vers la 79e. Olympiade, environ 464 ans avant J. C. Gilles Ménage fait mention dans ses notes de sept Démocrites, différens des précédens.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (*h*) Sicyonien, que Cicéron recommanda un jour au proconsul Alliénus, en lui écrivant en sa faveur la lettre suivante : » Démocrite de Sicyone n'est

(*a*) Athen. p. 1.
(*b*) Paus. p. 347. Plin. T. II. p. 658.
(*c*) Diog. Laërt. p. 661.
(*d*) Diog. Laërt. p. 661.
(*e*) Diog. Laërt. p. 661.
(*f*) Diog. Laërt. p. 661.
(*g*) Diog. Laërt. p. 661.
(*h*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 78.

» pas

» pas ſeulement mon hôte ; il eſt » auſſi fort de mes amis, ce qui » n'arrive pas à pluſieurs, & à » des Grecs principalement. Il a » une grande probité, beaucoup » de vertu, & beaucoup d'hon- » nêteté & de conſidération pour » ſes hôtes, & il m'honore, & » s'attache à moi d'affection plus » qu'aux autres. Vous connoîtrez » qu'il eſt le premier non ſeule- » ment de tous ſes citoyens, mais » preſque de toute l'Achaïe. Je » ne fais que lui ouvrir & pré- » parer le chemin pour arriver à » votre connoiſſance ; auſſitôt que » vous l'aurez connu, vous ju- » gerez vous-même qu'il mérite » d'être votre ami & votre hôte. » Je vous prie donc de le pren- » dre en votre protection auſſi- » tôt que vous aurez lu ma let- » tre, & de lui promettre de fai- » re toutes choſes en ſa faveur » pour l'amour de moi. Au reſte, » ſi, comme je l'eſpere, vous le » trouvez digne d'être de vos » amis & votre hôte, obligez- » moi de le protéger, de l'aimer, » & de le mettre au rang de vos » amis ; cela me fera un très-ſen- » ſible plaiſir. Adieu. «

DÉMODICE, *Demodica*, (*a*) femme de Créthée, roi d'Iolcos dans la Theſſalie, conçut un amour criminel pour le jeune Phryxus, fils d'Athamas, frere de Créthée. N'ayant pu ſéduire ce jeune Prince, elle l'accuſa devant ſon mari, du crime qu'il n'avoit pas voulu commettre. Créthée ſe laiſſa perſuader trop facilement, & deſtina Phryxus à la mort ; mais, ayant reconnu l'innocence de ſon neveu, il fit mourir ſa femme Démodice. D'autres l'appellent Biadice.

DÉMODOCUS, *Demodocus*, Δ[illegible], (*b*) l'un des capitaines Troyens qui ſuivirent Énée. Il fut tué par Haléſus.

DÉMODOCUS, *Demodocus*, Δημόδοκος, (*c*) fameux muſicien, qui floriſſoit avant Homère, puiſque celui-ci en parle avec éloge en pluſieurs endroits de l'Odyſſée. Plutarque le fait Corcyréen, & Démétrius de Phalere, cité par Iſaac Tzetzès, lui donne la même patrie. Mais, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'Euſtathe, ſur l'autorité du même Démétrius, aſſure que Démodocus étoit Lacédémonien. Peut-être, ſans qu'il fût de Corcyre, s'y étoit-il établi, & comme naturaliſé. Il fut diſciple d'Automede de Mycenes, qui avoit écrit en vers le combat d'Amphitryon contre les Téléboëns, & la querelle de Cythéron & d'Hélicon, qui donnerent leur nom à deux célebres montagnes de Beotie. Quelques-uns, au rapport du même Euſtathe, ont conjecturé que ce pourroit bien être de ce Poëte muſicien qu'Homère a voulu parler, lorſqu'il dit qu'Agamemnon, en partant pour le ſiège de Troye, laiſſa auprès de Clytemneſtre ſon

(*a*) Hygin. p. 69.
(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 413.
(*c*) Plut. Tom. II. pag. 1132. Homer. Odyſſ. L. VIII. v. 44 *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett Tom. X. pag. 205. *& ſuiv.*

épouſe un excellent chantre, pour veiller à la conduite de cette Princeſſe.

A recueillir les témoignages des Anciens, les principaux ouvrages de Démodocus ſe réduiſoient à trois poëmes; ſçavoir, les deux dont Plutarque fait mention, & celui où ce Poëte chantoit l'adultère de Mars & de Vénus. Quant à ce dernier, Homère le lui attribue formellement, ainſi que celui de la priſe de Troye, & il les lui fait chanter l'un & l'autre chez Alcinoüs, roi des Phéaciens, en préſence d'Ulyſſe. A l'égard de celui des noces, Plutarque eſt le ſeul qui en ait parlé d'après Héraclide de Pont. Encore, ſi l'on en veut croire le Gyraldi, Plutarque allegue-t-il ſeulement celui de l'adultère de Mars & de Vénus, & non pas celui des noces; ce qui eſt pourtant contraire à ce que portent aujourd'hui tous les exemplaires que nous connoiſſons de cet Auteur Grec. Ou l'exemplaire dont ſe ſervoit l'Italien étoit différent des nôtres, c'eſt à quoi il y a peu d'apparence; ou, ce qui eſt plus vraiſemblable, en citant de mémoire ce paſſage, il s'eſt mépris, & a confondu ce que dit Plutarque, avec ce que dit Homère.

Quoi qu'il en ſoit, peut-être ces deux derniers poëmes n'en faiſoient-ils qu'un ſeul, où le Poëte, après avoir chanté les noces de Vénus & de Vulcain, décrivoit l'adultère de Mars avec cette déeſſe; comme ſi cette aventure eût ſuivi de fort près le mariage; & qu'elle pût être regardée comme un épiſode qui ſortoit naturellement du fond même du principal ſujet. D'où il eſt arrivé que les uns ont déſigné ce poëme par l'action qui en faiſoit le commencement; & les autres, par celle qui en faiſoit la fin. M. Fabricius obſerve que Ptolémée Héphestion, cité par Photius, aſſure qu'Ulyſſe, diſputant le prix dans des jeux célebres en Tyrrhénie, y chanta, au ſon de la flûte, le poëme de Démodocus ſur la priſe de Troye, & fut déclaré vainqueur. Il remarque de plus que ce même Poëte devint aveugle, ſelon Ovide; ce qu'il eut de commun avec Homère & avec Thamyris, ſur quoi nous obſerverons que le ſçavant Bibliothécaire devoit, ſur ce fait, citer préférablement à Ovide, le témoignage d'Homère lui-même, qui le dit formellement.

DÉMOGENE, *Demogenes*, Δημόγενης, (*a*) étoit Archonte à Athènes, l'an 317 avant l'Ère Chrétienne.

DÉMOLÉE, *Demoleus*, (*b*) capitaine Grec, qui, ſous les murs de Troye, revêtu d'une énorme cuiraſſe, pourſuivoit vivement les Troyens effrayés, que ſon bras avoit mis en fuite. Énée, dans un combat ſingulier, ſur le bord du Simoïs, lui enleva cette cuiraſſe, dont il récompenſa depuis la valeur de Mneſthée, qui avoit mérité le ſecond prix dans les jeux funebres célébrés en Sicile à l'oc-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 671.

(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 260. *& ſeq.*

caſion de l'anniverſaire de la mort d'Anchiſe.

DÉMOLÉON, *Demoleon*, Δημόλεων. (*a*) l'un des héros qui accompagnerent Hercule à ſon expédition contre le Amazones.

DÉMOLÉON, *Demoleon*, Δημόλεων, (*b*) l'un des Centaures. Ne pouvant ſouffrir les heureux ſuccès du Lapithe Théſée, il réſolut de les arrêter. Dans ce deſſein, il fit un effort pour arracher un vieux pin qui étoit parmi d'autres arbres. Mais, parce qu'il ne put le déraciner, il en rompit un éclat qu'il jetta contre Théſée avec une force épouvantable. Théſée s'en détourna par une inſpiration de Pallas. Néanmoins, cet arbre ne fut pas lancé en vain, il alla tuer Crantor, à qui il rompit l'eſtomac & l'épaule gauche. Lorſque Pélée le vit mort d'une bleſſure ſi étrange, comme il l'aimoit uniquement, il ne demeura pas long-tems ſans le venger, & enfonça ſon épée avec tant de force & de fureur dans le côté de Démoléon, que le fer y demeura, & qu'il n'en retira le bout qu'avec peine. La douleur que ce Centaure en reſſentit, lui donna de nouvelles rages; il ſe leve contre Théſée, il veut abattre ſon ennemi avec ſes pieds de cheval. Mais, Théſée s'en défendit avec adreſſe, couvert de ſon bouclier & de ſon caſque, & enfin il traverſa d'un ſeul coup les deux eſtomacs de ce monſtre, moitié homme & moitié cheval.

DÉMOLÉON, *Demoleon*, Δημόλεων, (*c*) capitaine Troyen, fils d'Anténor. Il fut attaqué par Achille, qui lui appuya ſur la tempe un coup de pique qui lui perça le caſque & le crâne, & lui fit ſortir la cervelle des deux côtés.

DÉMOMÉLUS, *Demomelus*, Δημόμελος, (*d*) fils de Démon, & couſin-germain de Démoſthène l'orateur.

DÉMON, *Demon*, Δήμων, (*e*) frere de Démoſthène, le pere de l'orateur de ce nom, eut deux fils, nommés l'un Démophon, & l'autre Démomélus.

DÉMON, *Demon*, Δήμων, (*f*) couſin-germain de Démoſthène l'orateur, dreſſa lui-même le décret par lequel le peuple d'Athènes rappella cet orateur de ſon exil; Démon étoit du bourg de Péanè, dans la tribu Pandionide.

DÉMON [Le] DE SOCRATE. *Voyez* Socrate.

DÉMON, *Demon*, Δήμων, (*g*) Hiſtorien cité par pluſieurs Auteurs, tels que Suidas, Étienne de Byzance.

DÉMONASSE, *Demonaſſa*, Δημώνασσα (*h*) courtiſanne de Corinthe, dont Lucien fait men-

(*a*) Plut. T. I. p. 506.
(*b*) Ovid. Metam. L. XII. c. 10.
(*c*) Homer. Iliad. L. XX. v. 395. *& ſeq.*
(*d*) Demoſth. Orat. in Aphob. p. 896.
(*e*) Demoſth. Orat. in Aphob. pag. 895, 896.
(*f*) Plut. T. I. p. 858.
(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 257.
(*h*) Lucian. T. II. p. 714, 715.

tion dans un de ſes dialogues.

DÉMONASSE, *Demonaſſa*, Δημώναττα, (*a*) fille d'Amphiaraüs & d'Éryphile, fut mariée à Therſandre. De ce mariage ſortit Tiſamene, qui fut roi des Thébains. Démonaſſe étoit repréſentée ſur le coffre des Cypſélides, ſelon la deſcription qu'en fait Pauſanias.

DÉMONAX, *Demonax*, (*b*) Δημώναξ, natif de Mantinée, appaiſa par ſon équité & par ſa prudence, une guerre civile qui s'étoit élevée entre les villes des Cyrénéens. S'étant embarqué à ce deſſein pour Cyrene, il y fut reçu comme ſouverain arbitre de leurs différends, & il concilia leurs villes entr'elles.

On dit qu'il diviſa les Cyrénéens en trois tribus. L'une comprenoit les Théréens & leurs voiſins, l'autre les Péloponnéſiens & les Crétois; & la troiſième tous les inſulaires. Après cela il ordonna à Battus, des temples & des cérémonies particulières, & donna aux peuples en commun, tout ce qui avoit été auparavant aux Rois. On ſuivit réligieuſement ces inſtitutions, durant tout le règne de Battus; mais Arcéſilaüs, ſon fils & ſon ſucceſſeur, y fit des changemens.

DÉMONAX, *Demonax*, (*c*) Δημώναξ, fut envoyé un jour aux Cyzicéniens par Archélaüs, pour leur apprendre que Lucullus étoit campé à leur vue. Les Cyzicéniens étoient alors réduits aux dernières extrêmités par le roi Mithridate. La nouvelle de l'approche des Romains les raſſura, & leur rendit le courage avec l'eſpérance.

DÉMONAX, *Demonax*, (*d*) Δημώναξ, général des Arméniens, vers le milieu du premier ſiècle de l'Ére Chrétienne. Ayant oſé combattre contre Mithridate, il fut défait & mis en déroute.

DÉMONAX, *Demonax*, (*e*) Δημώναξ, illuſtre citoyen d'Éphèſe, & l'un des premiers de la ville, par ſes dignités. Il avoit épouſé une femme nommée Charicleia, qui par ſes débauches cauſa ſa perte & celle de ſon mari. *Voyez* Charicleia.

DÉMONAX, *Demonax*, (*f*) Δημώναξ, célebre Philoſophe, ſous l'empire de Marc-Aurèle, & d'Adrien, vers l'an de Jeſus-Chriſt 170.

DÉMONICE, *Demonice*, (*g*) Δημονίκη, jeune fille Éphéſienne, qui promit à Brennus, chef des Gaulois, de s'abandonner à lui, & de lui livrer la ville d'Éphèſe, s'il vouloit lui donner les colliers, les braſſelets, & les autres joyaux des dames de cette ville; ce que ce Prince lui accorda. Ainſi, Éphèſe étant priſe, Brennus commanda à ſes ſoldats de lui jetter dans le ſein tout ce qu'il y avoit de joyaux

(*a*) Pauſ. p. 320, 551. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 204, 209.
(*b*) Excerpt. Diod. Sicul. Herod. L. IV. c. 161, 162. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 440.
(*c*) Plut. T. I. p. 497.
(*d*) Tacit. Annal. L. XI. c. 9.
(*e*) Lucian. T. II. p. 59. *& ſeq.*
(*f*) Lucian. Tom. I. pag. 997. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 454.
(*g*) Plut. T. II. p. 309.

d'or; ce qu'ils firent en telle quantité, que cette fille en fut accablée, & enſevelie deſſous, toute vive.

Nous obſerverons ici que le nom de Démonice, ou Démodice, que des Modernes ont attribué à cette fille, n'eſt point ſon nom propre, mais une épithete que Plutarque lui donne, pour marquer que c'étoit une fille du peuple; Δημοτίκη, en Grec, ſignifie *popularis*. C'eſt donc par erreur qu'on en a fait un nom propre.

DÉMONICE, *Demonice*, Δημοδίκη, ſœur de Critolaüs, de la ville de Tégée. *Voyez* Critolaüs.

DÉMONICUS, *Demonicus*, Δημόνικος, (*a*) Athénien, du bourg de Phlya, dans la tribu Ptolémaïde. Démoſthène nous apprend que ce Démonicus avoit été archonte.

DÉMONSTRATIF, *Demonſtrativus*, nom que l'on donne à un des trois genres de la rhétorique.

Le genre Démonſtratif eſt celui qui ſe propoſe la louange ou le blâme. Telle eſt la fin qu'on ſe propoſe dans les panégyriques, les oraiſons funebres, les diſcours académiques, les invectives, &c.

On tire les louanges de la patrie, des parens, de l'éducation, des qualités du cœur & de l'eſprit, des biens extérieurs, du bon uſage que l'on a fait du crédit, des richeſſes, des emplois, des charges. Au contraire, la baſſeſſe de l'extraction, la mauvaiſe éducation, les défauts de l'eſprit & les vices du cœur, l'abus du crédit, de l'autorité, des richeſſes, &c. fourniſſent matière à l'invective. Les Catilinaires de Cicéron & ſes Philippiques ſont de ce dernier genre, mais non pas uniquement; car, à d'autres égards, elles rentrent dans le genre délibératif & dans le judiciaire.

Parmi les ſources de la louange & de l'invective dont on vient de faire l'énumération, il en eſt où la juſtice & la raiſon nous défendent de puiſer. On peut, en louant un homme recommandable, rappeller la gloire & la vertu de ſes ayeux; mais, il eſt ridicule d'en tirer pour lui un éloge. L'on peut & lon doit démaſquer l'artifice & la ſcélérateſſe des méchans, lorſqu'on eſt chargé par état de défendre contr'eux la foibleſſe & l'innocence; mais, c'eſt eux-mêmes, non leurs ancêtres que l'on eſt en droit d'attaquer, & il eſt abſurde & barbare de reprocher aux enfans les malheurs, les vices ou les crimes des peres. Le reproche d'une naiſſance obſcure ne prouve que la baſſeſſe de celui qui le fait. L'éloge tiré des richeſſes, ou le blâme fondé ſur la pauvreté, ſont également faux & lâches. Les noms, le crédit, les dignités exigent le mérite, & ne le donnent pas. En un mot, pour louer ou blâmer juſtement quelqu'un, il faut le prendre en lui-même, & le dépouiller de tout ce qui n'eſt pas lui.

Le genre Démonſtratif comporte toutes les richeſſes & toute

(*a*) Demoſth. Orat. de Coron. p. 492.

la magnificence de l'art oratoire. Cicéron dit à cet égard, que l'orateur, loin de cacher l'art, peut en faire parade, & en étaler toute la pompe; mais, il ajoûte en même tems qu'on doit uſer de réſerve & de retenue; que les ornemens qui ſont comme les fleurs & les brillans de la raiſon, ne doivent pas ſe montrer par-tout, mais ſeulement de diſtance en diſtance. » Je veux, dit-il, que l'o» rateur place des jours & des » lumières dans ſon tableau; mais, » j'exige auſſi qu'il y mette des » ombres & des enfoncemens, » afin que les couleurs vives en » ſortent avec plus d'éclat. «

DÉMOPHANTE, *Demophantus*, Δημόφαντος, (*a*) fameux uſurier, qui demeuroit à Athènes, derrière le Pœcile. Cet homme s'étoit attaché à une courtiſanne nommée Ampélis. Un jour, celle-ci s'apperçevant que la paſſion de ſon amant commençoit à ſe refroidir, eut recours à ce ſtratagême. Elle lui ferma la porte, &. en fit entrer un autre. Alors [c'eſt Ampélis qui raconte le fait à une autre courtiſanne], il commença à faire l'enragé & le déſeſpéré; tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs, & à ne plus découcher d'avec moi. Cependant, ſa femme crioit que je l'avois enſorcelé, & que je lui avois donné un breuvage pour me faire aimer; mais tout ce breuvage n'étoit qu'un peu de jalouſie, mêlée bien à propos.

DEMOPHANTE, (*b*) *Demophantus*, Δημόφαντος, capitaine Éléen. D'autres le nomment Damophante. *Voyez* Damophante.

DÉMOPHILE, *Demophila*, l'un des noms de la Sibylle de Cumes. *Voyez* Amalthée.

DÉMOPHILE, *Demophilus*, Δημόφιλος, (*c*) l'un des Lieutenans d'Agathocle. Il ſe trouva à pluſieurs combats, où il partageoit le ſouverain commandement, & ne contribua pas peu à mettre en fuite les ennemis.

DÉMOPHILE, *Demophilus*, Δημόφιλος, (*d*) fils de l'hiſtorien Éphore, vivoit du tems d'Alexandre le Grand, vers l'an 336 avant Jeſus-Chriſt. Il continua l'Hiſtoire de la guerre ſacrée, que ſon pere avoit commencée. Il commença lui-même cette continuation au tems où le temple de l'oracle de Delphes fut pris & pillé par Philomele de Phocide.

DÉMOPHILE, *Demophilus*, Δημόφιλος, (*e*) fameux peintre, dont parle Pline, & qu'il ſurnomme Himeræus.

DÉMOPHILE, *Demophilus*, Δημόφιλος, (*f*) l'un des accuſateurs de Phocion. Après la mort de ce grand homme, il prit la fuite, parce que le peuple d'Athènes, revenu à lui-même, quoique trop tard, avoit condamné au dernier ſupplice tous ceux qui avoient contribué à l'arrêt rendu contre Phocion. Démophile ne tarda pourtant pas à porter la peine qu'il méritoit; car, le fils de Phocion l'ayant

(*a*) Lucian. T. II. p. 726, 727.
(*b*) Pauſ. p. 534.
(*c*) Diod. Sicul. p. 727, 762.
(*d*) Diod. Sicul. p. 517.
(*e*) Plin. T. II. p. 691.
(*f*) Plut. T. I. p. 759.

rencontré, en tira lui-même vengeance.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, (*a*) fils de Théſée & de Phedre, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Athènes, & marcha au ſecours des Grecs contre les Troyens. D'autres diſent qu'il n'alla point au ſiège de Troye, & qu'il ne ſuccéda pas immédiatement à Théſée. Suivant ces derniers, c'eſt Mneſthée qui fut le ſucceſſeur immédiat de Théſée. Cet uſurpateur étant mort pendant qu'il revenoit de la guerre de Troye, Démophon monta ſur le trône, & règna pendant trente-trois ans. Le commencement de ſon règne eſt placé en l'an 1181 avant Jeſus-Chriſt.

Pauſanias dit que Démophon eſt le premier qui ait été cité à la chambre que les Athéniens appelloient la chambre du Palladium, à laquelle étoient particulièrement attribués les procès criminels pour cauſe de meurtre. Mais, on ne ſçait pas bien de quel crime il étoit accuſé. On dit pourtant que Diomede s'en retournant dans ſon païs après la priſe de Troye, s'égara par une nuit obſcure, & qu'il aborda à Phalere; que les Argiens qu'il avoit avec lui, croyant être en païs ennemi, s'étoient mis à piller dans la campagne; que Démophon, qui ne les reconnoiſſoit pas non plus, étant accouru pour empêcher ce brigandage, avoit tué pluſieurs Argiens, leur avoit enlevé le Palladium, & qu'en revenant chez lui, ſon cheval avoit malheureuſement jetté par terre un Athénien qui paſſoit, & l'avoit écraſé. Les uns diſent que ce furent les parens du mort qui appellerent Démophon en juſtice, & les autres veulent que ç'ait été le peuple d'Argos.

Selon Plutarque, Démophon bâtit une ville ſur les bords du fleuve de Clarius.

Les amours de Démophon & de Phyllis, fille de Lycurgue, roi d'un peuple de Thrace, ſont connus dans la fable. Sur quoi on peut voir l'article de Phyllis.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, (*b*) tyran de Piſe. On dit qu'il fit des maux infinis aux Éléens, & qu'après ſa mort comme les Piſéens n'avoient point été complices de ſa méchanceté, les Éléens voulurent bien s'en rapporter à eux des dédommagemens qu'ils demandoient. Il y avoit alors ſeize villes dans toute l'Élide. Les deux peuples, pour terminer leur différend à l'amiable, convinrent de choiſir dans chaque ville une femme reſpectable par ſon âge, par ſa naiſſance & par ſa vertu. On nomma donc ſeize graves Matrones, qui par leur prudence réglerent les prétentions des Éléens, & rétablirent la bonne intelligence entre les deux peuples. Dans la ſuite, on leur confia la direction des jeux qui ſe célébrerent en l'honneur de Junon, & le ſoin de faire le voile de la Déeſſe. Elles étoient auſſi char-

(*a*) Plut. T. I. p. 92. Juſt. L. II. c. 6. Pauſ. pag. 52, 53, 658. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 116, 117, 122. T. VIII. p. 77. *& ſuiv.*

(*b*) Pauſ. p. 318.

gées de l'entretien de deux chœurs de muſique, dont l'un étoit nommé le chœur de Phyſcoa, l'autre le chœur d'Hippodamie.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, ſtatuaire, nommé auſſi Damophon. *Voyez* Damophon.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, (*a*) capitaine Athénien. L'an 378 avant l'Ére Chrétienne, les Thébains ayant envoyé des ambaſſadeurs aux Athéniens, pour implorer leur ſecours contre les Lacédémoniens, le peuple décida ſur le champ qu'il falloit leur accorder ce qu'ils demandoient. Démophon, qu'on nomma général, fit dès le jour même une élite de cinq mille hommes d'infanterie & de cinq cens cavaliers, à la tête deſquels il ſortit d'Athènes le lendemain, & qu'il conduiſit en toute diligence au lieu marqué, pour prévenir les Lacédémoniens. Tout le reſte de la milice Athénienne ſe préparoit encore à les ſuivre, s'il étoit néceſſaire. Démophon arriva ſi promptement, qu'il ſurprit les Thébains mêmes; & tout ce qu'il y avoit d'hommes portant les armes dans la Béotie, étant accourus à la défenſe commune, les Thébains ſe virent bientôt une groſſe armée, contre laquelle les ennemis ne purent tenir long-tems.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, (*b*) fils de Démon, étoit couſin germain de l'orateur Démoſthène. Il en eſt beaucoup parlé dans la harangue de cet Orateur, contre Aphobus.

Il y a toute apparence que ce Démophon eſt le même que le précédent.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, (*c*) un des officiers de l'armée d'Antiochus Eupator. Après la treve conclue entre ce Prince & Judas Maccabée, il fut laiſſé en Judée avec quelques autres officiers, vers l'an 163 avant J. C. Mais, tous de concert ne laiſſerent point jouir tranquillement les Juifs de la paix.

DÉMOPHOON, (*d*) *Demophoon*, l'un des capitaines Troyens, fut tué par la reine Camillle.

DÉMOPHOON, *Demophoon*, le même que Démophon. *Voyez* Démophon.

DÉMOPHOON, (*e*) *Demophoon*, fameux devin à la ſuite d'Alexandre le Grand. Comme ce Prince approchoit de la ville des Oxydraques, pour en faire le ſiège, Démophoon vint l'avertir qu'il quittât cette entrepriſe, ou dumoins qu'il étoit menacé d'y perdre la vie. Le Roi regardant Démophoon, lui dit: *Lorſque tu es fort attentif à ton art, & à contempler les entrailles des animaux, ſi quelqu'un venoit t'interrompre, ne le tiendrois tu pas pour un fâcheux & un importun? Oui, ſans doute,* dit Démophoon. *Et ne penſes-tu pas,* repartit le Roi, *qu'étant maintenant occupé, non pas aux entrailles des bêtes, mais à une des plus grandes affaires du monde, rien me puiſſe être plus importun qu'un devin plein de ſuperſtitions?*

(*a*) Diod. Sicul. p. 470.
(*b*) Demoſth. Orat. in Aphob. p. 895. *& ſeq.*
(*c*) Maccab. L. II, c. 12, v. 2.
(*d*) Virg. Æneid. L. XI. v. 675.
(*e*) Q. Curt. L. IX. c. 4. Diod. Sicul. p. 614.

Et ſans perdre plus de tems, il fait planter les échelles, & comme on tardoit trop à ſon gré, il monte le premier,

DÉMOPOLIS, *Demopolis*, Δημόπολις (*a*) fils de Thémiſtocle, & frere de Néoclès. On dit que ces deux freres ayant publié à Athènes les loix qui avoient été faites contre les exilés, furent aſſommés à coups de pierre, par les ennemis de leur pere.

Plutarque parle de Démopolis & de Néoclès, & voici ce qu'il en dit: » Phylarque traite l'hiſtoire » comme une tragédie, & a preſ- » que recours à une machine, » lorſque, pour émouvoir la ter- » reur & la compaſſion, il intro- » duit je ne ſçais quels Néoclès » & Démopolis, fils prétendus de » Thémiſtocle. Mais, il n'y a » perſonne, non pas même les » plus ignorans, qui ne recon- » noiſſent que c'eſt une choſe in- » ventée & une pure fiction. «

DÉMOPTOLEME, *Demoptolemus*, Δημοπτόλεμος. (*b*) l'un des compagnons d'Agélaüs, fut tué par Ulyſſe.

ΔΗΜΟΣ, (*c*) terme que M. l'abbé Gédoyn, dans ſa traduction Françoiſe de Pauſanias, rend par celui de Bourgade; & il n'eſt guère poſſible de le rendre autrement. Il n'eſt pas douteux que par Δῆμος, les Grecs entendoient ces divers cantons de l'Attique, qui avoient chacun leurs bourgs ou villages, même leurs temples, leurs Dieux, leurs Magiſtrats, & leurs loix, avant que Théſée les eût engagés à ſe réunir pour la plûpart dans Athènes: car c'eſt ainſi qu'il accrut & qu'il peupla cette ville, qui devint enſuite une des plus floriſſantes villes du monde.

DÉMOSTHÈNE, *Demoſthenes*, Δημοσθένης. (*d*) pere de l'orateur de ce nom, étoit du bourg de Péane dans l'Attique, & d'une naiſſance libre. C'eſt le témoignage que lui rend Eſchine. Selon Plutarque, il étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers citoyens du païs. Il faiſoit valoir des forges. Et ſon fils nous apprend lui-même qu'il employoit trente eſclaves, qui valoient chacun trois mines, c'eſt-à-dire, cinquante écus, excepté deux, qui étoient ſans doute les plus habiles, & conduiſoient tout l'ouvrage; ils étoient eſtimés chacun cent écus. On ſçait que les eſclaves faiſoient partie du bien des Anciens. Ces forges, tous frais rabattus, rapportoient chaque année trente mines, c'eſt-à-dire, quinze cens livres. A cette premiere manufacture, deſtinée à fabriquer des épées & d'autres armes pareilles, il en joignoit une autre, où l'on travailloit à faire des lits & des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui rapportoit par an douze mines. Celle-ci n'occupoit que vingt eſclaves, & leur prix n'étoit, pour chacun, que

(*a*) Plut. T. I. p. 128.

(*b*) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 241, 246.

(*c*) Traduct. Franç. de Pauſ. par M. l'Abb.. Gédoy.

(*d*) Suid. T. I. p. 682. Plut. T. I. p. 847. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 444.

deux mines, ou cent livres. Il avoit épouſé la fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni pour crime de trahiſon. Cette femme ſe nommoit Cléobule.

DÉMOSTHÈNE, *Demoſthenes*, Δημοσθένης (*a*) célebre orateur d'Athènes, fils du précédent, naquit l'an 381 avant l'Ére Chrétienne. Il n'avoit encore que ſept ans, lorſqu'il perdit ſon pere, qui lui laiſſa un bien fort conſidérable, qu'on fait monter à quatorze ou quinze talens. Mais, il fut ruiné par l'injuſtice de ſes tuteurs, qui lui en volerent une partie, & laiſſerent dépérir l'autre; ils ne payerent pas même à ſes maîtres le ſalaire qui leur étoit dû. Cela fut apparemment cauſe qu'il ne fût pas élevé dans les ſciences qui conviennent à un enfant de bonne maiſon; outre que la foibleſſe & la délicateſſe de ſon tempétament empêcherent ſa mere de le porter au travail, & ſes maîtres de le preſſer & de le contraindre; car, dans ſon enfance, il étoit fort maigre & fort infirme, & l'on prétend que ce furent cette foibleſſe & cette infirmité qui porterent ſes camarades à lui donner par mocquerie le ſurnom de Batalus, qui étoit un ſurnom fort décrié. Pour ce qui eſt d'Argas, autre ſurnom qu'on donna auſſi à Démoſthène, on prétend qu'il lui vint de la férocité & de la rudeſſe de ſes mœurs.

Ce qui donna occaſion à Démoſthène de s'appliquer à l'étude de l'éloquence, ce fut la circonſtance de la plaidoirie d'une cauſe célebre. On attendoit avec impatience le jour de cette plaidoirie, tant à cauſe de l'excellence de l'orateur, qu'à cauſe de l'importance de l'affaire dont il s'agiſſoit. Démoſthène, ayant oui dire que tous les maîtres & tous les gouverneurs de la jeuneſſe ſe préparoient à aller à ce jugement, pria ſon précepteur de le mener auſſi avec lui. Ce précepteur, qui avoit quelque familiarité avec les huiſſiers qui ouvroient la ſalle de l'audience, obtint d'eux une place où ſon jeune diſciple pût entendre les Avocats ſans être vu. L'orateur eut un ſuccès qui lui attira l'admiration de tout le monde. Démoſthène, frappé de cette gloire ſi éclatante, en devint comme jaloux; voyant cet orateur reconduit honorablement par tout le peuple, & comblé de louanges & de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence qui peut s'aſſujettir toutes choſes, & les manier à ſon gré. Dès ce

(*a*) Plut. T. I. p. 846, 847. *& ſeq.* Juſt. L. XI. c. 2. L. XIII. c. 5. Corn. Nep. in Phoc. c. 2. Strab. pag. 121, 374, 471. Diod. Sicul. pag. 539, 554, 555. *& ſeq.* Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5, 13, 14. Pauſ. pag. 13, 24, 148. Appian. pag. 436, 437. Athen. p. 44, 223, 588. *& ſeq.* Suid. Tom. I. p. 681, 682. Quintil. L. I. c. 10. L. VI. c. 2, 3, 5. L. IX. c. 4. L. X. c. 1, 3. L. XI. c. 3. L. XII. c. 1, 2, 6, 10. Cicer. Orator. c. 4. *& ſeq.* Brut. c. 17. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 65, 66. *& ſuiv.* Tom. IV. p. 28. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 323. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 25. T. V. p. 407. T. VII. p. 55. *& ſuiv.* T. VIII. p. 158. *& ſuiv.* Tom. XII. p. 73, 80, 82. Tom. XIV. p. 84. *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 137. T. XXI. pag. 219. T. XXIV. p. 12. *& ſuiv.*

moment, il quitta tous les exercices dont on occupoit les enfans, & s'exerça à compoſer des harangues, pour parvenir un jour à être du nombre des orateurs.

Le premier maître d'éloquence auquel il s'attacha, ce fut le rhéteur Iſée, quoiqu'Iſocrate tînt alors publiquement ſon école; ſoit, comme quelques-uns diſent, qu'étant un orphelin ruiné, il n'eût pas le moyen de payer à Iſocrate le ſalaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines, ou plutôt qu'il préférât l'éloquence d'Iſée comme plus ſubtile & plus propre à l'action, & qu'il l'eût choiſie pour la mettre véritablement en pratique.

Hermippus avoit trouvé dans quelques mémoires que Démoſthène étudia auſſi ſous Platon, & que le commerce de ce Philoſophe lui ſervit beaucoup à former ſon éloquence; & il rapporte que Ctéſibius diſoit que, par le moyen de Callias de Syracuſe & de quelques autres, Démoſthène avoit eu en ſecret les traités de rhétorique d'Iſocrate & ceux du rhéteur Callidamas, & qu'il en avoit beaucoup profité.

Dès qu'il fut en âge, il commença a faire un procès à ſes tuteurs, & à les pourſuivre en juſtice. Ceux-ci, comme bons chicaneurs, trouvant toujours de nouvelles remiſes, & obtenant tous les jours de nouveaux délais, donnerent bien de l'exercice à Démoſthène, qui fut obligé de parler ſouvent; de ſorte que s'étant façonné, dit Thucydide, par ce travail continuel, il vint à bout de ſon affaire, non ſans beaucoup de peine & de danger. Mais, quoiqu'il eût gagné, il ne put pourtant retirer qu'une petite partie de ſes biens paternels. Le plus grand gain qu'il fit dans cette pourſuite, c'eſt qu'il acquit la hardieſſe & l'habitude de parler en public, & qu'il ſe jetta enſuite dans les affaires publiques, comme dans les jeux où l'on ſe propoſe des prix, & ſurpaſſa bientôt tous les orateurs qui tenoient le premier rang.

Cependant, la première fois qu'il parla devant le peuple, on fit un ſi grand bruit, qu'il eut de la peine à ſe faire écouter, & on ſe mocquoit ouvertement de ſon ſtyle, qui paroiſſoit fort étrange, étant très-confus & très-embrouillé par la longueur de ſes périodes, & ſi forcé par la quantité d'enthymemes & autres argumens qu'il entaſſoit, qu'on ne pouvoit le ſuivre. D'ailleurs, il avoit la voix foible, une grande difficulté de langue, & l'haleine ſi courte, qu'elle empêchoit d'entendre ce qu'il diſoit, parce qu'elle l'obligeoit à couper ſouvent ſes périodes avant que le ſens fût achevé. Cela le rebuta tellement, qu'il renonça aux aſſemblées du peuple, & ſe retira au port du Pirée. Un jour qu'il ſe promenoit tout rêveur & fort découragé, Eunomus de Thriaſie, qui étoit déjà vieux, le rencontra en cet état, le gronda très-ſérieuſement de ce qu'ayant une manière de parler entièrement ſemblable à celle de Périclès, il s'abandonnoit & ſe trahiſſoit pourtant lui-même par lâcheté & par foibleſſe, & qu'il n'avoit ni le cou-

rage de ſoutenir le bruit & le tumulte d'une populace, ni la force de former & d'endurcir ſon corps à ces combats de la tribune; & que par une molleſſe inexcuſable, il ſe laiſſoit abâtardir & flétrir ſans s'en mettre en peine.

Une autre fois, ayant mal réuſſi, & ayant été ſifflé, comme il s'en retournoit chez lui, la tête couverte, pour cacher ſa honte, & au déſeſpoir de ce mauvais ſuccès, il fut ſuivi par un comédien nommé Satyrus, qui étoit de ſes amis, & qui entra avec lui. Démoſthène commença à faire en ſa préſence des lamentations de ce qu'étant celui de tous les orateurs qui prenoit le plus de peine, & qui travailloit le plus, au point qu'il avoit preſque ruiné ſa ſanté à ce travail, il ne pouvoit pourtant trouver le moyen de plaire au peuple; que de ſimples matelots très-ignorans, & preſque toujours dans la crapule, étoient écoutés, & occupoient la tribune, & que lui étoit mépriſé, & qu'on ne daignoit pas l'entendre. *Vous dites vrai, Démoſthène,* lui répondit Satyrus, *mais je guérirai bientôt ce qui cauſe tout ce mal, ſi vous voulez ſeulement me réciter par cœur quelques ſcènes d'Euripide ou de Sophocle.* Démoſthène le fit ſur l'heure; & Satyrus répétant après lui, les mêmes endroits, les prononça ſi bien & les accommoda tellement aux mœurs & à l'état de celui qu'il repréſentoit, que Démoſthène même les trouva tout autre; & que convaincu de l'ornement, de la grace & la force que la prononciation & l'action donnent aux diſcours, il regarda comme très-peu de choſe, ou comme preſque rien, de s'exercer à bien parler, ſi on néglige la prononciation & l'action qui conviennent aux choſes que l'on dit. Ce fut ce qui l'obligea à ſe faire ſous terre un cabinet, qui étoit conſervé encore du tems de Plutarque, où il alloit tous les jours s'exercer à déclamer & à former ſa voix, & où il paſſoit ſouvent deux & trois mois entiers en ſe faiſant taſer la moitié de la tête, afin que ſi la tentation le prenoit de ſortir, il en fut empêché par la honte de paroître en cet état.

Quand il ſortoit pour aller voir ſes amis, ou que ſes amis le venoient voir, tout ce qui ſe paſſoit dans ces converſations, tout ce qu'il entendoit & tous les faits qu'on rapportoit, il les prenoit pour autant de ſujets de l'exercer, & il n'avoit pas plutôt quitté ſes amis, qu'il ſe retiroit dans ce cabinet ſouterrein, où il répétoit tout de ſuite les affaires dont on lui avoit parlé, & tout ce qu'on avoit dit pour & contre; & s'il avoit aſſiſté à quelque diſcours public, il tâchoit de le retenir, & le réduiſoit enſuite en certains lieux communs & en périodes bien travaillées, qu'il gardoit pour s'en ſervir dans l'occaſion. Souvent il s'occupoit à corriger, à expliquer & à étendre ce que les autres lui avoient dit, ou ce qu'il avoit dit lui-même aux autres. Cela le fit paſſer pour un homme d'un eſprit peſant, qui n'avoit pas la conception vive, & dont toute la force & l'éloquence n'étoient que l'effet

du travail, ſans aucun talent naturel, & on en alléguoit comme une grande preuve, que jamais perſonne n'avoit entendu Démoſthène parler ſur le champ, & que même il étoit ſouvent arrivé qu'étant aſſis dans l'aſſemblée, le peuple l'appellant par ſon nom, & le preſſant de parler, il n'avoit jamais voulu y entendre, à moins qu'il n'eût médité ce qu'il avoit à dire, & qu'il ne ſe fût préparé. La plûpart des autres orateurs en faiſoient des railleries; & Pythéas lui dit un jour en ſe moquant, *que ſon travail ſentoit la lampe. Oui vraiment*, Pythéas, lui repartit Démoſthène, en repouſſant cette raillerie, par une raillerie plus piquante, *mais c'eſt que ta lampe & la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes travaux.* Il ne répondit rien aux autres; & bien loin de ſe défendre, il avouoit *que véritablement il n'avoit pas toujours écrit tout ce qu'il diſoit, mais qu'il ne parloit jamais ſans avoir écrit.* Il ſoutenoit même que celui qui prépare ſes diſcours, eſt homme populaire; car, cette préparation eſt une marque qu'il fait ſa cour au peuple & qu'il veut lui plaire; au lieu que de ne pas ſe ſoucier ni ſe mettre en peine de ce que le peuple penſera des diſcours qu'on lui fait, c'eſt le propre d'un homme qui penche vers l'oligarchie, & qui emploieroit plus volontiers la force que la perſuaſion.

Quant à ſa timidité à parler ſur le champ, on en rapporte une preuve qui n'eſt pas équivoque, c'eſt qu'un jour étant troublé par le bruit du peuple, Démadès ſe leva & parla ſur le champ pour appuyer ſes raiſons, & que jamais Démoſthène ne fit la même choſe pour Démadès.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, font bien voir qu'un travail opiniâtre ſurmonte tout. Il bégayoit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit; & il avoit l'haleine ſi courte, qu'il ne pouvoit ſuffire à prononcer une période entière ſans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obſtacles, en mettant dans ſa bouche de petits cailloux, & prononçant ainſi pluſieurs vers de ſuite à haute voix ſans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort eſcarpés; en ſorte que dans la ſuite nulle lettre ne l'arrêta, & que les plus longues périodes n'épuiſoient point ſon haleine. Il fit plus; il alloit ſur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues, pour s'acoûtumer par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple & aux cris tumultueux des aſſemblées.

Démoſthène ne prit pas moins de ſoin du geſte que de la voix. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit ſon maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Pour ſe corriger d'un défaut qu'il avoit contracté par une mauvaiſe habitude, qui étoit de hauſſer con-

tinuellement les épaules, il s'exerçoit de bout dans une eſpèce de tribune fort étroite, où pendoit une hallebarde, afin que, ſi dans la chaleur de l'action ce mouvement venoit à lui échapper, la pointe de cette hallebarde lui ſervît d'avertiſſement & de punition tout enſemble.

Il fut bien payé de toutes ſes peines, puiſque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puiſſe aller. C'eſt qu'il en connoiſſoit bien le prix & l'importance. Auſſi quand on l'interrogea, à trois différentes repriſes, ſur la qualité qu'il jugeoit la plus néceſſaire à l'orateur, il ne dit autre choſe ſinon que c'étoit la prononciation, voulant inſinuer, par cette réponſe répétée juſqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins ſe couvrir, & qui étoit la plus capable de couvrir les autres; & que la prononciation ſeule pouvoit faire valoir extrêmement un orateur même médiocre, au lieu que ſans elle, le plus habile ne pouvoit point eſpérer d'avoir jamais aucun ſuccès. Il falloit qu'il en fît grand cas, puiſque pour s'y perfectionner, & pour recevoir les leçons de Néoptolème, le plus habile comédien qui fût alors, il conſacra juſqu'à dix mille dragmes, quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Il ſe levoit extrêmement matin, & il avoit coûtume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour ſe perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de ſa propre main juſqu'à huit fois l'hiſtoire de Thucydide, pour ſe rendre plus familier le ſtyle de ce grand homme.

Démoſthène, après avoir exercé ſon talent pour la parole dans quelques cauſes particulières, ſe produiſit au grand jour, & parut ſur la tribune aux harangues, pour y traiter des affaires publiques. Au jugement de Cicéron, ce ſuccès alla ſi loin, qu'il ſe faiſoit un concours de toute la Grece à Athènes, pour entendre parler Démoſthène; & il ajoûte qu'avec un mérite comme le ſien, la choſe ne pouvoit pas être autrement. Si l'on en croit Philippe, & ſur cette matière c'eſt un témoin certainement digne de foi & non récuſable, l'éloquence de Démoſthène lui faiſoit plus de tort elle ſeule, que toutes les troupes & toutes les flottes des Athéniens. Ses harangues, diſoit-il, étoient comme des machines de guerre, & des batteries dreſſées de loin contre lui, par leſquelles il renverſoit tous ſes projets, & ruinoit toutes ſes entrepriſes, ſans qu'il fût poſſible d'en arrêter l'effet.

Démoſthène commença à entrer dans les affaires du gouvernement pendant la guerre ſacrée, autrement appellée la guerre Phocique, comme il le dit lui-même, & comme il eſt aiſé de le recueillir de ſes oraiſons contre Philippe, dont les dernières furent prononcées après que cette guerre eut été finie, & les premières touchent beaucoup de particularités qui ſe paſſerent dans cette guerre même.

Plutarque assure que Démosthène prononça son oraison contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la République; ce qui ne doit pas être pris à la lettre; mais peut-être que Plutarque a voulu dire seulement que Démosthène n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la suite. Quoi qu'il en soit, ce fut, selon Plutarque, la principale raison qui obligea Démosthène à renoncer pour de l'argent à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qui l'avoit maltraité; car, de son naturel, il n'étoit ni doux ni facile à appaiser, comme Homère le dit d'Achille, mais implacable dans son ressentiment, & âpre & ardent à repousser l'injure. Mais, voyant que ce n'étoit pas une petite entreprise, ni l'entreprise d'un homme d'aussi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à bout d'un personnage comme Midias, appuyé par d'immenses richesses, protégé par des amis puissans, & redoutable même par son éloquence, il se montra favorable aux amis qui intercéderent pour Midias. Car d'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que trois mille dragmes eussent été capables d'appaiser Démosthène, de calmer son ressentiment, s'il eût pu se flatter de l'espérance de remporter la victoire sur son ennemi.

Il trouva une occasion bien glorieuse de se mêler du gouvernement, ce fut la nécessité de défendre contre le roi Philippe les intérêts & la liberté de la Grece; & il s'en acquitta si dignement, & combattit si bien pour elle par son éloquence, qu'il s'acquit bientôt une grande réputation & qu'il se rendit très-célebre par la force de son art, & par sa hardiesse à parler librement, sans rien ménager & sans rien craindre, de sorte qu'il fut admiré de toute la Grece, honoré & recherché par le roi de Perse, que Philippe lui-même faisoit plus de cas de lui que de tous les autres orateurs ensemble, & que ses ennemis avouoient qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation, & un athlete très-redoutable; car c'est ce que disoient ses plus grands adversaires Eschine & Hypéride, dans les accusations mêmes qu'ils intentoient contre lui. De-là vient que je ne sçaurois comprendre, dit Plutarque, comment Théopompe s'est avisé d'écrire que Démosthène étoit inconstant de son naturel, & incapable de s'attacher long-tems aux mêmes personnes & aux mêmes affaires; car, au contraire, il paroît qu'il persévéra jusqu'à la fin dans le même parti qu'il avoit embrassé, & dans les mêmes affaires qu'il avoit entreprises dès sa première entrée dans l'administration de la République; & que non seulement il ne changea point en toute sa vie, mais que même il abandonna & perdit la vie pour s'empêcher de changer. Jamais il ne fit comme Démadès, qui, pour justifier son changement de parti dans le gouvernement, dit *qu'il lui étoit souvent arrivé, dans les diverses conjectures, de dire des*

choſes contraires à ſes premiers ſentimens ; mais qu'il n'en avoit jamais dit qui fuſſent contraires au bien de la République.

La plûpart de ſes oraiſons, ſelon le philoſophe Panétius, ſont écrites ſur ce grand principe, que le beau ſeul eſt préférable par lui-même, comme ſon oraiſon de la couronne, celle des immunités, & ſes Philippiques. Dans toutes ces oraiſons il ne mene pas ſes citoyens à ce qui eſt le plus agréable, le plus facile & le plus avantageux; mais il leur prouve & leur démontre par-tout qu'il faut toujours préférer le beau & l'honnête à ce qui eſt le plus ſalutaire & le plus ſûr. Si à cette noble ambition & à cette eſpèce de jalouſie d'honneur qu'il témoignoit dans toutes ſes actions, & à cette généroſité & à cette magnanimité qui éclatoient dans ſes diſcours, il eût joint la valeur guerrière & le déſintéreſſement, il n'auroit pas ſeulement été mis au nombre des grands orateurs, avec Myroclès, Polyeucte & Hypéride, mais il auroit mérité d'être mis beaucoup plus haut, avec les Cimons, les Thucydides & les Périclès. Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion, quoiqu'il fût à la tête du parti le moins loué, & qu'il parût favoriſer les Macédoniens ; cependant, à cauſe de ſa valeur & de ſa juſtice, il fut toujours regardé comme un perſonnage qui n'étoit inférieur ni à Ariſtide, ni à Éphialte, ni à Cimon ; au lieu que Démoſthène, parce qu'il n'étoit pas bien brave à la guerre, ni aſſez muni & aſſez fortifié contre les préſens, & que dans le tems qu'il ſe montroit inacceſſible à tout l'or de Philippe & de la Macédoine, il ſe laiſſoit prendre par celui de Suſe & d'Ecbatane, étoit bien propre à louer les grandes actions de ſes ancêtres, mais très-peu propre à les imiter. Il étoit pourtant plus homme de bien que tous les autres orateurs de ſon tems, en exceptant toujours Phocion. Il paroît même qu'il parloit au peuple avec plus de franchiſe & de liberté que tous les autres, qu'il s'oppoſoit avec plus d'audace à ſes cupidités, & qu'il reprenoit plus fortement ſes fautes, comme on peut le recueillir de ſes oraiſons.

Ce qu'il fit contre Antiphon, marque combien il étoit porté pour l'Ariſtocratie ; car, cet Antiphon ayant été abſous par le peuple d'une accuſation très-grave, qui avoit été intentée contre lui, il l'entreprit, le mena au tribunal de l'Aréopage, & ſe ſouciant fort peu de déplaire au peuple & d'encourir ſon indignation, il le convainquit d'avoir promis à Philippe de brûler l'arſenal d'Athènes, & le fit condamner à mort. Il ſe rendit auſſi accuſateur contre la prêtreſſe Théoris, qui commettoit beaucoup de malverſations dans les fonctions de ſon miniſtère, & qui enſeignoit aux eſclaves à tromper leurs maîtres ; & ayant conclu à la mort, il la fit condamner & exécuter.

On prétend auſſi qu'il compoſa l'oraiſon qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, & par laquelle il le fit déclarer redevable

vable au tréſor de grandes ſommes qu'il avoit détournées. On lui attribue encore les deux oraiſons pour Phormion & pour Stéphanus, ce qui fut une grande tache à ſa réputation, & avec juſtice ; car ce Phormion ſe ſervit de cette oraiſon de Démoſthène contre Apollodore. Ainſi Démoſthène fit le pour & le contre, ce qui eſt la même choſe, dit Plutarque, que s'il eût pris dans la même boutique deux épées, & qu'il les eût vendues à deux ennemis pour s'entretuer.

Quant à ſes oraiſons publiques, celles qui ſont contre Androtion, contre Timocrate & contre Ariſtocrate, il les compoſa pour d'autres, parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du gouvernement, car il n'avoit alors que vingt-ſept ou vingt-huit ans. Mais, il prononça lui-même celle qui eſt contre Ariſtogiton, & celle qui eſt pour les Immunités, & qu'il fit en faveur de Ctéſippe, fils de Chabrias, comme il le dit lui-même ; d'autres prétendent qu'il la fit parce qu'il pourſuivoit en mariage la mere de ce jeune homme, qui étoit veuve. Cependant, il ne l'épouſa point ; mais, il épouſa une fille de Samos, comme l'écrit Démétrius dans ſon traité des ſynonymes. Pour ce qui eſt de ſon oraiſon contre Eſchine, où il l'accuſe de malverſation dans ſon ambaſſade, on ne ſçait pas certainement ſi elle fut prononcée, quoiqu'Idoménée aſſure que l'abſolution d'Eſchine ne paſſa que de trente voix ſeulement. Mais, il paroît que cela n'eſt nullement vrai, s'il en faut juger par ce que l'un & l'autre de ces deux orateurs diſent dans leurs oraiſons de la Couronne ; car, aucun des deux ne dit clairement & expreſſément que cette affaire eût été plaidée & pouſſée juſqu'à un jugement définitif.

Pendant que la paix duroit encore, & avant que la guerre avec Philippe commençât, il étoit aiſé de voir quelle ſeroit la conduite que Démoſthène tiendroit dans le gouvernement de la République ; car de tout ce que faiſoit ce Prince, il ne laiſſoit rien paſſer, ſans, pour ainſi dire, le contrôler ; il s'élevoit contre toutes ſes actions, il allarmoit les Athéniens ſur ſes moindres démarches, & les enflammoit contre lui. C'eſt pourquoi, dans la cour de Philippe on ne parloit que de Démoſthène ; & lorſqu'il alla avec d'autres en ambaſſade en Macédoine, Philippe écouta tous ſes collegues dans l'audience qu'il leur donna, & il répondit avec plus de ſoin & d'attention au diſcours de Démoſthène. Mais, dans la ſuite, il ne lui fit ni les mêmes honneurs ni les mêmes careſſes qu'aux autres.

Dès que les affaires furent tournées à la guerre, Philippe ne pouvant ſe tenir en repos, & les Athéniens étant excités par Démoſthène, cet orateur porta le peuple à marcher au ſecours de l'Eubée que les Tyrans qui s'étoient ſaiſis des villes, avoient aſſujettie à Philippe. Les Athéniens étant donc paſſés en Eubée ſur le décret qu'il en dreſſa lui-même, en chaſſerent les Macédoniens.

Enſuite, il envoya du ſecours aux Byzantins & aux Périnthiens à qui Philippe faiſoit la guerre; car, ayant perſuadé au peuple de renoncer au reſſentiment qu'il avoit contre eux, & d'oublier les fautes que ces deux peuples avoient commiſes dans la guerre des alliés, il le porta à leur envoyer des troupes qui furent la cauſe de leur ſalut. Après cela, il alla en qualité d'ambaſſadeur dans toutes les villes de la Grece, parla à tous les Grecs, & les excitant par ſes paroles, il les ſouleva tous, excepté un très-petit nombre, & les ameuta contre Philippe.

Le plus fort reſtoit encore à faire pour Démoſthène; c'étoit d'attirer dans l'alliance les Thébains qui étoient voiſins de l'Attique, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui étoient alors ceux de tous les Grecs qui avoient le plus de réputation dans les armes. Il fut lui-même envoyé en ambaſſade à Thebes avec quelques autres. Philippe, de ſon côté, y envoya pluſieurs députés, pour s'oppoſer & pour répondre à tout ce que les ambaſſadeurs d'Athènes propoſeroient. Les Thébains comprirent bien d'abord ce qui étoit pour eux le plus utile; mais, la forte éloquence de Démoſthène, comme dit Théopompe, ſoufflant dans leurs courages comme un vent impétueux, y ralluma l'ambition, & chaſſa toutes les conſidérations contraires; de ſorte que banniſſant de leur cœur la crainte, la prudence & la reconnoiſſance, ils furent tranſportés par ſon diſcours comme par une eſpèce d'enthouſiaſme, & uniquement enflammés de l'amour du beau.

Cette action de Démoſthène parut ſi grande & ſi éclatante, que Philippe envoya d'abord des ambaſſadeurs à Athènes pour demander la paix; que toute la Grece, pour ainſi dire, ſe mit ſur pied, attentive à ce qui arriveroit; que non ſeulement tous les capitaines Athéniens obéiſſoient à Démoſthène, mais encore tous les commandans des Béotiens; & qu'il régloit tout à ſon gré dans les aſſemblées de Thebes comme dans celles d'Athènes, également aimé, reſpecté & autoriſé dans ces deux villes. Mais, la fortune, dit Plutarque, ayant, par une certaine révolution d'affaires, marqué à ce tems-là le dernier terme de la liberté de la Grece, s'oppoſa à ſes glorieux deſſeins; il fut rendu des oracles, & il parut pluſieurs ſignes de ce qui devoit arriver.

Pour Démoſthène, on dit que plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleuſement encouragé & ranimé par le nombre, par la valeur & par l'ardeur de tant de troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, il ne leur permettoit point de s'amuſer à tous ces oracles, & de prêter l'oreille à ces prophéties. Mais, leur donnant à entendre qu'il ſoupçonnoit la Pythie de *philippiſer*, il faiſoit ſouvenir les Thébains de leur Épaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, & leur repréſentoit que ces grands hommes prenant ces oracles & ces prophéties pour des couleurs &

pour des prétextes dont on couvroit la crainte & la lâcheté, ſe ſervoient toujours de leur raiſon pour exécuter ce qu'il falloit faire. Démoſthène juſques-là ſe montra très-homme de bien ; mais à la bataille, qui ſe donna à Chéronée, il ne fit rien de beau, ni qui répondît à ces belles paroles; car, abandonnant ſon poſte, il prit honteuſement la fuite, & jetta ſes armes ſans avoir honte, comme dit Pythéas, de démentir ſi lâchement la belle deviſe qu'il avoit fait graver en lettres d'or ſur ſon bouclier, *à la bonne fortune.*

D'abord après la bataille, Philippe fut ſi tranſporté de joie pour cette grande victoire, qu'il commit une infinité d'inſolences. Mais, après être revenu de ſon ivreſſe, conſidérant dans ſon eſprit le grand danger qu'il avoit couru, & qui l'environnoit encore, il friſſonna, & les cheveux lui dreſſerent à la tête, au ſeul ſouvenir de la force & de la véhémence de cet orateur qui l'avoit forcé de mettre au hazard d'un ſeul combat, & de faire dépendre d'une très-petite partie d'une journée, & ſa vie & ſes États.

La gloire de cette grande action de Démoſthène alla juſqu'au roi de Perſe, qui écrivit à ſes lieutenans & à ſes Satrapes, de lui donner tout l'or qu'il voudroit, de n'avoir d'attention que pour lui, & de le diſtinguer ſur tous les autres, comme le ſeul homme capable de donner beaucoup d'affaires au roi de Macédoine, & de le tenir en quelque ſorte embarraſſé & garrotté dans les troubles & dans les guerres des Grecs. Tout cela fut découvert dans la ſuite par Alexandre, qui trouva à Sardis quelques lettres de Démoſthène, & les regiſtres des lieutenans du Roi, où étoient marquées les ſommes qu'ils lui avoient fournies.

Cependant, après ce grand échec arrivé à la Grece, les orateurs qui étoient oppoſés à Démoſthène, commencerent à s'élever contre lui & à l'appeller en juſtice pour lui faire ſon procès. Le peuple ne ſe contenta pas de le renvoyer abſous de toutes leurs charges & accuſations, il le combla encore de plus d'honneurs, & le rappella au maniement des affaires, comme celui qui étoit le plus affectionné & le plus zélé pour le bien public. De plus, les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée, ayant été rapportés à Athènes pour y être inhumés, le peuple le choiſit pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, montrant par-là, comme l'écrit Théopompe, qui releve cet acte en termes très magnifiques, que non ſeulement il ne ſupportoit pas ce malheur avec baſſeſſe & avec puſillanimité ; mais que même, puiqu'il honoroit & diſtinguoit ſi fort celui qui avoit conſeillé cette guerre, il ne ſe repentoit en aucune manière d'avoir ſuivi ſes conſeils.

Démoſthène prononça donc l'oraiſon funebre; mais, dans les décrets qu'il propoſa dans la ſuite, il ne mit point ſon nom à la tête, il les mit tous ſous le nom de ſes amis, qu'il prit l'un après l'autre, pour éluder par-là en quel-

que manière ſa mauvaiſe fortune, qui s'opiniâtroit à le perſécuter, juſqu'à ce qu'il reprit courage par la mort de Philippe, qui mourut peu de tems après qu'il eût remporté cette grande victoire à Chéronée.

Démoſthène fut ſecrétement averti de cette mort de Philippe; & pour diſpoſer d'avance les Athéniens à reprendre courage & à bien eſpérer de l'avenir, il alla au conſeil avec un viſage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un ſonge qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens; & peu de tems après, on vit arriver les courriers qui apportoient la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens ſe mirent d'abord à faire des ſacrifices, pour remercier les dieux de cette bonne nouvelle, & par un décret, ils décernerent une couronne à Pauſanias qui l'avoit tué. En même tems, Démoſthène parut lui-même en public avec une couronne de fleurs ſur la tête, & vêtu très-magnifiquement, quoique ce ne fût que le ſeptième jour de la mort de ſa fille, comme le rapporte Eſchine qui le maltraite fort ſur cela, & qui lui reproche qu'il eſt un pere dénaturé. Mais, c'eſt à lui-même qu'il faut reprocher ſa lâcheté & ſa molleſſe, dit Plutarque, ſi, prenant les plaintes & les regrets pour les marques d'une ame tendre & pleine d'amour pour ſes enfans, il condamne le courage qui fait ſupporter conſtamment & doucement ces accidens de la fortune.

Toutes les villes de la Grece, excitées encore par Démoſthène, ſe liguerent de nouveau; & les Thébains, ſe jettant ſur la garniſon que les Lacédémoniens avoient dans leur ville, en tuerent une grande partie avec les armes que Démoſthène trouva le moyen de leur fournir. Pendant que les Athéniens ſe préparoient à ſoutenir avec eux cette guerre, Démoſthène étoit tous les jours à la tribune, haranguant le peuple, & écrivoit lettres ſur lettres aux lieutenans du roi de Perſe en Aſie, pour ſuſciter dans ce païs-là une guerre à Alexandre qu'il appelloit un enfant & un autre Margitès.

Mais, après qu'Alexandre, ayant réglé les affaires de ſon royaume, fut venu en perſonne, avec toutes ſes forces, au milieu de la Béotie, alors la fierté des Athéniens diminua extrêmement, & cette véhémence de Démoſthène s'amortit tout-à-coup. Les Thébains abandonnés furent forcés de ſe défendre ſeuls, & perdirent leur ville; ce qui cauſa un grand trouble & un grand effroi parmi les Athéniens. Démoſthène eſt d'abord élu pour aller en qualité d'ambaſſadeur avec quelques autres vers Alexandre. Mais, il ne fut pas plutôt arrivé au mont Cythéron, que redoutant la colère de ce Prince, il s'en retourna, & abandonna l'ambaſſade. Cependant, Alexandre envoie à Athènes demander qu'on lui livre dix des orateurs, comme le rapportent Idomenée & Duris. Mais, la plûpart des Hiſtoriens, & les plus dignes de foi, n'en mettent que huit; ſçavoir, Démoſthène, Po-

lyeucte, Éphialte, Lycurgue, Myroclès, Damon, Callisthène & Charideme. Ce fut en cette occasion que Démosthène conta au peuple la fable des loups & des chiens, qui dit, *que les loups demanderent un jour aux brebis que, pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les mâtins qui les gardoient.* Par-là Démosthène se comparoit, & comparoit avec lui les autres orateurs, aux chiens qui veillent & qui combattent pour le troupeau, & il comparoit Alexandre au loup. Il leur dit de plus: *Comme nous voyons dans les marchés les marchands porter dans une écuelle une montre de leur bled, & par le moyen de cette montre, vendre tout le bled qu'ils ont chez eux, vous de même vous ne vous appercevez pas, qu'en nous livrant comme la montre, vous vous livrez tous sans réserve à votre ennemi.*

Les Athéniens étant donc assemblés au conseil, & ne sçachant quelle résolution prendre, Démadès prit cinq talens de tous les ambassadeurs qui avoient été nommés, & se chargea seul de l'ambassade, & de la commission d'aller intercéder pour eux auprès du Roi; soit qu'il se fiât sur l'amitié dont ce Prince l'honoroit, soit qu'il s'attendît à le trouver déjà rassasié de vengeance, comme un lion de meurtre & de sang. Quoi qu'il en soit, il persuada aux Athéniens de l'envoyer; & il réussit si bien, qu'il obtint d'Alexandre le pardon de ces orateurs, & réconcilia avec lui leur ville.

Dès qu'Alexandre s'en fût retourné, le crédit des autres orateurs augmenta infiniment; & celui de Démosthène, au contraire, diminua beaucoup. Il commença pourtant à se relever un peu sur ce qu'Agis, roi de Lacédémone, se mit en campagne avec une grosse armée; mais, il retomba tout aussitôt, les Athéniens n'ayant pas voulu entrer dans cette ligue, & les Lacédémoniens ayant été défaits en bataille par Antipater, & Agis tué.

En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la Couronne contre Ctésiphon. Elle avoit été commencée sous l'archonte Charondas, un peu avant la bataille de Chéronée; mais, elle ne fut jugée que dix ans après, sous l'archonte Aristophon. Ce fut la cause la plus célebre qui ait jamais été plaidée, tant à cause de la grande réputation des orateurs qui parlerent, qu'à cause de la magnanimité des juges qui, quoique les accusateurs de Démosthène fussent très-puissans & appuyés du crédit des Macédoniens, ne donnerent pas leur voix contre lui, & se déclarerent si hautement en sa faveur, qu'Eschine n'eut pas la cinquième partie des suffrages. Il eut tant de honte de ce mauvais succès, que sur l'heure même il sortit de la ville, & se retira à Rhodes dans l'Ionie où il passa le reste de ses jours à enseigner la Rhétorique.

Peu de tems après, Harpalus ayant quitté le service d'Alexandre, vint d'Asie à Athènes avec toutes ses richesses & ses vaisseaux. D'abord, tous les autres orateurs, éblouis de l'éclat de son or, commencerent à parler pour lui, & à

engager les Athéniens à recevoir ce ſuppliant & à le prendre ſous leur protection ; mais, Démoſthène leur conſeilla, ſans balancer, de le renvoyer & de ſe donner bien garde de jetter leur ville dans une guerre, pour un ſujet très-injuſte & ſans aucune néceſſité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faiſoit l'inventaire de ſes biens, s'étant apperçu que Démoſthène prenoit plaiſir à conſidérer une coupe du Roi, & qu'il admiroit la figure & la beauté de l'ouvrage, le pria de la prendre, & de la ſoupeſer pour juger lui-même du poids de l'or. Démoſthène, l'ayant priſe, fut étonné du poids qui étoit conſidérable, & demanda de combien elle pouvoit être ? Harpalus lui répondit en ſouriant, *elle eſt bien de vingt talens.* Et dès que la nuit fut venue, il lui envoya vingt talens avec la coupe. Démoſthène ne réſiſta point ; mais, frappé de ce préſent, comme s'il avoit reçu garniſon chez lui, il paſſa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus, & dès le lendemain matin, le cou bien enveloppé de laine & de bandelettes, il ſe rendit à l'aſſemblée. Le peuple lui ordonna de ſe lever & de parler ; mais, il le refuſa, faiſant ſigne qu'il avoit une extinction de voix. Des gens d'eſprit qui ſe trouverent préſens, brocardant ſur cette feinte maladie, dirent tout haut que leur orateur avoit été ſurpris la nuit, non d'une eſquinancie, mais d'une argyrancie, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain, le peuple ayant été informé du préſent qu'il avoit reçu, lorſqu'il voulut ſe défendre & ſe juſtifier, refuſa de l'écouter, & commença à faire beaucoup de bruit & à ſe mettre véritablement en colère ; ſur-quoi quelque plaiſant s'étant levé, dit : *Quoi ! hommes Athéniens, quoi ! vous refuſerez d'entendre celui qui a en main la coupe ?* Alors le peuple chaſſa Harpalus de la ville ; mais, craignant qu'on ne leur demandât compte des richeſſes que les orateurs avoient pillées, ils en firent une recherche fort exacte.

Démoſthène, voulant prouver ſon innocence, propoſa un décret qui ordonnoit que le Sénat de l'Aréopage informeroit de cette affaire, & que tous ceux qu'il trouveroit atteints & convaincus de cette corruption ſeroient punis. En conſéquence, il ſe préſenta en jugement ; mais, il fut le premier que l'Aréopage trouva coupable, & il le condamna à une amende de cinquante talens, pour le paiement deſquels il fut conſtitué priſonnier. Mais, la honte de cette condamnation, & la foibleſſe de ſon corps, qui ne pouvoit ſupporter la priſon, le forcerent à chercher les moyens de s'échapper ; il s'enfuit donc, trompant la moitié de ſes gardes, & les autres lui procurant eux-mêmes la facilité de les tromper. Il n'étoit pas encore fort loin de la ville, qu'il apperçut quelques-uns de ſes ennemis qui le ſuivoient. D'abord, il voulut chercher un lieu à ſe cacher ; mais l'appellant par ſon nom, & le joignant bientôt, ils le prie-

rent de recevoir quelque ſecours pour ſon voyage, lui préſenterent l'argent qu'ils avoient apporté exprès, & lui dirent que la ſeule raiſon qui les avoit portés à le ſuivre, c'étoit pour l'obliger à le recevoir. En même tems, ils l'exhorterent à avoir bon courage, & à ne pas ſupporter impatiemment le malheur qui lui étoit arrivé. Il ſupporta cependant ſon exil avec beaucoup de foibleſſe, paſſant la plûpart du tems à Égine & à Trœzène; & toutes les fois qu'il jettoit ſes regards ſur l'Attique, ſon viſage étoit baigné de larmes, & il laiſſoit échapper des paroles qui n'étoient point d'un homme conſtant & ferme, & qui répondoient peu aux choſes hardies & généreuſes qu'il avoit faites dans ſon adminiſtration.

Il étoit encore en exil lorſqu'Alexandre mourut; mais, il fut rappellé bientôt après. On lui envoya à Égine une galère à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port du Pirée, il n'y eut ni magiſtats ni prêtres qui reſtaſſent dans la ville; tous les citoyens ſortirent en foule pour aller au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les démonſtrations d'affection & de joie. Démétrius de Magnéſie écrit qu'il fut ſi ravi des honneurs qu'on lui faiſoit, que, levant les mains vers le ciel, il ſe félicita d'une journée ſi glorieuſe, comme revenant de ſon exil plus honorablement qu'Alcibiade n'étoit revenu du ſien; car, ſes citoyens le recevoient de leur pur mouvement & de leur bon gré, au lieu qu'ils n'avoient reçu Alcibiade que par force.

Mais, l'amende à laquelle il avoit été condamné ſubſiſtoit encore; car, il n'étoit pas permis de la remettre par faveur. Ils chercherent donc un moyen de frauder la loi en lui obéiſſant; & voici l'expédient qu'ils trouverent: ils avoient accoûtumé toutes les années, à la fête de Jupiter Sauveur, de donner une certaine ſomme à celui qui étoit chargé du ſoin de préparer & d'orner l'autel de ce dieu pour le ſacrifice. Ils donnerent alors cette charge à Démoſthène, & lui firent compter pour ces frais cinquante talens qui étoient juſtement la ſomme à laquelle ils l'avoient condamné. Mais, il ne jouit pas long-tems du plaiſir de ſe voir de retour dans ſa patrie; car les affaires des Grecs furent entièrement ruinées bientôt après. En effet, ils perdirent la bataille du Cranon au mois de Septembre; & au mois d'Octobre de la même année, la garniſon des Macédoniens entra dans le fort de Munychia, & la mort de Démoſthène arriva au mois de Novembre. Voici de quelle manière il mourut.

Sur la nouvelle qu'Antipater & Cratère s'avançoient vers Athènes, Démoſthène & ceux de ſon parti ſe hâterent de ſortir de la ville avant qu'ils y fuſſent arrivés, & le peuple les condamna à la mort, ſur le décret que Démade en dreſſa lui-même. Tous ces malheureux s'étant donc diſperſés de côté & d'autre pour ſe ſauver plus facilement, Antipater envoya après eux des gens pour les re-

prendre, & mit à leur tête un certain Archias. Cet homme ayant appris que Démosthène, retiré dans l'isle de Calaurie, s'étoit rendu suppliant dans le temple de Neptune, y passa sur des esquifs; & étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le temple. Là il conseilloit à Démosthène de se lever & de venir avec lui vers Antipater, l'assurant qu'il ne lui feroit aucun mal. Mais, il étoit arrivé par hazard que Démosthène avoit eu la nuit précédente un songe assez étrange. Il lui sembla qu'il étoit entré en lice contre Archias, à qui joueroit le mieux une tragédie, qu'il réussissoit admirablement, qu'il avoit pour lui le théâtre, & qu'il l'emportoit infiniment pour l'action; mais qu'il étoit vaincu par la somptuosité des habits & par la magnificence des décorations. Voilà pourquoi, comme Archias lui parloit avec beaucoup d'humanité, il leva les yeux sur lui, & assis, comme il étoit, & sans se lever, il lui dit: *O Archias, comme tu ne m'as pas vaincu cette nuit par ton action, tu ne me vaincras pas aujourd'hui par tes promesses.* Sur cela Archias se mit à le menacer avec de grands emportemens: *Oh! présentement*, lui dit Démosthène, *tu parles comme véritablement inspiré par le trépied de Macédoine. Auparavant tu parlois un langage de comédien; mais, attends un peu que j'aie écrit à ceux de ma maison pour leur donner mes derniers ordres.*

En disant ces paroles, il entra dans l'intérieur du temple; & prenant ses tablettes pour y écrire, il mit le poinçon à sa bouche, & le mordant, comme il avoit accoûtumé de faire quand il méditoit & qu'il composoit, il l'y tint assez long-tems; après quoi, se couvrant de son manteau, il pencha la tête. Les soldats qui étoient à la porte, le voyant, se moquoient de lui, comme d'un homme que la crainte de la mort tenoit dans cet état, & l'appelloient lâche & mou. Archias, s'approchant en même tems, le pressoit de se lever, & lui répétant les mêmes discours qu'il lui avoit déjà tenus, il lui promettoit qu'il feroit sa paix avec Antipater. Alors Démosthène, qui sentoit que le venin s'étoit déjà incorporé & rendu le maître, se découvrit; & regardant Archias entre deux yeux, il lui dit: *Tu peux désormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie, & jetter dehors ce cadavre, sans lui rendre les honneurs de la sépulture. Pour moi*, continua-t-il, en se tournant du côté de l'autel, *Neptune, mon doux protecteur, je sors encore vivant de votre saint temple, sans l'avoir profané; mais, Antipater & les Macédoniens n'ont pas eu ce respect pour votre sanctuaire, ils l'ont souillé par ma mort.*

En finissant ces mots, il demanda qu'on le soutînt, parce qu'il trembloit & chanceloit; & comme il marchoit & qu'il passoit le long de l'autel, il tomba & rendit l'ame, en poussant un profond soupir, l'an 322 avant J. C. Arisson dit qu'il avoit sucé ce venin du

poinçon qu'il avoit mis dans ſa bouche, & qu'il avoit mordu. Un certain Pappus, ſur les mémoires duquel Hermippus avoit compoſé ſon hiſtoire, rapporte que, quand il fut tombé, on trouva ſur ſes tablettes le commencement d'une lettre dont il n'avoit écrit que la ſuſcription, *Démoſthène à Antipater.*

Comme on étoit fort étonné & fort ſurpris d'une mort ſi ſoudaine, les ſoldats, qui étoient à la porte, dirent qu'ils avoient vu qu'ayant tiré quelque choſe d'un petit linge, il l'avoit porté à ſa bouche, que c'étoit ſans doute du poiſon, mais qu'ils avoient cru que c'étoit de l'or qu'il avoit avalé pour le ſauver de leurs mains. Une petite eſclave qui le ſervoit, interrogée par Archias, dépoſa qu'il y avoit long-tems qu'il portoit ſur lui ce petit nouet de linge, comme un préſervatif. Ératoſthène dit qu'il avoit toujours du poiſon dans une petite boëte d'or qu'il portoit à ſon bras comme une plaque de bracelet.

Il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici toutes les différentes manières dont les autres Hiſtoriens, qui ſont en très-grand nombre, racontent ſa mort. Il ne faut pourtant pas oublier ce qu'a écrit Démocharis, ami particulier de Démoſthène; il dit qu'il eſt perſuadé qu'il ne mourut point de poiſon, mais que ce fut une providence & une faveur particulière des dieux, qui voulurent le ſouſtraire à la cruauté des Macédoniens, en lui envoyant une mort ſi prompte & ſi douce.

Il mourut le ſeizième du mois de Novembre, qui étoit juſtement le jour auquel les femmes célébroient la plus triſte & la plus funeſte journée de la fête des Theſmophores, & qu'aſſiſes à terre dans le temple de Cérès, autour de la ſtatue de la déeſſe, elles jeûnoient depuis le matin juſqu'au ſoir. Mais, peu de tems après, les Athéniens, lui rendant l'honneur qu'il avoit mérité, lui éleverent une ſtatue de bronze, & ordonnerent, par un décret, que d'âge en âge, l'aîné de ſa famille ſeroit nourri dans le Prytanée aux dépens du peuple; & au bas de la ſtatue, ils firent graver cette inſcription qui étoit conçue en deux vers élégiaques : *Démoſthène, ſi tu euſſes eu autant de courage que de force de ſens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Grece.*

Plutarque rapporte que de ſon tems, un ſoldat appellé devant le Juge par ſon capitaine, en paſſant devant la ſtatue de Démoſthène, avoit pris quelque argent qu'il avoit ſur lui, & l'avoit mis entre les mains de la ſtatue, qui étoient jointes, & les doigts entrelacés. Tout auprès il étoit né un petit platane dont les feuilles, ſoit que le vent les y eût portées par hazard, ou que le ſoldat lui-même les y eût miſes pour couvrir ſon or, étoient ſi heureuſement placées ſur ſes mains, qu'elles avoient caché pendant long-tems l'or qui y étoit en dépôt. Quand le ſoldat en repaſſant eut retrouvé ſon or, & que le bruit de cette aventure ſe fut répandu, pluſieurs des beaux eſprits d'Athènes, profi-

tant de cette occaſion, firent des vers à l'envi les uns des autres ſur ce ſujet, pour exalter la fidélité & le déſintéreſſement de Démoſthène.

DIGRESSION

Sur le portrait de Démoſthène.

Démoſthène étoit non ſeulement grand orateur, mais grand homme d'État. Il avoit de nobles & de grandes vues, un zele à toute épreuve pour l'honneur & les intérêts de ſa patrie, une haine irréconciliable contre tout ce qui ſentoit la tyrannie, & un amour de la liberté, tel qu'on peut ſe l'imaginer dans le Républicain le plus ennemi qui fût jamais de toute ſervitude & de toute dépendance. Une ſagacité merveilleuſe le faiſoit percer dans l'avenir, & lui montroit les évènemens futurs & éloignés, comme s'ils euſſent été préſens. Il paroiſſoit informé de tous les deſſeins de Philippe, comme s'il eût été admis à ſon conſeil; & ſi les Athéniens euſſent voulu ſuivre ſes avis, jamais ce Prince ne ſeroit parvenu à ce degré de puiſſance qui cauſa la perte de la Grece, comme Démoſthène l'avoit ſouvent prédit.

Démoſthène, qui vint après tant de grands Hommes, avoit une ſi haute idée du ſtyle du barreau, qu'il ne s'attacha à aucun d'eux en particulier, tous lui parurent, ou médiocres, ou imparfaits; mais, choiſiſſant ce que chacun avoit de meilleur & de plus utile, il en ſçut compoſer un tout dont réſultoit un ſtyle en même tems magnifique & ſimple, travaillé & ſans art, figuré & commun, auſtère & fleuri, ſerré & étendu, gracieux & ſévère, affectueux & véhément, tel enfin que le Protée des Poëtes, qui paroiſſoit ſous toutes ſortes de formes. Si Démoſthène reſſemble à Thucydide à pluſieurs égards, il en differe auſſi en ce que Thucydide, frappé d'une certaine maniète s'y laiſſe emporter ſans diſtinguer toujours le lieu où elle convient, il s'y trompe même ſouvent; au lieu que Démoſthène, ſans s'écarter de ſon but, toujours renfermé dans de juſtes bornes, & ſaiſiſſant à propos le tems & le lieu, n'eſt pas ſeulement occupé de la pompe de l'expreſſion, mais de l'avantage qu'il en doit tetirer. De-là cette clarté ſi eſſentielle aux ouvrages du barreau, & cette véhémence, l'objet & le terme de ſes attentions.

Dénys d'Halicarnaſſe a fait voir, qu'en réduiſant l'élocution aux trois genres connus, le ſimple, le ſublime & le moyen, Démoſthène méritoit également la préférence ſur tous les Écrivains, par la clarté & la ſimplicité dans le premier genre; la gravité, l'élévation & la dignité dans le ſecond; dans le troiſième enfin, par la variété, le juſte rapport des parties, le pathétique, la force, l'activité & l'intelligence ſupérieure des convenances.

Quant à l'harmonie de Démoſthène, l'on trouve chez lui dans un mêlange auſſi agréable qu'intéreſſant, la dignité & la majeſté, les agrémens & les graces. Toujours occupé de ſon objet, ſoit

qu'il doive communiquer ſa fureur à ſes auditeurs, ou leur inſpirer des ſentimens plus modérés, la rudeſſe des ſons, ou leur douceur ménagée avec art, ne manquent jamais de faire cette double impreſſion.

Mais, pour quoi, dira-t-on, Démoſthène eſt-il alternativement plus ou moins grave, plus ou moins fleuri? C'eſt qu'inſtruit par la nature & l'expérience, Démoſthène avoit bien ſenti qu'il devoit y avoir des tons différens pour parler dans les fêtes publiques, dans les aſſemblées du peuple, ou dans le barreau. Dans les premières on ſe prête à l'illuſion, on ne cherche que le plaiſir; au barreau & dans les aſſemblées, plein de ſes intérêts, on demande à s'inſtruire. Que ce fût-là l'idée de Démoſthène, on peut s'en aſſurer par la différente manière de traiter ſes ſujets. Eſt-il queſtion de choſes qui demandent une compoſition plus gracieuſe? Il fait alors uſage de l'harmonie propre au panégyrique, comme il eſt aiſé de s'en convaincre, en liſant ſes harangues contre Ariſtocrate, contre Leptine, & celle pour Ctéſiphon. Faut-il ouvrir les yeux aux Athéniens ſur leurs véritables intérêts, comme dans les Philippiques? Il prodigue la pompe & la magnificence. Ne s'agit-il que de diſcuſſions d'intérêts particuliers? Il n'eſt que ſimple & plein de dignité. C'eſt ainſi qu'aſſortiſſant ſon ſtyle au fond même des choſes, les ornemens qu'il ſçait leur prêter, ſont toujours vrais & jamais déplacés. Enfin, Démoſthène étant perſuadé que l'agréable & le beau étoient la fin de tout genre de compoſition, que l'un ſans l'autre ne pouvoit être parfait, & perdoit même de la vertu qui lui eſt propre, eſt remonté aux cauſes qui les produiſent, & il a vu que ces cauſes étoient les ſons, les rhythmes, les métaboles & la ſcience des convenances; une comparaiſon tirée de la muſique fait ſentir les rapports que ces choſes ont entr'elles. Qu'un muſicien, dit Dénys d'Halicarnaſſe, ait fait une chanſon d'un bel air où le rhythme ſoit négligé, ſera-t-elle ſupportable? Que ſera-ce, ſi, médiocrement touché de l'air & du rhythme, il rebat toujours & les mêmes tons & les mêmes rhythmes, ſans égard à la variété; ne perdra-t-il pas ce qu'il avoit d'eſtimable? Enfin, ne ſera-t-il pas ridicule, s'il ſacrifie à la variété la ſcience des convenances? Or, c'eſt par la réunion de tous ces avantages, par la connoiſſance que Démoſthène avoit des ſons & de leurs combinaiſons, par l'uſage qu'il ſçavoit faire des figures & des tropes, & par l'attention qu'il donnoit aux convenances, qu'il eſt devenu le modele de tous les bons Écrivains.

Maintenant, ſi l'on demande à quels ſignes le caractère de Démoſthène eſt reconnoiſſable, Dénys d'Halicarnaſſe répond qu'il n'en eſt point d'aſſez marqués pour qu'ils ne puiſſent pas être confondus avec quelqu'un des autres Écrivains. Ce ſont le concours & l'aſſemblage des qualités d'une choſe qui font ſon caractère

particulier, & cette vérité ſe prouve par la comparaiſon des corps en général ; tous ont de la grandeur, de la couleur, de la figure, des membres, & de la proportion entre ces membres. Que ſi l'on veut juger d'un corps d'après une de ſes parties, on court grand riſque de ſe tromper, puiſque ce qu'on prend pour ſigne diſtinctif peut ſe rencontrer dans un autre ſujet ; mais, en réuniſſant ſes principales propriétés, la notion qui en réſultera, ſera certaine & infaillible ; ainſi, pour connoître ſûrement la manière de Démoſthène, il faut rapprocher ſes principales qualités ; d'abord le rapport exact des parties ou l'enſemble, dont le ſentiment intérieur eſt le meilleur juge, & qui eſt le fruit de l'uſage & de l'expérience. C'eſt d'après cette expérience que les ſtatuaires & les peintres, dont les yeux ſe ſont familiariſés avec les chef-d'œuvres des Anciens, prononcent avec certitude ; c'eſt-là le ciſeau de Polyclete, de Phidias, d'Alcamene; ce tableau eſt de Polygnote, de Timanthe, de Parrhaſius. Voudroit-on, après cela, que quelques préceptes, un exercice de peu de jours, miſſent en état de porter un jugement ſur un diſcours bienfait ? Enſuite on doit être attentif au nombre; car, il n'y a point de période dans Démoſthène qui n'ait ſa meſure & ſa cadence, marquées au coin de la plus belle poëſie, ſans que ce ſoit des vers, ce qui ſeroit un défaut dans ſon genre ; enfin, ce qui acheve ſon caractère, c'eſt l'intelligence des figures & des tropes.

A ces marques on reconnoîtra certainement Démoſthène ; mais peut-être aura-t-on peine à croire qu'un ſi grand homme, en écrivant, ſe ſoit donné la torture pour bouleverſer ſans ceſſe les différentes parties d'un ouvrage, dans le deſſein d'y mettre de la proportion, du nombre & de la cadence, qualités propres à la muſique & à la poëſie, & moins eſſentielles à l'orateur. Pour répondre à cette objection, Dénys d'Halicarnaſſe obſerve que Démoſthène, en compoſant des ouvrages qu'il conſacroit à la poſtérité, n'écrivoit rien au hazard, & qu'il n'étoit pas moins ſoigneux de l'ordre de ſes penſées que de la manière de les rendre. Quand on voit les peintres & les ſtatuaires mettre une partie de leur gloire à bien exprimer les plus petites veines, les paupières, la barbe & d'autres choſes ſemblables, qui pourra s'imaginer que l'orateur du barreau, qui l'emportoit ſur ſes contemporains par ſon génie & ſon travail, ait rien négligé de ce qui pouvoit contribuer à la perfection de ſes talens ? D'ailleurs, il eſt naturel de penſer que l'exercice & l'habitude lui rendirent faciles toutes les parties de ſon art. C'eſt ainſi que les enfans, qui d'abord apprennent à épeler leurs lettres, liſent enſuite lentement & mot à mot, ſans aucune attention aux choſes ; mais, quand l'impreſſion eſt formée, les lettres ne ſont plus que l'acceſſoire, & les penſées ſeules les occupent.

Tant de brillantes qualités devenoient inutiles, ſi Démoſthène

n'y eût pas joint l'action, cette partie ſi eſſentielle, le principe & l'ame des diſcours du barreau. Auſſi Démoſthène en a-t-il fait une étude particulière, & l'on ſçait, par Démétrius de Phalere, que quoique la nature l'eût mal ſervi de ce côté-là, il avoit également bien réuſſi, ſoit dans les inflexions de la voix, ſoit dans la poſition du corps, en quoi conſiſte principalement le mérite de l'action. Peut-être dira-t-on que l'action ne fait rien au ſtyle; on auroit d'autant plus de tort de le penſer, que celui de Démoſthène, plein de ſentiment & de paſſion, ſemble calqué ſur l'action même, & qu'à moins d'être inſenſible, on ne ſçauroit le lire, ſans donner aux choſes le ton qui leur convient.

Dénys d'Halicarnaſſe eſt forcé de convenir, à la fin de ſon ouvrage, que Démoſthène, quelque parfait qu'il fût d'ailleurs, n'étoit pas heureux dans la plaiſanterie; & il ſe ſert peut-être d'une plaiſanterie pour excuſer ce défaut, en diſant que les dieux n'ont pas tout accordé aux hommes, & que c'eſt la ſeule choſe qu'ils aient refuſée à Démoſthène.

L'on attribue quelques bons mots à Démoſthène. Nous en rapporterons ici quelques-uns.

Un homme l'étant allé trouver un jour, pour lui demander ſon ſecours, lui raconta comment il avoit été inſulté & chargé de coups. Démoſthène lui répondit: *Mon ami! il n'eſt pas vrai que tu aies été battu.* Alors cet homme hauſſant la voix: *Quoi! Démoſthène*, s'écria-t-il, *je n'ai pas été battu? Oh préſentement*, répliqua Démoſthène; *j'entends la voix d'un homme qui a été véritablement inſulté & battu*; tant il étoit perſuadé que le ton & le geſte de celui qui parle, ſont néceſſaires pour rendre croyable tout ce qu'il dit.

Démadès lui ayant dit un jour: *Démoſthène veut m'enſeigner; c'eſt, comme dit le proverbe, la truie qui enſeigne Minerve. Oui*, répondit Démoſthène, *mais l'autre jour cette Minerve fut ſurpriſe en adultère dans le bourg de Colytte.* Un autre fois, un voleur qui avoit le ſurnom de Chalcus, s'étant aviſé de railler ſur ſes veilles, & ſur ce qu'il compoſoit la nuit: *Je ſçais bien*, lui dit-il, *que tu es fâché de ce que j'ai une lampe allumée toute la nuit. Mais, pour vous, hommes Athéniens, ne ſoyez pas ſurpris de tous les vols qui ont été faits ces jours-ci, car nous avons des voleurs d'airain & des murs de terre.*

Les Athéniens voulant l'obliger d'accuſer quelqu'un qu'ils avoient deſſein de perdre, il le refuſa; & comme ils faiſoient beaucoup de bruit ſur ce refus, il ſe leva, & leur dit: *Hommes Athéniens, je vous donnerai toujours fidelement mes avis dans tout ce qui ſera pour votre bien, quand même vous ne le voudriez pas; mais jamais je n'accuſerai perſonne & ne ferai le métier de Sycophante, quand même vous le voudriez.*

Un jour que deux ambaſſadeurs ne ceſſoient de vanter Philippe, & de dire que c'étoit un Prince

très-éloquent, très-beau & très-grand buveur, l'envie le porta à tourner ces louanges en brocards; car il dit, *que la première qualité étoit d'un ſophiſte, la ſeconde d'une femme, & la troiſième d'une éponge, & que ce n'étoit pas là l'éloge d'un Roi.*

Comme il s'en alloit en exil, ſes ennemis étant venus lui offrir de l'argent pour ſon voyage, il ſe mit à faire les plus grandes lamentations, & dit: *Comment ſeroit-il poſſible que je ne ſupportaſſe pas impatiemment le malheur d'être obligé de quitter une ville où l'on trouve des ennemis ſi généreux & ſi charitables, qu'à peine trouve-t-on dans les autres des amis qui les égalent?* On dit qu'en abandonnant la ville, il tendit les mains vers la citadelle, & dit: *Déeſſe Minerve, patrone de cette ville, comment pouvez-vous prendre plaiſir à ces trois bêtes ſi méchantes & ſi dangereuſes, à la chouette, au dragon & au peuple?* Pour tous les jeunes gens qui venoient le voir & converſer avec lui, il les détournoit toujours de ſe mêler des affaires de la République, leur diſant: *Que, ſi dès le commencement on lui eût propoſé deux chemins, celui des aſſemblées & de la tribune, & celui de la mort, & qu'il eût ſçu d'avance tous les maux qui accompagnent le gouvernement, les craintes, les envies, les calomnies, les dangers, les combats & les travaux continuels, il n'auroit pas balancé un ſeul moment, & ſe ſeroit jetté tête baiſſée dans celui de la mort.*

Pythéas ayant dit dans une ville d'Arcadie: *Comme nous ſommes perſuadés qu'une maiſon eſt malade, quand on y porte du lait d'âneſſe, de même c'eſt une marque infaillible qu'une ville eſt en mauvais état quand on y voit entrer une ambaſſade des Athéniens;* Démoſthène toutna la comparaiſon à ſon avantage, en diſant: *Que, comme on ne portoit le lait d'âneſſe dans une maiſon que pour y rétablir la ſanté, de même une ambaſſade des Athéniens n'entroit jamais dans une ville que pour y guérir les malades.*

DÉMOSTHÈNE, *Demoſthenes*, Δημοσθένης, (*a*) étoit gouverneur de Céſarée pour l'empereur Gallien, lorſque cette ville fut aſſiégée par Sapor, roi des Perſes. Joignant l'intelligence & l'habileté au courage, il fit une belle défenſe; en ſorte que Sapor auroit peut-être échoué à ce ſiège, ſans les lumières qu'il tira d'un médecin de la ville, qui avoit été pris apparemment dans quelque ſortie. On appliqua ce malheureux médecin à la queſtion, & on lui fit ſouffrir de ſi horribles tourmens, que pour s'en délivrer, il indiqua aux aſſiégeans l'endroit foible de la place. Les Perſes ſurprirent Céſarée par cet endroit, & s'étant répandus dans la ville, ils y exercerent toutes ſortes de cruautés. Ils avoient ſurtout ordre de prendre vif Démoſthène, que Sapor vouloit ſans doute immoler à ſa vengeance.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 445.

Le brave gouverneur, après avoir bien défendu ſa place, ne s'oublia pas lui-même. Montant à cheval, & l'épée nue à la main, il ſe jetta au milieu d'un gros d'ennemis, qui prétendoient l'envelopper; il tua les uns, écarta les autres, & s'étant ainſi fait jour à travers les Perſes, il évita la captivité & la mort.

DÉMOSTRATE, *Demoſtratus*, Δημόστρατος, (*a*) certain homme, dont parle Lucien dans ſon dialogue d'Alexandre l'impoſteur. Cet homme demeuroit dans le Pont. Il ſauva la vie à une perſonne qu'on alloit lapider mal-à-propos.

DÉMOSTRATE, *Demoſtratus*, Δημόστρατος, (*b*) orateur Athénien, qui vivoit du tems d'Alcibiade. Un jour, celui-ci s'oppoſant à ceux qui n'étoient pas d'avis qu'on entreptît la guerre contre les Siciliens, & l'ayant emporté, Démoſtrate dreſſa le décret & dit qu'il falloit laiſſer les Généraux abſolument maîtres de cette guerre & de tous les préparatifs; à quoi le peuple donna les mains.

DÉMOSTRATE, *Demoſtratus*, Δημόστρατος (*c*) Athénien, fils d'Ariſtophon. Il fut un des députés qu'on envoya d'Athènes à Lacédémone pour parler de paix; & on y en conclud un traité, c'eſt peut-être le même qui ſuit.

DÉMOSTRATE, *Demoſtratus*, Δημόστρατος, (*d*) étoit archonte d'Athènes, l'an 393 avant J. C.

DÉMOSTRATE, *Demoſtratus*, Δημόστρατος, (*e*) Auteur cité par Pline. Il dit que Scipion l'Africain fut le premier des Romains qui ait porté une pierre précieuſe nommée Sardoine.

DÉMOSTRATE, *Demoſtratus*, Δημόστρατος, (*f*) citoyen de la ville de Phénée en Arcadie, fut pere de trois fils qu'on appella les trois Démoſtrates, qui combattirent contre Critolaüs & ſes deux freres, pour terminer la guerre qui duroit depuis long-tems entre les Tégéens & les Phénéens. *Voyez* Critolaüs.

DÉMOSTRATE, *Demoſtratus*, Δεμόστρατος, (*g*) Phéacien, diſoit que les Lacédemoniens valoient mieux en public, & les Athéniens en particulier. Mais, ce mot fut admirablement réfuté par Agéſilaüs; car, ſi ce Prince ſe montra dans le public très-bon Roi & très-excellent capitaine, il ſe montra encore meilleur & plus agréable ami à tous ceux qu'il admettoit dans ſa familiarité, & qui jouiſſoient de ſon commerce le plus intime.

DÉMOTELE, *Demoteles*, Δημοτέλης, (*h*) Héraut. Ce fut lui qui alla un jour porter à Lacédémone la nouvelle d'une grande victoire qu'Archidame avoit gagnée, ſans avoir perdu un ſeul ſoldat, au lieu qu'il étoit péri beaucoup de monde du côté des

(*a*) Lucian. T. I. p. 893, 894.
(*b*) Plut. T. I. p. 200.
(*c*) Xenoph. p. 590.
(*d*) Diod. Sicul. p. 443.
(*e*) Plin. T. II. p. 769, 777, 778.
(*f*) Plut. T. II. p. 309.
(*g*) Plut T. I. p. 604.
(*h*) Xenoph. p. 620.

ennemis. Cette nouvelle cauſa une telle joie aux Lacédémoniens, qu'on aſſure qu'elle leur fit verſer à tous des larmes.

DÉMOTELE, *Demoteles*, Δημοτέλης, (*a*) Écrivain que Pline met au nombre des douze qui ont écrit des Pyramides d'Égypte. On ignore en quel tems il a vécu.

DÉMOTICUS, *Demoticus*, Δημοτικος, fils de Démoſtrate. *Voyez* Critolaus.

DÉMOTION, *Demotion*, Δημοτίων, (*b*) orateur Athénien, dont parle Xénophon.

DÉMUCHUS, *Demuchus*, Δημοῦχος, (*c*) fils de Philétor, étoit un capitaine Troyen, d'une taille extraordinaire & d'une valeur fort connue. Achille lui perça le genou d'un coup de pique, & l'acheva avec l'épée.

DÉMUQUES, *Demuchi*, Δημούχοι, (*d*) nom que l'on donnoit à Theſpies aux gouverneurs de cette ville. C'étoient des deſcendans d'Hercule qui exerçoient dans cette ville la fonction de Démuques. Il y en avoit encore du tems de Diodore de Sicile.

DÉMYLUS, *Demylus*, (*e*) Δημύλος, certain ouvrier, dont Lucien parle dans un de ſes dialogues.

DÉMYLUS, *Demylus*, Δημύλος, (*f*) natif de la ville de Caryſte, fut pere de l'Athlete Glaucus. *Voyez* Glaucus.

DEN, *Den*, un des noms que les Grecs donnoient à leur Jupiter.

DÉNABA, *Denaba*, Δεναβά, (*g*) ville d'Idumée. Ce fut dans cette ville que règna Béla, fils de Béor, de la race d'Éſaü.

DENDRITES, *Dendritæ*, Δενδρῖται, (*h*) ſorte d'hommes, que Lucien met au nombre des habitans qu'il ſuppoſe dans le globe de la Lune. Les Dendrites, ſelon lui, naiſſoient comme des plantes; ce qui ſe faiſoit en cette manière. On coupoit le teſticule droit d'un homme, & on le mettoit en terre. Au bout de quelque tems, il naiſſoit un grand arbre charnu, qui portoit des glands d'une coudée de hauteur, leſquels on ouvroit lorſqu'ils étoient mûrs, & l'on en tiroit un enfant. Mais, ceux-là n'avoient point de parties naturelles, & s'en attachoient, lorſqu'ils en avoient beſoin. Les pauvres en mettoient de bois, & les plus riches d'ivoire.

DENDROPHORES (*i*) [Le College des], *Collegium Dendrophorum*. Il eſt ſouvent parlé dans les anciens marbres du College des Dendrophores; cependant, l'on ne laiſſe pas d'être en peine de ſçavoir quelles ſortes de gens étoient ces Dendrophores. Les Sçavans ſont partagés ſur cette queſtion. M. de Saumaiſe, dans

(*a*) Plin. T. II. p. 738, 739.
(*b*) Xenoph. p. 633.
(*c*) Homer. Iliad. L. XX. v. 457. *& ſeq.*
(*d*) Diod. Sicul. pag. 164.
(*e*) Lucian. T. II. p. 488.
(*f*) Pauſ. p. 361.
(*g*) Geneſ. c. 36. v. 32.
(*h*) Lucian. T. I. p. 725, 726.
(*i*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 173, 174. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 456, 457. T. XIII. p. 434.

ſes

ſes Commentaires ſur la vie de Caracalla, écrite par Spartien, dit que c'étoient ceux qui, dans les proceſſions qui ſe faiſoient à l'honneur des Dieux, portoient des branches d'arbres, ſelon l'étymologie du mot *Dendrophores*, Δενδροφόρος, qui ſignifie celui qui porte un arbre; ce qui a fait donner l'épithete de Dendrophore à Sylvain, dans une inſcription antique, citée dans Gruter, parce que ce Dieu eſt repréſenté ordinairement portant une branche de pin, ou de quelqu'autre arbre.

Le titre du Code Théodoſien *des Payens & de leurs temples*, ſemble favoriſer ce ſentiment dans la loi XX. » Il eſt juſte, dit ce » texte, que tous les lieux que les » Dendrophores & les autres » profeſſions Payennes ont occu- » pés, & qui étoient deſtinés aux » banquets & aux diſtributions » de deniers, ſoient appliqués » aux revenus de notre maiſon, » en banniſſant l'erreur qui les » avoit inſtitués. » Ainſi, ſuivant cette opinion, les Dendrophores n'étoient point un nom de métier, mais de religion ou de ſuperſtition.

Néanmoins, le ſentiment contraire de la plûpart des Sçavans, n'eſt pas moins vraiſemblable. Ils veulent que les Dendrophores fuſſent ceux qui faiſoient trafic de bois, principalement pour l'uſage de la guerre & pour les machines; d'où vient qu'ils ſont ordinairement joints dans le même college, avec ceux qui avoient le ſoin des machines & de la charpente néceſſaire dans le camp, appellés *Fabri*, & avec ceux même que l'on appelloit *Centonarii*, qui étoit une profeſſion pour la guerre. Ces derniers ſont réunis auſſi avec eux dans le titre 8 du Code Théodoſien, où l'empereur Conſtantin commande que, par toutes les villes où il y aura des Dendrophores, ils ſoient agrégés & réunis au corps des Centonaires & des maîtres de charpente, appellés *Fabri*. D'où l'on ne peut pas à la vérité reconnoître quelle profeſſion c'étoit; mais ſeulement qu'il y a apparence que c'étoit une ſociété d'ouvriers, qui avoient du rapport avec ceux qui fourniſſoient les choſes néceſſaires au camp. Ainſi, il ne faudroit pas s'étonner qu'ils fuſſent créés par le Sénat, ni qu'ils fuſſent ſous la direction d'un des Quindécemvirs, ou d'un des Quinze.

Il eſt aiſé de concilier les deux opinions ſur la ſignification du mot *Dendrophores*. L'une & l'autre eſt vraie; c'eſt que ce nom étoit commun à deux profeſſions différentes.

DENDROPHORIE, *Dendrophoria*, cérémonie des Payens, qui conſiſtoit à porter un ou pluſieurs arbres par la ville dans certains ſacrifices, & en l'honneur de quelques Dieux.

Ce mot eſt formé de δένδρον, arbre, & φέρω je porte.

La Dendrophorie ſe faiſoit aux ſacrifices de Bacchus, à ceux de Cybele & du Dieu Sylvain. Arnobe parle de celle qui ſe faiſoit aux ſacrifices de la mere des Dieux; elle conſiſtoit à porter un pin par la ville, que l'on plantoit

enſuite, en mémoire de celui ſous lequel Atys, favori de la Déeſſe, s'étoit mutilé. On couronnoit les branches de cet arbre, parce que Cybele l'avoit fait. On entouroit ſon tronc de laine, parce que la Déeſſe avoit couvert de laine la poitrine d'Atys, pour la réchauffer.

DÉNICALES, *Denicales*, (*a*) ſorte de ſolemnité, qui ſe faiſoit au dixième jour après la mort de quelqu'un, pour purifier la maiſon. Cicéron fait mention des Dénicales, & il nous apprend qu'elles étoient ainſi appellées de *nex*, *necis*, la mort. Peut-être ſeroit-il auſſi naturel de dériver ce nom de *deni*, dix.

DÉNOMBREMENT, *Deſcriptio*, *Enumeratio*, *Numeratio*, terme de rhétorique. Il ſe dit de la diviſion des parties d'un diſcours, & ſur-tout dans une narration, où l'on fait mention en détail des choſes qui ſervent au ſujet.

DENSÉLATES, *Denſelatæ*, (*b*) peuple de Thrace. Les Denſélates, ſelon Pline, habitoient à la droite du Strymon. Cet Auteur les joint toujours à un autre peuple Thrace, qu'il nomme Medes.

Cicéron, dans ſon oraiſon contre Piſon, fait mention des Denſélates ou Denſéletes, comme Pline les appelle auſſi dans un endroit. » Vous avez fait, dit Ci-
» céron, une guerre injuſte &
» cruelle aux Denſéletes, nation
» toujours ſoumiſe à cet Empire;
» au milieu même de la ré-
» volte générale des Barbares
» dans la Macédoine, ils défendi-
» rent le Préteur C. Seſtius; &
» lorſque vous pouviez vous en
» ſervir comme de fideles alliés,
» vous avez mieux aimé vous en
» faire des ennemis jurés; auſſi
» les avez-vous rendus perſécu-
» teurs & deſtructeurs de la Ma-
» cédoine, de continuels défen-
» ſeurs qu'ils en étoient. Ils ſe
» ſont oppoſés à la levée de nos
» revenus, emparés des villes;
» ils ont ravagé les campagnes,
» mené nos alliés en captivité,
» enlevé les familles entières,
» emmené avec violence les
» beſtiaux, & contraint les Theſ-
» ſaloniciens, qui ne comptoient
» plus ſur leur ville, de ſe forti-
» fier dans leur citadelle. «

Il y en a qui croient que les Denſélates ſont les mêmes que les Danthéletes ou Danthélites, dont parlent pluſieurs Auteurs.

DENSÉLETES, *Denſeletæ*. *Voyez* Denſélates.

DENT, *Dens*. (*c*) Les Dames Romaines avoient extrêmement ſoin de leurs dents, la plûpart ne les lavoient qu'avec de l'eau pure; d'autres ſe ſervoient d'une eſpèce de compoſition qu'elles faiſoient venir d'Eſpagne, où il entroit de l'urine. Affecter de faire paroître ſes dents, dit Catulle, c'eſt ſe vanter d'avoir mis dans ſa bouche un étrange gargariſme.

Elle ſe ſervoient de petites broſſes pour les nettoyer. Martial en

(*a*) Cicer. de Legib. L. II. c. 55.
(*b*) Plin. T. I. p. 188, 203. Cicer. in L. Piſon, c. 84.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett, Tom. IV. pag. 238, 239.

envoye à une Dame pour étrennes, & lui fait dire incivilement par le préſent même. » Qu'ai-je » de commun avec toi ? Je ne » dois ſervir qu'à la jeuneſſe, je » n'ai point accoûtumé de polir » des denrs empruntées. «

Elles avoient l'uſage des cure-dents. Celui de Lentiſque étoit le meilleur ; au défaut de celui-là elles prenoient une plume. elles avoient auſſi des cure-dents d'argent, *ſpina argentea.*

Nous apprenons de Martial qu'elles mettoient des dents poſtiches ; c'eſt dans l'épigramme où il conſeille à Maximina de ne jamais rire. » Tu n'as que trois » dents, lui dit-il ; encore ſont-» elles de buis & enduites de » poix ; tu dois craindre de rire, » de la même façon que Spavius » appréhende le vent, à cauſe de » ſes cheveux, Priſcus la main, à » cauſe des plis de ſa robe. . . . . » Prends un air plus ſévère que la » femme de Priam ou que l'aînée » de ſes belles filles. Évite les » poſtures & les bons mots de » Philiſtion, & tout ce qui peut » te donner lieu d'ouvrir la bou-» che. Il ne te ſied bien de re-» garder que les larmes d'une » mere affligée, les regrets d'une » femme qui vient de perdre ſon » mari, d'une ſœur qui pleure les » malheurs d'un frere, enfin le » triſte ſpectacle d'une ſcene en-» ſanglantée. Suis mon conſeil, ô » Maximina, pleure toujours, ſi » tu es ſage. «

At tu, judicium ſecuta noſtrum,

Plora, ſi ſapis, ô puella, plora !

» Si tu n'as point de honte, dit » le même Poëte à Lélia, ſi tu n'as » point de honte de te ſervir de » dents & de cheveux achetés, » tu ne ſauves point par là tous » les embarras. Que feras-tu à » ton œil ? On n'en achete » point. «

Quid facies oculo, Lælia ? Non emitur.

DENTATUS [M. CURIUS], *M. Curius Dentatus*, (*a*) l'un des plus grands hommes de la république Romaine, fut créé Conſul avec P. Cornélius Rufinus, l'an 290 avant Jeſus-Chriſt. Il marcha contre les Samnites, dont il ravagea les terres ; ce qui les obligea de lui demander la paix. Il leur permit d'envoyer leurs députés à Rome. Il obligea auſſi les Sabins, qui avoient pris les armes, de recourir à la clémence du peuple Romain. Non ſeulement on renouvella avec eux l'ancien traité ; on les gratifia encore du droit de bourgeoiſie, mais ſans droit de ſuffrage. M. Curius Dentatus remporta un double triomphe, après quoi il retourna à ſa métairie.

Ce fut pour lors que les Samnites, qui avoient pris M. Curius Dentatus pour leur patron & leur protecteur, députerent vers lui les principaux de leur nation, & lui firent offrir des préſens conſi-

(*a*) Tit. Liv. L. XI. & L. XIV. Epitom. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. p. 376. *& ſuiv.*

dérables, pour l'engager à les aider de ſon crédit dans le Sénat, & à leur faire obtenir de favorables conditions de paix. Ils le trouverent à la campagne, dans ſa petite maiſon, auprès de ſon foyer, aſſis ſur un eſcabeau, qui prenoit ſon repas dans un plat de bois. Tout cet appareil fait aſſez connoître de quoi le repas étoit compoſé. Il n'y avoit d'admirable dans cette maiſon que le maître. Après lui avoir expoſé le ſujet de leur députation, ils lui préſenterent l'or & l'argent que leur république les avoit chargés de lui remettre entre les mains. Ils connoiſſoient bien peu M. Curius Dentatus. Il leur répondit d'une manière gracieuſe, mais il refuſa conſtamment leurs offres, & ajoûta avec une nobleſſe digne d'un véritable Romain, *qu'il trouvoit beau, non d'avoir ſoi-même de l'or, mais de commander à ceux qui en avoient beaucoup.* Tel étoit alors le caractère des Romains. Dans le particulier, ils portoient la ſimplicité & la modeſtie juſqu'à ne pas rougir, diſons mieux, juſqu'à faire gloire de la pauvreté. En public, ils ſoutenoient l'honneur du commandement avec une dignité, & même avec une hauteur qui ſembloit annoncer les maîtres futurs de l'univers. Ce grand homme, la terreur des ennemis de ſa patrie & l'admiration de ſon ſiècle, avoit pour tout bien une métairie de ſept arpens de terre; car il n'avoit pas craint de dire en pleine aſſemblée, qu'un citoyen qui ne ſe contentoit pas de ſept arpens, étoit un citoyen pernicieux. Oſeroit-on comparer les palais magnifiques de nos grands ſeigneurs, en qui ſouvent l'on ne voit rien de grand que leur faſte & leur vanité, avec la cabane de M. Curius Dentatus? Car on peut bien, ce ſemble, appeller ainſi ſa petite & pauvre habitation. Caton alloit exprès viſiter cette maiſon, ſituée dans le pais des Sabins, & voiſine de ſa terre, & ne ſe laſſoit point de la contempler avec une admiration mêlée de reſpect, & d'un vif déſir d'en imiter le maître.

M. Curius Dentatus fut encore créé Conſul avec L. Cornélius Lentulus, l'an 275 avant J. C. Comme la guerre duroit depuis pluſieurs années, & qu'on en étoit bien las, M. Curius Dentatus, voulant faire les levées à l'ordinaire dans le capitole, & faiſant appeller par leur nom, ſelon l'uſage, les citoyens qu'il jugeoit à propos d'enrôler, aucun ne répondit. Il crut que pour arrêter ce déſordre, le bien public demandoit qu'on fît un exemple. Il fit mettre dans une urne le nom de toutes les tribus; & le ſort étant tombé ſur la tribu Pollia, & enſuite, par une ſeconde opération ſemblable à la première, ſur un certain citoyen de cette tribu, il le fit citer à pluſieurs repriſes. Comme il ne ſe préſentoit point, il ordonna qu'on vendit ſes biens. Il accourut auſſitôt, & en appella aux tribuns, qui n'eurent aucun égard à ſon appel. Alors le Conſul ayant déclaré que la République n'avoit pas beſoin d'un citoyen qui refuſoit d'obéir, vendit ſes biens & ſa perſonne même. La

choſe depuis tourna en coûtume. Cette ſévérité fut utile. Les levées ſe firent promptement ; & M. Curius Dentatus partit pour le Samnium.

Pyrrhus, roi d'Épire, ſortit auſſitôt de Tarente pour venir l'attaquer. Il s'étoit retranché dans un lieu avantageux près de la ville de Bénévent, pour attendre le ſecours qui devoit lui venir de la Lucanie. Par cette raiſon-là même Pyrrhus ſe hâta de l'attaquer. Il choiſit ce qu'il avoit de meilleur dans ſes troupes, & ſes éléphans les mieux dreſſés & les plus aguerris, & il ſe mit en marche ſur la brune, pour le ſurprendre dans ſon camp. Mais, le lendemain matin, les ennemis l'apperçurent comme il deſcendoit des montagnes, où la nuit & la difficulté des chemins l'avoient retenu plus long tems qu'il n'avoit compté. M. Curius Dentatus ſortit de ſes retranchemens avec quelques troupes, & tomba ſur les premiers qu'il rencontra. Les ayant renverſés & mis en fuite, il jetta la terreur parmi tous les autres. Il y en eut beaucoup de tués, & quelques éléphans de pris.

Ce ſuccès donna au Conſul la hardieſſe de ſortir avec toute ſon armée du poſte qu'il occupoit, pour combattre en pleine campagne. La bataille étant donc engagée, il eût d'abord de l'avantage à l'une de ſes aîles, & mit en déſordre les ennemis. Pyrrhus alors eut recours à ſes éléphans, ébranla par leur moyen l'autre aîle, & la pouſſa juſqu'au corps de réſerve. Il y trouva de bonnes troupes, & toutes fraîches. Elles avoient appris dans le dernier combat que ce n'étoit pas ſeulement par le fer, mais encore plus par le feu, qu'il falloit repouſſer les éléphans. On avoit inventé pour cet effet une machine reſſemblante à une fleche, mais dont le fer creux étoit rempli & environné de matières combuſtibles, poix, étoupes, & autres ſemblables. A l'extrêmité étoit une pointe, afin que la machine pût s'accrocher. Ils lançoient ces eſpèces de brûlots allumés contre le dos ou contre les tours des éléphans, & ſoit qu'ils s'attachaſſent à la peau ou à la tour, ils y mettoient le feu, & tourmentoient étrangement ces animaux. D'autres les perçoient à coups de piques & de dards. Tous enſemble forcerent les éléphans à tourner le dos, & à ſe renverſer ſur leurs propres bataillons ; ce qui y cauſa une telle confuſion & un ſi grand déſordre, que les Romains remporterent enfin une victoire complette.

Elle mérita l'honneur du triomphe à M. Curius Dentatus ; & ce triomphe fut remarquable principalement par la pompe & l'éclat du ſpectacle. Juſqu'alors, comme on n'avoit encore triomphé que des peuples voiſins, la plûpart aſſez pauvres, il ne s'étoit preſque trouvé pour tout appareil que des drapeaux, des armes briſées, des chariots de Gaulois ; & pour tout butin, des troupeaux de gros & de menu bétail. Mais ici, la diverſité des peuples dont les captifs étoient à la tête de la marche, la beauté & la magnificence des

dépouilles, relevoient extrêmement ce triomphe. Les Épirotes, les Theſſaliens, les Macédoniens, les Apuliens, les Lucaniens, les Bruttiens, étoient menés chargés de chaînes devant le char du vainqueur. On portoit, expoſés à la vue de tout le monde, les tableaux, les ſtatues, les pièces les plus eſtimées des ouvriers les plus fameux; l'or, l'argent, la pourpre, les autres raretés d'outremer, & tous les inſtrumens du luxe des Tarentins. Mais, ce qui frappa le plus les ſpectateurs, & attira davantage leur attention, étoient quatre éléphans de huit qu'on avoit pris. Les autres étoient morts de leurs bleſſures. La groſſeur de ces animaux, leur hauteur, leur figure, cette trompe mobile de tous côtés, & qui leur tient lieu de main, ces peſantes tours impoſées ſur leur dos, tout étonnoit & effrayoit preſque encore. Il eſt certain que le peuple Romain ne regarda rien avec tant de plaiſir que ces bœufs de Lucanie qu'il avoit tant appréhendés, [c'étoit le nom que la ſimplicité des Romains de ce tems-là donnoit aux éléphans] leſquels ſuivant les chevaux vainqueurs la tête baiſſée, ſembloient reſſentir leur captivité.

L'année ſuivante, comme on comptoit à Rome ſur la continuation de la guerre contre Pyrrhus, on crut devoir auſſi continuer dans le conſulat M. Curius Dentatus. La retraite, ou plutôt la fuite de ce Prince déroba peut-être à cet illuſtre Romain l'honneur d'une nouvelle victoire; mais, elle ne lui enleva pas la gloire de l'avoir chaſſé pour toujours de l'Italie par la grande victoire qu'il avoit remportée ſur lui. On avoit même lieu de croire que Pyrrhus n'avoit pas voulu ſe meſurer une ſeconde fois avec ce Conſul.

Deux ans après, on l'éleva à la charge de Cenſeur; & pendant ſa cenſure, il fit conſtruire un aquéduc, pour conduire les eaux de l'Anio dans la ville, employant à cet ouvrage l'argent qui provenoit des dépouilles priſes par lui ſur les ennemis.

Un homme auſſi déſintéreſſé que M. Curius Dentatus ne fut point à l'abri de la calomnie. Un particulier ayant eu le front de l'accuſer d'avoir interverti, du butin fait ſur les ennemis, des ſommes conſidérables, il jura qu'il n'en avoit fait entrer dans ſa maiſon qu'un vaſe de bois dont il ſe ſervoit pour les ſacrifices, & qu'il produiſit en public. On ne put s'empêcher de ſentir de l'indignation contre une accuſation ſi bizarre & ſi perverſe. Mais dans une République jalouſe de ſa liberté juſqu'à l'excès, on ſouffre volontiers les accuſateurs, parce qu'on peut abſoudre un homme de bien accuſé injuſtement, & qu'on ne peut point condamner un coupable, s'il n'eſt accuſé. Or, il vaut mieux, diſoit-on, que l'homme de bien ſoit expoſé à ce déſagrément qui ne peut lui nuire, que de laiſſer aux méchans l'eſpérance de voir leurs crimes impunis, parce que perſonne n'oſeroit les traduire devant les Juges.

DENTHÉLETES, *Denthele-*

tæ, Δανθελήται, (*a*) peuple Thrace, le même que le peuple Danthélite. *Voyez* Danthélites.

DENTHÉLIATE [le Territoire], *Dentheliates Ager.* (*b*) Tacite fait mention de ce territoire, qui étoit ſitué dans le Péloponnèſe, au païs des Meſſéniens. On y voyoit un temple de Diane Liménitide, ou Limnatide. *Voyez* Diane Limnatide.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*c*) nom commun à un roi d'Égypte, à quelques tyrans, & à pluſieurs grands Hommes. Les uns & les autres méritent d'être connus d'une manière particulière.

Le nom de Denys, ſelon M. Leclerc, n'étoit qu'un titre de dignité chez les Otientaux.

I.

Un ſeul roi d'Égypte du nom de Denys.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, roi d'Égypte. C'eſt Ptolémée XII. *Voyez* Ptolémée XII.

II.

Tyrans du nom de Denys.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*d*) ſurnommé l'Ancien ou le Vieux, tyran de Syracuſe, fils d'Hermocrate, étoit, ſelon quelques-uns, d'une naiſſance noble & illuſtre, & ſelon d'autres d'une extraction baſſe & inconnue. Quoi qu'il en ſoit, il ſe diſtingua par ſon courage dans la guerre contre les Carthaginois, & s'y fit un grand nom. Il étoit du nombre de ceux qui accompagnerent Hermocrate, lorſqu'il entreprit de rentrer à main armée dans Syracuſe, d'où il avoit été exilé par la cabale de ſes ennemis. Le ſuccès de cette entrepriſe ne fut pas heureux. Hermocrate demeura ſur la place. Les Syracuſains n'épargnerent pas ſes complices. Pluſieurs furent exécutés publiquement. Denys étoit reſté parmi les bleſſés. Le bruit de ſa mort, & que ſes proches répandirent exprès, lui ſauva la vie.

La ville d'Agrigente, fameuſe par ſes richeſſes & par ſon opulence, ayant été aſſiégée & priſe par les Carthaginois, ſa chûte ébranla toute la Sicile, & répandit par-tout la terreur. On en imputa la cauſe à la lenteur des Syracuſains, qui ne l'avoient ſecourue que foiblement. Denys, qui dès-lors étoit uniquement occupé des deſſeins de grandeur qu'il rouloit dans ſon eſprit, & qui travailloit, mais d'une manière ſourde, à en jetter les fondemens, profita de cette occaſion favorable, & des plaintes générales de la Sicile contre Syracuſe, pour rendre les Magiſtrats odieux, & pour décrier le gouvernement. Dans un aſſemblée publique qui s'y tint, pour délibérer ſur l'état

(*a*) Dio. Caſſ. p. 461, 534.
(*b*) Tacit. Annal. L. IV. c. 43..
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 361.
(*d*) Diod. Sicul. p. 371, 380. *& ſeq.* Juſt. L. XX. c. 1, 5. Plut. Tom. I. pag. 238, 958. *& ſeq.* Suid. Tom. I. p. 747. Strab. pag. 212, 241, 246, 258, 259. Athen. p. 693. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 175. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 196, 197, 344. T. XIII. p. 2. *& ſuiv.* T. XVI. p. 220. T. XVII. p. 57.

préſent des affaires, comme perſonne n'oſoit ouvrir la bouche, de peur de s'attirer la diſgrace de ceux qui étoient en place; Denys prit le tems de ce ſilence univerſel pour accuſer les généraux d'avoir vendu la patrie aux Carthaginois; & allumant la fureur du peuple, il l'invita à paſſer pardeſſus les formalités prescrites par les loix, & à ſe faire juſtice à l'heure même d'une pareille trahiſon. Les Magiſtrats ayant condamné ſur le champ Denys à une amende, comme perturbateur du repos public, Philiſtus, celui-là même qui devint depuis Hiſtorien, & qui étoit fort riche, paya auſſitôt cette amende pour le condamné, & l'invita en même tems à dire ce qu'il jugeroit à propos pour le bien public, en ajoûtant qu'il payeroit pour lui toutes les autres amendes auxquelles on pourroit le condamner pendant la journée pour le même ſujet. Denys, enhardi par-là, recommença ſes déclamations, & excita une grande rumeur dans l'aſſemblée, en continuant d'accuſer les généraux d'avoir vendu aux ennemis le ſalut des Agrigentins. Il imputa en même tems aux principaux citoyens de prétendre à l'Oligarchie; & en conſéquence de cette imputation, il propoſa l'avis de nommer pour chefs de la guerre, non des hommes puiſſans comme on avoit fait juſqu'alors, mais des hommes bien intentionnés & amis du peuple; d'autant que les premiers, dès qu'ils ſe voyoient en place, prenoient un air deſpotique, mépriſoient les hommes du commun, & tournoient à leur profit les malheurs de la patrie; au lieu que les ſeconds, ſe défiant de leurs forces, n'entreprenoient rien de ſemblable.

Ce diſcours que Denys avoit ajuſté aux préventions actuelles du peuple, & à ſes vues particulières, produiſit un très-grand effet dans l'eſprit de ſes auditeurs. Ainſi, le peuple qui haïſſoit les généraux, qu'on regardoit comme les auteurs de la guerre préſente, animé encore par ces déclamations, les caſſa tous, & en nomma d'autres en leur place, entre leſquels fut Denys lui-même. Il étoit déjà en grande eſtime à Syracuſe, pour s'être comporté courageuſement dans tous les combats où il s'étoit trouvé contre les Carthaginois. Ainſi, ranimant ſes eſpérances en cette rencontre, il mit dès-lors tout en œuvre pour devenir le tyran de ſa patrie. Du jour qu'il fut nommé, il ne vint plus au conſeil des autres généraux, & ne ſe trouva jamais avec eux; & cependant il faiſoit courir le bruit que ſes aſſociés s'entendoient avec les ennemis; il ſe flattoit de leur faire ôter par-là toute fonction, & d'attirer à lui ſeul toute l'autorité militaire. Les plus accrédités des citoyens ſe douterent bientôt de ſon projet, & en diſoient leur ſentiment dans toutes les aſſemblées. Le peuple ne ſe prêtoit pas à ce ſoupçon; il l'accabloit de louanges, & ſe félicitoit d'avoir enfin trouvé un capitaine invincible, & ſous lequel il alloit vivre en ſûreté. Cependant, comme il fal-

loit s'aſſembler ſouvent au ſujet des frais de la guerre, Denys, qui voyoit le peuple allarmé des grandes forces des Carthaginois, lui propoſa de rappeller les bannis. Il étoit abſurde, diſoit-il, de faire venir à grands frais des troupes de l'Italie & du Péloponnèſe, troupes étrangères, & ſans aucun intérêt que leur ſolde, & de refuſer des citoyens dont la cauſe étoit commune avec la leur, qui avoient actuellement réſiſté aux offres les plus avantageuſes de la part des ennemis, & qui avoient plutôt choiſi de mourir miſérables & abandonnés de toutes parts, que de s'armer contre leur patrie. Que ne pouvoit-on pas eſpérer de ces citoyens, qui n'ayant été exclus que par le malheur des ſéditions populaires, ſe croiroient redevables de leur retour aux habitans de leur propre ville ? Par de ſemblables diſcours, non moins conformes à la ſituation apparente des choſes, qu'à ſes deſſeins cachés, il obtint tous les ſuffrages. Aucun de ſes collégues n'oſa le contredire, de peur d'attirer ſur lui-même la haine publique, & de rendre encore plus favorable la cauſe d'un pareil adverſaire.

Telle fut la conduite de Denys; il eſpéroit bien de s'attacher les bannis, gens qui n'aſpiroient qu'à changer le gouvernement en faveur de la monarchie. Ils ſe flattoient de voir égorger ceux qui les avoient chaſſés, & de ſuccéder à leurs richeſſes que l'on alloit mettre à l'encan. En effet, le retour des bannis fut à peine prononcé, qu'ils rentrerent dans la ville. En ce même tems, on reçut des lettres de Géla, par leſquelles cette ville demandoit un puiſſant ſecours. Denys profita encore de cette occaſion pour avancer ſon deſſein; car, ayant été mis pour cette expédition à la tête de deux mille fantaſſins, & quatre cens cavaliers, il ſe rendit inceſſamment dans Géla, actuellement gardée par le Lacédémonien Dexippe, de la part de Syracuſe. Ayant trouvé-là les riches en diſſenſion avec le peuple, & ayant accuſé & condamné les premiers dans l'aſſemblée publique, il les fit mourir, & mit leurs biens à l'encan. Du produit de la vente il paya tout ce qui étoit dû à la garniſon, commandée par Dexippe, & régla pour les ſoldats qu'il amenoit de Syracuſe, une paie double de celle que cette ville leur avoit aſſignée. Il mit par-là dans ſes intérêts, & les ſoldats de Géla, & ceux de Syracuſe; il s'attira de plus la reconnoiſſance du peuple de Géla, qui croyoit lui devoir ſa liberté; car ce peuple, envieux des riches, qualifioit leur ſupériorité de tyrannie. C'eſt pourquoi, il envoya des ambaſſadeurs à Syracuſe chargés des louanges de Denys, & des décrets que leur ville avoit portés à ſon avantage & à ſon honneur.

Denys fit auſſi des tentatives auprès de Dexippe pour l'attirer à ſon parti, & le faire entrer dans ſes deſſeins; mais, trouvant en lui de l'oppoſition, il fut ſur le point de revenir avec ſes troupes à Syracuſe. Cependant, ceux de

Géla, apprenant que les Carthaginois se disposoient à marcher contre eux avec toutes leurs forces, à l'ouverture de la campagne, prierent Denys de demeurer, & de leur sauver, par son assistance, le malheureux sort qu'avoient subi les Agrigentins. Denys leur promit qu'il reviendroit incessamment avec de plus grandes forces qu'il n'en avoit alors; & là-dessus il sortit de Géla avec toutes ses troupes. Le moment où il entra dans Syracuse, fut précisément celui où tout le peuple sortoit d'un grand spectacle qui s'étoit donné. Toute cette foule étant venue au-devant de lui, & lui ayant demandé des nouvelles des Carthaginois, il leur répondit qu'ils avoient au-dedans de leurs murailles des ennemis beaucoup plus dangereux que ceux du dehors, c'est-à-dire, leurs Magistrats mêmes qui s'attiroient leur bienveillance par des fêtes, en dissipant les trésors publics, au point que les soldats n'étoient pas payés; que tandis qu'on ne se mettoit en peine de rien, les ennemis faisoient des préparatifs immenses, & qu'on les verroit bientôt devant les murailles de Syracuse. Il ajoûta qu'il se doutoit depuis long-tems du motif de la conduite ou de l'inaction de leurs chefs, mais qu'enfin il en étoit pleinement instruit, par ce qui lui étoit arrivé à lui-même. Imilcar, disoit-il, lui avoit envoyé un héraut, sous le prétexte apparent de retirer quelques prisonniers de guerre, mais pour l'inviter en secret à n'en pas faire plus que ses collegues, à ne se pas mettre en peine de ce qui se passoit; & s'il ne vouloit pas entrer dans ses vues, à ne pas s'opposer du moins à ses entreprises. Denys conclut en disant, qu'en effet il ne vouloit plus se mêler de rien, & qu'à l'heure même il se démettoit du commandement, comme n'étant pas juste qu'il s'expos\u00e2t seul à tous les périls de la guerre, pendant que les autres vendoient tranquillement leur patrie; ne voulant d'ailleurs être confondu avec eux, ni par le même titre, ni par les mêmes imputations. Chacun alors se sépara, emportant chez soi bien de l'animosité, bien des soupçons & bien des craintes.

Le lendemain, l'assemblée du peuple ayant été convoquée de nouveau, les accusations de Denys contre les Commandans eurent encore plus de succès; & la multitude s'aigrit vivement contre eux. Bientôt après, quelques voix s'éleverent beaucoup au-dessus des autres. On disoit qu'il falloit nommer Denys commandant général & unique, & ne pas attendre pour cela que l'ennemi eût abattu leurs murailles; que la guerre présente demandoit un chef unique & tel que celui-là, qui pouvoit seul rappeller la fortune de leur côté, comme on avoit vaincu autrefois devant Himere trois cens mille Carthaginois, sous le commandement de Gélon seul, & que dans un autre tems on consulteroit à loisir de quelle manière on en agiroit avec les traîtres, la situation des choses ne permettant pas de s'en occuper alors. La plu-

ralité des ſuffrages populaires, comme il arrive ſouvent, fut pour l'avis le plus pernicieux ; & Denys fut déclaré commandant unique & abſolu. Son projet ayant eu ainſi tout le ſuccès qu'il en attendoit, il préſenta auſſi-tôt une ordonnance, par laquelle il exigeoit qu'on doublât la paie des ſoldats, ſur le prétexte que cette augmentation les rendroit plus courageux dans les combats ; & il ajoûtoit que Syracuſe ne devoit point plaindre la dépenſe, à cauſe de l'abondance de ſes revenus, & de la facilité de les recueillir.

Dès que l'aſſemblée fut ſéparée & que chacun fut rentré dans ſa maiſon, la plûpart des Citoyens trouverent à redire à ce qui venoit de ſe paſſer, comme s'ils n'en euſſent pas été les auteurs eux-mêmes. En réfléchiſſant ſur la nomination qu'ils venoient de faire, ils s'appercevoient aiſément qu'ils avoient établi une autorité indépendante, & que pour ſauver leur liberté, ils s'étoient eux-mêmes donné un maître. Pour prévenir les ſuites de ces réflexions & de ce repentir, Denys chercha les moyens d'avoir une garde pour ſa perſonne, perſuadé que s'il pouvoit en venir à bout, il aſſureroit ſa tyrannie. Il ordonna donc à tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, depuis la jeuneſſe juſqu'à l'âge de quarante ans, de ſe pourvoir de vivres pour trente jours, & de ſe rendre bien équipés en la ville des Léontins. Cette ville étoit alors comme une citadelle de Syracuſe, & elle étoit pleine de bannis & d'étrangers. Il comptoit beaucoup ſur cette eſpèce d'hommes avides de changemens & de nouveautés, & il ſe doutoit aſſez que la plûpart des ſoldats Syracuſains ne voudroient pas venir à Léontium. Cependant s'étant mis lui-même en chemin dès la nuit ſuivante, & s'étant campé en plein champ, il fit ſemblant d'être attaqué dans ſa tente, & jetta un grand cri, auquel ſes gens accoururent en tumulte & en déſordre. Sous ce prétexte, il ſe réfugia dans la citadelle des Léontins, où il fit tenir des feux allumés pendant toute la nuit, & ſe fit environner de ſes ſoldats les plus affidés. Le lendemain toutes ſes troupes étant entrées dans Léontium, il ſe plaignit beaucoup de la trahiſon qu'on avoit tentée contre lui la nuit précédente, & dont il fit un expoſé faux, mais vraiſemblable, de ſorte qu'il ſe fit accorder par ſes troupes une garde de ſix cens hommes armés, qu'il choiſiroit lui-même. On dit que Denys prit pour ſon modele, en cette circonſtance, Piſiſtrate, tyran d'Athènes ; car on rapporte de ce dernier qu'il ſe préſenta dans la place publique couvert de bleſſures qu'il s'étoit faites lui-même, & qu'il ſuppoſoit avoir reçues des mains de ſes envieux ; ce qui porta le peuple à lui accorder une eſcorte, par le moyen de laquelle il s'empara du gouvernement abſolu & tyrannique, de la même manière, à peu près, que Denys ſon imitateur.

Celui-ci ramaſſa tous les indigens, en qui il avoit apperçu du courage ; il en fit bientôt un mil-

lier d'hommes, auxquels il donna d'excellentes armes, & qu'il remplit d'eſpérances merveilleuſes. Il attacha à ſa perſonne, par des diſcours flatteurs, des troupes ſoudoyées. Il faiſoit effrontément des paſſe-droits, pour avancer ceux qui lui paroiſſoient dévoués à ſes intentions. Il donna en même tems congé au Lacédémonien Dexippe, & lui permit de retourner en Grece; il ſe défioit de lui comme d'un homme capable de travailler à rendre la liberté à Syracuſe. Il fit venir des ſoldats mercénaires de Géla, & avec eux, tout ce qu'il y avoit de bannis & de mal-vivans, dans l'eſpérance d'affermir par leur moyen ſon uſurpation. Revenant enſuite à Syracuſe, il fit dreſſer ſa tente dans le baſſin du port, avec toute la hauteur d'un tyran déclaré. Les Syracuſains ſentirent vivement cette arrogance; mais ils furent obligés de la ſouffrir, n'ayant plus de reſſource pour s'y oppoſer. Toute la ville étoit pleine de ſoldats étrangers, & l'on craignoit encore les forces immenſes des Carthaginois. Denys épouſa alors la fille d'Hermocrate, celui qui avoit battu les Athéniens dans leur expédition de Sicile, & donna ſa ſœur à Polyxene, frere de la femme d'Hermocrate. Son deſſein en tout cela etoit de fortifier ſon autorité illégitime par l'alliance d'une famille illuſtre. Dans une aſſemblée du peuple, il vint à bout de faire périr Daphnée & Démarque, les plus puiſſans de ceux qui s'oppoſoient encore à ſes entrepriſes. C'eſt ainſi, dit Diodore de Sicile, que Denys s'éleva d'une naiſſance très-commune, & de la condition de ſcribe, à la domination deſpotique & tyrannique d'une ville des plus conſidérables de la Grece. Il demeura revêtu de cette puiſſance juſqu'à ſa mort, qui n'arriva que trente-huit ans après.

Denys eut une rude ſecouſſe à eſſuyer dès le commencement. Les Carthaginois ayant aſſiégé Géla, il voulut marcher au ſecours de cette Ville. Pour cet effet, il emprunta des troupes des Grecs d'Italie & d'autres alliés, prit encore avec lui la plus grande partie de la jeuneſſe de Syracuſe, jointe à des étrangers ſoudoyés, & ſe fit une armée de cinquante mille hommes, ſelon quelques Hiſtoriens. Mais, Timée compte trente mille hommes de pied, mille chevaux & cinquante vaiſſeaux couverts de Ponts. Il s'avança avec ces forces du côté de Géla, & poſa ſon camp entre la ville & la mer; car, ſon deſſein n'étoit pas de ſéparer ſes troupes, & il vouloit combattre les ennemis en même tems par mer & par terre. C'eſt pourquoi, ne les attaquant d'abord qu'avec des ſoldats armés à la légere, il ſe contenta de leur interdire le fourrage autour de leur camp, & il deſtinoit ſa cavalerie & ſes vaiſſeaux à arrêter les munitions qui pourroient leur venir de Carthage. Vingt jours ſe paſſerent ainſi à faire peu de choſe de part & d'autre. Mais enſuite Denys partagea ſon infanterie en trois corps; le premier qui n'étoit compoſé que de Siciliens, eut ordre de ſe préſenter ſur le foſſé des en-

nemis, qui étoit au côté gauche de la ville. Il ordonna au ſecond corps qui étoit celui des alliés, de s'étendre du côté droit, juſqu'à la mer; & lui-même, ſe mettant à la tête des foudoyés, il traverſa la ville, pour arriver par une autre porte, juſqu'au lieu où les machines des ennemis étoient dreſſées. Dès qu'on en ſeroit aux mains, ſa cavalerie, en traverſant même le fleuve à la nage, devoit faire tout le tour de la bataille, pour ſoutenir ceux qui auroient l'avantage, ou pour recevoir ceux qui auroient plié. Enfin, les ſoldats qui étoient dans les vaiſſeaux, devoient venir appuyer l'attaque des Italiens & des alliés autour du camp des ennemis. Dès que les ſoldats des vaiſſeaux ſe mirent en devoir d'exécuter ce qui leur avoit été ordonné, les Carthaginois coururent tous de ce côté-là, pour les empêcher de mettre pied à terre; parce que c'étoit l'endroit le plus foible de leur camp, & qu'ils n'avoient pas eu le tems ou la facilité de ſe fortifier le long de la mer. Pendant que les Carthaginois couroient ainſi au rivage, les Italiens preſſerent le camp même, preſqu'abandonné de ſes défenſeurs, & s'en emparerent facilement; de ſorte que les Carthaginois, revenant ſur leurs pas avec toutes leurs forces, combattirent très long-tems avant que de pouvoir reprendre leur propre camp défendu par la tranchée qu'ils avoient faite eux-mêmes. Ils en vinrent pourtant à bout, & même ils mirent bientôt après la déroute dans toute l'armée ennemie.

Denys, voyant ſes troupes battues, ſe renferma avec elles dans Géla; mais, ſur le ſoir, il les fit ſortir de la ville, & lui-même en partit à minuit, en laiſſant-là deux mille hommes légèrement armés. Il avoit chargé ces derniers de tenir des feux allumés toute la nuit, & de faire aſſez de bruit pour donner lieu aux ennemis de croire que lui-même étoit dans Géla. Mais, dès la pointe du jour, ils en ſortirent eux mêmes & allerent joindre Denys. Les Carthaginois, bientôt inſtruits de cette manœuvre, ſe jetterent dans la ville, où ils pillerent toutes les maiſons. En même tems, Denys arrivant à Camarine, obligea tous les habitans, juſqu'aux enfans, & juſqu'aux femmes, à le ſuivre à Syracuſe.

Le ſpectacle de tous ces malheureux, qui erroient dans les grands chemins ou à travers les champs, toucha de compaſſion les ſoldats mêmes de Denys; & ils commencerent à le ſoupçonner d'avoir laiſſé venir tout exprès les choſes à cette extrêmité, & de vouloir profiter de la terreur qu'imprimoient les Carthaginois, pour ſe rendre maître ſans aucun effort de ſa part, de toutes les villes de la Sicile. Ils remarquoient combien l'aſſiſtance qu'il avoit fait ſemblant d'apporter aux habitans de Géla, avoit été foible & imparfaite, avec quelle attention il avoit épargné ſes foudoyés, & de quel léger déſavantage il avoit fait le prétexte d'une retraite prématurée. Ils faiſoient même obſerver que les Carthaginois ne s'étoient

pas mis en peine de le pourſuivre; indice de ſon intelligence avec eux. En un mot, ils donnoient à entendre que les Dieux ſembloient avoir préparé à ceux qui ſongeoient depuis long-tems à ſecouer le joug de la tyrannie, le moment le plus favorable pour l'exécution de leur deſſein. Les troupes que Denys avoit fait venir d'Italie, ſe retirerent dans leur pays. Les cavaliers de Syracuſe, ayant tenté inutilement de le tuer dans le chemin, parce qu'il étoit toujours environné de ſes étrangers, prirent les devans, & étant entrés dans Syracuſe, marcherent droit au palais du tyran qu'ils pillerent, & firent eſſuyer à ſa femme toutes ſortes de mauvais traitemens, dont elle mourut. Denys, qui avoit prévu leurs deſſeins, les ſuivit de près, avec cent cavaliers ſeulement & quatre cens fantaſſins; & ayant fait près de vingt lieues par une marche forcée, il arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il y mit le feu, & s'ouvrit un paſſage. Les plus riches des citoyens accoururent montés à cheval, pour lui diſputer l'entrée; mais ils furent enveloppés par les ſoldats, & preſque tous tués. Denys étant entré dans la ville, égorgea tout ce qu'il trouva à ſa rencontre, pilla les maiſons de ſes ennemis, en tua un grand nombre, & en fit ſortir pluſieurs de Syracuſe. Le lendemain matin toutes les troupes de Denys arriverent. Les malheureux fugitifs de Géla & de Camarine, ayant en horreur le tyran, ſe retirerent chez les Léontins. Imilcon ayant envoyé un héraut à Syracuſe, on conclut avec les Carthaginois, un traité, dont une des conditions fut que Syracuſe demeureroit ſoumiſe à Denys; ce qui confirma tous les ſoupçons qu'on avoit conçu contre lui.

Cependant, il ne ſongea plus qu'à affermir pour toujours ſa nouvelle domination. Car, il ne doutoit pas que Syracuſe délivrée d'une guerre étrangère, n'employât auſſi ſon repos à chercher les moyens de recouvrer ſa liberté. Voyant que cette partie de la ville, qu'on appelloit l'Iſle, étoit avantageuſement placée & très-aiſée à fortifier, il la fit environner d'un grand mur, flanqué de diſtance en diſtance de tours très-hautes & très fortes. Il garnit ce mur en dedans de caſernes & de boutiques, entre des portes capables de recevoir de nombreuſes troupes. Il fit élever dans l'intérieur de l'eſpace une puiſſante citadelle, où l'on pût ſe retirer en cas d'un tumulte ſubit. Il trouva moyen d'enfermer dans ſon enceinte le baſſin d'un petit port appellé le lac. Ce port ne laiſſoit pas de contenir ſoixante vaiſſeaux; mais l'entrée du baſſin n'en laiſſoit paſſer qu'un à la fois. Au-reſte, Denys diſtribua le meilleur territoire de Syracuſe à ſes amis & à ſes ſoldats particuliers, & il fit des parts égales de tout le reſte tant aux étrangers qu'aux citoyens. Il comprit même dans cette dernière claſſe les eſclaves affranchis, diſtingués ſeulement par le ſurnom de Citoyens nouveaux. Il laiſſa les

maiſons de la ville au peuple, car pour celles de l'iſle, il n'y voulut recevoir que ſes amis, & les ſoldats attachés à ſa perſonne. Après avoir pris toutes ces meſures pour affermir ſa tyrannie, il conduiſit ſes troupes contre les Siciliens naturels ou originaires, ſouhaitant de ſoumettre les peuples de l'iſle entière à ſa domination ; mais particulièrement ceux-ci, parce qu'ils avoient eu des liaiſons avec les Carthaginois. Il s'avança donc vers la ville d'Herbeſſe, & ſe diſpoſa à l'aſſiéger.

Alors, les Syracuſains ſe voyant armés, eurent entre eux des conférences ſecretes, dans leſquelles ils ſe reprochoient les uns aux autres de ne s'être pas joints aux cavaliers qui ſongeoient à ſe défaire du tyran. Un des lieutenans de Denys, ayant voulu leur parler durement, fut tué ſur le champ ; & ce meurtre fut comme le ſignal de la révolte. Ils envoyerent chercher auſſitôt de la cavalerie dans la forteresſe d'Etna ; car, dès le commencement de la tyrannie, quelques Syracuſains s'étoient réfugiés-là. Denys, effrayé de cette révolte, abandonna le ſiège d'Herbeſſe, & revint inceſſamment à Syracuſe, dans le deſſein de contenir cette capitale. Après ſa retraite, les Auteurs de la conſpiration ſe donnerent pour chefs, tous ceux qui avoient eu part à la mort du lieutenant ; après quoi, ſe joignant aux cavaliers arrivés d'Etna, ils vinrent aſſiéger le Tyran dans l'Épipole, dont ils lui fermerent toute ſortie. Il envoyerent enſuite des députés aux citoyens de Meſſine & de Rhège, pour les prier de leur aider, par mer, à recouvrer la liberté. Ces deux villes alors n'avoient pas moins de quatre-vingts vaiſſeaux de guerre qu'elles prêterent à Syracuſe, pour avoir part à ſa délivrance. Elles mirent même la tête du tyran au prix d'une ſomme marquée & conſidérable, & aſſurerent de plus le droit de bourgeoiſie chez elles, aux étrangers qui viendroient à bout de cette entrepriſe. On dreſſoit cependant des machines pour battre la forteresſe, on environnoit exactement toute l'iſle, & l'on recevoit agréablement tous les étrangers qui ſe préſentoient au ſervice des aſſiégeans.

Denys, qui, abandonné d'une grande partie de ſes ſoldats mercénaires, ſe voyoit enfermé de toutes parts, aſſembla alors ſes amis, pour les conſulter ſur ſa ſituation préſente. Il avoit tellement renoncé à toute eſpérance de conſerver ſon autorité, qu'il ne ſongeoit plus aux moyens de ſe défendre contre les Syracuſains, & qu'il ne vouloit délibérer avec ſon conſeil, que ſur le choix de la mort la plus honnête qui pût terminer ſa domination. Éloris, l'un de ſes amis, ou, comme le rapportent quelques-uns, le poëte ſon pere lui dit que le nom de ſouverain étoit la plus belle épitaphe qu'il pût avoir ; Polyxène, ſon beau-frere, lui conſeilla de monter à cheval & d'aller à toute bride ſolliciter le ſecours des Campaniens, qu'Imilcar, général des Carthaginois, avoit laiſſés à la garde des places qu'il avoit conſervées en

Sicile. Mais, Philiſtus dit qu'au lieu de ſortir à cheval d'un lieu où l'on avoit été le maître, il ne s'en falloit laiſſer tirer que par les pieds. Denys ſe rendant à cet avis, réſolut de s'expoſer plutôt à tout, que d'abandonner volontairement l'autorité ſouveraine. Dans ce deſſein, il envoya des députés aux rebelles, par leſquels il leur demandoit la permiſſion de ſortir de Syracuſe avec ſa famille; & en même tems il dépêcha ſecrétement un courrier aux Campaniens, par lequel il leur promettoit tout l'argent qu'ils voudroient pour venir à ſon ſecours.

Les citoyens accorderent d'abord à Denys la permiſſion de ſe retirer avec cinq vaiſſeaux; & regardant la domination du tyran comme finie, ils ſe relâcherent dans les travaux du ſiège. L'on retrancha même une partie des aſſiégeans, & la plûpart de ceux qui compoſoient l'infanterie, retournerent dans leurs villages. Cependant, les Campaniens, gagnés par les grandes promeſſes qu'on leur avoit faites de la part de Denys, ſe mettent en marche, & ſe rendent en toute diligence à Syracuſe, au nombre de douze cens cavaliers; s'étant préſentés tout d'un coup aux Syracuſains ſurpris, ils en tuent un grand nombre, & entrant dans la citadelle, ils parviennent juſqu'à Denys. Il lui arriva en même tems par mer trois cens hommes qui s'offroient de ſe mettre à ſa ſolde. Là-deſſus ſes eſpérances ſe ranimerent, & les Syracuſains, ſe voyant replongés dans la ſervitude, prirent querelle entre eux. Les uns vouloient que l'on continuât le ſiège, & les autres ſoutenoient qu'il falloit le lever abſolument & licentier leurs troupes. Denys, qui s'apperçut de cette diſſenſion & de ce déſordre, en profita pour tomber ſur eux, & les pouſſa tous ſans beaucoup de peine juſque dans le quartier qu'on appelloit la ville neuve. Il ne perit pourtant pas en cette occaſion beaucoup de monde, parce que Denys, courant à cheval de tous côtés, empêchoit que l'on ne tuât les fuyards. Ainſi, les Syracuſains ſe répandirent d'abord dans la campagne, & bientôt après ſe réunirent en aſſez grand nombre, pour former un corps de ſept mille cavaliers. Cependant, Denys eut ſoin de faire enſevelir tous les morts, & il envoya des députés à Etna, pour inviter les citoyens réfugiés-là de renoncer à leur haine, & de revenir dans leur patrie, ajoûtant à cette invitation une promeſſe inviolable d'oublier tout. Pluſieurs de ceux qui avoient laiſſé leurs femmes & leurs enfans à Syracuſe, furent en quelque ſorte obligés de ſe fier à cette promeſſe; mais les autres, ſur le récit que les députés leur faiſoient de l'attention que Denys avoit eue de faire enſevelir les morts, répondoient qu'il étoit juſte de lui tenir compte de cette bonne action, & qu'ils prioient les dieux de les mettre bientôt en état de lui rendre le même devoir. En un mot, ces derniers s'obſtinerent à demeurer dans leur forteresſe, d'où ils attendoient même le tems & l'occaſion de ſurprendre

le

le tyran. Cependant, Denys faiſoit toutes ſortes d'amitiés aux fugitifs revenus, afin de ramener tous les autres par l'exemple qu'il donnoit à l'égard de ces premiers. Pour les Campaniens, comme il connoiſſoit parfaitement leur inconſtance & le peu de foi qu'il falloit prêter à leur ſerment, il ſe contenta de leur faire des préſens convenables, & les renvoya.

Peu de tems après, Denys envoya les citoyens de Syracuſe à leurs biens de campagne, & entrant dans leurs maiſons pendant leur abſence, il enleva toutes les armes. Il fit faire enſuite un ſecond mur à la citadelle, & il équipa une flotte. Il groſſit conſidérablement la compagnie de ſes ſoudoyés, & prit toutes les meſures néceſſaires pour affermir ſa tyrannie, convaincu qu'il étoit par ſa propre expérience, que les Syracuſains étoient capables de tout entreprendre pour s'en délivrer. Cependant, il travailla à joindre à ſa domination quelques villes de Sicile. Il prit donc, ſoit par force, ſoit par trahiſon, Naxe, Catane, Léontium, & quelques autres villes, toutes voiſines de Syracuſe, & qui, par cette raiſon, étoient à ſa bienſéance. Il traita les uns avec bonté & clémence, pour s'attirer l'eſtime & la confiance des peuples, abandonna les autres au pillage, pour jetter la terreur dans le païs. Les habitans de Léontium furent tranſportés à Syracuſe.

Ces conquêtes allarmerent les villes voiſines, qui ſe voyoient menacées du même malheur. Rhège, ſituée en Italie, ſongea à le prévenir. Elle fit entrer dans ſa ligue les exilés de Syracuſe, qui étoient en aſſez grand nombre, & engagea les Meſſiniens, ſitués à l'autre côté du détroit, à l'aider d'un puiſſant ſecours. On avoit levé une armée aſſez conſidérable, qui ſe préparoit à marcher contre le Tyran; mais la diſcorde, qui ſe mit parmi les troupes, fit avorter cette entrepriſe. Elle ſe termina par un traité d'union & de paix que Denys conclut avec les deux villes.

Quelque tems après, Denys fut inſtruit que pluſieurs Grecs de la Sicile paſſoient dans les villes occupées en cette iſle par les Carthaginois, & y acquéroient le droit de bourgeoiſie & des poſſeſſions. Là-deſſus il jugea que tant qu'il ſeroit en paix avec Carthage, il ſe feroit ſouvent de pareilles tranſmigrations; & qu'au contraire, s'il étoit en guerre avec eux, ceux qu'ils auroient aſſervis ou maltraités ſe réfugieroient auprès de lui. D'ailleurs, il avoit appris que la peſte qui avoit affligé la Libye, avoit emporté un grand nombre de Carthaginois. Cette circonſtance lui parut favorable pour les attaquer. Mais, il comprit qu'il falloit faire auparavant de grands préparatifs pour une guerre longue, difficile, & dans laquelle il s'alloit attirer ſur les bras une nation plus guerrière qu'aucune de celles qui étoient en Europe. Il fit donc aſſembler d'abord, par une ordonnance publique, tous les ouvriers répandus dans les villes de ſa domination,

& il en fit venir, par de grandes promeſſes, beaucoup d'autres de l'Italie, de la Grece, & même des villes Siciliennes qui appartenoient aux Carthaginois. Il vouloit ſe munir d'armes & de traits de toute eſpèce & de toute forme; mais ſur-tout il fit conſtruire des galères, non ſeulement à trois, mais encore à cinq rangs de rames; eſpèce de bâtimens qu'on n'avoit pas encore mis en uſage, & qui, de ce nombre de cinq rames, prit le nom de Pentérique.

Après avoir diſtribué à ce grand nombre d'ouvriers les ouvrages qui leur étoient propres, il leur donna pour inſpecteurs les premiers d'entre les citoyens, & il propoſa des prix conſidérbles à ceux qui réuſſiroient le mieux, ſur-tout dans la fabrique des armes. Il leur en avoit donné lui-même les différens modeles; car, ayant à ſa ſolde des hommes de toute nation, il vouloit que chacun fût armé à la manière de ſon païs. Il eſpéroit que la différence de ces armes feroit un ſpectacle effrayant pour les ennemis; mais ſur-tout il étoit perſuadé de l'avantage qui ſe trouve à ſe ſervir d'armes auxquelles on eſt habitué. Les Syracuſains ſeconderent merveilleuſement à cet égard les intentions de Denys, & la fabrication de ces armes devint pour eux un objet d'émulation. On en établit les manufactures non ſeulement dans les parvis & dans les derrières des temples; mais les lieux d'exercices & les portiques des marchés étoient pleins de travailleurs; & comme les édifices & les places qui appartenoient au public, ne ſuffiſoient pas encore pour les contenir tous, les particuliers propriétaires des plus grandes maiſons de la ville en recevoient encore chez eux. Ce fut en ce tems-là que les catapultes furent inventées à Syracuſe, par le concours de tant d'excellens ingénieurs aſſemblés en un même lieu, éclairés les uns par les autres, & animés chacun en particulier par les prix propoſés à ceux qui ſe diſtingueroient par quelque invention pratiquable & utile. Outre cela, Denys les viſitoit tous les jours lui-même, les ſuivant de rang en rang; les animant par des paroles obligeantes, faiſant des préſens de ſa propre main à ceux qui paroiſſoient les plus zélés, & les admettant même quelquefois à ſa table. Auſſi ces ouvriers faiſoient-ils les plus grands efforts pour le ſatisfaire, & ils imaginoient à l'envi ou des armes ou des machines ſingulières & capables des plus grands effets.

Il ſortit de-là des galères à trois & à cinq rangs de rames, qui, non ſeulement par cette dernière circonſtance que nous avons déjà énoncée, mais encore par toute leur conſtruction, formoient une flotte toute nouvelle, & dont il fût le premier auteur. Car, ayant oui dire que le premier vaiſſeau de guerre avoit été conſtruit à Corinthe, il crut qu'il convenoit à Syracuſe, qui tiroit ſon origine de cette ville, de perfectionner cet art. Ainſi ayant obtenu la permiſſion de faire venir d'Italie une

grande proviſion de bois, il envoya d'abord un grand nombre de bûcherons ſur le mont Etna, qui, en ce tems-là, étoit couvert d'une quantité prodigieuſe de pins & de ſapins. C'eſt-là qu'on devoit prendre tous les arbres qui ſerviroient à faire les traîneaux & les chariots néceſſaires à ceux qui alloient en Italie, pour faire deſcendre ces bois étrangers des montagnes juſqu'à la mer, & enſuite toutes les barques qu'il leur faudroit pour les amener au plûtôt à Syracuſe. Ayant donc une quantité ſuffiſante de matière, il fit conſtruire ſur le champ & en même tems plus de deux cens vaiſſeaux, & réparer les cent dix qu'il avoit auparavant. Il fit bâtir auſſi dans l'enceinte du lieu qu'on appella depuis le port, cent ſoixante loges ou reiraites, dont la plûpart étoient capables de recevoir deux vaiſſeaux; & comme il fit auſſi réparer les cent cinquante qui exiſtoient déjà, cette longue ſuite de toits & de vaiſſeaux qu'on voyoit deſſous étoit un objet étonnant.

A contempler ce qui ſe faiſoit pour la marine, on auroit cru que tout Syracuſe s'y employoit; & à la quantité d'armes & d'autres inſtrumens de fer qu'on y fabriquoit en même tems, on auroit dit que toute la ville n'étoit qu'une communauté de forgerons & de fourbiſſeurs. En un mot, la diligence de ces derniers alla au point, qu'on eut bientôt quatre cens quarante mille boucliers, & à peu près autant de caſques & de lances. On avoit fait auſſi des cuiraſſes à la façon de tous les païs, & merveilleuſement travaillées juſqu'au nombre de quatorze mille. Denys les deſtinoit aux gens de cheval, aux officiers d'infanterie, & aux officiers de ſa garde. Il eut auſſi des catapultes & des arbaletes de toute eſpèce, & une quantité innombrable de traits. Il plaça dans une moitié des vaiſſeaux longs, des hommes de la ville pour pilotes & pour rameurs, & choiſit pour l'autre moitié, des équipages étrangers à ſes gages. Après avoir pourvu ainſi à ce qui concernoit les galères & les armes, il ſongea à ſe faire une armée; car, pour s'épargner une dépenſe inutile, il avoit jugé à propos de ne faire des levées de ſoldats qu'au moment qu'il en auroit beſoin.

Il choiſit, parmi les citoyens, ceux qui lui parurent les plus propres à porter les armes, & en envoya chercher de ſemblables dans les villes qui lui étoient ſoumiſes. Ses ſoudoyés étoient tirés de toute la Grece & particulièrement des terres de Lacédémone; car, cette République, favoriſant ſon uſurpation, lui avoit permis de prendre chez elle autant de ſoldats qu'il lui plairoit. Mais, d'ailleurs, comme il vouloit avoir dans ſes troupes des étrangers de pluſieurs nations, & qu'il promettoit par-tout de grandes récompenſes, il lui en vint bientôt un grand nombre. Pour la ſûreté même de la guerre qu'il entreprenoit, il crut devoir gagner l'amitié des villes de la Sicile; d'autant que ceux de Rhège & de Meſſine, aux deux côtés du détroit, ayant par eux-

mêmes des forces capables de donner un grand poids au parti qu'ils embraſſeroient, il craignoit qu'ils ne ſe joigniſſent aux Carthaginois, dès que ceux-ci ſeroient entrés dans l'iſle. Denys inquiété de ce ſoupçon, céda aux Meſſiniens, pour les gagner, une grande partie d'un territoire qui étoit à leur bienſéance ; & il envoya à ceux de Rhège des ambaſſadeurs, pour leur demander en mariage une de leurs citoyennes. Il leur offrit, en conſidération de ce mariage, la partie du rivage de la Sicile, qui ſe trouvoit vis-à-vis d'eux, & leur promit en général de contribuer aux avantages de leur ville en tout ce qui dépendroit de lui. Denys faiſoit toutes ces avances, parce qu'ayant perdu ſa première femme, fille d'Hermocrate, dans la révolte de ſes cavaliers, dont nous avons parlé plus haut ; il croyoit qu'il lui importoit beaucoup d'avoir des enfans, qui, ſe faiſant aimer du peuple, contribueroient à maintenir ſon autorité. Cependant, le peuple de Rhège s'étant aſſemblé au ſujet de ces propoſitions, après beaucoup d'avis pour & contre, la ville ne jugea pas à propos de contribuer à cette alliance. Denys, refuſé de ce côté-là, envoya, pour le même ſujet, d'autres ambaſſadeurs à Locres. Cette ville, après avoir délibéré ſur cette demande, la lui accorda. Quand on lui eut aſſuré Doris fille de Xénete, le plus conſidérable des citoyens qui fût alors dans cette ville ; peu de jours avant la célébration des noces, il fit partir pour Locres une galère à cinq rangs de rames, décorée de toute ſorte d'ornemens d'or & d'argent. On y fit monter la jeune accordée que Denys reçut à Syracuſe, & qu'il conduiſit auſſitôt dans la citadelle où il logeoit lui-même. Mais, en même tems, il épouſa auſſi Ariſtomaque, qui étoit la fille la plus diſtinguée qu'il y eût dans Syracuſe. Il alla prendre celle-ci dans un chariot attelé de quatre chevaux de front, & l'amena de même dans ſon palais. A l'occaſion de cette double noce, il donna des repas continuels, & à ſon armée & à des villes entières qu'il y invitoit. Il avoit adouci pour lors toute la dureté & toute l'amertume de ſa tyrannie, & comme il l'avoit changée en humanité & en douceur, il ne s'agiſſoit plus ni de meurtres ni de banniſſemens.

Après les premiers jours de ces noces, il convoqua l'aſſemblée du peuple, & l'invita à faire la guerre aux Carthaginois, en lui repréſentant que cette nation étoit ennemie de tous les Grecs en général, & qu'elle en vouloit particulièrement aux Siciliens ; que ſi elle les laiſſoit en repos depuis quelque tems, il n'en falloit attribuer la cauſe qu'à la peſte, qui, dans ces dernières années, avoit déſolé la Libye ; mais qu'auſſitôt que les Carthaginois auroient réparé leurs forces, ils ne manqueroient pas de reprendre leur premier deſſein, & de tomber ſur la Sicile. Qu'ainſi ils feroient bien mieux de les aller ſurprendre eux-mêmes dans la langueur de leur convaleſcence, que s'ils atten-

doient dans leur iſle des ennemis redevenus forts & vigoureux. Il ajoûta qu'il ſeroit honteux & inſupportable de voir tant de villes Grecques aſſervies à des Barbares ; & qu'il n'y avoit cependant qu'un grand courage, & un violent amour de la liberté, qui puſſent déſormais les garantir de cet opprobre & de ce malheur. Les Syracuſains applaudirent unanimement à de pareils diſcours. Ils ne ſe portoient pas en effet avec moins de zele que lui à cette guerre ; & ils haïſſoient ſouverainement les Carthaginois, par la raiſon même, que c'étoit la crainte qu'ils avoient d'eux qui les forçoit de ſe ſoumettre à leur tyran. Ils ſe flattoient en même tems que Denys auroit plus d'égard pour eux en préſence de l'ennemi commun, & s'expoſeroit moins en cette circonſtance qu'en toute autre à irriter ſes propres concitoyens. Enfin, ils ne déſeſpéroient pas qu'avec les mêmes armes qui auroient vaincu les Carthaginois, ils ne parvinſſent auſſi à recouvrer tôt ou tard leur liberté. Au ſortir de cette aſſemblée, Denys accorda aux habitans de Syracuſe un plein pouvoir de s'emparer des richeſſes des Carthaginois.

L'année ſuivante, Denys envoya un héraut à Carthage pour lui déclarer la guerre. En même tems, il ſe met en marche, & ſur ſa route, il raſſembla le plus qu'il lui fut poſſible de ſoldats des villes Grecques, & leur fournit même des armes. On ſe rangeoit volontiers ſous ſes drapeaux, par la haine qu'on portoit aux Carthaginois, & dans l'eſpérance confuſe de parvenir à une liberté parfaite & entière. C'eſt ainſi qu'il s'aſſocia les habitans de Camarine, de Géla & d'Agrigente. Il trouva moyen d'en faire venir d'Himere, quoique cette ville fût d'un autre côté de la Sicile ; en ayant pris enfin à Sélinunte qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage, il conduiſit toutes ces troupes vers Motye, place forte des Carthaginois, & ſituée ſur le mont Éryx. Elles montoient à quatre-vingt mille hommes de pied & à trois mille chevaux. Elles étoient côtoyées par une flotte qui n'alloit à guère moins de deux cens vaiſſeaux. Elle étoit même accompagnée de cinquante vaiſſeaux de charge remplis de toute ſorte de machines de guerre. A cet aſpect, les habitans d'Éryx, qui haïſſoient beaucoup les Carthaginois, furent frappés d'admiration, & ſe déclarerent hautement pour Denys. La ville de Motye, qui attendoit inceſſamment du ſecours de Carthage, ne ſe laiſſa pourtant pas effrayer à la vue de toutes ces forces, & elle ſe diſpoſa à ſoutenir courageuſement le ſiège. Denys ayant bien obſervé avec ſes ingénieurs la poſition des lieux, commença les ouvrages de communication pour arriver juſqu'à la ville ; ayant fait tirer à terre les vaiſſeaux longs autour du port, qui étoit de ſon côté, il fit mettre à l'ancre le long du rivage les vaiſſeaux de charge. Mais, enſuite, il laiſſa la conduite de tous les travaux à Leptine ſon frere, qui commandoit ſa flotte, & il marcha avec ſon armée de terre vers

d'autres villes, alliées des Carthaginois. Elles céderent toutes à la grande puiſſance de Denys, & ſe joignirent aux Syracuſains. Il n'en demeura que cinq dans le parti des Carthaginois; Ancyre, Sole, Égeſte, Panorme & Entelle. C'eſt pourquoi Denys, dans ſon paſſage, ravagea tout le territoire de Sole, de Panorme & d'Ancyre, & n'y laiſſa pas un arbre. A l'égard d'Égeſte & d'Entelle, il arriva juſqu'au pied de leurs murailles, & en ayant fait la circonvallation, il leur donna de fréquens aſſauts, par la grande envie qu'il avoit de les emporter de vive force.

Pendant qu'il en étoit-là, Imilcon, général des Carthaginois, s'occupoit à la levée des troupes, & hâtoit tous les préparatifs de la guerre. Pour faire une diverſion, il détacha de ſa flotte dix galères, qu'il fit partir de nuit pour aller ſurprendre & attaquer les vaiſſeaux qui étoient reſtés dans le port de Syracuſe. Le commandant, chargé de cette expédition, entra de nuit dans le port, ſans trouver de réſiſtance, & après avoir briſé une grande partie des vaiſſeaux qui s'y rencontrerent, il ſe retira, bien content de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe.

Denys, après avoir fait le dégât dans les terres ennemies, ramena toutes ſes troupes devant Motye, & ayant mis en œuvre un nombre infini de travailleurs, pour combler l'eſpace de mer qui ſéparoit cette ville du continent, il fit avancer par-là ſes machines. L'attaque de la place fut des plus vives, & la réſiſtance ne le fut pas moins. Après qu'on fut entré dans la ville par les breches, les aſſiégés ſe défendirent encore longtems avec un courage incroyable, & il fallut les pourſuivre & les forcer de maiſon en maiſon. Le ſoldat, irrité d'une défenſe ſi opiniâtre, égorgea tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut épargné, ſinon ceux qui ſe réfugierent dans les temples. La ville fut livrée au pillage, Denys étant bien aiſe de s'attacher les troupes par l'attrait de l'eſpérance du gain.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire l'année ſuivante, & mirent ſur pied une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de quatre mille chevaux, ſans compter les chariots armés en guerre qui montoient à quatre cens. Denys, ſe voyant beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, ſe retira à Syracuſe. Les Siciliens, qui le haïſſoient, crurent que le tems étoit favorable pour ſe révolter contre lui; & ils s'engagerent tous, à l'exception pourtant des habitans d'Aſſore, aux Carthaginois. Cependant, Denys donna dans Syracuſe la liberté à tous les eſclaves. Il remplit ſoixante vaiſſeaux de cette recrue, & il envoya demander à Lacédémone plus de mille ſoudoyés. Il viſita inceſſamment tous les forts des Léontins, & les pourvut de munitions de bouche. Il fit même conſtruire de nouveaux forts dans l'étendue de leur territoire, pour y mettre en ſûreté les bleds qu'on recueilleroit aux environs.

il persuada ensuite aux Campaniens qui habitoient alors dans Catane, de se transporter dans la ville qu'on appella depuis Etna, comme étant beaucoup plus forte. Enfin, s'avançant avec toute son armée jusqu'à soixante stades près de Syracuse, il posa son camp dans un lieu appellé Taurus. Il avoit alors trente mille hommes de pied, & un peu plus de trois mille chevaux. Il se voyoit aussi une flotte de cent quatre-vingts vaisseaux, mais dans laquelle il y avoit peu de galères à trois rangs de rames.

Imilcon, cependant, avançoit toujours avec ses troupes de terre, & sa flotte le suivoit, côtoyant les rivages. Quand il fut arrivé à Naxe, il ne put pas continuer sa route sur le bord de la mer, & fut obligé de prendre un long circuit autour du mont Etna, dont un incendie récent avoit couvert de cendres & de flammes toute la contrée voisine. Il ordonna à sa flotte de l'attendre à Catane. Denys, qui en fut averti, crut que c'étoit un tems favorable pour l'attaquer, pendant qu'elle seroit éloignée des troupes de terre; au lieu que les siennes, rangées sur le rivage, seroient en état d'animer & de soutenir la flotte. Le projet étoit sagement concerté, mais le succès n'y répondit pas. Leptine, son amiral, s'étant avancé inconsidérément avec trente galères, contre l'avis de Denys, qui lui avoit recommandé sur-tout de ne point séparer ses forces, en coula d'abord à fond plusieurs de celles des ennemis; mais, se voyant enveloppé par le grand nombre, il fut obligé de prendre la fuite. Le reste de la flotte en fit autant, & elle fut vivement poursuivie par les Carthaginois.

Les Siciliens, considérant que si, après une si terrible défaite, ils retournoient à Syracuse, cette retraite ne pourroit aboutir qu'à un siège fâcheux qu'ils auroient bientôt à y soutenir, inviterent Denys à attaquer Imilcon dans le tems où sa victoire récente l'empêchoit de se tenir sur ses gardes. Ils disoient que cette hardiesse le mettroit peut-être en désordre; en un mot que c'étoit le seul moyen de reprendre leur avantage. Il étoit sur le point de se rendre à cette proposition, lorsque ses amis lui représenterent que si Magon s'avisoit d'aller, dès ce moment, à Syracuse, il prendroit la ville d'emblée. Cette réflexion lui fit changer de projet sur le champ. Il se rappella aussitôt Messine, qui venoit d'être rasée dans une circonstance toute semblable, & il n'hésita pas un moment d'aller lui-même à Syracuse, pour la préserver d'un sort pareil, en la fournissant au plutôt de toutes les troupes nécessaires pour la défendre. Un grand nombre de Siciliens, mécontens de ce qu'on n'attaquoit pas les ennemis, à l'instant même, suivant leur intention, abandonnerent Denys, pour se retirer, les uns dans leurs provinces, & les autres dans des forts voisins.

Cependant, comme il commençoit à redouter les Carthaginois, il députa Polyxene son

parent à tous les Grecs d'Italie, aux Lacédémoniens & aux Corinthiens, pour les prier de le ſecourir, & de ne pas laiſſer perdre les villes de la Sicile qu'ils mettoient eux-mêmes au nombre des villes Grecques. Il envoya en particulier dans le Péloponnèſe des hommes, auxquels, en leur donnant beaucoup d'argent, il recommanda de ne rien épargner pour faire des lévées conſidérables de ſoldats.

Polyxene revint quelque tems après, amenant de la part des alliés du Péloponnèſe & de l'Italie, trente vaiſſeaux longs commandés par Pharacide de Lacédémone. Denys & Leptine, qui faiſoient ſur mer des courſes de leur côté, accompagnés de quelques Syracuſains, découvrirent par hazard un vaiſſeau chargé pour les Carthaginois. Ils allerent à ſa rencontre avec cinq des leurs; & s'en étant rendus maitres, ils l'amenerent dans la ville. Les Carthaginois s'avancent auſſitôt avec quarante vaiſſeaux; mais, les Syracuſains du port accourant avec tous les leurs, il ſe donnna-là un combat, dans lequel ces derniers prirent le principal vaiſſeau Carthaginois, & en coulerent à fond vingt quatre autres; & pourſuivant les fuyards, juſqu'au lieu de leur retraite, ils les provoquoient là à un combat en forme; mais, les Carthaginois, ſurpris eux-mêmes de leur déſaſtre, n'eurent garde de ſe préſenter. Cependant, les Syracuſains firent entrer dans le port les vaiſſeaux pris, attachés aux leurs. Flattés de ce ſuccès, ils ſe vantoient de ce que Denys ayant été battu plus d'une fois à leur tête, ils avoient eu ce dernier avantage en ſon abſence. Là-deſſus, raiſonnant enſemble, ils ſe reprochoient mutuellement leur ſervitude, & diſoient que le tems étoit venu de ſecouer le joug du tyran; qu'auparavant on les avoit dépouillés de leurs armes, mais que la conjoncture de la guerre les leur ayant rendues, ils devoient en profiter. Là-deſſus Denys arriva, & faiſant aſſembler le peuple, il donna d'abord de grandes louanges aux Syracuſains; & les invitant à perſévérer dans leur réſolution courageuſe, il leur promit de faire inceſſamment finir la guerre. Il alloit congédier l'aſſemblée, lorſqu'un citoyen de Syracuſe, nommé Théodore, qui s'étoit diſtingué dans la cavalerie, & qui paſſoit pour intelligent dans les affaires publiques, prit la parole, & oſa ſe déclarer ouvertement en faveur de la liberté.

Quand il eut fini de parler, les Syracuſains ébranlés juſqu'au fond de l'ame, demeuroient interdits & en ſuſpens, & jettoient les yeux de côté & d'autre ſur leurs alliés. Pharacide de Lacédémone, commandant de la flotte auxiliaire, monta auſſi-tôt ſur la tribune, où l'on crut qu'il s'alloit déclarer le chef de l'entrepriſe propoſée par Théodore. Mais, comme il étoit ami du Tyran, il dit qu'il avoit été envoyé pour ſoutenir les Syracuſains, & Denys contre les Carthaginois, & non pour ôter à Denys la ſouveraine puiſſance. Pendant ſa harangue, contraire à

l'attente de tout le monde, les Soudoyés du tyran s'aſſembloient autour de lui, & les Syracuſains étonnés demeuroient dans le ſilence, en chargeant d'imprécations au fond de l'ame les Spartiates. Cependant, Denys extrêmement effrayé de la propoſition qu'on venoit de faire, rompit l'aſſemblée; mais enſuite il parloit obligeamment à tout le monde; il ſe familiariſoit avec le peuple; il faiſoit des préſens à quelques-uns, & il en invitoit d'autres à venir manger avec lui.

En ce même tems, les Carthaginois, après avoir abattu un fauxbourg de Syracuſe, & avoir pillé le temple de Cérès & de Proſerpine, furent attaqués de la peſte dans leur camp. Elle y cauſa les plus grands ravages. Denys, informé de la calamité des Carthaginois, fit équiper quatre-vingts vaiſſeaux, qu'il envoya dès la première pointe de l'Aurore, ſous les ordres de Pharacide & de Leptine, envelopper la flotte ennemie. Et lui-même, profitant d'une nuit ſans clair de lune qui devoit précéder ce jour-là, prit avec ſon armée de terre le détour du temple de Cyané, pour ſe trouver au levet du ſoleil ſans être apperçu, auprès du camp des ennemis. Il avoit fait partir auparavant quelques cavaliers, & mille hommes de ſon infanterie ſoudoyée, pour attaquer la partie du camp qui regardoit la campagne. Ces ſoudoyés étoient de toutes les troupes de Denys celles qui le haiſſoient le plus; & ils avoient ſouvent excité des querelles & du tumulte dans ſon armée. C'eſt pourquoi, Denys avoit averti ſecrétement ſes cavaliers, de s'en revenir & de laiſſer les ſoudoyés ſeuls, ſi les ennemis engageoient quelque combat contr'eux. Les cavaliers exécuterent cet ordre ſi fidelement, que ces mutins abandonnés furent taillés en pièces.

Cependant, Denys entreprit d'attaquer d'un autre côté le camp & les forts qui l'environnoient. Les Barbares ſurpris, & qui ne ſe défendoient qu'en déſordre & en confuſion, ne purent l'empêcher de prendre le fort qu'on appelloit Polychne ou le grand fanal; & d'un autre côté les cavaliers ſoutenus de quelques vaiſſeaux, s'approcherent du rivage & reprirent le fort voiſin du port nommé Daſcon. Auſſi-tôt toute la flotte Sicilienne s'avança en ordre & comme en ſigne de réjouiſſance de la priſe de ces deux forts; ce qui ſurprit étrangement les Barbares, qui s'étoient preſque tous jettés de l'autre côté de leur camp, par où les troupes de terre les avoient d'abord attaqués. Ils revinrent donc à la hâte du côté de la mer, pour défendre leurs vaiſſeaux, mais toute leur diligence fut inutile, & ils arriverent trop tard. Ils en étoient encore à ſe placer ſur leurs ponts, & à fournir leurs chiourmes de rameurs, que les galères Siciliennes les heurtoient de leurs éperons à toute force, & du premier choc faiſoient quelquefois fendre les leurs. D'autres venoient à coups redoublés, & s'obſtinoient contre un ſeul vaiſſeau de plus forte réſiſtance, juſ-

qu'à ce qu'ils l'euſſent mis en piè-ces. Le bruit que faiſoient les ais en ſe rompant, étoit effroyable. Ce combat devint bientôt un ſpectacle terrible pour les Carthaginois, qui y perdirent les principaux de leurs bâtimens, dont la deſtruction couvrit en très-peu de tems tout le rivage de corps morts. Les Syracuſains animés par le ſuccès, ſe jettoient à l'envi les uns des autres dans les vaiſſeaux qui ſubſiſtoient encore, & y tuoient pêle-mêle les Barbares, que leur conſternation faiſoit courir ſans deſſein de côté & d'autre. L'infanterie qui étoit à terre voulut participer au zele des gens de mer; & ils allerent à l'endroit du port où les Carthaginois avoient encore des vaiſſeaux en réſerve. Denys lui-même ſe joignit à eux, & il étoit venu à cheval juſqu'au Daſcon; trouvant là quarante vaiſſeaux à cinquante rames, avec des vaiſſeaux de charge, & quelques galères, ils y mirent le feu. La flamme s'éleva & s'étendit bientôt ſi prodigieuſement, qu'aucun des mariniers ni des proviſionnaires n'oſa ſeulement en approcher pour y porter quelque remède; car, quoiqu'on n'eût mis d'abord le feu qu'aux vaiſſeaux de guerre, un vent violent le porta bientôt, & ſur les vaiſſeaux de charge, & ſur ceux de quelques particuliers. Ceux qui étoient dedans ſe jettoient eux-mêmes dans l'eau, pour ſe ſauver des flammes, qui gagnoient & les voiles & les cordages; le vent qui pouſſoit les uns contre les autres les navires en feu, les faiſoit briſer enſemble en un inſtant. La chûte des Antennes enflammées, qui entraînoient les mâts à demi brûlés, donnoient à toute la ville un ſpectacle intéreſſant, & par la ruine des Carthaginois, & par la vengeance que le ciel ſembloit tirer de tant de profanations dont ils s'étoient rendus coupables. Ainſi, tout ce qu'il y avoit de citoyens dans Syracuſe, depuis les enfans juſqu'à ceux à qui l'âge laiſſoit encore quelque faculté de ſe mouvoir, ſe rendoient dans le port, ou ſe mettoient dans des barques, pour recueillir les effets reſtés de l'incendie qui pouvoient être encore de quelque uſage, & pour les apporter dans leurs maiſons. Les femmes mêmes, avec leurs domeſtiques, voulurent être témoins de ce déſaſtre, & toute la ville ſe trouva bientôt raſſemblée en un même lieu. Les uns levant les mains au ciel, lui rendoient graces de leur délivrance, & les autres croyoient voir dans cet évènement un effet viſible de la colère des Dieux contre les profanateurs de leurs temples. Les flammes, que les mâts faiſoient aller à une hauteur prodigieuſe, & l'étendue extraotdinaire que leur donnoit le nombre des vaiſſeaux brûlans, portoient dans l'ame des ſpectateurs une impreſſion de quelque choſe de ſurnaturel & de divin, dont ils ſe ſentoient ſaiſis. En général, on pouſſoit des cris de joie extraordinaires à la vue d'un ſuccès ſi ineſpéré & ſi déciſif; & les Barbares, au contraire, étoient dans une déſolation qu'ils exprimoient par les cris les plus lamentables. Cependant, tout mouvement &

toute opération finit avec le jour, & Denys ſe contenta de poſer ſon camp auprès du temple de Jupiter, vis-à-vis de celui des Barbares.

Les Carthaginois, vaincus ainſi par mer & par terre, firent à Denys une députation ſecrete, & à l'inſçu des Syracuſains. Ils le prioient de laiſſer retourner en Afrique le peu de gens qui leur reſtoient, & lui offroient trois cens talens qu'ils avoient actuellement en réſerve dans leur camp. Denys fit réponſe qu'il lui étoit impoſſible de les laiſſer retirer tous, mais qu'il leur permettoit d'emmener par mer, ſecrétement & de nuit, les ſeuls citoyens de Carthage, parce que les Siciliens & leurs alliés ne lui permettroient jamais de laiſſer ſauver une armée entière. Mais, au fond, Denys ne ſouhaitoit point la perte totale des Carthaginois, dont le nom ſeul tiendroit les Siciliens en bride, & les empêcheroit de ſonger à leur liberté. Ainſi, étant convenu avec leurs ennemis qu'ils partiroient la nuit du quatrième jour ſuivant, il ramena exprès ce même jour ſon armée dans la ville, & Imilcon remit fidelement avant ſon départ, les trois cens talens à des gens que Denys avoit laiſſés dans le fort pour les recevoir. Après quoi, faiſant embarquer à l'heure marquée les citoyens de Carthage en quarante galères, & laiſſant tout le reſte de ſon armée, il ſe diſpoſoit à la retraite. Il étoit encore dans le port, que des Corinthiens s'étant apperçus de ſon deſſein, coururent l'annoncer à Denys comme une nouvelle. Celui-ci fit auſſi-tôt ſemblant de faire mettre des troupes ſous les armes. Mais, comme il étoit long à choiſir les capitaines, les Corinthiens impatientés, s'embarquant à la hâte dans leur galères, atteignent bientôt les derniers vaiſſeaux des Carthaginois, & les heurtant de leurs éperons, il les firent couler à fond. Denys ſe mit enfin en marche à la tête des troupes de Syracuſe : & auſſi-tôt les Siciliens qui avoient été du parti des Carthaginois, ſe retirerent à travers les terres, chacun dans leur ville ou dans leur province. Cependant, Denys poſant des gardes ſur tout les chemins par où il paſſoit, conduiſit dès la même nuit ſon corps d'armée droit au camp qu'occupoient les Carthaginois qu'Imilcon y avoit laiſſés. Ces Barbares ſe voyant abandonnés de leur Général, & des Siciliens qui venoient de ſe retirer, perdirent courage, & prirent la fuite. Mais, rencontrant ſur les chemins les gardes qu'on y avoit poſées, la plûpart furent arrêtés, & les autres, jettant eux-mêmes leurs armes par terre, demandoient humblement la vie. Les Eſpagnols ſeuls prenant le parti de demeurer armés, envoyerent propoſer par un héraut, leur alliance au vainqueur. Denys leur accorda leur demande, & après avoir reçu leur ſerment, il les incorpora dans ſes ſoudoyés. Il fit des priſonniers de tout le reſte, & livra leur camp au pillage de ſes ſoldats.

Comme il ſe défioit des étrangers qu'il avoit auprès de lui, il

en écarta dix mille; & ſous prétexte de les récompenſer, il leur donna la ville des Léontins, qui en effet étoit une habitation très-commode, & un établiſſement très-avantageux. Il confia ſa garde à d'autres étrangers, & aux eſclaves qu'il avoit affranchis. Il fit pluſieurs tentatives dans la Sicile, & dans le païs voiſin, ſurtout contre ceux de Rhège. Les peuples d'Italie ſe voyant en danger, formerent une puiſſante ligue pour arrêter ſes conquêtes. Le ſuccès fut aſſez égal de part & d'autre.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que les Gaulois, qui, peu de mois auparavant, avoient brûlé Rome, envoyerent des députés à Denys, pour faire alliance avec lui. Il étoit pour lors en Italie. La nouvelle qu'il reçut d'un grand armement des Carthaginois, l'obligea de retourner en Sicile. En effet, les Carthaginois ayant mis ſur pied une nombreuſe armée ſous la conduite de Magon, firent de nouveaux efforts, qui ne réuſſirent pas mieux que les premiers, & qui ſe terminerent par un accommodement avec Denys.

Il attaqua de nouveau ceux de Rhège, & il reçut d'abord un échec aſſez conſidérable. Mais, ayant remporté une grande victoire contre les Grecs d'Italie, dans laquelle il fit plus de dix mille priſonniers, il les renvoya tous, contre leur attente, libres & ſans rançon, afin de détacher les peuples d'Italie des intérêts de ceux de Rhège, & de diſſiper une ligue puiſſante qui pouvoit faire échouer ſes deſſeins contre cette ville. Ainſi, ayant gagné par cette action de bonté & de généroſité tous les habitans du païs, & d'ennemis qu'ils étoient, les ayant rendus ſes amis & ſes alliés, il retourna contre Rhège. Il étoit fort animé contre cette ville, à cauſe du refus injurieux qu'elle avoit fait de lui donner une épouſe, & de la réponſe inſolente dont elle avoit accompagné ce refus. Les aſſiégés ſe voyant hors d'état de réſiſter à la nombreuſe armée de Denys, & n'eſpérant de ſa part aucun quartier, ſi la ville étoit priſe d'aſſaut, parlerent de capitulation. Il ne ſe rendit pas difficile; il leur fit payer trois cens mille écus, obligea de lui livrer tous leurs vaiſſeaux, qui montoient au nombre de ſoixante-dix, & de lui remettre entre les mains cent ôtages; après quoi il leva le ſiège. Ce n'étoit pas par bonté & par clémence qu'il en uſoit ainſi, mais pour les perdre plus ſûrement après les avoir affoiblis.

En effet, l'année ſuivante, ſous un faux prétexte & un reproche qu'il leur fit d'avoir violé le traité, il les aſſiégea de nouveau avec toutes ſes forces, après leur avoir renvoyé leurs ôtages. De part & d'autre on fit des efforts extraordinaires. D'un côté, le déſir de la vengeance, de l'autre la crainte des plus cruels ſupplices, animoient les troupes. Celles de la ville avoient pour chef Phyton, homme brave & intrépide, que le danger rendoit encore plus courageux. Il faiſoit de fréquentes &

de rudes ſorties, dans l'une deſquelles Denys reçut une bleſſure, dont il eut bien de la peine à ſe remettre. Le ſiège traînoit en longueur, & avoit déjà duré onze mois. Une cruelle famine réduiſit la ville aux dernières extrêmités. Le médimne de bled ſe vendoit deux cens cinquante livres. Après avoir conſumé tout ce qui leur reſtoit de chevaux & de bêtes de ſomme, ils furent réduits à ſe nourrir de cuirs & de peaux qu'ils faiſoient bouillir, & enfin à brouter l'herbe dans la campagne comme des bêtes, reſſource que Denys leur ôta bientôt, ayant fait manger par les chevaux tout ce qui reſtoit de verdure aux environs de la ville. Il fallut enfin céder à la néceſſité. Ils ſe rendirent à diſcrétion. Denys entra dans la ville, qu'il trouva pleine de cadavres. Ceux qui avoient ſurvécu à la famine, étoient moins des hommes que des ſquéletes. Il fit plus de ſix mille priſonniers, qui furent conduits à Syracuſe; il renvoya libres ceux qui furent en état de payer par tête cinquante livres, & vendit les autres. Denys fit tomber ſur Phyton tout le poids de ſa colère & de ſa vengeance. Il commença par faire précipiter ſon fils dans la mer. Le lendemain, il fit attacher Phyton à l'extrêmité des plus hautes machines, pour le donner en ſpectacle à toute l'armée, & enſuite il le fit auſſi précipiter dans la mer.

Pendant le ſiège de Rhège, comme on célébroit alors les jeux Olympiques, Denys y envoya pluſieurs chariots à quatre chevaux de front, dont l'attelage paſſoit en viteſſe tous les chevaux qui pouvoient ſe trouver-là. Il les fit accompagner de tentes ſuperbes, faites de drap d'or ou d'autres étoffes, dont le deſſein étoit curieux. Mais ſur-tout il fit partir de ces déclamateurs de profeſſion, qui devoient réciter dans ces jeux des poëſies de Denys même; car il étoit extrêmement entêté de faire des vers. Il avoit confié le ſoin de tout ce cortege à ſon frere Théaride. Le nombre des chevaux & l'éclat des tentes attirerent en effet les regards de tous ceux que la curioſité aſſembloit dans ce fameux rendez-vous de toute la Grece. Les déclamateurs mêmes dont la voix étoit merveilleuſe, furent bientôt environnés d'une grande foule d'auditeurs & même d'admirateurs. Mais ceux-ci s'appercevant peu à peu de la miſère des vers qu'on leur récitoit, cette admiration ſe tourna en riſée, & l'on porta le mépris & enſuite l'indignation juſqu'à renverſer & à déchirer ces riches tentes ſous leſquelles on s'étoit placé pour écouter. Le malheur voulut encore que dans la courſe, quelques-uns des chars de Denys ſortirent de la lice, & que les autres furent briſés en ſe heurtant réciproquement. Pour comble d'infortune, le vaiſſeau qui ramenoit ſes députés d'Olympie en Sicile, fut pouſſé par la tempête ſur la côte de Tarente en Italie. Ceux qui ſe ſauverent de ce naufrage étant arrivés à Syracuſe, diſoient par-tout que les vers de Denys étoient ſi mauvais, qu'ils avoient porté malheur

non seulement aux déclamateurs, mais encore à leurs chariots & à leur navire, qui avoit pensé périr. Mais, Denys, malgré ce déchaînement universel, trouva encore des flatteurs, qui lui dirent que tous ceux qui réussissoient en quelque genre que ce pût être, excitoient toujours des envieux qui étoient obligés de revenir eux-mêmes à les admirer dans la suite, comme le public. Ainsi, il ne se désista point de s'appliquer à la poësie.

En effet, dès qu'il se vit délivré des Carthaginois, & qu'il eut commencé à goûter les douceurs du repos, il se remit à faire des vers, & il y apportoit beaucoup de soin & de travail. Il assembloit dans son palais tous ceux qui avoient de la réputation en ce genre, & il se soumettoit à leurs jugemens & à leurs avis. Enflé des louanges que ses présens ne manquoient point de lui attirer de leur part, il mettoit la gloire de son talent poëtique bien au-dessus de celle que ses exploits guerriers lui avoir acquise. Entre les Poëtes admis dans sa familiarité, Philoxène, homme célebre dans le genre dythyrambique, ayant entendu la lecture qu'on venoit de faire en pleine table d'un mauvais poëme de Denys, le tyran lui en demanda son jugement. Philoxène le lui ayant dit avec un peu trop de sincérité, Denys irrité de sa réponse, lui reprocha qu'il n'en parloit ainsi que par jalousie, & donna ordre sur le champ à ses officiers de mener Philoxène aux carrières. Dès le lendemain, les amis du Poëte obtinrent sa grace; & il lui fut même permis de se présenter à la table du tyran comme la veille. Quand le vin eut un peu animé la conversation, Denys, exaltant toujours ses vers, récita un morceau dans lequel il croyoit avoir particulièrement réussi. Après quoi il demanda à Philoxène comment il le trouvoit. Celui-ci ne lui répondit rien; mais, regardant les officiers qui servoient à table, il leur dit: *Remenez-moi aux carrières.* Cette saillie, ayant fait rire tout le monde & Denys lui-même, suspendit pour lors sa colère.

Quelque tems après, comme Denys & sa compagnie blâmoient ensemble l'indiscrétion des discours, Philoxène avança une proposition qui tenoit du paradoxe, ou plutôt il s'engagea lui-même à une promesse difficile à exécuter. Car, il dit que dans ses réponses, il trouveroit toujours moyen de dire la vérité, & de conserver les bonnes graces du maître. Il en donna même bientôt la preuve; car, Denys ayant récité un jour des vers sur un sujet triste & lamentable, & demandant ensuite comment on les avoit trouvés, Philoxène répondit qu'ils avoient excité en lui une véritable pitié; réponse qui présentoit deux sens, d'une manière si heureuse, que Denys lui-même y fut trompé, & il répliqua qu'il n'appartenoit qu'aux grands Poëtes de porter la compassion jusqu'au fond de l'ame de leurs auditeurs. Il fut pourtant le seul de l'assistance qui prit les paroles de Philoxè-

ne, pour un éloge; car, tous les autres comprirent fort bien qu'elles n'indiquoient dans leur vrai ſens que la miſere de l'ouvrage.

Le philoſophe Platon eſſuya de la part du Tyran des diſgraces à peu près ſemblables. Ayant été invité à venir le voir, Denys le reçut d'abord avec de grands témoignages d'eſtime, & parut même reſpecter en lui cette liberté digne de la Philoſophie. Mais, offenſé dans la ſuite de la fermeté de quelques-uns de ſes diſcours, il le prit véritablement en haine; & l'ayant fait conduire dans le marché des eſclaves, il le vendit pour vingt mines. Quelques Philoſophes qui ſe réunirent à ce deſſein, le racheterent & le renvoyerent dans la Grece, en lui diſant en amis, qu'un Philoſophe ne devoit voir les Tyrans, que très-rarement, s'il ne ſçavoit pas employer la douceur des paroles à leur égard.

Denys, perpétuellement enivré de ſa Poëſie, envoya encore une fois aux jeux Olympiques d'excellens déclamateurs, pour y réciter ſes vers devant la nombreuſe aſſemblée qui ſe formoit là. Ces déclamateurs attirerent d'abord une grande foule autour d'eux, par la force & par la flexibilité de leur organe. Mais, le fond des choſes ſe manifeſtant bientôt, on paſſa du dégoût à des éclats de riſée dont ils furent accablés. Denys, apprenant ce triſte ſuccès, en fut véritablement déſolé; & ſon chagrin prenant tous les jours de nouvelles forces, il tomba dans une eſpèce de phrénéſie. Croyant que tout le monde devenoit jaloux de ſon talent, il ſoupçonna ſes propres amis de vouloir le perdre; ſa rage alla juſqu'au point de faire mourir quelques-uns d'entr'eux pour de faux crimes qu'il leur imputoit; & il en exila un aſſez grand nombre. Son frere Leptine & Philiſtus furent eux mêmes de ces derniers, avec pluſieurs autres officiers très-braves gens, & qui lui avoient été d'un grand ſecours dans toutes ſes guerres. Ils ſe réfugierent chez les Thuriens en Italie, où ils s'acquirent beaucoup de conſidération; de ſorte que Denys lui-même jugea à propos de les rappeller; & les ayant reçus à Syracuſe, il les rétablit dans ſes bonnes graces.

Pour le tirer de la mélancolie que lui cauſoit le mauvais ſuccès de ſes vers, il lui falloit de l'occupation. Les guerres & les bâtimens qu'il entreprit lui en donnerent. Il ſongea à établir de puiſſantes colonies dans la partie de l'Italie, qui eſt ſituée ſur la mer Adriatique, & qui regarde l'Épire, afin d'avoir une retraite aſſurée pour ſa flotte, quand il tourneroit ſes forces de ce côté-là; & dans cette vue, il fit alliance avec les Illyriens, & rétablit Alcete, roi des Moloſſes, dans ſes États. Son principal deſſein étoit d'attaquer l'Épire, & de ſe rendre maître des tréſors immenſes amaſſés depuis pluſieurs ſiècles dans le temple de Delphes. En attendant qu'il pût former cette entrepriſe, qui demandoit de grands préparatifs, il ſembla vouloir com-

me s'eſſayer dans une autre du même genre, mais d'une plus facile exécution. Ayant fait une irruption ſubite dans la Toſcane, ſous prétexte de donner la chaſſe aux Pirates, il pilla un temple fort riche, qui étoit dans le fauxbourg d'une ville de ce païs, nommée Agylle, & en tira plus de quatre millions cinq cens mille livres. Il avoit beſoin d'argent pour ſubvenir aux dépenſes conſidérables qu'il faiſoit à Syracuſe, tant pour fortifier le port, & le mettre en état de contenir à l'aiſe deux cens galères, que pour environner toute la ville de bons murs, conſtruire des temples magnifiques, & bâtir un lieu d'exercice près de la rivière d'Anape.

Il forma dans le même tems le deſſein de chaſſer entièrement de la Sicile les Carthaginois. Une première victoire qu'il remporta, le mit preſque en état d'y réuſſir; mais, la perte d'une ſeconde bataille, où ſon frere Leptine fut tué, ruina toutes ſes eſpérances, & l'obligea de faire un traité, par lequel il cédoit quelques places aux Carthaginois, & leur payoit de groſſes ſommes pour dédommagement des frais de la guerre. une nouvelle entrepriſe qu'il fit contr'eux quelques années après, pour profiter du ravage que la peſte avoit cauſé à Carthage, ne lui réuſſit pas mieux.

Une autre victoire, d'un genre bien différent, mais qui ne lui tenoit pas moins au cœur, le dédommagea, ou du moins le conſola des malheureux ſuccès qu'il avoit eus du côté des armes. Il avoit fait repréſenter à Athènes une tragédie dans la célebre fête de Bacchus, pour y diſputer le prix, & il fut déclaré vainqueur. Ce ſuccès chez les Athéniens, qui étoient les meilleurs connoiſſeurs en ce genre, ſemble marquer que la Poëſie de Denys n'étoit pas ſi mauvaiſe ni ſi pitoyable; & il ſe peut bien faire que l'averſion des Grecs pour tout ce qui venoit d'un tyran, influa pour beaucoup dans l'improbation qu'on donna à ſes vers aux jeux Olympiques. Quoi qu'il en ſoit, Denys reçut cette nouvelle avec des tranſports de joie qui ne peuvent s'exprimer. On en rendit aux dieux de publiques actions de graces, & à peine les temples ſuffirent-ils au concours du peuple. Toute la ville fut en feſtins & en réjouiſſances, & le Prince régala tous ſes amis avec une magnificence extraordinaire. Content de lui-même au de-là de ce qu'on peut dire, & ſe croyant au comble de la gloire, il faiſoit les honneurs de la table avec une gaieté & une aiſance, & en même tems avec une grace & une nobleſſe qui charmoient tout le monde. Il invitoit les convives à boire & à manger, encore plus par ſon exemple que par ſes paroles; & il pouſſa les choſes ſi loin, qu'au ſortir du repas, il fut ſaiſi de violentes douleurs cauſées par une indigeſtion, dont on prévit bien dès lors les ſuites.

Denys avoit eu trois enfans de ſa femme Doris, & quatre de ſa femme Ariſtomaque, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophroſyne,

Sophroſyne, & l'autre nommée Arete. Sophroſyne fut mariée à ſon fils aîné, le jeune Denys, qu'il avoit eu de ſa femme Locrienne; & Arete épouſa ſon frere Théoride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épouſa ſa veuve Arete, qui étoit ſa nièce.

Comme il parut que la maladie de Denys ne laiſſoit aucune eſpétance, Dion prit ſur lui de lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Ariſtomaque, qui étoient ſes beaux-freres & ſes neveux, & de lui inſinuer qu'il étoit juſte de préférer les fils de ſa femme Syracuſaine à ceux de l'étrangère. Mais, les Médecins voulant faire leur cour au jeune Denys, fils de la Locrienne, deſtiné au trône, ne lui en laiſſerent pas le tems. Car, le Prince ayant demandé qu'on lui donnât un remede pour le faire dormir, ils lui en donnerent un ſi fort, qu'ils aſſoupirent tous ſes ſens, & firent ſuccéder la mort au ſommeil, ſans aucun milieu, l'an 368 avant J. C.

Denys, ſelon Diodore de Sicile, avoit reçu depuis long-tems une réponſe de l'oracle, par laquelle il lui avoit été annoncé qu'il mourroit, lorſqu'il auroit vaincu des adverſaires ſupérieurs à lui. Il appliquoit cet indice aux Carthaginois, qui en effet le ſurpaſſoient en force. C'eſt pourquoi auſſi ayant été ſouvent en guerre contre eux, il avoit, plus d'une fois abandonné ſon avantage, & s'étoit laiſſé vaincre volontairement, pour ne pas tomber dans le cas de l'oracle, ou pour en éloigner le terme. Mais, il ne put, ajoûte Diodore de Sicile, parer, avec toute ſon adreſſe, l'arrêt de ſa deſtinée; car, continue le même, étant très-mauvais Poëte, il vainquit par le jugement des Athéniens, des hommes qui le ſurpaſſoient beaucoup en cet art, & confirma, par le tems de ſa mort, les paroles de l'oracle.

Quelques-uns attribuent à Denys, non ſeulement des ouvrages en vers comme des comédies, mais encore une hiſtoire, & quelques autres traités.

DIGRESSION

Sur le portrait de Denys l'Ancien.

Ce Prince avoit certainement de grandes qualités du côté de la politique & de la ſcience militaire; & il en avoit eu beſoin pour s'élever, comme il avoit fait, d'une baſſe condition à un ſi haut rang. Après avoir conſervé la ſouveraineté pendant trente-huit ans, il la remit tranquillement à celui de ſes enfans qu'il lui plut de choiſir; & il l'avoit établie ſur des fondemens ſi ſolides, que ce fils, malgré ſon peu de capacité pour gouverner, la conſerva pendant douze ans. Or, tout cela ne ſe peut exécuter que par un grand fonds de mérite. Mais, quelles qualités peuvent jamais couvrir les vices qui le rendirent l'objet de la haine de ſes ſujets? Une ambition qui ne connoiſſoit ni bornes ni loix, une avarice qui n'épargnoit pas les lieux les plus ſacrés, une cruauté qui ſouvent n'épargnoit pas ſes plus proches, enfin une impiété ouverte & déclarée, qui

ne reconnoiſſoit la divinité que pour lui inſulter.

Comme il retournoit à Syracuſe avec un vent très-favorable, après avoir pillé à Locres le temple de Proſerpine : *Voyez-vous*, dit-il à ſes amis, avec un ris moqueur, *comment les dieux immortels favoriſent la navigation des ſacrilèges ?*

Ayant beſoin d'argent pour faire la guerre contre les Carthaginois, il pilla un temple de Jupiter, & ôta à ce dieu un manteau d'or maſſif, qui étoit un ornement que lui avoit donné le tyran Hiéron, de ſes priſes ſur les Carthaginois. Il en plaiſanta de même, diſant *qu'un manteau d'or étoit bien peſant en été, & bien froid en hiver ;* & il lui en fit jetter ſur les épaules un de laine, qui ſeroit bon, diſoit-il, pour toutes les ſaiſons.

Une autre fois, il fit ôter à l'Eſculape d'Épidaure ſa barbe d'or, ſous prétexte qu'il ne convenoit pas au fils d'avoir de la barbe, puiſque le pere n'en avoit point.

Il fit auſſi enlever de tous les temples les tables d'argent ; & comme on y avoit mis, ſuivant l'ancien uſage de la Grece, *aux bons dieux*, il vouloit, diſoit-il, profiter de leur bonté.

Pour ce qui eſt des petites victoires, des coupes & des couronnes d'or, que les ſtatues tenoient à la main, il les emportoit ſans façon, diſant que ce n'étoit point les prendre, mais ſeulement les recevoir ; & qu'il y avoit de la folie de demander ſans ceſſe des biens aux dieux, & de les refuſer lorſqu'ils tendoient eux-mêmes la main pour nous en donner.

Ces dépouilles furent portées par ſon ordre au marché, & vendues à l'encan ; puis, en ayant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auroient chez eux des choſes tirées des lieux Saints, euſſent à les reſtituer toutes, dans le tems preſcrit, aux temples d'où elle venoient. C'eſt ainſi qu'à l'impiété envers les dieux, il ajoûta l'injuſtice envers les hommes.

Les précautions étonnantes que Denys jugeoit néceſſaires, pour mettre ſa vie en ſûreté, nous marquent à quelles inquiétudes & à quelles frayeurs il étoit livré. Il étoit obligé de porter ſous ſa robe une cuiraſſe d'airain. Il ne haranguoit ſon peuple que du haut d'une tour, & croyoit ſe rendre invulnérable en ſe rendant inacceſſible. N'oſant ſe fier à aucun de ſes amis ni de ſes proches, il ſe faiſoit garder par des étrangers & des eſclaves ; & ſortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de ſe condamner lui-même à une eſpèce de priſon. Ces précautions extraordinaires regardent ſans doute certains tems de ſon règne, où de fréquentes conſpirations formées contre lui, le rendoient plus timide & plus ſoupçonneux ; car, dans d'autres tems, nous avons vu qu'il converſoit aſſez librement avec le peuple, & ſe rendoit acceſſible juſqu'à la familiarité.

Dans ces jours de nuages & de crainte, il croyoit voir toutes

les mains armées contre lui. Une parole échappée à ſon barbier, qui ſe vanta, en plaiſantant, de porter toutes les ſemaines le raſoir à la gorge du tyran, lui coûta la vie. Depuis ce tems-là, pour ne plus expoſer ſa tête & ſa vie à la main d'un barbier, il chargea ſes filles, encore très jeunes, de ce vil miniſtère; &, quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciſeaux & le raſoir, & leur apprit à lui brûler la barbe & les cheveux avec des coquilles de noix. Enfin, il fut réduit à ſe rendre lui-même ce ſervice, n'oſant plus apparemment ſe fier à ſes propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ſes femmes, ſans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand ſoin. Le lit étoit environné d'un foſſé très-large & très-profond avec un petit pont-levis, qui en ouvroit le paſſage. Après avoir bien fermé les portes de la chambre, il levoit ce pont-levis, afin de pouvoir dormir en ſûreté. Ni ſon frere, ni ſon fils même, n'entroient point dans ſa chambre, ſans avoir changé d'habits, & ſans avoir été viſités par les gardes. Eſt-ce règner, eſt-ce vivre, que de paſſer ainſi ſes jours dans des frayeurs continuelles?

Au milieu de toute ſa grandeur, dans le ſein des richeſſes & des délices, pendant un règne de près de quarante ans, malgré ſes largeſſes & ſes profuſions, il n'avoit pu ſe faire un ſeul ami. Il ne vivoit qu'au milieu d'eſclaves tremblans, & de lâches flatteurs; & il n'avoit jamais goûté la douceur d'aimer & d'être aimé, ni les charmes d'une ſociété ſincère & d'une confiance réciproque.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (a) ſurnommé le jeune, fils de Denys l'ancien & de Doris, ſuccéda à ſon pere à la ſouveraineté de Syracuſe, l'an 368 avant J. C. Il étoit peu agiſſant de ſon naturel, & très-inférieur à ſon pere. Dans les commencemens, il tâchoit de couvrir ſa pareſſe du nom de douceur & de pacification; c'eſt pour cela qu'au lieu de pourſuivre la guerre commencée par Denys l'ancien contre les Carthaginois, il préféra de faire la paix avec eux. De même, ayant pouſſé pendant quelque tems les Lucaniens avec aſſez de vigueur, & ayant même remporté ſur eux des avantages conſidérables, il les laiſſa bientôt en repos. Cependant, il fit bâtir deux villes dans la Pouille, pour rendre plus ſûr aux navigateurs le trajet de la mer Ionienne; car, avant lui, les corſaires, qui croiſoient continuellement dans ce paſſage, rendoient inacceſſible aux vaiſſeaux marchands l'entrée de la mer Adriatique. Mais enſuite, ſe diſpoſant à mener une vie tranquille, il abandonna les exercices militai-

(a) Plut. T. I. p. 241. *& ſeq.* p. 960. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 495, 496, 512. *& ſeq.* Juſt. L. XXI. c. 1. *& ſeq.* Suid. T. I. p. 747. Athen. p. 435, 436, 541. Corn. Nep. in Timol. c. 2. Quintil. L. VIII. c. 6. Strab. pag. 258. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 219, 223. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 7. *& ſuiv.*

res qu'il faiſoit faire à ſes ſoldats; & ſe trouvant revêtu de la puiſſance uſurpée, la plus forte qu'il y eût en Europe, & d'une tyrannie que ſon pere diſoit avoir affermie avec des chaînes de diamant, il la perdit tout à coup par ſa propre négligence. Il lui auroit été glorieux de s'en démettre volontairement dès-lors, & de ſe procurer le repos par une action généreuſe; au lieu d'arriver à ſa chûte par la fainéantiſe & par la pareſſe.

Dion, ſon beau-frere, le plus brave & le plus ſage des Syracuſains, auroit pu lui être d'un grand ſecours, s'il avoit ſçu profiter de ſes avis. A la première aſſemblée que tous les amis du Prince tinrent chez lui, Dion parla avec tant de ſens de ce qui étoit utile & expédient dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, & qu'en franchiſe & liberté de parler, ils n'étoient que de vils eſclaves de la tyrannie, lâchement occupés de l'unique ſoin de plaire au Prince. Mais, ce qui les ſurprit & les étonna plus que tout, c'eſt que Dion, voyant tous ces courtiſans ſaiſis de crainte à la vue de l'orage, déjà formé du côté de Carthage, & près de fondre ſur la Sicile, il eut le courage de promettre que ſi Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit dans le moment, iroit en Afrique, & conjureroit cette tempête à ſa ſatisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ſes dépens cinquante galères à trois rangs, tout équipées.

Le jeune Denys, admirant & élevant juſqu'aux nues une magnanimité ſi généreuſe, lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance de ſon affection & de ſa bonne volonté. Mais, les courtiſans, qui regardoient la magnificence de Dion comme un reproche pour eux, & ſa grande puiſſance comme une diminution de la leur, tirerent d'abord de-là un prétexte de le calomnier, & n'épargnerent aucun des diſcours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince. Mais, ce qui les indiſpoſoit le plus contre Dion, c'eſt la vie qu'il menoit, qui étoit une cenſure perpétuelle de la leur. Car, ces courtiſans, s'étant d'abord emparés de l'eſprit du jeune tyran, qui avoit été très-mal élevé, ne penſoient qu'à lui fournir ſans ceſſe de nouveaux amuſemens, le tenant toujours occupé à des feſtins, abandonné à des femmes, & livré à tous les autres plaiſirs les plus honteux. Dès le commencement de ſon règne, il fit des débauches qui duroient des trois mois entiers; & pendant tout ce tems-là, ſon palais, fermé à tout ce qu'il y avoit de gens ſages, étoit plein d'ivrognes; & tout retentiſſoit du bruit de farces & de plaiſanteries obſcenes, de chanſons impudiques, de danſes, de maſcarades, & de toutes ſortes de diſſolutions.

Cependant, Dion, perſuadé que tous les vices de Denys venoient de la mauvaiſe éducation qu'il avoit eue, & de la profonde

ignorance où il étoit de ſes devoirs, ſentit bien que le premier pas qu'il y avoit à faire étoit de le lier, s'il étoit poſſible, avec des perſonnes d'eſprit, dont la converſation ſolide, mais agréable, pût l'inſtruire en le divertiſſant. Car ce Prince, par lui-même, n'avoit point un mauvais fonds. C'eſt à quoi il travailla avec une merveilleuſe dextérité. Il lui parloit ſouvent de Platon, le plus habile & le plus illuſtre des Philoſophes, dont il avoit connu le mérite par lui-même, & à qui il étoit redevable de ce qu'il ſçavoit. Il faiſoit valoir la beauté de ſon génie, l'étendue de ſes connoiſſances, la douceur de ſon caractère, l'agrément de ſa converſation. Sur-tout il le repréſentoit comme l'homme du monde le plus capable de le former dans l'art de règner, d'où dépendoit ſon propre bonheur, & celui des peuples. Il lui faiſoit entendre que ſes ſujets, gouvernés déſormais avec douceur, comme une famille eſt gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à ſa modération & à ſa juſtice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la force & à la violence, & que par-là il deviendroit, de tyran, un Roi juſte, à qui tout ſe ſoumettroit par amour.

Il eſt incroyable combien ces diſcours, jettés de tems en tems dans la converſation, comme par hazard, ſans affectation, & ſans qu'il parût de deſſein prémédité, allumerent dans l'eſprit du jeune Prince un déſir ardent de connoître Platon, & de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également preſſantes & obligeantes. Il dépêcha à Athènes courriers ſur courriers, pour hâter ſon voyage. Platon, qui en craignoit les ſuites, & qui n'en eſpéroit pas beaucoup de fruit, traînoit l'affaire en longueur; & ſans refuſer abſolument, il faiſoit aſſez ſentir qu'il auroit de la peine à s'y déterminer. Les obſtacles & les difficultés qu'on oppoſoit à la demande du jeune Prince, loin de le rebuter, ne ſervirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ſes déſirs. Les Philoſophes Pythagoriciens, établis dans la grande Grece en Italie, joignirent leurs prieres aux ſiennes & à celles de Dion, qui de ſon côté redoubla ſes inſtances.

Platon ne put réſiſter à de ſi vives ſollicitations. Mais, les flatteurs qui étoient à la cour de Denys, effrayés de la réſolution qu'il avoit priſe malgré leurs remontrances, & redoutant la préſence de Platon, dont ils prévoyoient toutes les ſuites, ſe liguerent enſemble contre lui comme contre un ennemi commun. Ils engagerent Denys à rappeller Philiſtus que ſon pere avoit exilé, pour avoir en lui un contre-poids capable de contrebalancer Platon & toute ſa Philoſophie. En même tems, ils adreſſerent à Denys des plaintes contre Dion, l'accuſant d'avoir eu des conférences avec Théodote & Héraclide, ennemis ſecrets du Prince, pour chercher avec eux les moyens de détruire la tyrannie.

Les affaires étoient en cet état,

quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des careſſes infinies & avec les plus grands honneurs. A la deſcente de ſa galère, il trouva un des chars du Prince, attelé & paré magnifiquement. Le tyran offrit un ſacrifice, comme pour un très-grand bonheur qui lui étoit arrivé. Il ne ſe trompoit pas. En effet, Platon, trouvant dans ce jeune Prince les plus heureuſes diſpoſitions, s'appliqua à manier ſon eſprit avec une adreſſe merveilleuſe. Le changement fut prompt & étonnant. Denys, plongé juſque-là dans l'oiſiveté, dans la molleſſe, & dans l'ignorance de tous ſes devoirs, qui en eſt une ſuite inévitable, ſortant comme d'un ſommeil léthargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs & les charmes d'une converſation également ſolide & agréable; & il ſe livra avec autant d'empreſſement au déſir d'apprendre & de s'inſtruire, qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. Quelques jours après l'arrivée de Platon, échut le tems d'un ſacrifice ſolemnel que l'on faiſoit tous les ans dans le palais, pour la proſpérité du Prince. Là le héraut ayant prononcé à haute voix ſelon la coûtume cette priere: *Qu'il plût aux dieux de maintenir long-tems la tyrannie & de conſerver le tyran;* Denys, qui étoit tout proche, & à qui ces noms commençoient à devenir odieux, lui dit tout haut: *Ne ceſſeras tu point de me maudire?* Cette parole allarma infiniment Philiſtus & ſon parti. Ils jugerent de-là que le tems & une longue habitude rendroient invincible & inſurmontable le pouvoir de Platon ſur l'eſprit de Denys, puiſqu'un commerce de peu de jours avoit déjà changé entièrement l'eſprit de ce jeune Prince. Ils ſongerent donc à dreſſer contre lui des machines encore plus fortes qu'auparavant. Leur principal ſoin fut de décrier la perſonne & la conduite de Dion même, non plus ſéparément ni en ſecret, mais tous enſemble & à découvert. Ils diſoient hautement, & à quiconque vouloit l'entendre, que c'étoit une choſe toute viſible, qu'il ſe ſervoit de l'éloquence de Platon pour enchanter & pour enſorceler Denys, afin que ce Prince venant à quitter volontairement le trône, il s'en ſaiſit, & y établît les enfans d'Ariſtomaque, qui étoient ſes neveux.

Tous ces diſcours produiſirent d'abord dans l'eſprit de Denys de violens ſoupçons contre Dion, qui dégénérerent bientôt en une furieuſe colère, & éclaterent par une rupture ouverte. On apporta ſecrétement à Denys des lettres que Dion écrivoit aux ambaſſadeurs de Carthage, dans leſquelles il leur mandoit que quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne fiſſent point leurs conférences qu'il n'y fût préſent, parce qu'il leur aideroit à faire leur traité plus ferme & plus ſolide. Denys lut ces lettres à Philiſtus, & ayant concerté avec lui ce qu'il devoit faire, il amuſa & trompa Dion par les dehors d'une feinte réconciliation, le mena au-deſ-

ſous de la citadelle ſur le bord de la mer, lui montra ſes lettres, & l'accuſa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut ſe juſtifier, mais il refuſa de l'entendre; & à l'heure même il le fit monter ſur un brigantin, & ordonna aux matelots de le mener ſur les côtes de l'Italie, & de l'y laiſſer. Dion auſſi-tôt après fit voile de-là au Péloponnèſe.

Un traitement ſi dur & ſi injuſte ne pouvoit pas manquer de faire un grand éclat, & de révolter toute la ville, ſur-tout le bruit s'étant répandu, quoique ſans fondement, qu'on avoit fait mourir Dion. Denys, qui en craignoit les ſuites, s'appliqua à adoucir les eſprits & à étouffer les plaintes. Il donna aux parens de Dion deux vaiſſeaux, afin qu'ils y chargeaſſent toutes ſes richeſſes & toute ſa maiſon, car il avoit un équipage de Roi, & qu'ils l'allaſſent trouver dans le Péloponnèſe.

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, & le fit paſſer dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour s'aſſurer de ſa perſonne, & pour l'empêcher d'aller joindre Dion. Sa vue auſſi, en l'approchant de lui, pouvoit être de ſe mettre en état de l'entendre plus ſouvent & plus commodément. Car, charmé par la douceur de ſa converſation, & cherchant lui-même à lui plaire en tout, & à s'en faire aimer, il avoit conçu pour lui une eſtime, ou plutôt une paſſion qui alloit juſqu'à la jalouſie, mais une jalouſie violente, qui ne pouvoit ſouffrir ni compagnon ni rival. Il vouloit le poſſéder tout ſeul, règner ſeul dans ſon eſprit & dans ſon cœur, en être ſeul eſtimé & aimé. Il paroiſſoit diſpoſé à lui céder tous ſes tréſors & toute ſon autorité, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, & ne pas préférer l'amitié de Dion à la ſienne. Plutarque a raiſon d'appeller cet amour, un amour tyrannique. Platon avoit beaucoup à ſouffrir; car, cette paſſion avoit tous les ſymptomes de la jalouſie la plus marquée. Tantôt c'étoient des marques d'amitié, des careſſes, & une effuſion de cœur ſans bornes & ſans fin; tantôt des reproches, des menaces, & des emportemens furieux; bientôt après, des repentirs, des larmes, & d'humbles prieres pour obtenir ſon pardon.

Dans ce tems-là, il ſurvint fort à propos pour Platon, une guerre qui obligea Denys à le renvoyer, & à lui rendre ſa liberté. A ſon départ, il voulut le combler de préſens que Platon refuſa, ſe contentant de la promeſſe qu'il lui fit de rappeller Dion le printems ſuivant; mais, il ne tint pas ſa promeſſe, & lui envoya ſeulement ſes revenus, priant Platon dans ſes lettres, de l'excuſer s'il avoit manqué au tems fixé, & d'en accuſer la guerre ſeule. Il lui donna ſa parole, qu'auſſitôt que la paix ſeroit conclue, il feroit revenir Dion, à condition pourtant qu'il ſe tiendroit en repos, qu'il ne ſe mêleroit de rien, & qu'il ne le décrieroit point dans l'eſprit des Grecs.

Après que Denys eut fini la guerre qu'il ſoutint en Sicile, & dont l'hiſtoire ne nous apprend aucune circonſtance, il craignit que le traitement qu'il avoit fait à Platon, ne le décriât parmi les Philoſophes, & ne le fît paſſer pour leur ennemi. C'eſt pourquoi, il fit venir à ſa cour les plus ſçavans hommes d'Italie, & il tenoit dans ſon palais des aſſemblées où il s'efforçoit, par une folle ambition, de les ſurpaſſer tous en éloquence & en profondeur de ſçavoir, débitant mal-à-propos les diſcours qu'il avoit retenus de Platon. Mais, comme ſes diſcours n'étoient que dans ſa mémoire, & que le cœur n'en avoit point été touché, la ſource en fut bientôt tarie. Alors il ſentit ce qu'il avoit perdu de n'avoir pas mieux profité du tréſor de ſageſſe qu'il poſſédoit chez lui, & de n'avoir pas écouté juſqu'au bout les admirables leçons du plus grand Philoſophe qui fût au monde.

Comme tout eſt violent & fougueux dans les Tyrans, Denys ſe ſentit ſaiſi tout-à-coup d'une impatience démeſurée de revoir Platon, & il mit tout en œuvre pour y réuſſir. Il obligea Architas & les autres Philoſophes Pythagoriciens, à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute ſûreté, & à ſe rendre cautions qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données. Ils envoyerent de leur part Archidémus à Platon, & Denys fit partir en même tems de ſon côté deux galères à trois rangs de rames, avec pluſieurs de ſes amis, pour obtenir de lui par leurs prieres ce qu'il déſiroit. Il lui écrivit auſſi des lettres de ſa main, où il lui déclaroit nettement que s'il ne ſe laiſſoit perſuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui; au lieu que, s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fût diſpoſé à faire en ſa faveur.

Dion reçut par la même voie pluſieurs lettres de ſa femme & de ſa ſœur, qui le preſſoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voyage, qu'il contentât l'impatience de Denys, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en uſer mal à ſon égard. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voyage, il ne put réſiſter à de ſi vives ſollicitations, & il ſe détermina à aller pour la troiſième fois en Sicile, à l'âge de ſoixante-dix ans. Son arrivée releva les eſpérances de tout le peuple, qui ſe flattoit que ſa ſageſſe vaincroit enfin la tyrannie, & Denys en témoigna une joie qui ne ſe peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins, qui étoit le plus honorable, & eut en lui tant de confiance, qu'il le laiſſoit approcher à toute heure, ſans le fouiller, faveur qu'il n'accordoit à aucun de ſes meilleurs amis.

Après les premières careſſes, Platon voulut entamer l'affaire de Dion qui lui tenoit fort au cœur, & qui étoit le principal motif de ſon voyage. Denys uſa d'abord de remiſes; enſuite ce ne furent que plaintes & brouilleries qui n'éclatoient point encore au dehors. Le Tyran avoit grand ſoin de les cacher, s'efforçant par toutes ſortes d'autres honneurs, &

par toutes les attentions & les complaiſances poſſibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion. Platon, de ſon côté, diſſimuloit ; & quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de parole ſi indigne, il ne le faiſoit pas ſentir. Comme ils en étoient en ces termes, & qu'ils penſoient que perſonne n'avoit pénétré leur ſecret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipſe de ſoleil. Cette éclipſe étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys en fut tellement ſurpris & émerveillé, [preuve qu'il n'étoit pas grand Philoſophe], qu'il lui donna un talent. Ariſtippe, badinant ſur cette aventure avec les autres Philoſophes, dit qu'il avoit auſſi quelque choſe à prédire de fort incroyable & de fort extraordinaire. Comme on le preſſa de s'expliquer : » Je vous prédis, » leur dit-il, qu'avant qu'il ſoit » peu, Denys & Platon, qui » vous paroiſſent ſi bien enſem- » ble, ſeront ennemis. «

En effet, Denys, las de ſe contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion, & en retint l'argent. En même tems, il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, & le logea hors du château, au milieu de ſes gardes, qui le haïſſoient de longue-main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conſeilloit à Denys de renoncer à la tyrannie, & de les caſſer, pour vivre ſans autre garde que l'amour de ſes peuples. Platon reconnoit qu'il fut redevable de ſa vie à l'amitié du tyran, qui arrêta la fureur des gardes.

Archytas n'eut pas plutôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoya promptement des ambaſſadeurs & une galère à trente rames, pour redemander Platon à Denys, & pour le faire ſouvenir qu'il n'étoit venu à Syracuſe que ſur ſa caution & ſur celle de tous les philoſophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit venir ſans rien craindre. Denys, pour ſe laver du reproche de haïr Platon, & d'être en colère contre lui, n'oublia rien pour le bien traiter ; il lui fit de grands feſtins, & le combla de careſſes. Comme il fut ſur le point de s'embarquer, il lui dit : *N'eſt-il pas vrai, Platon, que tu vas bien dire du mal de nous, quand tu ſeras à l'Académie avec tes Philoſophes? A Dieu ne plaiſe*, lui répondit Platon, *que nous manquions aſſez de bons propos à l'Académie pour y faire mention de vous.*

Après que Dion eut été chaſſé, Denys, en renvoyant Platon la première fois, le chargea de ſçavoir ſecrétement de Dion, s'il ſeroit fâché que ſa femme ſe mariât à un autre. Platon à ſon arrivée à Athènes, ayant rendu compte à Dion de tout ce qui s'étoit paſſé, écrivit au tyran une lettre où tout étoit clair & intelligible à tout le monde, mais où l'article ſeul qui regardoit le mariage, ne pouvoit être entendu que de lui ; car, il lui mandoit qu'il avoit parlé à Dion de cette affaire ſecrete, & qu'il lui avoit

paru évidemment qu'il ſeroit très-irrité contre lui, s'il l'entreprenoit. Comme il y avoit encore alors quelque eſpérance de réconciliation, Denys ne fit rien de nouveau contre ſa ſœur, & permit qu'elle demeurât avec le fils qu'elle avoit eu de Dion. Mais, après que toute eſpérance de raccommodement fut perdue, & que Platon eut été renvoyé cette troiſième fois avec tout le mécontentement poſſible, alors Denys ne gardant plus de meſures, maria ſa ſœur Arete, femme de Dion, à un de ſes amis nommé Timocrare.

Un ſi indigne traitement fut comme le ſignal de la guerre. Dès ce moment, Dion réſolut d'attaquer à forces ouvertes le tyran, & de ſe venger de toutes les injuſtices qu'on lui avoit faites. Il arriva en Sicile avec peu de monde; & comme Denys étoit alors abſent, il marcha ſur le camp droit à Syracuſe. A meſure qu'il s'avançoit, ſa troupe groſſiſſoit conſidérablement, par le grand nombre de ceux qui venoient de tous côtés ſe joindre à lui. Le bruit de ſa venue s'étant répandu promptement dans Syracuſe, Timocrate, qui avoit épouſé la femme de Dion, ſœur de Denys, & à qui il avoit laiſſé le commandement de la ville en ſon abſence, lui dépêcha un courrier en Italie, avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. Mais ce courrier, près d'arriver, ſe trouva ſi fatigué, ayant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelque moment. Cependant, un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avoit attaché à ſon ſac, accourut, & emporta la chair & le ſac où étoient les lettres. Ainſi, Denys ne put apprendre que tard & par d'autres la nouvelle de l'arrivée de Dion.

Dès qu'il en fut informé, il fit revenir Philiſtus, commandant de la flotte qu'il avoit envoyée dans la mer Adriatique, & lui donna ordre de la conduire au plutôt à Syracuſe; & comme il fit lui-même ſes diligences pour y arriver de ſon côté, il s'y trouva le ſeptième jour après l'entrée de Dion. Dans le deſſein qu'il avoit de tromper le peuple, il lui envoya propoſer la paix. Ses ambaſſadeurs étoient chargés de promettre aux habitans qu'il leur rendroit l'autorité ſouveraine, ſous la ſeule condition de quelques honneurs qu'on accorderoit à ſa perſonne. Il leur fit propoſer enfin de lui députer eux mêmes des négociateurs, par l'entremiſe deſquels on mettroit fin à toute guerre. Les Syracuſains, qui ſe laiſſoient éblouir par la fortune préſente, lui députerent auſſitôt les plus conſidérables d'entr'eux. Denys, qui occupoit le quartier qu'on appelloit l'Iſle, fit garder ces députés à vue, & différoit cependant la conférence d'un jour à l'autre. Remarquant en même tems que les citoyens, ſur la confiance d'une paix qu'on croyoit déjà conclue, ſe tenoient peu ſur leurs gardes, & ne portoient rien ſur eux de ce qu'il faut pour un combat, il fit ouvrir tout d'un coup les portes du fort enfer-

mé dans l'iſle, & fondit, avec des troupes en bon ordre, ſur les citoyens épars. Les Syracuſains venoient de bâtir pour leur défenſe, un mur qui alloit de l'un à l'autre des deux baſſins ou des deux ports. Les ſoudoyés de Denys entreprirent d'abattre ce mur avec de grands mouvemens & de grands cris. Ils tuerent un grand nombre de ceux qu'on avoit poſtés pour le garder ; & paſſant par les ouvertures qu'ils y avoient faites, ils attaquoient déjà ceux qui campoient de l'autre côté. Dion, quoiqu'indignement trompé par le violement de la paix qu'on lui avoit fait attendre, ne ſe préſenta pas au combat avec moins de préſence d'eſprit, & à la tête des plus braves de ſes gens, il couvrit de morts tout le terrein dans lequel il ſe trouvoit. Quoique ce champ de bataille fût extrêmement reſſerré, il ne laiſſa pas de s'y rendre de part & d'autre un grand nombre de combattans, & l'émulation y avoit raſſemblé les plus braves des deux partis. Les ſoldats du tyran étoient animés par la grandeur des récompenſes qu'on leur avoit promiſes ; & les citoyens par l'eſpérance de la liberté dont ils avoient déjà goûté la douceur ; de ſorte que la valeur ſe trouvant égale des deux côtés, la fortune demeura long-tems ſuſpendue. Les bleſſures toutes reçues par-devant, ſe multiplioient à vue d'œil, & il tomboit à chaque inſtant beaucoup de morts. Il ſembloit que les premiers rangs s'expoſaſſent généreuſement pour couvrir ceux qui étoient derrière eux, & que les ſeconds couvriſſent de leurs boucliers ceux qui tomboient, pour leur ſauver la vie & pour les mettre en état d'aſſurer la victoire, qui penchoit déjà de leur côté.

Cependant, Dion, qui voulut ſe diſtinguer en cette rencontre, & qui ſe crut chargé du ſuccès de cette journée, ſe jetta au milieu des ennemis. Il en tua d'abord un grand nombre, & pénétrant juſque dans le centre du bataillon des ſoudoyés, il y fit un ſi grand écart, qu'il ſe trouva comme ſeul au milieu d'eux. Il reçut ſur ſon bouclier & ſur ſon caſque un nombre infini de traits, dont il ne fut garanti que par la trempe excellente de ces deux pièces défenſives. Mais, il reçut au bras droit une bleſſure conſidérable, qui le fit branler ſur ſes pieds ; & il alloit tomber au pouvoir des ennemis, ſi les Syracuſains allarmés du péril de leur commandant, n'avoient fait d'aſſez violens efforts pour rompre le bataillon des Soudoyés. Le ſuccès en fut tel, que non ſeulement ils ſauverent Dion vivant, quoique ſans force ; mais encore ils rompirent & diſſiperent le corps entier des ennemis. Les Syracuſains avoient auſſi l'avanrage à l'autre bout de la muraille, & les Soudoyés s'étoient déjà retirés au-dedans des portes & des murs de l'iſle. Ainſi, les citoyens vainqueurs, & poſſeſſeurs de la liberté par le droit des armes, dreſſerent un trophée à la vue même de leur tyran.

Denys, déchu de ſes prétentions, & ayant déjà abandonné ſon autorité dans ſon eſprit, ne

laiſſa pas de munir ſa citadelle d'une forte garniſon. Il fit enſuite recueillir tous ſes morts, qui monterent au nombre de huit cens. On les revêtit tous de robes de pourpre, avec des couronnes d'or ſur la tête, & on les enſevelit avec beaucoup d'éclat & de pompe; après quoi il fit de grands préſens à ceux qui s'étoient diſtingués dans le combat; il ſe flattoit encore d'attirer par-là quelques défenſeurs de ſa tyrannie. Il envoya enſuite des députés aux Syracuſains pour traiter de paix avec eux; mais, Dion trouva le moyen de tirer en longueur cette négociation, pour avoir le tems d'achever & de fortifier le mur de ſéparation & de défenſe; après quoi, faiſant venir les députés, il leur ôta d'abord toute eſpérance d'une paix qui laiſſât les choſes ſur le même pied qu'auparavant, & leur dit enſuite que la ſeule condition ſous laquelle il mettroit les armes bas, étoit que Denys ſe contentant de quelque titre d'honneur, renonçât abſolument à l'autorité ſouveraine & tyrannique, ſuivant la première propoſition que lui-même en avoit faite. Denys, qui trouva cette réponſe trop fiere, fit aſſembler les chefs de ſon parti, pour conſulter avec eux de quelle manière il ſe vengeroit des Syracuſains. Il ne manquoit d'aucune autre proviſion que de bled. Ainſi, étant maître de la mer, il pilla toutes les côtes; & après avoir amaſſé ſes premières proviſions à force ouverte, il ſe mit en état d'envoyer des vaiſſeaux de charge en acquérir dans les terres pour de l'argent. Mais, les Syracuſains; quoiqu'ils n'euſſent pas un grand nombre de vaiſſeaux longs, attaquerent ſi à propos en pluſieurs endroits ces vaiſſeaux de charge, qu'ils enleverent une grande partie de leurs proviſions.

Il ſe donna quelque tems après un combat naval, où la valeur de Philiſtus lui procura l'avantage; mais, n'étant pas aſſez bien ſoutenu par les ſiens, les Syracuſains l'environnerent de toutes parts, dans le deſſein de le prendre vif. Alors, Philiſtus, craignant la honte & les ſuites cruelles de la captivité, ſe tua lui-même, triſte récompenſe des grands ſervices qu'il avoit rendus aux tyrans, & de la fidélité qu'il leur avoit toujours conſervée. Denys, qui venoit de perdre le plus fidele de ſes amis, & qui ne voyoit perſonne autour de lui qui fût en état de le remplacer, incapable lui-même de ſoutenir le poids de la guerre, envoya des députés à Dion, par leſquels il lui fit offrir d'abord de partager avec lui l'autorité ſouveraine, & enſuite de la lui céder toute entière. Dion répondit qu'il étoit juſte que Denys remit la citadelle aux citoyens, & que n'emportant qu'une ſomme dont on conviendroit, & quelques titres qu'on lui accorderoit, il allât fixer ſa demeure en Italie. Denys étoit près d'accepter ce parti, & de ſe retirer avec ſes Soudoyés & ſes richeſſes; & Dion lui-même invitoit les citoyens à s'en tenir à ces conditions. Mais le peuple, excité mal à propos par ſes harangueurs, s'oppoſa à cet avis, dans l'eſpé-

rance qu'on lui donnoit de ſoumettre ſon ennemi par la force. Cependant, Denys laiſſa l'élite de ſes Soudoyés à la garde de ſa citadelle ; & lui-même faiſant embarquer ſecrétement ſes meubles & ſes tréſors, ſe trouva paſſé en Italie, avant qu'on s'en fût apperçu.

Il ne revint en Sicile que dix ans après. Syracuſe étoit alors dans un état pitoyable. Denys, profitant de la conjoncture, chaſſa Nypſée, qui s'étoit rendu maître de la ville, & ſe mit en poſſeſſion de ſes États. Peut-être étoit-ce pour remercier les Dieux de ſon rétabliſſement, & pour leur marquer ſa reconnoiſſance, qu'il envoya à Olympie & à Delphes des ſtatues d'or & d'ivoire d'un fort grand prix. Les galères qui les tranſporterent, furent priſes par Iphicrate, qui étoit pour lors près de Corcyre, avec une flotte. Il écrivit à Athènes, pour ſçavoir quel uſage il devoit faire de cette proie ſacrée. On lui répondit de ne point examiner ſcrupuleuſement à quoi elle étoit deſtinée, mais de s'en ſervir pour faire ſubſiſter ſes ſoldats. Denys s'en plaignit amerement aux Athéniens, dans une lettre qu'il écrivit en ces termes : *Denys au Sénat & au peuple d'Athènes. Il ne ſeroit pas convenable d'ajoûter ici le mot de ſalut, puiſque vous commettez des ſacrileges envers les Dieux ſur mer & ſur terre. Vous vous ſaiſiſſez pour des uſages profanes, des préſens qui leur ſont deſtinés ; & par-là vous offenſez les plus grands d'entr'eux, Apollon de Delphes & Jupiter Olympien.*

Si Denys montra du reſpect pour les Dieux, il ne fit point paroître d'humanité à l'égard de ſes ſujets. Ses malheurs paſſés, loin de le corriger & d'adoucir ſon humeur, n'avoient ſervi qu'à l'irriter, & à le rendre encore plus féroce. Les plus gens de bien & les plus puiſſans de la ville, ne pouvant ſouffrir cette dure ſervitude, eurent recours à Icétas, roi des Léontins. Celui-ci, à la tête d'un corps de troupes conſidérable, alla attaquer Denys dans ſes murailles, & ſe rendit maître de tout Syracuſe, à l'exception du quartier de l'iſle ; mais, il ne jouit pas long-tems du fruit de ſa conquête, s'étant laiſſé vaincre par Timoléon de Corinthe. Denys lui-même, renonçant enfin à ſes vaines eſpérances, envoya à ce dernier des ambaſſadeurs pour ſe rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la citadelle. Timoléon, profitant d'un bonheur ſi ineſpéré, fit filer dans le château Euclide & Télémaque, deux officiers Corinthiens, avec quatre cens ſoldats. Ces troupes, s'étant gliſſées heureuſement dans la citadelle, s'en ſaiſiſſent, & s'emparent de tous les meubles du tyran, & de toutes les proviſions qu'il avoit faites. Car, il y avoit quantité de chevaux, toute ſorte de machines de guerre & de traits, & on trouva juſqu'à ſoixante-dix mille paires d'armes, qu'on y avoit amaſſées de longue-main. Denys avoit encore deux mille ſoldats de troupes réglées, qu'il livra à Timoléon avec tout le reſte; & pour

lui, prenant ſon argent, & quelques-uns de ſes amis en petit nombre, il s'embarqua ſans être apperçu des troupes d'Icétas, & ſe rendit au camp de Timoléon.

Ce fut pour la première fois de ſa vie qu'il parut dans l'état vil & abjet d'un ſimple particulier & d'un ſuppliant, lui qui étoit né dans le ſein de la tyrannie, & qui s'étoit vu maître du plus puiſſant royaume qui ait jamais été uſurpé par des tyrans. Il l'avoit poſſédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui; & après cela encore il le poſſéda quelques années, mais toujours parmi les guerres & les combats. Il fut envoyé à Corinthe avec une ſeule galère, ſans eſcorte, & avec très-peu d'argent. Il y ſervit de ſpectacle, & tous accouroient vers lui, les uns avec une ſecrete joie, pour repaître leurs yeux de la vue des maux d'un homme que le nom de tyran rendoit odieux, les autres, touchés d'une ſorte de compaſſion, en comparant l'état d'où il étoit déchu avec le profond abîme de miſères où ils le voyoient plongé.

La manière dont il ſe conduiſit à Corinthe, n'excita plus à ſon égard que des ſentimens de mépris & d'indignation. Il paſſoit les journées entières dans les boutiques de parfumeurs, ou dans les cabarets, ou avec des femmes de mauvaiſe vie, ou avec des comédiennes & des chanteuſes, diſputant avec elles ſur les règles de la muſique & l'harmonie du chant. Quelques-uns ont cru qu'il en uſoit ainſi par politique, pour ne ſe point rendre ſuſpect aux Corinthiens, & pour ne laiſſer entrevoir de ſa part aucune penſée ni aucun déſir de recouvrer ſes États. Mais c'eſt lui faire trop d'honneur, & il paroît bien plus vraiſemblable, que nourri & élevé dans la crapule & dans les débauches, il ne faiſoit ici que ſe livrer à ſon penchant, & qu'il vivoit, dans cette eſpèce d'eſclavage où il étoit tombé, à peu près comme il avoit vécu ſur le trône, ne trouvant point dans ſon infortune d'autre dédommagement ni d'autre conſolation.

On a écrit que l'extrême pauvreté où il ſe trouva réduit à Corinthe, l'obligea d'y ouvrir une école, & d'apprendre à lire aux enfans; peut-être, dit Cicéron, ſans doute en plaiſantant, pour ſe conſerver encore une eſpèce d'empire, & ne pas renoncer abſolument à l'habitude & au plaiſir de commander. Qu'il ait eu cette penſée ou non, il eſt bien certain que Denys, qui s'étoit vu maître de Syracuſe & de preſque toute la Sicile, qui avoit poſſédé d'immenſes richeſſes, qui avoit eu ſous ſes ordres de nombreuſes flottes, de grandes armées, & une puiſſante cavalerie; que ce Denys, réduit maintenant preſqu'à la mendicité, & de Roi devenu maître d'école, étoit une grande leçon pour les perſonnes élevées en dignité, qui leur apprenoit à ne point trop ſe fier à leur grandeur, & à ne point trop compter ſur leur fortune. C'eſt l'avertiſſement que les Lacédémoniens donnerent quelque tems après à Philippe. Ce Prince leur ayant écrit d'un air

fort haut & fort menaçant, ils lui manderent pour toute réponſe. *Denys à Corinthe.*

Si Denys fit de grands maux pendant ſa domination, il eſſuya de plus grandes calamités qui en furent le juſte ſalaire ; car, il vit la mort de ſes enfans déjà parvenus en âge ; il vit ſes filles violées ; il vit ſa femme, qui étoit auſſi ſa ſœur, déshonorée par ſes ennemis, qui commirent avec elle les impuretés les plus infâmes ; & il la vit enfin mourir de mort violente avec ſes enfans, & ſon corps jetté dans la mer.

DIGRESSION

Sur le portrait de Denys le jeune.

Denys le jeune ne manquoit pas de goût & d'ouverture pour les arts & pour les ſciences. Il ſçavoit faire cas du mérite & des talens qui diſtinguent les hommes. Il aimoit la converſation des gens habiles, & par le commerce qu'il eut avec eux, il ſe rendit capable des connoiſſances les plus élevées. Il vint juſqu'à familiariſer le trône avec des ſciences qui ne ſont pas en poſſeſſion d'en approcher de ſi près, & en les rendant de la ſorte comme ſes favorites, il les enhardit, & par une protection qui leur tenoit lieu de lettres de nobleſſe, il les mit en honneur. Il n'étoit pas inſenſible non plus aux douceurs de l'amitié. Dans l'intérieur de ſa maiſon il étoit bon parent & bon maitre, & il ſe faiſoit aimer de ceux qui l'approchoient. Son naturel ne le portoit point à la violence ni à la cruauté, & l'on peut dire qu'il étoit tyran par ſucceſſion & par héritage, plutôt que par goût & par inclination.

Tout cela montre qu'on auroit pu faire de lui un aſſez bon Prince, ſi d'abord on avoit pris ſoin de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit apportées en naiſſant. Mais ſon pere, à qui tout mérite, juſques dans ſes enfans mêmes, faiſoit ombrage, s'étoit appliqué à étouffer en lui toute ſemence de bien, tout ſentiment de nobleſſe & d'élévation, par une éducation baſſe & obſcure, afin que dans la ſuite il ne pût rien entreprendre contre lui.

Un mot qu'on nous a conſervé de Denys le jeune, s'il eſt vrai, donneroit lieu de croire que ce Prince ſçut faire un bon uſage de ſon adverſité, & mettre ſes maux à profit, ce qui ſeroit pour lui un grand éloge, mais contraire à ce que nous en avons rapporté auparavant. Dans ſon ſéjour à Corinthe, un étranger, qui le railloit mal à propos & avec une indiſcrete groſſiereté ſur le commerce qu'il avoit eu avec les Philoſophes, pendant qu'il étoit dans ſa plus grande ſplendeur, lui demanda, comme par inſulte, à quoi toute la ſageſſe de Platon lui avoit ſervi. *Trouvez-vous donc*, répliqua-t-il, *que je n'aie tiré aucune utilité de Platon, en me voyant porter mon infortune comme je fais ?*

Il y a d'autres bons mots qu'on attribue à ce Prince. Ariſtoxène le muſicien, & quelques autres, lui ayant demandé la cauſe de la diſgrace de Platon, il leur répondit :

Que la tyrannie eſt pleine de maux infinis ; mais que le plus grand, ſans comparaiſon, c'eſt que de tous ceux qui ſe diſent les amis du Prince, il n'y en a pas un qui lui diſe franchement la vérité ; & que c'étoit par leurs malheureux conſeils & ſur leurs rapports, qu'il avoit éloigné ce Philoſophe & perdu ſon amitié.

Un autre jour, un de ces hommes qui ſe piquent d'être plaiſans, comme il s'en rencontre toujours dans les villes, entrant dans la chambre de Denys, & voulant ſe moquer de lui, ſecoua ſon manteau comme chez un tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées. Mais, Denys fit retomber ſur lui la plaiſanterie, en lui diſant : *Mon ami, ſecoue plutôt ton manteau quand tu ſortiras*, pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque choſe..

Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, ſe mit à parler malicieuſement des odes & des tragédies que le vieux Denys avoit laiſſées, & faiſoit ſemblant d'être en peine en quel tems il avoit pu trouver le loiſir de les compoſer. Denys, qui comprit le venin caché ſous ces paroles, lui repartit bruſquement : *Vous voilà bien embarraſſé, il les compoſa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres, qui nous en faiſons tant à croire, paſſons à boire & à nous enivrer.*

Diogene de Sinope, la première fois qu'il rencontra Denys à Corinthe, lui dit : *O Denys, que tu es indigne de ta fortune!* Denys, s'étant arrêté, lui répondit : *Je te ſuis bien obligé, Diogene, de compatir ainſi à mes malheurs.*

Étant abordé un jour à Leucade, colonie de Corinthe comme Syracuſe, il dit : *Qu'il lui arrivoit juſtement ce qui arrive aux jeunes gens qui ont fait des fautes ; car, comme ces jeunes gens ſe rapprochent avec plaiſir de leurs freres, & fuient la préſence de leur pere, lui de même fuyoit la vue de ſa mere, & il paſſeroit volontiers ſa vie avec ſa ſœur.* C'eſt-à-dire, qu'il fuyoit Corinthe, qui étoit ſa mere, & cherchoit Leucade, qui étoit ſa ſœur.

Suidas attribue à ce Prince des lettres. Il ajoûte qu'il avoit auſſi écrit ſur les poëſies d'Épicharme.

Au reſte, M. Hewmann, ſçavant Allemand, a donné un ouvrage, où il prétend prouver que Denys ne fut jamais obligé, pour ſubſiſter, de tenir une école. Voici ſes preuves. 1.° Les anciens Auteurs qui ont parlé de ce fait, n'en ont parlé que ſur un oui dire. 2.° Diodore de Sicile, qui devoit en être informé, n'en fait aucune mention. 3.° Plutarque n'en parle point non plus, lui qui raconte tant de choſes de Denys. 4.° Cornélius Népos dit que les Corinthiens, pour reconnoître les bienfaits qu'ils avoient reçus de Denys, le ſoulagerent dans ſa diſgrace, & pourvurent à tous ſes beſoins. 5.° Ni Suidas, ni Démétrius de Phalere, n'ont rien dit de cet état de miſere du tyran, & non point ſubſtitué de férule à ſon ſceptre. 6.° Trogus & Juſtin ſont les premiers qui aient écrit cette

circonſtance

circonſtance du malheur de Denys, & ces Hiſtoriens ſont peu exacts. Comment donc cette fable, ſi c'en eſt une, a-t-elle eu cours? Les Grecs, dit Hewmann, qui haïſſoient beaucoup les tyrans, ſe plaiſoient à leur imputer tout ce qui pouvoit tendre à les rendre odieux & mépriſables. De plus, ajoûte l'habile diſſertateur, on a confondu Denys le tyran avec un autre Denys qui a été en effet maître d'école, & qui vivoit à peu près en ce tems-là. Nous laiſſons aux Sçavans à juger de la ſolidité des preuves de M. Hewmann.

III.

Grands Hommes du nom de Denys.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*a*) Miléſien, vivoit avant Hérodote, c'eſt-à-dire, avant la 84e. Olympiade, vers l'an 444 avant J. C. Suidas parle de ſes ouvrages. Il avoit fait cinq livres contenant ce qui s'étoit paſſé après Darius, une deſcription de la terre, des Perſiques en dialecte Ionien, trois livres de l'hiſtoire de Troye, des fables, ſept livres ſur d'autres objets.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*b*) ſurnommé Chalcus, ou d'Airain, poëte Athénien, dont le tems nous eſt inconnu. Mais, comme il eſt cité par Ariſtote, il doit être antérieur à Philétas & à Callimaque. Denys, par un eſprit de ſingularité, rangeoit dans ſes élégies le vers pentametre avant le vers hexametre. Ses élégies, dit Gyraldus, étoient eſtimées, & ſur-tout celles où, au témoignage d'Ariſtote, il nommoit la poëſie *la voix de Calliope*. On croiroit, ſur la foi de Gyraldus, qu'Ariſtote eſtimoit les élégies dont il eſt queſtion. Cependant, bien loin qu'il ait donné quelque louange à leur Auteur, il cite l'expreſſion qui eſt rapportée par Gyraldus, pour exemple d'une métaphore vicieuſe, en ce qu'il y a de la rudeſſe dans le mot κραυγὴ, & que ſignifiant plutôt *cri* que *voix*, il n'a aucun rapport avec la douceur de la poëſie.

Denys aimoit les métaphores; il appelle quelque part les buveurs, *des pilotes de tables*; & le cottabe, il le nommoit *les ſoufflets de Bacchus*. Athénée nous a conſervé un fragment de ſes élégies, où cette dernière métaphore eſt employée, & qui roule tout entier ſur le cottabe, eſpèce de jeu uſité dans les feſtins.

Plutarque dit que Denys Chalcus ayant été élu capitaine d'une colonie qu'on envoya en Italie, y fonda la ville de Thuries.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*c*) ſurnommé le Thébain, poëte muſicien. L'Antiquité nous en apprend peu de choſes, quoique, comme on le voit par le dialogue de Plutarque ſur la muſique, il ſe trouve aſſocié, dans ce même

(*a*) Suid. T. I. p. 747.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 526. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. p. 201. Tom. VII. pag. 377, 378.

(*c*) Corn. Nep. in Epamin. c. 2. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 201. Tom. XV. p. 370.

dialogue, aux poëtes Lyriques les plus célebres, à Pindare, à Lamprus, à Pratinas. Nous ſçavons ſeulement qu'il étoit à Thebes, & qu'il fut le maître de muſique d'Épaminondas. C'eſt Cornélius Népos qui nous l'apprend dans la vie de ce grand homme. » Il apprit, dit-il, de Denys à jouer » de la cythare, & à chanter au » ſon de cet inſtrument ; & ce » Denys n'avoit pas acquis en » muſique moins de réputation » que Damon ou Lamprus, dont » les noms ſont inconnus. « Celui de Denys le Thébain, malgré des témoignages ſi avantageux, s'eſt preſqu'entièrement éclipſé ; mais, Jean Albert Fabricius, dans ſa bibliotheque Grecque, obſerve avec raiſon qu'il eſt étonnant que Meurſius l'ait omis dans la notice qu'il a publiée de tous ceux qui ont illuſtré ce nom par quelques talens.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*a*) ſurnommé l'Iambe, autre poëte muſicien. L'antiquité ne nous apprend non plus de celui-ci que peu de choſes. Il vivoit dans la 140e Olympiade, & avoit été l'un des maîtres d'Ariſtophane, célebre Grammairien de Byzance, qui, ſelon Suidas, floriſſoit vers la 145e. Denys faiſoit profeſſion de la Grammaire & de la poëſie. Son talent pour les vers iambiques, & ſon humeur médiſante, lui avoient ſans doute valu le ſurnom d'Iambe. St. Clément d'Alexandrie cite de ce Poëte Grammairien un vers hexametre, où le mot ζάλη eſt pris pour les flots. Athénée allegue un ouvrage du même Denys, ſur les dialectes, & en cite un paſſage, où il eſt parlé d'un poiſſon de mer appellé πο πίλος, bigarré, ſemblable à la πελαμὶς, qui ſuit les vaiſſeaux, & que pluſieurs pêcheurs nomment poiſſon ſacré.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*b*) Poëte de Corinthe. Suidas lui attribue des préceptes pour la conduite de la vie, un livre des cauſes, un des météores, le tout en vers, & en proſe un commentaire ſur Héſiode.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*c*) ſurnommé le Périégète, auteur d'une eſpèce de Géographie en vers Grecs, eſt celui que Voſſius prétend avoir été envoyé par Auguſte, pour parcourir les provinces de l'Orient ; & pour lui en dreſſer des mémoires, avant que d'y envoyer C. Céſar. A ce compte il ne ſeroit mort que ſous Tibere, au commencement du premier ſiècle. Ce Denys étoit de Charax, nommée auſſi Alexandrie & Antioche, bâtie entre les fleuves du Tigre & d'Eulée, à la tête de l'Arabie heureuſe ; & c'eſt le dernier, ſelon Pline, qui de ſon tems, avoit donné une deſcription de la terre. Scaliger & Saumaiſe prétendent, avec quel-

(*a*) Suid. T. I. p. 432. Athen. p. 284. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 201. T. XIII. p. 232.

(*b*) Suid. Tom. I. p. 747. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 201.

(*c*) Plin. T. II. p. 335. Suid. Tom. I. p. 747. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. p. 200.

que fondement, que celle que nous avons aujourd'hui, eſt d'un Denys qui vivoit ſous Sévère ou ſous Marc-Aurele.

Suidas attribue des deſcriptions du monde à trois Denys différens, l'un de Corinthe, l'autre de Milet, & le troiſième de Rhodes, ou de Samos.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*a*) Auteur Byzantin, qui a décrit la navigation du Boſphore, & compoſé diverſes poëſies funebres, au rapport de Suidas.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, Auteur Grec, d'Argos. Il eſt cité par S. Clément d'Alexandrie, au ſujet du tems de la priſe de Troye.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, natif de Philadelphie, compoſa un livre des Dionyſiades, ou de ce que Bacchus, que les Grecs nomment auſſi Denys, avoit fait. On lui attribue encore quelques traités.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, étoit de Chalcide. Il compoſa cinq livres de l'origine des villes. Denys d'Halicarnaſſe le cite dans le premier livre des Antiquités Romaines, ce qui fait croire qu'il eſt ancien.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*b*) l'un des deux Légiſlateurs, que les Corinthiens envoyerent à Timoléon, pour travailler avec lui aux loix qu'il devoit établir à Syracuſe.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*c*) peintre de Colophon. Ses portraits, ſelon la remarque de Plutarque, malgré tous les nerfs & toute la force qu'on y trouvoit, faiſoient d'abord ſentir qu'ils avoient été travaillés avec beaucoup de peine. Denys étoit un peintre qui ne faiſoit que des portraits, & jamais des tableaux; c'eſt pourquoi on l'appelloit *anthropographus*, peintre d'hommes.

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 747. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 200.

(*b*) Plut. T. I. p. 248.

(*c*) Plut. T. I. p. 253. Plin. T. I. p. 701, 709.

Fin du treizième Volume.

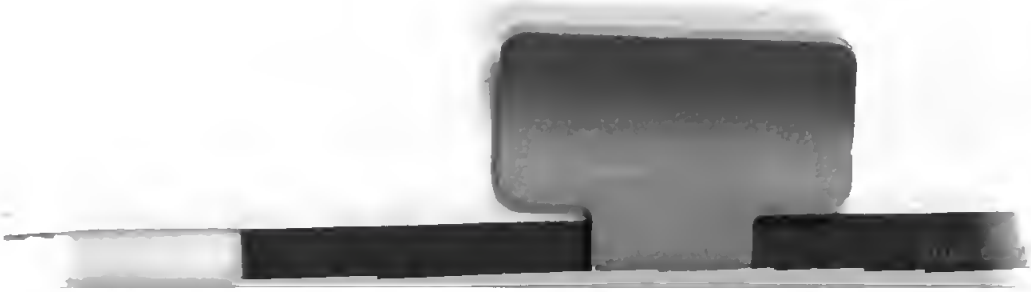
Le reſte des Denys eſt au Volume ſuivant.

A CHALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Tome treizième du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'y ai obſervé rien qui n'en doive faire ſouhaiter l'impreſſion. Donné à Paris, le 21 d'Avril 1772.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
Membre des Académies Royales des Sciences, Belles Lettres & Arts, de Rouen & d'Angers.

3 · 1 · 281

00564 0148